



Direction  
Serge Wolikow

# Grèves et conflits sociaux

II<sup>e</sup> colloque international

The International Association Strikes and Social Conflict (IASSC)

Approches croisées de la conflictualité  
XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours



## Le comité scientifique :

Sophie Baby - Luca Baldissara - Sabyasachi Battacharya - Asef Bayat - Álvaro Bianchi - Stefan Berger - Anita Chan – Xavier Domènech - Andreia Galvão - Geert van Goethem - Nicolás Iñigo Carrera - François Jarrige - John Kelly - Marcel van der Linden - Beverly Silver - Raquel Varela - Sjaak van der Velden - Xavier Vigna - Jean Vigreux – Serge Wolikow

## Organisateurs :

Jean-Marc Bourgeon – Nélia Roulot – Raquel Varela - Sjaak van der Velden - Serge Wolikow

## Remerciements

à L'équipe de la MSH de Dijon qui a pris en charge l'organisation matérielle : Nelia Roulot et Sabine Palmer, en charge de l'administration - Marion Foucher de la communication, Jennifer Fournier et Delphine Badian pour toute la gestion des inscriptions et la préparation de la documentation, Benoît Chervin et Alain Gueldry pour l'organisation matérielle et logistique.

## Soutien financier au colloque

CGC ; CREDESPO ; ADIAMOS ; FGP ; AMSAB ; IIHS ; BQR UB ; Ministère du travail ; CRB ; Ville de Dijon et Grand Dijon

## Contacts

Giulia Strippoli ([baluginare@hotmail.com](mailto:baluginare@hotmail.com))  
<http://www.iassc-mshdijon.fr/>

*Image de couverture* : La Grève des mineurs (tableau de Roli), Petit Journal, 1892.

# Table des matières

La MSH de Dijon, l'histoire des grèves et des conflits sociaux Serge Wolikow	9
Na abertura da II Internacional Conference Strikes and Social Conflicts Dijon, França Raquel Varela	15
A l'ouverture de la deuxième Conférence internationale des grèves et conflits sociaux Dijon, France Raquel Varela	18
<b>Partie I - Face à l'état et aux horizons révolutionnaires : contextes sociaux et enjeux politiques</b>	<b>21</b>
The occupied Revolution. Some specifics of strikes and social conflicts in the industrial region of the Lower Rhine 1918-1924 Walter Daugsch	23
L'invention des « soupes communistes » (France, 1880-1914) François Jarrige	33
La grève d'octobre 1931 dans les ports soviétiques. Le rôle des marins communistes allemands de l'Internationale des gens de la mer -ISH- Constance Margain	45
Forja de rebeldes : huelgas y conciencia Rubén Vega	57
The construction of social protest in Franco's regime. From individual resistance to collective action in the shipyard Bazán in Ferrol. 1946-1972 José Gómez Alen	67
The Oil Workers' Strike and the Iranian Revolution (1978 – 1979) Peyman Jafari	77
El conflicto como propuesta de negociación salarial en la Argentina post-convertibilidad Facundo Barrera	89
Contentious unionism and economic crisis context: An assessment on the post-conflict situation at Greek Steel Company "Hellenic Halyvourgia" (H.H.) Bithymitris Giorgos	101

Lucha contra el neoliberalismo. Argentina 1993-2001 María Celia Cotarelo	111
Greves e conflitos sociais : há lugar, na luta de classes, para a crença em valores em si, prévios e superiores na forma jurídica ? Enoque Feitosa, Lorena Freitas, Taciana Cahú Beltrão	119
Les grèves de mineurs de 1963 dans les Lorraine(s) du fer et du charbon : Autopsies croisées de deux sorties de conflits Sylvain Cothias	131
Un conflit précurseur arbitré par l'État : les grèves du Creusot et les premiers délégués d'atelier (1898-1900) René-Pierre Parize	141
De la protesta urbana a la demanda ciudadana : el movimiento vecinal durante el tardofranquismo (1964-1975) Maria Valls Gandia, Ignasi Escandell Garcia	167
Violence and conflict around the strikes of 1917. The case of A Coruña Rosalia Regueiro Mendez	175
<b>Partie II - Les milieux et les acteurs, les formes et les modalités</b>	<b>183</b>
Entre « résistances » à la guerre et conflit de classe. Révoltes et « républiques paysannes » en Italie du sud, 1943-1945 Massimo Asta	185
Terres occupées, terres disputées : coopératives et mouvement paysan dans une province de la Sicile (1944-1950) Niccolò Mignemi	193
Os conflitos sociais no campo e a educação: a questão agrária no Brasil Anita Helena Schlesener, Donizete Aparecido Fernandes	201
Derrotar a greve dos docentes: o que o governo brasileiro quer ensinar aos trabalhadores? Marina Barbosa Pinto	213
Battles on the Barbican: the Struggle for Trade Unionism in the British Building Industry, 1965–7 Linda Clarke, Charlie McGuire, Christine Wall	219
Les grandes grèves de coupeurs de canne en Pernambouc d'un gouvernement Arraes à l'autre: difficile accession au registre démocratique et à la citoyenneté (1963-1987) Christine rufino Dabat	231
Scioperi e conflitti nel cantiere navale di Sestri Ponente (1950-2010) Giulia Strippoli	241
La mobilisation féminine au cours de la naissance du mouvement ouvrier en Galice Margarita Barral Martínez	247
Dock workers' strike and the female activism (Genoa, 1955) Marco Caligari	257
Hombres, mujeres y niños en las huelgas del sector vidriero en España (1870-1923) Jordi Ibarz Gelabert	263

La condition féminine au travail sous le Front populaire en France Morgan Poggioli	275
Syndicalisme alternatif et internationalisme : le cas de la CSP-Conlutas et de la réorganisation syndicale brésilienne Sébastien Antoine	281
Shipbuilding Workers of the World ? : The International Metalworkers' Federation (IMF) Shipbuilding Department on Shipbuilding Crisis Luisa Barbosa Pereira	293
Greves e transformações político-ideológicas no sindicalismo brasileiro recente Davisson Cangussu de Souza, Patrícia Vieira Trópia	305
Articulaciones entre formación y lucha en la América Latina de los '60 y '70: el caso de la CLASC/CLAT 315 Gabriela Scodeller	315
<b>Partie III - Territoires, échelles et traditions</b>	<b>323</b>
Entre le jaune et le rouge. Le mouvement ouvrier chrétien au Brésil au début du XXème siècle Deivison Amaral	325
La Huelga general en el siglo XX espanol : retórica, mito e instrumento José Babiano, José Antonio Pérez, Javier Tébar Hurtado	331
Lutas abolicionistas e formação da classe trabalhadora. Um estudo de conflitos sociais no Brasil a partir de uma abordagem para além do nacional Marcelo Badaró Mattos	343
El cine y las huelgas: conflicto social en los Estados Unidos en el siglo XX María del Pilar Loranca de Castro	351
Reformas y protestas laborales en Italia: ¿qué visibilidad y para qué? Vanessa Stella Maris Coscia	357
Memoria e historia de los conflictos portuarios en el Puerto de La Luz y La Isleta (Las Palmas de Gran Canaria, España) Pilar Domínguez Prats, Miguel Suarez Bosa	365
Pour une entière citoyenneté : la lutte des ouvriers de l'arsenal de Toulon au début de la Révolution française (1789-1793) Julien Saint-Roman	377
Mouvements étudiants et grèves générales : Sénégal, 1968 - Madagascar 1972 : Conflits de classe et/ou de génération Françoise Blum	383
La lutte des «35 jours» Valerio Timperi	391
O "Fim das classes sociais" na teoria social brasileira Henrique Amorim	399
Les apports d'une approche ethnographique et mosaïque des conflits du travail pour reconstituer le « puzzle des grèves »	

Baptiste Giraud	411
Instrumentos de lucha de La clase obrera : La huelga general con movilización Nicolás Iñigo Carrera	421
Spatio-temporal calculation of comparative strike movements and the search for data Sjaak van der Velden	429
<b>Partie IV - Croiser et comparer les grèves d'aujourd'hui</b>	<b>441</b>
Les journées d'actions syndicales européennes. Étude de cas du 14N, révélateur des fractures syndicales nationales et européennes Anne Dufresne, Corinne Gobin	443
Conflictos obreros en el sector de la construcción naval mundial (1950-2010). Notas para un estudio comparativo Juliana Frassa, José Gómes Alén, Jorge Fontes	455
Revolutionary syndicalism in São Paulo as a transnational movement Michael M. Hall	469
New Labour Regimes and Political Power of Workers in the Global Era: Textile and Clothing Industry in a Comparative Perspective Paula Menezes	477
Lutas e demandas sociais dos movimentos migratórios da União Europeia Cleusa Santos, Luciano Rodrigues de Souza Coutinho	489
La conflictividad vecinal en los años ochenta en el barcelonès nord. Una gran desconocida José Miguel Cuesta Gómez	503
¿Conflictos con Clase?: Dos casos de estudio de organizaciones de desempleados en la Argentina de la década de 2000 Javier Walter Ghibaudi	513
A Catação de Materiais Recicláveis no Brasil: trabalho e ação política coletiva Fabiana Sanches Grecco	521
Les cheminots en grève : complexité et/ou renouveau des formes d'action Dominique Andolfatto, Marnix Dressen, Jean Finez	533
Precarious workers go on strike: outsourced workers mobilization in a Brazilian steel industry Sabrina de Oliveira Moura Dias	549
El surgimiento de Comisiones de Trabajadores y sus coordinadoras en la Revolución Portuguesa (1974-1976) Miguel Ángel Pérez Suárez	561
Le Maroc à l'ère des révolutions arabes, une exception de façade Marguerite Rollinde	569
Mouvement social en contexte autoritaire : relecture de la révolution syrienne Manon-Nour Tannous	577
L' « hiver du mécontentement » de 1978-1979 : une bifurcation dans l'histoire des conflits sociaux en Grande-Bretagne ? Marc Lenormand	587

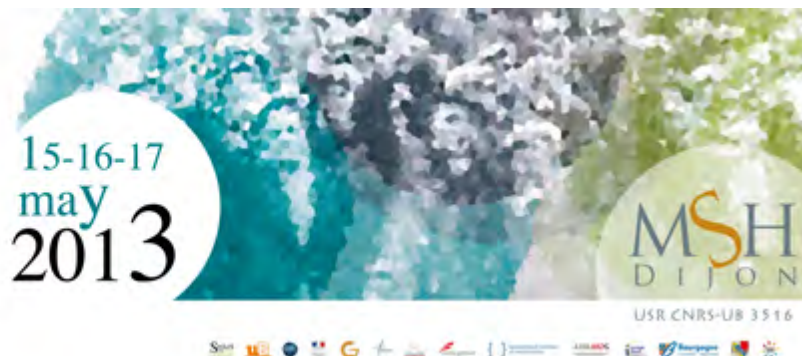
<b>Partie V - Les sens des conflits : visions transversales de la conflictualité</b>	<b>595</b>
La conjoncture et les luttes des travailleurs : du nouveau et du déjà vu Armando Boito	597
Conflits sociaux portuaires dans le Nord et dans le Sud : passé et futur Michel Pigenet	603
Les campagnes rouges : socialismes et communismes ruraux en France et en Europe (fin du XIX <sup>e</sup> - fin des années 1920) Jean Vigreux	611
<b>Guide des résumés</b>	<b>633</b>





# Strikes and social conflicts

II International conference



## La MSH de Dijon, l'histoire des grèves et des conflits sociaux

Serge Wolikow\*

Lorsque au lendemain du congrès fondateur de l'Association Internationale d'histoire des grèves, nous avons, en 2011, accepté la proposition d'organiser le 2e congrès en Bourgogne nous avons le sentiment de poursuivre une démarche qui avait amené la MSH de Dijon à participer au projet fondateur de l'association et à son premier congrès à Lisbonne. L'histoire des mouvements sociaux, entendue notamment comme celle des grèves et des conflits sociaux, constitue un domaine du savoir qu'il faut promouvoir et imposer dans le champ académique et universitaire.

\* Serge Wolikow – Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Bourgogne a été directeur de la MSH de Dijon de 2002 à 2012 – Francis Aubert, professeur d'économie à l'Université de Bourgogne est depuis le 1<sup>er</sup> Septembre 2013 directeur de la MSH de Dijon.

Cette histoire qui fait une part importante aux conflits et aux contradictions tant sociales que politiques reste souvent en butte aux critiques des défenseurs d'une histoire attentive avant tout à l'action des Etats et des élites dirigeantes.

Faire l'histoire des grèves conduit à s'intéresser au monde du travail, à ses conditions d'existence comme à ses activités professionnelles. Elle est, en ce sens, fondamentalement une histoire des milieux populaires et du travail, non seulement dans le domaine de l'industrie mais aussi du monde rural et des activités tertiaires. C'est prendre le contre pied de l'histoire dominante de la politique et de la culture, assimilée à celle des élites et des milieux sociaux dominants.

Pour autant l'histoire des grèves n'est pas seulement celle des travailleurs mais aussi celle de ces catégories sociales dominantes, de l'industrie, des activités financières et commerciales comme de la grande propriété rurale. L'histoire des conflits implique nécessairement une réflexion en termes d'action collective et d'interaction entre les classes et les catégories sociales.

En ce sens elle se démarque des courants historiographiques principalement centrés sur les approches biographiques et individualisées des acteurs sociaux. L'histoire des

grèves incite à penser l'histoire du monde du travail avec des paradigmes qui permettent de comprendre les appartenances collectives, les processus de prise de conscience comme les formes de l'action commune forgés dans la confrontation. Elle se démarque des paradigmes fondés sur la déclinaison des identités sociales dont le modèle importé de la psychologie a été étendu à l'ensemble du champ social et politique au cours des années 1980 et 1990.

Centrer cette initiative internationale sur l'histoire des grèves et des conflits sociaux c'est affirmer une ambition élargie pour l'histoire sociale pour laquelle on accepte parfois, particulièrement pour celle du monde du travail, une place réduite en marge des grands domaines de l'histoire.

Ce qui est d'actualité c'est tout autre chose : il s'agit de renouveler le regard porté sur l'histoire contemporaine dans son ensemble, en mettant au centre de la recherche, l'étude des actions collectives et des mobilisations du monde du travail.

Ainsi l'histoire sociale reconnaît la place des milieux populaires, de leurs conditions d'existence, de leurs activités de travail comme de leurs luttes et somme toute de leur existence.

Loin d'ignorer tant l'histoire politique que l'histoire culturelle, elle les rattache de façon effective non à une élite étroite et dominante, mais au plus grand nombre qui, bien qu'en position subalterne, a fait une irruption massive sur la scène politique et sociale au cours des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles.

Loin d'ignorer la méthodologie de l'histoire critique, la prise en compte des conflits implique un travail empirique et documentaire exigeant qui implique de croiser des données et des informations produites à partir de sources diversifiées en contrôlant leur fiabilité respective.

Dans cette perspective, le comité scientifique du congrès a élaboré son appel à contribution en mettant en avant l'historicité et la temporalité des grèves<sup>2</sup>. Il a souligné l'importance d'étudier aussi bien les origines que les conséquences des conflits sociaux en les inscrivant dans la durée. Il a également appelé les

chercheurs à centrer leur attention sur le déroulement et l'organisation des grèves en examinant les conditions sociales concrètes de leur développement notamment à travers l'analyse des acteurs impliqués.

Enfin, comment ne pas réfléchir, pour l'analyse, aux échelles pertinentes, locales, nationales, transnationales, mais aussi aux discours associés aux mouvements grévistes ? En somme, un très vaste projet dont les quatre parties de cet ouvrage rendent compte.

Ce comité scientifique international a joué un rôle fondamental dans la

mise au point complexe du programme dont l'ampleur ne pourra pas échapper au lecteur en parcourant l'ouvrage qui reproduit une



2. Comité scientifique : Sophie Baby - Luca Baldissara - Sabyasachi Battacharya - Asef Bayat - Álvaro Bianchi - Stefan Berger - Anita Chan - Xavier Domènech - Andreia Galvão - Geert van Goethem - Nicolás Iñigo Carrera - François Jarrige - John Kelly - Marcel van der Linden - Beverly Silver - Raquel Varela - Sjaak van der Velden - Xavier Vigna - Jean Vigreux - Serge Wolikow

grande partie des communications qui ont été reprises pour leur rédaction finale.

Le développement de l'association et la tenue de son deuxième congrès signifient également une ouverture nécessaire des historiens à l'interdisciplinarité indispensable et difficile mais aussi source de compréhension et de nouveaux regards.

Nous y sommes particulièrement sensibles du fait de notre expérience scientifique en France au sein du Réseau National des Maisons des sciences d'homme<sup>3</sup> et tout particulièrement en Bourgogne dans le cadre de la MSH de Dijon<sup>4</sup>.

La complexité des phénomènes étudiés comme la diversité des attentes sociales impliquent une coopération scientifique qui impose de dépasser la juxtaposition des disciplines scientifiques existantes d'autant que d'un pays à l'autre les frontières qui les distinguent sont bien souvent différentes.

Le croisement des savoirs des différentes sciences humaines et sociales est une exigence d'une grande actualité comme l'attestent nombre des textes de cet ouvrage. La perspective historique est commune à toutes ces sciences mais chacune est porteuse de spécialisations et de méthodologie : ethnologie, sociologie, anthropologie mais aussi sciences politiques, linguistique ou philosophie méritent d'être associées et mobilisées pour étudier les grèves et les conflits sociaux.

L'interdisciplinarité suppose également une coopération intellectuelle avec les praticiens, les acteurs collectifs et individuels des mouvements sociaux, il

s'agit en quelque sorte d'élargir le cercle des chercheurs avec le souci de récupérer l'expérience et les réflexions des acteurs non seulement comme des témoins mais aussi comme des participants au travail de recherche lui-même à chaque fois que cela est possible. La participation, comme auteurs, de responsables syndicaux, impliqués dans la formation et l'éducation des militants, est de ce point de vue, très significative.

La dimension internationale du travail scientifique est devenue une donnée incontournable avec les nouveaux moyens d'information et la circulation accélérée des travaux scientifiques. Dans les sciences humaines, en histoire notamment, cette internationalisation est largement amorcée par le biais des sociétés de spécialistes et les grandes revues scientifiques.

Mais dans le domaine qui nous intéresse ici, celui de l'histoire des grèves et du monde travail, s'impose une démarche scientifique plus exigeante qui ne se contente pas de comparaison internationale dans le temps et dans l'espace mais qui pense les influences, les circulations, les connexions. L'histoire globale et croisée, déjà mise au centre du congrès inaugural de Lisbonne, doit être approfondie et prolongée.



Mais l'internationalisation scientifique est aujourd'hui dominée par le monde anglo-saxon, l'anglais international avec des normes qui sont souvent ressenties comme autant d'obstacles pour les chercheurs d'autres zones géographiques et culturelles.

En fait la communauté scientifique internationale fonctionne très inégalement selon les domaines et notamment les moyens éco-

3. RNMSH url : <http://www.msh-reseau.fr/>

4. Msh de Dijon : <http://msh-dijon.u-bourgogne.fr/>

nomiques et institutionnels mis à disposition des chercheurs.

Dans le domaine de l'histoire sociale et en particulier des conflits et des grèves, la circulation, l'échange et la confrontation des recherches fonctionnent mal. Cela peut sembler paradoxal quand se réfère à l'histoire ouvrière car

le mouvement ouvrier s'est développé depuis le 19e siècle en affirmant ses connexions internationales, le croisement des expériences, la mobilité des militants, exilés et pourchassés. Ce sont autant de facteurs objectifs

qui rendent possible et nécessaire une histoire internationale et globale des mouvements sociaux et des conflits. La diversité des institutions scientifiques impliquées dans la fondation et l'activité de l'Association Internationale comme celle des chercheurs dans cet ouvrage témoigne d'une volonté d'ouvrir la coopération scientifique internationale aux territoires de l'Amérique latine comme du monde méditerranéen. S'il reste beaucoup d'efforts à réaliser, la revue de l'association, « Workers of the World: International Journal of Strikes and Social Conflicts », à travers ses différents numéros témoignent de cet élargissement.<sup>5</sup>

Ainsi les nouvelles tendances historiographiques en faveur d'une histoire globale faisant sa place aux interactions, aux différentes échelles d'analyse, à la circulation des savoirs comme aux migrations, sont au centre de la démarche de l'association, de sa revue et de cet ouvrage. L'association grèves et conflit sociaux en tant que telle est un outil précieux pour impulser la recherche sur l'histoire des

5. <http://digitalcommons.ilr.cornell.edu/wotw/>

mouvements sociaux<sup>6</sup>. Cet ouvrage issu de son deuxième congrès contribuera, nous l'espérons, à l'essor et à l'audience des recherches qu'elle s'efforce de promouvoir.

Au moment où les idéologies dominantes du libéralisme triomphant connaissent des déconvenues, l'histoire des grèves et des conflits

peut ambitionner de se déployer largement à la mesure du rôle que les mouvements sociaux occupent dans la dynamique historique contemporaine.



6. Le site de l'association: <http://www.iassc-mshdijon.fr/>



## Appel à communication

Le second congrès international consacré aux « grèves et conflits sociaux », porté par la Maison des sciences de l'homme de Dijon, en partenariat avec l'association internationale "Strikes and Social Conflicts", vise à ouvrir de nouvelles pistes pour penser la conflictualité dans une perspective pluridisciplinaire et mondiale

La multiplication contemporaine de conflits disséminés, comme la redéfinition profonde des pratiques à l'ère de la mondialisation, invitent à ces déplacements du regard, à l'ouverture internationale des horizons, comme à l'examen précis de la diversité des pratiques et des imaginaires mobilisés par les acteurs.

Une première piste interroge les temporalités des grèves et des conflits sociaux. La réflexion sur l'évolution des formes de mobilisation collective et des répertoires d'action a suscité une abondante littérature. Il semble néanmoins qu'il faille encore interroger les chronologies et leurs articulations, comme les moments d'accélération et d'intensification des conflits, qu'il s'agisse des moments européens (1848, l'après Première Guerre mondiale) ou mondiaux (les grèves de la guerre froide, 1968, les mouvements des indignés). De même, la naissance de la « grève moderne » et plus généralement, la genèse des répertoires d'action contemporains, sont-elles le fait du seul monde ouvrier ? Quelle place accorder notamment aux mondes ruraux ? A cet égard, la question des conflits sociaux doit aussi être replacée dans une longue durée qui interroge en amont les mutations des sociétés industrielles, la reconfiguration de « l'économie morale » et, en aval, l'évolution des conflits dans les mondes populaires et leur extension à d'autres univers sociaux.

La deuxième perspective vise à interroger la diversité des pratiques du conflit. Si les organisations politiques et syndicales ont longtemps retenu l'attention, il convient de se pencher aussi sur la diversité des acteurs impliqués, à l'origine de pratiques quotidiennes plurielles qui caractérisent les conflits. On pourra examiner comment les acteurs se coordonnent pour rendre l'action efficace, comment l'on survit durant le conflit, comment l'on communique entre soi et avec l'extérieur ? Comment l'on punit les « jaunes » et ceux qui rompent avec le groupe protestataire. De quelle façon la grève et le conflit redéfinissent-ils les rapports sociaux au sein de la communauté, de la ville, de l'usine ? La question des rapports entre acteurs semble ici essentielle : rapports de genre ou de génération, relations entre groupes étrangers et nationaux, entre dominés et dominants etc.

La troisième dimension invite à questionner les grèves et les conflits sociaux à partir d'une réflexion sur les échelles d'analyse pertinentes, entre les approches globales, comparatistes et croisées. Il pourra s'agir d'interroger les transferts et échanges transnationaux autour d'un conflit singulier, la circulation des mots d'ordre, des soutiens, des acteurs, comme les vecteurs qui permettent l'internationalisation d'une lutte (les diverses internationales ou les médias par exemple). Mais il peut s'agir aussi de proposer des études comparées autour d'un type de pratique ou d'un groupe singulier par-delà les frontières habituelles. Les propositions à visée historiographique ou méthodologique seront par ailleurs les bienvenues.

Enfin, la dernière perspective entend questionner l'après conflit. Il s'agit de réinterroger les logiques les plus visibles de sorties du conflit (échec et/ou victoire, rôle de l'Etat, violence répressive ou conciliation), mais aussi ses formes plus discrètes comme les processus de mise en récit, la construction de l'oubli par la suppression des traces, ou encore les enjeux mémoriels que soulèvent toute grève et toute mobilisation collective (comment réifier la geste conflictuelle ou

enrichir le passé ?). L'après conflit invite de plus à questionner ses effets en terme de redéfinition des logiques d'action, de recomposition des normes et des discours. Le conflit, même dans son échec dramatique, inaugure-t-il une aurore ou un crépuscule ?

## Na abertura da II Internacional Conference Strikes and Social Conflicts Dijon, França

Quero começar por agradecer à Maison des sciences de l'homme, a Serge Wolikow, a todos os que se envolveram na organização desta conferência, a todos os membros da Associação e a todos os presentes. E cumprimentar o reitor da Universidade da Borgonha. Durante estes 2 anos assumi a presidência de uma associação académica que foi fundada com o propósito de promover e divulgar estudos sobre o trabalho e os conflitos sociais numa perspectiva interdisciplinar, global, não eurocêntrica e de longa duração.

Dois objectivos centrais nortearam o nosso trabalho.

O primeiro foi a ligação académica, e interdisciplinar, entre o norte e o sul do mundo, não numa perspectiva eurocêntrica mas com a real noção de que temos que nos escutar, ler, estudar, debater, mutuamente, para compreendermos a história e a sociedade: sabemos que os 30 gloriosos na Europa foram de sangue e trabalho forçado nas colónias, e

só foram possíveis porque a exploração das colónias manteve-se nesse período; percebemos que a escravatura terminou também por ser pouco produtiva para o império britânico, no seu arranque da revolução industrial; vemos que a abertura do mercado chinês na década de 90 do século XX foi fundamental para fazer cair o real valor dos salários na Europa, nesse período.

Global, mais do que comparativo, é saber que o modo de produção capitalista é um. E que o trabalho também tem que ser analisado à escala global, não só pelas já conhecidas ondas migratórias mas porque a cadeia produtiva é feita à escala global e portanto, no mesmo navio, pode haver motores de alta tecnologia feitos na Holanda, em fábricas limpas por imigrantes marroquinos, motores esses que usam o aço que poderá ter sido feito a partir da recolha de minério na Amazónia, feita com trabalho infantil. Hoje, no Dubai, há operários despedidos dos estaleiros navais de Portugal dos anos 80 que são encarregados de controlar o trabalho de imigrantes filipinos, que nunca conheceram uma comissão de trabalhadores. Esta associação teve um papel determinante na ligação, e que hoje se pode ver pelo programa desta conferência, entre investigadores dos EUA, da Europa, da América Latina e também da África do Sul. Expandi-la e continuar



este trabalho é portanto hoje um dos objetivos, colectivos, com os quais nos devemos comprometer.

O segundo objectivo foi trazer, para além dos estudos do trabalho, do movimento operário, dos partidos e da teoria política, que aqui também estudamos, a noção de conflito social para dentro destes estudos. Porque o trabalho não é uma fotografia quieta, quase estática, como nas belas obras de Lewis Hine, mas um filme complexo de uma relação tensa entre trabalho e capital, como nos Tempos Modernos de Chaplin. Trabalho não é só uma máquina guardada num museu de arqueologia industrial, é uma relação mediada e trespassada pelo conflito, como o que fez nascer a jornada de 8 horas de trabalho no 1 de Maio de 1886, em Chicago. Temos a consciência de que esta divisão entre capital e trabalho continua a ser uma divisão central e que portanto a sua expressão – conflitos sociais, greves, revoluções, movimentos sociais, diversas formas de acções colectiva – deve ser alvo do nosso olhar enquanto cientistas sociais.

Esta não é uma associação de estudos das greves e dos conflitos sociais, apesar do nome, mas é uma associação onde também se estudam greves e conflitos sociais – daí o nome.

Não glorificamos o passado mas não o tememos. Por isso sabemos que a revolução de Santo Domingo no final do século XVIII, a única revolução de escravos bem-sucedida da história e que deu origem ao Haiti, foi muito mais longe do que alguma vez os britânicos sonharam, ao apoiarem a revolta contra os franceses, então donos da ilha; sabemos que na China mais de 100 000 greves tiveram lugar há 2 anos obrigando ao aumento até 20% dos salários; temos presente que a crise de 29 teve como desfecho o nazismo mas para se chegar ao nazismo foi preciso derrotar a revolução espanhola, a frente popular em França, a guerra civil austríaca, as sit down strikes nos EUA.

E que o nazismo foi derrotado ao fim de 6

anos, também por causa dos trabalhadores armados, obrigando ao nascimento do estado social, como forma de conter a revolução na Europa, o mesmo estado social hoje ameaçado pelas medidas contra cíclicas. Sabemos também que a greve de Flint nos EUA em 1938 só envolveu 9000 operários mas parou 26 das 29 fábricas da GM nos EUA, no Canadá, México e ameaçou a produção no Brasil, ao todo mais de 120 mil operários ficaram total ou parcialmente parados, porque a cadeia produtiva, neste caso, de motores, foi parada numa das suas pontas. Lembramos que em 2003, 25 000 estivadores pararam os portos da Califórnia contra a guerra do Iraque, e que no dia 20 de março de 2003 deu-se a maior manifestação de sempre, a mais internacionalista da história da humanidade, contra a invasão do Iraque pelos EUA.

A história é processo, não é uma fatalidade. Somos nós que a fazemos, nas suas tragédias e júbilos, um processo feito de sujeitos sociais e não um delírio teleológico divino. Ela portanto compreende escolhas, de pacto ou conflito, de derrota ou vitória, às vezes de empate, embora saibamos, não duradouro.

No meio da mais intensa crise que se vive na Europa desde provavelmente a II Guerra Mundial, o nosso papel como cientistas sociais não pode ser ignorado, sobretudo o nosso papel social. Independentemente das nossas escolhas pessoais com a vida fora da academia, temos obrigação de desconjuntar os lugares comuns construídos na luta politico-mediática. A Europa não está ameaçada de um conflito que opõe norte a sul, a Alemanha à Grécia. A mudança em curso nas relações laborais no sul da Europa, com tendência à generalização da precarização, é parte de uma mudança geral na Europa, em que a queda do salário do trabalhador grego, por pressão migratória, por deslocalização de empresas, ou pela simples existência de uma superpopulação relativa (massa de desempregados) à escala europeia, representa também a queda do salário do trabalhador alemão e quem sabe

o retorno e a perseguição de imigrantes fora do espaço Schengen.

Não sabemos se os trabalhadores europeus resistirão à pressão nacionalista de culpar países inteiros pela crise, não diferenciando classe e sectores sociais dentro de cada país, mas estamos cá também para lembrar que foi a incapacidade de construir uma alternativa internacionalista que levou às tragédias da I e da II Guerra Mundial.

Quase a terminar deixem-me recordar que uma das características desta associação é a sua diversidade disciplinar e teórica. Mais do que um lugar-comum ou de um desejo nunca alcançado, esta associação representa de facto grupos de investigação, arquivos, centros de pesquisa que representam as diversas e mais importantes correntes do movimento operário (social democrata, católica, comunista, anarquista, extrema-esquerda, etc.) e as abordagens teóricas principais sobre os estudos do trabalho.

Compreenderão que o sucesso destas escolhas da Associação, mede-se, por ora, em três factos de que nos orgulhamos: o primeiro, a edição do jornal académico *Workers of the World*, editada por António Simões do Paço, de acesso livre online, que hoje tem 120 downloads por dia; a realização destas conferências e a imensa rede que se constrói diariamente com a troca de correspondência, informações, ligações que tecem a história global do trabalho. Passámos de 12 para 34 instituições membros e hoje chegamos a talvez mais de 10 000 investigadores em todo o mundo só através da associação e certamente a muitos mais pela revista académica. Hoje lançámos o nº3 de *WW*, dedicado justamente à história global do trabalho, editado pelo Christian DeVito. Continuar este trabalho, reforçá-lo, alargá-lo, depende de todos nós.

Convido por isso todos os membros e aqueles que querem trazer a sua instituição para a Associação a estar presentes na Assembleia Geral que decorrerá dia 16 no final da conferência.

Homenageamos neste congresso, e com isto termino, dois vultos das ciências sociais do pensamento social e político. O britânico Eric Hobsbawm e o brasileiro Carlos Nelson Coutinho. Carlos Nelson Coutinho, gramsciano, um dos mais importantes intelectuais brasileiros de seu tempo, Professor Emérito da Universidade Federal do Rio de Janeiro, construiu uma obra à volta desta frase que carregou sempre consigo: “Sem democracia não há socialismo, e sem socialismo não há democracia”. Deste lado do Atlântico, Hobsbawm, conhecido de todos vós, historiador britânico, autor de obras cimeiras sobre a contemporaneidade, deixou-nos com um alerta: “o Mundo não vai melhorar sozinho”.

Desejo-vos uma excelente conferência.

Raquel Varela, 15 de maio de 2013

## A l'ouverture de la deuxième Conférence internationale des grèves et conflits sociaux Dijon, France

Je veux commencer par remercier la Maison des sciences de l'Homme, Serge Wolikowet tous ceux qui ont été impliqués dans l'organisation de cette conférence, tous les membres de l'Association présents et saluer le président de l'Université de Bourgogne.

Pendant ces deux années, j'ai assurée la présidence d'une association universitaire fondée pour promouvoir et diffuser les recherches sur le travail et les conflits sociaux dans une perspective interdisciplinaire, globale et non euro centrée sur la longue durée.

Deux objectifs principaux ont guidé notre travail.

Le premier a été les liens universitaires et interdisciplinaires, entre le nord et le sud du monde, non pas dans une perspective eurocentrique, mais avec un réel souci de nous écouter, de lire, d'étudier, de débattre, de comprendre l'histoire et la société. Nous savons que les « 30 glorieuses » en Europe ont signifié du sang et du travail forcé dans les colonies : elle

n'ont été possible que parce que l'exploitation des colonies a continué dans cette période; Nous nous rendons compte que l'esclavage a pris fin aussi par ce qu'il n'était plus productif pour l'Empire britannique dans son début de la révolution industrielle; nous concevons que l'ouverture du marché chinois dans les années 90 du XXe siècle a été essentiel pour faire baisser la valeur réelle des salaires en Europe dans cette période.

Globalement, au delà d'une perspective comparative, il faut comprendre que le mode de production capitaliste est un. Le travail doit également être analysé à l'échelle mondiale, non seulement du fait des vagues migratoires déjà connues, mais parce que la chaîne de production s'organise à l'échelle mondiale. Sur le même bateau, il peut y avoir des moteurs de haute technologie réalisés dans les Pays-Bas dans ses usines par des immigrés marocains, ces moteurs qui utilisent l'acier peuvent avoir été fabriqués en provenance de minerais de l'Amazonie, pour l'exploitation desquels on a fait travailler des enfants. Aujourd'hui, à Dubaï, il ya des travailleurs, du fait de l'arrêt de la construction navale Portugal dans les années 80, qui sont en charge de contrôler le travail des immigrants philippins qui ont jamais connu un comité des travailleurs.

Notre association a joué un rôle clé dans la

réalisation de liens qu'aujourd'hui, vous pouvez voir à travers le programme de cette conférence, où figurent les chercheurs américains, d'Europe, d'Amérique latine et aussi d'Afrique du Sud. Élargir et continuer ce travail est donc aujourd'hui l'un des objectifs, collectifs, avec laquelle nous devons nous attacher.

Le deuxième objectif était d'apporter, en plus des études sur le travail, le mouvement syndical, les partis et la théorie politique, une réflexion sur la notion de conflit social dans ces études. Parce que le travail n'est jamais la photographie, presque statique, comme dans les belles œuvres de Lewis Hine, mais un film complexe, une relation tendue entre travail et capital, comme dans *Les Temps Modernes* de Chaplin. Le travail est non seulement une machine enregistrée dans un musée d'archéologie industrielle, mais un rapport traversé par le conflit qui a donné, par exemple, naissance à la journée de 8 heures de travail, le 1er mai 1886, à Chicago. Nous sommes conscients que cette division entre le capital et le travail reste une division centrale et donc son expression - des conflits sociaux, grèves, révolutions, les mouvements sociaux, les diverses formes de l'action collective - doivent faire l'objet de notre regard comme spécialistes des sciences sociales.

Nous ne sommes pas une association exclusivement d'études des grèves et conflits sociaux, en dépit de son nom, mais une association qui étudie aussi les grèves et les conflits sociaux - d'où le nom.

Nous ne glorifions le passé, mais sans l'idéaliser. Donc, nous savons que la Révolution à Saint Domingue à la fin du XVIIIe siècle a été la seule révolution victorieuse d'esclaves dans l'histoire et qu'elle à l'origine de la république d'Haïti. Le mouvement est allé beaucoup plus loin que les anglais l'imaginaient en soutenir la révolte contre le Français et les propriétaires de l'île. Nous savons que dans la Chine plus de 100 000 grèves ont eu lieu il ya 2 ans forçant l'augmentation jusqu'à 20% des salaires. Nous savons que la crise 29 a sus-

cité le nazisme, qui lui-même s'est efforcé de vaincre la révolution espagnole, le Front populaire en France, la guerre civile autrichienne .

Et que le nazisme a été vaincu après six ans, aussi parce que des travailleurs armés, forçant la naissance de l'État providence comme un moyen de contenir la révolution en Europe. Ce même statut social est aujourd'hui menacée par des mesures contra cyclique. Nous savons également que la grève de Flint aux États-Unis en 1998 a seulement impliqué 9000 travailleurs, mais arrêté 26 des 29 usines de GM aux États-Unis au Canada, au Mexique et menaçait la production au Brésil. En tout plus de 120 mille travailleurs ont été entièrement ou partiellement touchés, parce que la chaîne de production, dans ces moteurs a été arrêté à une de ses extrémités. Nous rappelons que, en 2003, 25.000 dockers ont arrêté le travail dans les ports de la Californie contre la guerre en Irak, et que le 20 Mars, 2003 a eu lieu la plus grande manifestation , la plus internationaliste de l'histoire humaine, contre l'invasion de l'Irak par les É.U.

L'histoire est un mouvement, pas une fatalité. C'est nous qui la faisons , avec des tragédies et des joies, dans un mouvement où les sujets sociaux s'affirment en dehors d'une illusion téléologique divine. Elle comprend donc des choix, des pactes ou des conflit, des défaite ou des victoires, même si nous savons que les équilibres historiques ne sont pas durables.

Au milieu de la crise la plus intense que nous connaissons en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale sans doute, notre rôle en tant que spécialistes des sciences sociales ne peut être ignoré, surtout notre rôle social. Indépendamment de nos choix personnels en dehors de l'université , nous avons l'obligation de prendre le recul face aux lieux communs construits dans la lutte politico-médiatique. L'Europe n'est pas menacée d'un conflit entre le nord et le sud, l'Allemagne contre la Grèce. Le changement a lieu dans les relations de travail dans l'Europe du Sud, avec une tendance à la généralisation de la précarité

sation, cela fait partie d'un changement général en Europe marqué par la pression migratoire, les entreprises délocalisées, avec un surplus relatif de population, exprimé par un chômage de masse, au niveau européen, ce qui entraîne également la chute du salaire des travailleurs allemands et peut-être revenir et s'accompagne de la persécution des immigrants à l'extérieur de l'espace Schengen. Nous ne savons pas si les travailleurs européens résisteront à la pression nationaliste de culpabiliser des pays entiers du fait de la crise, en ne différenciant pas classe et secteurs sociaux au sein de chaque pays, mais nous sommes aussi là pour rappeler ce qu'a été l'incapacité de construire une alternative internationaliste qui a conduit à des tragédies de la première et Deuxième Guerre Mondiale. J'ai presque terminé, laissez-moi vous rappeler que l'une des caractéristiques de cette association est la diversité disciplinaire et théorique. Elle s'appuie sur les groupes de recherche, des centres d'archives, centres de recherche représentant les courants divers et les plus importants du mouvement ouvrier (sociaux-démocrates, catholiques, communistes, anarchistes, extrême-gauche, etc.) avec l'objectif du développement des études sur les approches théoriques du travail.

Le succès de ces choix de l'Association, se mesure, pour l'instant, par trois faits dont nous sommes fiers. La première édition de la revue scientifique *Workers of the World*, édité par António Simões do Paço, librement accessible en ligne, avec aujourd'hui 120 téléchargements par jour. La réalisation de ces conférences et le vaste réseau qui se construit quotidiennement avec les correspondances, des informations, des liens qui tissent l'histoire globale du travail. Nous sommes passés de 12 à 34 institutions membres et nous arrivons aujourd'hui à peut-être plus de 10 000 chercheurs du monde entier impliqués dans l'association et certainement beaucoup plus avec le magazine universitaire. Aujourd'hui, nous avons lancé le 3e numéro de la revue,

consacrée précisément à l'histoire du travail mondial, édité par Christian DeVito. Continuer ce travail, renforcer, étendre, cela dépend de nous tous.

Donc, j'invite tous les membres et ceux qui le veulent à apporter le soutien votre institution à l'Association en assistant à l'Assemblée Générale qui se tiendra à la fin de la conférence. Pour finir, je veux signaler que nous rendons hommage lors de ce congrès à deux figures des sciences sociales comme de la pensée sociale et politique. Il s'agit du Britannique Eric Hobsbawm et du Brésilien Carlos Nelson Coutinho. Carlos Nelson Coutinho, gramscien a été l'un des plus importants intellectuels brésiliens de son temps, professeur émérite de l'Université fédérale de Rio de Janeiro, a construit une œuvre autour de cette phrase qu'il rappelait toujours : « Sans démocratie, il n'y a pas de socialisme sans le socialisme il n'y a pas la démocratie. » De ce côté de l'Atlantique, Hobsbawm, connu de vous tous comme historien britannique a été l'auteur d'ouvrages essentiels sur le monde contemporain, nous a lancé l'avertissement: « le monde ne va pas s'améliorer tout seul ».

Je vous souhaite une excellente conférence.

Raquel Varela, 15 mai 2013

# Partie I

Face à l'État et aux horizons révolutionnaires :  
contextes sociaux et enjeux politiques



## The occupied Revolution. Some specifics of strikes and social conflicts in the industrial region of the Lower Rhine 1918-1924

Walter Daugsch

When the 4th Division of the Belgian Army as a part of the Interallied Forces occupied the town of Mönchengladbach and its surrounds on 4th December 1918, the first phase of the German revolution in this region came to an abrupt end. This Revolution had not started with the events on 9th November in Berlin. The capital had not revolutionized the provinces. Anticipating military defeat already in september 1918, revolution began in the German trenches in the west, starting with refusals to obey orders, followed by severe difficulties in officers exercising power of command and, finally, the collapse of military discipline. From the imperial naval bases on the North and Baltic Sea the revolution spread by railway to the towns of Northern and Western Germany from end of October. It reached the South leading to upheaval in Bavaria on 7th November. It finally reached the Capital on 9th November. Everywhere, following the example

of Wilhelmshaven and Kiel, Workers and Soldiers Councils emerged. On the Lower Rhine, the region north of an imaginary line Aachen (Aix-la-Chapelle) – Cologne, events had started with plundering and the liberation of political prisoners and by revolutionary soldiers and workers forming councils on 8th November. Although remarkable revolutionary actions had occurred, Workers and Soldiers Councils did not conquer power. Power just passed over to them due to lack of an alternative. Directed by the necessities of warfare, the political system of the Kaiserreich had become in fact a military dictatorship, which of course collapsed as result of defeat, capitulation and the abdication of the Kaiser as commander-in-chief in 1918. Emerging from this vacuum of power, Workers and Soldiers Councils proved to be the only institutions to exercise some kind of administrative order in a chaotic situation.

It was the nearness to the battlefields in the west that defined the course of revolution on the Lower Rhine. The conditions of capitulation, laid down in the Armistice of Compiègne on 11th November 1918 stipulated German retreat from France and Belgium within 15 days by 26th November and the occupation of the German region west of the Rhine by allied forces within the following 17 days by 13th December. Therefore the activity of local revolutionary institutions was necessarily reduced to organizing and handling 190 divisions (about



200.000 men) on their march from the border in the west to the nearest bridge across the Rhine, with all its consequences: they had to be disarmed and demobilized, provided with civil clothing, and, like the civilian population, with food under disastrous circumstances; black market in arms and food or pilfering had to be avoided.

There was no time left for revolutionary experiments. The Workers and Soldiers Councils had merely 3 to 4 weeks (from 8th November until 2nd December in Erkelenz, 4th December in Mönchengladbach, 7th December in Krefeld) to secure the municipal administration still run by the old monarchical institutions and staff. Some of the Councils were even organized by initiative of the old administrative institutions and worked with their cooperation, not always without conflicts, but more or less successfully. The Workers Councils, which functioned as republican controlling bodies of the old official system were legitimized officially by the new parliamentary government in Berlin<sup>1</sup>.

After arriving, the commanders of the allied forces immediately stopped revolution in the freshly occupied regions, actually putting them under martial law with their own administration, thereby partially breaking German law. Workers and Soldiers Councils were prohibited in the occupied territories, although they still legally worked east of the Rhine until the

1. In Krefeld a spontaneous election took place after turbulent events and clashes, leading to good cooperation (v. Houben pp 15-19). - In Mönchengladbach there was a conflict first, then forming of a council by workers and the administration in Mönchengladbach (Walter, in: RP 263, 9th November 1968; in addition to this the anonymized memories of an eye-witness); the original poster announcing the foundation of the council: StAMG 14/5506; GZ, 9.11.1918.). -In Erkelenz a council was founded by a factory-boss, the *Landrat*, the maire and workers (StAERK 1493, Verwaltungsbericht, pp. 251-253; EK 130, 12th November 1918, 131, 14th November 1918). - In the countryside cooperation between the old administration and the councils included peasants: e.g. in Neuwerk (now a township of Mönchengladbach: : StA MG 3/440) or in Vorst (a rural town near Krefeld), cf. Karsten, p. 215. - For legitimation of local Workers and Soldiers Councils on the Lower Rhine by the government in Berlin: StA MG 1-c 3243., 27th November.1918, 9th January 1919.

last of them were abolished in autumn 1919<sup>2</sup>. The eight-hours-working-day, just introduced legally as a result of the revolution on 23rd November 1918 by imperial legislation, was abolished at once. The military administration nullified the achievements of the revolution, trying to turn things back wherever possible. Thus the local Belgian commander demanded the re-arresting of the prisoners set free by the revolutionaries in Mönchengladbach on 8th November<sup>3</sup>.

German local civil administration on the Lower Rhine had two masters now: On the one hand, civil servants had to respect the traditional governmental authority from the *Oberbürgermeister* or *Landrat* to the *Regierungspräsident* (in our region: Düsseldorf), from there to the *Oberpräsident* of the Prussian Rheinprovinz in Coblenz, from there up to Prussian/German government in Berlin. On the other hand German administration was subordinated to the allied occupational administration: here authority went from the local allied commander (or rather the local Belgian military administration), then to the commander of the 4th zone of the

2. On 4th December - the day Belgian armed forces occupied Mönchengladbach - the *Regierungspräsident* in Düsseldorf communicated to all leading officials in his district - among them the *Oberbürgermeister* of Mönchengladbach - that control of executive power had been passed over to the Workers and Soldiers councils. This was justified by the necessity „[...] to secure and develop the revolutionary achievements.“ [„...daß die revolutionären Errungenschaften gesichert und ausgebaut werden.“]; officials, installed by the old monarchic system had to be controlled, that is why the Workers, Soldiers and Peasant councils had to be financed by the local authorities, the Ministry of the interior argued still on 10th June 1919, communicated by the *Regierungspräsident* in Düsseldorf to his officials on 14th June; the Prussian Treasury Department in Berlin had given rules for financing the Workers, Soldiers and Peasant councils already at begin of the year: *Finanzministerium* Berlin to Magistrat of Charlottenburg 1st January 1919, communicated by the *Regierungspräsident* in Düsseldorf to his officials on 9th January 1919: StA MG 1c - 3244.

3. Ortskommandant an Gemeindevertretungen von MG Stadt und Land, Kleinenbroich, Korschebroich und Pesch, 13th January 1919; - 4e Division d'Armée, État-Major 2e Bureau No. 1690, au M. Bourgmestre de M.Gladbach le 13 janvier 1918 [recte: 1919]: StAMG 1c - 3162.

occupied territories in Aachen (the territory occupied by Belgian forces), from there to the Interallied Rhineland High Commission seated in Coblenz. Of course this situation caused a lot of jurisdictional conflicts. Almost habitually German officials were disciplined when they did not respect, ignored or even boycotted the allied military administration. Usually that meant deportation to the not-occupied territories, a measure frequently adopted by the allied military administration in times of acute conflicts between German central authorities and the Allied occupational administration (e.g. during the separatist movement 1923 or the occupation of the Ruhr 1923-25).

Though constantly opposing the Belgian authorities on the one hand, German officials often - as employers, too - readily took their chance if they could to fight or even damage their enemies from the Left on the other hand, taking advantage of the hated occupation forces and their administration. So the extremely conservative if not reactionary Oberbürgermeister of Mönchengladbach, claiming a prohibition by the Belgian authorities, refused to pay the expenses of the Workers Council's former members, although he was obliged to do so by imperial German law, ignoring repeated instructions from his superiors in Düsseldorf or Berlin. Ironically, the members of the now prohibited Workers Council, the same persons who had tried to overthrow jurisdiction by violence one month before, now took a lawyer to litigate against their reactionary political enemy<sup>4</sup>.

The Belgian attitude towards social movements was in principle antirevolutionary. Thus the official reason for prohibiting Workers and

.....  
4. *Ministerium des Inneren* to the provincial presidents (*Regierungspräsidenten* and *Oberpräsidenten*), Berlin 27th November 1918; *Regierungspräsident* Düsseldorf to *Oberbürgermeister* Mönchengladbach 9th January 1919 (referring to a decision of the Ministry of the Interior in Berlin, 1st January 1919), 15th March 1919, and 14th June 1919; - Abschrift Bericht über die Besprechung des Arbeiterrats *M.Gladbach (für den Landwehrbezirk Rheydt)* mit dem *Oberbürgermeister M.Gladbach* 13th December 1918; StA MG 1c-3243.

Soldiers councils was their 'revolutionary character'. The Councils were not official administrative organs, but revolutionary institutions. As such they were considered a dangerous example by the Belgian Occupation Forces, argued the Belgian commander in Mönchengladbach<sup>5</sup>. The Belgian authorities officially called the German Workers Councils in French 'soviet'; opponents from the political left were persecuted and imprisoned as 'bolchéviques' or 'spartakiste' in the Belgian internment camp for political prisoners in the Mönchengladbach township of Rheindahlen whether they were communists or not, although Spartakists and Communists were legal parties at that time in Germany<sup>6</sup>.

.....  
5. Thus the Belgian censor prohibiting a poster sent officially from Berlin: „[...] *Il émane du Soviet des Soldats avec lesquels les Alliés refusent tous rapports*: [...]“, 20th December 1918 StA MG 1c - 3208; for the prohibition of the councils v. *ibid.* 28th December 1918 and 31st December 1918.- The Belgian officer bases his argument on Art.12 (dealing with public gatherings) to the *Avis "Besatzungsarmee der 4. Zone der Rheinprovinz. Verordnung"* 10th December 1918, published in: GZ 286 (13th December 1918).

6. Among 436 persons arrested by the Belgian *sureté militaire* or patrols in the first four months under occupation in Mönchengladbach in 43 cases the reason of arrestation was Spartakism, Bolshevism or 'suspicion of Bolshevism': Mönchengladbach Police Department to the Belgian Commander-in-chief, 3rd April 1919 (in French language), StA MG 1c-3208. - Of course, several uprisings in and outside Germany might have caused this fear - the Spartakist January uprising in Berlin (murder of R. Luxemburg and Karl Liebknecht on 15th January 1919), revolutionary events in Bremen (10th January - 4th February), Hungary (21st March-August), and Munich (7th April-2nd May 1919) trying to establish Republics based on Soldiers and Workers Councils. But there might be another reason of being afraid of communism beside the revolutionary situation in Germany: the Belgian contingent on the lower Rhine, though being part of a neutral country's army, was also part of the Interallied Occupation Forces. The other powers participating in the Occupation forces in Germany - Britain, France and the United States, all of them entente-powers - were still at war: the conditions of armistice in Compiègne had annihilated the peace treaty of Brest-Litovsk, and they all took part in the military intervention against the young Soviet Republic. France had already been confronted with mass-mutinies of soldiers on the front in context of the Russian revolution in 1917; a mutiny among French naval forces in the Black Sea beginning during the intervention in southern Russia and continuing in France under the slogan 'Hands

The Belgians interfered on the side of the employers: In wage disputes between free (social-democratic) and Christian trade unions on one side and the employer's association on the other they fixed pay scales in the interest of the bosses.

The introduction of special new Belgian forms to report 'loss of working hours' by the local German officials (to be filled in German and French) was motivated not only by the effort to prevent strike actions but ensure delivery of reparations stipulated in the Versailles treaty. Unlike the obligatory German forms that had to be sent to the Regierungspräsident in case of strikes, the Belgian forms equate strikes with other forms of loss of working hours caused by, for example, lack of energy, raw materials or logistic difficulties. Actually the reports provide a running commentary on problems in the German economy, caused by paying reparations to the Entente powers. So the expression 'manque ou faute du charbon' (lack of coal) frequently found in the Belgian forms to report loss of working hours directly documents the shortage of coal in Germany caused by carrying out French and Belgian reparation demands<sup>7</sup>.

The general situation of shortages caused by the reparations and their consequences - lack of energy, raw materials, of work and employment, reduced wages and, - purchasing power and hyperinflation, coupled with suppression of organized labour movement and persecution of its protagonists led to political polarization and rise of left radicalism. After the Belgians abandoned their policy of state of siege when the Versailles treaty came into force (January 1920) new Labour organisations were

---

off Soviet Russia' was yet to come in April 1919.

7. We got an example of both christian and free trade unions being controlled in their proposal for wages by the Belgian authorities: 11th october 1919 (German), 15th October 1919 (French): StA MG 1c-3162. - Early examples of the new Belgian forms concerning a strike on 25th October 1919: *ibid.*, and, considering lack of energy, as reason for loss of working power: 5th March 1920, StA MG 1c-938

established. In the Rheinprovinz, whose population and labour movement was dominated by moderate Roman Catholic positions (especially the Christian trade union movement), the prohibited councils were politically moderate, too (on a social-democratic basis, most of the members being Majoritan or Independant Social Democrats)<sup>8</sup>. They were ready to cooperate with the established powers of society. Interpreting decline and fall of the Workers and Soldiers Councils - and on the Lower Rhine their prohibition - as a failure of the 'old' labour organizations, new, radical organizations referring ideologically to what they called a 'movement of councils' emerged. On the Lower Rhine they had to deal not only with their 'classical' enemies, the bosses and the official authorities, but also with the Belgian occupational authorities, who usually backed the local ruling class with their armed forces. There was a bewildering array of different organizations with sometimes similar names, but which all sharply distinguished themselves from the established labour movement and even fought it: - the SPD, the Roman Catholic Labour Movement, the (social-democratic) Trade Unions of the Allgemeiner Deutscher Gewerkschaftsverband (ADGB) and the Christian Trade unions. They also fought one another. Nevertheless their memberships and actions often overlapped. Between 1920 and 1924 in the industrial region of Mönchengladbach, Rheydt, Viersen, Krefeld and Rheinhausen we find groups of the VKPD<sup>9</sup>, Vereinigte Kommunistische Par-

---

8. Prominent examples are Ferdinand Strehl in Mönchengladbach (cf. Walter) and Johannes Thabor in Krefeld, a majoritan social-democrat. As chairman of the local Workers and Soldiers Council he had been busy to organize cooperation not only with the old local administration, but among all Labour and Bourgeois parties; 1919 he became a member of the Constitutional Assembly in Weimar and until 1932 he was a member of the Reichstag in Berlin for his party and his home town: cf. Hangebruch, p. 204s.

9. Among the political parties in Mönchengladbach mentioned on 25th december 1920 we find votes for the *Reichstag*: Zentrum 15006, MSPD 1256, USPD 6076, VKP 2; on 15th September 1921 votes for the Prussian *Landtag*/ members: Zentrum 16674/10.000; MSPD 1275/120; USPD 1952/800; KPD 1868/250; -

tei Deutschlands (the later KPD, member of the Comintern) the FAU, Freie Arbeiter Union - an anarchosyndicalist organisation<sup>10</sup>; and the AAU, Allgemeine Arbeiter-Union - a non-party organisation of council-communist ('unionist')

---

the *Freie Arbeiter Union. (Syndikalisten)*, repudiating elections, had 750 members.: LA 15435, fol.1, 2; - in Rheydt (20th December 1920): Votes for the *Reichstag* 1920 : *Zentrum* 5961; *USPD* 4230; *DVP* 4113; *DNVP* 2032; *SPD* 1089; *DDP* 1583; *USPD* left no votes because founded only in Nov.: LA 15449, fol.1; votes for Prussian *Landtag*: (1922) 25877 entitled, 18060 voted, 77 invalid, abstention 30%.; *Zentrum* 6512, *DVP* 4311, *DNVP* 2577, *USPD* 1513, *SPD* 1145, *VKPD* 1125, *DDP* 875; for the *Provinzlandtag* (1922): 25877 entitled to vote, 17985 voted, invalid 114, abstention 30%.; *Zentrum* 6457, *DVP* 4299, *DNVP* 2564, *USPD* 1545, *SPD* 1128, *VKPD* 1123, *DDP* 869: *ibid.* fol .9 . - For a short survey of the VKPD's emerging on 30th December 1918 in context of and contrast to social-democratic opposition and leftist groups cf. Bock, pp. 90-91.

10. The regional branch of the *Freie Arbeiter-Union Deutschlands (Syndikalisten)* was founded in Düsseldorf as FAU on a special conference for Rhineland and Westphalia in August/September 1919 by the following organizations: *Freie Vereinigung (Syndikalisten)*, the *Allgemeiner Arbeiter-Verband*, the *Allgemeine Bergarbeiter-Union*, the *Allgemeine Arbeiter-Union Essen* and the *Allgemeine deutsche Arbeiterunion Düsseldorf*: *Syndikalist* 39, 41 (1919), *Die Konferenz für Rheinland und Westfalen: - Verschmelzungskonferenz der linksrheinischen Gewerkschaftsgruppen Rheinlands und Westfalens*, in: *Syndikalist* 42 (1919); - LA 15809, report 15th /16th September 1919 fol. 1: at the conference participated: 1. AAU Essen; 2. „die Deutsche AAU Düsseldorf“; 3. „Bergarbeiterunion“; 4. „Der allgemeine Bergarbeiterverband“; there were also members of the USPD participating. They joined on the basis of „[...] the old syndicalist program of the Free associations of German Trade unions“ [...]des alten syndikalistischen Programms der Freien Vereinigungen deutscher Gewerkschaften“]. - In fact this local organization united groups of anarcho-syndicalist orientation with groups of council-communists, so called 'unionists'. Their organization, the AAU, whose members were in general opponents of both the traditional 'reformist' trade-unions and the VKPD (but in fact could be its members, too), had emerged from the councils ('council-communists') and the radical social movements of 1918/1919, developed into a sort of trade-union branch of the *Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands (KAPD)*, which was founded in anticipation of the Leninist and Comintern course of the VKPD: Bock, pp. 76, 89ss., 109; - A program and a note on the regional structure of the AAUD, dated Kassel 16th November 1920 in LA 15336, fol 3r - 5r. - For the ideological conflict between unionist and syndicalist groups within the FAU cf. Rüben, pp. 40-42.

orientation<sup>11</sup>, member of the Red International Labour Union in Moscow (Profintern), which joins the Union der Hand- und Kopfarbeiter (Union of Manual and Intellectual Workers) to rename itself soon AAU, which finally joined the anarchosyndicalists of the FAU. Of course communism united VKPD and AAU as long as the latter is member of the Profintern (the Trade Union branch of Comintern); AAU and FAU were united by the rejection of political parties and antiparlamentarism<sup>12</sup>. An example of joining forces of all groups of the radical left in our region despite of ideological differences was the strike in the iron and coal-mining district of Rheinhausen (particularly the Friedrich-Albert-Hütte, an ironwork owned by Krupp) in 1921 that extended upstream the Rhine to Krefeld (Reinholdhütte). The action was part of an adventurist putschist movement unleashed in vain by the KPD in that year in many parts of Germany. The shortlived attempt to continue world-revolution succeeded only temporarily in some regions of Saxony; on the Lower Rhine the united radical left had not only to reckon with local authorities, bosses and their ideological enemies - members of the SPD and of the coal-mining-union Alter Verband (member of the traditional trade union asso-

---

11. The AAU Essen joined the FAU already in 1919 (v. n. 10). But locally things rested in flow: In Rheydt the AAU existed until 1921, then reporting its turn to syndicalism: LA 15336, fol. 68. - Nevertheless in Rheydt a group of the AAU with 300 members is still recorded in 1922: LA 15449, fol. 17.

12. The *Union der Hand und Kopfarbeiter* was founded in 1922 (LA 16967, fol.2) and forbidden in 1923 (*ibid.* fol 58). It had already split before because of a long during quarrel about the organization's membership in the *Profintern*. The oppositional group, being excluded from the Leninist (V)KPD, formed the *Industrieverband Textil*: *ibid.* fol 10v-r. - On the other hand it is not clear if this was only a new name, as several documents argue in 1924: *ibid.* fol. 2, 51, 64. - In Mönchengladbach a local section of the *Industrieverband Textil* had emerged at the same time, that was led at least by one (former?) communist militant : *ibid.* fol. 47, 77. - For a project of joining the activity of FAU (S) and AAU in a united front opposing the KAPD cf. LA 15809, fol 15-17. - 1920/21 most members of the AAU were also members of the VKPD (the official CP in the Comintern): cf. n. 14 of this paper.

ciation ADGB), but also with the allied occupation army. When it came to a fight with social democratic workers who were ready to start work, the Belgian armed forces intervened and arrested about 1.000 militant left radicals. As usual, some of them were kept in the Belgian internment camp in Rheindahlen<sup>13</sup>. There, in the Rheindahlen internment camp, a typical career of a Mönchengladbach militant could begin. We have documents on a weaver, who, denounced by his boss as 'bolshevik' in 1919 after having asked for a wage increase, had been arrested by the Belgian sûreté (military police) and kept in Rheindahlen for fourteen months. When he was released, he was radicalized: From Anarchosyndicalism he changed to the Unionists of the AAU and was expelled from that organisation as member of the VKPD; a 'communist leader' (according to official documents), he organized the Mönchengladbach group of unemployed and several wildcat strikes. By the way, Mönchengladbach militants of all political views used to know each other personally: all these organisations and their members met in the same club-pub<sup>14</sup>.

13. Duncan Hallas: The communist International and the united front, in: International Socialism (1st series) 7(1975),pp.12-15, reissued for the Marxist's Internet Archive <http://www.marxists.org/archive/hallas/works/1975/01/unitedfront.htm> [24th May 2013, 12:41]. - For an Anarcho-Syndicalist opinion of the events in March 1921 in Rheinhausen and Krefeld cf. „Der weiße Schrecken im linksrheinischen Gebiet“ [„White terror in the region on the left side of the Rhine“], in: Syndikalist 15 (1921) and „Die Vorgänge am linken Niederrhein“ [„The events on the left side of the Lower Rhine“] in: ibid. 18 (1921). - In fact the events in March 1921 ended all aspirations of a 'united front' of groups of anarchosyndicalist and communist orientation: Bock, p.149.

14. We got a lot of documents on this case: Theodor Krusche was arrested on 23rd December 1918 by a Belgian officer and deported to the internment camp Rheindahlen. Krusche had asked his boss Wilhelm Fröde for a wage increase, who had granted it and then denounced his employee: the Mönchengladbach Red Cross pleaded for him at the Belgian acommander-in-chief (19th August 1919); the Chief of the Mönchengladbach Police, arguing that Krusche never had been a political engaged man, supported the demand of Krusches wife to free her husband (20th August 1919);

Radicalization was partly a consequence of extremely harsh responses to workers demands and actions. But the extensive strike movement going on since 1920 was caused mainly by the extreme hyperinflation and loss of buying power of the working class<sup>15</sup>. Documents show that the movement was comprised of nearly all professions and staff from different sorts and sizes of workshops and factories in Mönchengladbach and Rheydt<sup>16</sup>. The only employee of a cabinet maker; the two employees of a security service, both of them organized anarcho-syndicalists<sup>17</sup>; cinema musicians<sup>18</sup>; as well as the workforce of the big lo-

Mrs Krusche renewed her demand at the Mönchengladbach police on 17th September 1919, to be sent to the Belgian authorities the same day: all documents StA MG 1c-3162. - Krusche was released 1920, joined the AAU, was excluded from that organization as he was not only a member, as most of the comrades of the AAU, but in fact a local 'chief agitator' of the VKPD: LA 15336, fol.6-9, 59. - Krusche then had a job in the textile-works Max Erkelenz.; now a communist militant, he organized a „council of the unemployed“ on 18th May 1921 (they demanded 500,-*Reichsmark* support for married/300,- for unmarried workers – refused by the local authorities: - together with his comrade, the communist Franz Dölle, leader of the Works council (*Betriebsrat*) he organized a strike against the will of the christian and socialdemocratic trade unions in August 1921. After the failure of this strike and a conflict with his wife he committed suicide: ibid. fol. 44R – 44v; LA 15435 fol 2, 4, 50r-50v.

15. In November 1919 documents report of depressed disposition because of improvement of prices, specially for food, which causes a lack of supplies in winter; a general report on strikes sent to the *Regierung* in Düsseldorf by the local German authorities on 11th November 1921) states that steady improvements of strikes even force workers demand improvement of wages and strike: LA 15449, fol. 19, 23.

16. For the year 1921 in Rheydt: ibid. 15449 fol 23-38; for the same year in Mönchengladbach: LA 15435, fol. 42-65.

17. Ibid. fol 45-46.

18. Having a lot of documents on this peculiar but in its course and result typical strike action in the town archive of Mönchengladbach (StA MG 1c-938), we are quite well informed on the cinema-musicians' strikes in October/November 1920. Seven musicians demanded a wage improvement in October 1920. As it was not granted by the employers even after a settlement in favour of the musicians, they struck and attained a maximum wage of 950,- and a minimum of 370,- *Reichsmark* a month after a new settlement between the employers and a functionary of the German national commercial

cal textile und machine factories, all came out on strike. Typically, wildcat strikes broke out spontaneously, often agitated by anarchists or communists, against the will of the established Christian Unions or those organized in the more or less social-democratic ADGB. Works councils (Betriebsräte) normally did not initiate such actions, only joined the strikers after a strike had begun unofficially. We can count 18 strikes from February 1921 to August 1922. Some of them took place in tiny workshops, others in whole business branches with hundreds of strikers, like the strike of textile workers 1921/1922. Only in October 1922 56 working-days in 28 workshops were lost by strikes in Mönchengladbach ; 1556 men and 1801 women were on strike in that month in that town. In may 1922 we count 2285 male and 3383 female striking workers in 32 workshops in Rheydt.

---

clerks association (*Deutschnationaler Handlungsgehilfenverband*, a liberal, nationalist, antisemitic and anti-socialist union, where the strikers were reported to be organized): they got no strike-pay: (fol 289r/v.). It became manifest soon that the musicians were neither satisfied with the agreement nor with the union involved in the settlement, for they struck again only two weeks later. This time their action became militant: They got the official permission to spread pamphlets, and they did it forming pickets in front of two cinemas (fol. 290, 308-307). By the contents of their pamphlet (fol 291), the response of the employer (in a pamphlet, too: fol. 292), and another pamphlet of the strikers in response to that one of the boss (fol. 293) we learn to know that the musicians were organized in the free trade union movement now and that they expected support from the whole working class (fol 291), whom they called up for boycott of their bosses' cinemas (ibid.); the bosses tried to split their workforce, arguing they had negotiated the case with the Union of Transport workers, where the rest of their employees were organized, and nobody, neither colleagues nor organisation would support the musicians (fol 292); we come to know that the musicians had to be present 7 hours at their work and that they had to play music 4 1/2 hours a day; that they had only one paid free day per month and five days of paid holiday in the year (ibid.). Their demands, supported now by the Free trade unions in general and the German Association of musicians in special were only fulfilled partly: the wage improvement was granted (40-45,--a day instead of 33-38,--*Reichsmark*), but there were no more paid free days. This time strike-pay was secured by the Union, but: 4 of the 7 strikers were fired because of offending the order of service and their provocative attitude: fol. 307).

The typical striking worker was young, unmarried and - female. In the statistic, reporting the strike activity in Rheydt to the Regierungspräsident in Düsseldorf the first business plant (Nr. 1 of the statistics) concerned by a strike is used as a sample for all other 31 workshops. Under position 9 of the report we read:

„a) The work council joined the workers ready for strike without giving its vote. b) The trade Unions did not approve with the striking workers.c) The workers, the young ones, but especially the female enforced the strike. Most of the married, and elder workers did not approve stopping work.“

For all of the other shops we can read under position 9: „Like Nr. 1.“ The use of female labour had already developed before the First World War in the industrial textile region of Mönchengladbach<sup>19</sup>. In time of war, with most male workers at the front, the number of women employees increased in all business-branches. After 1918 most of the local textile factories had a predominantly female workforce. As a consequence the majority strikers were female, especially because female wages were about 30% lower than that of male workers. Of course it was an indicator of a new self-consciousness (if not beginning emancipation) that women struck in great numbers. We can prove this only statistically, having no personal sources on female labour activists in that region. Working life was still a transitional stage in women's lives before getting married and becoming a housewife and mother. Obviously the newly arisen female working class consciousness found its limits in traditional gender roles. We get a typical example from the anonymous, female eyewitness of the revolutionary activities which started the upheaval in Mönchengladbach on 8th November 1918: A then eighteen-year-old factory girl came home from work at seven in the evening,

---

19. Bernays; - an early example of a female labour organization is the *Schutz- und Unterstützungsverein christlicher Textilarbeiterinnen für Mönchengladbach und Umgebung*, existing at least 1899 -1903: StA MG 1c-1592.

accompanied by a girlfriend. The two young women listen to a soldier agitating in front of the railway station to join the crowd, which plunders a café and a club of businessmen, then takes two prisons by storm to free political prisoners (she knows one of them personally). Her revolutionary work done, she gets anxious her father will be worried because she cannot arrive home at eight o'clock in the evening as usual<sup>20</sup>.

The promotion of Rhenish Separatism especially by French Occupation Forces, an attempt to form an independent buffer-state between Germany on one side and Belgium and France on the other (the 'Rhenish Republic'), must be seen in the context of the Occupation of the Ruhr by French and Belgian Forces in 1923. We cannot discuss the complex issue here, but we can point out some effects it had on the social movements in our region. In contrast to the French Forces on the Rhine, the Belgians didn't really favour separatism, but treated it benevolently<sup>21</sup>. In general, not only traditional German authorities disapproved of separatism, so too did the whole local population and the majority of left radicals, especially the communists<sup>22</sup>. Only the anarchosyndicalists found themselves in a dilemma: on the one hand, as vowed enemies of the state they could not defend an existing state like Germany; or, disapprove of its deconstruction: On the other hand, they could not approve of building a new state for the same reason<sup>23</sup>. Conservatives especially took advantage of anarchosyndicalist indcision, deriving from their dilemma on this question denouncing them as partisans

20. cf. n 1 of this paper. - Three of the 13 political prisoners freed on 8th November 1918 were women; for the prisoners names: StAMG 1c - 3208.

21. For a short general survey of the seperatist movement cf. Houben, pp. 58-59; - for the Belgian attitude towards serparatism : ibid. 59; for the events in Krefeld: ibid. pp. 60-69; for Mönchengladbach: Merkens.

22. In Krefeld, about 1.000 men participated in siege and occupation of the town hall on 24th October 1923: Houben, p. 64.

23. Ibid., p. 67; - in Krefeld, a minority oft he USPD showed a certain favour for separatism: ibid. p.60-61, 67.

of separatism<sup>24</sup>. There were indeed some syndicalists who had converted to separatism<sup>25</sup>; but they had been excluded from the FAU, whose leaders considered Rhenish Separatism a clerical bourgeois movement<sup>26</sup>. One of the converts still agitated in Rheydt in an anarchosyndicalist way after his exclusion from the movement, going on to become a prominent leader of the separatist movement<sup>27</sup>. More or less successful in a bourgeois setting<sup>28</sup>, he failed completely to rouse his former syndicalist comrades in a meeting in Rheinhausen, were he was called an agent of French capitalism, being expelled violently by the crowd singing the Internationale<sup>29</sup>.

The year 1923 not only marks the defeat of separatism on the Lower Rhine, but - the beginning of decline of left radicalism. From 1924 on, the Interallied Occupation Forces also began their retreat.

## Bibliographie

### *Archival sources*

**LA** - Landesarchiv Nordrhein-Westfalen. Abteilung Rheinland, Düsseldorf.. Regierungspräsidium Düsseldorf

**StA MG** - Stadtarchiv Mönchengladbach

**St ERK** - Stadtarchiv Erkelenz

24. Merkens, n211; WLZ 197 (3rd September 1923) in: StA MG.

25. Documents on syndicalists/former syndicalist in the seperatiste movement: LA 17082., Reg.Präs. D to Ministry of the Interior Berlin, 23rd August 1923 and 8th September 1923 , ibid.

26. Among them was the whole Local Federation of Textile Workers in Aachen : Rübner, p .84 n 59.

27. Bertram Dietz (?-?), an artist from Düsseldorf, former a member of the FAUD, had been expelled for his separatist ideology in 1921( ibid. p.84) but tried to instrumentalize his old political connections. In Rheydt he agitated as syndicalist during a meeting of the local group of the FAU on 19th February 1922: LA 15449, fol. 43.

28. Dietz spoke in several separatist meetings:7th August in Barmen, 15th August in Mülheim, 6th September 1923 Coblenz, 16th September Aachen: LA 17082.

29. Ibid., 29.8.1923: „Sonderbündlerversammlung in Friemersheim, Kreis Moers“.

**St KR** - Stadtarchiv Krefeld

*Newspapers*

**EK** Erkelenzer Kreisblatt 1918 (St ERK)

**GZ** Gladbacher Zeitung 1918 (StA MG)

**RP** Rheinische Post 1968 (StA MG)

**Syndikalist Der Syndikalist.** Organ der sozialrevolutionären Gewerkschaften Deutschlands; from 1920 on: Organ der Freien Arbeiter-Union Deutschlands (Syndikalisten)

**WLZ** Westdeutsche Landeszeitung 1923 (StA MG)

*Litterature*

**Bernays M.**, Auslese und Anpassung der Arbeiterschaft der geschlossenen Großindustrie: Dargestellt an den Verhältnissen der Gladbacher Spinnerei und Weberei AG zu Mönchengladbach im Rheinland, Leipzig 1910

**Bock H. M.**, Geschichte des 'linken Radikalismus' in Deutschland . Ein Versuch, Frankfurt/Main 1976 (edition suhrkamp 645).

**Hallas D.**, The communist International and the united front, in: International Socialism (1st series) 7 (1975), pp.12-15, reissued for the Marxist's Internet Archive <http://www.marxists.org/archive/hallas/works/1975/01/unitedfront.htm> [24th May 2013, 12:41]

**Hangebruch D.**, Johann Thabor. In: Krefelder Abgeordnete, Abgeordnete aus Krefelder Parlamenten seit 1826 unter besonderer Berücksichtigung des Deutschen Bundestages. Hrsg. v. Joachim Lilla (Stadtarchiv Krefeld. Krefelder Studien 12), S. 202-208.

**Houben H.**, Die Zeit der Weimarer Republik 1918-1933, in: Krefeld. Die Geschichte einer Stadt Bd. 5, Krefeld 2010, p. 15-176.

**Karsten J.**, Der Arbeiter und Soldatenrat in der Gemeinde Vorst. In: Heimatbuch des Kreises Viersen 28 (1977), S.213- 219.

**Merkens F.**, Die Separatisten in Mönchengladbach und Rheydt, Rheydt 1970 (= unpu-

blished Staatsexamensarbeit Pädagogische Hochschule Neuss, StA MG S32.)

**Rübner H.**, Freiheit und Brot: Die Freie Arbeiter Union Deutschlands. Eine Studie zur Geschichte des Anarchosyndikalismus. Berlin/Köln 1994.

**Walter H. D.**, Revolution für Recht und Ordnung, in: RP 263, 9.11.1968.





## L'invention des « soupes communistes » (France, 1880-1914)

François Jarrige\*

Le quotidien des pratiques grévistes demeure mal connu en dépit des nombreux travaux consacrés au syndicalisme, aux grèves et à l'évolution des répertoires d'action avant 1914. La période de « jeunesse de la grève » voit l'invention de nouveaux répertoires d'action, à l'image des « exodes d'enfant » ou des « soupes communistes », visant à la fois à soutenir la solidarité et permettre la poursuite du mouvement. Si l'histoire des grèves a donné lieu à une littérature gigantesque, le quotidien du conflit reste rarement examiné. Si les informations abondent sur la manière dont les grévistes mènent leurs mouvements, elles se font en effet plus rares lorsqu'il s'agit d'évoquer leur mode de vie au quotidien, alors même que le devenir du conflit dépend directement de la capacité des acteurs à « survivre » pendant la grève. Dans les deux premiers tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la « conscience ouvrière de conjoncture » (Michelle Perrot) et l'enracine-

ment persistant de la main-d'œuvre dans le monde rural offrent aux travailleurs la possibilité de s'appuyer sur les ressources des activités agricoles pour survivre et trouver des revenus de substitution. Mais la situation change à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec le développement de l'usine, l'allongement de la durée des conflits et la séparation croissante entre la ville et les champs. Le besoin de développer de nouvelles pratiques, facilitées par la naissance des organisations syndicales et socialistes, se fait sentir. Les « soupes communistes » relèvent de ce nouveau répertoire d'action protestataire qui émerge progressivement jusqu'à devenir une routine et un temps fort de la grève.

Ces repas de grève ont souvent été évoqués, mais rarement étudiés de près, ce texte entend proposer une première approche de cette question dans la continuité notamment des travaux de Michelle Perrot ou Stéphane Sirot<sup>1</sup>. A partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que les confrontations sociales se multiplient et s'allongent, la grève devient de plus en plus « une parenthèse de pauvreté [...] et la recherche de palliatifs au salaire suspendu occupe un temps important de la journée des

1. Stéphane Sirot, *La Grève en France. Une histoire sociale (XIX<sup>e</sup> -XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 136 et s. ; Michelle Perrot, *Les Ouvriers en grève, France (1871-1890)*, Paris, La Haye Mouton, 2 vols., 1974.

\* Université de Bourgogne, centre G. Chevrier

grévististes »<sup>2</sup>. La nécessité de vivre impose la construction de solidarités qui peuvent également contribuer à renforcer la cohésion du groupe. Les caisses de grève servent donc à organiser des distributions alimentaires, souvent appelées « soupes communistes » à partir de 1904: si leur existence n'est pas un gage de succès, elles permettent néanmoins de prolonger les mobilisations, de retarder les défections, de faire passer des messages et des mots d'ordre dans l'opinion<sup>3</sup>.

### Racine d'une pratique et nouvel idiome gréviste

Avant l'autorisation des grèves et des syndicats, les conflits sont de courte durée et ne nécessitent pas l'organisation pérenne de systèmes de distribution alimentaire. Mais avec la banalisation de la pratique gréviste, les conflits s'allongent et s'institutionnalisent. L'accroissement du nombre et de la durée des grèves (cf.

Années	Grèves	Grévistes	Journées de grève
1865-1869	63	26 937	—
1870-1874	84	27 235	105 006
1875-1879	84	28 711	328 416
1880-1884	192	63 967	734 306
1885-1889	180	46 961	579 383
1890-1894	373	100 224	1 642 444
1895-1899	469	84 673	1 361 924
1900-1904	706	188 216	3 334 907
1905-1909	1 102	216 125	4 211 881
1910-1914	1 167	232 134	3 131 189
1919-1923	1 213	698 200	10 744 800
1924-1928	977	237 600	3 480 800
1929-1933	659	205 600	2 913 400
1934-1938	4 301	858 000	—

*Grèves, grévistes, et journées de grèves en moyenne quinquennales (1865-1938)*<sup>4</sup>

2. Stéphane Sirot, « La pauvreté comme une parenthèse : survivre en grève du XIX<sup>e</sup> siècle à la Seconde Guerre mondiale », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 101 | 2007 ; Camille Baillargeon, « La soupe populaire a-t-elle un arrière-goût amer ? (2) Soupes communistes, soupes de grève », analyse n° 60, Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale, (publié en ligne le 19/12/2009 : [http://www.ihoes.be/PDF/C\\_Baillargeon-Soupe\\_populaire\\_2.pdf](http://www.ihoes.be/PDF/C_Baillargeon-Soupe_populaire_2.pdf))

3. Ce travail s'inscrit dans le cadre d'un projet collectif en cours mené au sein du Centre G. Chevrier de l'Université de Bourgogne, sur les formes de l'alimentation populaire et de l'alimentation au travail (avec T. Bouchet, S. Gacon, F-X. Nérard, X. Vigna)

4. Tableau de synthèse réalisé par Stéphane Sirot, *La grève en France*, op. cit., p. 28

(tableau ci-contre) impose d'inventer de nouvelles formes d'organisation, dont les « soupes communistes » offrent un exemple remarquable. Au-delà des multiples récits et témoignages de presse, de nombreuses sources (syndicales, policières, iconographiques) permettent d'approcher ces pratiques grévistes « par en bas ». La presse de la belle époque représente une source essentielle, les journalistes et les intellectuels parisiens de l'époque rendent compte des soupes qui symbolisent pour eux la solidarité ouvrière.

Le développement des repas grévistes s'enracine dans une série de pratiques antérieures, notamment les « fourneaux économiques » et les « soupes populaires » organisés localement par les pouvoirs publics et les milieux philanthropiques. Les fourneaux économiques se développent ainsi après le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle afin d'affronter les crises de subsistances et atténuer les troubles sociaux. D'abord réservé aux franges les plus pauvres – indigents et vieillards – ce type d'organisation se développe à destination du monde ouvrier parisien au cours des années 1850<sup>5</sup>. Ces « fourneaux » ou « soupes populaires » sont ouverts pendant l'hiver de décembre à mai et servent plusieurs millions de portions, soit sur place, soit à emporter.

Michelle Perrot a montré qu'avant 1890, 23 % des grèves bénéficient de secours, avec de fortes variations professionnelles (les chapeliers sont les plus secourus alors que les terrassiers le sont le moins) et régionales : le Midi compte plus de grèves secourues que le Nord, effet sans doute de la « sociabilité méridionale » et de ses traditions des métiers<sup>6</sup>. Selon Stéphane Sirot, 10% des conflits font l'objet de secours

5. Voir la brochure très instructive de l'un des promoteurs de cette pratique à Paris, ancien magistrat, administrateur de la caisse d'épargne et d'un bureau de bienfaisance de Paris: Pierre Klein, *Notice sur les fourneaux économiques pour la vente de portions d'aliments à 5 centimes*, Paris, 1856.

6. Michelle Perrot, *Les ouvriers en Grève*, op. cit., tome II, chap. 6

dans le bâtiment parisien entre 1898 et 1913<sup>7</sup>. Même si ces secours, qu'ils soient en nature ou financier, ne remplacent jamais totalement la rémunération, ils jouent un rôle décisif à la veille de 1914. L'organisation de distributions alimentaires ou de cantines pour les grévistes est l'une de formes prises pour secourir les grévistes. Avant 1880, les exemples de repas de grève de ce type sont rares voire exceptionnels: en 1869 dans le Var, des bouchonniers en grève organisent une cuisine commune qui sert jusqu'à trois cents repas par jour<sup>8</sup>. En 1880, des « fourneaux économiques » (cuisine collective) sont mis sur pied, par des femmes de grévistes à Reims en vue d'offrir des repas à bon marché<sup>9</sup>.

L'expression « soupe communiste », par laquelle on désigne d'abord une soupe « communautaire », émerge autour de 1904-1905. Auparavant, on parlait volontiers de popote (langage militaire) ou de soupe populaire (charité). En 1901, lors de la grande grève de Montceau-les-Mines la presse évoque les « soupes populaires » alors que les grévistes parlent de « soupe à la carmagnole »<sup>10</sup>. Le langage reste encore incertain, les travailleurs de Montceau-les-Mines reprennent le nom du fameux champ révolutionnaire anonyme et très populaire, créée en 1792 lors de la chute de la monarchie et popularisée comme hymne des sans-culottes. Cette chanson réapparaît souvent au XIX<sup>e</sup> siècle, elle est chantée lors de la grève de Blanzay en 1901 comme au Creusot dans les années qui précèdent. La désignation de ce type de pratique et les mots pour la

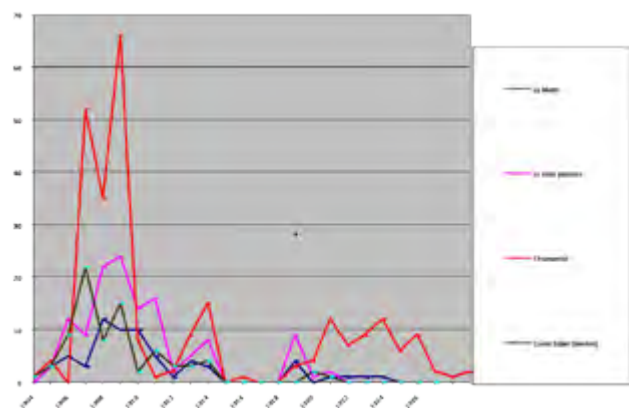
7. Stéphane Siro, « La pauvreté comme une parenthèse », art. cité.

8. E. Constant, « Les conflits sociaux dans le département du Var sous le Second Empire », *Actes du 83<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes, Aix-Marseille, 1958. Section d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, Imprimerie nationale, 1959, p. 561.

9. *Le Temps* du 8 mai 1880, cité par Michelle Perrot, *Les ouvriers en grève, France 1871-1890*, Tome II, p. 542.

10. Stéphanie Vachez, *La grève de janvier-mai 1901 dans le bassin minier de Blanzay-Montceau les Mines*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Bourgogne, sous la dir. d'Annie Ruget, 2000, p. 56-62.

qualifier renvoient à des luttes sémantiques qui sont aussi des luttes politiques. Contre le langage charitable des « soupes populaires », les ouvriers inventent une rhétorique subversive témoignant d'une quête d'autonomie à l'égard du langage utilisé par la bourgeoisie. Dans la presse, on suit l'apparition et l'usage de la formule « soupe communiste » après 1904. Dans des journaux populaires comme *Le Petit Parisien* ou *l'Ouest Eclair*, les premières occurrences datent de 1905, avec une forte croissance entre 1906 et 1912<sup>11</sup>.



Occurrence de l'expression « soupe communiste » dans la presse

L'usage de l'expression « soupe communiste » par les acteurs témoigne d'une mutation de l'idiome revendicatif à la veille de la Grande Guerre qui doit être réinscrit dans l'unification socialiste de 1906, et dans le rôle joué par le journal *l'Humanité*, qui va largement utiliser cette expression et contribuer à la populariser en exaltant la geste gréviste dans ses colonnes. Un article non signé de 1905 affirme d'ailleurs que « toute cette organisation a frappé beaucoup les camarades étrangers, et en particulier les camarades allemands qui la virent lors des dernières grèves de l'Est. Un métallurgiste allemand [...] donnait les soupes communistes comme un symbole de l'entrain et de l'esprit de solidarité des ouvriers français ».<sup>12</sup> *L'Humanité* présente ainsi la « soupe

11. L'histoire du terme « communisme », et de ses usages sociaux, mérite d'être approfondie, il y a un trou noir entre la période antérieure à 1848 et celle qui suit le congrès de Tour.

12. « Les marmites communistes », *L'Humanité*, mardi

communiste » comme un symbole de la force et de la solidarité du mouvement ouvrier hexagonal<sup>13</sup>.

### Lieux protestataires, lieux alimentaires

S'il est difficile d'évaluer de façon précise l'ampleur de ce phénomène et le nombre de soupes communistes, et si les situations sont très variables, il ne fait aucun doute que cette pratique devient massive à la veille de la Grande guerre. Il faudrait suivre en détail par quels canaux elle s'est diffusée, le rôle respectif des militants et propagandistes socialistes, de la presse, les acteurs et vecteurs de transmission de ces modes d'action. Lors de la « soupe à la carmagnole » organisée à Montceau en 1901 on sait que Maxence Roldes, ardent militant socialiste, qui sillonne le pays pour encourager les mouvements grévistes, joua un rôle décisif dans la mise en place des soupes. Lors de la grève de Fougère de 1907, L'Humanité signale que les travailleurs avaient repris cette pratique utilisée auparavant à Laval, le secrétaire de la bourse du travail de cette ville ayant servi d'intermédiaire<sup>14</sup>. Une analyse précise de la répartition de ce type de repas est impossible à ce stade, il ne peut s'agir que d'hypothèses : observe-t-on par exemple des régularités, des traditions régionales, professionnelles, des métiers davantage représentés, l'influence des traditions compagnonniques, etc... ? Il existe des situations très diverses selon les métiers et les territoires. Les typographes parisiens expliquent

---

15 août 1905.

13. Il faudrait évidemment adopter une approche comparée de ce type de pratique, voir dans quelle mesure elle relève d'une exception française ou d'une pratique sans doute beaucoup plus répandue en Europe. En Belgique par exemple, l'expression « soupe communiste » est fréquemment utilisée à la veille de 1914, lors de la grande grève générale de 1913 déclenchée par le parti ouvrier belge pour protester contre le refus de Chambre d'adopter le suffrage universel, de nombreuses expériences de soupes communistes sont organisées dans le pays, cf. Cyrille Van Overbergh, *La grève générale*, Bruxelles, Misch & Thron, 1913, p. 191-197.

14. Ernest Poisson, « Les repas communistes », *L'Humanité*, 6 janvier 1907.

par exemple en 1906 qu'ils ne veulent pas des soupes communistes qu'ils jugent contraire à leur aspiration à la respectabilité :

« à Paris et en général dans les grandes villes françaises les mœurs ouvrières ne sont guère disposées à ce genre de vie en commun ; les femmes en particulier ne s'en accommoderaient pas : lorsque chaque semaine elles reçoivent vingt quatre francs, elles dirigent leur ménage en conséquence. On se serre le ventre, mais on vit relativement suivant ses goûts. Elles ne seraient nullement satisfaites de recevoir une ou deux fois par jour de la soupe faite sans grand soin et dont la préparation ne saurait en tous cas pas convenir à tous les goûts et à tous les estomacs [...] On peut dire cependant que le système des soupes communistes présenterait de grands avantages dans les cas de grève d'une maison dans une localité petite ou moyenne. »<sup>15</sup>

Selon cette analyse, les « soupes communistes » sont d'abord une pratique adaptée aux petites villes de province, ce qui pourrait en partie expliquer le manque d'intérêt de l'historiographie souvent centrée sur Paris. Il est vrai que les exemples les plus spectaculaires de soupes communistes ont lieu dans des bassins industriels situés dans le monde rural. Par exemple, en 1901, lors de la grève du bassin de Blanzay-Montceau en Saône-et-Loire plus de 20 000 portions sont distribuées chaque jour<sup>16</sup>. La situation des travailleurs de Montceau était variable : les mineurs – ou ouvriers de fond – étaient les mieux payés et « jouissaient de quelque aisance », d'autant qu'ils possédaient pour la plupart leur maison et un jardin « d'où ils tirent légumes et fruits, des lapins, une douzaine de poules, sept ou

---

15. « Des secours de grève », *La Revue socialiste*, n° 264, décembre 1906, p. 728-729

16. Stéphanie Vachez, *La grève de janvier-mai 1901*, mémoire cité.



huit canards », selon leur propre témoignage ils pouvaient tenir plusieurs mois sans paie. En revanche les « ouvriers du jour », ceux qui s'occupent des machines et des transports en surface, sont moins payés et la grève menace de les plonger dans « la misère la plus absolue »<sup>17</sup>. C'est pour eux qu'est initialement lancée l'idée d'organiser les soupes communistes dès le début du conflit. À Longwy en 1905, les « soupes communistes » sont présentées comme une arme capitale de la lutte, elles sont très nombreuses et dynamiques<sup>18</sup>. Il en va de même en 1910 lors de la grève des mégissiers de Graulhet (Tarn) durant laquelle 3500 portions journalières étaient distribuées aux grévistes<sup>19</sup>. Entre 1901 et 1914, cette pratique est entrée dans les cultures populaires et est devenue un réflexe dans bien des conflits sociaux.

La multiplication des soupes communistes invite à interroger les grèves « par en bas », en suivant les relations sociales entre acteurs, les stratégies qu'ils déploient jour après jour pour maintenir la mobilisation et la solidarité. L'une des questions centrales concerne le lieu où était organisée cette pratique. Il existe une grande diversité de situations selon les rapports de force locaux. Parfois, il est difficile de trouver un local. Le plus souvent la soupe est installée dans les locaux ou la cour de la Bourse du travail, comme à Fougère en 1907<sup>20</sup>. La question des soupes communistes revient d'ailleurs de façon récurrente dans les congrès des bourses du travail ; suivre cette pratique offre un moyen d'évaluer la fonction

17. André Bourgeois, « Quatre jours à Montceau-les-Mines (Notes de voyage) », *Pages libres*, n°9, 2 mars 1901, p. 178.

18. Voir les descriptions de Serge Bonnet et Roger Humbert, *La ligne rouge des hauts fourneaux. Grèves dans le fer lorrain en 1905*, Denoël, 1981, p. 214-224

19. Arch. nat., F<sup>7</sup> 13867. 1906-1911. Dossier intitulé « Grève des mégissiers de Graulhet (Tarn), commencé le 6 décembre 1909, terminée le 28 avril 1910 ».

20. *La Petite République* du 12 janvier 1907, article de l'envoyé spécial P. Demartre, cité par Claude Gueslin, « Provocations patronales et violences ouvrières: Fougères (1887-1907) », *Le Mouvement social*, No. 82 (Jan. - Mar., 1973), p. 17-53.

de ces institutions qui continuent de faire l'objet de débats dans l'historiographie<sup>21</sup>. Lors de la 3<sup>ème</sup> conférence des Bourses du travail organisée à Marseille en 1908, l'ordre du jour comporte en bonne place la question de l'« Achat par les Bourses du travail du matériel pour les



Carte postale de grève : arrivée du bois pour la soupe communiste de Fougère installée dans la bourse du travail (1907)

Soupes communistes »<sup>22</sup>.

Il arrive aussi qu'un particulier prête un local. A Longwy en 1905, les « soupes communistes » sont ainsi installées « sur un pâquis ou sur un terrain prêté par un cultivateur », parfois elles sont installées dans « un hangar désaffecté ou dans une cabane édifée rapidement par les grévistes »<sup>23</sup>. La construction de tels lieux permet à la fois d'occuper le temps tout en montrant la virtuosité et l'habileté des travailleurs. Lors de la longue grève victorieuse des terrassiers des carrières de Draveil et Vigneux en 1908, on sert plus de sept cents repas par jour au café Ranque. Il arrive aussi que les soupes soient organisées dans des bâtiments prêtés par les municipalités, dans des bou-

21. Voir le n° spécial « Retour sur les Bourses du travail », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°116-117, 2011.

22. Une résolution votée lors du XVII<sup>ème</sup> congrès prévoit que « les bourses ou Unions devront faire l'acquisition d'un matériel de soupes communistes facilement transportables », *XVII<sup>e</sup> Congrès national corporatif (XI<sup>e</sup> de la Confédération) et 4<sup>e</sup> Conférence des bourses du travail : tenus à Toulouse, du 3 au 10 octobre 1910 : compte-rendu des travaux, Conférence des bourses du travail (1910 Toulouse)*, 1911, p. 407.

23. Serge Bonnet et Roger Humbert, *La ligne rouge des hauts fourneaux*, op. cit.

langeries ou autres coopératives socialistes, parfois dans les bâtiments même de l'usine occupée ou dans les jardins, voire dans la rue lorsque la mairie refuse de fournir un local. A Nantes, face à l'interdiction de la maire en 1907, « les ouvriers décidèrent de passer outre, choisirent une rue et commencèrent à y installer une tente. Voyant que la chose n'irait pas seule, étant donnée l'énergie montrée par les grévistes, le commissaire central fit prévenir qu'il consentait à tolérer l'endroit envahi. Les soupes fonctionnent donc définitivement et hier, au moment où je quittais les cuisines, environ 1800 rations avaient été distribuées »<sup>24</sup>. En avril-mai 1907, à Besançon, le préfet et le maire refusent d'offrir un local pour la soupe communiste des ouvriers papetiers, finalement c'est le doyen de l'œuvre de patronage local qui accepte d'ouvrir ses portes et le patronage se transforme en « soupe communiste », ce qui témoigne des alliances qui peuvent se nouer localement entre catholicisme social et syndicats.<sup>25</sup> Souvent, face à la foule des grévistes, les soupes communistes peuvent aussi être réparties dans plusieurs endroits, à Montceau en 1901 chacune des 33 sections du syndicat des mineurs ouvre sa « soupe ».

### Organiser la solidarité, collecter les denrées

Une fois trouvé le lieu pour stocker les denrées et opérer les distributions, il faut organiser la collecte des aliments et trouver l'argent nécessaire pour remplir les marmites. Il existe de multiples stratégies pour financer la grève et l'alimentation des grévistes : quêtes, souscriptions, mises en place de manifestations

24. *L'action syndicale. Journal hebdomadaire des travailleurs du Pas de Calais et du Nord*, 31 mars 1907 : « La grève de Nantes. Après la tuerie – la résistance des dockers ».

25. Joseph Pinard, « Syndicalistes, socialistes et catholiques sociaux à Besançon au début du XX<sup>e</sup> siècle », in Jean-Marie Mayeur (dir.), *Le Sillon de Marc Sangnier et la démocratie sociale*, Colloque de Besançon, 1999, Besançon: Université de Franche Comté, 2007, p. 67-94,

payantes comme des bals, des tombolas, des chorales, etc... Dans la presse syndicale et socialiste, la description des soupes communistes est souvent liée à des appels à souscription, la mise en scène du quotidien des travailleurs, des souffrances provoquées par la faim permet de stimuler la sympathie et le soutien de l'opinion. Fréquemment, le comité de grève, sert par ailleurs de banque où les commerçants locaux peuvent venir se faire rembourser.

L'approvisionnement des soupes communistes passe soit par l'achat de denrées auprès des commerçants locaux, soit par l'obtention de dons en nature. La soupe communiste devient l'occasion de mettre à l'épreuve les solidarités locales. En Lorraine en 1905, la presse signale que « moitié de gré, moitié de force, les habitants du pays fournissent des vivres [aux grévistes] et même quelque argent »<sup>26</sup>. Dans les villes industrielles qui demeurent proches du monde rural, des collecteurs de denrées quadrillent les campagnes alentours avec une voiture à bras pour recueillir les dons. L'attitude des paysans mérite d'être interrogée, beaucoup d'ouvriers comme les mineurs de Montceau conservent au début du XX<sup>e</sup> siècle des liens étroits – familiaux ou autres – avec le monde paysan. La grande grève de Montceau en 1901 a contribué à populariser l'organisation des repas grévistes, la presse et les intellectuels parisiens se sont intéressés à ces événements montcelliens et en ont abondamment rendu compte. L'illustration multiplie les articles, les photos et les dessins. Parmi les revues, *Les Cahiers de la Quinzaine*, que Charles Péguy dirigeait, dépêchent à Montceau-les-Mines, pour un reportage de quatre jours, son administrateur général André Bourgeois qui décrit en détail l'organisation des « soupes à la carmagnole »<sup>27</sup>. Des collecteurs sont chargés

26. Cité par Serge Bonnet et Roger Humbert, *La ligne rouge des hauts fourneaux*, op. cit.

27. André Bourgeois, « Quatre jours à Montceau-les-Mines (Notes de voyage) », *Pages libres*, n°9, 2 mars 1901, p. 174-188 ; et dans *Les cahiers de la Quinzaine*, 19 mars 1901 ; cf. *Les grèves, Montceau-les-Mines, Le*

de faire les provisions de vivres en parcourant la campagne à la recherche de nourriture bon marché. Le collecteur Mathias obtient ainsi des paysans du pain, des pommes de terre, et des légumes comme des poireaux et des choux. On donne également du bois pour la cuisson, même si le vol de bois dans les forêts semble une pratique fréquente<sup>28</sup>.

Mais ces dons étaient en général insuffisants, les grévistes devaient aussi se fournir chez les commerçants pratiquant des prix bas. À Paris, en 1907-1908 la fameuse coopérative La Bellevilloise aide les soupes communistes de la capitale en vendant les denrées à prix coûtant<sup>29</sup>. Les collecteurs de denrées cherchent leurs fournitures chez le commerçant auquel ils donnent un bon qui leur permet ensuite de se faire rembourser au siège du syndicat. Contre l'image quelque peu idyllique véhiculée par la presse, les relations avec les commerçants peuvent aussi être tendues. Lors des grandes grèves de 1919 en banlieue parisienne, de très nombreuses soupes communistes sont organisées à Saint-Denis. Les quêteurs y sont très mal reçus, voire insultés, ce qui pousse le comité de grève des métallurgistes à réagir en faisant « afficher tous les noms des commerçants qui refuseront de verser leur obole pour les soupes communistes » et à organiser le boycott de leurs magasins. A la suite de cette décision, il semble que « beaucoup ont eu honte de leur geste et sont venus ce matin apporter leur obole en nature ou en espèce »<sup>30</sup>.

*Creusot, 1899-1901*, Catalogue réalisé par l'écomusée du Creusot-Montceau, Mâcon, 2000.

28. Stéphanie Vachez, *La grève de 1901*, mémoire cité.

29. Jean Jacques Meusy (dir.), *La Bellevilloise: une page de l'histoire de la coopération et du mouvement ouvrier français*, Paris, Créaphis, 2001, p. 55, 156, par exemple à l'occasion de la grève des Galeries Lafayette en 1907.

30. Archives Préfecture de Police de Paris, BA, 1386, Réunion des grévistes de la Métallurgie, théâtre municipal de Saint-Denis, le 13 juin 1919. Ces grandes grèves de l'après-guerre, certes en dehors de notre période d'analyse, mériteraient d'être réinterrogées sous cet angle tant les soupes communistes y furent nombreuses et importantes, cf. Tyler Stovall, *Paris and the spirit of 1919: Consumer struggles, transnationalism, and revolution..* Cambridge, CUP, 2012, p. 272-273.

## « Propagande par le fait », rivalités et tensions

Ces expériences d'alimentation collective ne servent pas qu'à nourrir la main-d'œuvre, elles visent aussi à produire de la solidarité, de la sociabilité, elles jouent un rôle central dans la dynamique du conflit, dans sa médiatisation et sa légitimation, comme dans les processus d'acculturation et d'éducation que sont les moments de grève. Le sens et l'interprétation des soupes communistes se fixent progressivement. Pour les théoriciens, comme Paul Lafargue « les repas pris en commun entretenaient l'enthousiasme » tout en garantissant la présence des grévistes puisqu'il fallait faire « apposer sur sa carte de grève le timbre quotidien du Syndicat »<sup>31</sup>. Lafargue semble s'être particulièrement intéressé à cette pratique gréviste, dans un article de 1907, il affirmait déjà que « les soupes communistes et les exodes d'enfants » représentent « deux nouveaux procédés de lutte... qui exaltent la solidarité ouvrière »<sup>32</sup>. Les observateurs insistent souvent sur le rôle éducatif de ces soupes, à l'image de l'anarchiste G. Yvetot lui-même familier de ce type de pratique qui se rappelle, dans les années 1930, des soupes communistes du début du siècle:

« Les enfants [...] profitaient [...] de l'enseignement et de la propagande par le fait qu'était la belle initiative de l'organisation des soupes communistes, ce rayon actif de solidarité collective et pratique dans les grèves. Sous un grand baraquement édifié gracieusement par les ouvriers du bâtiment, aidés des grévistes, des marmites immenses furent installées. On y ajouta des plats, des ustensiles de cuisine, et les femmes, courageusement, se mirent à l'œuvre avec entrain. Des équipes furent formées ra-

31. Paul Lafargue, « Les profiteurs du crime », *L'Humanité*, n° 1511, 6 juin 1908.

32. Paul Lafargue, « La confédération du travail et le Parti Socialiste », *L'Humanité*, Lundi 5 août 1907.



pidement pour recueillir ce qu'il fallait pour mettre dans les marmites et faire cuire la soupe et le bœuf, les pommes de terre, les haricots, le riz, etc... que des donateurs aidaient à acheter ou à fournir. [...] Quelques débrouillards parmi les grévistes s'improvisaient cuistots et faisaient d'excellente cuisine. Les femmes s'enthousiasmaient et s'ingéniaient à être utiles. Il y avait pour tous, deux repas par jour [...]. On comptait, chaque jour, 4.200 soupes ou portions. Avec cela, les grévistes ne mourraient pas de faim. [...] On mangeait bien et on mangeait bon, et surtout on mangeait chaud. Tout cela était appréciable pour tenir jusqu'au bout. »<sup>33</sup>

Les soupes communistes deviennent des moments d'exaltation symbolique de la culture ouvrière. Durant le conflit de Fougère en 1907, un ouvrier cordonnier rédige une chanson célébrant ce repas communiste et significativement chanté par les enfants quittant la ville :

« A Fougèr's, il existe  
Les soupes communistes ;  
Nos patrons sont vexés.  
De les voir fonctionner.  
Ma foi, s'ils s'en désolent,  
Les ouvriers s'consolent  
Qu'ils viennent tous y goûter,  
Ils seront épatés.../... »<sup>34</sup>

Les bâtiments où sont organisées les soupes deviennent des espaces symboliques, pavés de drapeaux et d'inscriptions qui disent les revendications, comme à Argenteuil en 1909<sup>35</sup>.

33. G. Yvetot, « Solidarité », dans Sébastien Faure (dir.), *Encyclopédie anarchiste*, tome IV, [Paris, Œuvre internationale des éd. anarchistes, la Librairie internationale, 1934], p. 2625, cité par Camille Baillargeon: « La soupe populaire a-t-elle un arrière-goût amer ? (2) Soupes communistes, soupes de grève », art. cité.

34. Reproduit dans *L'Humanité*, Jeudi 19 janvier 1907.

35. « Nous sommes décidés à défendre nos drapeaux rouges, qui flottent à l'entrée de notre soupe communiste, a dit, ce matin, le secrétaire de la permanence du

Les récits et images de grève donnent à voir le bon ordre et le sens de la lutte. A Montceau-les-Mines en 1901, la cuisine de la première section est installée dans une cour derrière la maison du syndicat qui donne sur la « rue de la cantine ». L'entrée est surmontée d'un « grand drapeau rouge » et une « grande bande de toile rouge » accrochée au mur porte l'inscription: « Cuisine – Première section. Soupe à la carmagnole ». A l'intérieur, on trouve des petits drapeaux tricolores et des affiches indiquant les consignes à respecter. La cuisine elle-même est une modeste baraque composée de planches et de vieilles toiles avec un guichet aménagé pour les distributions (image ci-dessous). Ce sont surtout les femmes, « mères de famille », « toujours proprement vêtues » qui font la queue pour recueillir la portion à laquelle elles ont droit. Les jeunes et les hommes ne viennent « guère à la corvée » ; « sous le fichu blanc ou la fanchon dont elles se couvrent la tête, elles ont en général des airs fatigués et vieillis », mais toujours digne insiste la presse socialiste, elles apportent avec elles des récipients pour ramener la pitance au foyer<sup>36</sup>.



*Soupe «à la Carmagnole» durant la grève de Montceau<sup>37</sup>*

comité de grève et bien malins ceux qui viendront les enlever. Le soir venu, les habitants de la région n'osent plus s'aventurer en ces parages, sillonnés de grévistes aux mines patibulaires » écrit par exemple *La Presse*, 7 mai 1909.

36. André Bourgeois, « Quatre jours à Montceau-les-Mines (Notes de voyage) », *Pages libres*, n°9, 2 mars 1901, p. 179-180.

37. Photo reproduite en une de « Pages libres », n°9, 2 mars 1901.

Symbole de la solidarité ouvrière sans cesse célébrée par les représentants du mouvement ouvrier, les soupes communistes peuvent aussi devenir des lieux de tension, de rivalité où se donnent à voir les tiraillements qui traversent le groupe. À côté des soupes des syndicats socialistes et des bourses du travail, les syndicats jaunes et les « bourses du travail indépendantes », soutenues par les institutions religieuses, en organisent aussi comme à Fougère en 1907. Le local de la soupe communiste peut parfois devenir un lieu pour séquestrer des prisonniers. Lors de la grève des briquetiers à Paris, en 1910, deux « renards » sont ainsi retenus et « houspillés », un jaune nommé Legadek est arrêté par les grévistes, et conduit dans le local de la soupe :

« On le garda là toute la journée, l'employant à des corvées, lui faisant éplucher les pommes de terre, laver la vaisselle, le frappant sous le prétexte qu'il n'allait pas assez vite ou pour toute autre raison. De temps en temps on l'envoyait chercher de l'eau ; mais chaque fois il était accompagné par des grévistes, qui n'oubliaient pas d'emporter un gros bâton afin de s'en servir en cas de fuite du prisonnier. Il ne fut relâché que le soir après avoir été conduit à une réunion syndicaliste »<sup>38</sup>.

À la suite de cette affaire le secrétaire du syndicat est condamné à un an de prison. De même, lors de la grève des dockers de Nantes en 1907, Léon Marck, membre de la CGT, est poursuivi pour son action comme organisateur des soupes communistes. Il aurait dit aux ouvriers : « allez prendre chez les maraichers ce dont vous avez besoin, en supprimant ainsi les intermédiaires » ; ce que certains auraient traduit par : « Aller voler les légumes et surinez les paysans ». Pour le journaliste de L'Humanité, cette accusation policière est grotesque, Mark invitait simplement les ouvriers à aller directement s'approvisionner chez les paysans alentours<sup>39</sup>.

38. *La Presse*, mercredi 21 septembre 1910.

39. *L'Humanité*, mercredi 12 juin 1907 et 14 juin 1907.

La question des rapports de genre et de la répartition sexuée des tâches au sein de ces moments de distribution alimentaire mérite également d'être explorée. En 1911, la Bataille syndicaliste rapporte comment des ouvrières récoltaient de l'argent pour les soupes communistes en allant chanter dans les cours, les restaurants et sur les chantiers<sup>40</sup>. Les soupes communistes étaient d'ailleurs organisées aussi lors de certains conflits purement féminins, comme celui des blanchisseuses de Chaville en mars 1911, ou celui des ouvrières des raffineries de sucre de Lebaudy en 1913. Madeleine Guilbert affirmait que ce sont « les femmes qui ont assuré le succès des soupes communistes en assumant le travail de préparation des aliments »<sup>41</sup>. De nombreux témoignages mentionnent en effet le rôle central des femmes dans ces soupes, façon évidente de les renvoyer à leur identité de mère nourricière. Le Libertaire, à propos de la grève de Fougères, explique ainsi que :

« Pendant 89 jours, de braves femmes, les pieds dans la neige ou dans la boue, la tête au dessus des marmites du matin au soir, eurent les yeux en larmes par la fumée du bois vert pour faire la soupe communiste, si bonne il est vrai, mais si chèrement payée par tous »<sup>42</sup>.

Même dans ce contexte conflictuel, propice à la subversion des normes habituelles, les femmes échappent difficilement à leur rôle traditionnel. S'il arrive souvent que les hommes se retrouvent derrière les fourneaux pour préparer les repas et diriger les opérations, ce sont les femmes qui sont chargées des tâches d'épluchage. Dans les nombreuses cartes postales de grève montrant des scènes de soupe communiste ce sont souvent les hommes qui

40. *La bataille syndicaliste*, 14 mai 1913, cité par M. Guilbert, « La présence des femmes dans les professions et ses incidences sur l'action syndicale avant 1914 », *Le Mouvement social*, No. 63, avril-juin 1968, p. 125-141.

41. Madeleine Guilbert, *Les femmes et l'organisation syndicale avant 1914*, Paris, CNRS éditions, 1966, p. 240.

42. *Le libertaire*, 17 février 1907, p. 3

posent près des marmites (voir par exemple la carte postale de la grève des terrassiers de Rouen de 1910 ci-dessous). La presse évoque souvent le rôle de tel ou tel cuisinier prenant en charge l'organisation des cuisines, mais dans ce cas il s'agit d'abord d'exalter la capacité d'organisation des hommes face à des femmes reléguées au rôle d'auxiliaire.



Terrassiers de Rouen (Carte postale, 1910)

## Frugalité et abondance : le contenu de l'assiette

Que mangent les grévistes, en quelle quantité, à quel moment de la journée ? Là encore, les situations varient selon les lieux, mais aussi selon les observateurs qui écrivent. En fonction de la couleur politique du reporter, la soupe communiste sera soit une « maigre pitance » soit un repas qui « vaut maints bouillons servis dans les restaurants ou tables d'hôte »<sup>43</sup>. En général, et en dépit de ce que pourrait laisser penser les nombreuses cartes postales de grève célébrant la communion et le repas

43. Cité par Serge Bonnet et Roger Humbert, *La ligne rouge des hauts fourneaux*, op. cit, p. 215.

pris en commun, mêlant enfants, hommes et femmes, il semble qu'une grande partie des ouvriers venaient chercher le repas avant de repartir chez eux. Par manque de place sans doute, mais aussi par goût et habitude, les ouvriers préfèrent souvent manger chez eux, en famille. Les repas collectifs où les femmes, les enfants et les hommes sont présents, comme celle mise en scène sur cette carte postale représentant la grève des verriers de Choisy-le-Roi en 1905, restent l'exception.



Verriers de Choisy-le-Roi (1905)

Le plus souvent, le contenu de l'assiette est simple. En février 1901, à Montceau, les repas sont constitués d'une soupe à la viande le midi et d'un rata de pomme de terre le soir. Après quelques semaines de conflit, il est décidé que la viande ne sera plus servie que le jeudi et le dimanche afin d'économiser les ressources du syndicat<sup>44</sup>. A Sannois, en 1909 il est précisé que « des soupes communistes devaient fonctionner dès hier, mais en l'absence de marmites nécessaire à la cuisson des aliments, les grévistes se sont gaiement contentés de saucisson, de fromage et de pain mangés sur le pouce dans les jardins de l'établissement Spadary où ils ont établi leur permanence »<sup>45</sup>. Dans son témoignage sur les soupes communistes en 1912, le journaliste F. Mary écrivait que les « menus se composaient de soupes, de ragoûts ou bœuf, légumes, pain, etc. Leur variété et le soin que mettaient les cuisinières

44. cité par Stéphanie Vachez, *La grève de janvier-mai 1901, mémoire cité*.

45. *Le Matin*, 22 avril 1909, n° 9186.

volontaires à les rendre appétissants leur [donnaient] une qualité parfois supérieure à ce que beaucoup de prolétaires trouvent sur leur table »<sup>46</sup>. Là encore, des collectes plus systématiques de menus de repas de grève et leur examen fournirait sans doute des pistes pour penser à la fois la culture gréviste et les cultures alimentaires des milieux populaires.

Si la première Guerre mondiale marque bien une rupture, elle ne ralentit pas pour autant le développement de cette pratique. Parfois, comme au Havre, la remise du matériel des soupes communistes à l'armée en août 1914 suscite d'ailleurs les protestations de ceux qui s'opposaient à l'Union sacrée<sup>47</sup>. Le langage des « soupes communistes » subsiste durant le conflit pour décrire d'autres pratiques : le parti socialiste en organise pour venir au secours des familles de ses militants partis à la guerre. Dans les grandes grèves de l'après-guerre comme on l'a noté, le souvenir de ces « soupes communistes » ressurgit rapidement, notamment en banlieue parisienne<sup>48</sup>. Si les soupes communistes s'inventent avant 1914, la pratique continue de se répandre dans l'entre-deux-guerres, mais leur signification se transforme peu à peu, les répertoires d'action se déplacent, selon des modalités qui restent encore à interroger et explorer.

.....  
46. F. Marie, « Les "soupes communistes" », *La Bataille Syndicaliste*, 1er avril 1912. En ligne sur le site : <http://www.pelloutier.net>.

47. Cité par John Barzman, « Entre l'émeute, la manifestation et la concertation: la «crise de la vie chère» de l'été 1919 au Havre », *Le Mouvement social*, n° 170, janvier-mars 1995, p. 61-84.

48. Jean-Louis Robert, *Les Ouvriers, la patrie et la Révolution. Paris 1914-1919*, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, p. 33-36, p. 294.



## La grève d'octobre 1931 dans les ports soviétiques. Le rôle des marins communistes allemands de l'Internationale des gens de la mer -ISH-

Constance Margain\*

L'histoire de cette grève a fait l'objet d'un article circonscrit en 1980, en RDA, par Fred-Rainer Grosskopf<sup>1</sup>. Cet historien allemand s'est référé à des articles de journaux communistes et à certaines archives de la RDA. L'article soutient la thèse de la nécessité de défendre l'URSS. L'idéologie qui sous-tend ces propos ne permet pas d'approfondir la portée de ces événements. Dans son étude, les grévistes deviennent des héros d'une guerre imaginaire entre la patrie du prolétariat et les puissances impérialistes.

Ainsi, ce travail ne prend pas en compte les

1. GROSSKOPF Fred-Rainer, POLZIN Martin (eds.), *Proletarischer Internationalismus und Klassenkampf deutscher Seeleute 1917-1933*, Warnemünde, Beiträge Schriftenreihe : Traditionen und kommunistische Erziehung in der Seefahrt, Heft 13, 1980.

\* Université du Havre-ZZF Potsdam

différents niveaux d'analyse possible de cette grève : à savoir le niveau local, le niveau national et international qui se répondent mutuellement dans un système communiste transnational<sup>2</sup>.

La grève des marins allemands dans les ports soviétiques commença officiellement le 7 octobre et dura jusqu'au 22 octobre 1931 à Poti, jusqu'au 17 octobre à Leningrad. Dans les ports soviétiques, les interclubs en furent le centre<sup>3</sup>. Les interclubs étaient des maisons de marins communistes qui existaient dans de nombreux ports du monde. L'Internationale des gens de la mer (ISH), syndicat communiste les gérait. A Leningrad, Odessa, Batumi<sup>4</sup> et Poti, ces maisons de marins ont nourri les grévistes et organisé des réunions. Ils envoyèrent des instructeurs de l'ISH sur les bateaux allemands pour inciter à la grève. Ils permirent finalement à la grève de durer car il était nécessaire d'avoir une centrale à terre pour organiser une grève sur des bateaux.

L'interclub à Hambourg avait initié et organisé cette grève. Mais les membres organisateurs

2. Brigitte Studer (Bern) travaille à l'heure actuelle sur l'histoire du communisme transnational. Une première mouture de cette orientation de recherche peut être lue dans les travaux d'Annie Kriegel, notamment : KRIEGEL Annie, *Le système communiste mondial*, Paris, PUF, « Perspectives internationales », 1984.

3. BArch, R1501/20 471, p. 508

4. Principal port pétrolier géorgien aujourd'hui.



de la grève à Hambourg ne furent pas poursuivis par manque de preuves lorsqu'elle prit fin. Les marins grévistes sur place en URSS, furent arrêtés à leur retour en Allemagne et jugés. Soixante-huit marins restèrent en URSS. Ce choix fut médiatisé par la presse soviétique. On y apprit que ces marins avaient décidé de rester en URSS pour aider à la construction du socialisme. A la date du 1<sup>er</sup> mars 1932, le consulat allemand à Bakou recensa trente marins restés en URSS. Le destin de ces marins nous est inconnu mais il est probable qu'ils furent pris dans la Grande Terreur stalinienne comme beaucoup d'autres militants allemands à l'époque ayant fui l'Allemagne nazie. Les bateaux rentrant de Leningrad étaient attendus par la police. Un tribunal spécial fut mis en place dans la ville d'Holtenau près de Kiel. Entre l'arrivée à terre et le jugement immédiatement applicable, il y eut à peine quelques heures. Ces jugements s'appuyaient sur le paragraphe 101 du Seemannsordnung (règlement du marin) de 1902 qui spécifiait que le refus d'obtempérer à une autorité supérieure sur un bateau équivalait à une mutinerie<sup>5</sup>. Les marins furent conduits directement en prison. Cinq cents marins furent arrêtés et quatre-vingt-six marins, provenant de dix-sept bateaux, furent condamnés. Les peines furent particulièrement lourdes, allant de deux mois à trois ans de prison. En tout une quarantaine de bateaux avaient fait grève.

## La grève à partir des interclubs soviétiques

### *A Leningrad*

Un télégramme venant de Hambourg le soir

5. BArch, R1501/20 106, p. 193 : „Wenn zwei oder mehrere zur Schiffsmannschaft gehörige Personen dem Kapitän einem Schiffsoffiziere oder einem anderen Vorgesetzten den schuldigen Gehorsam auf Verabredung gemeinschaftlich verweigern, so tritt gegen jeden Beteiligten Gefängnisstrafe bis zu einem Jahre ein. Der Rädelsführer wird mit Gefängnis bis zu drei Jahren bestraft. Sind mildernde Umstände vorhanden, so kann auf Geldstrafe erkannt werden. Der Rädelsführer wird in diesem Falle mit Gefängnis bis zu einem Jahre bestraft.“

du 6 octobre 1931 fut lu dans l'interclub de Leningrad par les militants. Ce télégramme annonçait qu'une grève avait été déclenchée dans le port de Hambourg et dans d'autres ports allemands, avec le soutien de certains équipages étrangers. Or, à cette date, la grève n'avait pas éclaté à Hambourg. A Anvers, une réunion avait eu lieu avec trente communistes présents où il avait été décidé d'attendre le déclenchement de la grève à Hambourg<sup>6</sup>. A Londres, deux vapeurs s'étaient mis en grève<sup>7</sup>. Les neuf grévistes furent immédiatement arrêtés. A Dantzig avait lieu au même moment une grève de dockers.

Les revendications formulées par le syndicat de l'ISH à Hambourg concernaient la lutte contre le capitalisme, le refus des baisses des salaires, de l'allongement du temps de travail et l'octroi de congés payés. Plus précisément, un tract demandait : plus de quarts sur les bateaux et donc plus d'hommes, l'obtention chaque année de deux à trois semaines de vacances payées mais surtout une fraternité internationale afin que les salaires ne soient pas abaissés<sup>8</sup>.

Fort de ce mouvement, sur trois cents marins présents lors de cette réunion, en majorité des Allemands, deux cent quarante se déclarèrent en faveur de la grève<sup>9</sup>. Un comité de grévistes fut élu avec un représentant pour chaque vapeur (vingt-sept bateaux étaient représentés). Au matin du 7 octobre 1931, la décision des grévistes fut connue dans le port de Leningrad. Dans ce port, les équipages de trente deux bateaux cessèrent le travail<sup>10</sup>. Le 12 octobre 1931, trente-six bateaux étaient en

6. BArch, R1501/20 471, p. 546

7. GStA PK, I-HA Rep. 120 C XVII 3 Nr. 92, Band 1, p. 204

8. GStA PK, I-HA Rep. 120 C XVII 3 Nr. 92, Band 1, p. 223

9. Le consulat allemand à Leningrad selon une information du journal *Pravda*, affirme qu'il y avait deux cent trente et un votants pour et dix votants contre la grève, le 6 octobre 1931 dans l'interclub de Leningrad : BArch, R1501/20 471, p. 509

10. GStA PK, I. HA Rep. 120 C XVII 3 Nr. 92, Band 1, p. 205 BArch, R1501/20 106, p. 143

grève selon la Pravda de Leningrad. Le journal affirmait qu'il avait reçu un message de la direction de la grève en Allemagne affirmant qu'en Allemagne, quatre-vingt-douze bateaux y faisaient grève et cinquante-sept étaient bloqués à l'étranger. Cela portait le nombre de bateaux retenus à cent quarante-neuf. Ces informations étaient fausses mais elles incitaient les marins à continuer leur grève en URSS.

L'interclub de Leningrad joua un rôle important de soutien logistique aux grévistes<sup>11</sup>. Il distribuait des bons de nourriture gratuits. Il offrait également aux marins des cartes de transport pour se déplacer à l'intérieur de Leningrad. Les marins en grève ne rentraient à bord que pour dormir. Le consul allemand à Leningrad affirma que les marins étaient obligés de se rendre chaque jour à l'interclub. En effet, il était le centre névralgique de la grève. Il était nécessaire pour chaque marin gréviste de s'y inscrire pour recevoir cartes de transports et bons de nourriture. Selon le consul, l'organisation de la grève était bien huilée, et avait été planifiée en amont. La grève s'accompagnait d'une propagande pour le Plan Quinquennal soviétique et de visites culturelles en lien avec l'histoire de la Révolution d'Octobre (la visite du Musée de la Révolution par exemple).

### A Odessa

A Odessa, Emil Winkels, marin allemand anima la grève de vingt-huit marins sur le Godfried Bueren. Il était à l'origine Vertrauensmann pour ce bateau, c'est-à-dire homme de confiance, délégué du syndicat de l'ISH<sup>12</sup>. Il avait participé à la Première Guerre mondiale puis à la Révolution de 1918 à Essen. Il fut choisi comme dirigeant de la grève en 1931, pour tous les bateaux allemands sur la Mer noire lors d'une réunion à l'interclub d'Odessa. Pour cela, Emil Winkels fut condamné à son retour en Allemagne, à trois ans de prison. Après 1933, il fut à la tête d'un réseau de résistance à partir de la ville d'Emden et condamné à six

années de camp de concentration en 1938. Incorporé dans un bataillon disciplinaire, il fut tué pendant la Seconde Guerre mondiale<sup>13</sup>. Le vapeur Godfried Bueren débraya à partir du 7 octobre.

L'interclub d'Odessa nourrissait les grévistes, leur donnait de l'argent et des cigarettes<sup>14</sup>. Des hommes de l'interclub venaient chaque matin réveiller les grévistes et les emmenaient manger à l'extérieur. Ces grévistes étaient principalement des chauffeurs et des soutiers. Ils étaient très résolus et organisèrent un mouvement autour des vapeurs allemands arrivant dans le port d'Odessa comme pour le vapeur Amantea qui arrivait de Novorossisk.

L'interclub invita les marins et soutiers de ce bateau à venir tandis que des postes de grève étaient mis en place sur le bateau. Suite à cela, le consul se rendit au siège de la police (GPU) du port et demanda la protection pour l'équipage de l'Amantea. Il exigea l'éloignement de toute personne n'appartenant pas au bateau. La police russe refusa de protéger l'équipage mais plaça un garde devant l'Amantea. Les autorités du port d'Odessa faisaient tellement de difficultés pour laisser partir l'Amantea que celui-ci partit sans autorisation avec un équipage de volontaires. L'équipage était en majorité contre la grève.

Pour contrer ce départ Emil Winkels mit le feu à la chaudière. L'Amantea arriva à quitter le port d'Odessa le 18 octobre, attaqué à coup de pierres par les grévistes. L'ambassade allemande écrivit que le soutien des autorités soviétiques à la grève était encore plus manifeste à Odessa qu'à Leningrad. Des hommes restèrent à quai, refusant de quitter l'URSS. Ils étaient tous des militants du KPD et pour l'Allemagne, désormais des déserteurs.

### *Dans les ports de Batumi et de Poti*

13. POPPINGA Onno, BARTH Hans-Martin, ROTH Hiltraut, *Ostfriesland. Biographien aus dem Widerstand*, Frankfurt/Main, Syndikat Autoren-und Verlagsgesellschaft, 1977, p. 113.

14. BArch, R1501/20 106, p. 330

11. BArch, R1501/20 106

12. BArch, R1501/20 471



Dans le port de Batumi, la grève éclata en différé le 17 octobre avec l'aide de l'interclub. Le 16 octobre des militants de l'interclub de Batumi allèrent sur le vapeur l'Afrika avec des membres de l'équipage. Un cortège les accompagna ensuite à travers la ville jusqu'à l'interclub où une réunion eut lieu sur la nécessité de faire grève. Au total, sur trois vapeurs, le Biskaya, le Schindler et l'Afrika, cinquante hommes se mirent en grève<sup>15</sup>. C'était surtout de jeunes marins (mousses, soutiers) dont les revendications, relayées par l'interclub concernaient essentiellement la baisse des salaires. Les cinquante grévistes partirent en vacances dans un hôtel payé par l'interclub.

Les autorités soviétiques refusèrent que les bateaux partent car l'équipage n'était pas au complet et les grévistes réclamaient leurs salaires. Finalement les bateaux quittèrent le port le 20 octobre pour le Biskaya et le Schindler, le 21 pour l'Afrika.

A Poti, la grève éclata également le 17 octobre sur deux bateaux, l'Angora et le Thessalia. Là aussi, l'interclub du port joua un rôle majeur. Son dirigeant, un hongrois parlant allemand selon les autorités allemandes, invita les équipages dans l'interclub. Après son discours, tout l'équipage de l'Angora se mit en grève. Sur le Thessalia, deux puis six hommes se mirent en grève. Le capitaine du Thessalia avait refusé que ses hommes se rendent dans l'interclub. Pour le consulat allemand, c'était la raison pour laquelle la grève n'avait pas pris entièrement sur ce bateau. Les 18 et 19 octobre, deux réunions se succédèrent le soir dans l'interclub. La grève commença le 17 octobre, prit fin le 21 pour le Thessalia et le 22 octobre pour l'Angora.

Il n'y eut pas de grève à Hambourg. Cette donnée est essentielle puisque la soi-disant grève à Hambourg avait été utilisée par l'ISH et les interclubs pour déclencher des arrêts de travail dans les ports soviétiques. Cela montrait

15. GStA PK, I-HA Rep. 120 C XVII 3 Nr. 92, Band 1, p. 337 : treize hommes sur le *Julius Schindler*, dix-sept hommes sur le *Biskaja*, vingt hommes sur l'*Afrika*.

que l'ISH et les militants dans les interclubs à Odessa, Leningrad, Batumi ou Poti avaient menti ou amplifié un mouvement beaucoup moins large qu'annoncé afin d'organiser ces grèves. Le 15 octobre un membre du consulat, certains capitaines et un représentant du Commissariat aux affaires étrangères soviétique rencontrèrent le comité de grève. Selon le représentant du consul, seul un membre sur les trois que comptait le comité, appartenait aux équipages en grève. Les deux autres étaient des militants professionnels.

Si les capitaines accusèrent le pouvoir soviétique de soutenir la grève, le comité de grève affirma qu'il ne répondrait de ses actes que devant l'ISH en Allemagne malgré la mise en garde du légat consulaire sur les conséquences que la grève pouvait avoir sur les relations germano-russes, les arrestations des meneurs et l'illégalité du mouvement.

La grève se termina finalement le 17 octobre à Leningrad sans qu'aucune contrepartie n'ait été obtenue auprès des armateurs. Le 19 octobre, selon le gouvernement allemand, le trafic maritime des bateaux allemands dans le port de Leningrad était redevenu normal.

## Violence et propagande

### *L'attaque du consul, les colonnes mobiles*

Lors de la grève à Odessa, Emil Winkels et cinq autres marins attaquèrent physiquement le consul allemand Roth<sup>16</sup>, qui était monté à bord de l'Amantea et avait jeté à la mer le panneau STREIK (grève). Il eut quelques contusions et des vêtements déchirés selon son propre témoignage. Une heure après seulement, le chef contrôleur du port retrouva le consul qui lui demanda l'arrestation des marins qui l'avaient attaqué, la protection du bateau et son départ rapide du port. Or son chargement ne pouvait se faire, les dockers étant en grève de solidarité. Les autorités russes s'excusèrent pour l'attaque et promirent qu'un des marins qui

16. GStA PK, I-HA Rep. 120 C XVII 3 Nr. 92, Band 1, p. 227

l'avait provoqué, Jan Janssen, serait arrêté. Cela ne fut pas le cas. Le garde posté par les Soviétiques n'avait pas réagi. Des membres de l'équipage de l'Amantea aidèrent le consul et reçurent des pierres par les six attaquants. Le ministère des Affaires étrangères allemand tint les autorités soviétiques pour responsables de cet incident, du fait de l'absence de postes de garde conséquents sur les bateaux en grève et de la passivité de l'homme en faction sur l'Amantea.

A Leningrad, des Rollkommandos ou colonnes mobiles<sup>17</sup> se déplaçaient de bateaux en bateaux pour appeler à la grève dès le 7 octobre. L'enquête menée par la police allemande dès la fin du mouvement dénonça le rôle des Rollkommandos. Comme le terme allemand Kommando peut le laisser supposer, ces colonnes mobiles utilisèrent la violence et la menace pour faire prévaloir leurs opinions à l'encontre des officiers mais aussi des marins récalcitrants. Pour la police allemande, la peur avait permis à la grève de se prolonger pendant dix jours. Ainsi les grévistes se déplaçaient en bateau remorqueur et obligeaient les marins à monter à bord pour se mettre en grève. Sur le remorqueur, les militants les inscrivaient sur la liste des grévistes. Ces remorqueurs se déplaçaient sous drapeau de la police soviétique, ce qui fit dire à la police allemande que les violences se déroulaient sous les yeux des Soviétiques.

Dans l'interclub de Leningrad, il y avait les matraques dont se servaient les grévistes pour obliger les autres marins à participer à la grève ou à renforcer les Rollkommandos. Si l'on ne peut savoir combien de marins firent grève sous la menace, on note cependant qu'un officier fut blessé. A Leningrad, sur la vapeur Pinnau le 8 octobre, une vingtaine de marins allemands voulurent pénétrer dans le bateau mais le 1<sup>er</sup> officier et le 1<sup>er</sup> machiniste, leurs en refusèrent l'accès. Le 1<sup>er</sup> officier fut blessé et le capitaine qui était venu pour intervenir, fut

menacé. Aucun blessé du côté des marins n'était à relever.

Cette violence ne fut pas la seule raison du prolongement de la grève. En effet, malgré la proposition du consulat allemand de reprendre le travail le 10 octobre, les marins refusèrent et répondirent que seul le syndicat ISH pouvait entreprendre la fin de la grève. Ce refus n'invalidait pas l'impact de la violence dans le prolongement de la grève. Les marins ont pu être forcés de répondre par la négative du fait des menaces physiques. Face à cette alternative, les témoignages de deux marins recueillis par la police allemande sont éclairants.

### *Des témoignages de marins forcés de faire grève*

Le 22 octobre, l'ambassade allemande fit la liste de ceux qui avaient été volontaires pour travailler pendant la grève ou qui s'étaient tenus en retrait. Elle interrogea certains marins. Deux marins chauffeurs affirmèrent avoir été obligés de faire grève entre le 9 et le 17 octobre. Leur syndicat d'orientation sociale-démocrate avait considéré la grève comme sauvage, voire comme une « ânerie ». Ils rajoutèrent que tout avait été très bien organisé.

Ils avaient profité des excursions au Palais d'hiver, dans la maison de la culture de la ville et avaient visité un kolkhoze (coopérative agricole collective soviétique), dans les environs de Leningrad, dans la ville de Vyborg. La nourriture avait été très bonne. Les Rollkommando qui venaient à leur bord avaient vanté les mérites de l'URSS et affirmé qu'il ne fallait pas avoir peur des sanctions puisque eux, les marins, pouvaient rester en URSS, où le travail ne manquait pas. Pour un de ces marins, les autorités soviétiques ne voyaient pas cette grève d'un mauvais œil et ont pu la favoriser<sup>18</sup>. Ces témoignages de deux marins grévistes recoupaient en partie les rapports de police et ceux des autorités diplomatiques allemandes. Cependant s'ils ont pu se sentir obligés de

17. Commando : groupe de combat employé pour des opérations rapides, isolées ou pour la subversion.

18. GStA PK, I-HA Rep. 120 C XVII 3 Nr. 92, Band 1, p. 332

faire grève, le moins que l'on puisse dire, c'est que cette « obligation » leur a permis de profiter de l'art culinaire et culturel russe ! Pour certains cet accueil se transforma en un permis de séjour.

Les autorités soviétiques se divisèrent sur cette grève. Il s'agissait d'éviter un incident diplomatique avec l'Allemagne pour les diplomates, de continuer à charger et décharger les bateaux soviétiques pour les autorités portuaires, d'éviter le désordre pour la police et de mobiliser les forces militantes pour la réussite de cette grève pour le Profintern. Autant d'objectifs distincts qui permettent de mesurer la complexité de l'événement.

## Les méandres politico-diplomatiques d'une grève particulière

### *Le consulat et les armateurs allemands*

Dès le 7 octobre 1931, le consulat allemand de Leningrad informait par télégramme l'ambassade allemande à Moscou, et par là le gouvernement allemand à Berlin, de l'imminence de la grève<sup>19</sup>. Selon le consul, les autorités soviétiques semblaient étonnées par le déclenchement de cette grève. Elle mettait en difficulté les autorités portuaires soviétiques, qui craignaient de prendre du retard dans les chargements et déchargements des bateaux soviétiques. Mais le comité des grévistes autorisa, à la demande des Soviétiques, le chargement/déchargement des bateaux russes qui furent déchargés dès le 9 octobre. Le consulat écrivit à ce sujet que les « intérêts de classe passaient avant le droit international ». Plus exactement la "patrie du socialisme" passait avant les autres.

Le consul demanda de l'aide à la GPU pour éviter l'intrusion de toute personne étrangère, protéger les officiers et ceux qui voulaient travailler. La GPU promit de mettre en place ses mesures dès le début de la grève. Pour tant trente deux vapeurs se mirent en grève

19. GSTA PK, I. HA Rep. 120 C XVII 3 Nr. 92, Band 1, p. 203

à Leningrad et les violences perpétrées des Rollkommando le furent sous leurs yeux.

Le consulat demanda au Ministère des affaires étrangères allemand le 9 octobre s'il devait engager des négociations avec les grévistes. En effet, la direction de la grève à Leningrad avait demandé l'ouverture de pourparlers entre les armateurs et la direction de l'ISH en Allemagne. La réponse du Ministère des Affaires étrangères allemand fut claire : il ne fallait en aucun cas négocier car il aurait été difficile ensuite de punir les meneurs de la grève<sup>20</sup>.

Selon un câble télégraphique du syndicat des armateurs allemands envoyé depuis Hambourg au Ministère des affaires étrangères allemand, la grève de Leningrad était incompréhensible, la situation étant calme dans les ports allemands. L'ISH n'y menait aucune action. Pour autant, les armateurs attribuèrent le déclenchement de cette grève à la direction de l'ISH à Hambourg. Aussi, le départ des bateaux ne pouvait être immédiat et dépendait de l'ouverture de négociations. Les autorités russes soutenant la grève, le syndicat des armateurs appelait à menacer les bateaux russes présents dans les ports allemands de rétorsion et demandait au gouvernement d'intervenir au niveau de l'ambassade russe à Berlin.

Le 9 octobre, le consul allemand à Leningrad rencontra un représentant du Commissariat aux affaires étrangères à propos de la protection des bateaux<sup>21</sup>. Ce dernier dont nous ne connaissons pas le nom, affirma que la grève était légale, que la direction des grévistes avait été reconnue. Il n'y avait donc pas de raison de les protéger, ni d'interdire les Rollkommando.

20. BArch, R1501/20 471, p. 505 : *Telegramm des Auswärtigen Amtes an das Deutsche Generalkonsulat in Leningrad*: Berlin, den 12. Oktober 1931: „Bitte keine Verhandlungen mit Streikleitung führen, da wir Straffälligen amtlich nicht verhandeln können. Prüfer.“ *S'il-vous-plaît, ne menez aucune négociation avec la direction de la grève, car ensuite nous ne pourrions pas négocier officiellement de sanction. Prüfer.*

21. BArch, R1501/20 471, p. 520 : *Leiter der Westlichen Abteilung II des Aussenkommissariats*: dirigeant du Département II de l'Ouest du Commissariat aux Affaires étrangères

Les autorités soviétiques considéraient que la protection demandée par les autorités diplomatiques, constituait une immixtion dans les affaires intérieures allemandes puisqu'il s'agissait de protéger les intérêts des armateurs. A contrario, le syndicat des armateurs allemands accusait les autorités soviétiques de protéger et de soutenir cette grève en ne la considérant pas comme une révolte mais comme une grève légale. D'ailleurs les Soviétiques reconnaissaient la direction de la grève et répondaient invariablement que les bateaux pouvaient quitter les ports à condition que les équipages soient au complet.

*Le rôle de l'ambassadeur Herbert von Dirksen*<sup>22</sup>

Selon l'ambassade d'Allemagne en URSS, le Commissariat aux affaires étrangères soviétique était profondément mal à l'aise vis-à-vis de cette grève. Le 11 octobre, lors d'un nouvel entretien entre l'ambassadeur allemand Herbert von Dirksen et le représentant du Commissariat aux Affaires étrangères, ce dernier lui affirma de manière officielle qu'il n'avait pu trouver un compromis avec le Parti et les syndicats pour arrêter la grève. De manière officielle, il lui dit que le mouvement était non seulement autorisé mais aussi légitime. Il s'excusa de l'agression par des marins allemands du consul Roth à Odessa. Or ces marins n'étaient pas des Soviétiques mais des communistes allemands. La confusion était totale !

Un mémorandum fut envoyé par l'ambassade allemande au Ministère des affaires étrangères allemand, reprenant les propos tenus lors de l'entretien du 11 octobre. Il ne précisait pas qu'il s'agissait d'une insurrection afin que le gouvernement russe ne prit ce prétexte pour

.....  
22. Lire sa biographie : MUND Gerald, Ostasien im Spiegel der deutschen Diplomatie. Die privatdienstliche Korrespondenz des Diplomaten Herbert v. Dirksen von 1933 bis 1938, München, Franz Steiner Verlag, 2006. Herbert von Dirksen (1882-1955) : ambassadeur en URSS à partir de 1929, pendant le III<sup>e</sup> Reich au Japon, puis dernier ambassadeur à Londres avant la Seconde Guerre mondiale. Il quitta le corps diplomatique en 1939, à l'âge de 57 ans.

réitérer le fait que cette grève ne concernait que l'Allemagne et ne permettait aucune intervention. Les Soviétiques soutenaient qu'il s'agissait d'une grève légale, avec une direction légale. L'ambassadeur y demandait que le PCUS évite toute immixtion dans la grève. Il y ajoutait que le gouvernement soviétique (et donc le parti communiste soviétique) souhaitait la fin de cette grève. L'ambassadeur s'attendait dans ces circonstances à une fin prochaine de la grève et au départ des bateaux. Ainsi dès le 11 octobre, le gouvernement allemand anticipait la fin de la crise alors même que la grève continuait.

Pour autant l'ambassade allemande demanda l'envoi d'Allemagne de remorqueurs (des bateaux qui tirent d'autres bateaux) qui furent mis en route le 13 octobre. Or quand l'ambassade l'annonça aux Soviétiques, ces derniers firent remarquer à l'ambassadeur allemand à titre « privé » que des remorqueurs étaient à disposition dans le port de Leningrad<sup>23</sup>. C'était une façon détournée de désigner les principaux responsables du blocage, en l'occurrence l'interclub et le Profintern et de souligner le fait que l'arrivée de remorqueurs ne changerait rien à la situation. Au Commissariat aux Affaires étrangères, on commençait à craindre que toute l'affaire ne se retourna contre eux.

Les armateurs télégraphièrent le 14 octobre une demande de protection des autorités soviétiques pour les personnes qui étaient volontaires pour travailler. Refus des autorités soviétiques qui répétèrent ne pas vouloir s'immiscer dans affaires entre armateurs et marins. La proposition des armateurs de faire sortir les bateaux un par un semblait irréalisable car les grévistes menaçaient de mettre systématiquement le feu à la chaudière des bateaux prêts au départ, ce qui rendait leur utilisation difficile. Le syndicat des armateurs allemands demanda le 14 octobre d'éviter d'envoyer des bateaux à Leningrad sur recommandation du consulat. Le 15 octobre, ce même syndicat envoya un

.....  
23. GStA PK, I-HA Rep. 120 C XVII 3 Nr. 92, Band 1, p. 267

remorqueur pour tirer les bateaux en grève à Leningrad et les ramener en Allemagne.

L'ambassadeur demanda immédiatement la protection des remorqueurs par les Soviétiques. Ces derniers répondirent de nouveau, que la grève était autorisée en URSS et qu'ils n'étaient pas responsables de l'organisation basée en Allemagne. Toutefois, les Soviétiques autorisèrent l'entrée de remorques dans leurs eaux territoriales et prirent des dispositions afin d'empêcher toute violence supplémentaire lors des remorquages. Le Commissariat aux affaires étrangères ne pouvait qu'assurer de son soutien l'ambassade sur la venue des remorques et le refus des violences. L'ambassadeur allemand von Dirksen s'était rendu à Berlin et revint le 16 octobre pour intervenir directement auprès du gouvernement russe. Il déclara cette grève allemande et non soviétique. Les remorqueurs arrivèrent le 18 octobre mais la grève était déjà terminée à Leningrad et à Odessa depuis le 17 octobre.

L'ISH à Hambourg déclara la fin de la grève le 16 octobre sous la pression du KPD. Le gouvernement soviétique était intervenu, suite à une demande du gouvernement allemand<sup>24</sup>. Le trafic reprit et les bateaux allemands déchargés quittèrent le port. Les remorqueurs envoyés par les armateurs et le gouvernement allemand retournèrent à Holtenau/Kiel car ils n'étaient plus utiles. Le bateau en grève Godfried Bueren à Odessa n'obtempéra que le 20 octobre, demandant des amnisties pour les grévistes et des devises. Le Commissariat des affaires étrangères à Moscou avait été opposé à la grève depuis le début et avait vu sa position renforcée par la reprise du travail<sup>25</sup>.

La grève, c'est la guerre !

### *Un État dit révolutionnaire*

Le Profintern (Internationale syndicale rouge) avait donné son accord pour cette grève car l'organisation croyait qu'elle allait s'étendre à

24. BArch, R1501/20 106, p. 140

25. BArch, R1501/20 224, p. 100

tous les ports allemands. La grève n'était prévue que pour éclater dans les pays dits capitalistes. La question est donc de comprendre pourquoi cette grève a eu lieu uniquement en URSS.

Il n'est pas possible que cette grève dans les ports soviétiques ait eu cours sans l'assentiment (peut-être tacite) du Profintern. A Moscou, l'ambassade allemande fit remarquer que les fonds nécessaires à son financement provenaient du syndicat des marins russes, du Profintern, du parti communiste russe et des autorités portuaires soviétiques.

Or cette grève allait à l'encontre de la ligne tenue par le Komintern et le PCUS, à savoir le refus de la grève sur les bateaux soviétiques dans les ports étrangers et sur les bateaux étrangers dans les ports soviétiques. En fait les divergences au sein de l'appareil communiste ne se situèrent pas entre le PCUS et le Profintern mais entre le Commissariat aux affaires étrangères et le gouvernement de la République de Weimar par l'intermédiaire de son ambassadeur à Moscou Herbert von Dirksen. Cette grève a placé les autorités russes au cœur du paradoxe d'un Etat dit prolétarien à savoir l'organisation d'une grève à visée révolutionnaire sur leur sol d'une part, et le respect des relations diplomatiques engagées avec l'Allemagne weimarienne d'autre part. Si ses meneurs à Hambourg et dans les interclubs s'appuyaient sur l'existence de l'URSS pour justifier leurs revendications auprès du gouvernement allemand, cette crise mit en lumière les contradictions des relations diplomatiques dans lesquelles se débattait l'Etat des Soviets pour assurer sa légitimité.

### *Les répercussions de cette grève en Allemagne*

Cette grève des marins fut la seule durant toute la République de Weimar. La profession n'avait pourtant pas été protégée des crises économiques ou du chômage. Mais elle était sévèrement régulée par le Seemannsordnung (1902). Comme nous l'avons vu précédem-

ment, dans ce livret, l'article 101 menaçait de trois ans de prison les coupables de mutinerie. Cet article interdisait de fait la grève sur les bateaux.

Le député communiste du Landtag de Prusse, Ernst Wollweber<sup>26</sup> prit fait et cause pour les marins arrêtés à la fin du mois d'octobre 1931. La fraction du KPD exigea auprès du Landtag de supprimer l'article du Seemannsordnung qui condamnait tout acte de mutinerie<sup>27</sup>. Wollweber rappela que deux cent cinquante marins avaient été arrêtés et condamnés à des peines diverses alors qu'ils protestaient contre la baisse de leurs salaires. Pour lui, il ne s'agissait pas d'une mutinerie. Il rajouta qu'il était nécessaire de protéger l'URSS contre les transports maritimes d'armes. Il mit au même niveau de revendication les condamnations des marins et la protection de l'URSS. La réponse des autres partis ne se fit pas attendre. Le SPD qui avait appliqué le premier la législation du Seemannsordnung s'opposa à sa suppression tout comme les nazis. Cette réglementation ne fut supprimée qu'en 1957. Il semble donc qu'il faille chercher ailleurs l'origine de cette grève.

### *Une nouvelle orientation politique en URSS*

A partir de 1928, s'opéra en URSS un tournant idéologique. Le Profintern et à sa tête Losovsky<sup>28</sup> jouèrent un rôle conséquent dans la mise en œuvre d'une orientation politique nouvelle qui appelait d'une part à lutter contre la sociale-démocratie et d'autre part à fonder des syndicats parallèles afin de lutter à armes égales avec les autres syndicats. La grève devait jouer un rôle important dans ces luttes.

26. Ernst Wollweber, *Dictionnaire biographique de l'Internationale communiste*, sous forme de cédérom, Editions de l'Atelier, réédition revue et complétée de : *Komintern : l'histoire et les hommes*, José Gotovitch et Claude Penner (eds.), Paris, 2010 (notice rédigée par l'auteur).

27. *Rote Fahne*, 3.3.1932

28. A la suite de ce tournant politique, Losovsky vit son rôle s'affermir à la fois dans le Profintern mais aussi et surtout dans le Komintern. TOSSTORFF Reiner, *Profintern, die Rote Gewerkschaftsinternationale 1920-1937*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2004, p. 683.

Elle était désormais perçue comme une arme économique au service d'une politique : la révolution mondiale. Cette révolution devait être obtenue grâce à la lutte d'une classe, le prolétariat international et permettre la protection de l'URSS en empêchant une guerre menée par les "puissances impérialistes" contre la toute nouvelle "patrie du prolétariat".

Lors de la conférence dite de Strasbourg (en fait elle se déroula à Berlin), à la mi-janvier 1929, fut mise en place une stratégie nouvelle pour mener les grèves. Elles devaient désormais être « indépendantes » c'est-à-dire qu'elles devaient être dirigées sans et même contre les syndicats réformistes. Les grévistes devaient avoir leur propre direction de grève. Enfin les marins en particulier (les ouvriers en général) dits inorganisés auraient à les diriger. Ces nouvelles orientations firent l'objet d'un ouvrage de Losovsky intitulé sobrement *La grève* qui était le résultat de conférences tenues à l'Ecole Lénine de Moscou en 1930. Le contenu principal avait été dévoilé lors de cette Conférence de Strasbourg.

La grève visait donc en premier lieu les réformistes, les syndicats sociaux-démocrates coupables de « bureaucratie syndicale ». Elle devait reprendre des tactiques de combats militaires pour arriver à ses fins selon un slogan qui fut utilisé plusieurs fois lors de grèves à l'époque : « La grève, c'est la guerre ! ». La mise en œuvre de ces différentes tactiques politiques et syndicales, intervint avant la crise économique de la fin des années trente.

Cette crise ne fit que justifier la création de nouveaux syndicats notamment l'Internationale des gens de la mer le 3 octobre 1930 et sa section allemande, l'Einheitsverband der Seeleute, Hafenarbeiter und Binnenschiffer Deutschlands. Elle n'empêcha pas le fiasco de cette politique, illustré lors de cette grève de marins en octobre 1931 dans les ports soviétiques.

Internationalisme militant,  
« internationalisme étatique » et intérêts

## transnationaux

La grève devait suivre « les masses » selon Losovsky et les “masses” être préparées aux combats. Or cette grève d’octobre 1931 fut mal préparée puisqu’elle n’éclata qu’en URSS. La principale raison de cet éclatement en URSS fut l’appui des interclubs qui soutinrent et organisèrent les grèves avec le relais des marins sur les bateaux. On ne peut parler dans ces circonstances de mouvement de masse. Si la grève n’a pas éclaté en Allemagne, c’est que l’influence communiste dans la marine y était trop faible et divisée.

Il y avait bien eu une menace pour baisser les salaires des marins mais le gouvernement allemand était revenu sur sa décision dès le 11 octobre. Il était donc difficile d’organiser une grève dans ces conditions, sans parler du fait qu’une grève internationale ne pouvait éclater à partir de revendications liées aux conditions socio-économiques allemandes. Il y avait donc de prime abord une limite nationale, voire territoriale à la grève même si les revendications devaient toucher le “prolétariat international”. Grâce à la lecture de différentes archives, on sait que le syndicat ISH usa de violences et à tout le moins de menaces auprès de certains marins récalcitrants à la grève. Dès lors, quels étaient ses objectifs ? Il s’agissait tout d’abord de faire pression de manière directe sur le gouvernement allemand en touchant par cette grève le bon fonctionnement du commerce extérieur. Avec la défense des salaires, cette grève était ensuite, celle classique dans le domaine syndical, d’un combat pour l’amélioration des conditions de travail. Sa particularité était que les membres de l’ISH à Hambourg pensaient qu’elle allait s’étendre aux ports allemands sinon étrangers à partir de ceux de l’URSS. Ces troubles pouvaient provoquer une onde de choc et pourquoi pas des insurrections en chaîne, une révolution. Ces réactions en chaîne avaient été théorisées par Lénine dans *La maladie infantile du communisme* en 1920. Les grèves de masse devaient se transformer en grève politique, puis en

grève révolutionnaire et enfin en insurrection.

L’objectif, même à ce stade était la “révolution mondiale” qui dictait tous les comportements. Or symboliquement, le fait que cette grève eut éclaté en URSS pouvait laisser penser qu’elle allait s’étendre. Ce fut loin d’être le cas. La grève même si elle s’était jouée en URSS, était finalement spécifiquement allemande. Elle reflétait la crise économique majeure et la radicalisation politique de l’Allemagne en 1931.

## Conclusion

Cet épisode historique met en exergue deux conceptions de la lutte internationale syndicale et politique. La première conception de cette lutte était celle d’un internationalisme classique et combattant. La deuxième conception qui émergea à ce moment-là, était un internationalisme étatique<sup>29</sup>.

Cette grève se situait entre ces deux politiques. Par sa forme, elle était internationale bien que seuls des marins allemands eussent été concernés. Son financement pris en charge par l’Etat russe, marquait une limite à cet internationalisme militant. La puissance de l’URSS n’était pas telle que le pays eût pu imposer cette grève dans les autres ports du monde, si tant est que le gouvernement russe l’eût voulu.

Cette grève par sa dichotomie politique et spatiale était donc vouée à l’échec. Il est remarquable que cet échec à un niveau local et national à Hambourg et en Allemagne, ait empêché finalement qu’elle aboutisse à l’échelle supranationale, celui du mouvement communiste international. Cela montrait si cela était nécessaire, que l’influence et l’efficacité d’un syndicat comme l’Internationale des gens de la mer, dépendaient de la qualité de son enra-

.....  
29. DULLIN Sabine, *Des Hommes d’influences. Les ambassadeurs de Staline en Europe, 1930-1939*, Paris, Payot, 2001, p. 34 : « (...) de nature étatique. Son ambition [celle de Staline] était d’abord de devenir le chef d’un Etat révolutionnaire qui, en se renforçant économiquement et militairement, puisse inquiéter l’Occident capitaliste et exporter, en position de force, le modèle de révolution. »

cinement national et non d'intérêts politiques  
transnationaux comme la défense de l'URSS  
ou la révolution mondiale.





## Forja de rebeldes : huelgas y conciencia

Rubén Vega

Hace sesenta años, una película –La sal de la tierra (Herbert Biberman, 1953)- realizada desde la perspectiva militante de cineastas afectados por la lista negra de la caza de brujas de Hollywood planteaba el relato de una huelga minera y las cuestiones de género en el seno de la clase obrera de acuerdo con una tesis subyacente que podría ser expresada de forma sintética como “la acción transforma la conciencia” y no sólo, como se tiende a pensar, a la inversa es la conciencia la que determina la acción. Los protagonistas (y, sobre todo, las protagonistas, puesto que el film centra especialmente la atención en las mujeres) viven en el curso de la huelga una experiencia de tal intensidad y que involucra tantos aspectos de su vida que a la conclusión del conflicto son personas diferentes de las que eran en el momento de su inicio. Estos cambios no afectan únicamente a su conciencia política o su militancia sindical, a sus condiciones de trabajo, la superación de diferencias previas (entre anglos e hispanos) que les

segmentaban o su inserción en el seno de la clase obrera y, en definitiva, a las dimensiones públicas, políticas y sociales de su condición de trabajadores sino también a la esfera privada: a su autoestima, sus identidades, su vida familiar, el reparto de tareas domésticas, las relaciones entre hombres y mujeres, la educación de los hijos...

Ciertamente, La sal de la tierra es una obra de ficción y realizada además con un propósito político muy explícito, pero, al mismo tiempo, su guión está basado en el conocimiento directo de una huelga reciente y el rodaje se desarrolla en los escenarios reales y, en parte, con actores no profesionales que no interpretan un papel sino que rememoran sus propias vivencias. El contacto inmediato con una realidad vivida otorga a la película un carácter testimonial que la aleja, a este respecto, del género de ficción. Siguiendo este mismo planteamiento y tomando como fuente primordial los testimonios orales y las memorias escritas de trabajadores, nos proponemos explorar las huelgas como experiencia iniciática y potencialmente transformadora de la conciencia personal y política. La participación en conflictos laborales que, por su inserción en momentos vitales de formación de la personalidad (en el caso de jóvenes) o por la especial intensidad que llevaron aparejada (en huelgas de larga

duración y dinámica asamblearia), han quedado fijados en la memoria, puede convertirse de este modo en pieza clave en la construcción del relato autobiográfico, en punto crítico (o de ruptura) en la maduración de la conciencia, así como en fuente de formación de liderazgos en la esfera sindical y política.

Cuando tiene suficiente duración e intensidad, una huelga es un banco de pruebas adecuado de este tipo de transformación porque implica una puesta en tensión de energías habitualmente reprimidas que rompen con la inercia cotidiana, desafían al orden establecido y persiguen alterar los equilibrios preexistentes. Y todo ello sobre la base de la acción colectiva y de la solidaridad entre iguales frente a fuerzas más poderosas a las que desafían. Es la agregación de voluntades individuales subsumidas en un yo colectivo lo que proporciona fuerza y autoestima, altera identidades o deja huella persistente. Cabría explorar distintos caminos en estos itinerarios vitales marcados por la participación en una huelga: el desarrollo de conciencia de clase, definiendo con nitidez un ellos y un nosotros que rige los antagonismos y las solidaridades; la emergencia de una conciencia feminista, cuando se trata de conflictos sostenidos por mujeres; la interiorización de determinados códigos de valores y patrones de conducta; el aprendizaje como proceso de maduración y construcción de identidad en los jóvenes, la forja de liderazgos sindicales que eventualmente pueden trasladarse también a otros movimientos sociales o a la esfera política...

### Una experiencia catárquica: Vitoria 1976

La transición hacia la democracia abierta en España tras la muerte del dictador, en noviembre de 1975, tiene como uno de sus motores primordiales el estallido de una oleada de huelgas en los primeros meses de 1976. De todas ellas, la que dejará más profunda huella es la que paraliza la ciudad de Vitoria mediante un proceso asambleario que toma primero el

control de las fábricas y posteriormente el de las calles hasta que, el 3 de marzo de 1976, una criminal intervención policial se salda con un total de cinco trabajadores muertos y numerosos heridos de bala. El crescendo que conduce a esta situación de control obrero de la ciudad y que a los ojos de los gobernantes del momento se asemeja a los soviets de Petrogrado en 1917, parte de reuniones emprendidas apenas tres meses antes por reducidos grupos de militantes. Para la inmensa mayoría de los trabajadores vitorianos, se trata de la primera huelga en la que toman parte, ya que la ciudad ha conocido una industrialización reciente y su clase obrera, mayoritariamente compuesta por inmigrados, apenas ha generado conflictos anteriores. Por el contrario, la paz social reinante en Vitoria había constituido uno de los atractivos que permiten explicar la instalación de empresas que huían de la conflictividad reinante en las otras provincias vascas. Quienes, en diciembre de 1975, participan en las primeras reuniones se plantean únicamente la tarea de elaborar una plataforma reivindicativa de cara a la negociación colectiva y ni siquiera mantienen sus encuentros en los centros de trabajo o en locales dentro de la ciudad sino que han de hacerlo clandestinamente en montes cercanos. De sus acuerdos se derivarán, sin embargo, algunos planteamientos que han de convertir las huelgas en una espiral de radicalización: la exigencia de subidas salariales lineales, de igual cuantía para todos los salarios, y no proporcionales; la existencia de un planteamiento común para todas las empresas que, de algún modo, vincula cada paro con el resto independientemente del sector y del tamaño y, sobre todo, la negativa a aceptar otra forma de representación que la emanada de las asambleas de trabajadores. Las comisiones elegidas de forma directa y de miembros revocables en todo momento, concebidas como meros portavoces sin capacidad para adoptar decisiones que previamente no hayan sido aprobadas en asamblea son rechazadas tajantemente por

los empresarios y se convierten en aliento de una dinámica de participación y democracia de base que explica la acumulación de energías que hace crecer la huelga hasta convertirse en un fenómeno que afecta a toda la sociedad y en la que, a medida que la represión de hace sentir, las peticiones económicas van perdiendo importancia frente a las cuestiones de solidaridad y de dignidad. “Ningún detenido, ningún despedido” se convirtió en la consigna que, ratificada por las asambleas, cerró toda posibilidad de acuerdo en tanto no cesaran las represalias.<sup>1</sup>

A lo largo del mes de enero, en torno a una decena de empresas se mantienen permanentemente en huelga en tanto que otras oscilan entre los paros y la reanudación del trabajo. Dada la negativa patronal a reconocer como interlocutores a los delegados de las asambleas, no existe espacio para la negociación y ningún convenio se resuelve con acuerdo. Pero, lejos de remitir, el conflicto va cobrando una creciente amplitud hasta desembocar en su generalización. La ausencia de cauces de diálogo en un contexto político como el de la crisis final de la dictadura, que ha ampliado bruscamente la estructura de oportunidades percibida por los obreros, da tiempo para la maduración del proceso asambleario. Hasta un total de 241 asambleas celebradas fraguan un fuerte sentimiento unitario y proporcionan una extraordinaria sensación de fuerza a los miles de participantes. A medida que se prolonga y crece al mismo tiempo en intensidad, el conflicto va ocupando nuevos espacios urbanos e involucrando a sectores sociales más amplios. Las movilizaciones y las asambleas se trasladan desde la periferia donde se concentran las fábricas y los barrios obreros hacia el centro de la ciudad. A su vez, los tra-

1. La huelga de Vitoria de 1976 supone un hito ineludible de la Transición a la democracia y ha generado una extensa bibliografía. Entre todo lo publicado, la obra más sólida desde el punto de vista de la investigación histórica se debe a Carlos Carnicero Herreros: *La ciudad donde nunca pasa nada. Vitoria, 3 de marzo de 1976*, Servicio de Publicaciones del Gobierno Vasco, Vitoria, 2007.

bajadores en huelga se ven reforzados por una proliferación de movilizaciones impulsadas por mujeres, estudiantes, vecinos de los barrios populares e incluso obreros de empresas que no están en huelga, adoptando todos un funcionamiento asambleario y convergiendo con los huelguistas en las asambleas conjuntas y en las manifestaciones callejeras. Las iglesias se convierten en el lugar preferente de reunión, dando cabida a asambleas masivas. Será precisamente en una iglesia, la de San Francisco, coincidiendo con una huelga general que ha paralizado por completo la ciudad, donde tenga lugar la última asamblea conjunta, que congrega a cerca de 5.000 personas en el interior y varios miles más se agolpan en el exterior ante la falta de espacio. El cordón policial que cerca a esta multitud y abre fuego contra ella pone trágico fin a las asambleas y, con ellas, muy pronto a la huelga.

Vitoria ejemplifica la transformación vertiginosa de los términos de un conflicto a partir de la práctica. Las primeras reuniones tienen por objeto preparar la negociación de convenios colectivos y no plantean más exigencias que las económicas y laborales. El arranque de las huelgas carece de un discurso ideológico definido, que será introducido en el propio transcurso del conflicto por una exigua minoría con experiencia previa que logra, sin embargo, extender planteamientos radicales asumidos colectivamente sobre la base del debate en asambleas masivas y la renuncia a imponer posturas que no obtengan amplias mayorías, fijando, por el contrario, como requisito el consenso. Toda esta práctica se beneficia, paradójicamente, de la extrema debilidad (o, en muchos casos, inexistencia previa) de las organizaciones de clase, ya se tratara de sindicatos o de partidos, de modo que la dinámica asamblearia y la representación elegida de forma directa carece de alternativas y apenas es cuestionada. La situación será sustancialmente distinta al año siguiente, cuando la contradicción que sus métodos consejistas y asamblearios representan respecto a los de

las centrales sindicales escinde las lealtades de muchos e impide repetir la fórmula.

La huella de los acontecimientos de 1976 será, no obstante, profunda en Vitoria. El eje de las conmemoraciones y del recuerdo se ha focalizado en las víctimas mortales, pero para quienes participaron intensamente en la huelga hay otros motivos de reivindicación de la experiencia. Un núcleo relativamente extenso de militantes ha permanecido durante toda su vida anclado en una memoria que, más que ser tributaria del recuerdo del mortal desenlace, lo es de los principios que inspiraron la huelga: democracia de base, centralidad de la clase obrera, anticapitalismo, dignidad y ética de clase para transformar la sociedad y acabar con la explotación. El orgullo de la lucha sostenida en aquellos meses descansa sobre los métodos puestos en práctica, sobre la convicción de que los valores éticos fueron antepuestos a los intereses económicos y sobre la corta pero extraordinariamente intensa vivencia que les hizo creer que la conquista de la utopía era posible y dependía de su propia voluntad y determinación. El hecho de que esta perspectiva haya sido truncada de forma violenta no ha borrado la intensidad de la conmoción que supuso en sus conciencias. Un vínculo difuso pero persistente ha mantenido en contacto a buena parte de los líderes de aquella huelga. El Ateneo de Vitoria ha servido de espacio de relación y nuevas causas militantes han realimentado lazos que se han extendido a sus familias, incluidos los hijos nacidos con posterioridad, hasta el punto de que algunos de ellos acariciaron la idea –no realizada– de iniciar la convivencia en una comuna. El relato de alguno de los líderes más significados de la huelga, transcurridos más de treinta años, resulta expresivo:

“Imanol Olabarría.- Aquel milagro que se produjo de democracia directa, de participación de los ciudadanos, de no delegación para nada que se ensayó ya en los meses de huelga, que empezó el día siguiente de Reyes y terminó el tres de marzo con la matanza, que

fue un movimiento in crescendo, in crescendo en la medida en que el régimen se oponía... el milagro esencial fue el ensayo: todo el poder a la asamblea y democracia directa. (...) Y la lucha, que empezó por reivindicaciones laborales, al final, se extendía a toda la vida. A todos los apartados de nuestra vida. En fin, era una lucha vital. Por la defensa no sólo de lo que estábamos pidiendo, de las reivindicaciones, sino de la dignidad de los trabajadores. Jesús Fernández Naves.- Nosotros teníamos controlada prácticamente la ciudad. Porque no hay que olvidar que en esa huelga, en un momento determinado, cuando podíamos, llamamos a las mujeres. Las mujeres de los trabajadores empezaron a protagonizar y a salir a la calle. Y después los estudiantes. Se fue incorporando todo el mundo. Yo diría que el día de la huelga [general] aquella teníamos a toda la ciudad con nosotros. Y yo creo que eso fue lo que le asustó al sistema. Aquello no había Dios que lo controlara. Por eso tuvieron que liquidarla a tiros. Porque no se podía aguantar que nosotros éramos los dueños de las fábricas, los dueños de la ciudad y los dueños de aquellos momentos.

IO.- Yo creo que la asamblea dignificó a las personas. Porque las asambleas las hicimos al principio en las fábricas. Automáticamente en el sitio de explotación, donde tú no contabas nada, que cuando te llamaba el jefe tenías que mirar abajo, aceptar y volver, donde no tenías ni voz ni voto. De repente ocupas un local en la fábrica, descubrimos que la unidad es la fuerza que nos apoya. Viene el jefe de personal y nos dice: ‘esto es ilegal’. ‘Bueno, ¿y qué? Estamos aquí’. Y empezamos a discutir. La gente por primera vez tenía la posibilidad de opinar sobre las condiciones de su trabajo. JFN.- Yo, a través de todos estos años, he ido tomando conciencia de que aquella lucha fue espléndida. No sé ni cómo pudimos llegar a aquello y fue maravillosa. Yo tenía experiencias de movimiento obrero en Argentina y otros sitios ya, pero aquella lucha fue una lucha ejemplar.

IO- Entonces, las fábricas, que eran lugares de explotación, con nuestras asambleas hacemos que la gente participe. Hacemos un oasis donde la gente... sus sueños, sus fracasos, durante toda la dictadura. Cuando las fábricas se cerraron y nosotros no pudimos hacerlas, resulta que nosotros democratizamos la calle. Porque el derecho a la manifestación, el derecho a la libertad de expresión y reunión no estaba reconocido. Y nosotros salíamos a la calle. Al final tuvimos que recurrir a las iglesias, otro centro de perversión: arriba y abajo, habla Dios y sus representantes y la gente muda. ¡Coño! abrimos las ventanas y oxigenamos ese espacio. La gente participaba. Todos. Y eso creó una identidad y un orgullo y una autoestima que contra eso la patronal no podía. Entonces, yo creo que sin esos factores; la igualdad en la subida, lineal, después en las asambleas sentirse uno protagonista de su propia vida y de forma mancomunada, yo creo que es lo que explica que la patronal y el gobierno no tuvieran otra forma de hacer más que disparar para matar aquello.

JFN- Aquello te ayudaba a despertar, te ayudaba a ver porque el debate era mucho. (...) Había muchos emigrantes, que a mí me sorprendía mucho, a los que estábamos más metidos, de Andalucía, por ejemplo, de Extremadura, alguno de ellos que ya había vivido la guerra. Gente mayor. Joder, cuando salían a hablar aquellos tíos, no nosotros, los que más aparecíamos o teníamos más experiencia de otras luchas... yo tenía la experiencia de una ocupación de fábrica en Argentina, que para mí fue una experiencia muy importante... pero gente que vivió la guerra y emigrantes incendiaban la asamblea. Es decir, era una escuela de formación aquello. Esos eran los que sacaban adelante realmente las asambleas cuando había algún debate.

IO.- Esos métodos de trabajo iban a contrapíe de esas figuras, de esa concepción del poder... el secretario general arriba, ordena y manda y el resto obedece. Mientras que a eso nosotros decíamos: no. Mandar obedeciendo,

que la gente opine y se hace lo que decida la gente.

IO- Yo me acuerdo, lo repito en muchas partes a las que voy, en una asamblea general que se hizo de las fábricas en lucha, que solía haber una o dos a la semana, pues una mujer participó, cogió el micrófono, no sé si sería compañera de alguno que estaba en la lucha y veía flaquear a su compañero, qué se yo... Entonces dijo que una sopa de ajo comida en comunidad alimenta más que una chuleta comida a escondidas. Yo creo que eso supone mucho. Que los valores de igualdad están por encima de otra serie de valores que en este momento nosotros hemos interiorizado".<sup>2</sup>

### La gestación de un sindicalismo radical: el astillero Dique Duro Felguera en 1975

Como ha sucedido en muchos otros momentos y lugares, los trabajadores de astilleros se convirtieron en Gijón en un núcleo particularmente combativo que, a partir de los años setenta del siglo XX, protagonizó incontables movilizaciones y sostuvo a lo largo de décadas largos conflictos basados en formas radicales. De los distintos centros de trabajo existentes en 1975, el Dique Duro Felguera, que hasta entonces había mostrado menos disposición al conflicto, será el que durante los siguientes 35 años protagonice los más duros enfrentamientos y acredite una mayor combatividad. El punto de ruptura está en dos huelgas consecutivas sostenidas en los primeros meses de 1975. La situación previa incluía varios centenares de trabajadores fragmentados entre los de contrato fijo y los eventuales pertenecientes a diversas subcontratas y un régimen de relaciones laborales marcado por formas autoritarias en las que resulta frecuente el maltrato verbal y se puede llegar incluso a la agresión física por parte de los capataces. Cualquier actitud reivindicativa es castigada

2. Testimonio de Jesús Fernández Naves e Imanol Olabarria, líderes de las comisiones representativas de la huelga de 1976. Archivo de Fuentes Orales para la Historia Social de Asturias (AFOHSA), serie Disertaciones, marzo 2011.

de inmediato con el despido.

Los trabajadores de subcontratas emprenden, en enero de 1975, una huelga que subvierte el clima de las relaciones laborales y pone bruscamente fin a los abusos, convirtiendo las gradas y talleres del astillero en espacios bajo el control de los obreros en donde los mandos intermedios son desafiados hasta el punto de su presencia se vuelve infrecuente. El principio de autoridad anteriormente imperante ha quedado roto. A partir de este momento, las asambleas se convierten en habituales, se celebran a menudo de forma espontánea sin previa solicitud y cualquier cuestión importante pasa de forma obligada por ellas. Los trabajadores imponen condiciones de seguridad que reducen los accidentes, mayor higiene en los wáteres y el acondicionamiento de un comedor nuevo que pasan a autogestionar. Cuatro meses más tarde, una nueva huelga fuerza la incorporación de todos los eventuales como fijos en la plantilla del astillero. La entrada repentina de varios centenares de trabajadores jóvenes, con gran confianza en la eficacia de la movilización y que han sido capaces de alterar sustancialmente la correlación de fuerzas con la dirección de la empresa provoca la aparición de líderes apoyados en las asambleas y una intensa politización. Ambos rasgos se revelarán extremadamente persistentes y resultarán clave para explicar el futuro de estos trabajadores en coyunturas muy distintas tanto desde el punto de vista político como económico.<sup>3</sup> En lo inmediato, el astillero se convierte en un ámbito de constante discusión política que también afecta a lo laboral:

.....  
 3. Acerca de los conflictos laborales en este astillero, Rubén Vega: "La fuerza del pasado. Experiencia y memoria en las movilizaciones de los trabajadores de astilleros", en Santiago Castillo y Roberto Fernández (coords.) *Campe sinos, artesanos, trabajadores*, Milenio, Lleida, 2001, pp. 703-715 y "Cerrando el círculo. Eventualidad, reconversión y defensa del empleo en el astillero Naval Gijón (1975-2009)", en Antonio Simoès do Paço, Raquel Varela y Sjaak van der Velden (Eds.), *Strikes and social conflicts. Towards a global History*, International Association of Strikes and Social Conflicts / Instituto de Historia Contemporánea de la Universidade Nova de Lisboa, Lisboa, 2012, pp. 352-359.

el 14 de abril deciden reivindicar la memoria republicana mediante un corte de tráfico y la colocación de una bandera, el 27 de agosto hacen huelga contra las condenas a muerte de cinco militantes antifranquistas que serán ejecutados un mes más tarde.

En lo fundamental, los cambios experimentados en 1975 se revelarán tan rápidos como irreversibles. Las vivencias de ese momento crítico en el que el poder de los trabajadores se afirma en el seno de la empresa dentro de un contexto general de crisis de la dictadura y efervescencia del movimiento obrero dejarán huella duradera. Claudio Hermosilla, militante de la izquierda maoísta y activista sindical en aquellos momentos, hace balance del tiempo –relativamente corto– en que permaneció en el astillero más de treinta años después de haberlo abandonado:

"Era una especie de laboratorio. (...) Tú ibas allí con tu idea, pero luego te encontrabas con una realidad que transformaba la idea que llevabas. (...) Y entonces, yo recuerdo que todo aquello de la clase obrera como clase dirigente, no me encajaba bien. O sea, como doctrina daba sentido, daba identidad. Pero luego, eso, cuando lo trasladabas a la realidad, la realidad era más complicada. A mí en concreto, las luchas de trabajo en Duro Felguera me aportaron más de lo que yo aporté a las luchas. Me transformaron, ¿no? Me hicieron menos dogmático. Y, luego, te das cuenta del valor de las personas, ¿no? (...) En mi caso concreto, fue también un aula de aprendizaje, donde la gente me enseñó mucho. Tanto me enseñó que yo creo que me cambió.

En mi vida hay muchos hechos, ¿no? Pero ese es fundamental y no es mucho tiempo el que estoy allí. Son tres años, lo que pasa es que es muy intenso. Pero sí, yo creo que es un tiempo que, quizás, en el propio tiempo no lo vivimos así, yo no lo vi así, porque en realidad fue un tiempo de aprendizaje. Yo aprendí más del trato con las personas, en ver la realidad, en contemplar lo complejo de las situaciones, las dificultades que tienen a veces las perso-

nas para tomar decisiones y eso tomarlo en consideración. Una serie de... no sé, humanizar un discurso a veces, yo creo, tremendamente frío y falto de emociones, que es el discurso político. Introducir en el discurso político las emociones de las personas, las ambigüedades... Todo eso allí lo aprendí yo porque fueron muchas acciones, de generosidad de la gente... El que quisiera aprender allí tenía una ocasión”.<sup>4</sup>

En términos llamativamente similares se expresa un trabajador joven incorporado como eventual al mismo astillero veinte años después, quien rememora su tiempo –también corto- como “un curso intensivo de economía y de discusión política” y valora las frecuentes asambleas como un medio de aprendizaje.<sup>5</sup>

Ocupación y autogestión: Numax 1977-1979  
En enero de 1977, los dos centenares y medio de trabajadores de Numax, una fábrica barcelonesa de pequeños electrodomésticos, emprenden una huelga que da lugar a despidos. La firmeza de su protesta conduce rápidamente a la quiebra y el abandono de la empresa por parte de sus propietarios. Una parte de la plantilla decide entonces ocupar la fábrica y mantener la actividad gestionándola ellos mismos. La experiencia durará dos años, hasta que la asamblea decide poner fin a la experiencia y cerrar. La consciencia de la singularidad de su historia y cierto orgullo como obreros que se han enfrentado a la lógica del capital les lleva a tomar una decisión insólita: financiar con el dinero de su caja de resistencia un documental que relate lo sucedido. El final de la tentativa autogestionaria quedará registrado de este modo en casi dos horas de película. Para añadir mayor originalidad, al cabo de veinticinco años el mismo director realiza un nuevo documental que permite conocer el paradero de muchos de los trabajadores y el balance que hacen al cabo del tiempo. Contamos, por tanto, con la visión de

4. Testimonio de Claudio Hermosilla Ortea, AFOHSA, serie Culturas del Trabajo, 2010.

5. Grupo de discusión de ex trabajadores eventuales, AFOHSA, serie Culturas del Trabajo, 2010.

los protagonistas en el momento de los hechos (Numax Presenta, Joaquim Jordá, 1979) y con su mirada retrospectiva y su situación vital un cuarto de siglo después (Veinte años no es nada. Numax segunda parte, Joaquim Jordá, 2004).

La plantilla que inicia el conflicto no carece de experiencia en la movilización ni están ausentes en su seno los militantes políticos y sindicales. Como corresponde al clima social del momento, particularmente en una ciudad como Barcelona, han participado ya en movilizaciones anteriores, están familiarizados con los discursos obreristas y han sostenido incluso acciones políticas contra los fusilamientos de Puig Antich (en 1974), de cinco militantes de ETA y FRAP (en 1975) y por las muertes causadas por la policía en la huelga de Vitoria (1976). La fase inicial de la huelga les conduce a integrarse en una coordinadora de empresas en lucha y su posterior opción por el control de la fábrica los lleva a formar parte de otra coordinadora de empresas en crisis. La solidaridad de clase está presente a lo largo de todo el proceso y les permite captar una considerable corriente de solidaridad. Al mismo tiempo, su planteamiento asambleario y la participación en coordinadoras les conduce a tensiones con las centrales sindicales, reacias en su mayoría a esta dinámica de base. Pese a la experiencia previa y las adscripciones militantes de la mayoría de los líderes, el empeño en aferrarse a sus puestos de trabajo asumiendo el control de la empresa les obliga a plantearse cuestiones inéditas para ellos: la autogestión, las contradicciones entre democracia y eficacia o entre ética y rentabilidad. En palabras de uno de los trabajadores, se formaron en el seno de la plantilla dos tendencias, una, integrada principalmente por los de mayor edad, “que opinaba que la fábrica debería de funcionar con los sistemas capitalistas y los jóvenes eran partidarios de que funcionase la fábrica de una forma, digamos, socialista”. La persistencia de las jerarquías o el igualitarismo tanto en cuanto a salarios como a toma de decisiones



los divide de forma permanente.<sup>6</sup>

Para evitar la burocratización y preservar la democracia, los comités llegan a dotarse de un funcionamiento que obliga a su renovación cada tres meses. Las asambleas, los encierros y las movilizaciones se convierten en el marco de intensas discusiones que extienden las inquietudes por los aspectos ideológicos y de conciencia. Las mujeres, que son mayoría entre quienes sostienen el conflicto, desarrollan, además, preocupaciones relativas a los roles de género que favorecen cierta conciencia feminista. Se trata de procesos de maduración y reflexión directamente derivados de las necesidades impuestas por la práctica y, para la parte del colectivo que carecía de antecedentes de militancia, a menudo se trata del descubrimiento de una realidad nueva por completo.

El estado de opinión reinante en los momentos finales de la lucha muestra una intensa conciencia de la explotación y un acusado discurso anticapitalista que les lleva a interpretar su propia experiencia en términos de resistencia contra el capital y a acariciar proyectos de futuro que les permitan escapar de esa lógica y afirmar el control sobre sus propias vidas. No volver a trabajar para un patrono o huir de la alienante producción en cadena aparecen como anhelos conscientes. Un comunicado de la asamblea cuando el fin ya se ve cercano hace balance en los siguientes términos:

“Hemos demostrado a todos, comenzando por nosotros mismos, que el trabajador es algo más, mucho más que un mero robot encadenado a la máquina. Que es un ser capaz de pensar, coordinar, planificar y dirigir. No ha sido fácil. Todos nos hemos visto obligados a romper esquemas mentales que desde siempre, desde que nacimos, incluso antes de nacer, nos han inculcado: la obediencia, el respeto a la propiedad privada, la ignorancia, el servilismo, el egoísmo individualista, el des-

6. Las posiciones encontradas que alientan estos debates están ampliamente reflejadas en el primero de los documentales de Joaquim Jordá: *Numax Presenta*, 1979.

conocimiento de nuestra fuerza.”

Una parte significativa de estos trabajadores proseguirá diversas militancias: vecinales, libertarias, sindicales, feministas, de apostolado... Algunos crean una comuna y se apartan del medio urbano para ser autosuficientes. El destino de estos trabajadores 25 años después muestra no pocos casos de personas que han orientado sus vidas por caminos guiados por la experiencia de Numax. Nadie considera aquellos años como un episodio más sino como algo que les marcó. En sus relatos, lo personal y lo político se entrecruzan con notable facilidad. El tiempo transcurrido ha supuesto un cambio radical de contexto: clase, socialismo, revolución... son conceptos caídos en desuso. Pese a todo, una comida que los reúne al cabo de tanto tiempo acaba con puños en alto a los acordes de la Internacional.

Las voces que se hacen oír en el segundo de los documentales realizan balances expresivos de la huella que les ha dejado la experiencia: “-Aprender lo que era la lucha, lo que significaba la dictadura y lo que era la democracia. Eso me lo dio Numax. Antes no lo sabía.

-En Numax encontré el zapato a mi medida. Aquello, desde el primer día... Yo no había visto en mi vida una asamblea. Cuando mataron a Puig Antich recuerdo que vi el patio lleno de hojas y una asamblea. Yo nada más tenía inquietudes porque yo no sabía de nada. No sabía de nada y aquello fue una escuela.

-Para mí ha sido un cambio muy grande. Me ha servido mucho para entender lo que yo estoy haciendo en la vida

-Numax me dio pautas. De entrada, fue un proceso tanto a nivel trabajo como a nivel personal. Se me revolvieron muchas cosas por dentro, a nivel político también. Fue un poco como un cambio de vida.

-Creíamos que había una forma de vida diferente, una forma de vida donde no existiera la explotación. Yo creía que se podía hacer la revolución, yo creía que se podía funcionar de otra manera. Yo me lo creía totalmente. De

hecho pienso que a veces todavía me lo creo  
 - Desde la Numax que no le aguanto a nadie.  
 -Que tenemos espíritu libre.  
 - Aquella época fue muy bonita. Yo creo que fue en la que tuvimos más libertad. No oficial sino que nos la hemos tomado. Por cualquier cosa se hacía una manifestación. La gente tenía muchas ganas de cambiar  
 -La época de Numax nos cambió a todos. Para mí fue un rompimiento. Yo venía de la parte política, de querer cambiar el mundo.  
 -Hubo una unión entre todos nosotros de una manera que no se puede explicar como compañeros de trabajo y ya está. Aquello fue otra cosa”.<sup>7</sup>

Alguna de estas reflexiones se aproxima a ciertos pasajes de la película *Los lunes al sol* (Fernando León de Aranoa, 2002), una obra que se ha convertido en referencia del cine social en la España de comienzos del siglo XXI. Si bien se trata de un argumento de ficción, su guión ha sido fruto de un estrecho contacto con trabajadores de una empresa en lucha: Naval Gijón y la huelga de un mes sostenida en febrero de 2000 contra el despido de los eventuales. Es decir, aunque con otro nombre que refleja cambios en su propiedad, el mismo astillero del que hemos dado cuenta al reseñar las huelgas del Dique de Duro Felguera en 1975 e incluso los mismos trabajadores que sostuvieron aquellos conflictos y a quienes –al igual que el director de la película- el autor de estas líneas ha tenido ocasión de entrevistar, cuyos discursos de dignidad e identidad de clase son perfectamente reconocibles en el monólogo que el protagonista de *Los lunes al sol* recuerda el valor de permanecer juntos durante la lucha y cómo la derrota consiste en haberse dejado arrebatar esa unidad:

“-El problema es que te dicen: ‘Echamos a ochenta. O tragáis o cerramos el astillero’. Y en ese momento decimos que no, que el astillero no se cierra porque es nuestro trabajo, el trabajo de nuestros compañeros, y

7. Joaquim Jordá: *Veinte años no es nada. Numax segunda parte*, 2004.

con nuestro trabajo no se juega. Y no sólo los eventuales, Rico. Porque yo te he visto allí, a mi lado. Y a Amador también, en la primera línea, defendiendo lo nuestro, lo mío y lo de Jose, y lo de Lino, que también estaba allí. Y porque cuando nos encerramos, allí adentro no éramos ochenta. Estábamos por lo menos doscientos. Eventuales y hijos. Y si no preguntásele a la policía, que ellos seguro que se acuerdan.

-¿Y qué conseguisteis? No conseguisteis nada.

-Conseguimos que se enterara la gente

-Pues ya se les ha olvidado a todos

-Y conseguimos estar juntos. Eso a mí no se me ha olvidado. (...)

-Y dejadme que os diga otra cosa. Si no les podemos dejar nuestro trabajo, por lo menos, por lo menos, vamos a dejarles nuestro orgullo. Nuestro orgullo de clase, joder. Que yo al menos le pueda decir a mi hijo un día que sí, que vale, que de acuerdo, muy bien, nos ganaron. Pero no nos domaron”.<sup>8</sup>

8. Fernando León de Aranoa e Ignacio del Moral: *Los lunes al sol. Guión cinematográfico*, Ocho y Medio, Madrid, 2002, pp. 119-120 y 123.



## The construction of social protest in Franco's regime. From individual resistance to collective action in the shipyard Bazán in Ferrol. 1946-1972

José Gómez Alen\*

Labour protest and reconstruction of resources for social mobilization in the first decades of the dictatorship.

On 27 June 1946 the workers of Naval Constructors in Ferrol, northwest of Spain, downed tools and left the shipyard workshops and slipways in protest against the reduction of the monthly quota of olive oil they were entitled to. After several days of a strike of fallen arms they were ejected by the police and the factory was closed. Later on, the more than 5,500 workers were reinstated after individual pleas were entered and a fine of two days wages was imposed, exception made of those in prison who

were put to trial and convicted by a martial court. The so-called "olive oil strike", egged on by the old communist, anarchist and socialist militants who still worked in the dockyard after the Civil War, was the only collective action taken by the shipyard work-force in the two first decades of the dictatorship. Shortly after, in 1947, the shipyard passed into the hands of the National Institute of Industry to become a part of the National Company Bazán of Military Naval Constructions and its activity was going to be closely linked to the needs of the Ministry of the Navy.

All the unions and political organizations of the Second Republic were banned and workers were forced to enlist in the Spanish State Union (Organización Sindical Española, OSE) whose main aim was the control of the working class, both in social and labour areas. In the political scene of the dictatorship, a series of laws gave form to an individualized model of labour relations, under strict control of the Government and following the principles of hierarchy and discipline that prevented any free and direct relation between workers and company managements. The Ministry of Work fixed wages and work conditions were established by means of rules and regulations for each sector of production. Workers could elect some union representatives who, together with

\* Fundación de Investigaciones Marxistas. Madrid

the company directors, formed the Company Work Council which, defined like “entities of labour harmony”, were the ones in charge of giving response to the individual demands of the workers taken before this organ of social representation by their delegates. If the response was negative they could appeal to an upper level in the State Union which would mediate and look for the conciliation in “individual work conflicts”, a previous and compulsory formality to the intervention, in the last resort, of the Labour Courts. Therefore work councils and representatives became the state instruments to keep coexistence and social harmony inside the factories and were meant to surpass in practice the fight of classes suppressed by law. The coercive and penalizing sense of that model prevented any collective or class claim; any alteration of work or social order was considered a crime of sedition and as such treated by martial courts, which in the case of companies like Bazán had greater significance because their work-force was militarized,

In this political labour context the consequences of the above mentioned strike revived the memories of the repression suffered during the Civil War and a strong feeling of social disarmament toured the shipyard. Deprived of instruments to defend themselves against labour exploitation and amidst the hardship they had to endure in the first times of the dictatorship, the threat of repression hampered any attempt of political or social reorganization and frightened a work-force that now and then heard about workers that collaborated with the anti-francoist guerrilla being arrested.

In 1948 the direction of the Communist Party decided to put an end to the guerrilla and designed a new strategy of opposition that made the factories the new scenarios of struggle against the dictatorship and the working class its social protagonist. The broadcasts of *Radio España Independiente* and the propaganda that entered the dockyard allowed the few Communists inside to know that strategic twist and therefore since the early fifties

they devoted all their efforts to implement its guidelines into everyday practice in order to recover the capacity of collective mobilization in a shipyard whose workers still maintained a tradition of social struggle in memory. This first core of Communist militants, aware of their scarce possibilities began proselytizing to create a minimum organization that would allow them to provide resources for social mobilization. They encouraged the habits of solidarity, raising the so-called *Socorro Rojo*, red relief, to help prisoners; they circulated clandestine press and, at the same time, egged on worker discontent at appalling working conditions or low salaries which did not allow them to face up to their basic needs.

This task, which was carried out in very small circles, would allow some workers to understand, in a slow process of social awareness, that the conditions of life and work were part of a “community of interests” that linked them and would lead them to identify their individual aspirations with collective labour and political objectives. The activity of those Communists would also find a certain echo in the discontent which, more or less spontaneously in the form of individual protest, reached the shipyard Management through the Commission for the Distribution of Family Bonuses or the Health and Safety Committee. Some of them were financial claims of family bonuses, danger and toxicity and others affecting various aspects of working conditions<sup>1</sup>.

During the second half of the fifties, these individual claims were slowly acquiring a collective character, not only because the protests were related to work conditions but because at times they were signed by small groups of workers, which implied the existence of an incipient underground organization and the first symptoms of social consciousness. Most frequent complaints referred to the extension of

1. *Actas Comisión de Repartición del Plus de Cargas Familiares, 1947- 1955* and *Actas Comité de Seguridad e Higiene, 1947-1955* of Bazán in Archivo del Comité de Empresa Navantia. Ferrol, henceforth ACENF.

changing rooms, lockers for clothes and hot water supply; heating, ventilation and extraction of gas in workshops; improvements in medical services; renewal of ladders and scaffolding and lighting in slipways and dykes; gloves, masks and welding goggles or helmets to work in places where they were necessary<sup>2</sup>.

The response of the management to the demands was almost always negative and often delayed any solution for months, but that attitude generated contradictions in some shop stewards that understood the justice of the requests and even came to resign their posts “for the thankless work they were forced to do”<sup>3</sup>. The company would try to disarm the protests with small paternalistic concessions, giving salary advances for extraordinary expenses, extending deadlines to return the plus paid irregularly or simply forgiving some debts, at the same time clarifying that it had no obligation to meet the requests and making clear it was “by gracious concession of the company”.

The Communist activists, in coincidence with the position of the members of the HOAC (Fraternity of Workers of Catholic Action) and even some Falangists, rejected these samples of paternalism and defended the justice of the workers demands<sup>4</sup>. That form of protest was creating a climate of social unrest that occasionally manifested itself in other ways: deception in the statements of family situation to collect the bonuses; intentional carelessness with tools, small thefts, and sabotage; slowness and laziness in the performance of work duties; long visits to the toilets; absenteeism,

2. Ibidem. All the records between 1955 and 1960 repeat the same complaints and demands: Repair of access platforms to ships on the slipways; handrails and scaffolding; lighting on dyke 2; acquisition of masks, goggles and screens for welders... Complaints about the high number of accidents of all kinds that occurred as a result of the aforementioned deficiencies are also continuous.

3. *Acta Comisión de Repartición del Plus de Cargas Familiares*. September, 1954 in ACENF.

4. Ibidem. Between 1947 and 1956 the records collect frequent signs of the paternalism of the company. Interview with Julio Aneiros, 1991.

lack of respect and rejection of the authority of heads and managers despite the frequent economic penalties that sort of behavior involved<sup>5</sup>.

At the end of the 1950s, the Spanish economy began a phase of liberalization with the opening to the outside and its integration into international markets. The need for increased industrial productivity had implied the rationalization and modernization of production processes at its industrial unit and the introduction of elements of economic stimulation and wage incentives for workers, which in turn forced to make labour market and labour relations more flexible. The new economic objectives also intensified exploitation of the work-force with the changes experienced by working hours and shift work, work organization and new rhythms of production with a decline of real wages by the decrease of supplementary remuneration, overtime, bonuses and premiums.

The law on collective agreements of 1958 institutionalized collective bargaining for the first time in Spain, which opened up the possibility to negotiate wage tables, overtime, the working day and other aspects of working conditions. The law did not liberalize labour relations which would continue under the supervision of the State and would be controlled by the State Union, also called Vertical Trade Union, which would grant the authorization to start agreement negotiations. In this new context the workers, with no freedom of association and no right to strike or demonstrate, had a limited capacity to put pressure during the negotiating process, which was in the hands of the shop stewards who on the whole maintained an attitude of accommodating to the interests and the proposals of the company.

Despite the limits that the labour stage pre-

5. The records of the Safety and Health Committee and those of the Commission for the Distribution of Family Bonuses contain frequent references to fines for these attitudes. And the interviewed workers, Julio Aneiros and Francisco González Vidal, 1991, also refer to them; also Manuel Amor Deus in *Archivo Historia del Trabajo-Fundación 1º de Mayo*, Madrid, henceforth AHTF1M.

sented, the activists of the Communist Party perceived that the implementation of the mentioned law opened new ways to promote collective actions in those factories where they already had a stable organization. And that was the case of Bazán when the union elections of 1960 were convened. The work carried out during the second half of the 1950s helped to consolidate a small group of about 100 workers, some of whom were already prepared to accept a certain prominence in the factory. So the direction of the Communist Party, faced with the possibilities of organizational growth both in the shipyard and in the city, sent a person in order to coordinate, strengthen the propaganda apparatus and ensure that the strategy of political opposition and the lines of work to be developed in the factories were already internalized among their militants<sup>6</sup>. The labour leaders were also aware of the opportunity offered by the collective bargaining for the development of their strategy and they understood the importance that their representatives in the Work Council were going to have, as they would be allowed time to improve the relationship with the workers, to give briefings, know their aspirations, discuss their claims<sup>7</sup>.

The agreements negotiation could become an essential instrument to develop any collective action at the factory. With an eye on those prospects for political action, they prepared

6. For the organization of the Communist Party in Bazán see José Gómez Alén, *As Comissões Obreiras de Galicia e a conflictividade laboral durante o franquismo*, Xerais, Vigo, 1995; Víctor Santidrián, *Historia do PCE en Galicia, 1920-1968* E. do Castro, Sada, 2002 and Francisco González, *Paco Balón. Memorias de un comunista ferrolano*, E. do Castro, Sada, 1999.

7. The means of propaganda of the Communist Party, since the beginning of the 1950s, gathered the outlines of its strategy of opposition to the dictatorship and emphasized the need to combine the use of legal instruments, delegates, shop-stewards and later on collective bargaining with clandestine and illegal action resources. See in this regard: Letter from the Central Committee to the party organizations and activists, July 1952 or texts in *Mundo Obrero*, *La utilización de las posibilidades legales*, June 1954; *Las Comisiones Obreras*, May, 1955 and *El enlace sindical y las Comisiones Obreras*, January 1956.

a unitary candidacy around a programme of wage claims against the economic measures of the Government and “they suggested that the company pay the salary they paid before the Stabilization Plan, including premiums, overtime and other bonuses on the eight-hour workday”, together with other political and social demands: democratization of unions; rights of assembly and strike; guarantees for delegates in the exercise of their function and amnesty. The result was a remarkable success for the candidacy that received thousands of votes and allowed several militants and Communist sympathizers enter the Company Work Council and the Health and Safety Committee<sup>8</sup>.

The moment the new delegates joined the Work Council, a tide of complaints emerged from all sections and workshops. They were defended by the new shop stewards, who imposed a new dynamic of operation and demanded regular meetings so that the management response would be quicker than it used to be. A large part of the protests came from boil and casting workshops, mechanics, machinery and mounts afloat, where there was a greater number of discerning workers who collectively presented those claims. Most of the demands would claim better working conditions to reduce work accidents; the renewal of health services or the recognition of economic bonuses for hazardous work, toxicity, premiums for production or recognition of occupational categories<sup>9</sup>.

Most often the company stretched the time for the answer to the limit, which caused a constant clash with the representatives. They used various forms of pressure, demanding at the same time the union rights that the law

8. Records of the Company Work Council, *Actas Jurado Bazán* Bazán, 7 December 1960 and Record of Safety and Health Committee, February 1961 in ACENF. For the strategy in political struggle and the election programme see *Documentos y Programa del Partido Comunista de España, VI Congreso*, January 1960 and *Lucha Obrera*, No. 10, August 1960.

9. *Actas Jurado Bazán* 1959-1965 in ACENF.

granted them: a place to meet, trade union time within working hours, a mailbox to collect suggestions or complaints from workers; above all, they defended the right to inform the workers of all what was discussed inside the Work Council, their decisions and their deliberations. The company opposed this point strongly and in general rejected claims or delayed solutions to the problems posed.

Daily conflicts and the negative attitude of the management accounted for its constant confrontation with shop stewards and for the increasing unrest that settled in part of the labour force. Discontent, even though it was confined to worker representative bodies and to the shipyard facilities, was to become the basis of the process of social awareness upon which new labour disputes and new modes of action would blossom at the beginning of the 1960s, at the time when the workers' socio-political objectives and activity met with the social unrest and the necessary motivation for building collective action. It was then when, between 1961 and 1962, for various reasons there emerged three focuses of conflict that took the company and the city by surprise because of their dimension, their collective meaning and the diversity of the actions undertaken. The first one originated in the company maintaining a rating within the metallurgical industry that meant wage discrimination for the workers in the shipyard since all metal workers had higher salaries than those in Bazán, including those working in its auxiliary enterprises

That discrimination triggered a dispute which included meetings, threats of resignation on the part of the delegates, slow work, and partial strikes during four months until the company agreed to the demands. The second conflict originated in the workers rejecting the restructuring of the workday and its effects on the value of the working hour, which in practice meant the elimination of overtime. Again their leaders activated social mobilization until the mediation of the Minister of Labour imposed an agreement favourable to the workers and

contrary to the proposals of the company. Already in 1962, coinciding with the movement of solidarity with the mining strikes in Asturias, the dispute was developed within the framework of collective bargaining, which would finally end up favouring workers without actually reaching a signed agreement, because the application of the so-called Rules of Forced Compliance granted them the same wage levels that the company was ready to accept<sup>10</sup>.

At this stage of confrontation, both the management and the workers put into operation their instruments of pressure. While the company used the threat of disciplinary measures or the closure of workshops and resulting dismissals, the activists broadened their repertoire of collective action moving in many directions: they held meetings with political and labour authorities in the province and even with the Minister of Labour; meetings and briefings with the rest of the work force in the shipyard; worker committees; put their demands in writing and signed them; in the Work Council they pressed the company with different threats inside and with attacks on production in the form of slow work, partial strikes or boycotting the completion of overtime.

The small victories encouraged the activists to strengthen their strategy of political struggle to improve their mobilization capacity to defend their occupational interests. The beginning of the new industrial unrest meant a qualitative leap in the forms of social organization. The labour leaders proved that they had passed the period of learning the new rules of the game in the employment relationship while showing the possibilities of the scope of mobilization used, reinforcing at the same time their organizational resources to advance the process of consolidation of the *Comisiones Obreras*, workers commissions. This task occupied most of their efforts in the following years and allowed them to recruit new activists who

10. In José Gómez Alén, 1995, op. cit.: 74-78; *Actas Jurado Bazán*, January 1961 to September 1962 and interview with Julio Aneiros, 1991, op. cit.



could take the risks that clandestine militancy in the Communist Party entailed, especially actions of protest. In that sense their main task was to meet the workers' occupational aspirations and difficulties to tie them to the political fight against the dictatorship.

Meanwhile the Government was also trying to adapt to the new times and to the strikes that swept through the big Spanish industrial centers in the early 1960s. Forced to acknowledge the existence of collective dispute and strikes, they amended some aspects of labour legislation with the adoption of new rules for conciliation and arbitration in collective labour relations; the reform of the Penal Code and the establishment of the Tribunal of Public Order in 1963<sup>11</sup> mitigated the seriousness of the charge of sedition for participating in strikes.

1966-1972. Collective action. From inside the shipyard to the city streets.

As a result of all the agitation work and previous social organization the candidacy of the *Comisiones Obreras* got most of the shop stewards in the union elections of 1966, significantly expanding their influence in the Work Council and in the Health and Safety Committee. Backed by that broad support in the shipyard they had an optimal scenario for collective action and for the development of their strategy of political struggle against the dictatorship. They had a stable organization, which was part of a movement already reaching the city and the rest of Spain, present in all the workshops and sections. They had a consolidated leadership sufficiently known in the factory, who had the respect and trust of all the workers and a significant number of activists willing to assume the responsibility of leading any labour protests and face the risks involved, which often meant immediate dismissal or imprisonment. On the whole, they

11. BOE, December 1961 and Law of procedure of formalization, conciliation and arbitration in collective labour relations, November 1962.

formed a political network devoted to increase their organizational resources to strengthen the *Comisiones* in the shipyard and to increase its capacity of social mobilization.

The permanent activity of recruiting new activists, the daily labour trouble that generated complaints of all sorts coming to the Work Council and the collective disputes which arose in the second half of the 1960s, helped the workers commissions in Bazán to get such magnitude and variety of resources that their influence went beyond the shipyard walls and would be determinant in all labour disputes in the region. Their leaders designed and decided the type of mobilization to use at every moment in the conflict. They managed to make a coherent ideological and political movement of industrial protest, to take it beyond labour unrest and place the grievances and employment aspirations on a global framework that facilitated the development of a socio-political anti-Franco conscience, following the trail marked by the strategy of the Communist Party in the fight against the dictatorship. During those years their resources grew considerably in and out of the shipyard. They had a very basic propaganda apparatus to print flyers, bulletins, leaflets, handouts, to distribute in the shipyard, whereupon the slogans of mobilization came to all sections of the naval factory very quickly<sup>12</sup>. It was hidden in a place only known by those in charge of propaganda, who also had a unit outside with duplicators where the underground press -*Mundo Obrero*, *Nova Galicia*, *A voz do Pobo*- was printed. They circulated in the shipyard together with quite a few Marxist books which formed the underground library the leaders had arranged to encourage a politically militant social conscience. The distribution network was also used as a solidarity network when need forced them to raise money for workers and their families.

In those years they managed to also extend their influence to other social sectors that

12. Francisco González, 1999, op. cit. and Rafael Píllado in AHTF1M.

would collaborate in certain phases of the conflicts as “influential allies”. They contacted some journalists and newspaper editors that were ready to face occupational hazards and disseminate worker claims, disputes and strikes so as to maintain social tension and encourage citizen solidarity. Another sector that counted was formed by some priests in working-class neighbourhoods, contributing significant resources like parish rooms and churches for clandestine meetings as well as help to raise funds for the strikers<sup>13</sup>. Some lawyers formed a third group. They even had a law firm in Ferrol whose owner was one of the Communist Party leaders in the city<sup>14</sup>. The contribution of the lawyers went beyond the legal defence of workers before labour courts when it came to dismissals or the Tribunal of Public Order when they were accused of conspiracy, demonstration and illegal propaganda. Those offices became spaces of freedom where they could hold either legal or illegal meetings in order to prepare strategies for negotiating collective agreements on the advice of lawyers or to devise modes of action or to circulate propaganda and mobilization slogans<sup>15</sup>.

Both the shipyard spatial structure and the mobility of workers across workshops, slipways and dykes facilitate personal relationships. Different tasks are performed in small groups and there is time to talk while in the changing rooms, at breaks, in the dining rooms or during visits to the medical services or to the toilets, which allows the workers to share concerns, labour troubles and interests and to give shape to common objectives. The discreet but permanent contact with coworkers

13. Pedro Lago, *La construcción del movimiento sindical en sistemas políticos autoritarios. Las CCOO de Galicia 1966-1975*, La Catarata, Barcelona, 2011.

14. José Gómez Alén, *Rafael Báñez Vázquez. El derecho como forma de compromiso ético con la democracia* in José Gómez Alén and Rubén Vega García (Coords.) *Materiales para el estudio de la abogacía antifranquista, VI*. Fundación Abogados de Atocha, Madrid, 2010:33-69

15. *Ibidem*, VI. I y II.

helps strengthen friendship bonds to gradually lead them into the organization through small contributions like delivery of leaflets or the Communist paper *Mundo Obrero*, get them to read it and then pass it to others; bring them to a meeting or encourage them to join in small actions of propaganda. Once a certain level of commitment was achieved, participation in collective action would vary depending on individual incentives and prospects of personal improvement and also on the level of risk each one was willing to take. From sporadic supporters who would join a strike or a temporary stoppage at a certain moment, to those who fully cooperated and took an active role in launching strikes and other actions both at the shipyard and in the streets of the city<sup>16</sup>. The mobility inside the shipyard and the bonds among the rank and file, as well as favouring the recruitment of human resources, helped the distribution of instructions and the practice of the snake as a tactical way to launch any action in the naval factory<sup>17</sup>.

At the time when economic or labour conditions in Bazán demanded it, all the accumulated resources and the already tested action repertoire worked in the same way as in past conflicts. It was in the second half of the 1960s, when the company was going through a phase of economic difficulties due to the drop in its backlog and presented several employment regulations records that meant the dismissal of 62 trainees and the closure of the civil works section, affecting 1,162 workers. The rejection of the labour leaders to accept the records was the spark that ignited two collective disputes which for months put the direction of Bazán face to face with the shop floor, who jointly decided to fight against the dismissals. The *Comisiones Obreras* used all their resources and its members contacted the press to have their proposals published, held

16. José Gómez Alén, *Manuel Amor Deus, Unha biografía da resistencia obreira ao franquismo*, Fundación 10 de Marzo, Santiago, 2008.

17. Rafael Pillado in AHTF1M and José M. Iglesias in Pedro Lago's personal archive

meetings with labour and political authorities of the province, sent a commission to Madrid to meet with the Minister of Labour, carried out strikes and brought the conflict to the street with concentrations and demonstrations of thousands of workers, at the same time engaging the solidarity of other factories in the region and also that of citizens; they raised funds for the fired workers a task in which the priests of working-class neighbourhoods played a significant part. Once again *Comisiones Obreras* would manage to avoid lay-offs.

The weight of the Workers Commissions of Bazán was such that their support would be essential in the resolution of conflicts in other factories such as *PYSBE*, *Peninsular Maderera* and *MEGASA* whose various labour problems had the whole region of Ferrol on edge between 1969 and 1971. Activists from the naval factory, some of them already labour leaders in the area, supported their demands, designed the strategy and rehearsed new actions by incorporating their own wives, who would participate in the sit-ins in the cathedral, met with the authorities and the press, help extend economic solidarity and perform different actions to spread social unrest, as was the distribution of leaflets at markets and in working-class neighbourhoods. The result was again positive for the workers but some of the best known leaders were punished, dismissed from their trade union posts in the factory Work Council, arrested and prosecuted in the Tribunal of Public Order for their involvement in the demonstrations<sup>18</sup>.

The repression which the Government exerted against the *Comisiones Obreras* since the Supreme Court banned them, was exploited by Bazán Direction to keep the punished leaders away from the shipyard while transferring the rest of the leaders from their usual stations so that they would not influence other work-

18. José Gómez Alén, 1995 op. cit.:131-142. Memories of these conflicts in *Latidos de vida y de conciencia. Memorias colectivas de Rafael Pillado*, Fuco Buxán, Ferrol, 2012.

ers. However, these measures did not prevent the complete victory of their candidacy in the union elections of 1971 where the activists of *Comisiones* occupied all posts for trade union delegates<sup>19</sup>. At that time they had enough potential to replace their leaders with other young people without weakening the direction of the labour movement; they kept their resources and instruments in one piece and controlled all the associative fabric of the city as a sort of counter-power against the political and social elite that had dominated the urban landscape ever since the Civil War.

Very soon, in September 1971, the new delegates would prove their ability by preparing a protest programme, spreading it all over the yard and discussing it in assemblies. Once approved, they assumed the task of defending it at the Works Council, discussed it at shop-floor meetings and planned the strategy of bargaining and struggle for the Collective Agreement that they had decided, for tactical reasons, would be just for the factory in Ferrol. The failure to reach an agreement with the company led them to carry out a strategy of pressure that would grow steadily. With all their forces in operation they began by presenting briefings signed by more than 1,000 workers demanding the return of the dismissed leaders; they lodged an appeal before the General Secretary of the OSE in Madrid, they held general assemblies or sector meetings and rallies in front of the Management offices. The negative attitude of the company was intensifying the confrontation and the intensity of collective actions. The delegates in charge of the conflict managed to get all the workers to boycott the 12-hour-day, despite the resulting economic loss, and increased pressure with daily stops in the first days of March. The company resorted to repression and punished six delegates by suspending their wages and their jobs which provoked immediate reaction from workers who rallied before the Direction quarters and refused to leave the factory while they

19. *Acta Jurado Bazán*, 24 August 1971 in ACENF.

were not given a positive response to their demands and disciplinary measures were lifted. At the escalation of tension within the shipyard the management allowed the police to enter the shipyard and the workers were dispersed with extreme violence. That decision aggravated the situation and protest demonstrations moved to the streets causing clashes with the police. The company decided to close the shipyard and on March 10 the workers, having found the gates locked, marched towards the neighbouring shipyards to call for the solidarity of the other factories in the area. Intercepted by a company of armed police they refused to disperse and the confrontation was unavoidable. It ended up with two workers shot dead by the police and more than 40 wounded. Outrage gripped a city in shock by the horror of repression that would halt all activities in solidarity with the workers. They buried their dead in a mood of extreme strain for the uncertainty of the situation and the possible risk of a military intervention. Ten days later the factory opened its doors and more than 6,000 workers had to lodge individual appeals to be reinstated. More than 100 had been laid off, among them all the delegates and leaders of *Comisiones Obreras*, who were imprisoned. Six of them would be tried first by a martial court in Ferrol and again in 1975 by the Tribunal of Public Order in Madrid <sup>20</sup>.

While repression decapitated and momentarily paralyzed the *Comisiones Obreras* and the collective action in Bazán, all previous mobilizing work had developed a social and democratic consciousness in its work-force that remained intact in all sections of the shipyard and that in a very short time allowed their workers to replace all the sacked activists and regain their ability for collective mobilization which would show in the following years in the negotiation of new agreements and in the continuous struggle for amnesty and democratic freedoms until the death of the dictator.

.....  
 20. José Gómez Alén y Víctor Santidrián, *O 10 de marzo. Unha data na Historia*, Noroeste, Santiago, 1997.



## The Oil Workers' Strike and the Iranian Revolution (1978 – 1979)

Peyman Jafari\*

### Introduction

The strikes in the oil industry played a pivotal role during the Iranian Revolution of 1978-1979. While mass demonstrations had started in January 1978, the Shah's regime had managed to steer through the political crisis by a combination of concession and repression. However, when strikes started to emerge in Iran's major industries from September 1978 and reached their zenith in November and December, the crisis of the state became existential. The strikes in the oil industry disrupted and then paralyzed the normal functions of the state by squeezing its main source of revenue. As one Western ambassador noted at the time in Tehran, "Iran's oil supplies are the regime's jugular vein. To cut these supplies is to cut the Shah's throat."<sup>1</sup>

1. Steven Strasser, Loren Jenkins, and Jeffrey Antevil, «Iran: At the Brink?», *Newsweek*, 13 November 1978.

\* PhD candidate, International Institute of Social History

Despite their importance, the Iranian oil strikes of 1978-1979 have received little attention apart from few articles.<sup>2</sup> These strikes, however, deserve a more detailed historical scrutiny, for at least two reasons. First, the oil strikes are an important moment in the history of the Iranian working class, which has suffered from a lack of interest on the part of historians and social scientists. Second, as Ahmad Ashraf and Ali Banuazizi pointed out back in 1985, the literature on the Iranian Revolution has more often focused on "the long-term structural causes (...) the role of the Shi'ite Islam in providing the revolution with an indigenous, powerful and coherent ideology, or particular foreign and domestic factors that may have influenced the course and outcome of the revolution." Less attention has been given to the "methods and resources for revolutionary mobilization, the social composition of the political coalition at different stages of the revolu-

2. The best available source in English is There are a number of articles in Persian, which are written by political activists who participated in the strikes. There is one book available in Persian, which, however, suffers from the institutional and political goal of its publisher, namely the promotion of the idea that the revolution and the strikes resulted from the leadership qualities of Ayatollah Khomeini: Saeed Taeb, *Az E'tesab-E Karkonan-E San'at-E Naft Ta Piruziye Enqelab-E Eslami [from the Oil Workers' Strike until the Victory of the Islamic Revolution]* (Tehran: Markaz-e Asnad-e Enqelab-e Eslami, 1382/2003).

tion, and the manner in which many diverse segments of Iranian society formed a united front against the Shah in the final phases of the revolution.”<sup>3</sup> Although social movement and revolution studies have made a shift in the past two decades, paying more attention to the role of agency, its cultural, ideological, and organizational dimensions, few studies have attempted to study the Iranian Revolution at the level of micro-mobilization.<sup>4</sup>

Addressing these gaps in the historiography of the Iranian labor movement and the 1979 revolution, this paper explores the dynamics of the oil strikes, and focuses on the informal and formal organizations through which oil workers were mobilized from September 1978 until the fall of the Pahlavi monarchy. The first section provides an overview of oil workers’ protests and organizations before the revolution, because historical experience and memory is an important factor in understanding the emergence of new waves of labor activism. The second sections looks into the changes in the numbers and social composition of the workforce in the oil industry before the Iranian Revolution. The third section is an account of the oil strikes and their demands from September 1978 until February 1979. The fourth section explores the formal and informal organizations and networks that emerged during the oil strikes. The fifth section evaluates the role of the oil workers’ organizations in the emergence of dual power in late 1978 and early 1979.

It should be noted that the latter two parts of this article are far from being complete. They present some of the results of my ongoing research that hopefully in later stage can provide a fuller account and analysis. The sources used for this article include newspapers, publications of oil workers and political organi-

3. Ali Ashraf and Ali Banuazizi, «The State, Classes and Modes of Mobilization in the Iranian Revolution,» *State, Culture, and Society* 1, no. 3 (1985): 3.

4. Studies that do have this focus include: Charles Kurzman, *The Unthinkable Revolution in Iran* (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 2004).

zations, reports of SAVAK and the American embassy in Tehran (Annual Labor Reports), interviews with former oil workers and secondary sources such as memoirs.

## Oil workers’ protests and organizations before the revolution

Protests and organizations have a long history among oil workers, beginning just few years after the establishment of the oil industry in 1908, and reaching highpoints in the mass strikes of 1929,<sup>5</sup> 1941-1946 and 1951-1953.<sup>6</sup> In the two decades following the 1953 coup d’état against Mohammad Mossadeq and the repression of the National Front, the communist Tudeh party and trade unions, there were only few instances of collective labor protests among oil workers. A slow-down protest in the metal drum plant of Abadan Refinery in October 1965 was quickly settled when the Consortium of the major international oil companies agreed to pay a “difficult work” allowance demanded by the workers. In March 1969 construction workers at the Abadan Petrochemical Plant walked off the job in protest against limitation of New Year bonus payments to new workers. They returned to their work after the measure was rescinded. While major collective actions like strikes were absent during this period, workers used other means to make their voice heard. Most importantly, oil workers wrote letters to the Complaint Commission of the Majles (the Iranian parliament), the Senate, or even the Shah directly, often adopting the Shah’s ideological discourse of “progress” and “modernization” in order to demand their fare share.

5. Stephanie Cronin, «Popular Politics, the New State and the Birth of the Iranian Working Class: The 1929 Abadan Oil Refinery Strike,» *Middle Eastern Studies* 46, no. 5 (2010). Jalil Mahmudi and Nasser Saeedi, *Shoq-E Yek Khize-E Boland. Nokhostin Ettahadiyeha-Ye Kargari Dar Iran [the Excitement of a Great Leap. The First Trade Unions in Iran]* (Tehran: Qatreh, 1381/2002).

6. Ervand Abrahamian, *Iran between Two Revolutions*, Princeton Studies on the Near East (Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1982); Habib Ladjevardi, *Labor Unions and Autocracy in Iran* (Syracuse, N.Y.: Syracuse University Press, 1985).

This low level of collective action should be placed within the social and political context of the 1960s. First, due to a constant economic growth and a conscious policy to pacify oil workers through the provision of relatively high wages, pensions schemes, insurances and health care, the social conditions of oil workers improved.

Second, the state pursued a two-pronged industrial relations strategy. On the one hand it repressed any independent trade unions activism and created a climate of fear among workers through SAVAK surveillance. In Abadan Refinery, for instance, the “industrial relations department” worked closely with SAVAK. SAVAK reports reveal that its informants observed the activities in and around the refinery very closely.<sup>7</sup> On the other hand the state created controlled channels for collective bargaining. The Labour Law, which was drafted in consultation with the International Labour Organization (ILO) and was ratified on 17 March 1959, allowed blue-collar workers to form trade unions.

When in 1964 the government started to encourage the formation of trade unions throughout the oil industry, only the Tehran Refinery Workers Union was in existence. In that year, the Consortium agreed to organize a series of training seminar for its managers about collective bargaining and trade unions in anticipation of the wage negotiations scheduled for March 1966. In 1965, fifteen syndicates had been formed in the oil industry, including five in Abadan Refinery, but the Labor Ministry had delayed their official registration. In August 1966, the government finally registered eleven of the fifteen oil syndicates so they could partake in the biannual collective agreement negotiations. By 1971 there were 397 yellow trade unions, twenty-six of which belonged to blue-collar oil workers.<sup>8</sup> In 1978, the number of official unions had reportedly increased to 1,023 such.<sup>9</sup> These

7. The Abadan Institute of Technology and its Islamic Association, and the official syndicate were SAVAK’s favourite targets.

8. *Labor Legislation, Practice and Policy. Ilo Mission Working Paper Ix*, (Geneva: ILO, 1973).

9. Fred Halliday, *Iran : Dictatorship and Development*, A Pelican Original (Harmondsworth: Penguin, 1979), 203.

yellow trade unions were organized in a way to deliberately fragment the workforce, not only across one industry but also within a single workplace.

Third, following the defeat of the oil nationalization movement of 1951-1953 in which oil workers had played an important role, the morale of oil workers dropped to low levels. This lack of confidence was reinforced by the dismissal of thousands of oil workers in the 1960s. The oil company had come to view these workers as “superfluous” due to probably three reasons. After the repression of the National Front and Tudeh the oil company the external pressure on the oil company to provide employment eased, and with the introduction of new technologies it could increase production with less workers. Moreover, the increasing international competition on the oil market created incentives to raise productivity and lower costs. While this policy created resentment, in the short it intimidated oil workers and discarded those who had some experience in activism, contributing to the disciplining of the workforce.

Fourth, the state propagated an ideology of labor patriotism that while raising the social status of workers subordinated them to the authoritarian benevolence of the Shah. This approach was clearly stated in publications like *The Iranian worker in today’s Iran*: “The Iranian worker has a high and respected status in today’s Iranian society...[because of] the attention for labor issues and all policies that place the Iranian worker on a level... that he deserves... in the era of ‘the Great Civilization.’”<sup>10</sup> The same view was expressed by Labor Minister Moini at the Third Iranian Labor Congress of May 1976, attended by 2,350 workers’ representatives: “workers would strive to work harder, improve their skills and raise productivity in an effort to repay their debts to the Shahanshah.”<sup>11</sup>

The fifth factor was the pervasive division between *kargars* and *karmands*, which roughly translate into blue-collar and white-collar

10. N.N., *Kargar-E Irani Dar Iran-E Emruz [the Iranian Worker in Today’s Iran]* (Tehran: Markaz-e Tahqiqat 1977), 124-25.

11. Halliday, *Iran : Dictatorship and Development*, 206.



workers. This division involved inequalities that were institutionalized at every level of the oil industry and the social life of oil workers, from different wages to separate housing. These inequalities created resentment among blue-collar workers, but they also undermined the oil workers' ability to take collective action.

After 1970, the mood among the Iranian working class at large began to change and the number of strikes increased. During a meeting with industrialists on 22 October 1975, the Minister of Labor declared that the number of strikes had increased from 2 in 1969-1970, to 12 in 1970-1971, to 20 in 1971-1972, reaching almost 50 in 1972-1973.<sup>12</sup> According to another report, the number of strikes rose from a "handful in 1971-73 to as many as 20 or 30 per year by 1975." This trend is confirmed by a study of Ahmad Ashraf based on leftist publications, which shows the number of workers' collective actions, mainly strikes, increased from a handful in 1970-1973 to more than 40 in March 1976 to March 1977, before dropping in 1977-1978 as the revolutionary process started to get momentum (Figure 1). Factors that contributed to this trend were escalating inflation, especially the cost of renting, and workers' rising expectations fuelled by higher oil incomes and the Shah's

pro-worker rhetoric, including promises to increase wages. Most importantly, the fact that the Shah's regime was oppressive and dependent on American imperialism was an important source of discontent among broad layers of the population. In the oil industry, both aspects were represented by the presence of the intelligence service SAVAK and foreign managers.

The trend of a growing number of collective actions was apparent in the oil industry as well. Based on leftist newspapers and the Annual Labor Reports of the American Embassy in Iran, I have counted six strikes in 1970-1977. On 24 March 1970, workers in Abadan Refinery and its port in Mahshahr went on strike in protest against the introduction of a new job classification scheme. On 17 September 1973, again a strike was organized in the Abadan Refinery, which inspired a strike in the Tehran Refinery ten days later. The strike ended with a significant wage rise for the workers. The strike in the Abadan Refinery was organized by the central workshop workers and lasted three weeks. The main demands included a five-day working week of 40 hours; collective agreements to be reached by genuine representatives of the workers; increase of the food ration in goods and not cash. Eghbal,

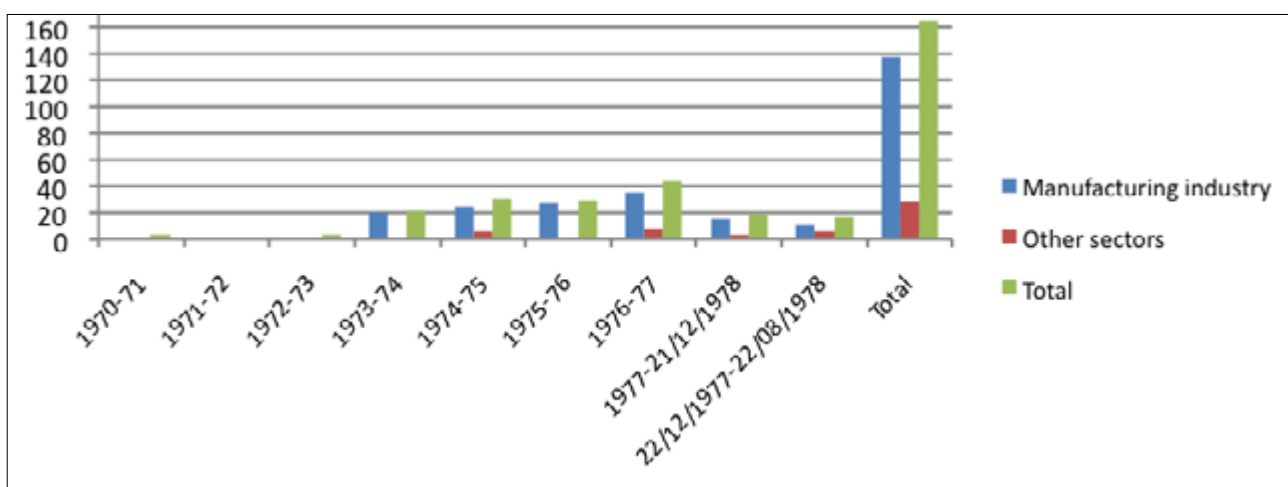


Figure 1 - Number of workers' collective actions, March 1971 – August 1978. Source: Ahmad Ashraf (2010).

12. Quoted in *Ghiyam-e Kargar: Organ-e kargari-ye sazaman-e mojahedin-e khalgh-e Iran*, No. 2. Esfand 1354/February 1976, 38.

the director of the National Iranian Oil Company (NIOC) agreed to increase the wages, but the strike was repressed and its main leaders, Babakhan Mohagheghzadeh, Majid Jasemiyani and Hooshang Ramzi were exiled to Khorasan.<sup>13</sup>

In March 1974, the oil company's announcement that workers would only have three holidays for the Iranian New Year (20/21 March) triggered a strike during which workers demanded better payment for overwork, regular transport, and a wage increase for those who worked at a height of five meters. In mid-June 1974 another strike broke out in the Tehran Refinery, but the authorities intimidated the workers back to work by threatening to fire the strike leaders and the union representatives. On 13 January 1976 around 300 blue-collar workers of the central workshop and overhaul maintenance of Abadan Refinery went on strike, partially to demand payment for technical work, which they argued was done by them, while *karmands* were rewarded.

### Changes in the labor force

At this stage, it is important to consider three aspects of the workforce in the oil industry, which can help us understand why a significant number of oil workers was receptive to ideas that promoted a revolutionary transformation in 1978-1979. First, after a decade of decline the number of oil workers started to increase rapidly in 1973 (Figure 2). This sudden increase was probably due to the government's attempt to use the oil industry as a means of employment policy. Second, the concentration of oil workers had increased in the 1960s due to the "satellization" of the ancillary activities (repair and maintenance, transport etc.) of the oil fields around the urban centers, most im-

portantly Abadan, Ahwaz and Tehran.<sup>14</sup> As a result of both factors, the disruptive potential of oil workers increased considerably. It is not unreasonable to assume that even in the absence of big collective struggles oil workers were aware of this disruptive potential, given the policy of the government to provide relatively high wages and social welfare programs in the oil industry. This was especially noticeable as the government made concessions after every strike in the 1970s.

Third, the workforce didn't change only in numbers but also in its composition as a young generation entered the oil industry in the 1970s. One part of this generation, mostly the blue-collar workers, was the sons of oil workers. Unlike their fathers, however, their mentality had not been shaped by the defeat of the oil strikes of 1951-1953. They were better educated – most of them were trained in the Abadan Technical School – and expected much better lives. Another part of this generation were the young white-collar workers, many of whom had come into contact with radical political ideas during their education at the Abadan Technical Institute or one of Iran's universities.<sup>15</sup> Not surprisingly, members from both groups played a leading role in the oil strikes.

### The oil strikes

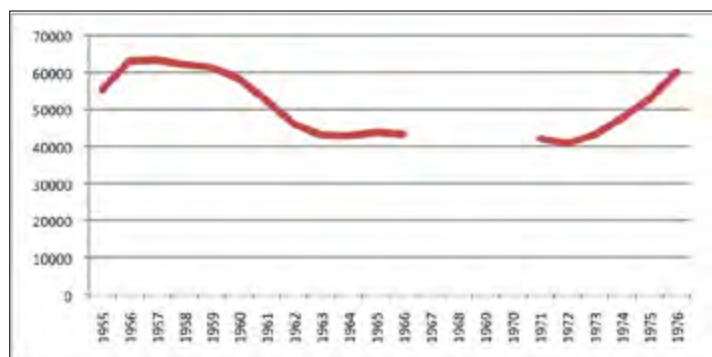


Figure 2 : Number of oil workers, 1955 - 1976

13. Mohammad Mazra'ekar, «'Etesab-E Kargaran-E Naft Dar Sal-E 57 Va Zamineha-Ye An. Bakhsh-e Avval [the Oil Workers' Strike in 1978-1979 and Its Causes. Part I],» *Kargar-e Komanist*, no. 78 (21 February 2008).

14. Alexander Melamid, «Satellization in Iranian Crude-Oil Production,» *Geographical Review* 63, no. 1 (1973).

15. Author's interviews with oil workers.

In early 1977, a relative relaxation of state repression allowed the opposition to organize protests, and the impressive economic growth of the first half of the 1970s turned abruptly into recession and high inflation (Figure 1), triggering a sense of “relative deprivation.” These factors made mass mobilization against the Shah a real possibility, which was realized by an activist network and a growing sense of a “viable movement.”<sup>16</sup>

From June 1977, a number of non-confrontational protests such as petitions and meetings were organized to demand civil and political liberties, but mass protests started in January 1978 and rapidly spread to Iran’s major cities. The oil workers’ strikes developed from September 1978 and continued with some intervals until February 1979.

At their zenith, the oil strikes involved tens of thousands of workers in the oil fields of south-western Iran, and in the refineries, the distribution centres and the offices of major cities. The first protests among oil workers during the revolution occurred in early September 1978 when workers at the Tehran refinery demanded higher housing allowances as compensation for the rent increases, which they claimed had quadrupled over the recent months. After the government ignored their protests, they erected tents in front of the refinery on September 8. The following morning government troops opened fire on demonstrators who had gathered on Jaleh Square, killing dozens. This massacre (Black Friday) was an important trigger for the further spread and politicization of the oil strikes. The next day, some 700 workers in the Tehran refinery went on strike demanding not only higher wages but also an end to the martial law.

On September 20, 1978, workers of the Consumptive Cooperative Organization of the Oil Industry, which operated a network of shops, started a strike that lasted for a number of weeks. They demanded the same rights and benefits as the workers of the oil company. By the end of September the strikes had spread among oil workers

16. Charles Kurzman, *The Unthinkable Revolution in Iran* (Cambridge, Mass.: 2004).

in Isfahan, Shiraz, Tabriz Abadan, Khark and the oil fields of Ahwaz, Gachsaran and Aqajari.<sup>17</sup> This prompted the SAVAK, the Shah’s secret police, to report that the oil strikes “have no precedent in recent years; the strikes must have developed among workers in the national oil company very quickly.”<sup>18</sup> In an addendum, SAVAK reported 21 strikes in the oil industry in the second half of September 1978, which it said involved around 11,000 oil workers at this point.<sup>19</sup> However, this first wave of oil strikes ebbed away by early October 1978 because of a combination of repression, government concessions, and a lack of organization on the part of the oil workers.

A new wave of oil strikes emerged after the white-collar workers of the “materials department” and the “laboratory department” in Abadan refinery staged a protest on October 16, 1978. The ensuing crackdown by government troops and the arrest of around 70 workers prompted solidarity strikes by other refinery workers.<sup>20</sup> These events led to a solid oil strike in Khuzestan and the refineries in the rest of the country, lasting more or less continuously for four weeks from October 18 to November 14, 1978, when an estimated 60 percent of the striking oil workers returned to work.<sup>21</sup> This second wave of oil strikes came to an end

17. H. Movahed, *Do sal-e akhar: reform ta enqelab [the Last Two Years: From Reform to Revolution]* (Tehran: 1363/1984), 185.

18. SAVAK, “Report on workers’ strikes,” Mehr 4, 1357/September 26, 1978, document 3562-۴, Archives of the Iranian Institute for Contemporary Historical Studies (hereafter cited as ICHS Archives), Tehran.

19. SAVAK, “Report on workers’ strikes,” 1357/September 26, 1978, document 2-3562-۴, ICHS Archives, Tehran.

20. Ahmad Ashraf, «Kalbod shekafi-ye enqelab,” *Goftogu*, no. 55 (2010). According to another report by leftist activists 140 people were arrested but this number appears to be a gross exaggeration: Razmandegan-e azadiye tabaqeh-ye kargar [Fighters for the Liberation of the Working Class], “Gozareshi az ‘etesabat-e qahremanane kargarane san’at-e naft-e jonub [A Report of the Heroic Strikes of the Southern Oil Industry],” document 14274, Archives of the Centre of the Documents of the Islamic Revolution (hereafter cited as CDIR Archives), Tehran.

21. Nicholas Gage, *New York Times*, 14 November 1978.

as the government threatened to arrest strikers, substituted strikers with technical personnel from the navy, forced some workers back to work at the point of the bayonet, and the emerging organization among oil workers was still too weak to react effectively.

Having established a stronger organizational structure by late November, mainly through the involvement of experienced workers in Ahwaz, Abadan and Tehran, the oil workers resumed their strikes in early December with a walkout in the Abadan refinery. The recently established Common Syndicate of the Workers of the Iranian Oil Industry declared on December 15, 1978: "Because we oil workers are witness to the savage pillage and robbery of our national wealth by imperialism, we are determined to stop the production and export of oil by withdrawing our labor and by preventing [others to] work so that the fifth column of the enemy is unable to continue the destruction of our lives without taking into account the rage of the Iranian nation."<sup>22</sup> This time, the oil workers rejected any compromise or negotiation and continued their strike until the fall of the Shah. In another statement the oil workers declared: "In unity with the fighting people of Iran, the purpose of our strike is to destroy despotism and eliminate the influence of foreigners in our country, and create an independent, free and progressive Iran. These goals are the indisputable rights of the people. The people shall utilize all the means of self-sacrifice to achieve these goals."<sup>23</sup>

This immediate period before and following the fall of the Shah saw the emergence of trade unions and councils (*shoras*), which took partial control over the production and introduced democratic elections in the workplace. These organizations were, however, side-lined by a combination of repression and integration as the Islamic Republic consolidated its power, especially after Iraq invaded

Iran in August 1980.

A careful reading of the demands of oil workers during this period, early September 1978 to early February 1979, shows that they were quite specific and fall into four categories: economic issues, inclusion issues, workplace politics and general politics. Economic issues included higher wages and non-payment of benefits and housing allowances,<sup>24</sup> shortage of company houses, bonuses for technical work and weather conditions, payment for lunch during work,<sup>25</sup> inequalities in the National Iranian Oil Company between white-collar and blue-collar workers.<sup>26</sup> Inclusion demands were related to equal employment rights in the oil industry. Issues related to workplace politics included the dismissal of a number of managers who were accused of corruption, the dismissal of foreign staff in the oil industry,<sup>27</sup> and the establishment of independent trade unions. Political demands transcending the workplace included: the fusion of NIOC and the Oil Services Company of Iran (OSCO) into a new company,<sup>28</sup> end of curfew, release of all political prisoners, the dissolution of SAVAK, opposition against American and British imperialism, and stopping the sale of oil to Israel

24. «Kargar-e sherkat-e naft dar Ahwaz emruz kar nakardand [Oil Workers in Ahwaz Didn't Work Today],» *Ettela'at* Mehr 1, 1357/September 23, 1978, 31.

25. «E'teraz-e kargar-e sherkat-e naft [Protest of Oil Company Workers],» *Ettela'at* Mehr 2, 1357/September 24, 1978].

26. «Moj-e 'etesab dar chand shahr [Wave of Strikes in a Number of Cities],» *Ettela'at* Mehr 13, 1357/October 5, 1979.

27. «'Etesab-e karkonan-e san'at-e naft dar khuzestan gostareh yaft [The Strike of Oil Workers in Khuzestan Grows],» *Ettela'at* Aban 2, 1357/October 24, 1978.

28. «'Etesab dar sanaye' naft gostareh yaft [The Strikes in the Oil Industry Grow],» *Ettela'at* 8 Aban 1357/30 October 1978. OSCO was owned by a consortium of international oil companies that was responsible for the exploration, development and production of crude oil and natural gas; the processing of natural gas liquids, and transportation to and loading at the several crude oil and product export terminals.

22. Communiqué of the United Syndicate of the Workers of the Iranian Oil Industry, 2 Dey 1357/23 December 1978, document 33408001, CDIR Archives, Tehran.

23. Quoted in: Mansoor Moaddel, «Class Struggle in Post-Revolutionary Iran,» *International Journal of Middle East Studies* 23, no. 03 (1991): 323.

and South Africa due to their racist policies.

## Organization of the strikes

As the fragmented development of the strikes illustrates, there were no national organizational structures in place when the strikes started. Even in an industrial center like Ahwaz, different groups took strike action separately, and started to communicate and coordinate only as the strikes developed. The coordination between different locations was even less articulate. For instance, the staff employees in Ahwaz had heard about the strike in Abadan on 15 October 1978 but they could not get confirmation.<sup>29</sup>

The absence of a national organization was mainly caused by the government's policy of controlling and fragmenting trade unions. As part of its authoritarian industrial relations, the Shah had allowed the establishment of trade unions that functioned under the surveillance of SAVAK. There were 397 official trade unions in 1971, including 26 unions for blue-collar workers in the oil industry (white-collar workers didn't have the right to join unions).<sup>30</sup> This fragmentation was even present at plant level. In Abadan Refinery, for instance, there were four trade unions in 1978. The leadership of some of these unions was infiltrated by SAVAK. The radical union of the "central workshop" of Abadan Refinery was repressed following a strike in 1973. The trade union of Tehran Refinery, however, was still very active and militant when the revolution started.

In addition to repression, labor activism suffered from the strategic orientation of the left in the 1960s and 1970s. Many students and young workers who became politically active on the left, were attracted to the guerrilla-struggle. Hence their efforts were not directed towards building workplace organizations and networks, but towards secretly supporting the armed struggle against the Shah.

29. Iranian oil worker, p.293.

30. Fred Halliday, «Iran: Trade Unions and the Working Class Opposition,» *Middle East Research and Information Project (MERIP)*, no. 71 (1978): 11.

As a result of political repression, judicial restrictions and strategic weaknesses, labor activists were not able to create organizational structures before the advent of the revolution in 1978. It was only during the strike wave starting in September of that year, that strike committees and independent unions emerged. Some of these built on existing formal and informal networks that were already in place. Formal organizations were mainly the official trade unions and the Islamic Associations of students, especially those in Tehran and Abadan. Informal networks were mainly based on workers and activists of various political currents. These included Tudeh party members and sympathizers, activists of new communist organizations, and sympathizers of political Islam who were influenced by Ayatollah Khomeini or the lay intellectual 'Ali Shariati.

Strike committees were the first forms of organizations that emerged during the oil strikes. On 14 October 1978 a strike committee was established in Abadan Refinery, and a week later another emerged in Ahwaz.<sup>31</sup> For the first time, white-collar workers (staff) were able to organize their own union. In October 1978, the management of the oil company and the government allowed the staff workers in Ahwaz to found the Association of Oil Industry Staff Employees. For every 50 employees, one representative was elected, with a maximum number of three or four representatives in departments with more than 200 employees. The elections were organized by listing four or more workers as candidates for every position. A founding member explained the process: "The representatives were not elected by secret ballot. The vote took place in front of everyone. We put up a list on the wall. People came and signed their names next to the name of their preferred candidate. There were usually five or six candidates per position. The first duty of these representatives was to organize the association of professional and office wor-

31. «Shoraha Va Enqelab-E 57 [the Shoras and the 1979 Revolution],» *Jahan-e Novin*, no. 4 (Bahman 1388/January-February 2010).

kers. So, we called this body the Organizing Committee of Oil Industry Staff Employees.”<sup>32</sup> After collective discussions, the Association of Oil Industry Staff Employees formulated the following list of demands<sup>33</sup>:

1. End martial law
2. Full solidarity and co-operation with striking teachers
3. Unconditional release of all political prisoners
4. Iranization of the oil industry
5. All communications to be in the Persian language
6. All foreign employees to leave the country
7. An end to discrimination against women staff employees and workers
8. The implementation of a law recently passed by both houses of parliament dealing with the housing of all workers and staff employees
9. Support for the demands of the production workers, including the dissolution of

#### SAVAK

10. Punishment of corrupt high governmental officials and ministers
11. Reduced manning schedule for off-shore drilling crews

Initially, the Association of Oil Industry Staff Employees was very loosely organized as the members were mainly engaged in organizing the strikes and the maintenance of the oil installations. Their energy was also consumed by internal debates about whether to produce oil for domestic consumption, and whether facilities such as hospitals, parts of telecommunication, emergency repair teams (to avoid explosions) should be kept in operation.<sup>34</sup> The

32. Iranian Oil Worker, «How We Organized Strike That Paralyzed Shah’s Regime. Firsthand Account by Iranian Oil Worker,» in *Oil and Class Struggle*, ed. Petteer Nore and Terisa Turner (London: Zed Press, 1980), 293.

33. Terisa Turner, «Iranian Oil Workers in the 1978-79 Revolution,» *ibid.*, 282.

34. Iranian Oil Worker, «How We Organized Strike That Paralyzed Shah’s Regime. Firsthand Account by Iranian

Organizing Committee of the Association of Oil Industry Staff Employees had around 60 members. They started to coordinate the strikes by organizing meetings with representatives of the production workers (in Ahwaz).<sup>35</sup>

While in Abadan and Ahwaz workers organized their activities through strike committees, the workers of the refineries in Tehran, Shiraz, Kermanshah and Tabriz established the Common Syndicate of the Workers of the Iranian Oil Industry in early December 1978. In a statement, this syndicate declared on 15 December 1978: “Because we oil workers are witness to the savage pillage and robbery of our national wealth by imperialism, we are determined to stop the production and export of oil by withdrawing our labor and by preventing [others to] work so that the fifth column of the enemy is unable to continue the destruction of our lives without taking into account the rage of the Iranian nation.”<sup>36</sup> In another statement they added: “In unity with the fighting people of Iran, the purpose of our strike is to destroy despotism and eliminate the influence of foreigners in our country, and create an independent, free and progressive Iran. These goals are the indisputable rights of the people. The people shall utilize all the means of self-sacrifice to achieve these goals.”<sup>37</sup>

The rapid emergence of organizational structures during the revolution raises an important question: how is it possible that despite the organizational weaknesses in the 1970s, oil workers managed to create their own organizations in a relatively short period? There were at least four factors that contributed to the emergence of a network of labor activists and a certain level of coordination. First, the labor process in the refineries created the basis for solidarity among workers of different refineries.

Oil Worker,» *ibid.*, 294.

35. *Ibid.*, 295.

36. Communiqué of the United Syndicate of the Workers of the Iranian Oil Industry, 2 Dey 1357/23vDecember 1978, document 33408001, CDIR Archives, Tehran.

37. Quoted in: Mansoor Moaddel, «Class Struggle in Post-Revolutionary Iran,» *International Journal of Middle East Studies* 23, no. 03 (1991): 323.

Once a year, every refinery had to undergo a major maintenance procedure (overhaul). This required a large number of workers, which were brought in from the other refineries. This process gave refinery workers the opportunity to know each other and exchange information. In a similar way, workers employed in the maintenance departments, were sent to various locations, and the opportunity to link up with their colleagues. Second, the refineries were connected through an internal communication system (telephones). Oil workers could use this communication channel, although this was not always possible due to the watchful eye of the supervisors. However, as the control mechanisms within the workplace weakened during the strikes, workers could use the internal phone lines with greater ease. Third, the existence of collective bargaining, syndicates and political organizations prior to the revolution had helped to create a modest network of labor activists.<sup>38</sup> Fourth, due to migration some workers had retained their contacts with colleagues in their previous workplace. This was for instance the case with the some of the leaders of the Tehran Refinery workers (e.g. Yadollah Khosroshahi who before working in Tehran had worked in Abadan).

### Oil workers and dual power

The strikes had transformed the oil industry into an alternative source of political and social power, controlled by the committees and unions of the oil workers. From December 1978, oil workers gradually took control over the oil production in the refineries. In various places the strike committees and the unions negotiated directly with the government authorities. This was probably the first time that in a developing country, workers took control

38. Auyb Rahmani, «Chera-I Va Mo'zalha-Ye Taghir-E Sharayet-E Kar-E Naftgaran - Goftogu-Ye "Saman-E No" Ba Esmail E. Az Kargaran Ghadimi-Ye Sherkat-E Melli-Ye Naft-E Iran [Reasons and Challenges of the Changes in the Working Conditions of Oil Workers – Interview by Saman-E No with Esmail E. One of the Former Workers of the National Iranian Oil Company],» *Saman-e no*, no. 11-12 (1389 [2010]): 57-58.

over oil production.

However, oil workers' control over production was politically limited and mediated by other social forces. On 29 December, Ayatollah Khomeini ordered the establishment of a committee headed by Mehdi Bazargan, the leader of the Liberation Movement of Iran (an Islamic, liberal and nationalist political organization), to coordinate the oil strikes. By this move, Khomeini gave a sign that not the regime but he was in charge of the developments and that he held the key to the immediate future after the fall of the Shah. Bazargan referred to this step, as a measure to take "control of the oil strikes." According to Bazargan, the people of Khuzestan and the oil workers endorsed the five-person's committee under his leadership, despite the sabotage of "leftist elements."<sup>39</sup> Khomeini's move to take control over the oil strikes was indeed resisted by some workers and leftist organizations. On 16 January 1979, the day that the Shah left Iran, oil workers announced: "Oil workers are a part of the Iranian working class and the greatest ally of progressive, anti-despotic and anti-imperialist strata. (...) Considering the decisive role of workers, especially workers in the oil industry, throughout the antidespotic struggles, the future government is obliged to consider the interests of the working class."<sup>40</sup> The formation of this coordination committee was a very significant moment that shaped the outcome of the revolution. It could be argued that if there had been a stronger national organization of oil workers in place by December 1978, they could have taken a lead in influencing the direction of the revolution by representing the workers' organizations. These organizations, *shoras* (councils), had emerged in dozens of important workplaces.<sup>41</sup> However, while

39. Mehdi Bazargan, *Enqelab-E Iran Dar Do Harekat [the Iranian Revolution in Two Moves]* (Nehzat-e Azadi, 1363 [1984]), 68.

40. *Kayhan*, 16 January 1979.

41. Asef Bayat, *Workers and Revolution in Iran : A Third World Experience of Workers' Control* (London: Zed, 1987).

workers were gaining more control over their workplaces, no political expression of workers' control developed in the national arena, giving Ayatollah Khomeini and his supporters the opportunity to develop their own political power vis a vis the Pahlavi state.

Except the oil strikes coordination committee, Khomeini's political power had two other important institutions. As neighborhoods committees emerged all over the country, providing security and services, supporters of Khomeini increasingly managed to bring these under their control. On a national level, Khomeini formed the secret Revolutionary Council and 4 February 1979 he appointed Mehdi Bazargan as Prime Minister of the Provisional Government. Less than two weeks before the collapse of the regime on 11 February 1979, a group of oil workers declared that a workers' representative should be included in the Revolutionary Council:

"Just as workers have played a crucial role in the current revolutionary situation, they should participate the day after the revolution when it is time for the genuine construction; this is only possible by workers' participation in the political affairs of the country. The first step would be taken by the participation of a workers' representative on the revolutionary council. The coordination and organization of historic strikes in small and large factories by workers themselves indicates their political and cultural maturation. They believe that, led by Ayatollah Khomeini, they will take control of their factories in the days after the revolution and forever leave behind the exploiters and the imperialists. The revolutionary council should be composed of university members, educators, bazaaris, clergy, peasants, strike councils, and other social strata. Just as these people fight next to each other in the streets without questioning each other's political beliefs, opinions, tastes, or social class, so is their blood shed and intertwined."<sup>42</sup>

Tehran oil workers published a similar state-

42. *Kayhan*, 30 January 1979.

ment that reminded the future of government of the crucial role played by the oil workers. They demanded the dissolution of yellow trade unions, a new labor law that recognized workers' independent organizations, and the revision of the oil company regulations. These steps, they argued, needed workers' participation.<sup>43</sup>

After the fall of the Shah, *shoras* developed in various places in the oil industry, most importantly Abadan Refinery, giving expression to workers desire to participate in the decision making. However, as the new state consolidated its power and appointed new managers in the oil industry, workers' control was abolished. The state officials and management used repression, social integration and ideological justification to take control over the oil industry and weaken the workers' organizations. The start of the Iran-Iraq war in late August 1980, and the physical destruction of Abadan Refinery and the dispersion of its workforce, was a crucial moment in this process.

## Bibliography

**Abrahamian, Ervand.** *Iran between Two Revolutions*. Princeton Studies on the Near East. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1982.

**Ashraf, Ahmad.** "Kalbodshekafi-Ye Enqelab: Naqsh-E Kargar-E San'ati Dar Enqelab-E Iran [Anatomy of the Revolution: The Role of Industrial Workers in the Iranian Revolution]." *Goftogu*, no. 55 (2010): 55-123.

**Ashraf, Ali, and Ali Banuazizi.** "The State, Classes and Modes of Mobilization in the Iranian Revolution." *State, Culture, and Society* 1, no. 3 (1985): 3-40.

**Bayat, Asef.** *Workers and Revolution in Iran : A Third World Experience of Workers' Control*. London: Zed, 1987.

**Bazargan, Mehdi.** *Enqelab-E Iran Dar Do Harekat [the Iranian Revolution in Two Moves]*. *Nehzat-e Azadi*, 1363 [1984].

43. *Kayhan*, 31 January 1979.



**Cronin, Stephanie.** “Popular Politics, the New State and the Birth of the Iranian Working Class: The 1929 Abadan Oil Refinery Strike.” [In English]. *Middle Eastern Studies* 46, no. 5 (2010): 699-732.

**Halliday, Fred.** *Iran : Dictatorship and Development*. A Pelican Original. Harmondsworth: Penguin, 1979.

**Iranian Oil Worker.** “How We Organized Strike That Paralyzed Shah’s Regime. First-hand Account by Iranian Oil Worker.” In *Oil and Class Struggle*, edited by Petter Nore and Terisa Turner, 293-301. London: Zed Press, 1980.

**Kurzman, Charles.** *The Unthinkable Revolution in Iran*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 2004.

**Labor Legislation, Practice and Policy. Ilo Mission Working Paper Ix.** Geneva: ILO, 1973.

**Ladjevardi, Habib.** *Labor Unions and Autocracy in Iran*. Syracuse, N.Y.: Syracuse University Press, 1985.

**Mahmudi, Jalil, and Nasser Saeedi.** *Shoq-E Yek Khize-E Boland. Nokhostin Ettehadiyeha-Ye Kargari Dar Iran [the Excitement of a Great Leap. The First Trade Unions in Iran]*. Tehran: Qatreh, 1381/2002.

**Mazra’ekar, Mohammad.** “‘Etesab-E Kargar-e Naft Dar Sal-E 57 Va Zamineha-Ye An. Bakhsh-e Avval [the Oil Workers’ Strike in 1978-1979 and Its Causes. Part I].” *Kargar-e Komonist*, no. 78 (21 February 2008).

**Melamid, Alexander.** “Satellization in Iranian Crude-Oil Production.” *Geographical Review* 63, no. 1 (1973): 27-43.

**N.N.** *Kargar-E Irani Dar Iran-E Emruz [the Iranian Worker in Today’s Iran]*. Tehran: Markaz-e Tahqiqat 1977.

**Rahmani, Auyb.** “Chera-I Va Mo’zalha-Ye Taghir-E Sharayet-E Kar-E Naftgaran - Goftogu-Ye “Saman-E No” Ba Esmail E. Az Kargaran Ghadimi-Ye Sherkat-E Melli-Ye Naft-E Iran [Reasons and Challenges of the Chang-

es in the Working Conditions of Oil Workers – Interview by Saman-E No with Esmail E. One of the Former Workers of the National Iranian Oil Company].” *Saman-e no*, no. 11-12 (1389 [2010]): 53-65.

**“Shoraha Va Enqelab-E 57 [the Shoras and the 1979 Revolution].”** *Jahan-e Novin*, no. 4 (Bahman 1388/January-February 2010): 16-17.

**Taeb, Saeed.** *Az E’tesab-E Karkonan-E San’at-E Naft Ta Piruziye Enqelab-E Eslami [from the Oil Workers’ Strike until the Victory of the Islamic Revolution]*. Tehran: Markaz-e Asnad-e Enqelab-e Eslami, 1382/2003.

**Turner, Terisa.** “Iranian Oil Workers in the 1978-79 Revolution.” In *Oil and Class Struggle*, edited by Petter Nore and Terisa Turner. London: Zed Press, 1980.

## El conflicto como propuesta de negociación salarial en la Argentina post-convertibilidad

Facundo Barrera\*

### 1. Introducción

Las transformaciones científico-técnicas ocurridas en el capitalismo global a partir de mediados de la década del setenta del siglo pasado indujeron lecturas que cuestionaron la centralidad de la categoría trabajo, la clase obrera se encontraba en franca desaparición (Gorz, 1990; Habermas, 1971). La retracción de la cantidad de trabajadores manuales, el achicamiento de las horas de trabajo poco calificado de la mano de la incorporación de nueva tecnología y el incremento de la participación del sector servicios, entre otros elementos, llevaba al confinamiento de los trabajadores tra-

dicionalmente más activos en lo que a resistencia se trata: los trabajadores manuales del sector industrial. Las luchas de base material perdían espacio a manos de problemáticas tan diversas como las de género, ambientales, estudiantiles o indígenas. Así, se cuestionaba el lugar de la organización de los trabajadores como protagonista del conflicto, postulando la necesidad de estudiar estos nuevos actores de la dinámica social (Villarreal, 1996, citado en Iñigo Carrera, 2008; Offe, 1992).

En el orden interno, las políticas implementadas en los setenta -liberalización financiera, apertura comercial y avance por sobre los derechos de los trabajadores-, profundizadas en la década de los noventa, consolidaron el dominio del capital por sobre el conjunto de los trabajadores. Las condiciones de valorización más favorables aparecen con la resolución de la crisis económica de 2001, epílogo de la más profunda y trágica revancha clasista que llevaron a cabo los sectores dominantes de nuestro país (Basualdo, 2008).

Las transformaciones en las condiciones de valorización del capital impusieron cambios en la configuración de las relaciones asalariadas de nuestro país. Aparecen de manera generalizada las formas de contratación por plazo determinado, sin aportes jubilatorios, obra social ni derecho a sindicalizarse. El aumen-

\* Licenciado en Economía (UNLP) / Magister en Economía Política con mención en Economía Argentina (FLACSO) :: Becario del Centro de Estudios e Investigaciones Laborales (CONICET) : e-mail: [fbarrera@ceil-conicet.gov.ar](mailto:fbarrera@ceil-conicet.gov.ar).

to de la precarización -fenómeno que en una de sus aristas ha sido estudiado a través del concepto de informalidad-, impuso en nuestro país que al menos una tercera parte de los trabajadores no pudiera afiliarse a un sindicato desde principios de los años noventa del siglo pasado<sup>1</sup> (Barrera, 2012).

En función de las nuevas características del ciclo de valorización del capital en nuestro país, se deduce un diagnóstico común: debido a los cambios en la estructura y la base socioeconómica de las luchas, los sindicatos deben dejar de ser considerados articuladores principales del conflicto.

El presente trabajo se enmarca en una investigación más amplia acerca de los determinantes del poder de negociación de la clase trabajadora, procurando examinar cuáles son las lecciones generales que se desprenden de los patrones del conflicto en nuestro país. En primer lugar, se pretende poner en cuestión la noción previamente señalada observando, en el marco de la negociación salarial, la relevancia de la organización sindical. En segundo lugar, la dinámica de los sindicatos -particularmente lo referido al poder que detentan-, ha sido estudiada a través de la tasa de sindicalización. Sin embargo, existen al menos dos motivos por los cuales buscar nuevas formas para dimensionar tal dinámica. Por un lado, existiría una tendencia a que se modifiquen las formas de participación de los trabajadores, lo que involucra el compromiso de afiliación. Por el otro, existe abundante bibliografía que señala distorsiones en las fuentes de información y relevamientos puntuales e incomparables entre sí, lo que impone problemas en la medición de la tasa. En consecuencia, un segundo objetivo del trabajo es elaborar una *proxi* del poder de los trabajadores, a través de las dimensiones organización (sindical) y

.....  
 1. Las estimaciones de no-registro de los trabajadores se han mantenido por encima del 30% desde principios de los años noventa, llegando a su valor máximo del 50% luego de la salida de la crisis 2001-2002. Hacia finales del año 2010, aún el 35,2% de los asalariados se encontraba en la informalidad.

acción (no sindical), como categorías complementarias en el análisis de los conflictos laborales.

Metodológicamente, se trabaja con la base de datos sobre conflictos laborales para el período 2006-2010, elaborada por el Ministerio de Trabajo, Empleo y Seguridad Social de la Argentina (MTEySS). A través de inferencia descriptiva se busca realizar una radiografía del conflicto, estando interesados en particular, por aquel que involucra las demandas salariales, sean sindicales o no.

En la segunda sección, se presenta el marco de análisis con el que se realiza la investigación. Esto involucra marco teórico y consideraciones metodológicas acerca del objeto de estudio. En la tercera sección, se examina la evidencia empírica relevante destacando distintas aristas del conflicto laboral en la Argentina, para luego en una cuarta sección, presentar las reflexiones finales del artículo.

## 2. Marco analítico:

La etapa económica actual está signada por la crisis-recuperación por un lado, y la reactivación de las políticas públicas de administración de los salarios, por el otro. Luego de la salida de la crisis 2001-2002, las condiciones de rentabilidad del capital provistas por una devaluación real de alrededor del 40% (reducción de costos unitarios de producción), y la fuerte demanda internacional de nuestros *commodities* (inflada por la especulación), permitieron un proceso de crecimiento sostenido que se prolongó hasta nuestros días. En segundo lugar, las políticas de administración salarial, fundamentalmente centrada en la fijación del salario mínimo y la reanudación de la negociación salarial centralizada a nivel de actividad (ambas instituciones relegadas durante los noventa), han fortalecido el poder de negociación de los trabajadores (Marshall, 2010).

En el marco de los procesos de formación de clases, el conflicto asume un papel de decodificador de los rasgos de gestación de fuerza social y política, donde opera un proceso que

va desde la fuerza de trabajo individual en un mercado, a la constitución de un actor colectivo en un escenario institucional y de relaciones de fuerzas sociales y políticas (Gómez, 2000). En este proceso se contribuye específicamente a la consolidación del actor obrero por medio de un efecto de cohesión, donde la relativa homogeneidad en términos salariales o profesionales, da lugar a un actor de clase. De esta forma se le da relevancia a la toma de conciencia, la cual importa en términos de la constitución de una acción colectiva que permita el crecimiento y la consolidación de la organización de los trabajadores (Zapata, 1986). La dimensión de la organización, ligada al desarrollo sindical, es ineludible si se entiende como condición *sine qua non* para lograr una acción colectiva a gran escala, lo que implica aceptar que el conflicto no surge del estallido de individuos encolerizados sino que es fruto de un proceso colectivo (Shorter & Tilly, 1986). En este sentido, Hobsbawm (1979) afirma que las “explosiones” en los movimientos sociales europeos coinciden con el surgimiento de nuevas organizaciones y con la adopción de nuevas ideas, direccionamientos políticos, tanto en las previamente existentes como en las nuevas.

La tasa de sindicalización, construida a partir de la cantidad de afiliados cotizantes a los sindicatos sobre la cantidad de trabajadores en condiciones de sindicalizarse, ha sido utilizada como indicador de la organización de los trabajadores y *proxi* del poder de clase. Sus determinantes pueden buscarse priorizando explicaciones de carácter macroeconómico como los cambios en la orientación de política económica y laboral, el crecimiento del empleo o el aumento del empleo asalariado registrado (Senén González, Trajtemberg, & Medwid, 2010; Trajtemberg, Senén González, & Medwid, 2008), o bien a nivel de los individuos (Delfini, Erbes, & Roitter, 2011; Marshall & Groisman, 2005).

Sumado a los elementos de carácter exógeno -aquellos que no pueden ser controlados por

las decisiones de los sindicatos-, se han estudiado los endógenos concluyendo que las estrategias sindicales de afiliación para la primera década del 2000, no tuvieron impacto en el incremento de la sindicalización (Marshall & Perelman, 2008). Sin embargo, también se destaca el impacto positivo de la presencia de delegados gremiales en la empresa (Marshall & Groisman, 2005; Senén González et al., 2010; Trajtemberg et al., 2008)

En distintos estudios que utilizan el mencionado indicador, se señala que a pesar de los duros reveses sufridos por las organizaciones de trabajadores desde el Golpe Cívico-Militar en adelante, que impusieron estrategias defensivas, el avance no pudo ser definitivo. Mientras que desde los primeros años de la década pasada existe una recomposición del poder sindical (Basualdo, 2008; Etchemendy & Collier, 2007; Marshall, 2006; Montuschi, 2007; Senén & Medwid, 2007)4,19]]}}}, {«id»: 313, «uris»: [«http://zotero.org/users/406519/items/A7U6U4FU»], «uri»: [«http://zotero.org/users/406519/items/A7U6U4FU»], «itemData»: {«id»: 313, «type»: «article-journal», «title»: «Golpeados pero de pie: Resurgimiento sindical y neocorporativismo segmentado en Argentina (2003-2007).

No obstante, a pesar de su importancia teórica, en lo que se refiere a la medición de la tasa existe bibliografía concluyente para señalar que tanto por ciertas distorsiones existentes en las fuentes de información, como por los relevamientos puntuales e incomparables entre sí, deben realizarse con cautela las afirmaciones que involucren los movimientos intertemporales de la cantidad de afiliados (Godio, 2000; Marshall, 2001a; Torre, 1972).

Alternativamente es posible utilizar las dimensiones de organización (sindical) y acción, como dimensiones complementarias. Esta línea argumental sigue los planteos realizados por Wallerstein & Western (2000), quienes sostienen que deben tomarse en cuenta variables que complementen la tasa de sindicalización a través de elementos vinculados con

la participación de los trabajadores. En este sentido, Prieto Rodríguez & Miguélez Lobo (1995) sostienen para el caso español que existe una tendencia a que se modifiquen las formas de participación de los trabajadores, lo que involucra la pérdida de vínculo directo con el compromiso de afiliación. La conformación del poder de los trabajadores descansa en ambas, por lo que *a priori* interesa realizar un análisis que las contemple y contenga. En lo que se refiere a la Argentina, un reciente estudio de Delfini et al. (2011) ha incorporado al análisis de los determinantes de la afiliación, la participación de los trabajadores en actividades sindicales, la participación en instancias de negociación colectiva y el grado de conocimiento del Convenio Colectivo de Trabajo (CCT).

En este marco indagaremos el conflicto laboral en Argentina, interesados en echar luz sobre la disputa por los ingresos que allí se expresa. Los trabajadores, en tanto fuerza social, pueden ganar o perder capacidad de intervención colectiva, lo cual repercutirá en la puja por los salarios (Marshall, 2001a). Conocer las características del conflicto actual, nos permitirá aportar elementos para repensar los actores principales del proceso y la propia dinámica vinculada con la determinación de los salarios.

### *La medida del análisis*

Las huelgas han representado un eje articulador de los estudios sobre el conflicto social dado su papel de índice o expresión de la lucha de clases (Edwards, 1993). El retiro de los trabajadores de sus puestos de trabajo -significado último de la huelga-, constituía una herramienta primordial para expresar sus reclamos, particularmente, en tiempos de escaso reconocimiento de las organizaciones y representaciones obreras. Allí, los reclamos se encontraban mayormente vinculados al conflicto industrial.

No obstante, a partir de la decimoquinta Conferencia Internacional de Estadísticos del Trabajo realizada en enero de 1993 (OIT, 1993), se re-

conoce el “el surgimiento de nuevas formas de acciones reivindicativas y la necesidad de que sean abarcadas por las normas estadísticas nacionales e internacionales”. Siguiendo este criterio, las estadísticas oficiales del MTEySS incorporan a partir del año 2006 la construcción de una base de datos sobre conflictos laborales. La definición de una nueva unidad de análisis, el *conflicto laboral*, intenta trascender las limitaciones del concepto de huelga, las cuales tendrían su origen en la administración de los conflictos por parte de los organismo de gobierno y su eficacia en establecer instancias de “prevención” de las interrupciones de trabajo. Estos sistemas de canalización institucional invisibilizarían algunos conflictos ya que los trabajadores recurrirían a ellos por medio de un aviso o manifestación pública, y de esa manera, buscarían movilizar el aparato estatal de mediación para no llegar a la interrupción del trabajo (Palomino, 2007).

La elaboración de indicadores sobre conflictos laborales no es nueva en el MTEySS sino que se remonta a comienzos del siglo XX, donde se reunía información estadística sobre huelga y otras formas de acción de los trabajadores en el ámbito de la Capital Federal. Sin embargo, el relevamiento ha presentado numerosas interrupciones, lo que no permite contar en la Argentina con una serie oficial de mediano y largo plazo.

La fuente de datos que se construye a partir de mediados de la década pasada, procesa información publicada en 125 medios de prensa de todo el país, a los que se agregan medios especializados en noticias gremiales<sup>2</sup>. La amplia cobertura, tanto numérica como geográfica, permite pensar que tienden a resolverse problemáticas como la subestimación de la magnitud global de conflictos y el menor peso relativo asignado a los relevamientos de conflictos sucedidos en el interior del país. Estos problemas se encontraban presentes en los relevamientos que, ante la ausencia de in-

.....  
2. El análisis pormenorizado de esta fuente de información puede leerse en Palomino (2007).

formación originada por el propio Estado, con enorme esfuerzo realizaban distintos grupos de investigación (Ghigliani, 2009)<sup>3</sup>.

En nuestro análisis restringimos el período al que presenta la propia fuente de información (2006-2010). De todas maneras, a lo largo del trabajo no se organizarán los argumentos en función de los picos y los valles de la serie, lo que requeriría un paneo más amplio, sino que se tratara de divisar tendencias de los datos agregados, y no guarismos absolutos.

### 3. Distintas caras, un mismo conflicto.

Durante los años 2006-2010 se registraron un total de 10.377 conflictos laborales. El período mostró una tendencia ascendente de los mismos, aunque con una amplia variabilidad en los registros anuales. Entre puntas, se evidenció un crecimiento que superó el 25% (Gráfico 1).



**Gráfico 1:** Conflictos laborales, cantidad (eje principal) y tasa de variación anual (eje secundario). Años 2006-2010. Argentina. Fuente: Elaboración propia en base a datos del MTEySS.

Ciertamente, analizando los conflictos que provienen del ámbito laboral, no podemos conocer la relevancia de las cifras mencionadas para el conjunto del conflicto social. Sin embargo, diversos estudios que han analizado los rasgos del conflicto en la Argentina postulan la preeminencia de las acciones de los asalariados (Etchemendy & Collier, 2007),

3. A pesar de ello, el presente trabajo no pretende realizar un análisis de los movimientos de la serie de conflictos, lo cual evita tener que realizar el supuesto de que la posible subestimación que aún pudiera subsistir, se mantenga contante.

incluso para la década del noventa (Iñigo Carrera & Cotarelo, 2000), donde el mercado de trabajo presentó altas tasas de desocupación y subocupación, y donde se produjo el mayor retroceso de la actividad industrial, tradicional escenario huelguístico.

En segundo lugar, una tendencia ascendente del conflicto –más allá del valor porcentual exacto- debe ser destacada, dado que en la década pasada países de la región como Brasil, Perú, Chile o Méjico, exhibieron una tendencia inversa (IEFE, 2012).

	Cantidad	%	% Acumulado
<i>Demanda de mejoras salariales genéricas</i>	3895	37,5	37,5
<i>Demanda de mejoras salariales específicas</i>	686	6,6	44,2
<i>Pagos adeudados</i>	1620	15,6	59,8
<i>Negociación o Paritaria (Salarial)</i>	232	2,2	62,0
<i>Despidos o renovación de contrato</i>	1177	11,3	73,3
<i>Regularización del Contrato Laboral</i>	661	6,4	79,7
<i>Condiciones y Medio Ambiente Laboral</i>	765	7,4	87,1
<i>Trato Discriminatorio o Sanciones</i>	284	2,7	89,8
<i>Reclamos por representación</i>	155	1,5	91,3
<i>Negociación o Paritaria (no salarial)</i>	164	1,6	92,9
<i>Demandas de seguridad</i>	120	1,2	94,1
<i>Otras demandas</i>	617	5,9	100,0
<b>Total</b>	<b>6439</b>	<b>100</b>	

**Cuadro 1:** Conflictos laborales según reclamo principal. Años 2006-2010. Argentina. Fuente: Elaboración propia en base a datos del MTEySS.

#### i. El carácter de las demandas salariales.

Dado nuestro interés en analizar los conflictos vinculados con la negociación de los salarios, buscamos precisar cuáles están directamente relacionados. Así, de las 10.377 observaciones iniciales, los conflictos salariales –integrados por las categorías *Demanda de mejoras salariales genéricas y específicas, pagos adeudados y negociación o paritaria vinculada con lo salarial*- ascienden al 62% de la muestra, con un total de 6.439 observaciones (Ver Cuadro 1).

#### ii. Acción y organización.

Al mismo tiempo, nos interesa conocer los conflictos vinculados con la estrategia de la organización sindical (dimensión organización), y aquellos que aunque no estén impulsados por sindicatos, puedan resultar relevantes para el análisis del poder de los trabajadores (dimensión acción). Dado que las acciones

que llevan por reclamo principal la cuestión salarial poseen distintos orígenes según el tipo de organización involucrada, nos es posible establecer estas categorías.

Los trabajadores profesionales y no profesionales (técnicos, operativos y no calificados), han establecido un gran número de organizaciones intermedias a través de las cuales defender sus derechos laborales. La estructura sindical es compleja y muestra diversa composición según cuáles sean los trabajadores representados, si corresponde al ámbito privado o estatal, o según se trate de instituciones de primer grado (uniones/asociaciones), segundo (federaciones) o tercer grado (confederaciones). A esta estructura hay que sumar las formas organizativas que no poseen inscripción gremial o personería y que aun así canalizan los reclamos: *comisiones internas, autoconvocados, asambleas, Agrupaciones o listas internas, Otras agrupaciones y trabajadores con organización "espontánea"*.

	(A) Cantidad	%	% Acum.	Distrib. % H26	(B) Cantidad H26	(A) + (B)	% Acum.
Sindicatos, Uniones, Asociaciones	4447	69,1	69,1	7,9	911	4558	76,9
Federaciones	188	2,9	72,0	,3	22	210	80,2
Frentes o Coaliciones	827	9,7	81,7	1,1	72	899	91,0
Comisiones internas o Delegados	106	1,6	83,4	,2	12	118	92,9
"Autoconvocados"	132	2,1	85,4	,2	15	147	95,1
"Asambleas"	9	,1	85,6	,0	1	10	95,3
Agrupaciones e listas internas	20	,3	85,9	,0	3	23	95,7
Otras agrupaciones	59	,9	86,8	,1	7	66	96,7
Trabajadores con organización "espontánea"	186	2,9	89,7	,3	22	208	99,9
sin dato (a)	665	10,3	100,0				
Total	6429	100			911	6429	

**Cuadro 2:** Reclamos salariales según tipo de organización. Años 2006-2010. Argentina Fuente: Elaboración propia en base a datos del MTEySS.

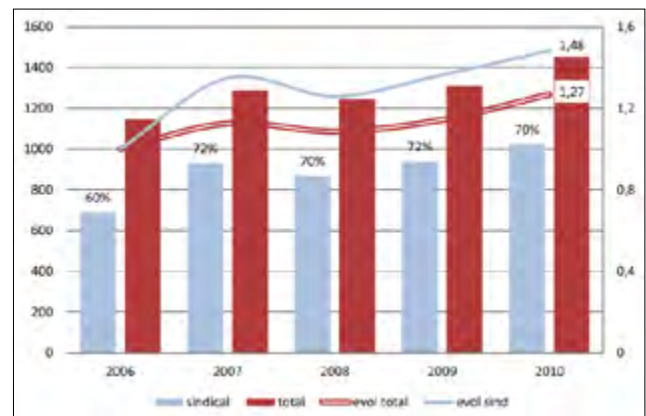
En el Cuadro 2 observamos que 7 de cada 10 reclamos salariales son impulsados por *Sindicatos, Uniones, Asociaciones*, las que concentran alrededor de 4500 conflictos registrados entre los años 2006 y 2010<sup>4</sup>. Por otra parte, la magnitud de los reclamos asociados a las categorías no sindicales -emparentados con la acción-, asciende al 8% del total.

4. Desde ya, existe intervención directa de los sindicatos en conflictos vinculados con Federaciones o Comisiones internas. A los efectos del presente trabajo nos remitiremos exclusivamente a las organizaciones de primer grado con personería o inscripción ante el Ministerio de Trabajo.

Asimismo, existe un importante número de registros que no posee referencia acerca del tipo de organización vinculada al conflicto (10.3%). Como ejercicio, podría pensarse que aquella fracción se distribuye de la misma forma que lo hace el 90% de las observaciones restantes. Si así fuera, estaríamos mencionando que prácticamente 8 (77%) de cada 10 conflictos por reclamos salariales, han estado vinculados con la categoría *Sindicatos*.

En lo que exclusivamente se refiere al mercado laboral, debería sonar lógico que la gran mayoría de los conflictos laborales fueran impulsados por los sindicatos. Sin embargo, tal como señalamos antes, tanto las condiciones específicas del mercado de trabajo argentino que aún hoy mantienen al 35% de los trabajadores en condición de no registro –es decir, sin derecho a sindicalizarse<sup>5</sup>–, como la pérdida de peso de la industria o la reducción del número de trabajadores manuales (entre otros cambios que efectivamente ocurrieron), eran señalados como las causas de la caída del peso de los sindicatos<sup>6</sup>.

Lo cierto es que, hacia la segunda mitad de la primera década del siglo XXI, el retroceso es-



**Gráfico 2:** Conflictos salariales totales y sindicales (eje principal), y tasa de variación del conflicto (eje secund.) Entre 2006 y 2010. Argentina. Fuente: Elaboración propia en base a datos del MTEySS.

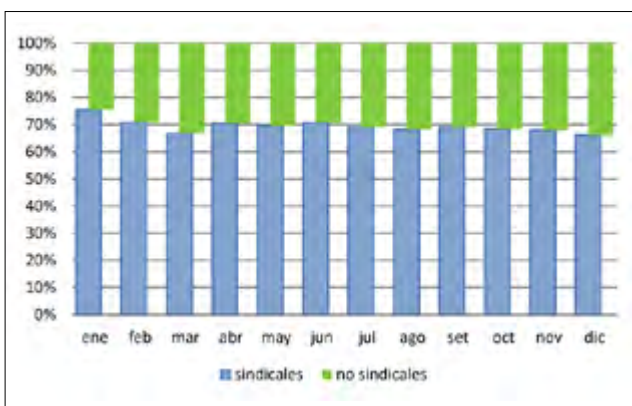
5. Según datos del MTEySS, el valor promedio de trabajadores no registrado para el período 2006-2010, alcanzó el 38,3%.

6. A estos factores, análisis más vinculados con la ciencia política incorporaban razones adicionales como el desprestigio de las prácticas tradicionales del movimiento sindical peronista (principal fuerza sindical) (Héctor Palomino & Suriano, 2005).



perado en la organización sindical no parece ser tal. La participación de los conflictos salariales sindicales en el total, se instala en torno al 70% y se mantiene en ese nivel (Gráfico 2). El salto en la participación de los conflictos impulsados por sindicatos se observa en el crecimiento diferencial de estos últimos entre los años 2006 y 2010 (48%), por sobre los conflictos salariales totales (27%)<sup>7</sup>.

Por otra parte, es sabido que el conflicto laboral presenta cierta “estacionalidad”, es decir que se mantienen año a año meses en los que existe mayor conflicto –fundamentalmente aquellos en los que se firma los acuerdos colectivos, sobre principio de año-, y meses en los que el conflicto decae –vinculados al período de vacaciones de los trabajadores-. Este ciclo anual se profundiza cuando nos limitamos a observar los conflictos salariales. En el primer semestre, donde se concentra la mayor cantidad de renegociaciones salariales junto con la firma de acuerdos, encontramos un rol más activo de los sindicatos. Es decir, mes a mes los conflictos sindicales exhiben una participación por encima de la media anual (69%) (con la única excepción del mes de marzo). Mientras que en el segundo semestre sucede lo contrario: los conflictos salariales sindicales aparecen por debajo de la media (Gráfico 3).



**Gráfico 3:** Conflictos salariales sindicales y no sindicales por mes. Años 2006-2010. Términos porcentuales. Argentina. Fuente: Elaboración propia en base a datos del MTEySS.

Por último, el mes de enero es por lejos donde

7. Si evitásemos contabilizar el año 2006, nos encontramos con un crecimiento idéntico de ambas series.

se registran la menor cantidad de conflictos, presenta una tercera parte de los conflictos existentes en abril, mes más revulsivo. Allí en el inicio del año, la participación de la acción sindical llega a ser la más alta (75%), lo que evidencia una caída relativa mayor de los reclamos no sindicales.

### iii. El conflicto de los salarios. Una apertura según ámbito institucional.

Una característica distintiva del conflicto en la Argentina tiene que ver con la dominancia del ámbito estatal en los registros globales. El hecho de que sobre un total de 6439 reclamos salariales para el período bajo análisis, dos de cada tres conflictos pertenezcan al ámbito público, en buena medida sugiere que el conflicto salarial general está moldeado por la conflictividad de este sector. Asimismo, al observar los que sucede con los conflictos impulsados por los sindicatos, los registros se muestran prácticamente invariables (Cuadro 3).

	Reclamos salariales			Reclamos salariales sindicales		
	Estatal	Privado	Ambos	Estatal	Privado	Ambos
2006	63%	34%	3%	60%	40%	0%
2007	68%	31%	1%	67%	33%	0%
2008	67%	30%	3%	67%	32%	0%
2009	64%	33%	3%	64%	35%	1%
2010	65%	32%	2%	66%	33%	1%
Total	66%	32%	2%	65%	34%	1%

**Cuadro 3:** Reclamos salariales totales y sindicales según ámbito institucional. Años 2006-2010. Argentina. Fuente: Elaboración propia en base a datos del MTEySS.

Al desagregar el ámbito estatal para el conjunto del período, encontramos que en promedio la mitad de los conflictos totales provienen de la *Administración pública*, una cuarta parte se originan en el sector Salud, mientras que del sector Enseñanza provienen el 20%<sup>8</sup>.

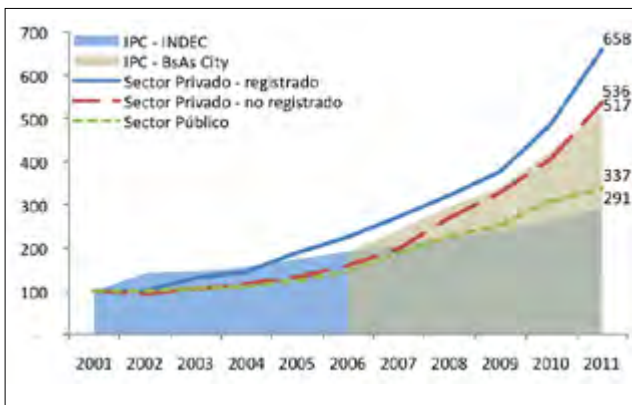
Durante la etapa post-convertibilidad se ha dado un crecimiento diferencial de los salarios. Al dividir la evolución de los mismos entre los trabajadores del sector privado (registrado y no registrado), y del sector público, aparecen fuertes diferencias, las cuales deben ser

8. Alrededor del 5% del total de los conflictos del período pertenece a más de un sector a la vez.



pensadas a la luz de los incrementos generalizados de precios, lo que impacta sobre el poder de consumo de los trabajadores.

El año 2007 presenta un punto de inflexión dentro de la etapa en dos niveles. En un primer nivel, vinculado con la economía real, si bien los salarios de los trabajadores registrados del sector privado siempre tuvieron una dinámica superior, la evolución de los salarios no registrados y los del sector público, llevaban un sendero común hasta el mencionado año, y las distancias no parecían ser tan amplias. Un dato no menor, es que la inflación hasta aquel año siempre se mantuvo por encima del incremento salarial de estas dos categorías salariales. En un segundo nivel, relacionado con lo metodológico, se vuelve necesario mencionar que es el año de la intervención del Instituto Nacional de Estadísticas y Censos (INDEC), por lo que dado el cuestionamiento generalizado hacia las estadísticas de precios, a partir de allí utilizamos el Índice de Precios al Consumidor (IPC) del INDEC, junto con un índice alternativo elaborado por la consultora Buenos Aires City (BsAsCity) (Gráfico 4).



**Gráfico 4:** Índice de inflación y variación salarial. Diciembre de 2001=100, valores al último mes de cada año. Fuente: Elaboración propia en base a datos de INDEC y Bs.As. City.

Luego, desde 2007 a esta parte, se presentan senderos claramente diferenciados. Por un lado, una tendencia creciente –con pendiente más pronunciada– de los salarios de los trabajadores del sector privado. Aun así, los registrados mantienen las diferencias con los no registrados (mayor al 120%). Por el otro,

una dinámica sustancialmente menor de los salarios de los trabajadores del sector público, presentan un retraso del 320% y 200%, respectivamente.

La inflación incorpora un escenario más sombrío. Si se analiza a la luz del IPC-INDEC, los estatales han superado por poco la evolución de la inflación, mientras que bajo el IPC-BsAs-City, la pérdida de poder de consumo ha sido permanente y creciente desde el año 2006<sup>9</sup>. En este sentido, Marshall (1978, 2001) sostiene que en Argentina en períodos de crecimiento sostenido de los precios, las tasas de inflación se constituyen en referente generalizado de los reclamos salariales. Como hipótesis de trabajo, el panorama reseñado permitiría plantear que el retraso en los salarios de los trabajadores del ámbito estatal estaría funcionando como eje central del conflicto laboral en la etapa actual. Así, la importante participación de los conflictos laborales del sector público, se debería a los salarios retrasados de los estatales, quienes buscan incrementarlos tanto para recuperar poder de consumo frente a la inflación, como para ganar posiciones perdidas frente al resto de los trabajadores.

#### iv. Dimensiones entreveradas.

Hasta aquí hemos considerado lo sindical y no sindical como universos estancos, divisiones fijas de lo real que se mantienen constantes a lo largo del tiempo. Sin embargo, si asumimos que el conflicto toma un papel de decodificador de los rasgos de gestación de fuerza social y política, los saldos organizativos se vuelven resultado del proceso. Es decir, los actores que intervinieron en reclamos originalmente impulsados por *autoconvocados*, *Agrupaciones o listas internas*, o *Trabajadores con organización "espontánea"*, podrían pasar a engrosar las filas de la categoría sindical.

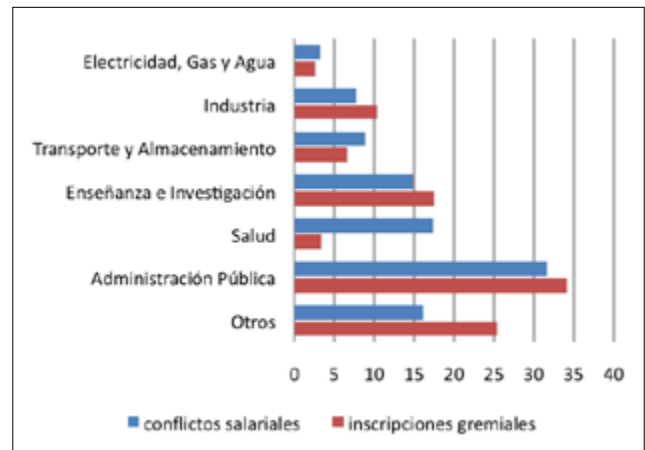
9. Los salarios se han actualizado a razón del 18% promedio anual desde el 2006 a 2011, con años de bajo incremento como el 2009 y 2011 (11% y 10%, respectivamente). Más allá del indicador de inflación alternativo utilizado (Bs. As. City, 7 Provincias –CENDA-, 9 Provincia –CIFRA-), todos coinciden en que la inflación promedio 2006-2011 ha superado el 20% promedio anual.

La dinámica asociativa de los trabajadores puede observarse a partir de las características que revisten las nuevas inscripciones gremiales del período 2003-2008<sup>10</sup>, lo que nos permite observar los rasgos de las nuevas representaciones sindicales. Sintéticamente, según establece la Ley 23.551, las asociaciones de trabajadores cuentan con el reconocimiento de la autoridad laboral a través de la *inscripción gremial*. Éstas están autorizadas a: a) representar los intereses individuales de sus afiliados; b) representar los intereses colectivos cuando no existe en la misma actividad o categoría una asociación con personería gremial; c) promover la formación de sociedades cooperativas y mutuales, el perfeccionamiento de la legislación laboral, la educación y formación profesional de los trabajadores; d) imponer cotizaciones a sus afiliados; y e) realizar reuniones y asambleas sin necesidad de autorización previa. Luego, tal como lo señala la misma Ley, obtendrán la personería gremial las asociaciones que en su ámbito territorial y personal de actuación, sean las más representativas y cumplan con los siguientes requisitos: a) estar inscriptas y haber actuado durante un período no menor de seis meses; y b) afiliar a más del 20% de los trabajadores que intentan representar. Es decir, un paso previo a la obtención de la personería es la inscripción, por lo cual nos alcanza con observar las inscripciones como primera aproximación al carácter asociativo de los trabajadores.

Los conflictos salariales según los sectores económicos en los que se producen hasta el año 2008, presentan una enorme correspondencia con los sectores preponderantes en lo que a inscripciones gremiales se trata. Según participación porcentual en el total, encontramos que los seis primeros sectores coinciden en uno y otro caso, e incluso con la excepción del sector de salud, los porcen-

10. Ante la imposibilidad de obtener información pública que vuelva coincidente el período, se restringe la base de conflictos al año 2008, lo que al menos permite unificar el año de finalización de las observaciones.

tuales muestran el mismo ordenamiento (Gráfico 5).



**Gráfico 5:** Conflictos salariales (2006-2008) e inscripciones gremiales (2003-2008). Términos porcentuales. Argentina. Fuente: Elaboración propia en base a datos del MTEySS y Palomino & Gurrera (2009)

La evidencia pretende señalar que en aquellos sectores económicos donde el conflicto es más alto, es también donde más crece la organización sindical, particularmente observando que es allí donde se registra la mayor cantidad de inscripciones gremiales.

#### 4. Reflexiones Finales

El estudio del conflicto laboral en nuestro país para la etapa post-convertibilidad, parte de un objetivo más amplio como es el análisis de los determinantes del poder de negociación de la clase trabajadora, ha permitido encontrar ciertos hallazgos que describimos a continuación. En primer lugar, hemos de señalar que tanto sustentándonos en estudios previos como al observar a través del prisma regional, debe destacarse que en la Argentina el conflicto presenta una tendencia creciente durante la segunda mitad de la década pasada.

En segundo lugar, a partir de la selección de los reclamos de carácter salarial, buscamos establecer las dimensiones de la organización y la acción de los trabajadores a través de categorías vinculadas con los reclamos salariales sindicales y no sindicales, respectivamente. Al establecer las dimensiones mencionadas, se pretendió contemplar las respuestas que pue-

den aparecer más allá de las estrategias que impulsan los sectores organizados, siempre pensadas como categorías complementarias. Ahora bien, en la indagación se encontró que los reclamos salariales impulsados por los sindicatos representan una abrumadora mayoría. Tal es así, que sin considerar la acción sindical en las organizaciones de segundo nivel o en las propias comisiones internas, los conflictos forman parte de las estrategias sindicales en 7 de cada 10 reclamos. Por otro lado, los conflictos no sindicales representan tan sólo el 8% del total. Es decir, una vez propuesto un criterio para establecer la magnitud de las categorías, se ha encontrado que la dinámica sindical es la que moldea el conflicto laboral en nuestro país.

En tercer lugar, una apertura por ámbito institucional donde se origina el conflicto, permitió conocer la participación mayoritaria del sector público, particularmente la *Administración Pública*. En este marco, presentamos como hipótesis que la preponderancia del conflicto estatal pueda estar explicada por la voluntad de los trabajadores de recuperar poder de consumo y ganar posiciones perdidas frente al resto de los trabajadores, ante un escenario sumamente desventajoso en lo que se refiere a los ingresos salariales. Esta afirmación sería acorde con la tesis de que en períodos de crecimiento sostenido de los precios, la inflación se constituye en el referente generalizado de los reclamos salariales.

Por último, si bien con objeto de dimensionar las categorías se las estudia como compartimentos estanco, se entiende que el conflicto favorece el paso de una suma de actores individuales, a la conformación de un actor colectivo. Por tanto, aquellas acciones que pudiendo ser originalmente pensadas por formas de organización no sindicales (autoconvocados, asambleas, agrupaciones), luego, la dinámica del conflicto puede llevar a que se conformen líneas internas dentro de los sindicatos o directamente nuevos gremios. En este sentido, y como aproximación al fenómeno, expusi-

mos evidencia acerca de la alta correlación existente entre los sectores económicos más dinámicos en el conflicto y las inscripciones gremiales que realiza el Ministerio de Trabajo de la Argentina.

Finalmente, este trabajo no intenta llegar a conclusiones cerradas ni proclamar juicios definitivos, sino añadir algunos elementos que permitan continuar el relevante estudio de la dinámica asociativa de los trabajadores y trabajadoras, en el marco del conflicto social.

## Bibliografía

**Barrera, F. (2012).** Informalidad y valorización del capital en la Argentina reciente. Un estudio sobre su funcionalidad basado en la Matriz Insumo-Producto. (Maestría). Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales, Buenos Aires.

**Basualdo, E. (2008).** La distribución del ingreso en la Argentina y sus condicionantes estructurales. *Memoria Anual*, 307–326.

**Delfini, M., Erbes, A., & Roitter, S. (2011).** Participación sindical de los trabajadores en Argentina: principales determinantes y tendencias. *Relations industrielles/Industrial Relations*, 66(3), 374–396.

**Edwards, P. K. (1993).** El conflicto laboral: temas y debates en la investigación reciente. *Cuadernos de relaciones laborales*, (3), 139–192.

**Etchemendy, S., & Collier, R. (2007).** Golpeados pero de pie: Resurgimiento sindical y neocorporativismo segmentado en Argentina (2003-2007). *Politics and Society*, 35(3).

**Ghigliani, P. (2009).** Acerca de los estudios cuantitativos sobre conflictos laborales en Argentina (1973-2009): reflexiones sobre sus premisas teórico-metodológicas. *Revista Conflicto Social*, 2(2), 76-97.

**Godio, J. (2000).** Historia del movimiento obrero argentino: 1870-2000 (Vol. 1). Ediciones Corregidor.

**Gómez, M. (2000).** Conflictividad laboral y comportamiento sindical en los 90: transformaciones de clase y cambios en las estrate-

gias políticas y reivindicativas. trabajo presentado en el seminario organizado por el PESEL-IDES, Buenos Aires.

**Gorz, A. (1990).** The new agenda. *New left review*, 184, 37–46.

**Habermas, J. (1971).** Toward a rational society: Student protest, science, and politics (Vol. 404). Beacon Press.

**Hobsbawm, E. (1979).** Las fluctuaciones económicas y algunos movimientos sociales a partir de 1800. Hobsbawm, E. *Trabajadores*. Barcelona, Crítica, 147–183.

**IEFE. (2012).** Pasado y presente de la Huelga en la Argentina. Informe IEFE, 166, 47-56.

**Iñigo Carrera, N. (2008).** Algunos instrumentos para el análisis de las luchas populares en la llamada historia reciente. Luchas contrahegemónicas y cambios políticos recientes de América Latina, CLACSO Libros, Bs. As. pág., 77.

**Iñigo Carrera, N., & Cotarelo, M. C. (2000).** La protesta social en los 90. Aproximación a una periodización. Programa de Investigación sobre el Movimiento de la Sociedad Argentina.

**Marshall, A. (1978).** El mercado de trabajo en el capitalismo periférico: el caso de Argentina. Buenos Aires: CLACSO/FLACSO.

**Marshall, A. (2001a).** Fuerzas del mercado, política laboral y sindicatos: efectos sobre la desigualdad salarial. En 5 Congreso Nacional de Estudios del Trabajo.

**Marshall, A. (2001b).** Política económica e instituciones laborales en la regulación del mercado de trabajo: análisis comparativo de Argentina, México y Perú. *Revista Ciclos en la Historia, la Economía y la Sociedad*, (21), 149–179.

**Marshall, A. (2006).** Efectos de las regulaciones del trabajo sobre la afiliación sindical: Estudio comparativo de Argentina, Chile y México. Cuadernos del IDES, 8.

**Marshall, A., & Groisman, F. (2005).** Sindicalización en la Argentina: Análisis desde la Perspectiva de los Determinantes de la Afiliación Individual. En Estudio preparado para el 7mo. Congreso Nacional de Estudios del Tra-

bajo, ASET.

**Marshall, A., & Perelman, L. (2008).** Estrategias sindicales de afiliación en la Argentina. *Desarrollo Económico*, 3–30.

**Montuschi, L. (2007).** La nueva economía, la descentralización de las relaciones laborales y el papel de los sindicatos (CEMA Working Papers: Serie Documentos de Trabajo. No. 350). Universidad del CEMA.

**Offe, C. (1992).** Los nuevos movimientos sociales cuestionan los límites de la política institucional. *Partidos políticos y nuevos movimientos sociales*, 163–239.

**OIT. (1993).** Resolución sobre las estadísticas de huelgas, cierres patronales y otras acciones causadas por conflictos laborales. Resolución. Recuperado 9 de mayo de 2013, a partir de

**Palomino, H. (2007).** Un nuevo indicador del Ministerio de Trabajo, Empleo y Seguridad Social. Los conflictos laborales en la Argentina 2006-2007. serie Estudios, (7).

**Palomino, Héctor, & Gurrera, M. S. (2009).** Caracterización de las nuevas inscripciones y personerías gremiales en la Argentina (2003-2008). *Trabajo, ocupación y empleo*, (Nº8), 149.

**Palomino, Héctor, & Suriano, J. (2005).** Los cambios en el mundo del trabajo y los dilemas sindicales 1975-2003. Nueva historia argentina.

**Prieto Rodríguez, C., & Miguélez Lobo, F. (1995).** Las relaciones laborales en España. Siglo XXI de España Editores.

**Senén, C., & Medwid, B. (2007).** Resurgimiento del conflicto laboral en la Argentina posdevaluación: un estudio en el sector aceitero. *Argumentos* (México, DF), 20(54), 81–101.

**Senén González, C., Trajtemberg, D., & Medwid, B. (2010).** Tendencias actuales de la afiliación sindical en Argentina: evidencias de una encuesta a empresas. *Relations industrielles/Industrial Relations*, 65(1), 30–51.

**Shorter, E., & Tilly, C. (1986).** Las huelgas en Francia, 1830-1968. Ministerio de Trabajo y Seguridad Social.

**Torre, J. C. (1972).** La tasa de sindicalización

en Argentina (Vol. 77). Instituto Torcuato di Tella. Centro de Investigaciones Sociales.

**Trajtemberg, D., Senén González, C., & Medwid, B. (2008).** La expansión de la afiliación sindical: análisis del módulo de relaciones laborales de la EIL. Trabajo, ocupación y empleo, 8.

**Wallerstein, M., & Western, B. (2000).** Unions in decline? What has changed and why. Annual Review of Political Science, 3(1), 355–377.

**Zapata, F. (1986).** El conflicto sindical en América Latina. Colegio de México.

## Contentious unionism and economic crisis context: An assessment on the post-conflict situation at Greek Steel Company “Hellenic Halyvourgia” (H.H.)

Bithymitris Giorgos\*

### Introduction

This paper explores the impacts of the longest strike which took place in post-dictatorial Greece and yet within an extremely harsh economic context: the strike at Hellenic Halyvourgia (H.H.) started on the 1<sup>st</sup> of November 2011 and ended on the 28<sup>th</sup> of July 2012, counting 272 strike days. The 353 steelworkers of H.H. went on strike against wage cuts and mass dismissals. Although H.H. Union managed to turn its strike into a cornerstone of the anti-austerity movement the net outcomes of this battle show that a strike of a single union however inventive, contentious and solid can-

not be victorious unless certain social and political preconditions are to be met. But what is union contentiousness in a crisis context is also debatable, not to refer to the relevance of the contentiousness notion. The key concepts of contentious unionism and its features are drawn from union revitalization literature developments and are presented briefly in order to understand why HH Union is characterized as a contentious union per se. Concerning the effectiveness issue of such contentious collective action series we distinguish two levels of effectiveness: at the first level our findings underpin the impact of union politics on day-to-day practices, while at the second level a more complex set of explanatory factors is implemented through the analysis of the structure of the Greek political context vis-à-vis the interaction context of the major actors involved in the H.H. strike.

Both qualitative (content analysis on interview material) and quantitative methods (database of strike events) were applied to the empirical material. In particular, semi-structured interviews were conducted with union representatives and union employees. Observation of union assemblies and research on H.H. Union's archive provided supplementary material. Strike-events data were collected mainly through the Press. Finally, for the construction

\* Panteion University of Social and Political Science

of the time-series analysis of strike-events in H.H. We have collected articles from 6 daily newspapers and 3 information portals, reporting strike and post-conflict events.

### Theoretical concerns: Features of a contentious union strategy

A major contribution of growing union revitalization literature during the last two decades was the shift from an almost fatalist regard about the inescapable decay of this form of representation towards an agency-focused analysis sensitive enough in studying the complexities and asymmetries of contemporary unionism. Despite its analytical deficiencies, union revitalization discussion has contributed models of unionism which could constitute an alternative to the dominant partnership-oriented unionism (Frege and Kelly: 2003, Lucio and Stuart, 2009). Political unionism, militant unionism, social movement unionism, organizing model, are some of these alternatives that are used to be treated as synonyms, although there are a lot of differences among them. It should be clear though that using a catch-all concept as “contentious strategy” is clearly out of our intentions.

We choose this concept in order to signify the key features of militancy that we consider as critical for a revitalizing union strategy. Thus, we could assume that it is analytically and operationally closer to the militant type of union policy that Kelly has outlined (Kelly, 1998, 61). Except from the five features of militancy (ambitious demands, strong reliance on mobilization of membership, exclusive reliance on collective bargaining, frequent threat or use of industrial action, ideology of conflicting interests), we would also add coalition building with social movement orientation and internationalism as an embedded value-system. The question about the potential of a union contentious strategy and its efficacy during periods of economic recession needs an empirical

grounding well beyond the aims and scope of this paper. What we could however discuss are the preconditions and the effects of a contentious union strategy which emerges through a severe crisis juncture in branch and national economy. Before doing so, a brief description of the methodology of this research is necessary.

### Method

A multi-method approach was used to collect and analyse data. Except from the main focus on the 272 days of strike in H.H. we resorted to additional material indicative of the post-conflict context (June 2012-April 2013). Both qualitative and quantitative tools were used to explore the question of union contentiousness. Semi-structured interviews were conducted with union representatives and union employees, as well as observation of union assemblies and research on the H.H. Union’s archive. Strike-events data were collected mainly from the Press.

For the construction of the time-series analysis of strike events in H.H. we collected articles from 6 newspapers (Rizospastis, Kathimerini, Avgi, Ethnos, Ta Nea, Epohi) and 3 information portals (Proto Thema, Skai, Indymedia), reporting events during and t the aftermath of the strike. About the interviews conducted with H.H. workers, the main axes were: a) socio-demographic characteristics, b) perceptions of politics, c) perceptions of unionism in Greece, d) perceptions of H.H. Union (former action, functions, leadership quality), e) evaluation of the strike, and f) perceptions of solidarity. We conducted 14 interviews from 11 union members and 3 union representatives.

### Context

The 272 days strike of H.H. Union took place at an extreme turbulent economic and social environment. As the European Commission has noted in 2012, “Greece is going through an economic and social crisis which is unprec-

edented in Europe in modern times” (COM 2012, 2). Dramatic rise of unemployment from a 7.7% in 2008, to 24.3% in 2012 annual average (Eurostat 2013) - coupled with severe cuts in wages, pensions, welfare benefits, health and education expenditure, were the most evident factors of social dismantling. The field of industrial relations was also profoundly affected by Greek governments’ austerity measures among which have resulted in an abrupt deregulation (Kretsos: 2011, 268). Due to these dramatic deteriorations at the expense of labour, a broad sense of injustice was spread especially among workers and unemployed.

The ballot for the H.H. strike occurred while a broader social unrest was already electrifying the Greek political system. This social unrest compelled the socialist government (PASOK was elected in 2009 with a great majority of 43.9%) to resort two years later to the vote of ND and LAOS which participated with five executives to a coalition government. The elections of June 2012 resulted in a new coalition government consisting of conservatives, socialists and Democratic Left.

Such was the social and political context on the 31st of October 2011, when the 353 steelworkers of the main plant of H.H. -one of the three biggest exporting steel industries in Greece- voted for strike against the management’s intention to impose wage cuts and mass dismissals. The employer side proposed that workers in two plants (Aspropyrgos and Volos) should work for five hours a day through November and December, because the production ‘could not be absorbed’ from a full eight-hour shift in both plants (Kousta, 2012).

Changing of the employment contract and deep cuts in workers’ wages were the plain outcomes of this proposal, which, according to the management, was safeguarding employment seats. The workers’ union in Volos voted in favor of the proposal and the plant continued to operate. The stance of the Aspro-

pyrgos H.H. union was substantially different: the union called for a general assembly and proposed continuing strike action until the employer withdraws his claims. A great majority of steelworkers voted for strike, while they rejected the management’s claim that the business has been making a loss for the last three years.

During those nine months twenty general assemblies of the H.H. steelworkers voted for the continuation of the strike demanding from the employer to recall the layoffs. On the 28th of June, after a week of intensive police coercion in front of the H.H. plant, the assembly of H.H. Union suspended the almost nine months strike (Kathimerini, 2012). Except from the hostile and anti-union stance of the employer, the post-conflict situation in H.H. plants (both in Aspropyrgos and Volos) was characterized by a culminating flexibilization and restructuring practices. The restructuring “hyper-activity” of the employer side is still apparent today.

The strike of H.H. Union in Aspropyrgos (Attica region) has been reported as the longest strike in the Greek industry at least since 1974 (the year that democracy in Greece was restored) and occurred during an unprecedented economic recession<sup>1</sup>. Except from the case par excellence of militant collective action in H.H., other intensive and lasting strikes had also emerged in small and medium sized Greek firms at telecommunications (Phone marketing-114 strike days), the recycling industry (EPANA AE-118 strike days) etc. not unrelated to the H.H. strike’s influence (Rizospastis, 2012). Actually, crisis seems to change patterns of collective behavior, though not in a symmetrical or cohesive way. Thus we should not underestimate that a great “silent” majority of employees in the private sector and yet in the metal sector chose to adjust to wage cuts without risking by taking industrial action.

.....  
1. The previous longer strike in post-dictatorial Greece, lasting six months, has been recorded in 1978-79 and the agent was HH Union again. This former strike provided extra cultural resources to the present strikers.



These inconsistencies in strike-proneness which have been reported in Greece after 2009 remind us that the activation of worker consciousness during economic hardship is a complex and multi-factor issue, open to further examination.

### The bargaining outcomes of the H.H. strike: assessing the post-conflict situation

The employer's hostility or state coerciveness was not the only obstacle in the union's effort to be united and win. Every day of strike for these 353 people should be evaluated in a context of rising unemployment and taxation, where employees in public and private sector are suffering from tremendous wage cuts. H.H. Union employed the means that are needed in order to deal with the huge daily pressures towards the strikers and their families for a very long period. This day-to-day "victory" revealed union renewal pathways which link this strike with findings of the social movement literature in industrial relations about the meaning of a return to the roots of social movement unionism (Clawson: 2003, Moody: 1997, 4-5).

Borrowing Hyman's assumptions about union renewal in South Africa, Brazil, and Korea, we could say that "such instances suggest that unionism can still claim to constitute a popular movement, by imaginative engagement in a *battle of ideas*" (Hyman, 2004, 28). The critical issue which remains unanswered at the moment concerns the continuation of this battle of ideas after the end of the battle of the strike. This poses a further question about the renewal potential of unionism in times of relative stability.

Within the last weeks of the strike, H.H. Union was actively seeking for a fair settlement. Having ensured the employment relation status (40 working hours per week, no wage cuts) months ago, the aim was to minimize the downsizing plan of 120 dismissals. A further demand during the last week of the strike was

the withdrawal of the police who was charged with the plant surveillance. The numerous police forces which were surrounding the H.H. plant for more than a week, hitting the strikers' picket lines and repulsing them away from their strategic and symbolic space of organizing, withdrew only after the opening of the plant. The union's primary aim of diminishing the dismissals was not accomplished, as the H.H. management insisted on the need of downsizing due to the extremely reduced demand of steel product in Greece and abroad. The balance of power has been shifted in favour of employer side. Furthermore, a barrage of restructuring measures both in Attica and Volos plants, reaffirmed the employer willingness to take the advantage of the post-conflict situation. The HH downsizing in Attica during the 9 months strike was followed by working-time deregulation, painful diminishing of labour's income both in Attica and Volos, unilateral wage cuts up to 18% in Volos, collective agreement dislocation.

Along with the restructuring methods, workplace bullying<sup>2</sup> was apparent at this post-conflict terrain. Few days after the end of the strike, 6 strikers -among them 3 members of the union's administration- were dismissed, as the HH managers accused them of improper behaviour during the strike. Other strikers were prosecuted for violent behaviour and their trials will take place during the next months. Not surprisingly, H.H. management aimed at the rigid discipline of the workforce by isolating and stigmatizing the leaders of the strike as "troublemakers". At the heart of the employer offensiveness was actually the very idea of collectivity and unity; the oxygen of the nine months labour upsurge.

.....  
2. ERM Report (2012) "Workplace bullying may also pose additional threats in restructured workplaces. By their nature, restructurings involve coercive change and often reduced job security. Such circumstances— stressful in themselves— may also provide opportunities for the misuse of organisational power, especially by managers over subordinates. An increased incidence of bullying or harassment could therefore be one possible second-order effect of restructuring".

On the other hand the HH union concentrated its efforts on defending a) its membership and vis-à-vis its distinct presence within the workplace, b) the unemployed who kept receiving solidarity and help for months after the end of the strike, and c) the meaning of the nine months struggle through a narrative that would rescue the memory of the events as a paramount moment of labour resurrection and yet in times of crisis. The narrative of HH union while recognized the losses of this strike, highlighted its contribution to the rising of consciousness of the Greek working class – a raw material for the future struggles:

*Eventually as our opponent failed to beat us, he was forced to take the mask off... and he was presented what he really is .... He was forced to leave aside the pretentious tricks and used the last weapon, repressive mechanisms, which today is superior to our forces [...] The result of a struggle is not measured only by how much do you get in your hand. There are struggles that offer much more than that, because they prepare the next steps in the coming battles of the entire working class. They produce general awakening, they break terrorism, they become landmarks. Such is the strike of steelworkers, with such criteria should be considered.*

G. Sifonios, president of the HH Union, Speech at the last strike assembly, 28/7/2012

The challenging of the government's narrative is obvious. The conflict of H.H. has been proved a crossroads but not just for the strikers. Their opponents conceived it in a similar vein. Less than two months after the end of the strike, Antonis Samaras, at his first important speech as a Prime Minister, was advertising state's capacity to impose social and industrial peace by pointing to the HH strike:

*We stopped the arbitrariness of certain guilds which in times of massive unemployment persist in blocking plants,*

*preventing people to go to work and pushing them into unemployment. We opened Hellenic Halyvourgia which was blocked for months! Such things -such exclusions- are not happening anywhere in the world. From now on we stop them in Greece too.*

A. Samaras, Prime Minister, Speech at Thessaloniki International Exhibition, 8/9/2012

To sum up, under the prism of the post-conflict situation, the net strike outcomes plus the decline of the Greek anti-austerity mobilizations after the general elections of June 2012, has made the HH union leadership more skeptical about how it could avoid a negative shift of the balance of power at political and social level. There was clearly a reflective assessment on the *momentum* that could turn a critical labour struggle, to a victorious one and yet in the crisis context. Concerning our research, there are some interpretative keys within social movement literature that could be discussed here as fruitful insights as long as we attempt to attach this post-conflict reflection to a theoretical discussion.

When may a union movement be victorious? Discussion and concluding remarks

As Tarrow (1998, 25) emphasises: “[...] arguments about the interactions within a cycle of protest suggest that it will not be particularly fruitful to examine the outcomes of single social movements on their own [...] We can begin to study social movements as isolated confrontations between single social actions and their opponents, -but particularly when we examine their outcomes- we quickly arrive at the more complex and less tractable network of politics”.

Some scholars employ the political opportunities structure (Gonzalez and Medwid: 2009) as a factor that we should take into account when assessing a movement's mobilization

and success in order not to overestimate the mere practices of the collective actor. The anticipation of many methodological pitfalls which underlie the political opportunities discussion led to further analytical distinctions such as the three analytical levels of Hans Peter Kriesi: structure of *political context*, *configuration of actors* and *interaction context*. Core elements of the first level of analysis are the institutional structures and cultural models (Kriesi: 2004, 70). The first setting explores the institutional legacies deriving from certain properties of a specific context such as the degree of openness of the political system (centralization and separation of power), the electoral system (i.e. proportionality issues), the party system, the public administration structure (i.e. internal coordination, professionalization). The cultural model refers to “the stable elements of the cultural repertoire in a given political system that influence the elite’s and the public’s reaction to challengers” (Kriesi: 2004, 72).

Furthermore, institutional structure and cultural models are influenced by even more fundamental structures such as country-specific political cleavage structures and a country’s international context. All these components of the structure of political context determine partly the configuration of actors at any given time which is of course a less stable element (Kriesi: 2004, 74). Finally, the interaction context “is the level of the mechanisms linking structures and configurations to agency and action, and it is at this level that the strategies of the social movements and their opponents come into view” (Kriesi: 2004, 77).

The consideration of the above more stable elements (first and second level of analysis) in the Greek case goes far beyond the scope of this paper. Our attempt is to suggest a framework for an initial examination of factors that had a profound impact on the H.H. strike outcome, open to further assessments in the context of the contemporary crisis. What we could briefly outline is the interaction context, emphasizing on three mechanisms that link structures

to agency: the broader anti-austerity protest cycle, the H.H. employer practices, and the state policies.

The victorious momentum of the steelworkers’ struggle could not have occurred at the flow of the Greek protest movement. However, we should take into account that the elections of May and June 2012 in Greece stood as a prospect “breaking elections” (Kriesi: 2004, 75) which could mark the breakdown of the old alignments by producing internal splits in political elites and new electorate realignment more sensitive to labour’s dissatisfaction and frustration. Whatever the strikers’ electoral expectations were, the new alignments proved to be disastrous for them.

Another turning point for the final outcome of the strike is employer strategy which at first was focused on the downsizing or even closure threat. As it is obvious today, this strategy characterized the post-conflict period too. However, the employer implemented a variety of means (layoffs against unionists, legal action, challenging with security guards) in order to exercise pressure to the strikers and utilize any potential or actual split among the strikers, mainly among workers and clerks<sup>3</sup>.

Last but not least, state interference in the union-employer dispute was proved to be crucial: after months of “benevolent neutrality” the judicial power alongside with the government’s intention to break the strike, led to an extensive coercion within the workplace, a quite unusual practice since the democratic restoration in 1974. The employer-state alliance dealt with the “momentum problem” in a much more realistic and cynical way than the strikers did and shifted the equilibrium decisively in favour of the H.H. employer.

A further elaboration on the structure of political context during the Greek crisis could yield great payoffs in our understanding of the dynamics and limitations of the H.H. strike ef-

3. The opponents of the H.H. strike action who were most exposed to media were clerks, supervisors and only at a lesser extent steelworkers.

fects. For the purposes of the present paper, we assume that the balance of power between the two main competing coalitions was critically shifted after the June elections with the state involvement setting the limits of the H.H. strike outcome.

The renewal outcomes of strike and post-strike events in H.H. may have a broader importance for the understanding of contentious episodes of labour struggle in the crisis context. Although a crisis context seems to influence collective behavior we should not take for granted that the H.H. Union's 20 general assemblies, 33 demonstrations, and the numerous massive events organized by its constituents and Committees represent the norm even in contentious types of Greek unionism. Many steelworkers admitted that they could not imagine such a collectivist and solidarity outbreak after so many years of individualism and isolation. The fundamental renewal success of the H.H. strikers is that they managed to imagine themselves as leading actors whose actions are not indifferent for them and others. H.H. Union re-invented the union's role as a "Sword of Justice" (a formulation that Hyman (2005) borrowed from Flanders) and thus occupied a pivotal status in the collective imaginary of Greek people.

To sum up, the balance of power between strikers and the H.H. management would be different without the concrete context of Greek economic crisis. However, a crisis context does not mechanically produce revitalizing prospects for union movement. As it is already stressed, economic and social deterioration encourage contradictory individual and collective behaviors. This argument reminds us Katz's question towards union movement scholars: "If neither sharp economic contradictions nor a sustained economic boom spur social movement unionism, what would?" (Katz 2001, 341). The H.H. case indicates that certain collective identities accumulate high collective mobilization potential with important revitalizing spillover effects. However, a further

generalization to the Greek union movement as a whole would require further examination, if it is not to result in wishful thinking.

## References

**Clawson, D. (2003)** *The Next Upsurge: Labor and the New Social Movements*, Cornell University Press.

**COM (2012)** 183 Final, 'The Growth for Greece', *Communication from the Commission*, Strasbourg, 18.04.2012, European Commission, pp. 1-41. Available at: [http://ec.europa.eu/economy\\_finance/articles/financial\\_operations/pdf/2012-04-18-greece-comm\\_en.pdf](http://ec.europa.eu/economy_finance/articles/financial_operations/pdf/2012-04-18-greece-comm_en.pdf)

**ERM Report (2012)** *After restructuring: Labour markets, working conditions and life satisfaction*, European Foundation for the Improvement of Living and Working Conditions, Luxembourg: Publications Office of the European Union.

**Eurostat (2013)** Unemployment rate by sex and age groups - annual average, % [une\_rt\_a] Last update: 01-07-2013 [http://appsso.eurostat.ec.europa.eu/nui/show.do?dataset=une\\_rt\\_a&lang=en](http://appsso.eurostat.ec.europa.eu/nui/show.do?dataset=une_rt_a&lang=en)

**Frege, C. and Kelly, J. (2003)**. 'Union Revitalization Strategies in Comparative Perspective', *European Journal of Industrial Relations*, 9: 7-24.

**Gamson, W.A., and Meyer D.S. (1996)** 'Framing Political Opportunity'. In McAdam, D., McCarthy, J.D. and Zald M.N. (eds.), *Comparative Perspectives on Social Movements: Political Opportunities, Mobilizing Structures, and Cultural Framings*. Cambridge, Cambridge University Press, pp. 275-90.

**Goodwin, J. and Jaspers, J.M. (1999)** 'Caught in a Winding, Snarling Vine: The Structural Bias of Political Process Theory', *Sociological Forum*, 14: 27-54.

**Gonzalez, C. S. and Medwid, B. (2009)**. 'The Revitalization of Trade Unions and the Re-emergence of Industrial Conflict in Argentina: The Case of the Oil Industry', *The Journal of Industrial Relations*, 51: 709-22.

- Hyman, R. (2004)** "The future of trade unions", in Verma, A. and Cochan, T.A. (eds) *Unions in the 21<sup>st</sup> century: an international perspective*, Houndmills, Palgrave Macmillan, pp. 17-29.
- Kathimerini (2012)** "Anastoli tw n kinitopoi-sewn sti Halyvourgia Ellados" ["Suspension of strike in Hellenic Halyvourgia"], 30.07.2012. Available at: [http://www.kathimerini.gr/4dcgi/\\_w\\_articles\\_kathremote\\_1\\_28/07/2012\\_454295](http://www.kathimerini.gr/4dcgi/_w_articles_kathremote_1_28/07/2012_454295)
- Katz, H. C. (2001).** 'Afterward: whither the American labor movement?' In L. Turner, H. C. Katz and R. W. Hurd (eds.), *Rekindling the Movement: Labor's Quest for Relevance in the 21st Century*. Ithaca, NY: ILR Press, pp. 339-49.
- Kelly, J. (1998)** *Rethinking Industrial Relations: mobilization, collectivism and long waves*, London: Routledge.
- Klandermans, B. (1997).** *The Social Psychology of Protest*. Oxford: Blackwell.
- Kousta, E. (2012)** 'Steelworkers' strike continues into fifth month', *European Industrial Relations Observatory Online*. Available at: <http://www.eurofound.europa.eu/eiro/2012/01/articles/gr1201019i.htm>
- Kretsos, L. (2011)** 'Grassroots unionism in the context of economic crisis in Greece', *Labor History*, 52: 265-286.
- Kriesi, H. (2004)** 'Political Context and Opportunity', in Snow, D.A., Soule, S. and Kriesi, H. (eds) *The Blackwell Companion to Social Movements*. Blackwell, pp. 67-90.
- McAdam, D. (1988).** 'Micromobilization contexts and recruitment to activism'. *International Social Movement Research*, 1: 125-54.
- Levesque, Ch. and Murray (2002)** 'Local Versus Global: Activating Local Union Power in the Global Economy', *Labor Studies Journal*, 27: 39-65.
- Lucio, M.M. and Stuart, M. (2009)** 'Organising and Union Modernisation: Narratives of Renewal in Britain', in Gall, G. (ed) *Union Re-vitalisation in Advanced Economies: Assessing the Contribution of Union Organising*, New York: Palgrave, pp. 17-38.
- Moody, K. (1997)** *Workers in a Lean World*, London: Verso.
- Proto Thema (2012)** 'Giati pagwse I tsiminiera tis Xalyvourgias', ['Why did the Halyvourgia's machines stop', 16.07.2012. Available at: <http://www.protothema.gr/economy/article/?aid=211018>
- Rizospastis (2012)** 'Ergazomenoi Phone Marketing-Anakyklwsi sto Hrakleio', ['Employees of Phone Marketing – EPANA Hraklion'], 29.07.12. Available at: <http://www2.rizospastis.gr/story.do?id=6969981&publDate=29/7/2012>
- Sifonios, G. (2012)** 'Apofasi 20is Syneley-sis tw n Halyvourgwn' ['Resolution of the 20<sup>th</sup> Assembly of the Steelworkers'], *Rizospastis*, 31.07.12. Available at: <http://www1.rizospastis.gr/wwwengine/story.do?id=6972036>
- Ta Nea (2012),** 'Meiwiseis misthwn sto 6.5% toy 23.5% toy ergatikoy dynamikoy to teley-taio trimhno' ['Wage cuts 6.5% to the 23.5% of the workforce during the last three months'], 27.06.2012. Available at: <http://www.tanea.gr/oikonomia/article/?aid=4733088>
- To Vima (2012)** 'Pame gia diaspasi sti Halyvourgia' ['We are going to break up at Halyvourgia'], 24.03.2012. Available at: <http://www.tovima.gr/politics/article/?aid=450121>
- Triantafyllou, E. (2012)** 'H Halyvourgia kai to Minima tou Samara' ['Halyvourgia and Samaras message'], *Kathimerini*, 22.07.2012. Available at: [http://news.kathimerini.gr/4dcgi/\\_w\\_articles\\_politics\\_2\\_22/07/2012\\_489915](http://news.kathimerini.gr/4dcgi/_w_articles_politics_2_22/07/2012_489915)
- Turner, L. (2005)** 'From transformation to revitalization'. *Work and Occupations*, 32: 383-99.
- Wood, G. (2004)** "Negating or affirming the organizing model? The case of the congress of South African trade unions", in Verma, A.

and Cochan, T.A. (eds) *Unions in the 21<sup>st</sup> century: an international perspective*, Houndmills, Palgrave Macmillan, pp. 220-38.

### **Other Resources:**

**GSEE (2012)** Archival material. Available at <http://www.gsee.gr/>

### **Abbreviations:**

**H.H** – Hellenic Halyvourgia

**PASOK** – Panhellenico Socialistiko Kinima  
[Panhellenic Socialist Movement]

**ND** – Nea Demokratia [New Democracy-conservative party]

**LAOS** – Laikos Orthodoxos Synagermos  
[Popular Orthodox Alert-far right populist party]

**EPANA AE** – Elliniki Etaireia Anakyklwsis AE  
[Hellenic Recycling Company S.A.]

**E.C** – European Committee

**E.C.B** – European Central Bank

**I.M.F** – International Monetary Fund



## Lucha contra el neoliberalismo. Argentina 1993-2001

María Celia Cotarelo\*

Tras el triunfo de la fuerza del capital más concentrado a nivel mundial, el enorme desarme moral de los pueblos a que esa derrota dio lugar y el fuerte disciplinamiento social resultante –en el caso latinoamericano, por medio de dictaduras cívico-militares-, el capital financiero superó las trabas a su desarrollo. Su gran ofensiva en la década de 1990 en Nuestra América, expresada en las políticas neoliberales implementadas por casi todos los gobiernos de la región, se desarrolló en medio de un amplio consenso social, indicador de la hegemonía alcanzada por la cúpula de la burguesía. La llamada *democracia* pasó a ser la forma política de esa hegemonía, ya que entonces el voto de los ciudadanos aseguraba la elección de gobiernos que instrumentaban las medidas afines a su interés. De esta manera, con legitimidad de origen, en los últimos años de la década de 1980 y en la década de

\* Programa de Investigación sobre el Movimiento de la Sociedad Argentina (PIMSA) – Buenos Aires, Argentina

1990 asumieron, entre otros, Carlos Salinas de Gortari y Ernesto Zedillo en México, Violeta Chamorro en Nicaragua, Carlos Andrés Pérez y Rafael Caldera en Venezuela, Fernando Collor de Melo y Fernando Enrique Cardoso en Brasil, Luis Lacalle y Julio María Sanguinetti en Uruguay, Alberto Fujimori en Perú, Patricio Aylwin y Eduardo Frei en Chile, César Gaviria, Ernesto Samper y Andrés Pastrana en Colombia, Gonzalo Sánchez de Losada y Hugo Banzer en Bolivia, Sixto Durán y Abdalá Bucaram en Ecuador y Carlos Menem y Fernando de la Rúa en Argentina. Todos ellos fueron entusiastas paladines del libre mercado, o sea, de la apertura indiscriminada al capital transnacional y de la “flexibilización” laboral, dos de los ejes de las políticas neoliberales consensuadas en Washington.

Como era de esperar, sus efectos sobre las condiciones de trabajo y de vida de las distintas fracciones y capas populares no tardaron demasiado en hacerse sentir. La ofensiva del capital financiero fue resistida desde su comienzo por diversos sectores del pueblo, a los que, con el correr de los años, se fueron sumando otros al ir experimentando –y sufriendo- las supuestas bondades del neoliberalismo. Entre los numerosos hechos de resistencia y de lucha, recordemos el Caracazo de 1989, el levantamiento zapatista en 1994,



las llamadas guerra del agua (2000) y guerra del gas (2003) en Bolivia, las masivas movilizaciones en Ecuador en 1997, 2000 y 2005, y la insurrección de 2001 en Argentina. Muchos de los presidentes que aplicaron aquellas políticas debieron renunciar o fueron sometidos a juicio político antes de terminar su mandato, en medio de movilizaciones populares. Varios de estos procesos de movilización llevaron a cambios de gobierno que expresaron en mayor o menor medida los objetivos predominantes de esas luchas populares.

Si bien se trata de procesos generales que atravesaron la región en las últimas décadas, éstos presentan especificidades en cada país. En esta ponencia analizamos el proceso de resistencia a las políticas neoliberales en Argentina, desde el motín de 1993 en la ciudad de Santiago del Estero –en que trabajadores estatales y pobres destruyeron, incendiaron y saquearon los edificios de los tres poderes del estado provincial y las casas de los políticos locales- hasta la insurrección espontánea de 2001 -que llevó a la caída del gobierno nacional. En ese ciclo de rebelión se fue formando una fuerza social de carácter democrático, popular y nacional en confrontación con la fuerza social neoliberal, que detentaba el gobierno del estado. Tras la crisis de 2001-02, aquella fuerza social se realizó dentro del sistema institucional, con el cambio de alianza en el gobierno. El movimiento obrero –en sus distintas fracciones y capas: trabajadores ocupados y desocupados, y de empresas recuperadas- fue el protagonista principal de ese proceso de rebelión, al que se fueron sumando otras fracciones y personificaciones sociales.

### El motín (1993)

Desde comienzos de la década de 1990 los gobiernos provinciales implementaron diversas medidas de ajuste de las cuentas públicas, respondiendo a los lineamientos marcados desde el gobierno nacional –que, a la vez, respondía a las instrucciones del Fondo Mone-

tario Internacional (FMI). En provincias con un alto número de empleados públicos –lo que encubría en buena medida superpoblación relativa en su modalidad latente-, esas medidas impactaban de lleno en la mayoría de los trabajadores a nivel local. En esos años, éstos resistieron la reducción salarial y los despidos que implicaban las políticas neoliberales por medio de numerosas huelgas y marchas, sin lograr revertir la situación. En este contexto, en diciembre de 1993 en la ciudad de Santiago del Estero, trabajadores estatales, docentes, jubilados, estudiantes y adolescentes de los barrios pobres atacaron, incendiaron y saquearon la Casa de Gobierno, la Legislatura y los Tribunales provinciales, así como las viviendas de los principales dirigentes políticos locales. Se trató de un hecho espontáneo, sin objetivos explícitos, sin conducción, pero en el que el pueblo comenzó a delimitar un enemigo. La protesta sindical se transformó en lucha política, aunque en su escalón más bajo. Localmente, este hecho, que conceptualizamos como motín, se agotó en sí mismo, pero constituyó un punto de inflexión a nivel nacional<sup>1</sup>. Desde entonces, aumentó la cantidad de protestas y los hechos dispersos tendieron a confluir y articularse.

### Rebelión en las provincias (1994-95)

Las protestas de los trabajadores estatales se multiplicaron en casi todas las provincias en 1994 y 1995. Salta, Jujuy, Tucumán, Mendoza, Córdoba, San Juan y Río Negro, principalmente, fueron escenario no sólo de huelgas y marchas, sino también de ataques a edificios públicos y fuertes choques callejeros con la policía. Los primeros intentos de articulación de estas protestas fueron una marcha regional en el norte del país y la Marcha Federal de 1994, convocada por la Central de Trabajadores de la Argentina (CTA), el Movimiento de Trabajadores Argentinos (MTA) y la Corriente

1. Cotarelo, María Celia; El motín de Santiago del Estero. Argentina, diciembre de 1993; Buenos Aires, PIM-SA 1999.

Clasista y Combativa (CCC), con la adhesión de la Federación Agraria Argentina (FAA), la Federación Universitaria de Buenos Aires, organizaciones de pequeños comerciantes e industriales (la Federación de Cámaras y Centros Comerciales- Fedecámaras y la Asamblea de Pequeños y Medianos Empresarios-APYME) y partidos de izquierda y otros partidos de oposición. Cuatro columnas partieron desde los extremos del país en dirección a la Plaza de Mayo de Buenos Aires, en repudio a la política económica del gobierno nacional. Un mes después las mismas organizaciones convocaron a una huelga general nacional con el mismo objetivo. En ambos hechos, los protagonistas fueron los trabajadores estatales; contaron con el acompañamiento de algunas fracciones de pequeña y mediana burguesía personificadas en productores agropecuarios, pequeños comerciantes y estudiantes.

A la vez, en la provincia de Tierra del Fuego se desarrolló un largo conflicto de trabajadores metalúrgicos, afectados por el cierre de empresas y despidos, en el transcurso del cual se produjo la primera muerte de un manifestante durante el gobierno de Menem: el obrero de la construcción Víctor Choque en abril de 1995. En repudio a la represión se llevó a cabo una nueva huelga general nacional, convocada por las organizaciones sindicales ya mencionadas y por la Confederación General del Trabajo (CGT). De esta manera, comenzaron a sumarse a la rebelión fracciones obreras hasta entonces no movilizadas masivamente.

Sin embargo, la protesta no se tradujo en una expresión político electoral alternativa al menemismo con capacidad de imponerse en las elecciones presidenciales de 1995, y menos aun en un movimiento político contrahegemónico. El presidente Menem resultó reelecto y no se conformó ninguna alternativa política con apoyo de masas contraria al neoliberalismo.

## Mayor articulación de la rebelión a nivel nacional (1996)

La tendencia a la articulación de las acciones de protesta continuó y alcanzó su mayor grado en esos años en las tres huelgas generales nacionales de 1996<sup>2</sup>. Convocadas por todos los agrupamientos sindicales (CGT, MTA, CTA y CCC) y con el acompañamiento de numerosas organizaciones sociales, estudiantiles, políticas y de pequeños y medianos empresarios, lograron una alta adhesión; su efecto más inmediato fue la suspensión de los esfuerzos oficiales por sancionar una ley de flexibilización laboral, que habría legalizado y universalizado los múltiples mecanismos que los empresarios utilizaban de hecho para abaratar el costo laboral. La protesta popular contra la política económica y social del gobierno se entrelazó con disputas dentro de sectores del régimen social y político, uno de cuyos indicadores fue la renuncia del ministro de Economía, Domingo Cavallo.

Precisamente desde uno de esos sectores del régimen comenzó a construirse otro espacio de articulación de la protesta, a través de la convocatoria a un apagón y cacerolazo en setiembre de 1996. Ése sería el primer paso de una supuesta alternativa político electoral al menemismo, presentada como la versión “prolija”, “no corrupta” y “seria” del modelo neoliberal de los años '90, que se traduciría en la conformación de la Alianza Unión Cívica Radical-Frente País Solidario (Alianza UCR-Frepaso, o simplemente, la Alianza).

## Rebelión de los desocupados y de la pequeña burguesía (1997-1999)

A partir de los cortes de ruta de 1996-97 en Cutral Có-Plaza Huincul (provincia de Neuquén)<sup>3</sup> y de 1997 en Tartagal-General

2. Para éstas y otras huelgas generales, ver Iñigo Carrera, Nicolás; “Las huelgas generales. Argentina, 1983-2001”; Buenos Aires, PIMSA, 2002.

3. Ver Klachko, Paula; “Cutral Có y Plaza Huincul: el primer corte de ruta (del 20 al 26 de junio de 1996). Cronología e hipótesis”; Buenos Aires, PIMSA, 1999;

Mosconi (Salta), Cruz del Eje (Córdoba) y Jujuy<sup>4</sup>, irrumpieron en el terreno de la protesta capas de trabajadores desocupados y de pequeña burguesía asalariada y no asalariada; las demandas giraban principalmente en torno a la reactivación de las economías regionales, con la consiguiente creación de fuentes de trabajo. Fracciones de pequeña burguesía también protagonizaron hechos en demanda de justicia –como las protestas a raíz del crimen del reportero gráfico José Luis Cabezas, crimen vinculado con hechos de corrupción empresaria y política- y en defensa de la educación pública –fundamentalmente en torno a la llamada Carpa Blanca, instalada frente al Congreso Nacional durante más de 1.000 días.

La expresión político electoral de estas protestas fue la ya mencionada Alianza UCR-Frepaso, que ganó las elecciones legislativas de 1997 y las presidenciales de 1999.

### Extensión e intensificación de la rebelión popular (2000-2001)

El gobierno de Fernando de la Rúa comenzó su gestión reprimiendo un corte del puente de acceso a la ciudad de Corrientes llevado a cabo por trabajadores estatales, docentes, estudiantes y jóvenes de barrios pobres en diciembre de 1999<sup>5</sup>; esa represión causó la muerte de dos manifestantes, Francisco Escobar y Mauro Ojeda, tras lo cual la CTA convocó a una huelga general de repudio. La acción gubernamental continuó, a comienzos de 2000, con la sanción de una ley de flexibilización laboral –una de las tareas pen-

Sánchez, Pilar; “El Cutralcazo. La pueblada de Cutral Có y Plaza Huincul”; Buenos Aires, Editorial Ágora, Cuaderno N° 5, 1997.

4. Ver Gómez, Elizabeth y Kindgard, Federico Mario; “Los cortes de ruta en la provincia de Jujuy. Mayo/junio de 1997”; Buenos Aires, PIMSA, 1998; Gómez, Elizabeth y Kindgard, Federico Mario; “Los cortes de ruta en la escala de lucha de los obreros jujeños”; Buenos Aires, PIMSA, 2003

5. Ver Klachko, Paula; “El proceso de lucha social en Corrientes, marzo a diciembre de 1999. Los ‘Autoconvocados’”; Buenos Aires, PIMSA, 2004.

dientes del gobierno de Menem-, en medio de movilizaciones de protesta de trabajadores y denuncias de pago de sobornos en el Senado nacional. Desde entonces, se sucedieron continuas medidas de ajuste por parte del gobierno nacional, a fin de tratar de sostener el modelo de la convertibilidad (un peso igual a un dólar) instaurado en 1991, medidas acordadas con el FMI, que, de hecho, determinaba el conjunto de la política económica y social; apareció nuevamente en escena Domingo Cavallo, quien volvió a asumir el cargo de ministro de Economía. La resistencia a estas políticas se extendió espacial y socialmente: trabajadores estatales y privados, ocupados y desocupados, estudiantes y el resto de la comunidad educativa, pequeños y medianos comerciantes y productores agropecuarios e industriales, habitantes de las villas de emergencia, juntos o por separado, se movilaron en todo el territorio nacional a lo largo de los años 2000 y 2001. Se realizaron ocho huelgas generales a nivel nacional y tres Jornadas Piqueteras<sup>6</sup>, además de numerosos cortes de calles, rutas, vías férreas y accesos a ciudades, jornadas de protesta, marchas, concentraciones, huelgas, piquetes de huelga, acampes, escraches, ataques a edificios públicos, ocupaciones y otros. A nivel local – en las ciudades salteñas de Tartagal y General Mosconi- se llegó a la toma de ciudades, incluyendo la toma de policías como rehenes, la liberación de presos de una comisaría y enfrentamientos con armas de fuego entre manifestantes y la fuerza armada del gobierno, que dejaron como saldo cinco muertos.

En las elecciones legislativas de octubre de 2001 el descontento con las políticas que se estaban aplicando y el repudio a los partidos y dirigentes políticos que las impulsaban o ava-

6. Las Jornadas Piqueteras consistieron en cortes de rutas y calles en numerosas ciudades del país, realizadas por 24 horas (31 de julio de 2001), por 48 horas (7 y 8 de agosto) y por 72 horas (14,15 y 16 de agosto). Fueron convocadas por un conjunto de organizaciones de desocupados, sindicales y barriales reunidas en la Asamblea Piquetera Nacional.

laban se manifestaron en una alta proporción de votos nulos (el llamado voto bronca), votos en blanco y abstención electoral. En algunos distritos, los votos nulos ocuparon el primer lugar.

Finalmente, en diciembre de 2001 el modelo neoliberal desarrollado desde comienzos de los años '90 estalló en mil pedazos. Ante la acelerada fuga de dólares del sistema bancario argentino hacia el exterior, el gobierno nacional estableció el llamado "corralito" –o sea, fuertes limitaciones al retiro de dinero de las cuentas bancarias, incluyendo las cuentas sueldo; casi todos los gobiernos provinciales y el gobierno nacional emitían cuasimonedas; la deuda externa crecía exponencialmente; la actividad económica se encontraba semiparalizada, llevando a un creciente aumento de la desocupación y la pobreza. A lo largo de nueve días, los distintos sectores que se fueron activando desde 1993 se volcaron a las calles simultáneamente. El día 13 se llevó a cabo una huelga general nacional convocada por todas las centrales sindicales; a partir de entonces, comenzaron a extenderse, a distintos puntos del país, marchas –en el transcurso de las varias de las cuales se produjeron fuertes choques callejeros-, ataques a edificios públicos, cortes de calles y rutas, saqueos a comercios, concentraciones, escraches y ollas populares, entre otros. Desde la mañana del día 19 se generalizaron los saqueos masivos a comercios en todo el país, protagonizados por los habitantes de los barrios pobres de ciudades grandes y medianas –lo que conceptualizamos como la "insurrección de los hambrientos". A la noche del mismo día, miles de ciudadanos se desplazaron pacíficamente por las calles de las grandes ciudades golpeando cacerolas –la "insurrección de la pequeña burguesía". En horas de la madrugada se anunció la renuncia del ministro Cavallo. Finalmente, el día 20 miles de manifestantes se enfrentaron durante horas con la policía federal en el centro de la ciudad de Buenos Aires, levantando barricadas y disputando el control de la Plaza

de Mayo –"la insurrección popular". Tras este combate en el corazón político del país –con un saldo de cinco muertos y numerosos heridos y detenidos-, el presidente De la Rúa presentó su renuncia y se retiró de la Casa de Gobierno en helicóptero<sup>7</sup>. Culminó así, con esa insurrección popular espontánea, el ciclo de rebelión contra las políticas neoliberales y/o sus efectos iniciado en el motín de 1993.

## Objetivos de la rebelión

Hasta aquí hemos recorrido brevemente los principales hechos de rebelión de carácter político desarrollados entre 1993 y 2001, delimitando distintos momentos según los rasgos centrales de los mismos. Detengámonos ahora en los objetivos de esa rebelión, atendiendo tanto a lo que sus protagonistas dijeron como a lo que hicieron.

Como dijimos, en el motín de Santiago del Estero de 1993 no se formularon objetivos explícitos. Comenzó como una protesta sindical de trabajadores estatales en contra de una ley de ajuste fiscal, que se fue transformando en un estallido de ira y venganza contra lo que visualizaban como una "traición" de sus representantes políticos. Impugnaron en las acciones mismas al conjunto del sistema institucional político a nivel local, tal como lo indica el ataque a los edificios de los tres poderes del estado provincial, y a los dirigentes políticos que impulsaban y avalaban una política contraria a los intereses de los trabajadores y del conjunto del pueblo<sup>8</sup>. Se puso en cuestión el funcionamiento del sistema de representa-

7. Para un mayor desarrollo de los hechos de diciembre de 2001, ver Iñigo Carrera, Nicolás y Cotarelo, María Celia; La insurrección espontánea. Argentina diciembre 2001. Descripción, periodización y conceptualización; Buenos Aires, PIMSA, 2003.

8. Las casas de los políticos atacadas pertenecían tanto a dirigentes del Partido Justicialista como de la UCR. Pocos meses antes, a nivel nacional, se había firmado lo que se conoce como el Pacto de Olivos entre ambos partidos políticos mayoritarios, poniéndose en evidencia la unidad de los cuadros políticos del régimen en torno al "modelo neoliberal", profundizando el divorcio de los mismos y sus representados.

ción política, y quedó en evidencia la contraposición entre una democracia formal y una democracia real, así como la cuestión de la legitimidad de un gobierno no sólo por su origen, sino también y fundamentalmente, por las políticas implementadas y los intereses expresados en ellas. Esto puede observarse también, con un grado creciente de conciencia, en los cortes de ruta de 1997-99 –todavía a nivel local- y, en su grado más alto en el período, en la insurrección espontánea de 2001, en que por primera vez en la historia argentina un presidente debió renunciar en medio de una generalizada movilización popular por haber perdido su legitimidad a los ojos del pueblo. La contradicción régimen-pueblo constituyó, pues, uno de los ejes centrales en torno a los cuales se desarrolló la rebelión. A diferencia de lo ocurrido en el motín, tanto en los cortes señalados como tras la insurrección de 2001 aparecieron formas de organización para la lucha y de deliberación democrática de carácter popular que cuestionaban el sistema de democracia representativa formal.

Un segundo eje, vinculado con el anterior, fue la cuestión democrática en lo que hace a la relación entre los ciudadanos y el Estado; en numerosas protestas se planteó la búsqueda de ampliación y/o respeto de derechos ciudadanos, en particular en aquellas desarrolladas entre 1997 y 1999. Por ejemplo, entre los hechos mencionados más arriba, la Carpa Blanca transformó un reclamo sindical –el pago de un incentivo a los docentes- en un reclamo más general, formulado en términos de defensa de la educación pública y, por ende, el mantenimiento y ampliación del derecho ciudadano a la educación. Asimismo, en varios de los cortes de ruta de esos años uno de los reclamos centrales fue el derecho al trabajo y a la inclusión social.

Cabe señalar también otro aspecto, presente en los hechos de protesta del período, que remite al eje democracia-autoritarismo. Por un lado, las marchas y actos en el aniversario del golpe de estado de 1976 se encontraron entre

los más masivos en el período; los reclamos centrales fueron la derogación de las leyes de obediencia debida y punto final, sancionadas durante el gobierno de Raúl Alfonsín (UCR), y del indulto a los jefes militantes condenados en el Juicio a las Juntas (en 1985), decretado por el presidente Menem. Por otro lado, cada hecho de represión a protestas sociales en los que se registraron manifestantes muertos fue repudiado a través de la realización de huelgas generales; y otros hechos de represión a manifestantes fueron respondidos con marchas de repudio por parte de diversos sectores del pueblo<sup>9</sup>.

Finalmente, en las convocatorias a la Marcha Federal, a las huelgas generales, Jornadas Nacionales de Protesta y las Jornadas Piqueteras, las organizaciones sindicales y de desocupados formularon objetivos vinculados a la política económica en general y laboral en particular. Rechazaban el plan de convertibilidad, la política económica y social, la flexibilidad laboral, el pacto fiscal entre el estado nacional y los estados provinciales y las consiguientes políticas de ajuste, la reducción en las asignaciones familiares para los trabajadores, la reducción salarial, la exclusión, la incorporación de la Argentina al Área de Libre Comercio de las Américas (ALCA), en síntesis, el “modelo económico y social neoliberal”. Por su parte, las propuestas planteadas incluían la puesta en marcha de un modelo productivo con creación de fuentes de trabajo, una reforma impositiva que permitiera una distribución de la riqueza más equitativa, facilidad de créditos para las pequeñas y medianas empresas, la defensa de las economías regionales y de la industria nacional, subsidios para los jefes de hogar desocupados, aumento salarial y de las jubilaciones, un rol activo del Estado como garante de la salud, la educación, la justicia y demás derechos constitucionales de todos los argentinos, la recuperación de la línea aérea de bandera y de otras empre-

9. Este aspecto estuvo también presente en los hechos de diciembre de 2001: el cacerolazo del día 19 comenzó tras el anuncio del establecimiento del estado de sitio por parte del gobierno de De la Rúa.

sas privatizadas, e investigación de la deuda externa, entre otras. Algunas de las consignas de esos hechos de protesta fueron “Una Argentina para Todos”, “Por la cultura del trabajo y la producción”, “Trabajo ya” y “No al ALCA”. En cuanto a los “enemigos” delimitados, éstos fueron, principalmente, el gobierno nacional, los gobiernos provinciales, los políticos en general, y en grado creciente a lo largo del ciclo, el FMI, del cual los anteriores eran considerados meros instrumentos.

Por lo tanto, un cuarto eje de la rebelión giró en torno a la “recuperación de la independencia económica” nacional con respecto a los centros financieros mundiales, la vuelta a un modelo basado en la actividad productiva industrial, con una fuerte intervención del Estado en función de la distribución de la riqueza, el respeto de los derechos de los trabajadores, la protección del capital nacional y la fijación de límites al capital transnacional. Esto puede ser considerado en términos de la contradicción nación-imperialismo, aunque también ha sido formulado como la oposición entre modelo productivo y modelo especulativo.

### Formación de una fuerza social

Toda fuerza social se constituye en la lucha, por lo que se nos hace evidente en los enfrentamientos sociales. El hecho de confrontación de mayor envergadura en el período que consideramos aquí –medido por su extensión espacial, por las fracciones sociales involucradas, los instrumentos de lucha utilizados, el grado de delimitación de un enemigo, por los objetivos perseguidos y por su impacto político- fue la insurrección espontánea de 2001. Este hecho constituyó un punto de inflexión, dado que tuvo la capacidad de producir un cambio en la relación de fuerzas política. En él emergió una fuerza social, que caracterizamos como popular, democrática y nacional; en esta ponencia señalamos los principales hechos en los que ésta se fue formando y los objetivos predominantes en torno a los cuales

se constituyó.

En síntesis, en el motín de Santiago del Estero en 1993 -aunque espontáneo, sin objetivos explícitos, sin conducción política-, el conjunto del sistema institucional fue puesto en cuestión en los hechos mismos. A partir de entonces, cobró nuevo impulso la rebelión popular, tanto dentro como fuera del sistema institucional. La ofensiva del capital más concentrado comenzaba a encontrar obstáculos para seguir desplegándose en este territorio. Desde entonces se libraron distintos enfrentamientos en los que se fue constituyendo una fuerza social que buscaba frenar primero y revertir después los efectos de las políticas neoliberales dentro del régimen vigente. Esa fuerza no lograba construir una expresión política propia, por lo que buscaba espacios en el sistema de partidos existentes, con poco éxito. La grieta abierta en 1993 se amplió aún más a partir de la insurrección espontánea de 2001. Sin conducción política, al igual que el motín, pero a diferencia de éste, en todo el territorio nacional y en particular en su corazón político; involucró a todas las fracciones y capas de la sociedad; los blancos de las acciones no fueron sólo las distintas expresiones del sistema institucional político, sino también del capital transnacional. Este enfrentamiento social impulsó el desarrollo de aquella fuerza social en formación dentro del régimen vigente, hasta encontrar, buena parte de ella, los espacios que buscaba en el sistema institucional y una expresión política mayoritaria, aunque no única, en el llamado kirchnerismo, a partir de 2003. No se formó ninguna fuerza antisistémica en este proceso de luchas; sin embargo, algunos de los elementos contenidos en hechos como el motín de 1993, los derivados de los cortes de ruta en General Mosconi y la insurrección espontánea de 2001 podrían llegar a constituir embriones de la misma. Hasta el momento esos posibles embriones fueron decisivos para impulsar el desarrollo de la fuerza reformista, lo que muestra tanto la capacidad del régimen vigente para albergar una

parcialidad de los intereses de las fracciones que forman parte del pueblo, como el limitado alcance de las metas de la mayoría, formuladas como un capitalismo serio, con inclusión social y redistribución de la riqueza, y fuerte intervención del estado fijando reglas de juego al gran capital. Quienes pensaban que en 2001 se abría un período revolucionario sólo ven hoy la recomposición del régimen a través de la salida electoral de 2003 y la institucionalización de las luchas. Pero éste es sólo un aspecto del proceso. La insurrección de 2001 constituyó el primer triunfo general del campo del pueblo en este período; la meta mayoritaria comenzó a realizarse desde 2003; y la realización de esa meta mayoritaria es posible porque se hallan latentes las metas que apuntaban a trascender el orden vigente.

## Greves e conflitos sociais : há lugar, na luta de classes, para a crença em valores em si, prévios e superiores na forma jurídica ?

Enoque Feitosa\*  
Lorena Freitas\*\*  
Taciana Cahú Beltrão\*\*\*

### 1. Ética, cidadania e luta de classes: O marxismo e o exame das escolhas morais pelo foco da práxis social.

*Para se chegar à conquista de uma moral realmente humana, subtraída de todo antagonismo de classe teremos, antes, que alcançar um tipo de sociedade na*

\* Doutor em direito e em Filosofia; Professor dos Programas de Pós-Graduação em Direito em Filosofia da Universidade Federal da Paraíba, Brasil. E-mail: [enoque.feitosa@uol.com.br](mailto:enoque.feitosa@uol.com.br)

\*\* Doutora em direito; professora do Programa de Pós-Graduação em Direito / Universidade Federal da Paraíba, Brasil. [lorenamfreitas@hotmail.com](mailto:lorenamfreitas@hotmail.com)

\*\*\* Mestrado em Direito (UFPE, Brasil), Professora universitária (UFPE. ASCES, Brasil), atualmente cursa doutorado em direito. [tacianabeltrao@gmail.com](mailto:tacianabeltrao@gmail.com)

*qual não tenha somente sido abolido o antagonismo de classes, mas que também esse antagonismo tenha sido afastado das práticas da vida. (ENGELS. Anti-Duhring. 1877).*

Foi o sentido fundamental da citação que abre o presente artigo o que veio a ser resgatado pela tradição que interpretou e defendeu um trato marxista aos negócios concernentes à ação humana, tanto no âmbito do enquadramento do problema teórico da moral quanto pelo seu aspecto prático.

Ou seja, ao enfatizar, por um lado, que tanto o direito quanto a moral são formas de práticas sociais, na medida em que é a própria dialética dessas relações que engendra e transforma as concepções morais e jurídicas<sup>1</sup> quanto, por outro, na própria preocupação em aclarar conceitualmente tais práticas enquanto (também) categorias filosóficas.<sup>2</sup>

Como se chamou atenção, desde o resumo, pensar no problema das opções morais e jurídicas, isto é, das escolhas do agir, pelo foco da prática não pode significar o entendimento

1. BESSE, Guy. *Práctica social y teoria*. México: Grijalbo, 1969, p. 31.

2. BARATA-MOURA, José. *Prática: Para uma aclaração do seu sentido como categoria filosófica*. Lisboa: Colibri, 1994, p. 25-26, 91, 92, 94. VIEIRA, Antonio Rufino. *Marxismo e libertação*. João Pessoa: UFPB, 2000, p. 101.



do marxismo como uma variante de pragmatismo, visto que esse termo (a prática) aqui é referido como atividade reflexiva e não meramente reiterativa, o que a confundiria com uma forma de *poiesis*, daí resultando em ser, como a enxerga Marx e os marxistas, referida como práxis.

Para os gregos, práxis era ação livre e, consequentemente, nobre. Nela, o homem não transforma a natureza, mas unicamente a si mesmo. Já a *poiesis* era típica dos servos, ligada ao esforço físico e à produção de objetos exteriores. Mas, ao considerar o trabalho constitutivo do ser humano e ao denunciar a alienação, Marx não apenas inverte a prioridade como funda teoricamente a necessidade de também a produção objetiva ser reflexiva e se libertar de suas amarras. Nesse aspecto, ele promove uma revolução na filosofia ao alterar o status que, desde os gregos, se atribuía a *poiesis*.

O novo trato que deram ao problema se expressa não apenas pela argumentação desenvolvida, que desce a moral “do céu para a terra”, como também por uma operação de inversão - pelo que aparece, ainda que não explicitada, a oposição contra todas as formas de idealismo - no sentido de tratar de forma material as questões concernentes à ética, aqui também concorrendo para a superação da dialética hegeliana que, conforme o célebre *topos* argumentativo, de cabeça para cima ou, mais exatamente, recolocada sobre seus pés.<sup>3</sup>

É na concepção marxista sobre o direito e a moral - nem sempre explícitas<sup>4</sup>, mas quando abordada, vista como expressão prática da ação humana - que serão focadas as formulações desenvolvidas por essa corrente de pensamento. E essa abordagem visa

3. ENGELS, Friedrich. Ludwig Furbach e o fim da filosofia clássica alemã. [1886] In: *Marx e Engels*. v. 1. São Paulo: Edições Sociais, 1987, p. 104.

4. “Não há, em Marx, propriamente, uma moral, no sentido do estabelecimento de princípios normativos para a ação”. OLIVEIRA, Manfredo. *Ética e sociabilidade*. São Paulo: Loyola, 1997, p. 285.

demonstrar que os desenvolvimentos teóricos e as reflexões acerca das questões ligadas à moralidade, especialmente nos textos pós-1845, do que se convencionou chamar de Marx “maduro”<sup>5</sup>, deram-se norteados por um ceticismo esclarecido ou ceticismo metódico em relação às crenças majoritariamente estabelecidas de que valores morais eram dados prévios e encontráveis pela razão.

Não custa salientar que, para Marx, a produção das ideias e representações da consciência está, antes de tudo, diretamente ligada à atividade material dos seres humanos. Dessa forma, as representações (nela inclusa as representações acerca da moral, da religião, do direito etc., como se verá adiante), o pensamento e o intercâmbio intelectual dos homens surgem como emanção de seu comportamento material.

E o mesmo acontece com a elaboração intelectual quando esta manifesta na linguagem das leis, da política, da moral, da religião, metafísica etc., de um povo. São os homens que produzem suas representações, suas ideias, mas esses homens reais tais como condicionados por um dado desenvolvimento das forças produtivas e das relações que lhes correspondem, incluindo as formas mais amplas que estas possam vir a tomar.<sup>6</sup>

Essa cautela metódica quanto a entender o caráter das representações ideais da vida material é compreensível numa pessoa que elegeu como sua máxima predileta a famosa sentença de Terêncio: duvidar de tudo<sup>7</sup>, embora afastasse - como notou West - o ceticismo epistemológico ou outras formas de

5. A divisão da produção de Marx em duas fases - obras de juventude e da maturidade - será aqui usada tão só para fins metodológicos. Ver: ALTHUSSER, Louis. *A favor de Marx*. Rio de Janeiro: Zahar, 1979, p. 22-30.

6. MARX, Karl; ENGELS, Friedrich. *A ideologia Alemã*. São Paulo: Boitempo, 2007, p. 93-94.

7. Esta máxima - que, num questionário respondido para suas filhas, Marx assume como a sua predileta - foi cunhada por Publius Terentius (±185 a.C. - 159 a.C.), dramaturgo e poeta romano, sendo atribuída, incorretamente, ao pensador Alemão.

agnosticismo e niilismo<sup>8</sup>.

Com esse foco se opta em seguir, desde já, uma direção oposta à maioria das análises correntes acerca da obra de Marx e por um afastamento de uma atitude rigidamente determinista.<sup>9</sup>

Nas formulações de Adam Smith um dos teóricos mais citados dentre os clássicos da economia política que se debruçaram acerca do funcionamento da sociedade capitalista, as questões morais não são produtos da razão, sendo, portanto, vãs as tentativas de compreendê-las racionalmente, visto só serem inteligíveis pela ótica dos sentimentos<sup>10</sup>. Com essa visão da moral, aquilo que seria um aspecto fundamental no exame desse elemento específico da sociabilidade, isto é, os mecanismos de alienação e de exploração, muitos dos quais justificados exatamente pelas mesmas teorias morais e seus correspondentes jurídicos, eram claramente ocultados em sua inversão (ou, mais provavelmente, não percebidos pelo fato de que não se pode apartar a compreensão do real de uma forma científica, dos interesses de classe que tal compreensão envolve).

E a inversão mencionada acontece porque, em tais formações, isto é, na sociedade burguesa, como vista na formulação desenvolvida pelos teóricos fundadores do chamado socialismo científico, o passado domina o presente na medida em que nelas o capital, como

8. WEST, Cornel. *The ethical dimensions of marxist thought*. New York: Monthly Review Press, 1992, p. xxi-xxii.

9. Esse ponto de vista aqui defendido, da inexistência de um determinismo rígido em Marx é compartilhado por: MOURA, Mauro Castelo Branco de. Marx e o ceticismo. In: *Ensaio sobre o ceticismo*. Plínio Junqueira Smith e Waldomiro Silva Filho (orgs.). São Paulo: Alameda, 2007, p. 173-194.

10. Na "Teoria dos sentimentos morais", de Adam Smith, a escolha moral é justificada por preferências puramente intuitivas. SMITH, Adam. *Teoria de los sentimientos Morales*. Mexico: FCE, 2004, p. 115-116. Tal afirmação não nos deve levar a uma associação dessa teoria com o que veio a se constituir no "emotivismo", visto ser esta uma teoria meta-ética que aborda a linguagem moral e que se opõe às éticas normativas.

numa hipóstase, adquire independência e individualidade. Assim, o que ocorre é que, por esse processo de inversão, as pessoas são dependentes e destituídas de qualquer individualidade, e cuja gênese apontou-se magistralmente no "Manifesto Comunista". Nesse texto, eles explicitam a antítese, apontando que, ao contrário da vivência burguesa, numa sociedade sem classes, o presente é quem domina o passado, opostamente ao mundo cindido, onde o capital é independente como se fosse uma individualidade.<sup>11</sup>

É evidente que, apesar da afirmação de Smith de que valores morais não são compreensíveis pela razão e sim pelos sentimentos, não se pode atribuir a essa formulação a pecha de "irracional". Ela tem, como qualquer teoria, uma racionalidade, no caso, a razão do mercado, o que se evidencia por sua mais famosa obra e que é uma consequência de sua teoria moral (por pretender explicar o funcionamento da economia através de uma concepção moral, ao invés de Marx, que explica as ideias pela vida social).

Na "Riqueza das nações", Smith nos permite perceber (ainda que não fosse esse seu objetivo) que uma teoria econômica resultante de uma concepção moral não seria, só por isso, mais comprometida como o ser humano, ao contrário, ela serve para justificar a vida social pelo viés do frio interesse. Ali, ele lembra que não é da benevolência do açougueiro, do cervejeiro ou do dono da padaria que podemos esperar o nosso jantar, mas das suas preocupações com os próprios interesses. E completa: "dirigimo-nos, portanto, não aos seus espíritos humanísticos, mas aos seus interesses pessoais, jamais lhes falamos de nossas necessidades, mas das vantagens que eles auferirão"<sup>12</sup>.

A questão é, portanto, situar o ponto de parti-

11. MARX, Karl; ENGELS, Friedrich. Manifesto of the Communist Party. In: *Great Books of the Western World*. London: Encyclopaedia Britannica, 1978, p. 426.

12. SMITH, Adam. *A riqueza das nações: Investigação sobre sua natureza e suas causas*. São Paulo: Nova Cultural, 1985, volume I, p. 50.

da da análise marxista da chamada vida espiritual da sociedade, aqui incluso a experiência moral e como se dá a concretização de uma parte dela na chamada “forma jurídica”.

Isso porque, no âmbito da filosofia, falar do caráter «ético» do direito tornou-se um *topos* extremamente eficaz. Depois do decreto do “fim da história”, das “grandes narrativas” e da “globalização”, descobriu-se que a “ética” virou um tema da moda, levando à paradoxos tais como se decretar que alguém não é ético, em ampla degeneração de toda uma construção filosófica, histórica e social em torno do termo.

Tal visão contaminou o direito (que em algum momento se pretendeu substitutivo das demandas sociais) e da mesma forma que se propagou a “ética na política” - sem mesmo se explicitar de a sua abordagem é de caráter formal ou material - passou-se a falar em ética como se fosse sinônimo do bem.

Por uma via ou outra de compreensão – isto é, como sinônimo de “correção, do bom, do certo e do justo” - tal termo é algo deslocado no âmbito jurídico, que se guia por razão instrumental / estratégica e cuja eficácia se mede pelos resultados e não pelos métodos (desde – óbvio - que eles não firam ao ordenamento no qual o conflito é subsumido).

O dilema dos moralistas que pretendem reformar não apenas as práticas dos que operam no âmbito jurídico, mas o próprio caráter retórico-estratégico do direito tem as mesmas bases daquele que conflitava a mentalidade moralista com a da crua economia política, conforme Marx assinalara nos “Manuscritos de 1844”.

É o que se verá a seguir, quando se discute os elementos da abordagem marxista da moral, com suas consequências no compêndio de ilusões que formam as crenças quanto ao caráter supostamente justo do direito.

## 2. O ponto de partida da abordagem marxista do direito e da luta de classes em seu interior.

Portanto, o ponto de partida para o exame que se faz consiste em conceber a abordagem do marxismo, priorizando o seu aspecto de filosofia da práxis, isto é, filosofia da ação humana, ética e política, mas vista como uma perspectiva classista.

Diga-se, ainda, que se deva ter cautela com a amplitude do termo “marxismo”, problemático na medida em que os próprios fundadores dessa corrente em mais de uma ocasião cuidaram de lembrar, com algum sarcasmo (mas também para evitar o autoelogio e o cabotismo típicos de um jacobinismo vulgar), que “não eram marxistas”<sup>13</sup> e que guardavam cautela tanto com as deformações de sua elaboração devido a uma leitura vulgar de sua teoria, notadamente no campo das relações entre fenômenos estruturais e seus desdobramentos no campo da vida espiritual.

Acentue-se que, para Marx, a convergência rígida entre aparência e essência tornaria, por um lado, a ciência, enquanto atividade explicativa / compreensiva do mundo, desprovida de qualquer papel<sup>14</sup> e, por outro lado, desnecessário qualquer esforço na busca de transformações sociais visto que, se inevitáveis, dispensariam qualquer ação humana.

Como tal mudança não ocorre deterministicamente, o projeto de transformação do mundo (explicitado na 11<sup>a</sup> tese sobre Feuerbach) impõe, enquanto necessidade radical, a reflexão acerca dos pressupostos filosóficos em que se assentam o tratamento dos problemas de escolha moral no pensamento de Marx e na produção filosófica de alguns dos seus comentadores.

Diga-se desde logo que aqui se entende “ne-

13. Carta de Marx a Engels em 11 de novembro de 1882; também o mesmo comentário numa carta de Engels dirigida a Paul Lafargue em 27 de agosto de 1890. Disponível em <[www.marxists.org/letters](http://www.marxists.org/letters)>. Acesso: 26/08/2005.

14. MARX, Karl. *O Capital*. Livro III, 2º Tomo. São Paulo: Abril Cultural, 1983, p. 271.

cessidades radicais” enquanto aquelas que encarnam deveres coletivos que, por sua natureza, transcendem o capitalismo e, mesmo geradas em seu interior, não podem ser satisfeitas em tal regime social. Neste sentido, entendemos de situar uma moralidade verdadeiramente humana como necessidade radical<sup>15</sup> e, do mesmo modo é necessidade radical de uma sociedade verdadeiramente humana, a superação de suas esferas parciais, notadamente aquelas que se expressam pela ilusão jurídica.

Tal forma de refletir acerca do problema da escolha moral e de suas determinações no que concerne a forma jurídica, vista de uma maneira mais ampla, rompe o cerco da crítica que considera o pensamento de Marx uma forma de determinismo vulgar, esquema teórico que corta e simplifica a realidade e que só teria validade para explicar as sociedades pretéritas, e que hoje – no que se convencionou chamar, de forma vaga e acrítica, de pós-modernidade, conceituação que também se critica enquanto forma de enquadramento da realidade social – não seria dotado de nenhum interesse, a não ser meramente histórico<sup>16</sup>.

Assim, muitos dos que criticam tal visão dita reducionista, do marxismo, acusam-no de dominado pela ideia de uma causalidade restrita ao invés de trabalhar com o conceito de possibilidade.<sup>17</sup> Do mesmo modo, e no mesmo âmbito dessa crítica, o pensamento de Marx seria nada mais que uma visão de mundo movida por um determinismo tacanho e inapto a

15. HELLER, Agnes. *Teoría de las necesidades em Marx*. Barcelona: Península, 1986, p. 87, 102.

16. No fundamental, ainda que - pela época em que foi escrita sua tese de doutorado - não fosse possível para Kamenka contextualizar e categorizar o que se chama “pós-modernidade”, o seu diagnóstico da filosofia de Marx vai na mesma direção exposta no parágrafo supra. Ver: KAMENKA, Eugene. *Los fundamentos éticos del marxismo*. Buenos Aires: Paidós, 1969, p. 29s. O ponto de vista de Kamenka, construído a partir dos referenciais da filosofia analítica, é examinado em: WILDE, Lawrence. *Marxism's ethical thinkers*. New York: Palgrave, 1988, p. 7-11.

17. BOBBIO, Norberto. Qual socialismo?. In: *O Marxismo e o Estado*. Rio de Janeiro: Graal, 1979, p. 233-251.

perceber questões subjetivas, o que servia tão só para abrir caminho e justificar uma concepção total da sociedade e de seus fenômenos<sup>18</sup>. A limitação de tais críticas é que a ideia de causalidade, nas formulações de Marx, não era estrita e muito menos mecânica, mas plena de uma série de pressupostos e condicionamentos. Como chamou atenção Engels, numa carta enviada a Bloch, a produção das ideias e valores (incluindo aqui a moral, a consciência jurídica) não pode ser tomado como reflexo mecânico da base econômica, pois como deixa claro uma visão materialista da história, o elemento determinante final na história se situa na produção e na reprodução da vida real.

Por isso ele afirma, em complemento: “se alguém deforma isso dizendo que o elemento econômico é o *único* determinante, transforma aquela proposição numa frase abstrata e sem sentido”.<sup>19</sup>

Para ele, a situação econômica é a base, mas os vários elementos da superestrutura – formas políticas da luta de classes, formas jurídicas e até os reflexos de todas essas lutas na consciência dos participantes exercem influência sobre o curso das lutas históricas e em muitos casos preponderam, determinando-lhes a forma.

Ora, visto dessa forma, a tese marxista pela qual a existência social dos humanos determina, em última instância, sua consciência é válida, mas não num sentido mecanicamente determinista. O que o marxismo não postula é que a ética caracterizadora de uma sociedade baseada num modo de produção excludente da maioria seja transformada unicamente pelo esforço moral de indivíduos, ainda que bem intencionados e no restrito âmbito de suas

18. Como exemplo mais característico dessa interpretação temos POPPER, Karl. *A sociedade aberta e seus inimigos*. Belo Horizonte: Itatiaia, 1974, p. 88-95 e p. 124-140, ambas as citações no 2º volume.

19. ENGELS, Friedrich. *Carta a Joseph Bloch*, em 22 de setembro de 1890. Disponível em <<http://www.marxists.org/espanol/marx-engels/cartas/e.htm>>. Acesso em 23/12/2008.

relações pessoais.<sup>20</sup>

O argumento, geralmente utilizado, de que as ideias de Marx só seriam dotadas de valor histórico não apenas embute certo preconceito, como significa um fechamento às possibilidades e contribuições que o conjunto de tal formulação pode dar às ciências humanas em geral e ao pensamento filosófico em particular. Tal argumento, além de algo simplificado, pode ser tomado como cientificamente questionável, visto que – especialmente nas humanidades – o pensamento sempre progrediu ao levar em conta os acúmulos anteriores, independente do espaço cronológico que nos separa de tal ou qual formulação.

E ainda que os atos concernentes a tais escolhas resultem de opções políticas e de uma visão de mundo que já é - ela mesma - uma escolha, a aplicabilidade de tais formulações ao campo específico da filosofia e, ainda mais da filosofia moral, torna-se questão de monta na medida em que se constituem também em formas de justificar o direito e a ação política.

O afastamento de um moralismo rígido pode ser compreendido na medida em que, se olhado em sua origem, os fundadores de tal corrente de pensamento já lembravam que no âmbito de uma atividade verdadeiramente científica e na compreensão do funcionamento da sociedade, bem como os meios necessários à sua transformação, deve o cientista se abster de usar termos rigidamente dogmáticos como os de verdade e erro<sup>21</sup>. Esses conceitos, como se sabe, aplicam-se em campos restritos da atividade humana, visto que não podem ser tratados como antíteses estáticas e sim como limites determinados no interior dos quais os fenômenos enquanto tais, e em sua concretude, se manifestam. Dito de outra forma trata-se de analisar filosoficamente os fenômenos sociais, fazendo-o sob o foco da relação entre moralidade e práxis individual e/ou social, discutindo-se qual o papel e o caráter da

20. ASH, William. *Marxismo e moral*. Rio de Janeiro: Zahar, 1965, p. 138.

21. ENGELS, Friedrich. *Anti-Dühring*. [1877-1878]. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1976, p. 75-77.

filosofia marxista, seu conteúdo e papel nas sociedades contemporâneas.

O marxismo é, de fato, e isto já se encontra claramente demarcado neste trabalho, uma filosofia voltada para a prática, mas aqui trata de fixá-lo como percepção da filosofia não como atividade contemplativa, mas caminhando da abstração para a realidade, ou seja, para solucionar e enfrentar os problemas centrais do agir do indivíduo perante o mundo da vida. E é a partir do marxismo, entendido como uma filosofia posicionada socialmente e comprometida com a transformação do estado de coisas existente, que fica claro o fim prático que a filosofia deve ter.<sup>22</sup>

O materialismo dialético, como filosofia do comunismo, se põe exatamente como teoria dialética da realidade e também se coloca contra qualquer interpretação contemplativa da filosofia. Sua principal característica é a de se reivindicar como uma filosofia da ação humana.

Quando se localiza o marxismo a partir deste viés, não se quer dizer com isso que apenas esta corrente teve isoladamente esta inquietação epistemológica e social. Apenas vislumbra-se nela um maior grau de coesão de foco nela em detrimento de pensadores, que apesar de toda contribuição dada, estavam mais preocupados com a filosofia em seu elemento contemplativo, se assim se pode dizer, num momento histórico do desenvolvimento da filosofia, como se verá na terceira e última parte deste artigo.

22. Alguns comentadores, embora apontando autores que prefiguram o que viria a ser uma “filosofia da práxis”, reconhecem que sua verdadeira descoberta se dá com Marx. Por todos, ver: MAGALHÃES, Fernando. *A linguagem da transformação*: Maquiavel, Marx e a poesia do futuro. Recife: [sem indicação], [sem data]. Mas note-se que o termo tem sua primeira referência não em Marx e sim um jovem hegeliano, August von Cieszkowski, discípulo de Michelet, ortodoxo hegeliano. Para ele a práxis era a síntese de pensamento e ação. Ver, sobre Cieszkowski: MACLELLAN, David. *Marx y los jóvenes hegelianos*. Barcelona: Martinez Roca, 1969, p. 23; SCHAFF, Adam. *O marxismo e o indivíduo*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 1967, p. 77.

### 3. Moralidade implícita e a negação de valores em si, prévios e superiores da moral, da forma jurídica e da luta de classes.

Assim, e munido de uma visão histórica da moral, da ética e do direito, Marx intentou o enfrentamento de problemas concernentes ao agir humano tanto em textos da juventude como em sua fase madura, embora quanto mais longe de seu amadurecimento intelectual mais esses textos se aproximam das concepções que viria a criticar na maturidade que se podem colocar sobre a rubrica de um idealismo filosófico. Para alguns, só nos escritos de juventude de Marx se explícita uma crença na ética e que a moralidade pode se valer de regras efetivas para transformar mundo, sendo sua teoria da revolução de então, fundada sobre uma teoria ética.<sup>23</sup>

Desses textos de juventude, dedicaram-se, Marx e Engels, a esse empreendimento, de forma mais concentrada, entre outros escritos, na *Crítica da Filosofia do Direito de Hegel*; nos *Manuscritos econômico-filosóficos*, no *Manifesto Comunista*, em passagens de *O Capital*, na *Miséria da Filosofia*, *Sagrada família* e *Ideologia Alemã*. Engels aborda-as mais especificamente no “*Anti-Dühring*”(1877-1878) e no “*Sobre a autoridade*”(1873), dentre outros.

A concepção marxista acerca de tal questão começou a delinear-se já em textos de juventude, tais como a “*Carta ao pai*”, escrita em 1837 – e que, junto com outros textos da fase até 1845, foi objeto de nossa dissertação de mestrado, versando sobre o direito no jovem Marx. Mas, o conjunto da formulação de ambos só atingiu plenitude numa das obras de transição entre o que se chama jovem Marx e o Marx maduro, a supracitada “*Ideologia Alemã*”, escrita em parceria com Engels, em 1845, e a partir da qual não apenas uma visão do caráter parcial da moralidade classista se consolida, mas fundamentalmente se esta-

23. KAIN, Philip J. *Marx and ethics*. Oxford University Press: New York, 1991, p. 12.

belece uma concepção própria e original de se interpretar a ação humana, exatamente porque se propõe como condição prévia não se limitar à interpretação<sup>24</sup>.

Note-se, no entanto, em Marx, uma crítica explícita, veemente e radical da moral vigente, isto é, da moral positiva, constituindo-se numa negação dialética da moral posta e enquanto forma de conduta descrita e examinada na condição de um dado prévio, o que não significa como resultante em prescrição de um sistema moral alternativo à moralidade burguesa<sup>25</sup>. O que não quer dizer que eles não percebessem um dado comum à vida social, percebido com extrema clareza por Gramsci: não pode existir associação humana que se pretenda permanente e com capacidade de desenvolvimento que não se sustente em determinados princípios éticos<sup>26</sup>. A questão que diferencia um tipo de sociedade de outra é exatamente quais são esses princípios.

Por isso, as indicações, ainda que esparsas e não sistemáticas, da realização de um reino da liberdade não é senão uma consequência ética de sua análise econômica, sendo a nova sociedade em que reina a liberdade comunista compreendida como forma ética de ultrapassagem da opressão<sup>27</sup>.

Por outro lado - e isso permite distinguir as críticas de Marx feitas ao padrão moral positivo, daquelas observações que ele faz e que

24. MARX, Karl. *Teses contra Feuerbach* [1845]. São Paulo: Abril Cultural, 1978, p. 49-53, XI Tese.

25. “A ideia de uma vocação moral do proletariado, a ideia de que a luta do proletariado se identifica à luta pela libertação plena do ser humano, é solidamente enraizada no pensamento marxista”. Ver: GORZ, André. *La morale de l'histoire*. Paris: Éditions du seuil, 1997, p. 147. Já para outros autores, “a rejeição dos marxistas à moralidade começa com o próprio Marx”. Ver: WOOD, Allen. *Marx against morality*. In: *A companion to ethics*. (Edited by: Peter Singer). Massachusetts: Blackwell, 1991, p. 511.

26. GRAMSCI, Antonio. *Quaderni del carcere*. (volume secondo, q. 6-II: 1930-1933). Torino: Einaudi, 2007, p. 750.

27. É esse o sentido que VIEIRA aponta na leitura de Marx por Dussel. Ver: VIEIRA, Antonio Rufino. *Marxismo e libertação*. João Pessoa: UFPB, 2000, p. 102 e 104.

constitui uma ética normativa - há que se diferenciarem numa sociedade duas moralidades: **uma**, comum e difusa, resultante do sistema econômico e de relações historicamente existentes e **outra** na forma de incipiente ética superior e que é projeção de um mundo em gestação nas entranhas da própria sociedade atual e que poderá vir a ser, a depender dos esforços individuais e coletivos, o sistema que poderá vir a se instaurar como nova moralidade de um agrupamento dado.<sup>28</sup>

Veja-se que, por isso mesmo, que em Marx a moral é relativa dado sua intersecção com a história e a consciência de classe (óbvio que aqui se refere a uma consciência para si), o que não o impede de, ainda que com uma base científica, adentrar em considerações, no fundo, morais, acerca dos fenômenos da sociedade de classes, por exemplo, quando afirma que, do ponto de vista de uma sociedade superior, a propriedade privada da terra é tão absurda quanto a propriedade privada de um ser humano por outro. Para ele, as pessoas são “apenas possuidoras, usufrutuárias da terra e, como bons pais de família, devem legá-la, melhorada, às gerações posteriores”<sup>29</sup>.

O que Marx não se preocupa é com a síntese, com a negação da negação, isto é, com a formulação de um sistema ou de como a moral deveria ser, o que implicaria numa moral normativa ou moral de segunda ordem, entendida esta como um discurso prescritivo sobre uma moral a ser constituída.

Por isso a crítica mais recorrente ao marxismo – embora, chame atenção que tal crítica, em geral, não se estende a Marx – situa-se acerca de um reducionismo explicativo e interpretativo do mundo, de um determinismo finalista pelo qual seu ponto de chegada já estaria contido no próprio início da formulação.

Situar Marx em tal perspectiva – de um pen-

28. PENATI, Eugenio. *L'etica e il marxismo*. Firenze: la Nuova Italia, 1948, p. 160.

29. MARX, Karl. *O capital*. (Livro III, 2<sup>o</sup> volume). São Paulo: Abril, 1983, p. 239.

samento fundamentalmente descritivo e interpretativo e não uma filosofia ingenuamente prescritiva – pode levar a uma recepção contemporânea de tal pensador, no sentido muito mais do aproveitamento desse campo teórico no estudo dos problemas de nosso tempo.

Os problemas da relação entre escolha moral e o caráter científico da teoria podem ser vistos em Marx sob um duplo aspecto:

**Em primeiro lugar** deve-se assinalar que a questão da moralidade, em Marx, situa-se no campo da crítica ao caráter parcial da moral burguesa e não da crítica a toda e qualquer moral, o que seria um contrassenso, se se percebe que o apelo pela transformação do mundo tem também forte teor ético. Desse viés ético é exemplo o trato da mediação feita pelo dinheiro, entre a necessidade e objeto. Para Marx, o dinheiro é o proxeneta entre as necessidades humanas e os meios de subsistência.<sup>30</sup>

Por isso, se neste trabalho comparece a tese pela qual há, no continente teórico fundado por Marx, uma ampla teoria descritiva do movimento de realização do capital, também nela comparece, ainda que em nível menor, não sistematizada e nem sempre explicitada, um conjunto de prescrições acerca de como as pessoas e o mundo devem ser, isto é, asserções de caráter prescritivo.

No ponto de vista que aqui se defende, é plenamente possível advogar uma visão unitária da primeira questão, isto é, da descrição do real, por se tratar, em Marx, de ciência e por essa comportar a exclusão das teorias erradas e sua substituição por outra, mais coerente com os fatos que pretende explicar e uma pluralidade de prescrições, pois aqui se trata de escolhas com base em valores, ou seja, de como sistemas morais os mais diversos podem ser propostos a depender da perspectiva social na qual cada indivíduo se

30. MARX, Karl. Manuscritos econômico-filosóficos. In: FROMM, Erich. *Conceito marxista do homem*. Rio de Janeiro: Zahar, 1983, p. 145.

coloca.

A questão então é perceber que essa diferenciação de visão acerca do problema da distinção entre descrição do real e como o ser humano deve agir diante dele, ocorre por algum fator e a hipótese desta tese aponta para a questão da chamada consciência de classe acerca dos problemas, o que não exclui, em não sendo determinista, a questão das escolhas, fator que Marx nunca subestimou, embora não fosse centro de seus estudos.<sup>31</sup>

**Em segundo lugar**, suas formulações, especialmente as que – mesmo de forma indireta – dizem respeito aos problemas do agir, chocam-se tanto com as visões idealistas quanto com aquelas tendentes a eliminara hipótese de que a moralidade tem uma inserção na consciência de cada grupo social, dado que para estas concepções (de teor também idealista) a moral e o direito seriam resultantes da evolução geral do espírito humano e não fenômenos socialmente constituídos. Ressalte-se que, no tocante às visões idealistas, a moral e o direito são dados prévios e fora da história, algo que uma teoria materialista do direito e da moral devem rejeitar, na medida em que relações sociais (bem como a moral e o direito estruturados por tais relações) não podem ser compreendidas por si mesmas.

A postura aqui defendida interdita uma análise superficial que enquadre a concepção de Marx tanto como uma rendição a um sensualismo/empirismo estreito bem como se afasta de uma atitude idealista que coloca em última instância a moral como um dado prévio a qualquer fator social. Por isso não se trata de uma contradição lógica se ter um Marx advogando que as relações sociais – e, por consequência, a própria moralidade – evoluem e transformam-se, e esse mesmo pensador, ao mesmo tempo, advogar o caráter científico de sua teoria que, ao ver dessa tese, também pode oferecer um modelo explicativo para a

31. Veja-se, por exemplo, sua constante preocupação com o papel e funções da ideologia, notadamente na *Ideologia Alemã* e em *A sagrada família*.

própria escolha moral, a partir da consciência de classe, dado que, se somos parte de um mundo objetivo, isto também significa que agimos objetivamente ou, nos termos do próprio Marx:

O ser que é objetivo age objetivamente, e não agiria objetivamente se o objetivo não fosse parte da natureza mesma de seu ser. Ele cria e estabelece objetos porque é estabelecido pelos mesmos – porque no fundo é natureza. No ato de estabelecer este ser objetivo não desce de uma “atividade pura” para a criação do objeto. Ao contrário, seu produto objetivo é apenas a confirmação de sua atividade objetiva.<sup>32</sup>

O ser humano se expressa, conforme sua natureza social, no esforço - que é também social - de produção das condições de reprodução da vida. Se ele produz socialmente, mas não se apropria do mesmo modo é porque ainda não descobriu, em todos os terrenos, inclusive no que concerne ao âmbito moral, que outra forma de sociabilidade é possível.

Isso gera um conflito entre as diversas formas de justificação do existente (políticas, morais, jurídicas) e as escolhas (políticas, morais, jurídicas) em favor de outra forma de vivência que, em tendo se tornado classe para si, e não apenas classe em si, torna-se possível pelo fato de que, para Marx, o desenvolvimento das contradições de uma forma de produção histórica é a única via que conduz, ao mesmo tempo, à sua dissolução e à estruturação de uma nova configuração.<sup>33</sup>

Assim, ainda que não sistemática e não explícita, a sua concepção de moral, ética e direito era concreta e afastada de qualquer idealismo. E por isso sua recusa a fundar sua visão de mundo numa concepção de moral como fez Smith, que partiu de uma teoria moral para constituir uma explicação da vida econômica.

32. MARX, Karl. Manuscritos econômico-filosóficos. São Paulo: Boitempo, 2005, p. 126-127.

33. MARX, Karl. *O capital: crítica da economia política*. [1867]. São Paulo: Abril Cultural, 1983. Volume I, Livro 1<sup>o</sup>, Tomo 2, p. 90.



Sua opção está em explicar a moral pela infra-estrutura, na medida em que os sistemas morais resultam de relações sociais fundadas em interesses concretos, boa parte dos quais têm expressão econômica em negócios e relações mercantis.

Note-se que em Marx esses interesses são tratados como fenômenos concretos na medida em que eles não constituem uma categoria filosófico-social de caráter geral (o que reduziria o marxismo a uma variante do utilitarismo), além do que, como observa Agnes Heller, a generalização filosófica do primado do interesse nada mais do que refletir o ponto de vista espiritual da sociedade capitalista.<sup>34</sup>

O problema, conforme ele mesmo aponta, é que as mercadorias não têm vida autônoma e não podem por si mesmas ir ao mercado e se trocarem. Sendo assim, lembra que nosso olhar deve se voltar para os seus possuidores: as mercadorias são coisas, e para que se refiram umas às outras é preciso que seus proprietários se relacionem entre si como pessoas e, portanto, reconheçam-se reciprocamente como proprietários privados<sup>35</sup>. E isto se dá porque a ética, cuja matéria central é o valor e a escolha, não é susceptível dos mesmos métodos de confirmação científica de outros ramos científicos.

A afirmação do caráter de classe da moral e do direito não pode ser refutada como uma fixação dos marxistas é demarcar tudo com o selo da luta de classes. Pensadores que não podem ser acusados sequer de afinidade com o campo de reflexão fundado por Marx ou mesmo outros que já não se colocam como marxistas, chegam, por outros caminhos, a conclusões semelhantes. E, neste final do trabalho, nos limitaremos a dois:

Nietzsche, ao tratar do problema em uma de suas obras, discorre duramente acerca da

34. HELLER, Agnes. *Teoría de las necesidades en Marx*. Barcelona: Península, 1986, p. 66.

35. MARX, Karl. *O capital: crítica da economia política*. [1867]. São Paulo: Abril Cultural, 1983. Volume I, Livro 1<sup>o</sup>, Tomo 2, p. 79.

pretensão em se abordar uma “história natural do bem e do mal”. Ele chama atenção para o fato de que aquilo que os filósofos entendem como fundamento da moral nada mais era que uma forma da moral dominante. Em outras palavras, os filósofos, desejando estabelecer os fundamentos da moral, acabam por tratá-la como algo dado e previamente determinado. Como ele criticou com extrema precisão: nas chamadas ciências morais faltam os próprios problemas morais.<sup>36</sup>

O outro, Habermas, alerta que a ética obtém seu conhecimento num diverso enquadramento metodológico não nos cabendo encobrir que as racionalizações acerca da mesma servem, muitas vezes, para mascarar com pretextos legitimadores os motivos reais de nossas ações.<sup>37</sup>

Como Marx (e os marxistas, em geral) sempre criticaram veementemente os sistemas morais que ignoravam (ou procuravam justificar) as divisões de classe na sociedade, os movimentos e ativistas que incorporaram esse projeto de transformação radical da sociedade foram frequentemente acusados, como notou um estudioso do problema, de não terem princípios éticos<sup>38</sup>. Ocorre que quando ele e Engels afirmam que os comunistas não pregam nenhuma moral e nem impõem mandamentos morais do tipo ‘amai-vos uns aos outros’ ou não centram sua atividade em apregoar que as pessoas não devem ser egoístas é porque tinham claro que “em certas condições, egoísmo ou abnegação são tão somente formas pessoais e necessárias à luta pela sobrevivência”<sup>39</sup>.

Com tal crítica não se está, parece óbvio, criti-

36. NIETZSCHE, Friedrich W. *Para além do bem e do mal ou prelúdio de uma filosofia do futuro* (Tradução: Marcio Pugliesi). São Paulo: Hemus: 2001, p. 98-99.

37. HABERMAS, Jürgen. *Técnica e ciência como “ideologia”*. Lisboa: Edições 70, 1997, p. 138-140; HABERMAS, Jürgen. *Conhecimento e interesse*. Rio de Janeiro: Guanabara, 1987, p. 344-345.

38. ASH, William. *Marxismo e moral*. Rio de Janeiro: Zahar, 1965, p. 159.

39. MARX, Karl; ENGELS, Friedrich. *A ideologia Alemã*. São Paulo: Boitempo, 2007, p. 241-242.

cando toda e qualquer forma de moralidade e sim sua forma hipócrita, visto que não se trata de julgar pessoas por agirem da forma a qual estão socialmente condicionadas e sim de criticar e superar as condições mesmas que as fazem agir de um e não de outro modo.

Por não ser uma escatologia em que o fim já esteja pré-fixado, a concepção fundada por Marx, ainda que seja uma interpretação científica do real, depende da ação humana (portanto, de escolhas de como agir), pois, como ele mesmo adverte, examinando a experiência de humanização, da mesma forma que o selvagem, o ser humano socializado também deve lutar com a natureza para que obtenha satisfação de suas necessidades, para que mantenha e reproduza a própria vida, em todas as formações sociais e em todos os modos de produção.

Com o seu desenvolvimento, esse reino das necessidades se expande em consequência de seus desejos, mas, ao mesmo tempo, as forças produtivas que satisfazem a esses desejos também se desenvolvem. A liberdade, nesse âmbito, só pode consistir do homem socializado, dos produtores associados regulando racionalmente seu intercâmbio com a natureza.

Isso se dá, prossegue Marx, com o desgaste mínimo de energia e sob condições mais favoráveis e dignas de sua natureza humana. Mas tal reino continua, apesar disso, um reino da necessidade. Além dele começa o desenvolvimento da energia humana que em si um fim, o verdadeiro reino da liberdade que, no entanto, só pode florescer tendo por base esse reino da necessidade<sup>40</sup>.

Esse quadro de produção e reprodução de valores a partir de uma referência social e de forma imanente poderia instaurar um relativismo moral pelo qual qualquer moralidade - mesmo a mais antissocial - estaria justificada? Desde já antecipamos que nosso entendimento é

pela negativa da questão. A moral relativista - assim entendida como a concepção pela qual toda atitude, qualquer que seja, é válida, pelo que nada tem em comum com a posição que defende que a moral é relativa historicamente, ou seja, que cada sociedade constrói sua moral - já foi apropriada pela cultura burguesa onde se instaurou o vale-tudo.

E é disso que se trata quando se examina o contexto contemporâneo e o relativismo moral dele resultante e se há uma aptidão, descritiva e prescritiva, do continente teórico fundado por Marx, para responder aos problemas éticos enquanto reflexos do estranhamento produzido pela separação do produtor do produto de sua criação.

Por isso é que a tradição marxista adotou uma atitude de reserva em relação ao trato idealizado tanto da moralidade quanto do direito, em razão do caráter centralmente instrumental - e não como valor fundante - de ambos. E, embora focando seus esforços no desnudamento do caráter de classe (e - também - por essa razão, instrumental) do direito, bem como mantendo reserva nos projetos de uma moral universal, construída por cima e por fora dos antagonismos sociais, a concepção marxista, ainda que de forma nem sempre explícita, não tem posição rigidamente de princípio contra toda e qualquer moral.

O que a formulação dos fundadores dessa corrente sempre chamou atenção é que a abstração da moral conduziria a modelos de fusão, por exemplo, entre as concepções materialistas e históricas da moral com éticas de matriz não materialista (a de Kant, por exemplo) que tendem a substituir a luta aberta pela transformação da sociedade pela crença segundo a qual a emancipação seria alcançada pela via da reforma moral e de imperativos éticos pelos quais o que deve ser necessariamente seria / será.

Tal modelo de um imperativo ético em favor do socialismo nubla a questão que a teoria de Marx é uma práxis de transformação em torno

40. MARX, Karl. *O capital*. São Paulo: Abril, 1983, Livro III, 2º volume, p. 273.

de sujeitos coletivos os quais, ainda que movidas por escolhas de contra quem e a favor de quem pugnar (portanto, em um dado aspecto, escolhas morais) o fazem em razão do lugar que ocupam na luta social.

## Referências

**ALTHUSSER, Louis.** *A favor de Marx*. Rio de Janeiro: Zahar, 1979.

**ASH, William.** *Marxismo e moral*. Rio de Janeiro: Zahar, 1965.

**BARATA-MOURA, José.** *Prática: Para uma aclaração do seu sentido como categoria filosófica*. Lisboa: Colibri, 1994.

**BESSE, Guy.** *Práctica social y teoría*. México: Grijalbo, 1969.

**BOBBIO, Norberto.** “Qual socialismo?”. In: *O Marxismo e o Estado*. Rio de Janeiro: Graal, 1979.

**ENGELS, Friedrich.** *Anti-Duhring*. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1977.

\_\_\_\_\_. “Ludwig Feuerbach e o fim da filosofia clássica alemã. [1886]” In: *Marx e Engels*. v. 1. São Paulo: Edições Sociais, 1987.

\_\_\_\_\_. *Carta a Joseph Bloch*, em 22 de setembro de 1890. Disponível em <<http://www.marxists.org/espanol/marx-engels/cartas/e.htm>>. Acesso em 23/12/2008.

**GORZ, André.** *La morale de l'histoire*. Paris: Éditions du seuil, 199.

**GRAMSCI, Antonio.** *Quaderni del cárcere* (4 vol.). Torino: Einaudi, 2007.

**HABERMAS, Jürgen.** *Conhecimento e interesse*. Rio de Janeiro: Guanabara, 1987.

\_\_\_\_\_. *Técnica e ciência como “ideologia”*. Lisboa: Edições 70, 1997.

**HELLER, Agnes.** *Teoría de las necesidades em Marx*. Barcelona: Península, 1986.

**KAIN, Philip J.** *Marx and ethics*. Oxford University Press: New York, 1991.

**KAMENKA, Eugene.** *Los fundamentos éticos del marxismo*. Buenos Aires: Paidós, 1969.

**MACLELLAN, David.** *Marx y los jóvenes hegelianos*. Barcelona: Martínez Roca, 1969.

**MAGALHÃES, Fernando.** *A linguagem da transformação: Maquiavel, Marx e a poesia do futuro*. Recife: [sem indicação], [sem data].

**MARX, Karl.** *Teses contra Feuerbach* [1845]. São Paulo: Abril Cultural, 1978.

\_\_\_\_\_. «Manuscritos econômico-filosóficos». In: FROMM, Erich. *Conceito marxista do homem*. Rio de Janeiro: Zahar, 1983.

\_\_\_\_\_. *O Capital*. (5 volumes). São Paulo: Abril Cultural, 1983.

\_\_\_\_\_. *Manuscritos econômico-filosóficos*. São Paulo: Boitempo, 2005.

\_\_\_\_\_; **ENGELS, Friedrich.** “Manifesto of the Communist Party.” In: *Great Books of the Western World*. London: Encyclopaedia Britannica, 1978.

\_\_\_\_\_; \_\_\_\_\_. *A ideologia Alemã*. São Paulo: Boitempo, 2007

**MOURA, Mauro Castelo Branco de.** Marx e o ceticismo. In: *Ensaio sobre o ceticismo*. Plínio Junqueira Smith e Waldomiro Silva Filho (orgs.). São Paulo: Alameda, 2007.

**NIETZSCHE, Friedrich W.** *Para além do bem e do mal ou prelúdio de uma filosofia do futuro* (Tradução: Marcio Pugliesi). São Paulo: Hemus: 2001.

**OLIVEIRA, Manfredo.** *Ética e sociabilidade*. São Paulo: Loyola, 1997.

**PENATI, Eugenio.** *L'etica e il marxismo*. Firenze: la Nuova Italia, 1948.

**POPPER, Karl.** *A sociedade aberta e seus inimigos*. Belo Horizonte: Itatiaia, 1974.

**SCHAFF, Adam.** *O marxismo e o indivíduo*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 1967.

**SMITH, Adam.** *A riqueza das nações: Investigação sobre sua natureza e suas causas* (Volume I). São Paulo: Nova Cultural, 1985.

\_\_\_\_\_. *Teoría de los sentimientos Morales*. Mexico: FCE, 2004.

**VIEIRA, Antonio Rufino.** *Marxismo e libertação*. João Pessoa: UFPB, 2000.

**WEST, Cornel.** *The ethical dimensions of marxist thought*. New York: Monthly Review Press, 1992.

**WILDE, Lawrence.** *Marxism's ethical thinkers*. New York: Palgrave, 1988.

**WOOD, Allen.** “Marx against morality”. In: *A companion to ethics*. (Edited by: Peter Singer). Massachusetts: Blackwell, 1991.

## Les grèves de mineurs de 1963 dans les Lorraine(s) du fer et du charbon : Autopsies croisées de deux sorties de conflits

Sylvain Cothias\*

En mars 1963, la corporation minière impose un intense rapport de force au pouvoir gaulliste. En Lorraine en particulier, ce conflit dont on célèbre le cinquantenaire marque la mémoire. Rappelons que ce territoire dispose du plus important gisement de fer français, et du second s'agissant de la houille. Les grèves de 1963, les plus longues que la région ait connues, impactent donc profondément sa vie économique et sociale. Si elles témoignent du déclin des branches industrielles les plus anciennes dont fait partie le secteur minier, elles surgissent néanmoins de façon inattendue dans un climat social et politique a priori serein.

En effet, les accords d'Evian de mars 1962

\* Doctorant en Histoire contemporaine, EA ARCHE (Arts, civilisation et histoire de l'Europe) - Université de Strasbourg

mettent un terme à l'agitation sociale et politique qui entoure le conflit algérien. L'économie française ensuite, profondément impactée par les conséquences de la guerre d'Algérie d'une part et du plan d'austérité Pinay-Rueff d'autre part, affiche des indicateurs qui invitent à l'optimisme. Sur un plan politique enfin, le régime de la Cinquième République apparaît désormais comme stabilisé. Ainsi, les résultats du référendum du 28 octobre 1962 et la confortable victoire acquise par l'UNR-UDT lors des élections législatives de novembre 1962 témoignent de l'ancrage du pouvoir gaulliste. C'est dans ce climat euphorique que la nouvelle majorité promet une année « sociale ». La régie Renault, entreprise publique, montre alors l'exemple en accordant une quatrième semaine de congés payés à ses salariés. Très rapidement cependant, le gouvernement tente de freiner la généralisation de telles avancées sociales, par crainte d'une reprise de l'inflation. C'est ce contexte qui nourrit le net rebond des conflits du travail qui jalonnent l'année 1963<sup>1</sup>, un phénomène que l'on observe en France, mais également dans l'ensemble de l'Europe Occidentale<sup>2</sup>. En France en particulier, les

1. De 2 millions de journées de travail perdues en 1962, l'on passe à 5,9 millions en 1963. Les mineurs y contribuent à hauteur de 3,6 millions (cf. *Liaisons sociales*, n° 114, a. 64, Paris, 20 oct. 1964).

2. Grève générale de l'hiver 1960-61 en Belgique, grève des mineurs italiens de février-mars 1963, grèves de

grèves de mineurs constituent le symbole de cette année de conflits sociaux, en raison de leur durée, de leur caractère unitaire, et de leur impact médiatique.

En effet, les mineurs se positionnent alors en première ligne. Il faut dire que loin de coller au modèle de prospérité que nous venons de décrire, la corporation minière fait figure d'exception. Les effectifs sont en baisse depuis 1958, l'avantage salarial accordé à la profession minière tend à s'éroder ; quant au temps de travail hebdomadaire effectif, proche des 44 heures, il est le plus élevé de la CECA. Enfin, l'ensemble des mineurs s'inquiète au cours de l'année 1962 des projets gouvernementaux visant à réformer la sécurité sociale minière et à remettre en cause la gratuité des soins. Ainsi, lorsque le conflit éclate en 1963, c'est d'abord et en grande partie parce que « les premiers ouvriers de France » se sentent laissés pour compte d'une économie dont ils avaient pourtant assuré le redémarrage à la Libération. Quant aux mineurs lorrains, ils ne sont pas en reste, et prennent une part active et stratégique dans ces grèves<sup>3</sup>.

Ainsi, ceux du bassin houiller participent activement à la grève nationale du rendement de quinze jours, appelée par la CGT et FO le 14 janvier. Ils se joignent aussi à la grève unitaire et générale des mines de charbon du 1er mars au 4 avril. Enfin et surtout, c'est aux mineurs lorrains qu'il revient d'affronter en premier, et avec succès, les décrets de réquisition signés par le général de Gaulle, décret qui frappe cette grève d'illégalité, à compter du 4 mars<sup>4</sup>. Les mineurs de fer quant à eux, sont en grève du 1er au 20 mars. Si dans un premier temps,

1962-63 en Espagne, grève de la métallurgie badoise (RFA) en mai 1963 pour ne citer que celles-ci.

3. COTHIAS S., *La grande grève des mineurs de 1963 dans le bassin houiller lorrain*, Université de Strasbourg, mémoire de master, 2011.

4. Le décret est signé le 2 mars en vertu de la loi du 11 juillet 1938 sur l'organisation de la Nation en temps de guerre. Elle est fréquemment invoquée — 1953, 1959... — pour briser les grèves. Ce lundi 4 mars 1963, premier jour de réquisition, le bassin lorrain, bastion électoral gaulliste, est le seul bassin d'exploitation important où l'on travaille.

c'est la solidarité envers les mineurs de houille qui motive leur engagement, les syndicalistes locaux saisissent cette opportunité pour faire avancer leurs propres revendications. Mais les refus obstinés et réitérés du patronat sidérurgique devant toute perspective de négociation radicalisent le conflit. Ce dernier qui devait initialement durer quarante-huit heures, s'enlise et se mue en grève illimitée.

Notons aussi que les conflits étudiés ici débouchent tous deux sur des victoires. Les mineurs de charbon obtiennent ainsi une hausse de salaire de dix pour cent sur un an, la quatrième semaine de congés payés ainsi qu'une prime forfaitaire de vingt francs. Par ailleurs, ces nouveaux acquis sont garantis par un accord national, paraphé avant même la reprise du travail, ce qui constitue dans la profession une première depuis 1936. Quant aux mineurs de fer, s'ils acquièrent également la quatrième semaine de congés, ils imposent surtout une suspension du vaste plan de licenciements qui les frappe au début de l'année 1963. Ils contraignent alors les exploitants privés à négocier le contenu de ce plan dans le cadre d'une table ronde placée sous la tutelle des services de l'État. Une « première »<sup>5</sup> qui établit une genèse des plans sociaux tels que nous les connaissons aujourd'hui.

Si nous souhaitons revenir sur ces conflits, l'un des épisodes les plus glorieux de la corporation, c'est moins pour questionner les conflits eux-mêmes que leurs conclusions et caractères victorieux. S'ils débouchent sur des victoires politiques et symboliques certaines sur le pouvoir gaulliste, témoignent d'un renouvellement de l'action syndicale, une analyse fine de ceux-ci nous amène à pondérer ce constat. Ainsi, les processus de sortie de ces grèves en général, et la reprise du travail en particulier ne

5. Si cette concertation d'un plan social collectif constitue un affront pour le patronat minier et une première aux yeux des organisations syndicales en général, et de la CGT en particulier, elle ne constitue pas une première à proprement parler. Un plan social collectif portant sur plusieurs centaines d'ouvriers est ainsi négocié dès 1951-52 au sein de la SAEM Pechelbronn qui exploite le pétrole alsacien.

se sont pas déroulés sans contestation, bien au contraire. Il faut également rappeler les pratiques constantes des exploitants miniers qui visent sitôt la grève terminée à limiter les pertes comptables et symboliques occasionnées par la grève, mais aussi les acquis sociaux dont cette dernière est porteuse.

Mais force est de constater que les travaux existants sur ce conflit ne permettent pas d'apporter de réponses satisfaisantes à cet égard. Le plus souvent, elles éludent la question ou tendent à remettre en cause le bien-fondé même d'un mouvement social qui marque le début d'une récession minière inexorable et incomprise des mineurs et syndicalistes de l'époque (Conlonjou H., 1990 ; Noé J-B, 2010). Ainsi, seules les publications de Michel Pignet<sup>6</sup> et d'Achille Blondeau<sup>7</sup> abordent les sorties des grèves de 1963. Le premier rappelle les difficultés rencontrées lors de la reprise du travail sous des considérations nationales. Le second, acteur des négociations nationales de 1963<sup>8</sup>, évoque également et avec franchise ces difficultés, les formes et motivations qu'elles épousent à la CGT, de la reprise du travail du 5 avril, jusqu'au congrès de sa fédération qui se tient à Liévin du 21 au 25 octobre 1963<sup>9</sup>. Néanmoins, ces deux publications ne permettent pas de saisir pleinement les enjeux soulevés par ces sorties de conflits, en particulier s'agissant de leur implication concrète sur l'espace social, l'entreprise et ses agents locaux.

Toujours est-il que c'est par une approche comparative, et la mobilisation d'invariants que nous comptons relever les différentes formes

6. PIGENET M., « La grève des mineurs de 1963 » in *Histoire des mouvements sociaux*, Paris, La découverte, 2012, pp. 461-62 ;

7. BLONDEAU A., 1963, *Quand toute la mine se lève*, Paris, Messidor, 1990, pp. 129-32.

8. Ce dernier est alors l'un des secrétaires nationaux de la Fédération du sous-sol CGT. Il est aussi l'un des membres de la délégation CGT qui négociera l'accord syndicats-charbonnages qui mettra un terme à la grève. Son ouvrage témoignage constitue ainsi une source très intéressante pour comprendre ce conflit social.

9. cf. *Le droit minier*, Paris, FNTSS-CGT, nov. 1963 [le compte-rendu du Congrès y est reporté].

que peuvent prendre ces sorties de conflits en Lorraine. Pour ce faire, nous nous appuyons sur la littérature existante autour de ces événements, mais surtout sur les nombreux matériaux générés par ce conflit social. Parmi ceux-ci, on trouve les presses régionales et syndicales, mais pas seulement. Il nous faut souligner l'importance des fonds issus de la direction des Houillères du Bassin de Lorraine, de la direction du service des mines de Metz, ainsi que ceux issus de la mission préfectorale extraordinaire mise sur pied par l'État pour faire face à la crise qui secoue le bassin ferrifère<sup>10</sup>. Outre les informations factuelles liées à ces grèves, l'intérêt majeur de ces fonds réside dans les retranscriptions souvent complètes des multiples réunions paritaires, de concertation et de négociation jalonnant le conflit, mais surtout l'après-conflit.

Néanmoins, ce n'est qu'après avoir préalablement relevé les similitudes et dissemblances de deux espaces sociaux du fer et du charbon que nous questionnerons les décisions motivant la sortie de conflit, ainsi que leurs réceptions par la base. On saisira ensuite l'action réactionnaire des exploitants miniers, et la réplique ouvrière devant celle-ci.

### Les grèves de 1963 en Lorraine : éléments contextuels.

Avant d'aborder ces sorties de conflits, il convient d'apporter quelques éléments contextuels propres aux univers sociaux du fer et du charbon lorrain, ainsi qu'aux spécificités locales des grèves étudiées. Rappelons d'abord que le bassin houiller lorrain s'inscrit dans l'est du département de la Moselle ; tandis que le Pays-haut lorrain se situe à cheval sur l'ouest de la Moselle, et l'est de la Meurthe-et-Moselle, sur un axe allant de Luxembourg jusqu'à Nancy. Si la famille de Wendel a longtemps été propriétaire d'exploitations dans les deux espaces, ces derniers présentent des

10. L'ensemble de ces fonds est consultable aux archives départementales de la Moselle, sur les sites de Saint-Julien-les-Metz et de Saint-Avold.

historicités économiques et syndicales bien distinctes. Le constat reste similaire s'agissant des grèves de 1963.

Les houillères du bassin de Lorraine, nationalisées en 1946, constituent un vaste conglomerat intégré qui mêle les métiers de l'extraction et de la valorisation de la houille. Ainsi, le terrain du rapport de force permettant d'obtenir des acquis s'en trouve modifié depuis la Libération et doit être national. À ce titre, l'engagement en 1963 du bassin lorrain qui n'est pas connu pour être le plus vindicatif est indispensable à tout rapport de force. Par ailleurs, ce rapport est essentiellement dirigé contre l'État dont les rôles sont multiples en matière d'affaires charbonnières. Outre ses fonctions régaliennes de maintien de l'ordre, il est aussi et à la fois exploitant minier, grand organisateur du marché charbonnier français et de son exploitation, et garant de la législation sociale minière et du statut l'encadrant<sup>11</sup>.

L'industrie du fer n'ayant quant à elle pas été nationalisée, c'est toujours face à une myriade d'exploitants privés issus des grandes familles patronales et sidérurgiques que les mineurs doivent lutter pour obtenir de nouveaux acquis, et ce, malgré le statut national du mineur dont jouissent également les mineurs de fer. En conséquence, le succès de 1963 réside alors dans la capacité des syndicats à mobiliser l'ensemble des mineurs, en dépit d'exploitations privées particulièrement morcelées, et d'un patronat puissant et organisé au sein de l'ASSIMILOR<sup>12</sup>, dépositaire locale de l'UIMM et de l'ancien Comité des Forges.

Par ailleurs, la représentativité syndicale présente aussi de fortes disparités dans les deux espaces. Si la CGT dispose d'une position monopolistique dans le Pays-haut — plus

11. Notons que le statut du mineur ne constitue pas une convention collective négociée entre partenaires sociaux. Ce statut qui encadre la législation sociale minière est adopté en février 1946 par l'Assemblée nationale et a donc force de loi.

12. L'Association de la Sidérurgie et des Mines de Fer de Lorraine réunit l'ensemble du patronat de l'industrie lorraine du fer. Son secrétaire général et représentant lors des négociations est M. Roland LABBE.

de 90 % des voix lors des élections de délégués-mineurs de 1961 —, le bassin houiller se distingue par une représentation syndicale composite et équilibrée. Ainsi, chacune des organisations ouvrières compte des sièges ou usines qui constituent pour elles des bastions. La CGT, fait rarissime, n'est majoritaire que chez les seuls ouvriers du fond ; toutes les autres catégories de personnels — à l'exception des ingénieurs ralliés à la CGC — portent majoritairement leurs suffrages sur le syndicat chrétien CFTC.

En dernier lieu, s'agissant des revendications portant ces deux conflits, on doit constater qu'en dépit des nombreuses similitudes contextuelles, la réification revendicative ne s'opère pas sur les mêmes points. Notons d'abord que l'économie française voit une partie de ses branches — mines, sidérurgie, textile — décliner. Pour ce qui concerne le secteur minier en particulier, ce dernier est de plus en plus concurrencé par les minerais importés. Enfin, les deux industries sont touchées par une diminution des débouchés et le vieillissement de certains gisements.

Ainsi, dès 1959, le Plan Jeanneney acte la régression de la production française de houille, et sa stagnation dans le bassin lorrain. Par ailleurs, une politique de déflation des effectifs entamée en 1958 provoque une baisse de 10 % du personnel des HBL entre 1958 et 1963, jetant l'incertitude sur l'avenir de la profession. Les gueules noires subissent également les conséquences de la politique d'austérité salariale engagée par le plan Piney-Rueff de 1958. C'est autour de cette question des salaires qui accusent un retard de 11 % sur le salaire ouvrier moyen que se cristallise d'ailleurs le conflit des mines de charbon. Et c'est la conclusion d'un accord national sur ce point en particulier, le 3 avril qui motive la reprise du travail de mineurs qui viennent d'obtenir une hausse de salaire immédiate de 8 %.

Les mines de fer de leur côté perdent également 10 % de leurs personnels entre 1959 et 1962 tandis que les ouvriers mineurs sont

régulièrement touchés depuis 1961 par des pertes de salaires induites par une baisse très importante de l'activité et donc du temps de travail. Ce dernier passe ainsi de 44 heures à 40 heures, voire 32 heures dans certaines mines. Devant ces difficultés économiques, plusieurs mines sont menacées de fermeture en 1961 dont celle d'Aubrives. En 1963, les projets de restructuration redoublent<sup>13</sup> et touchent la plupart des petites exploitations minières qui ne sont pas adossées à une installation sidérurgique locale. C'est donc en premier lieu l'arrêt des licenciements collectifs projetés qui mobilise les mineurs de fer, ce qu'ils obtiennent le 18 mars. En effet, sous la pression des pouvoirs publics, le patronat consent une suspension de ce plan social, le temps d'une concertation avec les organisations syndicales.

Si les contextes économiques auxquels sont confrontés ces deux univers présentent des points communs, les traductions revendicatives autour desquelles se cristallisent les deux conflits sont différentes, et expliquent alors pour partie les motivations entourant la sortie de ces grèves.

### Motivations, légitimations et réceptions de la reprise du travail.

Ce sont les mineurs de fer qui sont les premiers à reprendre le travail le 21 mars, après que leurs syndicats décident de « suspendre » le mouvement. Il faut dire qu'après douze jours de grèves, et la très médiatique marche du 13 mars des gueules jaunes sur la capitale, le gouvernement reste particulièrement soucieux de circonscrire l'agitation sociale aux seuls charbonnages. C'est à cette fin qu'il confie au préfet de Metz, M. Jean Laporte, une mission administrative extraordinaire visant à résoudre la crise des mines de fer. C'est au fonctionnaire que revient la charge de renouer le dialogue et de superviser les négociations à venir, imposant par la même une tutelle publique aux

exploitants privés qui n'y étaient pas habitués. Le préfet exige aussi de ces derniers la suspension des licenciements, ce qu'il obtient le 17 mars, et des syndicats une reprise du travail qu'ils consentent le 18 mars, ce qu'accepte difficilement la CGT, et davantage encore la CFTC. Si les deux organisations ouvrières cautionnent la concertation qui doit s'ouvrir le 25 mars, c'est d'abord en raison de la supervision administrative de celle-ci dictée au patronat local ; mais également pour préserver une capacité de mobilisation substantielle en cas d'échec des pourparlers.

À l'inverse, dans un contexte de réquisition, les mineurs lorrains s'investissent dans un conflit total et maximaliste qui engage tous les syndicats et l'ensemble des catégories de personnels, ingénieurs compris. De plus, il est rapidement entendu pour les organisations ouvrières que seule la conclusion d'un accord national est susceptible d'autoriser une reprise du travail. Il faut dire que les pouvoirs publics ignorent les revendications minières depuis 1958 déjà, et que cette attitude se maintient au cours du conflit. C'est en effet après vingt-trois jours de grève seulement que la première négociation sérieuse est convoquée. Et c'est lorsque l'accord national est validé le 3 avril au soir que les syndicats appellent à la reprise pour le 5 avril. Ajoutons aussi que la conclusion de ces négociations s'explique pour partie par une dégradation de la situation sociale du bassin lorrain. Ainsi, Achille Blondeau nous indique que si « Les piquets sont plus présents pour assurer la sécurité des installations de surface que pour empêcher une minorité de travailler, ce n'est pas le cas en Lorraine »<sup>14</sup>.

Outre les motifs différents qui entourent les décisions syndicales de reprise du travail, il faut caractériser les médias utilisés par les organisations pour légitimer celles-ci auprès de la base ainsi que les réactions et réceptions de cette dernière devant ces décisions. Or là encore, la situation diffère dans les deux régions.

13. cf. BIARD R., *Les mines de fer de Lorraine. Une richesse nationale en péril*, Paris, éd. sociales, 1966.

14. BLONDEAU A., *Opus cité*, Paris, Messidor, 1990, p. 113.



Dans le Pays-haut, consécutivement à l'acceptation par les syndicats d'une éventuelle suspension du mouvement, on s'attelle le 20 mars à l'organisation de réunions et de référendums visant à expliquer et valider les décisions syndicales. Ces rencontres, convoquées dans chaque localité et cité du bassin ferrifère, sont particulièrement bien organisées. Les résultats des référendums sont quant à eux centralisés à Piennes (54) où se situe le siège de la fédération régionale des mineurs de fer et de sel de l'Est, et dans lequel se tient la majorité des réunions intersyndicales contemporaine du conflit. Si les débats sont vifs en général, particulièrement houleux dans certaines localités minières — en particulier à La Mourière<sup>15</sup> où l'on s'y reprend à deux reprises pour le vote —, la suspension de la grève est acceptée dans l'ensemble des bureaux de vote et avalisée par 90 % des mineurs<sup>16</sup>. Par ailleurs, les syndicats veillent à la publicité des résultats en les diffusant dans la presse locale et syndicale. En conséquence, la reprise du travail du 21 mars se déroule sans aucun enthousiasme, mais dans le calme, à l'exception du siège de La Mourière dans lequel un mouvement catégoriel de bowetteurs<sup>17</sup> entraîne un lock-out général de quarante-huit heures.

À contrario, dans le bassin houiller, le processus de légitimation de la reprise du travail s'effectue dans un sens inverse, et dans un contexte bien plus agité. En effet, fort d'un accord préalablement paraphé par les fédérations nationales, les syndicats des houillères lorraines entendent entériner le plus rapidement possible ce dernier. À cette fin, ils mobilisent le 4 avril un unique meeting à Merlebach. Or, l'affluence y est manifestement faible — 3000 personnes, soit nettement moins que l'affluence observée au cours de la grève —, et le *Républicain lorrain* note « qu'il a été mou-

vementé. Le Comité [...] voulait que ce soit le meeting de la victoire. Ce fut surtout l'occasion d'une explication passionnée »<sup>18</sup>. En dépit d'un vote à main levée autorisant la reprise, les syndicalistes et négociateurs nationaux présents qui expliquent la teneur des accords sont copieusement sifflés trois heures durant, en particulier ceux issus de la CGT. Quant à la reprise du travail du 5 avril, elle s'avère difficile ; les archives des houillères en témoignent. Au siège Simon à Forbach, le délégué CGT est ostensiblement ignoré. À Marienau, il « a été sifflé par les ouvriers qui l'ont prié de disparaître sinon ils lui feraient un mauvais sort ». Dans certaines localités enfin, l'agitation déborde des carreaux. Ainsi, à Behren-les-Forbach, le 4 avril au soir, les services de renseignement des houillères rapportent le contenu d'une réunion d'information de la CGT : « 600 ouvriers [...] s'étaient réunis [...]. Wallisch et Maurer E<sup>19</sup>. ont voulu prendre la parole. Ils ont été hués par les ouvriers qui déchiraient leurs cartes syndicales et menaçaient les deux dirigeants syndicaux, qui ont filé à l'anglaise. Lorsque Maurer était sur le point de partir [...], un groupe d'ouvriers tentait de renverser la voiture, mais les gendarmes les ont refoulés. Les deux points essentiels du mécontentement des ouvriers sont : inutilité de la grève des dix derniers jours, injustice commise dans la répartition du fonds ». Il faut dire que les concessions arrachées au cours des derniers jours de grève s'avèrent maigres et que les acquis salariaux des mineurs ne couvrent que partiellement les pertes de salaires consenties durant le conflit. On relève donc un dualisme de pensée s'agissant du caractère victorieux du conflit dont la dimension symbolique est indéniable, mais la dimension matérielle plus discutable pour les ouvriers. Achille Blondeau

15. La Mourière est un des sièges spécifiquement visé par un plan de licenciement.

16. cf. *Le Lorrain*, du 21 mars 1963.

17. Les bowetteurs ou traceurs (dans le bassin houiller lorrain) désignent les ouvriers chargés du creusement des galeries principales.

18. cf. *Le Républicain Lorrain*, éd. de Forbach, 5 avril 1963.

19. Erwin Maurer est alors le secrétaire général de la fédération régionale des mineurs CGT « charbon » de la Moselle. Absent du bassin au cours des grèves, c'est Kurt Wallisch qui supplée ce dernier au cours de celles-ci.

nous rappelle aussi que « pour les mineurs, ce qui sautait aux yeux, c'est que les 11 % n'étaient pas dans le protocole. Ils ne voyaient que cela »<sup>20</sup>.

Ainsi, les médias de légitimation utilisés par les syndicats du fer et du charbon sont-ils différents, probablement en raison des considérations — régionales dans le premier cas, nationales dans le second — qui entourent ces décisions de reprise du travail ainsi que leurs légitimations. Quant aux réactions de la base devant ces dernières, elles le sont tout autant pour les mêmes raisons. En effet, tandis que les mineurs de charbon arrachent un accord qui révèle en creux les revendications non acquises, les mineurs de fer obtiennent l'essentiel, et l'espoir de nouvelles avancées avant l'engagement de négociations qui ne s'ouvriront réellement que le 25 mars.

### L'action syndicale au devant de la réaction patronale.

La reprise du travail désormais passée, les syndicats doivent défendre leurs récents acquis et combattre l'action réactionnaire des exploitants privés comme publics qui visent à limiter les pertes comptables des grèves. Ainsi, l'analyse de ces sorties de conflit doit-elle déborder du cadre temporel strict de la grève, et aborder la période postérieure à celle-ci qui couvre les phases successives de la négociation, de la réaction patronale, et de l'action syndicale face à cette dernière. Cette action syndicale de défense des acquis débute alors et pour une bonne part dans l'ombre des réunions de négociations. Elles sont alors l'occasion pour les différentes parties, syndicale et patronale de défendre ou de conforter leurs positions. Dans le pays du fer, des tables rondes<sup>21</sup> abordent les problèmes immédiats frappant la

20. BLONDEAU A., *Opus cité*, p 129.

21. cf. Archives de la préfecture IGAME, 276W1-3 [AD57]. Ces tables rondes qui se déroulent les 25 mars et le 12 juin réunissent les administrations, les élus locaux, les exploitants et les syndicats ; trois commissions de travail techniques se réunissent par ailleurs entre ces deux dates.

profession autant que les enjeux économiques et sociaux qui ne manqueront pas de toucher la région à moyen terme. Au sein de celles-ci, on trouve les représentants syndicaux et patronaux, mais aussi les services déconcentrés de l'État ainsi que les élus locaux. À leur issue, le 12 juin, les syndicats — soutenus en cela par les mineurs qui maintiennent la pression par des journées d'action les jours de négociation, les épouses qui sont 450 à se rendre à Paris le 29 mai — limitent les conséquences sociales du plan de licenciement. Trois fermetures de mines — Aachen, Langenberg et Micheville — et une restructuration — à La Mourière — sont actées pour l'été. Si les syndicats dénoncent publiquement ces décisions, en réunion, ils cherchent surtout à réduire l'impact de ces restructurations. Le plan du 12 juin prévoit alors le reclassement de 300 ouvriers environ et la mise en place d'un plan de 800 départs en retraite anticipée. Ce scénario laisse-t-il ainsi à penser aux syndicats qu'aucun mineur ne devra quitter sa profession. Par ailleurs, les organisations veillent particulièrement à défendre les mineurs de toutes mesures de rétorsion susceptibles de s'apparenter à des sanctions pour fait de grève ce qui est acquis dès le 25 mars. Enfin, il est utile de préciser que si le contenu des débats est strictement retranscrit dans les archives de la préfecture, ces « tables rondes » ne débouchent sur aucun protocole d'accord en bonne et due forme engageant les parties, ce qui renforce l'inquiétude des syndicats. Néanmoins, le préfet veille à réunir régulièrement les différents acteurs pour faire le point sur les reclassements en cours.

Dans le bassin houiller, le processus s'effectue toujours dans un sens descendant. Il s'agit en effet de transcrire les modalités de l'accord national aux cas des houillères de Lorraine. Mais il est à noter que les organisations syndicales abordent les négociations du 18 avril en position de faiblesse<sup>22</sup>. En effet, les cinq semaines de grève ont alors drastiquement

22. Archives de la direction du personnel des HBL [DRH2104, CAITM]

réduit leurs capacités de mobilisation. Aussi, la réunion vise-t-elle essentiellement à limiter les pertes matérielles des ouvriers occasionnées par la grève. En conséquence, la direction propose l'octroi d'une seconde prime contre des postes supplémentaires de travail, une offre repoussée par les syndicats qui ne souhaitent pas pénaliser ainsi des catégories particulières de l'entreprise<sup>23</sup>. Néanmoins, les syndicats acceptent que ces journées supplémentaires se substituent aux congés et jours fériés, une option avalisée par la direction générale. Nous ajoutons enfin que ce type d'accord avait été exclu, mais pas refusé dans son principe par les fédérations minières au cours des négociations nationales. En effet, ces dernières craignaient alors les réactions d'une base échaudée par cinq semaines de grèves qui aurait vu dans cette proposition une provocation<sup>24</sup>. Deux semaines après la fin du conflit, les impératifs de la base évoluant, et l'impératif de subsistance primant, les positions syndicales se modifient. D'ailleurs, les rapports des houillères ne font état d'aucun débordement sur les carreaux suite à cette annonce.

Néanmoins, les mineurs lorrains doivent rapidement faire face à une série d'annonces qui constitue autant d'entorses aux accords passés et une reprise en main énergique des exploitants miniers qu'ils soient publics et privés. Dans le bassin houiller, 48 heures après un défilé du 1<sup>er</sup> mai unitaire et historique à Forbach, s'ouvre à Paris un cycle de tables rondes prévu par l'accord du 3 avril. Or, cette première session douche l'espoir des mineurs qui voient les négociations sur la quatrième semaine de congés se bloquer indéfiniment. En effet, les représentants gouvernementaux sont absents. Par ailleurs, les Charbonnages de France déclarent unilatéralement et au même moment une restriction préalable des congés d'ancienneté à la faveur de l'obtention de cette quatrième semaine ; une position que

23. En effet, les cokeries et centrales électriques qui fonctionnent en service continu ne peuvent offrir des heures supplémentaires à leurs travailleurs.

24. BLONDEAU A., *Opus cité*, pp. 122-25.

ne conteste pas le gouvernement, mais qui provoque le courroux syndical.

De leur côté, les exploitants des mines de fer réduisent les droits aux congés de 1963 — calculés sur l'assiette des jours effectivement travaillés — au titre des journées de travail perdues pour fait de grève. Si les syndicats dénoncent ces mesures qu'ils considèrent comme des sanctions, le préfet Laporte valide les décisions de l'ingénieur-chef des mines de Metz<sup>25</sup>, M. Horgnies qui par une lettre datée du 4 juillet lui confirme la légalité du procédé. S'agissant de la restriction des congés d'ancienneté qui induit une révision du statut du mineur, l'ASSIMILOR et les syndicats déclarent le 11 juillet ne pas vouloir appliquer cette disposition<sup>26</sup>. Il faut dire que la situation sociale du bassin se tend au début de l'été et que le patronat tente de calmer le jeu. En effet, au gré des réunions préfectorales, les syndicats constatent une augmentation des projets de licenciements et de fermetures de mines. Ils remarquent aussi le non-respect des promesses relatives aux reclassements. En outre, ceux-ci ne portent jamais sur des postes dans les mines de fer, alors qu'on y compterait cent embauches mensuelles. Les exploitants privilégient ainsi des reclassements dans la sidérurgie et les charbonnages, dont les métiers sont moins rémunérateurs et plus pénibles. Certains établissements sidérurgiques de la compagnie Wendel vont jusqu'à refuser, début septembre, l'embauche de mineurs licenciés. Enfin, l'envoi des premières lettres de licenciement fin juin, la multiplication des mutations forcées dans les mines de Jarny courant juillet, et l'approche des premières fermetures de mines prévues pour le mois d'août nourrissent un contexte qui ne peut que relancer l'activité revendicative dans les cités.

Or, devant toutes ces tentatives patronales visant à réduire la portée des accords, les orga-

25. Ce dernier est chargé par le préfet de veiller au respect des accords.

26. cf. *Le sous-sol lorrain*, n° 237, août 1963.

nisations syndicales ne restent pas de marbre. Au contraire, elles essaient de relancer une mobilisation sociale énergique dont les réussites sont diverses, mais qui ne débouche pas sur le succès escompté.

Ainsi, dans le bassin houiller où la colère est grande après l'annonce polémique sur les congés d'ancienneté, les syndicats développent l'activité revendicative. Des pétitions circulent sur les carreaux et dans les cités tandis que des journées d'action tentent de prendre l'opinion à témoin. Organisées les 10 et 23 mai, elles ne permettent pas néanmoins d'inverser le rapport de force. Le 9 juillet, c'est la visite officielle du ministre de l'Industrie, M. Bokanowski, qui motive l'organisation d'une ultime journée de protestation. Mais le ministre qui avait préalablement promis une annonce sur ces congés d'ancienneté déclare à cette occasion soutenir et confirmer la position des charbonnages. Pour les organisations syndicales, la conclusion de cette mobilisation porte un goût d'amertume. En même temps, les mineurs de houille, ruinés par cinq semaines de grève, ne disposent plus des capacités suffisantes pour s'opposer résolument aux décisions des charbonnages. Il n'en est pas de même pour les mineurs de fer qui avaient pris soin de suspendre leur grève pour préserver les énergies.

Or, la combativité est particulièrement vive dans le Pays-haut et s'étire jusqu'à la fin de l'année 1963. Le 8 juillet, les mineurs marchent à nouveau, vers la préfecture de Thionville cette fois, où une délégation est reçue. Le 27 juillet, on croise le fer dans les commissions paritaires interlocales dans lesquelles les syndicalistes tentent en vain de mettre en pièce les licenciements<sup>27</sup>. Le 17 et le 23 juillet, ce sont des grèves sur le tas qui touchent la région. Enfin, les premières restructurations et fermetures des mines sont l'occasion pour les mineurs licenciés et leurs syndicats de lancer une série de conflits « au fond ». Ceux de Langenberg occupent leurs galeries du 27 au 3 août. Mais,

27. cf. archives de la DRIRE Lorraine [1403W-AD57]

la fermeture du siège le 1<sup>er</sup> août est maintenue. Cependant, des occupations plus spectaculaires encore se déroulent sur les carreaux qui n'étaient pas préalablement concernés par le plan social. Ainsi, l'annonce, le 10 octobre, d'un plan de 258 licenciements au siège de Trieux provoque un nouveau mouvement social d'ampleur. C'est alors une grève de procuration qui se développe. Sur le modèle des mineurs de Decazeville, de Bure<sup>28</sup> et du Langenberg, ceux de Trieux décident d'occuper le fond le 14 octobre, tandis que leurs collègues prennent en charge la solidarité<sup>29</sup>. Le 21 novembre, c'est à la mine Ida que l'annonce de 25 licenciements provoque une nouvelle occupation du fond d'une semaine qui se solde par un nouvel échec. Il faut dire que la direction, inflexible, tente par tous les moyens de gêner le ravitaillement et la relève des occupants. Quant à la grève de Trieux, en dépit de grèves et de marches de soutien — telle celle du 6 novembre qui réunit 4000 mineurs à Metz —, d'un authentique soutien populaire, d'une occupation de 79 jours, et d'un réveillon de Noël souterrain, elle se solde par une énième défaite. Là encore, le patronat se refuse à toute négociation. En novembre, il convoque individuellement les mineurs licenciés. Gêné par l'écho médiatique, c'est avec cynisme qu'il propose mi-décembre une ouverture de négociation conditionnée par une poursuite de la grève... au jour ; une proposition repoussée par les grévistes. Quant au préfet Laporte, dépassé par la situation, il n'est plus tenu informé des projets patronaux... Ainsi, l'échec de la grève exemplaire de Trieux marque-t-il le déclin inéluctable des mines lorraines de fer qui perdront 11000 ouvriers entre 1963 et 1973.

## Conclusion.

Ainsi, derrière le vocable des « grèves de

28. La grève au « fond » de Decazeville de l'hiver 1961-62 avait duré 66 jours. Néanmoins, cette forme d'action dans le Pays-Haut avait été initiée en 1953 à la faveur de la grève de Bure.

29. JEANDIN J., *79 jours au fond pour la Lorraine*, Paris, éd. sociales, 1977, pp. 236-46.

1963 » se cachent en réalité des conflits aux enjeux et physionomies différentes, ce qui n'est pas sans conditionner les formes toutes aussi différentes que peuvent revêtir les sorties de ces grèves. Par ailleurs, l'analyse fine de ces sorties de conflit tend à nuancer la dimension mémorielle victorieuse accolée le plus généralement aux grèves de 1963, mais pas seulement. Ce constat ne doit pourtant rien retirer à la qualité, à la combativité et à l'imagination de l'action syndicale déployée alors, bien au contraire. Il doit surtout nous rappeler l'importance que revêt l'étude des réactions patronales et ouvrières postérieures à ces conflits du travail, et ce, d'autant plus dans les cas où la postérité qualifie ces derniers de victorieux. Il invite aussi la recherche à mieux considérer les espaces et temporalités des conflits du travail de l'après-guerre. À ce titre, les archives des services déconcentrés de l'État d'une part, et les archives des entreprises concernées d'autre part, constituent des matériaux particulièrement riches et précieux. Elles permettent ainsi de saisir un point de vue intéressant et inédit sur ces événements, mais autorise surtout la saisie complexe des accords et acquis sociaux, de leurs constructions, de leurs applications effectives ou non sur les lieux de travail, ainsi que de leurs réceptions par les travailleurs eux-mêmes.

### Sources :

**Presse locale et syndicale** : Le Républicain lorrain, Le Lorrain, Le sous-sol lorrain [CGT-fer et sel], Der Kumpel [CGT-charbon], La voix du mineur [CFTC des mineurs de l'Est].

**Archives des directions générale et du personnel des HBL** [DG 199-200, DRH 2014, CAITM, AD57, Saint-Avold].

**Archives de la préfecture IGAME (Inspection Générale de l'Administration en Mission Extraordinaire)** — « Crise dans les mines de fer » [276W, AD57, Saint-Julien-les-Metz].

**Archives de la direction des Mines et de la sidérurgie de Metz** [1403W, AD57, Saint-

Julien-les Metz].

### Bibliographie

**BLONDEAU Achille**, 1963 : Quand la mine se lève, Paris, Messidor, 1991

**CHELINI Michel-Pierre**, « les salaires des mineurs en France de 1938 à 1965 », in Travailler à la mine, une veine inépuisée, Lille, PUA, 2003.

**CONLONJOU Hélène**, « 1963 : la grève des mineurs », L'histoire, n° 102, 1987, pp 80-85.

**COTHIAS Sylvain**, La Grande grève des mineurs de 1963 dans le bassin houiller lorrain : une analyse des attitudes et stratégies syndicales, [mémoire de Master d'Histoire], 2010, Strasbourg, UDS.

**JEANDIN, Jacques**. Trieux : soixante-dix-neuf jours au fond pour la Lorraine. Paris, Éd. sociales, 1977.

**MOURER Robert**, Mineurs de charbon lorrains dans l'Histoire d'une région frontalière, 1856-2004, l'empreinte du syndicalisme chrétien, Nancy, Éditions Faiencité, 2005.

**NOÉ Jean-Baptiste**, L'homme politique face à l'épreuve du changement. Le général de Gaulle et la grève des mineurs, mars avril 1963, Paris, éd. univ. européennes, 2010.

**BIARD Roger**, Les mines de fer de Lorraine. Une richesse nationale en péril, Paris, éd. sociales, 1966.

**PIGENET M.**, « La grève des mineurs de 1963 » in Histoire des mouvements sociaux, Paris, La découverte, 2012.

**PIGENET M.**, « La grève des mineurs de 1963 » in Dictionnaire De Gaulle, Paris, Robert Laffont, 2006.

## Un conflit précurseur arbitré par l'État : les grèves du Creusot et les premiers délégués d'atelier (1898- 1900)

René-Pierre Parize

« Le jour où un très grand nombre de salariés seront groupés dans les syndicats... le patronat ne pourra refuser longtemps de discuter et de négocier avec les représentants d'une puissance aussi considérable. Que la classe ouvrière ne l'oublie pas. Pour être traité comme une Force, il faut, avant tout, être une Force ».

Jean Jaurès, *La Petite République*, 12 octobre 1899

« Il faut s'en rendre compte une fois pour toutes, le temps de l'arbitraire patronal est passé, malheureusement. Jusqu'à ces dernières années, nous faisons ce que nous voulions de l'ouvrier ou à peu près. Cela n'allait pas plus mal, d'ailleurs. Mais quoi, c'est fini, archi-fini, cela crève les yeux. Il n'y a plus moyen d'en douter. L'ouvrier a ouvert les yeux, ou du moins, des gens se sont chargés de les lui ouvrir. Il a conscience à présent de ce qu'il est, de sa force, de sa toute-puissance. Il faut compter avec lui désormais. Longtemps, nous avons pu espérer qu'on viendrait à bout de ces syndicats qui s'élevaient en face de notre autorité. Nous

avons séduit des présidents, nous les avons mis de notre côté. C'est fini, encore une fois, c'est fini. Ensuite, nous nous sommes figuré que c'était la faute du gouvernement. Nous nous demandions si un bon despote, un roi, un empereur, un Boulanger, solide, à poigne, n'aurait pas vite fait de remettre tous ces gens à la raison et toutes les vieilles choses en leur ancien état. Ca n'est pas vrai non plus. Tout cela ne valait rien.

Devenons donc enfin sages et philosophes ! Un flot menace de nous submerger ; n'essayons pas de l'empêcher d'avancer, c'est impossible. Canalisons-le ; endiguons, endiguons ! De temps en temps, une marée plus forte fera déborder un peu le flot à droite et à gauche de la digue, sur nos jardins, dans nos plates-bandes : eh bien ! nous regarderons passer l'accident, bien sûrs que les choses reprendront bientôt leur cours normal, car la loi des choses le veut ainsi. »

Nicolas Savon, entrepreneur de manutention marseillais

Jules Huret, *Les Grèves*, 1901



Jules ADLER (1865-1952) . Peintre dreyfusard auteur de « La Grève »



ADLER est représenté en « semeur » d'un cortège conduit par Louise MICHEL

Comment lire le tableau d'ADLER réalisé à partir du 9 octobre 1899, 20<sup>ème</sup> et dernière journée de la plus importante des « grèves de 1900 », au Creusot ?

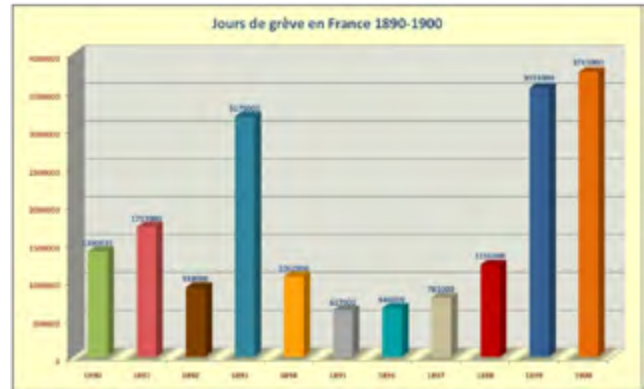
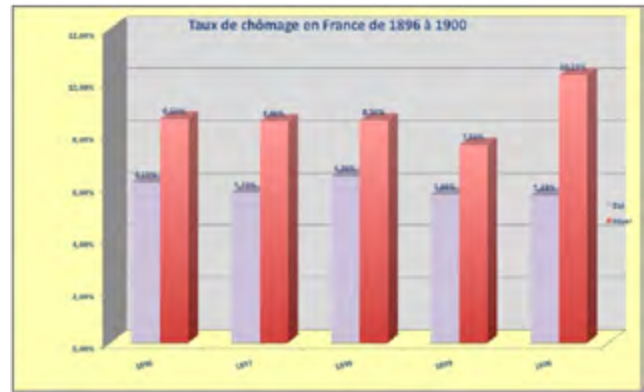
Qu'apporte à l'histoire ouvrière une recherche sur quatre grèves survenues il y a plus d'un siècle ?

Pourquoi surtout, ADLER, peintre parisien, a-t-il choisi de venir particulièrement au Creusot? Y a-t-il été attiré par le projet de marche sur Paris organisé, début octobre, à l'imitation de celui de mars 1871, et s'est-il inspiré, plus tard, pour son travail de création de la manifestation socialiste du 19 novembre 1899 place de la Nation ?

Œuvre de DALOU, artiste communiste, « Le Triomphe de la République » inauguré ce jour-là est une représentation vraisemblable de Louise MICHEL, comme les deux lions des armoiries DEMAHIS qui y figurent le prouvent.

Avec la porteuse de drapeau en robe noire barrée d'une écharpe rouge, ADLER a sans doute voulu, lui aussi, montrer celle qui est, à l'époque, la légende vivante de la Commune, dans un autre style que celui de l'allégorie, et notamment dans le costume que lui connaissaient ses contemporains de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.

Dans quel contexte historique précis ces œuvres apparaissent-elles sur le devant de la scène ?

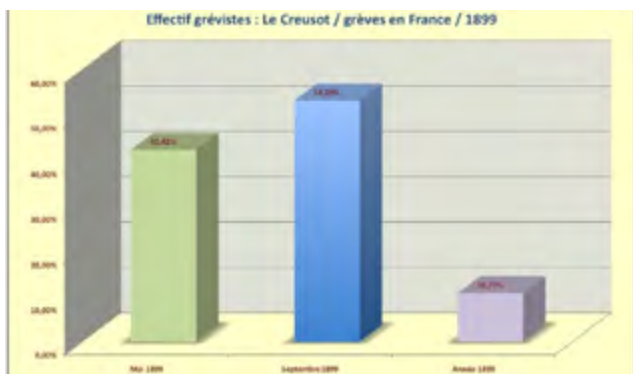
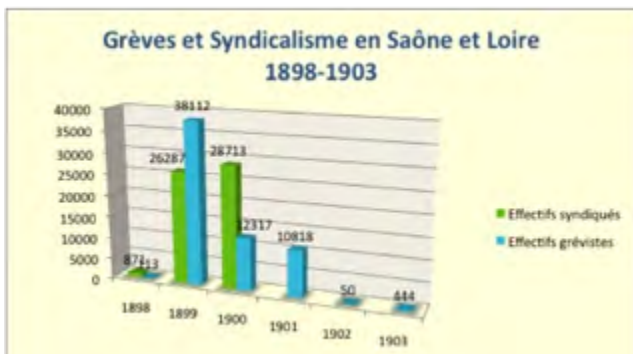


On peut observer que c'est en 1899 et 1900 que les jours de grève furent les plus nombreux, le patronat étant obligé de passer par les conditions des ouvriers s'il voulait livrer ses commandes. Par exemple, la pavillon SCHNEIDER à l'Exposition universelle de 1900 eut trois mois de retard parce que la direction de l'entreprise refusa longtemps de négocier. Le point culminant du mouvement atteint, en 1906, n'a été dépassé qu'en 1936 avec les grèves du Front populaire.

« Y a-t-il lieu d'exiger la reconnaissance du syndicat par l'Administration du Creusot ? »

Pour invraisemblable qu'une telle question pa-





raïsse en 1899, elle est cependant posée par WALDECK-ROUSSEAU et par écrit à Eugène SCHNEIDER le 6 octobre. Elle donne la mesure de l'urgence à laquelle l'arbitrage gouvernemental du lendemain doit répondre.

En 1899-1900, un mouvement de grève national, d'une soudaineté et d'une ampleur exceptionnelles, semble en effet, ouvrir une ère de véritable puissance pour l'ensemble du syndicalisme français.

Comment Le Creusot parvient-il alors à s'imposer comme épice de d'un débat « annonciateur » au sujet des droits nouveaux à conquérir à l'intérieur de l'entreprise ?

Le conflit qui s'y déroule joue incontestablement aussi un rôle moteur en Saône-et-Loire : celle-ci arrive en 1899 au 4<sup>ème</sup> rang des effectifs syndicaux par département, après la Seine,

le Pas-de-Calais et le Nord. En plus des 11 sections existantes, 34 nouvelles s'y créent, dont 16 au Creusot et à Montceau-les-Mines qui regroupent, à eux seuls, environ 80% d'un effectif total passé de 870 membres fin 1898, à 26 287 en 1899.

Pour 740 grèves recensées en France en 1899 et 7 843 depuis 1870, celle de septembre - octobre 1899 au Creusot est la seule qui fasse l'objet d'une négociation à Paris, à l'initiative du pouvoir central, ce qui prouve l'importance qu'y ont attaché aussi bien la Société SCHNEIDER que l'Etat, en raison des enjeux diplomatiques que représentait le marché des armements en particulier en Extrême-Orient et en Afrique du Sud.

Les conflits d'Extrême-Orient y trouvent une résonance particulière, avec notamment la présence en résidence d'un officier d'artillerie japonais en septembre 1894<sup>1</sup>, deux jours avant la destruction de la flotte chinoise en Corée, sur le Yalou, le 17.

La visite en 1896 de LI-HUNG-TCHANG, Premier ministre<sup>2</sup> de fait de l'Empire chinois, se situe dans un tour du monde des grands états industriels, visiblement destiné à redresser son pays à l'image de la modernisation réussie, trente ans plus tôt, par le Japon du MEIJI.

D'autres moments, comme le retard d'exécution des commandes passées par ce même Japon, dû à la grève de mai - juin 1899, la référence à l'Extrême-Orient utilisée par SCHNEIDER, après l'arbitrage de WALDECK-ROUSSEAU, et le retard décidé dans les renvois de juillet 1900 à cause de la visite d'un général japonais mettent en évidence le changement d'échelle et de destination des activités de l'entreprise.

L'appariement du Creusot avec l'Etat républicain prend de ce fait une tournure diplomatique qui vise clairement à ouvrir une brèche dans

1. Catalogue Hôtel Dieu, édité à l'occasion de l'inauguration - 1896

2. E. LOUSSE et J. de LAUNAY, *Dictionnaire des grands contemporains de 1776 à nos jours* - Marabout Université - 1970 - p. 284



l'isolement international, organisé autour de la France par la politique de BISMARCK après 1871. C'est une mission militaire française dirigée par Emile BERTIN, ingénieur du Génie maritime, qui est chargée de créer la marine de guerre du Japon, en décembre 1885, par le gouvernement BRISSON, en la personne de Charles de FREYCINET, son ministre des Affaires étrangères.

Preuve que le « japonisme » souvent considéré comme un mouvement surtout littéraire et artistique, a eu, d'abord, une forte dimension militaire. Les succès de Claude FARRERE, prix Goncourt en 1905 et élu à l'Académie Française contre CLAUDEL en 1935, en témoignent.

En 1887<sup>3</sup>, BERTIN obtient l'envoi à l'arsenal de Kobé, d'un ingénieur de la Société SCHNEIDER, à laquelle le gouvernement japonais vient de commander 17 torpilleurs<sup>4</sup>. 70 sont commandés par la Marine nationale de 1889 à 1900.

Le 17 octobre 1902<sup>5</sup>, le ministre japonais de la Marine estime que « selon toute vraisemblance, une guerre avec la Russie aura lieu ». Un mois plus tard, le 14 novembre, Le Creusot reçoit la visite de MOTONO, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du gouvernement impérial japonais. Les victoires japonaises de 1904-1905 seront à l'origine de la première Révolution russe.

Le 14 novembre 1899, GIROD de l'AIN<sup>6</sup>, président du Conseil de Surveillance de la Société SCHNEIDER, précise que le chiffre d'affaires de 1898-1899, 68 291 485 Francs, en augmentation de près de 10 millions sur celui de l'exercice précédent, est le total le plus élevé jamais atteint dans l'entreprise.

3. Christian DEDET, *Les Fleurs d'acier du Mikado*, Flammarion, 1993 – p. 291

4. *Les Ets de MM. Schneider et Cie* d'après James DREDGE, 1902 Nevers – p. 113

5. 1905 – Extrait de l'ouvrage *Autour de Tsouhima*, Ed. Omnibus 2005 – p. XVIII

6. CARAN (Archives Nationales) Fonds SCHNEIDER – AQ12

Les armements constituent l'essentiel des matériels que celle-ci présente à l'Exposition Universelle de 1900 et font figure de marché du siècle.

114 types de canons sont par ailleurs présentés dans un ouvrage en langue anglaise rédigé pour SCHNEIDER à Londres, visiblement en vue de l'Exposition Universelle de Paris en 1900<sup>7</sup>.

## I. DU CREUSOT A PARIS ou La création d'un syndicat par les grèves de 1899

### *Présentation de l'usine*

*Qui sont les ouvriers du Creusot et combien sont-ils ?*

1 <sup>er</sup> mai 1898	8950
30 octobre 1898	9517
29 mai 1899	9261
9 juillet 1899	9215
13 juillet 1900	8958

80% d'entre eux résident au Creusot en septembre 1899 d'après les rapports de Gendarmerie.

Leur répartition par catégorie d'âge serait la suivante par rapport à celle de l'ensemble du personnel soumis aux lois sur le travail en France :

	Le Creusot		Fr
	30 octobre 1898		Décem
	Nombre	%	Nombre
Enfants (- de 16 ans au Creusot)	647	6,94	433 637
Filles et femmes	124	1,33	603 185
Hommes	8 546	91,72	1 111 335
<b>TOTAUX</b>	<b>9 517</b>		<b>2 148 157</b>

7. Publication Française : « Les Etablissements de MM SCHNEIDER et Cie » d'après l'ouvrage de James DREDGE – Nevers – Imprimerie MAZERON 1902

*LI-HUNG-TCHANG (1823-1901) Général et homme d'Etat chinois, l'un des vainqueurs de la révolte paysanne TAI-PING (1850-1864) en visite au Creusot en 1896.*



*Défaite navale chinoise sur le Yalou en Corée contre le Japon le 17 septembre 1894.*



*Motono Ichiro (1862-1918) Ministre plénipotentiaire 1896-1901 ; Ambassadeur du Japon en Russie : 1906-1916 ; Ministre japonais des Affaires étrangères : 1916-1918 ; En visite au Creusot le 14 novembre 1902.*

*« Long tom » (canon SCHNEIDER livré à la République du Transvaal pendant la guerre des Boers 1899-1902)*



Effectifs par service

	29 mai 1899		13 juillet 1900	
	Nombre	%	Nombre	%
Mine	344	3,71	318	3,54
Hauts-fourneaux	489	5,28	443	4,94
Forges et laminoirs	2 808	30,32	2 470	27,57
Acéries	1 448	15,63	1 449	16,17
Ateliers de construction	2 053	22,16	1 988	22,19
Artillerie	671	7,24	860	9,60
Electricité	400	4,31	426	4,75
Service auxiliaire	987	10,65	939	10,48
Divers	61	0,65	65	0,72
<b>TOTAUX</b>	<b>9 261</b>		<b>8 958</b>	

Les deux grandes unités de Fabrication, Ateliers de construction et Artillerie, représentent ensemble 29,41% du personnel le 29 mai 1899 et 31,79% le 13 juillet 1900.

Pour environ 45 000 F de salaires distribués par jour en septembre - octobre 1899, la moyenne serait de 4,85 F si l'on prend comme base l'effectif de 9 261 indiqué par l'entreprise le 29 mai 1899.

Du côté patronal, la prise de pouvoir du 4<sup>ème</sup> SCHNEIDER est fragilisée par une nouvelle répartition familiale des actions après le décès de son père en 1898. Il ne détient en effet, personnellement, que 2,64% des titres de sa société en 1899 et 4% en 1900.

Comment les ouvriers du Creusot ont-ils conduit leurs luttes ?

*Les coopératives, organisations pré-syndicales*

A la fin des années 1890, Le Creusot fournit l'exemple original d'une institution patronale retournée à leur profit par les ouvriers : les coopératives de consommation. Elles sont, au moment des grèves, au nombre de 25, comprenant près de 3 800 membres ou familles.

Plus de 43% des familles du Creusot s'y trouvent impliquées. Elles fournissent les vêtements et les produits alimentaires à des prix plus bas que ceux du petit commerce. Au moment où les grèves commencent, les res-

ponsables patronaux constatent un peu tard que, depuis des années, les coopératives présidées par des ouvriers sont un lieu de formation des militants.

Le fonctionnement de ces associations constitue donc une mise en réseau souterraine du travail militant et des revendications qui échappe à la fois au contrôle prévu par la loi de 1884 et à la surveillance patronale.

En 1899, ce réseau a la réalité d'une instance, semi-clandestine mais particulièrement étendue et efficace, qui n'a pas à craindre de sanctions contre ses responsables, puisque ceux-ci et l'ensemble de leurs activités font partie du paysage familier à la direction de l'entreprise.

*La stratégie d'action directe*

Globalement, on peut considérer que, dans une première phase qui précède l'arbitrage de WALDECK-ROUSSEAU, la stratégie, alors la seule possible, consiste à imposer le droit syndical par l'action unitaire et le poids du nombre.

La période d'action directe qui préside à la création puis à la défense du syndicalisme de 1898 à octobre 1899 reçoit à l'époque plusieurs noms : « La Révolution du Creusot » selon l'expression de Léon XIII fin septembre 1899, *Invidia democratica* pour le premier avocat sollicité par SCHNEIDER pour défendre ses intérêts au cours de la réunion d'arbitrage. Sans entrer dans le détail des faits, comme pour la phase qui suit et clôt les événements, l'important est de mettre en valeur les lignes de force qui s'y expriment en soulignant, lorsqu'il y a lieu, la portée générale qu'elles revêtent.

Que retenir de la période d'action directe ? De mai à octobre 1899, les ouvriers du Creusot soutiennent trois grèves de plus en plus spectaculaires par l'effectif engagé, la durée et les objectifs affirmés.

Ces grèves ont en commun :

- L'ampleur, la spontanéité et la durée d'un mouvement qui doit atteindre en même temps trois objectifs: CREATION, DEFENSE et RE-CONNAISSANCE du SYNDICAT sur le terrain de l'entreprise.

- Elles sont conduites par de jeunes ouvriers et des responsables syndicaux qui, pour la plupart, n'ont pas été impliqués dans les événements de 1870-1871.

- Le nombre élevé des participants dans une conjoncture marquée par la révision du procès de DREYFUS et la préparation de l'Exposition Universelle de 1900.

A ce stade, l'intervention socialiste, surtout allemaniste et blanquiste, ne fait qu'accompagner le mouvement. Sa participation se limite alors à le protéger contre ses tentations de dérive violente et les risques d'une répression : le souvenir de Fourmies est encore très présent chez les ouvriers creusotins qui l'évoquent avec force le 29 mai.

A partir du 3 octobre, la tendance s'inverse. Par le canal ministériel, c'est l'action du courant socialiste indépendant qui infléchit l'orientation du mouvement dans un sens réformiste en direction de l'arbitrage.

*Les étapes de la lutte ouvrière au Creusot (mai - octobre 1899)*

**La grève sans syndicat des Hauts-fourneaux des 16 et 17 mai 1899** met en évidence le surmenage imposé en liaison avec la pénurie d'effectifs qui sévit dans toute l'usine. Au premier trimestre 1898-1899, 233 emplois sont offerts par le service en moyenne pour une demande mensuelle d'embauche de 139. Édouard SALADIN, entré chez SCHNEIDER en décembre 1898 (Académie BOURDON, Dossier 1895) est ingénieur principal (section Acières – Hauts Fourneaux) après un séjour de plusieurs années aux Etats-Unis. A l'imitation de TAYLOR, a-t-il inspiré le chronométrage qui a déclenché la première grève ?

Malgré des enquêtes préliminaires d'em-

bauche plus rapides, l'insuffisance d'effectifs conduit à :

- embaucher des mineurs de Montchanin, des ouvriers de la Forge, des femmes, en infraction avec la loi de 1892 qui interdit leur travail de nuit et des ouvriers bretons venus d'Indret,

- instituer d'octobre 1898 à mai 1899 un chronométrage destiné à élever la norme des cadences de charge de manière à obtenir avec 4 hauts-fourneaux le même rendement qu'avec 5 au cours de la période précédente.

Soit par homme et par jour un effort supplé-

	charges	tonnage manutentionné
avant le chronométrage	4	65 236 t
avec le chronométrage	5	81 545 t

mentaire de 25% sans augmentation sensible de salaire.

Le 16 mai 1899, les 140 ouvriers de la plateforme, soit 1,51% de l'effectif de l'usine, occupent les chantiers et obtiennent le retour à la norme habituelle de 4 charges et une augmentation de salaire. Ils se gardent toutefois, malgré leur succès, de constituer un syndicat : la tactique occulte des coopératives se poursuit.

*La création du Syndicat des ouvriers métallurgistes par la grève générale des 29 mai au 2 juin 1899*

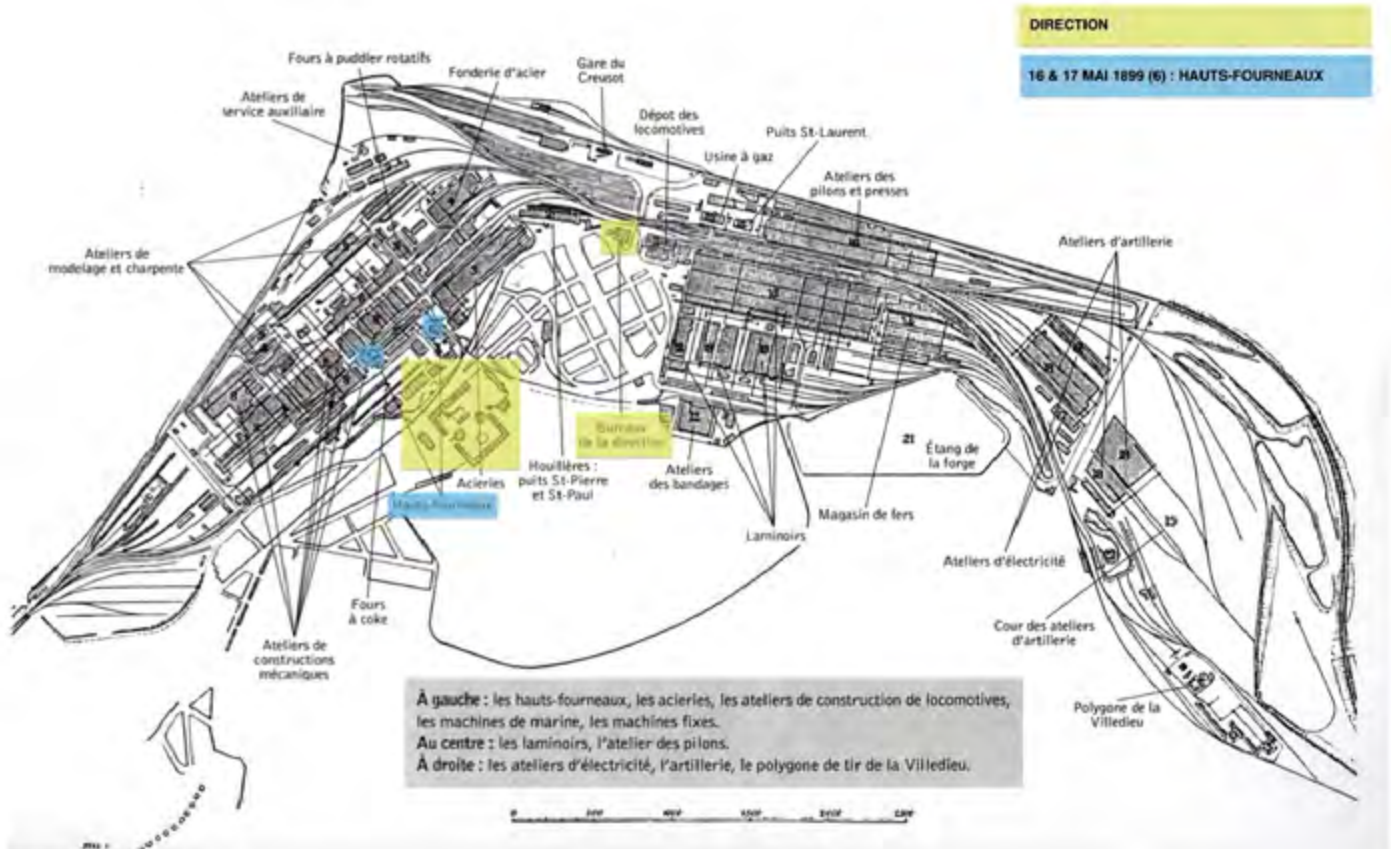
Après deux journées de heurts avec la troupe au cours desquelles l'intervention des militants socialistes parisiens permet d'éviter des incidents graves, un « Syndicat des Ouvriers Métallurgistes » (SOM) est constitué avec l'aide de responsables de la Bourse du travail de Dijon et de la Fédération des métaux ; la baisse des actions SCHNEIDER à la Bourse de Lyon et les pressions du gouvernement DUPUY amènent la direction à accorder les augmentations de salaires demandées.

**La grève des 20 septembre - 10 octobre 1899 tente d'imposer la reconnaissance du Syndicat à la Direction**





### PLAN GÉNÉRAL DES USINES DU CREUSOT en 1900.



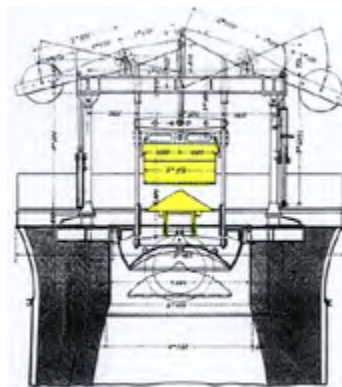


Fig. 47. Details of Bell for Closing Mouth of Furnace.



Chargement d'un haut-fourneau

		Nombre de minutes
Coke	Chargement d'un chariot par un homme.....	18
	Amener le wagon au monte-charge.....	6
	Montée.....	1
	Déchargement et vidange du chariot.....	2
	Descente.....	0,30
	Retour aux fours pour chargement.....	4
	Total.....	31,50
(deux hommes dans le même temps feront les deux chariots de coke de la charge.)		
Minéral	Amener le chariot des plaques au monte-charge.....	4
	Montée.....	1
	Déchargement.....	2
	Descente.....	0,30
	Retour des chariots vides.....	2
	Total.....	9,30
Scories et castine	1 chariot par 2 hommes.....	9,30
Pyrites	Montée.....	1
	Vidange du wagonnet.....	1,30
	Descente.....	0,30
	Total.....	3
	Ensemble de la charge.....	53,30
	Imprévus.....	6,30
	(Rougemont estime que puisque « deux hommes font une charge complète en 60 minutes, quatre hommes feront vingt charges en dix heures ».)	



M. Rougemont, L. Lefebvre, E. Lefebvre, S. Lefebvre, Lefebvre, Lefebvre de la Société de Commerce de l'Éclairage de Paris, Société de l'Éclairage.



Frederick W Taylor 1855-1915

Chronométrage des cadences de charge (octobre 1898 - mai 1899)

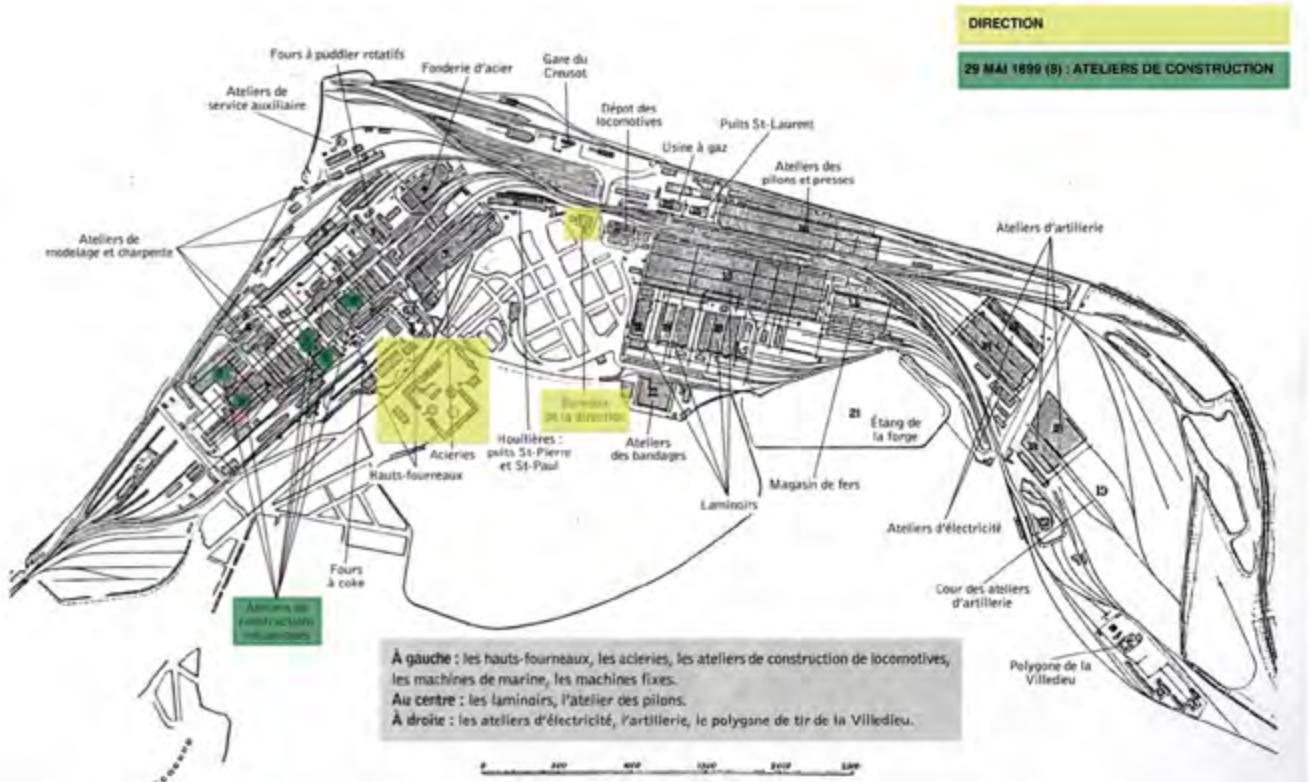
ESTIMATION DU TONNAGE MANUTENTIONNÉ par chargeur et par jour de septembre 1898 à janvier 1900 à raison de 20 187 T par chargeur et par charge				
Année	Mois	Ouvrier M. CARTON	Équipe 1 (Carton)	Équipe 2 (Métain)
1898	Septembre		88 419	
	Octobre	89 024	87 813	88 217
	Novembre	90 034	90 034	88 419
	Décembre	93465	91 043	87 409
1899	Janvier	96 493	93 869	92 092
	Février	94 071	92 052	87 045
	Mars	95 484	87 409	87 611
	Avril	98 512	82 090	92 052
	1 au 18 mai	95 262	93 263	91 245
Octobre 1898 à mai 1899		93 869	91 245	89 226
1900	Janvier		80 748	

À 20 charges par équipe, le T.M. par chargeur et par jour est de : 20 187 x 5 = 100 935 T

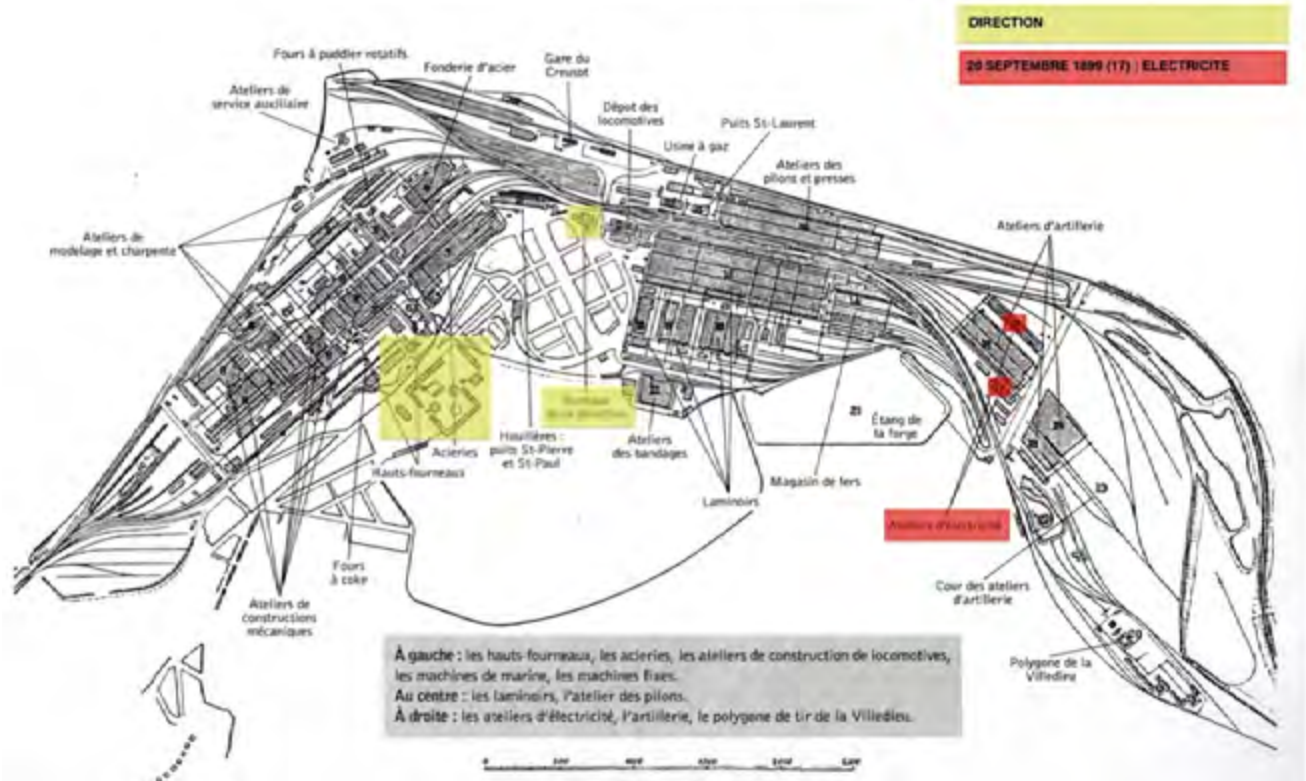
Résultats du chronométrage



**PLAN GÉNÉRAL DES USINES DU CREUSOT en 1900.**



**PLAN GÉNÉRAL DES USINES DU CREUSOT en 1900.**



Le 9 juillet, Eugène SCHNEIDER informe WAL-DECK-ROUSSEAU de son intention de fermer son entreprise en cas de nouveaux troubles.

Son refus de reconnaître la représentativité du syndicat entraîne un nouveau conflit qui aboutit à une impasse. Après l'abandon par les gré-



Arrivée du défilé en haut des rues du Guide, de Chalon et des Écoles, à la hauteur de la porte de l'escalier (à gauche). Collection particulière



Défilé de femmes "Grand Rue", rue d'Autun, aujourd'hui rue Jean-Jaures, qui commence en face de l'église. Collection BNF

vistes du projet de marche sur Paris et au terme de tractations complexes, WALDECK-ROUSSEAU obtient du Comité de grève et d'Eugène SCHNEIDER l'acceptation d'un arbitrage gouvernemental.

## II. DE PARIS AU CREUSOT ou Vers un droit sans syndicat : fin 1899-1900

*BEAUVAU 1899 et l'arbitrage de WALDECK-ROUSSEAU : une délégation de pouvoir qui tourne mal*

L'arbitrage rendu par WALDECK-ROUSSEAU porte en germe « l'endiguement » du mouvement syndical et la fin de l'unité ouvrière qui avait, dans une large mesure, empêché les renvois au cours des trois grèves victorieuses de 1899.

Par sa sentence du 7 octobre, qui institue des délégués d'atelier élus, WALDECK-ROUSSEAU précise que « l'intermédiaire du syndicat auquel appartient l'une des parties peut être

utilement employé si toutes deux y consentent ; il ne peut être imposé ».

Rien n'est dit des sanctions proposées par le projet BOVIER-LAPIERRE en cas d'atteinte au droit syndical, voté par la Chambre en 1889, 1890 et 1892 et, chaque fois ajourné ou rejeté par le Sénat. WALDECK-ROUSSEAU admet le 11 octobre le principe des renvois au cours d'un entretien avec LICHTENBERGER, représentant de SCHNEIDER à Paris. Résultat immédiat : 19 licenciements que suivront de nombreux autres.

L'arbitrage referme donc la porte ouverte au syndicalisme par les grèves de 1899 et génère un nouveau type de verrouillage patronal pourvu de deux armes inédites : syndicat jaune et délégués d'atelier.

La présence du syndicat jaune à l'usine rend désormais impossible le déclenchement d'une nouvelle grève générale et réduit le SOM à une position défensive. Le licenciement de deux jeunes ouvriers avait suffi à provoquer la grève de septembre. Les renvois de CHARLEUX, MONTEL, RENAUD, président, trésorier et secrétaire adjoint du syndicat, n'ont aucune conséquence.

La seconde arme issue de l'arbitrage est l'institution des délégués d'atelier.

L'usine veut avant tout les utiliser pour prévenir tout mouvement de grève. Ils doivent d'abord faire comprendre aux ouvriers le « bien-fondé » des mesures adoptées par la Direction.

Rendue avant tout pour mettre fin aux grèves, la sentence n'est finalement qu'une « solution-soupape » qui laisse intacte l'autorité patronale dans l'entreprise :

- L'arbitrage dénie toute représentativité légale au syndicat.
- Il n'a donné lieu à aucun débat.
- Il entraîne surtout la destruction complète du syndicat qui l'avait accepté.

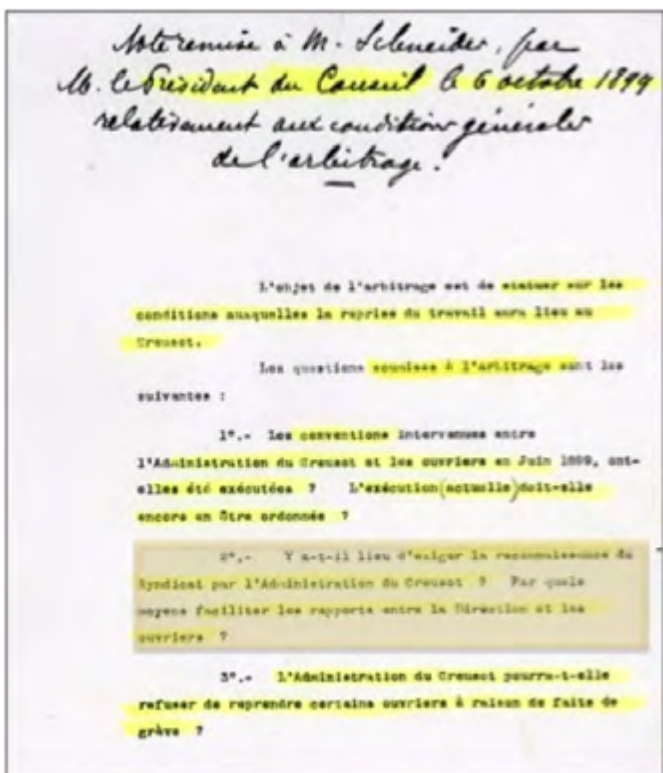
L'échec de la dernière grève et les renvois de juillet 1900, sont le dénouement logique d'un conflit ramené à l'échelle de l'entreprise.



L'arbitrage de BEAUVAU : 7 octobre 1899

Pierre Waldeck-Rousseau  
(1846-1904)

Ministre de l'Intérieur (1881-1882, puis 1883-1885, sénateur de la Loire 1894, président du Conseil 1899-1902)



Les délégués des ouvriers au ministère de l'Intérieur. Au premier rang et de gauche à droite : MM. Maxence Rolles, Viviani, Renou. Au second rang et de gauche à droite : MM. Charleux, Montel, Gailot, Quilic, Turot. Au troisième rang et de gauche à droite : MM. Lacour et Jussot. Collection BnF

Académie BOURDON SS 0199

DELEGATION OUVRIERE DU CREUSOT

Au premier plan, deux militants de formation allemaniste entourent VIVIANI : Maxence ROLDES et Victor RENOU, ancien combattant de la Commune et député de la Seine (1845-1904)

DELEGATION SCHNEIDE



MM. Toussaint, Lichtenberger, Saladin, Saint-Girons, Laprêt ; délégués de la Société du Creusot au siège de la Société à Paris. Collection BnF

L'arbitrage de BEAUVAU : 7 octobre 1899

Extraits de la sentence WALDECK-ROUSSEAU :

*Nomination de délégués par ateliers et par corporations :*

Pour que les ouvriers puissent faire valoir leurs réclamations auprès du gérant et de ses représentants, « des délégués seront nommés par atelier à raison d'un délégué par corporation. Sauf cas d'urgence, ils conféreront tous les deux mois avec les représentants et au besoin avec la direction de la société ».

*Au sujet de la reconnaissance du syndicat par l'usine*

WALDECK-ROUSSEAU rappelle qu'il est reconnu par la loi, mais que le patronat n'a « ni à le reconnaître ni à le méconnaître »... Nul ne peut être contraint d'accepter un intermédiaire. De même « qu'un patron ne saurait exiger des ouvriers qu'ils portent leurs réclamations au syndicat patronal dont ils feraient partie », de même les ouvriers ne sauraient davantage lui imposer de prendre pour juge des difficultés pendantes entre eux et lui, le syndicat ouvrier auquel ils appartiennent ».

La sentence décide finalement que « l'intermédiaire du syndicat auquel appartient l'une des parties peut être employé utilement si toutes deux y consentent ; il ne peut être imposé ».

Le syndicat ouvrier du Creusot ne reçoit donc pas la garantie qu'il recherchait et n'est pas parvenu à se faire reconnaître par l'administration des usines comme l'unique représentant des ouvriers.

Duplicité du Président du Conseil ou limites d'un mode de pensée libéral étranger à toute forme d'intervention gouvernementale directe à l'intérieur de l'entreprise ?

Sous le titre « Piqûre de morphine », le journal « Le Pain »<sup>8</sup> «constate qu'à y regarder de

8. 11 octobre 1899 – Académie François Bourdon – SS 0201

plus près, « l'arbitrage n'est qu'un palliatif, un remède empirique et non une solution ». Sans exagération, il est vrai que la formulation « prendre pour juge », employée par WALDECK-ROUSSEAU, change radicalement le terrain du conflit. Les grévistes du Creusot n'ont jamais demandé à SCHNEIDER de faire juger leurs revendications par leur propre syndicat, mais de traiter avec leur organisation.

Même en ayant habilement manœuvré pour mettre fin au conflit, le président du Conseil n'a pas fait avancer d'un pas la question de principe qui était en jeu : la reconnaissance du syndicat par le chef d'entreprise.

Par ailleurs, l'arbitrage du 7 octobre porte en germe deux éléments qui vont modifier le rapport des forces au Creusot après la grève : l'institution des délégués ouvriers et la création d'un contre-syndicat, qui seront utilisés par l'usine comme des moyens de riposte à la création du syndicat CGT en juin 1899.

Les élections des délégués ont eu lieu le 20 décembre 1899. Le tableau suivant en donne les résultats. Les mineurs de Montchanin n'ont pas voulu prendre part au vote.

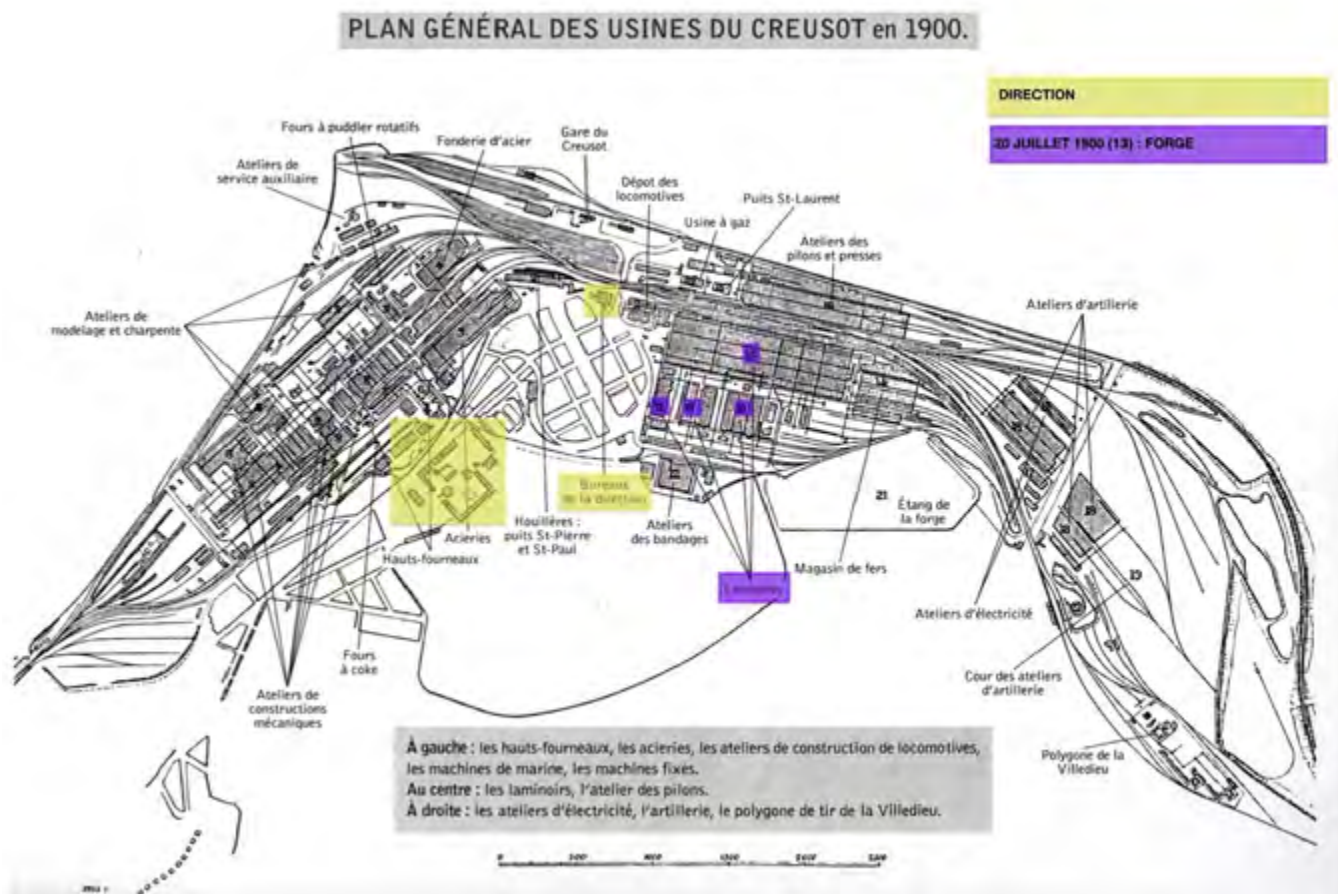
*SCHNEIDER extrapole en ces termes le contenu de la sentence :*

« Les délégués sont, en même temps que les représentants de tous les ouvriers, les intermédiaires désignés pour faire comprendre à leurs camarades de travail la nécessité et le bien fondé des mesures adoptées dans les ateliers ».

Contrairement aux événements d'Anzin en 1884, aucune commission d'enquête parlementaire ne sera constituée en 1900 malgré les centaines de licenciements décidés par la direction.

Le Creusot comptait 32 034 habitants en 1896. Au recensement de 1901, il n'en a plus que 30 584.

L'entreprise elle-même indique le chiffre de 8 599 ouvriers en 1901, soit une diminution de



7,14% par rapport à mai 1899. Elle ne retrouvera qu'en 1906 un effectif supérieur à celui du début des grèves avec 9 696 personnes.

Au terme de ce conflit, on peut relever que les figures guerrières de « La Grève » n'ont pas été les seules à célébrer, du Creusot à Paris, l'histoire immédiate des luttes et le souvenir de la Commune.

Le 19 novembre 1899, à l'occasion de l'inauguration du « Triomphe de la République » de DALOU, un cortège d'environ 300 000 personnes s'était rendu à la Nation. De nombreuses municipalités socialistes, Lyon, Marseille, Lille, Dijon, Toulouse, Nîmes, entre autres, y étaient représentées.

Une délégation de cette manifestation avait été reçue à la Bourse du Travail. Jean-Baptiste DUMAY, ancien maire du Creusot en 1870-1871, communaliste et député du 20<sup>ème</sup> arrondissement de 1889 à 1893 (1<sup>ère</sup> circonscription : quartiers de Belleville et St-Fargeau), en était le régisseur depuis 1896. En cette même année 1899, le Conseil municipal de Paris avait

pour président un autre communaliste, Louis LUCIPIA. Plusieurs hommages avaient déjà été rendus à Louise MICHEL, notamment par Victor HUGO dans son poème « Plus grande qu'un homme » (« Viro Major ») de 1872 et VERLAINE (« Ballade en l'honneur de Louise Michel ») en 1886. Ceux des peintres, ADLER (« La Grève ») et STEINLEN (« Louise Michel ») en 1900 allaient suivre.

On peut considérer qu'avec l'œuvre de DALOU, à partir de 1899, « L'esprit de la Commune » a désormais son monument et son visage. ALLEMANE dit clairement ce qu'ils signifient pour les militants de son époque, dans les dernières lignes de ses « Mémoires » publiés en 1906 :

*« Si la République vit en ce pays, c'est à la Commune, c'est à ceux qui combattirent contre toutes les forces du passé coalisées contre elle qu'on le doit. Cela valait qu'on affrontât la mort ou le bagne, car la Sociale ne peut être enfantée que par sa mère naturelle : la République qui, de simplement démocra-*





Jules DALOU (1838-1902)  
 Militant de la Commune, auteur du «  
 Triomphe de la République »

*tique, deviendra forcément égalitaire et nous paiera magnifiquement de tout ce qu'o aura souffert pour la garder de ses ennemis masqués comme de ceux luttant contre elle à visage découvert ».*<sup>9</sup>

## CONCLUSION : Beauvau 1899 : Quelle descendance ?

Les luttes menées au Creusot en 1899-1900, même si elles se sont localement terminées par un échec relatif, ont incontestablement eu un rôle d'étape. Après tout, la république, la laïcité, le droit d'égal accès des femmes aux métiers dits « masculins » et au suffrage universel, comme la plupart des lois sociales ne se sont jamais imposés du premier coup. Pour passer des codes napoléoniens et des lois favorables au patronat au Code du travail, il a fallu plus d'un siècle. Exemple d'une pre-

9. Jean ALLEMANE « Mémoire d'un Communard » - 1906, réédition Maspero 1981

mière, au moins en France, en matière d'acquis dus aux grèves : les premières femmes élues comme déléguées d'atelier l'ont été en 1899 aux hauts-fourneaux et aux houillères du Creusot, à raison, il est vrai, de deux seulement sur l'ensemble de l'entreprise, pour 214 délégués hommes.

Dans le même ordre d'idées, il convient de rappeler qu'en 1892, à Paris, le second congrès de la métallurgie avait adopté la motion suivante : « A travail égal, il sera alloué un salaire égal aux femmes comme aux hommes ».

Concernant le sens profond des grèves, on peut constater qu'il ne se réduit pas à la seule dimension du syndicalisme. La lutte menée en 1899-1900 contre l'autorité des SCHNEIDER avait d'abord pour but d'ouvrir un ESPACE PUBLIC dans une grande propriété industrielle ou usine et ville ne faisaient qu'un. Conquérir un droit de cité pour les libertés syndicales nécessitait d'abord de conquérir une « CITE » elle-même. A cet égard et l'exemple du Creusot le prouve, libérer la vie municipale de l'empreinte du patronat et obliger celui-ci à s'en tenir à sa fonction industrielle a été historiquement plus difficile à réussir dans les localités dirigées par la grande métallurgie que dans celles où dominaient les compagnies minières. Ainsi, en mai 1900, en Saône-et-Loire, les personnels d'encadrement constitués en véritables petits partis patronaux, ont-ils été mis en échec à Montceau-les-Mines, Blanzay, Sanvignes et même à Montchanin, dont les houillères appartenaient cependant à la même entreprise que les usines du Creusot. Le Creusot, lui, a du attendre la victoire de la SFIO en 1925 pour connaître l'alternance municipale.

L'histoire de la période montre également que, dès le début du 20<sup>ème</sup> siècle, de nouvelles avancées syndicales se sont dessinées. Ainsi, le 4 février 1902, 14 députés socialistes, parmi lesquels Jean BOUVERI, Edouard VAILLANT et Marcel SEMBAT, ont déposé à la Chambre une proposition de loi tendant à étendre à tous les salariés le bénéfice de la loi sur les syndi-

cats professionnels.

L'article unique du texte spécifiait : « La loi sur les syndicats professionnels est applicable à tous les salariés sans aucune distinction » (JO Documents parlementaires – Chambre des députés 1902 – pp 131-131 – Séance du 4 février 1902 – Annexe n° 2954). La proposition de loi a été renvoyée sans suite à la commission du travail.

Plus tard, comme l'avait souhaité JAURES, la loi du 24 juin 1936 a généralisé l'institution des délégués élus à l'ensemble des établissements industriels français, à condition qu'ils occupent plus de dix personnes.

Votee après les évènements de mai, la loi du 27 décembre 1968 a permis de légaliser aussi bien l'expression que l'action syndicale sur le lieu de travail.

La réflexion qui a conduit aux deux ordonnances et aux quatre lois issues du rapport AUROUX de 1982 s'était donné pour but de créer de nouvelles conditions de négociation collective et de citoyenneté dans l'entreprise.



Comme l'ensemble du droit du travail, tous ces textes-étapes doivent, à l'évidence, beaucoup aux luttes de centralité menées par les premiers syndicats et à celles, moins connues, d'hommes comme BOVIER-LAPIERRE à la fin du

19<sup>ème</sup>

siècle.

ANNEXE 1 : LA PROPOSITION DE LOI BOVIER-LAPIERRE : 1886-1898

Avocat du barreau de Grenoble et principal auteur de la loi<sup>10</sup> de 1884, Pierre-

Marie BOVIER-LAPIERRE (1837-1899) a été député de l'Isère de 1881 à 1899 et conseiller général du canton de Pont-de-Beauvoisin depuis 1871. Il présidait à l'Assemblée le groupe de la gauche radicale. Une rue de Bourgoin-Jallieu porte aujourd'hui son nom.

Il avait fait partie de la municipalité de Grenoble dissoute par MAC-MAHON le 17 février 1874 pour avoir exprimé en mai 1871, son soutien à la Commune de Paris. Il dépose, dès 1886, la proposition de loi suivante :

« Article premier

*Quiconque sera convaincu d'avoir par menaces de perte d'emploi ou de privation de travail, refus motivé d'embauchage, renvoi collectif d'ouvriers ou employés syndiqués, violences ou voies de fait, dons, offres ou promesses de travail, entravé ou troublé la liberté des associations syndicales professionnelles ou empêché l'exercice des droits déterminés par la loi du 21 mars 1884, sera puni d'un emprisonnement d'un mois à trois mois et d'une amende de 100 à 2000 francs.*

Article deux

*Tout individu condamné par l'application de la disposition ci-dessus sera en outre privé, pendant deux années, du droit de prendre part aux adjudications de fournitures ou travaux de l'Etat, des départements, des communes ou d'établissements publics ».*

Ce projet a été voté à trois reprises par la Chambre des députés en 1889, 1890 et

	Séances à la Chambre des députés	Séances au Sénat	Total	Navette parlementaire
Loi du 21 mars 1884	12	11	23	3 ans (16 mai 1881 au 13 mars 1884)
Proposition de loi de BOVIER-LAPIERRE	16	10	26	7 ans (4 mars 1886 au 7 juillet 1893)

10. Documentation fournie par M. François BOVIER-LAPIERRE de Grenoble et sa famille, Dictionnaire de biographie française, tome 7, page 90, Fascicule XXX-VII, librairie LETOUZEY et ANE, 87 bd Raspail, 1954

1892. Sa discussion a même représenté un plus grand nombre de séances et d'années

de navette parlementaire que la loi du 21 mars 1884.

	Chambre des députés		Sénat
	Pour	Contre	
17 mai 1889 (WALDECK-ROUSSEAU, à l'époque député de Rennes, s'abstient)	358	111	28 novembre 1889 : renvoi à une nouvelle commission à nommer après l'élection d'une nouvelle assemblée par les législatives des 22 septembre et 6 octobre 1889
13 mai 1890	347	Chiffre non indiqué au Journal officiel	4 décembre 1890 : ajournement Le sénateur de MARCÈRE qualifie le texte de « loi de pénalité criminelle dirigée contre les chefs d'entreprise »
4 avril 1892	271	223	7 juillet 1893 : rejet malgré un arrêt favorable rendu par le



Mairie de Versailles (le modèle)

Le

Les trois adoptions du texte BOVIER-LAPIERRE



Mairie actuelle du Creusot construite après 1900 par SCHNEIDER à la place du square où se tenaient les meetings pendant les grèves.

La devise républicaine n'y a été apposée qu'en 1982.

Sénat a, chaque fois, ajourné ou rejeté le texte. BOVIER-LAPIERRE est décédé en 1899 sans



Marie Ferré, Louise Michel et Paule Mink, à droite, organisatrice en 1881 du premier syndicat du Creusot "L'union des travailleurs" avec Fournière, Dumay et Allemane.  
Collection CEDIAS - Musée social

Jean Allemane, 1843-1935  
Combattant de la Commune, déporté en Nouvelle-Calédonie, a tenu plusieurs réunions au Creusot de 1882 à 1900. Député de Paris de 1902 à 1910.  
Collection CEDIAS - Musée social

Paule MINK (1839-1901), ALLEMANE et DUMAY, trois créateurs au Creusot et à Paris du syndicalisme issu de la Commune





*Jean-Baptiste DUMAY (1841-1926)  
Maire du Creusot de 1870 à 1871.  
Fondateur d'une section de la  
Première Internationale, exilé en  
Suisse de 1871 à 1879, député du  
20ème arrondissement (Belleville,  
Saint-Fargeau) de 1889 à 1893,  
Régisseur de la Bourse du Travail  
de Paris de 1896 à 1905*

avoir réussi à le faire adopter par l'ensemble  
du Parlement.



100<sup>e</sup> Anniversaire de  
la Commune du Creusot  
26 - 27 mars 1871

comme en 1871...

en 1971  
la classe ouvrière du Creusot  
à la pointe du combat.



ANNEXE 5

CHRONOLOGIE & CENTRALITE DES EVENEMENTS AU CREUSOT			
DATE	LUTTES OUVRIERES	TACTIQUE PATRONALE & REPRESSION	ACTIONS AU NIVEAU DE L'ETAT
Sept 1898	Grève partielle de 24h contre la mise en marche d'un haut-fourneau supplémentaire sans augmentation d'effectifs.	Le haut-fourneau est éteint. Les manœuvres obtiennent une augmentation de 0,25 F / jour	
Octobre		Début du chronométrage Objet : 5 charges / homme / jour	
Mars 1899	Mécontentement contre la hausse des cadences de charges aux hauts-fourneaux.	Prime accordée aux aides-chargeurs	
13 mai		Mise à pied de deux manœuvres des hauts-fourneaux	
16-17 mai	Grève partielle de 24h aux hauts-fourneaux.	Hausse de salaire de 0,25 F pour les manœuvres. Retour à la cadence de 4 charges / homme / jour	
Fin mai	Rumeurs de grèves et mouvements de revendications à la Forge	La direction annonce des hausses de salaires à la Forge et à la Mine	
29 mai	Grève générale commencée aux Ateliers de construction et à la Grande Forge	Rejet de toutes les revendications salariales. Demande d'une reprise du travail sans conditions.	
30 mai	9000 ouvriers en grève. Heurts avec la troupe.		
31 mai	Formation du Syndicat des ouvriers métallurgistes (6000 adhésions). Nouveaux heurts grévistes / cavalerie		Occupation militaire du Creusot 3 télégrammes du Président du conseil Charles DUPUY demandent au préfet de Saône-et-Loire d'intervenir auprès de la direction de l'Entreprise SCHNEIDER sans recourir à la procédure d'arbitrage par l'intermédiaire du juge de paix. Il est indispensable que la Cie envisage, dans un but de conciliation, les conséquences nationales autant qu'industrielles de la grève et fasse au plus tôt toutes les concessions possibles.
1 <sup>er</sup> juin	Appel du SOM invitant à poursuivre la grève	« Appel de confiance » d'Eugène SCHNEIDER invitant les ouvriers à reprendre le travail sans conditions.	L'ingénieur en chef de l'Exposition



			Universelle déclare que la grève du Creusot pourrait, si elle continuait, obliger à retarder les travaux et l'inauguration qui doit avoir lieu en juillet 1900.
2 juin	Grève des mineurs et ouvriers de la Tuilerie de Montchanin	Echec de la réouverture des usines. Baisse d'environ 8% du cours des actions de la Société SCHNEIDER & Cie à la Bourse de Lyon. Eugène SCHNEIDER accorde satisfaction à toutes les revendications, mais refuse de reconnaître le SOM.	
9 juin			A la Chambre, le député socialiste (PSR) de Paris, COUTANT, interpelle le ministre de la Guerre KRANTZ au sujet de l'hébergement au château de la Verrerie du général GOSSE-DUBOIS, commandant les troupes stationnées au Creusot pendant la grève du 29 mai au 2 juin. Le ministre répond que les officiers ont évacué sur son ordre La Verrerie le 2 juin.
12 juin			Chute du gouvernement de Charles DUPUY, mis en minorité après l'interpellation de VAILLANT au sujet des incidents survenus à l'occasion de la manifestation républicaine de la veille (ordre du jour RUAU adopté par 366 voix contre 177).
26 juin			Investiture du Gt WALDECK-ROUSSEAU
9 Juillet			Entrevue E. SCHNEIDER WALDECK-ROUSSEAU E. SCHNEIDER déclare « qu'en présence de la situation et après avoir fait tout ce qu'il avait pu pour ramener le calme et continuer une exploitation normale malgré la grande difficulté que leur infériorité géographique créait à ses établissements, il allait se voir forcé de les fermer et d'en confier la garde aux pouvoirs publics que cette grave détermination conduirait à des conséquences qu'on ne pouvait prévoir ».
14 juillet	Manifestation socialiste de 7000 personnes		
18		Renvoi de trois ouvriers qui ont	

juillet		chanté « La Carmagnole » et « La Marseillaise ». La direction ne verse pas les augmentations de salaires prévues par l'accord du 2 juin.	
18 sept.		Mise à pied de trois ouvriers dans le service de l'Electricité	
20 sept.	Grève générale déclenchée par les ouvriers de l'Artillerie et de l'Electricité		
21 sept.	Manifestation de 20 000 personnes		Nouvelle occupation militaire du Creusot ; envoi de 4 000 hommes (infanterie, cavalerie, gendarmerie, génie)
22 sept.	Visite au Creusot des mineurs grévistes de Montchanin	Entrevue grévistes / direction : Eugène SCHNEIDER refuse de rencontrer ADAM, secrétaire permanent du SOM	
25 sept.	ROLDES propose une marche des grévistes sur Paris en réponse aux rumeurs de fermeture de l'usine pendant 40 jours		
27 sept.		Echec des négociations. E. SCHNEIDER rejette toutes les revendications ouvrières, notamment l'institution de délégués ouvriers.	
28 sept.		Rumeurs de transfert à Sète des hauts-fourneaux de la forge. Second appel de SCHNEIDER à une reprise du travail sans conditions.	
29 sept.		Echec de la réunion de conciliation convoquée à 13 H par le Juge de Paix conformément à la loi du 27 décembre 1892. Arrivés à 19 H, les représentants de SCHNEIDER déclarent s'en tenir à l'appel à la reprise du travail de la veille et refusent d'engager toute nouvelle négociation.	
30 sept.	Manifestation des grévistes à la Marolle au nord du Creusot.		Visite du nouveau préfet au siège du syndicat CGT.
1 <sup>er</sup> octobre	Echec d'une deuxième réouverture de l'usine.	SCHNEIDER maintient sa volonté de renvoyer certains membres du comité de grève.	Intervention du préfet auprès de SCHNEIDER. En substance : « si vous ne cédez pas, je vous rends responsable des malheurs qui pourraient arriver ».
2-4	Organisation des trois		Pressions du gouvernement pour

octobre	premières étapes de la marche sur Paris.		
4 octobre	Le comité de grève demande l'arbitrage de WALDECK-ROUSSEAU		faire accepter un arbitrage par Eugène SCHNEIDER, et le comité de grève (interventions de MILLERAND, VIVIANI et TUROT).
7 octobre			Sentence arbitrale prescrivant : - le respect des hausses de salaire accordées le 02/06 - l'égalité de traitement entre syndiqués et non-syndiqués - aucun renvoi pour fait de grève - un roulement du chômage - l'institution de délégués ouvriers - le droit pour la direction de créer un contre-syndicat
8 octobre			Entrevue MILLERAND-GENY. Le représentant de SCHNEIDER regrette que la sentence n'ait pas consacré le droit de renvoyer les ouvriers indisciplinés.
10 octobre		SCHNEIDER reçoit les contremaîtres et les marqueurs des divers services et les exhorte à la fermeté au moment de la reprise du travail.  Aucune allusion n'est faite à l'égalité de traitement entre syndiqués et non-syndiqués (2 <sup>ème</sup> clause de la sentence)	
11 octobre			Entrevue WALDECK-ROUSSEAU - LICHTENBERGER, représentant désigné de l'Entreprise SCHNEIDER à Paris. Le président du Conseil reconnaît le droit patronal de renvoi en cas de nouveaux incidents ou d'actes d'indiscipline.  « Il y a toujours intérêt à sévir immédiatement ». Texte de SCHNEIDER à destination de l'Assemblée générale des actionnaires et de la Chambre des députés. « La Chambre n'a aucune qualité pour apprécier et pour juger les rapports entre patrons et ouvriers ».
29 octobre		Fondation du syndicat jaune ou « Syndicat des corporations ouvrières ».	
28 nov.		Renvoi de vingt syndiqués du SOM et de CHARLEUX, son président	

17 déc.	Statuts provisoires d'une Fédération des syndicats ouvriers de Saône-et-Loire		
20 déc.		Premières élections de délégués ouvriers, privés du droit d'intervenir collectivement auprès de la direction.	
29 déc.		La direction supprime le roulement de chômage prescrit par l'arbitrage et réserve ses versements à la Caisse des retraites aux adhérents du SCO	
4 mars 1900	Le SOM fonde une coopérative de production, « l'Association ouvrière de métallurgie du Creusot »		
29 avril	JAURES inaugure les travaux à Chanliau.		
6 mai	Victoire d'Eugène SCHNEIDER aux élections municipales.		
9 mai		Renvoi de treize ouvriers dont deux membres de la liste républicaine.	
1 <sup>er</sup> juillet			Alexandre MILLERAND, ministre de l'Industrie et du commerce, inaugure le pavillon SCHNEIDER à l'Exposition universelle et se félicite de ce que la sentence arbitrale du 7 octobre 1899 ait permis l'institution au Creusot de délégués ouvriers.
13 juillet	Grève à la Forge à la suite d'une rixe entre ouvriers du SOM et du SCO.	La direction ferme la Forge et invite les ouvriers à demander individuellement leur réembauchage.	
15 juillet		L'usine arme les gardes et les portiers de revolvers. Nouveau règlement d'atelier permettant le renvoi immédiat et la suppression du service médical et pharmaceutique. 752 ouvriers de la Forge se font inscrire sur 2455 employés avant le 13 juillet.	
18 juillet	Le SOM décide la grève et l'occupation de l'usine si Eugène SCHNEIDER ne répond pas à un ultimatum exigeant le		

	respect de la sentence arbitrale.		
20-21 juillet	2900 grévistes dont 1770 pour la Forge.	Echec de l'occupation en raison de la résistance du SCO.	Arrestation d'ADAM. 3 <sup>ème</sup> occupation militaire au Creusot.
24 juillet	CHARLEUX invite les syndiqués à reprendre le travail. Début des départs massifs du Creusot.	1200 départs,	55 condamnations par le Tribunal correctionnel d'Autun.
14 août			Arrestation de CHARLEUX
22 août			WALDECK-ROUSSEAU fait libérer ADAM et CHARLEUX.
6 sept.	Départ définitif de CHARLEUX pour Paris		
25 sept.			LOUBET gracie les condamnés à l'occasion du banquet des maires à l'Exposition universelle.
15 nov.			Dépôt à la Chambre du projet de loi <sup>11</sup> WALDECK-ROUSSEAU - MILLERAND « sur le règlement amiable des différends relatifs aux conditions de travail ».

<sup>11</sup>Comité des Forges de France – Bulletin n° 1692 du 29 novembre 1900. Les principales modalités retenues sont les suivantes :

- Election au scrutin secret par les ouvriers et ouvrières délégués d'usine permanents (à raison de 2 pour 50 ouvriers) qui seraient chargés d'exposer devant le patron les revendications de leurs camarades.
- Tentative de conciliation entre arbitres désignés par les patrons et les ouvriers, avant la déclaration de grève qui ne peut être faite qu'après un délai de six jours.
- Vote de la grève à la majorité, mais avec la participation minimum d'un tiers du total des ouvriers intéressés.
- Arbitrage obligatoire du conflit par les Conseils du Travail de la région, composés des délégués élus des syndicats patronaux et ouvriers, dans un délai maximum de quinze jours.
- Sanctions en cas de pression électorale ou d'obstacles mis à l'accomplissement des fonctions de délégué ou d'arbitre (articles 26 à 29).

Héritage à la fois des grèves de 1899-1900, de l'arbitrage WALDECK-ROUSSEAU et de la proposition de loi BOVIER-LAPIERRE et de la législation de Nouvelle-Zélande, le projet sera repris par la loi du 21 décembre 1936. Celle-ci rendra obligatoire en cas de grève le recours à une procédure de conciliation et d'arbitrage. Toute grève n'ayant pas utilisé ce recours sera alors considérée comme illicite. Ce dernier texte ne recevra toutefois dans l'immédiat aucune application.

## BIBLIOGRAPHIE

*Histoire ouvrière du Creusot*

**Archives départementales de Saône-et-Loire**, Mâcon (194M 13 à 16 Grèves au Creusot 1899-1900) « Le Réveil Creusotin » et « Le Réveil de Saône-et-Loire » 1900-1902

**Académie François BOURDON**, Le Creusot (SS0199 : grèves de 1899 – SS0201 et 0212 : articles de presse)

**Bibliothèque nationale de France** (« L'illustration » 1899)

**Centre d'accueil et de recherche des Archives nationales**, Paris (Fonds Schneider : 187AQ1, 187AQ12)

**Centre d'études, de documentation, d'information et d'action sociale du Musée social**, Paris (Congrès corporatifs 1886, 1895, 1906 / WALDECK-ROUSSEAU « Questions sociales » 1900 « La Petite République » 1899-1902 / Office du travail : « Les associations professionnelles ouvrières » t 3 1903)

**Ecomusée Creusot-Montceau** (A861 Grèves du Creusot mai juin 1899, septembre octobre 1899, juillet 1900 : photocopies d'anciennes archives SCHNEIDER. Office du travail : « Annuaire des syndicats professionnels, industriels, commerciaux et agricoles... année 1890 » / « Annuaire statistique des grèves survenues en France », années 1890)

**Service historique de l'Armée de terre**, Château de Vincennes (dossiers d'officiers généraux : 9YD173 / 10YD649)

**Souvenirs manuscrits d'un témoin des événements de 1899-1900** : cahier de Georges BRAS (période 1899-1918), militant socialiste et député de Saône-et-Loire de 1914 à 1919.

**René-Pierre PARIZE** « Le Creusot 1898-1900. La naissance du syndicalisme et les mouvements sociaux à l'aube du 20<sup>ème</sup> siècle ». Les Nouvelles Editions du Creusot, 2009.

**René-Pierre PARIZE** « Les grèves de 1899-1900 au Creusot » : La grève dans la métallurgie, hier, aujourd'hui et demain. Actes du colloque national du Creusot le 19/11/2010

(Institut d'histoire sociale CGT de la Métallurgie, p. 8-12)

**René-Pierre PARIZE** « Jean ALLEMANE, typographe et communard » (Institut CGT d'histoire sociale du livre parisien, 2012).

**Michelle PERROT** « Le Côté des ouvriers », les SCHNEIDER, le Creusot, une famille, une entreprise, une ville 1836-1890, Paris Ed. Fayard et RMN, 1995, p. 306-317

**« Les Ets de MM SCHNEIDER et Cie » d'après James DREDGE, Mazon Nevers 1902, Catalogue de l'Hôtel-Dieu 1896**

Histoire générale

**Jean ALLEMANE**, « Mémoires d'un Communard » 1906 – Réédition Maspero 1981

**Maurice AGULHON**, « Marianne au Combat : l'Imagerie et la Symbolique républicaines de 1789 à 1880 – Flammarion 2001

**Jules BARBEDETTE**, « Le peintre Jules ADLER » Ed Sequania 1938

**Amélie SIMIER et Marine KISIEL**, « Jules DALOU le sculpteur de la République » Petit Palais Paris Musées – Catalogue de l'Exposition 2013

**Amélie SIMIER, David IMBERT et Guéno-la GROUD**, « DALOU à Paris » Paris Musées 2013

**Jules HURET**, « Enquête sur la question sociale », Paris, Perrin, 1897, « Les Grèves », Paris, Ed. de la Revue Blanche, 1901

**J. Pierre LE CRON Dir.** « Deux siècles de droit du travail », Paris Ed. de l'Atelier, 1998 (L'histoire par les lois)

**Isabelle LESPINET-MORET**, « L'Office du travail 1891-1914 la République et la réforme sociale », Presses universitaires de Rennes 2007

**Pierre LEVEQUE**, « Histoire des forces politiques en France : 1880-1940 » Ed. A. Colin 1994

**« Libertés, pluralisme et droit : une approche historique »**, Ed. Bruylant Bruxelles 1995

**Norbert OLSZAK**, « Histoire du droit du travail », PUF 1999

**Michelle PERROT** « Les Ouvriers en grève France, 1870-1890 », Paris, Mouton, 1974 – 2 vol

**Pierre SORLIN**, « WALDECK-ROUSSEAU », Ed. A. Colin 1966

**Edith THOMAS**, « Louise MICHEL » 1971 - Gallimard

**Rolande TREMPE**, « Les mineurs de Carmaux : 1848-1914 », Ed. Ouvrières 1971, 2 vol

**Patrick VERLEY**, « La Révolution Industrielle » Folio histoire Gallimard 2008

**E. LOUSSE et J. de LAUNAY**, « Dictionnaire des grands contemporains de 1776 à nos jours », Marabout Université, 1970

**Christian DEDET**, « Les Fleurs d'acier du Mikado », Flammarion 1993

« 1905 Autour de Tsoushima », Ed. Omnibus 2005

**Comité des Forges de France**, Bulletin 1900

**Dictionnaire de Biographie Française**, tome 7, Librairie Letouzey et Ane, 87 bd Raspail, 1954



## De la protesta urbana a la demanda ciudadana : el movimiento vecinal durante el tardofranquismo (1964-1975)

Maria Valls Gandia\*  
Ignasi Escandell Garcia\*\*

### A modo de introducción

Los años 70 son años de cambio en el Estado español. El gran salto económico que experimentó España supuso también un extraordinario cambio social que se manifestó, entre muchas otras cosas, en una transformación radical de las ciudades. El crecimiento desordenado y especulativo de las mismas durante la época del desarrollismo franquista dio lugar a grandes carencias de equipamientos y servicios en los barrios. Desde finales de la década de los 60, sectores de las clases trabajadoras comenzaron a asociarse para hacer frente a estas deficiencias configurando un nuevo

\* [mariavallsgandia@gmail.com](mailto:mariavallsgandia@gmail.com), Universitat de València

\*\* [natxoescandell@gmail.com](mailto:natxoescandell@gmail.com), Universitat de València

movimiento social conocido como vecinal o ciudadano. Las asociaciones de vecinos, aprovechando el escaso margen dejado por la restrictiva legislación franquista, tuvieron un papel muy significativo tanto en la mejora de las condiciones de vida de la población, como en el conjunto de la actividad social que dio soporte a la oposición al régimen de Franco. En comparación con los otros dos grandes movimientos sociales del antifranquismo, el obrero y el estudiantil, el asociacionismo vecinal se caracterizó por su carácter popular e interclasista lo que le permitió una importante penetración y arraigo social.

Lo que nos proponemos en este trabajo es aproximarnos a los orígenes del movimiento vecinal analizando los factores que favorecieron su aparición, las fases de su desarrollo y la evolución de sus demandas. Según nuestra opinión, son las particularidades de los orígenes del movimiento vecinal lo que marcarán su diferencia respecto al movimiento obrero y estudiantil, ya que lo sitúan en un nivel de la historia social al que el estudio de los otros dos movimientos no podría llegar. Consideramos que, mientras que obreros y estudiantes presentan unos límites sociales muy marcados, el movimiento vecinal logra traspasarlos para conformarse por un mosaico de identidades sociales y políticas que aglutinará

intereses y demandas que concernirán a todas las capas sociales. Con ello logrará crear un auténtico antifranquismo que se mostrará eficaz no solo para lograr objetivos materiales, sino para involucrar a toda la población en la lucha por la ciudadanía democrática.

## 1.- Habitar las ciudades del franquismo. Bases del movimiento vecinal.

El periodo conocido como tardofranquismo (término aplicado a la última fase del franquismo) representa años de cambio y evolución tanto fuera como dentro del régimen. El cambio dentro del sistema empezó a desarrollarse durante la década de los sesenta con la aparición de nuevas mentalidades políticas reformistas, que explican el carácter indeciso y confuso de algunas de las últimas decisiones del gobierno de Franco. Sin embargo, lo que nos interesa a nosotros son toda la serie de factores de cambio social y económico que se producen al margen del Régimen y que alteraron profundamente la sociedad española durante la década de los sesenta. Estos agentes de cambio se encuentran en las bases del nuevo movimiento vecinal. A continuación vamos a analizar en qué consisten dichas bases y cómo afectan a la consolidación y desarrollo de este fenómeno.

### 1.1.- Base social o la creación de nuevos vecinos.

Uno de los elementos fundamentales en la conformación de las ciudades bajo el franquismo viene dado por el extraordinario proceso migratorio que experimentaron las zonas urbanas. En poco más de treinta años, cerca de seis millones de personas abandonaron las áreas rurales para instalarse en las zonas industriales, consolidando sus áreas metropolitanas y llegando a duplicar la población en ciudades como Madrid o Bilbao<sup>1</sup>. La llegada masiva de nuevos habitantes provocó un creci-

.....  
1. Joseba DE LA TORRE y Gloria SANZ DE LA FUENTE (eds.): *Migraciones y coyuntura económica del franquismo a la democracia*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2008, pp. 19-20.

miento desordenado de los núcleos urbanos que se tradujo, en un primer momento, en el hacinamiento de miles de personas en barracas (e incluso en cuevas) y la autoconstrucción de viviendas. Posteriormente, se crearán nuevos barrios en los que la baja calidad de los materiales y la ausencia casi total de equipamientos y servicios será su característica más notable.

Resulta especialmente interesante la reacción del régimen ante el nuevo proceso de urbanización que se estaba produciendo, reacción que, en nuestra opinión, es clave para entender las primeras motivaciones del movimiento vecinal. Las autoridades franquistas, en la línea del carácter represivo del régimen, trataron de minimizar al máximo los efectos del proceso migratorio, bien anulando y arrasando los suburbios, bien obstaculizando la creación de nuevos barrios, destruyéndolos y castigando a todos aquellos que participaban en su construcción. Esto provocaba la aniquilación del espacio urbano ya comentado, pero al mismo tiempo suponía también una desaparición de la ciudad como ámbito de referencia para los nuevos habitantes.

La importancia de este hecho radica en que las ciudades del franquismo se sustentan sobre redes sociales de nueva creación derivadas del proceso migratorio. Éstas pretendían reconstruir los vínculos sociales (e incluso familiares), que se tenían en el lugar de origen por tanto, la búsqueda y creación de nuevos ámbitos de socialización y apoyo se convierte casi en una cuestión de supervivencia. De este modo, se fueron creando canales de información entre aquellos que estaban ya asentados en las ciudades y los que pretendían inmigrar. Una vez llegaban a las ciudades, se conformaban tejidos de solidaridad y apoyo mutuo que se traducían en ayuda para encontrar trabajo, facilitar el acceso a una vivienda o acondicionarla para poder vivir. Igualmente, como veremos, de estas redes también surge la iniciativa de los vecinos de proveer ellos mismos de ciertas infraestructuras y servicios urbanos como alcantarillado, fosas sépticas o lugares de reunión y ocio.

Resultado de la configuración de nuevos vínculos

entre los vecinos emerge un sentimiento de identidad colectiva derivada de la homogeneidad social que caracterizaba estas áreas urbanas. Estamos, como afirma Bordetas, ante la construcción de una “conciencia primaria” que no estaría exenta de contenido político al estar ligada a la identidad obrera, que era la hegemónica entre la población de los nuevos barrios<sup>2</sup>. Los trabajadores, como vecinos de las nuevas zonas habitadas, trasladaron al movimiento vecinal las contradicciones sociales que había introducido la política económica de desarrollo capitalista. En este sentido, los trabajadores como vecinos y los vecinos como trabajadores terminaron por fundir sus reivindicaciones criticando abiertamente las carencias y déficits que les estaba imponiendo el Régimen<sup>3</sup>. No obstante, la unión entre obreros y vecinos iba más allá de las peticiones comunes. Según Domènech, ambos compartían un sentimiento de exclusión a todos los niveles, cultural, social y político, que se hacía visible en el ámbito urbano y en el lugar que ocupaban ellos en él. Este sentimiento de exclusión marcaría su autorepresentación como grupo<sup>4</sup>.

## 1.2.- Base material o en tránsito a la gran ciudad.

El desplazamiento masivo de población a las ciudades y la intensificación del ritmo constructivo condicionó la política del Ministerio de Vivienda alrededor de dos ejes. Por una parte, en la promoción, subvención y construcción del mayor número de viviendas posible. Se debe tener en cuenta que los nuevos barrios se creaban en zonas periféricas, produciéndose grandes plusvalías económicas sobre un suelo con bajo coste inicial<sup>5</sup>, lo que acarrearba

una fuerte actividad especulativa por parte de las élites franquistas. Esta política se refería únicamente a la construcción de viviendas sin tener en cuenta los servicios y equipamientos necesarios derivados de la ocupación de un nuevo espacio. Por otra parte, el segundo eje es la política dirigida a la eliminación de los suburbios por parte del Ministerio, que ya hemos citado anteriormente. Conviene destacar que las zonas a desalojar y eliminar eran aquellas donde, según el gobierno franquista, no era posible hallar los valores culturales, políticos y sociales que el régimen pretendía<sup>6</sup>.

Otro aspecto a tener en cuenta dentro de la denominada base material son las duras condiciones de vida a las que se vieron expuestos los habitantes de los nuevos barrios periféricos en las grandes ciudades y zonas metropolitanas. Las viviendas de nueva construcción eran de mala calidad, las calles que las rodeaban estaban en su mayoría sin asfaltar, sin luz, sin alcantarillado y sin señalizar, lo que suponía un peligro para el desarrollo de la vida cotidiana. Además, estas zonas carecían de servicios básicos como escuelas o centros de salud, por no hablar de espacios verdes u otras instalaciones culturales. Los barrios tradicionales no quedaron fuera de esta dinámica ya que también sufrieron las carencias de servicios y desatención por parte de la administración franquista y su inadaptación al tiempo, puesto que las políticas de conservación de patrimonio histórico y urbano, brillaron por su ausencia<sup>7</sup>. Por otra parte, la despreocupación del régimen por el mantenimiento de los parajes naturales fue evidente, sobre todo si nos centramos en las zonas próximas a la costa mediterránea, donde la fiebre constructiva alteró para siempre el paisaje<sup>8</sup>.

2. Ivan BORDETAS: “El movimiento vecinal en el tránsito de la resistencia a la construcción de alternativas”, *Historia del Presente*, 16 (2011), pp. 43-61.

3. Teresa M<sup>a</sup> ORTEGA LÓPEZ: “Obreros y vecinos en el tardofranquismo y la transición política (1966-1977). Una ‘lucha’ conjunta para un mismo fin”, *Espacio, Tiempo y Forma*, 16 (2004), pp. 351-369.

4. Xavier DOMÉNECH: “Orígenes. En la protohistoria del movimiento vecinal bajo el franquismo”, *Historia del Presente*, 16 (2010), pp. 27-41.

5. Ivan BORDETAS: “El movimiento vecinal...” *Historia del Presente*, 16 (2011), pp. 43-61.

6. Ivan BORDETAS: “El movimiento vecinal...” *Historia del Presente*, 16 (2011), pp. 43-61.

7. Xavier DOMÉNECH: “La reconstrucción de la raíz democrática. Del suburbio a la ciudad”, en Carme MOLINERO y Pere YSÀS (coords.): *Construint la ciutat democràtica. El moviment veïnal durant el tardofranquisme i la transició*, Barcelona, Icaria-UAB, 2010, pp. 127-130.

8. Maria VALLS y Ignasi ESCANDELL: “De la protesta urbana a la demanda ciudadana. Movilización vecinal

### 1.3.- Base política o nuevos aires asociativos.

El factor asociativo fue un elemento clave a la hora de vertebrar el estado franquista desde sus bases. Las primeras asociaciones, las Asociaciones de Cabezas de Familia, centradas en la familia y en la Iglesia, tenían en la práctica poca actividad por ser ramificaciones del órgano franquista. Se trataba de asociaciones que se caracterizaban por su paternalismo y una organización clientelar, cuya aparición estaba vinculada al mantenimiento de la estructura vertical de la sociedad<sup>9</sup>. Desde el Régimen se pensaba que permitir asociarse era una buena demostración del nuevo aperturismo por el que se estaban decantando y que la mejor manera de hacerlo era a partir de la familia, uno de los pilares de la Dictadura. Por ello, se posibilitó que los residentes de un barrio se agruparan en una asociación en la que estuvieran los jefes de familia - hombres mayores de edad y eventualmente mujeres casadas-que debían actuar como representantes de sus barrios. Las primeras asociaciones de vecinos tienen este origen<sup>10</sup> aunque muchas de ellas iniciarán después a un largo proceso para poder cambiar su naturaleza y legalizarse al amparo de la Ley de 1964.

Como veremos, será a partir de la Ley de Asociaciones de 1964, cuando podemos establecer un punto de inflexión en el proceso asociativo español. Tradicionalmente se ha querido ver en este cambio legislativo el factor clave que dio lugar al movimiento vecinal. Sin negar la relevancia de este hecho, para nosotros es importante destacar el sustrato aso-

en la génesis de la oposición al franquismo en la ciudad de València, 1974-1975”, en VV.AA.: *IV Congreso Interdisciplinar de la Asociación de Jóvenes Historiadores (AJHIS)*, Salamanca, 2013, (unpubl.).

9. Pedro COBO PULIDO: “Las asociaciones de cabezas de familia como cauces de representación: un fallido intento de apertura del régimen”, *Espacio, tiempo y forma*, Serie V, núm. 14, 2001, pp. 437-488.

10. Constantino GONZALO MORELL: “Una visión global del movimiento asociativo vecinal regional durante la Transición: 1970-1986”. A: *Estudios humanísticos. Historia*, núm. 9, 2010, pp. 195-220.

ciativo que existía dentro del régimen. En esta línea, como afirma Pérez-Díaz, pensamos que tenía que existir una cultura democrática más amplia de lo que las élites podían imaginar<sup>11</sup> y que permitió instaurar en estas asociaciones comportamientos democráticos (asambleas, debates, elecciones internas...) que constituirían las bases de su proyecto de construcción ciudadana. Según esta teoría, tradiciones democráticas como la tolerancia mutua, la negociación colectiva y la multiplicidad de voces están en la base del acto asociativo aunque sus actores no sean conscientes de ello.

La Ley de Asociaciones de 1964 supuso, como defiende Pamela Radcliff, un marco legal que abrió un espacio “desde arriba” para el renacimiento del asociacionismo no ideológico<sup>12</sup>. La Ley, aunque su preámbulo establecía que las asociaciones debían ser un “instrumento de los fines estatales” con unos principios “de acuerdo con las normas inspiradoras del Movimiento nacional”, favoreció la aparición de numerosas asociaciones en todo el estado<sup>13</sup> con una tipología más abierta de lo que se establecía en el plan de las Asociaciones de Cabezas de Familia. Ciertamente, la ley dejaba sin definir los objetivos, el alcance y participación de las asociaciones, salvo en lo referente a impedir que “elementos subversivos” utilizaran las asociaciones con fines ilícitos. Este marco legal más flexible fue la opción por la que se decantaron la multitud de asociaciones locales que empezaron a surgir en esta época para tratar de dar solución a los problemas que se les estaban planteando en sus nuevas zonas de residencia. Pero no solo fue solo el momento de los vecinos, asocia-

11. Víctor PÉREZ-DÍAZ: *La primacía de la sociedad civil*, Madrid, Alianza, 1994, p. 7.

12. Pamela RADCLIFF: “Las asociaciones y los orígenes sociales de la Transición en el segundo franquismo”, en TOWNSON, N. (ed.): *España en cambio. El segundo franquismo, 1959-1975*, Madrid, Siglo XXI, 2009, p. 148.

13. Jose Daniel PELAYO: “El derecho de asociación en la historia constitucional española, con particular referencia a las leyes de 1887 y 1964”, *Revista Electrónica de Historia Constitucional*, 8 (2007).

ciones de padres, de consumidores, de amas de casa o de empleadas del hogar también se crearon al amparo de la ley de 1964.

## 2.- De la protesta a la propuesta. Evolución y consolidación del movimiento vecinal

Una vez vistos cuáles son los elementos que favorecieron la aparición y consolidación del movimiento vecinal, vamos a analizar cuál fue exactamente el papel que desempeñaron en la caída de la dictadura franquista. Para ello es fundamental analizar sus demandas y como éstas van pasando de estar centradas en su entorno más inmediato a unas exigencias más maximalistas que sobrepasan el ámbito del barrio. Todo esto, cabe recordar, rodeadas de un ambiente de antifranquismo que les llevará a convertirse en uno de los elementos clave de desestabilización del régimen.

### 2.1.- Orígenes del movimiento vecinal y evolución de sus demandas

El movimiento ciudadano o vecinal nació como respuesta improvisada a las pésimas condiciones de vida que caracterizaban las nuevas áreas metropolitanas de los años sesenta. Las primeras demandas y reivindicaciones iban muy en la línea de este carácter espontáneo y se sostenían en las complejas redes de solidaridad y apoyo mutuo que el proceso migratorio había tejido en los barrios. Se trataba, mayoritariamente, de una tarea asistencial y de gestión del espacio urbano en el que vivían, no solo en beneficio propio sino de toda la comunidad. La autoconstrucción de viviendas era una de las principales actividades conjuntas que se realizaban, viviendo con el miedo a que fueran derruidas por las autoridades<sup>14</sup>. Este miedo y la extorsión que sufrían por parte de

.....  
14. Félix LÓPEZ: "Las protestas por el pan en los comienzos de la transición y el movimiento ciudadano", en Vicente PÉREZ y Pablo SÁNCHEZ (eds.): Memoria ciudadana y movimiento vecinal. Madrid, 1968-2008, Madrid, Catarata, 2008, p. 127.

los funcionarios del régimen para conseguir licencias de construcción, marcaron el inicio de las protestas vecinales. Posteriormente, será la provisión en los barrios de servicios básicos y equipamientos colectivos lo que les ayudará en su desarrollo y consolidación.

Es importante aclarar que, pese a que el fenómeno tiene unas características comunes que se repiten a lo largo del estado, dista mucho de ser un movimiento homogéneo y unitario, como tampoco lo es su evolución y extensión. Aún así, García Fernández y González Ruíz<sup>15</sup> señalan que, en líneas generales, en el movimiento vecinal se desarrollan paulatinamente cuatro etapas que vamos a exponer a lo largo de este apartado. La primera, a la que denominan "defensiva", está destinada a dar a conocer a las autoridades la existencia de un problema y las formas de movilización que realizan se limitan a cartas, recogida de firmas o visitas a los responsables políticos para exponerles sus demandas. Una vez agotada esta vía, los vecinos pasan a una fase "ofensiva" con formas de acción más contundentes como denuncias con pintadas, ocupaciones, marchas, manifestaciones o boicots. Estas dos fases forman parte de un mismo planteamiento puramente reivindicativo y al que se asociarían el tipo de demandas que hemos visto hasta el momento.

Referente al tipo de demandas, una de las peculiaridades del movimiento vecinal y signo de su evolución es el cambio que se realiza en las mismas. A las primeras demandas asociadas a reclamar servicios y mejoras en los barrios como luz o transporte público, se añadirán pronto otras más ambiciosas como infraestructuras sanitarias o educativas. Las reivindicaciones manifestadas por los barrios en las diferentes fases del movimiento vecinal abarcan una amplia gama de cuestiones que

.....  
15. Javier GARCÍA y María Dolores GONZÁLEZ: *Presente y futuro de las asociaciones de vecinos*, Madrid, Pecos Editorial, 1976, p. 67.

Manuel Castells<sup>16</sup> engloba en:

- a) Demandas basadas en consumo colectivo, es decir, reclamar bienes y servicios que deberían estar ofrecidos directamente por el Estado, como viviendas públicas de buena calidad, instalaciones educativas y sanitarias en condiciones, un transporte público que llegue a todas las zonas, mayor seguridad en el tránsito, más espacios verdes o conservación del patrimonio.
- b) Demandas relacionadas con la defensa de la identidad cultural, vinculada tanto a la defensa del patrimonio material como inmaterial, como serían las tradiciones u otras manifestaciones folclóricas.
- c) Movilización política relacionada con el gobierno local. En un primer momento este tipo de demandas fueron encaminadas a exigir el derecho de los barrios a organizarse en asociaciones de vecinos, pero las reivindicaciones fueron adquiriendo mayor complejidad y derivaron en la petición de mayor libertad política, amnistía de los presos políticos o estatutos de autonomía. También fue muy frecuente la solicitud desde los barrios de ser incorporados a los órganos representativos locales o de otras entidades de carácter institucional.

Precisamente, relacionado con el último grupo de demandas, Castells analiza el proceso a través del cual se pasaría de la defensa de una cuestión más tangible a aspectos más políticos. La progresión de los objetivos, cada vez más ambiciosos y con un mayor grado de implicación por parte de los vecinos, resulta fundamental a nuestro parecer para entender cómo se pasa de la protesta urbana a la reivindicación política. El cambio se produciría como respuesta a la inoperancia y desidia de las autoridades que, además de no asumir su representatividad de las voluntades y necesidades populares, reprendían duramente cualquier intento de demanda.

16. Manuel CASTELLS: *La ciudad y las masas*, Madrid, Alianza, 1986, pp. 313-314.

La actitud del régimen llevará a un paulatino desencantamiento con las autoridades locales que se traducirá en una deslegitimación total del aparato franquista<sup>17</sup>.

## 2.2.- Extensión y consolidación del movimiento vecinal

Volviendo a las etapas del movimiento vecinal enunciadas por García Fernández y González Ruíz y enlazándolas con la evolución de las demandas de Castells, llegaríamos a una tercera fase de desarrollo que vendría dada por el punto de inflexión que supone el inicio de la década de los setenta. Se abre entonces un contexto de una creciente conflictividad social y política que posibilita experimentar un salto cualitativo en cuanto a formas de participación y madurez ideológica. Como señala Bordetas, fue a partir de ese momento, cuando el movimiento vecinal estaba ya constituido, consolidado y definido, cuando se puede hablar de un movimiento interclasista con la incorporación de nuevos actores a la lucha urbana ya que el fenómeno se extendió a barrios de clase media y se incorporaron activamente al movimiento pequeños propietarios, comerciantes y otras profesiones liberales<sup>18</sup>. Precisamente, será en este carácter interclasista donde radicará el éxito del movimiento vecinal ya que sus objetivos ahora concernían y movilizaban al resto de la población<sup>19</sup>.

Como hemos visto anteriormente, el cambio en la legislación posibilitó la creación de numerosas asociaciones de vecinos. Según los datos del Registro Nacional de Asociaciones, entre 1964 y 1974 se crearon anualmente 1.000 asociaciones de todo tipo. Entre 1975 y 1977 el número anual de nuevas asociaciones subió a 2.283 y durante los últimos años de la transición llegó a ser de

17. Manuel CASTELLS: *La ciudad...*, p. 317.

18. Ivan BORDETAS: "El movimiento vecinal..." *Historia del Presente*, 16 (2011), pp. 43-61.

19. Manuel CASTELLS: *Ciudad, democracia y socialismo*, Madrid, Siglo XXI, 1977, p. 28.

7.639 al año<sup>20</sup>. Los vecinos pronto se dieron cuenta de la eficacia de la acción colectiva a la hora de defender los intereses generales alcanzando victorias tangibles en su barrio, como la conquista de espacios públicos o la mejora de las instalaciones comunes. Esto les dio fuerzas para enfrentarse a las autoridades y exigir nuevas demandas con un doble efecto: hacer crecer la conflictividad urbana en una tendencia clara de desafío al régimen y, además, multiplicar y extender el movimiento vecinal.

Parte del crecimiento imparable de las asociaciones de vecinos se debe a la incorporación de sectores sociales que hasta el momento habían quedado al margen. Este sería el caso de las mujeres, cuya implicación fue esencial para la organización de la solidaridad material o para la demanda de equipamientos colectivos, pero también en cuestiones tan importantes como la amnistía de los presos políticos, la lucha por la carestía de la vida y, por supuesto, la introducción de la concienciación por la igualdad de género<sup>21</sup>. Los jóvenes también fueron un componente clave del movimiento vecinal. Su marco de actuación se centró en la creación de espacios de producción y reproducción de una nueva cultura de la protesta, en la acumulación de recursos disponibles para la acción en los barrios y en la creación de una nueva militancia para las propias organizaciones vecinales<sup>22</sup>. Por último conviene también destacar el papel de los partidos políticos dentro del movimiento vecinal, donde las nuevas formas de actuación y participación les ofrecieron un espacio abierto para poder desarrollarse en

20. El análisis de datos procede de Fabiola MOTA: *La realidad asociativa en España*, Madrid, Fundación Encuentro, 1999, pp. 44-45.

21. Pamela RADCLIFF: "Ciudadanas: las mujeres en las asociaciones de vecinos y la identidad de género en los setenta", en Vicente QUINTANA y Pablo SÁNCHEZ: *Memoria ciudadana...*, Madrid, Catarata, 2008, pp. 54-78.

22. Xavier DOMÈNECH: "La reconstrucción de la raíz..." p. 136.

total libertad<sup>23</sup>.

Estamos ante una expansión cuantitativa del movimiento vecinal que lo llevó a hacerse más visible. Pero también ante una expansión cualitativa ya que, durante este periodo, se creó una conciencia cívica, se fortaleció la cohesión social del movimiento y se insertaron en su discurso teórico y práctico una serie de valores basados en la necesidad de la consecución democrática<sup>24</sup>. La capacidad de impacto más la autoconciencia por parte del movimiento de la necesidad de un cambio político le otorgó al ámbito vecinal una posición de centralidad en la lucha contra la dictadura. De este modo, el movimiento vecinal se acabaría estableciendo como el nodo central de una sociedad altamente movilizadora en contra del régimen y como el gran espacio donde se pusieron en práctica formas democráticas y asamblearias de participación y acción política.

Todo este crecimiento nos llevaría a la última etapa del desarrollo vecinal señalada por García Fernández y González Ruíz que supone la creación de estructuras de coordinación entre los diferentes movimientos (federaciones de asociaciones de vecinos, coordinadoras...) para conseguir fines más elevados. La voluntad de unión, según nuestra opinión, vendría dada por la necesidad de los vecinos de ofrecer una respuesta contundente al régimen en sus últimos años pero también de su deseo de constituirse como un factor a tener en cuenta durante el proceso de transición. Hoy por hoy resulta incuestionable que su primer objetivo llegó a cumplirse: los vecinos llegaron a crear una nueva cultura de la protesta que fue básica en la erosión y desaparición de la dictadura.

### 3.- Conclusiones:

A lo largo de estas líneas hemos analizado

23. Cristina PALOMARES: "Nuevas mentalidades políticas en el tardofranquismo", en Nigel TOWNSON (ed.): *España en cambio. El segundo franquismo 1959-1975*, Madrid, Siglo XXI, 2009, pp. 108-109.

24. Manuel CASTELLS: *Ciudad, democracia...*, pp. 30-32.



el proceso de configuración del movimiento vecinal prestando atención a los factores que favorecieron su aparición, las características de su desarrollo y cómo evolucionan y maduran sus demandas. De este modo, hemos visto como el movimiento vecinal es un fenómeno social que surge desde las mismas contradicciones que presenta el régimen franquista. Por una parte, por la mala gestión que realiza de la cuestión migratoria y de la vivienda, lo que creó el caldo de cultivo para futuras reivindicaciones. Y, por otra, con la creación de la Ley de Asociaciones de 1964 que supuso el empuje definitivo del movimiento vecinal al permitírsele un marco de actuación dentro de la legalidad franquista. Con esto se da salida a un fenómeno cuyo germen es la clase obrera pero que, con sus demandas, llegará a involucrar a otros sectores sociales configurando así un elemento de desestabilización del régimen que tendrá en su heterogeneidad social su mayor potencial. Asimismo, las asociaciones de vecinos actuaron como “escuelas de democracia” al introducir en la ciudadanía valores de participación y actuación democrática que les eran totalmente desconocidos. Con esta tarea, no solo se creaban ciudadanos, sino que estaban configurando el tipo de democracia que ellos esperaban que llegaría con la transición: una democracia horizontal, participativa e igualitaria. El valorar si se llegó a alcanzar o no este tipo de democracia es otra historia.

## Violence and conflict around the strikes of 1917. The case of A Coruña

Rosalía Regueiro Mendez

### 1. Introducción

En el año 1917, Europa estaba envuelta en el convulso contexto de lo que conocemos como “la Gran Guerra”. A primera vista, podríamos caer en la tentación de pensar que España, por su condición de no beligerante, quedaba al margen de las convulsiones. Nada más lejos de la realidad, ya que también conoce en propias carnes el ciclo revolucionario que sacude la Europa de finales de la Primera Guerra Mundial. A la altura de 1917 el sistema político vigente en España, la Restauración, se vio desafiado desde una triple dimensión:

a) Política (republicanismo y nacionalismo catalán): Ante el malestar existente, Cambó convoca una Asamblea de Parlamentarios desde la que canalizar los intereses de la oposición política al sistema para abrir el espacio político a otros sectores. Entre sus demandas, la concesión de la soberanía nacional plena,

mayor independencia del poder legislativo frente al ejecutivo e inicio de una política descentralizadora que caminase hacia una mayor autonomía regional. Finalmente, a ella acudieron menos parlamentarios de los que se esperaba en un principio (regionalistas, republicanos y reformistas) y fue disuelta sin demasiados problemas por las fuerzas del orden.

b) Militar: A través de las “Juntas de Defensa”, los suboficiales del arma de Infantería se organizaron en una especie de “sindicato” en Barcelona. Pretendían defender sus intereses en contra de las supuestas prácticas “favoritistas” por parte de la oficialidad. Sin embargo, este intento de sindicación suponía una violación de la disciplina militar, por lo que finalmente fueron detenidos y encarcelados. Su mensaje, que en el fondo no perseguía más que fines “profesionales”, fue entendido por algunas fuerzas de la oposición como el posicionamiento de parte del espectro militar a favor de un cambio político y social.

c) Sindical: Una vez desactivados el movimiento juntista y la asamblea de parlamentarios, el movimiento obrero permanece en soledad ante la triple amenaza planteada al gobierno aquel verano, lo que no impide que se embarquen en la huelga de agosto<sup>1</sup>.

1. BARRIO, Á., *La modernización de España (1917-1939). Política y sociedad*, Síntesis, Madrid, 2004, p.

## 2. LA HUELGA.

La problemática que desemboca en la huelga (que acabará siendo revolucionaria) de agosto de 1917, hunde sus raíces en el conflicto ferroviario de Valencia casi un mes antes. Ferroviarios y tranviarios se declaran en huelga a mediados de julio<sup>2</sup>. A partir de ahí, los ferroviarios de toda España acuerdan ir a la huelga en solidaridad con sus compañeros despedidos.

A su vez, en Coruña, tenemos noticias, ya desde los primeros días de agosto, de las quejas de los ferroviarios. Una de las protestas principales es el malestar por la continua presencia de militares tanto en las vías como en las estaciones. Esta presencia, no se limita a la ciudad herculina, sino al conjunto del Estado. Lo que genera este malestar entre los obreros es que la actuación militar no se limita a hacer prácticas, sino que la Compañía les encomienda las suplencias. Es decir, en un contexto de escasez de puestos de trabajo, los militares constituyen una importante competencia para los obreros que no están dispuestos a pasar por alto<sup>3</sup>.

Mas no sólo son estos los conflictos que coinciden en esas fechas en A Coruña. Comienza el verano con un mitin anticlerical (que desemboca en una manifestación no autorizada) organizado por sociedades obreras y republicanos que, en el mes de junio, se salda con cargas policiales y heridos de bala y sable (entre ellos, el futuro presidente del gobierno, Santiago Casares Quiroga). La cosa se complica al declararse en huelga los obreros municipales poco después. El desencadenante, la destitución de un enfermero en el Hospital municipal. Así, en señal de protesta, comienzan la huelga de brazos caídos los barrenderos, los encargados del matadero municipal, los jardineros, los enterradores, etcétera<sup>4</sup>. El

13.

2. CASANOVA, J., GIL, C., *Historia Contemporánea de España en el siglo XX*, Ariel, Barcelona, 2009, p. 63.

3. "Los ferroviarios", *El Noroeste*, A Coruña, 02/08/1917, p. 1.

4. "Los obreros municipales. El plante de ayer", *El No-*

gobierno municipal, ya de por sí enredado en sus disputas internas, ve abrirse un nuevo elemento de desencuentro en el conflicto municipal. Finalmente, el alcalde Manuel María Puga y Parga, "Picadillo", opta por trasladar de centro al enfermero (en lo que algunos ven como una rendición por parte del consistorio ante los obreros<sup>5</sup>) mientras una comisión depura lo sucedido. Uno de los aspectos más interesantes de todo esto nos lo aclara el propio Picadillo en *Mi vida política* al decir que, pese a que él pretendió sancionar el acto de violencia como a su juicio le parecía, "de arriba se me dijo que debía transigir"<sup>6</sup>. Esta supuesta "transigencia" contrasta con la visión aceptada por gran parte de la historiografía según la cual, la brutal represión de la huelga de julio estaba directamente relacionada con una estrategia premeditada del Gobierno que buscaría provocar al movimiento obrero para que iniciara la movilización estando todavía en un estado inmaduro<sup>7</sup>.

Maduro o no, lo cierto es que la huelga fue fechada para el 10 de agosto. La convocatoria se hace pública días antes<sup>8</sup> y, a partir de ahí, la prensa muestra una especie de "maratón" gubernamental para intentar evitarla. Las gestiones llevadas a cabo así como las reuniones entre las diferentes partes implicadas (Compañía y delegados obreros, principalmente), se suceden a lo largo de las páginas de la prensa. El Gobierno insiste en que de no declararse la huelga en esa jornada, quedarán invalidadas las autorizaciones dadas por parte de los Gobernadores Civiles, por lo que habría que volver a iniciar un nuevo proceso buro-

---

roeste, A Coruña, 06/08/1917, p. 1

5. "Un mal paso. El municipio y los obreros", *La Voz de Galicia*, A Coruña, 07/08/1917, p. 1.

6. PUGA Y PARGA, M.M., *Mi vida política*, Tipográfica Obrera, A Coruña, 1917, p. 135.

7. CASANOVA, J., GIL, C., *op. cit.*, p. 63.

8. Algunos investigadores han visto en esta publicación uno de los motivos del fracaso de la huelga, ya que se dio tiempo a las autoridades para reaccionar: CALLEJA, E., *La razón de la fuerza. Orden público, subversión y violencia política en la España de la Restauración (1875- 1917)*, CSIC, Madrid, 1998, p. 530.

crático para una fecha diferente. A esto, los delegados obreros responden manteniendo la convocatoria en curso para “adelantar trabajo”: continuarán con las negociaciones, mas la convocatoria sigue en pie por si no se alcanza un acuerdo que no llegará. En la fecha señalada, los ferroviarios abandonan el trabajo. Por el camino, han quedado propuestas no aceptadas por los sindicatos como la creación de un tribunal formado por 3 obreros, 3 representantes de la Compañía y un miembro designado por el Gobierno que actuaría como árbitro. Estas soluciones a “medias tintas” no satisfacen las expectativas de los ferroviarios, desconfiados ante el incumplimiento de las promesas hechas por Compañía y autoridades para la resolución de la huelga de 1916: habían aprendido la lección.

En el caso de la línea A Coruña- Monforte, la decisión de ir a la huelga se toma por unanimidad: 244 votos a favor y 5 en contra<sup>9</sup>. A partir de ahí, los ferroviarios abandonan el trabajo y desde la media noche, son sustituidos por militares. En estos primeros días, la versión varía en función de la prensa que consultemos: mientras para el republicano *El Noroeste* “en La Coruña huelgan pudiéramos decir que todos los obreros ferroviarios”<sup>10</sup>, para el católico *El Ideal Gallego* “la mayor parte de los trenes son atendidos por fogoneros y maquinistas de la empresa”<sup>11</sup>. Sin embargo, si se lee entre líneas, se verá que la huelga fue secundada por la mayoría de los ferroviarios y poco después, por un importante número de sociedades obreras, algunas de ellas tan importantes como las de la Fábrica de Tabacos (*Unión Tabacalera*, vinculada a la UGT y *La Nueva Aurora*, anarcosindicalista) o la de estibadores del puerto, lo que obliga a voluntarios y soldados a realizar las cargas y descargas.

Lo anterior llevaría a otra reflexión, y es que,

9. “La huelga de los ferroviarios”, en *La Voz de Galicia*, A Coruña, 08/08/1917, p. 1.

10. “El conflicto actual. La huelga de ferroviarios”, en *El Noroeste*, A Coruña, 12/08/1917, p. 1.

11. “Situación de la huelga ferroviaria”, en *El Ideal Gallego*, A Coruña, 12/08/1917, p. 1.

pese a que algunos obreros trabajaron con más o menos normalidad, sastres o barberos<sup>12</sup> por ejemplo, lo cierto es que aquellos sectores más relevantes para la ciudad, quedarían paralizados de no ser por la intervención militar: tranvías, trenes, fábrica de petróleo, panadería de la Cooperativa Militar y Civil, puerto, fábrica de gas, etc. se mantienen en funcionamiento porque los soldados pasan a desempeñar las tareas de los huelguistas.

Así, vemos como a pesar de que la prensa más conservadora se empeña en dar la huelga como fracasada, esto sería bastante discutible, al menos en su aspecto de huelga laboral. Por un lado, el hecho de la unidad en la acción de las dos grandes centrales sindicales Unión General de Trabajadores (socialista) y la Confederación Nacional del Trabajo (anarcosindicalista) hace que la huelga aglutine, ya no sólo a la mayoría de obreros, sino a aquéllos encargados de sectores esenciales para el correcto funcionamiento de la ciudad. Por otro (y a pesar de la oposición de los socialistas, que buscaban un cambio democrático y pacífico, como probarían sus intentos de aproximación al elemento republicano<sup>13</sup>) en seguida pasa a ser un movimiento revolucionario, que pretende ir más allá de las iniciales reivindicaciones de tipo laboral para intentar conseguir un cambio profundo en el sistema. Como ha señalado Pamela B. Radcliff, esto nos hablaría de “una especie de territorio intermedio” entre una UGT desplazada hacia la acción directa y una CNT exigiendo la democratización del sistema<sup>14</sup>.

Ante este panorama, las autoridades no tardan en reaccionar. Así, el día 13 se proclama el Estado de Guerra, cuyas restricciones se verán ampliadas dos días después. Las sociedades obreras son clausuradas desde el primer momento, por lo que no debe extrañarnos

12. “Una semana de paro”, en *La Voz de Galicia*, A Coruña, 21/08/1917, p. 1

13. G. CALLEJA, E., *op. cit.*, pp. 523- 527.

14. RADCLIFF, P., *De la movilización a la Guerra Civil. Historia política y social de Gijón (1900- 1937)*, Debate, Barcelona, 2004, p. 190.

que se intensifique la vigilancia, por ejemplo, de bares y tabernas en las proximidades del puerto, algunas de las cuales se saldan con detenciones de obreros<sup>15</sup>.

Y es que desde muy pronto se procede a la detención, ya no sólo de individuos pertenecientes a las sociedades obreras de la ciudad, sino de aquéllos elementos considerados como peligrosos. Entre estos, nos encontramos a varios miembros de la corporación municipal, acusados de formar la “junta revolucionaria” encargada de organizar la huelga en A Coruña. Contra a lo que podríamos esperar, esta supuesta junta revolucionaria non estaría formada, en su mayoría, por obreros sino que estos comparten protagonismo casi a partes iguales con destacados miembros del republicanismo local. Así, nos encontramos con 5 obreros procesados (dos de ellos líderes del socialismo y anarcosindicalismo en la ciudad) y 6 miembros de la corporación municipal. Estos, junto con otros, pasarían a ocupar las diferentes celdas de las prisiones locales. El número de detenidos, si bien varía según las diversas fuentes<sup>16</sup>, fue elevado en todo caso.

Todo lo anterior no resulta descabellado si tenemos en cuenta algunas de las acciones llevadas a cabo por los huelguistas, que no sólo abandonan el trabajo, sino que intentan llevar a cabo diversos actos de boicot: el hilo telefónico fue cortado, fueron colocados diversos obstáculos en las vías, se queman pajares y plantaciones, etc. Sin embargo, sí que llama la atención cuando no tenemos demasiadas noticias de episodios violentos durante el desarrollo de la huelga. Ciertamente es que poco tiempo antes, concretamente en el mes de

15. Archivo Intermedio Militar Noroeste, ES. 15402. AIMNO. 05. 01621. 010 y 01598. 007.

16. La prensa arroja diversas cifras que irían desde los 202 detenidos de *El Noroeste* hasta los 172 de *El Ideal Gallego*. El Ayuntamiento habla de 205 (ARCHIVO MUNICIPAL, Expedientes disciplinarios de personal, C- 2684, “Relación de los detenidos con motivo de los sucesos desarrollados en esta ciudad durante el mes de agosto del año 1917” y “Relación de las mujeres detenidas con motivo de los sucesos desarrollados durante el mes de agosto del año 1917”).

junio, el mitin anticlerical organizado mano a mano entre las sociedades obreras y los grupos republicanos con mayoría en el ayuntamiento (interesante elemento éste de la unidad de acción entre obreros y burgueses puesto que a lo largo de la historia coruñesa se puede calificar como una “relación de amor y odio”), así como la manifestación, por cierto no autorizada por el gobierno civil, que se organiza a la salida del mismo, empieza con lanzamientos de piedras a los locales del diario católico *El Ideal Gallego* así como al de la Juventud Católica y se salda con cargas policiales a caballo que acaban con varios heridos de bala y de sable. Ciertamente lo es también que los llamamientos a este mitin utilizaban un discurso excitado en el que tanto abogan por “agotar los medios legales para que se vayan” los Jesuitas como por “aplastarles la cabeza”<sup>17</sup>. Mas no menos cierto es que durante la huelga de agosto que aquí analizamos, no encontramos demasiadas noticias sobre sucesos violentos (más allá de los boicots ya mencionados y las detenciones). Es más, el propio alcalde, el conservador M. M. Puga y Parga, *Picadillo*, reconoce que en Coruña, “ese motín callejero o esa revolución, aquí no se vió (*sic.*)”<sup>18</sup>. En esta misma línea se pronuncia el Directorio del Partido Republicano Autónomo, en una hoja suelta a los ciudadanos en la que elogia su comportamiento cívico por “no haberse producido, durante los pasados sucesos, ni el menor desorden”<sup>19</sup>.

No pocos investigadores ha señalado como en ciudades como Madrid, Barcelona o Bilbao se deja la protesta pacífica para adquirir “un talante violento”<sup>20</sup>. Así pues, ¿cómo es posible que en una ciudad como A Coruña, con una mayoría republicana en el Ayuntamiento, un

17. “Un buen consejo”, en *La Voz del Obrero* suplemento al número 244, Archivo da Real Academia Galega, RG 17/61.

18. PUGA Y PARGA, *op. cit.*, p. 137.

19. DIRECTORIO DEL PARTIDO REPUBLICANO AUTÓNOMO, “Ciudadanos”, Tipográfica Obrera, A Coruña, 09/11/1917.

20. G. CALLEJA, E., *op. cit.*, p. 528.

activísimo movimiento obrero, conflictos laborales en curso durante todo el verano y tensiones violentas contra la Iglesia apenas unas semanas antes no se conozcan oleadas violentas durante la huelga de agosto como en otras ciudades donde la misma se salda incluso con muertos? Una posible respuesta nos la ofrece el mismo *Picadillo* unas líneas después de las que se acaban de citar: el enorme número de detenidos. Si ya hemos dicho que la prensa recogía las elevadas cifras de prisioneros<sup>21</sup>, el alcalde nos lo confirma: “No en vano hubo más presos en la (*sic.*) Coruña, donde no se rompió un cristal ni se dio un grito, que en las capitales donde corrió abundantemente la sangre”.

Con las sociedades obreras clausuradas, dos bandos declarando el Estado de Guerra en vigor y un elevado número de detenidos que algunas fuentes sitúan en más de 200, no resulta descabellado pensar que las autoridades, a base de esta política represiva, consiguieran frenar los actos violentos. Y para esta labor represiva, resulta plausible que las fuerzas del orden contasen con apoyos sociales, como así lo recogen varios miembros de las sociedades obreras en asamblea, una vez reabiertas las mismas, por ejemplo las que se encuentran en la *Unión Tabacalera*, cuando se habla de la delación del escondite del líder socialista Severino Chacón<sup>22</sup>.

Por otro lado, las autoridades tenían profundo conocimiento de los elementos obreros de la ciudad. Por la Ley de Asociaciones de 1887, las sociedades tenían que pedir permiso al Gobierno Civil para realizar asambleas. Caso de ser autorizadas, a ella asistía un inspector de vigilancia que tomaba nota de lo tratado. Además, tenían obligación de enviar periódicamente información sobre socios y directivos. Todo este volumen de información, más

21. Otras fuentes como los procesos judiciales elaborados por la justicia militar nos informan de enorme variedad sociológica de los detenidos.

22. Archivo do Reino de Galicia. Fondo Gobierno Civil, G- 2452/8.

en una ciudad pequeña donde “el rumor público” también juega un importante papel, facilita sobremanera la localización y detención de los individuos organizados que puedan suponer un riesgo. Esta idea parece corroborarse por el hecho de que muchos obreros son detenidos en sus propias casas a altas horas de la madrugada<sup>23</sup>.

### 3. Después de la huelga.

A finales del mes de agosto, la ciudad comienza a recuperar su normalidad. Así lo muestra la prensa diaria, que vuelve a publicarse a partir del 21. Sin embargo, esta imagen de verano apacible que se esfuerzan por mostrar, no lo es tanto cuando se rasca un poco la superficie de paseos, exposiciones y actividades estivales que copan las páginas de los diarios. Quedan flecos todavía.

Para empezar, los detenidos que continúan en las cárceles, que empiezan a abandonarlas a partir de septiembre (los más afortunados, los menos esperarán a la amnistía de mayo). Para continuar, algunas fábricas continúan cerradas. Es el caso de la de tabacos o la de fabricación de calzado, cuyos obreros ya se habían declarado en huelga antes de los sucesos de agosto, y muchos de ellos continúan después. Además, se declara el boicot a la compañía de tranvías por el despido y no readmisión de los tranviarios participantes en la huelga. Este boicot, convocado por la Federación Local Obrera (anarcosindicalista), es apoyado por las sociedades socialistas, y huellas del mismo las encontramos en las asambleas de prácticamente todas las sociedades, independientemente de su tendencia. Esta unidad de acción está muy vinculada, sin lugar a dudas, con el haber conseguido la paralización de la ciudad.

En otro orden de cosas, en los momentos posteriores al conflicto, se observa una utilización de lo sucedido por parte de numerosos

23. Archivo Intermedio Militar Noroeste, ES. 15402. AIMNO. 05. 01598.004.

sectores. Un ejemplo claro se observa en la Fábrica de Tabacos en cuyo seno habían surgido divergencias de opiniones, que se materializan en los enfrentamientos (en ocasiones violentos) entre afiliadas a la *Unión Tabacalera* (socialista) y a *La Nueva Aurora* (adscrita a la Federación Local Obrera). De este modo, desde la segunda, se impone un boicot a las familias de las asociadas a la primera del que se quejan arduamente<sup>24</sup>. Este clima de conflicto, unido al desencadenado por la huelga, acaba con el cierre de la fábrica por parte de las autoridades. A partir de entonces, las cigarreras emprenden una activa campaña para lograr la reapertura, lo que las lleva a entrevistarse con el Gobernador Civil para que interceda por ellas ante la Compañía Arrendataria de Tabacos. Ésta ve aquí la oportunidad de poner fin a las tensiones sindicales dentro de la fábrica: condición *sine qua non* para la reapertura será la firma de un documento por parte de todas las trabajadoras comprometiéndose a guardar el orden, así como la promesa de poner fin a las rivalidades entre sociedades, bajo amenaza de cierre en caso de incumplimiento<sup>25</sup>. Las autoridades ven, pues, una buena manera de intentar liquidar uno de los focos de conflicto al contar, después de la huelga, con un elemento de presión esencial a su favor como es el *lock-out*: son ellos quienes tienen las llaves de la fábrica, no las cigarreras.

Por otra banda, los republicanos intentan sacar partido de su profunda participación en la huelga (recordemos que algunos de sus líderes locales fueron detenidos acusados de dirigir la “junta revolucionaria”) durante la campaña electoral poco tiempo después. Así, piden el voto a “los obreros conscientes”<sup>26</sup>, después de elogiar su comportamiento durante la huelga. Finalmente, parece que esta campaña no

surtió el efecto deseado, al menos no todo, y pese a que los republicanos autónomos se hacen con la victoria, ésta no es tan pronunciada como pudiese esperarse<sup>27</sup>. Viendo su implicación en todos los sucesos de protesta veraniegos, que les había costado lesiones físicas y meses de presidio, quizás esperasen un mayor calado en contra de la abstención del anarcosindicalismo. A pesar de esto, la estrategia del republicanismo coruñés difícilmente podía ser otra: por un lado, su oposición al gobierno quedó explícita en declaraciones y actuaciones, lo que además, podía ser un efectivo método de ganarse el voto obrero de la ciudad.

En otro orden de cosas, lo cierto es que todo lo hasta aquí comentado, no impide que el movimiento obrero se reorganice. En cuanto los primeros detenidos van saliendo en libertad y se levanta la clausura de las sociedades, resurge de sus cenizas. Buen ejemplo resulta el mitin organizado en la plaza de toros para exigir la libertad de los presos y la readmisión de los despedidos al que acudieron “millares de personas”<sup>28</sup>. Además, las protestas continúan. Sirvan de ejemplo, una vez más, las cigarreras, que en los primeros días de 1918 llevan a cabo una protesta contra los “acaparadores” cuando, ante el encarecimiento de las subsistencias relacionado con el papel neutral de España en la I Guerra Mundial, por el que el importante lucro de la venta de productos de primera necesidad a los beligerantes provocó una importante subida de los precios<sup>29</sup>, las llevan a participar en algo parecido a un motín de subsistencias, más propio de un repertorio de acción colectiva de tipo antiguo, que del moderno que conocimos durante las huelgas unos meses antes.

24. Archivo do Reino de Galicia. Fondo Gobierno Civil, G- 2452/8.

25. “Coruña”, en *Diario de Galicia*, Santiago de Compostela, 24/08/1917, p. 3.

26. DIRECTORIO DEL PARTIDO REPUBLICANO AUTÓNOMO, “Ciudadanos”, Tipográfica Obrera, A Coruña, 09/11/1917.

27. GIADÁS, L., *La vida política municipal en La Coruña entre 1900 y 1931*, Edición do Castro, Sada, 1997, p. 209.

28. “Los actos del día 16. Por la amnistía”, en *La Voz del Obrero*, A Coruña, 22/12/1917, p. 3.

29. FERNÁNDEZ, E., “O conflito das subsistencias de 1918”, en FERNÁNDEZ, E., *Obreirismo ferrolán*, a No-saTerra, Vigo 2005, p. 27.



#### 4. Conclusiones

Todo lo hasta aquí expuesto nos presenta un panorama complejo en el que se observan las grietas del sistema. A pesar de que España no tomaba parte activa en el complejo panorama bélico internacional, conoció también sus convulsiones durante el período.

Lo que parece observarse es una tendencia según la cual las mayores cuotas de episodios violentos tienen lugar en las ciudades de mayor tamaño y con un mayor peso del sector industrial. Lo que sí parece ser un elemento común es que ésta se dio por las dos partes implicadas en el conflicto: fuerzas sindicales y del orden. En el caso de A Coruña que nos ocupa, la violencia existió, pero en una ratio más baja. Se puede decir, aún a riesgo de simplificar en exceso, que ésta se limitó a actos de sabotaje y a detenciones, sin llegar a enfrentamientos armados o a enfrentamientos en las calles.

A pesar de que la mayoría de la prensa se empeñe en calificar la huelga como un fracaso, ya desde un primer momento, creo que sería necesario relativizar estos términos. Si bien es cierto que como huelga revolucionaria fracasó, puesto que no consiguió en cambio de sistema pretendido, lo cierto es que como medida de presión no lo hizo tanto: consigue parte de sus objetivos al paralizar la ciudad, ya que supuso una seria amenaza para el gobierno. De hecho, no es posible saber qué hubiera pasado de contar con el apoyo de los militares que, organizados en Juntas de Defensa mantuvieron un pulso con el gobierno a penas unas semanas antes. Y de ello eran conscientes las fuerzas obreras que no en vano intentan una aproximación a ellos, mostrando comprensión con su situación y solidaridad con sus demandas<sup>30</sup>.

Y es que, como dice el refrán, “la unión hace

30. “A las clases e individuos de tropa del regimiento de ferrocarriles”, Zaragoza, 07/07/1917, en Archivo Intermedio Militar Noroeste, ES. 15402. AIMNO. 05. 01600. 007, p. 9.

la fuerza”. Y lo sabían. De ahí que la CNT aparte por un momento sus divergencias con la UGT, convocante de la huelga, y se sume a su iniciativa. Y lo mismo ocurre con los republicanos, que poco tiempo antes organizaban asambleas para intentar conseguir un cambio constitucional. El hecho de que a la finalmente nonata Asamblea de Parlamentarios acudiera el líder socialista Pablo Iglesias, podía llevarle a pensar en una suerte de alianza con fuerzas republicanas, que en el caso de A Coruña, sí se dio durante todo el verano. Lo que vemos, para el caso analizado, es una unión entre diferentes ramas de los movimientos contrarios, por una u otra vía, al Gobierno: son autónomas entre sí, cada una tiene sus objetivos y particularidades (en ocasiones enfrentadas), mas también tienen puntos de encuentro. Y es esta unión la que genera complicaciones a las fuerzas del orden y al Gobierno al conseguir paralizar la ciudad.

Por otro lado, se observa un momento de transición de repertorios de acción colectiva antiguos a nuevos. Esta transición no es ni inmediata ni lineal, y cada país tuvo sus tiempos. Para el caso de países periféricos, como lo es España, este cambio tiene lugar en torno al cambio de siglo. En el caso concreto que nos ocupa, el de una ciudad periférica dentro de la periferia, el cambio llega casi dos décadas más tarde. De este modo, a lo largo del período analizado, se observa una convivencia de repertorios propios del modelo antiguo (por ejemplo, asaltos a graneros) con otros propios del moderno (huelgas, manifestaciones o mítines) que nos hablan de las organizaciones obreras coruñesas era ya, a esas alturas, elementos organizados, coordinados y consolidados entre los elementos proletarios de la ciudad como para ser capaces de extender una acción capaz de paralizar las tareas productivas de la ciudad durante varios días.

Además, el hecho de que a lo largo de todas las movilizaciones conocidas en A Coruña durante el verano de 1917 nos encontremos participando mano a mano a elementos prole-

tarios junto los que serían su tradicional enemigo de clase, esto es, la burguesía republicana, apunta hacia una idea desarrollada ya por la historiografía: la modularidad de estos nuevos repertorios de la acción colectiva. Es decir, su versatilidad hace que ellos sean usados por elementos teóricamente distantes entre sí y en momentos y lugares muy diversos. Un buen ejemplo resultaría el mitin y la manifestación de junio, con los que comienzan las movilizaciones herculinas de aquel verano. El anticlericalismo sería el elemento común que les llevaría a dejar momentáneamente a un lado sus divergencias para llevar a cabo operaciones conjuntas.

De este modo, las dos vertientes conviven y, junto con el hecho de no encontrar excesivos brotes de violencia por parte del movimiento obrero, vienen a confirmar un hecho que ya han señalado hace algunos años investigadores como Dionisio Pereira o Gérard Brey: el movimiento obrero (sobre todo el anarquista), ya no sólo coruñés, sino gallego, se ha caracterizado por ser “arriesgado en las iniciativas, pragmáticos en las soluciones”.

## Bibliografía

**BARRIO, Á.**, *La modernización de España (1917- 1939). Política y sociedad*, Síntesis, Madrid, 2004.

**CALLEJA, E.**, *La razón de la fuerza. Orden público, subversión y violencia política en la España de la Restauración (1875- 1917)*, CSIC, Madrid, 1998

**CASANOVA, J., GIL, C.**, *Historia Contemporánea de España en el siglo XX*, Ariel, Barcelona, 2009.

**GIADÁS, L.**, *La vida política municipal en La Coruña entre 1900 y 1931*, Edición do Castro, Sada, 1997.

**FERNÁNDEZ, E.**, *Obreirismo ferrolán*, a NosaTerra, Vigo 2005.

**PUGA Y PARGA, M.M.**, *Mi vida política*, Tipográfica Obrera, A Coruña, 1917.

**RADCLIFF, P.**, *De la movilización a la Guerra Civil. Historia política y social de Gijón (1900-1937)*, Debate, Barcelona, 2004.

## Partie II

Les milieux et les acteurs,  
les formes et les modalités



## Entre « résistances » à la guerre et conflit de classe. Révoltes et « républiques paysannes » en Italie du sud, 1943-1945<sup>1</sup>

Massimo Asta

Le phénomène des soi-disant «républiques paysannes» apparues dans le sud de l'Italie, formes improvisées et précaires d'autogouvernement sur base municipale érigées pendant et après de violents tumultes entre 1943 et 1945, a rarement trouvé une place dans les travaux historiographiques sur la seconde après-guerre. La reconstruction incomplète et sommaire de ce genre de conflit social qui a animé la phase de transition italienne entre la chute du fascisme et l'avènement de la République a été souvent confiée à des notes de travaux d'histoire locale, cherchant à mettre en évidence l'aspect exceptionnel, hors de l'ordinaire, de ces événements, souvent en les

1. Je remercie le prof. Giuseppe Carlo Marino pour la lecture critique du texte, le directeur de l'Archive d'État de Palerme, prof. Claudio Torrisi, et les responsables administratifs du Tribunal militaire de Naples pour avoir facilité mes recherches d'archive.

assimilant et en les circonscrivant au du folklore.

Plus généralement, et pour longtemps, le phénomène a subi le même sort que l'histoire entière de l'Italie au-dessous de la Ligne Gothique, restée dans l'ombre en raison de la centralité, de la nouveauté et de la signification de rupture représentés par la Résistance qui se déploie dans le Nord. Il n'est pas superflu de rappeler que la première conférence importante qui a commencé à remédier à des décennies de négligence sur la phase de transition traversée par le Sud de l'Italie à partir du débarquement allié en Sicile (10 Juillet 1943), se serait tenu, sous la direction de Nicola Gallerano, en 1984<sup>2</sup> seulement.

Mais un facteur supplémentaire qui a contribué à fausser certaines conclusions interprétatives a été la prévalence de l'histoire politique et institutionnelle sur l'histoire sociale. Sur cette base, les révoltes ont été lues en contradiction ouverte et de façon décousue, séparée, selon la référence exclusive aux «républiques» de l'Italie continentale, ou, par contre, à celle de l'Italie insulaire, et en particulier à celles déclenchées en Sicile, improprement appelées « Moti non si parte ! », celles-ci étant liées à des protestations contre la mobilisation militaire du gouvernement Bonomi et à la conséquente

2. N. Gallerano, (dir.), *L'altro dopoguerra. Roma e il Sud, 1943-1945*, Milano, Angeli, 1985.

désertion de masse : cohérentes avec le réveil démocratique de la seconde après-guerre et d'une certaine façon, précurseurs des luttes paysannes dirigées par les gauches à partir de 1945 dans le premier cas, par contre, dans le second, essentiellement manœuvrées par le séparatisme et par des formations néo-fascistes, et donc de nature purement populiste et réactionnaire.

Les 26 cas examinés, non exhaustifs, mais largement représentatifs des révoltes se diffusées entre 1943 et 1945 de la Campanie à la Sicile, quoiqu'elles diffèrent à certains égards, présentent une certaine homogénéité, ce qui permet de faire des généralisations, même si la période analysée est très courte<sup>3</sup>. Le théâtre des révoltes est, dans tous les cas, celui de l'agrovilles, c'est-à-dire villages ruraux plutôt clos du point de vue des échanges culturels et commerciaux avec l'extérieur, essentiellement autosuffisants économiquement, immergés dans des campagnes structurées à latifundium, donc avec un haut degré de concentra-

tion de la propriété foncière, et dans laquelle sont encore présente des formes de rapports de propriété anciens (*gabella*, colonat partiaire, métayage, emphytéose, etc.). Parmi les multiples formes de protestations populaires, parfois violentes, qui se produisent en permanence, j'ai inclus dans l'analyse uniquement les actions collectives dans lesquelles se développe et se dessine, plus ou moins nettement, et dans certains cas se concrétise pendant quelques semaines, le but de la « prise du pouvoir ». Celle-ci est interprétée et représentée par les dirigeants des révoltes et par les participants en termes très généraux et ambigus, mais toujours coïncidents avec la conquête violente de la direction de l'administration locale, et dans de nombreux cas avec la création de nouveaux organismes, appelés de façon différente: «comité de salut public» (à Calitri)<sup>4</sup>, «comité provisoire du peuple» (à Comiso)<sup>5</sup>, «conseil exécutif», «commissaires» (à Piana degli Albanesi)<sup>6</sup> «conseil de la révolution» et «tribunal populaire» (à Caulonia)<sup>7</sup>, «parti exécutif» (à Acate)<sup>8</sup>. Dans le cas des insurrections des villes de Vittoria<sup>9</sup> et de Ferrandina<sup>10</sup>, sont les mêmes comités de libération nationale locales, où les communistes et les socialistes sont en position hégémonique, les centres de direction des révoltés qui suspendent la légalité institutionnelle en la remplaçant par une légalité « révolutionnaire », en devenant les nouvelles autorités qui incarnent temporairement, *de facto*, le pouvoir local.

3. Les révoltés analysés sont: Sanza, Calitri, Maschito, Ferrandina, Caulonia, Piana degli Albanesi, Palazzo Adriano, Alcamo, Mazzarino, Delia, Scordia, Licata, Palma di Montechiaro, Naro, Ravanusa, Capizzi, Caronia, Ragusa, Comiso, Modica, Acate, Chiaromonte Gulfi, Scicli, Giarratana, Vittoria, Santa Croce di Camerina, Palazzolo Acreide. La recherche est basée sur le dépouillement des actes des tribunaux militaires conservés aux Archivi del tribunale militare di Napoli (ATMN), à l'Archivio dello Stato di Palermo (ASP), en copie à l'Archivio dell'Istituto campano per la storia della resistenza (AICSR). Une autre documentation importante est conservée à l'Archivio centrale dello Stato (ACS). Des considérations générales sur les révoltes déclenchées en Sicile, et plus ponctuelles sur celle de Catane dans G. C. Marino, *Storia del separatismo siciliano, 1943-1947*, Roma, Editori Riuniti, 1993. Voir, pour une description synthétique des révoltes de l'Italie continentale: G. Chianese, *Quando uscimmo dairi fugi. Il Mezzogiorno tra guerra e dopoguerra, 1943-1946*, Roma, Carocci, 2005, pp. 126-141. Plus spécifique et bien documenté en ce qui concerne la révolte de Caulonia, S. Misiani, *La repubblica di Caulonia*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 1994. Pour des témoignages, voir: M. Occhipinti, *Una donna di Ragusa*, Firenze, Landi, 1957; S. Ciccone, *La Repubblica di Maschito. La prima repubblica libera nata dalla Resistenza*, Bari, Edizioni dal Sud, 1989 et A. Lanza, (dir.), *Testimonianze da una repubblica contadina. Francesco Petrotta e i giovani di Piana degli albanesi*, Palermo, Centofiori, 1979.

4. AICSR, Fondo Mario Palermo, b. 63, fasc. 309, Atti del procedimento penale contro Gabriele Acocella + 56.

5. ASP, Tribunale militare di guerra, sezione di Catania, b. 7, fasc. 504, Atti del procedimento penale a carico di Giacomelli Adriano + 119.

6. Relazione del maresciallo dei carabinieri comandante della stazione di Piana degli Albanesi, f.to L. Portera, 17 marzo 1945, cit. in A. Lanza (dir.), *op. cit.*, p.173-181.

7. S. Misiani, *op. cit.*

8. ASP, Tribunale militare di guerra, sezione di Catania, b. 7, fasc. 508, Atti del procedimento penale a carico di Vincenzo Petino + 37.

9. ASP, Tribunale militare di guerra, sezione di Catania, b. 8, fasc. 509, Atti del procedimento a carico di Giovan Battista Alecci + 133.

10. ACS, MI, PS, 1947-1948, b. 4, fasc. sui fatti di Ferrandina.

Il s'agit, par conséquent, de violents tumultes dans lesquelles la réaction populaire se renverse toujours contre le soi-disant «Etat proche» : pillage, destruction et incendie de bâtiments publics - c'est-à-dire de la mairie, des bureaux des impôts, de la douane, des approvisionnements, de la caserne des forces de police, du tribunal, de la prison - constituent le scénario commun à tous les cas étudiés, ce qui les rendrait plutôt semblables aux formes typiques des émeutes urbaines et paysannes du Moyen Age ou de l'époque moderne. Il s'agit probablement d'une des raisons ayant favorisé une lecture qui n'a pas attribué souvent le caractère du politique à ces événements. A cette raison-là on peut ajouter le détachement initial des partis politiques vis-à-vis de la réalité paysanne du Sud immédiatement après la chute du fascisme, mais aussi une difficulté d'ordre général et persistante à pénétrer la dynamique de ces formes de conflit très différentes de celles que l'on a l'habitude de faire coïncider avec l'avènement de la modernité et du capitalisme, en particulier avec l'instrument de la grève. En effet, les résultats de la politique et de la mobilisation syndicale et législative, voulues par les gauches engagées dans les gouvernements d'unité nationale ne vont commencer à être relevables qu'à partir de 1945 seulement.

Mais même deux intellectuels, eux-mêmes engagés dans la résistance, Giorgio Bocca et Roberto Battaglia, n'auraient-ils écrit à propos des activités de résistance ayant eu lieu dans le Sud, l'un, en 1966, d'«une énergie tellurique, dont on peut pas prévoir les conséquences : une fureur torride qui se trouve dans le subconscient populaire»<sup>11</sup>, et l'autre, en 1953, en particulier concernant les Quatre journées de Naples, de «caractéristiques grandioses et indéfinissables d'un phénomène de la nature»<sup>12</sup> ?

L'importance de la composante de l'irrati-

11. G. Bocca, *Storia dell'Italia partigiana. Settembre 1943-maggio 1945*, Torino, Einaudi, 1966, p. 83.

12. R. Battaglia, *Storia della resistenza italiana*, Torino, Einaudi, 1970, p. 122.

nalité, de l'excitabilité facile des classes populaires, en particulier les paysans du Sud, de la mécanicité voire de la façon « spasmodique »<sup>13</sup> de ses méthodes d'action directe, selon une approche comparable dans la terminologie à celle utilisée dans les rapports même des préfets en charge de superviser l'ordre public - à l'époque médiévale, d'ailleurs, en France et dans les Flandres, le mot sédition est aussi associé à celui de *commociones*<sup>14</sup> - est l'un des éléments interprétatifs d'une vision de l'irréductible singularité anthropologique du paysan du Sud et de son impénétrabilité, ou au moins de sa réticence à subir les formes modernes de politisation, ou de politisation tout court.

Il s'agit de permanences qui même au niveau historiographique ne sont probablement pas encore totalement disparues, malgré la diffusion de l'œuvre d'Edward Thompson<sup>15</sup> et l'influence des *subaltern studies* (un de ses fondateurs va, à partir d'une perspective indienne, jusqu'à théoriser la révolte paysanne comme un paradigme des modules du conflit des classes subalternes<sup>16</sup>). Tant et si bien que, dans un récent ouvrage sur l'histoire de la Résistance en Italie, Santo Peli s'est plaint de la présence d'une sorte d'«ostracisme historiographique plus ou moins conscient»<sup>17</sup>.

De ce point de vue, il est important de souligner que le déclenchement des révoltes est presque toujours constitué par un événement, un acte perçu comme une injustice, imprévu

13. « Spasmodique » est le terme utilisé par E. Thompson pour indiquer une certaine façon d'interpréter - c'est-à-dire avec « une conception spasmodique de l'histoire populaire » - les révoltes d'avant la révolution française et en particulier les émeutes de la faim en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir, E. P. Thompson, "The moral economy of the English crowds in the eighteenth century", *Past&Present*, 1971, n. 50, pp. 76-136.

14. Cf. S. K. Cohn, *Lust for Liberty. The Politics of Social Revolt in Medieval Europe, 1200-1425*, Cambridge, Massachusetts, Harvard university press, 2008, p. 4.

15. E. Thompson, *op. cit.*

16. Voir, R. Guha, G.C. Spivak (dir.), *Selected Subaltern Studies*, Oxford University Press, Delhi 1988.

17. S. Peli, *La resistenza in Italia. Storia e critica*, Torino, Einaudi, 2004, p. 232.



et intolérable, qui déclenche et fait rapidement croître l'indignation populaire. L'étincelle à Capizzi est attisée par l'arrestation d'un déserteur, à Palazzo Adriano, par l'arrestation d'un membre de la section communiste locale, accusé d'avoir exercé un droit d'usage collectif. A Ravanusa, Palma di Montechiaro et Alcamo à l'origine du déclenchement de la protestation, nous trouvons des raisons liées au rationnement alimentaire ; alors qu'à Piana de gli Albanesi c'est le vol de farine dans un stockage public et la découverte subséquente d'une certaine quantité possédée irrégulièrement dans la maison d'un policier. A Licata la réouverture du bureau pour l'emploi, à Ferrandina l'arrestation du paysan Domenico Aspromonte, communiste et secrétaire de la Chambre du Travail, qui bénéficie d'un large consensus populaire, ainsi que la non-distribution de la carte de rationnement alimentaire pour les soldats dispersés après la fuite du Roi et la signature de l'armistice, le 8 Septembre. A Sanza, en Octobre 1943, ce sont probablement les premiers échos de la résistance qui se déroule dans le Nord, plutôt qu'en termes de guerre de libération perçue comme l'avènement d'une révolution sociale, qui convaincront Tommaso Ciorciari, vieux paysan, communiste, de se mettre à la tête de la révolte : un drapeau rouge est hissé sur la mairie de la ville et les crucifix et des portraits représentant la Savoie sont enlevés des bureaux publics. A Ragusa, pendant l'une des révoltes les plus importantes qui aient lieu en Sicile durant l'hiver 1944-1945, la colère populaire ne se déclenche seulement qu'après qu'une femme, Maria Occhipinti – à laquelle on doit l'un des rares témoignages existants sur ces événements – se soit étendue sur la route afin de bloquer un camion militaire en train de mener des opérations de ratissage des déserteurs<sup>18</sup>.

18. Pour la documentation sur les révoltes de Capizzi, Palazzo Adriano, Ravanusa, Palma di Montechiaro et Ragusa, voir ACS, MI, PS, AA.GG. RR., 1944-1946, b. 8, fasc. Sicilia, moti popolari. Pour le cas de la révolte de Licata, cf. ATMS, Tribunale militare di Palermo, b.

Toutefois, une lecture qui s'arrêterait à ces données, en les plaçant dans une relation de cause à effet, est susceptible d'ignorer les causes sous-jacentes de ce phénomène : pour enquêter ces, il est nécessaire de se référer au contexte social et culturel spécifique, ce qui permet de comprendre les motivations et les objectifs des rebelles.

L'opposition de masse par rapport à la mobilisation militaire des classes de 1914-1924 aide à activer la rébellion, mais elle-même n'explique pas la succession des révoltes, en particulier en Sicile où le mouvement séparatiste tente une épreuve de force (ou peut-être une improbable insurrection dans l'île). Au centre de toutes les révoltes, de fait, il y a la question du rationnement alimentaire.

Pour rester sur le cas sicilien, sauf à Comiso, Palazzolo, Acreide, Alcamo et Chiaromonte Gulfi (seuls cas où les révoltes semblent ne pas seulement être initiées, mais aussi gérées par des forces de signe conservateur), les protestations contre la conscription - point central de la propagande du mouvement séparatiste dans cette phase - organisées par des jeunes étudiants laissent toujours les populations indifférentes. Alors que la raison pour laquelle l'indignation populaire s'accélère et se développe est sans doute la décision du Haut-commissaire sicilien, qui porte l'obligation pour chaque producteur, sans distinction d'aucune sorte, à anticiper 25 kg de farine pour l'«amas» publique. Dans la révolte des Capizzi, par exemple, s'ajoute aussi l'impopularité de la mise en place de la nouvelle taxe sur les porcs, dont l'élevage est très répandu dans cette ville de la province de Messine<sup>19</sup>.

Dans l'ensemble, le phénomène des tumultes des années '43-'45 peut, au moins en partie, être interprété comme un ensemble de formes

33, Atti del procedimento penale contro Giuseppe Muscia + 74. Concernant Alcamo, ATMS, Tribunale militare di Palermo, Atti del procedimento penale contro Ignazio Cassarà + 75. Pour la révolte de Sanza, cf. ICSR, Fondo Passaro, b. 52bis, Atti del procedimento penale contro Tommaso Ciorciari + 28.

19. Cf. ACS, MI, PS, AA.GG. RR., 1944-1946, b. 8, fasc. Sicilia, moti popolari.

des «résistances» de la population, violentes et désespérées, à l'embrigadement de guerre, dans le double sens de la conscription militaire et du rationnement alimentaire. Ceux-ci sont des changements qui tendent à modifier temporairement l'équilibre des relations sociales au sein de la communauté. Les «républiques paysannes», dans ce sens, peuvent aussi être interprétées comme des tentatives primitives d'autogouvernement à travers lesquelles les communautés locales aspirent à être «indépendantes» pour trouver une fuite, une façon d'échapper à la misère et aux contraintes de la guerre. A Maschito dans l'été '43, la «république» se constitue même pour évincer quelques soldats allemands qui sont en train d'évacuer le Sud de l'Italie, accueillis par des fascistes locaux<sup>20</sup>. Ainsi, il serait erroné de ne pas évaluer pleinement la manière dont ces tumultes semblent se lier, presque sans solution de continuité, avec les innombrables protestations pour le pain, ayant souvent pour protagonistes des femmes, qui se développent en pleine guerre fasciste à partir de 1941<sup>21</sup>.

La catégorie interprétative développée par Jacques Sémelin de «résistance civile», même si centrée sur les formes d'actions pacifiques en réponse à la domination nazie en Europe pendant la seconde guerre mondiale, peut offrir des pistes de réflexion. Le malaise de la population du Sud de l'Italie et son opposition à la guerre se traduisent néanmoins par des «actions collectives» selon des formes «dynamiques qui se constituent progressivement» et qui ont pour but de «maintenir l'intégrité» d'une communauté et la «cohésion des groupes sociaux qui la composent»<sup>22</sup>.

Mais, l'autre aspect central à noter est celui de la situation de conflit social endémique caractéristique des campagnes du Sud, temporairement effacée, ou moins réduite, par le fascisme et le déclenchement de la seconde

20. Voir, S. Ciccone, *op. cit.*, *infra*.

21. Cf. ACS, Gov. Del Sud, MI, PS, AA.GG. RR., 1943-194, b. 1, et b. 2.

22. J. Sémelin, *Sans armes face à Hitler. La résistance civile en Europe, 1939-1945*, Paris, Payot, 1989, *infra*.

guerre mondiale. Pendant les jours des « insurrections », en fait, se développe un conflit de classe primitif, même désordonné et épisodique, qui prend pour cible les grands propriétaires fonciers. A Licata, trois propriétaires fonciers sont séquestrés, tandis que le secrétaire du parti socialiste, parmi les leaders de la révolte, annonce l'intention de la répartition des terres pour le pâturage. A Ferrandina se multiplient les vols au dépend des propriétaires agraires et à Sanza un groupe de paysans armés de haches et d'autres outils de travail, dirigé par Tommaso Ciorciari, empêche l'expulsion d'un métayer et font respecter le droit d'usage collectif, le « sforestamento », ancienne pratique renouvelée le 30 octobre de chaque année, sur un terrain appartenant autrefois à l'axe ecclésiastique. A Alcamo, Naro, Palazzo Adriano la population détruit les bâtiments publics, ainsi que les établissements des «cercles» des classes possédantes et des notables locaux. Alors qu'à Mazzarino, sont aussi pillées et incendiées les maisons privées de riches propriétaires terriens<sup>23</sup>.

Bien que les participant aux tumultes, plus ou moins actifs, soient presque toujours des milliers (dans des villages et petites villes qui ont, dans la plupart, une population entre 3.000 et 20.000 habitants), et donc en majorité écrasante des paysans, une composition sociologique plus précise des révoltés peut être déduite à partir des accusés lors des procès s'étant déroulés devant les tribunaux militaires de guerre. Il faut souligner la présence des paysans et des artisans (y compris les figures classiques du radicalisme: forgerons, cordonniers, ébénistes), et une forte prévalence des premiers sur les seconds. On doit aussi remarquer une faible présence des « braccianti » (ouvriers agricoles), sauf pour le cas de Ravanusa, où les ouvriers agricoles représentent la

23. La documentation disponible a permis de reconstruire la composition sociologique des leaders ou des groupes plus actifs dans les révoltes de Alcamo, Camastra, Ferrandina, Licata, Maschito, Palazzo Adriano, Piana de gli Albanesi, Ravanusa, Sanza, Scicli, Vittoria, S. Croce di Camerina, Giarratana.

presque totalité des prévenus<sup>24</sup>. Le rôle principal du petit paysan, pauvre, dans la plupart des cas «sans-terre», une catégorie qui englobe un large éventail de formes de conduction de la terre et des rapport contractuels, en raison du fait qu'il a, par rapport à l'ouvrier agricole plus de rapports avec les bureaux municipaux (en particulier ceux des impôts et de l'annone, en tant que producteur) contribue, peut-être, à expliquer la fureur avec laquelle les rebelles se dresse contre les bâtiments publics. Mais le régime de rationnement et les accaparements illégaux modifient probablement les relations entre les milieux populaires et les grands propriétaires terriens, même dans une situation déjà structurellement marquée par une profonde asymétrie dans les relations sociales.

Les «républiques» adoptent, en effet, sous des formes différentes, un système de redistribution des denrées alimentaires de base dans un sens radicalement plus égalitaire. Ainsi à Ferrandina, où Giuseppe Aspromonte oblige longtemps les propriétaires à céder des quantités de blé qui ensuite sont revendues aux membres de la section communiste à prix contrôlés, et à Vittoria, où les socialistes et les communistes constituent des « équipes de travailleurs » pour la réquisition des céréales et établissent des « commissions » auxquelles des propriétaires sont obligés de participer pour les forcer à fournir du blé pour l'approvisionnement des insurgés et de la population. La notion de légitimité, dans le sens utilisé par Thompson pour la catégorie d'«économie morale»<sup>25</sup> par rapport aux révoltes anglaises du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire la «conviction - de la part des révoltés-d'avoir la plus large approbation de la communauté» et d'agir pour la défense d'« une idée précise du bien commun» en exerçant des droits traditionnels est très utile pour l'analyse. Au centre des révoltes, entre 1943 et 1945 dans le sud de l'Italie, il y a toujours la revendication des besoins de base,

24. Cf. ACS, MI, PS, AA.GG. RR., 1944-1946, b. 8, fasc. Sicilia, moti popolari.

25. E. P. Thompson, *op. cit.*

primaires, comme le droit à la mouture de la farine et le droit au pain.

Un autre instrument de redistribution égalitaire, celui de la quête, se retrouve à Vittoria, comme à Piana de gli Albanesi, un village dont la population est d'origine albanaise, dans les montagnes de la province de Palerme. Dans ce cas-là, le chef de la révolte est Giacomo Petrotta, déjà inscrit au parti communiste, avec une précédente expérience de militantisme à Turin, dont la mentalité est bien représentée dans les lignes de son testament olographe, écrit peu de temps avant de la constitution de sa «république populaire»: « Le soussigné Petrotta Giacomo, de Giuseppe et Elena Schirò, de 27 ans, Révolutionnaire International, convaincu de la difficulté de dur travail que je mène contre les propriétaires terriens capitalistes en Sicile, en faveur de la cause commune pour le triomphe du prolétariat, je fais testament avec la en pensée Dieu de toujours maintenir mon engagement. Et dans le cas où je tomberais sous le plomb réactionnaire, je veux que de ma part de la propriété en raison de la mort de ma mère, la moitié aille vers mes frères et sœurs, et l'autre moitié à la partie la plus pauvre de la section communiste de Piana dei Greci ». En termes religieux, Petrotta, s'exprime également dans son journal intime qui se termine avec l'espoir d'établir à Piana degli Albanesi « une seul bergerie et un seul pasteur ». Immédiatement avant et pendant la révolte les révoltés rassemblent les denrées alimentaires pour la population, organisent le contrôle de plusieurs fermes afin de réquisitionner le blé et autres produits détenus de façon illégitime, et contrôlent les activités des meuniers afin de s'assurer que ceux-ci « ne tirent pas profit de la farine des clients ». Tout se passe avec la bénédiction de l'Eglise (parmi les «commissaires» Petrotta nomme aussi l'évêque local) et de la république indépendante de Piana degli Albanesi, dont les trois principes gouverneurs sont la « fraternité », de l' « unité » et de « poignardés aux insoumis »<sup>26</sup>.

26. Cf. les documents cit. in A. Lanza (dir.), *op. cit., infra.*

Le fort lien communautaire et les mêmes aspirations égalitaires qui tendent à récupérer une légitimité qu'on croyait perdue se trouvent aussi dans la « république » de Maschito à la tête de laquelle se trouve Domenico Bochicchio, un paysan et bucheron, né en 1900, communiste. Celui-ci dépose le *podestà*, l'un des rares grands propriétaires terriens du village en l'enfermant à clé dans sa maison, élimine le système de rationnement et redistribue l'huile et le blé amassés dans le consortium agricole. Dans le même temps, il est imposé aux propriétaires fonciers et notables locaux de fournir du blé et de l'argent à la population : « Il y avait quatre personnes dans la commission – se souvient Bochicchio trente ans après - je commandais et je leur faisais prendre l'argent », c'était « une véritable République et j'étais le président . [...] J'avais mis les papiers sur la place ici ... des avertissements pour la population. [...] En tant que maire ». La répartition du blé à l'époque de la « République », a-t-il dit en réponse aux questions posées par le journaliste, s'effectuait « selon la justice, selon les besoins, en fonction du nombre de bouches »<sup>27</sup>.

Le cas de la « république » de Caulonia, cependant, est à la limite et en même temps à la croisée de l'horizon idéologique typique du banditisme social, de la vengeance du sang et des formes plus modernes de conflit social. Le chef de la révolte, Pasquale Cavallaro, maître d'école primaire, andranghetista, avec une période d'émigration aux Etats-Unis, avait été également, dans les années vingt l'organisateur d'un mouvement antifasciste local d'orientation amendolienne. Relégué politique sous le régime fasciste, il rejoint le Parti communiste, et est nommé maire de la municipalité par les Alliés en Janvier 44. En tant que maire, il procède à la répartition des terres du domaine public et il fait réquisitionner le siège du « Cercle des Nobles ». De toute façon, la rébellion de Cavallaro se déclenche en réaction à l'arrestation d'un de ses fils. La violence

27. Cf. S. Ciccone, *op. cit.*, *infra*.

pendant les jours de la « république » - l'un des fils de Cavallaro obligera ses victimes à crier « Libero Cavallaro est la terreur de la côte ionienne » - est régie, et disciplinée, par la mise en place d'un tribunal du peuple dont tous les procès sont ouverts à la communauté, qui a le droit d'y assister, chaque individu possédant un droit de veto sur les décisions des « juges ». Les sanctions imposées assument la fonction et, même, la forme de véritables charivari avec un taux élevé de violence : les « accusés », presque tous des propriétaires fonciers et des ex-fascistes, sont frappés, fustigés, exposés à la risée publique, dépouillés ou contraints de rester pieds nus dans la boue et à marcher sur de longues distances<sup>28</sup>.

En conclusion, les révoltes paysannes et les « républiques » de 43-45, si elles peuvent être interprétées à certains égards comme une « mob », de part leur nature populiste et les traits anarchistes ou anarchisantes, elles en diffèrent sensiblement. D'abord, elles se situent au cœur du XX<sup>e</sup> siècle, et en dépit de certaines formes archaïques de conflit, elles n'ont pas un caractère conservateur ; les protagonistes ne se battent pas pour la justice ou l'égalité en acclamant le roi, dont les portraits sont, au contraire, brûlés en place publique, et ils ne cherchent pas simplement à se faire entendre ou à être pris en compte par les autorités. Les paysans et les artisans à l'origine de ces révoltes visent plutôt à déposer les élites dirigeantes locales afin d'exclure les classes possédantes et les notables de la direction politique de la communauté. Enfin, on doit aussi souligner l'importante diffusion des idéologies de gauche, surtout communistes, comme le démontre la biographie de beaucoup parmi les leaders. Il s'agit, en définitive, de révoltes antisystème, bien qu'elles ne remettent jamais en cause directement le droit de propriété.

En partie, comme il a été déjà relevé pour des révoltes anarchistes similaires en Andalousie, car elles sont, en fait, des mouvements qui ont

28. Voir, S. Misiani, *op. cit.*, *infra*.

besoin d'un important apport exogène<sup>29</sup> pour transformer leur idéologie. C'est ce qui arrivera effectivement grâce au rôle des gauches après la seconde guerre mondiale, et à partir de la mobilisation syndicale pour la mise en œuvre des décrets qui prennent le nom du ministre communiste Fausto Gullo (pour l'attribution des terres incultes et mal cultivées, pour la distribution des produits dans les contrats de métayage et pour régler la question des droits d'usages collectifs) et puis, en même temps, pour la conquête et l'application de la réforme agraire.

Enfin, contrairement au *mob* typique des grandes villes, ce genre de révolte populaire ne semble pas avoir retardé l'expansion du mouvement ouvrier dans ces centres paysans. Au contraire, comme les résultats des élections d'avril 1948 le confirment, dans deux tiers des municipalités où les révoltes analysées sont apparues, PCI et PSI dépassent le pourcentage des votes obtenus au niveau national, et dans la moitié des cas, ils deviennent de véritables fiefs «rouges». A Piana des Albanesi et à Mazzarino seul le parti communiste aura longtemps la majorité absolue des voix.

L'épicentre des révoltes reste, cependant, en Sicile. Probablement pas seulement parce que le mouvement séparatiste tente une action coordonnée au niveau régional pour inciter la foule, mais comme on a voulu le démontrer, sans y réussir. Mais aussi pour des raisons probablement de longue durée. L'appel récurrent aux révoltes populaires sous l'angle *sicilianista*, activé pour défendre le *statu quo* par les classes dirigeantes, expression des intérêt aristocratiques et aristocratico-bourgeois de l'île, à l'origine de la série de jacqueries qui ont lieu au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, a fini, peut-être, par promouvoir des processus spécifiques de politisation des classes populaires, dont ces derniers, à ce moment-là, s'approprient de façon autonome. Et que la gauche récupère en les convertissant rapidement vers des formes

plus modernes et efficaces de participation politique.

.....  
29. Voir, E. Hosbawm, *I ribelli. Forme primitive di rivolta sociale*, Torino, Einaudi, 1966.

## Terres occupées, terres disputées : coopératives et mouvement paysan dans une province de la Sicile (1944-1950)

Niccolò Mignemi\*

Des problèmes économiques et sociaux dramatiques caractérisent les campagnes italiennes depuis l'unité politique de 1861 et, dans le pays, la question sociale reste encore fondamentalement une question paysanne et rurale. Le fascisme, pendant vingt ans, n'a nullement remédié à cette situation, et l'a au contraire dissimulée derrière l'apparence d'un ruralisme triomphant<sup>1</sup>. Mais, à la Libération, les inégalités foncières perdurent, ainsi que des mécanismes archaïques d'exploitation et de subordination, le chômage résiste tandis que des sols restent inexploités. Depuis toujours,

1. Voir MOTTURA Giovanni, *Agricoltura e classi rurali tra fascismo e dopoguerra*, in *Storia della società italiana*. Parte quinta. Vol. XXIII. *La società italiana dalla Resistenza alla guerra fredda*. Milan : Teti editore, 1989, p. 315-355.

\* docteur de l'EHESS, CRH - ERHIMOR

par ailleurs, terres incultes et soif de travail sont deux facteurs incendiaires dans les campagnes de la péninsule.

Les Alliés débarquent en Sicile en juillet 1943, l'armistice italien est signé en septembre. Mais, alors que dans le Nord les partisans se battent contre les fascistes, à partir de l'automne 1943, dans le Sud déjà libéré, le retour de la pratique traditionnelle de l'occupation des grands domaines correspond au démarrage d'une mobilisation paysanne, qui se diffusera dans le reste du pays, jusqu'à devenir un des luttes sociales les plus importantes et durables de l'histoire républicaine<sup>2</sup>. Il s'agit d'un phénomène multiforme, où coexistent des objectifs et des stratégies différents, qu'on peut relier à trois questions principales<sup>3</sup> :

1. la question foncière, avec la pression pour la distribution des grands domaines et des terres abandonnées en faveur des paysans pauvres ;

2. la question contractuelle, avec la revendication d'une réforme des contrats agraires en faveur des exploitants non-proprétaires ;

3. la question salariale, avec la demande

2. Voir *Campagne e movimento contadino nel Mezzogiorno d'Italia dal dopoguerra a oggi*. Bari : De Donato, 1979-1980, 2 volumes.

3. Voir ROSSI-DORIA Manlio, « La situation des campagnes italiennes », *Les Temps modernes*, a. II, n. 23-24, 1947, p. 448-453.

de mesures pour s'opposer au chômage et améliorer les conditions de travail des ouvriers agricoles.

Bien que conscient des interactions réciproques, ici c'est surtout sur le premier aspect qu'on va concentrer notre attention. À partir d'un regard général et d'une analyse plus détaillée, centrée sur le cas de la province sicilienne de Caltanissetta, nous tenterons par la suite de démêler les enjeux essentiels des luttes du mouvement paysans et le rôle attribué aux coopératives dans les campagnes siciliennes de la deuxième après-guerre.

## 1. Un contexte favorable : les décrets Gullo-Segni et le mouvement paysan en Sicile

Les premières occupations des latifundia, qui commencent vers la fin de 1943, se caractérisent par une forte dimension de spontanéisme<sup>4</sup>. Les forces politiques, encore dans une phase de réorganisation et absorbées par la lutte de Libération, ont une capacité d'influence limitée sur ces manifestations populaires. Le mouvement paysan trouvera ensuite large soutien chez les communistes, les socialistes et dans les secteurs du catholicisme progressiste. Mais, en 1943-1945, tous s'interrogent d'abord sur la manière d'empêcher les débordements et d'orienter la mobilisation sociale vers des formes organisées, légales et plus contrôlables.

Dans le premier gouvernement d'unité nationale, rassemblant depuis fin avril 1944 toutes les forces du front antifasciste, le ministre de l'Agriculture est le communiste Fausto Gullo. Portée par les luttes agraires en cours et guidée par l'idéal de la réforme agraire générale, Gullo est à l'origine d'une législation spéciale qui reprend des mesures précédentes, notamment les décrets Visocchi-Falcioni de 1919-1920<sup>5</sup>. Mais, si déjà d'autres mesures, dans le

4. Voir HOBBSBAWM Eric J., « Peasant Land Occupations », *Past and Present*, n. 62, 1974, p. 120-152.

5. Voir ACCATI Luisa, « L'occupazione delle terre. Lotta rivoluzionaria dei contadini siciliani e pugliesi nel 1919-

passé, avaient fourni des instruments légaux aux mobilisations populaires, la nouveauté de l'action de Gullo se situe plutôt au niveau stratégique : les nouvelles mesures ne visent pas à limiter, mais plutôt à « armer » et finalement à encourager la mobilisation paysanne<sup>6</sup>.

Dans le cadre de notre analyse, mérite en particulier d'être rappelé le décret du 19 octobre 1944, n. 279, qui autorise la concession des terres incultes et mal cultivées en faveur des paysans réunis en coopératives. Deux ans plus tard, le démocrate-chrétien Antonio Segni<sup>7</sup>, ancien sous-secrétaire de Gullo et nouveau ministre de l'Agriculture, modifie la discipline précédente sur les terres incultes par le décret du 6 septembre 1946, n. 89. La nouvelle mesure précise le concept d'abandon cultural, redéfinit les attributions des commissions provinciales chargées de l'affaire, élève de quatre à neuf ans la durée des concessions, voire au-delà en présence d'un projet de transformation agraire. L'attention portée aux aspects techniques et l'attitude prudente à l'égard des coopératives expliquent les jugements de ceux qui accusent Segni d'avoir « servi la restauration », par l'abolition du caractère social de la législation précédente. Mais ces évolutions étaient déjà à l'œuvre dans le cadre d'une phase de restauration des rapports de force traditionnels, au niveau sociopolitique, comme économique.

Capables de doter le mouvement paysan d'un formidable instrument d'organisation et de socialisation, les décrets Gullo-Segni conçoivent néanmoins l'action collective sur les terres incultes comme une étape temporaire dans le cadre d'une réforme agraire générale à venir. L'efficacité économique de ces mesures est

1920 », *Il Ponte*. Rivista mensile di politica e letteratura fondata da Piero Calamandrei, a. xxvi, n. 10, 31 octobre 1970, p. 1263-1293.

6. Voir GRIFONE Pietro, *L'azione dei comunisti in difesa dei contadini*. Rome : Società editrice L'Unità, 1945, 40 p.

7. Voir BERNARDI Emanuele, *La riforma agraria in Italia e gli Stati Uniti. Guerra fredda, piano Marshall e interventi per il Mezzogiorno negli anni del centrismo degasperiano*. Bologne : il Mulino, Svimez, 2006, 397 p.

d'ailleurs partielle : elles touchent seulement les terres marginales et plus pauvres ; leur caractère est ouvertement temporaire et décourage toute amélioration ; aucun support spécifique n'est prévu en termes de crédit et de financement pour les coopératives<sup>8</sup>. De plus, si elles donnent des droits en principe, elles remettent leur application à des commissions provinciales<sup>9</sup>, limitées dans leur capacité effective d'action<sup>10</sup>. Finalement, ces mesures participent au climat d'incertitude destiné à fragiliser les possibilités pour les coopératives de se pérenniser et se développer en autonomie. Mais il ne faut pas sous-estimer l'importance de cette phase. Dans un contexte de formes archaïques de subordination, la législation Gullo-Segni permet de renverser temporairement les rapports de force en milieu rural et contribue à renforcer la participation des petits fermiers et métayers à un mouvement populaire qui, dans le Mezzogiorno, mobilise la très large catégorie des paysans pauvres. L'importance du phénomène reste d'ailleurs indiscutable. Sur la base des statistiques officielles<sup>11</sup>, entre 1944 et 1956, les paysans associés présentent en Italie 27.885 demandes pour obtenir l'attribution de 2,3 millions d'hectares, en vertu des mesures sur les terres

8. Voir PASTORE Raffaele, « Perché il decreto Segni non ha ottenuto applicazione nel Mezzogiorno », *La cooperazione italiana*, a. xxxix, Nuova serie, n. 18, 6 septembre 1947, p. 2. Pastore, agriculteur et syndicaliste des Pouilles, avait été élu député de l'Assemblée constituante en 1946 pour le Parti communiste, dans le collège électoral de Bari.

9. L'article 3 du décret du 19 octobre 1944, n. 279, confère la décision sur la concession à une commission provinciale, présidée par un juge du tribunal, avec la participation d'un représentant des propriétaires et un des paysans, chacun nommé par le préfet sur indication des organisations syndicales respectives, mais aussi par un technicien de la Direction agricole provinciale, qui a des fonctions de consultant.

10. Voir DEGL'INNOCENTI Maurizio, *Cooperazione e movimento contadino*, in *Campagne e movimento contadino nel Mezzogiorno d'Italia dal dopoguerra ad oggi*. Volume secondo : Organizzazioni, cultura, istituzioni di governo nei processi di trasformazione del Mezzogiorno contemporaneo, Bari : De Donato, 1980, p. 121-197.

11. Voir les éditions de l'Annuario statistico dell'agricoltura italiana de la première moitié des années 1950.

incultes et mal cultivées. Seulement 9.060 concessions sont effectivement autorisées, sur près de 300 mille hectares. Il s'agit d'un résultat limité, mais tout à fait remarquable, surtout si confronté aux résultats de la réforme foncière de 1950 avec ses 767 mille hectares distribués<sup>12</sup>.

La Sicile est la région où le phénomène prend les dimensions les plus importantes<sup>13</sup> : ici sont recensées 4.832 demandes, pour 906.743 hectares, et 987 attributions effectives, pour 86.420 hectares. Mais il faut remarquer que plus de 50% des demandes (2.994 pour 458.274 hectares) et plus de 80% des concessions (855 pour 73.024 hectares) précèdent le 31 décembre 1947.

## 2. Les coopératives au service du mouvement paysan

La mobilisation des campagnes adopte la coopérative comme un instrument central d'accès des paysans à la terre dans une conjoncture particulière. D'un côté les mesures législatives posent la coopérative comme préalable formel pour la présentation des demandes, de l'autre côté le contexte social l'impose comme déterminant de l'action collective chez les paysans, grâce aussi à la nature polymorphe de cet outil, capable à la fois de répondre aux besoins des travailleurs, de fournir les services nécessaires, d'agir comme organisme de solidarité et d'aide mutuel, de s'adapter en fonction des exigences et des opportunités.

La large diffusion des coopératives est indiscutable. Vers la fin de 1949, l'enquête du bureau statistique du ministère de l'Agriculture recense en Sicile 290 coopératives, avec 100.511 ad-

12. Voir *La riforma fondiaria : trent'anni dopo*. INSOR. Milan : Franco Angeli, 1979, 2 volumes.

13. Voir RENDA Francesco, *Il movimento contadino in Sicilia*, in *Campagne e movimento contadino nel Mezzogiorno d'Italia dal dopoguerra a oggi*. Volume primo : Monografie regionali, 1979, p. 557-717 ; SANTINO Umberto, *Storia del movimento antimafia : dalla lotta di classe all'impegno civile*. Rome : Editori riuniti university press, 2009 [2000], 487 p. ; BRUNO Roberto, « Ci chiamano barbari ». *Lotte sociali e movimento sindacale in Sicilia nel secondo dopoguerra (1943-1950)*. Naples, Rome : Edizioni Scientifiche Italiane, 2011, 287 p.



hérents, même si seulement 44.730 (44,50%) sont « membres travailleurs », c'est-à-dire effectivement concessionnaires d'une parcelle de terre de 1,45 hectares en moyenne<sup>14</sup>. L'adhésion aux coopératives dépasse donc largement la capacité de celles-ci de mettre à disposition des terres pour leurs membres en vertu des concessions.

Réédition de l'ancienne tradition des sociétés d'affermage des débuts du XX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>: les coopératives visent ici un « objet social » (l'accès à la terre) qui précède la décision même de s'associer. Elles négocient la terre collectivement, mais l'exploitent de manière individuelle, attribuant aux adhérents des parcelles de petite taille (l'ampleur envisagée est de 3-5 hectares)<sup>16</sup>. Chaque concessionnaire cultive ses terres de manière indépendante, bien que toujours sous le contrôle de la coopérative qui garantit le respect des indications établies par la direction agricole de la province, au risque de perdre les terres en concession. Ce principe ne favorise nullement les remembrements ; bien au contraire, on reproduit les formes traditionnelles de fragmentation, typiques du système des latifundia. L'exploitation unitaire, qui permettrait de résoudre certains problèmes, est plutôt rare et toujours partielle, sauf dans les cas de transformations culturelles, c'est-à-dire d'opérations qui nécessitent un effort supra-individuel.

Pour rentrer dans notre terrain d'étude, la pro-

14. Voir Indagini particolari nel settore agricolo : Rapporto tra proprietà, impresa e mano d'opera e ripartizione della superficie per qualità di coltura. Concessione di terre incolte o insufficientemente coltivate. op. cit., 1949.

15. Sur les fermages collectifs en Sicile aux débuts du XX<sup>e</sup> siècle, voir LA LOGGIA Enrico, *Autonomia e rinascita della Sicilia*. Palermo : IRES, 1953, 659 p. ; RENDA Francesco, *Socialisti e cattolici in Sicilia, 1900-1904 : il giovane Sturzo, le lotte agrarie, la mafia*. Caltanissetta-Rome : Salvatore Sciascia editore, 1990 [1972], 483 p. ; CANCELIA Orazio (dir.), *Storia della cooperazione siciliana*. Palermo : IRCAC - Istituto Regionale per il Credito alla Cooperazione, 1993, 583 p.

16. Voir SCHIFANI Carmelo, « Sulla cooperazione agricola in Sicilia nel periodo tra le due guerre e dopo la seconda guerra », *Rivista di economia agraria*, 1950, vol. v, n. 1, p. 67-92.

vince de Caltanissetta a été choisie en tant que cas exemplaire du système agraire du latifundium céréalier qui domine la Sicile centrale. Ici, un nombre limité de grands domaines coexiste avec une multitude de micro-parcelles (80% des propriétés sont en-dessous de 2 hectares et possèdent en moyenne de 0,6 hectares, tandis que 0,4% dépassent 100 hectares et contrôlent 46% des terres)<sup>17</sup>, des stratifications multiples caractérisent les contrats agraires (avec le petit fermage, le « métayage sicilien » et les sous-locations), les terres sont en général exploitées de manière extensive par la rotation blé-légumineuses<sup>18</sup>.

Sur l'arc temporel 1944-1954 nous avons recensé dans la province une soixantaine de coopératives, distribuées dans la quasi-totalité des municipalités existantes. Elles ont été fondées au plus tard en 1947 et, dans plus de la moitié des cas, en 1945-1946. Quatre coopératives existaient déjà avant 1943, mais une seulement remonte à la période préfasciste<sup>19</sup>. Territoire parmi les plus concernés par la mobilisation populaire<sup>20</sup>, entre 1944 et 1950, la province de Caltanissetta enregistre le dépôt de 1.021 demandes, pour près de 260 mille hectares. Il s'agit en même temps de la zone où la pression de la mobilisation populaire ap-

17. Voir les données et la monographie régionale de La distribuzione della proprietà fondiaria in Italia. Roma: Istituto nazionale di economia agraria, 1947-1948, 15 volumes.

18. Voir PRESTIANNI Nunzio, *Inchiesta sulla piccola proprietà coltivatrice formatasi nel dopoguerra*. IV. Sicilia. INEA, Studi e monografie, n. 12. Palermo, Rome : F.lli Treves Dell'Ali, 1931, 80 p. et PRESTIANNI Nunzio, TADDEI Ettore, *Rapporti fra proprietà, impresa e mano d'opera nell'agricoltura italiana*. IX. Sicilia. INEA, Studi e monografie, n. 7. Palermo, Roma : F.lli Treves Dell'Ali, 1931, 180 p.

19. Pour une analyse plus approfondie du rôle des coopératives dans le cadre des luttes agraires de la province de Caltanissetta, voir le troisième chapitre de MIGNEMI Niccolò, *Coopérer pour travailler la terre, coopérer pour exploiter la terre : Itinéraires comparés des coopératives agricoles en Italie et en France dans la première moitié du vingtième siècle*. Thèse sous la direction de Gérard Béaur, 2012.

20. Voir VITALE Francesca Paola, *La memoria dei comunisti nisseni*. Palermo : Istituto Gramsci Siciliano, 1988, 263 p.

paraît largement la plus efficace, car la commission provinciale pour les terres incultes et mal cultivées, au sein de la section spécialisée agraire du tribunal, autorise ici 161 concessions sur 87 domaines et pour une surface de près de 18 mille hectares, en faveur de 64 coopératives dont 7 se situent dans les provinces proches d'Agrigente et Catane. Assez hétérogènes, les dimensions des attributions peuvent varier de 24-30 hectares, à plus de 1.000 hectares. Avec la seule exception de 3 « concessions intégratives » de la fin de 1950, toutes les attributions sont décidées entre mai 1945 et septembre 1948.

Initiatives catholiques et socialo-communistes cohabitent souvent sur les mêmes terrains. En principe animées par des objectifs proches, leurs rapports se font sous le signe de la collaboration, mais les controverses et les oppositions ne manquent pas, peut-être à cause d'une sorte de concurrence pour l'hégémonie en milieu rural<sup>21</sup>. Même des « pseudo-coopératives » existent, c'est-à-dire des artifices formels mis en place par les propriétaires et par les anciens contremaîtres dans le but de conserver le contrôle sur les terres et de les soustraire au risque de la concession en faveur des organisations du mouvement paysan. D'ailleurs, ces manifestations multiples ne font que confirmer la centralité de l'outil coopératif, au cœur des conflits autour de l'accès au foncier.

### 3. Temps et rythmes des luttes paysannes

L'étude de la temporalité et des éventuels cycles d'attributions sur une base saisonnière nous fournit des éléments ultérieurs. De ce point de vue, la capacité des coopératives à obtenir des terres en concession peut constituer un indicateur approximatif de la vigueur

.....  
21. Voir RENDA Francesco, *La cooperazione agricola dai decreti Gullo-Segni alla riforma agraria in Sicilia*. Soveria Mannelli (CZ) : Rubbettino Editore, 1993, 92 p., republié sous le nom RENDA Francesco, *La cooperazione agricola dai decreti Gullo-Segni alla riforma agraria*, in CANCELLO Orazio (dir.), op. cit., 1993, p. 361-419.

du mouvement paysan, c'est-à-dire de sa capacité d'influencer les décisions des commissions et donc les rapports de force qui président à la distribution du foncier au niveau local. Pour revenir à l'évolution chronologique des concessions dans la province de Caltanissetta, après les premières autorisations de mai-octobre 1945, pour un total de 1.782 hectares, les concessions reprennent de manière significative à partir de fin août 1946, pour exploser en octobre et se prolonger jusqu'à fin décembre, avec un total de 72 concessions pour 7.736 hectares. En 1947, le mouvement continue de manière moins épisodique, alors que sa diminution est impressionnante en 1948, surtout en termes de nombre.

La dynamique décroissante s'inscrit dans un cycle presque naturel : au départ, l'occupation de l'« espace disponible » est relativement aisée, mais, tôt ou tard, la pression de la concurrence, l'augmentation progressive des concessions et la diminution des surfaces libres sont destinées à se heurter à la limite des sols identifiables comme incultes, même si cette frontière reste en partie négociable<sup>22</sup>. Dans les revendications des paysans comme dans la défense des propriétaires, l'opposition « culte-inculte » acquiert désormais une portée politique et son issue dépend des mesures existantes, mais aussi des rapports de force en place dans chaque contexte particulier. Ces notions deviennent donc les champs privilégiés d'une lutte sociale, où les aspects techniques ont tendance à être de plus en plus dépassés et manipulés pour des finalités autres. Il est alors assez intéressant de constater que, de manière presque paradoxale, les mêmes arguments et les mêmes outils juridiques se trouvent mobilisés tant par le mouvement paysan que par les propriétaires.

Mais l'étude des temporalités nous permet en même temps de questionner la périodisation des luttes paysannes de la deuxième après-

.....  
22. Voir MARINO Giuseppe Carlo (dir.), *A cinquant'anni dalla Riforma agraria in Sicilia*. Quaderni del CEPES, Milan : Franco Angeli, 2003, 334 p.

guerre et le rôle du tournant de 1947<sup>23</sup>, avec la fin de la « saison de l'exceptionnalité », l'exclusion des Gauches des gouvernements d'unité nationale et la progressive recomposition du système de pouvoir traditionnel. Contrairement aux lectures qui opposent les jacqueries spontanées de la première période aux luttes plus organisées et politisées qui commencent vers 1948, l'arc temporel 1945-1947 se confirme comme la phase la plus incisive pour le mouvement paysan sicilien et celle avec le potentiel de transformation plus élevé<sup>24</sup>.

L'analyse du cycle saisonnier des concessions nous fournit des indications ultérieures qui méritent d'être évoquées. En additionnant sur une base mensuelle toutes les concessions octroyées entre 1945 et 1950 dans la province de Caltanissetta, nous sommes arrivés à identifier une sorte de courbe annuelle.

La période habituelle des attributions se situe entre fin août et novembre, en cohérence avec la conclusion des baux annuels, traditionnellement fixée au 31 août, et sous l'effet de mobilisations populaires qui s'intensifient cycliquement en correspondance de cette période de l'année. C'est donc en suivant la temporalité traditionnelle des fermages que la commission semble répondre à la demande de terres par les coopératives et à la demande de travail par les paysans. Cette approche permettrait de définir les attributions dès le début de la nouvelle année agraire, de garantir les exigences de la production, de réduire les interférences sur les rythmes naturels des cultures.

Deux « pics » restent pourtant identifiables dans le cycle annuel calculé sur la période

1945-1950 pour la province de Caltanissetta : au printemps, un petit nombre de grandes concessions est octroyé, alors que, pendant l'automne, les concessions sont plus nombreuses, mais leurs dimensions assez limitées. Même si la complexité de la question n'autorise pas les généralisations, les deux pics semblent correspondre à des motivations différentes, que l'on peut tenter d'interpréter. D'un côté, les attributions du printemps mettent à disposition des surfaces importantes, qui peuvent commencer à être exploitées à partir du cycle agraire suivant. Ces décisions ont donc avant tout des préoccupations productives. De l'autre côté, les concessions de l'automne sont faites souvent sous la pression de la mobilisation sociale et leurs objectifs sont plutôt politiques, dans une perspective de stabilisation des conflits et de contrôle des tensions. Elles cherchent donc à contenter le plus grand nombre possible de demandeurs, même au prix d'une fragmentation foncière destinée à réduire l'efficacité de l'action économique des coopératives sur le long terme.

Conclusion : quel enjeu pour quelle lutte ?

Grâce à la législation sur les terres incultes de 1944-1946, les coopératives deviennent un formidable lieu de socialisation et d'émancipation pour les paysans. Mais, un dernier point mérite d'être souligné en guise de conclusion. Il s'agit de la manière dont les coopératives intériorisent et se réapproprient de la volonté des commissions provinciales de respecter, par leur action sur les terres incultes, les circuits économiques préexistants et les formes consolidées d'organisation du territoire.

Fidèles à la tradition de l'intermédiation collective et à la « vocation syndicales » des sociétés d'affermage des débuts du XX<sup>e</sup> siècle, mais aussi pour éviter de potentielles rivalités entre anciens et nouveaux exploitants, le mouvement paysan, par les coopératives, préfère renforcer le statut et le pouvoir contractuel des paysans dans la position qu'ils occupaient déjà, plutôt

23. Sur la Sicile en 1947 voir SANTINO Umberto, *La democrazia bloccata : La strage di Portella della Ginestra e l'emarginazione delle sinistre*. Soveria Mannelli (CZ) : Rubbettino Editore, 1997, 231 p.

24. Voir Nord e Sud nella crisi italiana 1943-1945 : *Atti della tavola rotonda*, Catania 14-15 marzo 1975. Istituto siciliano per la storia dell'Italia contemporanea (Issico). Cosenza : Pellegrini Editore, 1977, 285 p. ; ROSSI-DORIA Anna, *Il ministro e i contadini. Decreti Gullo e lotte nel Mezzogiorno 1944-1949*. Rome : Bulzoni Editore, 1983, 252 p.

qu'introduire des bouleversements inattendus. Au lieu d'imposer « leurs hommes », avec le risque conséquent d'être perçues comme des nouveaux acteurs de l'ancien clientélisme, dans la mesure du possible, les coopératives préfèrent donc incorporer dans leurs structures ce qui existe, dans une perspective réciproquement avantageuse.

Par le biais des coopératives, les paysans cherchent donc à s'approprier des mécanismes qui régulent le système d'exploitation, plutôt que de les désarticuler : il s'agit d'une stratégie de transformation souple, mais tout à fait cohérente avec la revendication d'une réforme agraire générale<sup>25</sup>. Ici, c'est la condition économique du latifundium qu'on conteste, avant que ses fondements juridiques<sup>26</sup>.

Si les coopératives n'arrivent pas à garantir aux paysans une installation définitive sur les terres, elles contribuent à la stabilisation, du moins temporaire, de leurs conditions de petits fermiers précaires. En même temps, sur le plan symbolique, les occupations et les concessions incarnent dans les campagnes la menace de la réforme agraire et certains auteurs arrivent jusqu'à envisager l'adoption des formes coopératives de gestion comme solution possible pour intensifier et moderniser la céréaliculture méridionale<sup>27</sup>, dont le démembrement en petites propriétés ne représente pas nécessairement la solution la plus durable et économiquement souhaitable.

Finalement, les coopératives trouvent leur place dans l'histoire longue des « aspirations paysannes » sur la terre et leur action en vue de la concession des terres incultes et mal cultivées s'inscrit dans un conflit plus général entre paysans, contremaîtres et propriétaires fonciers, visant à remettre en question des

25. Voir BEVILACQUA Piero, « Occupazione precaria e politica sindacale : una riflessione sul Mezzogiorno », Quaderni di Rassegna Sindacale, a. xi, n. 44-45, 1973, p. 147-181.

26. Voir ROCHEFORT Renée, *Le travail en Sicile : Étude de géographie sociale*, Paris : Presses Universitaires de France, 1961, p. 106.

27. Voir ROSSI-DORIA Manlio, *Scritti sul Mezzogiorno*. Turin : Einaudi, 1982, 207 p.

formes archaïques de subordination. Ici, plus que la « nostalgie de la propriété », la préoccupation prioritaire des paysans est l'accès à la terre en tant qu'outil de travail<sup>28</sup>. Le véritable enjeu de la lutte se situe donc au niveau des contrats agraires<sup>29</sup>, en tant que mécanismes présidant aux processus d'appropriation de la valeur produite en agriculture.

28. On est ici dans une perspective qui reconsidère et réactualise l'ancienne distinction entre le prolétaire agricole de la plaine du Pô et le paysan méridional sans terre, voir : PROCACCI Giuliano, *La lotta di classe in Italia agli inizi del secolo XX*. Rome : Editori Riuniti, 1970, p. 77-159 ; « Mezzogiorno e contadini : trent'anni di studi », Quaderni dell'Istituto romano per la storia d'Italia dal fascismo alla Resistenza, n. 4, 1981, 202 p. ; MASELLA Luigi, *Braccianti del Sud : una ricognizione storiografica*, in D'ATTORRE Pier Paolo, DE BERNARDI Alberto (dir.), *Studi sull'agricoltura italiana : Società rurale e modernizzazione*. Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli, Anno XXIX, 1993. Milan : Feltrinelli, 1994, p. 195-222.

29. Voir GIORGETTI Giorgio, *Contadini e proprietari nell'Italia moderna : Rapporti di produzione e contratti agrari dal secolo XVI a oggi*. Turin : Einaudi 1974, 549 p. et BIAGIOLI Giuliana, *Les contrats dans l'historiographie italienne de la période contemporaine*, in BÉAUR Gérard, ARNOUX Mathieu, VARET-VITU Anne (dir.), *Exploiter la terre. Les contrats agraires de l'Antiquité à nos jours*. Actes du colloque de Caen, 10-13 septembre 1997. Rennes : Association d'histoire des sociétés rurales, 2003, p. 63-84.



## Os conflitos sociais no campo e a educação: a questão agrária no Brasil

Anita Helena Schlesener\*

Donizete Aparecido Fernandes\*\*

### Introdução

Os conflitos agrários acontecem em geral em países que desenvolveram um modelo econômico sustentado por políticas conservadoras que garantiram legalmente uma forma de distribuição desigual da terra de modo a atender a expansão da propriedade privada e não os critérios de justiça social. O Brasil se caracteriza como um país colonizado por conquistadores europeus que, para alcançar os objetivos iniciais da colonização, instituíram, em 1532, o Regime de Donatarias, nos moldes das sesmarias portuguesas, pelo qual se doavam grandes propriedades de ter-

\* Professora de filosofia política e de estética (aposentada) da UFPR; professora do Mestrado e do Doutorado em educação da Universidade Tuiuti do Paraná - Brasil.

\*\* Doutorando do Programa de Mestrado e Doutorado em Educação da UTP.

ras aos portugueses degradados de seu país para que produzissem riquezas a serem exportadas. Essa primeira forma de implantação do latifúndio determinou o uso da terra e definiu substancialmente os caminhos do desenvolvimento econômico: enquanto a maioria dos países capitalistas realizaram reformas agrárias nos séculos XIX e XX, no Brasil esta reforma ainda não aconteceu.

Um país com as dimensões territoriais do Brasil continua, em pleno século XXI, marcado por tensões e conflitos em torno da questão fundiária, sem que as instituições políticas se deem conta de que a reforma agrária é de suma importância para o próprio desenvolvimento do capitalismo. A concentração fundiária no Brasil, historicamente consolidada por políticas conservadoras e muitas vezes autoritárias, tomou proporções mais amplas a partir da implementação do neoliberalismo, principalmente no governo FHC: a “área titulada pelas propriedades com mais de 2000 hectares aumentou de 112 para 124 milhões. No mesmo período, dois milhões de trabalhadores rurais foram desempregados e 960 mil sítios com área inferior a 100 hectares foram extintos” (FRANCO, 2005, p. 33). Essa população desempregada e expulsa de seu meio migra para a periferia dos grandes centros urbanos, fenômeno que se intensificou a partir

da década de setenta, fomentado por políticas de concentração da terra cuja finalidade era a implementação e o desenvolvimento da agroindústria voltada à exportação. Com essa intensa migração, os problemas sociais têm-se agravado por falta de infraestrutura e ausência de políticas de formação para o trabalho capazes de absorver essa população. Esse seria um cenário próprio para confrontos extremos, não fosse a solução paliativa consolidada em políticas compensatórias que pretendem resgatar a dívida histórica gerada por uma história controlada e escrita pelas classes dominantes.

O não enfrentamento político do problema da terra encontra-se na raiz das desigualdades sociais e do alto índice de exclusão social das classes populares, cujas dificuldades de organização política têm como pano de fundo, entre outros fatores, o elevado índice de analfabetismo, que inviabiliza o exercício dos mínimos direitos civis e políticos. Foi como resultado desse modelo de colonização baseado no tripé latifúndio, monocultura e exportação que excluiu as classes populares e continuou excluindo mesmo passado séculos da ocupação portuguesa, que na primeira metade da década de 1980 surgiu o Movimento dos Trabalhadores sem-Terra (MST). Esse trabalho pretende levantar alguns aspectos da questão agrária no Brasil a partir das lutas do MST e da ascensão do Partido dos Trabalhadores (PT), a fim de refletir sobre os projetos de educação do campo, fruto de um esforço coletivo dos camponeses para ter acesso à cultura historicamente produzida, base para a afirmação de sua identidade e de consolidação de suas lutas.

### 1. Pressupostos teórico-metodológicos:

Para compreender esse conjunto de relações faz-se necessária a releitura dos clássicos e daqueles que os leram e interpretaram a fim de construir o arcabouço necessário para a compreensão das relações sociais, políticas e culturais que constituem as correlações

de forças no atual contexto histórico. Dessa perspectiva, a articulação entre trabalho, educação e cultura coloca a necessidade de partir dos seguintes pressupostos teórico-metodológicos: o homem se produz e reproduz a partir da necessidade de criar as condições de sua sobrevivência por meio do trabalho; porém, no movimento histórico de construção das sociedades o trabalho, vital e criador de si e do mundo, transformou-se em trabalho estranhado, fatigoso e distante, na medida em que se tornou abstrato, força de trabalho apropriada e expropriada do trabalhador. Na sociedade moderna e capitalista, as relações de trabalho assumem uma característica específica enquanto força de trabalho transformada em mercadoria gerando o caráter antagônico e contraditório das relações econômicas, sociais e políticas; esse processo de expropriação atinge também as relações econômicas e sociais do campo.

A educação escolar, enquanto uma das formas de educação, é a maneira mais disciplinada e sistemática para formar para o mundo do trabalho, dentro dos objetivos capitalistas; a formulação de um projeto alternativo de educação do campo visa a contrapor ao modelo escolar vigente, essencialmente urbano, uma prática educativa voltada aos interesses do camponês, tanto na valorização de suas raízes quanto nas formas de apropriação do conhecimento sistematizado. O reconhecimento da necessidade de uma metodologia que possibilite compreender o real para além de suas aparências: uma ação educativa que integre o homem ao meio ambiente e permita-lhe elaborar uma consciência crítica que desvele as contradições que permeiam o social, o político e o cultural.

Os conceitos de educação, trabalho e cultura, articulados com os pressupostos norteadores de uma análise crítica da realidade, permitem compreender a totalidade de relações que constituem o movimento estruturante atual. Dessa perspectiva, pretende-se retomar alguns aspectos da questão da hegemonia nos

escritos de Antonio Gramsci a fim de entender o movimento do real enquanto estrutura na qual se confrontam e se consolidam as relações de poder.

A noção de hegemonia, assim como o conceito de cultura, podem ser encontrados explícita ou implicitamente em vários momentos dos Cadernos do Cárcere a propósito da análise de situações históricas diversas, que vão desde a consideração da Revolução Francesa até a ascensão do fascismo na Itália. Afora o contexto histórico em que foram elaborados os conceitos gramscianos, servem para refletir sobre as contradições que permeiam as construções sociais em qualquer momento histórico.

Já no início do século XX Gramsci reconhecia que nos países de capitalismo avançado a classe ou grupos que se encontram no exercício do poder possuem reservas políticas e organizativas que lhe permitem controlar as crises econômicas e consolidar a hegemonia, principalmente recorrendo a mecanismos culturais e educacionais de formação. Tais reservas se expressam no fato que o aparato estatal serve de mediador no controle das crises e consegue organizar as forças políticas em presença. Ora, nos Cadernos do Cárcere Gramsci esclarece que essa característica se deve à força hegemônica que possui a classe dominante, força que se funda na formação de um modo de pensar e num processo cultural ao longo do qual a classe social no poder ou a classe historicamente ascendente consegue a adesão política de grandes parcelas da sociedade e inclusive de intelectuais.

A grande contribuição de Gramsci para a leitura das condições atuais dos movimentos populares se encontra em que, para Gramsci, já nas condições sociais do início do século XX, colocava-se para as classes trabalhadoras a exigência de ocupar-se da luta de classes não apenas como luta econômica e política, mas também como formação cultural para a realização de um projeto revolucionário. Isso ocorria porque Gramsci entendia que o eco-

nômico, o político e o ideológico não se dissociam, mas podem ser articulados a fim de funcionarem como mecanismos para a formação de um consenso que gere a aceitação da ordem instituída. Tais articulações assumem formas variadas, desde a formação de um modo de pensar homogêneo, até a realização de alianças políticas (ou parcerias, com vantagens para os grupos que exercem a hegemonia).

Embora as relações de trabalho tenham assumido uma nova configuração a partir da década de 70, os pressupostos acima levantados continuam a dar sustentação ao modo de produção vigente, dando margem ao aprofundamento das formas existentes de exploração do trabalho e ao conjunto de desigualdades sociais com raízes históricas. A desregulamentação do trabalho a partir das reformas do Estado com a implantação do neoliberalismo, a informatização e as novas técnicas de comunicação, a flexibilização do trabalho, a terceirização, são alguns dos elementos que alteraram a configuração das relações de trabalho e precarizaram a situação do trabalhador.

A educação e a cultura continuam a funcionar como formadoras de hábitos e costumes que adequam aos objetivos da sociedade assim instituída. O modo como as classes trabalhadoras recebem e assimilam o ideológico no contexto das relações de hegemonia ou as formas de resistência que criam para sobreviver com dignidade fazem parte do que chamamos luta de classes, que não se caracteriza pelo enfrentamento aberto, mas pela criação de estratégias políticas e ideológicas para manter ou para subverter as relações de poder. Ora, para Gramsci a fragilidade histórica das classes subalternas está precisamente em não desenvolverem um pensamento autônomo senão no momento em que se mobilizam para a luta efetiva, isto porque o trabalho da teoria exige a atividade prática. A produção de bens materiais precisa ser acompanhada pela produção e apropriação dos bens sim-



bólicos que, no contexto da sociedade capitalista, formam o horizonte ideológico homogêneo que informa também o pensamento das classes subalternas.

A cultura apresenta-se, nesse contexto, como saber que se produz na ação, por meio da qual o pensar se cria e se transforma. A relação necessária entre teoria e prática na produção do conhecimento e a importância de um desenvolvimento cultural autônomo das classes subalternas são fundamentais para a concreticidade das lutas por uma nova sociedade. É dessa organização e formação educacional na “ação concreta do homem que, por suas necessidades históricas, age e transforma a realidade”, (GRAMSCI, 1978, p. 657) que podem nascer as condições de emancipação.

A tendência a romper com os paradigmas tradicionais de educação escolar pelos movimentos sociais camponeses é muito importante tanto por seus resultados quanto pela afirmação de uma leitura crítica da realidade, necessária para a elaboração de um pensamento autônomo. Os pressupostos teórico-metodológicos embasados no pensamento de Antonio Gramsci possibilitam conhecer melhor as possibilidades e limites desses novos paradigmas, com grandes possibilidades de reconstrução do movimento camponês e de reformulação da questão agrária. Trata-se de uma nova perspectiva educacional que possibilita colocar em questão os interesses econômicos e políticos das classes dominantes evidenciando as contradições que permeiam a nossa construção histórica. Para o desenvolvimento do capitalismo o resgate da “dívida social histórica” apresenta-se hoje como uma condição para o próprio desenvolvimento econômico de um país emergente imerso numa crise econômica internacional; para as classes trabalhadoras, em especial os camponeses, trata-se de uma luta tanto pela sobrevivência de suas famílias quanto a luta por um novo projeto de sociedade, mais humano e menos desigual.

## 2. Aspectos da organização e das lutas do MST:

A luta pela reforma agrária no Brasil tem marcos históricos importantes, visto tratar-se de um país no qual as políticas prevalentemente autoritárias ou organizadas de cima para baixo definiram substancialmente os caminhos do capitalismo conservador, sem enfrentar na raiz a questão agrária. O Brasil é um país de grandes proporções territoriais e historicamente um dos grandes exportadores de produtos agrícolas no mercado internacional, opção renovada a partir da implementação do neoliberalismo: a estrutura de latifúndio dominada por uma oligarquia rural tradicional foi redefinida com o incentivo ao agronegócio e a inserção de novas tecnologias de produção. Essa é uma das grandes contradições da política de um partido como o PT, que nasceu das lutas sociais dos trabalhadores rurais e urbanos a partir de um projeto de mudança estrutural da sociedade: empenhar-se na expansão capitalista e no padrão agroexportador enquanto, para as classes populares em geral, dedicar poucas medidas compensatórias de caráter imediatista relegando a segundo plano (ou mesmo abandonando) o projeto inicial. Essa transformação pode ser identificada a partir de 2002 quando, abandonando as principais bandeiras populares, como a reforma agrária, a suspensão da dívida externa e a nacionalização da economia, o PT fez uma aliança com setores do capital para eleger Lula Presidente.

Nos 10 anos de PT no poder tem causado grandes mudanças nas ações teórico/práticas dos movimentos sociais. Muitas lideranças hoje fazem parte do governo, e movimentos historicamente de oposição aderiram a uma postura propositiva, o que fica muito claro nas ações da Central Única dos Trabalhadores (CUT). Movimentos sociais antes revolucionários, estão gradativamente assumindo bandeiras reformistas. O Movimento dos Trabalhadores sem Terra (MST) não ficou imune a essa conjuntura, embora existam no

movimento setores mais radicais que nunca estiveram vinculados ao PT.

Da perspectiva histórica, o MST nasceu e se consolidou com força reivindicatória a partir de 1985, com o fim da ditadura militar com o objetivo de organizar os trabalhadores do campo e unificar suas lutas pela terra a fim de fazer frente ao movimento de expansão das fronteiras agrícolas tanto nas áreas colonizadas quanto nas grandes extensões de florestas. O MST se considera herdeiro das lutas populares: da formação de quilombos, às lutas pela terra em Canudos, Contestado, Ligas Camponesas, etc. Seu nascimento está ligado ao aprofundamento da exclusão das classes populares acentuada durante a ditadura (1964-1985), que se voltou à expansão das fronteiras agrícolas. O primeiro encontro nacional dos trabalhadores sem terra aconteceu em Cascavel-Paraná, reunindo representantes de movimentos sociais e sindicatos rurais, isso aconteceu em 1984.

O MST tem se destacado como o único movimento social brasileiro que propõe outro projeto societário. Por isso, tem clareza que não é só a reforma agrária que vai resolver os problemas do país e das classes populares. A conquista da terra é necessária para a sobrevivência de muitas famílias camponesas, desalojadas no processo de concentração fundiária.

Com o lema Ocupar, Resistir e Produzir, o MST nasceu para se opor ao formato agrário brasileiro, ainda com características marcadamente coloniais, baseado na tríade latifúndio, monocultura, exportação e, a partir de suas atuações, tem sofrido ao longo de sua história um ataque perverso por parte do capital. Assassinos de trabalhadores sem-terra ainda são muito comuns. Temos como exemplo mais emblemático, o massacre de Eldorado dos Carajás, onde morreram, no confronto com a polícia, 21 trabalhadores que marchavam para a capital do Pará, na luta por reforma agrária. Muitos outros já foram assassinados nos confrontos ou pelas milícias dos fazen-

deiros; na quase totalidade dos casos, os mandantes continuam impunes. Em memória aos mártires de Carajás, o MST criou o 'abril vermelho', mês em que ocorreu o massacre e todos os anos, no mês de abril são intensificadas as ocupações de terra e as manifestações do movimento por todo o país.

A desqualificação dos movimentos pela terra e pela reforma agrária pelos meios de comunicação de massa é outro mecanismo eficaz para colocar a sociedade contra o movimento; expressões com 'invasões' de terras, 'baderneiros', 'aproveitadores', etc, são frequentes nos noticiários, fazendo com que a grande parcela da população, que não tem acesso a uma discussão mais qualificada, forme opinião sobre o movimento, mesmo sem conhecê-lo. A necessidade de uma aproximação com a sociedade civil e as próprias condições de organização interna do movimento geraram a proposição de caminhos alternativos de formação disciplinada dos seus participantes. O percurso até agora percorrido pelo MST tem mostrado a necessidade de aliar ao movimento político a um projeto educativo inovador pela criação de uma estrutura educacional alternativa, tendo como principais pautas a luta por uma Educação do Campo e pela Agroecologia. Para tanto, foi criada em 2005 a Escola Latino-Americana de Agroecologia (ELAA), que acentuou a dimensão política da educação no contexto do movimento dos trabalhadores sem terra.

### 3. A Educação do Campo e a Escola Latino-Americana de Agroecologia. (ELAA):

A Educação do Campo é uma conquista dos movimentos sociais a partir de lutas pela reforma agrária e recebe abordagens diversificadas, conforme os pressupostos teóricos que orientam os que se empenham na busca de uma educação de qualidade para o trabalhador do campo. Conforme postulação de Souza (2006), sua origem está demarcada no final dos anos de 1980, quando os trabalha-

dores dos assentamentos começam a questionar a falta de escolas nos assentamentos e os conteúdos trabalhados na escola e, a partir daí, indagam: Como fazer a escola que queremos? Como construir uma educação que tenha significado para os trabalhadores? Posteriormente, em 1997, por ocasião do “I Encontro Nacional de Educadoras e Educadores da Reforma Agrária” (I ENERA), e em 1998, com a I Conferência Nacional por uma Educação Básica do Campo, o tema foi aprofundado. Esses eventos foram impulsionados pelo Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem Terra (MST), em parceria com a Universidade de Brasília (UnB), Fundo das Nações Unidas para a Infância (UNICEF), Conferência Nacional dos Bispos do Brasil (CNBB) e a Organização das Nações Unidas para Educação, Ciência e Cultura (UNESCO).

A Educação do Campo é expressão de uma prática coletiva, constituída num movimento social de luta pela terra (MST), que agrega outros movimentos sociais. Essas práticas adentraram as Universidades, que respaldaram as demandas dos movimentos sociais com a criação de cursos de especialização, graduação em educação do campo, grupos de estudos etc. As ações em parceria retiraram do movimento a sua radicalidade inicial, mas também possibilitaram a saída do isolamento e da precariedade de recursos para efetivar o projeto educativo.

Souza sintetiza o significado e a importância desse campo educacional ao afirmar que a educação do campo no Brasil tem sido objeto de análise, “desde as ações realizadas na vertente oficial, como resultado de políticas públicas que tem o Estado como organizador e executor da mesma, até as ações na vertente popular, tendo os movimentos sociais como impulsionadores das políticas públicas e das ações educacionais do campo”. Essas reflexões revelam uma realidade desconhecida e esquecida “nas escolas em geral e quase sempre deixados à margem nas escolas localizadas no espaço urbano”. As discussões

acadêmicas sobre didática, prática de ensino e outras disciplinas orientam-se para “as discussões da realidade urbano-industrial, deixando à margem o debate sobre a realidade brasileira e nela as relações sociais que caracterizam o campo (SOUZA, 2006, p. 23). A Educação do Campo busca recriar, como fundamento histórico, o conceito de camponês, utilizando, para isso, a categoria “campo” como sinal significativo de tal recriação; refere-se, assim, ao conjunto de trabalhadores que habitam uma determinada realidade camponesa. Abre-se um grande leque de povos que podem ser denominados pertencentes ao campo como os descendentes de imigrantes europeus, os quilombolas, os indígenas, os pescadores, os caiçaras, os caboclos, os boias-frias, os seringueiros, os povos da floresta, os caipiras, os peões, os lavradores, os posseiros, os sem-terra, os roceiros, os sertanejos, os mineradores etc.

Nesse sentido, é preciso diferenciar Educação do Campo da Educação Rural, adotada pelo Estado na década de 1960 como estratégia de contenção do fluxo migratório do campo para a cidade., que atendia aos interesses da elite brasileira, então preocupada com o crescimento do número de favelados nas periferias dos grandes centros urbanos. A Lei de Diretrizes e Bases da Educação Nacional de 1961, em seu art. 105, estabeleceu que “os poderes públicos instituirão e ampararão serviços e entidades que mantenham na zona rural escolas capazes de favorecer a adaptação do homem ao meio e o estímulo de vocações profissionais”. (LDB, 1961).

A proposta da Educação do Campo defendida pelos movimentos sociais organizados rompe com o paradigma da urbanização, que vê o campo como atraso e uma etapa de desenvolvimento a ser superada, expresso na ideia de educação rural, que não compreende a diversidade cultural e no máximo pretende instrumentalizar o camponês para uma maior produção de mais-valia. As salas multisseriadas e o descaso do poder público deixam

notória essa perspectiva. A conquista de uma Educação do Campo que garanta a diversidade cultural, que possibilite a construção e reconstrução do mundo camponês, que seja capaz de pensar outro projeto de sociedade etc., depende da capacidade de organização e pressão que os movimentos sociais organizados exercem no âmbito das correlações de forças existentes nessa sociedade de classes. Nesse contexto, o “movimento social questiona o paradigma da educação rural e propõe a educação do campo como um novo paradigma para orientar as políticas e práticas pedagógicas ligadas aos trabalhadores do campo”. As novas experiências educativas colocam em questão os interesses e a visão de mundo das classes dominantes “expressos no paradigma da educação rural e as contradições do modo de produção capitalista (SOUZA, 2007, p. 4).

A Educação do Campo é uma conquista dos movimentos populares e, por isso, é relevante para o debate contemporâneo sobre as formas de enfrentamento dos conflitos sociais que podem tanto resultar na luta pela transformação, quanto em reforma ou manutenção do status quo. Hobsbawm define os movimentos sociais como reformistas ou revolucionários: os reformistas acreditam que são necessárias algumas mudanças para que a vida social seja mais tolerável, sem a necessidade de se modificarem as estruturas. As contradições secundárias constituem-se como alvo privilegiado do embate de movimentos desse tipo. Na atualidade, quase a totalidade dos movimentos sociais pode ser caracterizada como reformista. Em contrapartida, os movimentos revolucionários sempre estarão travando um embate com as contradições primárias e propondo a desmontagem / destruição das estruturas e a construção de um novo projeto societário. Porém, a partir de uma análise precisa da conjuntura, as ações desses movimentos podem ser modificadas. Existem períodos em que as negociações, parcerias etc. se justificam. É comum muitos

movimentos revolucionários permanecerem, acostumarem ou acreditarem nessa tática e abandonarem por vezes as bandeiras revolucionárias (HOBSBAWM, 1970).

Scherer-Warren define movimentos sociais como sendo “uma ação grupal para transformação (a práxis) voltada para a realização dos mesmos objetivos (o projeto), sob a orientação mais ou menos consciente de princípios valorativos comuns (a ideologia) e sob organização diretiva mais ou menos definida (a organização e sua direção) (SCHERER-WARREN, 1987, p. 20). Nessa abordagem destacam-se quatro componentes dos movimentos sociais: a práxis, o projeto, a ideologia e a direção e organização. Esses elementos são imprescindíveis na vida orgânica dos movimentos, quando articulados dialeticamente. Outra questão importante trazida pela autora é a noção da não passividade, ou seja, o dominado reage à opressão do dominador, buscando sua libertação, baseando-se na sua utopia. Nesse sentido, os movimentos populares adquirem um papel importantíssimo de resistência a qualquer tipo de opressão.

Maria da Glória Gohn define movimentos sociais como sendo “ações sociopolíticas construídas por atores sociais coletivos pertencentes a diferentes classes e camadas sociais articuladas a certos cenários da conjuntura socioeconômica e política de um país, criando um campo político de força social na sociedade civil” (GOHN, 2000, p. 251). Essas articulações estruturam as ações e redefinem as correlações de forças sociais. Para os movimentos sociais inseridos no movimento de produção dessa realidade é imprescindível a capacidade de fazer análise de conjuntura, pois dessa maneira as táticas e estratégias de luta de classes podem ser modificadas.

Um ponto importante a salientar é a criação da Escola Latino-Americana de Agroecologia. (ELAA), que nasceu de um protocolo firmado em 2005, durante o V Fórum Social Mundial, entre a Via Campesina (representante de uma parcela dos movimentos sociais cam-

poneses), o Governo do Estado do Paraná e os Governos do Brasil, da Bolívia e da Venezuela. Nesse protocolo as partes envolvidas se propõem desenvolver ações a fim de promover a soberania alimentar dos povos, assegurar as sementes e a biodiversidade como patrimônios dos povos a serviço da humanidade e a agroecologia como ciência orientadora da reconstrução agroecológica da agricultura e da divulgação deste conhecimento e, ainda, a criação de cursos universitários de agroecologia.

A ELAA está organizada no Assentamento do Contestado, no Município da Lapa - PR, onde foi estabelecido o Curso Superior de Tecnologia em Agroecologia, atendendo educandos ligados a Movimentos Sociais do campo, articulados na Via Campesina da América Latina. Entre esses movimentos destaca-se o MST, que já possuía uma ampla jornada no tocante a escolas técnicas de nível médio. É importante frisar que a ELAA encontra-se organizada num assentamento pertencente ao MST. A UFPR, através da sua Escola Técnica, assumiu a certificação e o Instituto Federal do Paraná (IFPR) é que desenvolve esse trabalho. Segundo Tardin e outros (2009), o objetivo da ELAA é qualificar os conhecimentos dos jovens camponeses para uma atuação junto às famílias dos assentamentos de reforma agrária formando para a “promoção da agroecologia e da cooperação e ação militante para a transformação da sociedade”. Dessa maneira, os educandos e educandas são indicados pelas organizações e comunidades camponesas às quais estão vinculados.

Uma das especificidades dessa instituição repousa no fato de os educandos serem indicados pelas próprias organizações e comunidades camponesas as quais se vinculam, ou seja, são jovens que, ao menos em tese, apresentam um perfil semelhante, notadamente quando à consciência que têm das questões pertinentes ao meio de que fazem parte. Uma das características da ELAA é a utilização da

Pedagogia da Alternância<sup>1</sup>. Dessa forma, o curso é organizado em módulos cuja duração é de aproximadamente 75 dias, o Tempo Escola, com espaço de aproximadamente 90 dias entre eles, o Tempo Comunidade. Redefinir os tempos de aprendizagem torna-se importante na construção das experiências de relação de pertencimento à comunidade e à natureza. “Os tempos educativos possuem uma intencionalidade pedagógica, com função de contribuir para a qualificação do conhecimento não só da agroecologia, mas também dos processos organizativos dos movimentos sociais e do desenvolvimento humano em geral” (TARDIN et. al. 2009, p. 7). Em relação ao Tempo Comunidade, segundo os coordenadores da ELAA, os educandos continuam vinculados aos seus movimentos sociais e comunidades de origem. Durante esse tempo, os educandos desenvolvem atividades diversas do curso, como estágios, pesquisas recomendadas por educadores, sistematização de experiência agroecológicas, leituras orientadas e trabalho de Conclusão de Curso, bem como atividades determinadas pelo movimento social do qual fazem parte, constituindo este conjunto de ações pedagógicas e politicamente orientadas o plano de atividades que referencia o processo de avaliação.

Para Tardin, a concepção pedagógica desenvolvida na ELAA propõe que não basta apenas um processo de formação técnica para estes educandos, e nessa direção o perfil do formando se expressa como militante-técnico-pedagogo da agroecologia, comprometido e qualificado a estabelecer mudanças nas

1. A Pedagogia da Alternância tem origem na Europa, precisamente na França, nos meados da década de 1930. Surge da necessidade de um grupo de agricultores franceses em pensarem a educação do campo a partir do campo. Isto porque o modelo de educação tem sido pensado exclusivamente a partir do mundo urbano. Com a consolidação do liberalismo, a educação assume um papel de possibilidade de ascensão social. As cidades viram sinônimo de progresso e civilização, sendo o campo o representante do atraso e do não desejável para uma vida moderna.

formas de assessoria às famílias camponesas superando a “insistência técnica” para a convivência dialógica.

A metodologia utilizada pela escola tem como fundamento o pensamento de Paulo Freire, denominada de diálogo e saberes. Com essa metodologia, a partir de suas histórias de vida, pretende-se que essas famílias vão avançando na compreensão dos agrossistemas a fim de desenvolver ações em direção à transição a agroecologia. Uma das singularidades da ELAA é a utilização da Pedagogia da Alternância, não apenas como uma forma de trabalhar a Educação do Campo mas, sobretudo, com o objetivo claro de transformação social, que necessariamente é perpassada por uma consciência agroecológica. Dessa maneira, a transição da produção tradicional para a produção agroecológica é uma questão imperiosa.

No Brasil, somente no final dos anos de 1960 é que surgiu a Pedagogia da alternância, com uma primeira experiência no Estado do Espírito Santo, onde foram construídas as três Escolas Famílias Agrícolas. Porém, o primeiro trabalho acadêmico produzido sobre essa temática data de 1977, pesquisa essa desenvolvida por Paolo Nosella. Com o passar dos anos, o número de pesquisas aumentou e a Educação do Campo passou a ser tema de debates e de relevante produção intelectual.

O trabalho e o envolvimento de intelectuais a esta temática acena para a possibilidade da efetivação e aprofundamento de uma Educação do Campo, que seja pensada e construída a partir das necessidades e perspectivas camponesas. No atual desenvolvimento das forças produtivas os camponeses têm condições de produzirem seus próprios intelectuais. É nessa certeza que se fundamenta o trabalho desenvolvido pela ELAA.

### Observações conclusivas:

Constata-se que, passado mais de meio milênio do início da colonização, a estrutura fundiária brasileira pouco mudou. A crescente

concentração de terras e a violência contra os camponeses e indígenas continuam muito comuns. A implementação do neoliberalismo, longe de resolver o problema, ampliou as condições de concentração fundiária no Brasil, principalmente no governo FHC, mostrando que a Reforma Agrária tanto almejada pelos camponeses organizados não está incluída na pauta das classes dominantes. O Partido dos Trabalhadores, a partir de sua ascensão ao poder e das alianças firmadas com partidos conservadores, abandonou seu projeto inicial de transformações radicais e optou por políticas reformistas que, no conjunto, atuam como desmobilizadores dos movimentos sociais e, no conjunto, incentivam o agronegócio, adequam as classes populares ao modelo econômico instituído mas, no discurso, continuam a alimentar expectativas de mudança por inclusão social e parcerias. Essa prática de uma “esquerda” que, no dizer de Virgínia Fontes (2013, p.109), não se contenta apenas em “utilizar termos e reivindicações populares”, mas pretende “conservar as rédeas de organizações construídas através de lutas, garantindo sua incorporação subalterna à ordem do capital”, desmobiliza e retira dos mesmos movimentos a sua força reivindicatória.

Esse encaminhamento político tem sido abordado com pressupostos gramscianos para demonstrar que os objetivos revolucionários substituídos por reformas concretizadas em políticas compensatórias, caracterizam uma forma de revolução passiva (VIANNA, 1978; PANSARDI, 2007), própria da correlação de forças e embates no contexto das relações de hegemonia. No âmbito da revolução passiva tem-se o transformismo enquanto um procedimento político de absorção, pelas classes dominantes, dos dirigentes produzidos no movimento das classes dominadas ou subalternas. Trata-se de mecanismos que permitem aos grupos hegemônicos absorverem, com cooptação de lideranças, algumas demandas populares dentro de um contexto

reformista que, no fundo, responde a seus interesses de classe dominante que procura se fortalecer no poder. Na correlação de forças, os grupos subalternos também modificam as suas perspectivas e redefinem suas práticas na medida em que seus dirigentes, agora no poder, abrem possibilidades de parcerias e reformas, amenizando os confrontos.

Este procedimento se percebe nas práticas do PT no poder, assim como nas alterações internas dos movimentos e, principalmente, nas definições educativas que aqui abordamos: devido à luta dos Movimentos Sociais, a Educação do Campo tem alcançado uma maior visibilidade e se delinea como alternativa e contraponto à Educação Rural.

No contexto das possibilidades de reformas que se abrem com parcerias no governo do PT, é importante e necessário discutir o projeto de educação que os Movimentos Sociais defendem para a consolidação de uma sociedade, mesmo que não no projeto de uma nova ordem social. Não só compreender a proposta, mas ter clareza da luta empreendida para construção e consolidação da Educação do Campo, a fim de abrir novas perspectivas de formação para os trabalhadores. Compreender para contrapor e criar condições de retomar formas de resistência, porque o movimento ruralista se consolida no poder e se alia ao PT para defender a expansão fundiária e o agronegócio (que, no fundo, redefine a noção e a prática de latifúndio).

## Referências Bibliográficas

**ARROYO, Miguel; CALDART, Roseli S; MOLINA, MÔNICA C.** Por uma Educação do Campo. São Paulo: Vozes, 2004.

**BADALONI, Nicola.** Liberdade individual e homem coletivo em Gramsci. In: Instituto Gramsci, Política e história em Gramsci. Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1978, p. 09-69.

\_\_\_\_\_. Gramsci: a filosofia da práxis como previsão. In: HOBBSAWM, Eric (org.). História

do marxismo. Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1991, v. X, 1991.

**BRASIL,** Lei de Diretrizes e Bases da Educação Nacional, Lei 4.024 de 20 de dezembro de 1961.

**CALDART, Roseli S.** Pedagogia do Movimento Sem Terra. São Paulo: Expressão Popular, 2005.

**DIAS, Edmundo Fernandes.** Compreender o real, demonstrar sua inteligibilidade. In: **SCHLESENER, A. H. E PANSARDI, M. V. (Orgs.)**. Políticas Públicas e Gestão da Educação. Curitiba: Ed. UTP, 2007.

**FONTES, Virgínia.** A incorporação subalterna brasileira ao capital-imperialismo. In: Crítica Marxista, n. 36, 2013, pp. 103-113.

**FRANCO, Tania Mara.** Educação e ação: o novo no velho agrário. Expressão Popular, 2005.

**GOHN, Maria da Glória.** Teoria dos movimentos sociais: paradigmas clássicos e contemporâneos. São Paulo, Loyola, 2000.

**GRAMSCI, Antonio.** Quaderni del Carcere. Torino: Einaudi, 1978.

**HOBBSAWM, Eric.** Rebeldes Primitivos. Rio de Janeiro, Zahar, 1970.

**LOURDES, Helena S.** Educação do Campo e Pedagogia da Alternância. Revista de Ciências da Educação, 2007. Disponível em: <http://sisifo.fpce.ul.pt/?r=15&p=112>. Acesso em: 18 nov. 2012.

**MARX, Karl.** Para a Crítica da Economia Política. São Paulo: Abril Cultural, 1974.

**MARX, Karl.** Miséria da Filosofia. São Paulo: Grijalbo, 1976.

**PANSARDI, M. V.,** Revolução passiva e educação: uma leitura política sobre a atuação do Banco Mundial no Brasil. In: SCHLESENER, A. H. (Org.). Política e educação: perspectivas e desafios. Curitiba: UTP, 2007, p. 149-164.

**SCHERER-WARREN, Ilse.** Movimentos Sociais: um ensaio de interpretação sociológica. Florianópolis, Editora UFSC, 1987.

**SOUZA, Maria A.** Educação do Campo: Políticas, Práticas Pedagógicas e Produção Científica, 2007. Disponível em: <<http://www.cedes.unicamp.br>>. Acesso em: 07 fev. 2010.

**SOUZA, Maria A.** Educação do Campo- propostas e praticas pedagogicas do MST. Petrópolis: Vozes, 2006.

**TARDIN, J. M; HADICH, C. L. A; MAIER, S. M; VALADÃO, A. C; MOREIRA, S. S; KENFIELD, I. ELLA** – Uma Escola Camponesa para a Emancipação Humana. Escola Latino Americana de Agroecologia. Lapa, p. 04-12, 2009.

**VIANNA, L. W.**, Liberalismo e sindicalismo no Brasil. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1978.





## Derrotar a greve dos docentes: o que o governo brasileiro quer ensinar aos trabalhadores?

Marina Barbosa Pinto\*

Em 2012, os docentes das Instituições Federais de Ensino (IFE) no Brasil, protagonizaram uma greve de mais de cem dias. A greve paralisou as atividades docentes em 95% das IFE, na graduação e pós-graduação. Esta bela e grandiosa greve foi dirigida pelo Sindicato Nacional dos Docentes das Instituições de Ensino Superior, o ANDES-SN<sup>1</sup>. A construção

1. O ANDES-SN foi fundado em 1981 e hoje conta com 119 Seções Sindicais (SSind.) e reúne mais de 70 mil sindicalizados. Este Sindicato Nacional representa os docentes das Instituições de Ensino Superior do setor público (federal, estadual e municipal) e privado. Está organizado em todo o país por 12 secretarias regionais e tem 11 Grupos de Trabalho, instâncias de elaboração e assessoria da Direção Nacional, formados por representantes das SSind. As SSind. possuem autonomia financeira, patrimonial e administrativa, com regimento geral e diretoria própria. A direção nacional é eleita diretamente pela base para um mandato de dois anos. O Sindicato é mantido através da contribuição voluntária

\* Docente/UFJF - Secretária do ANDES-SN

da greve deveu-se às condições de trabalho docente nas IFE e ao trabalho político-organizativo realizado pelo Sindicato Nacional. A base material da greve está nas condições de trabalho que os docentes vivenciam em cada instituição de ensino e na ausência de valorização do seu fazer profissional, em particular pela inexistência de carreira que corresponda a este trabalho.

### A greve dos docentes das IFE

A greve de 2012 enfrentou as condições da educação federal nas quais as instituições estão mergulhadas, desnudou seus determinantes e conseqüências para o trabalho docente e para a formação de profissionais e pesquisadores, apresentando formulações e propostas que reafirmaram o seu caráter público e papel histórico. A partir da luta pelas melhorias das condições de trabalho e pela reestruturação da carreira docente, pontos basilares de projeto educacional, os docentes reafirmaram que seu trabalho depende de condições para seu exercício, quais sejam para a produção do conhecimento, a formação de profissionais e o estabelecimento de vínculos com as comunidades onde as instituições estão inseridas. Para isso precisam de seus sindicalizados, sem taxa sindical compulsória. O ANDES-SN é filiado à Central Sindical e Popular/Conlutas. Para conhecimento ver [www.andes.org.br](http://www.andes.org.br).

de segurança em seu porvir na instituição onde dedicarão anos de sua vida profissional. Quando entram na greve, decidem enfrentar as conseqüências do modelo adotado pelas IFE, que gerou ausência das condições para realizar seu trabalho e de carreira estruturada com remuneração adequada, componentes que sintetizam a valorização do trabalho docente.

Dois aspectos devem ser destacados. Um, a combinação entre as distintas representações que as lutas docentes tem para as gerações que compõem o quadro docente hoje. Uma geração que já está nas IFEs há mais de 20 anos e que experimentou profundas alterações no seu processo de trabalho até a de o seu próprio ethos; e a geração que acaba de ingressar e se deparou com um quadro distinto de seu imaginário e da sociedade, detinham sobre as IFE. São recém-doutores, com energia da dedicação a um projeto de trabalho de longo prazo, com expectativa de crescimento e segurança profissional, com desejo de vivenciar uma experiência democrática e de avanço pessoal e coletivo. Essas expectativas frustram-se porque suas atribuições são restringidas pelo modelo educacional em vigor, associada a uma defasagem salarial. Esperavam a passagem para um futuro promissor como pesquisador, docente e extensionista.

O nexos que ligou a ação de lutas destes dois segmentos de uma mesma categoria foi a realidade das IFE, que é carregada de autoritarismo, descaso com a coisa pública, precarização/ intensificação das condições e ritmo de trabalho, exigências que acabam por descaracterizá-lo. A representação deste processo para cada um daqueles segmentos é distinta, mas os unificou nas necessidades concretas e na resistência ao modelo empreendedor-produtivista.

Outro aspecto a ser destacado é o trabalho político de base desenvolvido pelo ANDES-SN e suas seções sindicais, como estratégia de criar uma identidade dos docentes com a pauta de reivindicações e enraizamento da

mobilização. Isso se deu através de ações como, caravanas, debates, espaço para maior participação de todos nas instâncias do sindicato, embate franco entre diferentes propostas para a luta, ampla divulgação das ações do governo, diálogo com a sociedade e os trabalhadores de outras categorias no Brasil e fora do país. Um aspecto importante a destacar é a interlocução com o governo, que foi buscada incessantemente, para discutir as reivindicações dos docentes e negociá-las, mas também como instrumento de mobilização.

O ano de 2011 foi fundamental para a construção da greve, pois nele a categoria decidiu, depois de muito debate na base, aprovar um acordo com o governo, assinado pelas partes, que envolvia prazos para reestruturação de carreira, alteração salarial com incorporação de gratificações, uma vitória importante no marco da manutenção de direitos salariais. Acordo este que não foi cumprido pelo governo. Na seqüência, com muito trabalho de base pelo país e muita discussão, a mobilização foi construída e desembocou, na greve.

Em sua deflagração a greve inicia com mais da metade das seções Sindicais aderindo e paralisando as atividades. Em duas semanas já estavam paralisados praticamente a totalidade dos docentes da base sindical. O movimento cumpriu importante papel na deflagração da greve do setor da educação federal, pois catapultou o processo de mobilização dos demais trabalhadores que atuam no ramo, organizados na FASUBRA-SINDICAL e no SINASEFE. Também teve impactos para além do setor da educação pois foi elemento decisivo para a greve dos demais servidores públicos federais, Importa ainda ressaltar a participação ativa dos estudantes de graduação e de parte da pós-graduação.

O movimento docente reafirmou a legitimidade da greve como instrumento de luta dos trabalhadores quando assumido em um contexto crescente de mobilização e de trabalho de base e permanente busca de nego-

ciação. Nesse ponto de vista a presença da direção sindical, legitimada pela categoria, em um sindicato reconhecido como representativo<sup>2</sup>, que porta um projeto compartilhado pelos docentes. Portanto, as bases para a greve combinaram a realidade de trabalho dos docentes e a direção política de sua entidade organizativa.

Esta greve confirmou a vitalidade do movimento docente com atos de rua, passeatas na capital do país, fechamentos de estradas, portos, prédios públicos; muito diálogo com a população; inserção nas mídias sociais e na imprensa nacional e tornou a real situação das IFE e do seu professorado pauta da sociedade. Ademais, jovens que lutaram conosco, avaliam o momento da greve dos docentes como uma «pedagogia de luta». Por fim, há que mencionar como uma das contribuições do movimento grevista o reforço ao sindicalismo combativo e à superação da fragmentação da organização sindical no Brasil.

## As políticas do governo e as IFE

O papel das IFE nas relações sociais é delimitado pelo cerne do projeto de reestruturação do estado brasileiro<sup>3</sup>, que se redefine a partir da reestruturação gerencial de suas ações na gestão da “coisa pública”. Centralmente isso se traduz no direcionamento para a viabilização das condições favoráveis ao atual

2. Esta greve reafirmou a legitimidade e legalidade do ANDES-SN, mesmo com os ataques desferidos pelo governo do Partido dos Trabalhadores, o qual gestou uma entidade paralela (PROIFES) para disputar a base da categoria e servir de sustentáculo às proposições governamentais, uma entidade sindical oficial. Esta foi rechaçada pela base no processo da luta quando opta por fazer a greve sob a direção do Sindicato Nacional.

3. A reformulação do estado brasileiro corresponde às determinações dos organismos internacionais na adoção de medidas que recupere a rentabilidade do capital e viabiliza as condições para a superação de mais uma cíclica crise aguda, no marco de sua permanente crise estrutural. As diretrizes desta contra-reforma no país estão nas formulações de Bresser Pereira, desde o governo Fernando Cardoso, década de 1990, e levado adiante, com afinco, pelos governos petistas, dos anos 2000 e até agora. Ver em <http://www.bresserpereira.org.br/rgp.asp>.

momento de acumulação com prioridade para cessão ou venda de empresas públicas/estatais; contratação de empresas privadas para desenvolver ações que são do estado; transferência de recursos públicos para o setor privado, em especial o que precisa de recuperação financeira; tudo isso ampliando o espaço do capital privado no âmbito das atividades de Estado.

Há também um modelo de gestão adotado como nova forma organizativa da institucionalidade estatal, que prioriza a lógica gerencial de maior produtividade e menor custo para promover um padrão geral de funcionamento que despreza os processos e particularidades das diferentes áreas de intervenção estatal, pretendendo maior rentabilidade nos produtos finais, sejam eles mercadorias diretas ou serviços. Este novo arcabouço exige reordenamento em áreas onde o Estado segue atuando. No que concerne à educação federal de nível superior, a orientação “educação como bem público”, o que a justifica como atividade não exclusiva de estado, sua privatização e o novo modelo operacional no âmbito das IFE, conforme a Proposta de Bolonha.

Portanto, entender a greve exige reconhecer que ela se gesta nas instituições em mutação de seu papel social, determinado pelas exigências econômico-sociais, que gera profundas alterações no trabalho docente. O que se verifica hoje é a priorização da formação como preparação para o trabalho; reprodução de conhecimento; redução da formação à repasse de conhecimentos, excluindo a pesquisa e a extensão; a ingerência e primazia do interesse do mercado na definição das orientações acadêmicas; a progressiva privatização; a quantificação das tarefas como critério de avaliação e a flexibilização dos cursos.

Estas redefinições têm por base a ênfase nos incentivos e mecanismos orientados ao mercado e de uma retórica de autonomia financeiro-administrativa das instituições públicas. De um modo geral no país, o que tem se consolidado como política estratégica para a

educação se resume em três grandes eixos originados na contra-reforma do Estado de 1995, a saber: o crescimento do ensino superior privado; a implementação de parcerias público-privadas, com a transferência de recursos públicos para as empresas de educação; a operacionalização dos contratos de gestão, com exigências de cumprimento de metas para o recebimento de recursos.

As resultantes dessa política estão expressas nas fundações de direito privado; pela possibilidade de cobrança de cursos e venda de “serviços educacionais” pelas instituições públicas; pela Lei de Inovação Tecnológica que viabiliza o trabalho docente nas empresas privadas e a ação destas empresas nas instituições federais de ensino e no aumento efetivo do número de instituições privadas. A estes se associam outros mecanismos como: isenção fiscal ao setor privado em troca de “vagas públicas” nas IES privadas, legislações que oficializam as parcerias entre as IES públicas e as empresas viabilizadas por meio das fundações de direito privado, materializadoras das parcerias público-privadas/PPP na educação superior.

O terceiro eixo da política trata da operacionalização dos contratos de gestão, condutor da contra-reforma do Estado brasileiro, que exige cumprimento de metas correspondentes às exigências dos organismos internacionais, como maior relação professor-aluno, diminuição de evasão, ampliação da certificação. Assim programas são impostos às instituições pelo método da barganha política: “sem adesão, sem recursos”.

Vários instrumentos legislativos têm sido utilizados por sucessivos governos nas duas últimas décadas para adequar a estrutura das IFE ao projeto estratégico de Estado e aos programas governamentais. Desde decretos à medidas provisórias, todos consolidam como lei as alterações gerenciais. Uma leitura mais atenta revela que esses instrumentos legislativos – que são antidemocráticos por natureza, por impedirem não só o debate entre o executivo

e a comunidade universitária, mas por determinarem execução antes que o parlamento se pronuncie –, estabelecem legalmente a resignificação da democracia no interior das instituições e na relação destas com a sociedade. Em particular quando altera a prerrogativa de autonomia de gestão e acadêmica para seu reducionismo eufêmico de mercado, a autonomia financeira, na medida que a atrela aos padrões atuais de acumulação do capital. Não é outro o objetivo de sua institucionalização como modelo de gestão – resignificar a autonomia prevista na Constituição Federal de 1988, cedendo lugar à “liberalidade privatista financeiro-administrativa nas IFE”. Por exemplo, já é lugar comum pesquisas serem subordinadas a lógica de parceria público-privado, a fim de atingirem as exigências do processo de valorização do capital.

Assim, nesse contexto, o que se verifica é a metamorfose da instituição federal de ensino. Altera-se a formação acadêmica, com a quebra de indissociabilidade entre ensino, pesquisa e extensão, que é substituída pela fragmentação e hierarquização entre estes componentes. Isso implica na redefinição do tipo de trabalho docente que é necessário para este “velho novo” tempo das IFE.

O desdobramento central deste processo é uma profunda alteração do trabalho docente. Na medida em que se trata o público como serviço a ser prestado, sendo seu financiamento público ou privado e sua gestão regida pela lógica empresarial, as exigências contratuais de capacitação e de atividade são alteradas. Identifica-se três componentes centrais desta alteração: fragmentação a partir da tipificação entre os docentes, distinguindo-os entre pesquisadores e professores; precarização do trabalho docente expressa no aumento da carga horária em sala de aula, do número de alunos, inclusão de tarefas como critério para remuneração e ausência de política salarial; e remuneração salarial relacionada à titulação classificada como gratificação e por isto, não definitiva.

Essas alterações têm se intensificado, especialmente, a partir da implementação, pelos governos do Partido dos Trabalhadores (de Luis Inácio Lula da Silva e de Dilma Rousseff), das diretrizes dos organismos internacionais que ordenam a política educacional por: expansão precarizada das IFE; políticas de inclusão sem os recursos financeiros suficientes; política de pessoal assentada em uma carreira desestruturada; e gestão gerencial-empresarial das IFE.

## Desafios

A greve demonstrou não só a disposição de luta, a clareza do que estava em disputa e a disponibilidade para a unidade da categoria. Além disso desnudou a face autoritária do governo, que encenou o processo negocial, incidiu na mídia para interferir na greve e assumiu uma postura antissindical, ao assinar um simulacro de acordo com sua própria entidade oficial, desprezando a greve e seu legítimo representante: o ANDES-SN.

A decisão da suspensão unificada da greve demonstrou a maturidade e responsabilidade do movimento paredista. Foi, como é da natureza democrática, um processo difícil carregado de debates e embates. Ao final prevaleceu a certeza de que a luta seguiria seu curso. Estabeleceu-se a compreensão da necessária alteração do instrumento adotado até aquele momento, a greve, para outros que permitissem melhores condições de reação frente a uma nova conjuntura representada pela nova Lei da Carreira Docente. E ainda a agudização das condições de trabalho, pauta não respondida pelo governo.

O congresso da categoria e as reuniões específicas do ANDES-SN no ano de 2013 reafirmaram a continuidade do movimento com a atualização da pauta nacional de reivindicações e jornada de luta com mobilização, ações de rua, discussões coletivas, atos, passeatas nacionais e paralisação de atividade. Tais iniciativas objetivam a reabertura de negociação com o executivo, o enfrentamento

aos desdobramentos da nova lei da carreira e a reversão das atuais condições de trabalho. A greve propiciou a unidade da categoria, levou-a a reconhecer-se como trabalhador da educação, ao enfrentamento das alterações do processo de trabalho docente, a ampliação da legitimidade e do enraizamento do Sindicato Nacional, a pautar a educação federal na sociedade, a tomar consciência do projeto do governo e seus efeitos para o seu trabalho e para as IFE. Pode-se afirmar que as instituições federais de ensino não serão as mesmas, sobretudo, porque os docentes não são mais os mesmos depois desta greve. Esta autoconsciência possibilitou a explicitação de diferentes posicionamentos político-ideológicos no interior do sindicato e que foi enfrentada democraticamente como um momento da formação da categoria docente no interior da classe trabalhadora.

Na realidade, o governo atingiu seu objetivo e impôs seu projeto de carreira e segue tratando as condições de trabalho no marco de ajustes emergenciais: Diante da força viva da greve, os docentes organizados, tem alguns desafios a sua reflexão para seguirem na luta: quais condições favoreceram o governo nesse embate para imposição de seu projeto e como enfrentá-las.

A resposta está na compreensão de que governo é esse, que projeto tem e que relação mantém com os movimentos organizados dos trabalhadores. São 13 anos de governo do Partido dos Trabalhadores, que se gestou nas lutas dos movimentos sociais do Brasil e chega ao governo com um representante da classe trabalhadora, com legitimidade e autoridade que nenhum outro governante teve, justamente fundada nesse vínculo com a classe. Seu governo é o governo dos pobres e trabalhadores, esta é a retórica, e os planos seguem a receita clássica, tanto do velho liberalismo quanto em sua faceta mais moderna, ajusta a economia para a viabilidade das necessidades do capital e combina isso com medidas que atendam aos setores mais

miseráveis do país. Governo que cooptou os movimentos principais do Brasil, misturando suas identidades de movimento e de governo, e se incrustando no imaginário nacional como o representante dos trabalhadores. Mas, a realidade confirma que o governo petista tem um equilíbrio instável, pois: de um lado, responde às demandas dos capitais internacional e nacional e fornece-lhes as condições de avançar sobre a sociabilidade humana na sua faceta mais vil; e de outro lado, busca manter ações que atendam aos mais miseráveis com programas e medidas emergenciais.

Tais contradições no interior do Estado gestam uma ambiência de instabilidade que por si não é suficiente para alterar o processo social em um momento de refluxo da classe trabalhadora. Entretanto, para que a contradição se explicita e ocorra o deslocamento das forças sociais é necessário que a classe passe à ofensiva e opere as lutas de resistência como acúmulo de forças. A passagem de um momento a outro não se faz apenas com voluntário desejo. Além de acumular avançar, ou seja, combinar pautas e ações no imediato, como resistência aos ataques, referenciadas no mediato, na luta estratégica da classe na superação da ordem.

Este salto de qualidade na luta e na consciência da classe exige conhecer o movimento do real, que significa desvendar os projetos do capital, de seu Estado e seus rebatimentos na formação da necessidade de cada trabalhador em cada esfera da vida, seja na saúde, na educação, no chão da fábrica. A passagem à ofensiva será possível quando se for capaz de conectar as diferentes situações de trabalho e da vida e entender que estão determinadas pelos mesmos processos. Este é o reconhecimento necessário para fazer de cada diferente trabalhador, em cada setor e processo de trabalho um mesmo sujeito de uma mesma classe: a trabalhadora. Assim, a unidade é condição para superar o refluxo e exige bases concretas e reais para poder materializar-se. A unidade não é fruto do desejo ou de pala-

vas de ordem, ainda que bem intencionadas. A sustentação de lutas parciais, de reivindicações defensivas contribuirão para realizar a passagem do imediato ao mediato se forem parte da disputa estratégica de construção do socialismo.

A greve do ANDES-SN- embora parcialmente derrotada na sua pauta de reivindicações - inscreveu-se nesta compreensão político-metodológica ao construir a resistência, avançar na mobilização, reforçar a unidade para incidir naquele equilíbrio instável e reverter a movimentação do real, por exemplo, quando enfrentou as estratégias de passivização do movimento sindical, construídos mais fortemente desde a ascensão do governo Lula.

Esta greve trouxe à luz o método clássico de organização e luta da classe trabalhadora que por tantos anos foram desqualificados como ações ultrapassadas e de um projeto de sociedade não mais viável: greve forte, com ações de rua e radicalidade. Uma categoria que, em geral, não se reconhecia como parte da classe trabalhadora tomou para si o método histórico da luta da classe.

## Referências

**LIMA, Kátia.** “Reformas e políticas de educação superior no Brasil” In MANCEBO, D., SILVA JR. João dos Reis e OLIVEIRA, J. F. (org.) *Reformas e políticas: educação superior e pós-graduação no Brasil*. Campinas, SP: Alínea, 2008.

**NEVES, Lucia (org.).** *O empresariamento da educação. Novos contornos do ensino superior no Brasil dos anos de 1990*. SP: Xamã, 2002.

**SGUISSARDI, V.; SILVA JÚNIOR, J. R..** *Trabalho intensificado nas federais – pós-graduação e produtivismo acadêmico*. São Paulo: Xamã, 2009.

## Páginas eletrônicas

[www.andes.org.br](http://www.andes.org.br)

<http://www.bresserpereira.org.br/rgp.asp>

## Battles on the Barbican: the Struggle for Trade Unionism in the British Building Industry, 1965–7<sup>1</sup>

Linda Clarke  
Charlie McGuire  
Christine Wall\*

### Introduction

The Building Workers' Charter of 1970 demanded: £1 an hour basic rate for a thirty-five hour week; three weeks holiday plus statutory holidays; a fully comprehensive pension scheme; total opposition to 'lump' labour; decasualization of the industry and the registration of workers; the introduction and rigid

1. This paper is part of a University of Westminster research project entitled 'Constructing Post-War Britain; Building Workers' Stories 1950–1970', funded by the Leverhulme Trust and running until April 2013. For more information, see [www.buildingworkersstories.com](http://www.buildingworkersstories.com). The authors would like to thank Vic Heath, Michael Houlihan, John Steedon and all the other former Barbican workers and members of the LJSC who so generously agreed to take part in the *Constructing Post-War Britain* project.

\* University of Westminster ANDES-SN

enforcement of adequate safety and health regulations; democratization of the trade unions; nationalization and public ownership of the building industry; and a single building union (*Building Workers Charter*, 1972). The roots of the Charter lie in another rank-and-file organization, the London Joint Sites Committee (LJSC), brought to life in 1965 by building workers during a series of long and sometimes bitter disputes on the Barbican redevelopment, culminating in a year-long lock-out. These disputes highlighted the changes that had taken place in the building labour process since the war, exposed the grievances of building workers, and pointed to the need for a new form of trade union organization for the construction industry. The LJSC pushed for fundamental change and anticipated the formation of a single construction workers' union, albeit one different from that which eventually appeared in 1971 as UCATT, the Union of Construction and Allied Technical Trades. The LSJC was also critical to the success of the 1972 building-workers' strike, which followed the setting up of UCATT, one of the most successful national strikes in construction<sup>2</sup>, well organized

2. The building workers' demands in 1972 were for a £10 per week pay rise and a thirty-five-hour working week. Following a six-week national strike, involving over 300,000 workers, a settlement was reached. The result was a rise in basic pay from £20 to £26 per week for craft workers and from £17 to £22.50 for non-craft



and largely led by an unofficial network of activists and shop stewards (Arnison, 1974; Darlington and Lyddon, 2000, Ayre et al, 2008). The context for the setting up of the LJSC was the period of slowing economic growth of the mid 1960s, when the new Labour government, elected in 1964, introduced two measures particularly affecting the construction industry: Selective Employment Tax (1966), which led many construction firms to favour sub-contracted labour rather than directly employed (Reddaway, 1973); and a cut in public investment of £150 million combined with a six-month wages standstill (Thorpe, 1999: 137). In the light of a growing number of capital-labour conflicts, especially unofficial disputes - an estimated 95% of strikes (HMSO, 1969: 39) - the government sought an alternative approach to industrial relations to allow both union leaders and employers to re-assert control over rank-and-file elements. This began with the setting up of a Royal Commission on Trade Unions - the Donovan Commission - in 1965 to create a collective bargaining framework that could best secure industrial peace (Donovan Report, 1968). Underlying the division between national trade unions and shop stewards in the construction sector were two separate wage systems: a 'formal' system involving nationally agreed rates of pay and conditions negotiated by trade-union officials; and an 'informal' system of local or workplace deals negotiated by shop stewards. This situation, combined with significant changes in the labour process occurring at the time - including the introduction of new and untried methods and equipment, unworkable bonus systems, the lack of appropriate training, and the use of labour-only sub-contractors - lay behind the reappearance of the Charter and the disputes that took place on the Barbican.

The Barbican disputes provoked much hostile media comment at the time and were eventually the subject of a government Court of workers. This was the biggest pay rise that building workers had ever achieved. The working week remained at forty hours.

Inquiry. In contrast to the 1972 strike, they have tended to slip from historical memory as has the earlier 1963 national building workers' strike, the first for forty years, with its claim for a reduction in hours from 42 to 40 per week and a 1s 6d per hour increase, which brought out 60,000 workers and stopped 800 sites (Colclough, 1965: 130). Situated between the two national strikes, the significance of the Barbican disputes is that they consolidated labour demands for improvement and provided a vision for the future of how the industry could and should be organized, thereby shaping the industrial relations landscape in the ensuing period. They also encapsulate the contradictions in industrial relations of the period, often characterised by tensions between rank and file shop stewards and official national trade unions and adversarial relations between management and unions. Using a combination of published and unpublished documentary sources, including oral history interviews with building workers who were involved in building the Barbican, this paper addresses the reasons for and consequences of the Barbican disputes of 1965–7 and to assesses their significance.

### The Barbican and its workers

Designed by the architects, Chamberlin, Powell and Bon, the Barbican plan was for an innovative combination of housing and landscaping, as well as a school, business centre and arts centre, spread out over forty acres and constructed of high-quality concrete. The scheme, designed for mixed use and including high density housing aimed mainly at middle and higher income brackets, was to be completed in six phases, with the main housing developments starting in 1964–5 and built respectively by the firms Turriff Ltd, John Laing and Sons, and Myton. The whole scheme was constructed largely of *in-situ* concrete – a material well-known in civil engineering but not usually employed so extensively or on such an architecturally complex scheme.

By the mid-1960s, out of the twenty-six million in the UK workforce, around 1.77 million were employed in construction (Ball, 1988: 98-9). The number of large complex sites and contracts was increasing, as was the number of large firms. New methods of production and technologies, particularly the widespread use of concrete and the mechanization of the building process, were breaking down some of the distinctions between 'craft' and 'non-craft' workers. Many new specialisms emerged, especially through the deployment of light and heavy plant operation, including concreting, crane-driving, steel-fixing and scaffolding (Phelps Brown Report, 1968). The number of bricklayers declined, from 117,000 in 1945 to 109,000 by 1963, while those employed in administrative, clerical and technical occupations rose by 43% between 1961 and 1966 alone – from 157,000 to 225,000 (NPBI, 1968: 7). Despite the introduction of the Construction Industry Training Board (CITB) in 1964, training effort remained concentrated on the traditional trades, though the number of apprentices plummeted from 109,200 in 1963 to 75,000 by 1970 (Austrin, 1978: 177; Clarke, 1999). Trade union organization had not kept pace with structural changes in the industry, being split up into twenty-one organizations, mainly along craft lines, with large general unions recruiting most of those designated as non-craft workers, including many working in the new occupations. The main unions were: the Amalgamated Society of Woodworkers (ASW), which organized carpenters and joiners; the AUBTW, mostly bricklayers along with a small number of non-craft workers; and the Transport and General Workers Union (TGWU) which organized in both the building and civil engineering industries. The unions belonged to an umbrella organization, the National Federation of Building Trades Operatives (NFBTO), which, along with the National Federation of Building Trade Employers (NFBTE), negotiated pay and conditions, incorporated in the National Work-

ing Rule Agreement (NWRA).<sup>3</sup> Despite a rise in the overall number of workers in construction, membership of unions affiliated to the NFBTO fell, from 450,722 in 1957 to 417,910 by 1965 to represent just 28% of the industry labour force (Hilton, 1968: 72).

Despite falling trade union membership, the numbers of working days lost for disputes – both official and unofficial – in the construction industry remained high throughout the 1960s, with unofficial stoppages averaging at least one day per worker between 1955 and 1964 (Colclough, 1965: 130; DE Gazette, 1976). Of twenty-six sites examined for the 1968 National Board for Prices and Incomes report, six were 'closed shops', on nine the majority of workers were trade union members, whilst eleven had low membership levels (NBPI, 1968: 28). Though employers were involved in the industry's collective-bargaining structures, they did not regard trade unions as equal partners in negotiation and were prepared on occasion to shut down entire sites and to sack and blacklist workers (CN, 1967a).

This was a period of serious wage drift, partly due to alterations in hours but above all to piecework incentive and bonus schemes, which had since 1947 been part of the NWRA (Handy, 1971). At a time when building workers' rates of pay were slipping behind those of other industrial workers, with the building industry moving from second place in the wage rates by industry in 1938 to twelfth place in 1963 (Druker, 1980), incentive payments were increasingly valued, especially for workers on large sites where they could often double or even treble pay, so boosting the power of shop stewards and works committees who negotiated them<sup>4</sup>. The majority of large firms

3. A similar body, the Civil Engineering Conciliation Board, made up of employers and union representatives, negotiated pay and conditions of workers in civil engineering. The blurring of the divides between the two sectors of the construction industry often caused friction between the different unions over the question of what agreement should be used.

4. Interview with Vic Heath, former scaffolder and shop steward on Turriff Barbican Site, 31 Jan. 2011.

in the industry nevertheless conformed to the NWRA and regarded the rates as a standard to be improved on, though small firms were more inclined to treat them as minima (NBPI, 1968: 28).

Associated with the spread of bonus payments, as well as the declining importance of the traditional trades, was the exponential rise in labour-only sub-contracting (LOSC) or 'lump' labour, a form of wage contract whereby a contractor would hire workers on a labour-only 'self-employed' basis and pay them an agreed 'lump' sum for an agreed amount of work (CN, 1967b). LOSC workers performed the same tasks on site for the same contractors as did directly employed worker but the contractor hiring 'lump' workers could avoid tax, National Insurance, holiday pay, sick pay, and pension responsibilities. 'Lump' workers could therefore receive a higher rate of pay than their directly-employed counterparts, representing in effect an employment subsidy for employers (Briscoe et al, 2000). They also had an incentive to finish the work as quickly as possible, leading them to disregard health and safety risks, site conditions or the training of apprentices. A clear challenge to trade unions, contributing to declining membership, was posed by the growth of the 'lump', whose numbers were estimated at 200,000 by 1965, rising to 400,000 by 1973, and whose use was especially prevalent in medium and large firms, in firms with large contracts, and in the traditional trades, above all bricklaying, roofing, floorlaying and plastering (Austrin, 1978: 112-23, 177; Phelps Brown, 1968; BRS, 1966).

### Industrial disputes on the Barbican

The first major strike on the Barbican took place in September 1965 on the £6 million Turriff site and had its roots in attempts by the workers to maintain a fully unionized site or 'closed shop' as a means to block casualization. The Turriff workforce walked out following the refusal of sub-contract carpenters to participate in a union-card check to ensure

that no non-union or 'lump' labour had been hired. All 380 workers were sacked, and the company announced that they would be replaced by strike-breaking, non-union workers who would be required to sign what was historically known as the 'Document', a declaration that they would never strike, ban overtime or engage in a work-to-rule (Postgate 1923: 88). Within a week, over 2,000 building workers, employed on four of the biggest sites in London, struck in sympathy<sup>5</sup> and pickets were placed at the entrance to the site, preventing Turriff from sending in replacement workers (Daily Worker, 1965a). A regional disputes commission made up of employer and union representatives and held under the auspices of the NWRA found in favour of the workforce. Turriff countered that, as new workers had already been recruited, they could not re-employ the sacked men (CN, 1966a).

The situation turned violent when lorries trying to take in non-union labour were confronted by a large number of pickets, six of whom were arrested.<sup>6</sup> In the aftermath, the London management committee of the ASW urged the national union leadership to declare the strike official, arguing that:

Behind this dispute is Turriff's decision to bring in labour-only sub-contractors – groups of men without plant or materials – who contract to do the job at a specified price and are not party to trade-union agreements ... trade-union conditions go by the board as the gangs work round the clock to finish a particular job at piecework rates and then move onto another job (Daily Worker, 1965b).

As the various unions involved and the NFBTO declared the strike official, the replacement workers walked off site and Turriff offered to re-employ all sacked men, withdrawing the

5. The four sites were: Laing's Paternoster site; Sunley's, Horseferry Road; Higgs and Hill, South Bank; and Wimpey's, Euston.

6. Interview with Vic Heath, 31 Jan. 2011.

‘Document’ and accepting that all employees must be union members or be ‘willing to join one’ (Daily Worker, 1965c).

The Turriff strike was important because it took place at a time when union organization was weakening in many areas and when non-union ‘lump’ labour was making serious inroads. It was also significant for the degree of unity between all workers on the site regardless of occupation, and for the widespread support received from building workers on other sites and in other cities.<sup>7</sup> The LJSC was set up during the dispute to improve conditions in the industry and to fight for the principle of trade union organization in the industry (LDCP, 1967: 5).

### The Myton lock-out

The Turriff strike may have been described by London building workers as the ‘biggest battle for years’, but an even bigger one was brewing on Myton’s Barbican site where labour relations were poor from the beginning, especially when Myton’s attempted to introduce sub-contract scaffolders and steelfixers in early August 1966, so provoking a wider dispute involving all workers and resulting in the sacking of a number of steelfixers.<sup>8</sup> The Myton site had a strong shop-stewards works committee, made up of representatives from three of the main building unions and a NFBTO federation steward (MS, 1967a). Towards the end of September another dispute occurred, this time related to scaffolders’ bonus payments, Michael Houlihan, the scaffolder shop steward, explained that:

We had a very complicated and unworkable kind of a system. Well, it was workable for the management because it was so complicated that

7. This support helped to raise more than £1,000 in just over two weeks: Turriff Barbican Dispute, final balance sheet. We are obliged to Vic Heath for a copy of this.

8. One of those permanently sacked was Des Warren, who would later be one of the Shrewsbury Pickets, convicted and jailed under the 1875 Conspiracy Act, after the 1972 building workers’ strike.

they could interpret the targets as they wished, and which they did and which I put a stop to eventually.<sup>9</sup>

Houlihan successfully argued for a system based on a more common form of scaffolding bonus but this was rejected by Myton and a work-to-rule began, spreading to all workers on the site and drastically retarding production. Myton then sacked three steelfixers, provoking an all-out strike on the site beginning on 21 October 1966, to which Myton responded by issuing redundancy notices to the entire workforce. The Myton works committee accepted the proposal of the NFBTO leadership that the issue be dealt with by a disputes commission and on 3 November about half the workforce returned to work. However, the following day Myton refused to withdraw the redundancy notices and closed the site down, a puzzling action that was later justified by the contracts manager because of the high level of labour stoppages and he ‘did not want to employ men who were outside the control of their union’ (MS, 1967b). The works committee disputed this, arguing that the real wish was to rid the site of union activists in order to introduce bonus cuts in the region of £7 week (MS 1967c).

The Myton workforce received considerable support from London sites and from shop-stewards committees in all parts of the country. While sympathy for the workers remained among officials at regional or district trade-union levels, the national leadership, though eventually supporting the strike, expressed growing concern at the degree of independence that the site stewards had. Media attention too began to focus on the LJSC, which, it was claimed, sought ‘to usurp the authority of the trade unions; to undermine the government’s economic policy; and to rekindle left-wing attitudes towards employers’ (Evening News, 1967a).

The LJSC had a clear committee structure and by 1967 had over eighty active members plus

9. Interview with Michael Houlihan, 22 March 2011.

many less active from sites across London. Its aim was to organize sites and provide solidarity and support for any workers on strike or in dispute with their employers.<sup>10</sup> Members came from a wide variety of building occupations (carpenters, bricklayers, painters, plumbers, concrete workers, electricians, machine operators, steel-fixers, scaffolders and numerous types of non-craft workers) and included shop stewards, works-committee members and most of the Federation stewards from London's biggest sites. They saw the LJSC as a force for change in the unions, both politically and organizationally<sup>11</sup> and argued for a single construction union (MS, 1967d). While Communists played an important role<sup>12</sup>, the LJSC was primarily concerned with improvements in pay, conditions and union structures.

On sites the distinctions between craft and non-craft workers were breaking down as a result of changes in the labour process, including the increased use of heavy machinery and materials such as concrete and steel. In this respect, it is significant that the Myton lock-out originated in a dispute involving scaffolders, an occupation increasingly important to the construction industry but – as also with steel-fixers, concrete workers and machine operators – not yet recognized as 'skilled' (Trivedi, 1982). This meant that the basic NWRA pay rate for these workers was not a 'craft' rate and so was lower. As shown by the large scale 1966 Building Research Station survey of 'Building Operatives' Work', much of the work done by those classified as 'labourers', such as concreters, concrete finishers, and drainlayers, was in fact specialized and skilled, and involved an increasing proportion of the workforce, while those in the main apprenticeship trades (carpenters, bricklayers, plasterers, painters, etc.) were undertaking work other than that traditionally associated with their trade (Jeanes, 1966: 89-90). This reality

10. Interview with Vic Heath, 31 Jan. 2011.

11. Interview with Graham Sharp (ex-LJSC chairman), 10 Oct. 2011.

12. Interview with Michael Houlihan, 22 March 2011.

was at odds with the continued separation of workers into a scattering of craft bodies and two large general unions.<sup>13</sup>

As the strike moved past its third month, attempts were made by the union leaders and Myton to find a solution. At a meeting on 14 February 1967 a three-point agreement was reached to reopen the site, including: a new bonus system, site procedure for shop stewards and re-employment of all workers, bar the six works-committee members whose fate would be decided by a disputes commission. The strike leaders rejected this agreement and, when Myton officials arrived at the site to reopen it, they were met with a mass picket of several hundred workers from all three Barbican sites and were forced to retreat (Houlihan, 1967). At a national disputes commission, the three unions rejected Myton's reasons<sup>14</sup> for sacking the steelfixers, arguing that the root of the problems lay in the inadequate scaffolding bonus scheme and the company's intransigence on pay and conditions. However, the national disputes commission panel broadly accepted Myton's case that the six strike leaders had acted 'contrary' to NJCBI regulations and 'defied' their own organizations by continuing to picket the site after an agreement to re-open it had been reached, recommending that the site be reopened and the six remained sacked.<sup>15</sup> In mid-March a joint NFBTO and Myton statement warned workers that, if they did not resume work by the end of the month, Myton would be free to recruit a new workforce (CN, 1967c). On 3 April a contingent of scab labour was again met with several hundred pickets and forced to retreat. The ASW London shop stewards council, attended by seventy-one stewards, called on the union leaders to start supporting the Myton strike

13. The scaffolders on the Barbican were members of the AUBTW.

14. National Archives, LAB 10/2960, Record of Proceedings of a National Disputes Commission, 7 March 1967.

15. *ibid.*

leaders, a claim reiterated at the annual conference when the leadership was lambasted for its inability to do anything about poor wages, the rise of 'lump' labour, or membership levels, which had declined by 6,000 in two years (MS 1967e, d). And, at the annual AUBTW conference, the London divisional secretary praised the Myton stewards for 'standing firm' in the face of 'the most callous attacks' and claimed they had support 'throughout the great part of London' (MS, 1967f). Despite this, two works committee members were expelled from the ASW in May 1967 for their refusal to cease picketing at the site and three other members of that committee were suspended.

With little prospect of a settlement, the government convened a Court of Inquiry to investigate the background to the strike and formulate recommendations. The lock-out at the new government buildings site on Horseferry Road at around the same time as the Myton strike, following a conflict between the contractor and shop stewards on the site over clocking on to the site and the collective bonus scheme in operation on the pre-cast concrete yard, was also subject to investigation by the Court. However, the contractor, well behind on this contract and facing daily penalty costs as well as a doubling of its estimated wage bill, may well have provoked strike action at Horseferry Road to provide grounds for the sacking of the works committee and for a possible termination of the contract (Cameron Report, 167; FT, 1967; Cassidy, 1970). The Court of Inquiry into the Barbican and Horseferry Road disputes, which took place in June, exposed that, while government, employers, trade-union leaders and the popular press had all pointed the finger at shop stewards and works committees as the source of industrial relations difficulties, Myton's problems had nothing to do with its workforce. The company admitted that the construction designs were far more complex than had appeared on the outline architects' drawings upon which it had based its initial tender. In addition, contradictory and late in-

structions and numerous changes to the designs had also been passed down from the architects, disrupting the work programme considerably and requiring completed work to be taken down and replaced (FT, 1967b). A slowdown in the pace of work as a result of these delays meant that Myton would lose money and the workers' bonus levels would be affected. Myton's argument was similar to that made by former Turriff site agent a few months earlier that, while the company's original tender had been based on a provisional Bill of Quantities and just fifty or sixty drawings, in the event the firm had to deal with thousands of drawings from the architects and a continuous procession of building instructions (CN, 1967d). Turriff by this stage had been on the Barbican for three years, but was only half-way through the work required in a contract that was supposed to finish the following year. It also emerged that Laing was already thirty weeks behind on its phase 3 contract, and that the Myton site, already in operation for eighteen months, had only just got out of the ground.

From the emerging evidence to the Cameron Enquiry, it seemed that the whole Barbican project had suffered from considerable deficiencies in its planning and organization, and from difficulties faced by the professionals, from the architects to the contractors, in coping with a contract of such complexity. Already the estimated cost of the development had gone up from £20 million to £36 million.<sup>16</sup> The Times (1968) called for an investigation into the entire tendering process and organization of the Barbican redevelopment contracts. None of these issues were, however, addressed in the Court of Inquiry, on the grounds that its remit was simply to look at the strike. The report subjected Myton to only light criticism,<sup>17</sup>

16. The Barbican redevelopment was eventually completed in 1982 at an estimated cost of almost £200 million. The Arts Centre alone cost £159 million.

17. In relation to Horseferry Road, Cameron, faced with strong evidence that Sunley and Co had provoked the

accusing the strikers and the LJSC of causing the dispute and of being both 'mischievous and subversive not only of good labour relations on the sites in question, but of the authority and influence of the unions concerned' (Cameron Report, 1967: 48, 58). The report's major concerns were the 'degree of ignorance which apparently obtained amongst union officials as to what was occurring on these sites' and 'the extent to which power and real authority had passed into the hands of the shop stewards and the works committees without effective union control'. It recommended that the NFBTO and NFBTE alter the NWRA in respect of election of the works committees and the federation stewards and that the NFBTO initiate regulations making it more difficult for a rank-and-file body to hold a position of power. The refusal of Myton to re-employ the six works committee members was endorsed and a recommendation made that the site be opened.

Strongly condemned by the workers, the Cameron Report was nevertheless the beginning of the end for the Myton strike. A full-page advertisement, was published in several national newspapers and signed by the leaders of the three unions involved, along with the NFBTO and NFBTE leaders, denouncing the strike and the strike leaders. The pickets were condemned as a 'few unrepresentative individuals' whose actions were 'disgraceful' and whose real agenda was the 'undermining of the authority of the properly-elected trade-union representatives' (Evening News, 1967b). On 16 October, a major effort was made to reopen the site, with a huge police presence to protect strike-breakers. Violence erupted and many workers were beaten and arrested by police (MS, 1967g) <sup>18</sup>. A protest march dispute, recommended that the site be reopened and all workers, including the works committee, be re-employed. But he also said that a new works committee should be selected, and that none of the existing members should be eligible for membership.

18. Advance News Bureau and the Irish Internationalists (1967), *Barbican: Police Go Berserk*, October

called by strike leaders on 2 November, the day those arrested were to appear in court, was attended by about 500 building workers and supporters, including from Liverpool and Manchester. But, at the rally that followed, Lewis announced that the picketing of the site was going to end and the dispute was effectively over, having achieved as much as was possible against the combined forces of the employers, trade-union leaders and government. All of the works committee members agreed since no more could be achieved by continuing and the hostility was affecting their families.<sup>19</sup>

### Aftermath

In the short term, the outcome of the Barbican strike appeared to strengthen the employers. The managing director of Taylor Woodrow declared publicly that none of the six strike-committee members would ever work again for his company, or any of their subsidiaries, on any site. This blacklisting was replicated by most of the large firms in the industry, making it exceptionally difficult for the sacked men to gain employment (MS, 1968). The members and district officials expelled from their trade unions were, however, all soon reinstated, including Lewis. Significantly, the LSCJ and the network of activists built up during the Turriff and Myton disputes did not disappear and continued to develop the organization that had been established during the Barbican strike<sup>20</sup>. The Committee also led significant building worker opposition in London in 1968 to the decision of the Prices and Income Board to reduce pay levels and in 1970 played a leading role in another strike on the Barbican over attempts to introduce non-union labour (*Building Workers Charter*, 1970a). In the spring of 1970, the LJSC joined up with site committees in Manchester and Liverpool – links that had also been built and strengthened during

19. Interview with Michael Houlihan, 22 March 2011.

20. Interview with Ken Beddoe, 16 Aug. 2011. This included a plumbers' strike over bonus payments, led by members of the LJSC. Interview with Richard Organ.

the Barbican disputes – to launch the Building Workers' Charter. The movement developed quickly and by 1971 there were seven regional committees and the Charter newspaper was claiming sales of 10,000 per issue. Many of the problems addressed had been visible during the Barbican disputes: the rise in 'lump' labour; chaotic, unstable and inadequate wage systems; and an outdated, declining craft-union structure, where the interests of workers diverged from those of the leaders (*Building Workers Charter*, 1970b). In the period that followed, Charter activists continued to pose a challenge to the leadership within UCATT (England, 1979).

## Conclusion

McIlroy, Fishman and Campbell (1999: 1) noted how in the late twentieth century myths about the role of trade unions in the post-war era were strengthened and lodged deeper in public consciousness. Among these 'foundation legends of Thatcherism', and central indeed to Labour's own adaptation to neo-liberalism, was the depiction of the 1960s 'as a period of hedonism, indiscipline and appeasement' – of trade-union irresponsibility, recklessness and a flawed strategy based on securing working-class influence over the state. In this paper, we have exposed the long roots of such narratives and shown that already during the 1960s they were influencing government thinking and dominated cultural and media representations of industrial conflict.

The picture that emerges from the Barbican disputes stands as a corrective. Like many industries, construction was in a process of sharp and rapid change as the building labour process was transformed through the use of new technologies and the emergence of new or non-traditional occupations. The widespread use of LOSC and incentive schemes presented a major challenge to employment and working conditions. There was also tension between the design of some major proj-

ects and their actual construction, as well as a tendering system that routinely awarded contracts to the lowest bidder, a risky practice when the method of construction was in-situ concrete poured to the pin-point precision demanded by the architecture of the Barbican. Another factor was the crude approach of many large construction firms to industrial relations, which included shutting down sites and blacklisting workers. Finally, the trade unions, spearheaded by the traditional trades and lagging behind the new developments, provided inadequate representation for the multitude of so-called 'non craft' occupations. Many of these issues were related, together they combined to create the conditions for serious industrial conflict on the Barbican. The significance of the Barbican disputes lies in the impetus for change that they accorded and in showing how, through their actions, building workers were able to set this in train.

## References

- Arnison, J. (1974)** *The Shrewsbury Three: Strikes, Pickets and Conspiracy*, London;
- Austrin, T. (1978)**, *Industrial Relations in the Construction Industry: Some Sociological Considerations on Wage Contracts and Trade Unionism, 1919–1973*, PhD thesis, University of Bristol, 1978
- Ayre, D., Barker, R., French, J., Graham J. and Harker, D. (2008)** *Flying Pickets: the 1972 Builders' Strike and the Shrewsbury Trials*, Cambridge
- Ball, M. (1988)**, *Rebuilding Construction: Economic Change in the British Construction Industry*, London, 1988
- Building Research Station (1966)**, *Building Operatives' Work*, Ministry of Technology, Vol II Appendices
- Building Workers' Charter (1970a)**, 1: 2
- Building Workers' Charter (1970b)**, 1: 1
- Building Workers' Charter: Organ of the Rank and File Building Workers, (1972)**, Vol 2/4, London
- Briscoe, G., Dainty A. and Millett, S. (2000)**



'The Impact of the Tax System on Self-Employment in the British Construction Industry', *International Journal of Manpower* 21: 8, 2000  
**Cassidy H. (1970)** *Building Workers' Charter*, vol 1:3, 4, 5

**Clarke, L. (2000)**, 'The Changing Structure and Significance of Apprenticeship with special reference to Construction', in ed. Patrick Ainly and Helen Rainbird, *Apprenticeship: Towards a New Paradigm of Learning*, London: Kogan Page

**Cameron Report (1967)**, *Report of a Court of Inquiry into Trade Disputes on the Barbican and Horseferry Road Construction Sites in London*, Cmnd 3396, HMSO, London

**Colclough, J.P. (1965)**, *The Construction Industry of Great Britain*, Butterworth, London

**Construction News (CN) (1966)**, 14 October

**Construction News (CN) (1967a)**, 9 February

**Construction News (CN) (1967b)**, 20 July

**Construction News (CN) (1967c)**, 16 March

**Construction News (CN) (1967d)**, 27 April

**Daily Worker, (1965a)**, 2 October; 29 September

**Daily Worker, (1965c)**, 4 October

**Daily Worker (1965d)**, 12 October

**Daily Worker (1965e)**, 25 September

**Darlington R. and Lyddon D. (2000)** *Glorious Summer: Class Struggle in Britain, 1972*, London

**Department of Employment Gazette (1976)**, April

**Donovan Report (1968)**, *Royal Commission on Trade Unions and Employers' Associations, 1965-1968*, Cmnd 3623, HMSO, London

**Druker, J. (1980)**, *One Big Union: Structural Change in Building Trade Unionism*, PhD thesis, University of Warwick

**England, J. (1979)**, 'How UCATT Revised its Rules: an Anatomy of Organizational Change', *British Journal of Industrial Relations* 17: 1, pp. 8-16

**Evening News (1967a)**, 1 March

**Evening News (1967b)**, 26 October

**Financial Times (FT) (1967a)**, 8 June

**Financial Times (FT) (1967b)**, 6 June

**Handy, L.J. (1971)**, *Wage Determination in the Construction Industry: an Analysis of post-war trends*, Department of Applied Economics, University of Cambridge

**HMSO (1969)**, *In Place of Strife: A Policy for Industrial Relations*, Cmnd. 3888, 1969

**Hilton, W.S. (1968)**, *Industrial Relations in Construction*, Oxford

**Houlihan, M. (1967)**, 'Barbican Shows the Way', in *Rank and File* 9, April

**Jeanes R.E. (1966)**, 'Review of Training: a first report of the Operative Skills Enquiry' in *Building Operatives' Work*, Building Research Station, HMSO, London

**London District Committee Communist Party (1967)**, *Building Workers - What Communists have to say about the Industry*

**Mclroy, J., Fishman N. and Campbell, A. (1999)**, 'Introduction: Approaching Post-War Trade Unionism', in ed. Mclroy, Fishman and Campbell, *British Trade Unions and Industrial Politics: The Post-War Compromise, 1945-1964*, Aldershot: Ashgate

**Morning Star (MS) (1967a)**, 20 October

**Morning Star (MS) (1967b)**, 6 June

**Morning Star (MS) (1967c)**, 17 January

**Morning Star (MS) (1967d)**, 30 May

**Morning Star (MS) (1967e)**, 18 April

**Morning Star (MS) (1967f)**, 15 May

**Morning Star (MS) (1967g)**, 17 October

**Morning Star (MS) (1968)**, 25 January; 12 January

**National Board of Prices and Income (NPBI) (1968)**, *Pay and Conditions in the Building Industry*, Cmnd 3837, Report No. 92, HMSO, London

**Phelps Brown Report (1968)**, *Report of the Committee of Inquiry Under Professor E. H. Phelps-Brown into Certain Matters Concerning Labour in Building and Civil Engineering ('Phelps-Brown Report')*, Cmnd 3714-I, HMSO, London

**Postgate R. (1923)**, *Builders' History*, London: NFBTO

**Reddaway W. B. (1973)**, *Effects of Selective Employment Tax: Final Report*, Cambridge: CUP

**Thorpe, A. (1999)**, 'The Labour Party and the Trade Unions', in ed. John McIlroy, Nina Fishman and Alan Campbell, *British Trade Unions and Industrial Politics: vol. 2, the High Tide of Trade Unionism, 1964–1979*, Aldershot: Ashgate

**The Times (1968)**, 3 July

**Trivedi, S. (1982)**, *Scaffolding in from the Cold*, MSc Research Project, Birmingham University



## Les grandes grèves de coupeurs de canne en Pernambuco d'un gouvernement Arraes à l'autre: difficile accession au registre démocratique et à la citoyenneté (1963-1987)

Christine Rufino Dabat\*

*“Histoire de persistances plutôt que de changement”* (SCHWARTZ 1988:220), l'occupation européenne de la côte Nord-Est du Brésil a connu, au fil des siècles, des transformations de tous ordres qui ne débouchèrent finalement, selon l'expression de Peter Eisenberg, que sur des *“modernisation(s) sans changement”*: la mondialisation de la production sucrière donna ainsi à l'occupation de ces ‘terres du sucre’, expression utilisée par Gilberto Freyre (FREYRE 1956), une silhouette très durable.

En 1963, le régime démocratique, en vigueur depuis quelques années à peine, permit pour

.....  
\* UFPE

la première fois l'écllosion de grandes grèves de coupeurs de canne, le contingent le plus important de travailleurs dans la région. Rupture notable tant en termes sociaux que politiques dans la mesure où elles furent associées à Miguel Arraes, alors gouverneur de l'État.

Il y a cinquante ans, exactement, environ 200.000 coupeurs de canne, agents du secteur économique le plus ancien et fondement de l'économie régionale, eurent finalement la possibilité légale de s'organiser en syndicats. Alliés aux Ligues Paysannes, ils innovèrent en revendiquant des droits figurant dans le Statut du Travailleur Rural, promulgué la même année.

Le coup d'État militaire de 1964 interrompit cette évolution qui ne fut renouée à la même échelle qu'en 1979, année de la promulgation de l'amnistie et du retour des exilés politiques dont le gouverneur déposé. Cette reprise correspondait donc également à des changements importants au niveau politique. S'inspirant de la première grande grève, la combativité des coupeurs de canne lors d'un autre mouvement de ce type renouvela les espérances en une redémocratisation garantissant la liberté d'expression, d'association etc., supprimées par le régime militaire, mais aussi la possibilité de lutter en tant que salariés.

Le triptyque se conclut par deux autres grèves

générales de cette catégorie de travailleurs: en 1986, elle fut concomitante à la campagne électorale du candidat Miguel Arraes au mandat de gouverneur du Pernambouc. L'année suivante, cette reconquête professionnelle et électorale fut couronnée par la signature d'une convention collective de travail, prolongement du fameux Accord de la Campagne de 1963. Il représentait le couronnement de l'association des divers mandats d'Arraes avec les coupeurs de canne, ponctuant au fil des ans leur difficile parcours vers la pleine citoyenneté, parachevée par leur accès au statut d'électeur en 1988

### Terres du sucre

Sidney Mintz révèle dans son œuvre la modernité précoce de ces terres américaines vouées à la production sucrière. La configuration complexe de l'appareil productif – exogène à plus d'un titre, tant agronomique qu'industriel – est souvent investie dans les argumentations patronales d'une teneur de destin «naturel», justifiant ses caractéristiques de longue durée comme la grande concentration foncière (75% de l'aire occupée par les grandes propriétés – 100 ha< – localement plus de 95%); la monoculture exacerbée par les subsides de l'Etat; et surtout la condition subalterne de la main d'œuvre soumise des siècles durant au régime esclavagiste. La condition de ces travailleurs et de leurs familles fut toujours reconnue comme misérable. L'abolition de l'esclavage en 1888, concertée entre les membres de la classe dominante, ne causa pas de grande rupture, ni d'ailleurs la République proclamée l'année suivante. L'exploitation sans frein et la répression constituaient des traits permanents de la condition des ouvriers agricoles sur les plantations.

Salariés agricoles permanents, les travailleurs résidents, souvent descendants d'esclaves, habitèrent avec leurs familles sur les plantations jusque dans les années 1970. Leur salaire y était payé partiellement en nature: un logement misérable et la possibilité de cultiver un

lopin de terre marginale, produisant ainsi une partie des vivres nécessaires à leur survie. La part monétaire de leur rémunération était extrêmement faible, et parfois versée sous forme de bons valables à peine dans l'échoppe de la plantation, tenue par un obligé du planteur et pratiquant des prix exorbitants de l'avis même de rapports de police.

La résultante en termes de conditions et même espérance de vie étaient si dramatiques qu'elles devinrent proverbiales. Un témoin les qualifie de «génocidaires» (PAGE 1972: 168). La malnutrition régnant dans la région agricole la plus fertile du Pernambouc devint un cas d'école pour des spécialistes mondialement connus comme Josué de Castro et Nelson Chaves. La mortalité infantile atteignait couramment la moitié des enfants nés vivants, parfois plus. Des journalistes de l'époque constatèrent encore des épidémies de variole aux environs de Recife au début des années 1960 (CALLADO 1980:168), effet de l'absence de couverture sanitaire et vaccinale.

Curieusement, la misère des travailleurs produisant la plus grande richesse de la région servait d'argument aux classes patronales. Œuvres littéraires (en particulier celle de José Lins do Rego et de Gilberto Freyre), plans de développement, demandes de financements à l'Etat, grande presse en général déploraient à l'unisson la pauvreté, l'état de desnutrition, la mortalité infantile, l'analphabétisme etc. dont ces populations étaient victimes. Les documents patronaux, loin d'en assumer la responsabilité, les utilisaient pour demander une aide publique accrue, sous forme de subsides ou augmentation du prix de la canne et du sucre. Garant efficace de la 'paix' sociale pendant quatre siècles d'esclavage, l'Etat brésilien affirmait sa cohésion avec la classe dominante. La gestion des tensions sociales, outre la répression sommaire, résulta en un appareil légal et judiciaire rénové dans les années 1940. Ce 'travallisme' brésilien était «*un mélange de bien-être social, action politique de la classe ouvrière et nationalisme économique*» (SKID-

MORE 1996:103). Il ne fut étendu au milieu rural qu'en 1963 car l'opposition des planteurs réussit à retarder de deux décennies la promulgation du Statut du Travailleur Rural, équivalent de la Consolidation des Lois du Travail encadrant les salariés urbains et de l'industrie. Avec le salaire minimum et le 13<sup>ème</sup> salaire, il vint en quelque sorte "compléter l'abolition de l'esclavage", selon Caio Prado Jr (1979:143). Ces changements légaux visaient en outre une volonté de "contrôle du gouvernement sur les mouvements ruraux en effervescence" (FORMAN 1979: 240). Leur mise en œuvre fut exceptionnelle au Pernambouc.

### "L'État le plus démocratique de la Fédération"<sup>1</sup> face au réveil des masses

Élu démocratiquement, Arraes défendait les intérêts nationaux et une politique ayant pour fin la justice sociale, au moyen d'efforts concentrés pour atteindre un niveau de développement régional désirable. En dépit de pressions dues à la guerre froide et aux tensions sociales dans la région, dès les débuts de son premier mandat (31.1.1963-1.4.1964), le gouverneur garantit simplement l'ordre républicain démocratique, y compris à la campagne – fait inédit – dans la mesure où les forces de l'ordre n'étaient dorénavant plus au service exclusif des planteurs.

Arraes permit en quelque sorte que le Pernambouc devînt "le plus vaste laboratoire d'expériences sociales et le plus grand producteur d'idées du Brésil" (CALLADO 1980:46) où s'exprimaient opinions, tendances artistiques, propositions innovatrices comme la méthode d'alphabétisation de Paulo Freire qui visait aussi leur prise de conscience en termes de classe. Mais il garantit aussi un espace politique où les forces vives des mouvements sociaux, y compris dans la zone de la canne, pouvaient s'exprimer.

L'accueil et l'appui public à cette tendance politique semblaient solides, y compris pour ce qui concernait la situation à la campagne, ren-

1. CALLADO 1980:46

due visible pour l'opinion publique lors de manifestations de coupeurs de canne à Recife. Dorival Rodrigues Beulke, pasteur méthodiste et fonctionnaire fédéral, rappelle: "nous vîmes une immense quantité de travailleurs agricoles avec leurs bêches ou faucilles à l'épaule, en haillons, défilant dans les rues de Recife... Cela était émouvant pour tous." (FERNANDEZ:5). La violence patronale et d'État n'avaient jamais permis, jusqu'à la seconde moitié des années 1950, l'expression et l'association de cette masse de travailleurs salariés. Leur marge de manœuvre et même d'expression était si limitée que Paulo Freire détecta une "loi du silence" régnant sur les plantations de la zone de la canne du Pernambouc.

L'État prenait néanmoins l'initiative pour tenter de réconcilier les aspirations à une modernisation du secteur sucrier, particulièrement dans la dimension foncière, et la montée des exigences des travailleurs. La coopérative de Tiriri, inaugurée le 30 juillet 1963, fut conçue comme un laboratoire dans le sens d'une tentative pour créer une classe moyenne rurale dans la région (DABAT 1996). Outre le gouverneur, les plus hautes autorités de la République - le Président, le Premier Ministre, le superintendant de la SUDENE - participèrent à la cérémonie qui remit la production et la possession des terres (mais non la propriété) de quatre plantations aux mains des travailleurs ruraux qui y étaient employés, organisés en coopérative.

L'éventail des forces politiques de gauche s'élargissait rapidement et leur action s'approfondissait dans ce qu'elles nommaient presque unanimement les masses. La presse bourgeoise s'empressait de faire de ces manifestations de tous ordres un épouvantail destiné à effrayer les populations urbaines, évoquant des références historiques alarmantes de leur point de vue: 'haitisation' fut bientôt remplacé par 'cubanisation' (MARIN 1995:82), spectres de révolutions en terres du sucre. Dès 1955, avec la publication de la Charte de Sauvetage du Nord-Est et la fondation des

premières organisations de secours mutuel de coupeurs de canne, bientôt baptisées Ligues Paysannes, la presse devint un instrument de la guerre de classes qui contribua à l'issue tragique de 1964.

Ligues Paysannes de Francisco Julião et mouvement syndical sous la tutelle du Parti Communiste et de l'Église catholique (32 syndicats dans la zone de la canne (LIMA: 60) mobilisaient des effectifs croissants que l'État s'employait à encadrer (PALMEIRA 1989: 94). L'équipe du gouverneur s'efforçait d'apaiser les conflits par l'intermédiaire du Secrétariat Assistant (BARROS 2013) chargé de négocier des solutions pacifiques entre patronat (urbain et rural) et mouvements sociaux. Cela constituait aussi une innovation surtout à la campagne.

Les coupeurs de canne jouissaient désormais d'une liberté inouïe et y voyaient le signe certain d'un changement bénéfique et profond. En premier lieu, depuis juillet 1963 (date de l'entrée en vigueur du Statut du Travailleur Rural), la protection de la loi en tant que travailleurs leur était finalement concédée. Ensuite, la tarification des diverses tâches selon la *Tabela de Tarefas* (Tarif des tâches effectuées dans les cannaies), conclue la même année avec le patronat, leur donnait le moyen de contrôler et négocier la quantité de travail fournie et les termes de sa rémunération.

## Grève et Accord de la Campagne

Au moment de la cueillette de la canne à sucre, en novembre 1963, une grève fut organisée par les syndicats d'ouvriers agricoles et Ligues Paysannes dans toute la région devant le refus des employeurs d'entériner ces accords, de réajuster les rémunérations en fonction du salaire minimum officiel (garanti par le Statut du Travailleur Rural) et de verser le 13<sup>ème</sup> salaire comme le stipulait la loi N° 4.090 de 1962. *"90% des coupeurs de canne débrayèrent. Au bout de trois jours la grève arriva à sa conclusion, les propriétaires de raffineries réajustant les salaires de 80%, acquittant le 13<sup>ème</sup> salaire et les jours de grève."* (PAGE 1972:166). Le

gouverneur, artisan de l'accord, mit en valeur les avantages réciproques: *"La loi qui étendait la garantie du salaire minimal aux salariés des zones agricoles augmenta considérablement la rémunération de travailleurs soumis à des conditions de vie extrêmement misérables."* (ARRAES 1970:186).

Le succès de la grève, fruit de l'union de toutes les tendances politiques et possible grâce à l'attitude neutre de la police commandée par Hangho Trench, résulta en une convention signée par le patronat, en échange de la concession d'une augmentation du financement de l'État fédéral aux raffineurs. La presse ne laisse aucun doute à cet égard, ni même la rédaction de l'accord: *"Cent millions de cruzeiros de pertes dues à la grève générale rurale"*, titrait le journal patronal *Diario de Pernambuco* (21.11.1963: 3) citant les termes de la Convention: réajustement des salaires des coupeurs de canne et *"nouveaux prix du sucre"*. L'Accord de la Campagne faisait donc aussi l'affaire des planteurs qui, outre l'augmentation des prix de leur produits garantis par l'État, virent le spectre d'une réforme agraire apparemment écarté. Ils profitaient en outre de l'ouverture du marché nord-américain du fait du boycott prononcé par les USA contre le sucre cubain dont ils s'approvisionnaient jusqu'alors.

L'Accord de la Campagne fut signé en présence du Ministre du travail Amaury Silva et du président du Institut du Sucre et de l'Alcool (IAA), Gomes Maranhão, outre les autorités locales et participants à la négociation, au palais du gouvernement du Pernambouc, où aucun coupeur de canne n'avait jusqu'alors mis les pieds. Le salaire journalier passa de 503,00 à 906,00 cruzeiros du 19 au 20.11.1963.<sup>2</sup>

Cependant la grève fut accueillie avec épouvante par les classes patronales. Manchettes tonitruantes<sup>3</sup> annonçaient le désordre social croissant, alors que la teneur des articles ne

2. *Diario de Pernambuco* 27.11.1963

3. "Porque Arraes Agita". *Diario de Pernambuco*. 03.11.1963. Le quotidien réitère en un crescendo qui va jusqu'au coup d'Etat militaire l'"oeuvre de subversion" à laquelle le gouverneur et son équipe s'emploieraient..

révélaient en somme que des épisodes normaux dans le contexte de mouvements sociaux. D'ailleurs, les coupeurs de canne dont la situation de misère sensibilisait la population dans son ensemble, recevaient le soutien de mouvements étudiants, d'associations des quartiers populaires etc. Cynthia Hewitt, témoin direct, souligna cette union «*traversant les lignes de classe*», qui s'illustra dans la composition du «*commandement général de la grève (...) formé des Ligues, Syndicats communistes, certaines factions soutenues par l'Église, l'Union des étudiants du Pernambouc et divers syndicats urbains.*» (HEWITT 1969:392).

Gregório Bezerra rappelle aussi l'appui des habitants des villes de la région (FERNANDEZ 104), plus familiers de la «Civilisation du Sucre» et de ses traits sociaux que ceux de la capitale, mais aussi bénéficiaires immédiats du pouvoir d'achat croissant des coupeurs de canne.

On peut s'étonner du relatif silence du gouverneur dans un livre rédigé en exil (ARRAES 1970) à l'égard de la grève et de la convention collective dont il fut pourtant considéré par toutes les parties comme en étant l'artisan décisif. Perdue dans des considérations politiques sur la scène politique nationale – échelle des ambitions d'Arraes – une allusion discrète à la promulgation du Statut du Travailleur Rural dans le chapitre sur le coup d'État, en constitue la seule mention. Ces événements constitueraient pourtant, 24 ans plus tard, la base de sa campagne pour la reconquête de son mandat exécutif.

Dans l'«*Introduction*» de 1980 à la réédition d'une anthologie d'articles de Antonio Callado, intitulée justement *l'Époque d'Arraes (Tempos de Arraes 1980)*, qui firent connaître les événements du Pernambouc dans tout le Brésil, Arraes est plus précis et explicite. De retour d'exil, en passe d'être élu député fédéral, il fait l'éloge des négociateurs, y compris les travailleurs: «*certains craignaient qu'[ils] soient incapables, qu'ils se trouvaient en danger de glisser vers l'émotionnel, causant ainsi la ruine de leurs chances, alors qu'ils se révélèrent non*

*seulement capables de défendre leurs intérêts: ils étaient les plus objectifs et concrets dans la solution des problèmes.*» (CALLADO 1980:29).

«*Quand Arraes arriva, il nous affranchit à nouveau*»<sup>4</sup>

L'«Époque d'Arraes» marqua les esprits: ce fut comme «*une pluie de bénédictions [qui] tomba sur le peuple*»,<sup>5</sup> «*un nuage qui crève sur le désert*»,<sup>6</sup> métaphores convergentes d'un coupeur de canne et d'un journaliste nord-américain révélant l'impact du paiement de salaires réajustés sur le niveau de vie des travailleurs agricoles. Les archives de la Justice du travail montrent des salaires qui oscillaient autour de 100 cruzeiros au début de 1963, passant en quelques mois à 450, puis 503 atteignirent finalement 906 cruzeiros à la fin de l'année.<sup>7</sup>

Les marchés de la région s'en ressentirent positivement. Pour la première fois, ces familles qui travaillaient depuis toujours à la richesse de la région, toutes générations confondues, purent acheter un lit, des vêtements, une bicyclette ou un transistor. Ces quelques mois restèrent dans les mémoires comme un état nouveau pour les coupeurs de canne, plus proche de la citoyenneté,<sup>8</sup> car on leur reconnaissait finalement des droits qu'ils pouvaient exercer sous la protection de l'État. Droits en tant que salariés: d'obtenir une rémunération mesurée et tarifée par accord collectif, repos hebdomadaire, journée de travail de 8 heures; mais aussi en tant que citoyens, droit de libre circulation, d'opinion, de croyance religieuse, d'association; et finalement le droit de man-

4. Manoel Fernando de Souza.

5. José Honório da Silva.

6. *Newsweek*. feb.,24,1964, p. 36. (PAGE 1972:161)

7. Recherches en cours. *O Parto dos Direitos*. Les salaires féminins étaient inférieurs de moitié à ceux des hommes. (BEZERRA 1980:175).

8. Le droit de vote était encore refusé à la grande majorité analphabète (80% en moyenne parmi les adultes). La méthode Paulo Freire, encouragée par Arraes, permettait une alphabétisation rapide, suivie d'inscription sur les listes électorales, ce qui lui aurait permis un gain de voix aux élections présidentielles de 1965.



ger de la viande (l'abattage d'animaux comme bœufs, porcs, moutons etc. se multiplia sur tous les marchés de la région<sup>9</sup>); d'avoir "*un vêtement pour travailler et un autre pour sortir*"<sup>10</sup> (un des achats d'importance fut aussi la machine à coudre (GONÇALVES 1964); de porter de vraies chaussures, de payer un moyen de transport pour aller au marché, se promener en famille etc. Luís Batista do Nascimento, de Rio Formoso, explique. "*Je vais vous dire, moi: avant Arraes, le pauvre n'avait pas droit à un lit, ni un sofa; le pauvre n'avait pas droit à des meubles chez lui, car les meubles c'était de petits tabourets, le lit, une estrade de branches. Vous n'imaginez pas ce qu'étaient ces lits! (...). C'est seulement à partir du gouvernement d'Arraes que le pauvre a pu se meubler... On a eu beaucoup de droits, n'est-ce pas?*" (DABAT 2012: 775).

Arraes analyse clairement les facteurs qui conduiraient les classes dominantes, y compris les planteurs, à promouvoir le coup d'Etat militaire, alors même que durant son mandat il s'était employé à peine à maintenir la légalité, l'application d'une législation promulguée au niveau fédéral. "*La loi qui étendait la garantie du salaire minimal aux salariés des zones agricoles augmenta considérablement la rémunération de travailleurs soumis à des conditions de vie extrêmement misérables. Elle eut notamment pour effet d'unir contre le gouvernement les propriétaires terriens, qui étaient habitués à disposer d'une main-d'oeuvre bon marché, la médiocrité des salaires versés aux travailleurs ayant toujours été leur principal atout, et que la perspective d'une réforme agraire épouvantait.*" (ARRAES 1970:186).

La mémoire collective associa donc ces améliorations considérables à L'Époque d'Arraes, soit à son court premier mandat comme gouverneur qui avait permis que l'ère des 'droits'

9. Gregório Bezerra raconte: "On tuait deux porcs, si tant est; on passa à en abattre 24 ou 28 par jour; cinq ou six moutons. Ça veut dire que les gens commençaient à manger de la viande, des haricots, du riz, des pâtes." (FERNANDEZ :104-105).

10. José Honório da Silva. (DABAT 2012: 773).

commençât. Acteur important, il passa au rang de démiurge. Les forces de droite ne le lui pardonnèrent pas.

## Dictature et Répression

Elles avaient vu le mandat d'Arraes comme un "*cataclisme politique*" (MARIN 1995:80). La répression qui suivit le coup d'Etat militaire le fut certainement pour les travailleurs mobilisés. Les Ligues Paysannes furent exterminées. "*Le syndicat fut fermé. Et les dirigeants syndicaux et les militants furent l'objet d'une violente répression: ceux qui ne parvinrent pas à s'échapper, furent arrêtés et torturés. Les autres furent assassinés par les militaires, après avoir été dénoncés par leurs patrons.*" (SIGAUD 1997:375). L'histoire de ces crimes est toujours en chantier, objet des soins de la Commission de la Vérité. Ils affectèrent d'innombrables coupeurs de canne (CAVALCANTI 1982:319).

Si les grèves continuèrent au fil des ans malgré la répression, et si le mouvement syndical survécut, quoique mis sous tutelle par la dictature militaire, ce ne fut qu'en 1979, année de l'amnistie politique, qu'eut lieu la première grève d'envergure et la signature d'une nouvelle Convention Collective de Travail.

## 1979 Faire ressurgir les Droits "révélés par Miguel Arraes"

Après plus de 15 ans de répression, fait des autorités constituées (armée et police) et des milices patronales, la dictature amorça une ouverture signalisant un très lent retour au régime démocratique. Les 14 mois du mandat interrompu d'Arraes restaient dans le souvenir des plus âgés, soit une minorité vu l'espérance de vie de 46 ans dans la région de la canne. Mais son retour d'exil, le 15.09.1979 (ROZOWYKWIAT 2006:113) le fit revivre, car il correspondait à une nouvelle phase du mouvement syndical.

Les nombreuses victimes d'une répression publique ou privée (la majorité, selon la Commission de la Vérité) toujours impunie,

n'empêchèrent donc pas que deux syndicats, se lancent dans l'organisation d'une grève à l'échelle de toute la région, en septembre 1979. L'initiative en incombait à Francisco Agapito, président du syndicat de São Lourenço da Mata, vétéran des luttes d'avant le coup d'État et son jeune collègue, Severino Domingos de Lima de la commune voisine de Paudalho récemment reconquis. La rôle prépondérant d'Agapito dans cette renaissance reste encore à étudier. Mais la volonté de marquer ces temps nouveaux, inaugurés l'année antérieure par les métallurgistes de São Paulo dont le futur président Luis Inácio Lula da Silva, et le retour des exilés donnèrent aura supplémentaire à la vigueur retrouvée du mouvement, au point que la grande majorité des syndicats de la région adhéra.

Naturellement, la situation économique dramatique de ces populations rencontrées peu de temps auparavant par Robert Linhart – *Le sucre et la faim* (1980) – poussait à l'action. Il fallait renégocier la tarification des tâches et de nouvelles modalités d'emploi, surgies du fait de modifications dans le secteur: expulsion des travailleurs des plantations et changements de produit final. Durant le régime militaire, la stimulation au moyen de crédits publics, souvent à fonds perdu, de la production d'éthanol, visait l'objectif stratégique de libérer le Brésil des importations de combustible fossile. A partir de 1975 le Programme de l'État fédéral Proálcool avait permis de subsidier fortement l'extension des cannaies et encourageait donc les planteurs à profiter de toutes leurs terres, reprenant les lots cédés aux travailleurs résidents, car les subventions étaient dispensées en fonction de la surface plantée en canne. L'amélioration du réseau routier, dès la fin des années 1960, permettait de recruter une main d'oeuvre pendulaire de coupeurs de canne résidant dorénavant en milieu urbain ou agrovilles.

Un congrès de leur Confédération (21-25.05.1979) avait déjà signalisé l'aube d'une nouvelle ère et encouragé les syndiqués à

vaincre leurs craintes, justifiées, face à la violence contre leurs mouvements. Les revendications visaient la rémunération et l'établissement de livrets de travail pour tous les salariés agricoles, ce "*symbole de citoyenneté acquise avec les droits, pour le travailleur, constitue la preuve qu'il ne vit pas comme un 'âne sans feu ni lieu'.*" (SIGAUD 1979:154).

Sur les 40 syndicats de coupeurs de canne, 24 étaient prêts à adhérer en 1979 à l'initiative de São Lourenço da Mata e Paudalho, soit 15.000 grévistes, outre un contingent de plus de 100.000 mobilisés (réunis en Assemblée Générale Permanente), ce qui constituait "*une stratégie pour exercer une plus forte pression sur les patrons.*" (SIGAUD 1986: 322). "*Nous étions préparés et avons décidé d'entrer en grève car nous aurions ainsi plus de chances de succès*», raconte Severino Domingos de Lima. Ils jouissaient, en outre, de la solidarité expresse de 78 syndicats de travailleurs agricoles de l'intérieur de l'État, et du soutien emphatique de l'archevêque Dom Helder Câmara qui se prononça sur le "*recours héroïque à la grève*" (Diario de Pernambuco 04.10.79). Il gagnèrent 52% de réajustement des salaires (Diario de Pernambuco 09.10.79) ainsi que d'autres revendications comme d'être payés le samedi, ce qui leur permettait d'aller s'approvisionner au marché de la ville la plus proche, au lieu de rester l'otage de l'échoppe de la plantation.

L'accord fut signé le 13.10.1979, en présence du gouverneur nommé par le régime militaire, Marco Maciel, qui avait d'ailleurs occupé brièvement le poste de chef de cabinet du remplaçant de Miguel Arraes lors du coup d'État militaire. Il mima l'Accord de la Campagne de 1963, dont il avait pourtant été l'adversaire, en mettant en scène la signature de la nouvelle Convention Collective de Travail au Palais des Princesses, curieux signe qu'une nouvelle phase commençait, renouvelant l'imbrication entre événements politiques et grèves de coupeurs de canne.

1986: *“L’espérance est de retour”*,<sup>11</sup>  
*“Avec Euclides et Arraes”*

Le retour à un régime démocratique commença officiellement en 1985, mais son couronnement ne s’affirma qu’avec la proclamation de la nouvelle Constitution, en 1988. Deux ans auparavant, la longue parenthèse de la dictature sembla se fermer au Pernambouc. Arraes, dûment élu gouverneur contre un adversaire raffiné, renoua avec son mandat interrompu par le coup d’Etat. Sa campagne électorale assumait un ton plus décidément tourné vers l’un des points forts de son premier mandat: les relations de travail dans la zone de la canne. Pour la première fois, un dirigeant syndical, Euclides do Nascimento, fondateur du Syndicat de Travailleurs Agricoles de Nazaré da Mata, était candidat au mandat de député. Parallèlement, la campagne salariale assortie de grève faisait, une fois de plus, coïncider le domaine politique et syndical. Le discours des syndicats associait étroitement la lutte des travailleurs et celle, politique, des partisans d’Arraes. *“240.000 travailleurs des 48 communes de la zone de la canne à sucre de Pernambouc sont en grève depuis le 29 septembre”*, exposait une lettre ouverte à la population divulguée par la fédération syndicale (FETAPE 03.10.86). Décrivant sommairement leurs conditions de vie et de travail, les syndicalistes faisaient appel aux *“citoyens de Recife”*, tout en proclamant que leur union permettrait la victoire de la grève, ils concluaient: *“La consolidation de la Démocratie dans notre pays comprend la lutte pour le respect et la garantie des droits élémentaires de tout citoyen brésilien, au nombre desquels il faut compter le droit à un salaire digne et à de justes conditions de travail!”*

Les deux campagnes, électorale et salariale, semblaient dialoguer. Ainsi, les pamphlets produits par les syndicats ne laissaient aucun doute sur leur perspective. *“Avec Arraes et le peuple, nous vaincrons”*, disait un refrain

11. Slogan de la campagne victorieuse d’Arraes au gouvernement de l’Etat.

chanté dans les assemblées de coupeurs de canne et manifestations. Les syndicats engagèrent leurs effectifs, associant la mobilisation annuelle autour de leurs propres revendications à la préparation de nouveaux électeurs, ceux du moins qui avaient réussi à griffonner leur nom. La tâche ardue de manier un stylo, au lieu d’une machette, de façon à dessiner une croix sur le bulletin de vote en face du numéro attribué au candidat Arraes et de signer la liste électorale avait requis l’organisation de véritables classes. L’émotion de ces coupeurs de canne, qui étaient prêts à voter pour Arraes *“même sous l’eau”*, selon l’expression idiomatique, constituait en effet un obstacle que certains, en larmes, ne parvinrent pas à vaincre.

*“Il revint par la porte même par laquelle il était sorti”*<sup>12</sup>

Le couronnement du cycle eut lieu après un début de mandat qu’Arraes annonçait, dans son discours inaugural, faisant une vague allusion à 1963, voué à *“l’union de notre peuple et de ses représentants, de tous ceux qui veulent lutter pour la solution des problèmes qui affligent notre peuple.”*(ARRAES 1997: 339). Le manque de précision dans cette évocation surprend, étant donné la présence constante de la thématique de l’action de son premier gouvernement dans la zone de la canne. Mais pour les auditeurs, le souvenir se mêlait indubitablement à l’actualité.

Six mois après, 28.09.1987 fut signé un nouvel Accord de la Campagne à l’issue d’une semaine de grève - à laquelle adhérèrent 250.000 salariés, soit 44 syndicats - et de 77 heures de négociations (Diario de Pernambuco 29.09.1987), auxquelles le gouverneur participa personnellement (Diario de Pernambuco 01.10.1987). Comme la première fois, représentants des syndicats patronaux et de travailleurs se réunirent dans le salon noble du Palais des Princesses pour signer la convention collective de travail des coupeurs de canne. Cette session solennelle jouait, pour

12. MIRANDA 1991:50.

ainsi dire, la scène inédite et hautement symbolique de 1963, quand, comme le rappelait le député Inaldo Lima, pour la première fois, des ouvriers agricoles, “*pauvrement vêtus – en contraste avec le luxe du siège du gouvernement (...) – entrèrent au Palais des Princesses et, avec grande dignité, revendiquèrent leurs droits devant le patronat qui, pour sa part, les écouta avec respect.*” (Diario de Pernambuco 04.10.1987).

Histoire se répétant, comme le suggère la presse, ou reprise d’une nouvelle ère ouverte en 1963 et interrompue par le coup d’Etat militaire, dont la Nouvelle République assurerait la pérennité: la proclamation de la Constitution, un an plus tard, confirmerait l’amplitude des changements en concédant le droit de vote aux analphabètes, garantissant finalement un statut de citoyen à part entière aux coupeurs de canne, producteurs de la plus grande richesse du Pernambouc, un siècle exactement après la libération de leurs ancêtres.

## Bibliographie

**ANDRADE, Manuel C. de.** *Lutas camponesas no Nordeste*. São Paulo: Ática, 1986.

**ARRAES, Miguel.** *Le Brésil. Le peuple et le pouvoir*. Paris: Maspéro, 1970.

**ARRAES, Miguel.** *Pensamento e Ação Política*. Rio de Janeiro: Topbooks, 1997.

**BARROS, Júlio César Pessoa de.** *Conflito e negociação no campo durante o governo Arraes. Pernambuco 1963-1964*. Dissertação de mestrado. UFPE 2013 (ms).

**BEZERRA, Gregório.** *Memórias*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 1980.

**CALLADO, Antonio.** *Tempo de Arraes*. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1980.

**DABAT, Christine Rufino.** “Os primórdios da cooperativa de Tiriri”. In *Clio, Revista de Pesquisa Histórica*, Série História do Nordeste, N° 16, 1996, p. 41-63.

**DABAT, Christine Rufino.** *Moradores de Engenho. Estudo sobre as relações de trabalho e condições de vida dos trabalhadores rurais na zona canavieira de Pernambuco, segundo*

*a literatura, a academia e os próprios atores sociais*. Recife: Editora Universitária da UFPE, 2007. 2<sup>a</sup> edição revista 2012.

**FERNANDEZ, Eliana Moury. Dir.** *A História Oral do Movimento Político-militar de 1964 no Nordeste*. Recife: FUNDAJ/CEHIBRA.

**FREYRE, Gilberto.** *Terres du sucre*. Paris : Gallimard, 1956

**GONÇALVES, Fernando Antônio.** “Condições de Vida do Trabalhador Rural na Zona da Mata de Pernambuco”. In *Boletim do IJNPS*. Recife: IJNPS, 1966, p. 117-173.

**HEWITT, Cynthia N.** “Brazil: the peasant movement of Pernambuco, 1961-64”. LANDSBERGER, H. Ed. *Latin American peasant movements*. New York: Cornell University, 1969.

**LIMA, Maria do Socorro de Abreu.** *Construindo o Sindicalismo Rural. Lutas, Partidos, Projetos*. Recife: EDUFPE, 2012.

**MARIN, Richard.** *Dom Helder Camara*. Paris : Atelier, 1995.

**MIRANDA, Edson.** *Chapeu de palha. O segundo governo Arraes*. São Paulo : Alfa-Omega, 1991.

**PAGE, Joseph.** *The Revolution That Never Was. Northeast Brazil 1955-1964*. New York: Grossman, 1972.

**PALMEIRA, Moacyr.** “Modernização, Estado e Questão Agrária”. *Estudos Avançados*, V.3, n°7, set/dez 1989.

**PRADO JUNIOR, Caio.** *A Questão Agrária*. São Paulo: Brasiliense, 1979.

**ROZOWYKIAT, Tereza.** *Arraes*. São Paulo: Iluminuras, 2006.

**SCHWARTZ, Stuart.** *Segredos internos. Engenhos e escravos na sociedade colonial*. São Paulo: Companhia das Letras, 1988.

**SIGAUD, Lygia.** *Os Clandestinos e os Direitos*. São Paulo: Duas Cidades, 1979.

**SIGAUD, Lygia.** *Greve nos Engenhos*. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1980.

**SIGAUD, Lygia.** “Direito e Coerção Moral no Mundo dos Engenhos”. *Estudos históricos*, 18, 1997.

**SKIDMORE, Thomas E.** *Brasil: de Getúlio*

*a Castelo 1930-1964*. Rio de Janeiro: Paz e Terra, (10a ed.) 1996.

## Scioperie e conflitti nel cantiere navale di Sestri Ponente (1950-2010)

Giulia Strippoli\*

Lo studio degli scioperi e delle proteste dei lavoratori del cantiere navale di Sestri Ponente mette lo studioso a confronto con una questione drammatica e attuale. Da quando si è avviata la ricerca internazionale di Global Labour History *"In the Same Boat?"* (IISH-Amsterdam) ormai più di un anno fa, il cantiere di Sestri è stato ripetutamente sulle prime pagine dei giornali che hanno seguito la cronaca della più volte ventilata chiusura del cantiere (che è rimasto aperto, ma senza commesse tali da consentire il normale impiego della forza-lavoro) e della conseguente mobilitazione dei cantieristi e dei cittadini di Sestri e di Genova. Le motivazioni classiche dell'ipotesi di chiusura del cantiere sono la crisi economica mondiale, la crisi del settore e la particolare morfologia del cantiere di Sestri, che è tagliato in due parti dalla ferrovia Genova-Ventimiglia. Nella parte verso l'interno, quella verso la montagna, ini-

\* Instituto de História Contemporânea - Universidade Nova de Lisboa

zia il ciclo produttivo: qui arrivano i materiali e vengono assemblati, mentre nella zona verso il mare ci sono le officine per gli allestimenti e i tre bacini. Per risolvere questo problema strutturale, è stata avanzata l'ipotesi del 'ribaltamento a mare', ovvero lo spostamento delle officine ora situate nella parte 'a monte' rispetto alla ferrovia, riempiendo una parte del mare per allargare il cantiere nella parte dei bacini. È un progetto che risale agli anni Ottanta, e che tuttavia non è mai stato realizzato e che viene invocato come una possibile soluzione ogni qualvolta si profila la possibilità di chiusura del cantiere.

Ripercorrere le fasi più critiche del lavoro nel cantiere di Sestri Ponente e delle misure di resistenza dei lavoratori e della città ha sostanzialmente tre scopi. Il primo è quello di evidenziare che la storia di questo cantiere in particolare è stata caratterizzata da momenti di periodiche tensioni e di particolare mobilitazione da parte dei lavoratori, delle loro famiglie, della città di Sestri e di Genova.

Il secondo è la possibilità di ricostruire una vicenda locale che può funzionare da osservatorio privilegiato per studiare una parte della storia dell'economia italiana e della pianificazione statale, nonché un contesto fortemente condizionato dalla Chiesa cattolica attraverso la presenza dei cappellani del lavoro.

Il cantiere di Sestri Ponente è stato di Fincantieri, che è al 99,8 per cento dello Stato italiano, fino allo scorso anno quando la Cassa Depositi e Prestiti, acquisendo Fintecna -la società detentrica del 99,4% di Fincantieri- ha acquisito anche Fincantieri e quindi il controllo sulla produzione di Sestri. Cassa Depositi e Prestiti è una società per azioni controllata dallo Stato: il Ministero delle Economie e delle Finanze detiene infatti il 70 % del suo capitale e il restante 30% è controllato da fondazioni di origine bancaria.

In terzo luogo intendo dare un contributo – sia pure minimo - in controtendenza rispetto a quanto denunciato di recente da Luciano Gallino, ovvero un generale disinteresse per la qualità del lavoro: «l'idea stessa che sia possibile modificare in profondità l'organizzazione, non solo quella del lavoro, ma l'intera organizzazione aziendale, allo scopo di ridare professionalità, responsabilità, autonomia, dignità piena al lavoro operaio, sopravvive solo come retaggio di pochi e piccoli gruppi. (...) è sparito l'interesse per la qualità del lavoro»<sup>1</sup>.

Le proteste su cui si concentra questo articolo sono stati i momenti di maggiore mobilitazione da parte dei lavoratori, sia diretti (ovvero direttamente assunti dalla società di gestione del cantiere, Italcantieri prima, Fincantieri poi), sia delle ditte appaltatrici. Si tratta del secondo dopo guerra, del biennio '68-'69, dell'inizio degli anni Ottanta e degli ultimi anni, con la crisi del settore crocieristico iniziata nel 2007 e che prosegue fino ai giorni nostri. Per ciascuno di questi periodi cercherò di mettere in luce le motivazioni, le modalità e gli effetti delle mobilitazioni e i gruppi di lavoratori coinvolti.

La prima mobilitazione è degli anni Cinquanta. Il contesto è il secondo dopoguerra, un periodo di riconversione economica dopo il periodo bellico nell'Italia ormai repubblicana; governava la DC uscita vittoriosa dalle prime elezioni dell'Italia repubblicana del 1948. Il cantiere di Sestri Ponente era allora di proprietà dell'An-

saldo, anche se la ditta, dopo il fallimento societario degli anni Trenta, era stata salvata grazie all'intervento dell'IRI e della Banca d'Italia: da quel momento le vicende dello stabilimento di Sestri sono intrecciate e direttamente dipendenti dallo Stato italiano. Una volta esauritesi le commesse dall'estero che avevano retto durante il periodo bellico, si cercava una soluzione per far ripartire l'economia cantieristica a livello nazionale, ma la manodopera risultava in eccesso rispetto ai carichi di lavoro. Di fronte alla previsione di migliaia di licenziamenti nel 1950, i lavoratori di Sestri decisero di continuare il lavoro. Fu il momento dei cosiddetti 72 giorni di occupazione dell'Ansaldo (che oltre al cantiere di Sestri aveva una serie di altri stabilimenti a Genova), a partire dal settembre del 1950. I lavoratori occuparono il cantiere e ultimarono la nave commissionata dall'armatore Lauro, che sarebbe poi stata varata col nome di "Volere" il 29 gennaio 1951. Gli scioperi si estendevano anche ad altri settori della società Ansaldo e dell'industria genovese, come la San Giorgio e l'Ilva di Bolzaneto, ma si limitarono alla regione Liguria e per un certo periodo frenarono i licenziamenti, che comunque poi avvennero, seppure diluiti nel tempo. Si trattò di una mobilitazione generale: non erano solo i lavoratori di Sestri a protestare, ma tutti i lavoratori dell'Ansaldo, che allora impiegava 20 mila operai nei suoi stabilimenti, di cui solo 250 scelsero di non continuare la produzione, la maggioranza dei quali erano dirigenti, mentre gli operai e gli impiegati furono uniti nella protesta contro i 4417 licenziamenti richiesti all'Ansaldo.

Questo sciopero rientrò quindi nella generale mobilitazione dei lavoratori contro un attacco in tutti i settori produttivi dell'Ansaldo, in particolare l'Ilva di Bolzaneto, che si raccordò con quella dei cantieristi di Sestri Ponente. Anche all'Ilva i lavoratori avevano ripreso la produzione dentro lo stabilimento rimettendo in funzione un forno e giungendo a realizzare, a tempo di record, la 'colata della pace'.

A Sestri, nella protesta del 1950, il sindacato

.....  
1. L. Gallino, *La lotta di classe dopo la lotta di classe*, Laterza, Roma Bari 2012, pp. 202-3.

Fiom- Cgil ebbe un ruolo di primo piano e, in generale, fu una protesta molto ben organizzata e strutturata attraverso le Commissioni Interne e i Consigli di Gestione, che componevano i Comitati di stabilimento.

Una particolarità emerge nel 1950, ovvero il ruolo della Chiesa cattolica, nei suoi esponenti genovesi e non, che avrebbe per sempre influito sulle vicende del cantiere genovese, ruolo per altro valorizzato anche dalla stampa di sinistra, come l'Unità, che era il giornale del PCI, il grande partito comunista di massa che cercava il dialogo e la sponda coi cattolici. Scriveva infatti 'l'Unità' il giorno del varo della motocisterna "Volere": «Particolare significato ha assunto il fatto che la rituale benedizione della nave è stata data dal sacerdote Don Gaggero, membro del Comitato Mondiale dei Partigiani della Pace. Si trattava di un'opera di pace e questo è stato sottolineato dai lavoratori ansaldini»<sup>2</sup>. Lo stesso articolo sottolineava la presenza di tre ministri, uno dei quali, al termine dell'inaugurazione della nave, aveva assicurato i lavoratori sull'arrivo di una nuova commessa per il cantiere di Sestri.

Sintetizzando, possiamo dire che, nello sciopero del 1950 ci furono le seguenti componenti: una forte organizzazione dei lavoratori, un ruolo di primo piano del sindacato, un'ampia partecipazione di lavoratori, non solo del cantiere, ma di tutta l'Ansaldo, una grande atmosfera di volontà pacificazione. Qui il conflitto passa per la continuazione del lavoro e i lavoratori sono difesi in quanto 'produttivi' e 'pacifici', appoggiati sia dalla Chiesa cattolica sia dai ministri.

Il secondo momento di conflitto di cui mi occuperò è quello dell'ottobre 1968. La situazione economica italiana cominciava a destare una diffusa inquietudine: erano scemati gli effetti del boom economico di fine anni Cinquanta-inizio anni Sessanta, la possibilità di un lavoro sicuro era percepita con preoccupazione. Nell'aria si percepiva il vento di contestazione

.....  
2. *La motocisterna "Volere" varata a Sestri Ponente*, «l'Unità», 30 gennaio 1951.

internazionale e si sentiva con urgenza la necessità di un lavoro degno e che assicurasse condizioni di salute non disumane. La rivolta degli studenti del 1968 e l'autunno caldo del 1969 sono lo sfondo di una diffusa conflittualità sociale nell'Italia del 'miracolo economico', nonché delle sue storture e contraddizioni.

In questo caso si trattò di una mobilitazione all'interno del cantiere, anche se i lavoratori coinvolti non erano dipendenti di Italcantieri (la società che nel frattempo era subentrata all'Ansaldo nella gestione del cantiere) ma della ditta americana Chicago Bridge: si trattava di un'impresa americana specializzata in navi metaniere. Ci lavoravano tra le 1000 e le 1300 persone; la paga era buona, ma le condizioni di lavoro erano pessime. Il malcontento cresceva tra gli operai a causa dell'autoritarismo dei capi americani, dei licenziamenti in tronco e dei livelli di nocività del tipo di lavoro, anche a causa dell'utilizzo di un procedimento di saldatura nuovo che prevedeva l'uso di alluminio. La notte tra il 2 e il 3 ottobre un operaio ebbe un incidente sul lavoro e l'episodio diede avvio allo sciopero a oltranza, per dieci giorni consecutivi. Nella memoria dei testimoni dell'evento, «quella lotta fu davvero mitica (...) sconvolsero le relazioni industriali e politiche, inventarono nuovi metodi di lotta e nuove forme di organizzazione e soprattutto instaurarono nuovi rapporti tra operai e società». Da lì nacque infatti il primo contatto dei lavoratori con il collettivo degli studenti universitari medicina: un gruppo di operai iniziarono a lavorare con alcuni giovani esponenti del movimento studentesco genovese, con i quali prepararono un test da sottoporre ai lavoratori sulle condizioni di lavoro e di salute all'interno della fabbrica, dando così vita alla più intensa esperienza di unità tra studenti e operai durante la protesta del Sessantotto a Genova. Dopo la distribuzione dei test e dei volantini, tre operai furono licenziati in tronco. Il PSIUP di Genova, in un volantino datato gennaio del 1969, definiva la lotta alla Chicago Bridge come nuova rispetto al passato, dal momento che da una posizione



difensiva contro le smobilitazioni si era passati a una lotta seconda una linea “offensiva e articolata”. Un volantino firmato da “un gruppo di operai della Chicago Bridge e il gruppo di quartiere del movimento studentesco” datato settembre ottobre 1968 spiega la pericolosità del lavoro; per la fase della preparazione dei pezzi venivano riscontrati soprattutto la rumorosità e lo sviluppo di polveri metalliche, nonché il rischio di malattie come l’alluminosi, non assicurata dalla mutua. Per la saldatura venivano denunciati l’eccessivo calore, responsabile della riduzione dell’attenzione e della depressione delle energie; la presenza di raggi ultravioletti e di scottature alla pelle responsabili della formazione di cancri e di irritazioni agli occhi che potevano causare insufficienze più o meno gravi della vista. Il pericolo e i danni riscontrati nella fase del controllo delle saldature erano inerenti all’uso dei raggi x<sup>3</sup>.

In questo caso, siamo di fronte a un conflitto più spontaneo, il ruolo del sindacato è minore, c’è la novità del legame con gli studenti, in linea con il tipo di protesta degli ultimi anni Sessanta, nonché la novità del ‘tipo’ di protesta sottolineato dai volantini. I contenuti si concentravano sulla salute dei lavoratori, la sicurezza e la qualità del lavoro. Nonostante le trattative avviate dal sindacato all’inizio di novembre e l’accettazione di tutte le richieste dei lavoratori su salario, condizioni di lavoro e futuro lavorativo, nel giugno del 1969 furono poi recapitati a sedici operai gli ordini di comparizione dopo mesi in cui i lavoratori erano indagati senza che ne sapessero nulla. Dovettero rispondere di violenza privata, corteo non autorizzato e lesioni.

La protesta degli anni Ottanta cade nel periodo della cosiddetta ristrutturazione aziendale, in un momento in cui la crisi economica mondiale della fine degli anni settanta si ripercuoteva pesantemente sull’industria italiana e sull’ipotesi di chiusura del cantiere. In una situazione caratterizzata già dalla cassaintegrazione di quasi 1200 lavoratori, nell’ottobre

1983 Fincantieri comunicò che il cantiere sarebbe stato chiuso, fatto che provocò la più grande mobilitazione conosciuta dallo stabilimento fino almeno ai recenti avvenimenti. Le motivazioni addotte per la chiusura erano sostanzialmente tre: il cantiere veniva considerato obsoleto; la produzione veniva ritenuta troppo costosa rispetto a quella degli altri cantieri; si valutava che la città di Genova disponesse di un bacino industriale tale da essere in grado di assorbire i lavoratori del cantiere di Sestri Ponente. La reazione dei lavoratori fu durissima e iniziarono una serie di mobilitazioni con il sostegno della cittadinanza e il coinvolgimento delle istituzioni e della Chiesa cattolica, soprattutto nella persona del cardinale Siri. In questo caso la protesta dei cantieristi si estese ai lavoratori del porto, degli arsenali privati, delle ditte messe in crisi dalla smobilitazione del sistema delle partecipazioni statali. Il 1 ottobre 1984 ci fu una straordinaria manifestazione, con ottocentomila persone in piazza che occuparono la stazione di Principe una volta appresa la notizia che Fincantieri aveva disdetto senza preavviso e senza giustificazione l’incontro con i rappresentanti dei sindacati prevista per il giorno successivo a Roma. Le richieste dei manifestanti erano sostanzialmente tre: il reinserimento, nella finanziaria, degli 80 miliardi decurtati alla cantieristica, la ripresa immediata della trattativa con la finanziaria di Stato Fincantieri, e la garanzia di una quota di commesse per l’Italcantieri di Sestri. Le manifestazioni si susseguirono per un anno e a partire dall’ ’85-’86 si avviò un cambiamento all’interno dello stabilimento: arrivarono dei fondi per la ristrutturazione dello stabilimento e gli investimenti permisero un miglioramento nella produzione. La chiusura fu scongiurata dalla mobilitazione dei lavoratori, di tutta la città di Sestri, di Genova e dall’interessamento dei rappresentanti locali e nazionali. In questo caso si trattò di una grande mobilitazione, che coinvolse tutta Sestri e anche la città di Genova, nonché le alte sfere della politica nazionale, fatto che provocò lo stanziamento dei finanziamenti per

.....  
3. Archivio dei Movimenti, Fondo Bruno Piotti.

l'investimento nei nuovi impianti per il cantiere. In questo caso sia la stampa locale e nazionale sia i testimoni delle mobilitazioni ricordano la protesta come un momento di partecipazione collettiva: operai e sindacalisti organizzavano assemblee e andavano tutte le sere a parlare con i cittadini. Il cardinale di Genova, Siri, molto influente in Vaticano e soprattutto nella Dc, chiamava alla solidarietà i parroci che durante le omelie denunciavano l'ipotesi della chiusura del cantiere. Viene ricordato anche il ruolo dell'associazione e l'episodio della Sampdoria, la squadra di calcio di Genova, che entrò nel cantiere e poi gli operai entrarono nel campo della Sampdoria con uno striscione. E arriviamo ai giorni nostri. La situazione politica è quella dell'Italia berlusconiana e ora del governo di Monti. La crisi economica mondiale ha ormai investito tutti i settori produttivi. La produzione nel cantiere di Sestri (dal 2000 si fanno navi da crociera) è ferma. Si tratta di nuovo dell'ipotesi di chiusura del cantiere e, come negli anni Ottanta, la protesta si è estesa a tutta Sestri e a tutta la città di Genova. Gli elementi più importanti sono stati: le modalità dello sciopero, con il blocco autostradale e dell'aeroporto, i cortei cittadini, la solidarietà della popolazione. Sono stati siglati vari accordi: il 21 dicembre 2011, il 15 febbraio 2012 e il 5 aprile 2015. Il cantiere di Sestri non chiuderà e gli esuberanti sono stati ridotti da 330 a 180. Tuttavia, non è ancora chiaro quali commesse riceverà il cantiere né se il carico di lavoro sarà sufficiente per la manodopera impiegata. I lavoratori del cantiere stanno attualmente facendo i cassoni per il recupero della nave da crociera naufragata Concordia Costa Crociere e una zattera. Tra le tante azioni di protesta degli anni più recenti si è diffuso un video, fatto dal gruppo musicale "Zero Plastica" e intitolato "l'acqua della mola", un'espressione dialettale che significa non farsi prendere in giro. Colpisce in questo video la commistione di temi e di immagini: viene ricordato che Genova è stata medaglia d'oro della Resistenza, che i lavoratori hanno sempre lottato e in generale

esprime una carica di combattività e di resistenza alle nuove forme di sopruso della dignità dei lavoratori.

### Fonti e bibliografia:

- Archivio della Camera del Lavoro di Genova**, Centro Ligure di Storia Sociale- Genova.  
**Archivio Fondazione Ansaldo**, Genova.  
**Archivio Fondazione IRI**, Roma.  
**Archivio dei Movimenti**, Genova.  
**L. Gallino**, *La lotta di classe dopo la lotta di classe*, Laterza, Roma-Bari 2012.  
**P. Carrubba**, *Lettere dalla fabbrica*, Jaca Book, Milano 2000.  
**Id.**, *Il posto fisso*, Jaca Book, Milano 2002.  
**A. Micheli, Ansaldo 1950**. *Etica del lavoro e lotte operaie a Genova*, Einaudi, Torino 1981.  
**G. Mori (a cura di)**, *Storia dell'Ansaldo*, vol. 7, Laterza, Roma-Bari 2000.  
**S. Termanini**, *Chiesa e Impresa a Genova dal dopoguerra ai giorni nostri*, Confindustria Genova-Ausind Editore, Genova 2009.



## La mobilisation féminine au cours de la naissance du mouvement ouvrier en Galice

Margarita Barral Martínez\*

### Introduction

Le mouvement ouvrier est né en Europe entre 1750 et 1874, son histoire constitue à l'échelle internationale un des champs de recherche des plus fructueux de ces vingt-cinq dernières années. Pourtant, quant au cas de la Galice

.....  
 \* Université de Saint-Jacques-de-Compostelle (USC). Professeure/chercheuse du programme I. Parga Pondal dans l'U.F.R d'Histoire Contemporaine et de l'Amérique (xx) ; Groupe de Recherche de Référence « Histoire politique du monde rural (xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles) ». Cette communication a reçu le soutien économique de deux projets de recherche dirigés par son auteure, M. Barral Martínez: « La nacionalización española en Galicia desde el Desastre del 98 hasta la Segunda República » (MICINN, HAR2011-22905) et « Estereotipos e *nation-building* español en Galicia no primeiro cuarto do século xx » (XUNTA DE GALICIA, EM, 2012/12). Je tiens ici à remercier profondément le professeur Gérard Brey pour son avis ainsi que pour ses suggestions apportées suite à la première version de cette communication présentée au *II Colloque International* « Grèves et Conflits sociaux » tenu entre le 15 et le 17 mai 2013

(en Espagne) la situation n'a pas été si positive. La part des salariés dans la population active a été très peu représentative tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle ; la majorité des travailleurs galiciens au XIX<sup>e</sup> siècle était employée dans des ateliers artisanaux et l'implantation de la production capitaliste proprement dite demeure très tardive.

Nombre d'artisans (statistiques de 1858)		
PROVINCE	HOMMES	FEMMES
La Corogne	14 212	9582
Lugo	4445	1199
Ourense	5583	2116
Pontevedra	16 641	4020
GALICE	40 881	16 917
TOTAL	57 798	

Source : X. R. BARREIRO FERNÁNDEZ, *A sociedade galega contemporánea: tradición e modernidade*, en F. RODRÍGUEZ IGLESIAS (coord.), *Galicia: historia*, vol. V, A Coruña, Hércules, 1991, p. 367.

Les premiers indices de mobilisation apparaissent au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle lors des soulèvements des pêcheurs contre les fabricants catalans qui introduisaient de nouvelles techniques de

pêche et construisaient des manufactures, ce qui signifiait une dégradation des conditions de vie des pêcheurs qui venaient grossir les rangs du prolétariat précaire. Dans le cas de la Galice ces groupes de travailleurs s'étaient déjà associés aux émeutes de Sargadelos à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qui avaient abouti à la destruction de l'usine et à la mort d'Ibáñez, le propriétaire, dans des circonstances douteuses. Dans le cadre de ce malaise contre le capitalisme naissant il conviendrait de situer les grèves menées à bien ou fomentées par les travailleurs de l'Arsenal de Ferrol en 1795 alors qu'ils craignaient de ne pas toucher leurs salaires.

Mais même si les premiers élans d'associationnisme apparaissent en Galice vers 1840 via les établissements de Secours Mutuels (*Socorros Mutuos*) et dans le cadre d'une dynamique généralisée dans toute l'Europe, ceci ne nous permet pas encore d'évoquer un mouvement prolétaire proprement dit<sup>1</sup>. Il sera en effet nécessaire d'attendre le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle pour pouvoir définir un véritable prolétariat. Nous prétendons alors analyser dans cette publication le rôle de la femme lors des débuts de la lutte pour les droits du travail.

## 1. Les premières protestations : luddismes et émeutes

La situation de crise au début du XIX<sup>e</sup> siècle compliquait la constitution d'un équilibre entre les ressources et la population, en plus cette crise ne permettait pas d'épargner suffisamment afin d'enrayer les disettes engendrées par les mauvaises récoltes. En 1833, la faim et la peste dévastèrent nombre d'espaces de la géographie galicienne à partir des enclaves telles que Muros, Noia et Lourizán. Les classes populaires des zones côtières galiciennes ont alors joué les rôles principaux lors

1. Sociedad de Socorros de Artesanos (La Corogne, 1841); Sociedad de Socorros Mutuos (Pontevedra, 1849); Liceo Recreo de Artesanos (Ourense, 1855); Círculo de Bellas Artes (Lugo, 1855); Liceo de Artesanos (Ferrol, 1856).

des désordres retentissants menés contre les «puissants» et contre les bourgeois étrangers en 1835 et en 1843.

Un peu avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle les côtes galiciennes ont été le théâtre d'une série de révoltes causées par une nouvelle crise dans laquelle la flambée des prix des céréales a relevé moins d'importance que les problèmes de commercialisation, d'emmagasinement et d'exportation provoqués en définitive par l'inexistence d'un marché intérieur intégré. En mars et avril 1847, lorsque les exportations ont augmenté, les prix du grain ont ressenti une hausse généralisée. Les pêcheurs se sont révoltés, ils constituaient en effet le groupe qui rencontrait le plus de difficultés pour accéder à cette denrée. La crise éclate surtout à cause de l'attitude des affairistes, de la précarité et de la faim des travailleurs. À ceci s'est ajoutée l'absence d'une part de voies de communication et d'autre part d'un marché intérieur qui permette une connexion fluide entre les marchés et les ports, ce qui aurait entraîné l'équilibrer des prix.

La géographie des émeutes coïncide avec les points à partir desquels se réalisait l'extraction des céréales. Le premier d'entre eux sont les halles de Fefiñáns (Cambados), suivi des halles de Cee, Vilagarcía, Carril, Vigo, Redondela, Xuvia, Ortigueira, Santiago de Compostela, Cambados, Cangas, Laxe, Rianxo et La Corogne. Nous pourrions différencier ces révoltes : d'une part les émeutes urbaines sur les marchés surtout dirigés contre les boulangers, les gentilshommes et les fonctionnaires du Gouvernement et dans les ports contre les galions de céréales et les entrepôts, les manifestants menaçant de les brûler ; et d'autre part les émeutes rurales au cours desquelles on empêchait les mouvements de chariots et autres barques chargés de céréales.

Bien qu'il ne fut pas simple de contenir les émeutes grâce au déploiement des forces armées, à cause du manque de troupes disponibles nécessaires pour couvrir une rapide



Carte : Géographie des mutineries à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : points d'extraction des céréales. Source : élaboration personnelle.

distribution, ces émeutes ont diminué au fur et à mesure que les dispositions prises produisaient leur effet : les exportations se réduisaient via la prohibition<sup>2</sup> et entraînaient la baisse du prix des céréales. On permet aussi l'importation lorsque le prix atteint des coûts élevés et des mesures sont prises contre les mercantis. Un cas particulier est celui de Laxe, on y est en effet arrivé à distribuer gratuitement des céréales pour éviter les conflits. Mais il faut appréhender cette crise dans son rapport avec la situation observée dans l'Europe toute entière, où *la faim, cette terrible ennemie des classes les plus nombreuses de la société, a semé ses horreurs en Angleterre, en Irlande, en Allemagne et en France (...)* Et elle a fait chanceler le pouvoir en Espagne et trembler la nation (...)<sup>3</sup>.

2. Se distingue ici la R.O (Ordonnance Royale) du 14 mars 1847.

3. L. M. PADÍN, « Reflexiones sobre las causas que produjeron las últimas asonadas en Galicia », *Guía del*

Il convient de prendre en compte le rôle notable des femmes au cours de ces épisodes. Il s'agissait surtout de mères de famille dont les maris travaillaient en mer ou à l'étranger, soit celles qui devaient protéger leurs enfants de la faim. Il faut souligner aussi la participation de travailleurs qui dépendaient directement d'un salaire à la journée ou d'un travail qui n'avait pas de rapport direct avec les céréales, tels les fileuses, les cordonniers, les menuisiers et charpentiers, etc. A partir de 1853 s'ouvre à nouveau à une période de prix élevés cause des mauvaises récoltes provoquées par les pluies tombées entre les mois d'août et d'octobre de l'année antérieure, cette crise entraînant une épidémie de choléra. Cet épisode a aussi provoqué des émeutes, des pillages, des vols et des assassinats.

## 2. Naissance du mouvement ouvrier

En 1848 et parallèlement à la période révolutionnaire qui traversait l'Europe, la maistrance éventuelle de l'Arsenal de Ferrol radicalise ses propositions, les débrayages et les grèves systématiques commencent alors, de nouveaux modes de revendication qui s'étaient développés au XVII<sup>ème</sup> siècle face aux instances au roi. Citons par exemple les événements advenus entre le 4 et le 17 février 1848, lorsque les travailleurs refusant de se présenter à leurs postes de travail menacent de brûler les installations et de s'en prendre aux autorités.

Tout au long de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle les travailleurs galiciens ont suivi les directives d'un socialisme petit-bourgeois domi-

*Comercio*, n.º 185, 16 de junio de 1847, Madrid, in P. TABOADA MOURE, « Revoltas populares en Galicia a mediados do século XIX », *Grial*, anexo 1: *Historia*, Vigo, Galaxia, 1982, p. 13.

né par les républicains. Le Parti Républicain Fédéral a obtenu une certaine représentativité au cours du *Sexenio Democrático* (1868-1874). La révolution de septembre 1868 aboutit à la reconnaissance du droit d'association dans l'article 17 de la Constitution de 1869 une fois que Giuseppe Fanelli a introduit la Première Internationale en Espagne. Les premières expériences associatives de cette époque se développent à travers le coopératisme à des fins variées, elles prétendaient toutes promouvoir l'activité syndicale et défendre les intérêts des travailleurs<sup>4</sup>.

Ainsi, à partir des années 70 apparaissent les premières organisations ouvrières. En septembre 1870 naît l'Association de Travailleurs de Ferrol qui édite l'année suivante l'hebdomadaire *El Trabajo*, identifié avec l'internationalisme ouvrier et lié au fédéralisme républicain. Cette situation a fomenté la première grève générale de Galice en 1872 engagée par les menuisiers et charpentiers de La Corogne, cette grève s'est étendue à d'autres corps de métier tels les forgerons, les ouvriers et les travailleurs de l'Arsenal de Ferrol.

Au cours des premières années de la Restauration (1874-1900) le mouvement ouvrier traverse une étape de contention et de reconnaissance. Les associations ouvrières et politiques sont légalisées, le droit d'association est suspendu et les groupes discordants au nouvel ordre juridique sont poursuivis. Malgré tout, à partir des années 1880 le mouvement ouvrier émerge parallèlement aux lois sociales et propres au droit du travail promues par les gouvernements conservateurs de fin du XIX<sup>ème</sup> siècle avec une double prétention : réprimer et couper l'avancée des protestations ouvrières<sup>5</sup>. Le mouvement ouvrier continua à se constituer et à lutter pour la reconnaissance des dix heures et demie de travail

4. Sont fondées à Ferrol l'*Acción de los Trabajadores* (1870), à Vigo la *Sociedad Cooperativa El Ahorro* (1871) et à Saint-Jacques-de-Compostelle la *Sociedad Cooperativa de Obreros* (1871).

5. Cf. J. M. MIRANDA BOTO y L. VELASCO MARTÍNEZ, « La cuestión social... », op. cit.

par jour d'une part et de l'augmentation des salaires d'autre part.

### 2.1. L'ouvriérisme de fin de siècle

Après les décennies constitutionnelles la lutte étendue tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle entre utopiques et pragmatiques continuait. Mais l'utopie anarchiste recule au fur et à mesure que s'approche la fin de siècle, en même temps le socialisme se consolide et se développe dans les *Rías Baixas* et dans l'intérieur de la Galice.

À la fin du siècle, la rétribution moyenne par jour dans la province de La Corogne était de 2,5 pesetas ; le kilo de pain coûtait deux reals et le kilo de viande un plus de 1,5 pesetas<sup>6</sup>. La journée de douze heures de travail était habituelle, ainsi que le travail de nuit et le travail à la tâche pour des salaires très bas. Pour les femmes et les enfants la rétribution se réduisait à la moitié ; la main d'œuvre infantile (10-15 ans) était presque gratuite dans l'Arsenal de Ferrol<sup>7</sup>.

La Loi d'Association de 1887 permet la création de nombreuses sociétés de résistance ouvrière ainsi que la naissance des premières associations mutualistes paysannes. Pendant les célébrations du 1 mai 1890 une grève générale a lieu à La Corogne en défense de la journée de travail de huit heures, de l'abolition du travail nocturne et de la suppression des heures supplémentaires, l'objectif étant de réduire le fort taux de chômage. En 1891 se tient une nouvelle grève, on continue à revendiquer une augmentation de salaires. Les militants du PSOE (*Partido Socialista Obrero Español*) de Ferrol se rapprochent de la capitale de la province pour participer aux meetings et à la grève en coordination avec le reste de l'Es-

6. X. CASTRO PÉREZ, « Introducción á historia do movemento obreiro galego », in J. DE JUANA y X. CASTRO (eds.), *III Xornadas de Historia de Galicia: sociedade e movemento obreiro en Galicia*, Deputación Provincial de Ourense, 1986, pp. 185-222; p. 189

7. J. M. PALOMARES y M. C. FERNÁNDEZ CASANOVA, *La Comisión de Reformas Sociales y la cuestión social en Ferrol (1884-1903)*, Universidade de Santiago de Compostela, Santiago, 1984, pp. 23-25.

pagne, celle-ci s'est prolongée durant tout le mois de mai. Naît alors un nombre considérable de sociétés de résistance promues par les *ugetistas* (membres du syndicat *Unión General de Trabajadores*, UGT), n'y étaient alors pas seulement associés les ouvriers des métiers artisanaux et ceux de la construction navale sinon aussi les ouvriers du secteur ferroviaire, les travailleurs du secteur de la pêche, les paysans ainsi que les ouvriers du bâtiment. Nous ne devons cependant pas oublier que la diffusion de la conscience ouvrière était très limitée précisément à cause d'une part de la faiblesse numérique de cette même classe et d'autre part de la forte présence de l'Église, du patronat et des autorités qui formaient un front commun contre l'associationnisme. Face aux anarchistes et aux socialistes se développe alors l'ouvriérisme catholique, empreint d'un caractère paternaliste dans lequel l'Église a exercé un rôle intermédiaire entre les patrons et les ouvriers. L'Encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII (1891) encouragea entre autres la création de ces sociétés.

En 1900 les secteurs de l'agriculture et de la pêche concentraient encore la plus grande partie de la population active mais le nouveau secteur de la conserverie qui se développait à partir de la tradition des salaisons, où la main d'œuvre féminine était significative, permet que le réseau associatif s'étende via la création de Caisses de Secours (*Cajas de Socorro*), de Coopératives agraires (*Cooperativas agrarias*) et de Monts de piété (*Montes de Piedad*). A cette époque, la Loi Dato (janvier 1900), relative aux accidents de travail, a supposé la naissance de la protection sociale moderne en Espagne et le début d'une législation spécifique quant à la mère-travailleuse<sup>8</sup>. Des contacts sont établis avec le mouvement

8. Cf. R. M.<sup>a</sup> CAPEL MARTÍNEZ, « Del taller a la fábrica: la mujer obrera en España (1876-1936) », in M. CEDENILLA PAREDES (ed.), *El Trabajo y la Memoria Obrera: Actas de las IX Jornadas de Castilla-La Mancha sobre Investigación en Archivos*, Asociación de Amigos del Archivo Histórico de Guadalajara / Fundación Anastasio de Gracia-FITEL, Junta de Comunidades de Castilla-La Mancha, Toledo, 2011, pp. 169-189, p. 185.

ouvrier du nord du Portugal et l'Union Ouvrière Galégo-Portugaise (*Unión Obrera Galaico-Portuguesa*, 1901-1904) est alors créée; elle prétendait boycotter l'embauche de portugais par le patronat galicien lors des grèves.

## 2.2. Le Secteur de la pêche

Le tannage et la salaison sont des secteurs manufacturiers qui ont joui d'une certaine continuité tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle en Galice. Mais l'impact économique du secteur de la salaison a été bien supérieur à celui du secteur du tannage. Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle on comptait environ 250 usines de salaison en Galice, qui employaient une moyenne de dix hommes (pour la salaison et l'arrimage) et quarante femmes (chargées du transport, de la préparation et de l'embrochement de la sardine), soit un total approximatif de 2.500 hommes et 10.000 femmes<sup>9</sup>.

Cette situation a permis aux luttes de classe de gagner aussi le secteur de la pêche. En 1864, disparaissent les corps de métier de la mer (*R.O.* du 11 juin) et avec eux leur fonction bénéfique et de secours mutuel. Devant cette situation des intellectuels catholiques tels Alfredo Brañas ou Díaz de Rábago stimulent la création de coopératives d'armateurs et de petits marins. Ainsi sont fondées la Société Maritime du Berbés de Secours Mutuels (*Sociedad Marítima del Berbés de Socorros Mutuos*) et l'Association des Marins de Cambados (*Asociación Cambadesa de Marineros*) (1894), organisations confessionnelles qui freinent l'apparition des idées les plus révolutionnaires dans le secteur de la pêche.

Le travail féminin gagne du terrain au fur et à mesure de l'évolution de la mécanisation, dans ce secteur celle-ci déplaçait surtout la main d'œuvre masculine vers des postes plus techniques, laissant leurs anciens postes à la main d'œuvre non qualifiée, c'est-à-dire, féminine. À cette différence nous devons ajouter la discrimination sexuelle qui a aussi favorisé une

9. X. CARMONA y J. NADAL, *El empeño industrial de Galicia: 250 años de historia, 1750-2000*, Fundación Pedro Barrié de la Maza, A Coruña, 2005, p. 89.



hiérarchisation « machiste » dans les propres sociétés ouvrières.

En 1897, apparaissent sur le quai du Berbés (Vigo) les premiers noyaux d'associationnisme des travailleurs de la mer, et dès 1899 les premières associations de femmes du secteur de la conserverie de Vigo, puis en 1901 les armateurs de Vigo et Bouzas créent *La Marítima*, une proposition mutualiste qui a aidé à la constitution de la Société d'Assurances Mutuelles Maritimes de Vigo (*Sociedad de Seguros Mutuos Marítimos de Vigo*), société dont l'activité se poursuit encore de nos jours. En 1905 est créée la première organisation patronale de la conserverie, l'Union des Fabricants de Conserves de la Ria de Vigo (*Unión de Fabricantes de Conservas de la Ría de Vigo*), que l'on peut interpréter comme un signe du développement du secteur.

### 2.3. L'Agrarisme

Bien que l'avant-garde du mouvement ouvrier soit issue des villages et des villes, le paysan galicien, soit la plus grande partie de la population, caractérisé par une forte réaction collective contre le paiement des dîmes et contre le métayage, adopte aussi des positions de résistance dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle où la crise de fin de siècle entraîne définitivement le mouvement relatif à la défense des intérêts de la paysannerie qui commence à la fin du siècle sous la formule du mutualisme paysan et se poursuit jusqu'en 1936. En 1886 naît la première mutuelle à Caldas de Reis et jusqu'en 1906 le mouvement est resté circonscrit à la province de Pontevedra, dans la logique de la spécialisation agraire de la province à partir de l'exportation du bétail vers l'Angleterre et le Portugal. La lutte contre le métayage et en faveur de l'intégration de l'économie agraire dans le marché intérieur ont constitué ses objectifs élémentaires.

Au sein de l'agrarisme le phénomène du sociétarisme a connu un véritable succès par le biais de la création de sociétés et de syndicats agraires. En 1896, naît la première société

d'agriculteurs dans la paroisse du Lérez à Pontevedra. La plupart des membres de ces syndicats et organisations était des paysans et des propriétaires, la base sociologique était normalement constituée par des membres jouissant d'une certaine position d'un point de vue économique, c'est-à-dire des paysans aisés, des émigrés rentrés au pays avec des économies et qui forts de leur expérience racontaient la réalité des syndicats en Amérique, des jeunes qui étaient passés par Fonseca (Université de Santiago) et enfin d'autres paysans un peu plus modestes. Les femmes, une fois de plus, pouvaient elles aussi être des sociétaires et dans les mêmes conditions que les hommes quand elles occupaient la tête de l'unité familiale : les veuves et les épouses d'émigrés avec des enfants à leur charge.

### 3. Autres occupations des travailleuses

Tout ce qui précède nous permet d'affirmer que le rôle des femmes a été très important dans les différents secteurs du marché du travail en Galice. Pourtant, ce labeur n'a été que très rarement rémunéré jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Se détachaient alors quelques tâches effectuées au foyer, telles que le filage dans l'industrie textile domestique depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle surtout dans la province de La Corogne. Mais petit à petit la femme accède aussi au travail dans les usines, en plus de travailler dans le milieu rural et marin, et elle conquiert la reconnaissance de la condition féminine même si les travailleuses de la Manufacture de Tabacs ou des usines du secteur de la pêche ne se voient réserver qu'un travail subsidiaire par rapport à celui des hommes chargé en plus d'une considération sociale truffée de préjugés<sup>10</sup>.

10. Quant aux femmes ouvrières et à leur participation à la conflictualité ouvrière dans la province de La Corogne au cours de la transition entre le XIX<sup>ème</sup> et le XX<sup>ème</sup> siècles, cf. G. BREY, "Travail et Mouvement social chez les femmes de La Corogne entre 1860 et 1910", in *Ouvrage collectif*, Mélanges offerts à Albert Dérogier, Annales Littéraires de l'Université, Besançon, 1994, pp. 335-359 [version française de "Mulleres e conflictividade social na Coruña (1874-1910)", in D. PEREIRA,

### 3.1. *La Manufacture de Tabacs*

La Manufacture de Tabacs de la Palloza (La Corogne) rassemblait la plus grande concentration ouvrière féminine de Galice depuis sa création en 1804. Ses travailleuses ont aussi vécu des temps difficiles, remplissant le premier rôle lors des actions violentes et non programmées face à des situations qui portaient atteinte à leurs intérêts, tel le cas de la mobilisation luddiste du 7 décembre 1857 au cours de laquelle ont été détruites les nouvelles machines qui venaient d'arriver à la manufacture. À partir de la politisation du *Sexenio* sont fondées les premières associations de cigarières qui organisent des actions revendicatives relatives à des questions propres au travail, qu'elles soient salariales ou liées à la défense des droits. Cette situation mena ces femmes à se rapprocher du fédéralisme, un mouvement lié à l'Internationale par le biais de la Fédération Régionale Espagnole, la Fédération de La Corogne était la plus importante des fédérations galiciennes, elle comptait cinq sections et 250 adhérents en 1873<sup>11</sup>.

Au cours des mobilisations de 1874 et de 1882 les cigarières sont en rapport direct avec les conflits de l'ouvriérisme de La Corogne et à partir de 1892 elles sont solidaires du débrayage du 1er mai. En 1890, la manufacture comptait presque 4.000 ouvrières disposant d'une association propre, l'*Unión Tabacalera*. Les cigarières travaillaient dans un environnement où la ventilation était inexistante, la fermentation du tabac leur provoquait beaucoup de maladies. L'absence de toilettes, d'infirmeries et de trousseaux à pharmacie, outre l'inaccomplissement systématique de la législation qui protégeait le travail féminin étaient des

caractéristiques fondamentales. Leur rémunération était plus bon marché que celle des hommes et en cas de grossesse elles étaient licenciées.

La loi de juillet 1873 sur le travail dans les ateliers ne faisait pas référence au travail féminin et il fut nécessaire d'attendre la Loi Dato (1900) pour que naisse la législation relative au labeur des femmes et des enfants dans les usines<sup>12</sup>. Dès lors les revendications à caractère mutualiste, la journée de travail et l'augmentation du salaire commencent à remporter un certains succès et en 1901 les Caisses d'Aide (*Cajas de Auxilio*) au profit du personnel de la Manufacture de Tabacs sont constituées.

### 3.2. *La Prostitution*

En 1745 le père Sarmiento visite la ville de Ferrol, la construction navale y avait attiré des milliers d'ouvriers et de soldats, il écrit alors «beaucoup de mauvaises femmes de tout le royaume de Galice et d'ailleurs avaient l'habitude de concourir à infecter le village»<sup>13</sup>.

A l'époque contemporaine la question de la prostitution n'a pas uniquement constitué une question sanitaire sinon aussi une affaire policière, voire même morale. Ainsi, au nom de la défense de la santé publique on justifie la défense de l'ordre public, ce qui explique que les autorités policières et municipales aient considéré les prostituées tel un élément de désordre lié aux strates marginales de la société. Mais devant la quasi absence de législation référée à la prostitution durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de la deuxième moitié du siècle les règlements policiers et sanitaires ont commencé à se généraliser. Les dispositions des gouverneurs civils et des maires y ont été fondamentales, presque tou-

Dioniso Pereira (coord.), *Os conquistadores modernos. Movemento obreiro na Galicia de anteguerra*, A Nosa Terra, Vigo, 1992, pp. 23-46].

11. A. ROMERO MASIÁ, *A Fábrica de Tabacos da Palloza: produción e vida laboral na decana das fábricas coruñesas*, UGT / Xunta de Galicia, A Coruña, 1997, p. 170. Quant au cas de la Manufacture de Tabacs de La Corogne et de ses opérateurs consultez aussi L. ALONSO ÁLVAREZ, *As tecedeiras do fume: historia da Fábrica de Tabacos da Coruña*, A Nosa Terra, A Coruña, 1998.

12. Dans le règlement pour l'application de la Loi Dato on faisait déjà référence au travail des femmes, on y mentionnait la protection en cas de maternité (grossesse et post-partum). Par la Loi du 8 janvier 1907 et le Décret Royal du 12 avril 1910 on améliora la condition de mère.

13. Cité in G. LLORCA FREIRE, *Ferrol: memoria da vida cotiá, alimentación, oficios, tempo de lecer, tempo de fogar*, Librería del Campus, Ferrol, 2008, p. 98.

jours justifiées en vertu du contrôle des maladies vénériennes<sup>14</sup>. En plus, la création de la société bourgeoise menait à la dotation de divers instruments d'intervention et de contrôle de l'espace public ce qui implique que les dimensions sociales hygiénistes et policières de la prostitution en viennent à constituer des éléments des dispositions sociales libérales<sup>15</sup>. Tel que ce fut toujours le cas dans l'histoire de l'humanité les prostituées étaient des femmes et des demoiselles empreintes de la plus négative des conditions sociales, aspect qui dans une large mesure devrait aussi engendrer les débuts d'un certain contrôle de ces dernières, peut-être plus sous des indicateurs moraux (catholique et bourgeoise) que sanitaires. Selon J.-L. Guereña « il s'agissait d'une

14. Dans le premier Code Pénal espagnol, celui de juin-juillet 1822 on mentionnait la prostitution et les prostituées (chapitre II et titre VII) et même si on y suivait le ton antérieur de la prohibition de la pratique de la prostitution, le nouveau Code a supposé un progrès via l'établissement d'une normative commune minimale et d'une échelle des peines : amendes et prison. Cependant, le retour de l'absolutisme avec Fernand VII a mené à la dérogation dudit texte en octobre 1823 et donc au rétablissement de la situation observée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce ne serait alors que sous le règne effectif d'Isabelle II que le sujet des prostituées et des maisons de prostitution ne commence à dépendre de manière explicite du ressort des corps de sécurité via les *Règlements de protection et de sécurité publique* à partir de 1845 (Saragosse), 1847, 1859 et 1863. Cette tendance à la réglementation de la profession a aussi été poursuivie dans le Code Pénal de 1848 ainsi que dans la réforme de celui-ci en 1850, on y recueille à nouveau la question de la prostitution mais de manière plus timide que dans le texte de 1822 puisque l'on ne poursuit pas l'activité comme telle sinon le fait de promouvoir la prostitution ; la responsabilité revenant alors aux autorités locales. Dans le Code de 1870, on franchissait un pas supplémentaire en condamnant aussi ceux qui enfreignaient les dispositions sanitaires de la police relative à la prostitution. Quant à l'étude de la prostitution dans l'Espagne contemporaine, cf. J.-L. GUEREÑA, *La prostitución en la España contemporánea*, Marcial Pons, Madrid, 2003 et F. BRUSQUETAS DE CASTRO, *La historia de los burdeles en España*, La Esfera de los Libros, Madrid, 2006, pp. 203-222.

15. P. CARASA SOTO, "Los peligros de la pobreza. Los valores del liberalismo y las soluciones asistenciales burguesas", in J.M. DONÉZAR y M. PÉREZ LEDESMA (eds.), *Antiguo Régimen y liberalismo. Homenaje a Miguel Artola*, 2, Economía y Sociedad, Alianza-Universidad Autónoma de Madrid, 1975, pp. 421-439.

opération d'assainissement urbain royal parallèle à celui que l'on réalisait envers les pauvres et les 'fainéants', c'est à dire contre ceux qui ne s'intégraient pas au nouveau modèle économique et social dominant »<sup>16</sup>.

Au cours du dernier quart du XIX<sup>e</sup>ème les organismes publics interviennent à nouveau et déterminent la parution de Règlements Officiels d'Hygiène Spéciale (1882, 1886, 1891)<sup>17</sup>, dans lesquels la référence «spécial» ne constitue qu'un euphémisme. Les mairies étaient responsables de la surveillance et des services sanitaires des maisons closes, surtout entre 1889 et 1892 quand elles gèrent le service d'Hygiène Spéciale. En 1892 les Gouvernements civils sont chargés de la gestion du «problème» de la prostitution. Les «maisons tolérées» étaient classées selon les typologies suivantes :

- Les maisons publiques sous tutelle d'une maîtresse, les prostituées y étaient des pupilles ou des hôtes.
- Les maisons privées, où les femmes exerçaient le métier sous leur propre toit.
- Les maisons de maîtresses du recevoir, les femmes y accouraient de manière volontaire ou requises par la maîtresse afin de trouver des clients.
- Les maisons de rendez-vous, qui apparaissent à partir des années vingt du XXI<sup>ème</sup> siècle, celles-ci facilitaient une chambre

VILLE	1886	1887	1910	1913/15	1915
Saint-Jacques	9	7	-	-	6
Vigo	-	-	42	52	-

Source : H. PERNAS OROZA et M. FERNÁNDEZ GONZÁLEZ, « Ejercicio y control de la prostitución en la Galicia urbana del primer tercio del siglo XX », *Studia Historica. Historia Contemporánea*, Universidad de Salamanca, vols. 19-20, 2001-2002, pp. 229-250, p. 241.

16. En J.-L. GUEREÑA, *La prostitución...*, op. cit., p. 97.

17. Pour le cas de la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle cf. H. PERNAS OROZA, *Las clases trabajadoras en la sociedad compostelana del siglo XIX*, Nigra Imaxe / Consorcio de Santiago, 2001, pp. 210 y ss.

En plus, il existait un classement de ces mêmes maisons, ce qui justifie l'existence de tarifs différents en fonction du type de clientèle. Les femmes qui travaillaient dans la rue ne recevaient qu'un égard de troisième catégorie. Dès 1915 la plupart des maîtresses étaient considérées de première classe.

Le rythme de travail de ces femmes était caractérisé par la grande mobilité. En fait, dans quelques règlements on compile l'interdiction aux maîtresses de s'opposer à cette mobilité, ce qui ne leur plaisait pas beaucoup puisque ladite mobilité avait une répercussion négative sur leurs affaires.

Pour la ville de Vigo et pendant les années 1913-1915 on comptait un total de 435 prostituées, la plupart avait entre 23 et 28 ans, aucune moins de 20 ans, théoriquement. Dans le cas de la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle les âges oscillaient entre 20 et 40 ans. Ces chiffres viennent à démontrer que ce corps de métier avait obtenu certains «succès» comme collectif de travail, puisque à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle nous savons qu'ont existé des cas d'amendes à l'encontre de maîtresses pour avoir admis des pupilles de 13 et 14 ans, tel que nous pouvons

## Conclusions

Si en Espagne l'apparition du mouvement ouvrier a été tardive par rapport à le constater dans la mairie de Saint-Jacques-de-Compostelle entre 1886 et 1888. En 1911 certaines dames ont même été condamnées à la prison pour corruption de mineures<sup>18</sup>.

d'autres états européens en Galice, soit à l'intérieur de l'état espagnol, celui-ci a encore été postérieur. La tradition corporative y a été très importante et le développement industriel tardif, ce qui a ralenti l'apparition de la classe prolétaire. Ainsi, les premières protestations et mobilisations ont eu lieu dans les secteurs tra-

18. H. PERNAS OROZA y M. FERNÁNDEZ GONZÁLEZ, « Ejercicio y control de la prostitución en la Galicia urbana del primer tercio del siglo xx », *Studia Historica. Historia Contemporánea*, vols. 19-20, Universidad de Salamanca, 2001-2002, pp. 229-250, p. 235.

ditionnels et dans l'industrie issue du XVIII<sup>e</sup> siècle : industrie navale, industrie de la pêche et industrie agraire.

Le mouvement ouvrier est né vers 1870 grâce au climat de liberté instauré après le triomphe de la *Gloriosa* en 1868 où l'Arsenal de Ferrol devient le berceau du mouvement associatif. Mais le gouvernement conservateur de Cánovas qui a ouvert l'étape de la Restauration en a freiné l'évolution, même s'il est aussi vrai que cette concentration initiale dans le nord de la région a été importante pour la permanence du mouvement puisqu'il s'est développé en même temps que le tissu industriel évoluait vers une industrie moderne de la conserverie. Le succès initial des anarcho-syndicalistes de La Corogne a perdu son impulsion au fur et à mesure que s'approchait la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les 1<sup>er</sup> mai à partir de 1890 ont consolidé les socialistes comme groupe empreint d'une plus grande présence dans le tissu sociétaire des travailleurs. Même s'ils ne permettaient pas encore pas une forte cohésion du prolétariat, ils constituaient déjà des organismes pétris d'une conscience de classe qui surpassait celle de la profession. Avec l'approbation de la Loi d'Association en 1887 et le développement de l'industrie de la conserverie du poisson l'associationnisme ouvrier en Galice fut institutionnalisé.

Dans ce destin historique les femmes ont elles aussi été visibles : le lent remplacement du travail domestique et artisanal par celui de l'usine, quelque chose qui se heurtait à une certaine idée bourgeoise de la condition féminine, a provoqué un modèle de marché de travail séparé depuis le point de vue sexuelle et discriminatoire du point de vue de la rétribution. Malgré tout, la présence plus ou moins directe de ce collectif a été significative dans la naissance du mouvement ouvrier galicien. Ce qui est évident non seulement dans les manufactures de « condition féminine » par excellence, telle la Manufacture de Tabacs et les Industries de la conserverie de poisson, mais aussi dans l'associationnisme agraire et dans les régula-

tions rapportées à la prostitution. Ainsi, même si sur un second plan et avec une présence que l'on pourrait peut-être qualifier de « tardive », les femmes ont été présentes et ont participé lors de moments ponctuels à l'éclosion du mouvement ouvrier en Galice.

## Dock workers' strike and the female activism (Genoa, 1955)

Marco Caligari\*

### Introduction

After WWII, a specific kind of dockworkers cooperative, *Compagnie Lavoratori Portuali*<sup>1</sup>, assumed the responsibility of controlling “hiring hall”, which was the place where everyday personnel selection was conducted. In this period, the *Compagnie Lavoratori Portuali* were closely tied to the CGIL, the left wing trade union. There were primarily three kinds of dock workers in Genoa, who worked in the: 1) commercial sector, 2) coal transport and 3) ship repair. The period of unrest started with the third group, yet immediately dockworkers

1. In Italy the *Compagnie Lavoratori Portuali* were guild-like organizations, endowed with the exclusive right to conduct cargo handling operations under the Ministerial Decree (no. 166/728, 1929) and Marine Code of 1942. After WWII *Compagnie Lavoratori Portuali* become the workers cooperative. Their leaders were left wing and closely tied to the Confederazione Generale Italiana dei Lavoratori (CGIL).

\* University of Venice

from all three sectors went on strike.

Dockworkers halted ship repair for one hundred and twenty days to protest the new law proposed by *Consorzio Autonomo al Porto*<sup>2</sup> (CAP), and the National Government in 1954. They held their strike from January 20<sup>th</sup> to May 18<sup>th</sup> 1955.

The central issues of the strike were the control of hiring hall, the right to organize political activity, and discrimination within job activities. The “Port Authority” tried to control the “recruitment hall”<sup>3</sup> and, at the same time, the National Government sought to limited political activities at the Genoa waterfront. In 20<sup>th</sup> January 1955, CAP clerical workers went to the “recruitment hall” in an attempt to replace of worker-cooperative leaders in the daily recruitment activities<sup>4</sup>. This action provoked the dock

2. The *Consorzio Autonomo al Porto* was a State department which controlled the dock area, trade and work process from 1903 to 1994.

3. The nature of “recruitment halls” in Genoa is very similar to that of San Francisco, see David Wellman, *The Union make us strong*, Radical Unionism in San Francisco waterfront, New York and London: Cambridge University Press, 1995. Herb Mills e D. Wellman, *Contractually sanctioned job action and workers' control: The case of San Francisco Longshoremen*, Labour History, Volume 28, (2), 1987, (167-195).

4. CGIL and the workers cooperative declared that they wanted a democratic daily personal selection conducted by the *Compagnie Portuali*. *Nel cinquantenario della fondazione della Compagnia. I problemi del collocamento operaio al II° Convegno promosso dalla Com-*

workers, who decided to occupy “recruitment call”<sup>5</sup>. The dockworkers struck for the first time at 1954 December 20<sup>th</sup>. In January 1955 the unrest grew, while the turmoil finally concluded in the second part of May when the dockworkers trade union accepted an agreement with the Port Authority<sup>6</sup>.

The Genoa CGIL declared that the Port Authority reform would create “slave-like conditions, a process of casualization of laborers and a cut in wages”<sup>7</sup>. In public discourse, the strikers were represented as an obstacle “free market” rules<sup>8</sup>.

Dock workers were divided into permanent or casual laborers. In this period relationships with families and neighbors become tighter than before. Women and different kinds of solidarity networks helped the dock workers strike for long period and therefore obtain a better agreement, as well as the cancellation of the Marine Minister’s decree<sup>9</sup>.

### Methodological approach

Solidarity letters sent to the strikers, “women committee”, notes, and letters written by dockworkers’ wives are the primary sources used to analyze different subjectivities and the nature of gender relationships in this context. Reports from the trade union, the Genoa Po-

---

*pagnia R. I.*, Il Porto, Rivista della Filp, lavoratori portuali genovesi”, November 1958.

5. P. Arvati, P. Rugafiori, *Storia della Camera del lavoro di Genova. Dalla Resistenza al luglio '60*, EDS, p. 263.

6. Elisabetta Tonizzi writes that in the first half of XX century, control of the labor market was the central issue to cause the many strikes in port cities. M. Tonizzi, “Traffici e strutture del porto di Genova (1815-1950)”, *Miscellanea storica ligure*, nn.1-2, Genova 1985, pp. 115 -125; M. Tonizzi, *Merci, strutture e lavoro nel porto di Genova tra '800 e '900*, F. Angeli, 2000, Milano, pp. 143 – 160.

7. Historical archive “Centro Ligure di Storia Sociale” (HACeLStSoc), Fondo Camera del Lavoro di Genova, B. Misc. 36, poster of “CGIL of Genoa” title: “Two hours of work to aid the dock workers struggle”.

8. Historical archive Compagnia Unica Lavoratori Merci Varie (HACULMV), CULMV, Relazione di bilancio 1954, p. 17.

9. Gino Boliolo, *Sindacato camalli: organizzazione del lavoro e dei lavoratori portuali a Savona e in Italia*, FILT-CGIL, Savona 1994, p. 48.

lice, Port Authority meeting and newspaper articles are used to describe events.

### Theoretical approach

Marcel van der Linden wrote that «Global Labor History focuses on the transnational study of labor relations (...) that involve not only the individual worker, but also his or her family where applicable. *Gender relations* play an important part both within the family and in labor individual family members»<sup>10</sup>. He invites us to not analyze unpaid housewives and working class activities as separate entities<sup>11</sup>. Furthermore, we will look at “subalterns as human beings who participate in families, kinship systems and many other social and cultural networks”<sup>12</sup>. Regarding strikers, van der Linden underlines the importance of “*auxiliaries*”: groups of non-strikers that provide strikers with moral and material support. In particular, he addresses different cases where female activism helped male strikers<sup>13</sup>.

Furthermore, Colin Davis<sup>14</sup> and Miriam Dossal Pajwani<sup>15</sup> discuss the important relationships between the jobsite and homes in dockworker history.

### The “Female relatives of dock workers committee”

After the turmoil started January 20<sup>th</sup>, on February 13<sup>th</sup> strikers stated that their moral was high, because various worker and cultural associations had declared their solidarity with the

10. Marcel Van Der Linden, *Workers of the World, Essays toward a Global Labor History*, Brill, Leiden-Boston 2008, p. 6.

11. Ibidem, p. 28.

12. Ibidem, p. 36.

13. Ibidem, pp. 195-196.

14. Colin J. Davis, Formation and reproduction of dockers, as an occupational group, in Sam Davies, *Dock Workers*, in *Dock workers, Comparative International History of Dock Labor, c. 1790s-1970s*, Ashgate, Edinburgh 2000. Colin J. Davis, *Waterfront Revolts. New York and London Dockworkers, 1946-61*, Illinois University press, Chicago 2003.

15. Miriam Dossal Pajwani, Space as determinant: neighborhoods, clubs and other strategies of survival, in S. Davies, (et alter), *Dock workers*, cit., p. 747.

dockers' struggle. For example, in some factories, women workers had organized sympathetic strikes with the Genoa workers<sup>16</sup>. Some weeks into the strike, the "female relatives committee of the dock workers" was founded, where wives, sisters and mothers participated. They arranged "six general meetings and thirty-two demonstrations" in four months that supported strikers both morally and materially. In May a female network was established, the "female commission inside CGIL" in which wives of different kind of workers (peasants, train workers, DUCATI factories workers<sup>17</sup>). Some women from Bologna traveled to Genoa to show solidarity and participate in public meetings<sup>18</sup>.

Trade unionist indicated that the dockers' wives solidarity was very important, as in other fields. A trade unionist confirmed:

Without the *moral support* of wives and mothers, the workers struggles couldn't reach their goal. On other hand, dear women, your actions are innovative, in that you didn't only give *comprehension*<sup>19</sup>.

During the strike period, Genovese merchants declared that the workers had economic problems and bought less fish, meat and milk<sup>20</sup>. Newspapers articles narrated the material difficulty of strikers. On other hand, trade unionists showed their strength as they built efficient solidarity networks<sup>21</sup>.

.....  
16. *Ferma risposta dei lavoratori all'isterismo dei grandi industriali*, "L'Unità", 13th February 1955.

17. AsCeLStSoc, Fondo CGIL, Box 35, Letter from CGIL female commission of Bologna to Genoa CGIL female commission of Genoa, 1955 23th May.

18. AsCeLStSoc, Fondo CGIL, Box 35, Letter from Genoa CGIL's female commission to CGIL female commission of Bologna, 1955 25th May.

19. AsCeLStSoc, Fondo CGIL, Box 35, Public discourse of Novella, National segreteria della CGIL.

20. *Un comitato d'iniziativa fra gli esercenti della zona del porto*, "L'Unità", 9th February 1955

21. Stefano Marollo, *Fotocronaca di una lotta*, 20 gennaio – 23 maggio 1955, 123 giorni contro la libera scelta di Scelba e Tambroni, Erga Edizioni.

## Material Solidarity

In general, the "female relatives of dock workers committee" was at the center of a solidarity network that helped male strikers. In particular, some families helped other strikers' children during the period of turmoil.

Female activism received economic help from peasants, mutual association, nursery schools, bakers and others<sup>22</sup>. Strikers and their "female relatives" traveled to North Italian cities for demonstrations and public meetings. They also received money and foodstuff from other people or workers<sup>23</sup>. Housewives traveled around to other Ligurian cities to collect solidarity money that was needed to pay rent and bills<sup>24</sup>.

In Tuscany, for example, the Italian women association (UDI) conducted public meetings with Genovese dockers' wives, female factories workers and antifascist partisan. At the same time, they asked other women, or housewives, to bring food for strikers' families<sup>25</sup>.

On one level, different kinds of "mutual association" of Genoa fed the children of dock workers families. Furthermore, in other cities, women provided hospitality for thirty strikers' children. These children passed the morning in nursery schools and the night in female activists' houses. In this manner the children had a short holiday<sup>26</sup>. On another level, wives and sisters started to work outside the home to earn actual wages.

## New rules

The changing gender rules were reflected in: a)

.....  
22. AsCeLStSoc, Box Misc. 35, Fondo CGIL, Public discourse of Cini.

23. AsCeLStSoc., Fondo Camera del Lavoro di Genova, B. Misc. 36, Letter from CGIL of Pisa to National CGIL, 13/04/1955.

24. AsCeLStSoc, Box Misc. 35, Fondo CGIL, Public discourse of Cini.

25. Archivio Ligure, Fondo CGIL, Busta n. 35, Letter from Cesare Zenzanieri, CGIL of Massa Carrara to CGIL of Genoa, 24th May 1955.

26. AsCeLStSoc, Fondo CGIL, Busta n. 35, Letter from Gianna Beltramini (Savona female commission) to Genoa CGIL female commission, 30 th March 1955.



housewives who worked outside the house, b) women who became protagonists in the public struggle and c) in some cases, male strikers who took care of child-care activities.

a) Dockers' wives looked for employment in order to economically support their husbands' protest. In so doing, they challenged the social male-figure of the docker as the breadwinner. Maria Maddalena Rossi, a leader in the "women committee", explained that housewives started to work as washer women in house-cleaners, cook and in general care activities for other families<sup>27</sup>.

b) Trade unionist invited housewives to create networks with other women who were employed as factory workers and peasants, in order to promote the struggle for "social justice and bread". At the same time, they argued that the housewives' activism, in solidarity with their husbands, would provide an opportunity to obtain new rights for women in the Italian contest<sup>28</sup>. Housewives requested meetings with public Institutions and figures, such as the President of Genoa Port Authority and Minister of Labor.

Writing to the President of Republic the "female relatives of dock workers committee" stated:

We women, we have tried to talk with the public institutions (...) we started our struggle 40 days ago. We sought to highlight that they had developed political autonomy from the men during the period of unrest<sup>29</sup>.

One woman declared that the "majority of housewives decided to leave their own home for the first time, and followed the political example of female factory workers or the other kinds "political female associations".

c) Dock workers were typically breadwinner, but during struggle period some men had time

27. AsCeLStSoc, Box Misc. 35, Fondo CGIL, Public discourse of Maria Maddalena Rossi, women committee leader.

28. AsCeLStSoc, fondo CGIL, Public discourse of Novella, National CGIL.

29. AsCeLStSoc, Fondo CGIL, Box. 35, Letter from "female relatives of dock workers" to Luigi Einaudi, President of Italian Republic, 28<sup>th</sup> February 1955.

to stay with their children. One "female relatives committee" leaders explained this temporary shift:

I have witnessed some touching and sweet episodes, for example, husbands who cooked for or took care of their children, because the women were active in the "political committee". At the same time, housewives started to work as fish-sellers and men had to clean the house<sup>30</sup>.

## New gender relationships

After victorious period of struggle, CGIL declared that the "final victory" was in reach, thanks to active participation of dock workers' wives<sup>31</sup>. The primary historical sources and newspaper articles indicate that this strike changed gender relationships.

The "Female committee" leaders explained that this was the beginning of their awareness of their own power in the public dimension, and their skill in managing political organizations. Consequently their men started to respect them. Rossi explains the effect of the docker strike on gender relationships:

In four months of struggle and bereavement, we obtain the satisfaction of having overthrown the male idea that a woman isn't capable of producing important impact. We are happy because now our husbands show their admiration and respect for our capability to built political association<sup>32</sup>.

The women's struggle was against ships owners, but they were also able to change the male mentality of the dock workers.

## CGIL, UDI and International background

The "female relatives of dock workers committee"

30. AsCeLStSoc, Box Misc. 35, Fondo CGIL, Public discourse of Cini, p. 2.

31. AsCeLStSoc, Box Misc. 35, Fondo CGIL, Public discourse of Novella.

32. AsCeLStSoc, Box Misc. 35, Public discourse of Maria Maddalena Rossi, women committee leader, p. 3.

tee” had a tight relationship with the “*Unione Donne Italiane*” (UDI). They arranged public demonstrations in collaboration with national women association (UDI) in different Italian cities, and collected money for the strike committee. UDI tried to describe the Genovese strike in a European contest. In particular, the Italian women tried to insert their struggle into the international contest against political discrimination<sup>33</sup>. In particular, Rossi explained: “At the international summit of “Mothers for Peace”, we will tell the story of our struggle in support of Genovese docker workers, and other workers in Milan, Turin”. UDI activists thought that the “Genoa model” was a noble example that they could share with other female associations on a global and international level.

## In Conclusion

In Genoa, the dockers could strike for one hundred and twenty days because the “women’s committee” arranged a network of material solidarity, in order to feed the children and pay rent. But in practice, the housewives’ activism also represented an important innovation. The women stepped outside the care-realm of chickens and children for two reasons. In one respect, they had to work to make money. In the other, they attended public meetings and demonstrations against ship owners and local Institutions. Consequently, men changed their consideration of their wives and sisters. Genovese dockers also received solidarity from foreign trade unions, and their actions effected global maritime commerce.

.....  
33. Idem.



## Hombres, mujeres y niños en las huelgas del sector vidriero en España (1870-1923)<sup>1</sup>

Jordi Ibarz Gelabert

### 1. Introducción

La industria vidriera en España ha sido definida como parte de aquellos sectores no líderes (Nadal, 2003, 155). A pesar de su importancia económica no ha jugado históricamente un papel estratégico en el desarrollo industrial español y, en consecuencia, la conflictividad huelguística producida en el vidrio ha recibido poca atención. No obstante, fue un sector en transformación durante el período considerado donde las huelgas se sucedieron año tras otro, en especial después de 1900. Estos conflictos fueron protagonizados por actores distintos. El objetivo de esta comunicación es analizar dicha conflictividad huelguística en función de sus distintos protagonistas. Elaboraremos una periodificación de esta conflicti-

1. Este trabajo forma parte del proyecto de investigación del Ministerio de Ciencia e Innovación “La reconstrucción de la actividad económica en la Cataluña Contemporánea: Trabajo, demografía y economías familiares” HAR2011-26951

vidad a partir de la frecuencia y la tipología de las huelgas. Esto nos mostrará la existencia de numerosas iniciativas huelguísticas protagonizadas por mujeres y otras por niños y jóvenes que actuaron de forma autónoma a la organización sindical. En definitiva, se hará evidente la conflictiva relación mantenida entre estos actores sociales y las fuertes estructuras sindicales del sector.

La principal fuente utilizada en la investigación ha sido hemerográfica. A partir del potente instrumento que constituyen las colecciones digitales de prensa histórica hemos elaborado una base de datos con cerca de 2000 registros referidos al sector vidriero. Este material ha permitido construir la serie y el relato de las huelgas producidas en el sector entre 1870 y 1923. Estas fuentes han sido completadas con material de archivo y con fuentes secundarias, en especial con las publicaciones oficiales de la administración referidas a huelgas y con diversas monografías locales.

La etapa considerada abarca dos períodos de la historia de España, el Sexenio Democrático de 1868 a 1874 y la Restauración a partir de 1875. El primero de estos períodos significó un punto y aparte respecto el régimen autoritario anterior. Se establecieron nuevos derechos ciudadanos como el sufragio masculino y unas mínimas garantías democráticas como

la libertad de expresión, de prensa, de reunión y de asociación. Esto facilitó la aparición de formas de protesta como las huelgas que hasta el momento estaban absolutamente limitadas. La Restauración significó el retorno de la monarquía borbónica y con ella el ejercicio de un cierto conservadurismo político. No obstante, a partir del cambio de siglo el sistema fue experimentando un cierto desgaste y aparecieron nuevas condiciones para la protesta social. Se abrió un período de gran inestabilidad política, con momentos en los que era posible la acción sindical seguidos por otros en los que se suspendían las garantías constitucionales. Cambios de gobiernos, huelgas generales revolucionarias y estados de excepción, levantamientos populares y la represión que los sucedía caracterizaron esta etapa. Esta inestabilidad terminó en septiembre de 1923 con la instauración de la Dictadura del general Primo de Rivera.

## 2. La fabricación del vidrio en España

Las primeras fábricas de vidrio se habían instalado durante el siglo XIX próximas a los insumos necesarios para la producción. Los hornos se construían cerca de los depósitos de arena y de las otras materias primas utilizadas para la elaboración del vidrio, lo que incluía el material necesario para la construcción de crisoles con arcilla refractaria, así como de fuentes de energía, primero de bosques de leña y más tarde de carbón (Ballbé, 1994). Hasta finales del siglo XIX, a pesar de darse una cierta especialización en función de los conocimientos de los operarios y empresarios de cada fábrica o taller, cada industria podía producir todo tipo de productos de vidrio: plano, hueco o de cristal (Hero, 1947).

España responde a un modelo de la evolución del sector vidriero similar al producido en Estados Unidos y en otros países europeos. Hacia 1890 se inició la reestructuración del sector, con la introducción de procesos semiautomáticos en la producción (Martínez Carrión, 2000, 40). La aparición de nuevas empresas

con moderna tecnología en la fabricación del vidrio plano se debió a la aparición de capital extranjero y comportó la desaparición o adaptación de aquellas empresas que combinaban todo tipo de producción. Muchas empresas abandonaron la producción de vidrio plano para dedicarse a sus otras especialidades, las botellas y el cristal (Martínez Carrión, 2002, 59; Sierra, 1993, 77). Este proceso fue acompañado de una concentración en la producción, que significó a su vez una especialización geográfica. Así, el norte de España se especializó en la fabricación de vidrio plano, mientras que Cataluña se concentró en la fabricación de botellas y cristal (Nadal, 2003, 174). Se desplazaron las fábricas hasta situarse cerca de los lugares de consumo del producto, con fábricas de botellas en Asturias, donde se embotellaba agua y sidra, en Jerez donde se embotellaban bebidas alcohólicas, o Cataluña donde existía una demanda importante de productos de vidrio de todo tipo.

Las fábricas de vidrio plano y más adelante las de fabricación de botellas aumentaron su escala de producción y dieron paso a una estructura empresarial potente, con muy pocas firmas dominadas por grandes capitales. Buena parte de estos capitales estaban relacionados con la industria belga y francesa del vidrio. En cambio, en el cristal había más empresas, eran más pequeñas y el subsector presentaba una estructura más atomizada. Todo esto se correspondía con un nivel de desarrollo tecnológico distinto para cada uno de estos subsectores.

Todas estas innovaciones se dieron en un contexto de crisis crónica en el sector solo aligerado en períodos muy cortos, como durante la Primera Guerra Mundial, cuando la producción europea quedó paralizada. Las dificultades para la industria del vidrio español crecieron desde principios del siglo XX. La competencia extranjera y, sobre todo, una relativamente baja demanda del mercado español causaron periódicas crisis de sobreproducción. Para afrontar esa situación, las

empresas optaron por la creación de grandes trusts. Constituyeron en 1906 la Agrupación Vidriera Española en la fabricación del vidrio plano (Martínez Carrión, 2002, 78) (Sierra, 1993, 78) y en 1908 la Unión Vidriera Española de fabricantes de vidrio hueco (Sierra, 1993, 78-79). Estos trusts cerraron algunas fábricas para aumentar el precio de sus productos y limitar la competencia. En el vidrio plano se cerraron 5 de las 9 empresas que formaban el trust (La Vanguardia 14/04/1906). En el vidrio hueco cerraron o fueron vendidas 4 de las 10 empresas que lo constituían (Cuchillo, 1948, 270). En la fabricación de botellas el sector estaba formado por unas pocas grandes empresas que abarcaban a casi todo el mercado y que en la práctica se ponían de acuerdo para cooperar en caso de que una de ellas se viera amenazada por una huelga.

He considerado en este estudio, además de las empresas de fabricación del vidrio, a otras que no siempre son incluidas en el mismo sector. Las empresas de fabricación de perlas artificiales, situadas básicamente en Mallorca y también con las empresas de fabricación de bombillas eléctricas, radicadas principalmente en Cataluña y Madrid. Estos eran sectores de nueva creación, en las que el vidrio era uno de los inputs principales en su proceso productivo, con empresas de una dimensión media y donde la mano de obra era básicamente femenina. En general, las trabajadoras de estos subsectores actuaron en el ámbito laboral junto al resto del sector del vidrio, por ello resulta conveniente considerarlas en este análisis.

### 3. La mano de obra en el sector vidriero.

La mano de obra en la fabricación del vidrio era básicamente masculina. En este sector trabajaban principalmente hombres y, en todo caso, niños y jóvenes. Los hornos constituían el núcleo central en el proceso de fabricación y fueron definidos como unos espacios exclusivamente masculinos donde se realizaban las tareas de fusión y soplado del vidrio. Esta

parte del proceso de fabricación era realizada en la llamada “plaza de trabajo” que normalmente estaba formada por dos operarios y tres aprendices. Las categorías existentes en el procedimiento de elaboración del vidrio eran numerosas y variadas, dependientes del producto elaborado: crisoleros, molineros, fundidores, sacadores, cubridores, patroneros, maquinistas, refinadores, sopladores, prensadores, hiladores, botelleros, talladores, pulidores, decoradores, grabadores, estiradores, cortadores, pinches, aprendices y muchos otros (Boletín Oficial del Estado 29/09/1946). No obstante, podemos realizar una distinción entre dos grupos principales: vidrieros y similares.

Los vidrieros conocían la mayoría de los secretos del oficio y jugaban un papel central en el proceso productivo. Se dedicaban a las tareas de soplado del vidrio o al fundido del material. Durante muchos años fueron los únicos trabajadores organizados sindicalmente y consiguieron mantener el control del proceso de trabajo durante el siglo XIX. Su trabajo estaba muy bien retribuido. En especial en el soplado del vidrio estos trabajadores guardaban celosamente el secreto de sus conocimientos y, en España, muchos de ellos eran de origen extranjero: belgas, franceses, alemanes o italianos. La industria española dependía enormemente de esta mano de obra exterior que cargaba los costes de producción hasta amenazar a menudo la continuidad de las empresas (Martínez Carrión, 2002, 300). La incipiente mecanización de los procesos productivos hacia finales del siglo XIX amenazó su posición.

El otro grupo importante era el de los similares vidrieros. Podemos definir a estos por defecto, como los trabajadores que no realizaban tareas en el fundido y soplado del vidrio. Eran los que trabajaban en las nuevas industrias de fabricación mecánica de botellas, o los que lo hacían en tareas definidas como auxiliares, al margen del núcleo central de la producción. Marginados al menos hasta 1917 del sindica-

lismo organizado por los vidrieros, en algunos casos tenían organizaciones propias y a pesar de sus solicitudes no habían sido aceptados en las federaciones estatales organizadas por estos (Solidaridad Obrera 21/11/1918).

El trabajo de los niños se asoció en el siglo XIX al aprendizaje del proceso de elaboración del vidrio y se realizaba codo a codo con el de los hombres en los hornos. La mecanización de la industria del vidrio en España modificó el proceso de trabajo y el papel del trabajo infantil en el mismo. La evolución del trabajo infantil masculino en la industria vidriera ha estado claramente trazado por Ken Fones-Wolf (Fones Wolf, 2009) para la industria americana y ha establecido un modelo aplicable también al caso español. Así, coincidiendo con la fase pre industrial, la mano de obra era escasa y los niños eran ocupados como aprendices de un oficio prestigioso y bien retribuido. A finales del siglo XIX aparecieron los hornos continuos y se especializó la producción. En el vidrio plano trabajaron pocos niños y prácticamente ninguna mujer. Según Fones Wolf eran tareas para las que se requería mucha fuerza. En las fábricas de botellas, que también incrementaron su escala, los equipos de trabajo estaban cada vez más alejados de los hornos y requerían de más ayuda auxiliar. El maltrato infantil se convirtió en norma y progresivamente se incorporaron a estas tareas niños sin ninguna relación de parentesco con los sopladores.

A pesar de estar duramente enfrentados por otros motivos, los empresarios y trabajadores del sector estaban de acuerdo en el mantenimiento del trabajo infantil. La existencia de un sistema de retribución que establecía el pago a los menores por parte de los sopladores y no directamente por los empresarios estaba en la raíz de estos intereses comunes (Flannery, 2009). La introducción, en 1900, de leyes sobre el trabajo infantil en España puso de manifiesto estas mismas circunstancias. En 1910, tanto trabajadores como empresarios del sector solicitaron una excepción legal en esta industria para que pudieran trabajar en

ella niños de 11 años, utilizando el argumento de “que, de lo contrario, la industria se arruinaría” (El Vidrio 01/10/1916; 01/05/1917).

Es difícil establecer con exactitud la importancia del trabajo infantil. La legislación consideraba como niños a los menores de 14 años. A pesar de las prohibiciones, en el vidrio trabajaban menores de esta edad en el trabajo nocturno y durante jornadas más largas de las legisladas. Por los inspectores del trabajo podemos establecer que estaban excluidos de las fábricas de vidrio plano, pero en lugares como Cataluña hasta los años 20 el trabajo de los menores de 14 años era al menos el 6,3%, y el de los menores de 16 del 17,5 %. A partir de la legislación reguladora del trabajo infantil en 1900, empezó una progresiva sustitución de menores de 14 años por trabajadores de entre 14 y 16 años. No obstante, las evidencias anteriores y las protestas por la existencia de trabajo infantil muestran claramente su persistencia.

Aún más difícil resulta determinar las edades de los participantes en uno u otro conflicto. En la prensa aparecen como chicos, niños, muchachos, aprendices, gamenes y con otros nombres. Todos los niños eran aprendices, pero había aprendices de más de 14 años. No podemos distinguir mediante las fuentes hemerográficas utilizadas las edades de quienes participan en las protestas. No obstante, si podemos distinguir a ese grupo, el de los aprendices, del resto de los trabajadores del sector, porque así eran señalados en los periódicos cuando se habla de sus acciones. Las mujeres jugaron un papel limitado en la industria del vidrio en España. No hay constancia de trabajo femenino en la fabricación de vidrio plano. Por su parte en las botellas y en el cristal no superaron el 12% de la fuerza de trabajo. Como en otras partes, las mujeres trabajaron, básicamente, en la decoración del cristal, en el revestimiento de botellas (Marianelli, 1983, 108-109), en las selección de vidrio roto, o en tareas de acabado del producto, embalaje y otros similares (Young, 2007, 6; Shope, 2007).

Todas estas tareas estaban alejadas tanto física como simbólicamente de los hornos. No existe una tendencia clara en la evolución del trabajo femenino en el vidrio. Alguno de los primeros análisis sobre el sector asoció mecanización con el aumento del trabajo femenino (Scott, 1980, 200), pero las pautas no son tan claras como en el caso del trabajo infantil. Encontramos más presencia femenina en la fabricación de objetos de cristal, con un aumento de las mujeres al mecanizarse la producción, menor presencia en la fabricación de botellas y prácticamente nula en el vidrio plano (Fones Wolf 2007, 10, 15, 22; Fones Wolf, 2004, 306). Existía algún proceso productivo, como la fabricación de perlas donde la presencia de mujeres era prácticamente absoluta (Marianelli, 1983, 108) y también en la fabricación de bombillas eléctricas donde era mayoritaria.



#### 4. Las huelgas en el sector vidriero, una periodificación

He podido documentar la existencia de unas 120 huelgas mantenidas en el sector vidriero entre 1870 y 1923. Esto permite mejorar la información obtenida mediante fuentes oficiales. Según los datos del Instituto de Reformas Sociales, el organismo de la administración encargado de elaborar la estadística de las huelgas, entre 1905 y 1920 se produjeron unas 33 huelgas en este sector, incluidas aquellas de las que tenían conocimiento de su existen-

cia pero de las que no habían obtenido datos concretos (Instituto de Reformas Sociales. (1905-1920). Estadística de las huelgas). Nosotros hemos obtenido información, para ese período de 77 huelgas, más del doble de lo indicado por los datos oficiales.

La periodificación realizada a partir de estos datos considera tres grandes etapas. En una primera fase, entre 1870 y 1900, las huelgas son muy escasas, con solo 8 huelgas durante 30 años. A partir de 1901 el fenómeno va creciendo progresivamente, con independencia de que puedan distinguirse unos ciertos ciclos huelguísticos. He situado una segunda fase entre 1901 y 1915 que registra un promedio de 3,5 huelgas al año. En esta etapa, la mayor parte de las huelgas son de carácter local y afectan normalmente a tan solo una fábrica. Finalmente considero una tercera etapa entre 1916 y 1923 cuando aumenta el número de huelgas hasta un 7,5 anual, con unos conflictos huelguísticos mucho más largos y generales. No he considerado con detalle la duración y las horas empleadas en estas huelgas, no obstante, mis propias evidencias o estudios parciales indican que fueron conflictos mucho más largos y generales. En Barcelona se pasó de los 2.270 días de huelga en el sector en 1914, a los 69.630 en 1921 y los 183.150 de 1923 (Martin, 1988, 114). El recurso a las huelgas generales en el sector del vidrio en esta última etapa, con conflictos de meses de duración, explican estas cifras.

	1870-1900	1901-1915	1916-1923	Total
Vidrieros y similares	8	42	47	97
Mujeres	0	4	7	11
Aprendices	0	6	9	15
	8	52	63	123

Fuentes: Ver texto, elaboración propia.

La mayoría de estas huelgas están protagonizadas por vidrieros y similares, que aproximadamente participaron en un 80% del total. Estas huelgas tenían una duración mayor y



afectaban normalmente a la totalidad de la plantilla. Son huelgas de gran dureza, a menudo planificadas y preparadas con mucha antelación y de consecuencias a menudo dramáticas para los trabajadores participantes en las mismas.

Al lado de estas surgen conflictos planteados por otros protagonistas. Tenemos las huelgas de las mujeres y las realizadas por los aprendices del sector. Unas y otras, representan una proporción pequeña respecto el conjunto, pero resultan especialmente interesantes porque sirven para evidenciar la existencia de divergencias importantes en la actuación obrera. Las organizaciones sindicales eran organizaciones sexuadas que estaban integradas básicamente por hombres adultos. Otros grupos como las mujeres y los jóvenes y niños mantuvieron una actitud autónoma en la defensa de sus intereses, materializando sus huelgas al margen y a veces enfrentados a los sindicatos (Villar et al., 2011).

## 5. Las huelgas de vidrieros y similares.

Hasta final del siglo XIX los conflictos fueron protagonizados por una élite del trabajo que realizaba unas tareas definidas como muy especializadas y que acostumbraban a tener una remuneración relativamente alta. En esta primera etapa la conflictividad fue muy limitada respecto el número de huelgas registradas. Son conflictos donde participaban muy pocos obreros. Hay algún caso de huelgas de dos o tres personas (La Federación 28/01/1872). Se realizaban en hornos y fábricas donde los procedimientos de trabajo estaban poco mecanizados. Eran realizadas por trabajadores cualificados difícilmente sustituibles. Estos trabajadores practicaban una gran movilidad lo que les permitía marchar a otro lugar si las condiciones de trabajo no eran aceptables o si no tenían éxito en sus reclamaciones.

Con la entrada del siglo XX, las transformaciones en el sector se concretaron con fuerza y esto coincidió con incremento importante del número de huelgas. Estas huelgas se pro-

ducían normalmente en un solo centro de trabajo y por tanto tenían un marcado carácter local. No existió una coordinación importante entre los obreros del sector vidriero. El subsector más conflictivo en esta etapa fue el de la fabricación de botellas. En este ya se había iniciado su transformación pero en el mismo aún convivían formas automáticas de producción con otras en las que se mantenía el soplado realizado directamente por los trabajadores.

Durante esta segunda etapa, se recurría a la intermediación de las autoridades locales para solucionar las huelgas. A menudo se daba una relación estrecha entre los huelguistas y representantes de algún partido político. En general los vidrieros mantenían una buena relación con socialistas en el norte de España y con republicanos radicales en Cataluña.

La propia estructura productiva en la fabricación del vidrio dificultaba el éxito obrero en estas huelgas. Los empresarios llegaban a acuerdos entre sí, trasladaban los moldes de una empresa a otra y así una fábrica en huelga podía atender a sus pedidos. La creación de trust vidrieros en 1906 para el vidrio plano, y en 1908 para el vidrio hueco, dificultó aún más la acción obrera.

En estos años podemos ver la existencia de dos tipos de actuación, con huelgas organizadas y otras huelgas de trabajadores no sindicados. La mayoría de los conflictos acostumbraban a ser de corta duración y no afectaban más que a industrias aisladas. Era muy difícil coordinar a los trabajadores de distintas fábricas, situadas a centenares de kilómetros unas de otras, que debían enfrentarse ante lo que era, de hecho, una sola entidad empresarial.

Estas huelgas dejaron un rastro importante. La prensa obrera rememoraba la existencia de dichos fracasos, como algo a valorar y a reconsiderar en la actuación presente y futura. Así en 1916 se recordaban las huelgas de 1901, 1902, 1908 y 1910 (El Vidrio 01/02/1916; 25/11/1916). Los líderes obreros definieron nuevas estrategias para conseguir el éxito. La

creación de los diversos trust empresariales y la colaboración empresarial en caso de huelga, llevaron a estos trabajadores a la coordinación de las iniciativas huelguísticas. Esto dio paso a una última etapa, iniciada hacia 1916. En esta última etapa destacaron las huelgas de larga duración, prologándose durante meses y meses. Eran huelgas coordinadas a partir de la existencia de fuertes estructuras sindicales. El desarrollo de la Primera Guerra Mundial afectó con fuerza la conflictividad en el sector durante este último período. La inflación y el incremento del precio de los alimentos explican las iniciativas obreras destinadas a conseguir mejoras salariales. El contexto general de verdadera guerra social afectó también al sector del vidrio. Durante este tiempo se tendió a la realización de huelgas generales del sector vidriero. En 1916 tuvo lugar la huelga de la fabricación de botellas, que duró 6 meses y afectó a los trabajadores de Barcelona, Jerez de la Frontera y Gijón. Fue planteada por la recién reorganizada Federación Española de Vidrieros y Similares, y terminó con un fracaso. “No es una victoria pero si un triunfo” manifestó eufemísticamente la prensa obrera (El Vidrio 01/06/1916). En 1916 también se produjo la huelga de Cristalerías Españolas de Arijá, en el norte de España, dedicadas a la fabricación de vidrio plano y que duro dos meses. Los obreros huelguistas estaban en este caso afiliados a la UGT. Esta huelga responde al patrón de las huelgas realizadas en poblaciones aisladas por comunidades completamente dependientes de la fábrica y que se pudieron mantener con el apoyo de los vidrieros de otras localidades (Aramberri, 2010). La huelga en la fabricación de botellas se planteó de nuevo en verano de 1917, sin la participación entonces de los obreros asturianos. En 1919 el conflicto se extendió también a las fábricas de cristal. Esa huelga general del sector empezó en marzo de 1919 y terminó con el lock-out de la patronal vidriera mantenido de septiembre de 1919 a enero de 1920. Este lock-out anticiparía el realizado por la patronal

catalana, iniciado en noviembre de 1919 con motivo de la lucha por la implantación de la jornada de 8 horas (Gabriel, 1990). En 1923 un último gran conflicto general mantenido por los trabajadores del vidrio en Barcelona duró de marzo a agosto y acabó con el fracaso más estrepitoso.

En esta última fase huelguística se terminó con la unidad sindical de los obreros del vidrio. Una parte de estos marchó de la Federación Española de Vidrieros y Similares, vinculada al sindicato anarcosindicalista CNT, a los Sindicatos Libres, o a otros sindicatos independientes. Las agresiones, que no eran una novedad, se convirtieron en el acompañamiento habitual de los conflictos mantenidos entre 1916 y 1923. En las fábricas donde las opiniones sindicales divergían, las desavenencias se resolvían a tiros. Por ejemplo, en julio de 1920, en la fábrica Solé de Barcelona, se produjeron tres episodios consecutivos de enfrentamientos entre obreros con agresiones y disparos (ABC 21/07/1920, 24) (La Publicidad 24/07/1920, 3). Las huelgas se acompañaron de actos de sabotaje. Así sucedió en la fábrica Lligué de Barcelona donde se pasó de la rotura de vidrios (ABC 03/12/1920, 8), a la destrucción parcial de la fábrica, en un incendio provocado por la explosión de cartuchos de dinamita unos meses después (La Publicidad 27/04/1921, 3). Los atentados contra trabajadores, encargados y patronos vidrieros no fueron nada raro, alguno de ellos resultaron mortales.

## 6. Las huelgas de las mujeres

La practica totalidad de las huelgas en el sector del vidrio protagonizadas por mujeres se refieren a aquellos sectores donde estas eran una parte significativa o mayoritaria de la fuerza de trabajo. En 1903 y en 1910 se produjeron huelgas en las fábricas de perlas de Manacor, en Mallorca. La primera de estas, realizada por 75 de las 100 obreras que tenía entonces la fábrica, se realizó para reclamar el fin del sistema de trabajo a destajo y que el patrono reem-

plazara a aquellas trabajadoras encargadas de contar las perlas porque consideraban que les escamoteaban el trabajo (Sanso, 2009, 176). La huelga de 1910 la realizaron las obreras de una sección de la fábrica reclamando un incremento de jornal diario (Sanso, 2009, 176). En noviembre de 1917 se produjo una primera huelga en la fábrica de lámparas eléctricas de Mataró, donde trabajaban unos 125 hombres y 100 mujeres. La huelga era por la readmisión de unos obreros que habían sido despedidos y fue ganada (Instituto de Reformas Sociales. (1917) Estadística de las huelgas, 12). Esta fue la primera de una serie de huelgas planteadas en este sector, el de las bombillas, que se produjeron principalmente en 1918. En el caso de Mataró, el conflicto de 1917 dio lugar a la creación en enero de 1918 de un sindicato mixto, con la participación de hombres y mujeres. Esta agrupación en una sola organización de hombres y mujeres representó un precedente en el sector del vidrio, que hasta el momento había mantenido la organización de sindicatos diferentes para hombres y mujeres. De nuevo en abril de 1918 plantearon conjuntamente sus reivindicaciones los hombres y mujeres de esta fábrica. Las bases de trabajo presentadas comprendían reivindicaciones específicamente femeninas, como un incremento en la remuneración del trabajo a destajo, realizado habitualmente por mujeres, y también reclamaron la creación de «un botiquín para cuando un obrero sufra un desvanecimiento por la mala calidad del gas» (Solidaridad Obrera 26/04/1918). Los desvanecimientos se daban frecuentemente entre las sopletistas, mayoritariamente mujeres. El conflicto se cerró al mes siguiente después de que la dirección sindical desestimara alguna de las propuestas del empresario destinadas en especial a las mujeres como eran la creación de un economato y de una mutua medica que incluía la actuación de una comadróna (Solidaridad Obrera 26/04/1918). A partir de julio de ese 1918 se dieron una serie de huelgas en las empresas de fabricación de

bombillas de Barcelona. En estos conflictos, planteados en las más importantes empresas del sector, se evidencia la actuación autónoma de estas mujeres. Fueron huelgas convocadas sin participar las trabajadoras en ningún sindicato y ante la sorpresa de los trabajadores organizados. Sus reivindicaciones incluían incrementos salariales específicos para las mujeres. Tras recibir el apoyo formal de la CNT, las propuestas planteadas por las mujeres en la prensa obrera se supeditaron a la estrategia sindical de huelga general en la fabricación de bombillas, que terminó sin haber conseguido sus objetivos (Ibarz, 2007, 211).

En la fabricación de botellas y en el cristal la participación de las mujeres en las huelgas resultó menos destacada. No tenemos rastros de su actuación autónoma como si sucedió en los subsectores antes mencionados. En algunos casos sucedió que las mujeres de una fábrica participaran también en los conflictos generados en esta. Pero otros casos también pasó lo contrario, que fueran las mujeres las únicas que quedaban al margen de un determinado conflicto obrero. La única actuación específicamente femenina en estas fábricas de botellas o cristal, fue una huelga realizada en Sevilla durante 1913. Pero de esta huelga tan solo sabemos que fue realizada exclusivamente por mujeres que reclamaban la readmisión de unas obreras despedidas (Instituto de Reformas Sociales. (1913). Estadística de las huelgas, 14).

## 7. Las huelgas de los aprendices.

La existencia de una conflictividad específica de los niños y jóvenes, como sucedía en el caso de las mujeres, es un indicador de una cierta autonomía en su actuación. También señala la dificultad para cuadrar sus intereses con las reivindicaciones planteadas desde una organización sindical definida como de todos y todas, pero que en realidad respondía a los intereses del grupo que la dirigía. Este grupo era el de los trabajadores hombres y adultos, y en especial de aquellos ocupados en el so-

plado y el fundido del vidrio.

Se declararon de huelgas protagonizadas exclusivamente por niños o aprendices al menos en los años 1903, 1905, 1909, 1911, 1913, 1916, 1918, 1921, 1922, 1923, y fueron el 12% de todas las realizadas en el sector. La persistencia de este tipo de conflictos nos habla de una problemática no resuelta durante más de 20 años y de la existencia de intereses distintos y a menudo enfrentados entre los aprendices respecto sus compañeros adultos y a la vez respecto la organización sindical. Estas huelgas nunca involucraron a trabajadores de más de un centro de trabajo. Por eso eran muy distintas de las planteadas por los obreros vidrieros que, a menudo y durante el mismo período, participaron en huelgas generales de todo el sector. Esto muestra la dificultad de este colectivo, niños, jóvenes, aprendices, para vehicular sus problemas a través de una organización, capaz de coordinar su actuación en centros distintos. Algún intento de extender estos conflictos a otras fábricas pasaba por utilizar procedimientos poco sofisticados. Así un grupo de jóvenes operarios de una fábrica que habían conseguido una reducción en la jornada de trabajo, se dirigieron a otra fábrica cercana, lanzando piedras contra las ventanas por no haber accedido el empresario a conceder las condiciones de las que ellos disfrutaban (La Vanguardia 30/07/1911). Hacia el final del período, la prensa obrera realizó constantes llamadas a la “juventud vidriera” para que participara sindicalmente y defendiera sus derechos (El Vidrio 10/12/1921), considerando que eran los jóvenes quienes debían dar “impulso, sabía, visibilidad” a los sindicatos vidrieros (El Vidrio 19/08/1921). Pese a esto existen muestras de la disonancia entre las reivindicaciones de los aprendices y los sindicatos. En septiembre de 1921, los “muchachos calentadores” de una plaza de botellas se negaron a “calentar los hierros” si no conseguían una gratificación en el sueldo. Como esto faltaba a los acuerdos firmados por el sindicato, fue calificado por la organización

como una falta de disciplina que debía corregirse. (El Vidrio 09/09/1921, 3). La organización del aprendizaje en las fábricas mecánicas de botellas generó también algunos conflictos. Las propuestas sindicales trataban de evitar, recurriendo a argumentos de justicia social, el trabajo de menores en las máquinas de botellas. “Es verdad que hay muchos chicos que llevan algún tiempo en la fábrica, pero son tan niños y tan chiquitos que, a más de ser inhumano, es hasta vergonzoso que se pongan detrás de una máquina con la pretensión de hacer botellas” (El Vidrio 09/01/1922). Por ello el sindicato se negó a admitir a menores en las máquinas fijando un criterio de edad por el que no se podía ser maquinista si no se tenía 18 años, y 17 para poder empezar a practicar en las máquinas, “tiempo que necesitan los jóvenes, para adquirir la corpulencia y resistencia física necesaria y conveniente para su salud”. Esto nos sitúa de nuevo en el conflicto entre los aprendices y el resto de obreros, representados por la organización sindical (El Vidrio 09/01/1922).

Al final del período, parece que la organización sindical empezó a considerar las reivindicaciones de esos trabajadores. A principios de 1922 los aprendices de una fábrica en Hospitalet, Barcelona, solicitaron un aumento de sueldo. Al serles denegada la petición se declararon en huelga pero sus puestos fueron ocupados por sus compañeros de trabajo. Esto fue calificado por la prensa sindical como “un gesto de hombría de los aprendices” y “la traición de los hombres”. En el conflicto llegaron a participar pistoleros al servicio del empresario que los llevaron a la fábrica a punta de pistola, seleccionaron a los líderes, que entregaron a la policía, que los insultó y maltrató, consiguiendo finalizar con el conflicto (El Vidrio 20/03/1922). En este caso, al menos desde su prensa, el sindicato apoyó las reivindicaciones de los niños y jóvenes.

El trabajo infantil masculino jugaba un papel estratégico en la estructura salarial y también en la estructura de la producción. Una huelga

de aprendices podía paralizar toda una fábrica. Esto sucedió en 1909 cuando una huelga de 220 “muchachos” de la fábrica Vilella en Barcelona obligó al resto de obreros a cesar en su trabajo (La Vanguardia 24/06/1909). En este conflicto una comisión de huelguistas llegó a entrevistarse con el gobernador civil, pero finalmente después de más de tres semanas de huelga esta acabó “cuando más de la mitad de los revoltosos han vuelto al trabajo, obligados por sus familias” (El Eco de la Construcción 15/07/1909, 3). Las reivindicaciones de los aprendices pasaban normalmente por el incremento de salario que era el motivo principal de fricción, no solo con sus empresarios sino con sus propios compañeros. La retribución salarial de estos aprendices era asumida, total o parcialmente, por parte de los obreros más cualificados, los sopladores. Esto explica la coincidencia de intereses entre patronos y obreros para mantener el trabajo infantil. Las dificultades existentes para prescindir de estos menores fueron fruto de los intereses comunes de los empresarios y de los propios obreros vidrieros y las huelgas de aprendices nos muestran otras líneas de enfrentamiento además de las considerados habitualmente, como las de clase o de género.

## 8. Conclusiones

El relato y el análisis de las huelgas del sector del vidrio en España, muestra la existencia de modelos de actuación diferente en función de los distintos protagonistas de las mismas. Las huelgas más importantes del sector, por su frecuencia y su duración, fueron las realizadas por los obreros más especializados. Durante mucho tiempo los sopladores y fundidores de vidrio constituyeron el núcleo de la acción huelguística. Estos trabajadores, cuando la mecanización afectó su posición en el proceso de trabajo acabaron aceptando la colaboración y la participación en sus conflictos de los similares vidrieros. No obstante, mucho más difícil fue la actuación conjunta con las mujeres y los aprendices. Estos dos grupos protagonizaron

huelgas de forma autónoma al resto de trabajadores del sector. Sus huelgas fueron normalmente de dimensión local y de corta duración en comparación con las de los vidrieros. Se dieron allí donde tenían un papel estratégico en la producción, por ser la mayoría de la fuerza de trabajo como las mujeres en la fabricación de perlas o de bombillas, o por ser imprescindible su trabajo para el conjunto del proceso productivo como los aprendices. Estas iniciativas autónomas trataron de ser subordinadas por parte de los vidrieros y similares, es decir por los hombres adultos del sector del vidrio a sus propios intereses y actividad huelguística.

## Bibliografía

**Aramberri, J. (2010).** Vidrio: Arte, industria, sociedad. *Fabrikart*, (9), 16-31.

**Ballbè i Boada, M. (1994).** *Matadepera fins ara*. Matadepera: l'Ajuntament.

**Cuchillo, Claudio (1948):** “Del Vidrio y los Vidrieros” a Planell, Leopoldo *Vidrio. Historia, Tradición y Arte. Tomo I.* Barcelona, Tipografía Emporium SA.

**Flannery, J. L. (2009).** *The glass house boys of Pittsburgh :Law, technology, and child labor*. Pittsburgh, Pa.: University of Pittsburgh Press.

**Fones-Wolf, K. (2009).** Child labor in the american glass industry. In H. D. Hindman (Ed.), *The world of child labor: An historical and regional survey* (pp. 468-471) ME Sharpe Inc.

**Fones-Wolf, K. (2004).** Transatlantic craft migrations and transnational spaces: Belgian window glass workers in america, 1880–1920. *Labor History*, 45(3), 299-321.

**Fones-Wolf, K. (2007).** *Glass towns :Industry, labor and political economy in appalachia, 1890-1930s*. Urbana: University of Illinois Press.

Gabriel, P. (1990). Biografía de Joan Peiró. Una cronología. *Anthropos.Barcelona*, (114), 15-27.

**Hero Hernández, A. (1947).** *Fabricación y trabajo del vidrio :Composición y análisis de*

*los vidrios, elección y examen de materias primas...* Barcelona: Ossó

**Ibarz Gelabert, J. (2007).** «Con gesto viril»: Política sindical y trabajo femenino en la industria del vidrio de Barcelona (1884-1930). En C. Borderías Mondejar (Ed.), *Género y políticas del trabajo en la España contemporánea: 1836-1936* (pp. 191-225) Icaria : Universitat de Barcelona, Servei de Publicacions.

**Marianelli, A. (1983).** *Proletariato di fabbrica e organizzazione sindacale in Italia : Il caso dei lavoratori del vetro*. Milano: Franco Angeli.

**Martín Ramos, J. L. (1988).** Anàlisi del moviment vaguístic a Barcelona (1914-1923). *Recerques: Història, Economia i Cultura*, (20), 93-114. Retrieved from DIALNET database.

**Martínez Carrión, J. M. (2002).** La fábrica de cristal y vidrio de Santa Lucía (Cartagena) y el sector del vidrio español (1834-1908). *Boletín De La Sociedad Española De Cerámica y Vidrio*, 41(3), 293-304.

**Martínez Carrión, J. M. (2000).** Cartagena en la industria del vidrio español, 1834-1908. *Revista De Historia Industrial*, (18), 39-70. Retrieved from

**Nadal, Jordi (Dir.) (2003):** *Atlas de la industrialización de España, 1750-2000*, Barcelona, Crítica.

**Sansó Barceló, S. (2009).** *La indústria de les perles a Manacor (1902-2002)*. Palma de Mallorca: Govern de les Illes Balears.

**Scott, J. W. (1980).** *The glassworkers of Carmaux : French craftsmen and political action in a nineteenth-century city*. Cambridge Mass. etc.: Harvard University Press.

**Shope, D. (2007).** *Shattered Glass and Broken Dreams: Utilizing the Works of Michel De Certeau to Analyze Coping Mechanisms and Overt Forms of Resistance among Glass Workers in Huntington, West Virginia*,

**Sierra Alvarez, J. (1993).** *El complejo vidriero de Campoo (Cantabria), 1844-1928*. Santander: Cámara Oficial de Comercio, Industria y Navegación de Cantabria.

**Villar, C., Borrell, M., Enrech, C., Romero-Marín, J., & Ibarz, J. (2011).** Working women

and 'De-unionization': The struggles for autonomy '. *Transforming Gendered Well-being in Europe: The Impact of Social Movements*, , 51.

**Young, V. C. (2010).** " A little extra persuasion": Gender and craft unionism in West Virginia's glass industry, 1900–1950s. *West Virginia History: A Journal of Regional Studies*, 4(2), 35-58.



## La condition féminine au travail sous le Front populaire en France

Morgan Poggioli\*

Durant l'entre-deux-guerres, en France, le dispositif juridique de protection légale des femmes au travail s'appuie principalement sur la loi du 2 novembre 1892 régissant le travail des enfants, des filles et des femmes dans les établissements industriels. Limitant la journée de travail, obligeant au repos hebdomadaire et interdisant le travail de nuit, cette loi est élargie une première fois en 1903, avant de se voir complétée en 1909 et 1913 par l'introduction d'une période de « chômage légal » pour cause de maternité puis par son indemnisation. Après l'adoption de la journée de huit heures pour tous en 1919, l'ensemble participe à la construction juridique du « travailleur de sexe féminin »<sup>1</sup>. Notre communication se propose

1. F. FORTUNET, « La protection légale des femmes au travail ou le modèle d'un travailleur de sexe féminin », in : P. CHARLOT et E. GASPARINI (dir.), *Les femmes dans l'histoire du droit et des idées politiques*, Dijon, EUD,

\* Docteur en Histoire, Chercheur associé au Centre Georges Chevrier-Université de Bourgogne.

donc d'interroger le cas de la main d'œuvre féminine dans le cadre de l'application de la nouvelle législation sociale du Front populaire, adoptée après les grèves du printemps 1936. En effet, en dehors de l'élection des délégués-ouvriers où l'égalité hommes/femmes est reconnue, les autres mesures ignorent la plupart du temps la situation des ouvrières et maintiennent une inégalité entre les travailleurs des deux sexes. Nous présenterons donc un panorama de ces altérités sociales et tenterons d'apporter des éléments d'explication, en particulier en s'intéressant au rôle joué par les syndicats dans la conduite des négociations et dans leurs tentatives de réajustement.

### Limites de l'Accord Matignon

La syndicalisation des travailleuses qui intervient à la suite de l'Accord, et non en amont, est un premier élément d'explication des limites de la nouvelle législation. La dernière décennie d'asthénie syndicale concernant la question de la main-d'œuvre féminine en est un second ; la mise en retrait des femmes dans la conduite des grèves du printemps 1936, un troisième. Mais d'autres raisons doivent également être prises en compte. Aucune des délégations patronale et ouvrière, ni aucun représentant du Gouvernement n'aborde le cas

---

2008, p. 189-193.



des salariées dans le cadre des discussions à Matignon. Une seule femme, Martha Desrumaux, trésorière de l'UD du Nord, est présente dans la délégation syndicale mais son rôle reste secondaire puisqu'elle ne prend pas directement part aux négociations ni ne ratifie le texte final<sup>2</sup>. L'Accord Matignon signé le 7 juin 1936 n'apporte donc que de minimes améliorations aux conditions de travail des femmes ; améliorations qui ne peuvent en outre être considérées comme l'aboutissement d'une lutte spécifique des travailleuses puisqu'elles ont été écartées de la procédure d'élaboration de ces mêmes avancées<sup>3</sup>.

Le premier progrès, car il y en a tout de même, concerne l'instauration des délégués ouvriers où l'égalité est reconnue entre les travailleurs des deux sexes<sup>4</sup>. Les seuls critères retenus sont ceux de l'âge, de l'ancienneté pour l'électorat et celui de la nationalité pour l'éligibilité - la distinction sexuée n'ayant pas de pertinence dans le projet syndical présenté par la CGT qui s'est toujours refusée à organiser les femmes dans des structures différentes de celles des hommes (à l'inverse de la CFTC<sup>5</sup>). Les femmes peuvent donc élire et être élues comme déléguées, au sein de leur entreprise et ainsi affirmer leur citoyenneté sociale faute de l'obtenir sur le plan politique<sup>6</sup>. De même, mandatées par leur syndicat, elles peuvent, au même titre que les hommes, négocier les conventions collectives. Il est toutefois difficile de dire dans quelle mesure les travailleuses prennent part à cette refonte des relations professionnelles même s'il semble que leur par-

2. P. OUTTERYCK, *Martha Desrumaux, une femme du Nord*, Lille, Éditions Geai bleu, 2009.

3. L. MACHU, « La convention collective, fondatrice de nouveaux rapports sociaux et politiques », in : G. MORIN et G. RICHARD (dir.), *Les deux France du Front populaire*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 147-155.

4. M. PEYTAVIN, « Les femmes salariées : 1936, une nouvelle étape », in : D. GRASON, R. MOURIAUX, P. POCHET (dir.), *Eclats du Front populaire*, Paris, Syllepse, 2006, p. 183-186.

5. M. LAUNAY, *La CFTC, origines et développement (1919-1939)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986.

6. J. VIGREUX, *1936 et les années du Front populaire*, Montreuil, Culture Diffusion, 2006, p. 53.

ticipation soit réduite. Sur les vingt-trois-mille délégués CGT élus en mai 1937, la Confédération n'a pas spécifié le nombre de femmes. Parmi un corpus de cent-vingt-quatre syndicalistes, nous en avons identifié sept dont la plus connue est Rose Zehner, déléguée aux usines Citroën à Paris, immortalisée par Willy Ronis. Une seule certitude, dans les corps de métiers très féminisés comme le textile, l'alimentation ou les employés, les travailleuses ont réussi à s'imposer et à se faire élire<sup>7</sup>. C'est ce que nous permettent d'affirmer les sources, hélas trop éparses, que nous avons pu trouver.

À propos des conventions collectives, nous n'avons pas beaucoup plus d'indications sur les éventuelles négociatrices des quelques cinq mille conventions signées<sup>8</sup>. Nous sommes cependant amenés à penser qu'elles sont là encore minoritaires par rapport aux hommes, en nous appuyant sur l'exemple textile troyen d'abord<sup>9</sup> et ensuite sur leur faible représentation au Conseil national économique. En effet, sur la centaine de représentants de la CGT qui participent, au sein de cet organisme, à l'élaboration de la nouvelle politique sociale, on ne compte que trois femmes<sup>10</sup> contre deux représentantes de la CFTC<sup>11</sup>. Pour notre part, nous n'avons pu identifier que neuf militantes, parmi notre corpus, ayant participé à des négociations de conventions collectives.

Cette situation explique en partie que, dans les conventions signées à partir de 1936, on trouve peu de clauses spécifiquement attachées aux conditions particulières de travail des femmes. Dans les contrats qui en contiennent, il s'avère que ces insertions sont en fait motivées par des préoccupations hygiénistes plus que par

7. *La Vie ouvrière*, 26 novembre 1936 : « Les élections de délégués ».

8. F. MONIER, *Le Front Populaire*, Paris, La Découverte, 2002, p. 44.

9. H. HARDEN-CHENUT, *Les ouvrières de la République. Les bonnetières de Troyes sous la Troisième République*, Rennes, PUR, 2010, p. 376.

10. IHS CGT, CFD 97/8 : Liste des membres confédérés du Conseil national économique, 1937.

11. A. CHATRIOT, *La démocratie sociale à la française*, Paris, La Découverte, 2002, p. 186.

sensibilité aux arguments féministes. En ce sens, la condition des femmes au travail se retrouve réduite à sa plus simple expression, se limitant à l'introduction de dispositions relatives à l'hygiène et à la sécurité. Ainsi, dans les sucreries du Nord, le contrat collectif prévoit l'installation de chambres d'allaitement pour les usines occupant plus de 200 ouvrières<sup>12</sup>. Dans les Cuirs et Peaux, la convention nationale engage l'employeur à respecter les lois de protection du travail des femmes concernant la maternité et les travaux insalubres<sup>13</sup>. Mais dans la plupart des conventions, on retrouve simplement des dispositions générales comme l'installation de lavabos et (ou) de toilettes séparées pour les deux sexes qui relèvent, une nouvelle fois, d'un intérêt purement hygiéniste.

### Salaires féminins

Concernant les salaires, nous rentrons cette fois dans ce que Danielle Tartakowsky appelle les « points aveugles »<sup>14</sup> du Front populaire puisque l'Accord Matignon n'octroie pas l'égalité salariale hommes/femmes<sup>15</sup>. Les travailleuses bénéficient toutefois d'augmentations plus importantes que les hommes, du fait de leur position initialement basse dans l'échelle sociale. En effet, les plus fortes hausses de salaires consenties (15%) sont attribuées aux fractions les moins qualifiées, s'ajoutant à un relèvement préalable des salaires « anormalement bas » qui touchent principalement les femmes, les jeunes et les manœuvres. Ces augmentations accordées aux statuts les moins qualifiés, donc souvent les plus féminisés, pourraient signifier un début de prise de conscience. Or cette hypothèse se trouve invalidée par l'analyse des grilles salariales éta-

12. CARAN, F22/1696 : Convention collective pour les Sucrieries du Nord, 26 septembre 1936.

13. *Journal Officiel de la République Française*, 23 août 1938 : Convention collective nationale des Cuirs et Peaux.

14. D. TARTAKOWSKY et M. MARGAIRAZ, *L'avenir nous appartient*, Paris, Larousse, 2006, p. 187.

15. P. LATOUR, *Le 36 des femmes*, Pantin, Le temps des cerises, 2006, p. 18.

blies dans les conventions collectives.

À la signature de ces conventions, représentants syndicaux et patronaux s'accordent en effet à distinguer les ouvriers professionnels des catégories inférieures, avec des rapports salariaux pouvant aller du simple au double<sup>16</sup>. En outre, la distinction par le sexe est désormais légalisée et généralisée, même si cette différenciation existait déjà dans les conventions issues de la loi de 1919<sup>17</sup>. Dans la métallurgie de Saône-et-Loire par exemple, les ouvrières spécialisées gagnent 3,75 francs de l'heure contre 5,30 pour leurs homologues masculins (-30%)<sup>18</sup>. Dans les secteurs plus féminisés, comme les grands magasins parisiens, les employées, subissent les mêmes différences vis-à-vis de leurs homologues masculins<sup>19</sup>.

En plus de cet abattement salarial, la main-d'œuvre féminine est victime d'une segmentation accrue entre les différentes catégories professionnelles qui la composent. Dans la Chemiserie parisienne, il n'existe pas moins de treize barèmes féminins contre cinq pour les hommes. Cette division des fonctions n'a d'autre but que de réduire les payes allouées aux femmes tandis que les hommes bénéficient d'une certaine homogénéité salariale<sup>20</sup>. De plus, l'établissement des contrats peut conduire au déclassement de certaines catégories d'ouvrières d'industrie et (ou) au nivellement de leurs qualifications. C'est le cas pour la convention de la métallurgie parisienne<sup>21</sup>,

16. S. WEIL, *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard, 1964, p. 112.

17. S. SIROT, *La grève en France*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 242.

18. CARAN, F22/1633 : Bordereau des salaires dans la métallurgie de Chalon-sur-Saône et de Tournus, 17 mars 1939.

19. *La Vie ouvrière*, 25 février 1937 : « Avec les petites vendeuses des Uniprix ».

20. IHS CGT, CFD 97/8 : Barème des salaires annexé au contrat collectif de la Chemiserie-Lingerie parisienne, 5 février 1937.

21. C. OMNES, « Qualifications et classifications professionnelles dans la métallurgie parisienne, 1914-1936 », in : G. GAYOT et P. MINARD (dir.), *Les ouvriers qualifiés (XV<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles)*, Revue du Nord, Hors série n°15, 2001, p. 307-322.

stéphanoise<sup>22</sup> ou encore celle de la bonneterie troyenne<sup>23</sup>. Cette situation conduit à maintenir, tout en les réduisant, les inégalités et discriminations sexuées, que les syndicalistes de l'époque, majoritairement masculins, légitiment en signant ces contrats collectifs.

Le sexe des signataires des conventions est-il pour autant déterminant pour expliquer ces différences de salaires ? Si dans la Confection parisienne, où Georgette Bodineau conduit les négociations, les écarts de salaires tendent à disparaître<sup>24</sup>, dans le Vêtement du Rhône, toutes les conventions signées par Jeanne Chevenard depuis les années 1920 maintiennent une différence de l'ordre de 20%<sup>25</sup>. Dans la fabrication d'anches pour instruments de musique, alors que les femmes sont majoritaires au sein de la délégation syndicale qui négocie la convention parisienne, l'abattement des salaires féminins atteint 25%<sup>26</sup>. Les conventions signées par les syndicats féminins chrétiens présentent généralement les mêmes écarts salariaux nonobstant la défense du principe « À rendement égal, salaire égal »<sup>27</sup>. Aussi la présence de femmes dans les délégations syndicales n'est pas un critère suffisant pour statuer sur la question et rendre les hommes seuls responsables des inégalités salariales. C'est peut-être une volonté de lutte générale contre toutes les inégalités qui conduit

finalement à ce que les discriminations subies par les femmes au travail soient occultées. Comme l'expliquent les négociateurs CGT de la convention du textile de Troyes, leur priorité était l'uniformisation des tarifs à l'échelle de la ville et le relèvement des salaires les plus bas, mais la question de l'égalité salariale ne sera abordée ni par la délégation syndicale, ni par la patronale<sup>28</sup>.

### Tentatives de rééquilibrage

Faute de mesures de protection adaptées à la main-d'œuvre féminine tant au niveau légal que réglementaire, une partie des employeurs profite, par différents moyens, de cette catégorie salariée pour échapper à l'application de l'Accord Matignon et se soustraire à la législation<sup>29</sup>. Les ouvrières à domicile sont les principales victimes de ces manœuvres patronales puisque, exclues de l'application des conventions collectives et hors-champ des lois sociales, elles constituent la main-d'œuvre féminine la plus fragile. Les syndicats les plus féminisés réalisent donc très vite les carences du nouveau système<sup>30</sup>. Dès l'été 1936, le secrétaire général de l'Habillement Marcel Bonnet écrit au ministre du Travail pour demander l'extension de la nouvelle législation aux ouvrières à domicile, en vain, la loi ne s'appliquant qu'aux salariés travaillant « dans un établissement »<sup>31</sup>. La solution finalement trouvée, entre autre par le syndicat des tailleurs de Lille, de Boulogne-sur-Mer<sup>32</sup> et celui de la Chemiserie de Châteauroux, consiste à inscrire dans la convention collective un point visant à compenser l'absence de congés payés par

22. M. ZANCARINI-FOURNEL, « Collective agreements in France in the 1930s. Products, Territories, Scales : the Saint-Etienne Example », in: N. WHITESIDE et R. SALAIS (dir.), *Governance, industry and labour markets in Britain and France*, Londres, Routledge, 1998, p. 178-192.

23. H. HARDEN-CHENUT, *Les ouvrières de la République*, op. cit., p. 379.

24. M. REBÉRIOUX, « Le mouvement syndical et les femmes jusqu'au Front populaire », in : *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, Belin, 1999, p. 161-190.

25. IHS CGT, CFD 98/3 : Brochure « Le syndicat du vêtement du département du Rhône. Son but, ses réalisations, 20 années d'action syndicale », Lyon, Imprimerie nouvelle lyonnaise, 1936.

26. Convention collective de travail, Imprimerie des Syndicats, Paris, 33 rue Grange aux belles, 1937.

27. J. CHABOT, *Les débuts du syndicalisme féminin chrétien en France (1899-1944)*, Lyon, PUL, 2003, p. 175-180.

28. H. HARDEN-CHENUT, *Les ouvrières de la République*, op. cit., p. 377.

29. J.-C. FICHOU, « Le Front populaire et les conservateurs de sardines de Bretagne », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 111, n°1, 2004, p. 111-125.

30. *Le Peuple*, 30 mars 1937 : « L'exploitation des travailleurs à domicile ».

31. IHS CGT, CFD 98/3 : Lettre du ministre du Travail, Jean Baptiste Lebas, à Marcel Bonnet, secrétaire général de la fédération de l'Habillement, 3 novembre 1936.

32. IHS CGT, CFD 98/3 : Convention collective des tailleurs de Boulogne-sur-Mer, 11 août 1936.

une somme forfaitaire, correspondant à une augmentation salariale de l'ordre de 4% et de 20% environ pour les quarante heures. Mais ces contrats de travail qui permettent aux ouvrières à domicile de compenser les avantages acquis par leurs homologues en atelier restent rares.

Aussi, faute d'une généralisation sur le plan contractuel, ce procédé va être utilisé au niveau arbitral par la CGT. Le syndicat s'emploie désormais à déposer devant les commissions de conciliation et d'arbitrage, mises en place à partir de 1937, les cas de non-compensation ou de non-respect de la loi afin d'obtenir un dédommagement numéraire au titre de la semaine de 40 heures ou (et) des congés payés<sup>33</sup>. La CGT parvient même, dans certains cas, à faire reconnaître la spécificité des conditions du travail à domicile en obtenant des augmentations supplémentaires pour ces travailleuses, dans le but de couvrir les frais inhérents à ce type de production qui, en usine, sont à la charge de l'employeur<sup>34</sup>. Cette juridicisation de la conflictualité du travail donne alors souvent raison à la partie ouvrière et permet finalement une application de l'Accord Matignon, certes modulée et retardée, mais effective.

Les succès remportés sur le plan arbitral encouragent la CGT à renforcer l'action en ce domaine<sup>35</sup>. En octobre 1938, les fédérations des Cuirs et Peaux, du Textile, du Bois, du Bijou, du Papier-Carton, des Métaux et de l'Habillement, soutenues par le Bureau confédéral, constituent le Cartel de défense des travailleurs et travailleuses à domicile. L'avènement d'une telle structure, passant par un effort de recrutement en direction de ces ouvrières et par l'élaboration d'une plateforme revendica-

33. CARAN, F22 1360 à 1458 : Décisions arbitrales et surarbitrales par département.

34. IHS CGT, CFD 97/34 : Sentences arbitrales concernant les conflits des galochières de Laventie avec leurs employeurs, 16 mars 1938 et des industries du parapluie parisien, 8 novembre 1937.

35. L. MACHU, « Négociations et conflits », in : X. Vigna, J. Vigreux et S. Wolikow (dir.), *Le Pain, la Paix, la Liberté*, Paris, La Dispute, 2006, p. 83-101.

tive spécifique, fait montre de premiers succès. Le Cartel parvient à établir des conventions accordant aux travailleuses à domicile les mêmes avantages que ceux des travailleurs en atelier. C'est le cas de celles signées par la fédération de l'Habillement pour l'industrie du Vêtement du Rhône et celui de la Seine-inférieure<sup>36</sup>. Cette reprise en considération des problématiques liées à la main-d'œuvre féminine, est donc définitivement adoptée à l'échelle confédérale en 1938, avec la constitution du Cartel en octobre, orientation confirmée par le Congrès de Nantes le mois suivant. Le Congrès de Nantes adopte en effet plusieurs textes consacrés à la condition des travailleuses en vue de rétablir une certaine équité. Le premier consacré aux « déshérités des lois sociales » vise en particulier les ouvrières à domicile et appelle à l'extension des acquis sociaux pour cette catégorie de salariées. Une seconde motion, consacrée à la main-d'œuvre féminine dans son acceptation globale cette fois, est également votée. Adoptée à l'unanimité, la résolution s'apparente à une condamnation implicite des négociations conduites par la CGT depuis deux ans. En effet, cette motion réclame l'égalité de salaire hommes/femmes alors que les conventions signées par les représentants cégétistes ont maintenu dans la très grande majorité des cas les inégalités salariales entre hommes et femmes<sup>37</sup>.

*« Le congrès remarque qu'il existe dans les organisations syndicales un nombre considérables de travailleuses qui accomplissent le travail qui leur est confié dans des conditions absolument identiques à celles des travailleurs, tant au point de vue de la qualité que de la quantité. Il s'insurge contre le fait que le barème des salaires qui leur est appliqué soit inférieur à celui des travailleurs. En conséquence, le Congrès demande que partout où il y a égalité de production et de qualifications professionnelles, les ouvrières, et avec elles les jeunes manœuvres, soient rétribués dans*

36. Congrès confédéral de Nantes, Paris, Éditions de la CGT, 1938, p. 71.

37. *ibid.*, p. 372.

*les mêmes conditions que les ouvriers adultes exerçant ces travaux »*

## Conclusion

C'est finalement deux ans après l'Accord Matignon que la CGT réaffirme le principe « À travail égal, salaire égal ». Mais, fin novembre 1938, le Front populaire est désormais mort et les décrets de Paul Reynaud mettent fin à la semaine de quarante heures. Cette nouvelle prétention syndicale ne changera donc pas la situation des travailleuses, même si certaines conventions collectives peuvent présenter des différences de salaires moindres par rapport à celles signées en 1936. Ainsi dans l'imprimerie d'Alès, l'égalité salariale est appliquée pour les apprentis garçons et filles tandis que les femmes ne sont plus pénalisées « que » de 15% par rapport aux ouvriers<sup>38</sup>.

.....  
38. CAC, 19940497/17 : Convention collective de l'Imprimerie d'Alès, 7 mars 1939.

## Syndicalisme alternatif et internationalisme : le cas de la CSP-Conlutas et de la réorganisation syndicale brésilienne

Sébastien Antoine\*

### Introduction

Depuis la vague de mouvements populaires ayant secoué l'Amérique Latine dans les années 2000, la recherche en sciences-sociales en Europe a été marquée par une sorte de romantisation de la situation politique vécue sur le continent, suivant une polarisation quant au soutien aux gouvernements formés à leur suite : Chavez au Venezuela, Morales en Bolivie, ou Lula au Brésil. Or cet abordage à grandement limité le développement de recherches portant sur les mouvements sociaux – syndicaux, populaires ou politiques – contestant par la gauche ces gouvernements et leurs politiques de prolongement des mesures néolibérales, articulant syndicats ou mouvements

populaires alliés à une logique d'action institutionnaliste.

Cette communication vise donc à aborder ce processus de contestation de gauche, peu connu en français, à travers l'étude du cas de la réorganisation syndicale au Brésil depuis 2002. Il s'agira également d'élargir cette analyse en traitant des liens entre ce processus national et une récente dynamique de rapprochement du syndicalisme alternatif international.

Nous nous centrerons sur la principale centrale issue de ce processus : la *Central Sindical e Popular (CSP-) Conlutas*. Pour cela nous nous baserons sur les premières étapes d'un terrain socio-ethnographique initié à l'occasion d'un séjour de recherche de cinq mois à l'*Universidade de São Paulo* entre avril et août 2012. Nous nous intéresserons plus particulièrement aux moments de ruptures et de consolidation de ces alternatives, en portant notre attention sur la lutte de direction politique, souvent rendue assez opaque sous couvert d'indépendance syndicale.

### I. Le syndicalisme brésilien et sa réorganisation

#### I.1. Particularités de la structure syndicale

\* [sebastien.antoine@uclouvain.be](mailto:sebastien.antoine@uclouvain.be)

## au Brésil

Le syndicalisme brésilien se caractérise par une structuration corporatiste très particulière, issue des réformes imposées dans les années trente par le gouvernement de Getulio Vargas. Pratiquement, il ne peut y avoir qu'un seul syndicat par secteur d'activité et par zone géographique, cette dernière pouvant couvrir une agglomération, un État, voir le pays entier dans le cas des fonctionnaires fédéraux. La reconnaissance du syndicat comme étant représentatif du secteur, et donc apte à négocier des conventions collectives, passe nécessairement par l'obtention d'une *carta sindical* émise par le *Ministério do Trabalho e Emprego* du Gouvernement Fédéral. Elle donne par ailleurs directement accès à l'*imposto sindical*, part de la rémunération de tous les travailleurs du secteur automatiquement soustraite du salaire, et reversé au syndicat représentatif.

Au sein de ces syndicats uniques, des élections auxquelles peuvent prendre part tous les travailleurs du secteur et de la zone, plus ou moins démocratiques suivant l'histoire du secteur et des disputes politiques internes, sont organisées régulièrement afin de définir la direction. Lors de ces élections, n'importe quel courant, composé d'un nombre minimum de travailleurs du secteur, peut proposer *uma chapa* – une liste syndicale – basée sur une thèse, un programme syndical, généralement appuyé sur une solide analyse de la conjoncture politique. Ces listes sont souvent animées par des militants de différents partis politiques de gauche, historiquement très actifs dans la vie syndicale au Brésil.

Ces syndicats de base ont par la suite le choix de s'affilier à des centrales syndicales plus larges. La lutte de direction au niveau local définit ainsi, après coup, à quelle centrale le syndicat va s'affilier. La dimension de contestation locale a donc un rôle majeur dans la dynamique de constitution de coupoles syndicales. Toutefois ce niveau supérieur de l'organisation syndicale a historiquement moins de

poins que le syndicalisme sectoriel. Pour qu'il commence à prendre de l'importance, il faut attendre, politiquement, les années 1980, la fin de dictature et la constitution de la CUT, et, institutionnellement, les années 2000 et la réforme syndicale proposée par le gouvernement Lula.

Pour conclure, cette structuration syndicale crée à la fois des opportunités et des limitations. D'un côté, l'organisation même d'élections syndicales libres, une bataille en elle-même dans les syndicats les plus bureaucratisés, permet l'ouverture d'un débat politique, d'une dispute quant à la direction à donner au syndicat, tout en laissant aux travailleurs l'autonomie de décision. Mais d'un autre côté, cette structuration corporatiste et ce fort attachement à la reconnaissance de l'État, hérités des réformes vargistes qui souhaitaient par ce biais intégrer institutionnellement les organisations des travailleurs au régime, peuvent considérablement limiter le degré de liberté syndicale. L'*imposto sindical* en tant que tel est un puissant moteur de bureaucratisation, assurant un revenu garanti aux syndicats représentatifs, leur permettant de soutenir leur superstructure, sans liens nécessaires avec le travail de base et l'affiliation des travailleurs au syndicat. Ces forces et faiblesses de la législation et de la structuration syndicale sont ainsi interprétées et utilisées diversement suivant les époques, et les rapports de force entre courants politiques.

### 1.2 De la fin de la dictature au gouvernement Lula

Sous la dictature issue du coup d'État de 1964, un grand nombre de délégations de base ont été fermées ou remplacées par de nouvelles directions cooptées par le régime. Ce contrôle du mouvement syndical a été rendu plus facile par la structure d'unicité syndicale héritée du vargisme, forçant la paix sociale nécessaire à la politique de développement industriel de la junte et afin d'attirer plus aisément les investissements indirects étrangers – à travers la créa-

tion d'entreprises de capital mixte. Toutefois à partir de la moitié des années '70, la contestation du régime militaire, commença à s'exprimer par une renaissance du mouvement étudiant à travers la renaissance de l'União Nacional dos Estudantes – UNE – qui avait été rendue illégale par le régime. La lutte syndicale marqua aussi cette période, suite l'émergence d'une nouvelle classe ouvrière issue de l'immigration interne, principalement originaire du Nordeste, et de nouvelles directions plus enclines à la lutte. Les grandes grèves de l'ABC paulista, la ceinture industrielle et ouvrière de São Paulo, des années 1978-1979 ont ainsi vu une réorganisation autour de syndicats sectoriels, et une rupture avec le syndicalisme de la décennie précédente par une défense des principes d'indépendance de classe et de démocratie interne. Ce processus ouvrit la voie à la création de la CUT – Central Unica dos Trabalhadores – en 1983. L'année suivante, les mobilisations massives de la Campanha pelas Direitas-Já – « pour les droits politiques, maintenant » – marquèrent la dernière étape de l'usure du régime militaire. Face à une contestation rendant trop coûteux ou inutile le maintien du régime issu du coup de 1964, la haute bourgeoisie, et certaines fractions de l'appareil militaire, négocièrent ainsi elles-mêmes la transition vers le régime présidentieliste actuel, et l'absence de poursuites pour les responsables militaires.

La constitution de la CUT, comme alternative syndicale aux structures sclérosées héritées de la dictature, est un processus fondamental à la transition politique vers le régime démocratique bourgeois actuel, à tendance présidentieliste. En effet, la construction de cette centrale n'a pas signifié uniquement un changement dans les perspectives de luttes syndicales, mais a aussi impulsé la constitution du PT – Partido dos Trabalhadores.

Les années '90, marquées par les gouvernements néo-libéraux de Fernando Collor de Melo et Fernando Henrique Cardoso, ont donné à l'articulation CUT/PT l'occasion de

se positionner comme opposition de gauche au gouvernement. Toutefois cette affirmation dans la vie politique brésilienne a impliqué une série de pressions importantes sur ces organisations.

D'une part, un courant de plus en plus important au sein du PT soutenait que le parti devait non seulement défendre une position d'opposition, mais aussi d'alternative de gouvernement, d'intégration aux institutions d'État, mettant en question le principe d'indépendance de classe. Les tensions internes sur cette question ont abouti à l'expulsion des tendances trotskystes les plus à gauche, telles que la *Convergencia Socialista* dès 1992, ce qui donnera ensuite naissance, avec d'autres courants d'opposition, au PSTU, *Partido Socialista dos Trabalhadores Unificado*. Ces ruptures successives firent perdre une base d'activistes syndicaux au PT, et changèrent progressivement les rapports politiques au sein de la CUT, de plus en plus polarisés par la question du soutien, ou non, à la politique institutionnaliste du PT. Les premiers exécutifs étatiques dirigés par le parti accentuèrent encore ces tensions et eurent tendance à limiter l'indépendance syndicale, sous-pression des liens de dépendance avec le parti allié.

D'autre part, la position de syndicat majoritaire qu'occupe alors la CUT implique une série de pressions sociales très importantes, accentuées par le modèle à syndicat unique. L'indépendance matérielle face à la base que permet l'impôt syndical et la gestion des fonds de pension<sup>1</sup>, articulé à la ligne d'intégration institutionnelle défendue par une série de courant dirigeant les syndicats affiliés<sup>2</sup> ont exercé une pression vers la bureaucratisation<sup>3</sup>.

1. BIANCHI (A.) & BRAGA (R.), « A financeirização da burocracia sindical no Brasil » in *Blog Convergencia*, 2013 : <http://blogconvergencia.org/blogconvergencia/?p=477>

2. GALVÃO (A.), « Os metalúrgicos do ABC e a câmara setorial da indústria automobilística » in *Revista de Sociologia e Política* (n°10/11), Curitiba, 1998 : pp. 83-101

3. DE ALMEIDA (J. M.), *Os sindicatos e a luta contra a burocratização*, São Paulo : Editora Sundermann, 2007, 109p.



Mais le processus peut-être politiquement le plus profond est le rôle de gestion des fonds de pension assumé par les syndicats brésiliens. Cette thèse, défendue par le sociologue de la USP Francisco de Oliveira<sup>4</sup>, soutient que dans un pays de la périphérie comme le Brésil, où l'accès au capital pour le financement de grands projets est rendu plus difficile, l'investissement de ces fonds sociaux pour soutenir des projets publics-privés d'infrastructures entre autres par l'intermédiaire de la *BNDES – Banco Nacional do Desenvolvimento* – joue un rôle central. Ce processus a toutefois rendu les syndicats structurellement dépendants des revenus de ces investissements soit du développement capitaliste brésilien lui-même, amenant à une perte de son indépendance sociale et politique. Fin des années '90, la CUT est donc une centrale fortement intégrée au régime brésilien, tant socialement, pour les raisons expliquées ci-dessus, et politiquement, considérant son articulation avec un PT s'apprêtant à diriger le pays.

### 1.3. L'hégémonie luliste et la réorganisation syndicale depuis 2002

L'élection de Lula en 2002 avec plus de 60 % pour cent des voix marque un tournant. Cet ancien syndicaliste de la ceinture ouvrière de São Palo, immigré du nord-est dans les années '60, a suivi tout le processus d'institutionnalisation du PT mais a su garder un soutien populaire très important en se basant sur son charisme politique et ses origines populaires. Le premier gouvernement fédéral dirigé par le PT, en coalition, entre autres, avec le *PCdoB*, a eu des effets radicaux tant sur la gauche politique que sur le syndicalisme brésilien.

Du point de vue politique, les organisations de gauche participant du gouvernement ou du PT sont rentrées dans une politique de soutien systématique aux politiques d'État, créant des crises majeures dans une série d'entre elles et désorientant l'opposition de gauche mise sous

4. DE OLIVEIRA (F.), *Crítica à razão dualista – O ornitorrinco*, São Paulo: Editora Boitempo, 2003, 150p.

pression par les illusions du front populaire et par la forte propagande suivant laquelle qui ne soutient le gouvernement soutient la droite. Du point de vue syndical, l'*Articulação Sindical*, le courant syndical du PT majoritaire au sein de la CUT, assume une ligne de soutien au gouvernement dirigé par le parti allié. Une grande part de cadres syndicaux de tous niveaux se retrouvent intégrés au gouvernement, jusqu'à l'ancien président de la CUT, Luiz Marinho, qui devient Ministre du Travail en 2005. Le traumatisme de l'entrée au gouvernement du principal allié politique a profondément marqué le syndicalisme brésilien, tant dans un sens de bureaucratisation que de tensions accrues avec la base et l'opposition de gauche.

Ce sont les ingrédients qui ouvrirent la voie au processus de réorganisation syndical. Toutefois ce qui mit le feu aux poudres fut l'une des premières décisions du gouvernement Lula, jouissant alors d'un taux d'approbation de plus de 85 %, de réformer le système de pension des fonctionnaires publics fédéraux. La direction majoritaire de la CUT rechignant à convoquer une grève de la fonction publique contre le gouvernement nouvellement élu de son allié politique, une série de syndicats – fonctionnaires publiques, professeurs universitaires, etc. – entrèrent donc d'eux-mêmes en grève, sous l'impulsion de l'opposition de gauche au sein de la centrale<sup>5</sup>. Cette grève marqua ainsi le début d'un processus de réorganisation de la gauche syndicale, impulsant la création de nouvelles organisations – *CSP-Conlutas ; Intersindical ; CTB ; etc.* – de par l'action des différents courants de gauche actifs dans le syndicalisme brésilien<sup>6</sup>.

5. La discussion, tant politique que théorique, motivant la création d'une nouvelle centrale syndicale est d'un très grand intérêt et fera certainement l'objet d'une publication future. Un exposé assez complet de la position défendue par l'actuelle *CSP-Conlutas* est formulé par Valério Arcrary dans : ARCRARY (V.), « Ir ou não além da CUT ? Uma polêmica sindical em perspectiva histórica » in *Marxismo Vivo* (n° 11), São Paulo, 2005 : pp. 38-50

6. GALVÃO (A.), « A reconfiguração do movimento sindical no governo Lula » in *Revista Outubro* (n°18), São Paulo : Alameda, 2009 : pp. 175-197

Le paysage de la gauche syndicale brésilienne est dès lors divisé entre les organisations soutenant le gouvernement et tentant d'influencer la politique de leur allié politique. C'est le cas de la *CUT*, mais aussi de la *Central dos Trabalhadores do Brasil – CTB* – issue d'une rupture des secteurs liés aux *PCdoB*, qui bien que participant au gouvernement semble avoir souhaité un contrôle plus direct de sa base syndical afin de s'assurer une certaine indépendance face au *PT*. D'autre part se situent les centrales défendant une ligne d'indépendance face au gouvernement, comme garant de liberté d'action syndicale face à l'hégémonie du front populaire luliste. La plus dynamique et importante d'entre elles fut la *Conlutas*, fondée en 2006 lors du *Congresso Nacional dos Trabalhadores*, impulsé essentiellement par le *PSTU*. Une seconde centrale, plus petite, l'*Intersindical* naquit également, sous impulsion de secteurs du *Partido Socialismo e Liberdade – PSOL* – plate-forme réunissant principalement des courants trotskystes ayant quitté le *PT* en 2004. Une tentative d'unification de ces deux centrales alternatives eut lieu en 2010 lors du *Congresso da Classe Trabalhadora – CONCLAT* – bien que marquée par de forts débats autour de la participation des mouvements populaires et étudiants ou du nom de la future centrale. Cette initiative fit toutefois long feu, le congrès se clôturant sur une rupture de l'*Intersindical* – quant au nom à donner à la nouvelle entité – avant que la fusion ne soit concrétisée, et sans que les motifs réels de cet échec ne fassent pleinement consensus d'un côté comme de l'autre. *Conlutas* décida toutefois, avec une série d'organisations n'acceptant pas la décision de l'*Intersindical*, de marquer l'importance du *CONCLAT* et de l'ouverture aux mouvements sociaux en se rebaptisant *Central Sindical e Popular (CSP)-Conlutas*.

#### I.4. Le cas de la CSP-Conlutas

Les particularités de la structure syndicale brésilienne impliquent que les centrales réunissent

les entités ayant voté leur adhésion, généralement suite à la victoire de listes portant ce projet lors des élections syndicales. Ce processus de construction agrégatif, lié à la reconnaissance d'un seul syndicat par zone et secteur géographique, a donc tendance à poser le centre de gravité sur les entités membres plus que sur la centrale elle-même. Cette autonomie des entités de base rend ainsi plus compliqué le projet d'une socio-ethnographie de la vie d'une centrale syndicale brésilienne.

Toutefois la position d'indépendance et d'opposition face au gouvernement *PT*, motifs principaux de créations de la *CSP-Conlutas*, a conduit à la constitution d'une relative homogénéité du profil politique des entités la composant. Afin d'aborder les différents aspects de l'existence de cette centrale, nous renvoyons aux principes de la centrale tels que définis dans ses statuts et programmes<sup>7</sup>.

## II. La dimension internationaliste du syndicalisme alternatif brésilien

L'internationalisme syndical revendiqué par la *CSP-Conlutas* s'exprime dans la pratique quotidienne de ses entités affiliées, tant sous la forme de campagnes que de relations bilatérales entre syndicats sectoriels ou entités. Mais les aspects les plus déterminants sont à chercher dans l'espace donné à l'internationalisme lors des congrès, et à la réalisation de rencontres internationales qui débouchèrent sur la constitution d'un réseau international du syndicalisme alternatif, dont la première rencontre s'est déroulée à Paris en avril 2013.

### II.1. Dans les entités de la centrale

#### II.1.1 Campagne en soutien à Haïti

La campagne internationale la plus emblématique, suivant les militants syndicaux eux-mêmes, est celle en soutien à Haïti initiée dès

7. Cf. CSP-CONLUTAS, *Estatuto*, São Paulo, 2012 : <http://cspconlutas.org.br/quem-somos/estatuto/> & CSP-CONLUTAS, *Princípios, Estratégia, Programa*, São Paulo, 2012 : <http://cspconlutas.org.br/quem-somos/programa/>

2008, suite au rapprochement avec *Batay Ouvriery* – plate-forme de mouvements sociaux et syndicaux de gauche en Haïti. Le point central en était la lutte pour la fin de l’occupation militaire du pays par la MINUSTAH, force de l’ONU dirigée par le contingent brésilien, dénonçant ainsi le rôle du gouvernement Lula, et d’autres gouvernements de fronts populaires latino-américains.

Plusieurs délégations sont rendues en Haïti, participant aux mobilisations et rencontrant des activistes locaux. Ces liens fondés sur une base plutôt politique s’approfondissent suite au tremblement de terre de 2010. La campagne de solidarité qui s’en suivit a par exemple vu les militants du Syndicat des Métallurgistes de São José dos Campos verser 1 % de leur salaire à une caisse de solidarité directement versée à *Batay Ouvriery*, et non aux nombreuses ONG contribuant à la mise sous tutelle du pays.

### II.1.2 Relations syndicales sectorielles

Au niveau des relations bilatérales, ce sont surtout les syndicats de secteurs industriels<sup>8</sup> qui se distinguent. Ils sont en effet plus directement intégrés au processus de concentration du capital via les usines qu’ils organisent, souvent liées plus ou moins directement à des multinationales du secteur métallurgique, pétrochimique ou minier. Ainsi le Syndicat des Métallurgistes de São José dos Campos possédant une importante usine de la *General Motors* dans sa base opérationnelle, il lui a été possible de développer un certain travail international. D’une part, la forte interdépendance internationale du secteur automobile lui permet de suivre de près les mouvements agitant les autres lieux de productions latino-américains, mais aussi européens et étasuniens, souvent menacés de fermeture de sites. Les travailleurs sont ainsi informés via le bulletin syndical, et des motions ou délégations de soutien

8. Il serait intéressant d’approfondir cet aspect dans des entités liées au secteur public, peu présentes dans notre recherche de terrain, afin d’étudier sous quelle forme s’exprime, ou non, l’aspect internationaliste, malgré les limites

sont régulièrement envoyées pour soutenir des luttes comme celles de PSA-Aulnay en France, VW-Forest en Belgique, ou Parana-Metal en Argentine. Le syndicat s’est d’autre part engagé dans un réseau syndical international propre au secteur automobile et impulsé par une délégation syndicale de gauche de l’usine Opel de Bocchum.

### II.1.3 Le mouvement étudiant

Une autre dynamique, peut-être plus profonde et à cet égard plus intéressante pour le chercheur, est les liens plus structurels qu’ANEL a commencé à développer en se greffant sur la dynamique initiée par la centrale elle-même. Ainsi, lors de la réunion internationale de mai 2012, ANEL prit l’initiative de réunir les délégués du mouvement étudiant, issus du Chili, des États-Unis ou de l’État espagnol, avec le projet d’impulser un réseau sectoriel de syndicalisme étudiant de lutte structurée autour d’un manifeste intitulé *Muitos Jovens Uma So Luta*<sup>9</sup>. Il reprenait les similitudes entre les mesures d’austérité attaquant les jeunes, et soulignant l’importance de l’unité avec les travailleurs, ainsi que de la convergence internationale des luttes.

Cette première initiative va par la suite rebondir lors de l’*Encontro Nacional* d’ANEL organisé en juin 2012 pendant le Sommet des Peuples de Rio de Janeiro. Une délégation d’étudiants québécois issus de l’*Association pour une Solidarité Syndicale Étudiante – ASSE* – participa en effet aux plénières. Issue d’une opposition de gauche au syndicat traditionnel lié au *Parti Québécois*, ce syndicat étudiant de lutte joua un rôle majeur dans le très important mouvement contre la hausse des frais d’inscription du printemps 2012, jusqu’à organiser la majorité des étudiants grévistes.

La convergence entre le profil et le parcours de ces deux organisations poussa à un rapprochement, y compris autour du manifeste. Plusieurs mois plus tard, ce texte fut traduit par la

9. ANEL, *Manifesto Internacional : Muitos Jovens, uma só luta !* São Paulo, mai 2012 in [www.anelonline.org/?p=801](http://www.anelonline.org/?p=801)

*Coalition Large de l'ASSE — CLASSE*<sup>10</sup> et votée comme manifeste international lors de son congrès d'août 2012, le présentant comme un texte largement défendu par le mouvement étudiant international sans pour autant faire référence à ANEL. Le texte fut par la suite voté en France lors du congrès de *SUD-Étudiant*, en se basant sur le prestige que la *CLASSE* avait gagné dans le mouvement étudiant francophone.

## II.2. Lors de congrès et de rencontres internationales

L'attention portée à l'internationalisme dans les activités de la centrale, avant ou après son élargissement, semble avoir été constante, malgré le centre de gravité plus généralement situé sur les questions nationales au Brésil. Outre le caractère politique et de formation des militants, cela permet à la centrale de se projeter sur une scène où le poids de l'hégémonie luliste est moins écrasant<sup>11</sup>, mais aussi de connecter à la forte dynamique de la centrale des secteurs plus isolés dans leurs pays respectifs.

La première tentative de *Conlutas* de construire une coordination syndicale internationale fut l'organisation d'*ELACT – Encontro Latino-Americano e Caribenho dos Trabalhadores* –

10. CLASSE, *La CLASSE endosse le manifeste : Jeunes de tout horizon, nous sommes sur le même front*, Montréal, 11 août 2012 in <http://www.asse-solidarite.qc.ca/actualite/la-classe-endosse-le-manifeste-jeunes-de-tout-horizon-nous-sommes-sur-le-meme-front/>

11. [Note postérieure à la présentation de la communication] Les manifestations massives de juin 2013 se centrant sur une opposition aux dépenses pour la Coupe du Monde et les Olympiades, et l'exigence de services publics de transport, d'éducation et de santé gratuite et de qualité, semblent toutefois l'expression d'une fissuration de l'hégémonie péitiste. La grève générale du 11 juillet 2013, convoquée par l'ensemble des centrales syndicales du pays, y compris la *CUT* et *Forza Sindical* a permis à *CSP-Conlutas* de jouer un rôle d'avant-garde et d'entrer en contact avec des secteurs qui lui étaient avant totalement fermés. Les contradictions sociales ayant motivé ce mouvement n'allant que s'accroître sous l'effet de la crise économique, il s'agit de suivre de près si cela modifie la situation d'isolement relatif des centrales alternatives au Brésil.

au côté de la *Central Obrera Boliviana*, de *Batay Ouvriery* et de la *TCC* d'Uruguay. Bien qu'elle permit un échange d'expérience et l'ouverture de contacts avec Haïti, la structuration d'un travail au niveau continental s'est révélée difficile. *CSP-Conlutas* exprime en effet l'un des seuls processus de réorganisations réussis en Amérique Latine, dont les mouvements populaires sont étouffés par les gouvernements de fronts populaires et leur politique de cooptation des mouvements sociaux et syndicaux. Ce qui fait sa force, son indépendance, fait aussi sa faiblesse au niveau continental, où l'opposition de gauche est présentée par le pouvoir comme une rupture du bloc populaire faisant le jeu de la droite. Ces difficultés à trouver des interlocuteurs de poids au niveau latino-américain semblent donc avoir poussé la centrale à s'ouvrir vers d'autres réalités, notamment en Europe.

Le congrès d'avril 2012, et la réunion internationale qui suivit, marquèrent ainsi un tournant vers l'Europe, et ouvrirent la voie à un processus plus profond de mise en réseau du syndicalisme alternatif au niveau international. Durant le congrès lui-même, une délégation internationale de 22 pays représentant soit des syndicats issus de processus de réorganisation – essentiellement *SUD-Solidaires* en France – soit des courants d'oppositions syndicales<sup>12</sup>.

Suite au congrès, une réunion internationale fut organisée entre le 2 et le 4 mai, principalement centrée sur l'échange d'expérience. Des réunions sectorielles – éducation, métallurgistes, transport, jeunesse, etc. – furent organisées, donnant dans certains cas l'impulsion d'un travail plus structurel. La question des conséquences de la crise et de la résistance à l'austérité polarisa les discussions, ouvrant sur la nécessité d'un syndicalisme indépendant et combatif comme réponse alternative au rôle

12. Cf. BETRAND (H.) & GOULARD (S.), « CSP-Conlutas : un syndicat jeune et combatif à l'image du prolétariat brésilien » in *La revue Émancipation* (n°10), Paris, 2012

de conciliation social joué par les centrales traditionnelles.

L'appel final reprit ainsi ces axes de travail, appelant à la constitution d'une « coordination de lutte du syndicalisme alternatif international »<sup>13</sup>, et invitant à une rencontre internationale à Paris. Cette nouvelle étape fut en fait rendue possible par l'approfondissement des relations avec *SUD-Solidaire*, initiée depuis le *CONCLAT* en 2010.

### *II.3. Constitution d'un réseau du syndicalisme alternatif*

#### **II.3.1. Avec qui ?**

La relative fermeture rencontrée par *CSP-Conlutas* au niveau latino-américain semble donc l'avoir poussée à une ouverture vers l'Europe, où la situation politique et sociale créée par la crise pousse à une plus grande polarisation du champ syndical. L'engagement d'un travail structurel avec *SUD-Solidaire* fut déterminant. Cette centrale, issue de rupture au sein de la *CFDT*, est née d'une défense de l'indépendance syndicale face au gouvernement Mitterrand et s'est consolidée durant la grande grève de 1995 contre le plan Juppé. Elle est active principalement dans les anciens services publics – *La Poste*, la *SNCF* ou l'*Éducation Nationale* – et dans quelques bastions industriels – pétrochimie, automobile – et semble le syndicat français le plus proche des principes défendus par *CSP-Conlutas*, malgré des différences quant à la structure syndicale nationale, ou à l'espace reconnu aux différentes tendances politiques, considérant entre autres l'existence d'une référence à l'anarcho-syndicalisme, inexistante dans la centrale brésilienne.

Cette dynamique de convergence internationale a été rendue possible, car ces centrales pouvaient s'appuyer sur leurs réseaux internationaux respectifs : la *CSP-Conlutas* par ses contacts dans l'ensemble du continent

13. CSP-CONLUTAS, SUD-SOLIDAIRES & al., *Construire une Coordination de Lutte du Syndicalisme Alternatif International*, São Paulo, mai 2012

américain ainsi que dans le Sud de l'Europe ; *SUD-Solidaire* à travers le solide travail de son département international orienté essentiellement vers l'Europe et le monde francophone d'Afrique du Nord et d'Amérique.

L'appel initial à la réunion de Paris est adressé aux organisations se reconnaissant dans un « syndicalisme de luttes et de démocratie ouvrière » défendant « l'auto-organisation des travailleurs et travailleuses, et la nécessité de transformation sociale »<sup>14</sup>. Sous cette dénomination relativement large, l'appel vise en fait une critique des organisations traditionnelles défendant une politique de pactes sociaux, caractérisées par un fonctionnement bureaucratique. C'est ainsi la politique et le fonctionnement de la *CSI* ou de la *CES* qu'il questionne, sans pour autant se couper d'organisations en faisant actuellement partie, permettant aux tendances d'opposition de rompre l'isolement plus ou moins important qu'ils vivent à l'échelle nationale.

#### **II.3.2. La réunion internationale du syndicalisme alternatif de 2013**

Cette rencontre fut organisée les 23 et 24 mars à la bourse du travail de Saint-Denis par *CSP-Conlutas* et *SUD-Solidaires*, ainsi que par la *Confederacion General del Trabajo – CGT* – de l'État espagnol.

Pratiquement, une soixantaine de délégations étaient présentes, avec une forte représentation d'Europe du Sud, et d'Afrique du Nord. D'autres délégations issues du continent américain ou asiatique étaient également présentes, mais les plus importantes étaient certainement celles de *CSP-Conlutas* – représentant un grand nombre des secteurs intégrés à la centrale : fonctionnaires publics, industrie, étudiants, etc. – et de *SUD-Solidaires*. La rencontre était donc indubitablement plus large

14. CSP-CONLUTAS, SUD-SOLIDAIRES & CGT, *Invitation à une rencontre syndicale internationale du 22 mars au 24 mars à Paris : Syndicalisme international : nous construisons l'avenir !*, Paris, 2013 : [http://www.solidaires.org/IMG/pdf/2012\\_-\\_11\\_-\\_2\\_-\\_PROJET3\\_Texte\\_d\\_invitation\\_aux\\_rencontres\\_syndicales\\_internationales\\_de\\_mars\\_2013.pdf](http://www.solidaires.org/IMG/pdf/2012_-_11_-_2_-_PROJET3_Texte_d_invitation_aux_rencontres_syndicales_internationales_de_mars_2013.pdf)

que celle de São Paulo, s'articulant par ailleurs avec le *Forum Social Mondial de Tunis* organisé quelques jours après.

Les plénières ont principalement permis la présentation de la situation des différents pays, ainsi que d'alternatives d'organisation – syndicats, coordinations de luttes, collectifs contre les oppressions. Des rencontres sectorielles furent aussi organisées, et des groupes de travail sectoriels mis en place : secteur ferroviaire, call-centers et la santé – coordonnés par *SUD-Solidaires* – métallurgie et mouvements de femmes – *CSP-Conlutas* – immigration – *CUB* italienne et *CNT* française. Enfin, un comité de coordination composé des trois centrales organisatrices a été installé, et une réunion ouverte aux différentes organisations participantes sera organisée fin 2013 pour avancer dans la construction du réseau et de ses actions.

#### III.4. Quel avenir pour l'internationalisme du syndicalisme alternatif ?

Bien que la déclaration finale soit fort proche de l'appel initial, la rencontre semble indiquer un mûrissement du projet de réseau international du syndicalisme alternatif. Le passage d'une situation où deux centrales alternatives implantées dans des secteurs clefs, mais encore isolées nationalement – *CSP-Conlutas* et *SUD-Solidaires* – se connaissent et participent mutuellement à leurs activités à celle de la constitution d'un pôle, intégrant maintenant la *CGT*, impulsant un réseau international représente un saut qualitatif. Cette initiative a en effet permis à des secteurs plus ou moins engagés dans un processus de réorganisation nationale de se greffer à une dynamique plus large, impulsée par des centrales plus avancées dans la constitution d'une alternative syndicale.

Ce réseau se présente donc comme un point de convergence entre des processus de réorganisation nationaux inégaux, mais combinés au sein de la proposition de *syndicalisme*

*alternatif*. À l'heure actuelle, trois processus distincts s'y expriment : la constitution ou la consolidation d'une alternative de gauche indépendante aux gouvernements de front populaire en Amérique Latine ; la crise des régimes de concertation sociale en Europe, la mise sous tension des syndicats traditionnels, et l'espace que cela ouvre pour les syndicats alternatifs ; la chute des gouvernements dictatoriaux d'Afrique du Nord, et la recherche pour le syndicalisme de cette région d'appuis internationaux et de modèles alternatifs.

La question est aujourd'hui de savoir quels en seront les prolongements, tant les défis sont nombreux : quelle dynamique aura la réunion de coordination entre organisations fin 2013 ? Comment sera consolidé le travail sectoriel ? L'inclusion de syndicats d'autres parties du monde, essentiellement d'Asie, nouveau centre de production mondial, sera-t-il possible, malgré le caractère très occidental-centré de la dynamique actuelle ? Quelles campagnes internationales ce réseau va-t-il permettre d'impulser, et sur quelles thématiques ? Et enfin, cette initiative va-t-elle devenir une référence, tant en interne, pour les militants des entités prenant part, qu'à l'externe, auprès d'autres organisations se reconnaissant dans le syndicalisme alternatif ?

#### Conclusions

Cette communication ne reflète que les premières étapes d'une recherche qu'il s'agirait de consolider par un travail de terrain et une discussion théorique plus systématique. L'étude des objets *réorganisation* et *syndicalisme alternatif* de même que les différences notables entre pays et traditions d'organisations devraient ainsi être approfondie. Il s'agirait aussi de clarifier et théoriser la référence à l'*internationalisme* dans le cadre syndical, afin de distinguer ses particularités et limites face à d'autres types d'internationalisme, politique ou religieux par exemple.

Il nous semble toutefois que quelques conclu-

sions transitoires peuvent être posées, formant autant d'hypothèses à même de structurer le travail à venir.

Au niveau national, les caractéristiques de la structure syndicale définissent le cadre permettant de penser l'émergence d'alternatives : l'appareil légal organisant la représentativité des travailleurs, la tradition du mouvement ouvrier national et les différents courants s'y exprimant, l'existence, ou non, d'espace de contestation des directions syndicales traditionnelles, etc. Par la suite, c'est le cours de la confrontation de classe et de la prise de position des acteurs traditionnels – État, syndicats, partis, etc. – qui ouvrent les conditions nécessaires à un processus de réorganisation. Mais la condition suffisante n'est atteinte que si une impulsion est donnée dans ce sens, que si un ou plusieurs groupes de travailleurs suffisamment organisés décident de se lancer dans la création d'une nouvelle organisation. Cette étape souligne le caractère central de la dispute de direction dans l'émergence, ou non, de processus de réorganisation au niveau national.

Au niveau international, l'étude du cas du réseau du syndicalisme alternatif porte à penser que les processus nationaux sont déterminants. En effet, c'est suite à des processus plus avancés au Brésil ou en France qu'une base suffisamment solide pour appuyer la création de ce réseau a pu se constituer. C'est en effet autour de cet axe que des organisations plus petites ont pu se regrouper sans qu'elles ne soient à elles seules capables d'initier ou de soutenir une telle dynamique. Toutefois, la valorisation de cette opportunité internationale n'est pas immédiate ni évidente. À nouveau, elle dépend des directions politiques en présence, de leur définition plus ou moins formelle de l'internationalisme et de la force mise à dépasser le poids du nationalisme pesant sur la classe ouvrière.

Enfin, la dynamique de convergence internationale d'entités syndicales alternatives a un effet

en retour sur les organisations y prenant part. La mise en réseau de tendances d'opposition et la diffusion des principes du syndicalisme alternatif exprimés dans des cas concrets permettent la rupture de l'isolement social et politique, imposée au niveau national par les organisations traditionnelles de conciliation sociale. Ainsi, à un moment où les conséquences de la crise économique mondiale engendrent de plus en plus de tensions au sein des organisations traditionnelles, le renforcement d'une référence syndicale alternative au niveau international pourrait avoir des effets intéressants sur les processus de réorganisation nationaux.

## Bibliographie

**ANEL**, *Manifesto Internacional : Muitos Jovens, uma só luta !* in [www.anelonline.org/?p=801](http://www.anelonline.org/?p=801)

**ARCARY (V.)**, « Ir ou não além da CUT ? Uma polêmica sindical em perspectiva histórica » in *Marxismo Vivo* (n° 11), São Paulo, 2005 : pp. 38-50

**ARCARY (V.)**, *Um reformismo quase sem reformas - Uma crítica marxista do governo Lula em defesa da revolução brasileira*, São Paulo : Editora Sundermann, 2012, 224p.

**BETRAND (H.) & GOULARD (S.)**, « CSP-Conlutas : un syndicat jeune et combatif à l'image du prolétariat brésilien » in *La revue Émancipation* (n°10), Paris, 2012

**BOITO (A.), GALVÃO (A.) & MARCELINO (P.)**, « Brasil: o movimento sindical e popular na década de 2000 » in *Observatorio Social de América Latina* (n°26), Buenos Aires : CLASCO, 2009 : pp. 35-55

**BIANCHI (A.) & BRAGA (R.)**, « A financeirização da burocracia sindical no Brasil » in *Blog Convergencia*, 2013 : <http://blogconvergencia.org/blogconvergencia/?p=477>

**BURAWOY (M.)**, *The Extended Case Method : Four countries, Four decades, Four Great Transformations, and One Theoretical Tradition*, Berkeley : University of California Press, 2009, 338p.

**CSP-CONLUTAS**, *Princípios, Estratégia, Programa*, São Paulo, 2012 : <http://cspconlutas.org.br/quem-somos/programa/>

**CSP-CONLUTAS**, *Estatuto*, São Paulo, 2012 : <http://cspconlutas.org.br/quem-somos/es->

tatuto/

**CSP-CONLUTAS, SUD-SOLIDAIRES & al.,**

*Construire une Coordination de Lutte du Syndicalisme Alternatif International*, São Paulo, mai 2012

**CSP-CONLUTAS, SUD-SOLIDAIRE & CGT,**

*Invitation à une rencontre syndicale internationale du 22 mars au 24 mars à Paris : Syndicalisme international : nous construisons l'avenir !* Paris, 2013 : [http://www.solidaires.org/IMG/pdf/2012\\_-\\_11\\_-\\_2\\_-\\_PROJET3\\_Texte\\_d\\_invitation\\_aux\\_rencontres\\_syndicales\\_internationales\\_de\\_mars\\_2013.pdf](http://www.solidaires.org/IMG/pdf/2012_-_11_-_2_-_PROJET3_Texte_d_invitation_aux_rencontres_syndicales_internationales_de_mars_2013.pdf)

**DE ALMEIDA (J. M.),** *Os sindicatos e a luta contra a burocratização*, São Paulo : Editora Sundermann, 2007, 109p.

**DE OLIVEIRA (F.),** *Crítica à razão dualista – O ornitorrinco*, São Paulo: Editora Boitempo, 2003, 150p.

**GALVÃO (A.),** « Os metalúrgicos do ABC e a câmara setorial da indústria automobilística » in *Revista de Sociologia e Política* (n°10/11), Curitiba, 1998 : pp. 83-101

**GALVÃO (A.),** « A reconfiguração do movimento sindical no governo Lula » in *Revista Outubro* (n°18), São Paulo : Alameda, 2009 : pp. 175-197

**GALVÃO (A.), LEMOS (P. R.) & GONCALVES (T.),** « Conlutas e Intersindical: um sindicalismo de funcionários públicos? » in RODRIGUES (F.), NOVAES (H.) & BATISTA (E.) (org.), *Movimentos sociais, trabalho organizado e educação para além do capital*, São Paulo : Editora Expressão Popular, 2012 : pp. 447-471

**SANTANA (M. A.) & BRAGA (R.),** « Brazil :The Swinging Pendulum Between Labor Sociology and Labor Movement » in *Work and Occupations* (n°36 vol. 2), Sage Publications, 2009 : pp. 96-109

**WELMOWICKI (J.),** *Cidadania ou Classe ? O Movimento Operário da Década de 80*, São Paulo : Editora Sundermann, 2004, 136p.





# Shipbuilding Workers of the World ?: The International Metalworkers' Federation (IMF) Shipbuilding Department on Shipbuilding Crisis

Luisa Barbosa Pereira\*

## Introduction

This work was initiated in November 2012<sup>1</sup> to analyse the international solidarity approaches between the shipbuilding workers around the world in the collections of the International Institute of Social History<sup>2</sup> (IISH). The IMF collec-

1. I have to say thanks to Dr. SM Fahimuddin Pasha for the comments and for helping me with the english translation.

2. This communication is connected with my PhD research that analyzed the shipbuilding workers' collective action in Brazil and with the project of IISH, "In the same

\* PhD candidate at Universidade Federal do Rio de Janeiro – Brazil. Program of Sandwich Doctorate/CNPq. Researcher at Universidade Nova de Lisboa—Portugal and International Institute of Social History, Netherlands.

tion at the IISH consists of documents, letters, posters, and surveys between 1904 and 1905 and more systematically between 1948 and 1980. It is easily accessible<sup>3</sup>.

Methodologically, the work uses the framework of the global labour history, a "school of thought", (not a theory) that was developed by the IISH faculty. Our focus was to move away from ethnocentrism and analyse international solidarity from a global perspective. As I belong to the South of Brazil, my particular interest lay in the solidarity between North and South of the world.

The formulation of the concept of Global Labour History started with the destruction of the European Welfare State and the Berlin Wall in the 1980s; the apparent "end" of the social conflict cycle in Europe that started in the 1960s; and the overall concept of the "labour class crisis". The global labour history, influenced by this moment, has exhibited that the study of labour cannot confine the study of labour activism to a specific period of time or to a specific group. It is necessary to analyse other aspects like the ideological background, the role of leadership, the economic context and the totality of the working class experience: shipbuilding and ship repair workers: a global labour history (1950-2010)", of which I am a member.

3. To know more about all the documents that have been analysed, please refer to the Appendix.

ence. This research has taken these factors into consideration.

Through the contact with the archive and greatly influenced by the book *Imperialism, the Highest Stage of Capitalism*<sup>4</sup>, we were motivated by the question of the limits of international unionism in the monopolist capital era. The book explores the capitalist accumulation phase in the end of 19th century and beginning of 20th century, with the emergence of the monopolies. For Lenin, this capitalist stage evokes changes in the social classes and could bring the emergence of a “Labour Aristocracy”, identified with the petty bourgeoisie’s ideas. The role of revolutionary organisations in the ideological formation of this labour group is also central and, obviously, it could influence the group action.

The question of limits in international unionism was not seen in our investigation like something which was already made as “the destination” of international unionism in the monopolist capital era. Lenin did not disbelieve in revolutionary and combative international unionism either in *Imperialism* or in *What Is To Be Done?* The vast research made by Marcel Van der Linden<sup>5</sup> also shows that to study internationalism it is necessary to look for the numerous forms of cross-border workers’ solidarity and the pluralism that international unionism could bring along with it.

The IMF collection presents interesting indications for analysing the shipbuilding international unionism that was developed by this Federation in the monopoly era, since the beginning of the 20th century.

The IMF documents illustrate a defence of subsidies in Europe and the United States and criticise them in Asia and Latin America. It also demonstrates a strong connection between the IMF and the Organization for Economic Co-operation and Development (OECD), and

4. Lenin, Vladimir I.. *O Imperialismo etapa superior do capitalismo*. Campinas, SP: FE/UNICAMP, 2011.

5. Linden, Marcel Van der. *Workers of the World, Essays toward a Global Labor History*, Brill, 2008.

the ideological connection of this Federation with the Second International, the International Federation of Trade Unions (IFTU) and the International Confederation of Free Trade Unions (ICFTU).

Therefore, we note in this study that there was a tendency, between 1950 and 1970, of an economic and corporative struggle by the IMF in defence of the shipbuilding industry (and its jobs) only at the centre of capitalism. IMF’s struggle in the beginning of the 20th century was also connected with the socio-reformists groups as far as the economical situation was concerned in the monopoly capitalism stage. This stage of capitalist accumulation makes possible a better condition to a part of the working class at the centre of capitalism (with more rights, better salaries and articulations, in comparison to countries in Africa, South America, Medium East or Asia). According to Lenin, this part of the working class is more likely to be connected with bourgeoisie values and can be called as “labour aristocracy”. These points will be discussed below.

We concentrate our analysis in the following documents: Minutes of 3rd Shipbuilding Conference at Rotterdam (1957); Minutes of 4th Shipbuilding Conference at Hamburg (1960); Minutes of 6th Shipbuilding Conference at Newcastle (1967); a letter from IMF to OECD (1967); Minutes of 7<sup>th</sup> Shipbuilding Conference in Tokyo (1973) and the Statement presented by Herman Rebhan on Behalf of the IMF Working Party on Shipbuilding to the OECD Working Party n. 6 on Shipbuilding in 22nd of march 1977.

## Internationalism

Proletarian internationalism was an influential subject of debate between the 19th and the 20th century in the Marxist historiography. Marx and Engels wrote about the *Proletarier aller Länder vereinigt Euch!* at the end of the “Manifesto of the Communist Party”<sup>6</sup>, thus

6. “workers of the world unite”. Karl Marx e Frederic En-

bringing a political dimension to this subject. Lenin envisaged that the connection between “proletarianism” and “internationalism” would be a strong combination to change the world. The internationalism that unified all the workers was considered a fundamental element in the struggle against the national bourgeoisie.

This led to the proposal of the International Workers’ Association (IWA), the 1st International (1864–1876) organisation, that tried to unify the workers’ struggle in Europe after the “Springtime of the People”. Marx and Engels played a key role in organising the IWA. But they did not completely agree all the time with this association and its importance to internationalism. Engels, in 1885, wrote in the “*Contributes to Communist League History*” that the 1st International became a “weight” for the international movement and that the simple solidarity would be enough to keep workers together<sup>7</sup>.

The 1st International was characterised by the Marxist and the Anarchist debate. It was dissolved at the Philadelphia Conference in 1876 after the defeat of the Paris Commune in 1871. Marx died in 1883 and didn’t live to see the 2nd International (1889–1914). Engels had contributed for that in his entire life but in spite of that been criticised. In a letter to Laura Lafargue in June 1889, he also wrote (about the 2nd International) that he was against international instances that “could be impossible as useless”<sup>8</sup>.

The 2nd International (1889–1914) had in its context the debate on reform and revolution with the polemic between Kautsky and Lenin. The imperialism, the participation of the bourgeois governments, the colonialism and the wars were also subjects of deep discussions, and had showed the polemic inside this or-

---

gels, *Manifesto do Partido Comunista*. São Paulo, Anita Garibaldi, 2000.

7. Tom Bottomore, *Dicionário do Pensamento Marxista*. Rio de Janeiro, Ed. Zahar, 1998, 2<sup>a</sup> Edição, 1988, p. 199.

8. Idem.

ganisation.

The foundation of the International Metalworkers’ Federation was in this same moment. This congress was formed in Amsterdam between August 12–14, 1904<sup>9</sup>, before the 6th Congress of Socialist International, and also in Amsterdam between August 14–20, 1904<sup>10</sup>. The 2nd International was dissolved with its original model during the First World War but re-founded in 1919 at the Berna’s Conference.

Lenin, also in 1919, was the leader of the 3rd International’s Foundation. The Russian Revolution in 1917 had stimulated this organisation called Comintern. The 3rd International had ruptured with the 2nd International and defended an anti-imperialist alliance among Soviet Russia, workers’ movements, anti-imperialist movements against colonisation and for the national liberation. Lenin accused the 2nd International that it was being supported by a labour aristocracy, which represented the bourgeoisie inside the labour movement<sup>11</sup>.

Lenin’s formulation of the labour aristocracy was directly connected with the stage of capitalism that was characterised by: 1) a large concentration of capital that created the monopolies; 2) the fusion between the bank capital and industrial capital and the development of a financial oligarchy (a new role of the bank); 3) the increase of capital export; 4) the formation of monopolist international associations that shared the world between them; 5) the territory shared between the most important great powers<sup>12</sup>.

He has demonstrated the scenario of the global capitalism in the beginning of the 20th century with many data about the economic

9. Joseph Harmon *The International Metalworkers’ Federation*. Washington: U.S.Government Printing Office, 1959, p. 1.

10. Tom Bottomore, *Dicionário do Pensamento Marxista*. Rio de Janeiro, Ed. Zahar, 1998, 2<sup>a</sup> Edição, 1988, p. 197.

11. Lenin, Vladimir I. *O Imperialismo etapa superior do capitalismo*. Campinas, SP: FE/UNICAMP, 2011, p. 114-115

12. Idem, p. 217-218

activities of the great companies and the creation of monopolist associations like cartels and trusts. These monopolies increased their control on most important raw materials. They also made stronger contradictions between the cartels and non-cartels.

The concentration of production led to the merger of banks and industries. The banks became more and more important: their financial operations grew, and these banks began to convert the huge volumes of capital (without activities) into capital with activities (capital with profits). It is in this context that the rentier lives entirely on income obtained from money capital. The banks now have the control of all the activities of all the companies and they condition loans and financial benefits only according to their interest and opinion<sup>13</sup>.

In modern capitalism, that is not equilateral around the world, the great export of capital becomes very important. In the twentieth century, the accumulation of capital has reached gigantic proportions and an enormous "surplus of capital" has arisen in the advanced countries. The export of capital influences greatly accelerates the development of capitalism in those countries to which it is exported.

This manifestation, central for capitalism, goes against the "original idea" of free trade because the great enterprises make deals to ensure huge profits and to be less vulnerable to the market competition and difficulties. Lenin shows that the monopolist capitalist associations, cartels, syndicates and trusts divided the home market among themselves and obtained more or less complete possession of the industry of their own country. However, under capitalism the home market is inevitably bound up with the foreign market. Due to this these associations went to other countries also.

The widespread development of concentration in merchant shipping has ended also in the division of the world between the Ham-

13. Idem. p. 138-159

burg-Amerika and the Norddeutscher Lloyd (in Germany) and the International Mercantile Marine Co., or Morgan trust that was formed by the unification of nine American and British steamship companies. This agreement was concluded in twenty years, with the prudent provision for its annulment in the event of war. As early as 1903, the German giants and this American-British trust concluded an agreement to divide the world with a consequent division of profits<sup>14</sup>.

The territorial division of the world between the great powers have also motivated imperialist wars for the influence of financial capital around the world and for the concentration of production in only few potencies<sup>15</sup>.

Monopolist capitalism (dominated by a financial oligarchy) stimulates the emergence of a labour aristocracy that is associated with the bourgeois values and tends to form privileged categories of workers disconnected with the huge majority of workers. The massive profits make possible the bribery of certain sectors of the workers, in the centre of capitalism, luring them to the bourgeoisie of this branch or that nation, against all others<sup>16</sup>. The imperialist ideology penetrates the working class, "which is not separated from other classes by a Chinese wall". For Lenin, in the beginning of the century this labour opportunism was manifested in social chauvinism and this group became the principal support of the 2nd International, "true propagandists of reformism and chauvinism"<sup>17</sup>.

However, Lenin didn't stop to believe in the

14. This countries were the leaderships of shipbuilding industry until the middle of 20th century.

15. Lenin, Vladimir I. *O Imperialismo etapa superior do capitalismo*. Campinas, SP: FE/UNICAMP, 2011. p. 119

16. Leon Trotsky (in "Trade Union in the Epoch of Imperialist decay") had argued that this phenomenon occurs not only in developed countries but also in arrears where "to the extent that the national government tries to offer some resistance to foreign capital, is obliged, a greater or lesser degree, be supported in the working class. " In backward countries who plays main role is the capitalism, not the foreign national.

17. Lenin, Vladimir I. *O Imperialismo etapa superior do capitalismo*. Campinas, SP: FE/UNICAMP, 2011. p. 115

potential of proletarian internationalism even at this highest stage of capitalism, despite its limits in the central countries. He has indicated that the idea of the working class as a historical subject is linked with the perspective of class consciousness, only possible through revolutionary organisations. The making of the class combines economic struggles, claiming changes within the order, and political struggles against the order. But if the class consciousness is cloistered only in the syndical aim, the “political fight” acts only in the effects of capitalism, not in its structural causes. So, one cannot negate the capitalist mode of production, hence the existence of a revolutionary party is essential<sup>18</sup>.

In another debate, Marcel Van der Linden<sup>19</sup> has stressed that “proletarian internationalism” in reality describes a more pluralistic form and less consistent phenomenon than is often supposed. To use the concept nowadays is necessary in order to apply it to activities “from below” and for subaltern workers. It’s necessary to see the numerous forms of cross-border workers’ solidarity. Linden, in reconstructing historical development of “proletarian internationalism,” shows five stages of internationalism.

In the *first stage* (before 1848), the labour movement defines itself. There is the differentiation between the working class and the proletariat and the idea of “pure worker” as well as a model of a worker. This perspective was highly influenced by *The Communist Manifesto*. In the *second stage* (1848–1870), little small organisations were formed with the aim to provide financial aid to countries hit by strikes and in opposition to the use of strike-breakers by employers. It was here that all kinds of cross-border solidarity was in a sub-national level, between the local organisations. The 1st international (1864-1876) was born at

18. Lenin, Vladimir. *What is to be done?* Oxford, Clarendon Press, 1963, p. 101.  
19. Linden, Marcel Van der. *Workers of the world, Essays toward a Global Labour History*, Brill, 2008, p. 266-278.

this moment. In the *third stage* (1870-1890), the prominent forms of collective action were more difficult. The unions were acting in a more nationalised way and many confederations were constructed in Europe and North American. Meanwhile, nationalist and chauvinist attitudes were expanding between the working class. In the *fourth stage* (1890-1960), the consolidation of unions in North Atlantic was advanced and a new stage of nation based on internationalism emerged. A number of international trade secretariats were created to represent different occupational groups. An important stimulus was the founding of the Second International in 1889 as a cooperative mechanism for socialists. The congresses held by the new International were important meeting grounds for trade union leaders from different countries, like the one that happened at the IMF. In the *fifth stage* (since 1960), international unionism was confronted with many challenges that undermined the old model of “national internationalism”. These changes included the decolonisation process, the digital electronics revolution, the new transnational division of labour, the emergence of regionalism and trading blocs, the collapse of Communist Governments in the Soviet Union and Eastern Europe, and more.

The IMF was founded between 1893 and 1904. It is a successor of the International Metallurgists’ Bureau of Information, formed in the First International Metalworkers’ Congress in 1893 by trade unions from six European countries aiming at the eight-hour working day. The Congress consisted of 30 delegates, from Austria, Belgium, England, France, Germany, Switzerland, and the United States. All of them were assembled in Zurich for a meeting with the Socialist International, showing the connection between these two institutions. The foundation of the congress was laid during the Fourth International Congress of Metalworkers in August, 1904 in Amsterdam. This congress was attended by delegates from 11 countries in Europe, representing 26 affiliates with a total



membership of 309,481<sup>20</sup>. The scenario was the fragility of the First Communist International (1864-1876) and the growth of the Second International (1889-1914). Furthermore, the formation of the International Secretariat of National Trade Union Confederation was in 1903. The IFTU was created in 1913<sup>21</sup>. After the Second World War, the IMF founded the International Confederation of Free Trade Unions (ICFTU) in 1949, the successor of IFTU.

The IMF's Shipbuilding Department had started in 1949 with the aim to improve working conditions in the shipbuilding industry in all countries. In 1951 the first conference of this department was held in Newcastle. From 1949 until 1979 the Shipbuilding Department held eight conferences that discussed the situation of the shipbuilding industry around the world<sup>22</sup>. In all the conferences under analysis, the question of state subsidies was discussed, with more or less intensity. In the end of the 3rd Shipbuilding Conference, held in Rotterdam (1957) the General Secretary of IMF made a strong speech against the "unreal competition" made by Japan, a country where the workers were living with low wages and rights, despite the subsidises :

*"I foresee that the Japanese shipbuilding industry will in the future play an important part. For European and American shipyards, this means that Japanese competition will draw large away from them, because wages and working conditions are so much poorer in Japan than in our coun-*

20. Joseph Harmon *The International Metalworkers' Federation*. Washington: U.S. Government Printing Office, 1959

21. According with Linden (2011:276) the social-reformist mainstream of the IFTU and its successor after 1949, the International Confederation of Free Trade Unions (ICFTU), was in time confronted with a number of rivals". They included the communist Red International of Labor Unions (RILU, 1921-37) and the International Federation of Christian Trade Unions (IFCTU, since 1920).

22. The conferences have happened in 1951; 1955; 1957; 1960; 1964; 1967; 1973 and 1979.

*tries (...) An improvement in conditions in the Japanese shipbuilding industry will enable us to make further gains for our members in Europe and America"* (Minutes of 3rd Shipbuilding Conference, 1957)

In another Conference (4th Shipbuilding Conference) that happened in 1960, Hamburg, Germany, this critic was made further clear. Now not only against Japan but also against underdeveloping countries<sup>23</sup>. For IMF, the trade unions, deeply concerned with the employment situation in their national industry, may succumb to the temptation of favouring a policy of subsidies which could only lead to an intensification of a real economic war waged with subsidies, pre-financing and encouragement of exports and other government measures. According to the documents, such state aid has never served the workers. It only does bad service to the industry and the workers because it has no intention to increase productivity, hence also wages and social conditions.<sup>24</sup>

According to this conference, Japan exhibited the lowest wage level which contrasted sharply with the very high profitability of which the workers did not receive a share. For IMF the money used by the government to the subsidies sales prices could have been much better used to promote a sound structure of diversification.

Another point that IMF stresses was that not only does the excessive state aid blindly granted render very bad services to the workers, it also impairs the negotiating position of unions in other countries, because when the unions make demands for better wages and social conditions the employers reply that they can do no more as long as the industry in other countries is subsidised. So, IMF has got the employers' ideas to criticize the subsidies.

23. Minutes of the Conference of Shipyards Workers, Hamburg, 1960.

24. Minutes of the Conference of Shipyards Workers, Hamburg, 1960, p. 22-26.

But, the subsidies are not criticized in all the contexts. The same document of the 4<sup>th</sup> Conference defends state financial aid in Italy and France:

*“(...) state financial aid is at this moment very necessary to the Italian and French shipyard (...). On the contrary, we must help the colleagues who are faced with difficult social problems in their own shipbuilding industry, insofar as we can arrive at a clear trade union attitude towards state aid (...) we cannot approve protectionist measures which burden the state with the actual cost of production, for this would mean international competition to the detriment of the employment and wage condition of workers in other countries”* (Minutes of the Conference of Shipyards Workers, Hamburg, 1960: 25)

The IMF has also argued that since the purchase of ships also greatly drains foreign currency reserves, the under-developing countries try to build their own ships. But, for IMF, the question is whether such plans can really result in a savings of the foreign currency as long as these countries possess no steel industry of their own and no firms capable of supplying parts. The IMF also stressed that the under-developing countries only can compete with other countries because of the subsidies and that they don't have the necessary prestige and background to make ships as good as the traditional industry.

*“The IMF quite agrees that the developing countries must create new branches of production and it supports their search for free access to the world market for such products (...) But we cannot help harboring some doubts in the interest of the developing countries themselves (...)”*(Minutes of the Conference of Shipyards Workers, Hamburg, 1960: 26.)

The 6th Shipbuilding Conference was held at Newcastle (1967) to meet the growing demands of the shipbuilding industry. But this

“growth” was concentrated in Japan. The country improved its capacity in 1,322,000 Gross Register Tonnage (GRT) in 1966. Japan was followed by Democratic Republic of Germany with 161,000 GRT; Great Britain with 11,000 GRT; and Switzerland with 9,000 GRT<sup>25</sup>. About 16 companies of 25 principal companies were Japanese or were from Japanese corporations. In 1965, the Japanese companies were only 14 and in 1959, just eight. The IMF explained this decrease in terms of Japanese subsidies.

The 6th Conference has approved “the resolution of Newcastle” that calls for the reduction of shipbuilding subsidies and for a conference with governments, representatives of the shipbuilding industry and trade unions to put an end to further state subsidies in shipbuilding and to bring about their gradual reduction. This conference also has presented a vast study on shipbuilding workers' salaries between 1960 and 1965. These studies were made especially to compare the medium salary between the principal countries in shipbuilding industry and to defend that the subsidies weren't making the salaries higher.

With IMF's “Resolution of Newcastle” a strong campaign was carried out against the states subsidies in articulation with Organization for Economic Co-operation and Development (OECD) “against the subsidies war”. In a document with the subject “Highly Confidential: IMF intervention with OECD on the Call for Reduction of Shipbuilding Subsidies”(in English and in German), the IMF has tried to participate at the OECD's working party n. 6, of its Council on Shipbuilding, to develop a tripartite politics. The letter says that :

*“In private conversation an OECD official revealed to the IMF representative that the trade union project had already been instrumental in bringing about an early meeting of the Working Party on Shipbuilding. He hoped, therefore, from an OECD point of view that the trade unions would main-*

25. Minutes of 6th Conference in Newcastle (1967) p. 3.



*tain their pressure to secure international action on subsidies even if such a conference was not feasible".* (Highly Confidential: IMF intervention with OECD on the Call for Reduction of Shipbuilding Subsidies; p. 7-8)

In 1973 when the shipbuilding crisis had taken place<sup>26</sup>, a 7th Shipbuilding Conference was held in Japan, the centre of IMF's critics. Although a few documents were founded, data analysed had indicated a reduction of critic to Japanese industry and the increasing critic to underdeveloped countries. In a subject called "Worldwide coordination of investment", IMF emphasises that they were not in favour of a free market economy which would lead to exploitation of workers in developing countries "while at the same time endangering jobs in traditional shipbuilding countries". For them, all investment projects should be submitted to a worldwide organ for discussion between the governments, employers and trade unions<sup>27</sup>.

At this conference, the IMF accepted the "state aid" as a temporary measure. At the subject "State aid as a temporary measure for indispensable social protection", the document says that dynamic social policy built on collective bargaining by free trade unions cannot be replaced by or constantly supported through the policy to indefinite state aid. But if any country decides to nationalise its and ship repairing industries, this must be on the principles of free collective bargaining and the right to strike and full workers' participation at

26. The capitalism crisis in 1970 had the name of "oil crisis" and many explanations like: the excess of capacity, the emergence of new players at shipbuilding industry, the high value of oil. For more, see: Ikei (2009). Comprehensive sectorial analysis of emerging competences and economic activities in the European union: building and repairing of ships and boats sector, publish by European Commission and Euro found, available in: <http://ec.europa.eu>

27. Our research shows that until 1973 the participation of Japanese syndicalists weren't as strong as the participation of European syndicalists. We have seen in the documents analysed that when the Japanese were present, they in general agree with the predominant position against the subsidies'.

all levels of decision making.

The IMF's participation at the OECD's working party held on March 22, 1977 was considered satisfactory. Sr. Herman Rebhan, the General Secretary of the Federation, in his speech, defended the international cooperation between OECD and IMF "with a common social objective [to] overcome the plight of this industry". According to IMF, otherwise, individual national measures would be detrimental to each other's existence in shipbuilding. "Together, we have to see that the industry survives this crisis. This applies as much to government, the industry as to trade unions<sup>28</sup>."

This speech shows the actual association between the IMF and the OECD, with a form to act against countries that have been using high rates of subsidies, especially Japan and under-developing countries.

The General Secretary had presented a group of four immediate measures to the coordination of new policies and the elaboration of measures that would recognise national interest and find a common denominator for facing the effects of the critical development in the next three years: 1) the spreading of orders and work in shipyards, to obtain the maximum possible employment through a constant international watch kept on orders and employment situations and on the basis of such information through international negotiation of corrective measures because the social background information is essential for a common approach as regards adjustments of investment capacities and an effort towards the promotion of reconversion in shipyards all over the work; 2) new technological development in shipbuilding, to look for new demands that could rapidly bring new orders, like: elimination of the use of dangerous and antiquated vessels; development of new types of ships for greater safety, preservation and protection

28. Statement presented by Herman Rebhan on Behalf of the IMF Working Party on Shipbuilding to the OECD Working Party n. 6 on Shipbuilding (22 of march 1977), p. 2.

of the natural environment, energy saving and better transport services; 3) to be directed to conversion for expansion of other kinds of production with emphasis for new offshore maritime technology; 4) to be designed to ensure reasonable shipbuilding prices in a dynamic market economy in which, however, international cooperation eliminates the threat of deadly competition largely due to the unlimited expansion of capacity. It means action against unfair trade practices in the shipping and the shipbuilding market, against speculation on the part of ship owners, and the necessary state aid be provided, to help the shipyards to undertake all measures required to safeguard employment and incomes. Such aid should be given only on specific programmes, carefully elaborated with the cooperation of public authorities and trade unions. But IMF recommends that the use of state aid has to be a temporary measure for the indispensable social adaptation to structural changes and for employment generating investment.

In the end, the IMF suggests a special permanent working committee to collate such information and to discuss it in the mutual interest of all shipbuilding countries and recommend that the OECD should extend its surveying activities on investment trends and capacity utilisation also to important shipbuilding yards in developing countries.

This speech shows the position of IMF, sometimes against the subsidies for Asian's countries and under-developing countries and sometimes for this subsidies for Europe countries, with tradition at shipbuilding industry. It also shows the relationship between State, Federation and the great companies at shipbuilding industry. The situation of crisis is, of course, an important point that has influenced the IMF's position for states subsidies at Europe's shipyards.

As we know, the 1970's was marked by a productive restructuration in shipbuilding and the emergence of new players in the shipbuilding

industry. Shipbuilding was very strong in Europe, with the Britain leadership. After 1970 this leadership shifted from Europe to Asia, with first Japan and then Korea and China. It was in the 1970s also that Brazil witnessed its best result in the shipbuilding industry in the 20th century.

### Considerations:

We have already showed that state subsidies was an important theme of debates in all conferences. In the 1950s and 1960s the IMF manifested on majority against the states subsidies, especially against Japan and under-developing countries, and the "unfair" concurrence. However, the IMF had defended the temporary "state aid" in Italy and France, where that shipbuilding industry was in a difficult situation in the early 1960.

In the 1970s, with the extent of the crisis of the shipbuilding industry in Europe and the emergence of new players, the IMF criticised the subsidies in Japan, and of under-developing countries, and/or in countries "without tradition at shipbuilding industry". Although it had defended the "state aid" of the European countries as an "indispensable social protection", the IMF had also articulated with OECD and had proposed an action tripartite among the workers, state and employers against the "unfair competition" and in favour of the "traditional shipbuilding industry".

On one hand, the resolutions and documentations of IMF Shipbuilding Department between 1950 and 1970 show a corporative action in defence of the great shipbuilding countries and on the other hand, the ideological background connected with the 2nd International, with IFTU and ICTU illustrates its connection with the syndical social-reformism.

The limits of international unionism and the emergence of a labour aristocracy was the used by Lenin in a specific moment of capitalism history in the beginning of 20th century. The huge concentration of capital and the

materialisation of monopolist association was not only a privilege of shipbuilding industry or merchant shipping, but also of the electrical industry, the oil, rail cartel and many others, until nowadays.

The study of IMF's documents from 1950–1970 indicates a connection or a tendency with this Federation and the idea of “labour aristocracy” and shows some limits of the international unionism. It doesn't mean, of course, that all the experiences of international unionism are limited. The dimensions of international unionism are much more ample than we show here and the challenge of analysing the totality of these workers' experience is still a goal of our investigation.

## Appendix

The IMF's collection is composed of: printed and stencilled material; press clippings of the congresses 1904, 1935, 1950, 1961; agenda, proceedings and other documents on congresses 1968–1977; minutes, declarations and discussion papers of the meetings of the Central Committee 1946–1979; agenda and minutes of the meetings of the Executive Committee 1955–1979; circular letters 1963–1979; agenda, minutes, reports and documentation of Women Workers' Conferences 1957–1970, 1975; minutes of the Women's Commission 1963–1974, of a Youth Conference 1957 and of the Youth Workers Commission 1963–1979; documents on the regional Conference on Latin America and the Caribbean 1969; proceedings of meetings concerning education and vocational training 1965–1972; reports and other documents concerning wages and working conditions 1950–1973; reports on automation and concentration 1956–1957 and international fair labour standards 1959; reports and proceedings of conferences on working hours 1979; documents on conferences of European economic integration 1962; minutes of White Collar Workers Conferences 1962–1979, of Shipyard Workers Conferences 1954–1963,

of the Electrical and Electronic Workers Conferences 1958, 1963, 1970–1978, of Foundry Workers Conferences 1957–1963 and of the Steelworkers Conferences 1956, 1959–1962; minutes of the meetings of the Automotive Department 1956–1978, of the Iron and Steel Department 1959, 1962, 1976, of the Engineering Department 1955–1975 and of other IMF departments 1962–1979; proceedings, resolutions and other official documents of the Metal Trades Committee of the International Labour Organisation (ILO) 1962–1977. Our subject was Shipyard Workers Conferences 1954–1963 and the activities made by Shipbuilding Department of IMF.

The documents analysed were, by decade:

### 1950

- 3th Shipbuilding Enquiry (1954) – suitcase 44
- Enquête sur les salaires et les conditions de travail (1956) – suitcase 44
- 3th Shipbuilding Conference at Rotterdam (1957) – suitcase 41

### 1960

- A letter from IMF to OECD (1967) – suitcase 42
- 4th Shipbuilding Conference at Hamburg (1960) – suitcase 43
- 6th Shipbuilding Conference at Newcastle (1967) – suitcase 43
- Wages, Wage Costs and Purchasing Power in Shipbuilding (1960–1965) – suitcase 43
- Supplementary reports wages and working conditions in the shipbuilding industry (1962) – suitcase 44

### 1970

- 7<sup>th</sup> Shipbuilding Conference in Tokyo (1973) – suitcase 43
- IMF protests killings and urges immediate release of imprisoned workers (1972) – suitcase 43
- Document: solidarity action to stop and re-

fuse repair work on Spanish ships from Thursday 23 March to Thursday 30th March (1972)

– suitcase 43

- IMF Shipbuilding policy for security of employment and income and social progress (1972) – suitcase 43
- ProgramM and reiseplan fur die 7 Conference (1973) – suitcase 43
- Statement between IMF and OECD (1977) – suitcase 42
- Meeting IMF and OECD (1978) – suitcase 42
- 2<sup>nd</sup> Asian Shipbuilding Seminary (1978) – suitcase 42
- Appendix – statistical tables – 2<sup>nd</sup> Asian Shipbuilding Seminary (1978) – suitcase 42
- 8<sup>th</sup> Shipbuilding Conference at Copenhagen (1979)
- Document “Against pollution of the seas: measures to be taken in shipbuilding to improve security of tankers” (1979)

**MARX, Karl e ENGELS, Frederic** *Manifesto do Partido Comunista*. São Paulo, Anita Garibaldi, 2000.

**TROTSKY, Leon.** *Os Sindicatos na Época da Decadência Imperialista*. Agosto, 1940. Disponível em: <http://www.marxists.org/portugues/trotsky/1940/mes/sindicato.htm>

## References

**ANTUNES, Ricardo.** *Adeus ao trabalho? Ensaio sobre as metamorfoses e a centralidade do mundo do trabalho*. São Paulo, Cortez/Unicamp, 1995, 155 páginas.

**BOTTOMORE, Tom,** *Dicionário do Pensamento Marxista*. Rio de Janeiro, Ed. Zahar, 1998, 2<sup>a</sup> Edição, 1988.

**HARMON, Joseph** *The International Metalworkers' Federation*. Washington: U.S.Government Printing Office, 1959, p. 1.

**HOBSON, Charles.** *The Origin and Development of Internationalism*. Part II. Birmingham: Hudson and son, printers, livery street, 1915, p. 121.

**IKEI (2009).** Comprehensive sectoral analysis of emerging competences and economic activities in the european union: building and repairing of ships and boats sector, publicada pela Comissão Europeia e pelo Eurofound, available in: <http://ec.europa.eu>

**LENIN, Vladimir Ilich,** *O Imperialismo etapa superior do capitalismo*. Campinas, SP: FE/UNICAMP, 2011.

**LENIN, Vladimir** *What is to be done?* Oxford, Clarendon Press, 1963

**LINDEN, Marcel Van der,** *Workers of the World Essays towards a Global Labor History*, Brill, 2008.



## Greves e transformações político-ideológicas no sindicalismo brasileiro recente<sup>1</sup>

Davisson Cangussu de Souza\*  
Patrícia Vieira Trópia\*\*

### Introdução

No final dos anos 1970, quando as teses do fim do movimento operário ganhavam força, principalmente na Europa, o Brasil vivia um período de ascensão das lutas sindicais. O ciclo de greves inicia-se no ABC em 1978, perpassan-

.....  
1. Comunicação apresentada na *II Conferência Internacional Greves e Conflitos Sociais: abordagens cruzadas da conflitualidade* (do século XVIII aos nossos dias), organizada pela *Maison des Sciences de L'homme* e pela *International Association Strikes and Social Conflicts*, e realizada de 15 a 18 de maio de 2013, em Dijon-França.

\* Doutor em Sociologia pela USP e Professor do curso de Ciências Sociais da Universidade Federal de São Paulo (Unifesp/Guarulhos). Correio eletrônico: [davisson.souza@unifesp.br](mailto:davisson.souza@unifesp.br)

\*\* Doutor em Sociologia pela USP e Professor do curso de Ciências Sociais da Universidade Federal de São Paulo (Unifesp/Guarulhos). Correio eletrônico: [davisson.souza@unifesp.br](mailto:davisson.souza@unifesp.br)

do toda a década de 1980, em uma conjuntura de luta pela redemocratização e pela constitucionalização dos direitos sociais no âmbito da Assembléia Nacional Constituinte. Na década de 1990, todavia, em função das políticas neoliberais de abertura comercial e financeira, privatizações e redução dos gastos sociais e de profundas transformações técnicas do processo produtivo, há um exponencial crescimento das demissões. Nesse contexto, ocorre uma redução do número absoluto das greves (em geral e do operariado industrial, em particular), de jornadas não trabalhadas e alterações importantes na pauta de reivindicações que se tornam mais defensivas, pois os trabalhadores lutam para perder menos. Esta inflexão na atividade grevista tem sido objeto de polêmica. Para alguns, tratar-se-ia de um sintoma do declínio do sindicalismo (RODRIGUES, 2002); para outros, um efeito dos estrangulamentos econômicos derivados da queda do crescimento econômico, dos picos de desemprego e da desestruturação do mercado de trabalho (POCHMANN, 1998; NORONHA, 1998; ALVES, 2000; BOITO JR e MARCELINO, 2010).

O propósito deste trabalho é discutir a evolução das greves nas duas últimas décadas da história brasileira, tomando como base os dados disponibilizados pelo Sistema de Acom-

panhamento de Greves do Departamento Intersindical de Estudos Estatísticos e Socioeconômicos (SAG/Dieese). A própria análise do ciclo grevista é objeto de controvérsia na literatura. Pode-se afirmar que, em linhas gerais, predominam explicações de natureza política (mudança dos governos, crises políticas etc.), e econômica (nível salarial, inflacionário, de emprego etc.). Segundo Noronha (1998), o ciclo grevista 78-98, além das variáveis econômicas tradicionais, deve ser explicado também pela expectativa que os trabalhadores têm sobre emprego e sua percepção “das injustiças” e das oportunidades de obtenção de ganhos. Para Alves, (2000), a explicação para o quadro de descenso das greves nos anos de 1990 deve-se às práticas inovadoras de natureza organizacional que caracterizam a reestruturação produtiva no Brasil, bem como à livre negociação de salários, a concessão de abonos e antecipações salariais. A tese do declínio histórico do sindicalismo é criticada por Boito Jr. e Marcelino (2010) que veem o ciclo grevista iniciado nos anos 2000 um exemplo da vitalidade do movimento sindical no Brasil.

Menor atenção tem sido dada, porém, tanto para as transformações político-ideológicas no interior do sindicalismo quanto para alguns importantes episódios da luta popular e sindical que política e ideologicamente servem de estímulo ou freio aos movimentos ascendentes e descendentes dos ciclos grevistas. Nosso pressuposto mais geral é que a explicação para a evolução das greves é multicausal. Assim, além de possuir uma forte correlação com os processos macro políticos e econômicos característicos da conjuntura, os ciclos grevistas também são explicados pela própria dinâmica interna da luta e dos rumos tomados pelo sindicalismo.

O texto está dividido em três partes. Na primeira, discutiremos sobre a relação entre as greves e a luta política, tomando como elemento central os mandatos presidenciais e suas principais medidas que afetaram a classe trabalhadora. Na segunda será feita uma

análise da relação dos diferentes momentos do ciclo grevista com alguns constrangimentos econômicos que consideramos centrais: o índice de desemprego, o salário médio real e a taxa de crescimento do PIB. Por último, faremos um comentário sobre as principais transformações político-ideológicas do sindicalismo brasileiro recente, tomando como referência suas duas principais centrais sindicais, a Central Única dos Trabalhadores (CUT) e a Força Sindical.

## As greves e a luta política

Uma leitura inicial dos dados do SAG/Dieese (Gráfico 1) permite a identificação de pelo menos cinco grandes momentos do ciclo grevista brasileiro nos últimos vinte anos<sup>2</sup>. 1) De 1990 a 1992 o número de paralisações sofre uma acentuada queda<sup>3</sup>; 2) de 1993 a 1996, o movimento de greves tem um novo impulso; 3) de 1997 a 2000 volta a cair; 4) de 2001 a 2007 se estabiliza nos patamares mais baixos de sua história recente; 5) no biênio 2008-2009, no contexto da crise capitalista mundial, o número de greves volta a crescer, indicando que, malgrado a inflexão de 2010 (quando foram deflagradas 446 greves), se esboça uma nova onda com a realização de 554 em 2011 e 873 em 2012<sup>4</sup>.

2. Os dados coletados pelo Dieese podem ser analisados segundo as seguintes variáveis: número de greves; número de grevistas; horas paradas; reivindicações mais freqüentes; tipo de reivindicações (defensivas, propositivas, etc.); resultados; esfera (pública ou privada) e setor; categoria; abrangência (local, regional, municipal). Nesta comunicação nos restringiremos à quantidade de eventos, deixando a análise dos demais fatores para futuros trabalhos.

3. Segundo o Dieese, em 1989 - ano de maior atividade grevista no país - foram deflagradas 1.962 greves, número que cai para 1.774 em 1990, 1.041 em 1991 e 556 em 1992.

4. Segundo nossa hipótese, a ser comprovada em futuros trabalhos, o Dia Nacional de Lutas, realizado em 11 de julho de 2013, expressa esse movimento recente de ascensão do ciclo de greves no Brasil. Chamado por oito centrais sindicais (CUT, Força Sindical, CTB, CGTB UGT, NCST, CSB e CSP-Conlutas) e alguns movimentos sociais (como a UNE e o MST), o movimento conseguiu paralisar diversas categorias, tais como motoristas, metroviários, professores, bancários, moto-

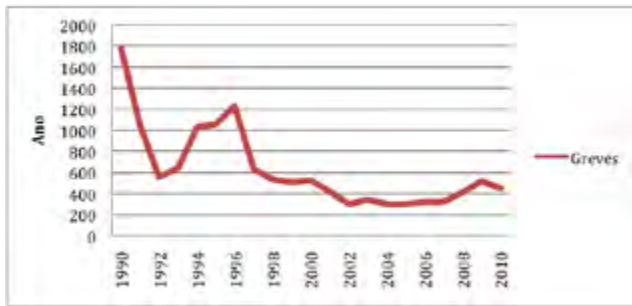


Gráfico 1 - Total de greves no Brasil em números absolutos (1990-2010). Fonte: Elaboração própria a partir do SAG/Dieese.

Tomando como referência a periodização aos mandatos presidenciais, verifica-se que entre 1990 e 2010, do total de 13.193 greves realizadas no Brasil: 1) durante o governo Collor (1990-1992)/Itamar (1992-1994) foram realizadas 5.050 greves (3.371 nos três anos de Collor, sendo 2.815 somente no biênio 90-91, e 1.679 nos dois anos de Itamar); 2) nas duas gestões de Fernando Henrique Cardoso (1995-1998;1999-2002) na presidência da República foram registradas 5.191 greves (3.446, no primeiro mandato, das quais 2.284 no primeiro biênio e 1.745 no segundo); 3) por fim, nos dois governos de Lula (2003-2006; 2007-2010) foram deflagradas 2.952 greves (1.261 no primeiro mandato e 1.691 no segundo). O ano que concentra o maior número de greves é 1990, primeiro ano do governo Collor, em contraposição ao último ano do governo FHC, quando foram deflagradas 298 greves. A média anual de greves no governo Collor/Itamar foi de 1.010; no governo FHC a média cai para 648,8 greves e no governo Lula para 369 greves. Durante o primeiro mandato do governo Lula a média é de 315,2 greves e no segundo de 422,75 por ano.

boys, metalúrgicos, químicos, comerciários. Durante a jornada, 50 rodovias foram bloqueadas. Em Santos-SP, foram bloqueados todos os acessos ao porto. O jornal *O Estado de S. Paulo* informou que o bloqueio dos acessos ao complexo industrial e portuário de Suape-PE, onde trabalham 75 mil trabalhadores em 150 empresas. Ademais, este jornal registrou a paralisação de quatro refinarias e oito unidades de montadoras, afetando a produção industrial e o comércio em diversas regiões do país ("Protestos afetam vendas e produção". *O Estado de S. Paulo*, A9, 12 de julho de 2013).

Ao observar o ciclo grevista, é possível fazer um paralelo entre os cinco momentos descritos acima e os mandatos presidenciais. 1) O governo Collor, embora tenha enfrentado em seu primeiro ano um expressivo número de greves, foi marcado por uma acentuada queda da atividade grevista, o que nos impõe indagar quais teriam sido razões desta queda. Neste governo não foram poucos os constrangimentos impostos à atividade sindical, tanto pelos efeitos da crise econômica quanto pelo caráter antipopular de suas políticas (especialmente a desindexação dos salários e a abertura comercial às exportações). 2) Durante o governo Itamar e os primeiros anos do primeiro mandato de FHC, o número de greves voltou a crescer, mas sem atingir o mesmo potencial do início da década. Nesse momento os efeitos mais duros da crise do início da década de 1990 já haviam sido superados, como demonstraremos mais adiante. 3) Entre a segunda metade do primeiro mandato e a totalidade do segundo governo de FHC, o movimento grevista registrou seu maior declínio na história recente. Entre os fatores que contribuem para explicar esse refluxo podemos destacar a estabilização da moeda após a implantação do Plano Real (1994), a intensificação de medidas macroeconômicas de natureza neoliberal (privatizações, enxugamento do funcionalismo público, reforma trabalhista flexibilizante) e o caráter autoritário do governo face à resistência de uma parte do movimento sindical<sup>5</sup>. 4) Durante o primeiro e parte do segundo mandato de Lula as greves se estabilizaram no patamar mais baixo de sua história. O desempenho econômico favorável à classe trabalhadora (aumento do salário mínimo, redução da informalidade, retomada da contratação de funcionários públicos, aumento dos recursos e dos gastos com programas de transferência

5. O governo FHC manteve uma relação de enfrentamento com o movimento sindical desde o início de seu primeiro mandato, o que foi notório no caso da greve dos petroleiros de 1995, que contou com a intervenção do exército. Para uma análise da dinâmica da greve dos petroleiros de 1995 e seu impacto no movimento sindical ver Romão (2006).



de renda, como o Bolsa Família) e a aliança e o apoio dos setores majoritários do sindicalismo (mesmo que o governo tenha adotado medidas antipopulares, como a reforma da previdência), especialmente da CUT e da Força Sindical, contribuem para explicar o contido número de greves deste período. 5) No segundo mandato de Lula a atividade grevista passa por um novo período de ascensão, o que pode se explicar pela conjuntura de crise capitalista de 2008-2009, mas também por conta de transformações macroeconômicas (políticas desenvolvimentistas, crescimento do investimento na indústria) adotadas pelo governo no país.

Antes de passarmos à análise dos estrangulamentos econômicos à atividade grevista, são necessárias algumas observações. Embora o número médio de greves no primeiro mandato do governo Lula (2003-2006) seja, de fato, mais baixo, é preciso sublinhar inicialmente que a tendência de queda e estancamento das greves já estava em curso. Por isso não nos parece correto afirmar, como alguns analistas o fizeram, que o governo Lula tenha sido menos propício à atividade sindical somente por conta da política de alianças com as principais centrais sindicais (especialmente a CUT e a Força Sindical). Foi durante os governos de Collor e no segundo mandato de FHC que a atividade sindical sofreu seus mais duros estrangulamentos e as oscilações mais significativas. Ambos os governos foram marcados pela aliança com os setores adeptos do sindicalismo propositivo e de resultados e por um forte ataque às lutas sindicais e populares. As câmaras setoriais foram criadas a partir do governo de Collor e a Força Sindical, criada em 1991, apoiou tanto Collor como FHC. No governo deste último se deu a estabilização monetária, o que inibiu as greves por reposição salarial, e a política de privatizações e abertura comercial e financeira, que provocaram o crescimento do desemprego, inibindo a atividade sindical pelo “medo das demissões”. O ponto de partida da análise do movimento

grevista a partir dos mandatos presidenciais conduz ao questionamento das políticas gestadas por este governo que teriam impacto nas condições de vida e no salário dos trabalhadores. A seguir faremos uma análise dos estrangulamentos econômicos e sua relação com os diferentes momentos vividos pelo sindicalismo ao longo do período estudado.

## As greves e os estrangulamentos econômicos

As décadas de 1990 e 2000 foram marcadas por intensas mudanças técnicas e de gestão nas empresas capitalistas brasileiras (novas tecnologias, enxugamento, terceirização, descentralização, informatização etc.). Valeria uma análise da relação entre essas medidas e a quantidade e perfil das greves (negociação de banco de horas, reivindicação de PLR, aparecimento de grevistas terceirizados etc.). Porém, priorizaremos a análise dos principais efeitos dessas medidas (crescimento das demissões, arrocho salarial, precarização do trabalho etc.), em um contexto de reestruturação do capital e de hegemonia das políticas neoliberais. Neste item verificaremos como as greves estão relacionadas a três indicadores econômicos-chaves para a compreensão das condições de vida da classe trabalhadora: os índices de desemprego, o salário médio real e a taxa de crescimento do PIB.

É possível observar a partir do Gráfico 2 que o índice de desemprego possui uma relação inversamente proporcional à quantidade de greves, o que nos leva a concluir que, embora se tratem de fenômenos multicausais, ambos

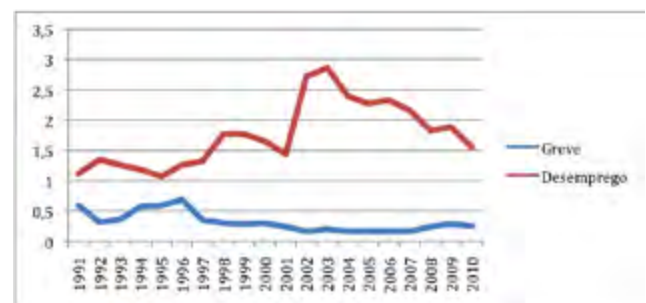


Gráfico 2 - Total de greves e taxa de desemprego (1990-2010), índice 100. Fonte: Elaboração própria a partir de Cepal

estão fortemente correlacionados.

A primeira observação a ser feita é de que, no longo prazo, a tendência de crescimento do desemprego acompanha a redução da atividade grevista. Vejamos com detalhes as diferentes curvas para além deste “saldo geral”. 1) Durante o governo Collor (1990-1992) observa-se crescimento do desemprego e redução das greves. 2) De 1993 a 1995 a tendência se inverte: as taxas de desemprego caem e o número de greves sobe. 3) De 1996 a 1999 o desemprego volta a crescer e o número de greves volta a diminuir. 4) Entre 2000 e 2003, após um leve decréscimo, o desemprego tem o seu maior crescimento e a atividade grevista estanca no patamar mais baixo da história recente. 5) De 2004 a 2008 o desemprego cai e o número de greves estaciona. 6) Entre 2009 e 2010, é possível observar um leve crescimento do desemprego e do número de greves, mas ambos logo voltam a cair.

Tomemos a relação entre o movimento grevista e o salário médio real. O que se pode observar no Gráfico 3 é que existe uma forte correlação entre salário e greve, já que os períodos de redução da atividade grevista correspondem aos de maiores perdas salariais e os períodos de crescimento de greves correspondem a ganhos salariais, o que evidencia a importância das greves como instrumento de luta salarial e política, e de reais conquistas para os trabalhadores e trabalhadoras.

A partir do gráfico acima é possível verificar algumas tendências. 1) Entre 1990 e 1992 a redução do salário médio real coincidiu com o decréscimo do número de greves. 2) De 1993 a 1996 se verifica uma recuperação do salário, justamente no período de reaquecimento das greves. 3) De 1997 a 1999 se observa uma contra-tendência, já que os salários continuaram subindo embora a quantidade de greves tenha caído. A explicação para tal fenômeno pode estar relacionada ao controle inflacionário, experimentado após os primeiros anos de implantação Plano Real, inibiu as gre-

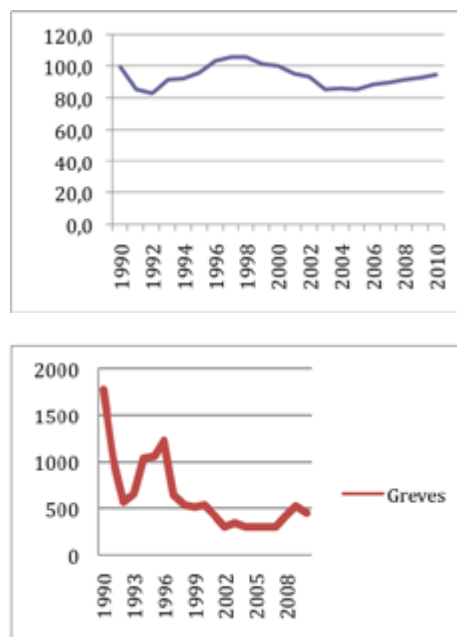


Gráfico 3 - Salário médio real a preço constante (2000=100) e Total de greves (1990-2010). Fonte: Elaboração própria a partir de Cepal

ves por reposição dos salários, que tiveram um ganho neste período, embora à custa de altas taxas de desemprego. 4) De 2000 a 2005, é nítida a relação entre redução dos salários e da atividade grevista: ambos atingem o patamar mais baixo. 5) Entre 2006 e 2010, novamente os salários e as greves voltam a subir.

A correlação entre a taxa de crescimento do

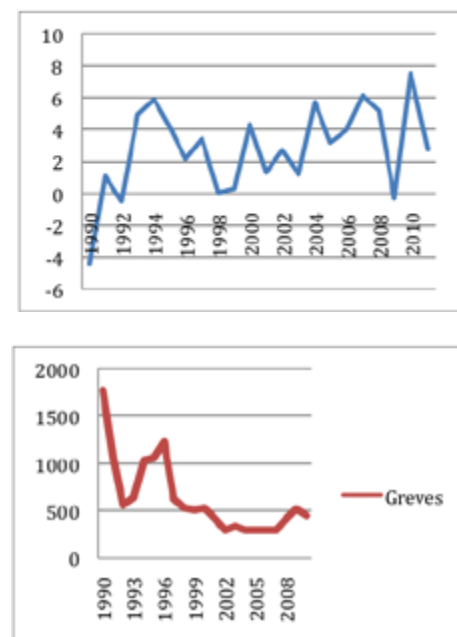


Gráfico 4 - Taxa de crescimento do PIB a preço constante e Total de greves (1990-2010) - Fonte: Elaboração própria a partir de Cepal

PIB e as greves também é notória, como demonstra o Gráfico 4.

1) O período de 1990 a 1992 teve taxa de redução total do PIB de -3,91%, período também marcado pelo decréscimo no número de greves. O crescimento do desemprego e a redução dos salários neste período prepararam o terreno para uma recuperação das taxas de lucro do período subsequente. 2) Assim, de 1993 a 1997, o crescimento de 20,9% do PIB coincidiu com o aumento atividade grevista. Neste período, o desemprego teve uma leve redução e os salários voltaram a crescer, preparando uma nova crise de acumulação do capital. 3) Desse modo, de 1998 a 2003, o PIB tem um crescimento mais tímido 9,68%, justamente quando as greves sofrem uma nova queda. O desemprego aumenta e os salários caem, abrindo novas possibilidades para o crescimento das taxas de lucros. 4) Isso ajuda a explicar porque no período de 2004 a 2010 o PIB apresenta um crescimento espetacular de 31,28%, o que possibilitou uma leve recuperação dos salários, queda do desemprego e reaquecimento da atividade grevista.

Esses dados nos permitem tirar algumas conclusões. Os períodos de baixo crescimento são precedidos por períodos de recuperação salarial e de redução do índice de desemprego, que reaquecem o movimento de greves. Os períodos de maior taxa de crescimento do PIB são precedidos por períodos de redução dos salários e do emprego, que tendem a inibir a atividade grevista.

Tais conclusões a que chegamos até aqui não pretendem sugerir que o movimento sindical e a atividade grevista sejam epifenômenos, efeitos mecânicos e inevitáveis da política dos governos e dos ciclos econômicos capitalistas sobre o emprego e o salário. Os movimentos de resistência estão sempre abertos pela conjuntura. Segundo nossa hipótese, a correlação entre os fatores observados não se deve ao caráter inevitável das mudanças e ao comportamento natural dos trabalhadores a

seus efeitos, mas à dinâmica, mudanças e às respostas dadas pelo movimento sindical aos conflitos em cada conjuntura. É necessário observar, portanto, as principais transformações político-econômicas do sindicalismo brasileiro, tendo em vista especialmente as principais centrais sindicais presentes no cenário nacional.

## As greves e a ideologia sindical

Neste item, analisaremos o ciclo grevista tendo como referência as transformações político-ideológicas pelas quais passou o sindicalismo durante o período analisado. Souza (2010) afirma que a política sindical diante das demissões, do desemprego e dos desempregados entre 1990 a 2002 foi resultado e a alavanca das principais mudanças vividas no interior do sindicalismo brasileiro. Assim, partir de estudo sobre a CUT e a Força Sindical (FS), o autor propõe a seguinte periodização: 1) de 1990 a 1992, é possível observar os primeiros sinais de mudança do sindicalismo cutista em direção a uma estratégia mais propositiva por parte da CUT; 2) de 1993 a 1995 esta estratégia se consolida, especialmente a partir da política de câmaras setoriais para enfrentar as demissões, defendida pela ala majoritária da CUT e pela recém criada FS, mas sem o abandono das lutas reivindicativas; 3) de 1996 a 1998 as duas centrais passaram a investir no oferecimento de serviços aos desempregados, especialmente a partir da política de requalificação profissional; 4) de 1999 a 2002 se consolida esta prática, especialmente a partir da criação do Centro de Solidariedade ao Trabalhador, pela FS, no final de 1998, e da Central de Trabalho e Renda e da Agência de Desenvolvimento Solidário, pela CUT, em 1999, ancorados na ideologia do “sindicalismo cidadão”.

No governo Lula é possível observar pelo menos dois momentos. 1) De 2003 a 2005, existe uma forte acomodação destas centrais ao Governo, o que se verificou no apoio às

principais reformas (previdência e sindical) e, por sua vez, nas dissidências sofridas pela CUT. 2) De 2006 a 2010 se dá uma reconfiguração do sindicalismo, com a saída de diversos setores da CUT (Contag, CSC) e a criação de várias centrais (CTB, CGTB, Intersindical, Conlutas, NCST).<sup>6</sup>

Embora não seja possível verificar uma relação tão estreita entre a evolução das greves e as principais transformações político-ideológicas do sindicalismo nas diferentes conjunturas, é possível tecer algumas observações gerais. Neste sentido, a consolidação do sindicalismo propositivo e de serviços vivido durante a década de 1990, tanto na ala majoritária da CUT e na FS, contribui para explicar porque foi justamente após esse processo de mudança na ideologia política sindical que o volume de greves se estabilizou nos patamares mais baixos da história recente do sindicalismo brasileiro.

Foi justamente no período de 1997 a 2000 que o número de greves sofreu seu momento descendente mais acentuado. No plano das lutas, o período anterior coincide justamente com duas lutas importantes que serviram para frear o movimento sindical: a repressão ocorrida durante a greve dos petroleiros em 1995 e a baixa repercussão da greve geral de 1996, momento em que o movimento sindical buscava reagir de maneira mais contundente às políticas neoliberais. Em um contexto adverso para os trabalhadores, logo no início de seu segundo mandato, FHC aprova uma reforma trabalhista que contribuiu para flexibilizar diversos direitos dos trabalhadores. No plano econômico, se por um lado, este momento

.....  
6. Em futuros trabalhos, pretendemos explorar de modo mais aprofundado a relação entre o ciclo grevista e alguns eventos das lutas sindicais de referência para a literatura (pela repercussão, abrangência ou pelos resultados positivos ou negativos), que segundo nossa hipótese podem ter orientado os movimentos ascendentes e descendentes das mobilizações (greve dos petroleiros de 1995, greve geral de 1996, os acordos das montadoras que resultaram na incorporação do Banco de Horas à legislação trabalhista em 1998, a greve do funcionalismo público federal em 2004, entre outras).

coincide com a consolidação da estabilização da moeda e recuperação dos salários, o que contribui para explicar a reeleição de FHC em 1998, por outro, trata-se de um período de baixas taxas de crescimento do PIB e de apogeu dos níveis desemprego e informalidade vivido na década de 1990, agravado pela crise econômica provocada pela desvalorização do real em 1999.

Porém, a redução da atividade grevista durante este período também se explica pelas transformações político-ideológicas vividas pelas centrais sindicais em direção a um sindicalismo propositivo e de serviços, o que restringiu sua capacidade de reagir aos limites impostos pela conjuntura. A prioridade das centrais passou a ser a “economia solidária”, a gestão de políticas públicas e o diálogo em fóruns tripartites, experiências que tem servido de laboratório para a participação institucional no governo, especialmente a partir da chegada do Partido dos Trabalhadores à presidência, que vem contando com não só com o apoio histórico da CUT, mas também da FS, o setor historicamente governista do movimento sindical.

Nessa conjuntura, a estratégia da greve como “último recurso”, após o esgotamento de todas as instâncias de negociação, plantada no início da década de 1990, embora não tenha se generalizado, contribui para explicar a redução da atividade grevista por um setor do sindicalismo brasileiro. Resta saber se as contradições abertas pela conjuntura e a reconfiguração do cenário sindical serão suficientes para consolidar um novo período de ascensão da atividade grevista no país.

## Resultados provisórios

Neste trabalho procurou-se apresentar uma análise das greves convocadas no Brasil nos últimos vinte anos. De modo geral, foi possível verificar, primeiramente, que a explicação para o ciclo grevista (e seus movimentos ascendentes e descendentes) é multicausal.

Também observamos que os movimentos ascendentes e descendentes possuem uma forte correlação com as principais medidas dos governos (política econômica, social, trabalhista, monetária etc.) e com os fatores que incidem sobre as condições de vida dos trabalhadores (desemprego, salário médio real e crescimento do PIB), mas também são devedores da própria dinâmica interna da luta e dos rumos tomados pelo sindicalismo brasileiro. Os fatores aqui elencados (de ordem econômica, política e ideológica), quando tomados em conjunto, contribuem para sofisticar a explicação do ciclo grevista.

## Bibliografia

- ALVES, Giovanni.** «Do «novo sindicalismo» à «concertação social»: ascensão (e crise) do sindicalismo no Brasil (1978-1998)», *Revista de Sociologia e Política*, Vol. 15, No 0 (2000). Disponível em: < <http://ojs.c3sl.ufpr.br/ojs2/index.php/rsp/article/viewArticle/3577>>. Acessado em 8 de março de 2013.
- BOITO JR, Armando; MARCELINO, Paula.** O sindicalismo deixou a crise para trás? Um novo ciclo de greves na década de 2000. *Caderno CHR*, Salvador, v.3, n. 59, p. 323-338, mai/ago. 2010. Disponível em: <[http://www.scielo.br/scielo.php?pid=S0103-49792010000200008&script=sci\\_arttext](http://www.scielo.br/scielo.php?pid=S0103-49792010000200008&script=sci_arttext)>. Acesso: 30/04/2012.
- COUTO, Ari Marcelo Macedo.** *Greve na Cobrasma: uma história de luta e resistência*. São Paulo: Annablume, 2003.
- ELIAS JR., Jorge; GEBRIM, Vera; NORONHA, Eduardo.** Explicações para um ciclo excepcional de greves: o caso brasileiro. *Latin American Studies Association (XXI International Congress)* 1998. Disponível em: < <http://lasa.international.pitt.edu/LASA98/GarutiNoronha-Gebrine-Elias.pdf> >. Acesso: 30/04/2012.
- FOX PIVEN, F., CLOWARD, R. A.** *Poor people's movements: why they succeed, how they fail*. New York: Vintage Books, 1979.
- GANZ LÚCIO, Clemente.** Balanço das negociações coletivas e das greves no Brasil no período 1998-2007. *Dieese*: Mimeo, 2008. Disponível em: [http://www.ibret.org/2conferencia/Apresentacoes/Clemente\\_T.pdf](http://www.ibret.org/2conferencia/Apresentacoes/Clemente_T.pdf).
- GORZ, André.** *Adeus ao Proletariado*. Rio de Janeiro: Forense, 1982.
- HOBBSBAWN, E. J.** “Flutuações econômicas e alguns movimentos sociais desde 1800”. Em: *Os trabalhadores: estudos sobre a história do operariado*. (orig. 1964), pp. 155-188. São Paulo: Paz e Terra, 2000.
- HYMAN, Richard.** *Industrial Relations: a marxist introduction*. London: Macmillan Press, 1975.
- HYMAN, Richard.** “Trade Unions and the Disaggregation of the Working Class”. Em: REGINI, Marino (Ed.). *The Future of Labour Movements*. London: Sage, 1994.
- LEITE, Márcia.** *O que é greve*. 2<sup>a</sup> edição. São Paulo: Brasiliense, 2<sup>a</sup> ed., 1992.
- LENIN, V. I.** “Sobre as greves”. Em: *Sobre os sindicatos* (pp. 36-43). São Paulo: Editora Polis, 1979.
- MARANHÃO, Ricardo.** *Sindicatos e democratização*. São Paulo: Editora Brasiliense, 1979.
- MATOS, Marcelo Badaró.** As greves na trajetória da classe trabalhadora brasileira. *Anais Anpuh*, GT Mundos do Trabalho, pp. 422-439, Pelotas, 2007.
- MATOS, Marcelo Badaró.** *Trabalhadores e sindicatos no Brasil*. São Paulo: Expressão Popular, 2009.
- NEGRO, Antonio Luigi.** *Linhas de montagem - o industrialismo nacional-desenvolvimentista e a sindicalização dos trabalhadores*. São Paulo: Boitempo, 2004.
- NORONHA, Eduardo.** “A explosão das greves na década de 80”, in: Boito Jr. (Org). *O sindicalismo brasileiro nos anos 80*, São Paulo, Paz e Terra. 1991.

**NORONHA, Eduardo.** Ciclo de greves, transição política e estabilização no Brasil, 1978-2007. *Lua Nova*, São Paulo, n.76, p.119-168, 2009. Disponível em: <http://www.scielo.br/pdf/ln/n76/n76a05.pdf>. Acesso: 30/04/2012.

**RODRIGUES, Leôncio Martins.** *O destino do sindicalismo*. São Paulo: EDUSP, 1999.

**ROMÃO, Frederico.** A greve do fim do mundo : petroleiros 1995 : a expressão fenomênica da crise fordista no Brasil. Tese de doutorado. Campinas, Unicamp, 2006. Disponível em: < <http://www.bibliotecadigital.unicamp.br/document/?code=vtls000376968> >. Acessado em 15/04/2013.

**SADER, Eder.** *Quando novos personagens entram em cena*. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1988.

**SANDOVAL, Salvador.** *Os trabalhadores param: greves e mudança social no Brasil (1945-1990)*. São Paulo: Ática, 1994.

**SOUZA, Davisson C. C. de.** Lutas sociais e tradições de luta no Brasil nos anos 2000. *Lutas Sociais*, São Paulo, n. 25-26, p. 191-205, 2011.

**TOURAINÉ, Alain.** *Les voix et le regard*. Paris : Seuil, 1978.

**TRÓPIA, Patrícia.** *Força Sindical: política e ideologia no sindicalismo brasileiro*. São Paulo: Expressão Popular, 2009.



## Articulaciones entre formación y lucha en la América Latina de los '60 y '70: el caso de la CLASC/CLAT

Gabriela Scodeller\*

### Introducción

Nuestra indagación gira en torno a la relación que se establece entre formación política y acción sindical. Las instancias educativas, ¿son vistas por los trabajadores y sus organizaciones como potenciadoras u obstaculizadoras de la lucha?, ¿son consideradas (a) parte de la misma dinámica del conflicto? ¿Cómo y con qué objetivos se articulan las experiencias formativas a un contexto de intensa conflictividad social?

Ubicamos la cuestión de la formación político-sindical en un campo mayor de problemas: el proceso de formación/recomposición de la

clase obrera y dentro de éste, a la centralidad que entendemos ocupan las disputas políticas intragremiales. La entendemos como un momento del proceso de toma de conciencia (práctico-teórico-práctico) que nos permite pensar las dinámicas de reflexión sobre la propia práctica, dando cuenta más específicamente del vínculo entre acción y conceptualización del que nos habla Piaget<sup>1</sup>. Considerando que hablar de conciencias obreras remite a un proceso nunca acabado, que se desarrolla fundamentalmente -aunque no únicamente- como resultado de la experiencia de lucha, pero cuya resultante no es unidireccional sino que puede asumir un carácter de superación o mantenimiento del orden establecido, es que nuestro interés tiene que ver con reconocer las instancias de formación política como centrales en un proceso de profundización de la actividad práctica (como primer instancia de toma de conciencia).

Como una primera aproximación al tema, esta ponencia busca reflexionar en torno al lugar otorgado a los espacios de formación político-sindical en contextos de intensificación de la conflictividad social, centrándose en el caso de la Confederación Latinoamericana Sindical Cristiana (CLASC), posteriormente Central

\* Instituto de Investigaciones Gino Germani (UBA) – CONICET, Argentina. [g\\_scodeller@yahoo.com.ar](mailto:g_scodeller@yahoo.com.ar)

1. PIAGET, Jean. *La toma de conciencia*. Madrid, Morata, 1976.



Latinoamericana de Trabajadores (CLAT). En el contexto de guerra fría que siguió a la revolución cubana, la educación obrera se convirtió en una cuestión estratégica para las distintas organizaciones vinculadas al mundo del trabajo actuantes en la región. Sin embargo, las experiencias desarrolladas por la CLASC/CLAT presentan ciertas especificidades en cuanto a sus concepciones y prácticas, y en particular al modo de pesar la relación entre formación y lucha desde una organización obrera, que la distinguen de sus pares.

La CLASC surgió en 1954 en Santiago de Chile, trasladándose a Caracas (Venezuela) en 1967. A partir de 1971 cambió su denominación a CLAT, buscando por un lado -al igual que su referente internacional-, superar la identificación con un único credo religioso. Pero respondía también al sujeto al que apelaban y que buscaban representar: no eran ya solo los trabajadores sindicalizados, sino además las organizaciones de pobladores, campesinos, mujeres, jóvenes y el movimiento cooperativo.

Como parte del proceso de radicalización de los sectores religiosos en el continente, hacia 1970-71 la CLASC ya no pondría el eje en el “desarrollo solidario” sino en la “liberación”. Si bien el primero era entendido como un “desarrollo a la medida del hombre, de todo el hombre y de todos los hombres”<sup>2</sup>, y en relación a la formación suponía un planteo “integral”, el paso a presentar su meta en términos de liberación, proceso en el cual el movimiento obrero cumplía un rol central, contenía una crítica explícita a la sociedad capitalista. Hacia 1974 el eje en torno al cual organizó simbólicamente su lucha fue el “poder”, siendo su preocupación “construir el poder organizado de los trabajadores”<sup>3</sup>. Esto no significó que los planteos anteriores fueran abandonados, sino

2. CLASC. *Vocero del sindicalismo revolucionario en América Latina*. N° 24, Caracas, Junio 1969, p. 2.

3. CLAT. *Vocero del movimiento de los trabajadores comprometidos con la liberación de los pueblos de América Latina*. Año VIII, N° 64, Caracas, Julio-Agosto 1974, p. 2.

más bien incorporados dentro de los posteriores.

De la mano de esta politización fue que se desarrolló la formación político-sindical, nunca al margen del complejo contexto sociopolítico de los países latinoamericanos ni de su propia dinámica interna. Intentaremos a continuación mostrar los vaivenes, riquezas y contradicciones presentes en la praxis formativa de esta central<sup>4</sup>.

## Formación en y para la lucha

Su concepción de una “formación en sí misma” siempre estuvo claramente orientada hacia el fortalecimiento de la organización y de la acción político-gremial, entendida aquella como “una dimensión complementaria”<sup>5</sup> de las otras dos. A la vez, la acción fue siempre considerada vehículo central de concientización. Se buscaba “profundizar las reivindicaciones para acentuar la movilización y la lucha sindical, como vehículo de concientización de los trabajadores”<sup>6</sup>. Su lema resumía esta mirada dialéctica: “Queremos una acción y organización que forme y una formación para la acción y la organización”<sup>7</sup>. Pero si bien años después de avanzadas las tareas de formación se puede rastrear esta misma concepción, no siempre resultó fácil de articular en la práctica.

En términos teóricos, se insistía en la distinción entre distintos tipos de conciencia: “La CLASC está profundamente convencida que dentro del movimiento obrero hay que operar una real revolución cultural que nos libere definitivamente de la conciencia mágica e inge-

4. Las fuentes citadas en la ponencia se encuentran en el International Institute of Social History (IISH) de Amsterdam. Este trabajo fue realizado gracias a una beca de investigación de dicho instituto.

5. CLAT. *Sólo el poder detiene al poder. Acuerdos del VII Congreso sobre programa de reivindicaciones, de organización y acción, sobre acción profesional y sobre política de organización de cuadros y formación global*. Caracas, FLACPO, 1978, p. 222.

6. CLASC. *Vocero...* N° 10, Enero 1968, p. 4.

7. Idem.

nua y plasme en todos los trabajadores y en todos sus dirigentes una profunda y lúcida conciencia crítica y política”<sup>8</sup>. Este objetivo, en que las tareas de formación cumplían un rol fundamental, debía ser acompañado con la construcción de una “mística de liberación, de revolución, de promoción humana”<sup>9</sup>.

No exento de limitaciones, el esfuerzo por desarrollar una práctica pedagógica que fortaleciese una conciencia crítica –lo cual puede observarse no sólo en la descripción de las metodologías de trabajo implementadas sino también al observar las fotografías de los distintos eventos realizados<sup>10</sup>- convive con cierta lógica que podría ser conceptualizada como de “educación bancaria”<sup>11</sup>, donde la transmisión de un mensaje unívoco no terminaba de romper con las prácticas de los partidos de izquierda a los que la CLASC/CLAT realizaba una fuerte crítica. Otra contradicción que podría marcarse en este sentido, es que las notas en la prensa que refieren a este tipo de encuentros muchas veces ponen mayor énfasis en transcribir las palabras de cierre o apertura de algún dirigente (en general del secretario general E. Máspero), que en comentar el propio desarrollo del encuentro, los debates, posiciones, materiales, metodologías.

### Organización, etapas, niveles

Fue desde sus comienzos que la CLASC/CLAT otorgó gran importancia a la formación político-sindical. Hasta 1974 en que se inauguró la Universidad de los Trabajadores de América Latina (UTAL), el principal centro de formación de la CLASC fue el ILATES (Instituto Latinoamericano de Estudios Sociales

8. CLASC. *Vocero...* N° 31, Julio-Agosto 1970, p. 1.

9. CLASC. *Formación de trabajadores para América Latina. Manual de Formación por el grupo responsable de formación de la CLASC*. Caracas, FLACPO, 1971, prólogo de Emilio Máspero, p. 9.

10. La prensa de la CLASC en numerosas ocasiones acompañó el relato de seminarios y congresos con imágenes de los momentos de trabajo en comisiones, dinámicas de trabajo grupal, etc.

11. FREIRE, Paulo. *Pedagogía del oprimido*. Buenos Aires, S. XXI, 1973.

‘Humberto Valdés’) con sede en Caracas, cuyo Director era José de Jesús Plana. Pero además existían vinculados a éste una serie de institutos regionales o especializados en diversas problemáticas, como también numerosos centros nacionales, en quienes recaía la responsabilidad de la formación de base.

El ILATES –y posteriormente la UTAL- realizaba la asistencia técnica en materia de formación a dichas organizaciones afiliadas. Pero además organizó numerosos seminarios latinoamericanos, los que estaban destinados a dirigentes sindicales y tenían una modalidad intensiva, prolongándose durante unas tres semanas aproximadamente. En dichos encuentros los contenidos a abordar estaban estrechamente ajustados a las necesidades concretas de los distintos sectores que eventualmente participaban (fuesen miembros de secretarías específicas dentro de una organización sindical o de diversas ramas de actividad)<sup>12</sup>. De hecho, el trabajo realizado en estos Seminarios constituía un insumo para los Congresos que generalmente seguían, siendo estas últimas instancias de tipo resolutivo en las que se elaboraban líneas de acción conjuntas. Funcionaban a la vez como espacios de formación, discusión y elaboración de la línea política de la organización.

Entre estos numerosos y variados encuentros, se organizaron algunos destinados específicamente a los responsables de formación de las organizaciones adheridas, llevándose a cabo el primero en Caracas en 1964. Cada jornada de trabajo articulaba exposiciones teóricas y de experiencias prácticas, debates en comisiones y una sesión plenaria. Entre los temas abordados se analizaban: la formación de los trabajadores en el continente, la pedagogía y

12. Como insumos para una formación más general, las temáticas abordadas en estos encuentros versaban sobre doctrinas socioeconómicas, la concepción cristiana del trabajo y los sindicatos, la nacionalización de la industria y la reforma agraria, objetivos y métodos de organización, historia, economía política y desarrollo, legislación laboral y negociación colectiva, entre otras. OIT. *Educación Obrera*, Ginebra, N° 1, Junio 1964, p. 7 y N° 2, Octubre 1964, p. 6.

los métodos de formación, las técnicas de formación basadas en los métodos activos, las relaciones entre el educador y el estudiante, la programación, organización y funcionamiento de los cursillos y ciclos de estudios, la financiación y características de otras instituciones de educación obrera<sup>13</sup>.

La sistematización de las múltiples actividades desarrolladas en los primeros años puede observarse en un manual de formación editado en 1971 por su sello editorial FLACPO (Fondo Latinoamericano de Cultura Popular)<sup>14</sup>. Allí es posible observar que fue una preocupación constante pensar al sujeto de la educación que se tenía en frente, es decir al adulto-trabajador<sup>15</sup>. La impronta de la pedagogía freireana estuvo presente<sup>16</sup>, aunque no de un modo enfático.

A partir de 1973 se da inicio a otro proceso, que tenía por destinatario ya no a los cuadros o militantes de la organización, sino a los trabajadores de base. Se lo denominó “Proceso Colectivo de Elaboración Ideológica” (PCEI), y su finalidad era elaborar un modelo de nueva sociedad, y por supuesto construirla, tarea que requería ser realizada “de forma consciente”<sup>17</sup>. El diagnóstico en que se fundamentaba este proceso era que el capitalismo estaba librando una fuerte batalla en el frente cultural, y que era contra la “enajenación” en dicho ámbito que debía profundizarse la acción de la CLAT, superando el empleo de simples “medios artesanales” y la existencia de “un sindicalismo de simples estados mayores o de oligarquías y burocracias sindicales que han perdido todo contacto vivo con las masas”<sup>18</sup>. En este sentido, el PCEI era pensado como una “revolución cultural” y su propósito era avanzar hacia

la construcción de “un verdadero sindicalismo militante y de masas, un sindicalismo renovado desde las bases mismas”<sup>19</sup>.

El PCEI se desarrolló en distintas etapas y su planificación abarcaba un proceso de cuatro años. Se desarrollaría de manera simultánea en los distintos países y con los mismos contenidos. Estaba coordinado por una Comisión Política Latinoamericana (CPL), integrada por quienes se habían desempeñado previamente como responsables en el área de formación en sus respectivos centros y países. El eje del proceso estaba puesto en la conformación de ‘Círculos de estudio’. Estos eran grupos de no más de 10 trabajadores, guiados por un “animador”, quien asumía la responsabilidad de garantizar la continuidad del proceso. Se proyectó establecer por país una comisión política nacional y una red de círculos de estudio<sup>20</sup>. Según la propia CLAT, se habrían formado mil círculos en toda América Latina<sup>21</sup>. Como resultado de la evaluación del primer ciclo, el segundo incorporó también la dinámica de Jornadas, las que convocadas por la Organización, tenían una periodicidad mensual.

Entre los materiales producidos para el PCEI, destacan una serie de cuadernillos elaborados para cada uno de los ciclos<sup>22</sup>. El primer ciclo estuvo dedicado al diagnóstico de la realidad nacional, latinoamericana y mundial;

19. CLAT. *Vocero...* Año VII, Junio 1973, N° 51, p. 8; CLAT. *Vocero...* Año VIII, Enero-Febrero 1974, N° 58-59, p. 13.

20. Esto formaba parte de la tercera etapa (dentro de la cual el primer ciclo inició en noviembre de 1973 y el segundo en enero de 1975). Las dos etapas anteriores consistieron en una “campana de información y animación” para crear las condiciones subjetivas de participación y la conformación de las comisiones políticas nacionales.

21. La meta era el doble -20.000 afiliados- hacia el final del proceso, en 1977.

22. Estos cuadernillos fueron quizás los únicos materiales elaborados específicamente para la formación de los trabajadores de base de la CLAT, ya que tanto el manual de formación de 1971, las distintas publicaciones periódicas con que contó la organización, la impresión de las resoluciones de los congresos, estaban destinadas a cuadros medios o de dirección.

13. OIT. *Educación...* N° 5, octubre 1965, p. 16.

14. CLASC. *Formación de trabajadores...* Op. Cit.

15. El manual de formación dedica todo un capítulo a reflexionar sobre el trabajador como “sujeto del proceso de formación”.

16. Ello puede verse en la cita de sus textos como en disertaciones específicas sobre el tema.

17. CLAT. *Vocero...* Año VI, Marzo 1973, N° 48, p. 5

18. *Idem*, p. 2

el segundo a discutir los aportes de la CLAT al movimiento de los trabajadores. Los temas del primer ciclo fueron quince<sup>23</sup> -desarrollados a lo largo de siete meses- y los del segundo ocho<sup>24</sup>. Estos materiales contaban con una guía para el animador –con orientaciones didácticas- y numerosas guías para los participantes. Eran textos breves –generalmente extractos de documentos de la CLAT-, escritos en un lenguaje simple, acompañado con dibujos o fotografías. Estaban estructurados en base al método “ver-juzgar-actuar” creado por el belga Cardjin, que permitía “llegar de la información al compromiso”. Entendidos respectivamente como el intercambio de información (ver), el intercambio de opiniones y análisis y la unificación de criterios (juzgar), y la unificación del compromiso (actuar); al menos en la propuesta pedagógica para las dinámicas grupales el eje estaba puesto en el segundo momento. Cada uno de los verbos/ acciones iba acompañado por una serie de preguntas acerca de la realidad del trabajador y de los textos trabajados.

Los cuadernillos tenían también la función de dar cierta unidad al proceso en cada región. A la vez, cada animador de Círculo o Jornada debía producir informes de lo trabajado, en base a los cuales se elaboraría un Informe general. Se esperaba que en esta “reflexión colectiva, crítica y creativa”, los trabajadores “aporten a su vez, a la CLAT, una mayor profundidad y precisión en todo esto; nuevas ideas, nuevas inquietudes, nuevas perspectivas, nuevas fórmulas junto con los necesarios correctivos”<sup>25</sup>.

23. Se abordó la relación del trabajador con el medio, los recursos naturales, el empleo y el desempleo, la situación económica, la alimentación, la seguridad social, la vivienda, la educación, la empresa, la industrialización, la política, la integración latinoamericana, sus organizaciones y el tercer mundo.

24. Persona-Familia-Igualdad; Trabajo; Empresa-Propiedad-Economía; Técnica-Cultura-Educación; Política-Democracia; Desarrollo-Planificación-Integración; Movimiento de los trabajadores; Autodeterminación-Solidaridad-Paz.

25. CLAT. “Guía para el animador”, *Proceso colectivo de elaboración ideológica. Aportes de la CLAT al movimiento de los trabajadores. Ciclo II*. Venezuela, FLAC-

Este proceso por la base que implicó el PCEI fue completado desde fines de 1975 con una serie de seminarios dedicados a los dirigentes del Movimiento, denominados de “Formación Global para Cuadros de Conducción Política y Estratégica”, los que desde septiembre de 1977 se desarrollan en la UTAL con una duración de tres meses.

Si bien los sucesivos balances de la experiencia del PCEI fueron positivos por parte de los responsables del mismo, nuevamente en 1977, en el marco de las discusiones del VII Congreso de la CLAT, puede advertirse un cambio de orientación en la política de formación de la central: la preocupación fundamental pasa a ser la organización y formación de cuadros. La fundamentación era la necesidad de acompañar cualitativamente el proceso de crecimiento cuantitativo de la CLAT, situación que por haber estado ausente había provocado fuertes conflictos internos. En la propia fundamentación de la CLAT, el contexto de dictaduras tornaba necesario reforzar este proceso de organización y formación de cuadros. Una lectura entre líneas del documento del Congreso permite advertir también la falta de cuadros de conducción preparados para orientar los procesos de unidad de acción que la central propugnaba como lineamiento.

En estas aparentes oscilaciones en la política de formación de la CLAT, si bien la llamada “formación básica de carácter masivo” no es abandonada, sí será relegada en función de otra “de cuadros”, “para la elaboración teórica y política”. Pero aquí nuevamente se tornan palpables una serie de contradicciones en la lógica de construcción que la CLAT se proponía. El secretario general Máspero realizó fuertes críticas al proceso llevado adelante hasta ese momento, por insuficiente pero, más interesante aún, por la falta de organización con que se desarrollaba la formación, por –reclamaba- no ajustarse a la línea política de la CLAT. Denunciaba además que los institutos estaban siendo infiltrados por ideas PO, sin fecha [aproximadamente fines 1974], p. 4.

marxistas leninistas, por lo que debía ponerse mayor vigilancia en los contenidos impartidos.

### Entre forma y contenido: ensayo y error

El relato realizado muestra que existió por parte de esta Central un énfasis explícito en la necesidad de adecuar el espacio de formación a la acción. Ello llevó a cambios de rumbo, más bien a enfatizar distintos aspectos o destinatarios de un proceso, la formación, que se concebía como fundamental para profundizar la lucha en un sentido consciente. Ello explica la importancia otorgada a los contenidos desarrollados en el proceso educativo en todos sus niveles. En este sentido, los aspectos pedagógicos formales estuvieron subsumidos en los de contenido y a pesar de la importancia brindada a cuestiones metodológicas propias del proceso de aprendizaje y construcción de conocimiento, no aparecen como una entidad en sí misma (con la relevancia que entonces le otorgó por ejemplo la OIT).

A su vez, el interés por este aspecto perdió importancia a medida que se avanzaba en un proceso de radicalización ideológica. Hacia finales de la trayectoria que aquí describimos se puede advertir que aunque para “el Movimiento de los trabajadores la metodología tiene una importancia radical”, el tema “de los contenidos” aparecerá explícitamente como una prioridad por sobre la forma: “Los contenidos son y constituyen la médula, la savia y lo más importante del proceso de formación”<sup>26</sup>. Puede interpretarse que esto se debió a que existía una práctica compartida ya asimilada, o por el contrario, a que la forma cada vez más quedaba subordinada al contenido.

Hacia mediados de los años '70 como vimos, no solo cobra preminencia la formación político-ideológica, sino que además los modos de discutir y construir los lineamientos estratégicos se cierran –nuevamente, sin diferenciarse demasiado de las lógicas de las orga-

nizaciones leninistas con las que se discutía-. ¿Cómo se relacionan estos cambios con el contexto sociopolítico latinoamericano? ¿La agudización de la confrontación social –y sobre todo el avance de los sectores más retardatarios de la sociedad- llevó a agilizar los tiempos de la formación obligando a asumir dinámicas más ‘clásicas’? Permanecía, sin embargo, una diferenciación clara con aquellas: el hecho de priorizar el ámbito sindical como un espacio de reelaboración y conceptualización política –aunque dentro de éste se replicaran modelos tradicionales de educación-. Por otro lado, a pesar de situarse en un contexto de agudización de la lucha de clases, la CLAT no fetichizó el momento de la confrontación abierta como ‘escuela’ de formación, cuestión que muchas veces desdibujaba el rol potenciador que podían llegar a cumplir las instancias sistematizadas de reflexión sobre la propia práctica como parte del proceso de lucha desarrollado. En esto sin duda tuvo mucho que ver la matriz socialcristiana de educación que impregnó las concepciones pedagógicas de la CLASC/CLAT, acompañando su proceso de radicalización política.

### La CLASC/CLAT en su contexto

Si miramos la experiencia de la CLASC/CLAT a la luz de otros procesos de educación obrera desplegados en América Latina en estas décadas, donde destacan las actividades desarrolladas por la OIT y la ORIT-CIOSL, veremos que aunque las tres organizaciones coincidieron en la escasez de cuadros sindicales formados en América Latina y focalizaron su tarea en una formación de formadores, de modo de revertir dicha situación de un modo más efectivo en términos de sus propios (escasos) recursos, el análisis del contexto y las metas para las cuales eran requeridos dichos cuadros sindicales eran divergentes.

Tanto para la OIT como para la ORIT, haciendo propio el discurso y las recomendaciones de la Carta de Punta del Este, el problema fundamental de América Latina era la falta de

26. CLAT. *Sólo el poder detiene al poder...* Op. Cit., p. 242 y 240.

mano de obra calificada en la región y de allí la creciente atención brindada a la formación técnico-profesional, cuestión que la CLAT asumiría muy tardíamente y de forma secundaria. Para esta última había que confrontar la batalla que el capitalismo estaba librando en el plano cultural.

Si bien todas estas organizaciones –habilitadas por un contexto de intensa radicalización social– pensaron la educación situadamente, ello no significa que ésta se articulaba a los procesos de lucha en marcha. Mientras que la formación en la ORIT presentó una relación de externalidad respecto de su constitución subjetiva como clase, respondiendo más bien al proceso de desarrollo y a las necesidades del capital, en la CLASC/CLAT la formación debía servir a la acción político-gremial de la central, atendió a la dinámica interna de conformación como organización, a sus propios tiempos y necesidades. Los mismos vaivenes a los que nos hemos referido a lo largo de la ponencia pueden ser interpretados como un constante ejercicio de autoevaluación y de contextualización de su lucha y necesidades como central de trabajadores, no exento de contradicciones.



## Partie III

### Territoires, échelles et traditions





## Entre le jaune et le rouge. Le mouvement ouvrier chrétien au Brésil au début du XX<sup>e</sup> siècle

Deivison Amaral\*

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le mouvement ouvrier chrétien a organisé un réseau international, en particulier en Europe dont la France, Pays Bas, Allemagne, Autriche et Belgique, pays dans lesquels les syndicats, fédérations et confédérations chrétiennes ont d'abord été organisé. En 1919, afin de renforcer le mouvement ouvrier chrétien et surtout d'agir pour créer une législation internationale du travail, la CISC (Confédération Internationale des Syndicats Chrétiens) a été fondée. À partir des années 1960, la CISC a eu une ramification en Amérique Latine, la CLASC (Confederación Latino-americana de Sindicalistas Cristianos). Simultanément avec ce mouvement d'organisation international, Belo Horizonte (Brésil) a vu l'apparition de l'organisation catholique des

\* Doctorant – UNICAMP/Brésil (en cotutelle de thèse au Centre d'histoire sociale du XX<sup>e</sup> siècle/Université de Paris 1) [deivisonamaral@gmail.com](mailto:deivisonamaral@gmail.com)

travailleurs, en particulier après la fondation de la CCT (Confederação Católica do Trabalho), en 1919. Belo Horizonte est une ville fondé en 1897, planifiée et construite pour être la nouvelle capitale de Minas Gerais, cet état brésilien où il y a eu un esclavage très fort, en particulier pendant l'exploration de l'or et des pierres précieuses au cours du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La construction de la ville a attiré des travailleurs d'autres régions du pays et aussi d'étranger. Après avoir réduit le rythme de la construction de la ville, ces travailleurs ont été absorbés par d'autres secteurs comme les services publics, le commerce et l'industrie. Dans ce contexte, les travailleurs de la ville ont commencé à organiser les associations mutuels et syndicales, au moment où les catholiques étaient déjà présents.

Étant donné les proportions et contextes différents, bien que le lien direct ne soit pas connu parmi CCT, CISC et CLASC, il y a des similitudes entre l'expérience de l'Europe et du Brésil, surtout en ce qui concerne l'option de militance centriste et l'effort pour délimiter l'opposition au communisme. Si en France, par exemple, l'option centriste – et depuis la fondation de la CFTC, en 1919, séparé de l'Église – avait le but précis de se placer entre le jaunes et les communistes, à Belo Horizonte, la même option centriste est perçue, néanmoins

la présence des communistes était faible et de l'Église plus significative. Il y avait pourtant le même effort de séparer les champs d'action de chaque idéologie en dénonçant la « peur rouge » et la « libertinage anarchiste ». En raison de la faible action des communistes et des anarchistes dans la ville, les catholiques ont dirigé son discours contre les autres villes ou même les autres pays.

L'action syndicale des catholiques a été mise en place pour la plupart des travailleurs sans la réalisation de grèves, ce qui n'est pas une surprise si on tient en compte l'orientation catholique aux mondes du travail. En revanche, l'examen des principales luttes menées par les travailleurs catholiques durant la période analysée révèle l'efficacité des méthodes de pression sur le gouvernement et de négociation, dans certains cas, transformées en lois de la municipalité à propos du logement ouvrier et de la limitation de la journée de travail à huit heures. Le présent article se propose à discuter comment les travailleurs de Belo Horizonte ont rendu l'action efficace en menant les conflits sans la réalisation de grèves. L'expérience française est tenue en compte d'une façon croisée pour penser le cas brésilien principalement par rapport à l'interprétation du catholicisme social.

## Configuration du mouvement

Après l'avènement de la Première République brésilienne, en 1889, et la séparation ultérieure entre l'Église et l'État on pourrait appréhender que le catholicisme a subi un coup. Néanmoins, la séparation n'a pas signifié l'affaiblissement de l'Église Catholique, contrairement, il y a eu la mise en marche d'un mouvement qu'on appelle «restauration catholique». Ce mouvement s'agit-il du renforcement de la hiérarchie ecclésiastique, de la soumission à Rome, mais surtout faire de l'Église une institution plus proche des fidèles. Il s'agissait selon l'Évêque Leme – tête du mouvement restaurateur – de rendre efficace la «majorité

inefficace» de citoyens catholiques, ce qui n'était pas possible lorsque l'Église faisait partie de l'État.

Le Clergé avait pour objectif restaurer l'importance moral et politique du catholicisme sur l'État laïque, mais également assurer l'ordre social et faire quitter les idées révolutionnaires de la société brésilienne. En bref, l'Église s'est engagée dans la croissance organique partout le pays, tant par rapport à la présence territoriale que relativement à la représentation sociale. D'une part, entre 1890 et 1930, l'Église a fondé 22 nouvelles diocèses. D'autre part – le changement le plus important pour mon argument –, il y avait la nécessité de créer une armée de fidèles multiplicateurs des idées du catholicisme social, ce genre d'action sociale institutionnalisée par l'encyclique *Rerum Novarum* - publiée le 15 mai 1891 par le pape Léon XIII (1810-1903). En effet, la stratégie consistait donc de créer un apostolat de laïcs à agir dans différents domaines de la vie sociale, y compris le monde du travail. Cette tournage du catholicisme au Brésil a créé dans certaines régions du pays un catholicisme militant et le cas de l'organisation des travailleurs de Belo Horizonte autour des syndicats catholiques est notamment un exemple parmi d'autres qu'on peut trouver au Brésil.

Malgré le mouvement catholique a débuté avec des associations de mobilisation du militantisme qui suivaient le modèle de l'allemande *Volksverein* (União Popular do Brasil), l'action adressée uniquement au monde du travail est due à la Confederação Católica do Trabalho (CCT), qui a émergé en 1919. Le discours des catholiques était dirigé aux travailleurs afin de diffuser l'idéologie chrétienne d'organisation sociale, notamment en dénonçant l'anarchisme et le communisme comme une menace pour la société.

En 1920, la Confédération Catholique du Travail (CCT) a publié dans l'hebdomadaire *O Operário* un article intitulé «Alerta!» (fr: Alertel!). Il s'agit d'un genre d'article très fréquent de

dénonce aux idéologies révolutionnaires et la menace que les militants anarchistes de la ville de São Paulo pourraient venir à Belo Horizonte pour distribuer «des publications incendiaires». Selon l'article, il fallait donc éviter de donner l'attention sur ces anarchistes et commencer une «prophylaxie sociale»<sup>1</sup>.

Cet article est l'un parmi des nombreux exemples consacrés à une définition qui était importante aux objectifs du mouvement ouvrier catholique à Belo Horizonte, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Alors que la ville était encore un chantier de construction, les travailleurs ont organisé des syndicats et associations que, à partir du renforcement de l'influence catholique durant la décennie de 1920, ils ont formé un mouvement homogène et se sont efforcés de définir les champs possibles pour résoudre les problèmes sociaux et, encore plus important, d'indiquer le catholicisme social comme bon domaine à suivre. D'un côté, un mouvement fondé sur les enseignements chrétiens. D'autre côté, le socialisme et l'anarchisme, prises en tant que inefficaces pour besoins sociaux et également destructeurs de la foi catholique.

La stratégie de construction discursive disqualifiante à d'autres formes de militantisme n'est pas rare. On peut même trouver des exemples d'attaques anarchistes à l'action catholiques. Il s'agissait donc de se positionner sur la dynamique de la concurrence à la représentation des travailleurs. Ce que je l'intention de montrer pertinent dans le cas de Belo Horizonte réside dans le fait que ce conflit s'est produite fréquemment face à des adversaires qui n'ont pas été sensiblement représentés au sein de la ville. Au cours des trois premières décennies d'existence de la ville, aucune action significative des anarchistes et des communistes n'a été trouvée. Par conséquent, il était souvent dans la presse ouvrière catholique des discours contre des adversaires importés

.....  
1. Alerta! O *Operário*, Anno I, n. 2. Belo Horizonte, 10 de julho de 1920, p.1

d'autres États brésiliens, tels que São Paulo et Rio de Janeiro, ou même d'autres pays comme l'Union Soviétique (l'URSS). Il est révélateur, donc, à l'article précité, le terme «prophylaxie sociale», c'est à dire qu'il s'agissait d'éviter un mal, avant même que l'infection s'est produite.

L'ensemble d'articles idéologiques publiés sur le hebdomadaire avait par but la délimitation des champs d'action opposés et inconciliables. La confrontation de la question sociale était l'objectif commun des deux champs, mais les hypothèses et les méthodes étaient essentiellement différentes.

Cet effort ressort clairement dans l'article intitulé «des champs distincts!»<sup>2</sup>, qui met l'accent sur le socialisme et le catholicisme comme les seuls moyens de s'attaquer les problèmes sociaux. La confrontation de la question sociale était l'objectif commun des deux champs, mais la méthode était forcément différente.

L'effort de délimiter les champs passe par la liaison du socialisme et du anarchisme à des idées négatives telles que la destruction et la mort, généralement liées à des questions d'ordre moral et religieuses. Les appels avaient par but construire une image répulsive des anarchistes et socialistes. Cette construction idéologique a créé les conditions pour que le mouvement catholique s'est devenue forte dans la ville, et surtout pendant les années 1920, de s'engager en campagnes à la conquête des droits sociaux pour les travailleurs.

## CCT et la façon d'agir

Au-delà de la diffusion du catholicisme parmi les travailleurs de Belo Horizonte, les militantes catholiques ont mis en place la lutte pour les droits sociaux et l'amélioration des conditions de travail et de vie des travailleurs. Cette lutte a été menée par la Confédération Catholique du Travail, qui a succédé au cours des années

.....  
2. Campos separados. O *Operário*, Anno 1, n. 23. Belo Horizonte, 14 de abril de 1921, p. 1-2.

1920 d'imposer une politique d'action syndicale catholique plus organisée que n'importe quel autre. En outre, la Confédération a encouragé l'organisation de nouveaux syndicats dans cette ville en plein essor. La représentativité des syndicats rassemblés à la Confédération a donné un pouvoir de négociation notable, soit auprès des employeurs, soit auprès du gouvernement. L'ensemble de revendications était invariablement justifiées avec des arguments relatifs à la foi et la morale chrétienne, cependant il s'en agissait des besoins matériels de tout type d'employé non protégé par des lois, c'est-à-dire, journée de travail de 8 heures, le logement, le repos hebdomadaire, salaire juste.

Tout d'abord, il faut remarquer la condition de Belo Horizonte en tant qu'une ville planifiée et construite pour être la capitale de l'État et que ce projet n'avait inexplicablement pas d'espace pour les ouvriers. Les constructeurs ont apparemment imaginé l'émigration des ouvriers à la fin des travaux, ce que tout naturellement ne s'est pas passé. Les ouvriers se sont installés dans les banlieues de la ville qui ne disposait pas des conditions élémentaires d'hygiène et d'assainissement.

La Confédération a organisé des campagnes en faveur de la résolution du problème du logement afin de régler un programme visant à donner des terrains aux travailleurs, en plus d'essayer de créer les conditions pour financer la construction. Cet objectif a été atteint et un décret de la municipalité créant plusieurs zones d'habitation ouvrières a été promulgué (le premier décret de ce genre datant de 1921, mais il y en a eu d'autres). En plus, afin de financer les constructions, la Confédération a créé une société mutuelle, la *Cooperativa Constructora de Casas Operárias Limitada*.

Le point culminant le plus important dans cette campagne et qui peut être dit à propos d'autres (que je ne me tiendrai pas en raison du temps disponible), c'est le fait que ces campagnes ont suivi le modèle d'action du ca-

tholicisme social, c'est-à-dire pacifiquement, sans recourir à la grève. En bref, les campagnes ont été mis en œuvre par la pression sur les pouvoirs publics, que ce soit par des demandes officielles ou pétitions publiques, soit largement diffusés par des articles dans la presse ouvrière ou ordinaire. En racontant ce cas objectivement, je ne veux pas dire qu'il s'agissait d'une demande qui a été facilement résolue. Au cours des années 1920, l'hébergement populaire a été l'objet de protestations et des nouvelles campagnes ont créé de nouvelles ordonnances. Néanmoins, toujours les méthodes pacifiques ont été utilisées.

En préconisant l'harmonie des relations entre employeurs et travailleurs – ce qui est un appel de la *Rerum Novarum* – les affaires de droits des ouvriers ont normalement été résolues sans recourir à la grève. Après l'avènement du catholicisme au milieu ouvrier de Belo Horizonte, en 1919, on trouve deux grèves: la première, en 1926, quand les coiffeurs ont revendiqué la fermeture des salons de barbier à 20 heures ; et la deuxième, en 1927, quand les chauffeurs ont déclenché une grève de solidarité en raison de l'arrestation d'un collègue. Aucune grève n'a été déclenchée en faveur des grandes campagnes précitées.

En revanche, il y en a eu, on peut dire, un succès relatif des actions catholiques. Cette affirmation n'aurait aucun sens sans considérer le contexte brésilien des années 1920, lorsqu'il n'y avait pas de lois nationales de protection au travail et que à Belo Horizonte les travailleurs en ont obtenu à l'échelle municipale.

## Conclusion

À guise de conclusion je me tiens en bref au cas français. L'expérience française est tenue en compte d'une façon croisée pour penser le cas brésilien, principalement à voir l'interprétation de la pensée sociale catholique. En bref, en France, le mouvement ouvrier chrétien a été fondé, au cours du XX<sup>e</sup> siècle,

sur une organisation nationale solide et liée aux centrales syndicales d'autres pays. Depuis sa fondation, en 1919, la CFTC (Confédération Française des Travailleurs Chrétiens) s'a donné un syndicalisme de qualité « centriste ». Michel Launay<sup>3</sup> raconte en détail le processus de formation de la CFTC en remarquant les défis de rassembler des forces syndicales qui étaient parfois en désaccord, surtout sur le sujet de la façon d'agir du mouvement ouvrier. Une question importante traitée par Launay est la façon d'agir que la CFTC devrait choisir au moment de sa constitution. Il y a donc deux points névralgiques à mettre en évidence :

- D'abord, la façon par laquelle ce syndicalisme s'a donné la qualité de « centriste », c'est-à-dire, « un syndicalisme du juste milieu; syndicalisme dont les ambitions modestes, les revendications modérées, les méthodes mesurées, la tactique souple et la stratégie ouverte, situent à mi-chemin entre 'l'intransigeance' patronale et 'l'irresponsabilité' révolutionnaire. »<sup>4</sup>
- Le second point s'agit-il de la difficile choix du genre des militantes qu'ils voulaient et quels syndicats auraient permis de filiation. Des questions telles que : Faut-il être catholique? Faut-il être toujours contraire aux révolutionnaires et aux jaunes? Quel le niveau de liaison avec l'Église sera accepté si on prend en compte la prémisse d'un syndicalisme libre et autonome? Le congrès de fondation de la CFTC a choisi un programme qui permettrait l'augmentation du numéro de filiation. La décision initiale a été le syndicalisme chrétien, néanmoins indépendante de l'Église. De cette façon, non-catholiques qui vissent l'efficacité de l'option syndical de la CFTC ont été acceptés. Il faut remarquer que des changements ont été effectués au cours du temps et que je me rapport spécifique-

ment au moment initial de la CFTC.

Il s'agissait donc de prendre décisions syndicales et idéologiques qui étaient essentielles pour constituer ou pas une confédération solide. La solidité de la CFTC dépendait aussi du 'dispositif d'accueil' à être choisi. La participation de l'Église à l'administration de la CFTC a été refusée dès le premier moment. Une fois que le centrisme et la non restriction seulement au catholicisme a été choisi, la possibilité d'ajouter une groupe plus grande de syndicats affiliés a augmentée.

La position de la CFTC « au juste milieu » a été donné par rapport la présence de la CGT qui, en 1919, avait déjà une action consolidée au monde du travail. Ce contexte permet d'appréhender l'importance de cette position pour la solidité et la représentation que la CFTC voulait établir.

Malgré le moment initiale de la CFTC (jusqu'à les années 1940) semble-t-il plus important à ce que je veux argumenter, il est utile de connaître l'évolution du syndicalisme chrétien en France. En bref, Launay remarque que après la Seconde Guerre Mondiale le syndicalisme chrétien en France a tourné vers la « deuxième gauche », c'est-à-dire, que malgré la morale chrétienne n'était pas oubliée, en ce moment-là la CFTC a pris une vision politique de planification démocratique plus adaptées et plus efficaces. Ce processus a conduit à la transformation de la CFTC à la CFDT (Confédération française démocratique du travail).<sup>5</sup>

Georgi<sup>6</sup> argues que la CFTC a marché graduellement vers le socialisme démocratique, c'est-à-dire, une façon de planification de la troisième voie (entre capitalisme et socialisme totalitaire). Cette planification démocratique est décrit comme l'abandon officiel de la doctrine sociale chrétienne et en conséquence le moment où se joue véritablement le passage

3. LAUNAY, Michel. **La CFTC**: origines et développement, 1919-1949. Publications de la Sorbonne, 1986.

4. LAUNAY, Michel. op. cit. p. 48

5. LAUNAY. Op. cit. 1986

6. GEORGI, Frank. *L'invention de la CFDT*. 1957-1970. Syndicalisme, catholicisme et politique dans la France de l'expansion. Les Éditions de l'Atelier/Éditions Ouvrières, 1995.

de la CFTC à la CFDT. L'auteur remarque que cette tournage a causé l'abandon progressif de la doctrine sociale chrétienne et que en ce moment-là le jugement des événements ont été guidés au nom d'une proposition qui était soit économique, soit politique, soit sociale, mais sûrement non plus morale.

Tout au long de son histoire, le syndicalisme chrétien français a été articulée au niveau international avec leurs homologues dans les pays voisins, réunis à la CISC (Confédération Internationale des Syndicats Chrétiens) également déconfessionnalisé dans les années 1960, quand la CISC a été transformé en CMT (Confédération Mondiale du Travail).

Il est à noter que le militantisme catholique en France était distinct en proportion par rapport au cas brésilien. Il y avait même l'articulation internationale de mouvement et d'action ensemble, en particulier avec le BIT (Bureau International du Travail). En revanche, les syndicats catholiques brésiliens n'avaient même pas une organisation à l'échelle nationale. Les différences de contexte ne doit pas être négligée. Je suis intéressé, cependant, plus à penser aspects qui peuvent être soulevées à la lumière du cas français. Il est significatif que, dans les deux cas, l'action des travailleurs est fondée sur la doctrine sociale de l'Église. Néanmoins, la participation des membres de l'Église en tant que assistants ecclésiastiques dans les syndicats était courant au Brésil. En outre, même sans renoncer à la lutte pour les droits, l'action morale occupait l'agenda de la Confédération. Cette proximité de l'Église a sûrement crée l'occasion pour une interprétation plus conservatrice de la *Rerum Novarum*. En revanche, il faut remarquer le fait que le mouvement dirigé par la Confédération Catholique du Travail eut garantie par la loi de la municipalité certaines des principales revendications des travailleurs.

S'il est impossible négliger la tendance conservatrice du mouvement ouvrier catholique au Brésil, il est également important remarquer

que à partir d'une analyse sur le cas de Belo Horizonte, les catholiques ont atteint certains objectifs de ces travailleurs qui ont choisi de joindre la Confédération. Cela permet également comprendre les premiers pas au Brésil d'une culture confessionnelle dans l'activisme politique qui est souvent oublié pour les historiens du travail lui-mêmes. Ce militantisme catholique qui était présent tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, toutefois de manière disproportionnée occupe les pages des livres d'histoire, notamment par rapport aux études sur le communisme.

## La Huelga general en el siglo XX español : retórica, mito e instrumento

José Babiano  
José Antonio Pérez  
Javier Tébar Hurtado\*

El extraordinario valor político y simbólico de la huelga general, de su papel en el repertorio moderno de la acción colectiva, es un campo adecuado para analizar e interpretar la evolución de las retóricas y los lenguajes de clase generados por las diferentes corrientes del movimiento obrero a lo largo del novecientos. Las ideas en torno a la huelga general a lo largo del siglo pasado constituyen también un material mítico, continuamente reformulado en el tiempo, como un flujo de imágenes sin fin<sup>1</sup>. Por este motivo, puede ser un buen punto de partida para examinar las figuras y acontecimientos que compondrían su expresión como mito obrero y, al mismo tiempo, como instrumento para la acción en pos del cambio político o por los derechos sociales.

1. Sobre esta definición ver Károly KERÉNYI: *Prolegomeni allo studio scientifico della mitologia*, Turín, Borinighieri, 1983, pp. 15-17.

\* Red de Archivos Históricos de CC.OO. (España)

Elegir el caso de España para nuestro estudio obedece a dos razones: en primer lugar, se trata de un país con una larga experiencia de huelgas generales, a pesar de haber conocido dos dictaduras (1923-1930 y 1939-1977) a lo largo de ese siglo. En segundo lugar, ha constituido un escenario nacional en el que las tres corrientes principales del movimiento obrero -socialistas, anarquistas y comunistas- tuvieron un desarrollo muy importante.

Como en Europa, la huelga general en España ha tenido históricamente múltiples significados. Inicialmente adquirió un sentido dentro de proyectos revolucionarios, de ruptura con el orden burgués, en la medida en que el anarcosindicalismo y el comunismo la concibieron como la herramienta que, mediando la insurrección, llevaría a la clase trabajadora a su emancipación. A esa idea respondieron las huelgas generales de 1902 y 1934. También fue concebida como el arma destinada a cambiar el régimen político (en 1917 y en diversas ocasiones durante el Franquismo). Tras la muerte del general Franco, de las elecciones generales de junio de 1977 y la Constitución de diciembre de 1978, la retórica de los grandes sindicatos españoles sobre la huelga general conoció un nuevo y profundo giro. Este nuevo discurso aparece en torno a las cuatro huelgas generales que se producen en los últimos quince años del siglo XX: 1985, 1988, 1992 y 1994. A partir de entonces y



hasta el día de hoy, este tipo de protesta se nos presenta como el recurso extremo con que cuentan los sindicatos para ampliar o defender los derechos sociales.

## La variedad de significados y prácticas de la huelga general y la insurrección popular, 1902-1934

En España el reencuentro del proletariado militante con la huelga general a finales del siglo XIX, y a lo largo de los primeros años del siglo XX nace de la confluencia de una serie de factores: el endurecimiento de las condiciones de trabajo tras la crisis industrial generada por la pérdida de las últimas colonias, la reactivación del propio movimiento obrero, con la recuperación de las tesis favorables al enfrentamiento abierto entre capital y trabajo, y la amplia coalición de republicanos y obreristas que alcanzó en la huelga general de Barcelona de 1902 su máxima expresión. En este sentido, la envergadura de la agitación popular que culmina en esta huelga de carácter general solo puede entenderse *atendiendo a las discontinuidades organizativas y al proceso de desarticulación de la economía moral de las clases populares*<sup>2</sup>.

En cierto modo, la posterior insurrección de 1909 en Barcelona, popularmente conocida como la *Semana Trágica*, y su extensión en el resto de Cataluña, confirmaron algunos de los elementos y referencias simbólicas que aparecieron siete años antes en la huelga general de 1902. Se trata de la influencia de los principios del socialismo revolucionario francés o de la vinculación más específica entre la acción revolucionaria y la acción política contenida en los postulados republicanos, en un ambiente de abierta crisis del anarquismo catalán. Pero también incorporaron o acentuaron otra serie de aspectos, más allá del carácter anticlerical reflejado en la quema de edificios religiosos, como la intensa agitación desarrollada por personajes como Alejandro Lerroux en el ámbito del republicanismo barcelonés y su radicalización, convirtién-

2. Para el análisis de la huelga de 1902 véase Ángel DUARTE: "Entre el mito y la realidad, Barcelona 1902", *Ayer*, nº 4, 1991, p. 153.

dose en portavoz de las masas de desheredados<sup>3</sup>. Pero la huelga general tuvo un significado, una retórica e incluso un lenguaje diferente dentro del movimiento obrero. Los anarquistas, que desde finales del siglo XIX fueron abandonando el concepto de *huelga científica*, para decantarse por la idea de la *huelga general*, ensayaron su puesta en práctica a partir del 1 de mayo de 1890 y de las convocatorias de los primeros años del siglo XX, como ocurrió en Barcelona en 1902 y 1909<sup>4</sup>. Más allá de que se concretase en la antesala o en la chispa que prendiera la mecha de la revolución social, para los anarquistas la huelga general se convirtió en el método para dar con la solución definitiva a la explotación, que inevitablemente tenía que terminar con el derrocamiento de la burguesía y la sustitución del sistema social imperante. La huelga general se convirtió de este modo en una suerte de fórmula mágica, que prácticamente aseguraba su éxito y el seguimiento incondicional de los trabajadores únicamente con ser conjurada.<sup>5</sup> Una vez concluida la huelga, destruido el estado -y por extensión el propio capitalismo-, el sindicato se convertiría en el gestor de la economía y de la nueva sociedad de masas. Esta idea de la huelga general, con toda su retórica y su apelación simbólica sería recogida e impulsada primero por Solidaridad Obrera y más tarde, a partir de su nacimiento en 1911, por la CNT, empleándola hasta entrados ya en los años treinta. Para ello era necesario unir la huelga general a la insurrección popular, que siguió un guión establecido: toma del cuartel de la Guardia Civil, ocupación del ayuntamiento y proclamación del comunismo libertario. Una secuencia que varias ocasiones terminó con la llegada de la fuerza pública y la dura represión

3. Gemma RUBÍ: "Protesta, desobediencia y violencia subversiva. La semana trágica de julio de 1909 en Cataluña", *Pasado y Memoria, Revista de Historia Contemporánea*, nº 10, 2011, pp. 244 y ss.

4. José BABIANO: *De l'insurrection à la défense des droits sociaux: la grève générale en Espagne*. Ponencia presentada en el Coloquio Internacional *Grève Générale-Rêve General*. Bruselas, 10-12 febrero 2011, Bruselas (en prensa).

5. Gérard BREY: "Au tournant du XXe Siècle: Les anarchistes espagnols et la grève générale (1899-1906)", *Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté* Volumen 703, 2000, pp. 240-246.

posterior.

Por lo que respecta a los socialistas españoles, la concepción y puesta en marcha del recurso de la huelga tuvo una interpretación mucho más *posibilista*, aunque rodeada de una retórica de fuerte contenido simbólico. Constituía un recurso que debía aplicarse con cautela, en coyunturas de crecimiento económico, cuando el desempleo no constituyera una amenaza para los trabajadores. Para ello los socialistas se decantaron, generalmente, por las huelgas parciales. Pero, además, la huelga debía subordinar la acción económica a la acción política, ya que la emancipación de los trabajadores dependía de ésta última -una tarea que correspondía al partido-, mientras que la responsabilidad de la acción económica debía recaer en el sindicato. Con esta concepción los socialistas españoles rechazaron desde muy temprano la llamada a la huelga general como enunciado mágico, capaz de transformarse por sí sola en la Revolución:

*(...) es verdadera candidez, cuando no ignorancia supina, creer y propagar entre los trabajadores que de una huelga más o menos general (...) pueda salir la Revolución que acabe con los privilegios patronales, o producirse una conmoción que deje a la clase parásita casi sin fuerzas*<sup>6</sup>.

El apoyo de las organizaciones socialistas -PSOE y UGT- a la huelga general, no obstante, dependió de la situación y del contexto. Si en 1903 los socialistas, encabezados por su líder indiscutible, Pablo Iglesias, rechazaron frontalmente la huelga general, la justificaron en Bilbao, aunque con un carácter excepcional<sup>7</sup>. Mucho más entusiasmo y determinación manifestaron en 1911, 1916 y 1917, cuando fueron a la huelga general junto a la CNT, aunque ciertamente, las decisiones no fueron unánimes en el seno de los socialistas y provocaron divisiones internas. Así, mientras Pablo Iglesias se opuso a la huelga general, Francisco Largo Caballero la apoyó sin reservas, definiéndola

6. *El Socialista*, 31 octubre 1890.

7. Juan Pablo FUSI: *Política obrera en el País Vasco, 1880-1923*. Madrid, Turner, 1975, pp. 236 y ss.

como *la Revolución Política que derrocaría al sistema político*.

La huelga general de 1917 tuvo su origen en el malestar provocado por el incremento de los precios que se produjo como consecuencia de la Gran Guerra. Derivó en una protesta de ámbito nacional, unitaria y con un marcado carácter político que llegó incluso a definirse como *revolucionaria*. Asimismo, culminó una serie de protestas obreras que fueron programadas tras la unidad de acción suscrita en julio de 1916 entre la UGT y la CNT. El rechazo del gobierno a las reivindicaciones obreras extendió el malestar y radicalizó las protestas en un contexto que puso de manifiesto el agotamiento del propio sistema político de la Restauración. En esta situación la exigencia de la marcha del rey, la formación de un gobierno provisional y la convocatoria de una asamblea constituyente se revelaron como reivindicaciones irrenunciables por los convocantes. El manifiesto conjunto, firmado por la UGT y la CNT el 27 de marzo de 1917 expresaba claramente su determinación y el valor que le otorgaban a la huelga general:

*Con el fin de obligar a las clases dominantes a aquellos cambios fundamentales de sistema que garanticen al pueblo el mínimo de condiciones decorosas de vida y de desarrollo de sus actividades emancipadoras, se impone que el proletariado español emplee la huelga general, sin plazo definido de terminación, como el arma más poderosa que posee para reivindicar sus derechos*<sup>8</sup>.

El socialista Largo Caballero remarcó el carácter revolucionario de la convocatoria cuando afirmó que aquella huelga general debía ser además indefinida, hasta lograr *una transformación completa de la estructura política y económica del país*<sup>9</sup>. Sin embargo, un conflicto surgido en el sector ferroviario en Valencia trastocó la situación, preci-

8. Por la UGT firmaron Julián Besteiro y Francisco Largo Caballero. Por la CNT lo hicieron Salvador Seguí y Ángel Pestaña. Se decía, además, que la huelga seguiría *hasta no haber obtenido las garantías suficientes de iniciación del cambio de régimen*; recogido en Santos JULIÁ: *La Constitución de 1931*. Tomo VIII, Madrid, Lustel, 2009, p. 16.

9. *El Liberal*, Bilbao, 5 mayo 1917.

pitó los acontecimientos y llevó a los socialistas a adelantar la convocatoria, esta vez sin el apoyo de la CNT. Si bien la huelga general provocó una crisis muy importante, no logró sus objetivos: ni los sociales, ni por supuesto los políticos. De nuevo, el mito del poder resolutivo de la huelga general se desvaneció tras la intervención del ejército y la represión contra los líderes sindicales.

Los ecos del clarín revolucionario que recorrieron el mundo desde octubre de 1917 también afectaron a los socialistas españoles, que vieron surgir un ala tercerista que dio lugar entre 1920 y 1921 al Partido Comunista de España. El propio Manifiesto de la Tercera Internacional ya apuntaba las posibilidades de la huelga, concebida como:

(...) *el medio de acción más habitual en el movimiento revolucionario, de manera que tienen la misma importancia y el mismo significado que la preparación de la artillería antes del último ataque*<sup>10</sup>.

Sin embargo, del mismo modo que pensaban los anarquistas, para los comunistas la utilización de la huelga general solo tendría posibilidades de éxito si el proletariado llegaba a sumarse a la insurrección armada. Pero a diferencia de aquellos, los comunistas entendían que el único modo de asegurar el éxito de ambas (huelga e insurrección) estaba precisamente en la necesidad de dotarse de un partido organizado y centralizado; es decir, un partido bolchevique capaz de dirigir a los sindicatos hacia la victoria a partir de la extensión de las huelgas parciales.

Dos década más tarde, y en un contexto muy diferente, la *huelga general insurreccional* de octubre de 1934 volvería a sacudir a la sociedad española. Tras la proclamación de la II República y el primer bienio gobernado por republicanos y socialistas que impulsaron una política reformista, la victoria de las derechas en diciembre de 1933 introdujo un giro radical. Este cambio afectó especialmente a las reformas sociales y a la denominada cuestión catalana. Los sucesos que tuvieron lugar durante los siguientes meses no pueden desvincularse del

10. Citado por José Luis MARTÍN RAMOS: "Huelga y revolución. Apunte sobre la política comunista en la primera postguerra", *Ayer*, nº 4, 1991, pp. 90-91.

contexto europeo, con el ascenso imparable de los fascismos, especialmente en Italia y Alemania. Fue en ese contexto, y sobre todo tras la formación de un nuevo gobierno con la participación de la CEDA, cuando se constituyó un comité revolucionario presidido por Largo Caballero, representante del sector más izquierdista del socialismo español. Pero la falta de unidad de acción necesaria para favorecer este movimiento condicionó su desarrollo. Atrás quedaban los fallidos intentos insurreccionales promovidos por la CNT, que abandonó las expectativas revolucionarias a corto plazo. Salvo la Federación Regional Asturiana, que aceptó colaborar con la UGT en la Alianza Obrera, el resto de la organización se mantuvo al margen de cualquier intento por consolidar la unidad de acción, en los que, sin embargo, se integraron el resto de organizaciones obreras con el fin de atajar la amenaza del fascismo<sup>11</sup>.

Para los dirigentes socialistas este movimiento "debía ser el resultado de una acumulación de fuerzas durante el cual se evitaría en lo posible toda huelga parcial o vinculada a un sector concreto"<sup>12</sup>. En el momento de producirse, se transformaría finalmente en una huelga general que sería apoyada por una insurrección de las milicias obreras, con la ayuda de algunos militares a los que se trató de comprometer en el proyecto. Pero cuando finalmente estalló esta "revolución preventiva"<sup>13</sup>, a pesar de las soflamas y de la mítica discursiva solo en Asturias se convirtió en una auténtica insurrección.

En todo caso, y al margen de la evolución posterior que tuvo el movimiento de Octubre de 1934 y de las enconadas interpretaciones que sigue habiendo a este respecto, la huelga general diseñada por los socialistas tenía una doble dimensión. Por

11. Un seguimiento de este proceso en Julián CASANOVA: *De la calle al frente. El anarcosindicalismo en España (1931-1939)*. Barcelona, Crítica, 1997, pp. 102-131.

12. Manuel PÉREZ LEDESMA: *Estabilidad y conflicto social. España de los iberos al 14D*, Madrid, Nerea, 1990, p. 209.

13. Marta BIZCARRONDO: *Historia de la UGT*, Volumen III. *Entre la democracia y la revolución (1931-1936)*. Madrid, Siglo XXI, 2008, p. 84.

un lado, fue proyectada como una forma de defensa republicana frente a la legalidad detentada por el gobierno de la derecha. Pero también fue concebida como una forma de corregir el rumbo de la *República burguesa* hacia una orientación revolucionaria.

## Contra Franco...

Finalizada la guerra en 1939, la oposición obrera y el conjunto del antifranquismo apostaron por la victoria aliada frente al nazi-fascismo como vía para la derrota de la dictadura del general Franco y la reinstauración de la democracia republicana en España. Sin embargo, la esperanza en la extensión de los efectos de la victoria aliada y la expectativa de derrota del franquismo se vieron frustradas en 1945, finalizada la Segunda Guerra Mundial.

Entre 1945 y 1947 se manifestaron conflictos obreros puntuales tanto en Cataluña como en el País Vasco, en buena medida situados al margen de las consignas de las organizaciones antifranquistas. A pesar de que la huelga en la España franquista, tipificada por el artículo 222 del Código Penal, fue considerada delito de sedición, entre mayo y agosto de 1945, en coincidencia con las capitulaciones alemana y japonesa, se produjeron paros en algunas grandes empresas de la capital barcelonesa. Pero fue a lo largo de 1946 y 1947 cuando tuvo lugar una conflictividad obrera de mayor envergadura, sin influencia directa de las organizaciones antifranquistas, entre las que destacó la huelga general, a escala local, que se produjo en Manresa, en enero-febrero de 1946, y en Mataró, en marzo de ese mismo año y en febrero de 1947<sup>14</sup>. En la gran industria vizcaína también se manifestó una creciente conflictividad obrera, que tuvo como colofón la huelga general del 1 de mayo de 1947 en la ría bilbaína, en la que participaron un mínimo de 20 mil trabajadores, extendiéndose durante los días siguientes y llegando a afectar a la zona occidental de Guipúzcoa<sup>15</sup>. Se proponía un

14. Nadia VARO: "Mujeres en huelga. Barcelona Metropolitana durante el Franquismo", José BABIANO (Ed.), *Del hogar a la huelga. Trabajo, género y movimiento obrero durante el franquismo*. Madrid, Catarata, 2007, pp. 146-151.

15. Pere YSÀS: "Huelga laboral y huelga política. Es-

objetivo político de tipo general, perseguido por viejos actores de los años treinta. Los intentos de organización de una clandestina y debilitada protesta obrera, el fracaso del antifranquismo en su empeño de crear estructuras unitarias, junto con el impulso de la resistencia guerrillera se prolongaron algo más de una década.

Sin embargo, la huelga general local que tuvo lugar en Barcelona en marzo de 1951, como secuencia posterior al éxito que tuvo el boicot ciudadano al uso de los tranvías, marcaría el final del ciclo huelguístico de los años treinta, donde se inscribirían secuelas como las huelgas de 1945 a 1947. Se inició, ya en el contexto de la dictadura franquista, un nuevo ciclo de protestas laborales de desiguales características en las principales ciudades industriales del país. En la primavera barcelonesa de 1951, los objetivos tendrán un carácter concreto y los actores principales no serán ya las fuerzas políticas y sindicales republicanas.<sup>16</sup> Las características de esta protesta colectiva reaparecerán a lo largo del ciclo español de huelgas que tiene lugar entre 1962 y la muerte de Franco en 1975: nuevos protagonistas –las Comisiones Obreras– y objetivos concretos por la mejora de las condiciones de vida y trabajo. Dicho de otro modo, la acción de 1951 contenía y prefiguraba las nuevas formas de agitación laboral que iban a caracterizar las relaciones laborales durante el siguiente cuarto de siglo<sup>17</sup>.

A lo largo de los años cincuenta iban a tener lugar *momentos organizadores* y de recomposición del movimiento obrero, que contrastarían con una actuación más espectacular en la década de los

---

paña, 1939-75", *Ayer* nº 4, 1991, pp. 194-195.

16. Sobre la huelga de 1951 ver Gemma RAMOS: "Tranvías y conflictividad social en Barcelona (marzo 1951): actitudes políticas y sociales de una huelga mítica", *Historia Contemporánea*. nº 5, 1991, pp. 203-217; Javier TÉBAR HURTADO: "Barcelona, marzo de 1951: del boicot a la huelga general. Apuntes sobre la movilización social y la protesta bajo el Franquismo", *Anuario 2012*, Fundación 1º de Mayo, 2013.

17. Sebastian BALFOUR: *La dictadura, los trabajadores y la ciudad. El movimiento obrero en el área metropolitana de Barcelona (1939-1988)*. València, Edicions Alfons el Magnànim, 1994, p. 47.

sesenta y con un ascenso de la actividad huelguística que se manifestó ya hasta el final de la Dictadura. En este tramo final del Régimen ambos fenómenos, organización y expresión del conflicto obrero, fueron protagonizados de manera principal por la militancia del PCE y por aquella que formaba parte de las clandestinas Comisiones Obreras (CC. OO.). Por eso conviene detenerse en la retórica comunista de la huelga general bajo el franquismo. Hasta el periodo de negociación política abierto tras la muerte de Franco, el PCE contempló el final de la Dictadura como un producto del derrocamiento de la misma a través de la *acción de masas*. Obviamente, en esta estrategia la huelga general como instrumento jugaba un papel esencial. El discurso comunista sobre esta cuestión estuvo determinado por la adopción, a partir de 1956, de la llamada *Política de Reconciliación Nacional*. Con ello venía a reforzarse el giro táctico decidido por el grupo dirigente del PCE a finales de la década de los cuarenta, con el abandono de la guerrilla y la perspectiva insurreccional y la apuesta por el trabajo en el interior y entre las organizaciones de masas, en particular dentro de los sindicatos franquistas. Dicha política representaba un cambio que daba por concluida la Guerra Civil y perseguía una alianza de todas aquellas fuerzas interesadas en el final del Franquismo, incluyendo a los monárquicos. Por supuesto, el PCE imaginaba un frente interclasista, que formularía a partir de los años sesenta como *Pacto para la libertad*.

Ahora bien, en la medida en que la huelga general es una acción genuinamente obrera, debía redefinirse en términos nuevos. Por eso, cuando en 1958 y 1959 el PCE, junto a otras pequeñas fuerzas de izquierda, convoca sendas huelgas generales, las denominará sucesivamente *Jornada de Reconciliación Nacional* y *Huelga Nacional Pacífica*.<sup>18</sup> Unos términos disociados del lenguaje de clase, que no apelan a la revolución y que tratan de sortear la cuestión de la violencia que históricamente llevaba asociada la idea de huelga general.

18. Sobre la política de Reconciliación Nacional y las huelgas de 1958 y 1959, puede verse el número monográfico sobre "Políticas de alianzas y estrategias unitarias en la historia del PCE" de *Papeles de la FIM*, nº 24, 2<sup>a</sup> época, 2006.

De hecho, ambos llamamientos se realizan no sólo de cara los trabajadores, sino que se apela desde los comerciantes hasta a las propias fuerzas armadas y de orden público. Ambas convocatorias se saldarían con rotundos fracasos de participación y una abultada represión, con consecuencias políticas y divisiones dentro del propio partido. Si bien la consigna de la huelga general política y, por consiguiente, de la huelga nacional se mantuvieron<sup>19</sup>. Lo cierto es, sin embargo, que a pesar de la defensa de sus resultados entonces por parte de su grupo dirigente, el PCE no volvería a convocar huelgas generales.

No obstante, las CCOO, de claro liderazgo comunista desde sus propios orígenes, serían las encargadas de dinamizar las protestas laborales durante el período de su extensión y fortalecimiento organizativo. A partir de los años sesenta, con la introducción de cambios político-institucionales y ante una progresiva presencia del conflicto laboral, éste fue aceptado por el Régimen, pero sólo en su versión de "huelga económica" reconocida por el Sindicato Vertical oficial. El "movimiento sociopolítico" de las Comisiones, como se autodefinían, mantuvo en su discurso la huelga general como vía para la conquista de las libertades democráticas. Aunque tampoco bajo la dictadura convocarían tal huelga en los términos entonces concebidos. Llamarían, eso sí, a *jornadas de lucha*, una fórmula más flexible que la huelga, tal y como sucedió el 27 de febrero de 1967, el 27 de octubre de aquel mismo año -una vez ilegalizadas las Comisiones por el Tribunal Supremo en marzo- o el 3 de noviembre de 1970.

Al mismo tiempo, durante estos años se produjo un cambio en la retórica respecto de la huelga general, que, atendiendo a las nuevas formas de conflictividad, dejó de ser comprendida como una acción convocada en fecha fija. En su lugar, se concibió como el resultado de la extensión de huelgas parciales, pasando del *jornalismo* a la metáfora de la mancha de aceite:

*Nuestro camino es, pues, la huelga general.*

*Pero una de las experiencias más importantes*

19. Santiago CARRILLO: *Después de Franco ¿Qué?*. Paris, Editions Sociales, 1965, p. 20.

*que hemos sacado de los últimos movimientos de masas y de los realizados por los obreros de Francia es que resulta muy difícil llegar a la huelga general en una fecha fijada de antemano en una convocatoria de huelga. Concebimos la huelga como la generalización de una serie de conflictos parciales, que puede empezar por una empresa; rama o localidad e irse extendiendo como una mancha de aceite por todo el país*<sup>20</sup>.

Esta fue una concepción que en las Comisiones se mantuvo y consolidó durante la década siguiente<sup>21</sup>, hasta el punto que en algún momento la visión que pudo ofrecerse fue más la de una *huelga generalizada* (en sectores y localidades) que la de una *huelga general*.

Entre el resto de organizaciones del antifranquismo la concepción sobre la huelga general iba desde la aparente coincidencia de unas al frontal rechazo de otras. La UGT, que estaba en aquellos momentos tratando de conquistar un espacio propio<sup>22</sup>, defendía que los conflictos laborales crecientes debían ser *el comienzo de amplias movilizaciones de masas, que desemboque en una HUELGA GENERAL, con ocupación de centros de trabajo, que termine con el Régimen dictatorial e imponga el respeto de las libertades democráticas*<sup>23</sup>. No exis-

20. "Comunicado de la 3<sup>a</sup> Reunión General de las Comisiones Obreras. Madrid, julio de 1968", en *Documentos básicos de Comisiones Obreras*. Delegación Exterior de CC.OO. [s.l.e.] [1970], p. 32. En Arxiu Històric de CCOO de Catalunya (AHCO). Fundació Cipriano García (FCG).

21. Entre otros muchos ejemplos, puede verse VII Reunión General de CCOO: "Comunicado", *Boletín Informativo* [Delegación Exterior de CCOO], nº 28, octubre 1971. En AHCO, FCG.

22. Rubén VEGA: "La reconstrucción del sindicalismo en democracia, 1976-1994", en Santiago CASTILLO (Dir.), *Historia de la UGT*, vol. 6. Madrid, Siglo XXI, 2011, pp. 9-25. La organización ugetista buscaba dejar atrás el desequilibrio entre la marginalidad de sus efectivos en el interior del país y su influyente presencia en determinados ámbitos en el exterior. Para un ejemplo de esto, en una zona industrial como Cataluña, ver David BALLESTER: *Els homes sense nom. L'exili i la clandestinitat de la UGT de Catalunya (1939-1976)*. Barcelona, Viena Edicions, 2003, pp. 315-349.

23. *Unión*, órgano de la Federación de Catalunya de la Unión General de Trabajadores, octubre de 1974, p. 2. En AHCO, FCG.

tía por tanto, en el plano retórico y en la proclama de principios, mayor coincidencia en cuanto a la huelga general como instrumento político.

Atrapada como estaba entre el peso del pasado y los nuevos *libertarismos* que emergieron en un corto plazo de tiempo, para destacadas organizaciones territoriales de la CNT, sin embargo, la conflictividad y las huelgas generales no podían:

*(...) ser una 'jornada de lucha' DECRETADA por las diversas facciones de la Burocracia (...) -La necesaria CONVERGENCIA de las luchas en una Huelga General ni abstracta ni pro-pactos interclasistas (República burguesa, democracia parlamentaria...) sino del todo REVOLUCIONARIA, es decir, que sea capaz de un golpe colectivo y directo de todos los trabajadores contra el capitalismo en España. Aquel debía ser un paso, aunque no el último, pero sobre todo favorecer el asambleísmo como forma de autogobierno y la crítica frontal al uso partidista de la huelga*<sup>24</sup>.

Por último, otras críticas frontales a los proyectos comunistas, aunque diferenciadas de las cenetistas, sobre cómo derrocar la Dictadura procedían de la izquierda radical o *nueva izquierda*, nacida a partir de los años sesenta y setenta en el país. La Liga Comunista Revolucionaria, una de las más importantes organizaciones trotskistas durante aquellos años, defendía que la *huelga general pacífica* que propagaba el PCE para acabar con la dictadura era una utopía. Primero porque ignoraba la experiencia de luchas recientes (desde el Proceso de Burgos a la huelga de El Ferrol) y la subsiguiente represión que habían desencadenado, pero además porque era:

*(...) una ilusión confiar en una alianza de sectores de la gran burguesía y con parte de los jefes del Ejército para derrocar al franquismo. Dada la extrema debilidad del capitalismo español, mientras dure el ascenso del movimiento de masas, sus únicas posibilidades de subsistir están en el marco de la dictadura.*

24. *Solidaridad Obrera*, órgano de la Confederación Regional del Trabajo, nº 1, 11-4-1973, p. 4. En AHCO, FCG.

La apuesta para esta organización era la *Huelga General Revolucionaria*, ya que, argumentaba, el derrocamiento de la dictadura “solo puede ser el producto de la acción decidida, organizada y violenta de la clase obrera a la vanguardia de los explotados y oprimidos”<sup>25</sup>.

*El Pacto para la libertad*, como proyecto interclasista que agrupara al conjunto de la oposición y de los sectores sociales disidentes o distanciados del Régimen, por un lado, y, por otro, la *Huelga Nacional*, en la que las Comisiones Obreras como movimiento unitario de los trabajadores tenían un papel fundamental, eran para el PCE las dos piezas básicas para derrotar a la dictadura y facilitar, en una visión por etapas, la creación de una *democracia social avanzada* como paso previo al socialismo. En el arranque de los años setenta, la tensión entre medios y fines, tanto en el discurso como en la práctica, empleados por el PCE marcaría su evolución durante el proceso de transición política a la democracia. A parte de las constricciones del contexto, a partir de 1974, con la creación en el mes de julio de la *Junta Democrática*, su política de alianzas pasó a ser el núcleo central de su actuación, y la huelga general su base de apoyo. Se modificó la concepción la *huelga general* como instrumento, aunque se mantuvo en buena medida su retórica y simbología como aliento para la propia militancia comunista<sup>26</sup>. La movilización y la protesta constituyeron su principal capital de cara a obtener un protagonismo en el cambio

25. “Declaración del Buró Político de la L.C.R.”, 12 de abril de 1972, en *Combate*, órgano de la Liga Comunista Revolucionaria, organización simpatizante de la IV<sup>a</sup> Internacional, nº 8, Año II-abril-72, p. 13. En AHCO, FCG.

26. Sebastian BALFOUR: *La dictadura, los trabajadores...*, pp. 217-229; Holm-Detlev KÖHLER, *El movimiento sindical en España. Transición democrática. Regionalismo. Modernización económica*. Madrid, Fundamentos, 1995, p. 97; Rubén VEGA: *CC.OO. de Asturias. En la transición y la democracia..* Oviedo, Unión Regional CC.OO. de Asturias, 1995, pp. 79-80; Javier TÉBAR HURTADO: “Sindicalismo y política. La polémica comunista sobre la unidad sindical en la transición española”, en António SIMOES DO PAÇO, Raquel VARELA, Sjaak VAN DER VELDEN (Coords.): *Strikes and Social Conflicts. Towards a global history*. Lisbon, International Association Strikes and Social Conflicts, 2012, pp. 152-161.

político que se dibuja en el horizonte próximo. Al mismo tiempo, para su estrategia política era necesario embridar y conducir el conflicto social y laboral, de manera que no afectara negativamente al proyecto de *ruptura democrática* contra la dictadura que defendía<sup>27</sup>.

Hasta noviembre de 1976, todavía en la ilegalidad, los sindicatos CCOO, UGT y USO -que formaban la recién creada Coordinadora de Organizaciones Sindicales- no convocaron una huelga general, presentado el 12 de noviembre como *paro general* contra la política económica del gobierno y reivindicando las libertades. La convocatoria se producía a un año de la muerte del dictador, pero no de la Dictadura, y en un contexto en que una nueva ley de relaciones laborales continuaba marcando restricciones absolutas, con la prohibición de huelgas políticas, de solidaridad y de los servicios públicos. Las autoridades utilizaron todos los medios a su alcance para presentar como un fracaso la convocatoria. Aquella huelga tuvo el propósito de torcer los planes de reforma política del presidente del gobierno Suárez. Sin embargo, a pesar de movilizar alrededor de un millón de huelguistas, especialmente en el sector industrial, las organizaciones obreras no lo lograron. El referéndum sobre la Ley de Reforma Política, celebrado el 15 de diciembre, representó un espaldarazo para los proyectos del gobierno franquista.

La huelga general de noviembre de 1976 podría considerarse la última acción en la que se empleó la retórica propia de un instrumento cuyo objetivo era el cambio de régimen político. Por otro lado, la acción sindical de CCOO y UGT durante la transición a la democracia se subordinó a las estrategias políticas de negociación de PSOE y PCE, de manera que, en buena medida, a partir de entonces aquella retórica sobre la huelga general política y la insurrección popular que había pervivido durante

27. Isidor BOIX LLUCH, José Luis LÓPEZ BULLA, Carles NAVALES TURMOS y Javier TÉBAR HURTADO (Ed.): *Conversaciones en Colomers. Reflexiones sobre sindicalismo y política durante la transición a la democracia en España*, Col·lecció «Materials d'història de l'Arxiu» nº 3, Barcelona: Fundació Cipriano Garcia de CCOO de Catalunya, 2012.

gran parte del siglo XX quedaría aparcada.

### ... Y después de Franco

Tras la muerte de Franco, las elecciones generales de junio de 1977 y la Constitución de diciembre de 1978, la retórica de los grandes sindicatos españoles sobre la huelga general conoció un nuevo giro. Este nuevo discurso aparece con ocasión de las cuatro huelgas generales que se producen en los últimos quince años del siglo XX en España: 1985, 1988, 1992 y 1994.

La guerra civil y la larga dictadura franquista habían modificado el mapa sindical español. Así, el sindicalismo revolucionario que representó la CNT no sobrevivió. Ahora, junto a la histórica central socialdemócrata, la UGT, el otro gran sindicato eran las Comisiones Obreras (CC.OO.), que habían surgido por iniciativa de los comunistas en la resistencia contra el franquismo.

En el nuevo contexto, la huelga general ya no será un arma para tratar de cambiar el régimen político, como había sucedido en 1917 o 1958, incluso en 1976. La Constitución de 1978 había aprobado los derechos de sindicación y huelga, además de las libertades de reunión, asociación y expresión. CCOO y UGT hicieron campaña a su favor y la apoyaron. Las grandes organizaciones sindicales formaban ahora parte del sistema democrático. Las huelgas generales realizadas en España en los últimos quince años del siglo XX tuvieron por objetivo fundamental la defensa de los derechos sociales de los trabajadores. Por esa razón todas ellas tuvieron como blanco al gobierno de la nación y en las cuatro ocasiones -1985, 1988, 1992 y 1994- ese gobierno era un gobierno del PSOE, encabezado por Felipe González Márquez. Esta circunstancia no se había producido nunca en la historia de España.

En el discurso sindical en torno a la huelga general, que será denominada también e indistintamente *paro general*<sup>28</sup>, se aprecia una apela-

28. Por ejemplo, en Consejo Confederal de CC.OO.: *Resolución*. Madrid, 25-26 junio 1985. También en Comisión Ejecutiva Confederal: *Acta*. Madrid, 21 diciembre 1988. Ambos en Fondo Documental (FD) de la CS de CCOO. Archivo de Historia del Trabajo (AHT). Funda-

ción frecuente a la Constitución. De ese modo, el sindicato hace propuestas y defiende derechos remitiendo al marco constitucional. Así, por ejemplo, con ocasión de la huelga general de junio de 1985, CC.OO., argumentará que: *las propuestas de CC.OO. (...) suponen la aplicación de los derechos reconocidos a los trabajadores en la Constitución democrática de 1978*<sup>29</sup>. De modo inverso, a propósito de la huelga general de 28 de mayo de 1992, cuando el gobierno elimina o reduce derechos y prestaciones, el sindicato señala que ello no supone sino un incumplimiento de la Constitución por parte del gobierno:

*Constituye además, una violación de los principios que inspiran a textos jurídicos del más alto valor para el pueblo español. En este sentido la Constitución de 1978 obliga, en el art. 41, a los poderes públicos a mantener prestaciones sociales suficientes ante situaciones de necesidad*<sup>30</sup>.

Por otra parte, los argumentos sindicales de legitimación del conflicto giran en torno a la viabilidad de sus propuestas, a las que consideran *posibles y razonables*<sup>31</sup>. Además, los sindicatos tratan de ofrecer una imagen de moderados y responsables, tal y como señalan CC.OO. y UGT en el *Manifiesto* que publicaron para convocar la huelga de 27 de enero de 1994:

*(...) las propuestas sindicales son responsables, las hemos planteado con moderación y siempre señalando su viabilidad económica y presupuestaria y, sobre todo, con una inquestionable eficacia para relanzar el empleo y el bienestar social*<sup>32</sup>.

Estos argumentos se producen en un contexto  


---

 ción 1º de Mayo (F1M).

29. CC.OO.: *Por la defensa y la mejora de las pensiones*. Madrid, 6 mayo 1985. Folleto. AHT. F1M.

30. José Manuel de la PARRA, *Carta a Felipe González, presidente del Gobierno*. Madrid, 11 mayo 1992. FD de la CS de CC.OO. AHT. F.1M.

31. Cfr. CC.OO.: *Por la defensa y la mejora de las pensiones...* Sobre la viabilidad económica de las propuestas sindicales, Agustín MORENO: *Carta*. Madrid, 9 febrero 1988. FD de la CS de CCOO. AHT. F1M.

32. Cfr. CCOO y UGT: *Manifiesto por el empleo y la solidaridad*. Madrid, enero 1994. Colección de folletos. AHT. F1ºM.



previo a cada paro general, marcado por el enfrentamiento. De manera que el gobierno y los medios de comunicación hostigan a los sindicatos tachándoles de radicales e irresponsables y éstos se defienden presentándose como moderados y responsables; es decir, tratan de presentarse justo como lo contrario de lo que les acusan<sup>33</sup>.

Para los sindicatos, la huelga general no es sólo la respuesta a una determinada decisión política del gobierno que consideran lesiva para los trabajadores en materia de derechos y prestaciones sociales. Además, la conciben como el resultado de la falta de voluntad de diálogo por parte del gobierno a quien acusan de negarse a negociar. Así, por ejemplo, a finales de 1993 en los argumentos sindicales a favor de la huelga se señalaba que: *El Gobierno y la patronal la han hecho [la huelga] inevitable. El primero por negarse a negociar*<sup>34</sup>. En enero de 1994 CCOO y UGT repetían en un folleto que: *el gobierno no ha querido negociar*<sup>35</sup>.

Los sindicatos, insistían en subrayar la negativa gubernamental a negociar por dos razones. En primer lugar, porque pensaban que ello les legitimaba ante la convocatoria de la huelga general. En segundo lugar, porque entendían que las reformas que afectan a los trabajadores y a las relaciones laborales debían ser resultado de la concertación. La concertación había sido una práctica habitual durante el periodo de la transición política, en la que los sindicatos subordinaron los intereses específicos de los trabajadores al éxito del proceso de democratización. Por esa razón se había incorporado a la cultura sindical, mientras que el gobierno socialista pasó a despreciarla. Así CC.OO. y UGT recalcan:

*Debemos recordar que nuestro marco laboral nació por consenso social en 1980, incluso con el acuerdo de CEOE, avalado por un Gobierno de centro-derecha (UCD) que luego obtuvo en la tramitación del Estatuto de los*

*Trabajadores un amplio apoyo parlamentario. Ahora se pretende romper ese consenso social en relación al marco laboral, un consenso constitutivo en las nuevas relaciones sociales surgidas tras la transición democrática y que empresarios y trabajadores han considerado equilibrado para unos y otros*<sup>36</sup>.

Un último aspecto muy importante en el que queremos detenernos brevemente, es el análisis sindical de la política laboral de los gobiernos de Felipe González. Y ello, en la medida en que representan una crítica temprana a las políticas neoliberales que se están radicalizando en el siglo XXI. Así, ya en 1992, CCOO y UGT señalaban:

*La propuesta del gobierno González de convergencia se basa en la estabilidad monetaria y en un paquete de recortes sociales y laborales: reducción del gasto social (...), desregulación de la movilidad geográfica y funcional, desmantelamiento de la empresa pública, moderación salarial, derogación de la asistencia sanitaria*<sup>37</sup>.

Y añadían que la política económica *ha degradado el panorama (...) industrial*<sup>38</sup>. En el mismo sentido, en la ya citada carta que Agustín Moreno que, en nombre de la Comisión Ejecutiva de CC.OO., dirigió a los diversos grupos parlamentarios, exponía:

*Paralelamente se han dirigido los ingresos [fiscales] anteriores a la disminución del déficit público, que ha sufrido una reducción muy acelerada, situándose en 1988 en el 2'9%, un punto por debajo de la media de los países de la CEE. Cuando España tiene una doble tasa de paro, 10 puntos menos en gasto en protección social pública, peores salarios e infraestructuras que los países de la Comunidad Europea, socialmente es difícilmente explicable que el objetivo de reducción del déficit público sea uno de los prioritarios para este gobierno, hasta el punto de alcanzar el*

33. Ibidem.

34. Cfr. COMISION EJECUTIVA CONFEDERAL DE CCOO: *Guión de argumentos frente a los más usuales del 'frente anti-huelga' (gobierno, patronal, etc.)*. FD de la CS de CCOO. AHT. F1M.

35. Cfr: CCOO y UGT: *Manifiesto por el empleo...*

36. Ibidem.

37. Cfr. CCOO y UGT: *Para que no siempre paguemos los mismos. El 28 paro. Juntos podemos. Manifiesto del aro general del 28 de mayo*. Madrid, 5 mayo 1992. Folleto. Colección AHT. F1°M.

38. Ibidem.

*déficit cero en 1992. Evidentemente, puede haber otros ritmos que de reducción del déficit público, que permitan, a la vez, atender una política más social*<sup>39</sup>.

Estas dos citas sitúan el combate sindical de finales del siglo XX y comienzos del siglo XXI. Por ello mismo forman parte del discurso que los sindicatos han desplegado (y despliegan) en torno a la huelga general desde hace veinte años.

.....  
39. Cfr. Agustín MORENO: *Carta...*



## Lutas abolicionistas e formação da classe trabalhadora. Um estudo de conflitos sociais no Brasil a partir de uma abordagem para além do nacional

Marcelo Badaró Mattos\*

As referências e trocas internacionais do abolicionismo brasileiro – no plano organizativo ou no das ideias políticas – e o papel da classe trabalhadora no movimento abolicionista (assim como do abolicionismo no processo de formação da classe), constituem o objeto central desta comunicação.

Os estudos sobre o abolicionismo no Brasil viveram diferentes ciclos no que diz respeito às suas ênfases interpretativas. Condicionantes internacionais do processo de desescravização no Brasil sempre foram mencionados,

.....  
\* Professor Titular de História do Brasil da Universidade Federal Fluminense. Registra-se o apoio do CNPq à pesquisa em curso e a importância do trabalho da bolsista de IC Lilian Matias.

com destaque para a pressão inglesa contra o tráfico transatlântico de escravos. Mais recentemente, entretanto, uma outra dimensão internacional do processo vem sendo destacada, a dos intercâmbios entre os abolicionistas brasileiros e a principal organização inglesa de combate internacional à escravidão. Em 1839, em Londres, foi criada a *British and Foreign Anti-Slavery Society*. A sociedade fora antecedida por uma *Anti-Slavery Society* (criada em 1823) e passou a ser chamada anos depois de *Anti-Slavery International Society*. Como a escravidão havia sido abolida nas Índias Ocidentais em 1833 e o sistema de “aprendizagem” que lhe sucedeu for a extinto em 1838, o objetivo da sociedade era estender a Abolição a outros recantos das Américas (e do mundo). Em todos os relatórios anuais da sociedade há diversas referências à escravidão no Brasil, com dados da população escrava e do tráfico negreiro, além de análises sobre o emprego da força de trabalho escravizadas nas minas e plantações. Somente nos anos 1880, entretanto, mais de quarenta anos depois de sua fundação, um contato mais sistemático entre a *Anti-Slavery Society* e os líderes parlamentares do abolicionismo brasileiro foi estabelecido, especialmente através de Joaquim Nabuco e, na sequência, da Confederação Abolicionista por

ele animada. Esse contato vem sendo objeto de diversos estudos recentes.<sup>1</sup>

Por outro lado, as diferentes abordagens sobre a abolição e o abolicionismo no Brasil, conferiram peso variável ao papel dos “segmentos populares” nas mobilizações que apressaram o fim da escravidão nos anos 1880. Há, porém, poucas pistas sobre um aspecto desse processo, que aqui é considerado fundamental. Trata-se da participação nas lutas abolicionistas dos setores organizados da classe trabalhadora em formação nos centros urbanos do país.

Combinando essas duas preocupações, podemos dizer que desde fins do século XVIII, é possível encontrar em diversos registros uma circulação de informações e propostas políticas abolicionistas que, partindo do continente europeu ou da América do Norte, encontrava no Brasil audiência e, muitas vezes, gerava repercussões, da mesma forma que movimentos locais repercutiam no Norte do Globo. Tal audiência das propostas abolicionistas em sua circulação internacional foi, muitas vezes, anterior e de origem mais plebeia do que o intercâmbio entre Joaquim Nabuco (parlamentar abolicionista brasileiro) e os respeitáveis dirigentes da *British and Foreign Anti-Slavery Society* nos anos 1880 indicaria. Pensando a partir de uma perspectiva que supere os limites da abordagem nacional, a proposta de pesquisa aqui ensaiada parte da constatação de que, se na Inglaterra dos anos 1790 a 1830, abolicionismo e luta pela a reforma parlamentar foram os dois principais movimentos de massa, cujos contatos foram ora mais diretos ora mais distantes, no Brasil dos anos 1860 a 1880, último país das Américas a por fim à escravidão, o abolicionismo ganhou dimensões populares amplas e envolveu, inclusive, o nascente movimento da classe trabalhadora. Esta comunicação restringe-se

1. ROCHA, 2009, é quem mais avança em analisar esses dados, tratando de uma “coligação” entre Nabuco e a sociedade com sede em Londres, e da importância dessa relação para ambos. Ver também BETHELL & CARVALHO, 2008.

a apresentar algumas pistas desse processo, em suas primeiras manifestações no Brasil.

## II

Edward Said propôs uma caracterização social de um aspecto dos mais conhecidos da história das ideias: a circulação de teorias e ideias. Afinal, “como pessoas e escolas de crítica literária, ideias e teorias viajam – de pessoa a pessoa, de situação a situação, de um período a outro.” (SAID, 1983,266)

Said buscou definir a dinâmica temporal e espacial do processo, explicando cada um dos passos da viagem das ideias, desde sua origem em um momento e lugar, até sua transformação pelos novos usos em outros lugares e momentos, passando pelos caminhos percorridos e pelas condições de recepção dessas ideias e teorias. Em suas palavras:

“Primeiro, há um ponto de origem, ou algo que pareça com um, um quadro de circunstâncias iniciais no qual a ideia nasce ou adentra ao discurso. Segundo, há uma distância percorrida, uma passagem através da pressão de vários contextos a medida que a ideia se move de um ponto anterior para outro tempo e lugar onde ela ganhará uma nova proeminência. Terceiro, há um conjunto de condições de aceitação ou, como uma parte inevitável da aceitação, resistências – as quais então confrontam a teoria ou ideia transplantada, tornando possível sua introdução ou tolerância, não importa o quão estrangeira ela pareça ser. Quarto, a agora completa ou parcialmente ideia acomodada (ou incorporada) é, em alguma medida, transformada pelos novos usos, sua nova posição em um novo tempo e lugar.” (SAID, 1983, 266-267)

Entre as ideias que viajaram mais ao longo dos séculos XVIII e XIX, estiveram as relacionadas ao termo “liberdade”, no que nos interessa mais de perto em suas aplicações ao trabalho e aos trabalhadores, escravizados

ou “livres”. O Brasil foi um dos portos em que aquelas ideias desembarcaram ao longo do século XIX. Por tratar-se de uma das maiores colônias/nações escravistas das Américas – e que ao longo do século viria a definir-se como a última a por fim à escravidão – o Brasil é por certo um dos mais interessantes espaços sociais para que entendamos de que forma trabalhadores escravizados e “livres” receberam e processaram as influências das ideias de liberdade do abolicionismo internacional e das propostas políticas e organizativas originadas no movimento da classe trabalhadora europeia.

No que diz respeito aos primeiros passos do movimento abolicionista internacional, a partir de sua matriz britânica, é possível dizer que, nos seus momentos iniciais (anos 1770-80) ou na fase das vitórias parlamentares do início do século XIX, é possível encontrar convergências e distanciamentos entre os movimentos antiescravistas e o radicalismo que origina um movimento próprio da classe trabalhadora.<sup>2</sup> No entanto, na segunda metade do século XIX, numa perspectiva internacional, este movimento da classe incorpora claramente o tema da abolição como uma bandeira sua.

Um momento chave para entendermos tal incorporação é a década de 1860, quando da encruzilhada fundamental enfrentada pelos EUA, que levou à Guerra Civil entre os estados do Norte e do Sul, tendo por razão central a manutenção ou não do escravismo como base estruturante da economia agrária daqueles últimos. Assim, na Mensagem Inaugural da Associação Internacional dos Trabalhadores (AIT), de outubro de 1864, diante da Guerra Civil estadunidense e da disjuntiva Sul escravista x Norte abolicionista, a AIT não tem dúvidas em defender uma posição e em registrar a responsabilidade da classe trabalhadora em pressionar os governos da Europa Ociden-

2. Há uma enorme bibliografia sobre essas relações entre abolicionismo e radicalismo de base operária. Para ficar em algumas referências, menciono FLADELAND, 1984; BLACKBURN, 2002; OLDFIELD, 1998. Apresentei uma síntese do debate em MATTOS, 2012.

tal para renunciarem a qualquer neutralidade a respeito de questões como a da escravidão nas Américas e a servidão no Leste Europeu:

“Se a emancipação das classes operárias requer o seu concurso fraterno, como é que irão cumprir essa grande missão, com uma política externa que persegue objetivos criminosos, joga com preconceitos nacionais e dissipa em guerras piratas o sangue e o tesouro do povo? Não foi a sabedoria das classes dominantes, mas a resistência heroica das classes operárias de Inglaterra à sua loucura criminosa, que salvou o Ocidente da Europa de mergulhar de cabeça numa cruzada infame pela perpetuação e propagação da escravatura do outro lado do Atlântico.”<sup>3</sup>

A manifestação da AIT não foi isolada. Em diversos artigos anteriores, desde ao menos 1961, Marx já vinha tratando do tema da escravidão nos EUA e da Guerra Civil como uma questão central para a política de classe do proletariado em escala internacional. Sua maior preocupação nos primeiros artigos escritos sobre o tema era desmontar os argumentos que procuravam justificar o levante dos estados confederados do Sul, em nome de uma presumida resistência liberal a tarifas restritiva impostas pelo governo da União, sob pressão dos estados do Norte. A questão central que levava à guerra, Marx não tinha dúvidas quanto a isso, era a da escravidão.<sup>4</sup>

Mais tarde, Marx louvaria a maturidade da consciência de classe do proletariado britânico quando, ainda que passando pelas maiores dificuldades decorrentes da crise da indústria têxtil com a interrupção do fornecimento do algodão pelos estados do Sul dos

3. Karl Marx, *Mensagem Inaugural da Associação Internacional dos Trabalhadores*, Fundada em 28 de Setembro de 1864 numa reunião pública, realizada em St. Martin’s Hall, Long Acre, Londres, in <http://www.marxists.org/portugues/marx/1864/10/27.html>

4. Ver por exemplo o artigo publicado por Marx sob o título “The North American Civil War” (Die Presse, October 25, 1861), in <http://marxists.org/archive/marx/works/1861/10/25.htm>

EUA, mantiveram-se firmes em defender publicamente, através de suas associações, um posicionamento do governo Inglês a favor dos estados do Norte e do fim da escravidão.<sup>5</sup>

Mais significativa ainda foi a troca de correspondências entre a AIT (novamente através da pena de Marx) e o presidente Lincoln, por ocasião de sua reeleição.<sup>6</sup> Em, novembro de 1864, com a assinatura de diversos dos seus dirigentes, a Internacional encaminhou, através do embaixador estadunidense em Londres, uma carta felicitando Lincoln pela reeleição, com ampla margem de votos. Segundo a carta, “se a palavra de ordem reservada da sua primeira eleição foi resistência ao Poder Escravocrata, o grito de guerra triunfante da sua reeleição é Morte à Escravatura.”<sup>7</sup> O mote central da carta era não apenas o da solidariedade do proletariado europeu à luta contra a escravidão, mas o da valorização do fim da escravidão como parte do processo maior de emancipação da humanidade. E saudando a origem de classe de Lincoln, afirmava-se:

“Os operários da Europa sentem-se seguros de que, assim como a Guerra da Independência Americana iniciou uma nova era de ascensão para a classe média, também a Guerra Americana contra a escravidão o fará para as classes operárias. Consideram uma garantia da época que está para vir que tenha caído em sorte a Abraham Lincoln, filho honesto da classe operária, guiar o seu país na luta incomparável pela salvação de uma raça agrilhada e pela reconstrução de um mundo social.”<sup>8</sup>

Na resposta datada de janeiro de 1865, o

5. Karl Marx, «A London Workers' Meeting» (Die Presse, February 2, 1862), in <http://www.marxists.org/archive/marx/works/1862/02/02.htm>

6. O episódio e seu contexto foram abordados na introdução do livro de BLACKBURN (2011), que também reproduz algumas dessas fontes.

7. Karl Marx, “A Abraham Lincoln, Presidente dos Estados Unidos da América”, novembro, 1864. <http://www.marxists.org/portugues/marx/1864/11/29.htm>

8. Idem.

embaixador em Londres, Charles Francis Adans, afirmava ter Lincoln lido a carta da AIT e orientado sua mensagem, reconhecia o sentido mais amplo da luta contra a escravidão em seu país e agradecia o apoio do Conselho Central da AIT, afirmando que:

“Nações não existem para si mesmas, mas para promover o bem estar e a felicidade da humanidade pelo intercâmbio benevolente e pelo exemplo. É nessa relação que os Estados Unidos consideram sua causa no presente conflito contra a escravidão, mantendo a insurgência pela causa da natureza humana, e retiram novos encorajamentos para perseverarem do testemunho dos trabalhadores da Europa de que a atitude da Nação é apoiada pela sua aprovação esclarecida e simpatia sincera.”<sup>9</sup>

Após o assassinato do Lincoln, a Internacional chegou a tentar manter a correspondência, agora endereçada a Andrew Johnson, o novo presidente, anunciando a possibilidade de uma nova era de emancipação do trabalho e lembrando que “para iniciar a nova era da emancipação do trabalho, o povo americano delegou as responsabilidades da liderança sobre dois homens do trabalho - um Abraham Lincoln, o outro Andrew Johnson.”<sup>10</sup> As ações de Johnson, entretanto, logo seriam questionadas por Marx e Engels. Em setembro de 1865, a Internacional mandou nova mensagem para o povo dos EUA defendendo que os libertos tivessem direito a voto. Em abril de 1866, Marx escreveu a Engels dizendo que a fase revolucionária aberta pela Guerra Civil estava sendo enterrada. (BLACKBURN, 2011, 54)

A causa antiescravista continuaria a ser abraçada por figuras e organizações destacadas das lutas dos trabalhadores europeus, envol-

9. <http://marxists.org/archive/marx/iwma/documents/1864/lincoln-letter.htm>

10. AIT, “To Andrew Johnson, President of the United States”, maio 1865, in <http://marxists.org/history/international/iwma/documents/1865/johnson-letter.htm>

vidas naquele contexto com a AIT. Se a *British and Foreign Anti-Slavery Society* fora fundada e continuava a ser dirigida por respeitáveis homens de negócio, *quacres*, dispostos a persuadir autoridades das nações em que ainda havia escravidão a progressivamente abolirem a instituição, alguns dos que dialogaram com aquela associação em outros países possuíam propostas mais radicais. Um exemplo interessante viria da Conferência de 1867, promovida em Paris pela própria *British and Foreign Anti-Slavery Society*, quando a escravidão no Brasil foi palco de uma ácida polêmica. Célia Azevedo atentou para o ocorrido, em seu estudo comparativo sobre o abolicionismo no Brasil e nos EUA. (AZEVEDO, 2003, 61-65) Em sua análise, destacou o contraste, nos documentos da conferência, entre a imagem negativa dos senhores escravistas do Sul dos Estados Unidos, recém derrotados na Guerra Civil e a visão relativamente positiva da escravidão brasileira, supostamente submetida a regras senhoriais menos desumanas.

Tal contraste foi questionado, na conferência, por uma voz dissonante: Elisée Reclus, o geógrafo anarquista, que desde 1865 pertencia à Seção parisiense da AIT e alinharia nos anos seguintes com o grupo Bakuninista na Internacional, atuando em 1871 na linha de frente da Comuna de Paris. Reclus pronunciou-se na Conferência de 1867 em nome de uma associação “Amigos da Liberdade”, propondo uma resolução substitutiva (“contra-resolução”) à que foi apresentada pelos organizadores e aprovada pelo plenário. Devido à sua grande insistência, a presidência dos trabalhos acabou por incluí-la nos anais do encontro, mesmo sem ter submetido seu texto à apreciação. Contra a proposta de simplesmente enviar ao governo brasileiro, entre outros, uma moção propondo a imediata abolição da escravidão, a proposta apresentada por Reclus e outros signatários apontava para uma condenação muito mais dura do Brasil, primeiro país mencionado em sua “contra-resolução”:

“No Brasil, especialmente, cerca de um

quarto, talvez um terço dos habitantes do Império são, de acordo com a lei, meramente os bens, as máquinas de alguns poucos grandes proprietários. Agricultura, manufatura, comércio, quase o conjunto da riqueza pública, está fundado sobre a escravidão; e mesmo numa guerra denominada nacional, muitos soldados são escravos, vendidos pelos senhores para serem mandados para a morte. A conferência protesta contra esses crimes.”<sup>11</sup>

Se os olhos dos militantes da AIT se voltavam para as Américas – para o Brasil de forma mais decidida, após o fim da escravidão nos EUA – e anunciavam seu compromisso com a abolição da escravidão como passo decisivo da emancipação da humanidade, dizia-se algo no Brasil daquela época sobre o abolicionismo e o socialismo da AIT?

### III

Os anos 1860 não são propriamente o momento de ápice das lutas abolicionistas no Brasil. Naquela década, o debate sobre a “questão da mão de obra”, ou sobre o “elemento servil”, caminhava entre a recusa a encarar qualquer discussão sobre o fim da escravidão e as propostas de transição lenta e segura para o domínio do trabalho livre através da emancipação gradual dos escravos. Entretanto, no fim da década começaria a ganhar mais espaço (mesmo que pequeno quando comparado ao dos anos 1880) uma perspectiva mais radical, centrada na defesa da abolição imediata da escravidão e no enfrentamento direto com os senhores de escravos através de uma propaganda abolicionista aberta e da ação nos tribunais pela libertação exemplar de trabalhadores escravizados. Antes de chegar a esse ponto, cabe recuperar um pouco do debate historiográfico sobre o abolicionismo

11. *Special Report of the Anti-Slavery Conference, held in Paris, in the Salle Bers, on the Twenty-Sixth and Twenty-Seventh august 1867.* London, Committe of British and Foreign Anti-Slavery Society. <http://www.recoveredhistories.org/pamphlet1.php?catid=784>



brasileiro, para melhor situarmos a discussão que aqui se quer fazer.

Em um texto recente, no qual apresenta um balanço dos debates historiográficos sobre o abolicionismo brasileiro, introduzindo sua própria leitura do processo, Jeffrey Needell destaca quatro fases principais da historiografia sobre o tema, que ele assim nomeia: “a tendência celebrativa das elites” (1888-1940s), “a tendência clássica marxista” (1950s-1960s), “a tendência da ‘agência radical’” (1970s), e a da “agência subalterna” (1970s e depois).”(NEEDELL, 2010, 233) Enquanto a primeira tendência teria predominantemente se caracterizado por associar o abolicionismo brasileiro a uma opção dos setores ilustrados da representação política parlamentar, o que Needell associa a um “marxismo clássico” seriam as teses que, denunciando a mistificação das memórias celebrativas das elites, tenderiam a anular o papel dos sujeitos sociais, entendendo a abolição como resultado automático das transformações econômicas. As análises por ele associadas à terceira tendência teriam incorporado muitas das premissas do “marxismo clássico”, mas (re)introduziram uma ênfase no papel dos setores mais radicais do movimento abolicionista como protagonistas do processo, enquanto a última tendência, derivada da anterior, deslocou o eixo da análise do abolicionismo como movimento nacionalmente articulado, para o estudo de processos mais restritos de luta pela liberdade, particularmente dos afro-brasileiros, escravizados ou libertos.

Needell propõe uma análise que combine a ênfase na pressão do movimento abolicionista com o estudo da dinâmica política parlamentar, para uma compreensão mais equilibrada do processo. Embora registrando a existência de apelos políticos à massa dos trabalhadores e das manifestações de massa, Needell segue em linhas gerais uma caracterização do processo de pressão abolicionista como uma soma de ações dos afro-brasileiros, especialmente os escravizados em suas fugas e

rebeliões, com a propaganda através de jornais e eventos promovidos pelos setores intermediários urbanos.(NEEDELL, 2010, 240 e 251) As organizações e lideranças da classe trabalhadora assalariada em processo de formação, continuam não aparecendo como agentes autônomos nesse processo, mesmo que a pressão popular seja destacada por algumas das análises recentes.

Retomando a caracterização do debate brasileiro nos anos 1860/1870, tendo em vista os limites de um texto desta natureza, apontarei para alguns poucos exemplos. Longe de completos ignorantes em relação ao movimento dos trabalhadores europeus, os trabalhadores ditos livres no Brasil pareciam acompanhar algumas das principais discussões do movimento operário internacional. No Rio de Janeiro, em 1858, em meio a uma greve de tipógrafos dos jornais diários da Corte, foi publicado um jornal dos grevistas, em que se pode constatar que as propostas socialistas já eram pelo menos conhecidas dos primeiros trabalhadores “livres” que se organizavam para atuar coletivamente. Os redatores do jornal, em artigo que defendia uma perspectiva de classe, proclamavam: “já é tempo de acabarem as opressões de toda a casta; já é tempo de se guerrear por todos os modos legais toda a exploração do homem pelo mesmo homem”. E listavam diversas referências do movimento europeu, ainda que procurando se diferenciar do “comunismo, quer de Cabet e de Luis Blanc, quer de Babeuf e de Buonaroti, e mesmo de todas as usanças do socialismo.”<sup>12</sup> Naquela mesma folha, publicada durante a greve de 1858, os tipógrafos grevistas defenderam a emancipação gradual dos trabalhadores escravizados.<sup>13</sup>

Pouco mais de uma década depois, em 1872, a criação de uma associação dos trabalhadores do Rio de Janeiro, com caráter mutual

12. *Jornal dos Tipógrafos*. Rio de Janeiro, 23/1/1858, p. 2.

13. *Jornal dos Tipógrafos*. Rio de Janeiro, 18/1/1858, p. 2-3,

e denominação de *Liga Operária*, deu lugar a uma apresentação em que se destacava o sentido da luta de classes naquela conjuntura: “ora a democracia, ora o socialismo influi no arcar constante dos indivíduos proletários contra os capitalistas”.<sup>14</sup> No ano seguinte à Comuna de Paris, quando a Internacional se torna conhecida do público em geral, por toda a propaganda contrária movida pela imprensa conservadora, responsabilizando a AIT pelo evento revolucionário, sua existência foi reconhecida pelos que lideraram a criação da *Liga Operária* no Rio de Janeiro, mas estes, interessados em reduzir o escopo da associação ao mutualismo e à instrução, fizeram questão de diferenciá-la, declarando na ata de fundação que criavam a Liga a partir da necessidade “de uma associação que garanta a vida dos artistas isenta da política e dos atuais fins da Internacional”.<sup>15</sup>

Em São Paulo, durante entre os anos 1860 e o início do período de maior mobilização abolicionista na década de 1880, a principal liderança abolicionista foi Luiz Gama, que após ter nascido livre e ser vendido como escravo pelo próprio pai, buscou a própria liberdade e passou a lutar pela libertação do maior número possível de escravos, através da arrecadação pública de fundos para a compra de alforrias e, principalmente, utilizando-se dos tribunais, transformados por ele em tribunas para a denúncia dos horrores da escravidão. (BENEDITO, 2006) As ações de Gama encontraram suporte material e de mobilização em diversas figuras da sociedade paulistana, mas também entre organizações coletivas. Para o que interessa a esta discussão, chama a atenção a referência ao Circolo Operario Italiano, como um dos seus mais constantes apoiadores nos anos seguintes.<sup>16</sup>

O abolicionismo radical de Gama, significativamente na vanguarda dos discursos mais moderados a defenderem a “emancipação

14. *Tribuna Artística*, Rio de Janeiro, 25/02/1872, p. 1.

15. *Idem*, p. 1.

16. *O Abolicionista*, Rio de Janeiro, 1/09/1881, p. 5.

gradual”, não era infenso às propostas organizativas do movimento dos trabalhadores no plano internacional. No jornal *Radical Paulistano*, comprometido com um programa “radical” (republicano, pelo sufrágio universal, pela abolição, entre outras propostas), no qual atuaria como redator, encontramos um artigo assinado por Gama em 1869, em que tomou o exemplo do Bispo Antônio Joaquim de Melo – prelado de influência em Roma e conselheiro de Pedro II – que voltara atrás em uma promessa registrada em cartório de alforriar alguns escravos, para criticar com ironia a hipocrisia da Igreja em relação à escravidão. No artigo, carregando na ironia, Gama justifica a recuperação dos atos do emérito religioso da seguinte forma: “Recontar às gerações por vir os feitos notáveis dos grandes homens é o primeiro dever dos historiadores do presente; é este o meio de perpetuar na memória dos séculos os atos heroicos dos mártires do socialismo.”<sup>17</sup>

Nos quase vinte anos que separam o artigo de Gama da abolição definitiva da escravidão no país, muitas mobilizações iam acontecer. Embora pouco destacados pela historiografia até aqui, naquele processo ficavam cada vez mais evidentes os elos, que começavam a se manifestar na atuação de Luiz Gama, entre as organizações da classe trabalhadora em formação e as ações abolicionistas, nutridos por uma circulação internacional de teorias e ideias políticas cuja trajetória já somava um século. Não se trata aqui de mais do que introduzir alguns elementos dessa história.

## Bibliografia

**BENEDITO, Mouzar**, *Luiz Gama, o libertador de escravos e sua mãe libertária, Luíza Mahin*, São Paulo, Expressão Popular, 2006.

**BETHELL, Leslie & CARVALHO**, José Murilo de, *Joaquim Nabuco e os abolicionistas britânicos (correspondência 1880-1905)*, Rio de

17. *Radical Paulistano*, São Paulo, 24/05, 1869, p. 2.  
[http://memoria.bn.br/pdf/713473/per713473\\_1869\\_00006.pdf](http://memoria.bn.br/pdf/713473/per713473_1869_00006.pdf)

Janeiro, Topbooks, 2008.

**BLACKBURN, Robin**, *An unfinished revolution – Karl Marx and Abraham Lincoln*, London/New York, Verso, 2011.

**BLACKBURN, Robin**, *A queda do escravismo colonial (1776-1848)*, Rio de Janeiro, Record, 2002.

**FLADELAND, Betty**, *Abolitionists and working-class problems in the age of industrialization*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1984.

**MATTOS, Marcelo Badaró**. “Abolicionismo e ação coletiva da classe trabalhadora: um olhar para além do nacional a partir do Brasil”, Comunicação apresentada ao II Simpósio Internacional Mundos do Trabalho. Rio de Janeiro, novembro 2012.

**NEDELL, Jeffrey D.**, “Brazilian Abolitionism, its historiography, and the uses of political history”, *Journal of Latin American Studies*, no. 42, Cambridge, 2010.

**OLDFIELD, J. R.**, *Popular politics and British anti-slavery*, 2a. Ed, London, Routledge, 1998.

**ROCHA, Antonio Penaves**, *Abolicionistas brasileiros e ingleses: a coligação entre Joaquim Nabuco e a British and Foreign Anti-Slavery Society (1880-1902)*, São Paulo, Unesp, 2009.

**SAID, Edward**, *The world, the text and the critic*, Cambridge-Massachusetts, Harvard University Press, 1983.

## El cine y las huelgas: conflicto social en los Estados Unidos en el siglo XX

María Del Pilar Loranca de Castro\*

### Introducción

El movimiento obrero en los EE. UU. se organiza de forma diferente que en Europa. Por su herencia anglosajona, aceptaron el sindicalismo como medio para organizar la lucha obrera, aunque en un primer momento, los trabajadores americanos no confiaban mucho en un movimiento organizativo. Esto se debe tanto a la idea de que cualquier ciudadano americano podría ser lo que quisiera ser, como porque los EE. UU. eran un Estado Federal y era difícil organizar el movimiento sindical a nivel nacional. Así en 1886, muchos estados disponían de jornada laboral de 8 horas, habían regulado el trabajo de mujeres y niños, aunque muchos estados seguían sin realizar ningún tipo de reformas.

Será precisamente en esa fecha, 1886, cuando se creará la *American Federation of*

\* Doctorando en Historia Contemporánea UAM

*Labour (AFL)*, será un sindicato conservador, basado en el reformismo y que no planteaba la utilización de la violencia. Sin embargo, con el desarrollo tecnológico y el consecuente aumento de trabajadores no cualificados se creará el sindicato *Industrial Workers of the World (IWW)*, llamados también *wobblies*, que lograría importantes avances en la sindicación de trabajadores no cualificados, inmigrantes y en la organización de las mujeres y de las personas de color.

### Las huelgas antes de la I Guerra Mundial: *Intolerancia*

El director D. W. Griffith estrenó en 1916 *Intolerancia*, que es la primera película en la que aparece una huelga<sup>1</sup>. La película alterna cuatro historias de injusticias, pero aquí solo vamos a tratar la relacionada con la huelga. La historia trata de cómo un grupo de mujeres "*Las Vírgenes Vestales*" quieren mejorar la sociedad a través de leyes y para ello deben buscar fondos. La señora Jenkins, perteneciente a ese grupo filantrópico, pedirá capital a su hermano, el señor Jenkins, dueño de la fábrica protagonista de la huelga. Al ver que los ingresos de su fábrica no cubren las demandas

1. Sand, Shlomo: *El siglo XX en pantalla. Cien años a través del cine*. Traducción de Ferran Esteve, 1<sup>ra</sup> Ed. En Francés, 2004. Barcelona, Crítica, 2004, p. 186.

altruistas de su hermana, decide realizar una reducción en el salario de los trabajadores. Por este motivo se inicia una gran huelga que será sofocada por la Guardia Nacional, con disparos y gran violencia, muriendo varias personas. Los huelguistas son expulsados de la fábrica y de las casas (que eran propiedad del señor Jenkins) y deben ir a la ciudad a buscar trabajo, mostrando las dificultades y penurias que pasan los personajes. La película refleja en parte la huelga que sucedió en 1912 en las acerías de Rockefeller y que acabó con 23 muertos. El director utilizó los titulares de los periódicos de la época para escribir el guión de la película<sup>2</sup>.

Esta huelga se produce antes de la I Guerra Mundial, período en el que los EE. UU experimentan un gran desarrollo e industrialización. El film nos muestra como en esta época los obreros apenas tienen derechos, las viviendas pertenecen a la fábrica y la huelga es neutralizada de forma violenta.

Es en los EE. UU. dónde se dan los enfrentamientos de clase más violentos. Esto se debe principalmente a que los movimientos sindicales, como el sindicato *AFL*, chocaba con los intereses del Estado, de los empresarios y de los grupos económicos. Los EE. UU. iban por detrás de otros países industrializados respecto a materia de organización del trabajo y de negociación colectiva. Es más, es por estas fechas, antes de la I Guerra Mundial, cuando proliferan agencias de detectives que ofrecen servicios de seguridad y de investigación a los empresarios, que podían organizar sus propias fuerzas para controlar a los trabajadores. Como los trabajadores no estaban respaldados legalmente, tuvieron que utilizar otras vías para contrarrestar el poder de los patronos. Es por esto, que durante estas fechas los conflictos se caracterizan por su enorme violencia<sup>3</sup>.

2. *Ibidem*, p. 188.

3. Jenkins, Philip: *Breve historia de Estados Unidos*. Traducción de Guillermo Villaverde López, 3rd. Ed. Inglés, 2007. Madrid, Alianza Editorial, 2009, pp. 230-231.

## Después de la I Guerra Mundial: *Matewan*

Dirigida por John Sayles en 1987 narra la huelga que se produjo en el condado de Mingo, en el pueblo de Matewan, situado en el Estado de Virginia Occidental en 1920. Se trata de una huelga de los mineros del carbón que comienza por la bajada de los precios. Es entonces, cuando Joe Kenehan llega al pueblo enviado por el sindicato para ayudarles en el conflicto y al que, la empresa tacha de "rojo".

Esta película nos plantea varios temas importantes. El primero que aparece, es el problema de la inmigración. Los mineros estadounidenses no quieren luchar junto con los trabajadores italianos y afroamericanos que hay en el pueblo. Tras varios enfrentamientos, comprenderán que lo importante no es el color o la raza sino que deben luchar juntos para acabar con el verdadero enemigo que es la empresa "Stone Mountain Coal Company". Otro asunto que el film trata es como la empresa es dueña de todo, es decir, de las casas de los trabajadores (que era la práctica habitual); del material que utilizan los obreros para trabajar en la mina y que pagan un alquiler por ello; son propietarios de una tienda a la que obligan a los trabajadores a comprar en ella subiendo los precios a su antojo... Otra cuestión importante es el apoyo que recibieron los huelguistas por parte del sheriff del pueblo. La película termina con un enfrentamiento durísimo entre los agentes de seguridad privada que ha enviado la empresa y los huelguistas apoyados por el sheriff y el alcalde, dónde mueren el alcalde, dos huelguistas y siete agentes de la seguridad privada de la empresa<sup>4</sup>. Posteriormente el sheriff es asesinado. Lo curioso es que hubo un juicio y no pudieron acusar al sheriff de ningún asesinato porque ningún habitante del pueblo testificó en su contra pero, en cambio, cuando asesinaron al sheriff no hubo ningún juicio. Por último, en la

4. Sand, Shlomo: *El siglo XX en pantalla...*, *Op. cit.*, p. 194.

película se muestra el funcionamiento y la importancia del sindicato: como no hace diferencias por raza o color; como por esas fechas los que apoyan a los sindicatos son acusados de “rojos”, “bolcheviques”...; el sindicato obedece las premisas que el Comité Central dicta; como Joe Kenehan (personaje ficticio) promueve la no violencia durante toda la película; el sindicato tiene un “Fondo de Emergencia”...

El impacto de la I Guerra Mundial trajo consigo la eliminación de las ideas radicales y socialistas que habían prosperado años atrás. Estos grupos comenzarán una campaña contra la guerra y el reclutamiento, pero el gobierno federal en 1917 promulgó la Ley sobre Espionaje, persiguiendo a estos grupos y a extranjeros y descalificando al *IWW*. En 1919 fue un año de gran conflictividad laboral que alcanzó a todos los sectores. Todas las huelgas estuvieron marcadas por una excesiva violencia y porque, en vez de reivindicar un salario más alto o mejores condiciones, se caracterizaron por luchas de jerarquías sociales y étnicas. La década de los 20 estuvo marcada por una estabilidad económica que se vio truncada por el Crash de 1929 y de nuevo las manifestaciones y protestas por el hambre se intensificaron por todo el país. En la década de los 30 con la llegada al poder de Franklin D. Roosevelt y su *New Deal*, se dieron notables avances en materia laboral<sup>5</sup>.

La estructura sindical en EE. UU. ha sido sencilla ya que a parte del *Congress of Industrial Organizations (CIO)* creado en 1935 el sindicato más importante ha sido el *AFL*. En ese mismo año, con la aprobación de la *National Labor Relations (Wagner) Act* se instauró que solo podría haber un sindicato en una misma unidad negociadora, elegido por la mayoría y obligaba a la negociación colectiva (que era el método utilizado por los sindicatos, consistente en la firma con las empresas de acuerdos que regulasen el empleo) cuando la mayoría de los trabajadores de esa unidad negocia-

5. Jenkins, Philip: *Breve historia...*, *Op. cit.*, pp. 256-281.

dora creyesen oportuno<sup>6</sup>.

## Los años cincuenta: La sal de la Tierra

Esta película de 1954 dirigida por H. Biberman nos cuenta la historia de la huelga que se produjo en 1951 por los mineros del Zinc en Nuevo México. En el film aparecen muchos de los mineros que realizaron la huelga y el rodaje estuvo plagado de obstáculos principalmente por la “*caza de brujas*” que se daba en los EE. UU. por aquel entonces<sup>7</sup>.

En este film el problema de la inmigración es mucho más latente que en el anterior, ya que aquí todos los mineros que aparecen son mexicanos y piden los mismos derechos que los americanos. A diferencia de la anterior película, aquí se muestra ya el papel de la mujer que se involucra en la huelga ya que el sheriff trae un documento de la empresa por el que los mineros no pueden ser piquetes pero no dicen nada de sus mujeres. Así, las mujeres pasan a ser los piquetes en la huelga y hasta proponen crear un “sindicato de mujeres” para reivindicar sobre todo más higiene (las casas no tenían ni agua corriente). El sheriff no está del lado de los huelguistas sino de la empresa.

Es un período marcado por la ascensión de los EE. UU. como potencia mundial tras la II Guerra Mundial, por la lucha de la Guerra Fría, su persecución del comunismo y por sus conflictos en Corea y Vietnam. Tras la II Guerra Mundial el número de huelgas vuelve a elevarse por la ineficacia de la negociación colectiva para llegar a un acuerdo sobre los salarios en un momento de alta inflación. En los años 50 y hasta mediados los 60 el nivel de huelgas bajo considerablemente debido a la mejora de las relaciones laborales<sup>8</sup>.

6. Dunlop, John T. y Galenson, Walter: *El trabajo en el siglo XX*. Traducción: CELER, 1<sup>ra</sup> Ed. Inglés, 1978. Madrid, Servicio de Publicaciones Ministerio de Trabajo y Seguridad Social, 1985, pp.46-60.

7. Sand, Shlomo: *El siglo XX en pantalla...*, *Op. cit.*, p.192.

8. Dunlop, John T. y Galenson, Walter: *El trabajo en...* *Op. cit.*, p. 63.

Los dos grandes sindicatos, *AFL* y *CIO*, se fusionaron en 1955. Los sindicatos nacionales serán los agentes activos y se estructuran por industrias o por oficios o una combinación de ambas. Los sindicatos nacionales son autónomos e independientes económicamente y la *AFL-CIO* no posee un fondo centralizado para huelgas. Los sindicatos locales juegan aquí un papel más importante que en otros países, ya que al no existir comités de empresa ni comisiones internas son los encargados de negociar en un primer momento puesto que rara vez gestionan temas relacionados con los salarios o las condiciones de trabajo. A pesar de que la organización del movimiento obrero norteamericano era la federación, sindicato nacional y el local, hay organismos coordinadores aunque su estructura no está nítidamente estructurada porque se va estableciendo dependiendo las necesidades<sup>9</sup>.

### La década de los setenta: Harlan County USA y Harlan County War

La primera es un documental realizado por Barbara Kopple y ganadora de un Oscar y la segunda, es una película dirigida por Tony Bill. Ambos films plasman el mismo conflicto, pero vamos a centrar nuestra argumentación en el documental de Kopple, por ser un testimonio de primera mano y por su realismo.

Se trata de una huelga de los mineros del condado de Harlan durante 1973 que trabajaban para la Duke Power Company debido a que ésta se negó a firmar un convenio colectivo con el sindicato. El sindicato que aparece es *United Mine Workers of America (UMWA)*, presentando a líderes del sindicato, por un lado se muestra un discurso de John L. Lewis, a Arnold Miller que derrotó a Tony Boyle y por otro, aparece el asesinato de Yablonsky y de su mujer e hija y la posterior detección de Tony Boyle por la participación en el mismo. Kopple nos enseña la huelga a través de una serie de entrevistas a sus protagonistas y estando al

lado de los huelguistas. En esta huelga hay una fuerte presencia de las mujeres, que actúan como unos piquetes más sin tener miedo a las posibles represalias. El conflicto está plagado de violencia, por los pistoleros que manda la Compañía que no dudan en disparar, apareciendo incluso la muerte de uno de los huelguistas. Esta huelga tiene tanta repercusión que los afectados van a Washington para que las personas no compren acciones de la Duke Power y explicarles los motivos de la misma. Es curioso, la conversación que mantiene uno de los huelguistas con un policía explicándole su situación, las condiciones en las que trabajan, que no pueden ponerse enfermos, que llevan meses en huelga... el policía no sale de su asombro por las duras condiciones de trabajo que tienen. Aparece también la corrupción sindical que existe, que se podría resumir con el comentario de uno de los entrevistados que participó en la huelga que hubo en la década de los 30 (a la que se hace referencia constantemente por la violencia que la caracterizó, murieron policías, mineros y capataces, definiéndola como una “guerrilla”) en el que explica cómo se dio cuenta de que tanto los políticos, como los responsables de los sindicatos y la jerarquía católica trabajan con las empresas del carbón. Se revela asimismo, las enfermedades que padecen los mineros, sobre todo pulmonares, por las condiciones de trabajo y como muchos de ellos han muerto. Vemos a esquiroleros, a revienta-huelgas, la división que existe entre los propios trabajadores para continuar con la huelga o los métodos a utilizar... Finalmente firman un acuerdo que no es del agrado de todos: a los jóvenes si les favorece, en cambio las personas mayores no están de acuerdo.

La década de los 60 y 70 estuvieron marcadas por una liberación cultural y de grandes cambios sociales: la “revolución sexual”; movimiento de liberación de la mujer; la guerra de Vietnam y las protestas en su contra; movimiento ecologista; movimiento por los derechos civiles... En el ámbito político, fueron

9. *Ibidem*, pp.46-49.

años turbios, con el asesinato de J. F. Kennedy, las protestas sociales, el caso Watergate<sup>10</sup>...

### La presidencia de Ronald Reagan: *American Dream*

Se trata de otro documental de Barbara Kopple, en el que relata la huelga que se produjo en 1986 en una fábrica de envasado de carne, la Hormel Foods de Austin, Minnesota. Los trabajadores se ponen en huelga porque la empresa decide bajar sus salarios el año en el que la empresa había conseguido unos buenos beneficios. En este caso, la huelga es un desastre ya que la empresa despide al 80% de los huelguistas, traspasan parte de la fábrica a otros propietarios que vuelven a bajar los sueldos<sup>11</sup>. Durante el documental, se observa la disputa que existe entre el sindicato local y el sindicato nacional, que no están de acuerdo en la estrategia a llevar.

Durante la presidencia de Ronald Reagan, se asistió a un apogeo económico debido a un aumento en el gasto en Defensa; al debilitamiento de los sindicatos; a una desregulación de los mercados financieros y de la eliminación de muchas de las limitaciones a las empresas. Aunque este “boom” se frenó a finales de los 80 y principios de los 90 por la crisis en la bolsa lo que trajo consigo una etapa de recesión y la subida del desempleo<sup>12</sup>.

Reagan fue uno de los presidentes más anti-sindicalistas, comenzó su mandato aplastando la huelga de PATCO (Professional Air Traffic Controllers Organization), ilegalizando el sindicato y despidiendo a todos los trabajadores que secundaron la huelga. A partir de este momento, va a realizar una persecución a los sindicalistas, usando a tropas para aplastar las huelgas, cárcel para los dirigentes sindica-

10. Jenkins, Philip: *Breve historia...*, *Op. cit.*, pp. 341-364.

11. Sand, Shlomo: *El siglo XX en pantalla...*, *Op. cit.*, p. 197.

12. Jenkins, Philip: *Breve historia...*, *Op. cit.*, pp. 376-380.

listas y la eliminación de sindicatos<sup>13</sup>. Pero no solo eso, sino que comenzó una política que favorecía a las clases más altas y perjudicaba a la clase media y trabajadora: redujo los impuestos a los ricos; congeló los salarios; puso impedimentos para la creación de sindicatos; eliminó la regulación de la seguridad social; no puso en práctica la ley antimonopolios<sup>14</sup>...

### Conclusiones

A lo largo de esta ponencia hemos intentado realizar un breve repaso sobre la conflictividad social acontecida en los EE. UU. a lo largo del siglo XX a través del cine. El cine se ha hecho eco del movimiento obrero y lo ha plasmado con bastante realismo. Podemos observar, en un primer momento, que el movimiento obrero y sindical en los EE. UU. es diferente al de Europa, no defendía ninguna forma de sociedad socialista y no tiene un partido político que defienda los intereses de los trabajadores.

La historia del movimiento obrero y de las huelgas en los EE. UU. está marcada por: el problema de la inmigración, que va a persistir durante el tiempo; la violencia que suele tener todas sus huelgas y como las empresas contratan a empresas privadas que no dudan en disparar a los huelguistas; las huelgas suelen durar más que en Europa debido principalmente a la financiación de los sindicatos, pero no tiene un efecto devastador sobre la economía y se suelen resolver dentro del marco de la negociación colectiva<sup>15</sup>; la inclusión de las mujeres en las huelgas y en los sindicatos, con fuerte presencia en la década de los 70; el

13. Testa, Claudio: “La situación del movimiento obrero estadounidense”, en *Socialismo o barbarie*, nº 161, 08/10/09 <<[http://www.mas.org.ar/periodicos\\_2009/per\\_161\\_al\\_170/per\\_161/091008\\_12by13b\\_movobre-roeneeuu.htm](http://www.mas.org.ar/periodicos_2009/per_161_al_170/per_161/091008_12by13b_movobre-roeneeuu.htm)>> [Consultado el 13 de abril de 2013].

14. Moore, Michael: “30 Years Ago Today: The Day the Middle Class Died...a letter from Michael Moore”, en *Opennews*, 08/06/2011, <<<http://www.opednews.com/articles/1/30-Years-Ago-Today-The-Da-by-Michael-Moore-110806-905.html>>> [Consultado el 13 de abril de 2013].

15. Dunlop, John T. y Galenson, Walter: *El trabajo en...* *Op. cit.*, p. 104.



papel político que van tomando los sindicatos, acercándose y apoyando más un partido que otro, por ejemplo, la *AFL-CIO* apoya al Partido Demócrata; la corrupción que empañó a los sindicatos y el país en general durante la década de los 70 y a partir de la década de los 70 se asiste al debilitamiento de los sindicatos y con la llegada de Ronald Reagan al poder se hará más latente, que continuará hasta día de hoy.

## Reformas y protestas laborales en Italia: ¿qué visibilidad y para qué?

Vanesa Stella Maris Coscia\*

### 1. Introducción

La importancia del concepto de visibilidad radica en el análisis del modo en que las problemáticas sociales, en particular aquí la del trabajo, son puestas a consideración pública. En ese sentido, partimos de la concepción que los medios de comunicación masiva no pueden pensarse como simple plataformas “neutrales” por las que circulan discursos sociales. Por el contrario sostenemos, como lo hicimos en trabajos previos (Coscia, 2011), que los grandes medios comerciales-masivos son empresas con intereses económicos y políticos y que bajo el paraguas de la llamada “neutralidad”, gozan de la ventaja de ser pensados como imparciales, mientras en realidad se trata de grupos de poder que intentan incidir en la sociedad en cada momento histórico. Mas aún cuando el sistema de medios de un

\* Instituto de Investigaciones Gino Germani, Facultad de Ciencias Sociales, Universidad

país es profundamente centralizado y concentrado en pocas manos, como es el italiano.

Si bien en Italia, teóricamente, se sancionaron leyes antimonopólicas como Mammi (1990) y Gasparri (2004) que prohibirían la concentración mediática y regularían el mercado de los medios masivos, lejos de cumplirse terminaron siendo funcionales al holding multimedial Fininvest que incrementó su poder.<sup>1</sup> Dicho holding, propiedad de Silvio Berlusconi –ex presidente del Consiglio-, es el mayor grupo editorial italiano con intereses en televisión, gráfica y cine.<sup>2</sup> Esto no resulta un dato menor a la hora de reflexionar sobre el tipo de visibilidad que obtienen los conflictos laborales en el escenario italiano. Un escenario de desocupación, cierre de fábricas, precariedad laboral, disminución de amortizadores sociales y mayor flexibilidad para despedir trabajadores, entre otros rasgos.

Teniendo en cuenta entonces el panorama mediático, la crisis financiera y la situación del mercado de trabajo en Italia, en este estudio nos ubicamos justamente en la intersección de las reformas laborales, los conflictos y su visi-

1. Para ampliar sobre las consecuencias de estas leyes y el perjuicio a los pequeños entes locales ver Caretti y De Siervo, 1996 y Pace, 2004

2. Para profundizar en el análisis de la relación entre poder mediático y poder político en la historia italiana, ver también Mancini, 2002.

bilidad pública. En otras palabras, aquello que nos preguntamos es: cuando los trabajadores italianos salen a la calle a protestar o cuando se modifican sus derechos laborales, ¿Cuáles son los discursos que circulan y cuáles se omiten desde los medios de comunicación masiva? ¿De qué manera esto contribuye a legitimar o deslegitimar por un lado, las reformas laborales implementadas por el gobierno en los últimos años, y las luchas de los trabajadores, por el otro?

## 2. ¿Reformar el trabajo o facilitar los despidos?

Desde mediados de los años '90, los gobiernos italianos, independientemente de su orientación política (de derecha o de izquierda) y bajo las directivas de la Unión Europea, vinieron implementando reformas laborales que se tradujeron en un histórico retroceso en los logros conseguidos hasta el momento por el movimiento obrero de este país: reducción de amortizadores sociales, facilidades para despedir trabajadores, flexibilidad y precariedad en las condiciones contractuales y de trabajo. La primera de este ciclo de reformas fue implementada en 1993 cuando se introdujo la doble contratación colectiva (nacional y empresarial) y se canceló la "scala mobile", o sea el sistema de indexación salarial. Cuatro años más tarde, en 1997 y en el marco del gobierno de centro-izquierda de Romano Prodi con la ley Treu se profundizó la tendencia a la flexibilidad laboral que se cristalizó definitivamente con la Ley Biagi (n.30/2003),<sup>3</sup> a partir de la cual se introdujeron numerosas formas contractuales precarias. Esto acentuó el carácter dual del mercado del trabajo italiano, exacerbando las divisiones entre trabajadores marginales y estables.<sup>4</sup>

La última reforma del trabajo impulsada por el

3. Dicha Ley debe su nombre a Marco Biagi, asesinado por el grupo terrorista italiano denominado "Brigadas Rojas".

4. Para profundizar en las características del mercado de trabajo italiano y las discusiones sobre la flexibilidad y la precariedad, revisar Paci, 2005

gobierno del ex primer ministro del Consiglio Mario Monti y la ministra de trabajo Elsa Fornero, aprobada por el senado el 31 de mayo de 2012, es un claro indicio de la exacerbación del modelo neoliberal en el campo de las políticas públicas. Como menciona el informe de la Organización Internacional del Trabajo (OIT, 2012) los datos laborales en Italia empeoraron a lo largo del 2011 y en los primeros seis meses del 2012. De hecho, en junio de 2012 se registró una tasa de desempleo del 10,8% con un crecimiento del 2,7% respecto al mismo período del 2011. Sin embargo, el dato real de desempleo debería incluir los trabajadores en movilidad y el número de los llamados NEET –jóvenes que ni estudian, ni trabajan, ni buscan trabajo– que llegó a 1,5 millones de trabajadores. Otros datos alarmantes conciernen al desempleo juvenil que alcanzó el 34% y los desocupados de larga duración que ya no buscan más trabajo que conforman el 5% del total de la fuerza trabajo del país.

Uno de los artículos modificados en la reciente reforma laboral fue el artículo 18 del Estatuto del Trabajador –sancionado en 1970–, también llamado "de la reintegración en el lugar de trabajo" que resguarda al trabajador de los despidos sin causa justa, en empresas con más de 15 trabajadores. Esto implica un doble golpe al movimiento obrero. Por un lado, porque el trabajador queda expuesto a ser despedido en cualquier momento por una causa "objetivamente" justa y, por otro lado, porque al sindicato (cuya misión es la de resguardar los intereses de los trabajadores) se le quita su rol de protección y de defensa del trabajador respecto de uno de los pilares fundamentales de las condiciones laborales: el reintegro en el puesto de trabajo.

En efecto, en el texto de la nueva reforma se mencionan "motivos objetivos" sin hacer mención a cuáles serían ese tipo de motivos.<sup>5</sup> En la práctica, una crisis económica por la que

5. Ver el texto completo de la ley en <http://www.normattiva.it/uri-res/N2Ls?urn:nir:stato:legge:2012-06-28:92>

atraviesa la empresa, podría transformarse en una “causa objetiva justa” de despido. Por lo cual, y en el escenario actual italiano resultará difícil demostrar si la causa de despido es discriminatoria (de sexo, religión, política), si es disciplinar (por que no es idóneo en el trabajo, porque no es lo suficientemente productivo, por motivos de persecución sindical) o es solo económica. De esta manera, la empresa puede aducir motivos económicos y detrás de ello, esconder un despido discriminatorio o un intento por apartar a quienes realicen, por ejemplo, actividades sindicales en el puesto de trabajo.

En este marco, los motivos económicos (cierre de sectores, reducciones de personal, reestructuraciones) se transforman en discursos amenazantes para el trabajador ante el temor de perder su puesto laboral y son utilizados como herramienta disciplinante para presionar sobre los niveles de productividad o para anunciar la baja del salario debido a la situación de crisis de la empresa.<sup>6</sup>

Otra de las reformas que retrotrae los derechos conquistados por los trabajadores italianos es la sanción del artículo 8 de la Ley 148 de septiembre del 2011 (proveniente del Decreto-Ley 138 de agosto del mismo año) que prevé “medidas urgentes para la estabilización financiera y del desarrollo”. Esta legislación permite, entre otros puntos, la firma de contratos por empresa y territoriales más allá de las disposiciones que establece el contrato colectivo nacional de la rama de actividad del trabajador. Es decir, dicha reforma pone en peligro, en primer lugar, el artículo 39 de la constitución nacional italiana –sancionada en 1947- que otorga a los sindicatos el poder de “estipular contratos colectivos de trabajo con cumplimiento obligatorio para todos aquellos que pertenecen a la actividad a la cual dicho contrato refiere”. Consecuentemente, impacta directamente sobre condiciones de trabajo,

6. Para una profundización del debate sobre el artículo 18 y los derechos laborales en Italia ver también Cavallo, 2012.

jornada laboral, niveles salariales que pueden ser re-estipulados por la empresa en crisis, sin cumplir lo acordado en la contratación colectiva nacional.

A partir de estas modificaciones legislativas, en el próximo apartado, analizamos el modo en que se sometieron a consideración pública algunas de estas reformas laborales, como la modificación del artículo 18, y algunas de las protestas que protagonizaron los trabajadores en el marco de la crisis actual.

### 3. Las “ventajas” de las reformas laborales

Para analizar el modo en que fue representada la problemática laboral italiana, nos propusimos identificar diversas operaciones mediáticas, es decir, aquello que los medios masivos resaltaron, enfatizaron y/o desestimaron en sus coberturas. Se seleccionó, como período de análisis julio de 2011/agosto de 2012, lapso en el que se discutieron y se sancionaron las reformas laborales mencionadas previamente, para analizar allí las *lecturas preferenciales* (Hall, 1980) que se privilegiaron y cuáles no tuvieron espacio en las páginas de los grandes diarios.<sup>7</sup>

En base a una primera aproximación a las noticias del *Il Corriere della Sera* y de *La Repubblica*, los dos diarios de mayor tirada nacional,<sup>8</sup> pudimos identificar al menos tres 7. Si bien en este estudio sólo nos dedicamos al análisis de prensa gráfica, se debe resaltar que en Italia existe una baja cantidad de lectores que compran y leen los diarios nacionales, respecto de una alta proporción que prefiere la televisión. En efecto, en 2002 cada 1000 habitantes, solo 101 leían los diarios, es decir, solo el 10 % según los datos de la Federazione Italiana Editori Giornali (FIEG). Ampliar en Buonocore, 2004 y Mancini, 2002.

8. Se trata de los dos diarios italianos que se dividen el mercado de lectores a nivel nacional con una tirada promedio de entre 780.000 (*Il Corriere*) y 710.000 (*La Repubblica*), según los datos de la Accertamenti Diffusione Stampa (ADS). Entre los diarios nacionales que le siguen se encuentran *La Gazzetta dello Sport* (513.000 copias); *La Stampa* (418.000 copias) que es el diario de la FIAT y, por lo tanto, está ligada a la clase dirigente industrial; e *Il Giornale* (293.000 copias), propiedad de Paolo Berlusconi, hermano del ex Presidente del Consi-

operaciones mediáticas en las noticias sobre la modificación del artículo 18 del Estatuto del Trabajador: a) el hincapié en que su modificación fomentaría la inversión extranjera en Italia b) resaltar que permitiría contratar más personal a las empresas y c) presentar al modelo alemán como “el” modelo a seguir para implementar la reforma.

En el primer caso, se enfatiza desde las primeras páginas de los diarios que esta reforma laboral, que supone la reducción de amortizadores sociales y mayor flexibilización en los despidos, facilitará que las empresas extranjeras inviertan en Italia.

“Questa volta non tanto per i mercati finanziari ma per quelle aziende straniere dell’ economia reale che hanno depennato l’ Italia dalla lista delle loro priorità di investimento e che invece dobbiamo far tornare a credere nel nostro sistema” (*Il Corriere della Sera*, Página 1, 13 de marzo de 2012)<sup>9</sup>

Esto, por un lado, no sólo coloca al trabajo solo en el lugar de un costo que debe ser cada vez más bajo, sino que conduce a pensar el despido y la flexibilidad del trabajador como un modo de “proteger” a las empresas en crisis. Por lo tanto, se visibiliza la medida desde una perspectiva empresarial, en concordancia con los intereses económicos y políticos de los grandes multimedios, antes que privilegiar una óptica que coloca al trabajador y al sindicato (como protector de los trabajadores) en el centro del debate.

En esta misma línea de pensamiento, el por entonces gobierno “técnico” de Monti es representado por estos medios con cierto grado de “saber” y de legitimidad para conducir las reformas laborales.

glio, Silvio Berlusconi.

9. “Esta vez, no tanto por los mercados financieros, sino por aquellos empresarios extranjeros de la economía real que eliminaron a Italia de la lista de sus prioridades de inversiones y que, debemos hacerles volver a creer en nuestro sistema”  
<http://archivistorico.corriere.it/2012/marzo/13/Riforme-Senza-Veti-co-9-120313007.shtml>

“La modifica dell’articolo 18 è necessaria: «In Italia le aziende hanno paura di assumere perché è più difficile licenziare, anche per ragioni economiche». Mario Monti spiega così (...) Una spiegazione che sembra paradossalmente dare ragione a tutti coloro che accusano il governo di volere la modifica per rendere più facili i licenziamenti” (*La Repubblica*, Página 2, 29 de marzo de 2013).<sup>10</sup>

A partir de esta última cita, identificamos la segunda operación mediática mencionada: aquella por la cual los medios resaltan que existe la posibilidad de que con esta reforma, las empresas italianas reactiven la contratación de personal. En este punto, es importante señalar la importancia de las fuentes como mecanismo al que recurre el diario para darle mayor verosimilitud a la noticia. Siguiendo a Tuchman (1986) cuánto más proximidad con el poder, la fuente resultaría más confiable y generaría mayor credibilidad en el lector.

Sin embargo, aquello que no se enfatiza en estas noticias es que la flexibilidad en los despidos le quita protección a los trabajadores (a los nuevos y a los previamente contratados); y que, en un contexto de crisis, es altamente probable que se multipliquen las amenazas a los trabajadores que pretendan mejoras en las condiciones de trabajo o que peleen por “pluses” de almuerzo los cuales, con la excusa de la crisis económica, fueron eliminados en diversas empresas. Al respecto un delegado sindical (denominado en Italia Representante Sindical Único: RSU) de la Federazione Impiegati Operai Metallurgici (FIOM)<sup>11</sup> de una 10. La reforma del artículo 18 es necesaria. “En Italia, las empresas tienen miedo de contratar porque es más difícil despedir, también por razones económicas”. Así explica Mario Monti (...) Una explicación que parece, paradójicamente, darle la razón a quienes acusan al gobierno de querer modificar para lograr que sean más fáciles los despidos.

<http://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2012/03/29/monti.html?ref=search>

11. La FIOM es una de las federaciones italianas más combativas, pertenece a la Confederazione Generale Italiana del Lavoro (CGIL) de raíz comunista y de orientación política de izquierda.

mediana empresa italiana: Grupo *NOUS informática* señala: “Durante la huelga de junio pasado uno de los reclamos, además de la suspensión de 70 trabajadores, era la restitución de los tickets que nos habían sacado unos meses atrás.”<sup>12</sup>

Entonces mientras los principales medios italianos reproducen un discurso de tinte neoliberal sobre que dicha reforma laboral puede traer “beneficios” y “ventajas” para los inversionistas extranjeros, para los empresarios italianos que quieran contratar más empleados, los trabajadores realizan medidas de fuerza que, en la mayoría de los casos, no obtienen visibilidad en esos mismos medios. Por ejemplo, el caso de la mencionada huelga de *Nous informática* en Roma, consultora informática que tenía como uno de sus principales clientes a la empresa Wind - una de las más importantes empresas de telefonía móvil en Italia, junto a Vodaphone, Tim e Tre-, sólo fue cubierta por algunos portales on line como *Nuovo Paesessera*, *Libera Roma* o *Meridiana Notizie*; y por el sitio sindical *Rassegna.it*.

“Wind esternalizza i servizi in India. A casa 70 lavoratori di Nous” (Título de la noticia) (...) “Interessi poco chiari stanno mandando in mezzo alla strada decine di famiglie” (Cita del representante sindical).<sup>13</sup>

“Nous informatica. In lotta contro la prepotenza di Wind”(Título de la noticia).<sup>14</sup>

Si bien, tal como se muestra en estas noticias, se privilegió aquí la visión y la voz de los trabajadores, no se trata de los grandes medios

12. Entrevista personal al representante sindical del Grupo Nous Informatica, sede FIOM- Roma Sur y Oeste, realizada en septiembre de 2012.

13. Wind externaliza sus servicios en India. Envían a casa a 70 trabajadores (...) Intereses poco claros están mandando al medio de la calle decenas de familias. Ver: <http://www.paesesera.it/Cronaca/Wind-esternalizza-i-servizi-in-India-A-casa-70-lavoratori-di-Nous>, 21 de junio de 2012

14. Nous informática contra la prepotencia de Wind. Ver <http://www.liberaroma.it/>, del 21 de junio de 2012, Sección “Lavoro”.

nacionales: ni gráficos, ni televisivos; ni siquiera de portales on line de los principales diarios italianos como *Il Corriere...o La Repubblica*. De esta manera, es posible afirmar que los grandes medios al omitir este tipo de noticias, no sólo invisibilizan los conflictos que provocan dichas reformas sino que no critican o no ponen en cuestión sus efectos, contribuyendo a construir un escenario en el cual sería legítimo anular ciertos derechos laborales.

En el tercer caso, es decir, en la operación que traslada el modelo alemán al caso italiano, en primer lugar lo que no se tiene en cuenta son las diferencias políticas, económicas e históricas entre los diversos contextos nacionales. Tal como señala Mattelart, “esta operación de mitificación, la prensa liberal la efectúa promoviendo modelos extrasociales, es decir, modelos que desconectan los individuos y los fenómenos del proceso histórico que los produce” (1970:169). En efecto, en las noticias sobre este tema no se profundiza en las características del mercado de trabajo alemán o en su sistema de relaciones industriales, como tampoco se menciona, por ejemplo, que en los últimos dos años los sindicatos alemanes perdieron afiliados y aumentó la precariedad laboral en dicho país, respecto de años precedentes.<sup>15</sup> El acento está más bien puesto en que el modelo alemán es el modelo que seguirá el gobierno italiano, destacando, a través de diversas voces políticas, su “funcionalidad”, sin historizar los procesos sociales de cada uno de estos países.

Articolo 18 (Título). Modello tedesco per l' articolo 18. Alla fine il governo è andato per la sua strada sul nodo più caldo della trattativa (*Il Corriere della Sera*. Página 8, 21 de marzo de 2012)<sup>16</sup>

15. Datos extraídos de la conferencia brindada por Maurizio Landini, Secretario General de la FIOM-CGIL durante el seminario “C'è un futuro per il sindacato? Quale Futuro?”, organizado por la CGIL, en Roma, 5 abril de 2013.

16. Modelo alemán para el artículo 18. Al final el gobierno fue por su camino sobre el punto más caliente de la negociación <http://archivistorico.corriere.it/2012/marzo/21/Artico->

Tiziano Treu, ex ministro e senatore del Pd, “Il modello tedesco è il più funzionale” (...) “Non parlerei di lesione dei diritti, ma di diversa forma di tutela. Si tratta di dare una valutazione storica: le tutele possono cambiare se cambia il quadro internazionale (La Repubblica, Página 6, 26 de marzo de 2012)<sup>17</sup>

Como se ve en esta última cita, desde la voz de un representante de un partido de la izquierda parlamentaria italiana (PD) que, además y como se dijo previamente, en 1997 fue el mentor de una ley (paquete Treu) que introdujo formas de trabajo precario en el mercado laboral, y que aquí es retomado por el diario, se habla de “transformación” de derechos de los trabajadores, cuando en realidad más bien se trata de pérdidas que históricamente logró el movimiento obrero italiano. Se debe recordar en este punto que, tal como afirma Gomis (1991), interpretar una noticia también es preguntarse a quién beneficia y a quién perjudica, dado que las fuentes nunca son inocentes al ofrecer determinada información, ni el diario es inocente al incluirlas.

En resumen, las operaciones aquí presentadas contribuyen a “edulcorar” el modo de percibir las reformas laborales y, en este caso en particular, la modificación del artículo 18: mayores inversiones extranjeras, mayor personal en las empresas, “transformación” de derechos, seguimiento del modelo alemán, entre otras, son representaciones mediáticas que contribuyen a construir un recorte de la realidad que pierde de vista el dato esencial de estas reformas: el histórico retroceso en los derechos laborales adquiridos en los últimos 50 años.

Por su parte, es interesante recordar que en

---

[lo\\_18\\_co\\_8\\_120321010.shtml](#)

17. Tiziano Treu, ex ministro y senador del Partido Democrático (PD), “El modelo alemán es el más funcional. No hablaría de lesión de derechos sino de diversa forma de protección. Se trata de una evaluación histórica: las protecciones pueden cambiar si cambia el cuadro internacional”. <http://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2012/03/26/lo-scenario-riforma-lavoro-da-cambiare-ma.html?ref=search>

Argentina, a finales de la crisis de los ‘80 y previo a la década de auge neoliberal, aquello que se intentó instalar desde los más importantes medios de comunicación también fue la necesidad de profundización del modelo neoliberal como salida “única, natural e inevitable” a la crisis financiera que sufría el país en dicha coyuntura, a partir de diversos mecanismos discursivos tales como: las ventajas de la extranjerización, las bondades del paradigma privatizador, la “inevitable” reducción de derechos laborales para afrontar la crisis.<sup>18</sup>

Es en este sentido que afirmamos con Gramsci (1974) que los medios masivos intentan construir consensos sociales que adhieran y fortalezcan el sentido común hegemónico, en las diversas coyunturas históricas. Su incidencia en la vida cotidiana de los individuos y los discursos que naturalizan, mostrados como “verdades y nociones inapelables”, se esconden tras el velo de la “objetividad periodística”. Y cuando se trata de someter a consideración pública la problemática laboral no resulta casual que no se reponga ni la historia ni la complejidad de los procesos sociales.

#### 4. Reflexiones finales

A partir de la pregunta inicial de la cual partimos en este trabajo, es decir, de qué manera las representaciones mediáticas masivas sobre la problemática del mundo del trabajo en Italia contribuyeron a legitimar o deslegitimar las reformas laborales, por un lado y las luchas de los trabajadores, por el otro, es posible sintetizar algunas líneas de reflexión.

En primer lugar, podemos afirmar que se privilegió desde los principales diarios nacionales italianos una visión empresarial, coincidente con los propios intereses –políticos y económicos- que en tanto empresas comparten. Contrariamente, aquello que no se repuso fue la visión del trabajador o, en otras palabras,

.....  
18. En este sentido, y para profundizar en el análisis de las representaciones mediáticas a finales de los ‘80 en los principales medios gráficos en Argentina, ver Coscia (2008).

la pérdida de importantes derechos laborales conseguidos históricamente por el movimiento obrero italiano. Además, en la mayoría de los casos, los conflictos y las luchas de los trabajadores no obtuvieron ni voz ni visibilidad en esos mismos medios.

En efecto, tal como se mostró a lo largo de este trabajo, las operaciones mediáticas descritas condujeron a edulcorar y legitimar la implementación de reformas laborales perjudiciales para el trabajador como la modificación del artículo 18 del Estatuto del Trabajador. El hincapié en que esta reforma produciría mayores inversiones extranjeras, permitiría a los empresarios italianos contratar más personal, y la imitación al modelo alemán garantizaría su funcionalidad, permitieron crear una visión parcial de la realidad que tiene al empresario, y no a los trabajadores ni al sindicato, en el centro del debate.

Así lo señala Gallino, haciendo referencia a las “verdades” que se crean y circulan en el mundo actual y que, de alguna forma, contribuyen a responder a la pregunta sobre qué tipo de visibilidad es la hegemónica y de qué modo ello permite fortalecer el pensamiento único.

*“Facilitar los despidos crea ocupación; la función de los sindicatos está agotada; el privado es siempre más eficiente que el público en todos los sectores: agua, transporte, escuela, pensiones, salud (...) es la globalización que impone la moderación en los salarios. En fin, las clases sociales dejaron de existir”* (Gallino, 2012: v).

De esta manera, se asiste a un escenario en el que los trabajadores italianos, en contextos de crisis y a partir de dichas reformas, terminan aceptando bajas en los salarios, peores condiciones laborales y de contratación ante el miedo de perder el empleo y, paralelamente, sindicatos debilitados que pierden su capacidad de negociación y de movilización.

## Referencias bibliográficas

**Buonocore, Mauro (2004)** “Quotidiani e opinioni pubblica. Confronti Europei” in *Anomalia Italiana Televisione, Forza dei giornali, qualità della democrazia*, I libri di Reset, Goethe- Istitute, Roma.

**Cavallaro, Luigi (2012)** *A cosa serve l'articolo 18*, manifestolibri, Roma

Caretti Paolo y De Siervo Ugo (1996), *Istituzioni di diritto pubblico*, Giappichelli, Torino.

**Coscia, Vanesa (2008)**; “La privatización como salida a la crisis de fines de los ‘80. Un análisis desde las estrategias mediáticas”, en *Papeles de trabajo*, Instituto de Altos Estudios Sociales (IDAES), Universidad Nacional de San Martín, diciembre, Buenos Aires.

**Coscia, Vanesa (2011)** *Imágenes sindicales en el principal diario Argentino: un análisis de las dinámicas mediáticas ante el ‘resurgimiento’ del actor gremial (2004-2007)*, tesis doctoral, Facultad de Ciencias Sociales, Univ. de Buenos Aires, Buenos Aires.

**Gallino, Luciano** *La lotta di classe dopo la lotta di classe*, Editori Laterza, Roma-Bari

**Gomis, Lorenzo (1991)** *Teoría del periodismo. Cómo se forma el presente*, Editorial Paidós Ibérica S.A., Barcelona

**Gramsci, Antonio (1974)**; *Literatura y Cultura Popular*, Tomo I, Cuadernos de Cultura Revolucionaria, Buenos Aires.

**Hall, Stuart (1980)** “Encoding/Decoding”, en Stuart Hall et al (eds.) *Culture, media, language*, Hutchinson, Londres.

**Mancini, Paolo (2002)** *Il sistema fragile. I mass media in Italia tra politica e mercato*. Carocci, Roma.

**Mattelart, Armand en colaboración con Mattelart, Michelle y Piccini, Mabel (1970)** «Los medios de comunicación de masas. La ideología de la prensa liberal», *Cuadernos de la Realidad Nacional*, Santiago de Chile.

**Organización Internacional del Trabajo (OIT), 2012**: “Rapporto sul mondo del lavoro”



ro 2012. Lavori migliori per una economia migliore”, International Institute for Labour Studies, Ginebra. Disponible en [http://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---europe/---ro-geneva/---ilo-rome/documents/publication/wcms\\_179785.pdf](http://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---europe/---ro-geneva/---ilo-rome/documents/publication/wcms_179785.pdf)

**Pace, Alessandro (2004)** “Legge Gasparri e Corte costituzionale” presentado en el *Encuentro Il sistema radiotelevisivo italiano y la legalità europea*, 2 de julio, Universidad Federico II, Napoli..

**Paci, Massimo (2005)** “Il lavoro flessibile tra precarietà e realizzazione di sé” en *Nuovi lavori, nuovo welfare*, Il Mulino, Bologna.

**Tuchman, Gaye (1986)** *La producción de la noticia*, Gustavo Gili, Barcelona.

## Memoria e historia de los conflictos portuarios en el Puerto de La Luz y La Isleta (Las Palmas de Gran Canaria, España)<sup>1</sup>

Pilar Domínguez Prats  
Miguel Suárez Bosa\*

Los conflictos sociales que se desarrollaron en el transcurso del año 1968 en la isla de Gran Canaria marcaron el inicio de una oposición más clara al régimen dictatorial procedente de distintos sectores sociales. No obstante, frente a lo ocurrido en otros países del entorno europeo, 1968 no fue una fecha señalada para los movimientos sociales en España, que tendrán su auge en la década de los setenta. Estos se articulaban entorno a la protesta social antifranquista, con especial incidencia del movimiento obrero que venía ampliando su influencia desde los inicios de la década de los sesenta hasta la transición a

1. Forma parte del proyecto de investigación I+D HARD 2012-17408, *Modelos de gestión de puertos y la comunidad portuaria en el ámbito atlántico* (S.XIX y XX).

\* Universidad de las Palmas de Gran Canaria

la democracia.

Este trabajo se centra en el análisis de los conflictos portuarios del Puerto de La Luz, a partir de 1967 y en especial en la huelga de los portuarios de 1968, iniciada el 8 de febrero. Los conflictos sociales son vistos desde la óptica individual de vista de los relatos orales de algunos de sus protagonistas. La interacción entre los portuarios y los habitantes del vecino barrio de la Isleta, de donde procedían muchos de ellos, antes y después de la huelga, es uno de los aspectos que consideramos de mayor interés; como ya señaló M. Van Linden<sup>2</sup> es fundamental analizar las conexiones entre los diversos actores de los conflictos y los movimientos sociales que aparecen en un mismo período, en este caso en el puerto de Las Palmas y su entorno.

En relación con las fuentes disponibles para el estudio de esta huelga contamos con que los hechos fueron ampliamente recogidos – con los estrechos márgenes de la censura franquista– en la prensa local de la época. Además, la huelga portuaria del 68 dejó honda huella en la memoria personal de sus protagonistas y sus familiares. Algunos la recuerdan como meros participantes, pero hubo líderes que

2. Ver VAN LINDEN, Marcel: "Los efectos de "1968": La interacción de movimientos de trabajadores, jóvenes y mujeres", en *Historia transnacional del trabajo*, Valencia, Instituto de Historia Social, 2006, p.197-238.

fueron encarcelados varios años, al sumarse el “delito” de huelga ilegal bajo la dictadura a las posteriores detenciones de cala Martorell en Sardina del Norte, donde fueron acusados de pertenecer al Partido Comunista de España.

El informe sociológico titulado *Posibilidades de Desarrollo Comunitario de un barrio: La Isleta* sobre el barrio y sus problemas sociales, publicado poco después de la huelga, en 1969, es otra fuente de interés que nos permite situar a los portuarios, protagonistas del conflicto en su entorno social.

El conflicto portuario no ha sido prácticamente estudiado por los historiadores en Canarias, con algunas excepciones como los trabajos de Suarez Bosa<sup>3</sup> sobre el puerto de Las Palmas. De hecho, la historiografía de los conflictos sociales y políticos en Gran Canaria en este período concreto del franquismo se ha centrado en los llamados “Sucesos de Sardina del Norte” de septiembre de ese mismo año. Así, la huelga del Puerto aparece como un mero antecedente de esa gran redada policial que se produjo el 15 de septiembre de 1968, cuando se estaba celebrando una asamblea de trabajadores de varias empresas, junto a militantes comunistas con sus familias. La importancia de estas detenciones, que ponían en evidencia la ausencia de libertades políticas y la fuerte represión gubernamental, ha quedado reflejada en los anales del Partido Comunista de España (PCE) y de la historiografía canaria que considera este hecho como el inicio de un período histórico clave para la oposición al franquismo en Gran Canaria<sup>4</sup>.

3. Sobre los trabajadores del Puerto: SUÁREZ BOSA, Miguel (2003): *Llave de la fortuna. Instituciones y organización del trabajo en el Puerto de Las Palmas, 1883-1990*, Las Palmas, Caja Rural.

4. Ver MILLARES CANTERO, Sergio; GONZÁLEZ IZQUIERDO, Manuel y LEAL MÚJICA, Cirilo: *Los sucesos de Sardina del Norte. Notas para la historia*, Las Palmas de Gran Canaria: edición de CC.OO, Gobierno de Canarias y Centro de la Cultura Popular Canaria, 2005; MILLARES CANTERO, Agustín y DOMINGUEZ PRATS, Pilar: “Pocos, activos y abnegados. Los comunistas

## La Isleta, el barrio del puerto

En el entorno del istmo de La Isleta vivía un gran número de trabajadores portuarios, un colectivo profundamente integrado en el conjunto de vecinos del barrio. La Isleta es el referente espacial de ese conflicto, el escenario de la vida cotidiana y la sociabilidad de muchos portuarios, de sus familias y muchos vecinos que se solidarizaron con los trabajadores en huelga.

Este era tradicionalmente, el barrio obrero de Las Palmas donde se desarrollaba la actividad sindical y política durante el periodo republicano. Tras el golpe militar de julio del 36 el régimen franquista creó allí un “campo de concentración” donde encerrar a los partidarios de la República y hubo una fuerte represión dirigida a los sindicatos y partidos de la izquierda. Pese a ello los viejos militantes y sus familiares conservaron una memoria colectiva, transmitida oralmente, del período republicano, que había sido de una gran efervescencia política. Todavía en 1968 la dictadura hacía imposible que se manifestara públicamente ningún tipo de opinión política contraria al “régimen”.

Algunas de las características sociales del barrio pueden deducirse del informe sociológico, basado en un conjunto de 140 encuestas a “amas de casa” realizado aquel mismo año y publicado en 1970<sup>5</sup>. Según ese estudio sobre el Desarrollo Comunitario de La Isleta, en este espacio urbano predominaban los trabajadores no cualificados, que trabajaban largas jornadas sin un horario fijo y cobraban bajos salarios. En cuanto a las mujeres -objeto de las encuestas- concluía que la mayoría eran amas de casa con escasos estudios. En

grancanarios. 1961-1973”, en BUENO, Manuel et al. (coords.) *Historia del PCE, 1920-1977*, FIM, 2007, vol.2, pp.195-212.

5. *Posibilidades de Desarrollo Comunitario de un barrio: La Isleta*. Boletín nº4 del CIES, Caja Insular de Ahorros, Las Palmas de Gran Canaria, 1970. Las 140 mujeres encuestadas suponen, según los autores, un 2% del total. El barrio tenía entonces 37.000 habitantes y se calcula que vivían unas 7000 familias de 5 miembros de media (p.8)

palabras del autor: *“sólo un escaso porcentaje (11,5%) de la población, realizaba trabajos fuera de la casa. Al no tener una cualificación profesional y la mayoría de las veces ni estudios de base -el 49,2% son analfabetos- la única salida a un trabajo productivo es el servicio doméstico y hostelería, o realizar trabajo en sus pequeñas propiedades”*<sup>6</sup>.

Entre las profesiones masculinas las encuestas destacaban por su número los marineros que trabajan en las compañías pesqueras dedicadas a la pesca de altura y los portuarios, clasificados en este informe en el estrato de “obreros no cualificados” por su bajo nivel de estudios. Vivían también en La Isleta –según las encuestas- los pescadores, algunos comerciantes asentados, una pequeña clase media y un gran número de vendedores “ilegales” llamados cambulloneros, hombres dedicados tradicionalmente al contrabando de objetos y alimentos en el puerto desde pequeñas barquillas de remo que se acercaban a los grandes barcos para comprarles mercancía. El cambullón floreció durante el primer franquismo, de 1939 a 1952, cuando se aplicó el racionamiento a gran número de alimentos y productos de uso diario pero continuó existiendo en el puerto, según lo recuerdan sus protagonistas del barrio<sup>7</sup>.

Las graves deficiencias del barrio en lo que se refiere a viviendas -se habla del “hacinamiento”- y a los equipamientos, condujeron a que se planteara desde 1968 por parte de un grupo de hombres y mujeres del barrio (de

6. Ibidem, p. 20

7. *Yo también soy cambullonero desde niño... Después, ya de mayor, me dediqué por mi cuenta a vender relojes a bordo de los barcos. Iba a Tenerife, compraba relojes baratos y vendía... Cada bote de cambulloneros tenía su “clientela [o buque y nacionalidad] y ya sabíamos a quién teníamos que ir. Los compradores respetábamos uno al otro”... Me dediqué a los barcos españoles que venían de Buenos Aires y traían cosas: café, azúcar, mantequilla, margarina, harina, de todo, y gracias a eso las islas Canarias comieron, gracias a nosotros [los cambulloneros], traíamos incluso la penicilina”...* Entrevista a Chano Ceballos realizada por J. A. Álvarez, en la revista [www.pellagofio.com](http://www.pellagofio.com), 28 /6/2011. Consultado el 1 de abril de 2013

la “pequeña clase media”, según el informe) la constitución de una Asociación de Cabeza de Familia *“para ver qué cosas concretas podrían hacer para solucionar la problemática familiar”*<sup>8</sup>. Aquí participaron los grupos católicos de la HOAC a través de las “Conferencias Cuaresmales” como punto de reunión de los vecinos. Con posterioridad al conflicto portuario se constituyó la Asociación de Vecinos del barrio que servirá para canalizar las reivindicaciones de equipamientos e infraestructuras que hacían sus habitantes.

De ese modo, a finales de la década de los sesenta se unieron en el entorno de La Isleta la lucha laboral, la acción vecinal y la movilización política. La actividad política tenía como escenario principal la acción sindical llevada a cabo, de forma clandestina algunos portuarios que a su vez eran militantes del Partido Comunista. En la zona más apartada y marginal de La Isleta, El Confital, se hacían reuniones clandestinas; lo recordaba en su relato oral Juan Valido, obrero del puerto y vecino del barrio: *“En esa chabola que yo tenía salieron las ideas de muchas luchas, como la huelga portuaria”*<sup>9</sup>.

Un año después de la huelga y a pesar de la censura franquista, en el estudio sobre el Desarrollo Comunitario de La Isleta quedaba clara la vinculación de las reivindicaciones laborales con el bajo nivel de vida del barrio y sus repercusiones en el entorno familiar:

*Este carácter de eventualidad en el trabajo (portuario) y, por tanto de relativa indeterminación en los ingresos...unido a la inexistencia de un horario fijo, a la falta de instalaciones portuarias adecuadas y a una disconformidad en cuanto a las rentas devengadas del trabajo creó unas condiciones conflictivas que se dispararon súbitamente a comienzos de 1968 y cristalizaron en una huelga general portuaria de algunos días de duración. Anotamos todo lo anterior porque esta situación laboral, a*

8. *Posibilidades de Desarrollo Comunitario...p.18.*

9. Entrevista a Juan Valido Hernández, en MILLARES, S. et al. *Los Sucesos ...* p.104 -105.

*efectos de un trabajo de desarrollo comunitario en el barrio, tiene repercusiones manifiestas tanto en la vida familiar como colectiva*<sup>10</sup>.

## Los trabajadores portuarios

En torno al Puerto de la Luz y de Las Palmas se formó la más importante concentración obrera de Gan Canaria desde finales del siglo XIX. Muchos trabajadores de estas islas y del resto del Archipiélago encontraban trabajo en las labores portuarias, las cuales aumentaban al calor del gran crecimiento de la actividad económica; la mayoría se empleaba en las labores de carga y descarga, pero el número de profesiones es más complejo, como se verá más adelante. Dada la discontinuidad del tráfico marítimo, la irregularidad en la ocupación es una peculiaridad del trabajo portuario, especialmente en el sector de carga y descarga; por tanto, el número de trabajadores varió bastante a lo largo del tiempo con trasvase de mano de obra de una especialidad a otra. Estas variaciones son consecuencia, asimismo, de la introducción de innovaciones tecnológicas y su influencia en la organización del trabajo.

El informe citado consideraba que *“el grupo presenta unas condiciones laborales nada claras, ya que su trabajo está en función de los turnos que puedan cubrir de acuerdo con las necesidades de mano de obra, y la rotación del sistema de listas según el que se distribuye el trabajo”*. Estos aspectos darán lugar a una cultura propia del trabajo portuario, donde el ánimo *eventual* es una característica que recordaba un gruista en su relato oral: *En principio cuando empezaba el portuario a trabajar sí que era el contrato por temporadas... a lo mejor estaba la temporada en que había más meneo y luego los paraban y al año siguiente volvían a llamar a la misma gente*<sup>11</sup>.

Otro rasgo de este trabajo es la masculinización: sólo encontramos mujeres trabajando como entablilladoras durante la Guerra Civil

10. *Posibilidades de Desarrollo Comunitario...* p.18.

11. Entrevista a Antonio Díaz realizada por Minerva Morales, 2012.

(1936-1939), posiblemente sustituyendo a los trabajadores movilizados por la contienda.

El abanico de las profesiones portuarias (Ver Cuadro) ha ido mutando con los cambios tecnológicos. A principios de la pasada centuria, su número era relativamente reducido: cosedores de sacos y encargados de llenarlos, los empleados en embarcaciones y patronos de gabarras y obreros de carga y descarga de carbón y mercancías, a lo que habría que añadir los tradicionales carpinteros de ribera. El aspecto de carga y descarga puede ser paradigmático en la introducción de medios mecánicos: primero se realizaba en sacos al hombro; luego, años treinta, en carretilla de rueda de hierro; más tarde, desde los años cincuenta, le sustituye la carretilla motorizada, para terminar, años setenta, con la *containerización*.

Desde muy temprano en el Puerto de La Luz, hay que añadir a la estructura profesional señalada la división según la situación laboral. En las labores de carga y descarga se fue conformando un censo que, pasados los años, adquirió carácter oficial. Pero a ese censo han de añadirse los obreros conocidos como «peones de plaza» o trabajadores eventuales, que pululaban por el puerto en las épocas de mayor demanda de trabajadores, necesarios en la época de exportación de productos locales (tomates y plátanos), cuyo número podía alcanzar, por ejemplo en la década de 1960, más de 600 individuos. En 1965 se constituyó una lista de «peones de plaza», admitiéndose en ella a todos los que se presentaran ocasionalmente. A estas profesiones básicas habría que añadir otras desde los servicios administrativos de la JOP/Autoridad Portuaria y las propias empresas portuarias, hasta los trabajadores y técnicos de los varaderos y otras actividades.

En el Puerto, cada empresa tenía un pequeño número de trabajadores fijos, el resto lo formaba la masa de trabajadores de «la lista», bien fijos o eventuales. Los fijos de empresa eran un elemento utilizado por los patronos en el control de la fuerza de trabajo, pues mantenían una

	1935	1937 (1)	1946	1948	1977	1984	1991	1994	2005
Capataces		34	42	42	86	73	36		
Maquinilleros		207			115	100			
Apuntadores	83		38	36	79	91	58		
Conductores					153	154	52		
Carga general/SESTIBA	1.850	1.869	1.210	1.111	422	449	139		530
Pesca		100		80	236	260	96		
Guardería				39	64	21	10		
Fijos de empresa					251	151			
Atraque y otros								129	134
Servicios administrativos								450	
Servicios auxiliares								110	
Infraestructura portuaria								299	
Almacenamiento	70							122	110
Suministros y avituallamiento	11							350	267
Reparaciones								850	1.450
Manipulación de mercancías								611	293
Consignación								500	450
Autoridad Portuaria									292
Totales	1.182	2.394		1.308	1.406				

CUADRO I - Número de trabajadores en el puerto de las Palmas (por oficios y actividades)  
 Fuente: Suárez Bosa (2003): *Llave de la fortuna. Instituciones y organización del trabajo en el Puerto de Las Palmas, 1983-1990, Las Palmas, Caja Rural.*

relación de carácter estable, siguiendo unas pautas más parecidas a las de otros sectores industriales; aunque el número de estos fue minoritario, su importancia se manifestaba tanto cotidianamente como en los momentos más críticos. A causa de la relación mantenida con sus patronos, se creaban vínculos de fidelidad que no existían con los eventuales.

Número de trabajadores en el puerto de las Palmas (por oficios y actividades)**Fuente:** Suárez Bosa (2003): *Llave de la fortuna. Instituciones y organización del trabajo en el Puerto de Las Palmas, 1983-1990*, Las Palmas, Caja Rural.

Los trabajadores portuarios tenían una reconocida tradición de sindicación, de la cual participaba el puerto de Las Palmas. No por casualidad en el puerto surgieron los primeros sindicatos de Gran Canaria, y es donde éstos contaban con el índice más alto de afiliación y la más fuerte capacidad de movilización, seguramente porque en su entorno se localizó un importante núcleo de obreros y trabajadores. En el puerto se ha registrado alguna de las huelgas más importantes del movimiento obrero canario. De una repercusión social indudable fueron las realizadas a principio del siglo XX exigiendo la mejora en las condiciones de trabajo (1901), el reconocimiento de los sindicatos como parte en la negociación colectiva y las listas de nombramientos (1912 y 1925), aunque frecuentemente se mezclaran con otras reivindicaciones como las salariales (1933 y posteriores).

A raíz de la Guerra Civil los derechos políticos ciudadanos quedaron abolidos para toda la población, no había la libertad sindical y las reuniones obreras eran penadas con la cárcel. La dictadura dismanteló el sistema democrático de relaciones laborales en el Puerto; la pertenencia al sindicato único era inevitable, así como la aceptación del nuevo marco de relaciones laborales surgido tras la finalización de la contienda. Tras un breve encuadramiento en los sindicatos falangistas, los trabajadores portuarios quedaron adscritos

a la Organización Sindical Española, OSE, primero en la *Sección Sindical de Portuarios* (1939) y después en los *Servicios de Trabajadores Portuarios* (1944), sección autónoma dentro de la vertical OSE, según un esquema territorial centralista propia del régimen franquista. Se elaboró un conjunto de normativas, como las reglas de carga y descarga a cargo del *Servicio Sindical del Puerto* (1939), sustituido por el *Reglamento Nacional de Carga y Descarga* (1943) y luego por una normativa de gran trascendencia, el *Reglamento Nacional del Trabajo Portuario* (1962), que condicionará las relaciones laborales en el Puerto hasta 1968.

La sección portuaria del sindicato vertical pasó a denominarse *Organización de Trabajadores Portuarios* (1968) conocida por sus siglas OTP; esto ocurría poco antes de la huelga de febrero de 1968<sup>12</sup>. Además, los colectivos empresariales y de trabajadores de los puertos estaban incluidos en el sindicato vertical a través del *Sindicato de la Marina Mercante*. La OTP tenía encomendada la política de regulación y gestión del empleo portuario, con delegaciones en cada puerto, entre ellos el de Las Palmas; paulatinamente, fue asumiendo una mayor intervención en las relaciones laborales de los trabajadores portuarios y asumiendo funciones de administración

## Las movilizaciones portuarias

En las difíciles circunstancias represivas del franquismo, los trabajadores del sector terciario en expansión tardaron en asociarse al margen del sindicato vertical oficial para reivindicar mejoras en sus condiciones de trabajo y más aún "las libertades políticas". A partir de los años sesenta puede hablarse del desarrollo de un nuevo proletariado canario, formado por trabajadores provenientes del medio rural isleño; su nivel de cualificación

.....  
12. El periódico *ABC* de Madrid, del 13 de febrero de 1968, p.42 se refiere a la intervención de delgado de la *Organización de Trabajos Portuarios* en el conflicto, diciendo que "el paro responde a causas puramente políticas no laborales".

era muy bajo y los analfabetos seguían siendo numerosos. Además la mayoría de esa población inmigrante carecía de una cultura de la protesta, algo muy relevante para el desarrollo sindical posterior; una excepción eran los trabajadores de los sectores obreros tradicionales como los propios portuarios o los tabaqueros.

En la década de los sesenta la actividad sindical creció notablemente dentro del marco de oportunidades que ofrecía la nueva Ley de Convenios Colectivos de 1958. A partir de entonces se permitió que en las empresas grandes, de más de 50 trabajadores, éstos pudieran elegir a sus representantes sindicales y negociar las condiciones laborales en los convenios colectivos. Esto supuso un notable incremento de la acción sindical que se desarrollaba en los centros de trabajo donde se va produciendo la infiltración en la estructura del Sindicato Vertical franquista, por parte de trabajadores opuestos al sistema, tanto independientes como afiliados al Partido Comunista, partido que lideró la oposición sindical en aquellos años por su táctica de infiltración en el sindicato oficial. Las elecciones de 1966 marcaron un punto de inflexión en la representatividad de los elegidos, ellos, los llamados “enlaces sindicales” a menudo pasaron a ser los líderes de las protestas obreras. Ese fue el caso de Juan Quesada, obrero desde los 12 años elegido como representante sindical de los trabajadores de la industria pesquera más importante de la zona del Puerto de la Luz, la factoría Lloret Llinares, cantera de muchos portuarios. El mismo contaba en su entrevista cómo en aquella factoría trabajaban numerosas mujeres recibiendo míseros sueldos, lo que le llevó a reclamar por sus derechos: *Yo reclamaba por las ordenanzas, por la ley. ¿Por qué las mujeres no tienen guantes, por qué no tienen botas? ¿Por qué tu por ser mujer tienes que cobrar menos que yo?*.<sup>13</sup>

Los obreros de la factoría, mujeres y hombres

13. Entrevista a Juan Quesada Cruz realizada por Beatriz Andreu, 2012.

iniciaron un movimiento reivindicativo el año 1967, concentrándose ante la sede del Sindicato Vertical, por el flagrante incumplimiento de las condiciones de seguridad e higiene que figuraban en las propias ordenanzas franquistas. Juan Quesada recordaba esos conflictos en su relato oral, rememorando cuando tuvo la oportunidad de mostrar la fábrica al Ministro de Trabajo: *Llevábamos 6 meses reclamando cuando venía el ministro Solís ... y le llevé a ver la empresa ...el baño sin taza...me acusaron de comunista para echarme.*

Juan Quesada al ser despedido por su actividad sindical pasó a ser portuario eventual y a intentar organizar allí la protesta basándose en el trato discriminatorio que recibían los trabajadores eventuales frente a los fijos:

*Fui al muelle a trabajar... Yo decía: hay que unirnos los portuarios de aquí. En el muelle venían barcos buenos para los de confianza, hombres fijos del muelle que tenían preferencia antes que nosotros. Nosotros éramos los “yeyés” en los peores sitios. Yo decía: “o nos unimos o nos machacan”. Un día dijimos: que la lista sea correlativa, si no, no vamos a trabajar... Fue un escándalo, vino la policía de todos sitios y me detuvieron. Me cogieron y me decían ¡usted es comunista!, por eso me metieron dos años más a la cárcel.*

Como vemos, la acusación de “comunista” -que encarnaba para el régimen al opositor más acérrimo al franquismo- se aplicaba a cualquiera que reivindicara mejoras laborales y sociales. En la mayoría de los casos esa atribución no era cierta, como afirmaba el propio Juan Quesada al comienzo de las protestas no pertenecía al PCE, fue afiliado posteriormente por un abogado laboralista. Su actuación como dirigente de la huelga portuaria de 1968, unida a su participación en la asamblea convocada en Sardina del Norte, organizada por el PCE y duramente reprimida por la policía le costaron 6 años de cárcel.

Paralelamente, entre los portuarios se estaba gestando un movimiento de protesta recla-



mando otras mejoras laborales. Al problema de las listas que mencionaba Juan Quesada se unían las malas condiciones de trabajo de los estibadores del puerto que recordaba otro obrero:

*Trabajábamos descargando un barco de carbón de ocho a dos y cuando terminábamos no nos conocíamos (de la suciedad)... Cuando se formó el Comité empezaron a reclamar y se hizo la primera huelga; sólo eran porrazos pa'quí ...la huelga era por lo de la seguridad y la higiene nunca para mejoras salariales...*<sup>14</sup>.

Los trabajadores aprovechaban la inmunidad relativa de los despachos de abogados laboristas para hacer allí sus reuniones donde se elaboraban las peticiones de los convenios con ayuda de los profesionales del derecho. Uno de ellos, Carlos Suarez, entonces miembro del PCE, recordaba en sus memorias<sup>15</sup> la presencia de los portuarios en su despacho y cómo fue detenido junto a ellos cuando se encerró en el muelle “por orden del Partido”. El 8 de febrero se inició la huelga portuaria donde se reivindicaban esas mejoras laborales. En ella va a participar lo más granado de la oposición democrática al régimen, aunque muchos de sus dirigentes no eran todavía miembros del Partido Comunista. Juan Valido, también portuario, lo recordaba en su entrevista:

*Por dos veces seguidas logramos parar totalmente el puerto de Las Palmas...Por todo ello y como único trabajador fijo de la empresa me costó el despido portuario y la cárcel...Queríamos que fuéramos todos portuarios, no unos suplentes y otros titulares. Por tal motivo, a raíz de la huelga portuaria ingresé en el Partido (Comunista)...me siento orgulloso de aquella huelga portuaria por las reivindicaciones que se lograron.*<sup>16</sup>

El Puerto protagonizó uno de los conflictos

14. Entrevista a Antonio Díaz Betancourt realizada por Minerva Morales, 2012

15. SUAREZ, Carlos, *Mañana será mejor*, Las Palmas, Anroart, 2006.

16. Entrevista a Juan Valido Hernández, en MILLARES, S. et al. *Los Sucesos* .... p.104 -105.

más duros de los registrados en Canarias durante la dictadura por la secuela represiva de despidos y encarcelamientos que trajo consigo. No en vano, la paralización de la actividad portuaria suponía un parón de toda la economía canaria basada en el comercio exterior. En esa época los militantes comunistas se centraron en esa movilización, fueran o no portuarios, colaborando en la organización de los piquetes y las concentraciones de trabajadores. La movilización, en la que habían participado también los abogados laboristas, miembros activos del PCE, concluyó con una victoria, la concesión por parte de la Administración de la reforma de la Ordenanza Portuaria que garantizaba la jornada de 6 horas, una mejora salarial para los trabajadores, la valoración de las horas extras, así como la incorporación de los “peones de plaza” (eventuales) al censo fijo de la OTP. Esa huelga tuvo una honda repercusión en la sociedad canaria, fue la escuela donde se curtieron los principales líderes portuarios del futuro y el germen de la *Asociación Sindical de Trabajadores Portuarios* (ASTP). Por otro lado, será la base donde se asienten mejores condiciones laborales de los portuarios plasmadas en la Ordenanza de Trabajo<sup>17</sup>.

En la memoria colectiva la huelga ha quedado fijada como un acontecimiento de gran significado político y ético. Los militantes del antiguo PCE de Canarias, al hablar de las detenciones de septiembre del 68, siempre hacen referencia al ambiente de lucha que creó esa huelga y cómo significó un paso adelante en el movimiento obrero canario. Como decían varios de ellos “el obrero portuario se ganó el respeto con la huelga”.

Posteriormente, en la Transición Democrática, con el desmantelamiento de la organización sindical vertical, se produce un cambio en

17. El desarrollo de la huelga en *La Provincia* del mes de febrero de 1968, correspondientes a los días 11 (p. 3); 12 (p. 7) y 15-2-1968; la opinión de los líderes, el número del día 20 de febrero y en entrevistas al dirigente sindical José Marrero, La ratificación de la prohibición de las huelgas en el número del 14-2-1968, p. 10.

la negociación colectiva. Entonces, la opción elegida por la mayoría de los trabajadores de carga y descarga fue el sindicalismo autónomo, sin vinculación organizativa con las centrales sindicales. En el Puerto de Las Palmas se localizó uno de los núcleos neurálgicos donde nació la *Coordinadora Estatal de Trabajadores Portuarios*, “La Coordinadora”; los trabajadores de Las Palmas se coordinan primero con los de los puertos insulares y luego con los de Barcelona, Valencia y Bilbao fundamentalmente.

En adelante, las movilizaciones de los portuarios se encuadran en el contexto de lucha sindical contra la reforma portuaria, que se complementaba con cuestiones salariales y de seguridad laboral. En el sector de carga y descarga, tras una huelga en diciembre de 1979 se iniciaron las negociaciones entre trabajadores portuarios, la patronal ANESCO y el gobierno, entonces de UCD. A lo largo de 1980 saldrán a la luz los proyectos de reformar la OTP, lo que se constituirá en el motivo central de un conflicto que se alargaría en el tiempo hasta 1986. En el transcurso de las movilizaciones se produce la trágica muerte de la joven Belén María, hecho que conmocionó a la sociedad insular, llegando a convertirse su figura en parte del imaginario colectivo de los estibadores portuarios que, incluso en la actualidad, le dedican en su página web un apartado con documentación y fotos<sup>18</sup>.

### El apoyo del barrio y la ciudad: las mujeres

En La Isleta, donde se venía estructurando un movimiento vecinal de hondo calado, con la participación activa de las mujeres del barrio y trabajadores sociales, el apoyo de la población a la huelga y en contra de la represión policial fue muy importante. Tras las detenciones de septiembre del 68 en Sardina del Norte se hizo un Consejo de Guerra, a 22 personas, celebrado en La Isleta. Los presos

18. Ver <http://estibadorescanarios.com/belen-maria/?album>. Consultado el 10/7/2013.

que salían en barco a las cárceles de la península fueron despedidos por una multitud de hombres y mujeres que se concentraron en el muelle, mostrando así su solidaridad con los detenidos.

Como forma de protesta y de presión contra las elevadas penas de cárcel impuestas en ese juicio, algunas mujeres familiares de los condenados decidieron llevar a cabo un encierro colectivo de tres días en la catedral de Santa Ana, en el centro de la ciudad de Las Palmas. Este fue el primer encierro en una iglesia protagonizado por obreros y mujeres en España, lo cual evidencia, en palabras de la historiadora Irene Abad<sup>19</sup>, “la toma de conciencia por parte de la mujer de la relevancia de su participación en el espacio de la oposición”, planteando nuevas formas de acción colectiva. La narración del encierro que hace Carmen Cantero, esposa del detenido Jose Luis Gallardo es muy expresiva de aquellos hechos:

*Decidimos encerrarnos unas ocho o diez mujeres en la Catedral, con el propósito de hacer presión para reivindicar justicia para nuestros maridos condenados. Durante el encierro, el sacristán, a la hora de cerrar las puertas de la Catedral, nos decía que nos teníamos que marchar para nuestras casas, pero nosotras decidimos quedarnos. (...) queríamos que el obispo, Infantes Florido, nos recibiera. Al día siguiente, el obispo fue a vernos. (...) Nosotras queríamos hablar con Infantes Florido, con el objetivo de contar con su presencia para poder salir todas nosotras de la Catedral de manera pacífica, pues fuera nos estaban esperando muchos policías de la secreta. Al final, el obispo estuvo allí con nosotras.*

*El encierro duró tres días, aunque yo estuve dos. Durante el encierro dormíamos en los bancos de la Catedral, comíamos bocadillos y tomábamos café que teníamos en los termos. En lo que respecta a*

19. ABAD, Irene, “El encierro de las mujeres de preso en la catedral de Las Palmas de Gran Canaria. Pionera de un nuevo mecanismo de oposición al franquismo” Actas del Coloquio de Historia Canario- Americana, en CD, 2010.

*la proyección social en los medios de comunicación sobre este problema político, puedo decir que nosotras apenas nos enterábamos de nada, pues no publicaban casi nada. No obstante, supimos que la noticia de nuestro encierro se divulgó en toda España, donde Marcelino Camacho nombró mucho este problema*<sup>20</sup>.

La movilización femenina no logró consolidar un movimiento de repulsa más amplio hacia esas condenas<sup>21</sup>, pero este acontecimiento tuvo mucha repercusión social en Las Palmas y sirvió de ejemplo para que grupos de mujeres de presos, en otras partes de España llevaran a cabo encierros en iglesias destacadas. Si es significativo el que esta forma de protesta, protagonizada a menudo por mujeres<sup>22</sup>, llegara a formar parte desde entonces del repertorio de acción de los movimientos sociales antifranquistas como forma de presión ante despidos laborales o condenas de cárcel.

En Canarias, como en el resto de España, la interacción entre el movimiento obrero, en este caso el protagonizado por los portuarios, con otros movimientos y actores sociales, en especial el movimiento vecinal y el movimiento estudiantil, se producirá en la década de los setenta y fortalecerá al conjunto de la oposición a la dictadura. Son procesos de interacción similares a los que tuvieron lugar tras la ola de protestas del 68 europeo<sup>23</sup>, con la im-

20. Entrevista a Carmen Cantero Sarmiento en MILLARES, S. ET AL, *Los Sucesos...* p.127-128.

21. Ver ABAD, Irene, "El encierro de las mujeres de preso en la catedral de Las Palmas ... ". Añade que "las respuestas a las sentencias a sus presos no quedó reducida al encierro, sino que trascendió más allá y vino acompañado por una huelga de hambre que secundaba la llevada a cabo por los presos políticos en el interior de la cárcel".

22. Tal es el caso del encierro en la catedral de Málaga, en septiembre de 1973 protagonizado por las obreras y obreros de la empresa textil Intelhorce en protesta por los despidos a varios trabajadores tras una huelga. El encierro fue desalojado violentamente por la policía en DOMINGUEZ, Pilar: "La reconstrucción de UGT en Andalucía: del franquismo a la transición", en SOTO, Alvaro y AROCA, Manuela (dirs) *Combates por la democracia. Los sindicatos de la dictadura a la democracia*. Madrid, UAM, 2012, pp.383-403.

23. Ver VAN LINDEN, Marcel: "Los efectos de "1968":

portante diferencia de que en el caso español esos movimientos sociales, más tardíos, fueron claves para la conquista de la democracia tras la muerte de Franco.

### Entrevistas consultadas:

Entrevista a Antonio Díaz Betancourt realizada por Minerva Morales, Las Palmas de Gran Canaria, 2012

Entrevista a Carmen Cantero Sarmiento realizada por Beatriz Andreu, Las Palmas de Gran Canaria, 2012; en Archivo de la Memoria Histórica de Canarias (AMHC) <http://www.archivomemoriahistorica.es/archivo.html>

Entrevista a Juan Quesada Cruz realizada por Beatriz Andreu, Las Palmas de Gran Canaria, 2012; en Archivo de la Memoria Histórica de Canarias (AMHC) <http://www.archivomemoriahistorica.es/archivo.html>

### Referencias bibliográficas

**ABAD, Irene:** "El encierro de las mujeres de preso en la catedral de Las Palmas de Gran Canaria. Pionera de un nuevo mecanismo de oposición al franquismo" Actas del Coloquio de Historia Canario- Americana, Las Palmas de Gran Canaria , en CD, 2010.

**MILLARES CANTERO, Agustín y DOMINGUEZ PRATS, Pilar:** "Pocos, activos y abnegados. Los comunistas grancanarios. 1961-1973", en BUENO, Manuel et al. (coords.) *Historia del PCE, 1920-1977*, FIM, 2007, vol.2, pp.195-212.

**MILLARES CANTERO, Sergio; GONZÁLEZ IZQUIERDO, Manuel y LEAL MÚJICA, Cirilo:** *Los sucesos de Sardina del Norte. Notas para la historia*, Las Palmas de Gran Canaria: edición de Comisiones Obreras, Gobierno de Canarias y Centro de la Cultura Popular Canaria, 2005.

**SOTO, Alvaro y AROCA, Manuela (dirs)**

La interacción de movimientos de trabajadores, jóvenes y mujeres", en *Historia transnacional del trabajo*, Valencia, Instituto de Historia Social, 2006, p.197-238.

*Combates por la democracia. Los sindicatos de la dictadura a la democracia.* Madrid, UAM, 2012.

**SUÁREZ, Miguel:** *La Llave de la fortuna. Instituciones y organización del trabajo en el Puerto de Las Palmas, 1883-1990*, Las Palmas, Caja Rural, 2003.

**SUÁREZ, Carlos:** *Mañana será mejor*, Las Palmas, Anroart, 2006.

**VAN LINDEN, Marcel:** "Los efectos de "1968": La interacción de movimientos de trabajadores, jóvenes y mujeres", en *Historia transnacional del trabajo*, Valencia, Instituto de Historia Social, 2006, pp.197-238.



## Pour une entière citoyenneté : la lutte des ouvriers de l'arsenal de Toulon au début de la Révolution française (1789-1793)

Julien Saint-Roman\*

Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, Toulon est une place militaire qui dépend du Ministère de la Marine, et surtout qui n'existe qu'à travers la puissance publique qui y manifeste la volonté centralisatrice de l'État. L'arsenal maritime est l'employeur de près de la moitié des travailleurs de la ville et parmi ces salariés, entre 2 et 6.000 selon les années sont ouvriers. En ville, ces derniers forment en moyenne 30% des chefs de famille toulonnais. Pourtant sous l'Ancien Régime, les ouvriers de l'arsenal de Toulon sont absents des instances décisionnaires.

Leur entrée en politique marque alors le grand bouleversement de la Révolution. Cette irruption dans le jeu démocratique passe par la participation aux élections locales et par l'intégration des nouvelles institutions telles que la

garde nationale ou la société populaire. Mais plus original, dès 1789, les travailleurs de la base navale inaugurent de nouveaux modes d'action collective afin de faire valoir leurs droits sociaux et politiques. Nous nous pencherons donc sur les formes d'« imputation au politique » (E. Labrousse) développées par les ouvriers dans un contexte nouveau où les instances civiles du pouvoir se démocratisent et qui font se transformer des demandes de type « économie morale » en des expérimentations d'« économie populaire politique » (Robespierre). La résistance au marché passe donc, nationalement, par la limitation du droit de propriété individuel et l'inscription du « droit à l'existence » dans la Déclaration des droits, et, localement, par la mise en place de structure de mutualisation des biens de première nécessité.

Nous verrons à cet effet comment la convocation des assemblées et la naissance de nouvelles instances décisionnelles au niveau local ont servi de plate-forme à l'élaboration d'une conscience particulière au groupe des ouvriers de l'arsenal. Ce sont ces structures et ces mouvements qui socialisent les travailleurs maritimes à de nouvelles formes de mobilisation. Nous étudierons donc par quels moyens ils combattent l'insuffisance de leurs salaires et la précarisation de leur statut du fait

\* UMR 7303 TELEMME, Aix-Marseille Université

du chômage et de la sous-traitance, et quels sont les prolongements institutionnels des revendications exprimées sur leur lieu de travail pour participer à la vie citoyenne locale. Ils se mettent en grève pour le paiement de leur solde ainsi que pour protester contre le licenciement de leurs camarades. Ils multiplient les pétitions au commandant du port et les adresses à l'Assemblée nationale pour obtenir une revalorisation salariale tant monétaire que matérielle (distribution de pain, distribution de copeaux de bois pour se chauffer). Mais il ne s'agit pas seulement de demander du travail ou de meilleures soldes aux autorités de l'arsenal, et à travers elles, au pouvoir central ; il s'agit de demander du travail pour participer pleinement à l'exercice de la citoyenneté.

Notre étude débutera avec l'éclatement de la Révolution à Toulon en mars 1789 et s'achèvera avec la chute de la municipalité jacobine en juillet 1793. Cette courte période apparaît comme une phase de multiplication des conflits sociaux et d'accélération des mutations de leurs modalités pratiques. Les archives classiques de correspondances nombreuses et variées entre le commandement maritime et son ministère de tutelle, ainsi que les échanges multipliés entre la Marine et la municipalité, et les procès-verbaux de délibérations de l'administration municipale retranscrivent l'implication ouvrière dans la vie politique locale, tant par la voie officielle que par celle de la contestation. Les sources produites par les travailleurs eux-mêmes – pétitions, les adresses et les députations envoyées à l'Assemblée nationale – dessinent des sensibilités, des pratiques et des sociabilités politiques par « en bas ».

## 1. La conquête des droits politiques

Dès le début de la Révolution à Toulon, les ouvriers de l'arsenal, par leur masse, leur cohésion, leur mode d'action, s'imposent comme un acteur incontournable des événements révolutionnaires.

Leur entrée en scène politique se fait, d'abord, avec l'ensemble du peuple lors de la rédaction des cahiers de doléances. En mars 1789, les classes populaires forcent la porte de l'Hôtel de Ville pour faire valoir leurs droits à s'assembler et pour obtenir un certain nombre de droits socio-économiques comme une forte diminution du prix du pain et des autres denrées ou la suspension du Piquet<sup>1</sup>. Les ouvriers de la base navale réclament, en plus, le versement de leurs salaires qui accuse plusieurs mois de retard. Ils reçoivent le soutien des artisans, des commerçants et de leurs employés que le chômage à l'arsenal pénalise. La révolte retombe lorsque les ouvriers obtiennent le paiement d'une partie de leurs salaires et aussi parce que la municipalité autorise les ouvriers à élire leurs propres représentants. L'assemblée du Tiers toulonnais se réunit augmentée de vingt-deux représentants des marins et ouvriers. Ainsi, au printemps 1789, les ouvriers de l'arsenal remettent en cause l'ordre établi qui, traditionnellement, les assimilait à de simples bénéficiaires de la charité publique, capables de supporter des arriérés de soldes sans protester. Et si, par leurs modes d'action, ils réaffirment leur appartenance aux classes populaires, une partie de leurs revendications montre qu'ils s'en distinguent.

C'est le cas, par exemple, dans le débat sur la participation des travailleurs à la Garde nationale. Les événements révolutionnaires du premier semestre et de l'été 1789 ont amené les travailleurs maritimes à s'engager dans la Milice bourgeoise, devenue Garde nationale. Or, depuis l'automne 1789, les autorités militaires demandent avec insistance aux maire et consuls de Toulon de dispenser de ce service les ouvriers. Le commandant de la Marine réclame le retour de bataillons royaux pour obliger les chefs de la Garde nationale à « congédier tous les ouvriers classés qui au mépris de l'ordonnance ont été reçus dans les compagnies de la milice nationale »<sup>2</sup>. La Municipalité

1. Taxe sur les denrées

2. Archives Municipales de Toulon (désormais A.M.T.),

refuse. L'amiral prend alors l'initiative de licencier deux ouvriers qui avaient demandé une augmentation de paye<sup>3</sup> et défend aux autres de porter la cocarde tricolore, symbole de la Garde. Selon les ouvriers de l'arsenal, leurs collègues ont été licenciés parce qu'ils se sont enrôlés dans la milice. La municipalité prend le parti des travailleurs et tente de convaincre le commandant du port de réintégrer les deux individus. La délégation subit un premier échec du fait de l'intransigeance de l'officier de marine. Se forment alors des attroupements dans la ville, ce qui font « craindre une insurrection générale »<sup>4</sup>. La révolte éclate le 1er décembre 1789 et ne se résout qu'une quinzaine de jours plus tard avec la réintégration des travailleurs licenciés (et donc la désapprobation des chefs de la Marine). Le rapport de force change donc radicalement : le peuple en arme est désormais aussi nombreux que les forces militaires traditionnellement basées à Toulon. Cette lutte pour le port des armes est symptomatique des difficultés pour les ouvriers de l'arsenal d'intégrer pleinement le jeu démocratique. D'une part, leur position sociale, qui les apparente aux couches populaires, leur fait subir la loi du suffrage censitaire. Cela se confirme avec la Constitution de 1791 qui grave le suffrage censitaire malgré la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. D'autre part, leur statut d'employés de l'État met en balance leur participation active à la vie démocratique et celle, non moins active, à l'effort national. Ainsi pour être pleinement citoyens, les ouvriers devraient délaissier un temps leur travail et donc leur rémunération pour participer à la Garde nationale. De plus, le port des armes leur permet également de limiter la portée de la loi martiale et des lois d'Allarde et Le Chapelier qui interdisent les coalitions d'ouvriers. C'est pourquoi ils réclament constamment le paiement de leurs journées, même lorsqu'ils les passent en pa-

L351 H<sup>4</sup>5.

3. Service Historique de la Défense, département Marine, Toulon, 1A<sup>1</sup> 241.

4. A.M.T., L352 H<sup>4</sup>6.

trouilles avec la Garde nationale.

## 2. Une nouvelle conscience collective

Il semblerait également que la Révolution française fasse émerger, chez les ouvriers de l'arsenal, une nouvelle conscience collective qui emprunterait aux luttes « archaïques » d'Ancien Régime (E. J. Hobsbawm) tout en développant un vocabulaire et des modes d'action nouveaux. La formidable expansion des assemblées primaires et sectionnaires ainsi que des réunions en club permettent la structuration de collectifs et la diffusion de discours politiques faisant apparaître des intérêts contradictoires entre groupes sociaux.

Ces oppositions de classe ne datent pas de la Révolution. Par exemple, à la fin des années 1780, le mécontentement des ouvriers se cristallise contre la généralisation de la sous-traitance sur les chantiers et dans les ateliers de la base navale. Le système de l'entreprise a eu pour effet d'accroître la précarité des ouvriers parce qu'elle exclut des travaux les plus faibles et les plus vieux, et ce, même si les travailleurs pouvaient se concerter pour que ceux embauchés à la journée partagent leurs bénéfices avec ceux qui travaillaient à la pièce. La rédaction des cahiers de doléances donne l'occasion aux salariés de l'arsenal de remettre en cause publiquement et sans passer par la voie hiérarchique de la « Royale » une mise en adjudication des travaux qu'ils jugent injustes. C'est ainsi que le premier article de la section « Marine » du cahier de doléances du tiers état de Toulon demande la fin de ce système. Le problème des ouvrages à prix-faits n'est cependant réglé qu'à la fin de l'année 1792. Paradoxalement le ferment d'individuation socio-économique représenté par la sous-traitance a eu pour effet de cimenter pour partie l'opinion ouvrière.

Les revendications ouvrières les plus fréquentes, au cours de la Révolution française, sont les demandes de hausse de salaires ainsi que de ponctualité de leur versement, qu'il faut



mettre en relation avec l'inflation galopante des années révolutionnaires. En fait, si l'on regarde sur le plus long terme, les paies des ouvriers et des marins de la « Royale » n'ont quasiment pas augmenté durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que parallèlement, les prix des aliments et autres biens de consommation se sont, eux, accrus. Cette perte de salaire réelle n'a donné naissance, à Toulon, à aucun mouvement de revendication salariale. *A contrario*, depuis 1789, le nombre des pétitions au sujet du niveau des soldes et de la régularité de leurs versements explosent, comme si, avec l'avènement d'une représentation nationale et l'insertion démocratique locale, les salariés du port trouvaient une plus grande légitimité à imputer au politique leur mal-être social. Dans les demandes écrites transmises au Ministère via le commandant du port, au cours des premières années de la Révolution, chaque atelier formule ses propositions. Les cordiers ne s'allient pas aux charpentiers, qui ne s'allient pas avec les forgerons, etc. Par contre un atelier fait valoir les payes des autres ateliers pour appuyer ses revendications. Les ouvriers de l'arsenal n'ont pas appuyé leurs pétitions de menaces de grève mais ils ont refusé à plusieurs reprises de recevoir une partie de leur paie en assignats à cause de l'inflation du prix des denrées et du discrédit du papier-monnaie. Le problème des salaires n'est pas résolu par la loi du 25 janvier 1793, et les décisions locales d'augmenter les soldes prises par les représentants du peuple en mission au cours du printemps de cette même année ne changent rien. Le climat est à l'exaspération et explique en partie la chute de Toulon dans le camp de la contre-révolution en juillet-août 1793.

Un autre moyen de lutte contre la perte de salaire a été de demander une compensation en nature (pain, copeaux de bois) de façon systématique. Ces demandes se font à un niveau plus local mais les arguments des travailleurs se font sur la base de comparaison avec les autres ports-arsenaux français et cherchent la valida-

tion par des décrets ou des lois au niveau de la représentation nationale. Sans que cela soit une règle intangible, les ouvriers peuvent, avec leurs femmes et leurs enfants, sortir au moins deux fois par semaine des copeaux de l'arsenal pour s'en servir comme bois de chauffe. C'est différent en ce qui concerne le pain : les employés du port en demandent la distribution systématique dès 1791. C'est le signe de la grande importance de la donnée matérielle dans la vie quotidienne de cette population mais c'est aussi le signe d'un grand sens du collectif puisque pour récupérer les biscuits de mer ou les chutes de bois, il faut les avoir mis en commun et redistribuer. La livraison de pain par la boulangerie de l'arsenal passent par des lettres et des pétitions adressées aussi bien aux instances locales (municipalité, district, département) qu'aux plus hauts échelons du pouvoir tels que le Ministre de la Marine ou l'Assemblée Nationale. Elles font aussi l'objet de négociations entre les différentes autorités (centrales et portuaires). Pour accroître la force de leurs arguments, les travailleurs disposent de réseaux d'informations officiels tels que les clubs et de réseaux internes informels via les embarquements et les débarquements de marins, qui leur apprennent ce qui a cours à Rochefort, Lorient ou Brest.

Ces luttes collectives sur le lieu de travail et sur la scène politique renforcent, au sein du groupe ouvrier, un sentiment d'appartenance commune et font émerger l'idée qu'une structure commune d'action, synonyme d'autonomisation de la politisation ouvrière, est possible.

### 3. Institutionnaliser le collectif ouvrier

La convergence des luttes politiques et des luttes sociales fait du mouvement ouvrier toulonnais sous la Révolution un cas à part. Les ouvriers ont été, depuis 1789, rapidement politisés, et leur adhésion au mouvement patriotique et démocratique est incontestable. Mais devant la faiblesse de leur rémunération,

le durcissement de la police de l'arsenal et la fin du service dans la Garde nationale, les ouvriers ont été amenés à créer une société de défense de leurs intérêts.

En effet, au cours du deuxième semestre 1792 est créé par les travailleurs de la base navale un Comité central. Ce Comité est en même temps, une instance de défense des droits des salariés maritimes auprès du commandement militaire et, un acteur de la vie démocratique toulonnaise par sa participation aux réunions des administrations civiles (municipalité, district, département). Il modifie le statut de ces travailleurs d'État tout en bousculant les institutions locales et centrales du pouvoir qui, dans un domaine stratégique telle que la Marine, ne peuvent rester sans réagir face aux mouvements contestataires. Le Comité central se situe, qui plus est, en rupture avec l'Assemblée nationale qui, par la loi martiale et la loi Le Chapelier, a interdit les organisations de travailleurs et plus largement les mouvements populaires. Les rapports de cette société professionnelle avec les autorités locales (municipales et maritimes) sont, quant à eux, complexes.

D'une part, le Comité central participe aux réunions organisées par les administrations locales. Il en va des affaires politiques. Le 20 mars 1793, le Conseil de la Commune demande au Comité de désigner trois personnes pour lui rendre compte des « ajournés ». Les affaires les plus délicates sont traitées en sa présence. Le 30 mars 1793, la Municipalité, le District et le Département réunis demandent tant au club jacobin qu'à la société des ouvriers de se joindre à eux pour une réunion secrète. Sont également invités les membres des tribunaux judiciaires, le commandant de la place, celui des armes de la Marine, celui des forces navales et l'ordonnateur. Tous sont conviés à discuter des rumeurs de négligence dont les ouvriers du port feraient preuve en ces temps de patrie en danger. Le 4 avril 1793, les trois corps administratifs décident qu'une commission sera chargée de se porter jour-

nellement sur les vaisseaux qui sont en armement à l'effet de seconder l'autorité des officiers, sous-officiers et maîtres, pour « exciter le zèle des ouvriers et de l'équipage ». Cette commission sera composée de trois commissaires du Comité de l'arsenal et de trois de la société populaire, en plus de ceux des trois corps administratifs.

D'autre part, le Comité central des ouvriers se défie des commandants du port. Fin 1792 – début 1793, il accuse deux d'entre eux de retarder l'exécution des ordres ministériels et de porter préjudice à la République. Les ouvriers en obtiennent le renvoi. En février 1793, un nouvel officier arrive mais n'a pas droit à plus de considération et doit composer avec les institutions locales. Par exemple, le 1<sup>er</sup> mai 1793, l'ordonnateur invite les trois corps administratifs du département du Var, à savoir la Mairie, le District et le Département, ainsi que la Société patriotique et le Comité des ouvriers de l'arsenal à nommer une députation prise « dans leur sein » pour assister à une visite « régulière et scrupuleuse » d'un vaisseau qui doit être faite le lendemain matin<sup>5</sup>. Un nouveau chef de l'arsenal arrive quinze jours après, cette fois-ci adoubée par la Municipalité et le Député à la Convention qui, lui, bénéficie d'assez de légitimité auprès des travailleurs pour leur faire accepter leur nouveau commandant.

Le travail de cette instance ouvrière ne se limite pas à remettre en cause la hiérarchie du port. La société des travailleurs de la base navale porte également des projets collectifs d'amélioration du quotidien. Aux mois de mai et juin 1793, les membres du Comité central propose au commandant du port de mettre sur pied une cantine collective qui permettrait aux travailleurs de l'arsenal de s'approvisionner en haricots, blé, huiles, etc. En fait, il s'agit plus d'un magasin général alimentaire que d'une cuisine d'entreprise. Mais l'élaboration d'un tel projet rend compte d'au moins deux choses. Premièrement, dans un contexte de tensions alimentaires dues à un contexte plus large de

5. Archives Départementales du Var, 1L\*864

guerres, les ouvriers décident de faire de leur lieu de travail le moyen de leur « survie » en quelque sorte. Par les achats en gros que la base navale est capable de faire, elle peut disposer de denrées à prix plus faibles que ceux pratiqués dans le commerce de détail. Deuxièmement, si l'on regarde la façon dont cette cantine a été projetée, on remarque une étroite collaboration entre le haut commandement du port et la base ouvrière, sans que le pouvoir central ne soit directement partie prenante.

Le Comité central des ouvriers de l'arsenal se trouve donc dans un rôle ambivalent, à la fois rouage et « grain de sable » de l'institution maritime. S'il peut apparaître comme un obstacle à la bonne marche de la politique navale française, surtout depuis que la guerre est déclarée contre l'Angleterre, il n'en est pas moins un exemple original de réappropriation du lieu de travail par des salariés militaires.

## Conclusion

La Révolution française a ouvert de nouveaux champs du possible pour les travailleurs salariés des ports-arsenaux. Parce qu'elle a précipité la formation d'assemblées délibératives au niveau municipal pour l'ensemble de la population par l'exercice du suffrage universel, elle a autorisé la formulation de droits politiques et socio-économiques de la part de populations jusque là écartées de la place publique. Les ouvriers de l'arsenal de Toulon ont donc profité de cette ouverture pour faire valoir leur droit à l'existence vis-à-vis des autorités municipales et maritimes, obligeant celles-ci à prendre en compte les demandes de leurs concitoyens ou salariés. Cette socialisation politique a été portée jusqu'à la conception d'un organe de défense des intérêts des travailleurs au sein de la base militaire, sous le nom de Comité central. Cette expérience originale a fonctionné dans un rapport de force oscillant entre collaboration active et défiance explicite pour améliorer les conditions de travail et les conditions de vie des sociétaires de ce comité.

## Mouvements étudiants et grèves générales : Sénégal, 1968 - Madagascar 1972 : Conflits de classe et/ou de générations

Françoise Blum\*

Je vais tenter dans cet article de présenter deux révoltes et/ou révolutions<sup>1</sup>, au sein desquels se cristallisent plusieurs conflits sociaux. Ces révoltes éclatent à quelques années d'intervalle sur le continent africain, et combinent grèves scolaires et/ou étudiantes et grèves générales, qui touchent bien au-delà des salariés, les commerces, les secteurs informels, les petits métiers, les femmes ou les enfants qui vendent toute sorte de babioles, les chauffeurs des taxis brousse ou des cars rapides, en un mot ce qu'on peut nommer, comme le

1. L'histoire de ces révoltes a fait l'objet de deux articles de l'auteur : « Sénégal 1968 : révolte étudiante et grève générale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2012, n°59-2, pp. 144-177 ; « Madagascar 1972 : l'autre indépendance. Une révolution contre les accords de coopération », *Le Mouvement social*, n°236, juillet-septembre 2011, pp. 61-88

\* Centre d'histoire sociale du XX<sup>e</sup> siècle

font les acteurs de l'époque, le « petit peuple ». L'intervention des jeunes déscolarisés et/ou chômeurs dans les manifestations est également centrale. Bien que les deux mouvements aient une temporalité fort différente, le premier se déroulant sur quelques jours en mai-juin 68 et le second sur de longs mois, de janvier à septembre 1972, on peut constater que les similarités sont étonnantes, au-delà même de la similarité première qui est celle des scénarii. De même que les similarités avec le Mai français sont nombreuses. Je tenterai en conclusion une ébauche d'analyse de la sociologie de ces mouvements, c'est-à-dire des groupes sociaux qu'ils mettent en scène et opposent ou au contraire qu'ils regroupent en des alliances durables ou conjoncturelles.

Pour commencer, rappelons la trame générale des événements.

A Dakar en mai 68, c'est une révolte des étudiants et des scolaires, bientôt ralliée par les syndicats de travailleurs qui fait vaciller le pouvoir du Président Senghor. Les revendications étudiantes avaient d'abord porté sur la réduction des bourses annoncées par le gouvernement. Après des tentatives infructueuses de négociations, le principal syndicat étudiant, l'UDES (Union des étudiants sénégalais) qui n'est pas officiel - il n'a jamais été déclaré -,

mais est néanmoins parfois reconnu comme interlocuteur par le gouvernement, fait voter la grève. Les étudiants occupent l'université et débauchent les scolaires. La question des bourses est oubliée pour des revendications plus radicales : africanisation de l'université, adaptation de l'enseignement aux besoins de l'Afrique. Le gouvernement intervient, brutalement (il y aura un mort) fait évacuer l'université, interner les étudiants dans des camps militaires et expulser les étudiants étrangers, par avion vers leur pays d'origine<sup>2</sup>. Dakar était alors la seule université en Afrique de l'Ouest et drainait 23 nationalités<sup>3</sup>. Devant la brutalité de la répression, la centrale syndicale UNTS (Union nationale des travailleurs sénégalais) décide aussi la grève, des travailleurs cette fois. Le meeting prévu à la bourse du travail est interrompu par l'armée qui arrête l'ensemble des syndicalistes présents<sup>4</sup> et les déporte dans un camp, à plusieurs centaines de kilomètres de Dakar. Le camp a été spécialement aménagé à cet effet par l'armée française. C'est alors le début d'une véritable émeute urbaine, ou décrite comme telle, devant laquelle le gouvernement va céder assez vite. Un accord portant sur les salaires et les conditions de travail est signé avec l'UNTS<sup>5</sup>, rappelant curieusement dans son esprit comme dans sa lettre le « constat de Grenelle » négocié 11 jours aupa-

2? Sur le déroulement des événements voir : Françoise BLUM, « Sénégal 1968 : révolte étudiante et grève générale », *art.cit.* On peut consulter aussi : Patrick DRAME, *Le Palais, la rue et l'université en Mai 68 au Sénégal, 1968 : Sociétés en crise : une perspective globale, op. cit.*, pp.81-100 et Samy MESLI, *La grève de Mai-juin 1968 à l'université de Dakar, ibid.*, pp. 101-119. ou encore : Abdoulaye BATHILY, *Mai 68 à Dakar ou la révolte universitaire et la démocratie*, Chaka, 1992. On trouve de nombreuses informations dans le fonds Foccart conservé aux Archives nationales et dans le fonds des archives diplomatiques et consulaires récemment transférées de Nantes à la Courneuve (Archives du MAE).

3. Sur l'université de Dakar voir : André BAILLEUL, *L'université de Dakar, institutions et fonctionnement (1950-1984)*, thèse de droit, Université de Dakar, 1984

4. D'après Fonds Foccart –Dossier AG 5 (FPU) 2256

5. Le texte du « procès verbal de la réunion tripartite... » est reproduit dans A. BATHILY, *Mai 68 à Dakar, op.cit.*, p. 174-186

ravant à Paris<sup>6</sup>. La réforme de l'université sera également mise en route quelques mois plus tard. Le mouvement a, au moins partiellement, gagné. Les conséquences seront importantes tant pour le mouvement syndical que pour la future démocratisation du pouvoir sénégalais.

A Madagascar, en 1972, la révolte est également initiée par les étudiants et les scolaires, rejoints là aussi par les travailleurs et l'ensemble d'une population indignée par une répression brutale. La grève a démarré à Befelatanana, une école de médecine qui formait sous la colonisation des médecins auxiliaires des médecins français et qui reste 12 ans après l'indépendance une école de seconde zone, une filière de médecine s'étant ouverte à l'université. C'est d'une certaine manière un reliquat colonial, et ressenti comme tel. Comme à Dakar, c'est l'attitude du gouvernement qui va contribuer à l'amplification du mouvement et conduire à ce que l'on peut qualifier de révolution, qui met bas la I<sup>ère</sup> République malgache et le gouvernement du Président Tsiranana.

Le gouvernement joue d'abord l'attentisme. Puis il décide de fermer l'école, mettant ainsi les internes à la rue. Les lycées de Tananarive entrent alors en grève de soutien, bientôt rejoint par l'université, et en quelques jours tous les scolaires de la Grande Ile sont en grève. Comme au Sénégal, on est bien loin des premières revendications. Les manifestants s'en prennent aux accords de coopération<sup>7</sup> avec l'ancienne métropole et demande la malgachisation. Le pouvoir hésite entre conciliation et répression, choisit la répression, fait encercler l'université, arrêter 300 étudiants qui sont dé-

6. Sur le constat de Grenelle voir notamment : Antoine PROST, *Autour du Front populaire : aspects du mouvement social au XX<sup>e</sup> siècle*, Le Seuil, 2006, pp.259-276

7. Sur les accords de coopération voir : Maurice LIGOT, *Les accords de coopération entre la France et les états africains d'expression française*, Documentation française, 1964, 187 p. Sur ceux concernant directement Madagascar et l'enseignement supérieur voir : Anne-Marie GOGUEL, *Aux origines du Mai malgache : désirs d'école et compétition sociale*, Karthala, 2006. Les accords ont été publiés au *Journal Officiel de la République malgache* du 9 juillet 1960 et au *Journal Officiel de la République française* du 20 juillet 1960.

portés au bagne de Nosy-Lava, de sinistre mémoire car y avaient été internés les condamnés de 1947 et plus récemment ceux de la révolte qui avait secoué le sud de l'île en 1971<sup>8</sup> et qui s'était soldé par une terrible répression. Ces arrestations-déportations embrasent l'île. Les parents, qui sont pour certains aussi des travailleurs descendent dans la rue le 13 mai, en une gigantesque manifestation, qui se transforme assez vite en guérilla urbaine. La foule réclame le retour des « enfants », et en appelle à l'armée, qui n'est pas intervenu contre les manifestants pour prendre le relais d'un Président de la République « parricide ». Toute l'île est en grève. Et le pouvoir va là aussi céder. Les « enfants » sont rapatriés et le général Ramanantsoa, après beaucoup d'hésitations prend le pouvoir que la rue lui offre. C'est la fin de la 1<sup>ère</sup> République malgache<sup>9</sup>.

Dans les deux cas, ces révoltes/révolutions ont débuté par des revendications corporatistes des scolaires mais se sont vite politisées, radicalisées et élargies à l'ensemble de la population urbaine. Elles ont eu toutes deux une importante dimension anti-coloniale. On retrouve aussi certains éléments communs dans les modes et formes de la grève, ainsi que dans le rôle joué par les divers groupes sociaux impliqués dans les manifestations.

## Sénégal

A Dakar, c'est une assemblée générale étudiante convoquée par l'UDES le 24 mai au soir qui a décidé d'une grève générale illimitée ainsi que d'un boycott des examens. L'UED (Union des étudiants de Dakar)<sup>10</sup>, qui

8. Voir à ce sujet : Françoise RAISON-JOURDE, Gérard ROY, *Paysans, intellectuels et populisme à Madagascar : de Monja Jaona à Ratsimandrava*, Karthala, 2010 .

9. Sur le déroulement des événements voir : Françoise BLUM, « Madagascar 1972 : l'autre indépendance. Une révolution contre les accords de coopération », *art.cit.* On peut consulter avec profit pour mieux comprendre les enjeux deux livres importants : Françoise RAISON-JOURDE, Gérard ROY, *Paysans, intellectuels et populisme à Madagascar*, *op.cit.* ; Anne-Marie GOGUEL, *Aux origines du mai malgache*, *op.cit.*

10. L'UED regroupe toutes les nationalités représentées

regroupe toutes nationalités présentes à Dakar s'associe, par solidarité, au mot d'ordre lancé par l'UDES, donnant ainsi aux événements un caractère africain au-delà du seul territoire sénégalais. L'UDES cherche aussi alliance avec la seule force indépendante qui subsiste alors au Sénégal, c'est-à-dire l'Union Nationale des Travailleurs Sénégalais (UNTS), voulant impliquer la centrale, et donc les travailleurs. Les lycéens entrent dans la lutte. Ils quittent les cours, s'organisent et rédigent leurs propres revendications. Ils sont bientôt suivis par les élèves du primaire. Des piquets de grève sont mis en place devant les lycées, comme devant les facultés, des tracts sont diffusés, émanant du lycée Van Vollenhoven, du lycée J.F. Kennedy, du lycée Blaise Diagne, du lycée technique Maurice Delafosse, de l'école normale supérieure<sup>11</sup>. Il y est question de déclaration de grève générale et illimitée, de soutien aux étudiants en particulier sur le problème des bourses. On dénonce l'insuffisance des budgets et des moyens matériels, mais aussi certaines conditions de la vie lycéenne : mauvaise qualité de l'enseignement voire attitude colonialiste de certains enseignants français, excessive dureté de la discipline -« régime de séquestration » -, mauvaise qualité de vie - alimentation, internats, matériel de tout ordre, etc -, absence de participation des lycéens aux instances décisionnaires etc : on demande même la suppression de la notation... Certaines de ces revendications, celles concernant la discipline, le rapport maîtres/élèves ou la participation lycéenne à la gestion participent de la vague mondiale de la révolte étudiante. D'autres, qui portent sur la nourriture ou l'inconfort des dortoirs, s'inscrivent plutôt dans la continuité des revendications et révoltes dont avaient été le théâtre ces « institutions totales » qu'étaient les internats colo-

à Dakar alors que l'UDES ne regroupe que les Sénégalais.  
11. Fonds Foccart – Dossier AG 5 (FPU) 2256 – Résolution des élèves du lycée Van Vollehoven ; Déclaration des élèves du lycée John F.Kennedy ; Déclaration des élèves du lycée Blaise Diagne ; Déclaration des élèves du lycée technique Maurice Delafosse.

niaux. Les élèves font aussi preuve d'un souci pédagogique envers les parents.

A Dakar, étudiants et lycéens occupent la cité universitaire et les différentes facultés. Pendant ce temps, de jeunes manifestants circulent en ville, en Médina et dans les quartiers périphériques. Ils incendient des véhicules, jettent des pierres – il n'y a pas de pavés – en direction des patrouilles de police, bloquent la circulation. Ils bénéficient d'une incontestable sympathie de la part de la population, en particulier de celle d'une Médina inquiète d'une restructuration immobilière en cours : Senghor avait rêvé de faire de ce quartier populaire de Dakar une nouvelle « Cité radieuse »<sup>12</sup>. Cela impliquait expropriations et relogements consentis selon des prêts remboursables. Les rebelles prennent d'assaut les résidences de personnalités proches du pouvoir ainsi que des commissariats. Des troubles identiques ont lieu à Saint-Louis, Thiès et Kaolack.

Quand, suite à la répression contre l'université et à l'arrestation des étudiants, l'UNTS appelle aussi à la grève, elle trouve un écho profond bien au-delà des seuls salariés. Il est intéressant de constater comment, dans un pays ou dans une ville où le salariat reste très minoritaire – on compte environ 100 000 salariés, une grève à l'appel des syndicats peut se propager également aux secteurs plus informels de l'économie. L'appel à la grève et la révolte irriguent la ville dans tous ses lieux de vie (marchés, transports etc). La rumeur joue aussi un rôle considérable. Ce qui se joue et se conjugue à Dakar en mai 68, c'est la grève et des formes somme toute traditionnelles d'un syndicalisme déjà bien rodé en Afrique de l'Ouest ; mais c'est aussi la grève spontanée d'un prolétariat urbain non syndiqué, celui qui conduit les cars rapides, qui vend sur les marchés, tout un « petit peuple ». Et un « petit peuple » dont les intérêts ne sont pas les mêmes que ceux de « l'élite salariée » dans son bras de fer avec le pouvoir.. C'est aussi l'alliance entre les

12. Archives régionales de Dakar – Dossiers renseignements généraux – Série S- 1967

étudiants, les lycéens, les travailleurs et la jeunesse populaire urbaine, déscolarisée ; c'est enfin, un début de manifestation de masse. Il ne s'agit nullement d'une flambée irrationnelle mais bien de manifestations, plus ou moins organisées certes, où le sous-prolétariat urbain joue un rôle, mais liées à des revendications politiques et sociales portées par le mouvement syndical : africanisation des entreprises, hausse des salaires etc. Il y a eu coexistence de deux logiques d'action, dont l'une, avec l'intervention des habitants de la Medina, ressort à des formes d'économie morale et l'autre à des formes d'une contestation beaucoup plus organisée, l'une, encore, s'inscrit dans le registre de la spontanéité et l'autre dans celui de la concertation encadrée par les syndicats. Une chose est sûre : les syndicats ont été débordés par la base, mais c'est à leur appel que les choses se sont mises en branle.

A Madagascar, la grève a eu davantage le temps de s'organiser, se structurer. Le mode d'organisation, rapidement mis en place par les grévistes, évolue peu. Il consiste en un conseil permanent qui regroupe 160 membres, composé de représentants des différents établissements scolaires de la capitale, à raison de deux délégués par établissement. Ce conseil est lui-même divisé en plusieurs instances : l'organe de liaison, chargé de diffuser les tracts et les consignes, le service d'ordre et les services de sécurité et de santé. À ses côtés, est mis en place un comité de grève comprenant l'organe chargé de la préparation du matériel, les tracts notamment, baptisé « Comité animation ». C'est au sein de ce Comité animation et d'une Commission « Études » que travaillent les militants du groupe Ny Andry qui publient le journal d'opposition *Andry Pili*, qui avait été, dès sa création en 1969, le laboratoire d'un véritable marxisme malgache, d'une malgachisation des concepts marxistes. Ils sont quatre ou cinq théoriciens, dont les connaissances et les interventions vont imprimer leur marque. Tous les matins, les grévistes organisent des séminaires sur le campus, pendant lesquels

on « planche » sur des questions comme « Pourquoi l'école est-elle inégalitaire ? ». Les après-midi sont plus détendus, avec la traditionnelle assemblée générale où on écoute les messages de soutien venus de province et les chanteurs venus soutenir le mouvement<sup>13</sup>.

L'inventivité des slogans est indéniable. Ils proposent des variations sur quelques thèmes récurrents : « À bas l'impérialisme culturel », « Le droit de l'élève ? », « Accords de coopération = Obstacle au développement ». Les chansons témoignent de la même inventivité. Les tracts sont écrits aussi bien avec un vocabulaire de type marxiste, des expressions du terroir et des formulations d'une veine plus populiste, l'ensemble étant parsemé de néologismes. La langue malgache se constitue ainsi un nouveau lexique politique, qui emprunte à des registres divers et les amalgame en un véritable métissage culturel. Le « petit peuple », plutôt qu'une classe ouvrière très marginale à Madagascar, y est présenté comme l'agent historique dont on vise la libération et l'accès au pouvoir : ce petit peuple composé de paysans, de petits travailleurs, de bateleurs et de chômeurs, est construit comme la victime des « amasseurs de richesse », d'un enseignement qui ne permet pas de s'épanouir, des capitalistes français et de leurs valets, etc. Néanmoins, le mouvement de 72 est moins soudé par l'idéologie, d'ailleurs multivoque, que par une pratique d'action commune sur l'ensemble de l'île.

Les grévistes de la capitale ont envoyé des émissaires à travers tout le pays, en voiture, en bus et même en avion, où ils bénéficient de places gratuites. Ils font également distribuer des tracts par l'intermédiaire des chauffeurs routiers ou des pilotes d'Air Madagascar. Il y a la volonté parfaitement consciente de créer une forme d'unité nationale dans la grève, de réduire les possibles différends et les possibles antagonismes entre Merina et côtiers

.....  
13. Les Archives nationales malgaches d'Antananarivo permettent une vue très complète sur le déroulement des événements dans tout le pays.

en unifiant la lutte. La grève s'étend bientôt à l'ensemble des villes des hauts plateaux. Elle gagne ensuite les villes côtières. Partout, les formes et les slogans de la grève sont les mêmes. On discute et on convainc en général facilement les parents. Ce sont des troubles en province qui redonnent éclat et vigueur au mouvement tananarivien qui menaçait de s'étioler. La rumeur se répand qu'un élève a été tué par les forces de l'ordre. C'est alors la première apparition d'une forme de manifestation qui devient bientôt une composante intégrante de la grève : la cérémonie funéraire, avec son défilé silencieux, ses manifestants vêtus de noir, ses veillées funèbres, ses messes en hommage aux victimes, son culte œcuméniques, voire même la prière à la mosquée.

### Les soutiens à la grève

La grève obtient de jour en jour des soutiens de plus en plus actifs : au tout début, celui de l'Ordre des médecins et du Syndicat des médecins diplômés de Tananarive (SEDODIA) dont l'influence pèse dans la politisation du mouvement ; celui de la Fédération des associations des étudiants de Madagascar (FAEM), et de l'AEOM (Association des étudiants d'origine malgache). Les enseignants ont également apporté leur soutien, individuellement ou par l'intermédiaire de leurs principaux syndicats (le S.E.C.E.S pour l'enseignement supérieur le SEMPA pour le secondaire, le SNIPUMA pour le primaire). Enfin, il ne faut pas oublier les parents d'élèves : des rapports signalent leur participation, notamment celle des mères, dès les débuts de la grève dans les défilés aux côtés des jeunes. Les grévistes organisent des quêtes qui leur rapportent suffisamment pour vivre et pour acheter le matériel nécessaire à la fabrication des tracts, banderoles et pancartes. L'originalité du mouvement tient aussi au soutien que lui apportent les jeunes chômeurs de Tananarive, les ZWAM (Amicale des jeunes Western), dont l'étiquette marque le rôle de ce vecteur culturel qu'est le cinéma.



Ils se rebaptisent ZOAM (Jeunes sans travail de Tananarive) au cours du mouvement. Ces jeunes sont des chômeurs d'origine populaire, et des descendants d'esclaves. L'intervention des Zoam a été préparée par des contacts et de liaisons établis grâce aux « idéologues » du mouvement qui cherchaient l'appui de forces populaires. De mai à octobre 1972, leur langue imprègne le vocabulaire politique et contribue à son renouvellement. Ils disposent de leurs propres comités et servent de troupes de choc. Le soutien des syndicats de travailleurs est plus tardif, mais joue un rôle déterminant sans avoir été néanmoins à l'origine des mobilisations. Néanmoins ce n'est pas sous les banderoles syndicales que l'on manifeste mais sous les pancartes de chaque entreprise.

Une place d'Antananarivo porte aujourd'hui le nom du 13-Mai, qui reste gravé dans les mémoires<sup>14</sup>. Un meeting était prévu qui devait unir étudiants et travailleurs, et n'aura pas lieu. Après les arrestations, étudiants et travailleurs descendent dans la rue, pour ce qui va devenir une insurrection. La foule des manifestants, étudiants, fonctionnaires, employés, ouvriers et Zwam occupe le centre ville. On dénombre jusqu'à 100 000 personnes dans la rue pour une ville qui en compte 250 000. On réclame le retour des « enfants » incarcérés. Face à eux, des FRS (Forces républicaines de sécurité) peu nombreux, postés notamment sur le toit de l'Hôtel de ville, qui n'ont apparemment reçu aucun ordre cohérent, ouvrent le feu sur la foule. Cela déclenche une véritable guérilla. Ni la gendarmerie, ni l'armée, ni la police n'interviennent. Le Président Tsiranana prononce un discours peu propice à calmer les manifestants, qu'il accuse d'être des fumeurs de chanvre :

Quelques jours plus tard, le pays tout entier

.....  
14. Sur les événements de cette journée voir : ANONYME, « Trois jours qui ébranlèrent Madagascar » [Informations recueillies sur place par le GIMO], *Le Mois en Afrique. Revue française d'études politiques africaines*, juin 1972, p.44-50. Les Archives de Madagascar de même que celles de l'ambassade de France confirment le déroulement des événements relaté dans l'article.

est en grève : on pourrait dire que les parents se souviennent qu'ils sont aussi des travailleurs. Des tracts circulent et des slogans sont martelés en réponse au discours de Philibert Tsiranana :

Qui a tué nos compagnons de lutte qui ont imprégné de leur sang la Capitale. Sont-ce vraiment les meneurs de grève ? Ou sont-ce les FRS qui se tenaient à la place des soldats étrangers mitraillant le peuple en 1942 et 1947 ?

Augmentez le SMIG au lieu de divaguer sur la drogue<sup>15</sup>.

Des veillées funèbres sont organisées un peu partout en hommage aux morts du 13 mai – on en décompte quarante-cinq parmi les manifestants et sept parmi les FRS le 14 mai au matin. Les grèves touchent tous les secteurs d'activité. À côté des slogans de solidarité et d'hostilité aux accords de coopération, les revendications portent sur les salaires et les conditions de travail. Partout dans le pays des comités de travailleurs, les *Komitin'ny Tolon'ny Mpiasa* (KTM), sont institués. Un comité des comités, le *Komity iraisan'ny mpitolona* (KIM), rassemble les comités des enseignants, des étudiants, des travailleurs et celui des Zoam. C'est désormais la tête du chef de l'État que réclament les grévistes. Ils demandent la tenue d'un Congrès national regroupant travailleurs, étudiants, enseignants et Zoam. Mais on n'oublie pas non plus la dénonciation des accords de coopération et les revendications sur l'enseignement et les salaires.

Il y a, dans ces révoltes, différents groupes sociaux en cause : les étudiants et scolaires, qui s'opposent aux pouvoirs, pouvoirs gouvernementaux, et/ou pouvoirs néo-coloniaux ; les jeunes chômeurs urbains désorganisés à Dakar, organisés en comités à Madagascar. Il s'agit dans tous les cas d'une jeunesse qui fait génération, au sens de Mannheim. On a

.....  
15. Cités dans : F.Razanakolona, *Les banderoles et les pancartes dans les manifestations de rue à Tananarive en 1972*, mémoire de maîtrise, département d'histoire, université d'Antananarivo, 2004.

parfois pu lire les mouvements des années 68 comme un conflit de générations. Il me semble que cela prend un sens particulièrement fort en Afrique : les hommes au pouvoir ont connu la colonisation, ont accepté aussi les ambiguïtés d'une indépendance, qu'ils ont négociée et qui s'est largement faite aux conditions de la métropole, d'une indépendance octroyée sous certaines conditions. La jeunesse qui manifeste en 68 ou en 72 n'a connu la colonisation qu'à la marge et comprend mal ce qu'elle voit comme des humiliations subies par les aînés, des concessions par eux accordés. Elle a aussi attendu des indépendances un véritable changement, qui est loin d'être tenu. Cette classe d'âge est en fait celle des déçus de l'indépendance, et c'est aussi cette déception qui la constitue en « classe d'âge politique », pour reprendre les termes employés par Pierre Bonnafé à propos du Congo<sup>16</sup>. Enfin le clivage entre jeunes et vieux est plus qu'une histoire d'âge *stricto sensu* un clivage culturel : les instruits et les autres, les lettrés et les illettrés. La jeunesse manifeste pour l'africanisation, pour la malgachisation, contre les accords de coopération avec la métropole, contre l'impérialisme et le néo-colonialisme. Les Indépendances, et leurs promesses non tenues, plus que tout, construisent cette jeunesse en génération, radicalisent l'opposition entre les cadets sociaux et leurs aînés, un peu comme si la colonisation avait ôté à ces derniers leur légitimité. En outre, cette jeunesse est, comme alors toutes les jeunesses du monde, le réceptacle des échos de ce qui est sans doute jusqu'à nos jours le premier et dernier mouvement social mondial, le mouvement de mai. La jeunesse sénégalaise est géographiquement et culturellement toute proche de la jeunesse du quartier latin et la jeunesse de la Grande Ile réagit aux mêmes impulsions avec un décalage que l'insularité, si elle ne l'explique pas totalement, permet aisément de comprendre. Les lectures

16. Pierre BONNAFÉ, « Une classe d'âge politique : la JMNR de la République du Congo-Brazzaville », *Cahiers d'études africaines*, Vol. 8 N°31. . pp. 327-368.

et les icônes sont les mêmes que celles de la jeunesse du monde. Les KIM malgaches empruntent à la fois au Fokonola, la communauté villageoise, à la commune populaire de Chine ou aux conseils ouvriers.

Mais curieusement, l'opposition entre les cadets et les aînés ne fonctionne pas jusqu'au bout, comme elle n'a d'ailleurs pas fonctionné lors du mai français : les parents prennent fait et cause pour les enfants, contre le pouvoir, et malgré que leur autorité, voire leurs valeurs, soient remises en cause.

La jeunesse urbaine déscolarisée et chômeuse est, quant à elle la laissée pour compte des indépendances. La métropole avait léguée en partage à ses anciennes colonies un désir de diplôme. Mais les promesses de ce bout de papier qui fut durant la colonisation la voie d'accès aux droits politiques et syndicaux ne sont pas tenues. On constate déjà l'existence de diplômés chômeurs, déçus d'un système éducatif duquel ils avaient attendu une promotion. Ils sont donc tout près à en découdre, et de toutes façons liés par de multiples liens aux scolaires dont ils ont pu être un temps les condisciples.

Cela peut se traduire par de curieuses alliances inter-classistes dans une société aussi strictement hiérarchisée que Madagascar. Les jeunes chômeurs urbains nous l'avons vu sont souvent les descendants des esclaves de l'aristocratie Hova. Et ils manifestent aux côtés des enfants de cette même aristocratie. C'est peut-être d'ailleurs là que réside le caractère vraiment subversif du mouvement, cette alliance des classes, qui est après tout l'apanage des révolutions. Comme est aussi subversive l'alliance dans la lutte des Hauts-Plateaux et des Côtes, dont le colonisateur avait tenté, dans l'esprit bien connu du diviser pour régner, d'accentuer les antagonismes.

Les travailleurs salariés ne sont alors qu'une infime minorité tant à Madagascar qu'à Dakar, une élite, organisée et consciente de droits qu'on lui dénie au nom de la solidarité natio-

nale. Leurs patrons sont souvent des étrangers, des Français, les nationaux ne possédant que fort peu en patrimoine capitaliste, ou l'Etat quand il s'agit des enseignants et plus largement de l'ensemble des fonctionnaires. C'est donc contre l'Etat ou contre les « néo-coloniaux » qu'ils peuvent ou doivent s'insurger. Mais à Madagascar la révolte des adultes a d'abord été celle de parents inquiets pour leurs enfants et horrifiés devant la gestion faite par le pouvoir de la crise. Il y a là et dans les deux cas, une inquiétude que le système éducatif ne tienne pas ses promesses, et une incompréhension devant la répression. Il peut y avoir aussi une certaine forme d'admiration ou d'estime à l'égard d'étudiants détenteurs d'un savoir que les parents n'ont pas toujours.

Enfin, le petit peuple de la rue intervient, chacun se transformant en émeutier d'un conflit qu'ont amorcé d'abord les étudiants, et ensuite parents et ou syndicalistes. Il est vrai aussi que dans la plupart des cas toute une famille élargie dépend d'un salaire et que par conséquent l'arrêt de travail d'un seul salarié concerne beaucoup de monde. Ce petit peuple, tout comme les salariés a vu se constituer une élite nationale, une « bourgeoisie nationale » pour prendre les termes de Fanon, qu'il voit jouir de biens de consommation dont il est lui-même privé mais dont la proximité a pu lui inspirer le désir.

Il reste néanmoins de grands absents de ces révoltes/révolutions et ce sont les paysans, c'est-à-dire l'écrasante majorité de la population. Ils sont souvent invoqués par les rebelles qui prétendent les défendre mais n'interviennent pas ou trop à la marge pour compter, et ce malgré les liens multiples existant entre villes et campagnes. Et c'est là, sans aucun doute, le grand échec de ces mouvements. Dans des pays encore très largement paysans ces conflits sociaux ont été des affaires urbaines, témoignage peut-être aussi d'un clivage qui ne fera que se creuser encore.

De manière générale, l'ennemi principal c'est

l'ancienne puissance coloniale et ses agents locaux au pouvoir, c'est un état que l'on considère comme servile et ce sont les colons, encore et toujours patrons.

Pour conclure, il me semble que l'on peut lire ces conflits de plusieurs manières, et à différentes échelles : celle, nationale et continentale de la montée des difficultés économiques et du chômage ; celle nationale et continentale de l'absence d'espace d'expression légal des oppositions ; celle nationale et continentale des indépendances inachevées ; celle mondiale de la révolte étudiante et de l'avènement d'une nouvelle « classe d'âge politique » dans le champ des luttes sociales.

## La lutte des «35 jours»

Valerio Timperi

La communication que je viens vous présenter concerne : le conflit démarrant le dix décembre 1980, suite à l'annonce de la direction Fiat du licenciement de 14.469 travailleurs, plus connu comme la lutte des « 35 jours ». Tout d'abord, pour comprendre ce conflit, j'ai l'intention de retracer l'histoire de Fiat et du mouvement ouvrier au sein de la ville de Turin. L'entreprise automobile Fiat se caractérisait comme la plus emblématique de la péninsule italienne, car elle était sans doute le cœur de l'industrie du pays et le symbole du miracle économique. Pendant le XX<sup>e</sup> siècle, l'usine a représenté, une sorte de microcosme où se sont structurées des formes d'organisation et des rapports sociaux qui ont profondément marqués la société italienne. Les grandes usines et l'industrie en général, ont constitué l'élan pour le développement et pour l'expansion économique, à travers un enrichissement croissant. Toutefois, elles ont également entraîné un déséquilibre accompagné de contradictions non négligeables. L'usine de Mirafiori, avec une surface de trois millions de mètres carrés, fut inaugurée en 1939 en présence de Benito Mussolini,

qui ne reçut pas un accueil chaleureux : en effet, il n'était guère apprécié de la classe ouvrière turinoise<sup>1</sup>. À partir de ce moment, la ville s'organisa à travers une société et une économie centrée sur l'industrie de la mécanique et de l'automobile, en suivant le modèle d'organisation et de production fordiste. Ce type de système produit des biens standardisés, à travers une grande concentration industrielle et une division du travail assez rigide. Par la suite, les grèves du 4 et du 5 mars 1943 déclenchées dans l'usine, se répandirent dans toute la région et quelques jours plus tard, la grève toucha les autres usines du Nord de l'Italie<sup>2</sup>. Ces grèves de mars 1943 marquaient le début de la chute du régime fasciste, et en 1945 avec les grèves insurrectionnelles, le rôle de la classe ouvrière devint un acteur incontournable de l'anéantissement de la dictature fasciste<sup>3</sup>. Après la guerre, Fiat était dirigée par Vittorio Valletta selon une structure très rigide et fortement hiérarchisée, à travers une discipline très dure, arrivant à liquider les avant-gardes politiques<sup>4</sup>. En outre, nous ne devons pas oublier que le contexte de la Guerre froide

1. Bonaventura Alfano, *Confronto al lingotto. I 35 giorni alla FIAT 15 anni dopo*, Meta, Roma 1996, p. 21

2. Piero Boni, *FIOM: cent'anni di un sindacato industriale*, Meta, Eidesse, Roma, 1993, p.119

3. Ibid., p.120

4. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, Milano Garzanti 1989, p.34

favorisait les discriminations anti ouvriers nées durant le fascisme et, que la Libération n'arrivera pas à balayer. Cette période pour la FIOM-CGIL était un période très difficile, à cause du licenciement d'un grand nombre de ses adhérents, considérés comme des éléments subversifs par l'entreprise. Cette dernière ne manquera pas de ficher les dirigeants politiques de la gauche, les syndicalistes et les ouvriers, dans le *casellario politico giudiziario*. En alternative aux licenciements, le management crée des ateliers spéciaux où confiner les indésirables. Les années 50 et 60 introduisent des nouveautés et des bouleversements importants ; d'une part le PCI est secoué par les événements en Hongrie, de l'autre la DC et le monde catholique par les réformes du Concile Vatican II. Les années du miracle économique italien, notamment la période 1959-1962, le taux de croissance atteint des valeurs très élevées, la consommation prospère, mais au même temps l'injustice sociale engendre des différences et des déséquilibre au sein de la société italienne, qui éclairent les contradictions du miracle économique. Pendant la période des années 60, la ville de Turin se caractérisé par la présence d'un grand nombre de main-d'œuvre très peu qualifiée, venant des régions du sud et une minorité assez compétents<sup>5</sup>. Il faudra attendre la fin des années soixante pour une réaction de la classe ouvrière, notamment à partir de 1968. Entre-temps, dans une enquête menée par le syndicat au sein de l'usine, à propos de la condition ouvrière, les travailleurs affirment : « La Fiat è diventato un campo di concentramento è ora che i sindacati si dia-no da fare non ne possiamo più con la produ-zione » « Fiat est devenue un camp de concen-tration, il faut que les syndicats fassent quelque chose, car nous en avons assez de la produc-tion » ; « il lavoro è massacrante e la paga è misera siamo come schiavi mi piace lavorare ma non morire » « le travail est éreintant et le

5. Arnaldo Bagnasco, *La città dopo Ford. Il caso di Torino*, Torino Bollati Boringhieri 1990 p. 103

salaire c'est de la misère, nous sommes comme les esclaves, j'aime bien travailler mais je n'ai pas envie de mourir »<sup>6</sup>. Un an plus tard, en 1969, qui sera nommé l' «Autunno Caldo », les grèves et les protestations se manifestent de manière massive, grâce à la multiplication des micro-conflits qui empêchent la continuité du travail. L'intensification des luttes entraîne des violences et des bagarres, comme le 29 octobre 1969 chez Fiat, lorsque la grève de trois heures est déclarée. Le conflit se poursuit à outrance avec des cortèges au sein de l'usine où les voitures et les machines sont endommagées<sup>7</sup>. Les revendications des syndicats se concentrent sur l'augmentation du salaire ainsi que sur la réduction des heures de travail, sur les problèmes liés à l'environnement de l'usine et à la santé des travailleurs<sup>8</sup>. Ainsi, l'usine devient le lieu central des revendications pour l'égalité. Les syndicats, à travers leurs formes de lutte, leurs techniques de mobilisation et leurs éléments de langage revendicatifs, se battent contre la pénibilité du travail, pour améliorer le rythme afin de diminuer les efforts physiques ou les expositions aux bruits et aux températures extrêmes. Au sein de l'usine Mirafiori naissent des cortèges internes qui seront une forme de propagation et de mobilisation de la grève dans tous les ateliers, « Agnelli l'Indocina ce l'hai nell'officina »<sup>9</sup> « Agnelli l'Indochine c'est dans l'atelier ». Les grèves et le conflit se diffusent, se radicalisent de plus en plus et en 1970 sous cette élan propulsif de la classe ouvrière italienne, ils obtiennent une victoire très importante, c'est-à-dire la promulgation du « Statut des droits des travailleurs ». Les salaires augmentent de 20% en 1970, mais à partir de 1972 l'économie de la péninsule est touchée par une inflation assez importante, à cause de l'augmentation du prix des matières

6. Andrea Sangiovanni, *Tute blu la parabola operaia nell'italia repubblicana*, Ed. Donzelli, Roma, 2006, p.131

7. Ibid., p.147

8. Pio Galli, Giancarlo Pertegato, *Fiat 1980. Sindrome della sconfitta*, Ediesse, Roma, 1994, p. 9

9. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p. 57

premières sur le marché international. D'autre part, et depuis l'automne, le choc pétrolier a marqué le début de la crise économique au niveau mondial<sup>10</sup>. Toujours en 1972, pendant la quatrième Assemblée unitaire à Gênes, les trois syndicats majeurs de la métallurgie créent la FLM (Federazione lavoratori metalmeccanici/Fédération des travailleurs de la métallurgie), qui vivra jusqu'en 1984<sup>11</sup> à cause des divergences sur le décret de l'échelle mobile<sup>12</sup>. Depuis sa naissance la FLM affirme la nécessité d'expérimenter une nouvelle façon de construire l'automobile, afin de dépasser l'organisation de type tayloriste et ses conditions de travail désagréables comme les cadences soutenues et le chronométrage<sup>13</sup>. En 1973 le conflit pour le renouvellement du contrat national du secteur métallurgique, conduit les ouvriers à trois jours d'« occupation » de Mirafiori<sup>14</sup>. Il ne s'agissait pas d'une véritable occupation à proprement parler. En effet, ils bloquaient à l'aide des piquets de grève les entrées de l'usine, afin d'inhiber la production, obtenant ainsi un contrôle complet de l'usine<sup>15</sup>. En outre, en 1973, le syndicat unitaire aboutit à l'application des 150 heures, offrant la possibilité aux travailleurs d'exercer leur droit à l'éducation. La force de la revendication et du combat ouvrier prend sa puissance dans la compréhension du fait qu'il est possible détourner la rigidité du modèle productif. Ils comprennent alors qu'il faut attaquer le processus du travail afin de désorganiser la structure de production et faire en sorte que la chaîne hiérarchique soit dépassée. La FIM voit son nombre d'adhérents augmenter, même si elle n'atteindra jamais un taux supérieur à 40% sur

10. Giuseppe Berta, *L'Italia delle fabbriche*, Il Mulino, Bologna, 2006, p.212

11. Piero Boni, *FIOM: cent'anni di un sindacato industriale*, op. cit., p.220

12. Pio Galli, Giancarlo Pertegato, *Fiat 1980. Sindrome della sconfitta*, op. cit., p.99

13. Giuseppe Berta, *L'Italia delle fabbriche*, op. cit., p.232

14. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p.64

15. Andrea Sangiovanni, *Tute blu la parabola operaia nell'Italia repubblicana*, op. cit., p.239

le total des travailleurs Fiat, marquant ainsi le déséquilibre entre le niveau d'organisation et de conflictualité<sup>16</sup>. Dans le contexte de la crise économique, le gouvernement met en place des mesures d'austérité pour l'économie italienne, que le PCI soutiendra à travers les gouvernements d'unité nationale pendant les années 1976-1979, rendant de plus en plus faible les revendications ouvrières. De même, la CGIL par le biais de son secrétaire, Luciano Lama, à partir de 1978 soutient la ligne de l'austérité (la politique de l'Eur<sup>17</sup>), menant ainsi le syndicat à une baisse de conflictualité et de revendications<sup>18</sup>. Le PCI propose à Fiat de commencer une collaboration entre l'entreprise et le mouvement syndical, tout en proposant parallèlement une augmentation de la productivité et une organisation du travail plus performant<sup>19</sup>. Au sein des usines nous ne pouvons pas oublier le rôle que joue l'autonomie ouvrière. L'autonomie conteste la politique menée par le PCI et la CGIL, en proposant la démocratie directe qui refuse les structures syndicales, rêve d'un pouvoir ouvrier, libéré de l'exploitation patronale et des instances bureaucratiques, en soutenant l'autogestion<sup>20</sup>. La plupart des travailleurs qui se rangent du côté de l'autonomie ouvrière sont les salariés les plus jeunes, qui ne participent pas aux structures syndicales et ne possèdent pas la culture ouvrière du travail. Leur mot d'ordre : le refus du travail. Pendant ce temps, les dirigeants Fiat en profitent pour régler leur comptes avec la classe ouvrière. Ils ont tout d'abord l'idée des « îles de montage » en substitution de la chaîne de montage<sup>21</sup>. C'est

16. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p.73

17. Chiaromonte Gerardo, *Quattro anni difficili : il PCI e i sindacati, 1979-1983*, Editori Riuniti, Roma 1984, p.XIII

18. Andrea Sangiovanni, *Tute blu la parabola operaia nell'Italia repubblicana*, op. cit., p. 252

19. Chiaromonte Gerardo, *Quattro anni difficili : il PCI e i sindacati, 1979-1983*, op. cit., p.XXXI

20. Xavier Vigna, *L'insubordination ouvrière dans les années 68: essai d'histoire politique des usines*, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 215

21. Andrea Sangiovanni, *Tute blu la parabola operaia nell'Italia repubblicana*, op. cit., p. 23

ainsi que la ligne LAM, qui élimine la ligne traditionnelle, est installée en 1980<sup>22</sup>. Le but de cette décision est de décentraliser la production à travers des adjudications et sub-adjudications envers des petites usines, qui, n'étant pas touchées par le statut des travailleurs, empêchent de cette façon les conquêtes obtenues par les ouvriers. En outre, nous assistons à l'introduction des innovations technologiques qui permettront le dépassement de l'organisation tayloriste du travail. La grande usine Fiat commence un renouvellement en simplifiant sa production et en réduisant le temps pour l'assemblage des pièces. Selon le sociologue Luciano Gallino, les nouvelles technologies ont améliorés les conditions environnementales au sein de l'usine, mais elles ont également produit une sorte d'effet de solitude à l'égard de l'ouvrier. En effet, dans des usines où travaillaient mille ouvriers, on n'en compte aujourd'hui plus qu'une centaine, et ces technologies ont aussi multiplié la monotonie des tâches<sup>23</sup>. De même, Fiat ne produit pas des nouveaux modèles entre 1975 et 1980 et passe de la cinquième à la vingtième place dans le classement mondial des producteurs automobiles<sup>24</sup>. En outre, depuis la moitié des années 70, la dimension communautaire au sein des ouvriers est moins présente, d'une part à cause de la bureaucratisation et de l'institutionnalisation du syndicat unitaire et d'autre part à cause du rôle du délégué, qui s'engage dans les revendications selon une forme de négociation plutôt qu'en manière conflictuelle<sup>25</sup>. En effet Bonaventura Alfano, qui retourne à Mirafiori en 1979 suite à une expérience politique dans le PCI à Turin, affirme que deux ouvriers l'avaient frappé car ils jouaient à dama en utilisant de l'argent ou lorsque l'usine se transformait en un marché aux puces où

22. Bonaventura Alfano, *Confronto al lingotto. I 35 giorni alla FIAT 15 anni dopo*, op. cit., p. 43

23. Gad Lerner, *Operai. Viaggio all'interno della Fiat. La vita, le case, le fabbriche di una classe che non c'è più*, Feltrinelli, Milano, 1988, p.84

24. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p.80

25. Ibid., p.83

chacun vendait ses marchandises<sup>26</sup>. La vision de la classe ouvrière, porteuse d'intérêt collectif tel que la solidarité et l'émancipation sociale est de plus en plus en difficulté, et le terrorisme entraînera méfiance et peur, isolant et créant des barrières parmi les ouvriers. Entre 1975 et 1980, seize travailleurs Fiat sont blessés par des actions des Brigades Rouges et, en septembre 1979, le groupe Prima Linea tue Carlo Ghiglieno, responsable de la programmation Fiat<sup>27</sup>. Un mois plus tard, Fiat annonce le licenciement de 61 travailleurs accusés de terrorisme. Selon Pio Galli, le terrorisme servait de prétexte aux dirigeants de Fiat, et leur réel but était d'envoyer un signal au syndicat afin d'en observer la réaction<sup>28</sup>. En tout cas, aussi bien le syndicat que le PCI affirment le rôle important du terrorisme et refusent que la lutte syndicale et politique soit associée au terrorisme<sup>29</sup>. Il faudra attendre le 10 septembre 1980, quand Fiat annonce le licenciement de 14.469 travailleurs pour comprendre les réels enjeux. Dans l'interview présente dans le livre : « Questi anni alla Fiat », Cesare Romiti, devenue PDG de l'entreprise, explicite les intentions de Fiat : « Ci dicemmo che qualunque cosa avessimo potuto concedere, era tutta roba sprecata, perchè un trauma doveva esserci. Sì, ci doveva essere un trauma. E noi dovevamo fare il primo passo »<sup>30</sup> « Nous nous disions qu'on aurait pu faire des concessions mais on aurait du provoquer un traumatisme, et nous aurons du faire le premier pas » . Lorsque Fiat lance l'offensive contre la classe ouvrière, au sein du syndicat unitaire naissent les premières divisions, à propos de la stratégie à suivre. D'une part, les ouvriers réaffirment la défense intransigeante de leur poste de travail, d'autre part le FLM national est disposé à traiter avec l'entreprise ;

26. Bonaventura Alfano, *Confronto al lingotto. I 35 giorni alla FIAT 15 anni dopo*, op. cit., p.36

27. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p.85

28. Pio Galli, Giancarlo Pertegato, *Fiat 1980. Sindrome della sconfitta*, op. cit., p.63

29. Chiaromonte Gerardo, *Quattro anni difficili : il PCI e i sindacati, 1979-1983*, op. cit., p.4

30. Cesare Romiti, Gianpaolo Pansa, *Questi anni alla Fiat*, Rizzoli, Milano, 1988, p.102

d'ailleurs, au sein du syndicat, des dirigeants tel que Lama, affirmaient que l'entreprise ne pouvait pas soutenir la concurrence internationale à cause du nombre des travailleurs en excès<sup>31</sup>. Cependant la réaction ouvrière se manifeste à travers un imposant cortège interne à l'usine, dont les ouvriers qui avaient participé à l' « Autunno Caldo », deviennent les protagonistes et organisent la mobilisation<sup>32</sup>. À partir du onze septembre et jusqu'à la fin du mois, les ouvriers organisent des débrayages de six heures suivis par des dizaines d'assemblées. Ils défilent au sein de la ville, en allant vers les lieux du pouvoir, tels que la Préfecture, la Région, avec une force qui donne le sens de sa centralité et qui montre fier sa conscience. Bonaventura Alfano ressent le climat de la dernière chance et affirme que, depuis longtemps, les ouvriers sont obligés de lutter pour conserver leur poste plutôt et non pour revendiquer l'amélioration de leurs condition de travail<sup>33</sup>. Le 19 septembre, face aux portes de Mirafiori, les ouvriers reçoivent le soutien du maire communiste de la ville de Turin, Novelli, qui est accueilli par des cris de joie des ouvriers<sup>34</sup>. En face de la porte 5, le maire rassure les ouvriers en affirmant que les licenciements n'auront pas lieu et qu'il est prêt à soutenir la lutte même dans le cas d'une occupation : « Quel giorno il sindaco sarà con voi dentro Mirafiori »<sup>35</sup> « Ce jour le maire sera avec vous dans l'usine ». Après Novelli c'est le tour de Sergio Garavini, secrétaire de la CGIL piémont, d'annoncer pour la semaine suivante une grève dans toute la région. Il affirme la nécessité de trouver une solution grâce à laquelle les travailleurs pourraient trouver un travail plutôt que recevoir les allocations de la part de l'état<sup>36</sup>. Quelques jours plus tard, le 24 septembre, le commu-

niste Adalberto Minucci et Luciana Castellina du PdUP sont à Mirafiori pour soutenir les grévistes. Ils ne seront pas contestés par rapport à Fabrizio Cicchitto représentant du PSI et Alberto Garocchio de la démocratie chrétienne<sup>37</sup>. Pendant ce temps, le gouvernement Cossiga, à travers le ministre du travail, Foschi, se propose comme médiateur entre l'entreprise et les syndicats. La médiation proposée par le gouvernement, souhaite l'abandon des licenciements de la part de Fiat, l'utilisation de la caisse d'intégration à rotation et avance des projets de formation et de requalification professionnelle<sup>38</sup>, propositions refusées par les dirigeants Fiat. Durant les rencontres, les ouvriers proposent que les négociations soient diffusées à travers les haut-parleurs, comme cela avait été le cas en Pologne durant les mobilisations de l'été à Danzica. Toujours en écho aux ouvriers polonais, à Turin naît la devise suivante : « Danzica, Stettino lo stesso qui a Torino »<sup>39</sup> « Dantzick, Stettin le meme ici à Turin ». Le 25 septembre la grève est proclamée dans toute la région du piémont. En solidarité avec les travailleurs Fiat, un million trois cent mille personnes se mettent en grève<sup>40</sup>. Le 26 septembre Enrico Berlinguer est à la porte 5 de Mirafiori<sup>41</sup>. Le secrétaire du PCI, accueilli avec beaucoup d'enthousiasme, réaffirme la solidarité du parti à l'égard des grévistes et affirme qu'ils sont victimes d'un chantage de la part de l'entreprise. Il continue son interlocution avec les travailleurs en déclarant que le gouvernement doit absolument faire reculer Fiat à propos des licenciements et ajoute « la lotta democratica avrà raggiunto un grande risultato »<sup>42</sup> « la lutte démocratique aura rejoint un grand résultat ». Suite à la question d'un délégué syndical, concernant un durcissement

31. Luciano Lama, Gianpaolo Pansa, *Intervista sul mio partito*, Laterza, Roma Bari, 1987, p.97

32. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p.103

33. Bonaventura Alfano, *Confronto al lingotto. I 35 giorni alla FIAT 15 anni dopo*, op. cit., p.45

34. *L'Unità* 20/09/1980, prima pagina

35. Ibid., p.18

36. Ibid., p.18

37. *L'Unità* 25/09/1980, p.17

38. Pio Galli, Giancarlo Pertegato, *Fiat 1980. Sindrome della sconfitta*, op. cit., p.117

39. Gian Maria Bravo, *I cassintegrati FIAT. Gli uomini, la storia, gli ambienti, le fonti documentarie*, Tirrenia Stampatori, Torino 1989, p.75

40. *L'Unità* 25/09/1980, p.6

41. *L'Unità* 27/09/1980

42. Ibid., p.17



de la lutte et la possibilité de l'occupation des usines, Berlinguer énonce la thèse suivante : « Certo se le trattative non raggiungeranno uno sbocco o addirittura si interromperanno, bisognerà pensare a forme di lotta ancora più dure e impegnative, comprese forme di occupazione, ma queste iniziative dovranno essere discusse e decise democraticamente nelle assemblee dei lavoratori »<sup>43</sup> « Si les négociations n'aboutiront pas, il faudra réfléchir à formes de lutte plus dur, y comprise les occupations, mais ces décisions seront décidées par les assemblées de travailleurs ». Le PCI, par le biais de son secrétaire, est disposé à soutenir toute forme de lutte envisagée par les grévistes et, à la porte 17, il continue en soutenant la solidarité et l'unité des travailleurs malgré les différences entre les partis politiques sur le plan national<sup>44</sup>. Après l'intervention de Berlinguer, il devient plus claire que les enjeux en place, la démocratie dans l'usine, les libertés syndicales et les politiques du pays, ne concernent pas seulement les ouvriers Fiat, mais tous les travailleurs italiens. Un jour plus tard, le 27 septembre, le faible gouvernement de Cossiga chute et les dirigeants Fiat prennent la décision de suspendre les licenciements<sup>45</sup>. En revanche, ils annoncent la caisse d'intégration à zéro heure pour 23 mille travailleurs. Au sein de la liste se trouve l'épine dorsale du syndicat de l'usine, une grande partie des femmes et la plus grande partie des invalides et des accidentés du travail<sup>46</sup>. Le pervers mécanisme organisé par les dirigeants Fiat n'arrête cependant pas l'éthique de la solidarité ouvrière. En effet, le 6 octobre, jour prévu pour la rentrée des ouvriers dans l'usine, ils décident de créer des piquets de grève afin de bloquer les entrées. Les 32 portes de l'usine sont reliées entre elles grâce à des émetteurs-récepteurs, les mots d'ordre et les codes utilisés organisent la vie collective

43. Ibid., p.17

44. Ibid., p.17

45. Pio Galli, Giancarlo Pertegato, *Fiat 1980. Sindrome della sconfitta*, op. cit., p.131

46. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p.108

et développent le sens d'appartenance à un monde solidaire<sup>47</sup>. Toutefois le front de la résistance ouvrière est menacé par la « Coordination des chefs et des cadres intermédiaires ». Ce groupe avait lancé le 7 octobre un appel pour dénoncer « la situation de violence » et réclamer le « droit au travail »<sup>48</sup>. Le 9 octobre, la Coordination, organisait une manifestation composée par 600/800 travailleurs dans l'usine de Rivalta<sup>49</sup>. La grève nationale proclamée le 10 octobre voit la participation de dix millions de travailleurs, notamment les métallurgiques, dans toute la péninsule<sup>50</sup>. Les manifestations et les cortèges envoient une réponse forte à la classe politique et aux dirigeants Fiat. Entre-temps, ces derniers, écrit le journal communiste, ont mobilisé des travailleurs afin qu'ils s'opposent au syndicat unitaire<sup>51</sup>. Dans le même article est également mentionné une rencontre dans un théâtre et l'organisation d'une mobilisation. Enfin, sept jours plus tard, le 14 octobre 1980, la ville de Turin se réveille et assiste à la manifestation organisée par la Coordination. Ils défilent sans aucun slogan, aucun mots d'ordre, seulement avec des banderoles qui scandent : « Droit au travail » et « Le travail se défend en travaillant »<sup>52</sup>. Parmi les participants à la manifestation se trouvent des chefs, des contremaîtres, des agents de maîtrise, et des employés qui expriment leur loyauté à l'égard de l'entreprise, due au fait que le fordisme avait créé un lien très fort avec ces travailleurs. Il est intéressant de remarquer que la grande partie des chefs et des cadres intermédiaires étaient issus de la région du piémont. Cette racine, linguistique et culturelle commune, était très efficace pour consolider l'action collective et instaurer une forte solidarité parmi les participants<sup>53</sup>. La télé-

47. Ibid.,p. 112

48. Ibid.,p. 112

49. Alberto Baldissera, *La svolta dei quarantamila : Dai quadri Fiat ai Cobas*, Edizioni di comunità, Milano, 1988,p.12

50. *L'Unità* 11/10/1980

51. Ibid., p.1

52. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p.114

53. Alberto Baldissera, *La svolta dei quarantamila : Dai*

vision rapporte que 20 mille personnes ont participé à la manifestation, plus tard, à la radio il est question 40 mille personnes<sup>54</sup>. C'est la pierre tombale qui marque la défaite de la résistance ouvrière, après 35 jours de lutte. Les négociations, qui se jouent à Rome, recommencent dans la soirée et le matin le premier journal radio annonce : « Vertenza Fiat : raggiunta al Ministero del lavoro un'ipotesi d'accordo »<sup>55</sup> « Conflit Fiat : trouvé un accord au Ministère du travail ». L'accord est ensuite soumis au conseil de l'usine, convoqué au Cinéma Smeraldo au début de l'après-midi. Le cinéma est situé dans la banlieue sud de Turin, dans la salle se trouvent des centaines de délégués, des ouvriers et les dirigeants des trois syndicats le plus importants : Lama, Carniti e Benvenuto, ces derniers ayant trouvé l'accord avec le PDG Fiat Romiti<sup>56</sup>. L'accord signé à Rome pendant la nuit prévoit, trente six mois de caisse d'intégration, sans aucune garantie pour la réadmission dans l'usine, pour 24 mille travailleurs. L'assemblée se termine après huit heures très tendues et la décision de rejeter l'accord signé. La une de l'« Unità » titre « L'accordo è discusso. La Fiat non è passata » « L'accord a été débattu. Fiat n'a pas gagné », et Gerardo Chiaromonte décrit l'accord comme un compromis qui pourrait être largement critiqué<sup>57</sup>. Le 16 octobre, le vote du matin dans les ateliers est fortement influencé par la présence des chefs et des cadres intermédiaires. Dans l'après midi le refus de l'accord est voté presque à l'unanimité, mais déjà à treize heures les syndicats annoncent l'approbation de l'accord<sup>58</sup>. La caisse d'intégration pour un certain nombre de travailleurs durera jusqu'en 1987, en particulier à cause de la structure productive de la ville de Turin et de son caractère for-

diste<sup>59</sup>. En outre pendant la période 1980-1986 la main d'œuvre de Fiat chute de 139 mille à 75 mille<sup>60</sup> travailleurs. La population de la ville baisse également entre 1981 et 1986 en passant de 1.854.841 à 1.787.482 habitants et de plus en plus d'occupations ont lieu dans les petites entreprises et dans le secteur du tertiaire. En conclusion, nous pouvons affirmer que la manifestation des « 40 mille » marque la fin des années 70 et le début des années 80 sous un nouveau paradigme pour la classe ouvrière. C'est la fin de la politique de l'égalité, du partage des ressources et des richesses, en faveur des classes moins aisées et le triomphe de l'individualisme au profit de la sociabilité des relations tissées par les forces syndicales et politiques. En définitive les changements en cours décrètent la mort d'une partie de l'identité de la gauche : la centralité ouvrière.

---

*quadri Fiat ai Cobas*, op. cit., p.55

54. Unità 15 ottobre 1980 prima pag

55. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p. 117

56. Gad Lerner, *Operai. Viaggio all'interno della Fiat. La vita, le case, le fabbriche di una classe che non c'è più*, op. cit., p.7

57. L'Unità 16/10/1980

58. Marco Revelli, *Lavorare in Fiat*, op. cit., p.123

59. Arnaldo Bagnasco, *La città dopo Ford. Il caso di Torino*, op. cit., p.23

60. Ibid., p.30



## O “Fim das classes sociais” na teoria social brasileira

Henrique Amorim\*

### Introdução

As críticas às teorias marxistas das classes sociais são diversas, mas partem de um pressuposto comum: o esgotamento das sociedades industriais.<sup>1</sup> No início dos anos 1980, Gorz (1987) sintetizou a questão ao identificar uma crise do movimento operário que acabaria por colocar em crise o próprio marxismo como ferramenta analítica. Sua leitura vislumbrou uma era de abolição do trabalho, abo-

1. Apesar da questão sobre os limites do conceito de classe social ganhar maior compleição na década de 1970 e nas seguintes, nas décadas de 1950 e 1960 tal discussão já havia sido desenvolvida. Dahrendorf (1982), por exemplo, produziu um extenso trabalho com o objetivo de analisar os conflitos sociais para além do universo da fábrica. Encontramos ainda os trabalhos de Goldthorpe e Lockwood (1963 & 1972); de Lockwood (1966); de Nicolaus (1972); de Nisbet (1996), de Ossowski (1996), como também, o de Mills (1969); o de Mallet (1969), o de Bottomore (1968), que procuraram reproblematicar o conceito de classe social à luz das transformações sociais a eles conjunturais.

\* Professor de Sociologia da Universidade Federal de São Paulo (EFLCH/UNIFESP)

lição que se fundamentaria, segundo Silva, “(...) como a chave para se compreender (e explicar) tanto a crise do movimento operário quanto a crise do marxismo” (1999: 162). No entanto, antes mesmo de Gorz indicar o “fim das classes sociais” nos anos 1980, surgiram, na década de 1970, teorias, como veremos à frente, que se concentraram na caracterização de sociedades pós-industriais e, portanto, que deslocavam a produção e o trabalho do plano central de sociabilização contemporâneo.

O cenário histórico e especificamente motivador para essas teorias foi o do colapso do tratado de *Bretton Woods*, em 1971; o da crise do petróleo, em 1973; o do enfraquecimento progressivo das políticas de intervenção estatal de tipo keynesiano<sup>2</sup>; o do definhamento político e econômico<sup>3</sup> da URSS; e o da última reestruturação produtiva e gerencial.

Nesse contexto, as teses de Marx e, particularmente, a teoria das classes sociais passaram a ser estruturalmente criticadas, sendo considerada uma teoria típica do industrialismo (Gorz, 1987).

Com o aparente fim da hegemonia industrial superada pelo setor de serviços, a teoria das

2. Sobre o período keynesiano, ver, por exemplo: Marglin & Schor (1990).

3. Sobre as causas do fim da União Soviética e do processo de bipolarização política, ver: Hobsbawm (1992); Thompson (1992), entre outros.

classes foi designada como uma teoria analiticamente descartável. Entre as concepções analíticas que compartilhavam desse pressuposto, destaca-se a *teoria dos novos movimentos sociais* (Offe, 1989; Touraine, 1969; Melucci, 1980); a *teoria da sociedade pós-industrial* (Bell, 1977; Touraine, 1969), acompanhadas pela *teoria da ação comunicativa* (Habermas, 1987).

De maneira comum, tais teorias têm como pressuposto o esgotamento das sociedades industriais ou pelo menos o deslocamento da centralidade da indústria e o desenvolvimento de sociedades edificadas em atividades sociais predominantemente exteriores à esfera da produção fabril e, portanto, presentes na sociedade civil, tais como: os serviços (Offe, 1985; 1989), o conhecimento (Bell, 1977), a informação (Castells, 1999; Melucci, 1980), as atividades intelectuais (Gouldner, 1979), a afluência econômica e a cultura (Inglehart, 1997) e a ação comunicativa (Habermas, 1987).

A sociedade pós-industrial seria, dessa forma, centralmente constituída por conflitos, interesses, questões e embates distintos daqueles oriundos da relação antagônica capital *versus* trabalho, que teriam sido determinantes na estruturação das classes sociais em sociedades até os anos 1970.

Há, não obstante, variações explicativas sobre as causas e as consequências do que seria uma sociedade em que o trabalho e as classes sociais não são mais os eixos sociabilizadores determinantes. Nesse sentido, projeta-se aqui a necessidade de explicitar as nuances temáticas e conceituais em alguns dos autores imersos de maneira significativa nesse debate.

Valendo-nos desse raciocínio, nosso primeiro argumento é o de que as teses que apontaram para a constituição de sociedades pós-industriais pressupõem concepções de trabalho, de classe social e de ação política calcadas na indústria, particularmente na fábrica. A leitura que fazemos desses conceitos reside, assim, na

pressuposição de que o trabalho imediato e a produção tipicamente fabril de bens duráveis seriam os únicos fundamentos da análise marxista. Em consequência, a classe operária apresentar-se-ia como sujeito de toda mudança social e a ação política coletiva deveria necessariamente atravessar a fábrica<sup>4</sup>.

O conceito de classe social foi, então, considerado dentro da especificidade do industrialismo, ou melhor, de uma teoria do industrialismo. Tratar-se-ia, assim, de uma análise que teria seu foco na produção (entendida como momento do econômico) e que, por isso, não contemplaria outros momentos significativos da sociedade como a cultura, os processos de determinação étnica e de localização espacial, por exemplo.

Essa interpretação sobre as classes sociais em Marx se formalizou na sociologia brasileira da seguinte maneira:

A teoria das classes surgiu com Marx como uma teoria da luta de classes e da mudança histórica. (...) Por muito tempo, a industrialização capitalista, na Europa, nos Estados Unidos e no resto do mundo, pareceu dar razão a Marx, no sentido de que uma classe emergente de trabalhadores industriais parecia ter interesses opostos (do ponto de vista de um observador racional) à classe capitalista e vontade política de impor à sociedade um novo ordenamento econômico. A teoria de Marx, entretanto, não dava conta da complexidade da articulação entre economia, cultura e política (Guimarães, 1999: 35-36).

.....  
4. Cardoso, à época, vinculou essa concepção de classe ao que denominou de um "marxismo estático". Para esse tipo de marxismo, as classes sociais seriam definidas por um processo de separação "(...) segundo as **qualidades** inerentes a cada conjunto de elementos internamente homogêneos. Tem-se, assim, uma concepção estática, na medida em que se define o que é de forma positiva por atributos dados" (Cardoso, 1975: 100 – grifos do autor). Para uma discussão crítica sobre a relação entre os atributos técnico-produtivos e as relações de oposição de classe, ver: Amorim (2009; 2010).

Nesse sentido, caracterizando a teoria marxista das classes como uma análise típica da indústria (entendida como sinónimo de fábrica), ela seria útil para explicitar as formas de sociabilidade existentes até o momento em que a produção de mercadorias na indústria fosse central. Superado esse momento histórico, seria ela também superada. Portanto, a produção industrial, como anuncia Bell (1977), teria sido marcada por um longo período que vai do século XVIII à década de 1970. Após esse período se desencadearia um conjunto de novos problemas para essa “nova” sociedade que se estruturaria nos escombros da sociedade industrial, isto é, fora da indústria.

Esses argumentos, construídos predominantemente a partir de 1970 e 1980, parecem referir-se, portanto, direta ou indiretamente, a definições reducionistas de trabalho, de classe social e de ação política coletiva. Resumidamente, para tais definições reducionistas o trabalhador foi identificado como expressão de seu posto de trabalho. Suas qualificações técnicas informariam, assim, as possibilidades de sua prática e consciência políticas como se não existissem práticas políticas para além do trabalho na fábrica.<sup>5</sup>

Um exemplo dessa concepção reducionista de classes sociais pode ser encontrado no *Tratado de Materialismo Histórico* de Nicolai Bukharin publicado em 1921. Nele o autor, sintetiza sua concepção de classe.

(...) Por classe se entende um conjunto de pessoas *desempenhando um papel análogo na produção, sendo essas relações expressas também nas coisas* (meio de trabalho). Daí decorre que, no processo de repartição dos produtos, cada classe é unida pela identidade de sua fonte de rendimento, pois as relações de *repartição*

5. Soma-se aqui a questão da tomada de consciência, isto é, a passagem mecânica de uma “consciência de si” a uma “consciência para si”. Sobre a questão das formas de consciência de classe, ver, de um lado: Lukács (2003); Mészáros (1993); e Iasi, (2007); e, de outro, Thompson (1998); Bourdieu (2005); Poulantzas (1977; 1977a); Sallum (2005); entre outros.

*dos produtos* são determinadas pela relação de sua *produção* (Bukharin, s/d: 323 – grifos do autor).

Haveria, portanto, uma correspondência entre as formas de apropriação dos saberes empíricos e as potencialidades políticas da classe operária industrial.<sup>6</sup> Essa leitura “oficial” relacionou, assim, o trabalho, a classe social e a ação política de forma determinista, reduzindo tais categorias analíticas a uma determinação econômica dada, fundamentalmente, pela posição dos indivíduos no processo de trabalho. Arbitrariamente, concebeu-se uma perspectiva de classe trabalhadora restrita à fábrica e à produção de mercadorias físicas.<sup>7</sup>

Entretanto, já em 1932, no caderno 11 dos *Cadernos do Cárcere*, Gramsci objetava não apenas as implicações dessa concepção de classe e de trabalho e política que dela derivam, mas, sobretudo, o substrato teórico-filosófico de Bukharin:

A filosofia do *Ensaio Popular*<sup>8</sup> (que lhe é implícita) pode ser chamada de um aristotelismo positivista, de uma adaptação da lógica formal aos métodos das ciências físicas e naturais. A lei de causalidade, a pesquisa da regularidade, da normalidade, da uniformidade substituem a dialética histórica. Mas como, a partir deste modo de

6. Discutindo a questão, Tronti também aponta para os limites de definições reducionistas de classe operária: “(...) é possível abandonar uma definição ‘objetiva’ de classe operária? É possível definir como ‘classe operária’ todos os que lutam subjetivamente nas formas típicas da classe operária contra o capital, dentro do processo de produção social? É possível separar, finalmente, o conceito de classe operária do conceito de trabalho produtivo? E, nesse caso, ficaria ainda ligado aos salários? O problema é encontrar novas definições de ‘classe operária’, mas sem abandonar o domínio da análise objetiva e sem voltar a cair nas armadilhas ideológicas. Fazer desaparecer a materialidade objetiva da classe operária em puras formas subjetivas das lutas anticapitalistas é um erro novamente ideológico do neo-extremismo” (Tronti, 1982: 177).

7. Físico aqui se opõe as novas formas de produção imaterial, não tangíveis, mas que conservam a lógica de apropriação do valor e da acumulação capitalista.

8. O livro de Bukharin é também conhecido como *Ensaio Popular de Sociologia Marxista*.

conceber, é possível deduzir a superação, a “subversão da práxis”? O efeito, mecanicamente, jamais pode superar a causa ou o sistema de causas; por isso, não pode haver outro desenvolvimento que não aquele monótono e vulgar do evolucionismo. Se o “idealismo especulativo” é a ciência das categorias e da síntese *a priori* do espírito, isto é, uma forma de abstração anti-historicista, a filosofia implícita no *Ensaio Popular* é um idealismo invertido, no sentido de que conceitos e classificações empíricas substituem as categorias especulativas, tão abstratas e anti-históricas quanto estas (Gramsci, 2004: 121).

Nesse sentido, observamos a relevância da crítica à leitura reducionista sobre as classes sociais. Ela é importante justamente na medida em que se voltou contra, sobretudo, a maneira pela qual os partidos comunistas, sob a orientação do Partido Comunista Soviético, definiram trabalho, classe social e ação política coletiva. No entanto, se, por um lado, as críticas, construídas, a partir dos anos 1970, à teoria das classes sociais tocaram em um ponto importante, a saber, a ineficácia de certas definições economicistas de classe, por outro, ao considerarem apenas essas perspectivas reducionistas acabaram por descartar o conceito de classe social como um todo. Isto é, ao criticar a definição de classes dos partidos comunistas, como se não existissem outras, passaram a identificar toda e qualquer análise marxista como inoperantes.

Parece-nos, assim, que ao ter um ponto de partida restrito (de trabalho, classe e luta política dos partidos comunistas), as teses sobre o “fim das classes sociais” tenderam a diagnosticar as possibilidades de intervenção política, cultural e étnica, por exemplo, em um sentido diretamente oposto ao dessa perspectiva restrita, isto é, absolutamente não determinadas pela produção na fábrica.

Se tais teses partiram de uma concepção teórica reduzida, não menos reduzidas pare-

cem ser suas respostas, já que não observaram 1.) a operacionalidade do conceito de classe social sob outro signo, distinto de uma simples correspondência sócio-profissional e de renda que amalgamaria identitariamente um conjunto enumerável de indivíduos que projetaria uma consciência revolucionária; e 2.) a persistência do desenvolvimento industrial, seja sob a forma da produção tradicional (produção de bens duráveis), seja sob novas formas como as da produção imaterial, de serviços e informacional que parecem conservar as formas da produção de mais-valia.

Discutir esse conjunto de argumentos à luz das teorias que informam a tese sobre o “fim das classes sociais” é o centro desse texto. Para tal, apresentaremos, em primeiro lugar, as principais referências teóricas européias e dos Estados Unidos que propuseram a superação, direta ou indiretamente, da teoria das classes sociais para a análise das sociedades capitalistas contemporâneas; e, em segundo, uma análise da incorporação da tese sobre o “fim das classes sociais” na sociologia brasileira, atentando para os seus principais desdobramentos teóricos e sua refutação.

## O Fim e a continuidade da classe na teoria social brasileira

A partir dos anos 1980 começa a se desenvolver uma “importação” para o Brasil de teses européias e estadunidenses que se fundamentaram na relevância dos serviços e dos atores políticos presentes na sociedade civil em função da estagnação da indústria e da redução de postos de trabalho nas fábricas dos países economicamente mais ricos. No entanto, essa absorção parece ter sido realizada ao largo das experiências históricas brasileiras que, apesar de terem influência daquelas de países europeus, dos Estados Unidos e Japão, por exemplo, não podem ser consideradas idênticas<sup>9</sup>.

9. Veja-se, por exemplo, a redução significativa do número de empregos na indústria na Europa e EUA, base da constituição das teses sobre o surgimento de socie-

No Brasil, o movimento operário, sindical e partidário ligado à classe operária cresceu vigorosamente ao final dos anos 1970 e durante a década de 1980. As greves de 1978-80 no ABC em São Paulo, a formação do Partido dos Trabalhadores (PT) em 1980, a formação da Central Única dos Trabalhadores (CUT) em 1983, a campanha das *diretas já* e o processo de democratização política promovido durante a década de 1980<sup>10</sup> são expressões da luta política concreta que seriam consideradas, sob algumas lentes européias, parte de “antigos movimentos sociais” ou de “movimentos sociais tradicionais”, oriundos de uma fase ultrapassada ou, pelo menos, em vias de superação, de sociedades chamadas industriais.

Um exemplo da absorção das teses européias e estadunidenses está na discussão proposta por Cardoso, já no início dos anos 1980, sobre a nova configuração das classes nas sociedades contemporâneas. Ainda partindo da problemática das classes sociais, Cardoso relativiza seus argumentos desenvolvidos na década anterior, passando a dar maior atenção a outras esferas sociais desvinculadas da produção de mercadorias. Seu diálogo se desenvolveu, sobretudo, com Bell (1977) e Touraine (1969) promovendo, assim, a inserção das teses desses autores no cenário sociológico brasileiro.

Cardoso, mesmo admitindo o peso do capital, indica que foram abertas “(...) *novas vias de luta mais generalizadas e mais diversificadas, para as várias categorias sociais*” (Cardoso, dades pós-industriais.

10. Nesse sentido, “A década dos oitenta foi a década da luta e da organização operária e popular no Brasil. Os indicadores da mobilização popular mantiveram-se muito altos e o salto organizativo do período foi muito grande. (...) Nesse período, ocorreu uma explosão inédita de greves, colocando o Brasil, juntamente com a Espanha, que também saía de uma ditadura, como campeões incontestes da atividade grevista em escala mundial.” (Boito Jr; Galvão; & Marcelino, 2009: 36). Ainda sobre esse contexto histórico, ver: Antunes (1992); e Rodrigues (1997). Ver também: Dias e Bosi (2005), sobre a reconstrução da classe trabalhadora no Brasil dos anos 2000.

1982: 28), o que implicaria em relativizar o peso das classes sociais na dinâmica social. Tratar-se-ia, dessa forma, de um primeiro momento de incorporação de teorias sociológicas que tinham como pressuposto básico o “fim das classes sociais”.

Também questionando o conceito de classe, Waizbort, em *Classe Social, Estado e Ideologia*, se interroga: “(...) é a classe, hoje, definidora de identidades coletivas? Em que medida, ou até aonde? Não foram as classes enfraquecidas na sua qualidade de definidoras por excelência de identidades coletivas?” (Waizbort, 1998: 67). Haveria, então, uma diferença substancial entre a organização social no século XIX, aquela que inspirou Marx, e a do século XX, já que as sociedades contemporâneas teriam atingido um nível de desenvolvimento econômico e de planejamento muito avançado se comparadas àquelas do século XIX. Conclui, com isso, que apesar da permanência do desemprego e deste ser um índice da continuidade do conflito instaurado pela oposição entre capital e trabalho, o trabalho não seria mais a atividade central da sociedade capitalista como o fora anteriormente: “*Na estrutura e no processo da sociedade, o trabalho e os trabalhadores não surgem mais, como antes, como um princípio fundamental que ‘ordena’ ou ‘determina’ ou ‘organiza’ a sociedade*” (Waizbort, 1998: 71).

A indicação de Waizbort se fundamenta na redução das taxas de industrialização e do número de empregos na indústria. Nas estatísticas expostas, o autor indica a presença de apenas 10% da população ativa empregada no setor secundário no final do século XX. A absorção do outro contingente ativo poderia ser parcialmente realocada nos serviços, lembra o autor. No entanto, esses empregos seriam de baixíssima qualificação e remuneração, concluindo, portanto, que o trabalho como atividade sociabilizadora se tornou opaco. Haveria, assim, uma perda de laços sociais no trabalho e a constituição de identidades coletivas com base no trabalho seria



cada vez mais difícil de ser observada.<sup>11</sup>

Em sinal distinto ao de Waizbort, Sallum Jr, em *Classes, Cultura e Ação Coletiva*, procura relacionar a classe social à ação coletiva. Sua referência central é a perspectiva de Pierre Bourdieu, sobretudo em como este autor realiza uma análise das classes sociais, incluindo a esfera da cultura. Sallum Jr. resgata a concepção de classe de Bourdieu na medida em que procura superar as limitações marxistas economicistas, opondo-se, com isso, em relação à tendência de substancialização das classes como atores coletivos com consciência plena, incompleta ou falsa do sistema de exploração. Nesse sentido, recusa o espaço social como forma unidimensional e objetivista, ou seja, como se apenas as relações de produção fossem reais, ignorando, por consequência, o peso da luta simbólica nos processos de representação e classificação do mundo social. Projeta-se, assim, a necessidade de considerar a dimensão cultural como uma “(...) parte essencial das relações de classe” (Sallum Jr., 2005: 25). Nesse sentido, as classes sociais são apreendidas como construções teóricas de identificação de relações entre agentes que ocupam posições relativamente vizinhas em função do capital econômico e cultural que possuem. Para o autor, a ponte entre as posições objetivas de classe (materiais e culturais) e suas práticas não seria a consciência do agente e sim seu *habitus de classe*, que Bourdieu identifica como conjunto de disposições de conduta de cada classe em relação às outras. O *habitus* seria, portanto, o resultado da percepção dos agentes em relação à sua posição relativa no conjunto das relações de classe.

Também procurando ampliar o conceito de classe social e tendo como referência o livro *Adeus ao Proletariado* de André Gorz, Ricar-

11. Essa perspectiva pode ser encontrada em Offe (1989a). Não obstante, ao fazermos uma leitura do processo de lutas sociais na última década, o que se nota é o oposto dessa afirmação. As lutas sociais no Brasil estão concentradas predominantemente em questões materiais, como veremos mais à frente.

do Antunes, em *Adeus ao Trabalho? Ensaio sobre as Metamorfoses e a Centralidade do Mundo do Trabalho*, analisa as transformações na produção e na sociedade capitalista destacando um processo de heterogeneização, fragmentação e complexificação no e do trabalho.

Essas transformações teriam afetado, segundo o autor, além das condições de vida da classe trabalhadora, os seus organismos tradicionais de defesa e representação. Nesse sentido, destacou “(...) uma nítida tendência de diminuição das taxas de sindicalização, especialmente na década de 1980” (Antunes, 1995: 59). A dessindicalização dar-se-ia pela separação entre uma camada de trabalhadores estáveis e aquela de precarizados, leia-se terceirizados, subcontratados, subempregados, por exemplo. Assim, “reduz-se fortemente o poder sindical, historicamente vinculado aos trabalhadores ‘estáveis’” (idem: 62).

Começaria, dessa forma, a desmoronar e se tornar ineficaz o sindicato vertical, de tradição corporativa, mostrando-se “impossibilitado de atuar como um sindicalismo mais horizontalizado, dotado de uma abrangência maior e que privilegie as esferas intercategoriais, interpessoais (...)” (Antunes, 1995: 62).<sup>12</sup> Mesmo considerando a redução do operariado industrial de bens de consumo duráveis e o enfraquecimento político dos sindicatos e dos partidos ligados a ele, a indicação da redução estrutural ou do fim do trabalho pela introdução intensa de tecnologia é descartada pelo autor. Segundo Antunes, essa possibilidade faria ruir o poder de consumo e levaria à “destruição da economia de mercado (...). Não sendo nem consumidores, nem assalariados, os robôs não poderiam participar do mercado. A simples sobrevivência da economia capitalista estaria, desse modo, comprometida” (1995: 51). Tratar-se-ia, contrariamente, de um processo de substituição de trabalho vivo por morto que

12. Ver, sobre a questão sindical no mesmo período: Santana e Ramalho (2003).

teria por finalidade a desqualificação e a desvalorização da força de trabalho. A presença de trabalhadores com várias funções simultâneas, o trabalhador polivalente, seria uma das formas da reestruturação da produção. Essa desqualificação do trabalhador poderia também ser observada na parcialização do trabalho, em sua flexibilização numérica, no trabalho com contrato de tempo determinado e na terceirização. Os trabalhadores seriam subcontratados e tenderiam a preencher uma parte da força de trabalho periférica, isto é, os postos de trabalho que não necessitariam de maiores conhecimentos técnicos específicos.

Antunes, nesse sentido, lança mão do argumento de que a “*classe-que-vive-do-trabalho*” (1995: 54) teria se complexificado, se fragmentado, se heterogeneizado em relação àquela que teria predominado até os anos 1970 na Europa. Dentro de um processo contraditório, teriam se constituído no Brasil, por um lado, formas intelectualizadas da força de trabalho, mas que, por outro, em um sentido mais global, seriam expressão de sua desqualificação e desvalorização profunda. Um duplo movimento teria sido construído. De um lado, seria possível observar, no operariado industrial de base taylor-fordista, uma retração, de outro, em profissões como as de telemarketing, motoboys e ligadas aos assalariados de hipermercados, por exemplo, haveria uma expansão do número de empregos.

Apesar dessas transformações radicais, o autor conclui que o operariado não estaria em vias de desaparecimento e de que a classe trabalhadora ainda se projetaria como parte estrutural das sociedades capitalistas. Seu desaparecimento, não obstante, se associaria à própria superação do capitalismo, isto é, de suas formas de organização da exploração e da dominação social que garantem a reprodução do capital como relação social hegemônica.

A introdução de teorias sociológicas que colocaram as classes sociais em questão como

conceito e como princípio analítico parece ter subjugado a realidade brasileira nesse processo. Os acontecimentos históricos aqui trabalhados, mesmo que não esgotem a realidade brasileira, são suficientes para diagnosticar os equívocos das teses do “fim das classes sociais” no Brasil. A sociedade brasileira foi, assim, formatada pelos modelos teóricos que aqui desembarcaram. Nesse sentido, as relações de classe da conjuntura que percorreu as décadas de 1980 a 2010 foram negligenciadas, na medida em que a história das lutas sociais desse período foram consideradas apenas arroubos de uma sociedade industrial supostamente ultrapassada como a brasileira.

### Fim das Classes Sociais?

Como seria possível entender a incorporação no Brasil de teses que negam as relações de classe e as condições materiais de existência como fatores preponderantes das lutas sociais? Como seria possível desconsiderar o número de lutas e ações políticas coletivas das três últimas décadas em um processo de importação de argumentos e ideias, singularmente, “fora do lugar”?<sup>13</sup>

Ao analisar as lutas sociais no Brasil das décadas de 1990 e 2000, podemos notar que diferentemente do que apontam, Cardoso (1982); Waisbort (1998); Guimarães (1999); Silva (1999), entre outros, a motivação política ainda está vinculada predominantemente às condições materiais de existência e não, como sugeriu Touraine (1983), a fatores de ordem cultural, de valores, de identidade coletivas. Como podemos notar nos dados abaixo, as lutas sociais no Brasil da última década concentram-se na questão, em primeiro lugar, do trabalho (salários e condições de trabalho), em segundo, no acesso à terra e, em terceiro, na habitação. Isto é, lutas, todas elas, caracterizadas predominantemente por questões

13. Tomo aqui como metáfora a expressão de Schwarz (2000) que indicou como “fora do lugar” a importação do ideário liberal europeu e estadunidense à sociedade brasileira escravista do século XIX.

materiais.

Assim, com base nas fontes do ACC/CPT, SAG/Dieese e do Osal/Clacso, Souza indicou que em 2004 “(...) os tipos de organização dos sem-terra e sindical concentram 83% dos protestos realizados.” (2011: 198), já em 2008, se somadas “(...) as ações sindicais e de sem-terra, temos 55,4% do total”. Conclui, assim, que restam “(...) aos chamados movimentos relacionados à esfera dos valores, da dimensão simbólica, da ‘cultura’ e das ‘identidades coletivas’ menos de uma a cada dez ações de protesto organizadas pelo movimento social” (2011: 200).<sup>14</sup>

Nestes termos, entendemos que a perda de postos de trabalho na Europa e Estados Unidos tem relação direta com uma tentativa do capital em deslocar suas formas de valorização, isto é, de ampliar suas fronteiras a países como o Brasil, a China e a Índia em que o valor da força de trabalho é mais baixo se comparado aos países de forte tradição sindical e partidária como muitos do ocidente europeu e os Estados Unidos.

A industrialização para Brasil, China e Índia é um processo em ascensão e o fim do trabalho e das classes sociais não estão em questão. Em estatísticas recentes, nota-se um crescimento do processo de industrialização na China e na Índia. Segundo dados do Banco Mundial, China e Índia mostram um perfil semelhante de crescimento industrial. Na Índia a participação da indústria no PIB passou de 20% para 28% no período de 1960-2008 e na China de 37% para 47% no mesmo período.

No setor de produção de serviços como, por exemplo, o de telecomunicações no Brasil, a tese sobre a redução do trabalho e da indústria se tornam ainda mais equivocadas. Segundo os dados do Teleco/Telebrasil (2011), com dados da RAIS e CAGED, a produção em telecomunicações cresceu em todas as suas

14. Vale ainda mencionar que em 2004 o movimento sindical foi o de maior número, com 33,2% das lutas sociais e, em 2008, o primeiro, com 33% das lutas sociais no período (Souza, 2011: 197 & 199).

frentes no período que vai de 1994 a 2011. O número de postos de trabalho aumentou, assim, na indústria, de 22,3 mil para 33,5 mil; na implantação, de 15,2 mil para 50,3 mil; e nos serviços de 129 mil para 160 mil.<sup>15</sup>

Neste sentido, uma análise restrita à Europa e aos Estados Unidos explicita apenas a aparência da economia-política capitalista atual, isto é, traz consigo a ideia de que viveríamos em sociedades pós-industriais e que esse processo atingiria mais cedo ou mais tarde os países economicamente periféricos.

Em outros termos, a produção de bens duráveis continua a participar decisivamente da organização social e do fluxo de capitais no mundo. Diante dessas indicações, o melhor seria voltar à realidade empírica e verificar a presença de relações de classe nas sociedades contemporâneas, o que, para além de divagações sobre a inoperância, a não validade e a caducidade da análise marxista das classes nos forneceria elementos concretos de análise social.

A teoria social europeia e estadunidense dos anos 1970 e 1980 pressupuseram, para criticar e apontar a superação do conceito e da teoria das classes sociais, o pior e teoricamente mais fraco esquema analítico marxista de classes. No entanto, entre os autores contemporâneos do continente europeu ocidental e dos Estados Unidos houve ainda a preocupação em balizar, mesmo que com equívocos, teoricamente tal crítica. Habermas (1987), Offe (1989), Touraine (1979), Gorz (1987) e Bell (1977), procuraram, cada um ao seu modo, demonstrar o “fim das classes sociais” ou pelo menos o deslocamento de sua centralidade no que se refere à constituição das ações sociais e políticas, como também da formação de novos sujeitos ou atores políticos.

No caso brasileiro isso não se verificou. A teo-

15. Esses números aumentariam significativamente se considerássemos os trabalhadores terceirizados. Para uma análise mais detalhada dos dados expostos, ver: Cavalcante (2009).

ria social brasileira que se apropriou das teorias erigidas na Europa e Estados Unidos, o fez sem contudo discutir os seus pressupostos. Reproduziu, assim, no Brasil a tese sobre “fim das classes sociais” nas três últimas décadas, por meio da introdução da teoria dos “novos movimentos sociais”, da “ação comunicativa” e da “sociedade pós-industrial”, não colocando à prova a pressuposição central que orientava tais teorias, ou seja, não problematizando qual conceito de classes sociais pretendiam superar.

Nesse sentido, e aqui se pese a homogeneização dessa indicação, a teoria social brasileira que absorveu esse suposto “fim” parece tê-lo feito sem se preocupar em debatê-lo à luz de nossas particularidades sociais e políticas. Veja-se, por exemplo, nos anos 1980 que autores brasileiros, influenciados pelas teorias dos “novos movimentos sociais”, e exasperados em “dar voz” aos atores sociais e políticos, acabaram por “rejeitar as teorias de classe sem mesmo as ter submetido à crítica teórica” (Sader e Paoli, 1986). Nesse sentido, observa-se a influência do paradigma europeu e da perspectiva centrada na “voz dos agentes” em detrimento de uma análise teórica mais profunda (Gohn, 2011). A análise dos movimentos sociais nas décadas de 1980 e 1990 caracterizou-se, dessa forma, por “estudos de natureza mais empírico-descritiva, centrados nas falas dos agentes” (Gohn, 2011: 10). O resultado dessa influência *“foi a utilização acrítica de teorias elaboradas no exterior para a análise dos movimentos sociais no Brasil, e na América Latina, muitas vezes incorporando categorias que se opõem no debate teórico”* (Gohn, 2011: 10).

Nesse sentido, houve nessas últimas três décadas uma incorporação acrítica e, portanto, ideológica das teorias produzidas pelo e para o ocidente europeu e Estados Unidos, sendo que essa incorporação teve como objetivo, sobretudo, concorrer no Brasil com uma tradição marxista reducionista pelo campo de pesquisa sobre as lutas sociais, políticas, dos

sujeitos políticos, das ações organizadas e dos movimentos populares.

Em tempo, mostra-se ainda necessário questionar a raiz dessas questões postas em um cenário social e político “externo” ao Brasil. Isto é, analisar em que medida as teses centrais desse debate não seriam equivocadas mesmo se as considerarmos no contexto das sociedades em que foram produzidas. Vejamos, por exemplo, a questão do conhecimento e da informação, base do raciocínio de Bell, Gorz e Offe, por exemplo.

É possível constatar que houve uma ampliação dessas esferas, sobretudo, no que se refere à produção de serviços informacionais. No entanto, a tese da substituição da produção de mercadorias por conhecimento e, por conseguinte, da indústria pelas universidades e centros de pesquisa, como indicou Bell, não levou em conta a capacidade do capital em ampliar seu espectro de dominação e exploração. O conhecimento, mesmo em centros de pesquisas e universidades foi codificado na forma de valor de troca, na forma da mais simples mercadoria capitalista. A expansão que muitos autores projetaram, depois de Bell, em setores entendidos como de capacitação cognitiva não foi acompanhada por um alargamento das formas de distribuição de renda, de conhecimento, de educação, saúde, ou mesmo de participação nas políticas institucionais.

Na verdade, a produção intelectual foi absorvida na forma da indústria capitalista, observando particularmente, que essas novas indústrias não se caracterizam necessariamente como fábricas de produtos duráveis ou semiduráveis. Elas podem ser, à semelhança dessas últimas, vislumbradas em *call centers*, mas podem também se configurar de maneira fragmentada e deslocada do padrão fabril tradicional do último século, tomando a forma de redes informacionais, e nem por isso deixam de reproduzir a exploração do trabalho assalariado e a valorização do capital.

O aglomerado de trabalhadores, dessa forma, pode ser físico ou virtual, mas nos dois casos ou mesmo em sua forma híbrida, ainda prevalece a produção de mercadorias com o objetivo de acumulação capitalista. Essa ampliação da produção de informação e conhecimento não tornou a classe trabalhadora mais livre. Pelo contrário, esse tipo de produção aprofundou a exploração do trabalho. Nesse sentido, a crítica às teses que indicam a superação do conceito de classe social nos parece central, sobretudo, se nos questionamos: a que conceito de classe social essas teses de superação e “fim” se referem? Haveria um acordo quanto a esse ponto de partida?

Marx, bem como outros autores marxistas do século XX, já havia desenvolvido concepções de classe que se situavam para além de uma análise economicista. Essas concepções, como as expostas em *O 18 Brumário de Luis Bonaparte*, fundamentavam-se na análise de relações de força calcadas em elementos políticos, culturais e econômicos daquela conjuntura. As teorias que afirmam o “fim das classes sociais” atribuindo a Marx um limite economicista, não levam em conta a complexidade analítica desenvolvida em muitas de suas teses.

Para nós, essas teorias do “fim das classes sociais” construíram suas propostas analíticas, pretensamente novas, valendo-se apenas de parâmetros teóricos reducionistas de classe social, sobretudo, aqueles difundidos pelos partidos comunistas. Com isso, explicitou-se não um debate teórico-crítico, mas, na prática, uma estratégia política e ideológica que procurou situar toda uma tradição analítica heterogênea a um nível rebaixado de abstração.

## Bibliografia

**AMORIM, Henrique. (2012)** *Valor-trabalho e Imaterialidade da Produção nas Sociedades Contemporâneas*. Buenos Aires: Consejo Latino-Americano de Ciencias Sociales

(CLACSO).

\_\_\_\_\_. **(2011)** “Clases sociales y trabajo inmaterial”. *Herramienta* (Buenos Aires), v. 08, p. 01-12.

\_\_\_\_\_. **(2010)**, “Centralidade e imaterialidade do trabalho: classes sociais e luta política”. *Revista Trabalho, Educação e Saúde*, Vol. 08, p. 367-385.

\_\_\_\_\_. **(2010a)** “El Trabajo Inmaterial en los Grundrisse de Carlos Marx”. *Marx Ahora*. Cuba, n. 30, p. 104-121.

\_\_\_\_\_. **(2009)** *Trabalho Imaterial: Marx e o Debate Contemporâneo*. São Paulo: Annablume/Fapesp.

ANTUNES, Ricardo. (1995) *Adeus ao Trabalho? Ensaios sobre as Metamorfoses e a Centralidade do Mundo do Trabalho*. Campinas: Editora da UNICAMP/Cortez.

\_\_\_\_\_. **(1992)** *A Rebelião do Trabalho: o confronto operário no ABC paulista (as greves de 1978/80)*. São Paulo: Editora da Unicamp.

**BELL, Daniel. (1977)** *O Advento da Sociedade Pós-Industrial: uma tentativa de previsão social*. São Paulo: Cultrix.

**BOITO, Armando; GALVÃO, Andréia; & MARCELINO, Paula. (2009)** “Brasil: o movimento sindical e popular na década de 2000”. In: OSAL, Buenos Aires: CLACSO, Ano X, n. 26, outubro, p. 35-55.

**BOTTOMORE, Thomas Burton. (1968)** *Classes na Sociedade Moderna*. Rio de Janeiro: Zahar.

**BOURDIEU, Pierre. (2005)** *A Economia das Trocas Simbólicas*. São Paulo: Perspectiva.

**BUKHARIN, Nicolai. (s/d)** *Tratado de Materialismo Histórico*. Lisboa: Centro do Livro Brasileiro.

**CARDOSO, Fernando Henrique. (1982)** “As classes nas sociedades capitalistas contemporâneas (notas preliminares)”. São Paulo. *Revista de Economia Política*, vol. 2/1, nº 5, jan-mar.

\_\_\_\_\_. **(1975)** “Classes sociais e história:

considerações metodológicas.” In: *Autoritarismo e democratização*. Rio de Janeiro: Paz e Terra.

**CASTELLS, Manuel. (1999)** *A Sociedade em Rede*. São Paulo: Paz e Terra.

**CAVALCANTE, Sávio.** Sindicalismo e privatização das telecomunicações no Brasil. São Paulo: Expressão Popular, 2009.

**DAHRENDORF, Ralf. (1982)** *As Classes e seus Conflitos na Sociedade industrial*. Brasília: Ed. Universidade de Brasília. Primeira edição 1957.

**DIAS, Edmundo Fernandes e BOSI, Antônio de Pádua. (2005)**. “Estado, capital, trabalho e a organização sindical: a (re)construção das classes trabalhadoras no Brasil”. In: *Revista Outubro*. São Paulo, n. 12, p. 45-69.

**GOHN, Maria da Glória. (2011)** Teorias dos Movimentos Sociais: paradigmas clássicos e contemporâneos. São Paulo: Loyola.

**GOLDTHORPE, John. & LOCKWOOD, David et alli. (1972)** *L’Ouvrier de L’Abondance*. Paris: Seuil.

\_\_\_\_\_. “Affluence and the British class structure”. *Sociological Review*, vol. 11.

GORZ, André. (1988) *Métamorphoses du Travail*. Quête du Sens: critique de la raison économique. Paris: Galilée, primeira edição de 1980.

\_\_\_\_\_. (1987) *Adeus ao Proletariado - Para Além do Socialismo*. Rio de Janeiro: Forense.

**GOULDNER, Alvin. (1979)** *El Futuro de los Intelectuales y el Ascenso de la Nueva Clase*. Madrid: Alianza Editorial, 1979.

**GRAMSCI, Antonio. (2004)** *Cadernos do Cárcere*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira.

**GUIMARÃES, Antonio. (1999)** “Classes sociais”. In: MICELI, Sergio. (org.) *O que ler na ciência social brasileira*. São Paulo/Brasília: Anpocs/Sumaré/Capes, vol. 2, p. 13-56.

**HABERMAS, Jürgen. (1987)** *Teoría de la Acción Comunicativa*. Madrid: Taurus.

\_\_\_\_\_. (1987a) “A nova intransparência: a

crise do Estado de bem-estar social e o esgotamento das energias utópicas”. In: *Novos Estudos CEBRAP*, n. 18, São Paulo, set.

\_\_\_\_\_. (1982) “A Reply to my Critics”. In: THOMPSON, J. e HELD, D. (Orgs). *Habermas: Critical Debates*. Londres: Macmillan Press.

\_\_\_\_\_. (2002) *O Discurso Filosófico da Modernidade*. São Paulo: Martins Fontes.

**HOBBSBAWM, Eric. (1992)** “Adeus a tudo aquilo”. In: *Depois da Queda: o fracasso do comunismo e o futuro do socialismo*. Rio de Janeiro: Paz e Terra.

**IASI, Mauro L. (2007)** “O Conceito e o ‘não-conceito’ de classes em Marx”. In: *Ensaio sobre Consciência e Emancipação*. São Paulo: Expressão Popular.

**INGLEHART, Ronald. (1997)** *Modernization and Postmodernization: cultural, economic, and political change in 43 societies*. Princeton, NJ: Princeton University Press.

**LUKÁCS, Georg. (2003)**. *História e Consciência de Classe: Estudos de dialética marxista*. São Paulo: Martins Fontes.

**MALLET, Serge. (1969)** *La Nouvelle Classe Ouvrière*. Paris: Éditions du Seuil.

**MARGLIN, Stephen & SCHOR, Juliet. (1990)** *The Golden Age of Capitalism: reinterpreting the postwar experience*. Oxford: Clarendon Press.

**MARTINS RODRIGUES, Leôncio. (1999)** *O Destino do Sindicalismo*. São Paulo: EDUSP.

**MELUCCI, Alberto. (1980)** “The new social movements: a theoretical approach”. In: *Social Science Information*, vol. 19, nº 2.

**MÉSZÁROS, István. (1993)** “Consciência de classe necessária e consciência de classe contingente”. In: MÉSZÁROS, István. *Filosofia e Ideologia Social: ensaios de negação e afirmação*. São Paulo: Ensaio, p. 75-119.

**MILLS, Wright. (1969)** *A Nova Classe Média*. Rio de Janeiro: Zahar.

**NICOLAUS, Martin. (1972)** *Proletariado y Clase Media en Marx: Coreografía hegeliana*

y la dialéctica capitalista. In: *El Marx Desconocido*. Barcelona: Anagrama.

**NISBET, Robert. (1996)** "The decline and fall of social class". [1959] In: SCOTT, John. (Org.) *Class: Critical Concepts*. London/New York: Routledge.

**OFFE, Claus. (1989)** *Trabalho e Sociedade*. Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro.

\_\_\_\_\_. (1985) *Capitalismo Desorganizado*. São Paulo: editora brasiliense.

**OSSOWSKI, Stanislaw. (1996)** "Old notions and new problems: interpretations of social structure in modern society". [1956]. In: SCOTT, J. (Org.) *Class: Critical Concepts*. London/New York: Routledge.

**POULANTZAS, Nicos. (1977)**. *Poder Político e Classes Sociais*. São Paulo: Martins Fontes.

\_\_\_\_\_. (1977a) "As classes sociais". In: Zenteno, R. B. *As Classes Sociais na América Latina*. Rio de Janeiro: Paz e terra.

**RODRIGUES, Iram. (1997)** Jácome. *Sindicalismo e Política — A trajetória da CUT*. São Paulo, Scritta/FAPESP.

**SADER, Éder & PAOLI, Maria Célia (1988)** "Sobre 'as classes populares' no pensamento sociológico brasileiro (Notas de leitura sobre acontecimentos recentes)". In: CARDOSO, Ruth. *A Aventura Antropológica*. São Paulo: Paz e Terra.

**SALLUM JR, Brasília. (2005)** "Classes, Cultura e Ação Coletiva." In: *Lua Nova*, n. 65 – Retorno às Classes Sociais.

**SAVAGE, Mike. (2004)** "Classe e História do Trabalho." In: *Culturas de Classe*. BATALHA, Cláudio Henrique Morais; SILVA, Fernando Teixeira da; FORTES, Alexandre. (orgs.). Campinas: Editora UNICAMP, p. 26-48.

**SCHWARZ, Roberto. (2000)** "As Idéias Fora do Lugar". In: *Ao Vencedor as Batatas*. São Paulo: Duas Cidades/Editora 34.

**SILVA, Josué Pereira da. (1999)** "O Adeus ao Proletariado de Gorz, Vinte Anos Depois". In: *Lua Nova*, n. 48.

**SOUSA, Davisson C. G. (2011)** "Lutas sociais e tradições de luta no Brasil nos anos 2000". In: *Lutas Sociais*, n. 25/26, 2. semestre, São Paulo, p. 191-205.

**THOMPSON, Edward. (1998)** "Algumas observações sobre classe e 'falsa consciência'". In: *A Peculiaridade dos Ingleses e Outros Artigos*. SILVA, Sergio e LUIGI, Antonio. (Orgs.), Textos Didáticos, n. 10, vol. 2.

\_\_\_\_\_. (1992). "Os fins da guerra fria: uma resposta". In: *Depois da Queda: o fracasso do comunismo e o futuro do socialismo*. Rio de Janeiro: Paz e Terra.

**TOURAINE, Alain. (1989)** "Os novos conflitos sociais: para evitar mal-entendidos". In: *Lua Nova*, n. 17, p. 5-18.

\_\_\_\_\_. (1978) *La Voix et le Regard: Sociologie des mouvements sociaux*. Paris, Éditions du Seuil.

\_\_\_\_\_. (1969) *La Société Post-Industrielle: Naissance d'une société*. Paris: Éditions Denoël.

**TRONTI, Mário. (1982)** "Operários e Capital". In: *Processo de Trabalho e Estratégias de Classe*. Rio de Janeiro: Zahar.

**WAIZBORT, Leopoldo. (1998)** "Classe Social, Estado e Ideologia". In: *Tempo Social*, n. 10, p. 65-81. São Paulo: USP.

## Les apports d'une approche ethnographique et mosaïque des conflits du travail pour reconstituer le « puzzle des grèves »

Baptiste Giraud\*

Cette contribution s'appuie sur un travail de thèse consacré à l'étude des usages de la grève dans les conflits du travail en France<sup>1</sup>. Il sera ici plus particulièrement question de revenir sur la démarche méthodologique adoptée dans le cadre de ce travail d'enquête, pour contribuer à la réflexion sur la pluralité des stratégies de recherche et des échelles d'analyse possibles et pertinentes pour rendre compte des ressorts de l'activité gréviste.

Adossée à différentes traditions d'analyse (sciences économiques, sociologie, sciences

1. Baptiste Giraud, *Faire la grève. Les conditions d'appropriation de la grève dans les conflits du travail en France*, Thèse pour le doctorat de science politique, Université Paris 1, 2009.

\* MCF en science politique, Université d'Aix-Marseille - Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail (LEST) - [baptistegiraud@hotmail.com](mailto:baptistegiraud@hotmail.com)

politiques), l'étude des grèves tend généralement à privilégier une approche quantitative. Visant à l'identification des déterminants structurels (économique, politique et institutionnel) des grèves, ces modèles d'analyse aident à expliquer la variabilité de l'intensité et des formes de l'activité gréviste dans le temps, dans les systèmes nationaux des relations professionnelles, et dans l'espace des entreprises à l'intérieur de chacun de ces systèmes nationaux. Plutôt que des les opposer en fonction de leur ancrage disciplinaire, R. Franzosi a mis en évidence, dans son analyse des grèves en Italie, la complémentarité de ces différents modèles d'analyse structurels des grèves. Seule leur combinaison permet en effet de rendre compte de la complexité des facteurs qui interfèrent dans la dynamique de l'activité gréviste<sup>2</sup>. En dépit de son incontestable intérêt, une approche purement quantitative des déterminants de l'activité gréviste échoue cependant à restituer l'ensemble des conditions qui rendent possible l'apparition de grèves ou qui y font au contraire obstacle. Elle rencontre trois principales limites. D'une part, elle reste enfermée dans une analyse objectiviste et déterministe des effets de contexte sur la propension des salariés à entrer en grève,

2. Franzosi (R.), *The Puzzle of strikes. Class and State Strategies in POstawar Italy*, Cambridge University Press, 1995.



qui occulte ce que les pratiques des acteurs doivent à leur perception des situations – autrement dit à leur subjectivité –, à leurs dispositions sociales et la dynamique de leurs interactions. D'autre part, cette approche déterministe des grèves ne permet guère de saisir la manière dont les différents paramètres du contexte économique, politique et institutionnel s'entrelacent concrètement dans les représentations et dans les pratiques des acteurs syndicaux. Enfin, elle fait totalement abstraction des manières différentes dont les salariés et leurs représentants syndicaux s'emparent de l'instrument de la grève (selon qu'il s'agisse de grèves nationales ou locales, plus ou moins longues, et donnant lieu à des formes de participation à l'action très différentes), et des modalités d'inscription de la grève dans un répertoire d'action protestataire beaucoup plus large. Autant d'éléments pourtant centraux pour comprendre comment se détermine les conditions et les logiques de recours à la grève dans les conflits du travail. C'est dans l'intention de contribuer à lever ces angles morts de l'analyse des grèves, que j'ai opté pour un dispositif d'enquête qui mobilise successivement les outils de l'analyse quantitative et ceux de l'enquête ethnographique, par le biais de la réalisation de plusieurs monographies de conflits.

Plus souvent privilégiée dans le cadre d'analyses historiques et sociologiques des grèves, ce type d'approche il a été souvent reproché à ce type d'approche monographique de condamner le chercheur à rester trop prisonnier des spécificités des terrains d'enquête investis pour prétendre dégager des éléments de compréhension plus systématique des conditions d'émergence des grèves<sup>3</sup>. Dans le cadre de cette communication, je souhaite au contraire montrer que, loin de s'opposer, les méthodes d'enquête quantitative et qualitative peuvent au contraire se compléter utile-

.....  
3. Edwards (P.), « Industrial Conflict : Themes and Issues in Recent Research », *British Journal of Industrial Relations*, 30 (3), 1992, p. 384-385.

ment dans le travail d'analyse des conditions d'émergence des grèves. Au moyen d'entretiens et de l'observation de conflits du travail, il est d'abord possible de recentrer l'analyse des grèves sur l'examen des perceptions et des pratiques concrètes des acteurs en lutte, et de faire ressortir de façon plus fine les processus qui conduisent les salariés et leurs représentants à s'engager dans des actions de grève. Par ailleurs, le recours aux outils de l'analyse qualitative ouvre la possibilité de mettre en oeuvre une stratégie de recherche alternative pour reconstituer le « puzzle » des facteurs qui conditionnent l'apparition des grèves. Cette stratégie de recherche ne consiste pas, comme a choisi de le faire R. Franzosi, de à varier les outils conceptuels et les paradigmes disciplinaires mobilisés, mais à varier les points de vue analysés et les angles de questionnement adoptés. Dans cette optique, mon travail s'articule autour d'un double parti-pris méthodologique : varier les échelles de l'analyse aussi bien que les configurations de conflit étudiées. Par le jeu de la comparaison entre différents niveaux d'analyse et cas d'étude, cette approche « mosaïque » des grèves permet d'enrichir la compréhension des conditions de leur apparition à partir d'angles de questionnements originaux, différents et complémentaires. C'est ce que je voudrais ici montrer, en revenant successivement sur les trois niveaux d'analyse investis, sur les terrains d'enquête à partir desquels ils ont été abordés et sur les questionnements qu'ils m'ont permis de mettre en oeuvre.

### L'économie des usages de la grève dans les conflits interprofessionnels

J'ai d'abord mis à profit le recours à la méthode d'enquête ethnographique pour tenir ensemble deux niveaux d'analyse généralement disjoints : l'étude des conflits à l'échelle interprofessionnelle d'une part, et celle des conflits d'entreprise d'autre part. Un premier temps de l'analyse a porté sur l'économie des usages confédéraux de la grève. L'objectif

était notamment de comprendre l'un des traits caractéristiques de l'évolution de l'activité gréviste en France, à savoir le ralentissement du nombre de jours de grève (inter)professionnelle – devenues très rares en particulier dans le secteur privé – et par voie de conséquence, la fragmentation croissante de l'activité gréviste.

Un premier temps de l'analyse a donc porté sur l'économie des usages confédéraux de la grève. Pour cela, j'ai procédé à une enquête ethnographique de l'action des dirigeants confédéraux de la CGT. À partir de cette première série d'observations et d'entretiens, l'objectif était de réinterroger le jeu des contraintes organisationnelles et politiques qui contraignent, à ce premier niveau de l'action syndicale, le recours à la grève par les représentants syndicaux. Il s'agissait en premier lieu de saisir comment la reconfiguration des rapports de force dans le champ politique et syndical français a contribué à redéfinir les conditions dans lesquelles ces dirigeants syndicaux pour le recours à la grève parmi les autres modes d'action possibles.

### *La dépolitisation des stratégies syndicales de recours à la grève*

En cohérence avec les hypothèses de la théorie de la mobilisation des ressources, la disponibilité de ces dirigeants syndicaux à faire usage de la grève apparaît d'abord puissamment contrainte par le déclin de leurs effectifs militants. La perte de plus d'un million d'adhérents dans les années 1980, et l'intériorisation par ces dirigeants syndicaux de l'affaiblissement durable du potentiel militant de leur organisation – et de l'ensemble du syndicalisme français – contribue effectivement à rendre à leurs yeux plus difficile et plus risqué le recours à la grève. C'est la raison pour laquelle ils préfèrent, dans bien des situations, opter pour d'autres stratégies d'action (pétition, rassemblement, manifestation) plus adaptées à leur capacité d'action. Force est cependant de constater que, au cours de ces dernières

années, même dans des contextes de forte mobilisation, les dirigeants de la CGT ont préféré opter pour des journées d'action de grève ponctuelles, plutôt que d'en appeler à des actions de grève reconductible. Et ce, même dans des situations où le gouvernement apparaissait largement fragilisé (2008). Ce dernier cas implique donc d'orienter l'analyse dans une nouvelle direction, encore peu explorée : l'étude des facteurs qui conduisent les dirigeants syndicaux à s'imposer des limites dans l'usage de la grève et de leurs forces militantes.

Dans la gestion des situations de conflit avec le gouvernement et le patronat, l'action de ces dirigeants est effectivement puissamment contrainte par leur intériorisation et leur anticipation des risques qu'ils encourent à recourir à la grève. Risque de réactiver à l'encontre de leur organisation l'image d'un syndicalisme « contestataire », « hostile aux réformes » que leur oppose non seulement une grande partie des médias, de leurs interlocuteurs politiques mais aussi de leurs concurrents syndicaux. La crainte de se trouver ainsi isolés dans le champ syndical et mis à l'écart dans les négociations au profit d'autres représentants syndicaux concurrents (en l'occurrence et en particulier la CFDT) est en outre omniprésente dans l'esprit de ces dirigeants. Ces critiques et ces tentatives de marginalisation dans le jeu de la négociation ne sont évidemment pas nouvelles concernant la CGT. Mais ses dirigeants sont d'autant plus soucieux d'y échapper, que le délitement de l'univers militant communiste et l'érosion de leurs propres adhérents les ont incités à porter un regard réflexif et critique sur leurs propres pratiques. Confrontés à une baisse considérable de leurs effectifs, ces dirigeants syndicaux ont en effet largement intégré l'idée que le déclin de leurs effectifs est lié à l'image d'un syndicalisme « politisé » qui leur est accolée. De leur point de vue, le maintien de la position dominante de la CGT dans le champ syndical français passe par sa capacité à changer son « image publique », à se donner à voir comme un syndicat « respon-

sable », capable de concilier « contestation et proposition », et soucieux de dissocier l'action syndicale des luttes internes au champ partisan. Pour échapper aux critiques de leurs adversaires et concurrents qu'ils anticipent et dans l'espoir de donner un surcroît de légitimité à leur action, les dirigeants de la CGT en viennent ainsi parfois à se limiter dans l'usage de la grève, même quand la possibilité d'y recourir ou d'en appeler à une grève reconductible semble a priori s'offrir à eux.

Ce premier niveau d'analyse permet ainsi de saisir l'évolution des usages confédéraux de la grève en lien avec le processus de recomposition et de dépolitisation des stratégies des confédérations syndicales françaises. Quand l'action de la CGT était organiquement liée à celle du PCF, l'appel à des journées d'action interprofessionnelle pouvait fonctionner comme un prolongement de l'action du Parti dans une logique de contestation de la politique gouvernementale. Toutefois, sous l'effet des transformations des rapports de force à l'intérieur du champ politique et du champ syndical, s'est opérée une déconnexion de l'action syndicale et de l'action partisane. Cette autonomisation de l'action syndicale produit en retour des effets sur les limites que les dirigeants syndicaux en viennent à s'imposer dans l'usage du mode d'action gréviste pour contester l'action du gouvernement et du patronat.

### *L'articulation problématique entre les différents niveaux de l'action syndicale*

A un niveau plus « meso », j'ai également observé le fonctionnement de plusieurs structures locales de cette confédération (unions locales), qui ont vocation à encadrer et à soutenir l'action des militants d'entreprise de l'organisation. Cela revient donc à opérer un premier décentrement du regard par rapport aux modèles d'analyse traditionnels, puisque ma focale d'analyse ne se limite pas à étudier les actions de grève en elles-mêmes et de façon isolée. L'étude des conditions de leur apparition est au contraire intégrée dans un

questionnement plus général sur le fonctionnement quotidien des structures syndicales interprofessionnelles, et ce en dehors même de toute action de grève. Cet apparent détour permet en réalité de mieux saisir les facteurs organisationnels qui conditionnent les possibilités d'émergence d'action de grève à l'échelle interprofessionnelle. Cette focale d'analyse élargie permet en effet d'aborder plus frontalement la question, ô combien centrale, de l'articulation entre les pratiques et les luttes des militants syndicaux d'entreprise et celles des dirigeants syndicaux nationaux.

Ce deuxième niveau d'analyse permet ainsi de lever un autre angle mort dans l'étude des usages de la grève, dans la prise en compte des contraintes organisationnelles dont elles résultent. Les études inspirées de la théorie de la mobilisation des ressources ont déjà bien établi que les acteurs syndicaux adaptent leurs stratégies d'action en fonction du niveau des ressources organisationnelles dont ils disposent. De ce point de vue, la capacité des dirigeants confédéraux à faire usage de la grève est évidemment contrainte par la diminution de leurs effectifs militants et la fragilisation de leur implantation dans les entreprises. Mais la capacité des dirigeants syndicaux à recourir à la grève dépend aussi de leur capacité à activer leurs ressources organisationnelles, c'est-à-dire à convaincre leurs militants de s'approprier les mots d'ordre de mobilisation lancés par leur organisation. Or, construites les approches quantitatives des grèves occultent totalement ce problème, comme si la mobilisation des adhérents par leurs dirigeants centraux allait nécessairement de soi. Elles restent en effet adossées à une vision réifiées et homogénéisante des organisations syndicales, partant du postulat qu'ils adhèrent pour les mêmes raisons, partageaient les mêmes objectifs. De nombreux travaux de sociologie sont venus pourtant montrer l'extraordinaire diversité des profils militants des adhérents syndicaux qui adhèrent selon des logiques

très différentes<sup>4</sup>. Ces travaux ont également clairement mis en évidence la fragilité des liens entre les adhérents des différentes sections syndicales d'entreprise et les permanents des structures territoriales et professionnelles censés les encadrer<sup>5</sup>. Une approche multi-niveaux de l'action syndicale aide précisément à identifier la façon dont cette hétérogénéité et segmentation du collectif militant des organisations syndicales peut venir entraver la capacité des dirigeants syndicaux centraux à enrôler leurs militants dans des actions de grève. Deux principaux éléments contribuent à faire obstacle à la réactivité des militants syndicaux aux appels à la mobilisation de leurs dirigeants, et éclairent ainsi les « filtres organisationnels » qui contraignent leur capacité à faire usage de la grève.

Le premier tient d'abord aux ressources inégales dont disposent localement les acteurs syndicaux, en particulier dans le secteur privé, pour participer aux mobilisations interprofessionnelles. Ces difficultés à organiser localement l'action collective des salariés rejaillissent inmanquablement sur leurs difficultés pratiques à relayer les mots d'ordre de mobilisation venus des confédérations. Ces difficultés sont d'autant plus fortes que ces militants sont soumis à de multiples sollicitations institutionnelles et organisationnelles (les appels à la mobilisation se succèdent), et qu'ils sont engagés sur différents fronts de luttes, dans l'entreprise et en dehors d'elle : il leur faut donc sans cesse procéder à des arbitrages dans les causes qu'ils décident d'investir et dans leur manière de s'y impliquer : organiser un rassemblement, appeler à la grève, organiser une délégation ou tout simplement ignorer l'appel à la mobilisation ? C'est pourquoi nombre de ces militants d'entreprise sont souvent portés

à préserver leur énergie et leurs ressources militantes pour les luttes d'entreprise, qui leur semblent tout à la fois celles autour desquelles il sera plus facile de mobiliser leurs collègues, et les plus urgentes à mener (et à gagner) pour conforter le crédit du syndicat dans l'entreprise. Les luttes interprofessionnelles, parce qu'elles se construisent autour d'enjeux plus lointains, sur lesquels il semble plus difficile de l'emporter immédiatement, apparaissent comme des enjeux de lutte moins prioritaires. Cela ne signifie pas nécessairement que ces militants resteront en retrait de la mobilisation, mais qu'ils ne chercheront pas pour autant nécessairement à déclencher une grève à l'occasion de la journée d'action. Ils privilégieront d'autres modes d'action (rassemblement, délégation de permanents à la manifestation), moins contraignants à mettre en œuvre.

Outre les dilemmes dans lesquels sont pris les acteurs syndicaux dans la gestion de leurs ressources militantes, la diversité de leurs profils militants explique aussi leurs difficultés à se projeter dans des actions de grève interprofessionnelles. Il résulte en effet de la diversité des parcours et des raisons de l'engagement de ces militants syndicaux qu'ils sont très inégalement disposés à se reconnaître dans des mots d'ordre de mobilisation interprofessionnelle, nécessairement plus généraux et abstraits, qui ne font pas nécessairement sens à leurs yeux. Ce fut notamment le cas lors des mobilisations syndicales engagées contre la réforme des retraites par le gouvernement Fillon (2003). L'observation de la préparation de la mobilisation dans plusieurs structures intermédiaires de la CGT a permis en effet de constater que la compréhension des enjeux de la réforme était loin d'être évidente pour tous les militants, et que tous ne s'y opposaient pas. Au contraire, en décalage complet avec le discours de leur direction nationale, certains semblaient s'y rallier.

L'attention portée aux difficultés que soulève l'articulation entre enjeux de lutte locaux et enjeux de lutte plus généraux peut d'ailleurs

4. Labbé (D.), Croizat (M.), *La fin des syndicats ?*, L'Harmattan, 1992. Contamin (J.-G.), Delacroix (R.), « Les transformations des formes d'engagement au prisme du local. L'exemple de la CGT Nord », *Politix*, 22(85), p. 81-104.

5. Piotet (F.), « La CGT, une anarchie (plus ou moins) organisée ? », *Politix*, 22 (85), 2009, p. 9-30.

donner un surcroît d'intelligibilité à la plus faible implication des syndicalistes du privé dans des journées de grève interprofessionnelle par rapport à leurs homologues du secteur public. Si elle s'explique par la plus faible implantation syndicale, elle peut aussi se comprendre comme un effet de la plus grande dissonance qui se fait jour entre leur cadre d'action militante ordinaire dans l'entreprise. Une mobilisation interprofessionnelle se construit en effet autour de la figure abstraite du Patronat ou de l'Etat, bien éloignée de la figure « concrète » de l'employeur contre laquelle se construit, au quotidien, l'action des militants d'entreprise. Aussi, il n'est pas rare de constater que des militants syndicaux – fussent-ils membre de la CGT – n'envisagent pas ce cadre de mobilisation comme un cadre pertinent dans lequel se mobiliser, tant l'interpellation du gouvernement ou des représentants patronaux peut leur sembler vaine pour résoudre leurs problèmes professionnels. A l'inverse, dans le cas de militants du secteur public, la jonction entre lutte professionnelle et lutte interprofessionnelle se fait plus facilement autour de la figure de l'Etat, puisqu'il est aussi leur employeur. La mise en cohérence de ces différents niveaux de l'action syndicale est rendue d'autant plus difficile par la nature des liens extrêmement distendus que les militants d'entreprise entretiennent avec les responsables locaux de leur organisation<sup>6</sup>. Pour ces derniers, il est dès lors bien difficile d'entretenir des liens de sociabilité à l'intérieur de leurs réseaux militants, nécessaires pour créer les conditions d'une plus grande réactivité des adhérents aux mots d'ordre lancés par les dirigeants de la confédération.

L'ensemble de ces éléments aide ce faisant à comprendre que l'engagement des militants d'entreprise et des salariés dans une grève interprofessionnelle dépend étroitement de la dynamique des mobilisations propres à l'entreprise. L'engagement dans une action de grève interprofessionnelle s'opère d'autant

plus facilement – et sur un mode plus collectif – quand il vient s'arrimer à des processus de mobilisation *internes* à leur entreprise. La grève interprofessionnelle devient alors le moyen de prolonger, de nourrir, voire de renforcer la visibilité d'une lutte qui se construit avant tout autour d'enjeux de lutte internes propres à l'entreprise. Une approche micro-sociologique et multi-niveaux de l'action syndicale n'éclaire donc pas seulement les freins organisationnels pouvant entraver la capacité de dirigeants syndicaux centraux à créer les conditions d'une grève interprofessionnelle, et à surmonter le morcellement des luttes syndicales. Elle éclaire également sous un angle original les processus qui la rendent possible, en mettant en évidence le caractère contingent de l'engagement des militants syndicaux d'entreprise et des salariés dans ce type de mobilisation, et des raisons multiples qui les poussent à s'y investir. Loin de se résumer à des motifs d'engagement nécessairement partagés et/ou homogènes, ces actions de grève générale reposent au contraire sur l'imbrication d'enjeux de lutte différents, et sur la capacité des dirigeants syndicaux à créer les conditions de leur agrégation et de leur mise en cohérence.

### Les conditions du recours à la grève dans les conflits d'entreprise

La deuxième échelle d'analyse de mon travail de recherche a porté sur l'étude des usages de la grève au niveau des conflits d'entreprise. Dans cette deuxième partie de mon travail, ma stratégie de recherche a consisté à varier les angles d'analyse et de questionnement mis en oeuvre, en diversifiant les configurations de conflit observées et les formes de conflit étudiées. Mon dispositif d'enquête intègre ainsi aussi bien l'étude d'actions de grève longues, d'actions de grèves (très) courtes, que de conflits sans grève. Ces cas d'études ont été pris aussi bien dans des entreprises de forte tradition syndicale (notamment industrielles) que dans des entreprises qui en

6. Piotet (F.), « La CGT, une anarchie (plus ou moins) organisée ? », *art.cit.*

étaient dépourvues. Au final, une dizaine de monographies ont été réalisées. Varier de la sorte les points de vue et les contextes de l'analyse présente un double intérêt. Par le jeu de la comparaison entre les différents objets d'étude, on se prémunit d'abord plus facilement du risque, qu'implique la monographie, de se laisser aveuglés par les spécificités de cas d'étude particuliers. En combinant l'analyse de différentes situations de grève, de modes d'appropriation différentes de la grève et l'étude « la grève en son absence »<sup>7</sup>, on se donne par ailleurs les moyens de dégager des éléments d'intelligibilité de portée plus générale sur l'agencement des différents processus qui font obstacle à la grève et sur les conditions qui la rendent au contraire possible. Ce dispositif d'enquête m'a en particulier donné la possibilité de choisir des cas d'étude me permettant de mettre en question d'autres points aveugles des modèles d'analyse traditionnels des grèves. Bien évidemment, les acquis de ces paradigmes sont très importants. Ils ont notamment permis d'établir que la fréquence des grèves varie très sensiblement en fonction du niveau d'implantation des organisations syndicales : plus les syndicats sont implantés dans un établissement, plus les grèves sont fréquentes<sup>8</sup>. Ces modèles d'analyse quantitatifs butent cependant sur une difficulté essentielle : comment expliquer que des grèves surgissent malgré tout dans des contextes organisationnels qui les rendent a priori improbables ? Comment expliquer à l'inverse que des grèves n'émergent pas dans certaines situations de conflit, même lorsque les conditions organisationnelles sont pourtant a priori réunies pour favoriser leur émergence au regard des enseignements des modèles d'analyse économétriques des grèves ? Les cas d'étude investis visaient précisément à

7. Pierre Bourdieu, « La grève et l'action politique », *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984, p. 257.

8. "Unionization Matters. An Analysis of Post-World II War Strikes", *Sociological Inquiry*, 73 (2), 2003 ; Tilly (C.), Shorter (E.), *Strikes in France: 1830-1968*, Cambridge University Press, 1974.

répondre à ces deux grandes questions. De ce point de vue, l'objectif n'était donc pas de remettre en question les acquis des modèles d'analyse quantitative des grèves, mais plutôt d'apporter des éléments de réponse aux questions qu'ils laissent en suspens. En l'occurrence, de l'analyse comparée des différents conflits observés, on peut retenir deux apports principaux pour la compréhension des facteurs conditionnant l'apparition de grèves.

### *Des militants syndicaux inégalement disposés à créer les conditions de la grève et à s'approprier ce mode d'action*

Elle permet d'abord de se départir d'une vision trop mécaniste du rôle des organisations syndicales dans l'émergence des grèves, en permettant de saisir plus précisément à quelles conditions la présence d'une organisation syndicale peut agir comme un support effectif à l'enrôlement des salariés dans des actions de grève<sup>9</sup>. Il en ressort en effet que la capacité des militants syndicaux à agir comme les supports de la mobilisation collective des salariés, et que leur inclination à se saisir de cet instrument de lutte est très variable. Elle dépend de la diversité de leurs dispositions militantes, qui dépasse le seul fait de leur affiliation organisationnelle. D'abord parce que leurs pratiques militantes sont différemment contraintes et façonnées par l'hétérogénéité de leurs univers professionnels. Mais aussi parce que, en raison de la diversité des conditions de leur engagement dans le syndicat, les adhérents syndicaux maîtrisent très inégalement les savoir-faire militants routiniers de l'action syndicale et très inégalement familiers de la grève. Ils sont dès lors très inégalement familiers de l'usage de la grève, dont la réappropriation est loin d'aller de soi pour l'ensemble des adhérents syndicaux. Plus généralement, je me suis efforcé de mettre en évidence que la

9. Aminzade e alii., eds., *Silence and voice in the Study of Contentious Politics*, Cambridge University Press, 2001 ; McAdam (D.), « Pour dépasser l'analyse structurale de l'engagement », in Fillieule (O.), eds, *Le désengagement militant*, 2005.

diversité des pratiques de représentation des militants syndicaux limite parfois leur capacité à faire percevoir aux salariés l'action syndicale comme un recours utile et efficace pour résoudre leurs problèmes, et qu'elle limite par conséquent leur capacité à créer les conditions de leur engagement dans une action de grève. A l'appui d'une monographie d'entreprise, dans laquelle persistent de nombreuses tensions entre les salariés et leur hiérarchie sans qu'elles ne débouchent sur un mouvement de grève ni sur une quelconque autre forme d'action collective, j'ai par exemple pu montrer que cette situation était notamment à relier d'une part à l'absence de toute expérience de mobilisation collective préalable de ces salariés, qui contribue à entretenir leur croyance que nulle mobilisation n'est possible. Et d'autre part, aux relations de défiance qu'ils entretiennent avec leurs représentants syndicaux, qu'ils voient comme des délégués lointains, inactifs et inefficaces, ce qui les incite d'autant moins à envisager l'action syndicale comme un recours utile et efficace pour résoudre leurs problèmes. Plus généralement, l'étude de conflits « larvés » a mis clairement en lumière que l'appropriation des savoir-faire militants syndicaux n'allait jamais de soi, mais qu'elle résulte d'un travail d'apprentissage et de transmission militante, auquel peuvent faire obstacle le turn-over élevé des militants syndicaux dans certains univers professionnels ainsi que les difficultés des responsables syndicaux à entretenir des contacts réguliers avec nombre de leurs militants afin d'encadrer et de soutenir leurs pratiques militantes.

La propension des militants syndicaux à faire usage de la grève n'est cependant pas seulement fonction des limites de leurs ressources ou de leur expérience militante inégale. Elle se détermine aussi en fonction de l'efficacité et des risques qu'ils associent à ce mode d'action. A partir de différents cas d'étude, j'ai ainsi pu montrer que, si les militants syndicaux peuvent faciliter le déclenchement d'actions de grève, ils peuvent aussi, dans d'autres

circonstances, chercher à éviter la grève et contribuer à contenir le mécontentement des salariés dans d'autres modes d'action. Comme pour les conflits interprofessionnels, la disponibilité des acteurs syndicaux à faire le choix de la grève dans le cadre de conflits d'entreprise n'est pas seulement contrainte par le niveau objectif de leurs ressources organisationnelles. Elle dépend là encore des limites que les militants syndicaux d'entreprise se fixent dans l'usage du mode d'action gréviste.

Pour comprendre les conditions de production de ces limites, j'ai d'abord pu montrer, à l'appui de plusieurs monographies, que le recours à la grève pouvait être entravé par des formes d'inhibitions professionnelles à arrêter le travail. Soit parce que les salariés et leurs représentants syndicaux craignent que la grève ne mette en péril la notoriété ou la santé économique de leur entreprise, et d'en pâtir en retour. Soit parce qu'ils peuvent hésiter, quand ils travaillent par exemple au contact de personnes vulnérables, à cesser leur activité professionnelle, de crainte de mettre encore davantage en difficultés les personnes auxquelles ils sont censés venir en aide. Les hésitations des militants syndicaux à recourir à la grève sont aussi à mettre en relation avec les nouvelles formes de domination économique dans lesquelles ils se trouvent pris. L'accumulation d'expériences de plans de restructuration en vient notamment à faire vivre en permanence dans l'esprit des syndicalistes la menace des délocalisations et à les convaincre, dès lors, de la nécessité de manier l'arme de la grève avec précaution. D'autant que le recours à la grève apparaît d'une efficacité bien limitée aux yeux des syndicalistes quand ils se trouvent face au pouvoir économique sans entrave d'actionnaires invisibles. En ce sens, les formes d'expérience de la grève que les syndicalistes ont accumulées de la grève interfèrent aussi puissamment dans leur disponibilité à se saisir de ce mode d'action. Si les « novices » de l'action militante et de la grève en particulier ressentent géné-

ralement de puissantes craintes à s'emparer d'un mode d'action dont ils sont peu familiers, les prédispositions de militants plus « chevronnés » à en faire usage se trouvent tout aussi altérées quand ils ont vécu une succession de conflits qui se sont soldés par un échec.

### *Des logiques d'engagement multiples dans la grève*

A contrario, enfin, réfléchir à partir de configurations de conflit dans lesquelles surgissent des grèves *a priori* « improbables », conduit précisément à remettre en question la validité des concepts usuels de la sociologie des mobilisations qui nous conduisent à qualifier ces mobilisations grévistes « d'improbables ». Sous cet angle, l'examen des logiques concrètes en fonction desquelles les acteurs syndicaux recourent à la grève permet par exemple de faire ressortir la *pluralité des usages* dont ils peuvent investir cet instrument de lutte, que la sociologie des grèves tend à ignorer totalement. Toute action de grève n'est pas en effet nécessairement une fin en soi. Comprendre la rationalité des stratégies confédérales de recours à des journées d'action de grève interprofessionnelle « isolées » ou bien le déclenchement de débrayages de très courte durée – dont la capacité de perturbation de la production est parfois très limitée – implique notamment de saisir comment ces actions de grève peuvent être investies comme un point d'appui pour initier une dynamique de mobilisation des salariés, ou bien pour structurer l'organisation syndicale et renforcer sa position dans l'espace de la représentation des salariés. Outre la prise en compte des différents enjeux de lutte et objectifs structurant les stratégies syndicales de recours à la grève, l'analyse de grèves de salariés précaires m'a enfin amené à souligner la nécessité d'échapper à une vision trop réductrice et statique des notions de ressources et de dispositions pour l'action collective. Une approche ethnographique de ces mobilisations grévistes permet précisément de mieux rendre compte

de la dynamique des (micro)contextes de ces conflits, favorisant chez ces salariés la naissance et/ou l'activation de différentes formes de disposition à l'indocilité, sous l'effet de leur rencontre avec les savoir-faire militants des représentants syndicaux, leur cristallisation en action de grève.

A partir de l'outil statistique, les modèles d'analyse quantitative des grèves ont cherché à rendre compte des variables structurelles susceptibles d'expliquer le niveau et les formes différenciées de l'activité gréviste d'un pays à l'autre, ainsi que ses fluctuations dans le temps – à plus ou moins long terme. L'ambition théorique que l'on peut assigner à une approche ethnographique et mosaïque des conditions d'émergence des grèves est nécessairement différente. En outre, on ne peut prétendre livrer une étude de conflit aussi approfondie que dans le cas de monographies. Mais elle ouvre de nouvelles voies de recherche pour surmonter les limites de validité réciproques des approches quantitatives et monographiques. Par la complémentarité des angles de questionnement que permet la comparaison entre différents niveaux d'analyse et cas d'étude, elle vise à dépasser le déterminisme qui guette les modèles d'analyse quantitatifs, mais aussi de surmonter la difficulté à tirer des enseignements de portée générale à partir d'un seul cas d'étude. D'un mode de raisonnement abstrait et déductif, centré sur l'étude de variables structurelles prédictives des grèves, on passe à une analyse des processus qui conditionnent la transformation de ces facteurs structurels en action de grève effective, et des mécanismes de leur émergence dans des configurations de conflit qui n'y sont *a priori* pas favorables. En ce sens, ce travail ne cherche pas à dégager UN modèle explicatif des conditions d'apparition des grèves, appelé à se substituer aux autres paradigmes disponibles. Il ambitionne en revanche de dégager une matrice de questionnements qui aide à penser et à reconstituer,



pour chaque situation de conflit, les modalités d'agencement de la pluralité des facteurs qui font obstacle à l'appropriation de la grève ou qui la rendent possible.

## Instrumentos de lucha de La clase obrera : La huelga general con movilización

Nicolás Iñigo Carrera\*

El trabajo se desarrolla en tres partes. La primera analiza la huelga general con movilización, destacando su capacidad de sumar en un mismo hecho a distintas fracciones sociales (asalariadas y no asalariadas). La segunda plantea la utilización de la huelga general como indicador para periodizar los momentos de ascenso y descenso de la lucha de los trabajadores. En la tercera parte se ejemplifica analizando los procesos de luchas políticas y sociales de los que ha participado la clase obrera en la historia reciente de Argentina, más específicamente durante el período de auge de las políticas llamadas neoliberales, desde comienzos de la década de 1990 hasta la crisis económica, política y social de los primeros años del presente siglo, lapso en el que produjeron 21 huelgas generales de alcance nacional.

\* Conicet/UBA/Pimsa

### La huelga general con movilización callejera

Aunque no es utilizado con la misma intensidad y frecuencia en todas las sociedades capitalistas la huelga general es un instrumento de lucha propio de la clase obrera<sup>1</sup> (sólo los trabajadores asalariados pueden apelar al recurso de no entregar su fuerza de trabajo como forma de lucha). Sin embargo, no es de ninguna manera el único instrumento de lucha que utiliza la clase obrera, ni, necesariamente, el más importante o principal en todos los momentos<sup>2</sup>; esto depende del proceso y momento histórico en que se produzca. Las otras formas existen también en sociedades asentadas en otros modos productivos, aunque pueden adquirir rasgos específicos en el capitalismo. La huelga, en cambio, es propia del capitalismo, al que le es inherente el sistema

1. Consideramos *clase obrera* al conjunto de los expropiados/as de sus condiciones materiales de existencia: por no poseer la propiedad de sus condiciones de existencia necesitan obtener sus medios de vida bajo la forma del salario; sin embargo, una parte de la clase obrera accede sólo en forma irregular al salario (subocupados, desocupados intermitentes o permanentes) y debe ser mantenida mediante subsidios (pobres).

2. Por ejemplo, la huelga general de masas ha sido, en determinados contextos, una forma de lucha subordinada a la insurrección. Las *formas de lucha*, es decir aquellos medios en que cristaliza una relación social de confrontación, se presentan combinadas en el proceso histórico concreto.

asalariado como relación dominante en el modo productivo y régimen social del capital en general.

La huelga, el paro en el trabajo llevado adelante de común acuerdo por los asalariados reunidos por un capitalista, constituye la primera forma de lucha *sistemática* de la clase obrera, la “guerra de guerrillas”<sup>3</sup> de los trabajadores *contra los efectos* del sistema capitalista. En la huelga los obreros dejan de lado la competencia entre ellos para unirse contra el capitalista, teniendo como meta obtener un mejor precio por su fuerza de trabajo<sup>4</sup> y, en su desarrollo, por la defensa de su organización para sostener la lucha. Si el primer objetivo de la resistencia se centró en la defensa del salario, en su desarrollo la lucha y organización obreras tomaron carácter político, a la vez que incluían cada vez más fracciones y capas de asalariados. Cuando el conjunto de los obreros organizados se enfrenta a los capitalistas mediante el paro en el trabajo, es el momento de la huelga general, momento en que se encuentran también con el gobierno del estado, ocupado, en una sociedad capitalista, por una alianza social, que generalmente incluye fracciones obreras, pero cuya conducción corresponde a las fracciones burguesas que han logrado presentar su interés como el interés del conjunto de la alianza, y, a la vez, expresa la defensa del orden establecido, es decir, en última instancia, el poder de los capitalistas en un conflicto determinado.

En la huelga general *la lucha es política*, lo que nada nos dice acerca de la forma de conciencia de su situación y cómo superarla (reformista o revolucionaria) que tienen los obreros<sup>5</sup>. En la medida en

3. Marx, Carlos; *Salario, precio y ganancia*.

4. Las diferentes metas económicas de las huelgas (monto del salario, condiciones de trabajo, duración de la jornada de trabajo) se sintetizan en el precio de la fuerza de trabajo: lo que está en disputa es el desgaste de la fuerza de trabajo (por la duración de su uso y las condiciones en que se la usa) en relación con el precio que se paga por ella.

5. Toda lucha de los trabajadores tiene como meta modificar la situación en que se encuentran, que, objetivamente se asienta en 1) su condición de expropiados

que en la huelga general el conjunto de los obreros se enfrenta al conjunto de los capitalistas y al gobierno del estado, expresa *potencialmente*, no importa el grado de conciencia que de ello tengan sus protagonistas, la lucha contra la forma de organización social vigente basada en la relación capital – trabajo asalariado, es decir, contra el capitalismo mismo. Pero esa lucha sólo deja de existir en potencia y alcanza su forma desarrollada cuando toma lo esencial de la política: la organización del poder del estado. En los procesos históricos concretos, cuando alcanzó ese momento, la huelga general dejó de ser la forma fundamental o principal para devenir forma auxiliar o subordi-

de sus condiciones materiales de existencia que 2) sólo pueden reproducir su vida mediante el salario. La toma de conciencia de la condición de asalariado, individuo o conjunto de individuos propietarios de su fuerza de trabajo (como aparece mientras la observación se limita a la esfera de la circulación de mercancías, que encubre la condición de expropiada de la clase sujeta a la clase capitalista), lleva a la lucha por mejorar las condiciones de venta de su fuerza de trabajo, es decir, sin poner en cuestión el sistema mismo. La toma de conciencia de la condición de clase expropiada (cuando se toma en consideración el conjunto del proceso capitalista, que involucra el proceso de producción y reproducción constante de la expropiación de las condiciones materiales de existencia de una parte de la humanidad), lleva a la lucha por eliminar la propiedad privada individual sobre el proceso productivo. En los procesos históricos reales las luchas son resultado de múltiples combinaciones de estas dos formas de conciencia (de asalariado y de expropiado) y de las relaciones de fuerza existentes. La toma de conciencia de la posición de asalariado, y las consiguientes acciones para resolver las penurias que conlleva (luchas por aumentos de salario, condiciones de trabajo, duración de la jornada de trabajo), conduce a la confrontación con el capitalista individual, y aun con el conjunto de los capitalistas y el gobierno, pero también a la alianza con esos mismos capitalistas en la medida en que la condición de asalariado requiere de capitalistas que compren la fuerza de trabajo. De manera que las luchas orientadas por el interés de los trabajadores en tanto asalariados pueden modificar el sistema social, reformarlo, pero no transformarlo de raíz. La condición de expropiados, por el contrario, sólo puede modificarse para el conjunto de los trabajadores eliminando la propiedad privada individual de las condiciones materiales de existencia, es decir asumiendo la propiedad de las fuerzas productivas sociales, lo que significa la transformación de raíz del modo de organización económica y social. Considerada como forma abstracta la huelga general nada dice acerca de cuál es la conciencia de quienes la realizan, aunque, evidentemente, la inmensa mayoría se hace con la conciencia de asalariado.

nada de otras, como, por ejemplo, la insurrección (Rusia) o la guerra revolucionaria (Cuba).

Pero esto ocurrió en contadas ocasiones. Lo más frecuente ha sido y es la penetración de las luchas de la clase obrera en el sistema institucional jurídico y político, con el resultado de una creciente institucionalización de formas de organización, como el sindicato, y de lucha, como la huelga. La lucha económica práctica, y su expresión política, tiene como meta conseguir condiciones ventajosas de venta de la fuerza de trabajo, mejorar las condiciones de trabajo y de vida de los obreros, para lo cual se agrupan en sindicatos, luchan contra los patrones, reclaman del gobierno la promulgación de determinadas leyes, sin proponerse modificar de raíz el sistema social vigente sino incorporarse a él. Esta incorporación produce una modificación parcial pero no radical de la sociedad capitalista. En esas condiciones, la huelga general deviene un instrumento de presión que puede derivar en instrumento de una alianza entre capitalistas o fracciones burguesas y fracciones obreras, contra otras fracciones sociales, incluso contra otras fracciones de la masa trabajadora y explotada, las que han sido consideradas *formas degeneradas* de la huelga.

Es por eso que el contenido de una huelga sólo puede conocerse analizándola dentro del proceso histórico concreto en que se produce, determinado por el período (revolucionario o contrarrevolucionario), el momento de la lucha del proletariado (ascendente o descendente), su forma (ofensiva o defensiva) y signo (política positiva o negativa).

En el desarrollo histórico concreto de la huelga general y de la lucha de la clase obrera surgieron distintas formas del movimiento huelguístico. Por ejemplo, las que fueron analizadas alrededor de 1905 en el marco de la polémica desatada en la Segunda Internacional y que fueron denominadas “huelga económica”, “huelga política”, “huelga demostración”, “huelga política de masas” y “huelga insurrección”<sup>6</sup>.

Estas tres últimas corresponden a la forma que

6. Cfr. Luxemburgo, Kautsky, Parvus, Pannekoek y otros; *Debate sobre la huelga de masas*, Córdoba, Cuadernos de Pasado y Presente N° 62 y 63.

analizamos en este trabajo: la *huelga general con movilización callejera*. Y como se desprende de la variedad de formas que contiene, y al igual que lo planteado más arriba acerca de la huelga general, el uso del instrumento de la huelga general con movilización callejera nada nos dice acerca de la forma de conciencia de su situación y cómo superarla que tienen sus protagonistas.

Como no se limita al paro en el trabajo realizado de común acuerdo por los trabajadores ocupados sino que las organizaciones sindicales convocan a manifestarse en las calles, la huelga general con movilización callejera permite la participación de otras fracciones o capas de la clase obrera (por ejemplo: desocupados, trabajadores “en negro” o “no registrados”, trabajadores no sindicalizados) y de otras clases sociales (por ejemplo: pequeños y medianos propietarios –como comerciantes, chacareros, campesinos – y estudiantes). Y esa participación excede las meras declaraciones de apoyo que pueden ocurrir cuando la huelga general es realizada “sin movilización”.

Estas otras fracciones sociales se movilizan utilizando los instrumentos que han ido desarrollando en su propia experiencia de lucha o instrumentos generados por otras fracciones que han hecho propios. Por ejemplo, en el caso de Argentina en los años ‘90, los trabajadores desocupados y los pobres en general utilizaron un viejo instrumento de la lucha obrera, el piquete de huelga, pero no como era tradicional entre los obreros ocupados, para impedir la entrada a los lugares de trabajo sino para impedir la circulación de personas y mercancías en las rutas, calles y accesos a las ciudades; es decir, un instrumento que tenía una tradición entre campesinos y otros pequeños y medianos propietarios rurales desde las primeras décadas del siglo XX (“Grito de Alcorta”, “Juntas de Defensa de la Producción y de la Tierra”); impedidos de hacer huelga por su misma condición de trabajadores desocupados la huelga general con movilización permitió su participación, que fue adquiriendo una creciente envergadura hasta llegar a su culminación en 2001 y 2002.

Y no sólo se trata de que estas fracciones y capas

participen en la huelga general, sino que, convocada ésta, pueden tener la iniciativa de movilizarse aunque no haya sido convocada “con movilización”. En el caso de Argentina, de las 21 huelgas generales de alcance nacional realizadas en el lapso 1992 – 2002, 16 fueron acompañadas por la movilización callejera, aunque algunas de ellas fueran convocadas “sin movilización” por la principal central sindical (CGT): en 5 no hubo movilización callejera, 7 fueron convocadas con movilización por las centrales sindicales, 8 fueron convocadas sin movilización por la principal central sindical pero hubo diversas formas de manifestaciones callejeras y 1 fue convocada sin movilización pero pasó desapercibida al quedar subsumida en las manifestaciones y combates callejeros desarrollados en el marco de la insurrección espontánea de 2001.

La participación de otras capas y fracciones sociales señala también el carácter político de la huelga general con movilización. La lucha política se da siempre entre fuerzas sociales, que son alianzas de clases y fracciones de clase. La fuerza surge, justamente, de la suma (cualitativa, no por mera adición) de voluntades de diferentes fracciones dentro de la clase y de las fracciones de otras clases sociales que se alían. Es por eso que la observación de los grados de unidad/fractura de la clase obrera y de alianza/aislamiento respecto de las otras fracciones y clases sociales permite determinar momentos ascendentes y descendentes de la lucha del proletariado.

## Periodización

Pretendemos dar relevancia al aspecto cualitativo por encima de lo cuantitativo, que suele privilegiarse en los análisis de registros estadísticos de huelgas. Aunque es bien sabido que los cambios en cantidad devienen cambios de calidad, la determinación de momentos de la lucha de los trabajadores no puede limitarse al mero recuento del número de conflictos o hechos producidos.

La observación de las huelgas generales, con

o sin movilización, brinda un instrumento para periodizar la lucha de la clase obrera, específicamente, en lo que hace a la determinación de *momentos ascendentes* y *momentos descendentes* en esa lucha. Como la huelga general implica la acción (real o potencial) del conjunto de la clase obrera contra el conjunto de la clase capitalista y el gobierno del estado constituye un mejor indicador del momento por el que transcurre esa lucha que el análisis de las huelgas por empresa, sindicato o rama, que sólo involucran a parcialidades de la clase. Esto es particularmente importante cuando se discute si existe actualmente una fragmentación estructural en la clase obrera: si lo que se observa son sólo los conflictos que involucran a parcialidades de la clase obrera (conflictos parciales por empresa o rama, manifestaciones realizadas sólo por desocupados) bastante obviamente, la fragmentación aparece como el rasgo más destacado. Por el contrario, en las huelgas generales con movilización puede observarse si la fragmentación de la clase obrera (especialmente entre trabajadores ocupados y desocupados) se verifica o no, al menos en el plano del conflicto.

Utilizamos la huelga general como indicador y unidad de análisis teniendo como dimensión general la lucha de la clase obrera, como dimensión específica el *momento* (de ascenso o descenso) y como subdimensión los grados de unidad y de alianza, observados en la acción de los cuadros políticos (que incluye los sindicales) de los trabajadores y de otras fracciones sociales<sup>7</sup>.

7. Esto requiere reflexionar sobre la relación entre “dirigencias/burocracias” sindicales y el conjunto de los trabajadores o, al menos, los activos en protestas y luchas (“bases”) para delimitar si la huelga general constituye un instrumento de lucha del conjunto de la clase obrera o sólo de la capa que detenta el control y administración de las organizaciones sindicales. En Argentina, desde los años ‘30 y ‘40 estas organizaciones alcanzaron su plena institucionalización, y formaron, a la vez, una sólida trinchera frente a los intentos por transformar la naturaleza capitalista de la sociedad. La complejización de las tareas que realiza un sindicato generó un aparato administrativo y un funcionariado especializado en la administración y negociación de los conflictos obrero-

Los momentos de ascenso y descenso de la lucha son delimitados por los grados de unidad de los cuadros obreros y por los grados de alianza que establecen con los cuadros políticos de otras fracciones sociales (y de sus bases). Este criterio está inspirado en el utilizado por Marx en sus análisis de procesos de luchas de clases concretos para delimitar movimientos de ascenso o descenso de la revolución<sup>8</sup> y en los enunciados por Antonio Gramsci con relación al análisis de situaciones concretas para determinar los grados de unidad, autoconciencia y organización de las fracciones y clases sociales<sup>9</sup>. Cabe aclarar que como el análisis de Marx refiere al movimiento de la revolución, da un lugar central al interés de las distintas clases involucradas en el proceso de la revolución, mientras que lo que estamos planteando aquí no implica que el interés de los obreros involucrados en la huelga general sea revolucionario ni ponga en cuestión las bases del orden social establecido. En Gramsci los criterios de unidad y alianza están

---

patronales, es decir, una burocracia regida por normas establecidas. Y dentro de ella, una jerarquía que tiende a mantenerse en los cargos directivos, utilizando para ello todos los medios a su alcance. Se generó así una capa con intereses propios, en tanto la organización sindical constituye para ella la base de su existencia misma, aunque estrechamente entrelazados con los del conjunto de los trabajadores, por ejemplo, en la defensa y preservación de la organización sindical o en el establecimiento de una unidad y disciplina que garanticen la fuerza y efectividad en la lucha. La existencia de esta capa no implica que haya perdido su condición de dirigente de procesos de lucha de los trabajadores, ni ella puede subsistir sin expresar algunos intereses de los sindicalizados: no puede existir una burocracia absolutamente divorciada de los intereses organizados en una institución. Lo que existe generalmente es una correspondencia entre el grado de *conciencia de asalariado* dominante entre la mayoría de los trabajadores y las direcciones sindicales, sobre todo en los sindicatos de trabajadores insertos en actividades estratégicas y con mayor tradición de lucha, que, en consecuencia, son más fuertes y pueden insertarse de manera más sólida y estable en el sistema institucional.

8. Marx, Karl; "El dieciocho Brumario de Luis Bonaparte"; en C. Marx y F. Engels, *Obras escogidas*, Moscú, Editorial Progreso, 1974; p. 428.

9. Gramsci, Antonio; *Cuadernos de la cárcel: Notas sobre Maquiavelo, sobre política y sobre el estado moderno*; México, Juan Pablos Editor, 1986; pp. 71 - 72.

referidos a los grados o momentos de las relaciones políticas (del grupo económico-profesional, del grupo social y del partido).

La observación tanto de los grados de unidad como de alianza se realiza sobre procesos de lucha y no sobre su resultante, los aparatos organizativos institucionalizados; esto es, se observa la unidad y las alianzas establecidas en la lucha y no la unificación o ruptura de organizaciones sindicales. Debe destacarse que referirse a *grados* de unidad y de alianza implica que se trata de una escala, cuyos puntos extremos de unidad o fractura y de alianza o aislamiento nunca se dan de manera absoluta.

Tomar los grados de unidad / fractura y de alianza / aislamiento para medir los momentos de ascenso y descenso de la lucha de los obreros se diferencia de los criterios meramente cuantitativos (cantidad de hechos) y es más sencillo y concreto que el "cycle of contention" que presenta Sidney Tarrow<sup>10</sup>, además de privilegiar la dimensión "clase social" que éste y sus seguidores ignoran.

Para medir los grados de unidad observamos las organizaciones convocantes (o adherentes), que en el caso de la huelga general son organizaciones sindicales de tercer grado, centrales sindicales, y la participación (adhesión) tanto de los sindicatos, a través de sus cuadros, como de los trabajadores. Para medir los grados de alianza tomamos en cuenta las organizaciones de intereses económicos, políticos y/o sociales de otras fracciones sociales no obreras que adhieren a la huelga general, mediante declaraciones o participando en las movilizaciones que la acompañan.

## La huelga general en la Argentina durante el auge de las políticas neoliberales

En Argentina la huelga general ha sido utilizada

10. Tarrow, Sidney; *Power in movement*; Cambridge, Cambridge University Press, 1998; p.142). En Argentina los trabajos realizados desde esta perspectiva como, por ejemplo, Scribano, Adrián y Schuster, Federico; "Protesta social en la Argentina de 2001: entre la ruptura y la normalidad"; en CLACSO, *Observatorio Social de América Latina*; N° 5, septiembre de 2001.

ampliamente por los trabajadores, desde comienzos del siglo XX, tanto en luchas económicas como políticas. Desde los años de la última dictadura cívico-militar fueron declaradas más de 40 huelgas generales, casi todas ellas con un alto acatamiento por los trabajadores.

Aquí analizamos las huelgas generales desarrolladas entre 1992 y 2002, que corresponden al auge en la implementación de las políticas neoliberales y que, salvo la primera, se produjeron dentro del ciclo de rebelión que hemos delimitado entre diciembre de 1993 y diciembre de 2001-junio de 2002<sup>11</sup>. En el lapso considerado se realizaron 21 huelgas generales. Dieciséis de ellas tuvieron una adhesión de los trabajadores superior al 50%; sólo en cinco (14/8/97, 6/7/99, 8/8/01, 22/5/02; 29/5/02) es probable que la adhesión haya sido inferior a ese porcentaje. De las dieciséis referidas, seis tuvieron una adhesión superior al 75% (9/11/92, 26-27/9/96, 9/6/00, 23-24/11/00, 21/3/01, 13/12/01)<sup>12</sup>. También hubo alta participación de los trabajadores cuando se utilizaron otros instrumentos de lucha a partir de la convocatoria de centrales sindicales minoritarias (CTA, MTA)<sup>13</sup>.

En 1996 la desocupación abierta y la subocupación crecieron hasta alcanzar casi 30% de la PEA, su punto más alto anterior a 2001. En ese momento las huelgas generales fue-

ron acompañadas con movilizaciones callejeras que utilizaron otros instrumentos: ollas populares, cortes de rutas y calles, ataques a bancos, quema de neumáticos y/o choques callejeros (14/8/97, 6/7/99, 5/5/00, 9/6/00, 23-24/11/00, 21/3/01, 8/6/01, 19/7/01). Quienes usaron esos instrumentos fueron en muchas oportunidades capas del proletariado, como los *pobres*, incluyendo una participación destacada de los trabajadores desocupados (5/5/00, 21/3/01, 8/6/01, 19/7/01), que no tenían otra manera de expresar su protesta en el marco de la huelga general. También otros grupos sociales como los estudiantes y otras fracciones de la pequeña burguesía, incluyendo a pequeños y medianos empresarios, cuyas organizaciones también adhirieron, e incluso convocaron, a algunas de estas huelgas generales. Los rasgos que estamos señalando se repitieron, en mayor escala, en la huelga general del 13 de diciembre de 2001, hecho con el que comenzaron los hechos de calles que culminaron con la insurrección espontánea del día 20<sup>14</sup>.

La alta participación de los trabajadores en las huelgas generales y la participación de distintas capas y fracciones sociales señalan que las huelgas generales son un mejor indicador *cualitativo* de los momentos de ascenso y descenso de la lucha de la clase obrera en la historia argentina reciente que el mero número de “conflictos” parciales o de “hechos” realizados por los trabajadores<sup>15</sup>.

11. Iñigo Carrera, Nicolás y María Celia Cotarelo; “El movimiento obrero organizado sindicalmente en Argentina. Su lugar en los procesos de luchas políticas y sociales desde la década de 1990 hasta la actualidad”; ponencia presentada en VIII Taller Científico Internacional 1° de Mayo, La Habana, 28-30 Abril del 2009.

12. Los porcentajes reproducen los estimados por los diarios. Generalmente las centrales sindicales difunden porcentajes superiores y los gobiernos, inferiores.

13. La CGT (mayoritaria) sólo convocó a la huelga con movilización callejera en el marco de dos huelgas generales (septiembre de 1995 – 60.000 manifestantes en Buenos Aires – y septiembre de 1996 – 70.000 manifestantes en Buenos Aires). La CTA y el MTA – que más tarde conformó la CGT conducida por Hugo Moyano – sí lo hicieron, y también utilizaron otros instrumentos con movilización callejera (Marcha Federal –3 al 12/7/1994– y Marcha Nacional del Trabajo –9 al 11/7/1997) que recorrieron el país y reunieron 50.000 personas en Buenos Aires.

14. Iñigo Carrera, Nicolás y María Celia Cotarelo; “La insurrección espontánea. Argentina, diciembre 2001. Descripción, periodización, conceptualización”; PIMSA Documentos y Comunicaciones 2003; Buenos Aires, 2004, pp. 201-308. Iñigo Carrera, Nicolás y María Celia Cotarelo; “Génesis y desarrollo de la insurrección espontánea de diciembre 2001 en Argentina”, en Gerardo Caetano (compilador); Sujetos sociales y nuevas formas de protesta en la Historia reciente de América Latina; Buenos Aires, CLACSO Libros, 2006. Y algo semejante, aunque en menor escala, ocurrió en las Jornadas Piqueteras realizadas en 2001 (31/7, 7-8/8 y 14-16/8), convocadas principalmente por organizaciones de desocupados y de las que participaron trabajadores ocupados, sobre todo afiliados a la CTA.

15. Alberto Bonet (*La hegemonía menemista. El neo-conservadurismo en Argentina, 1989-2001*; Buenos

Por otra parte si observamos el número de hechos ocurridos en los momentos delimitados (cualitativamente y no por cantidad de hechos<sup>16</sup>) en una periodización propuesta por nosotros veremos que, excepto en 1996, el crecimiento y decrecimiento del número de huelgas generales se corresponde con el crecimiento y decrecimiento del total de hechos realizados por los Asalariados<sup>17</sup>. Los momentos son: 1.- *Primer momento ascendente* entre diciembre de 1993 y agosto de 1997; 2.- *Momento descendente* entre septiembre de 1997 y diciembre de 1999; 3.- *Segundo momento ascendente*, entre diciembre de 1999 hasta el final del lapso que estamos considerando en este trabajo (2002).

Veamos los datos:

Hechos de rebelión realizados por asalariados por año y total general de hechos de rebelión

	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002
N° de hechos realizados por asalariados	115	289	132	194	210	343	1134	1890	1825
% sobre el total de hechos de rebelión	70,9	77,1	67,0	51,6	50,4	38,7	59,0	55,4	53,0
Total general	162	375	197	376	416	886	1922	3409	3444

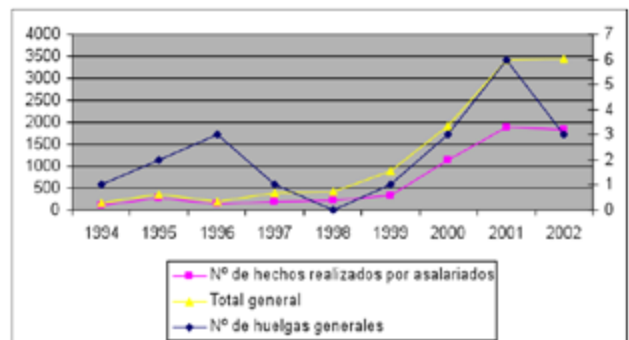
Fuente: Elaboración sobre Base de datos de PIMSA

Aires, Prometeo Libros, 2008; pp.362 – 369) plantea que como desde 1996 hay menos conflictos en la base, las huelgas generales no expresan la lucha sino otra lógica. Fundamenta su afirmación en la comparación entre los promedios mensuales de conflictos en los años 1989 – 1994, muy superior al de los años 1995 – 1999, y la cantidad de huelgas generales (sólo considera las convocadas por la CGT) correspondientes a esos años: una para 1989 – 1994 y cuatro para 1995 – 1999.

16. Utilizamos como indicadores las huelgas generales y los hechos que consideramos hitos en el proceso de rebelión en los '90: motín de Santiago del Estero de diciembre de 1993, lucha de barricadas en Cutral-Có, Jujuy, Salta y Córdoba en mayo de 1997 y en Corrientes diciembre de 1999 (Cotarelo, María Celia e Iñigo Carerra, Nicolás; *Algunos rasgos de la rebelión en Argentina 1993-2001*; Buenos Aires, 2005).

17. La categoría "Asalariados" incluye tanto a las distintas capas y fracciones de la clase obrera como a fracciones de pequeña burguesía en proceso de proletarianización. Incluye a trabajadores "ocupados" y "desocupados".

Lo que puede observarse es que en 1994 y 1995 aumentó el número de huelgas generales (1 y 2 respectivamente) y creció el número de hechos de rebelión realizados por los Asalariados. En 1996, en cambio, hubo 3 huelgas generales y descendió el número de hechos de rebelión realizados por los asalariados. Pero, teniendo en cuenta el amplio grado de adhesión registrado en esas huelgas generales, ese descenso es más atribuible al efecto depresivo que produjo el crecimiento de la desocupación y subocupación sobre la lucha obrera parcializada en el nivel económico corporativo inmediato: la huelga general otorgó a los trabajadores la fuerza suficiente como para llevar adelante una lucha que, fragmentados en conflictos parciales, no tenían, y aquí se aprecia la función de centralización de la conducción de la lucha que tiene la dirigencia/burocracia sindical.



En el momento descendente (1997 - 1999) la cantidad de hechos de rebelión de los Asalariados permanece baja y lo mismo ocurre con el número de huelgas generales; es decir que ambos movimientos coinciden. En el segundo momento ascendente, iniciado en diciembre de 1999, el movimiento señalado por el registro cuantitativo de hechos de rebelión también tiende a coincidir con el crecimiento en el número de huelgas generales: el número de hechos se incrementa fuertemente ese año y a partir de allí sigue creciendo hasta multiplicarse por seis entre 1999 y 2001. Es decir que, excepto en 1996, el crecimiento y decrecimiento del número de huelgas generales acompañó el crecimiento y decrecimiento del



total de hechos realizados por los Asalariados.

Si se observa la curva del Total de hechos de rebelión (que incluye a los realizados por todas las fracciones y grupos sociales) se advierte algo similar. Aunque no fuera necesariamente la meta de las centrales sindicales (excepto la CTA, que la hizo explícita), las huelgas generales articularon en los hechos a todos los protagonistas de los conflictos y luchas sociales, Asalariados y No Asalariados: es en las huelgas generales con movilización cuando todos se movilizan simultáneamente y en todo el país.

Aunque excede el tema de esta ponencia, cabe señalar que si se consideran los hechos de rebelión realizados por cada una de estas categorías no se observa una tendencia divergente de la evolución de la conflictividad de ocupados y desocupados que limite la posibilidad de establecer una periodización común a ambas partes de la clase obrera. No se trata de movimientos divergentes sino más bien concurrentes, lo que también se observa tanto en las huelgas generales con movilización, que son las que presentan una mayor unidad de la clase obrera, como en las tomas de ciudades (Cutral-co, Mosconi, Jujuy) y en las Jornadas Piqueteras de 2001, en que ambas partes de la clase obrera se movilizaron conjuntamente. Esto invalida la crítica a la huelga general como indicador utilizable para medir momentos de ascenso y descenso para el conjunto de la clase obrera.

## Resultados

Lo expuesto en este trabajo permite sostener que la huelga general, en especial si es acompañada por la movilización callejera, resulta un indicador apropiado para delimitar los momentos de ascenso y descenso de la lucha de la clase obrera. Ese indicador puede complementarse con otros hechos de rebelión que incluyen la confrontación callejera de amplias porciones de población y en los que también pueden observarse los grados de unidad/frac-

tura y alianza/aislamiento de los obreros.

## Spatio-temporal calculation of comparative strike movements and the search for data

Sjaak Van der Velden\*

### Introduction

Since the collection of international strike data started researchers have tried to make comparisons. Comparisons between different countries or regions and comparisons over time. How can we quantitatively compare national strike movements?

Since the late nineteen-twenties the international standard has been the number of strike days per 1,000 or even 1,000,000 employees. Data collection as agreed upon by the International Labour Organization (ILO) has focused on the economic impact of labour conflicts. Hence the agreed standard is understandable because strike days are an economic indicator.

.....  
\* Independent historian, honorary fellow to the International Institute of Social History  
[svv@iisg.nl](mailto:svv@iisg.nl) or [sjaakvdvelden@gmail.com](mailto:sjaakvdvelden@gmail.com)

However, if we want to know more about the development of labour unrest and workers' behaviour we need more data. After all, the number of strike days is not only a function of workers' behaviour but also a result of employers' behaviour. During economic crises employers sometimes force workers into continued striking without any positive perspective for labour. Companies can do this because during a strike they do not have to pay wages any more. After all the possibilities to sell the produce is limited anyway. Because the power balance is sometimes used by employers to push up the number of strike days it seems wrong to rely only on the number of strike days. More strike indicators are needed to sketch an all-embracing view of the strike movement.

Most officially published strike data consists of the frequency (the number of conflicts), intensity (the number of workers involved), and duration (the number of strike days) of strikes. The easiest to analyse indicator of strike activity is frequency and this tempted many social scientists to support the view that the phenomenon of strikes has withered away in Western societies. This view originated in the early 1960's and is again strongly supported. This support is surprising because in the late 1960's and early 1970's the workers proved

this view to be false.

What are the properties of the three mentioned strike indicators? Frequency if not connected to other data may give a completely different view of the impact of labour conflicts on society. One long-lasting strike may result in a high number of strike days comparable to the number of strike days that may result from a high number of short-lasting strikes. It may be clear that the pictures of both are completely different. One big strike in a remote region can result in less unrest in the entire country than many, repeated occurring small strikes. And then there is the second indicator, intensity or the number of participants. This is also an important indicator because related to the total number of workers it shows the propensity to strike. This propensity ( $S(\text{trikers}) / W(\text{orkers}) * 100$ ) is a good standard for the state of mind of workers in society. But we should keep in mind that the same individuals sometimes go on strike several times during one period under study. This will obviously distort the picture.

As said before, most comparisons are based on the number of strike days per 1,000 workers. In those cases the differences between several societies are not visible because they miss developments in the broader society because the main focus is on the economic impact of strikes. Historians of strikes and social conflicts are interested in the impact on society of these actions. It may be helpful for them if a single index would be available in which both the incidence of strikes, the number of participants and the duration of their actions are incorporated. Of course this index is by its very nature also only just one indication of the class struggle. Good histories cannot completely rely on an index. They need an explanation of the composing parts and a descriptive, qualitative story. Since the 1960s efforts have been undertaken by researchers to connect the three strike indicators into one index.

In this paper I will show a number of 'oldskool' ways of calculating an overall strike index and

I will also show the way I think it might best be done. An important condition for any calculation is that the data is consistent. Complaints by the ILO make it clear that the data it receives from national bureaus is not consistent with the requirements stated by the ILO. Just let me give one example of this. Although the ILO has recommended a separation of strikes and lockouts in composing national statistics, most statistical bureaus do not or only partially follow these guidelines. Therefore researchers shouldn't rely too much on the official data. The second part of this paper consists of a plea for consistent data. I will argue that we need an international dataset that contains micro data on labour conflicts. And tools are given for the construction of such a dataset.

## 1. Comparing strike data from different times and regions

### *The first efforts*

The collection of strike data has from the beginning served a political goal. Early strike statistics was often collected by the police in order to know about the threat strikes might impose on society. On the other side unions or socialists sometimes also collected strike data because they wanted to know more about their own strength. By the way it is a little odd that the International Working-men's Association (IWA), better known as the First International, did not include strikes as a topic of research in its 1866 recommendations for a 'statistical enquiry' into the conditions of the working class (General Council: 285). Fortunately, while the labour movement did not collect appropriate strike statistics, national bureaus did. Statistics have been collected in the United States since 1881, the United Kingdom since 1888 and Japan since 1894 (Lyddon 2007: 24). Other countries also started collecting data on a national level but probably with the exception of the UK no bureau was able to consistently

collect data from the beginning until now. It is often the economy or politics that prevent the bureaus from collecting data in the same way over a long period. When governments want to cut budgets data collecting is an easy target. Political systems that deny the existence of class conflict often forbid workers to go on strike whence governments see no need to compile strike statistics. Such statistics would destroy the peaceful image of the state as one without internal conflict. Gaps and changes of collection methods exist that make reliable longitudinal strike statistics scarce.

When in 1926 the International Labour Office (ILO) started collecting and publishing international strike statistics one of the first goals was an attempt to standardize the national data. This attempt turned out to be unsuccessful because most bureaus were unwilling or unable to follow the guidelines. Nowadays this is still a problem which makes comparing statistics a difficult task for the researcher (see Chernysev 2003). Some countries distinguish lockouts from strikes, others don't. There are countries where political strikes are not included while others use quantitative thresholds. Some require a minimum duration, others a minimum number of participants while for example Germany does not publish the number of conflicts.

Comparisons are difficult to make because of the differences between national strike statistics. And comparisons are an important aspect of strike research. Are Dutch workers more strike prone than the Brazilians, do metalworkers strike more often than clergy workers, are females more willing to go on strike than their male colleagues? Or is the opposite true? Answers to questions like these are important to both employers and union officials. If valid answers can be found they may help to prevent the occurrence of open labour conflicts or they may help union organizers to touch the right tone when approaching workers. So, knowledge of strike behaviour is not just an academic issue but also an issue in society.

Since the first strike data was collected efforts have been made to compare strike behaviour of certain groups to other groups. In the past, several attempts have also been made to compare national strike statistics (Spöhring 1983). To make comparisons one needs consistent data. In the case of strikes the standard commonly used is the number of strike-days per 1,000 employees. This number for roughly 200 countries is afforded by the ILO and used by most researchers of international strike developments. It is also used to inform the broader public about strikes. For example in the online encyclopaedia NationMaster.com ([www.nationmaster.com/graph/lab\\_str-labor-strikes](http://www.nationmaster.com/graph/lab_str-labor-strikes)), 'a massive central data source' compiled from the CIA World fact book, the United Nations and the Organisation for Economic Co-operation and Development (OECD). According to this encyclopaedia Denmark was the most strike prone country on the globe during 1996-2000 with 296 strike-days per 1,000 workers. Two other randomly picked countries show average strike willingnesses: Mexico (28) and Turkey (22). These results seem hardly open to debate because what you see is what you get. But is this true? Is Denmark really more shaken by class conflict than Turkey or Mexico? If we take a look at union information this conclusion seems highly improbable. According to the International Trade Union Confederation (ITUC) six labour activists were killed in Mexico in 2009 while the ITUC also complained about the repressive and legal environment of Turkey. No complaints were heard about Denmark where 85 percent of the dependent labour force was a union member (see Docherty 2012). The political and legal environment is quite different in these three countries but when one looks only at the strike activity measured by the days not worked per 1,000 workers ratio it looks as if Denmark is a country shaken by class conflict. By the way, the overall image presented by Nationmaster is mainly the result of the year 1998 as can be seen in Table 1 in which the most commonly

	Denmark			Mexico			Turkey		
	N	S	D	N	S	D	N	S	D
1990	232	37,386	97,600	150	49,300	41,650	458	166,306	3,466,550
1991	203	37,861	70,000	136	64,800	66,800	398	164,968	3,809,354
1992	151	32,938	62,800	477	15,609	24,614	98	62,189	1,153,578
1993	218	58,764	113,700	474	16,267	35,334	49	6,908	574,741
1994	240	36,788	75,000	472	20,612	29,000	36	4,782	242,589
1995	424	124,496	197,300	481	18,770	25,013	120	199,867	4,838,241
1996	930	65,735	75,700	410	14,163	40,032	38	5,461	274,322
1997	1,023	75,349	101,700	356	19,271	55,968	37	7,045	181,913
1998	1,258	502,258	3,173,000	245	16,564	44,750	44	11,482	282,638
1999	1,079	75,170	91,800	225	10,918	106,370	34	3,263	229,825
2000	1,081	75,656	124,800	147	9,620	48,767	52	18,705	368,475

Table 1. Strike indicators of Denmark, Mexico and Turkey, 1990-2000.  
Source: ILO Laborstat

N= Number of strikes, S= Number of strikers, D= Strike days

used strike indicators for the three countries are collected.

To compare this actual data with the OECD based Nationmaster presentation of strike activity I will analyse the strike data of the three countries in several ways. First, indices were calculated for the three indicators during the period for which Nationmaster published its index, 1996-2000. These indices are presented together with the Nationmaster or OE

	Denmark	Mexico	Turkey
Frequency	100	25,7	3,8
Intensity	100	8,9	5,8
Duration	100	8,3	37,5
Nationmaster	100	7,4	9,5

Table 2. Strike activity indices Denmark, Mexico and Turkey, 1996-2000 (Denmark=100)

From Table 2 it is clear that Denmark shows the highest values for all three indicators and the Nationmaster index. There were more strikes, the number of strikers was highest and strike days also reigned in this little North

Sea country. The really interesting feature in this figure is the relationship between developments in Mexico and Turkey. In both countries the numbers of strikes and strikers are much lower than in Denmark and they are a little lower in Turkey than in Mexico. The number of strike days on the contrary shows a higher number in Turkey. So, precisely the indicator most often used in international comparisons develops differently from the other two. This is a good illustration of the fact that using only once indicator like the OECD does will result in an incomplete image. During a few strikes with a relatively small number of participants workers in Turkey caused more loss of working days than their Mexican colleagues. If we look at the Nationmaster or OECD index it turns out that the OECD index does only slightly follow the Duration index. Contrary to what one might expect Nationmaster is more similar to the number of strikers.

The strike days per 1,000 workers method of calculating strike activity has a few drawbacks to say the least. Researchers have therefore

tried to compose better indices.

### More sophisticated ways of comparing strike data

Before looking for more sophisticated ways of combining the indicators of strike activity, we shall examine the easiest way. This is the unweighted average of the indicators in any given year (t) compared with a base year (b), in the equation:

$$I = ((Nt + St + Dt)/(Nb + Sb + Db)) \times 100 \quad (1)$$

where I is an index of strike activity. If we apply equation (1) to the three countries under research so far the results are as visible in Figure 1.

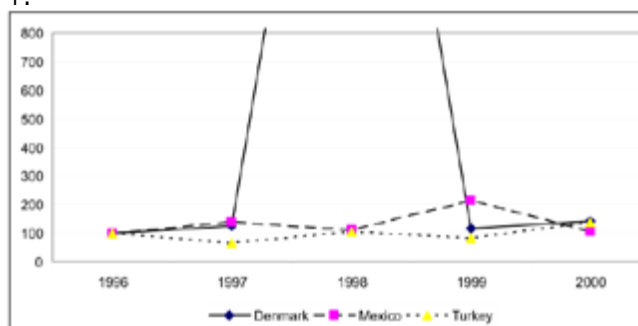


Figure 1. Strike Indices with three indicators for Denmark, Mexico and Turkey, 1996-2000 (1996=100)

The before mentioned comparison between the three countries is now de-constructed per year. Figure 1 confirms that 1998 is decisive for the overall picture dominated by Denmark. In 1998 Denmark peaked at 2,582 due to one big strike in April-May when about half a million workers went on strike for ten days. This one strike explains the high strike activity of Denmark during the few years under research. From the application of equation (1) we can conclude that the calculation published by Nationmaster is misleading. People visiting their website get the image of a very strike prone Danish working-class but this image is the result of one single outburst only. In Academia we can of course shrug our shoulders but in the public debate publications like this one set the standard for many people. We can only avoid this kind of standard by doing things

better. But is equation (1) satisfactory or are there other and better ways of calculation an index on strike activity?

In 1944 Spielmans suggested to use rectangles. One side represents the number of strikers (S) and the other side the number of working days lost per striker (D/S). Thus Spielmans did away with the limitation of using only the number of working days. There is however a simple arithmetic problem with this. The surface of this rectangle is  $S \times D/S$ . So the multiplication equals  $S/1 \times D/S = SD/S = D$ . In this way Spielmans again used D as a standard. In 1966 Galambos and Evans developed a more sophisticated way of relating strike activity to the development of the working-class. They related the three strike indicators to the total dependent labour force (W). They did this as follows (Galambos, 1966)

$$I = Nt/Nb + ((St/Sb + Dt/Db)/(Wt/Wb)) \times 100/3 \quad (2)$$

This equation can be used to calculate developments over time but it can also be used to compare the levels of strike activity between different countries, regions or cities. Because strike activity is now compared to the volume of the economy the chances of a misleading outcome just because of the size of a country are now prevented. Let us apply equation (1)

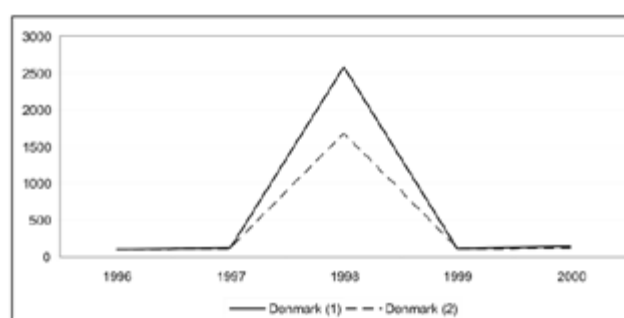


Figure 2. Danish strike indices using equations (1) and (2), 1996=100

and (2) to the data we have for Denmark.

When the development of the number of workers is inserted into the equation it becomes clear that the peak occurs still in 1998 but much below the outcome of equation (1). This is certainly an improvement in calculating

strike activity over time. There is however a new problem with this calculation. In calculating a composed index there exists a base year dependency. The calculated values depend on the chosen base year of the index. This can be demonstrated by showing the ratios between

	1996=100	2000=100	Ratio
1996	100,0	79,5	125,7
1997	118,8	93,3	127,3
1998	1672,1	1127,2	148,3
1999	116,0	91,9	126,2
2000	129,0	100,0	129,0

Table 3. Ratios between Danish strike indices calculated with equation (2)

the two indices.

The ratio with a single index should be the same for each year but because of the base year dependency it differs from year to year. How can we deal with this base year dependency?

Let us first return to equation (2). The famous historian of strikes Knowles also criticized this equation because it fails to relate the frequency to W. In 1982 Dutch econometrist Gerrit van Kooten addressed this criticism by also dividing the frequency (N) by the workforce:

$$I = ((Nt/Nb + St/Sb + Dt/Db)/(Wt/Wb)) \times 100/3 \quad (3)$$

Knowles could be satisfied with this equation (3) but the problem of base-year dependency still exists. We will address this problem by using the arithmetic mean (symbolized by Avg) for the whole period as the base in equation (4):

$$I = ((Nt/NAvg + St/SAvg + Dt/DAvg)/(Wt/WAvg)) \times 100/3 \quad (4)$$

In the past I developed this equation further to include both the number of companies inflicted by strikes and the labour volume (the annual number of working days) (Van der Velden 2003). Besides I replaced S with Sn or the net

number of strikers in any given year. In calculating this Sn, strikers who struck more than once during the year were counted only once. This more complicated index turned out to be too difficult to operate in most cases because of a lack of data. Unfortunately, one has to be practicable and I have therefore conceded to reality. Best practices is not necessarily what is theoretically correct and logical but also what is possible. Therefore, let us apply equation 4 for the period 1996-2000 in Denmark, Mexico

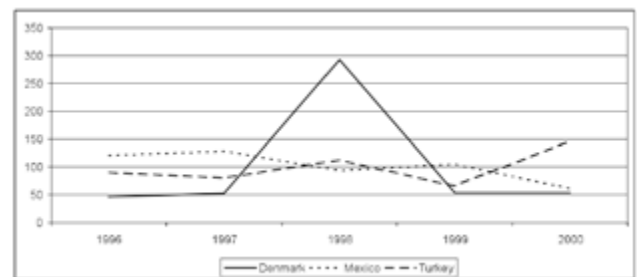


Figure 3. Strike indices for Denmark, Mexico and Turkey according to equation (4), 1996-2000

and Turkey.

Inserting more indicators into the calculation than just the number of strike days and the number of wage-workers results in a picture that is by the nature of the details better suited for making comparisons. It somehow also seems to match the qualitative views of the development of labour conflicts in the three countries under study. Apart from 1998, when the big strike already mentioned occurred, the development of strike activities in Mexico and Turkey exceeded the Danish experience. But we must not forget that in the figure above only developments are visible that happened within the three countries. What about the weight of strike activity of the three countries in their totals. This can be calculated by using equation 4 in a different way. Then we use the totals ( $\Sigma$ ) of the four indicators for all three countries in any given year.

$$I = ((Nt/N\Sigma + St/S\Sigma + Dt/D\Sigma)/(Wt/W\Sigma)) \times 100/3 \quad (5)$$

The log-result of this calculation is visible in fig-

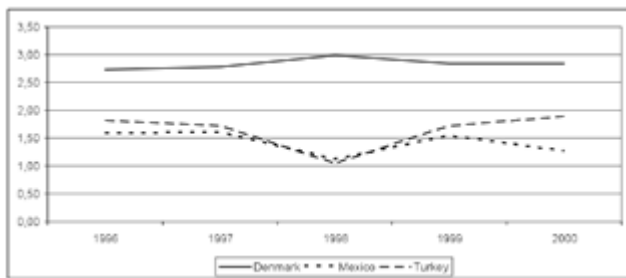


Figure 4. Relative strike activity of Denmark, Turkey and Mexico using equation 5, 1996-2000

ure 4.

If we compare Figure 4 to Figure 1 then it is clear that in general the ratios between the countries are generally the same but there are some differences between the Mexican and Turkish values. Somehow the strike days per 1,000 workers covers strike activity in Denmark better than the activity in the two other countries. This can also be seen if one calculates correlation coefficients between both

Denmark	0,92
Mexico	0,42
Turkey	0,28

Table 4. Correlations between OECD indices and Figure 4

series for the three countries:

So I come to the conclusion that the use of equation 5 is a more robust way to compare strike activity between countries and it can

also be used for comparisons over time. Because a consistent database of strikes in the Netherlands is available, including data on the number of workers, we can calculate a time-series of Dutch strike activity

Longitudinal index calculation for the Netherlands clearly shows that the images differ. Inserting also the frequency and intensity into the equation results in a different view on the development of strike activity in the Netherlands. The two highest peaks of strike activity occur no longer in the early 1930s and 1920s but seem to have occurred in the 1920s and 1970s. This changed image has of course scientific and political implications because one of the highest peaks took place during a relatively recent period.

The consequences of using equation 5 are thus manifold. There is however a problem that cannot be solved by calculations. After all, what I have demonstrated so far is mainly that one can proof whatever one wants with calculating existing data in different ways. The problem that must be solved before the discussion about formulas can be solved is the reliability of the used data.

## 2. Data collection is the real problem

It is common knowledge among researchers of strikes that the data is highly unreliable. This aspect has been mentioned above already but here I shall go into this a little further. The collection and publication of Danish strike data was changed in 1996. Readers may have noticed in table 1 that the frequency skyrocketed since 1995. The height was unprecedented since 1960 as a result of the decision in

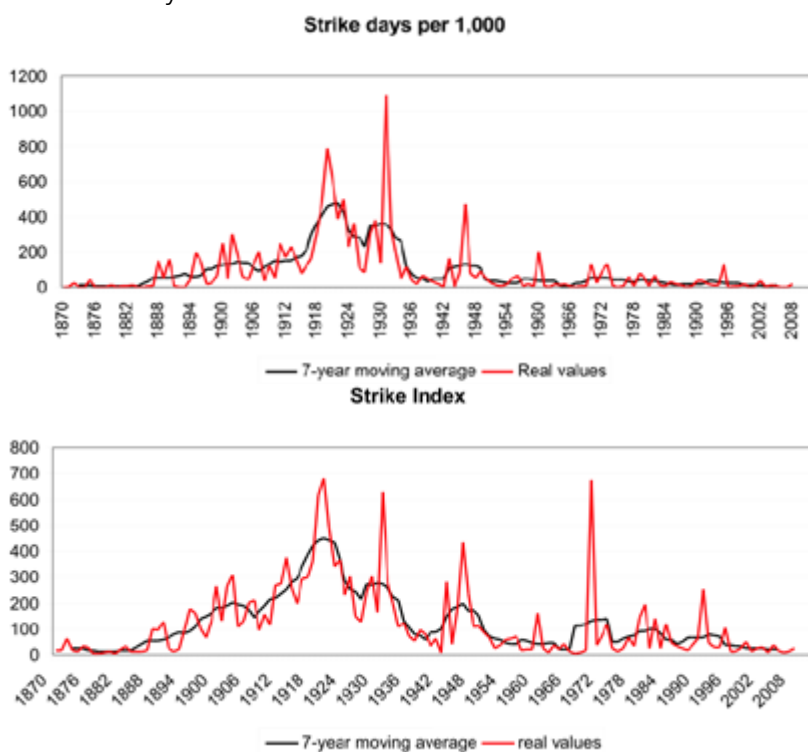


Figure 5. Strike activity in the Netherlands according to the OECD/ILO calculation and equation 5, 1870-2010



1996 to include strikes resulting in less than 100 working days as well. This is a general problem when studying longitudinal strike developments. The way data is collected and presented by national statistical bureaus can and does change. Because researchers often lack the tools to complete strike statistics these changes and omissions are in the best case scenario only mentioned. But then the researchers often decide to use the available data as if they were correct.

There have been attempts to build own datasets of labour conflicts. This has been often done for a short period or for a single country or region. A few examples of this kind of data is on [www.iisg.nl/labourconflicts](http://www.iisg.nl/labourconflicts). But there are more examples. The most extensive of these is the World Labor Research Working Group (WLG) Database. The database was constructed by recording all occurrences of labour unrest mentioned in the indexes to The New York Times (from 1870-1990) and The Times (London, from 1906-90).

The group created four indices. One for the world as a whole, one for the core countries of capitalism (mainly North America and western Europe), one for the semi periphery (mainly southern Europe and South America), and one for the periphery (also known as the Third World). The results were published in 1995 (Silver, Arrighi & Dubofsky 1995). Beverly Silver also relied firmly on the data from the WLG in her provocative book *Forces of Labor* (Silver 2003).

The main problem with the WLG database is that it is based on the indexes of only two Anglo-Saxon newspapers. Its strength, however, is that it covers all kinds of labour protest (strikes, boycotts, riots, demonstrations, political protest). The same cannot be said of the official strike statistics, which cover only strikes and lockouts. Contrary to the "Resolution concerning Statistics of Strikes, Lockouts and Other Action due to Labor Disputes" (Jan., 1993) adopted by the Fifteenth Interna-

tional Conference of Labor Statisticians, most national statistics do not even distinguish between strikes and lockouts, let alone provide data on other forms of protest. As mentioned before the data published by the ILO is often inconsistent from one country to the other. It is tempting to use data available from secondary sources to supplement the ILO figures. This temptation can better be resisted unless one is sure that the extra data is not arbitrary. To make better international comparisons, new consistent statistics must be compiled. Only then will it be possible to construct a valid overview of international strike activity.

#### Building a global database on labour conflicts (1870-1990) using data mining

At the IISH we have started a new project in collaboration with the WLG and Amsterdam Vrije Universiteit. With this project we aim at building a database on labour conflicts on a global scale. The data for the database will be extracted from already digitized historical sources. The extraction will be done with software enabling us to find raw unstructured data concerning labour conflicts. To turn this data into structured data we need to further develop and sophisticate of already available software. With the results of this project the study of labour conflicts enters the innovative world of digital data mining which replaces the old-fashioned world of manual data search.

Existing international strike data is most of all collected by the ILO from publications by the national statistical bureaus. Although the ILO has tried from its start in 1926 to streamline data, in fact this is not what happened. A glance at the online strike data at [Laborstat.org](http://Laborstat.org) shows that countries still use their own definitions and boundaries for inclusion of a conflict into their data. An overview published by the ILO in 1993 pointed at this problem (Chernyseev 1993) and it hasn't improved since then.

A few examples may clarify this problem. Since 1982 the USA only registers strikes with

more than 1,000 participants while the ILO recommends to register all conflicts and many countries do this. In Germany no information is published regarding the number of participants and France excludes agriculture and public administration. There is even a number of countries that deny the existence of labour conflicts all together and therefore don't publish data.

Even if the data collected by the national bureaus would be consistent with each other it will still be very difficult for researchers to discover really global developments. This is because the data is made available on a high level of aggregation. Each individual conflict of which the bureau is made aware is transported to a table with national indicators. The individual conflict is thus made invisible. It is therefore for example not possible to look for global developments within specific multinational companies. The data also prevents the search for labour conflicts within regions that surpass national boundaries like the Basque territory, Kurdistan etc. ILO publishes information regarding strike duration and number of conflicts, but a cross-study into both is impossible with the published data.

How to cope with the problems described? How can we get access to data on a less aggregate level than national borders and how can we prevent the data to be collected from a Eurocentric point of view? The only way to overcome these problems is by making available a new database. This database must meet certain demands:

The data must be collected in a consistent way. From the start it must be clear which conflicts will be included and which not. The data must discriminate between the existing forms of labour conflict.

The data must allow new groupings next to the one based on national boundaries.

Existing data does not suffice to meet these demands. The only way to cope with this problem is to collect data ourselves and formulate the demands we can pose to this a

new dataset. A first effort to this reformulation is made at the website of one of the participating institutes (see <http://socialhistory.org/en/projects/labour-conflicts>) but this codebook can be elaborated during this project.

## Codebook

Ideally, the records should be constructed according to the following format:

1. Definitions. The terms, definitions and measurement as stated by the ILO (1993) will be used.
2. Coverage. The statistics should cover the whole nation or any specific region, and go back in time as far as possible
3. Basic data to be collected includes:
  - a. Strikes, lockouts and other expressions of class struggle as covered in 1.
  - b. The number of workers involved in these actions
  - c. The duration of these actions in days regardless of year or season
  - d. The amount of time not worked by workers directly, indirectly or secondary involved in these actions
  - e. The number and names of the companies involved, including conglomerates to which they belong
  - f. The demand(s) that caused the actions
  - g. The outcome of the actions and method of settlement
  - h. The calendar date of the actions
  - i. The geographical position of the action (if possible the longitude and latitude)
  - j. The profession of the workers consistent with the Historical International Classification of Occupations (HISCO)
  - k. The economic sector according to the International Standard Industrial Classification
  - l. The workers' and/or employers' organizations concerned

- m. Was the action official or unofficial (wild-cat)
- n. Special groups of workers (e.g. women, children, immigrants)
- o. An account (if possible in English, otherwise in the national language)

Once these demands are determined the search for data can begin. Of course this search could be performed in the old-fashioned way like the WLG, Shorter and Tilly, Van der Velden and a few others have done. But this way of working is highly time-consuming and open to human error. The new digital technique of data mining on the other hand seems extremely suited for this new way of collecting.

Already hundreds of newspapers from tens of countries have been digitized. They are just awaiting researchers to explore the wealth of their contents. The project we envisage consists of three parts.

First, the collection of a number of digitized sources that meet our demands. So their scope must be really global. The sources must also contain information on a micro level. The data will be extracted from publicly available digital newspaper sources. For feasibility and scoping, we limit ourselves to English-language newspapers only although the tool pipeline will be designed in such a way that it supports subsequent efforts to include other languages.

To underline the global perspective of the project, we will select newspaper sources from three different continents North-America, Europe and Asia. For each of the continents, we will select one English-language newspaper and extract for a predefined period all instances of labour conflicts.

Second, the development of data mining software that will be able to search in the sources for labour conflicts. We propose the adoption of Linked Data principles ([www.w3.org/standards/semanticweb/data](http://www.w3.org/standards/semanticweb/data)). This allows for a flexible data schema, where multiple representations could be integrated. This for-

mat also allows us to easily link other relevant datasets in the domain to the LDC. We explicitly will link our results to the ILO and WLG datasets as well as any other relevant labour conflict sources. Furthermore, we will make use of background knowledge present on the (semantic) Web. This includes geographical information, administrative and political information or related historical datasets. We will reuse or map to existing metadata schemas as much as possible, for example adopting the Simple Event Model ([www.cs.vu.nl/~guus/papers/Hage11b.pdf](http://www.cs.vu.nl/~guus/papers/Hage11b.pdf)) for describing events. For the information extraction, we will employ both existing tools and develop new Natural Language Processing (NLP) algorithms. The WLG dataset can serve two functions in this process. We can use it to train Information Extraction algorithms that use Machine Learning and we can use it as a Gold Standard when evaluating the algorithms and quality of the output.

Third, the insertion of the unstructured data found with the data mining software into a database in a structured manner so that the data is open to researchers who study strikes and social conflicts. We propose to use a combination of Information Extraction techniques to (semi)automatically extract structured data from unstructured newspaper articles.

The dataset will be made available to researchers in the form of 1) raw datasets; 2) versions that can be easily imported in existing tools used by the target users (XML, CSV) and 3) through an online search and query tool developed in the project.

## Concluding remarks

This paper consists of two parts. First an alternative way of calculating international comparisons is developed. The most popular measurement, the number of strike days per 1,000 employees, is replaced by an equation in which not only the number of strike days but

also the other available strike indicators (number of conflicts and the number of participants) are included.

In the second part it is said that the available data is inconsistent and therefore not usable for international comparisons. The only way to counter this problem is by building a new international, really global, non-Eurocentric dataset of labour conflicts. We envisage a project to electronically extract this data from already digitised historical sources.

### References fur further reading

**Bird, D. 1992**, 'International comparisons of labour disputes in 1991', *Employment Gazette*, pp.609-614.

**Bordogna, L. and Cella, P.G. 2002**, 'Decline or transformation? Change in industrial conflict and its challenges', *Transfer*, vol. 8, no. 4, pp.585-607

**Chernyshev, I. 2003**, 'Decent work statistical indicators: strikes and lockouts statistics in the international context', *Bulletin of Labour Statistics*, vol. 3, no. 2, pp.1-15 (web version [www.ilo.org/public/english/bureau/stat/download/articles/2003-3.pdf](http://www.ilo.org/public/english/bureau/stat/download/articles/2003-3.pdf)).

**Creigh, S.W. and Poland, G. 1983**, *Differences in strike activity between industrial countries in the post-war period*, National Institute of Labour Studies Working Paper No. 59, Flinders University of South Australia.

**Cross, I. 1908**, 'Strike statistics', *Publications of the American Statistical Association*, vol. 11, no. 82, pp.168-194.

**Davies, J. 2001**, 'International comparisons of labour disputes in 1999', *Labour Market Trends*, pp.195-201.

**Docherty, James & Sjaak van der Velden (2012)**, *Historical Dictionary of Organized Labor*, The Scarecrow Press: Lanham

**Edwards, P.K. 2004**, 'Review of Beverly J. Silver, Forces of labor', *Historical Studies in Industrial Relations*, no. 18, pp.187-190.

**European Foundation for the Improvement of Living and Working Conditions,**

**2008, Developments in industrial action 2003-2007**, only available at: [www.eurofound.europa.eu/eiro/studies/tn0804039s/tn0804039s.htm](http://www.eurofound.europa.eu/eiro/studies/tn0804039s/tn0804039s.htm)

**Fifteenth International Conference of Labor Statisticians 1998**, *Resolution Concerning Statistics of Strikes, Lockouts, and other Action Due to Labor Disputes*. Jan. <http://www.ilo.org/public/english/bureau/stat/download/res/strikes.pdf>.

**Fisher, M. 1973**, *Measurement of labour disputes and their economic effects*, Paris, OECD.

**Forchheimer, K. 1948**, 'Some international aspects of the strike movement', *Bulletin of the Oxford University Institute of Statistics*, vol. 10 (reprinted in Evans, E.W. and Creigh, S.W. (eds.) 1977, *Industrial conflict in Britain*, London, Frank Cass).

**Franzosi, R. 1989**, 'One hundred years of strike statistics: methodological and theoretical issues in quantitative strike research', *Industrial and Labor Relations Review*, vol. 42, no. 3, pp.348-362.

**Galambos, P. & Evans, E. W. 1966**, "Work-stoppages in the United Kingdom, 1951-1964: A Quantitative Study," *Bulletin of the Oxford University Institute of Economics and Statistics*, XXVIII, 1, 33-55.

**The general council of the First International 1868-1870. Minutes. 1964**, Progress Publishers, Moscow

**Griffin, J.I. 1939**, *Strikes: a study in quantitative economics*, New York, Columbia University Press.

**International Labour Office 1926a**, *Methods of compiling statistics of industrial disputes*, Series N (Statistics) no. 10, Geneva, ILO.

**International Labour Office 1926b**, *The third international conference of labour statisticians*, Series N (Statistics) no. 12, Geneva, ILO.

**International Labour Organization 1993a**, *Fifteenth international conference of la-*

**bour statisticians. Report 2: statistics of strikes, lockouts and other forms of industrial action**, Geneva, ILO.

**International Labour Organization 1993b, Fifteenth international conference of labour statisticians. Report of the conference**, Geneva, ILO.

**Kooten, Gerrit van 1988**, Stakingen en stakers: Een theoretische en empirische verkenning van fluctuaties in stakingsactiviteit in Nederland van 1951 tot en met 1981. Rijswijk: Elmar.

**Lyddon, Dave 2007**, Strike Statistics and the Problems of International Comparison, in: Sjaak van der Velden et al., *Strikes Around the World 1968-2005. Case-studies of 15 Countries*, Aksant: Amsterdam

**Perry, L.J. and Wilson, P.J. 2004, Trends in work stoppages: a global perspective**, Working Paper no. 47, Geneva, ILO.

**Peterson, F. 1937**, 'Methods used in strike statistics', **Journal of the American Statistical Association**, vol. 32, no. 197, pp.90-96.

**Shalev, M. 1978**, 'Problems of strike measurement', in **The resurgence of class conflict in western Europe since 1968. Volume 1, national studies**, eds. C. Crouch and A. Pizzorno, London, Macmillan.

**Silver, Beverly J.; Arrighi, Giovanni & Dubofsky, Melvyn, 1995a**, "Introduction," Review, XVIII, 1, \* Win., 1-4.

**Silver, Beverly J.; Arrighi, Giovanni & Dubofsky, Melvyn, eds. 1995b**. Review, Special Issue: Labor Unrest in the World-Economy, 1870-1990, XVIII, 1, Win.

**Silver, Beverly J. 1995c**, "Labor Unrest and World-Systems Analysis: Premises, Concepts, and Measurement," Review, XVIII, 1, Win., 7-34

**Silver, Beverly J., Giovanni Arrighi, and Melvyn Dubofsky, eds. 1995d**, Labor Unrest in the World-Economy, 1870-1990, in: **Review of the Fernand Braudel Center**, volume XVIII, no. 1, winter 1995

**Silver, B.J. 2003, Forces of labor: workers'**

**movements and globalization since 1870**, New York, Cambridge University Press

**Spöhring, Walter 1983**, *Streiks im internationalen Vergleich. Merkmale und Bedingungen der Streikmuster in Frankreich, Italien, Großbritannien und in der Bundesrepublik Deutschland: Eine theoretisch-methodische Literaturstudie über neuere vergleichende Untersuchungen*. Cologne: Bund-Verlag.

**Sweet, T.G. and Jackson, D. 1978, The classification and interpretation of strike statistics: an international comparative analysis**, University of Aston Management Centre, Working Paper no. 97.

**Velden, Sjaak van der & Doorn, Peter 2001**, "The Striking Netherlands: Time Series Analysis and Models of Socio-Economic Development and Labor Disputes, 1850-1995," *Historical Social Research*, XXVI, 1, 222-43.

**Velden, Sjaak van der 2003**, Strikes in Global Labor History: The Dutch Case, Review Fernand Braudel Center, XXVI, 4, 381-405

**Velden, Sjaak van der, et al. 2007, Strikes around the World, 1968-2005. Case-studies of 15 countries**, Amsterdam, Aksant.

**Walsh, K. 1983, Strikes in Europe and the United States: measurement and incidence**, London, Frances Pinter.

## Partie IV

### Croiser et comparer les grèves d'aujourd'hui



## Les journées d'actions syndicales européennes. Étude de cas du 14N, révélateur des fractures syndicales nationales et européennes<sup>1</sup>

Anne Dufresne\*  
Corinne Gobin\*\*

### Introduction

L'organisation de la journée d'action européenne d'action et de solidarité syndicales du 14 novembre 2012 (événement dénommé 14N dans la presse) a eu une couverture médiatique particulièrement remarquable

1. Une version plus courte de ce travail a déjà été publiée dans A. Dufresne et C. Gobin, «la grève européenne du 14 novembre», in *Grèves et conflictualité sociale en 2012, II. Secteur public et questions européennes*, Courrier hebdomadaire du CRISP n°2174-2175, Bruxelles, 2013, pp. 49-57.

\* Chargée de recherches FRS/FNRS-Université catholique de Louvain. [anne.dufresne@uclouvain.be](mailto:anne.dufresne@uclouvain.be)

\*\* Maître de recherches FRS/FNRS-Université libre de Bruxelles. [cogobin@ulb.ac.be](mailto:cogobin@ulb.ac.be)

tant en Belgique qu'au plan européen. Cette journée a en effet été un succès en termes de mobilisation mais aussi de visibilité. Certains médias ont même présenté cette journée comme inédite au sein de l'Union européenne (UE) la désignant comme la première grève transnationale contre le pouvoir politique communautaire et ses plans d'austérité. L'analyse scientifique est là pour rectifier le sens d'informations médiatiques approximatives, prisonnières d'une lecture immédiate des événements.

Cet article se propose dès lors d'examiner d'un peu plus près l'euro-action syndicale du 14N et ses effets en Belgique, la replaçant dans un contexte socio-historique plus large et posant les questions suivantes : Quelle est donc la particularité du 14N dans l'histoire longue des euro-mobilisations qui date des années 1970 ? Comment ont réagi les syndicats européens à cet appel : entre actions de solidarité pour les uns, et grèves pour les autres ? Enfin, concernant plus spécifiquement son impact en Belgique, comment le 14N a aussi pu apparaître comme révélateur de la fracture syndicale nationale ?

### 1. Aperçu historique des euromobilisations de la CES

La Confédération européenne des syndicats



(CES), qui, depuis 1974, regroupe de plus en plus largement les forces syndicales en Europe (d'abord occidentale et, depuis 1994, de l'Europe centrale et orientale) est la principale instigatrice de ces euro-actions à l'échelon européen. À côté des syndicalismes nationaux dont l'histoire et le présent sont plus largement analysés s'est développée, comme une branche particulière du syndicalisme international, une représentation syndicale spécifique auprès des autorités européennes engagées dans la construction communautaire de l'Europe dès le démarrage de celle-ci. Les syndicats des premiers États membres de l'Europe communautaire ont développé des structures européennes au niveau interprofessionnel et sectoriel dès 1958, dans un premier temps très peu coordonnées entre ces deux niveaux. Une meilleure coordination s'installe en 1991 lorsque, par un changement de statut de la CES, les fédérations syndicales européennes (sectorielles) sont reconnues comme membres de la CES, à côté des confédérations syndicales nationales<sup>2</sup>. Cet eurosyndicalisme pratique assez tôt trois types d'actions syndicales : euromanifestation, journée d'action commune et eurogrève<sup>3</sup>.

Les euromanifestations se concentrent le plus souvent en un lieu donné, et en particulier à Bruxelles, surtout depuis la décision prise par les autorités communautaires d'y localiser les Conseils européens et ministériels dans le cadre des réformes du Traité de Lisbonne effectives en 2009. Mais, Strasbourg a été un autre lieu symbolique pour ces événements, et avant la sédentarisation des réunions du Conseil, les villes du pays de la présidence tournante. La première manifestation interprofessionnelle européenne eut lieu à Bruxelles le 14 novembre 1975 sous le slogan « emploi assuré-revenu garanti ».

Deuxième type d'action, les journées

2. Cf. C. GOBIN, «la Confédération européenne des syndicats. Son programme au fil de ses congrès», *Courrier hebdomadaire*, CRISP, n°1367-1368, 1992.

3. Cf. tableau en annexe des euro-actions organisées par la CES entre 2008 et 2012.

européennes d'action syndicale consistent, elles, à organiser des événements dans l'ensemble des pays de l'Union européenne (UE) à une même date. Le contenu et l'ampleur de ces événements sont laissés au libre choix des confédérations syndicales nationales. Tel était le cas pour le 14 novembre 2012 : aucun mot d'ordre de grève générale n'avait été lancé. La première action de ce type eut lieu le 5 avril 1978. Il s'agissait pour la CES de démontrer aux autorités communautaires la cohésion syndicale existante pour appuyer le programme de relance économique adopté par l'eurosindicalisme au congrès de Londres en 1976. Depuis lors, à l'issue de la plupart des congrès de la CES est décidée la mise en place d'une ou de plusieurs campagnes syndicales communes jusqu'au congrès suivant. Les journées d'action s'inscrivent dans ces campagnes.

Enfin, les eurogrèves sont des arrêts de travail qui se déroulent dans plusieurs pays de façon simultanée. Seules des grèves sectorielles européennes<sup>4</sup> d'une journée ont pu avoir lieu jusqu'à présent et pour un nombre limité de pays, étant donné la limitation légale du droit de grève imposée par plusieurs États (grève limitée à des périodes précises avant le renouvellement d'accords collectifs comme en Allemagne, grève de solidarité au-delà des travailleurs impliqués directement dans un conflit du travail interdite au Royaume-Uni,...).

Suite au passage en revue des divers registres d'action de l'eurosindicalisme, distinguons maintenant quelles ont été les différentes phases d'euro-mobilisation. L'histoire de la

4. Notons les eurogrèves sectorielles dans le textile (1980), dans les chemins de fer (1992 et 1998), ainsi que la grève, victorieuse, des dockers (2002-2003). Cf. A. DECOENE, «La libéralisation des services portuaires et la grève des dockers»; *Courrier hebdomadaire*, CRISP, n°1966-1967, 2007 et A. DECOENE, N. HILAL, C. GOBIN, «Mobilisations transfrontalières et Union européenne : difficultés et réalités de la contestation syndicale. L'exemple du syndicalisme du transport», *Lien social et Politiques*, n°58, p. 73-84. Pour plus de détails sur le secteur des transports, voir N. HILAL, *L'eurosindicalisme par l'action. Cheminots et routiers en Europe*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2008.

CES fait en effet apparaître des périodes plus agitées que d'autres quant à l'organisation de mobilisations syndicales. A l'échelon interprofessionnel, on peut ainsi repérer cinq pics importants dans l'organisation d'une mobilisation syndicale : 1978-1983, 1996-1997, 2000-2003, 2005-2006 et 2010-2012. Nous approfondirons plus spécifiquement cette dernière période.

• 1978-1983

La première période correspond au refus de la CES d'accepter le virage néo-libéral affiché dès 1975 par le patronat européen, sur lequel vont peu à peu s'aligner les autorités communautaires ainsi que les gouvernements nationaux (plan Barre en France de 1976, élections de Margaret Thatcher en Grande-Bretagne en 1979, gouvernements Martens-Gol dès 1981 en Belgique et leur équivalent aux Pays-Bas de 1982 à 1994 avec Ruud Lubbers comme premier ministre,...). La première manifestation interprofessionnelle européenne eut ainsi lieu à Bruxelles le 14 novembre 1975. Ce refus et le fait d'un décalage complet entre les positions syndicales et les positions tant patronales que gouvernementales aboutirent à une période où la CES ne fut plus associée au plus haut niveau de la discussion avec les autorités communautaires entre 1979 et 1983. La CES, s'appuyant essentiellement sur les dirigeants syndicaux nationaux qui tentaient de faire entendre leur voix divergente auprès des responsables politiques nationaux, s'engagea dans la voie de nombreuses actions transfrontières mais ne parvint pas à renverser cette tendance lourde. Elle réintégra dès lors la scène institutionnelle auprès des autorités communautaires à partir de 1984 à travers le désormais célèbre « dialogue social ».

• 1996-1997

La deuxième période correspond à la mobilisation sociale qui se créa autour de la révision du Traité de Maastricht afin d'opérer un « rééquilibrage » entre une UE essentiellement

orientée sur la réalisation d'une union monétaire et du libre marché et une Europe qui intégrerait de réelles politiques sociales. Un événement mit le feu aux poudres: la fermeture d'une filiale de l'entreprise Renault, celle de Vilvorde en Belgique, sans qu'aient été appliqués les dispositifs légaux dans le domaine du droit à l'information et à la consultation des travailleurs. « Vilvorde » devint ainsi le symbole à la fois d'un patronat prompt à délocaliser dans des filiales où les salaires et les conditions de travail sont plus bas afin, non de sauver une entreprise menacée, mais d'accroître les bénéfices engendrés, et d'une mobilisation syndicale européenne qui fut fortement médiatisée<sup>5</sup>.

\*2000-2003

La troisième période correspond à la fois à la flambée internationale de la contestation dite altermondialiste depuis la manifestation de Seattle (à l'occasion de la conférence de l'Organisation mondiale du commerce du 30 novembre au 3 décembre 1999) et à la relance de l'actualité communautaire à travers la mise en place, lors du sommet européen de Laeken (14-15 décembre 2001) d'une « convention » présidée par Valéry Giscard d'Estaing et chargée de rédiger un texte global de réforme de l'UE (qui deviendra le projet de Traité constitutionnel européen, TCE). Huit euromanifestations seront alors organisées de façon quasi rituelle lors de chaque sommet important de l'UE entre 2000 et 2003.

• 2005-2006

La quatrième période correspond à une mobilisation syndicale ambiguë autour du rejet de la directive dite Bolkestein, dont la proposition avait été adoptée par la Commission européenne le 13 janvier 2004

.....  
5. C'est à l'occasion du conflit autour de la fermeture de Renault Vilvorde qu'apparaît le terme «euro-grève». P. LEFEBURE, E. LAGNEAU, «Les mobilisations protestataires comme interactions entre acteurs sociaux et journalistes», in J. GERSTLE (dir.), *Les effets d'information en politique*, Paris, l'Harmattan, 2001, p. 65-66.

et qui prévoyait une large libéralisation des services dans le Marché intérieur. A la même période, la CES s'était engagée de façon claire dans son soutien au projet de TCE (qui sera avalisé par les chefs d'État et de gouvernement au Conseil européen de juin 2004) en s'appuyant notamment sur le fait que la Charte des droits fondamentaux adoptée par le Conseil européen de Nice de décembre 2000 était devenue partie intégrante de ce projet de traité. La CES s'attacha ainsi à contrer l'argument des opposants au projet de TCE qui considéraient que l'Europe allait graver dans le marbre constitutionnel le néo-libéralisme en démontrant qu'il restait possible de contrer une directive libérale sans qu'il ne soit nécessaire de remettre en cause l'ensemble du système politique européen, dont le projet de traité. Elle mobilisa ainsi contre « Bolkestein » mais pour le projet de TCE, ce qui n'empêcha pas de nombreux militants syndicaux de venir manifester à la fois contre « Bolkestein » et contre le projet de traité.

#### • 2008-2012

La dernière période représente un tournant important pour la CES. Ainsi, c'est en avril 2008 que la CES a pour la première fois lancé une euro-manifestation portant sur le salaire<sup>6</sup>, thème au cœur de l'identité syndicale nationale. Elle appuyait deux revendications : une augmentation des salaires et du pouvoir d'achat et une répartition plus équitable des bénéfices. Le Secrétaire général de la CES, John Monks s'est alors subitement montré très combatif : « C'est la colère et une vraie détermination qui guident cette manifestation. La priorité absolue de la CES est d'obtenir un salaire plus équitable pour les travailleurs de toute l'Europe ». Cette revendication est en rupture radicale avec celles des années précédentes centrées essentiellement sur

6. Cette manifestation qui a rassemblé 35 000 syndicalistes de toute l'Europe à Ljubljana (Slovénie) s'inscrivait dans le cadre de la campagne de la CES en faveur d'une plus grande égalité des salaires, décidée lors du Congrès de Séville de mai 2007.

l'emploi et invoquant l'Europe sociale et/ou la citoyenneté européenne.

A la rupture thématique s'ajoute un rythme accéléré d'euro-actions syndicales européennes à partir de l'automne 2010, la CES réagissant à l'orientation générale des politiques menées par l'UE, et plus précisément, des programmes d'austérité : alors que son rythme de croisière était d'une, voire deux euro-actions par année jusqu'alors, neuf furent organisées entre septembre 2010 et novembre 2012<sup>7</sup>. Chaque nouvelle mesure austéraitaire<sup>8</sup> relançait une série d'euro-actions. Ainsi, après le bouclage du pacte pour l'euro initié par le couple franco-allemand Sarkozy-Merkel en mars 2011, les syndicats européens ont réagi fortement et rapidement : au niveau national avec une journée d'action européenne décentralisée (24 mars) ; au niveau transfrontalier, avec une déclaration syndicale commune franco-allemande (22 mars), et à l'échelon de l'UE avec une série d'euro-manifestations : Budapest (9 avril), Luxembourg (21 juin) et Wraclow-Pologne (17 septembre).

En mai 2011, au Congrès quadri annuel de la CES à Athènes, ce qui dominait la tribune était bien la recherche d'une réponse à la gouvernance économique, en particulier concernant la modération salariale qu'elle implique. D'un bout à l'autre du spectre de l'Europe à deux vitesses, de la Grèce à l'Allemagne, est apparue l'idée d'un nécessaire changement de paradigme avec une coordination des politiques salariales, fiscales et sociales à la hausse. Une déclaration rejeta explicitement le pacte pour l'euro et le dispositif législatif sur la gouvernance économique européenne (*Sixpack*) qui sera finalement adopté le 6 octobre 2011.

Quelques mois plus tard, en janvier 2012, le

7. Voir tableau en annexe A.

8. «Austéraitaire» signifie qui impose l'austérité de manière autoritaire. Voir LOCHARD Y., PERNOT, J.-M., «2010, année terrible. Les relations sociales à l'épreuve de l'austérité», *Chronique internationale de l'IREs*, n°127, novembre 2010.

comité directeur de la CES refusa d'avaliser le nouveau Traité budgétaire, et ce qui ne s'était jamais passé de toute l'histoire de la CES lors de l'évaluation du bien-fondé des traités européens, celle-ci se caractérisant par une position du « Oui, mais... », un « oui critique »<sup>9</sup>.

Ainsi, si la CES durcit son ton et son positionnement vis-à-vis des institutions européennes, les contestations qu'elle entreprend sont cependant très largement en-dessous des enjeux actuels : la CES est consciente que « [l']ampleur de la mobilisation syndicale européenne, à caractère transnational, n'a pas permis d'aboutir à une modification substantielle des politiques européennes, qui ont un impact sans précédent sur le marché du travail et les relations sociales des États membres de l'UE. » C'est pourquoi, elle « doit renforcer sa capacité d'action au niveau transnational pour pouvoir faire face aux défis que pose la gouvernance économique ».

### *Vers un mouvement social européen : l'altersummit*

Parallèlement à ces initiatives de la CES, se sont construits récemment d'autres plateformes syndicales européennes pour aller vers une contre-offensive sous le slogan « Une autre Europe, maintenant ». Cette stratégie de transnationalisation et de diversification des moyens de la lutte existe déjà depuis plusieurs années, avec des alliances avec les mouvements sociaux ou les euromanifestations<sup>10</sup>.

9. A noter que cela ne s'est cependant pas traduit par une campagne assidue dans tous les pays européens pour convaincre les parlementaires nationaux de ne pas ratifier ce traité (voir supra).

10. Cf. BIELER, A. « Globalization and Regional Integration: The Possibilities and Problems for Trade Unions to Resist Neoliberal Restructuring in Europe » in Van Apeldoorn, Bastian, DRAHOKOUPIL, J., HORN, L. (ed.), *Contradiction and Limits of Neoliberal European Governance*, London, Palgrave Macmillan: 211 – 232, 2009 ; BIELER, A., LINDBERG, I. (ed.), *Global Restructuring, Labour, and the Challenges for Transnational Solidarity*, Londres: Routledge, 2010.

Ainsi, depuis 2011, une vingtaine de syndicats européens et de mouvements sociaux - et c'est leur association qui fait toute la spécificité de cette initiative - ont décidé de lancer, un processus de discussion conjoint : la *Joint Social Conference*. Son objectif était de se rassembler, à chaque sommet de printemps, lorsque les Autorités de l'UE prennent leurs décisions politiques, pour exprimer d'autres priorités politiques autonomes, revendications issues du débat entre acteurs syndicaux et sociaux. En 2012, cet appel s'est ensuite élargi à trois types d'acteurs : de nombreux autres mouvements sociaux, des réseaux de chercheurs et des personnalités culturelles et politiques, à titre individuel. Cette large contre-offensive, née dans l'esprit des forums Sociaux Européens et lancée le 10 novembre 2012 à Florence, quelques jours avant le 14N, se nomme désormais *Alter Summit*. Elle a pour objectif d'aider à la construction « d'un mouvement social européen fort, profondément enraciné au niveau national, capable d'unité d'action et proposant des alternatives ». Il s'agit de « créer une dynamique à travers une variété d'actions communes – éventuellement décentralisées – et d'organiser un sommet alternatif pour exprimer un consensus sur les objectifs politiques définis par la plate-forme.

Dans la feuille de route de l'*Altersummit*, le 14N était donc une étape majeure, puisque correspondant précisément à ces objectifs. Dans ce cadre est envisagée la lutte pour la reconnaissance officielle du statut de « grève transnationale » et de « grève générale européenne », qui correspondrait à un acte de formation d'une classe transnationale laborale et à un nouveau changement de nature de la mobilisation. Voyons maintenant si le 14N a fait un pas dans cette direction en analysant les types d'action menés dans les différents pays.

## 2. Le 14N en Europe : révélateur de la fracture Nord/Sud

Le 14 Novembre a bien été une journée particulière dans l'histoire des euro-actions syndicales. C'est en effet la première fois que des actions de grèves furent menées simultanément dans six pays de l'UE sur la base d'un soutien interprofessionnel : Espagne, Grèce, Italie, Portugal, Belgique et Lituanie<sup>11</sup>. Si ce cas de figure de grève transnationale avait déjà eu lieu au niveau sectoriel, il était inédit au niveau interprofessionnel.

Au-delà du caractère exceptionnel de la grève transnationale, les actions ont revêtu différentes formes et ont été menées à des degrés très divers dans la vingtaine de pays concernés<sup>12</sup>. Les répertoires d'action utilisés dépendent d'une part des contextes syndicaux et socio-économiques nationaux, et d'autre part de la violence des mesures engagées contre les États sociaux par les plans d'austérité. On peut ainsi distinguer trois groupes de pays suivant le type d'action de leurs organisations syndicales: a) les syndicats de l'Europe du Sud (Espagne, Grèce, Italie, Portugal) qui affichent le mot d'ordre de grève générale ; b) les organisations en France et dans un grand nombre de pays de l'Est qui rassemblent autour de manifestations massives ; c) et les syndicats d'Allemagne et d'Europe du Nord, s'imaginant sans doute immunisés contre une telle austérité, qui s'en tiennent majoritairement à des actions et/ou à des messages de solidarité à l'égard des « autres ».

Nous verrons ensuite comment, les syndicats belges, tentent, en ordre dispersés d'utiliser l'ensemble du répertoire d'action.

### *Grève générale au Sud*

L'Espagne, la Grèce, l'Italie et le Portugal étaient donc, pour la première fois de leur histoire, simultanément en grève générale : de vingt-quatre heures en Espagne et au Portugal

11. Concernant les deux derniers pays, la grève fut limitée à certains secteurs (voir infra).

12. Annexe B : Typologie des répertoires d'action de la journée d'action européenne du 14N.

(l'expression « grève ibérique » a été employée à cette occasion) et de trois ou quatre heures en Grèce et en Italie.

En Espagne, les organisations syndicales (CCOO, UGT, USO) estiment que la grève, suivie par 77 % des travailleurs de l'industrie, des services, des services publics et de la construction (neuf millions de personnes) n'a pas de précédent depuis l'avènement de la démocratie. Le mouvement des travailleurs fut conforté par 108 manifestations et 39 concentrations qui ont réuni cinq millions de personnes dans tout le pays.

Au Portugal, le 14N fut également la journée d'action répertoriée comme étant la plus importante depuis la Révolution des œillets, en 1974. La grève générale, convoquée sous le slogan « contre l'exploitation et l'appauvrissement » par la CGTP et certaines fédérations de l'UGT-P, a été largement suivie dans les secteurs public et privé.

En Grèce, si l'appel de GSE et ADEDY portait sur une grève de seulement trois heures, cela tient au fait qu'une grève générale de quarante-huit heures avait déjà été convoquée la semaine précédant l'évènement. La manifestation d'Athènes a rassemblé 10 000 personnes.

En Italie, la CGIL, la CISL et l'UIL ont appelé à une grève de quatre heures. Celle-ci a enregistré un taux de participation de 50 % et a été renforcée par des manifestations et des actions décentralisées dans une centaine de villes.

Notons le cas particulier de la Lituanie : les travailleurs du secteur du transport de LDS Solidarumas se sont croisés les bras dans la capitale Vilnius. Cet État balte est le seul pays du Nord, avec la Belgique (voir infra), à avoir organisé une grève.

### *Manifestations massives en France et à l'Est*

En France, plus d'une centaine de rassemblements et de manifestations se sont

déroulés à l'appel de cinq confédérations : la CFDT, la CGT, la FSU, Solidaires et l'UNSA.

Du côté des pays de l'Europe de l'Est, des manifestations ont été organisées dans les grandes villes de Pologne, de République tchèque, de Roumanie et de Slovénie.

### *Actions et messages de solidarité en Allemagne et en Europe du Nord*

Par contre, l'engagement des confédérations syndicales des grands pays du Nord de l'Europe – Allemagne, Pays-Bas, Royaume-Uni ou Suède – dans cette journée européenne d'action fut minimal, se limitant à des communiqués de presse ou à des conférences exprimant la solidarité de ces syndicats avec les travailleurs du Sud de l'Europe, mettant ainsi en sourdine le fait que l'austérité touche également leurs propres salariés, parfois très durement – comme en Allemagne.

L'ensemble des actions ont été menées sur le même thème : l'austérité et ses conséquences sociales désastreuses. Les organisations ont beaucoup utilisé le matériel de propagande mis à disposition par la CES, ce qui a permis de propager les messages « non à l'austérité » et « c'est LEUR crise », popularisant ces slogans de façon unifiée dans l'espace européen. Cependant, ce tour d'horizon fait clairement apparaître les profondes divergences entre syndicats nationaux membres de la CES quant à la stratégie à adopter. La mise sur pied de cette journée commune d'actions indique que le traditionnel sentiment d'adhésion syndicale au processus de construction européenne est en train de se fissurer, sous les coups de la politique austéritaire menée partout au sein de l'UE depuis 2010. Mais, le 14N, néanmoins, peut être considéré comme une étape importante dans la production de perceptions et d'identités collectives pouvant amener sur les fonts baptismaux un mouvement social européen.

### 3. Le 14N en Belgique : révélateur de la

### fracture nationale

À l'image des syndicats à travers l'Europe, la Belgique est apparue divisée quant aux choix des actions à mettre en œuvre à l'occasion de la journée du 14 novembre 2012. Par conséquent, des actions de plusieurs types ont été menées sur le territoire belge.

Si les trois confédérations syndicales interprofessionnelles couvraient leurs affiliés grévistes auprès des employeurs, elles n'appelaient pas explicitement à la grève, contrairement à différentes centrales et sections régionales interprofessionnelles de la FGTB. Une ligne de partage entre les instances et les responsables flamands de la FGTB et leurs homologues wallons s'est notamment manifestée.

La seule action nationale de grève a été menée par les cheminots de la Centrale générale des services publics (CGSP) : les trains ont été mis à l'arrêt durant vingt-quatre heures. À elle seule, cette action a eu un fort impact comme désincitant à se rendre au travail. Les métallurgistes de Wallonie et de Bruxelles (MWB) ont également appelé à vingt-quatre heures de grève : de nombreuses entreprises sidérurgiques de la région de Liège et du Hainaut ont été fermées suite à la présence de piquets de grèves. La CGSP wallonne, tous services publics confondus, a fait de même, engendrant la fermeture de maisons communales, de diverses autorités publiques locales, des TEC (Transport En Commun en Wallonie), de certaines écoles, etc. ; à Bruxelles, le secteur des administrations locales et régionales de cette centrale a décidé aussi l'arrêt du travail.

Au niveau interprofessionnel mais régional, quatre sections de la FGTB ont appelé leurs affiliés à faire grève : les régionales de Liège-Huy-Waremme, de Verviers et de la Communauté germanophone, de Luxembourg et du Centre. Celle de Charleroi Sud-Hainaut tout en appuyant globalement le mouvement, laissa le soin à ses sections professionnelles

d'arrêter le travail là où cette action était possible<sup>13</sup>.

En outre, étant donné que Bruxelles est le siège de la CES, cette dernière organisa une euromanifestation avec les trois syndicats belges. Deux cortèges en front commun ont visité le matin les ambassades de cinq pays où les travailleurs sont le plus touchés par les programmes d'austérité (Chypre, Espagne, Grèce, Irlande et Portugal), et l'ambassade d'Allemagne (pour dénoncer le poids de Merkel dans la ligne européenne austéritaire) avant de se réunir devant le Berlaymont, le bâtiment qui loge les fonctionnaires de la Commission européenne. Là, un représentant de la Commission s'est vu décerner par les dirigeants syndicaux des quatre organisations un « prix Nobel de l'austérité »<sup>14</sup>. Le matériel de promotion (tract en forme de boomerang portant le slogan « L'austérité ça vous revient toujours sur le visage ! ») était commun aux quatre syndicats. La présence des militants FGTB était massive par rapport à ceux des autres organisations. Sans doute est-ce parce que la CNE, la CSC de Bruxelles et du Brabant wallon et le MOC organisaient en parallèle une autre action à Bruxelles, qui débutait à 14 heures, avec la formation d'un cortège à la Place du Luxembourg pour se rendre au Rond-point Schumann.

Dans les grandes villes wallonnes, des distributions de tracts et/ou des manifestations ont été organisées par les trois syndicats belges mais pas en front commun. La CNE a organisé de nombreuses assemblées du personnel sur les lieux de travail à Bruxelles et en Wallonie le matin, et a procédé à des actions diverses l'après-midi avec parfois des arrêts de travail. La CSC en Wallonie a organisé des actions de distribution de tracts à des ronds-points stratégiques de grande circulation

13. Elle fait état de secteurs fragiles en restructuration ou de firmes réparties des deux côtés de la frontière linguistique où la grève créerait trop de tension.

14. Par allusion au prix Nobel de la paix attribué le 12 octobre 2012 à l'Union européenne et remis à ses représentants le 10 décembre.

automobile. En Flandre, à part les trains par décision nationale de la CGSP, aucune grève n'a été organisée<sup>15</sup> même si l'ABVV couvrait les travailleurs désireux d'arrêter le travail. Les actions se sont limitées à des séances d'information dans certaines entreprises. Sauf à Anvers où a eu lieu une concentration de militants de l'ABVV, du BBTk (Setca) et de la LBC. Non seulement les régionales syndicales flamandes semblaient beaucoup moins enclines que leurs homologues wallonnes à appeler à la grève, suivant en cela l'attitude des syndicats allemands plutôt que celle des confédérations du sud de l'Europe. Mais en outre, la mobilisation en Flandre s'est surtout concentrée le 11 novembre sur la manifestation de soutien aux travailleurs de Ford Genk confrontés à la fermeture totale du site<sup>16</sup>.

L'aspect européen de cet événement s'est aussi manifesté par un désir d'action transnationale : ainsi, à l'appel du Conseil syndical interrégional (CSIR)<sup>17</sup> Hainaut/Nord-Pas de Calais/West-Vlaanderen/South East England de manifester devant le lieu d'une rencontre patronale « d'employeurs responsables<sup>18</sup>», notamment la FGTB de Mouscron et de Tournai, la CGSP du Hainaut occidental, la fédération du Hainaut occidentale de la CSC, et l'ABVV de Flandre occidentale ont affrété des cars pour que des militants belges participent à la grande manifestation à Lille.

15. Un des secrétaires nationaux flamands des cheminots de la CGSP, Jean-Pierre Goosens, interviewé par *De Standaard* en ligne, présente un profil bas, considérant que c'est sur une pression européenne que cette grève a été décidée, laissant planer le doute sur sa volonté réelle de l'assumer et s'excusant des perturbations auprès des voyageurs.

[http://www.standaard.be/artikel/detail.aspx?artikelid=DMF20121113\\_002](http://www.standaard.be/artikel/detail.aspx?artikelid=DMF20121113_002).

16. Cf. BAURAIN, B., HOUBEN, H. « Ford Genk, un conflit social aux multiples fronts », in Iannis Gracos, *Grèves et conflictualité sociale en 2012*, Courrier hebdomadaire, CRISP, 2013.

17. Les CSIR regroupent les organisations syndicales des confédérations nationales affiliées dans les régions transfrontalières. Il existe 45 CSIR coordonnés au sein de la CES.

18. A l'occasion du 6<sup>e</sup> Forum mondial de l'économie responsable.

Les discours revendicatifs étaient doubles : les appareils syndicaux avaient veillé à ce que l'accent de solidarité avec les travailleurs des pays fortement touchés par l'austérité soit bien marqué et présent, tout en ciblant également l'Allemagne, considérée comme la principale gardienne de l'orthodoxie budgétaire au niveau européen. Mais ce rejet syndical de l'austérité avait nécessairement un accent belge, étant donné que cette journée du 14 novembre s'inscrivait dans un contexte de préparation du budget 2013 par les divers gouvernements régionaux. Ainsi, les slogans pour réclamer la protection de l'index étaient bien présents. La forte mobilisation des métallos francophones s'inscrivait aussi dans le contexte belge, traduisant la rage de voir l'emploi se réduire comme peau de chagrin dans les anciens sites sidérurgiques wallons.

Il est intéressant de remarquer également que les attitudes syndicales envers la construction européenne participent aujourd'hui de la fracture communautaire du pays. L'aile syndicale flamande semble rester relativement pro-européenne, tandis que l'aile francophone, et de façon plus marquée encore, wallonne, est en train de prendre de la distance avec le monde politique belge massivement favorable à l'UE. Ainsi, le 6 novembre, Thierry Bodson pour la FGTB wallonne et Marc Becker pour la CSC ont appelé les parlementaires de la Région wallonne et de la Fédération Wallonie-Bruxelles à refuser de ratifier le TSCG (Traité sur la stabilité, la coopération et la gouvernance, appelé couramment « Pacte budgétaire », le présentant comme une grave menace pour les droits sociaux et démocratiques. La géographie des grèves lors du 14 novembre montre que le dossier européen est aussi une pomme de discorde entre les forces syndicales socialistes de ce pays<sup>19</sup>, et que pour la première fois de

19. Ainsi *De Standaard* du 14 novembre publie une interview de Herwig Jorissen (président des métallos flamands de la FGTB), qui regrette la décision de grève du côté francophone car elle n'aide pas les entreprises dans un contexte économique difficile et, de plus, présente une image négative de ce qu'est le syndicalisme.

son histoire, la FGTB wallonne s'engage vers une rupture avec des parlementaires et des politiciens socialistes francophones qui, pour l'essentiel, restent fortement acritiques envers les orientations socio-économiques adoptées par l'UE.

## Conclusion

Lowell Turner montrait déjà en 1996 que la coopération transnationale se développe par le biais de réseaux (comme l'Alter summit, aujourd'hui) et d'institutions (comme la Confédération européenne des syndicats) mis en place par des organisations déjà existantes (les syndicats nationaux) mais qu'à long terme, ces structures ne peuvent poursuivre une action efficace en l'absence de toute revendication ou protestation populaire massive<sup>20</sup>.

Or, la mobilisation sociale transnationale, si elle a cruellement manqué lors des dernières décennies, a bien changé de nature depuis le début de la crise tant quantitativement que qualitativement. Même si l'on observe des répertoires d'action divers entre les pays (et même en leur sein) selon, d'une part, les contextes syndicaux et socio-économiques nationaux/régionaux, et d'autre part la violence des mesures engagées contre les États sociaux par les plans d'austérité, la plupart des mobilisations s'organisent contre les effets nationaux/régionaux de politiques produites au niveau européen. Ainsi, même si l'étude du 14N et des journées d'action européennes révèlent des fractures syndicales entre le Nord et le Sud

H. Jorissen se montre en outre amer face à la notion de solidarité européenne, les syndicats allemands étant restés silencieux lors de la fermeture de Ford Genk. Le même article relève le malaise de Chris Reniers, secrétaire générale de la CGSP, qui souligne la désunion dans l'action de part et d'autre de la frontière linguistique, trouvant les syndicats francophones trop proactifs en général, et dans ce cas, ayant mêlé actualités belge et européenne, alors que du côté flamand, on attend de voir le contenu des décisions politiques adoptées avant de prendre une décision d'action.

20. TURNER, L. « The Europeanisation of Labour: structure before action », *European Journal of Industrial Relations*, 2, 3, 325-344, 1996.



de l'Europe (et même entre les régions d'un même pays), ces mobilisations constituent bel et bien des étapes à la production d'identités collectives pouvant évoluer vers la constitution d'un mouvement social européen pérenne.

La poursuite de la construction de l'euro-syndicalisme passe nécessairement par divers facteurs : la construction de liens entre syndicats et mouvement sociaux européens, eux-mêmes en construction; la création de moyens de pression légaux (droit de grève et d'action collective transnationale), l'invention des formes de coordination qui permettent d'articuler les niveaux (délégation de souveraineté et mandat) et enfin, l'invention d'objectifs précis, communs et fortement mobilisateurs (eurorevendications) ainsi que de campagnes durables. Le chemin risque d'être long.

## Bibliographie

**BAURAND, B., HOUBEN, H.** « Ford Genk, un conflit social aux multiples fronts », in Iannis Gracos, *Grèves et conflictualité sociale en 2012*, Courrier hebdomadaire, CRISP, 2013, à paraître.

**BIELER, A.** « Globalization and Regional Integration: The Possibilities and Problems for Trade Unions to Resist Neoliberal Restructuring in Europe » in Van Apeldoorn, Bastian, **DRAHOKOUPIL, J., HORN, L. (ed.)**, *Contradiction and Limits of Neoliberal European Governance*, London, Palgrave Macmillan: 211 – 232, 2009.

**BIELER, A., LINDBERG, I. (éd.)**, *Global Restructuring, Labour, and the Challenges for Transnational Solidarity*, Londres: Routledge, 2010.

**DECOENE, A.** « La libéralisation des services portuaires et la grève des dockers », *Courrier hebdomadaire*, CRISP, n° 1966-1967, 2007.

**DECOENE, A., HILAL, N., GOBIN, C.** « Mobilisations transfrontières et Union européenne : difficultés et réalités de la

contestation syndicale. L'exemple du syndicalisme du transport », *Lien social et Politiques*, n°58, p.73-84.

**GOBIN, C.** « La Confédération européenne des syndicats. Son programme au fil de ses congrès », *Courrier hebdomadaire*, CRISP, n° 1367-1368, 1992.

**GOBIN, C.** « De l'Union européenne à ...l'europanisation des mouvements sociaux », in *Revue Internationale de Politique Comparée*, vol. 9, n°1, Ed. De Boeck Université, Bruxelles, 2002, p. 119-138.

**HILAL, N.**, *L'eurosyndicalisme par l'action. Cheminots et routiers en Europe*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2008.

**LEFÉBURE, P., LAGNEAU, E.**, « Les mobilisations protestataires comme interactions entre acteurs sociaux et journalistes », in J. GERSTLÉ (dir.), *Les effets d'information en politique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 65-66.

**LOCHARD, Y., PERNOT, J.-M.**, « 2010, année terrible. Les relations sociales à l'épreuve de l'austérité », *Chronique internationale de l'IRE*, n° 127, novembre 2010.

**TURNER, L.** « The Europeanisation of Labour: structure before action », *European Journal of Industrial Relations*, 2, 3, 325-344, 1996.

Annexe A

Décision politiques majeures de l'UE

Congrès CES

Dates	Types d'action	Lieu	slogan
<b>2012</b>			
14 novembre	JAE		« Pour l'emploi et la solidarité en Europe. Non à l'austérité ».
23 mai	Rassemblement	Bruxelles	« Croissance et investissement pour l'emploi. Non à la déréglementation ».
29 février	JAE		« Trop c'est trop ! Des alternatives existent. Pour l'emploi et la justice sociale »
30 janvier	Traité budgétaire		
<b>2011</b>			
6 octobre	Paquet Gouvernance économique européenne		
17 septembre	EM	Wroclaw (Pologne)	« Oui à la solidarité européenne - Oui à l'emploi et aux droits des travailleurs - Non à l'austérité »
21 juin	EM + JAE	Luxembourg	« Non à l'austérité. Pour l'Europe sociale, pour des salaires équitables, des investissements et l'emploi »
16-19 mai	Congrès CES - Athènes		
9 avril	EM	Budapest	« Non à l'austérité - Pour l'Europe sociale, pour des salaires équitables et pour l'emploi »
24 mars	JAE		« Contre les mesures d'austérité en Europe »
11 mars	Pacte pour l'euro		
<b>2010</b>			
15 décembre	JAE		« Non à l'austérité pour tous et aux bonus pour quelques uns »
29 septembre	JAE		« Priorité à l'emploi et à la croissance ! »
<b>2009</b>			
14-16 mai	Manifestations	Madrid Bruxelles Berlin Prague	« Combattre la crise. Priorité aux citoyens »
<b>2008</b>			
16 décembre	EM	Strasbourg	« Priorité aux travailleurs et non aux horaires de travail à rallonge. »
5 avril	EM	Ljubljana (Slovénie)	« Plus de salaire, plus de pouvoir d'achat, plus d'égalité »

JAE : Journée d'action européenne

EM : Euro-manifestation

## Annexe B

### **Typologie des répertoires d'action de la journée d'action européenne du 14N**

#### *Grèves*

arrêts de travail

#### *Actions de solidarité*

Manifestations (centralisées et décentralisées)

Rassemblements de protestation devant les immeubles d'instances politiques, des ambassades

Rencontres avec des dirigeants politiques (contrat social européen)

Stands

Conférence

Actions de sensibilisation (médiatique)

Distribution de tracts

#### *Message de solidarité*

Des conseils d'entreprise (européens) et des syndicats

aux syndicats grecs

#### *Actions d'informations*

Aux membres du syndicat

Lettres aux gouvernements (Pacte social européen) / aux commissaires, parlementaires UE

A l'opinion publique : presse, réseaux sociaux.

#### *Actions transfrontalières*

Manifestations centralisées

## Conflictos obreros en el sector de la construcción naval mundial (1950-2010). Notas para un estudio comparativo

Juliana Frassa  
José Gómez Alén  
Jorge Fontes

### 1- Introducción

Los astilleros son centros de trabajo industrial que presentan rasgos similares en todos los países con tradición en el sector de la construcción naval. Sus trabajadores han protagonizado numerosos conflictos laborales, algunos de cuyos rasgos más característicos trataremos de sistematizar en esta comunicación. El trabajo se plantea desde una perspectiva comparada y abarca algunas de las investigaciones sobre astilleros que forman parte de un proyecto de historia global, de objetivos más amplios, denominado “In the same boat? Shipbuilding and ship repair workers: a global labour history (1950-2010)”, con sede

en el International Institute for Social History (IISH) de Amsterdam, que comprende a más de 35 investigadores de más de 20 países.

Debemos aclarar que esta comunicación ofrece algunas insuficiencias de partida que evidentemente condicionan el alcance de los resultados para establecer conclusiones definitivas. Esta primera aproximación al tema, como ya se ha señalado, es solo el inicio de una investigación posterior sobre la conflictividad laboral que englobará a astilleros de 25 países de cuatro continentes entre 1950 y el 2010. En esta aportación inicial solamente analizamos 29 conflictos laborales que se desarrollaron en 15 astilleros de 10 de los países incorporados al proyecto global.

La selección de los astilleros y de los conflictos no es aleatoria, sino que viene condicionada por los casos concretos, objetos de estudio de investigaciones particulares en curso que venimos desarrollando los investigadores participantes del proyecto, que, en todos los casos, tienen una significativa relevancia en el ámbito nacional<sup>1</sup>. A pesar de esta limitación

.....  
1. Agradecemos la aportación de datos referidos a la conflictividad en sus países a Luisa Barbosa y Elina Pesanha (Brasil); Sarah Graber (Alemania y Polonia); Lisa Milner (Australia); S.M. Fahimuddin Pasha (India), Rubén Vega (España); Asli Odman (Turquía) y Giulia Strippoli (Italia). Todos los textos de los autores citados permanecen inéditos.

pensamos que la muestra es suficientemente representativa puesto que los conflictos estudiados se desarrollan en escenarios geográficos y políticos diversos (dictaduras, democracias y etapas de transición); en marcos económicos desiguales; en países con tradiciones y culturas del trabajo diferentes y en un periodo de tiempo que abarca los límites cronológicos fijados, 1950-2010.

Dada la imposibilidad de abordar en profundidad los diferentes contextos socio-económicos presentes en cada país y las limitaciones de espacio de esta comunicación, haremos una referencia general al escenario económico así como a los rasgos básicos de las políticas macroeconómicas implementadas en cada etapa histórica analizada y a las consecuencias que las mismas tuvieron para el sector de construcción naval mundial, analizando también las causas de la conflictividad y su relación con los diversos contextos en donde se desarrolla.

## 2- La reconstrucción de la conflictividad laboral en el sector de construcción naval mundial

La construcción naval se caracteriza por su comportamiento cíclico ya que es afectada por las fluctuaciones de la economía, que se reflejan directamente en el comercio mundial. En este sentido, la industria naval presenta una demanda derivada del nivel de actividad y rentabilidad de otros sectores tales como el del transporte, el petróleo, la pesca o los servicios de defensa. De ahí la necesidad de relacionar las diferentes etapas de conflictividad laboral con los contextos y ciclos económicos globales.

Para poder sistematizar con más claridad nuestro análisis estableceremos tres diferentes marcos cronológicos, cuestionables como son todos los esquemas, pero que nos permiten una mejor operatividad en el tratamiento de los datos. Partimos de un primer gran periodo que abarca los años de recons-

trucción del aparato industrial y de la recuperación económica después de la 2<sup>a</sup> Guerra Mundial; un segundo que engloba la época del “boom” de la industria naval a partir de los años sesenta hasta la crisis económica mundial que comienza a impactar profundamente en la industria naval a partir de 1977, y finalmente una tercera y heterogénea etapa marcada por la crisis, reestructuración, relocalización y recuperación de la construcción naval en el mundo, desde los años 80 hasta nuestros días.

### *1<sup>a</sup>.- La recuperación económica y la conflictividad laboral en los años cincuenta.*

Superadas las consecuencias de la II Guerra Mundial, se inició, a comienzos de los años cincuenta, una fase de lento crecimiento económico enmarcada por los rasgos de una nueva etapa de desarrollo del capitalismo mundial. El aumento de la demanda de productos industriales y de materias primas de todo tipo, sobre todo del petróleo, elemento fundamental para el sector industrial, reactivó el comercio mundial favorecido además por la reducción de las barreras aduaneras. El crecimiento económico, en mayor o menor grado, se generalizaba y Alemania e Italia, derrotadas en la guerra, crecían por encima de Francia, los Países Bajos, Noruega o Suecia que mantenían también niveles superiores a los Estados Unidos o a Gran Bretaña.

Otros países, que no habían intervenido en el conflicto bélico, como España, Portugal o Brasil tenían serias dificultades para seguir aquella estela de crecimiento. En el caso de España, aislada políticamente y alejada de los mercados internacionales, sin materias primas ni recursos financieros o técnicos, trataba aún de recuperar la capacidad productiva industrial. En el plano político, mientras Italia y Alemania recuperaban lentamente su sistema democrático, Portugal y España vivían sometidos a férreas dictaduras que aun mantenían algunos rasgos del fascismo de los años treinta. Brasil, con un gobierno de carácter populista, afian-

zaba su proceso de industrialización pesada aunque con grandes restricciones financieras. Esa diversidad del escenario general de cada país condicionaría la tipología de la conflictividad laboral que se desarrollaría en sus respectivas factorías navales durante los años cincuenta.

En Italia y Alemania, con sistemas democráticos y libertades sindicales garantizadas, los conflictos seleccionados son consecuencia de las contradicciones de la fase de acumulación de capital y de crecimiento lento en que se encuentran. En el caso del astillero de Ansaldo en Sestri Ponente (Genova), la resistencia de los trabajadores a aceptar los despidos planteados por la dirección del astillero provocó, en 1950, un conflicto laboral que se mantuvo durante 72 días. Posteriormente, en 1956 en el Cantieri Navale Luigi Orlando, en Livorno, se desarrolló, durante 42 días, otro conflicto social contra el despido de varios trabajadores que habían participado en una huelga de solidaridad y de protesta política por la muerte de dos trabajadores<sup>2</sup>. En Alemania, en 1953, acontece un conflicto laboral de importancia en los astilleros AG WESER, en la ciudad de Bremen, que aún se estaba reconstruyendo después de la destrucción de la Guerra. En este caso las huelgas se mantuvieron durante seis semanas y se originaron en la demanda de incrementos salariales y la mejora de las condiciones de trabajo, en un contexto generalizado de protestas obreras contra la re militarización de Alemania que se extendieron a los trabajadores de todos los astilleros de la ciudad<sup>3</sup>.

En Brasil y España, la conflictividad laboral en esos años está relacionada con las debilidades económicas respectivas. En Brasil, con una inflación en alza y una balanza de pagos muy negativa, el incremento del coste de la vida redujo sensiblemente la capacidad adquisitiva de los trabajadores del astillero Mauá

de Rio de Janeiro quienes en 1953 reclamaron mejores condiciones de trabajo y alzas salariales<sup>4</sup>. En España, con las organizaciones políticas y sindicales ilegalizadas y las huelgas prohibidas, el desarme social de la clase obrera impedía que el conflicto laboral saliera fuera de los muros de los astilleros, por lo que el malestar social solo se manifestaba por medio de reclamaciones individuales dirigidas a la dirección de las empresas o elevadas a las Magistraturas del Trabajo. En general se trataban de reclamaciones referidas a las condiciones de trabajo. El descontento obrero se manifestaba también con diversas acciones contra la producción, como el trabajo lento, la substracción de herramientas o con diversas formas de perder tiempo de trabajo y actitudes de rechazo hacia la autoridad de los jefes de los talleres<sup>5</sup>.

En Portugal, los grandes conflictos en los astilleros navales del Arsenal de la Marina, en la inmediata posguerra, tuvieron un carácter más político e integrados en el contexto de las movilizaciones por la democracia.

En todos estos conflictos los protagonistas principales fueron los trabajadores de los astilleros, tanto los que estaban organizados en sindicatos como los independientes que recibieron el apoyo de los partidos políticos de izquierdas, especialmente de los partidos comunistas como en el caso de Brasil, Alemania, Italia y, a pesar de las dificultades de los años cincuenta en España; el Partido del Trabajo en Brasil y el Partido Socialdemócrata en Alemania. Durante esos conflictos los trabajadores consiguieron la solidaridad de otros sectores industriales que se movilizaron en apoyo de sus reivindicaciones. Esa solidaridad con los huelguistas, se orientó hacia a la recaudación de fondos y cajas de resistencia, la reducción de los precios de los productos alimenticios y otras ayudas económicas. Los trabajadores consiguieron además extender los conflictos

2. Strippoli, Giulia (2013)

3. Graber, Sarah (2013)

4. Barbosa y Pesenha (2013)

5. Para el tipo de conflictividad individual en los astilleros españoles véase Gómez Alén José (1993)

a otras empresas y sectores de la producción en los casos de Italia, Brasil y Alemania.

En general la estrategia de lucha de los trabajadores se basaba en el binomio presión social y negociación mientras que los poderes públicos, el gobierno y los diputados estimulaban la negociación para resolver los conflictos (Brasil) u optaban por la vía represiva, como en el caso alemán donde la policía confiscaría el dinero recaudado para los huelguistas. En esa estrategia de lucha el repertorio de acción colectiva en los años cincuenta fue muy limitado y básicamente se redujo a las huelgas y a los movimientos de solidaridad ya reseñados, mientras que las consecuencias y los resultados alcanzados son variadas. En algunos casos tienen resultados parcialmente positivos para los trabajadores al conseguir acuerdos salariales moderadamente favorables como ocurrió en los astilleros AG Weser en Bremen (Alemania) y en Mauá en Brasil. Mientras en otros casos no consiguen sus objetivos como ocurrió en los astilleros italianos de Sestri Ponente en Genova y Cantieri Navale Luigi Orlando en Livorno<sup>6</sup>.

*2ª.- La construcción naval: Crecimiento y comienzos de la crisis del sector. Intensificación de la conflictividad: 1960-1977*

A comienzos de los años sesenta se inició una etapa de desarrollo económico generalizado y todos los sectores industriales crecieron a la par que lo hacían los intercambios comerciales en el mundo. El intercambio de todo tipo de manufacturas, granos y sobre todo petróleo, determinaron la orientación de una parte de los esfuerzos productivos hacia la construcción naval en la mayor parte de los países. De los astilleros comenzaron a surgir todo tipo de buques: cargueros, OBOS; bulk-carriers y sobre todo petroleros. El volumen de la producción mundial fue creciendo progresivamente hasta alcanzar los 35 millones de Toneladas de Registro Bruto (TRB) entregadas

6. Sarah Graber, Luisa Barbosa y Giulia Strippoli, ops. cit.

en 1975 y 33, 9 millones en 1976<sup>7</sup>. Durante esta etapa, la construcción naval en el mundo fue liderada por Europa, aunque, desde los 60, dicho liderazgo fue compartido con Japón, que, en los años 80, ya abarcaba por si solo el 50% de la demanda mundial de buques<sup>8</sup>. Desde entonces el porcentaje de participación europeo en la construcción total ha ido disminuyendo gradualmente hasta alcanzar en la actualidad sólo el 10%.

Para hacer frente a las necesidades productivas del sector, se introdujeron entre 1960 y 1990 importantes cambios en el sistema constructivo al mismo tiempo que se generalizaba una organización del trabajo basada en principios tayloristas lo que obligaría a reestructurar el valor del trabajo y los sistemas salariales, la jornada laboral, las categorías profesionales y los ritmos de producción. Los cambios experimentados en el proceso de producción se relacionan, principalmente, con la introducción de innovaciones tecnológicas. El perfeccionamiento de la soldadura, iniciado en los años 30, posibilitó la prefabricación de grandes bloques en los talleres de armamento, donde se montaba ya un conjunto de componentes normalizados que eran transportados para su ensamblaje posterior en las gradas.

La incorporación de las nuevas técnicas y los cambios en la organización del trabajo provocó, en cierta medida, la pérdida de poder de los gremios de oficios sobre el proceso productivo y sobre todo ocasionó desequilibrios salariales y un incremento de la explotación de la fuerza de trabajo por las condiciones que se derivaban de la imposición de los nuevos ritmos de producción. Como consecuencia de ello la conflictividad laboral experimentó, en algunos países, un importante crecimiento tanto por el número de conflictos como por su variedad causal y por su intensidad.

Los astilleros analizados en este trabajo, presentan una conflictividad laboral que, a grandes rasgos ocupa todo esta etapa, desde

7. Llyod's Register, World Fleet Statistics.

8. García Calavia, Miguel Angel (2001)

los conflictos de Bazán en España en los primeros años sesenta hasta los últimos a finales de los setenta en los astilleros de Duro Felguera en Gijón (España) y Río Santiago en Ensenada (Argentina). En cuanto a sus causas son muy variadas pero todos los conflictos tienen su origen en el incremento de la explotación, bien por los cambios en las jornada laboral y el valor de trabajo como ocurrió en Bazán, (Ferrol, España) en 1961; bien por el cambio de categoría de los soldados eléctricos en Italcantieri Monfalcone en Trieste entre 1968-69 o contra la dureza de las condiciones de trabajo y los accidentes laborales en los casos de Italcantieri (Genova) en 1968 y de Indus-tan Shipyard en Vishakhapatnam en India en 1974. En el caso de los astilleros de Gansk (Polonia) en 1970, el conflicto laboral surgió por las protestas contra el incremento de los precios alimenticios y los bajos salarios, en un contexto de protestas contra el sistema político. En la segunda mitad de los años setenta los conflictos en parte están ya condicionados por la aparición, en algunos países, de los primeros síntomas de la crisis. Es el caso de algunos astilleros españoles como el Dique Duro Felguera (Gijón) donde en 1976 estalla un conflicto que se mantuvo durante 90 días para conseguir la readmisión de los despedidos por motivos laborales y políticos de los años precedentes<sup>9</sup>. Este conflicto es similar a los que se desarrollaron en otros astilleros españoles para conseguir la amnistía laboral. La lucha contra los despidos provocó también conflictos en ámbitos geográficos muy distantes como ocurrió en los astilleros de Corea del Sur en 1968 y 1969. También en el extremo oriente la conflictividad laboral surgió en protesta contra el cierre de astilleros como sucedió en Japón que a finales de los años setenta comenzó a sufrir las consecuencias de la crisis del sector cuando se inició un proceso controlado de reducción de la capacidad instalada.

Una parte importante de la conflictividad la-  
 .....  
 9. Vega, Rubén (2013)

boral que se produjo en la mayoría de estos astilleros durante este periodo es la que se desarrollaría en el contexto de la negociación de los convenios colectivos en los que las reivindicaciones salariales y la mejora de las condiciones de trabajo formarían parte del programa de lucha de los trabajadores. En este caso destacamos los conflictos desarrollados en las factorías de Bazán en 1972 y el astillero Río Santiago en Argentina<sup>10</sup>.

La entrada de Corea del sur en la construcción a gran escala transformará la composición mundial de productores en detrimento especialmente de Europa. Los conflictos sociales en el sector se originaron en contra de los intentos de cierre. Los métodos de resistencia, además del repertorio habitual en este tipo de casos, fueron las huelgas de hambre, registradas tanto en la victoria de la lucha en 1968 como en la derrota de 1969.

En Portugal, el fin de la dictadura en 1974 proporcionó las condiciones para una revolución social, en el que los trabajadores de los astilleros navales desempeñaron un papel central como “promotores” de toda la clase obrera: se organizan en Comisiones de Trabajadores, expulsan a los fascistas, hacen manifestaciones ilegales, entran en huelga con ocupación del astillero y llegan a desarrollar formas de Control Obrero en la empresa<sup>11</sup>.

El repertorio de acción colectiva utilizado durante todos los conflictos de esta etapa es muy variado y van desde los ataques a la producción en forma de paros parciales y huelgas hasta boicot a las horas extraordinarias. Esas acciones de presión social buscaban también generar actitudes de solidaridad para conseguir mayor fuerza en la negociación con sus oponentes y para tratar de evitar las medidas de coacción y amenaza de despidos de las empresas. Dentro del amplio repertorio de acciones de protesta y estrategias de resistencia de los trabajadores encontramos un importante componente asambleario. En Italia, en  
 .....  
 10. Gómez Alén José (2013) y Frassa, Juliana (2013)  
 11. Fontes, Jorge (2013).



algunos casos, la asamblea de trabajadores será la verdadera novedad de la década de los sesenta, que se sostendrá en las décadas sucesivas. En Génova las asambleas dentro del astillero son una conquista del período: los trabajadores por primera vez tienen la ocasión de confrontar con otros trabajadores y otros actores sociales, tales como los estudiantes, que a finales de 1960 vivían un período de participación política y articulación con los trabajadores.

Lo mismo ocurre en el astillero Dique Duro Felguera en Gijón: las asambleas son esenciales para la estrategia de lucha social de los trabajadores y para conseguir la solidaridad de otros actores sociales, y son reforzadas con otras formas de comunicación como la difusión de panfletos y graffiti. Otro caso en España es el astillero Bazán, donde se combinaban las asambleas legales en los locales del sindicato oficial o en la explanada del astillero con las reuniones clandestinas en las iglesias o en el campo durante el conflicto laboral de 1971-1972. También encontramos la dinámica de asamblea en el astillero Río Santiago donde funciona como punto de encuentro común para negociar con la dirección de la empresa e nivel salarial.

Otro elemento importante de la época es la conexión con otros trabajadores: en todos los casos las protestas se extendieron a otros sectores de la producción industrial, se obtenía apoyo y solidaridad de otros trabajadores o actores sociales, entre los que destacan sobre todo los estudiantes y los sacerdotes de las comunidades cristianas que contribuyen a la recaudación de fondos para los huelguistas. Este componente de solidaridad y de extensión a otros sectores, así como el impacto de los conflictos en los medios de comunicación, no va a durar; en Polonia, por ejemplo, las protestas de los años 70 que reciben la solidaridad de todo el país, serán un evento aislado en su reactualización una década más tarde.

En este período podemos observar un alto

nivel de organización política de los trabajadores; los sindicatos de izquierda tienen un papel importante y los líderes de las huelgas pertenecen a organizaciones comunistas y de izquierda. En astilleros como Bazán, durante la dictadura franquista, aunque una mayoría de los trabajadores no tenían filiación política, sus líderes y otros cuadros sindicales pertenecían al entonces ilegal Partido Comunista.

En cuanto a las consecuencias de las huelgas en este período tenemos que distinguir entre el significado que asumen desde el punto de vista de la represión, las relaciones de producción y el de los cambios experimentados en los repertorios de acción colectiva y en la conciencia de los trabajadores. Con respecto a las reclamaciones que originan los conflictos laborales, en algunos casos los trabajadores consiguen parcialmente sus reivindicaciones: caso de Bazán en 1961 o de Gansk en 1970. Mientras que la represión en sus diversas formas es la consecuencia más negativa que sufren los trabajadores que participaron en estos conflictos, debemos destacar la violencia represiva (que en algunos casos incluyó secuestros y asesinatos), con intervención de la policía y grupos militares en contra de los trabajadores en España, Argentina, Italia y Polonia.

La intervención de la policía fue sólo una de las formas de la represión. También lo fueron las violentas consecuencias de los despidos y la transformación de las relaciones entre capital y trabajo, a favor del capital. Pero es necesario subrayar la importancia que las huelgas tuvieron en el proceso de toma de conciencia política y en la memoria colectiva de los trabajadores, como en el caso de Galicia (España), donde aún hoy se conmemora el día de clase trabajadora en memoria de los operarios muertos durante el conflicto de Bazán de 1971 y 1972.

*3ª Crisis y reestructuración del sector naval en el mundo, 1978-2012*

Hacia 1970, y como ya hemos señalado, debido a la plena utilización de la carga de tonelaje mundial disponible y la expansión del comercio, la demanda de buques continuó incrementándose. Sin embargo esta situación se revirtió a fines de 1973 con la reducción de las exportaciones de petróleo de los países árabes y la consiguiente caída de los tráficos de transporte. Aunque la producción mundial de buques no descendería hasta la segunda mitad de los años setenta, fue a partir de 1976 cuando la carga de trabajo de los astilleros descendió considerablemente, lo que hizo que el volumen de TRB entregado pasase de los 33, 9 millones de ese año a 27,5 millones en 1977, 13,1 millones en 1980, para después de unos años de ligero crecimiento alcanzar el mínimo productivo en 1988 con 10,9 millones<sup>12</sup>.

La disminución en el ritmo de crecimiento de las economías de los países industrializados derivó en una fuerte recesión mundial y una retracción del comercio que afectó al sector del transporte durante los años sucesivos<sup>13</sup>. Dicha retracción impactó directamente sobre la contratación mundial de nuevos buques, provocando un fuerte desequilibrio en el sector dada la sobreoferta de tonelaje disponible.

La crisis económica mundial tuvo consecuencias directas, por un lado, sobre el nivel de empleo del sector (en los países de la OCDE, por ejemplo, entre 1975 y 1979 la ocupación se redujo en cerca de un 30%) y, por otro lado, sobre la capacidad económica y financiera de los astilleros para introducir nueva tecnología. Es así que a principio de la década del 80 los organismos europeos comienzan a hablar de la necesidad de reestructurar y reducir la capacidad instalada del sector (Delelienne, 1980).

Durante esta etapa, con el aumento de la

12. Lloyd's Register, World Fleet Statistics.

13. Mientras que entre 1968 y 1973 la tasa promedio anual de crecimiento del tráfico marítimo mundial era del 9% entre 1974 y 1979 dicha tasa se reduce al 3% para presentar una variación negativa del 4,5% entre 1980 y 1983 (Gerencia del Sector Naval de España 2007).

magnitud y velocidad de los flujos de capital y la disminución de barreras arancelarias al intercambio de mercancías, el sector de la construcción naval ha experimentado un fuerte proceso de relocalización internacional, concentración de la oferta y profunda reestructuración de su proceso productivo. Hasta fines de los años 80 muchos astilleros realizaban la producción de gran parte de los componentes del barco (motores, maquinaria, etc.) y la actividad terminal (ensamblado y armado de buques), presentando una fuerte integración vertical de la producción. Sin embargo las nuevas estrategias empresariales puestas en práctica desde fines de los 80, favorecieron la externalización de gran parte de las actividades productivas.

Esta transformación se da conjuntamente con una nueva división internacional del trabajo en la producción naval. Los países asiáticos (Japón, Corea y China) se han especializado en la producción de las grandes embarcaciones más demandadas, buques graneleros y petroleros principalmente, mientras que países como Francia, Italia y Alemania, de importante tradición naval, han reorientado su producción hacia buques especiales (cruceiros, buques científicos) y equipos de alto contenido tecnológico como es el caso de los buques militares. Las estrategias de competitividad adoptadas por estos países han sido diversas: cantidad y bajos precios, por un lado, y especialización y precios altos, por otro. La reestructuración del sector, si bien tiene su epicentro en Europa, se difunde más tardíamente a otros espacios geográficos como Latinoamérica y Oceanía. Así en España, Portugal, Alemania e Italia se observan fuertes protestas obreras frente a la política de reestructuración durante toda la década del 80 mientras que en Argentina, Brasil y Australia la conflictividad se hace manifiesta a principios de los 90. La disminución del empleo, la reducción de la capacidad productiva instalada y la amenaza de cierre de los astilleros serán las afrentas más importantes contra las que

reaccionaran los trabajadores.

Desde principios del 2000 se observa un ciclo de crecimiento de la industria naval localizado en países “no tradicionales” como India y Brasil. Sin embargo, este crecimiento es acompañado de políticas autoritarias y de flexibilización laboral hacia los trabajadores que traerán aparejados nuevos conflictos obreros, algunos de los cuales persisten hasta el día de hoy.

### **a) Crisis, reconversión y reestructuración del sector naval en Europa central**

A lo largo de la década del 80 España, Portugal, Italia y Alemania, experimentan conflictos laborales prolongados producto de las políticas de reestructuración industrial basadas en el cierre de los astilleros y la reducción del empleo. Las principales demandas obreras fueron la defensa de los puestos de trabajo y de las garantías laborales. Desde el 2000 a estas demandas se le agregan la mejora de las condiciones de trabajo y contratación de los subcontratados, que ocupan buena parte de la fuerza laboral actual del sector.

Así en Dique Duro Felguera de Gijón, en 1980, se produce una huelga de dos meses que abarca a varias plantas de la firma involucrando a más de 2 mil trabajadores, conflicto que se reactualizará entre 1983 y 1987 por las mismas razones al igual que sucederían en el resto de los astilleros españoles. En 1983 en el astillero AG Weser, de Bremen (Alemania) la decisión de reducir la capacidad instalada de la fábrica, primero, y de dictaminar su cierre, meses después, provocó la huelga de los trabajadores y la ocupación de la empresa durante un mes. En Italia, en el astillero Sestri Ponente, de Génova, se desarrollaron entre 1983 y 1986 diversas acciones de lucha contra la posibilidad de cierre del astillero. También en Portugal, entre 1982 y 1984, el atraso de los salarios y los intentos de desmantelamiento del sector naval radicalizan las luchas en el astillero Setenave.

Además de la realización de huelgas, las principales acciones obreras desarrolladas du-

rante estos conflictos fueron manifestaciones en las calles, cortes de ruta, barricadas con enfrentamientos policiales, ocupación de las empresas y de edificios y espacios públicos y “secuestros” de la administración empresarial, entre otras. En la mayoría de los casos analizados estas acciones despertaron la solidaridad de los movimientos sociales y la comunidad local y tuvieron amplio eco en los medios de comunicación.

En términos generales, como resultado de los conflictos se lograron mejores condiciones de retiro para los trabajadores que perdían sus puestos de trabajo (en naval Gijón por ejemplo) y algunos acuerdos de reducción pautada de las plantillas, aunque no se consiguió, en la gran mayoría de los casos, la obtención de ayudas económicas para garantizar el funcionamiento de los astilleros y la preservación del nivel de empleo. La reducción y/o cierre de los astilleros en la década del 80 tuvo consecuencias directas sobre enclaves territoriales específicos, provocando el empobrecimiento y el aumento del desempleo en las comunidades donde se emplazaban.

En el ámbito europeo, es necesario destacar la particularidad del caso de Polonia donde la conflictividad laboral en el astillero Gdansk rebasó el plano local para alcanzar dimensiones políticas en la escena nacional. La creación del primer sindicato independiente en un régimen socialista, junto con la crisis del sistema soviético y la apertura capitalista, provocaron transformaciones estructurales en el régimen polaco.

Entre 1980 y 1981 el astillero estatal Gdansk encabezó las huelgas de los trabajadores de la industria naval, que luego se esparcían a todas las ramas industriales del país. En un contexto de crisis económica con graves consecuencias en las condiciones de vida de la población y de débil organización sindical, se conforma un sindicato independiente (Solidarność) entre intelectuales y trabajadores del astillero, de diversas orientaciones

políticas e ideológicas. Las estrategias que desplegaron los trabajadores adquirieron rasgos novedosos para el contexto: crearon un comité central de huelga entre las distintas plantas que negociaba las demandas laborales directamente con los directores de las plantas en el propio astillero. Estos comités opositores al gobierno fueron consolidando una nueva forma de acción colectiva que tuvo pronta repercusión en la prensa y en el contexto internacional.

Al expandirse las protestas y huelgas por todo el país, las demandas planteadas por los trabajadores excedieron su carácter laboral para convertirse en políticas y económicas, reclamando, entre otras cuestiones, la legalización de los sindicatos independientes. Solidarność fue el primer sindicato independiente en el bloque del Este y el mayor movimiento de masas civil en el régimen comunista.

Sería recién en 1988, en el contexto de reformas económicas que no alcanzaban buenos resultados, que Solidarność comenzaría una serie de huelgas en distintas ramas industriales que llegarían al astillero Gdansk en el mes de mayo. Dicha huelga no obtuvo un apoyo masivo como había sucedido en 1980. Duró sólo 9 días y fue disuelta por el Comité de huelga sin lograr ningún acuerdo con el gobierno. La huelga no obtuvo reivindicaciones en sus demandas económicas pero alcanzó una relevancia significativa en el nivel macro de la política nacional. Las huelgas de 1988 fueron el último acto masivo de protesta social previo a la "terapia de shock" económica introducida en el país a principio de los 90. La pacificación de las huelgas por parte de las élites de Solidarność se convirtió en un punto de inflexión para el gobierno polaco, que convocó a sus elites a negociar el futuro logrando firmar un Pacto de anticrisis. La huelga en Gdansk otorgó reconocimiento a Solidarność como el único representante de la oposición política en el país.

## **b) Ajuste estructural y privatizaciones en la década del 90**

En la década del 90 gran parte de América Latina experimenta la aplicación de políticas neoliberales que son acompañadas de desregulación económica, ajustes estructurales y reformas laborales. Este contexto provocó la disminución global del empleo y la fragmentación del movimiento sindical. Por esos años la conflictividad laboral en estos países se relaciona con la desregulación del sector naval, el achicamiento del Estado, la pérdida de puestos de trabajo y las reformas de la legislación laboral.

En el caso de Argentina esta política se expresa en un fuerte embate privatizador de empresas públicas que se inicia en 1991 con la reforma del estado. Entre 1991 y 1993, mientras el estado promueve la adhesión a los retiros voluntarios, se producen diversos conflictos en el astillero estatal Río Santiago, de Ensenada, en oposición a la privatización de la empresa y a la desregulación del sector naval. Durante dichos años la actividad productiva se encuentra casi paralizada y los trabajadores, en conjunto con dirigentes sindicales y mandos medios, realizan múltiples acciones de protesta: ocupación de la empresa frente a la decisión de cerrar el astillero, movilizaciones callejeras, cortes de ruta, difusión del conflicto en los medios de comunicación, etc. Al igual que en los casos europeos analizados los trabajadores no restringieron sus acciones al ámbito fabril sino que realizaron ocupaciones de edificios públicos y manifestaciones en los centros de poder nacional con la intención de identificar a los máximos responsables de la crisis de la industria nacional. Estas acciones, sustentadas simbólicamente en la defensa del patrimonio público, despertaron la solidaridad de otros sectores sociales y de la comunidad local que se vio reflejada en manifestaciones multitudinarias. Finalmente en agosto de 1993 se acuerda la transferencia de la empresa al gobierno provincial, preservándose el empleo

y el carácter constructivo del astillero. El éxito de la estrategia obrera tuvo un importante impacto local y nacional, siendo la única fábrica estatal que logró evadir la privatización en la década del 90.

En el caso de Brasil, las huelgas generales de los astilleros comienzan en 1992, denunciando la precarización del empleo y la crisis del sector. Las demandas se concentran en la defensa de los puestos de trabajo y el mejoramiento de las condiciones laborales. Promovidas por el mismo Estado, se lleva adelante una política sindical de negociación (aunque no todos los astilleros participan) con los empleadores que logra algunos acuerdos en función de las demandas. Estos acuerdos, sin embargo, no frenarán el desempleo y la caída de la producción en el sector.

La política de relocalización mundial también afectó a Australia, donde en 1989, los trabajadores agrupados en los sindicatos de metalúrgicos y portuarios llevaron adelante una huelga y ocupación del astillero estatal Cockatoo Island durante 14 semanas en oposición a la decisión del gobierno nacional de vender el astillero en su plan de ajuste y relocalización. A pesar de las fuertes acciones de protesta, que tuvieron el apoyo de líderes sindicales, activistas sociales y la comunidad local, el gobierno federal reafirmó su decisión de vender la isla cerrando el astillero en 1991. El único éxito material de la huelga fue la obtención de un fondo de jubilación que fue compartido entre todos los trabajadores del astillero.

Desde inicios del 2000 se observa un nuevo ciclo de crecimiento en la construcción naval, caracterizado por la incorporación de nuevos países oferentes como Polonia, Rumania, India y Brasil, dada la sobre-ocupación de los grandes astilleros asiáticos. En el caso de Brasil, la promoción de la industria por parte del Estado y su política de diversificación hacia la actividad petrolera, dieron un nuevo impulso a la industria naval que también estuvo acompañado de conflictos laborales, especialmente

en los astilleros de Río de Janeiro donde se concentra la oferta del sector naval. En 2009, en el astillero Sermetal los trabajadores denunciaron la deuda de salarios y rechazaron la flexibilización y precarización laboral realizando huelgas, acciones colectivas en el Ministerio de Trabajo y denuncias en la Justicia Laboral. Con la intermediación del estado, el conflicto fue resuelto a favor de los trabajadores.

En 2011 en el astillero Rio Nave, de Río de Janeiro, se produce un conflicto a causa de las reclamaciones por reajuste salarial (en comparación con los otros astilleros), mejoramiento de las condiciones laborales y participación de trabajadores en las ganancias de la empresa. La huelga y paralización por un día del astillero obligó a los empleadores a negociar con el sindicato de trabajadores metalúrgicos, satisfaciéndose todas las demandas obreras. En el caso de Brasil, el aumento de la demanda de buques y plataformas submarinas desde mediados del 2000 favoreció la posición de los trabajadores en la negociación con los empleadores por sus demandas.

Otro de los países que experimentó un reciente crecimiento en la construcción naval fue India. Este reposicionamiento internacional, a diferencia del caso brasilero, no fue acompañado por un marco de democracia industrial o diálogo social con un sistema de relaciones laborales institucionalizado. Por el contrario la falta de relaciones contractuales formales y el no reconocimiento de los sindicatos provocaron serios conflictos laborales. En el 2001, en el astillero Bharati shipyard Limited en Ratnagiri Yard (Maharashtra), los trabajadores, sin la intervención directa del sindicato, emprendieron reclamos colectivos debido a que la empresa se negaba a pagarles el salario mínimo y los forzaba a firmar contratos fraudulentos. Como resultado de la huelga 300 trabajadores fueron despedidos. A pesar de las acciones legales que emprendieron los trabajadores y de la intermediación de la Oficina de mediación estatal la negociación con los empleadores fue fallida. La denuncia de los trabajadores no

tuvo aún resolución y espera ser tratada por la Suprema Corte de Mumbai. El caso constituyó una dura derrota para el movimiento sindical de India y puso en evidencia la desprotección laboral en la que se encuentran los trabajadores subcontratados que, en muchos casos, pasan más de 15 años asociados a la compañía sin adquirir los derechos laborales básicos.

En el caso de Corea de Sur, país que se posicionó en la última década dentro de los 3 principales productores de buques, los trabajadores de los astilleros realizan una huelga general en 1987, consiguiendo un significativo aumento salarial y la posibilidad de elección democrática directa del presidente del sindicato. En el año 2002 estalla una nueva huelga de rasgos trágicos y victoriosos. El dirigente del sindicato se suicida después de haber ocupado el pórtico del astillero durante 3 meses. En 2010 la escena se repite después de un intento de reducir la fuerza laboral; una trabajadora activista despedida amenaza con su 'suicidio' aunque en este caso las demandas logran satisfacerse parcialmente.

Como podemos observar, son las estrategias empresariales de reestructuración y relocalización en la construcción naval desarrolladas durante esta tercera etapa las que simultáneamente producen desempleo y crisis sociales en enclaves territoriales en los países tradicionalmente productores de buques, y aplican políticas de flexibilización, precarización e inseguridad laboral en los nuevos espacios geográficos donde se instalan.

### 3- Conclusiones preliminares

Sin la intención de extraer del análisis precedente reflexiones concluyentes, queremos sí resaltar los principales elementos comunes y diferenciales presentes en los conflictos que nos conduzcan a conclusiones más abarcativas en trabajos futuros.

La persistencia de la conflictividad social en los astilleros analizados parece ser un rasgo do-

minante en todo el período independiente de a) que los trabajadores se encontrasen frente a gobiernos dictatoriales, regímenes comunistas o democracias, con mayor o menor grado de libertad de expresión y de diferentes signo político; b) los ciclos económicos y los períodos en que existió una política de promoción del sector industrial y, específicamente, de la construcción naval (ej. populismo en Argentina y Brasil en los años 50) o de aquellos en que se implementaron políticas de reestructuración y ajuste (España en los años 80 y 2000, Alemania en los 80); y c) la propiedad de los astilleros (estatal o privado).

Las heterogeneidades halladas son numerosas. En primer lugar, los sectores productivos que nuclean sindicalmente a los trabajadores de los astilleros varía según el sistema de relaciones laborales vigente en cada país. Así encontramos trabajadores navales nucleados en el sector de los metalúrgicos, navales o marítimos y otros que, dada la propiedad pública del astillero, están afiliados como trabajadores estatales.

Otra importante diferencia entre los trabajadores es la condición contractual. Al ser una industria de síntesis y concurrente, la subcontratación ha sido una práctica muy extendida en el sector y no pocas veces causante de los conflictos laborales que demandaban la defensa y seguridad de los puestos de trabajo. A menudo los trabajadores subcontratados conviven en los mismos espacios productivos con trabajadores fijos, convirtiéndose esta diferenciación en fuente de solidaridad o tensión, según los diferentes casos.

De un primer análisis de las demandas laborales presentes en los conflictos seleccionados podemos distinguir tres tipos diferentes que, a menudo, se expresan imbricadamente en el desarrollo propio del conflicto. Un primer tipo corresponden a las demandas específicas sobre las condiciones de trabajo en los astilleros, que suelen ser la causa más directa del conflicto, y se refieren a los salarios, horas

de trabajo, seguridad y salubridad, pactos de productividad, defensa del empleo, modalidades precarias de contratación, y sistema de promoción de categorías.

Otro tipo corresponden a las demandas más generales en relación al funcionamiento del sector de construcción naval o de la empresa. Aquí se encuentran las demandas en contra de leyes y decretos de desregulación del sector, del cierre o privatización de los astilleros, en defensa de la flota mercante nacional o solicitudes de nacionalización de los astilleros.

Por último podemos hablar de las demandas de carácter “políticos” que engloban desde la oposición a las dictaduras, a las políticas económicas e industriales asumidas por los gobiernos, readmisión de despedidos por razones políticas, legalización de sindicatos independientes, pedidos de democratización interna, demostraciones de solidaridad con otros trabajadores y avances en cuanto al control obrero de la producción. Las estrategias de movilización registradas son: peticiones, paros (huelgas), asambleas, manifestaciones, cortes de carreteras y barricadas, ocupaciones de fábrica, tentativas de suicidio, etc. En casi todos los casos se trata de conflictos “populosos” que involucran a miles de trabajadores

Por otro lado, se puede distinguir entre los conflictos que se circunscribieron al ámbito espacial de la empresa (huelgas, ocupaciones de los astilleros, trabajo a desgano) y aquellos que la desbordaron y llevaron sus demandas a espacios públicos (manifestaciones, cortes de calle, ocupación de sitios gubernamentales, etc). En algunos casos estos conflictos obtuvieron la solidaridad local de la comunidad y de otros trabajadores (Argentina, España, Alemania), o de otros actores sociales como estudiantes universitarios, movimientos sociales, iglesias, etc. (Italia, España).

En cuanto al rol jugado por el Estado en los conflictos ocurridos en los astilleros, se pueden distinguir tres grandes posturas: ausente,

mediador y represor (en apoyo a los empleadores). Estas opciones se ven modificadas en el caso de los astilleros estatales donde el mismo estado actúa como mediador y empleador

Dado el análisis precedente, la hipótesis que subsiste detrás de este ejercicio es la de pensar que las características y condiciones materiales del trabajo en la construcción y reparación naval se asocian a un cúmulo de experiencias de organización colectiva. Sin intención de plantear enunciaciones rígidas, podemos pensar que la materialidad propia del trabajo en los astilleros, a saber, el arraigo de las empresas en el territorio, la convivencia de centenares de trabajadores en un mismo espacio productivo que permite la movilidad entre sus talleres y favorece la socialización de los trabajadores, la organización en grupos de oficio, las características del proceso de transmisión de saberes, la alta calificación requerida de su mano de obra y la construcción de una “cultura del trabajo” asociada al oficio o la empresa, pueden echar luz a la hora de comprender las formas de acción colectiva desarrolladas por los trabajadores de esta industria.

## Referencias bibliográficas

**Barbosa Luisa y Pesanha Elina (2013)**, Labour conflicts in Rio Nave, Sermetal and Mauá Shipyards, Rio de Janeiro, Brazil. *Inédito*

**Dassis (2004)**, *Dictamen complementario, “Leadership 2015”*. Consejo Económico y Social Europeo, Bruselas, 2004. <http://www.esc.eu.int>

**Delelienne, Jacques (1980)**, La crisis de la industria de la construcción naval y sus perspectivas. *International Symposium on Industrial Policies for the 80s*, OCDE. Ministerio de Industria y Energía de España. Madrid, 1980.

**Fontes, Jorge (2013)**, Labour conflicts in Setenave, Lisboa, Portugal. *Inédito*

**Frassa, Juliana (2013)**, Labour conflicts in Shipyard Rio Santiago, Ensenada, Argentina.

*Inédito*

**García Calavia, Miguel Ángel (2001)**, *La producción de Mitos y Milagros. La reestructuración del trabajo desde los años ochenta*. Tesis doctoral, Universitat Autònoma de Barcelona

**Gerencia del Sector Naval de España, (2007)**, Ministerio de Industria, Turismo y Comercio, [http://www.gernaval.org/informes/navales\\_boletín/2007](http://www.gernaval.org/informes/navales_boletín/2007) Gernaval, 2007).

**Gómez Alén, José (1993)** *La nueva conflictividad industrial. La experiencia de Galicia en VV AA. España Franquistas*. Actitudes sociales ante la dictadura, Universidad de Castilla la Mancha, Albacete, pp: 215-219.

**Gómez Alén, José (2013)**, Labour conflicts in Bazán Ferrol, España. *Inédito*

**Graber, Sarah (2013)**, Labour conflicts in Shipyard Gdansk (Poland) and AG Weser Bremen (Germany). *Inédito*

**Kern, Horst y Schumann, Michael (1988)**, *¿El fin de la división del trabajo?*, Ministerio de Trabajo y Seguridad Social, Madrid.

**Lloyd's Register (2007)**, World Shipbuilding Statics, [http://www.lrfairplay.com/Maritime\\_Data/World\\_Shipbuilding\\_Statistics/](http://www.lrfairplay.com/Maritime_Data/World_Shipbuilding_Statistics/)

**McLean, Tom (1996)** "Bureaucratic and craft administration of the production process: the formation of accounting and non-accounting control arrangements", en *Management Accounting Research*, 1996, 7, 119-134.

**Milner Lisa (2013)**, Labour conflicts in Cockatoo Island, Australia. *Inédito*

**Odman, Asli (2013)**, Labour conflicts in Tuzla Shipbuilding Region, Turkey. *Inédito*

**Pasha, S.M. Fahimuddin (2013)**, Labour conflict in Hindustan Shipyard Limited, Bharati Shipyard Limited and Ratnagiri Yard, India. *Inédito*

**Strippoli, Giulia (2013)**, Labour conflicts in Ansaldo shipyard (Génova), Italcantieri Monfalcone (Trieste) e Italcantieri (Sestri Ponente), Italia. *Inédito*

**Vega, Rubén (2013)**, Labour conflicts in Dique Duro Felguera, Gijón, España. *Inédito*





## Revolutionary syndicalism in São Paulo as a transnational movement

Michael M. Hall\*

Revolutionary syndicalism played an important role in the São Paulo labor movement in the early twentieth century. Not only did its doctrines enjoy considerable influence elsewhere in the world at the time, but they also appeared to respond to the conditions that workers in the city faced. Unlike many places, where disillusionment with socialist politics and frustration at reformist trade unions provided much of the impetus to revolutionary syndicalism, in São Paulo a deeply polarized social reality and a very stark form of the class struggle made syndicalist doctrines—for a time—a plausible strategy for many workers.

São Paulo at the end of the nineteenth and beginning of the twentieth centuries may not seem at first glance a very promising place for a radical labor movement. A largely foreign-born working class faced a labor market flood-

ed by subsidized immigration and confronted a State and bourgeoisie that were both unified and highly intransigent when dealing with workers' demands. Yet many of the elements that severely limited the possibilities of an effective socialist party or reformist trade unions in the city proved to be less serious obstacles, perhaps even advantages, for a movement inspired by the principles of revolutionary syndicalism. This resulted in the existence of an important radical movement whose history has largely been lost under the weight of defeat and the hegemony at various times of Leninism and the political inheritance attached to the governments of Getúlio Vargas.

Observers over the last hundred years or so have sometimes become quite exercised about how to characterize syndicalism, and particularly its relation to anarchism.<sup>1</sup> Opin-

1. A classic formulation is the 1907 discussion at the International Anarchist Congress between Pierre Monatte and Errico Malatesta in Ariane Mieville and Maurizio Antonioli (eds) *Anarchisme et syndicalisme: le Congrès anarchiste international d'Amsterdam (1907)* (Rennes: Nautilus, 1997). A clear modern example is Ralph Darlington, "Syndicalism and the Influence of Anarchism in France, Italy and Spain", *Anarchist Studies*, vol. 17 no. 2 (2009), which distinguishes syndicalism from anarchism and shows the varying relationships that existed in different countries between the two currents. In reply, Iain McKay, "Another View: Syndicalism, Anarchism and Marxism", *Anarchist Studies*, vol. 20 no. 1 (2012), argues that syndicalism was merely an outgrowth of anarchism. Michael Schmidt and Lucien van der Walt, *Black Flame:*

\* Department of History. Universidade Estadual de Campinas, Brazil. [mhall@that.com.br](mailto:mhall@that.com.br)

ions vary from those who trace its origins to Bakunin and regard syndicalism as simply one variant of the anarchist tradition, to those who consider it an autonomous doctrine with only some passing similarities to anarchism. Certainly the precise content of syndicalism has varied over time and from place to place, in part because the movement lacked an Inquisition or Politburo, with attendant repressive apparatus, to certify and enforce orthodoxy.

In any case, extended discussions of such matters may not help our understanding very much, and I prefer to visualize a spectrum, with a number of identifiable positions and possible mixtures, often unstable, from individualist anarchism at one end to revolutionary syndicalism at the other. There is no space here to elaborate, but divergences generally involved such matters as who was to be the agent of revolutionary change, what should be the role of trade unions, and the nature of a revolutionary general strike that would destroy the state.

Certainly in Sao Paulo such distinctions proved quite fluid, and militants did not draw boundaries with great rigidity. For example, the important Italian-language anarchist newspaper, *La Battaglia*, generally criticized trade unions as unrevolutionary and potentially authoritarian, but in practice opened its pages to organizational anarchists who followed Malatesta in urging anarchists to participate in unions, at least for purposes of propaganda and recruitment. On the other hand, many syndicalists regarded anarchism skeptically at best. The syndicalists' regular affirmations regarding the need for trade union autonomy and po-

litical neutrality sometimes invoked the French CGT's declaration of 1906 at Amiens in this sense, but in São Paulo, unlike France and many other countries, the dangers to syndicalism from parliamentary socialism and reformist trade unionism remained effectively nil (for reasons to be explained in a moment). What the São Paulo syndicalists opposed on these occasions, when they defended union neutrality, was the presence of divisive *anarchist* propaganda in their unions<sup>2</sup>.

In general, militants in São Paulo took what seemed relevant to their needs from the broad syndicalist repertoire that dominated revolutionary thought and practice throughout much of the world in the early twentieth century. While they repeated at one time or another versions of most aspects of syndicalist doctrine, they were realistic enough to recognize that their fragile unions in São Paulo were unlikely anytime soon to develop the strength necessary to carry out a revolutionary general strike, seize control of the economy and thus destroy capitalism and the state. What they took from revolutionary syndicalism was primarily a militant economic trade union strategy.

Like almost all the anarchist and syndicalist leaders in São Paulo, the workers they sought to mobilize had overwhelming been born abroad, primarily in Italy but also with significant contingents from Spain and Portugal. From the 1880s to the late 1920s, the Brazilian State undertook an enormous program of subsidized immigration to provide coffee planters with cheap and supposedly docile workers. Since the labor regime on the plantations allowed dissatisfied workers to leave at the end of annual contracts, many moved to the rapidly growing capital of the state (though

---

*the Revolutionary Class Politics of Anarchism and Syndicalism* (Oakland, CA & Edinburgh: AK Press, 2009), claim that syndicalism was simply part of "the broad anarchist tradition". One's confidence in their research, however, is a little shaken when, within four pages (150-153), they confuse Antonio Labriola and Arturo Labriola, as well as finding Lewis Lorwin's agreement with Louis Levine on syndicalism's emergence from anarchism in France as significant evidence—without realizing, in this case, that Levine and Lorwin were the same person, who changed his name, presumably on account of US anti-Semitism in the early twentieth century.

.....  
 2. Informative sources on Brazilian syndicalism are the debates and resolutions from the 1906 and 1913 Workers' Congresses, as well as the São Paulo Workers' Congress of 1908, reprinted in Paulo Sérgio Pinheiro and Michael M. Hall, *A Classe Operária no Brasil: 1889-1930, documentos* (São Paulo: Alfa-Omega, 1979), vol. 1.

almost half left the country).<sup>3</sup>

The immigrant origins of the working class posed a number of problems for trade union organization. In the first place, the system of subsidized immigration continued to flood the labor market, making workers relatively easy to replace in the case of strikes—the main syndicalist weapon. The labor movement devoted a certain amount of effort in various publications at trying to discourage European emigration to São Paulo by describing the grim conditions prevailing there, though without much evident effect. Moreover, the workers found themselves seriously divided by ethnic hostilities of various sorts, and the deep seated mutual ill-will among Italians from different regions of their recently and precariously unified country posed grave difficulties for common action.<sup>4</sup>

Moreover, militants often complained bitterly that workers in São Paulo, as immigrants, sought only immediate economic gains for themselves or their families rather than permanent social change in Brazil, which is to say that they had been pre-selected to some extent as people whose aspirations ran toward short-term economic advantage. In any case, no one considered the immigrants' prior industrial or political experience to have been great, which is by no means surprising in an immigration induced and sustained to provide laborers for agriculture, but which hardly facilitated their subsequent political or trade-union organization in São Paulo. In addition, as immigrants, the workers proved vulnerable to nationalist attacks, and the deportation of foreign-born radicals posed further problems. It may also be that the workers' foreign origins precluded alliances with other groups in Brazilian society, though it is not easy to imagine who such allies

3. For details, see Michael M. Hall, "Os fazendeiros paulistas e a imigração" in Fernando Teixeira da Silva et al. *República, Liberalismo, Cidadania* (Piracicaba: Editora Unimep, 2003).

4. See Michael M. Hall, "Entre a etnicidade e a classe em São Paulo", in Maria Luiza Tucci Carneiro, Federico Croci and Emilio Franzina (eds), *História do trabalho e histórias da imigração* (São Paulo: Edusp, 2010).

might have been.

On the other hand, immigrant origins offered some advantages for political or economic militancy. Workers socialized abroad, for example, had escaped the customary sanctions enforced by such figures as priests and landlords in their native lands, and the reestablishment of similar forms of control in São Paulo proved neither easy nor rapid.

While efforts to specify what groups of workers have been most prone to support revolutionary syndicalism internationally do not seem to have been especially successful, one of the categories sometimes identified—casual, seasonal or project workers—played an important role in São Paulo.<sup>5</sup> The argument is that strikes and other forms of direct action posed fewer risks for such workers, who changed jobs frequently and were not bound to a single long-term employer. Certainly one of the aspects that most impressed observers of the working class in São Paulo was its instability and high incidence of geographic mobility, characteristics generally attributed to its immigrant origins. (The other category thought to be prone to revolutionary syndicalism—skilled workers threatened by mechanization—also showed considerable militancy in São Paulo, especially hatters and shoemakers).

In any case, while the bulk of the workers in São Paulo may have lacked political experience before emigrating, many leading militants

5. See Marcel van der Linden and Wayne Thorpe, "The Rise and Fall of Revolutionary Syndicalism" in *Revolutionary Syndicalism: an International Perspective* (Aldershot: Scholar Press, 1990) and Marcel van der Linden, "Second Thoughts on Revolutionary Syndicalism", *Labor History Review*, vol. 63 no. 2 (1998).. Among the many historians who have pointed out difficulties with attempts to identify certain groups as consistently prone to syndicalism, see Darlington, pp. 40-43, in the article cited in note 1; Bert Altena, "Analysing Revolutionary Syndicalism: the Importance of Community" in David Berry and Constance Bantman (eds), *New Perspectives on Anarchism, Labour and Syndicalism* (Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars, 2010); J. Romero Maura, "The Spanish Case", in David Apter and James Joll (eds), *Anarchism Today* (London: Macmillan, 1971), note 9.

clearly did not. Among the Italians, several dozen had been sufficiently active before leaving (sometimes fleeing) Italy to have acquired police files on them, in some cases quite extensive.<sup>6</sup> Among the revolutionary syndicalists, Alceste De Ambris had worked first as a socialist in São Paulo from 1898 to 1903, at one point editing the local edition of the newspaper *Avanti!*. After fleeing Italy in 1908 on account of charges resulting from his leadership of a famous strike by agricultural workers at Parma, he edited the revolutionary syndicalist journal *La Scure* in São Paulo, and played a significant role in the local labor movement. After returning to Italy in 1911, De Ambris led a checkered career as an interventionist leader in the First World War, served as D'Annunzio's *capo di gabinetto* at Fiume, where he wrote the influential corporatist Carta del Carnaro, though to his credit it should be noted that De Ambris avoided collaboration with Mussolini's regime and died an anti-fascist exile in France.<sup>7</sup> Edmondo Rossoni, who acted as an important leader in São Paulo syndicalism in 1909-10, led a similar but far more sordid political career and, following his expulsion from Brazil for his union activities, ended up as an important figure in Mussolini's government, escaping punishment after the war by prudently fleeing to Canada.<sup>8</sup> De Ambris, Rossoni, and many other of their colleagues in São Paulo, including anarchists and socialists, clearly considered themselves to be members of an international revolutionary movement.

The police agent charged by the Italian government with the surveillance of its subversive

6. Edilene Toledo, *Travessias revolucionárias: idéias e militantes sindicalistas em São Paulo e na Itália (1890-1945)* (Campinas: Editora da Unicamp, 2004), pp 193-194, lists 34 of them.

7. In addition to Edilene Toledo, *Travessias revolucionárias*, chapter 2, on De Ambris, see also Enrico Seventi Longhi, *Alceste De Ambris: l'utopia concreta di un rivoluzionario sindacalista* (Milan: FrancoAngeli, 2011) and Gian Biagio Furiuzzi, *Alceste De Ambris e il sindacalismo rivoluzionario* (Milan: FrancoAngeli, 2002).

8. On Rossoni, see Toledo, *Travessias revolucionárias*, chapter 4.

subjects in São Paulo described their activities to his superiors in 1909 with some irony and disdain. He thought the anarchists and revolutionary syndicalists limited themselves to "maintaining an active epistolary correspondence with their coreligionists in Italy", urging them to greater militancy, which he termed "an easy and comfortable system from afar". He also noted their limited success in organizing unions in São Paulo, which he attributed largely to what he termed the city's "international proletariat", wracked by instability and mutual hostilities.<sup>9</sup>

It is worth noting that syndicalist transnationalism did not operate in only one direction, that of European ideas, experiences and leaders influencing developments in Brazil. Rossoni, for example, said that he abandoned revolutionary syndicalism because he learned in the immigration that proletarian internationalism was a myth and that only Italians would defend the Italians. Hence his conversion to extreme nationalism, interventionism, and, ultimately, Fascism. (It should be noted that Rossoni probably derived this conclusion more from his experiences with the IWW in the United States, where he remained for far longer than he did in Brazil)<sup>10</sup>.

Another way that the immigrant origins of the working class served to favor militancy was the marked social isolation in which most workers in São Paulo lived, which reinforced an "us" versus "them" mentality congenial to revolutionary syndicalism. Living in homogeneous working-class neighborhoods, immi-

9. Whether he was actually reading their mail is unclear; he remarks that the Brazilian authorities have not been helpful in his work. Cesare Alliat-Bronner, *Commissario di Polizia, São Paulo, a Luigi Bruno, R. Ministro d'Italia, Petrópolis, Rio de Janeiro, 30 June 1909*. Archivio Centrale dello Stato (Rome), Ministero dell'Interno, Direzione Generale di Pubblica Sicurezza, Ufficio Riservato (1879-1912) buste 13, fascicolo 41, sotto fascicolo 13.

10. John Tinghino, *Edmondo Rossoni: from Revolutionary Syndicalism to Fascism* (New York: P. Lang, 1991). Tinghino is informative on Rossoni's activities in the United States, though his brief treatment of Rossoni's period in Brazil is seriously garbled.

grant workers rarely encountered institutions that facilitated their integration into Brazilian society. Such a highly polarized situation, with few intermediate categories, seems to have helped to make working-class autonomy and direct action strategies a plausible reaction for many workers.

Above all, workers faced a very cohesive bloc in power in São Paulo. The notorious intransigence of employers in the city toward their workers probably resulted in part from the fact that wages represented a large part of their costs, and the competitive conditions prevailing in many industries made it difficult for them to pass on increases to their customers. Employers imposed draconian controls over their labor force and assured levels of State violence so high that they even shocked foreign police observers, not normally suspected of excessive sympathies toward the labor movement. As the Italian police agent cited earlier noted, in the sometimes violent strikes of the period, "it is necessary to recognize that, with some exceptions, the provocative actions come more from the local police than the strikers".<sup>11</sup> The Italian consul in São Paulo remarked that the police in the city were "violent and aggressive, which is not surprising when one considers that their chief, and in general rather cultivated and calm people here, hardly distinguish between strikes and revolts."<sup>12</sup> In a famous phrase of the period, attributed to a leading São Paulo political figure, the social question was considered "one for the police".

The political system offered few possibilities for resolving workers' grievances. Elections operated with a highly restricted suffrage and results carried about them a strong air of farce. The Italian minister noted in a confidential

11. Alliata-Bronner, as cited in note 9.

12. Ministero degli Affari Esteri (Roma), Serie Política, Brasile, Rapporti Politici, 282, 21 October 1909. The Consul of Fascist Italy wrote in 1927 of "the absolute repression by the Brazilian authorities of any attempt at trade union organization, even the most peaceful". The remark is in the police file of Alessandro Cerciai, dated 19 January 1927, in the Archivio Centrale dello Stato (Rome), Casellario Politico Centrale.

1909 dispatch that elections were controlled by what he termed "a restricted oligarchy" and generally conducted "with perfect disdain for the most elementary appearances" since the oligarchies "determine beforehand the result of the vote".<sup>13</sup>

In such a situation, in which the São Paulo bourgeoisie thus lacked plausible electoral mechanisms or other instruments of legitimacy and social control, there were, in fact, few alternatives for maintaining their power beyond the open violence, State-sponsored or otherwise, that so impressed foreign observers. When the State meant little to workers beyond police repression, the ostensive syndicalist objective of destroying it proved attractive to many. Moreover, the truly profound contempt in which writers in the labor press held the Brazilian state and ruling class surely reinforced such attitudes. A writer who signed his article as "Ausonio Acrate" [probably Gigi Damiani], observed in 1909 that "we are in a country without a past, without traditions, with a recent and vulgar history; a country conquered by bandits a few centuries ago ... [where] 200 families are the State". After references to the Brazilians as children of "slave traders, scoundrels from the conquest and young black girls raped in the coffee fields", the author concludes that "the perfect national type" is someone who "disdains work and despises workers".<sup>14</sup> In short, there seemed few plausible alternatives to direct action.

Reformist trade unions or a consequent Socialist Party could not operate under such conditions. (In fact, why there has never been a serious Socialist Party in Brazil deserves some consideration from historians, but that is another question.) In early twentieth-century São Paulo, with political avenues closed, and even binding contracts with employers-- much less any form of collective bargaining--effectively

13. Ministero degli Affari Esteri (Roma), Archivio Storico, Principe di Cariati to the Ministry, 25 January 1902, Serie Política: Brasile, Rapporti Politici, 283.

14. *La Barricata*, 28 December 1912.

out of the question, there seemed few alternatives to the economic direct action urged by syndicalists. Thus, unlike many countries, where disillusionment with socialist politics and frustration at reformist trade unions provided much of the impetus to revolutionary syndicalism, in São Paulo a deeply polarized social reality and a very stark form of the class struggle made syndicalist doctrines—for a time—a plausible strategy for many workers.

While there is room for debate about how deeply the nominal syndicalist declarations of labor congresses and union by-laws actually penetrated workers' practice, some strikes show evident syndicalist influences—including at least one generalized strike in 1907 for an 8-hour workday. The great São Paulo general strike of 1917, though syndicalists and anarchists participated in the commission that ended it, had very little to do with either group, both clearly surprised by the movement. The 1917 strikers presented a mild set of demands, some of which simply called for the São Paulo authorities to perform the minimum functions of a self-respecting bourgeois state, such as preventing the adulteration of foodstuffs sold in the markets of the city. The anarchist Gigi Damini, after his expulsion from Brazil, wrote from Italy in 1920 that the strike demands advanced in São Paulo would be considered reactionary in Italy and so mild that “even the Catholic Party wouldn't move a single sacristan to defend them”.<sup>15</sup>

Most strikes in São Paulo broke out for defensive reasons, and unions frequently emerged during the struggle, only to disappear in the repression that generally followed. The fragility of unions stemmed from a number of causes, but syndicalist doctrine bears some responsibility. Fearful of bureaucracy and of the emergence of a reformist union leadership primarily interested in defending their own positions, syndicalists tried to avoid paying salaries to leaders,

15. Gigi Damiani, *La questione sociale nel Brasile: i paesi nei quali non si deve emigrare* (Milan: Umanità Nuova, 1920), p. 11.

refused to establish strike funds, and imposed several other measures that created obstacles to the development of strong and enduring union structures. By depending heavily on the more-or-less spontaneous militancy of workers, syndicalist unions sometimes achieved impressive mobilizations, but remained highly vulnerable to counterattacks from employers and the State. Without strong organizational structures to support them, such unions often collapsed after defeats or in unfavorable economic conjunctures. Their inability to win even short-term material improvements for their members eventually limited their membership to small groups of dedicated workers.

The decline of revolutionary syndicalism in São Paulo would be the subject for another paper. To summarize very briefly, the modernized and very severe repression of the 1920s took a heavy toll, probably greater than that of competition from the Communist Party, founded in 1922, which remained relatively ineffective in São Paulo during the decade. A more serious problem may have stemmed from the Brazilian-born children of immigrants, who felt less isolated from the dominant society and found syndicalism—defeated everywhere but Spain and perhaps Argentina—less attractive than had their parents. Nevertheless, in the early 1930s, revolutionary syndicalists still maintained an important presence in the São Paulo labor movement. What finished off syndicalism were the policies of Getúlio Vargas, combining severe repression of opponents with the timid and incomplete beginnings of a welfare state, many of whose measures were only available to members of the newly created official labor unions. The regime imposed a system that provided some institutional security to unions and their members at the price of close government control. Much of the Vargas legislation, codified in 1943, also seems Fordist in its intentions, however precariously it may have been enforced, and this probably sealed the fate of revolutionary syndicalism as much as the defeat in Spain.

In conclusion, let me note that I may have made too much of the decisive importance of union strategies and structures. While I do think that syndicalism failed in part because of the limitations of its vision of how unions should be organized, this question ought not to be exaggerated. Certainly recent Brazilian history has shown that workers in favorable conjunctures and with able leaders, even operating under the constraints of the Vargas-era corporatist system designed to restrict labor militancy, can sometimes win extraordinary victories. The successful strikes in the São Paulo suburb of São Bernardo in the late 1970s, which soon spread throughout the country, changed Brazilian political culture forever, as they confounded Leninists, cautious social democrats, and several famous sociologists. The early twentieth-century syndicalists might not have approved, but the political movement that grew out of the São Bernardo strikes, the Workers' Party, has governed Brazil with some success in a somewhat reformist way for the last ten years, despite what you may have read in the *Economist* or *Financial Times*.





# New Labour Regimes and Political Power of Workers in the Global Era: Textile and Clothing Industry in a Comparative Perspective

Paula Menezes\*

## 1. First Words

From the point of view of labour and class relations, globalization/mondialisation can be seen as the change of a paradigm that organized those relations into a set of institutions, guaranteeing social, political and civil rights, providing negotiation power to workers, all based in wage relations. But comparing North and South history of labour relations and its transformations since the change of the world order, back from the Eighties, could help us to

.....  
\* Phd Student; Universidade Federal do Rio de Janeiro (UFRJ, Brasil) - The data gathered in this paper about Italy was collected for my thesis during my stay in the University of Padova (UNIPD), financed by FAPERJ (Financiadora de Estudos e Projetos do Estado do Rio de Janeiro). Paola Cappellin (UFRJ) and Devi Sacchetto (UNIPD) have been the tutors of my thesis.

debate globalization as a process of unbalancing power between Capital and Workers, that is, a process of organic crisis of capital, translated in New Labour Regimes in the world of work<sup>1</sup>.

This study is based on our research of two semi-peripheral industrial areas, the Alto Vicentino, (in Veneto, Italy) and Nova Friburgo (in Rio de Janeiro, Brasil). We studied workers and unionists working trajectories, as well as their views and family lives in the Textile and Clothing Industry, focusing on two multinationals and their relations to small companies in the territory. These regions are both categorized as semi-peripheral industrial areas, with long term industrialization but concentrating a more “docile” working class and old fashioned industries, in contrast with the “modern” areas of Industrial Triangles (Milan-Genova-Turino in Italy and the ABC Paulista, in São Paulo, Brasil), with a more combative working class. Both Academic writings and Unionism conceptions

.....  
1. Burawoy's article on Fabric Regimes' transformations is certainly a central reference here. He tries to construct a historical periodization of fabric regimes: from despotism to hegemony, from hegemony to hegemony-despotism. He is of course referring to advanced industrialized countries, and this could not be applied without any prudence on Italy and Brasil. Besides, we speak about labour regimes, not only fabric ones, including national level norms and labour relations. (Burawoy, 1990)

have considered these areas of second importance, because of its economic decay and the more conservative tendency of its working class. The maintenance of jobs and the industrial basis of these local economies in the 1990's, however, drove some attention to the "peculiarity" of such regional economies in the last 15 years.

The main interest of my research was to understand how these regions and working class in this particular sector have been living globalization, under the terms of flexibilization and normative reconfigurations in both countries. As it was a sector with growing women participation but with diminishing hiring power, I found myself to understand how these industrial *communities* of Alto Vicentino and Nova Friburgo, closed in some level and considered as very important industrial areas, with a long term industrialization process, *avant garde* in the construction of a "national industry", have been put aside and not seen as central to national development. The presence of multinationals in each of these regions<sup>2</sup> and its relation with territory certainly have been responsible for a determined role these regions have fulfilled in each of the corporate strategies, subordinating the space of these industrial areas to a new division of labour. Not only that, I was faced with the challenge to understand the connection between a multi-dimensional problem of comparing different global trends and their manifestations in industrial areas, to say:

2. In Alto Vicentino, Italy, I focused the analysis in an Italian multinational TC company, with six plants in Italy (all in North) and others in Romania, Czech Republic and Lithuania. Most of this company activities is concentrated in textile, due to the company's last years re-configuration, which made it sell the confection section. Linen and Wool are also produced in the company. In Nova Friburgo, Brasil, the company in focus was originally Brazilian, but built up by German immigrants, as well as all big factories in the city. In 1968, this company was sold to a (also) German multinational, specialized in lingerie. Until 2012, the company used to produce their own fabrics and lace, closing almost completely the textile section of this plant. This German multinational is one of the biggest in the global market, having plants all over the world, especially in Asia now.

- a) the location of textile and clothing industry in the actual global accumulation process and the international division of labour;
- b) the re-feminization of both TC (textile and clothing) labour markets, in Italy and Brasil, intensifying or mitigating the sexual division of labour;
- c) the persistence of low or very low incomes, usually justified by women's lower political power or the reduced weight of their wage in family financial life;
- d) what old and new generation workers and their work trajectories could tell us about their reproduction as class and new tendencies in industrial work;
- e) finally, the role of unions and normative regulations concerning capital-labour relations, as well as their reconfigurations, which lead us to question the relation between State and Global Markets.

Taking some of Saskia Sassen propositions as well as Beverly Silver's<sup>3</sup>, I did not wanted to loose the class relations' discussion, but I also realized the importance of locating this industrial sector as well as the studied geographical areas in the great picture of accumulation process and the national frame, which depended on the historic bloc<sup>4</sup> of each historical moment. A more consent driven or more despotic face of the process of Globalization is also a important issue to discuss. The growing despotic management in the companies I have studied, including multinationals and small sized companies, lead to a very inconsistent working trajectory, especially among new generations. In Brasil, what really astonished me was to see an "immigrant" behaviour and working trajectory among not immigrant working woman (native): working for many hours at home or informal

3. Sassen insights on "genderized" relations and economic circuits connecting formal and shadow economy (Sassen, 2002; 2008; 2010). Beverly Silver's book on comparing Workers Movements in a World historical approach (Silver, 2003).

4. Gramsci and Poulantzas concepts are here the reference.

sweatshops, or working for a big company while the husband was unemployed, bearing with very hard pressure that made them cry or get sick, in order to save money for being out of work for a while, or to open their own business. In the case of the German multinational company I analysed in Nova Friburgo, female workers submitted to despotic management in order to put the kids in the company's day care centre or to save some money through the FGTS (an individual fund made by contributions of workers and companies, working as a financial guarantee in case of dismissal).

In Italy, the old generation workers are still holding tight to not lose their rights. Also pressure and low income salaries are a reality, not at the same level of Brasil,<sup>5</sup> but in a growing movement that makes the working class to feel they are losing a lot. In fact, where unions have the power to organize (companies with more than 15 employees) in the shop floor, despotic management is strongly mitigated. However, the recent reforms in Italian's regulation system have weakened Trade Union's power in a way they had never seen before. The result was growing firing freedom (which is still somehow regulated), a reality that Brazilian workers have known since always. But the position of Alto Vicentino and Nova Friburgo in the textile and clothing industry in the multinational companies differ a lot. Still, the normative direction points to substitute Public regulation for Corporate regulation principles, yet keeping State apparatus forms.

## 2. Textile and clothing industry and National Interests<sup>6</sup>

5. In Italy, workers we interviewed gained from 900 to 1200 euros, while Brazilian workers ranged from 300 to 400 euros (1 euro = 2,8 reais).

6. By using the term "national interests" I don't mean the existence of an independent or autonomous national bourgeoisie. In left socialist debate in Brasil, there is a historical political polemic whether or not we can differ a nationalist bourgeoisie (identified with the industrial entrepreneurs) from a more imperialist one (linked to financial capital), influenced by the III<sup>th</sup> International debate. My view is closer to the one of Florestan Fernandes, and so the term "national interests" should be

The textile and clothing industry has assumed in almost all old industrialized areas a leading role (Perrotta and Sacchetto, 2007). For late industrialized countries, it fulfilled the role for attracting work force in transition from rural to urban areas. Consequently, the TC sector has been central for industrial disciplinarization of workers and the generation of a national industrial labour market. Being a large employer with very low salaries (establishing lower wage reference for industry), TC sector was strategic to industrialization process, however the diminishing importance of TC sector in National Gross Product (GDP) and national discourse in Italy and Brasil have strongly impacted the regional economies of old industrialization. Its decay could be associated to the decomposing of old regimes of accumulation and domination in labour relations.

The new role TC sector accomplishes in the studied economies has had an impact in the strategic position of trade unions, once the unionism and most political organizations tend to concentrate efforts in the strategic sectors of capital. According to this position, clearly stated by unionists we interviewed, unions would tend to consider the strategic sectors those considered also strategic by the capital,

understood in the limits of imperialism relations and a national formation that did not oppose our internal bourgeoisie to the interests of imperialism. Brazilian's autocratic bourgeoisie and all historic blocs built across its history were not free from internal tensions, but they developed in the limits of imperialism and aimed to guarantee the development of capitalism. (see more on Boito, N/A). In the Italian case, we can categorize Italy as a semi-imperialist or late imperialist country. Due to its internal divisions and late unification process, it's commonly shared the idea that the only way to accomplish a bourgeoisie revolution was from "above". Imperialist movements lived with the dependence on German or French banks, necessity of building an internal market and complete the industrialization process. Needless to say that industry was seen as central for nation building, so was the necessity to put some order in capital-labour relations. After the 1950's the debate was about the liberal or State-based tendencies of development Italy was about to build. I take as basis Barca's idea of a "extraordinary compromise" between liberal and State-based ideas: that is, liberal development should count on the "extraordinary" help of State. That was, according to Barca, extremely instable (see Barca, 2010).

those economic sectors capable of reproducing a more stable labour force, quantitative and qualitative important to establish solid patterns in labour relations, in national and international level.

Union's negotiation power and regulation systems have been developed in different paces, considering the national frames and countries' role in international order. Both in Brasil and Italy, late industrialization was followed by corporatist regulation (regulated by State) and labour-based society ideologies, represented by fascism and the "varguismo", respectively. From the fifties, however, Italy lived a movement of rupture with its corporatist structures, building the "Statuto dei lavoratori", increasing union's power on the shop floor and with negotiations built by company. Meanwhile, all progress in work and political relations in Brasil after the Second World War were about to be devastated by our dictatorship, beginning in 1964, dividing left wing parties and establishing a second wave of "conservative modernization"<sup>7</sup>.

## 2.1 Industrialization and Union Movement in Brasil

How has the trade union movement reflected the national scenarios? It's not useless to remember that modernisation in Brasil was always pushed by labour movements, but was usually followed by dictatorships. Our Democratic Republic was inaugurated in 1930 by a State Coup and followed by Getúlio Vargas dictatorship a few years later (1937-1945). Nineteen years later, a new dictatorship emerged

7. The original term is attributed to Barrington Moore Jr, in his study about the Bourgeoisie Revolutions of Japan and Germany. In Brasil, the term became an academic consensus to describe the "revolution within the order" (Fernandes, 350: 2005), but differing from German, Japan (and Italian) bourgeoisie orders by not including popular classes in a citizenship order - building a "regulated citizenship" (Carvalho, 2008). Two periods are characterized by the combination of dictatorship and economic development, called "conservative modernization": 1937-1945 (President Getúlio Vargas) and 1964-1985 (military dictatorship). See Ramos and Pires, 2009 for a whole view of this discussion.

from a military coup.

The outcomes of national political scenarios and the concentration of capital in some industrial sectors and regions established different unionism configurations during the time. In Brasil, the concentration of accumulation process since the "Old Republic", that is before 1930's, in São Paulo (Silva, 1976) did not immediately put Rio de Janeiro in a second position, in terms of industrial work force. In the 1920's and before, Rio de Janeiro had the biggest working class in Brasil, as a whole. Nova Friburgo began to concentrate one of the most important working class group since the 1930's. But the more Rio de Janeiro lost its central role in industry, the more São Paulo became the mecca of capital in Brasil.

During the 1950's, in Brasil, the textile industry, according to Kon and Coan (2005) was responsible for 20% of the industrial product and 25% of industrial jobs. Rio de Janeiro and São Paulo concentrated the strongest unions' movement, in which the textile unions developed a central avant-garde role (Cardoso, 1996). Considered a very important industrial sector, textile and clothing industry was the first to accomplish the process of "substituição de importações"<sup>8</sup> (Kon and Coan, 2005). the reconfiguration of historic blocs in this moment (after second world war) determined and was determined by economic relations in which textile and clothing industry were still considered "national" industries, representing national interests and/or giving important contributions to industrial gross product and job generation. TC sector was protected with protectionism measures.

According to Cardoso (1997), the textile unionism, one of the most important one's during the industrial formation in Brasil, was destroyed by the military dictatorship, as well

8. The process of "importing substitution" aimed to build an industrial basis in our territory, but not in a "nationalist" way. From 1950 until 1964, governments, with more or less liberal tendencies, aimed to guarantee capitalist development by stimulating some sectors to produce and not import inputs.

as many other strong social movements, in other sectors of society. In its place, conservative and collaborationist unions emerged to maintain and reinforce a private role, instead of a public role of unions. As a result, the “new unionism” of São Paulo (the “ABC paulista”), emerging in the late 1970’s, in automobile and metallurgy sectors, draw all the attention from intellectuals and political forces, creating a polemic discussion whether this new movement represented or not a so-called “labor aristocracy” (Boito, 1994; Werneck Vianna, 1984). It was, however, where all the union movement wanted to be, and raised a new paradigm in labour relations, reflecting also in Nova Friburgo and all industrialized areas in Brasil.

## 2.2 Industrialization and Union Movement in Italy

In Italy, the debate around labour aristocracy concentrated in Gramsci’s theory about the class unionism under the fascist hegemony (Le Tesi di Lione, III Congresso del Partito Comunista d’Italia). More recently, the discussion concentrated in comparing the system of industrial relations in European countries, opening a debate on the corporatism and neo corporatism structures, pluralist structures and social concertation. Italy have been classified as to have a corporatist structure (Esping- Andersen, 1991), also to have a pluralistic one (Treu and Regini), or to have an oscillating structure (Regalia and Regini, 2004).

The lack of consent on the Italy’s model of industrial relations is due to its own history. The industrialization process in Italy was very fragmented, being the North the developed area in terms of industry, employment and social security. Even in Northern region, we can see different paces on industrialization process and diverse “models”. The “small sized capitalism” and the industrial districts had a important role in Central and Northeast industrialization, while Northwest concentrated big companies and international capital. As in Brazilian ABC Paulista, the industrial triangle of Milano, Turin

and Genova developed specially after the fifties and the shape industrial relations took in each industrial area differed according to this.

From the 1950’s on, in Italy, the northern textile industry in Alto Vicentino saw not only an increasing wage power of workers, but also a setting free of paternalist relations, defining a more consent driven factory regime, in the limits of what we could consider “consent driven” in textile and clothing industry. The national scenario was of empowerment of Union Movement and it was particularly strong in Textile Sector in Veneto. The 1960’s and the 1970’s brought important social and work rights and established a notion of a country founded and based in the work values and rights. The “Statuto dei Lavoratori”, the increasing power of workers on the shop floor and the empowerment of left-wing parties and organizations sustained social welfare, in spite of social, economical and political contradictions that always characterized the country as a whole.

After the 1980’s, however, textile and clothing industry began to be regarded as a weaker sector in terms of negotiation: technological delay and the presence of small companies, added to delocalization process, put the TC sector as strategically less important both to Capital and Union movement. Its “Made in Italy” brand however holds the symbolic importance of TC sector in the national frame. Regardless of its “national” brand and its connection to the history of a national unification, the textile and clothing industry was continuously displaced from its connection to national interests, as well as being considered a more reactionary sector, not investing in technology and generating low profit margin, which gave unions lower power negotiation.

This conception is shared especially among unionists in Veneto. One of our interviewed from CISL Vicenza, stated that textile and clothing sector, generating little wealth, gives little margin to negotiation on salaries, for example:

*“We have this situation that is a female sector. This is the first motive. The second is that this sector can only pay low, because it creates low profits. But the Union tried to find... having the condition of low salaries, we tried to have more protection (“tutele”). We were the first to have flexibility agreements.”* (Unionist CISL).

### 2.3 Integration of Regional TC Economies in the Globalization Era: low incomes and despotic management

We could say that the type of integration of these industrial areas in globalization depended largely upon State measures (or the absence of those) and the multinational companies in these territories. In Nova Friburgo, the German multinational traditionally used Brazilian plant to be a subcontractor for United States and also to cover the South American market. Low income was and still is definitely one of its main characteristics. After the 1990's, however, both State and Company strategies to the sector have suffered a twist: neoliberal governments and the new historic bloc in Brazil, after the dictatorship, left industrial capital, especially among traditional sectors, to compete with international sectors without State support. In the local level, we saw a high number of bankruptcies and explosion of informal small companies, supporting the productive restructure and the monopolization of the German company in local level. The outcome was the continuous reducing of firms and the loss of buying power in salaries. Brazil, by these period, represented already one of the lowest incomes in global T/C. The 1980's, however, was still considered by workers to be the

“good times” where incomes were higher than today and they were proud to say they worked for that company.

Since the 1990's, TC lost their “strategic position” in the national industry and national discourse. We could say that it was the opposite of the politics of “importing substitution”, that represented a historic bloc concerned with building consensual apparatus to support national industrialization, in the 1950's. Both workers' unions and patronal associations, and consequently the national regulation system, got lost. Multinational companies reformulated their strategies. The German multinational of Nova Friburgo stopped hiring from 1998 until 2008. During this period, they maintained the textile section, but drastically reduced the labour force by dismissal and little negotiation, concentrated on the regional market, adopted the cell system production (work groups) and reinforced the use of “facções” (subcontractors) outside the city's border. Nova Friburgo<sup>9</sup> was not in the financial spaces capital has elected. The position of Nova Friburgo in the company strategies turned to be covering South American market and, with reduced force, still serving as subcontractor for the North-American unit. The closing of two big competitors located in Rio de Janeiro could also be pointed as positive to the company. The decision of closing the entire textile section of the company, in 2012, showed that

9. Rio de Janeiro's stock exchange, the first one in Brazil to operate, saw its negotiations migrate to São Paulo's one. Financial capital is clearly concentrated in São Paulo, leaving for Rio the concentration of old industrial sectors and Oil extraction. In the 2000's, industrial activities regained role in the State of Rio de Janeiro, but concentrating in oil extracting, construction, still mil, sewing industry and chemical industry.

Country	1981	1982	1983	1984	1985
USA	6,11	6,46	6,75	7,01	7,28
Taiwan	1,15	1,25	1,34	1,56	1,54
South Korea	0,71	0,77	0,82	0,86	0,87
Brasil	1,14	1,25	0,86	0,72	0,75

*Textile and clothing Medium salaries in selected countries (US\$ per hour) (1981-1985) Source elaboration: Adalberto Cardoso (1996), on data available from Haguenaer (1990:24)*

Nova Friburgo's unit has been transformed in a "maquiladora". *"Friburgo has built a China in itself"*<sup>10</sup>: the own factory uses other subcontractors to assemble the pieces received by Vietnam or other Asian units, and are gathered together in the main unit in Brasil for the local market.

In Alto Vicentino, however, the Italian TC companies used from outsourcing to delocalization, but keeping the projection, controlling and design operations in national territory. This is part of guaranteeing the brand "Made in Italy" as well as the controlling head. What is seen by Italian unionists as a matter of survival, delocalization was a radical need for the company more than for employees. In fact, according to unionists, de-locating for abroad is responsible for keeping jobs in Italian territory, instead of reducing them. According to this logic, by keeping the most productive and controlling phases in Italy and exporting the labour intensive phases to east European countries, the Italian multinationals could built a consent: keeping the stabilized Italian workers fulfil their way to retirement and compensating the high costs of labour in Italy with low labour costs in those other countries. From the standpoint of those other countries, however, this could be called profit transfer. To some Italian unionists, therefore, the only way of keeping a consent driven system and assuring old workers jobs was by delocating the less technology-based phases of production and maintaining the higher ones. Needless to say that this narrow view was soon questioned by a close reality: the closing of the thread unit in Veneto region, completely transferred to Romania, putting in unemployment 127 workers.

The Thread Unit's case shows that workers count as one more production factor and to keep their jobs they have to be mobile and flexible. After uncountable arrangements and agreements between company and union, fixing uncountable changes in schedule and wages in the last few years, the company has

10. Interview with one of today's union heads.

announced its closing 22 days after having opened a unit of same type in Romania. The company said it could reassume those employees, as long as they moved to the new unit (and, of course, under the new conditions). Workers point the limits to this situation:

*"Most part of workers doesn't seem to have any particular ambition because age and straight, besides the economic picture as a whole, are against them: "I have no problems, anything is just fine, mechanics, sewing machine, I know the work on fabrics, sewing. The problem is that I would have to move city. But who with children could do that? Now me, I have by kids raised... should I go to Vicenza, 40 km a day, maybe I reach 1000 euros a month, spending 300 on gas?" (Sacchetto, 2012)*

The social protection system, therefore, came to constitute a possibility of flexibilization for companies. There were not only losses directly or indirectly linked to delocalization, but many jobs on TC sector could be kept by using the "ammortizzatori sociali" (mitigating social measures, such as the *cassa integrazione*, a public fund used by the company in case of crisis in production). And the use of social protection is crucial for keeping employment levels, but in a limited time period.

International division of labor and the specialized role of Italian Northeast on "Fashion Made in Italy" still hold some margin of employment, but progressively polarizing in precarious jobs and highly qualified ones. This concrete case we studied seems to confirm the theories of globalization that points the trend of wage polarization and a strongest division between protected and non-protected people on labor market (Sassen, 2002; Harvey, 2008)

#### 2.4. The new insignia: Exchanging rights for jobs

Seems like a big part of Unionism shares Claus Offe's view that full employment is no longer a possible reality and that unions should steak to



a more defensive practice, but also including the unemployed in their platforms (Offe, 1989). The crisis or the continuous crisis of capitalism since the 1990's became the leading banner of all economic analysis and government measures. What once was seen to be a moment of exposing capitalism flaws, crisis became the way capital reproduces itself (although not new for Marxian thought). The political outcome, however, was to "adapt" to new times of crisis and to consider yourself lucky to have a job. Seemed "fair" to abdicate from that coercive work order based on secure jobs with social protection, to guarantee not so good jobs for more people (but not for everyone). Work has been dismissed of its role of leading to rights and sustaining a social order. In spite of these were unaccomplished promises in Brasil, it is also correct to say that there was a minimum social protection, in spite of informal market and unprotected workers.

The crisis in TC industry, being a long term one, is also associated to the fact that rights should be flexibilized to keep jobs. The logic of flexibilization extends from production to reproduction. This is followed by more conflicts or tensions in the shop floor, even though the "tradition" in those TC companies' labour relations were said to be much more cooperative than others.

*A: Now, about the industrial relations: how can we categorize the industrial relations in TC Veneto sector: more conflicting or more cooperative?*

*B: We must bear in mind that there are diverse realities, especially in the companies where the entrepreneur has successfully kept union's presence far from shop floor. But where there is a consolidated relation, the environment and the logic is really cooperative because this sector has been in crisis for 30 years. Thus, the priority was to survive. To save jobs. This, apart from the exceptions that confirm the rules, there have been collaborative relations. Both*

*from union and company. (interview with CISL regional representant)*

Unions were called to represent their economic role much more than their political role. That is, the private rather than the public logic. Concertation was appealed to avoid strikes or radical manifestations, saying that it would disturb the building of "health environment" for business. In Italy, CGIL is the one who tries to question this path, causing the crisis of concertation system, and being attacked by both sides. In the recent FIAT's case, they chose not to accept wage and break reductions, but most of employees decided to accept the pact in a public consult.

While in Brasil the State is called to be the only way to guarantee both social and economically the sector, in Italy unions have a broader analysis, aiming to "improve" the place of its industry in the international division of labour. Nova Friburgo's unionists have the clear idea that TC sector is still an important employer and what happens in the multinational can influence the whole of regional industrial relations. They claim the controlling role of State is the only way to restrain disrespect to norms. The economic reforms in the sector should be in straightening the smaller confection firms, according to them. But this would definitely reinforce the role of a low salaried working force and the role of lingerie's "maquiladoras". In a despotic labour relations system as Brasil has, State becomes a central actor. But the sense unions make a call to the State is progressively more on "controlling" minimum working conditions than expanding rights.

For Italian unionists, guaranteeing a good position in the international division of labour is crucial for guaranteeing quality jobs. It wouldn't be worth to try to compete with low labour costs of undeveloped countries:

*It would serve here a quality turn, when we refer to international competition: the problem is not to continue to produce tons of white t-shirts, first because they are not*

*usefull, second because **others can do it**. It would serve to understand the type of production taking into account the level of competence that you have and that you can increase. What you can produce or not in the international division of labor; and what we could make, here in our region. (Interview with CGIL representant)*

Both Italian and Brazilian unionists tend to naturalize the role of their countries/regions in the IDL: Italy in the higher phases of design and projection, Brazil in the supply of cheap work force. The political outcome is a defensive position that sees globalization as irresistible. The idea of exchanging rights for jobs is not well accepted in left-wing unionism, but pragmatism and international competition puts that as a *sine qua non*. This is, thus, one main conditioners of new labour regimes established in TC sector, as well as the feminization of these regional markets.

### 3. Feminization and global working force: central to understand New Labour Regimes

There is a clear connection between the position of the sector in the accumulation process and workers' power to negotiate higher incomes and rights, which Beverly Silver (2003) calls market place power, based on Erik Wright's definitions<sup>11</sup>. However, there is a common sense that textile and clothing industry lost much of its power after the re-feminization of its working force. In spite of the fact that women have always been important in this sector, the feminization rates have grown in these areas, turning from a rate of 52% in 2003 to 61,2% in Veneto, Italy<sup>12</sup>. In Nova Friburgo, Brasil, in spite of not having the data

11. According to these definitions, structural power (market place or work place power) and associational power (unions) are depended upon the industrial sector and the historical moment lived by the working class.

12. Veneto Lavoro. L'occupazione femminile nelle grandi imprese del Veneto. Biennio 2002-2003 e 2004-2005; Veneto Lavoro. L'occupazione femminile nelle grandi imprese del Veneto. Biennio 2006-2007.

about feminization in the sector, we could realize that the employment of women has grown especially because of the closing of textile plants in the city, leading to a shift to clothing industry, focused on lingerie. Thus, the hiring of seamstress and also working woman for the left textile operations have strongly feminized the sector both in Veneto and Nova Friburgo. Hiring women is also a traditional way to diminish work costs, once it is naturalized that their incomes are less important than men's.

This re-feminization have been developed at the same pace globalization has done and the T/C sector have been put aside of a national driven project. During the 1990's, these combined processes weakened feminine working class, reinforcing instead of mitigating the sexual division of labour. This has lead to the TC sector to have straight connections with "shadow economies", employing children and super exploring women's work, using semi slave work and crossing all borders of normative regulations and human rights.

TC Multinationals become intrinsically dependent on this sub-economy. In Italy, plants are basically formed by old protected workers in big companies, while small and cooperatives detain immigrant labour (the so-called "laboratory"). Unions detain power to negotiate and to control working conditions in the multinationals, but not in the small ones. Yet not living under purely despotic rules in shop floor, "protected" workers live under the fear of losing their jobs and along with that all the protection. Instead, in Brasil, firing freedom, despotic relations and low salaries makes women to behave as "immigrants" in their own country. Even formal jobs and their protection are not more seen as advantageous, and the coming and going of these women in formal and informal jobs is a surviving strategy.

Also the conflict administration becomes much more despotic. The closing of plants of Alto Vicentino Company in Italian territory have been happening without any State measures,

since the 2000's. Labour relations, in national level, are turning out to be based in companies "blackmailing" workers, threatening to delocate production to east European countries. Specifically in the Italian Multinational we've studied, the company tries to maintain the older workers until their retirement in the main plant, while other units are being delocated since 2003. The only way to do that is because regulation over dismissal is still strong and the norms on social protection are flexible enough to help both company and workers. But there is a clear feeling that workers are loosing a lot and despite women can find a job faster than men, they are submitted to lower salaries and flexible contracts.

In Brasil, the historical industrial despotism of factories of Nova Friburgo (as well as other smaller towns), are reinforced. Women's social vulnerability is used by companies, but that doesn't mean women are less combative than men, as some concluded. They are more vulnerable, mainly because State doesn't provide the means for them to be less vulnerable, more autonomous. The episode of "the mothers" in Nova Friburgo's case, in 2009, shows it clearly:

*"B: Yes... They used to have this strategy, for being a German multinational, quite despotic, they pushed workers to push the union and to sign the company's collective agreement. We had a symbolic case in the recent past: unions representation decided not to sign the company's collective agreement, because it worsened the convention and we would not accept that.*

*A: Actually, it is not possible from the juridical point of view...*

*B: It can, the assembly is sovereign... But then we said we were not going to sign it. The Company gathered all mothers that had their sons attending the day care center, about 100. They told the mothers that if the Union didn't sign the agreement they would have to close the day care. They*

*pressured them. They threatened (...)*  
*The company does this kind of strategy. We went to workers and said we wouldn't accept the agreement because it meant wage reduction. So the company took the mothers during their working hours in a demonstration towards the union head-quarter. They came in along the city with banners and began to sing: "Luzia (union's head), where are you? We came here just to meet you! They were asking for a re-union... Oh God, it was the first time I had ever seen workers asking for a meeting to REDUCE their own salaries! But there were not the workers...it was some people from the company that made up some workers mind. They made the mothers do that. It was the most embarrassing situation I've ever lived. We escaped from the back door not to escape really, by because we were embarrassed. They succeeded to undermine everything and then we had to do another meeting. We asked 6.5% but they accepted 2.3%. That was in 2009. We denounced the situation to Labour Ministry and then they had to sign a TAC [a term where company is obliged to change its behaviour], because it was an anti-union behaviour. (...) By this moment we decided not to sign any more agreements with the company. (...). (interview with former production engineer of the company)"*

If State provided the means to effective rights, if Brazilian society had advanced in this consensus, these mothers certainly wouldn't be so vulnerable in this situation. The regression of social protection struggle and the increasing of vulnerability of those already vulnerable in capitalist logic explains better than the voluntarist explanations the loss of power of workers in those sectors.

## **Bibliography**

**BARCA, Fabrizio (a cura di).** *Storia del capitalismo italiano.* Donzelli, Roma, 2010.

**BOITO JR., Armando.** *Governos Lula: a nova burguesia nacional no poder.* In: Boito e Galvão. *Política e classes sociais no Brasil dos anos 2000.* N/D. Available in: <http://lemarx-usp.files.wordpress.com/2013/03/armando-boito-jr-governos-lula-a-nova-burguesia-nacional-no-poder.pdf>

**BOITO JR., Armando.** *De volta para o novo corporativismo. São Paulo em perspectiva*, v. 8, n 3, jul-set 1994.

**BURAWOY, M.** “A Transformação dos Regimes Fabris no Capitalismo Avançado”. In *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, n. 13, ano 5, p. 29-50, jun.1990.

**CARDOSO, Adalberto.** «Reforma econômica, competitividade e relações industriais no Brasil: Estudos de caso nos setores automobilístico e têxtil.» Paper apresentado no *Seminário Internacional “Globalización, Apertura Económica y Relaciones Industriales en América Latina”*, organizado pelo Centro de Estudios Sociales de la Facultad de Ciencias Humanas de la Universidad Nacional Bogotá, 2 a 4 de dezembro de 1997

**CARDOSO, Adalberto.** *Globalização e Relações Industriais na Indústria Têxtil Brasileira.* São Paulo, Cebrap, maio de 1996. **Texto cedido pelo autor.**

**ESPING-ANDERSEN, G..** *As Três Economias Políticas do Welfare State*, in *Revista Lua Nova*, no 24, setembro, 1991

**FERNANDES, Florestan.** *A Revolução Burguesa no Brasil: ensaio de interpretação sociológica.* São Paulo: Globo, 2005.

**HARVEY, David.** *A condição pós-moderna.* São Paulo: Edições Loyola, 2008.

**KON, Anita e COAN, Durval Calegari.** «Transformações na Indústria Textil brasileira.» *Revista de Economia Mackenzie*, Ano 3, n. 3, p. 11-34, 2005.

**OFFE, Claus.** *Capitalismo desorganizado: transformações contemporâneas do trabalho e da política.* São Paulo, Brasiliense, 1989.

**PERROTTA, Mimmo e SACCHETTO, Devi.**

*Flussi di investimento e destini della forza lavoro: il caso del tessile e abbigliamento.* Rapporto Osservatorio Mercato dell’occupazione della Provincia di Venezia, 2007.

**PIRES, José Murilo de Souza e RAMOS, Pedro.** «O Termo Modernização Conservadora: sua origem e utilização no Brasil» In *Revista Econômica do Nordeste.* Volume 40 nº 3, julho - setembro de 2009.

**REGALIA, Ida and REGINI, Marino.** “Collective bargaining and social pacts in Italy”, in H. Katz (ed.), *The New Structure of Labor Relations.* Cornell University Press, 2004.

1) **SACCHETTO, Devi.** *Doina Fila e Berta non va in pensione: come il Made in Italy gioca di prestigio con gli operai.* (Disponível em: <http://www.connessioniprecaire.org>), 2012.

**SASSEN, Saskia.** *Globalizzati e scontenti.* Milano: Il saggiatore, 2002.

**SASSEN, Saskia.** “Two Stops in Today’s New Global Geographies: Shaping Novel Labor Supplies and Employment Regimes”. In *American Behavioral Scientist* 2008; 52; 457

**SASSEN, Saskia.** *A Savage Sorting of Winners and Losers: Contemporary Versions of Primitive Accumulation.* In **Globalizations**, 7: 1, 23-50. 2010

**SILVA, Sérgio.** *Expansão cafeeira e origens da indústria no Brasil.* São Paulo, Alfa-Omega, 1976.

**SILVER, Beverly.** *Forces of labour: workers movements and globalization since 1870.* Cambridge : Cambridge university press, 2003

**VENETO LAVORO.** L’occupazione femminile nelle grandi imprese del Veneto. Biennio 2002-2003 e 2004-2005; L’occupazione femminile nelle grandi imprese del Veneto. Biennio 2006-2007.

**WERNECK VIANNA, Luiz.** *Atualizando uma bibliografia: ‘novo sindicalismo’, cidadania e fábrica.* Rio, BIB, nº 17, 1º semestre de 1984



## Lutas e demandas sociais dos movimentos migratórios da União Europeia<sup>1</sup>

Cleusa Santos\*  
Luciano Rodrigues De Souza  
Coutinho\*\*

### Introdução

A crise capitalista contemporânea tem contribuído para o agravamento das expressões

.....  
1. Parte substantiva das reflexões aqui desenvolvidas foram recentemente expressas em textos originalmente publicados na Revista *Libertas* da Faculdade de Serviço Social da Universidade Federal de Juiz de Fora; Refuncionalização do Estado na lógica do mercado (no prelo) e Rendimento de facto mínimo? Estado, assistência e questão social in: *A Segurança Social é Sustentável. Trabalho, Estado e Segurança Social em Portugal*. 2013, Bertrand, Portugal

\* Professora Associada da Escola de Serviço Social da Universidade Federal do Rio de Janeiro; Coordenadora do Grupo de Pesquisa “Seguridade social, Organismos Internacionais e Serviço Social” (SOISS). Investigadora colaboradora do Instituto de História Contemporânea/FCSH-Universidade Nova de Lisboa e Bolsista Produtividade do CNPq. E-mail: [cleusa@ess.ufrj.br](mailto:cleusa@ess.ufrj.br).

\*\* Professor Adjunto da FACC/CBG/UFRJ e Doutor em Serviço Social pela ESS/UFRJ. E-mail: [lucianorsc@bol.com.br](mailto:lucianorsc@bol.com.br).

da questão social, particularmente daquelas oriundas das conquistas históricas dos trabalhadores que, desde 1848, foram inscritas no “Direito do Trabalho” e avançaram em direção à superação do socialismo utópico e para a constituição do socialismo moderno. Foi a partir dos eventos de 1848-1849 que “o protesto operário transita de sua condição defensiva para o estabelecimento de possibilidades objetivas para a formulação de um projeto social classista” (SANTOS 1998). Esta experiência, adensada desde o período da Comuna de Paris, expressa tanto a importância do desenvolvimento da consciência de classe quanto da necessidade de organização política dos trabalhadores. Na sua pauta de reivindicações estão as bandeiras de mobilização em torno do direito à sindicalização, a limitação da jornada de trabalho, de melhor remuneração, do sufrágio universal, da criação da previdência social e da constituição de uma república democrática. Trata-se de demandas sociais advindas do trabalho, portanto são expressões da questão social, exigindo a intervenção do Estado para a criação das políticas sociais.

Sabe-se, entretanto, que apesar das políticas sociais não alterarem o padrão de acumulação capitalista, uma vez que são instrumentos de distribuição do excedente que o Estado absorve e organiza, elas promovem os recursos

básicos para a manutenção da força de trabalho já que, contraditoriamente, podem ser “refuncionalizadas para o interesse direto e/ou indireto da maximização dos lucros” (NETTO, 1992, p. 21). Por esta razão, uma das mais fundamentais contradições enunciada por Marx como a “Lei Geral da Acumulação Capitalista” é decisiva para desvelar os nexos causais da pobreza. Ou seja: os mecanismos de produção da questão social e, conseqüentemente, de exploração (da mais-valia) capitalista, uma vez que, no capitalismo, o pauperismo caracteriza-se, fundamentalmente, pela acumulação privada do capital que é responsável tanto pela geração da superpopulação relativa e do “exército industrial de reserva” quanto pela exploração da força de trabalho.

Determinadas pela lógica mercantil, “as funções ‘políticas’ do Estado imbricam-se organicamente com suas funções ‘econômicas’” (PAULO NETTO, 1992, p. 21, grifos do autor) e dessa forma, “exercendo as suas funções de valorização do capital, o Estado é capturado pela sua lógica, apesar de parecer um Estado acima de todos e das classes” (*ibid*: p. 22).

Concordamos com a tese do autor de que “o Estado funcional ao capitalismo monopolista é, no nível das suas finalidades econômicas, o ‘comitê executivo’ da burguesia monopolista - opera para propiciar o conjunto das condições necessárias à acumulação e à valorização do capital monopolista” (*ibid*: p. 22). Ao acentuar estas características do Estado, o autor retira o véu que encobre o “jogo democrático burguês” para sua legitimação política, dotando, porém, a democracia de um valor instrumental estratégico que, no capitalismo monopolista, possibilita “o alargamento da sua base de sustentação e legitimação sócio-política, mediante a generalização e a institucionalização de direitos e garantias cívicas e sociais, permite-lhe organizar um consenso que assegura o seu desempenho” (*ibid*: p. 23). Afinal, o modo de produção capitalista, para além de satisfazer os interesses da burguesia, consti-

tui-se, apenas, numa fase da história universal.

Com este entendimento, concluímos num trabalho de investigação (a partir do estudo da mobilidade do trabalho) publicado nos anais do evento (Santos *et all*, 2012, p. 1-13) que, nas contra-reformas econômicas e políticas conduzidas pelos portadores do capital estão as medidas que atuam como barreiras à mobilidade individual, promovendo uma cultura que incorpora os preceitos da lógica mercantil como sendo a resolução para o problema migratório. Dentre eles foi possível identificar que, no marco da crise econômica internacional contemporânea, a agenda dos organismos internacionais ao priorizar a abertura comercial (que liberou o câmbio e retirou as barreiras às entradas de capital controladas pelo Estado) e a queda do poder financeiro do Estado (que reduziu sua atuação nas políticas anti-cíclicas da economia), causando uma redução na força de trabalho está interferindo, sobremaneira, na configuração da política migratória. Ocorre que a liberalização do comércio internacional provocou mudanças substantivas com fortes impactos no mercado de trabalho, uma vez que o aumento da produtividade, resultante da introdução de novas tecnologias no processo produtivo, tem diminuído os postos de trabalho.

Portanto, considerar que a mobilidade populacional é um fenômeno que reflete as regras do mercado significa assumir o pressuposto de que a mobilidade do trabalho está vinculada à mobilidade do capital, permitindo superar a visão equivocada e difundida sobre o mundo burguês que tem priorizado os critérios econômicos em detrimento dos critérios sociais. O que temos visto como consequência é a aplicação desses critérios para o projeto de reformas neoliberais. Assim, em resposta às alternativas socialistas e socialdemocratas, os neoliberais propõem substituir o planejamento pelo mercado e, “em substituição ao coletivismo, o individualismo; em vez de socialismo ou socialdemocracia, o capitalismo; mas sempre

preservando e aperfeiçoando o planejamento das corporações transnacionais e das organizações multilaterais, inclusive para fazer face às crises do capitalismo” (IANNI, 1998, p. 112).

Quanto ao Estado, sua atuação no processo de valorização do capital na atualidade tem ficado clara com os sucessivos resgates dos governos ao capital privado, sobretudo o capital bancário e financeiro. Entretanto, essas opções políticas que têm levado ao progressivo endividamento de muitos países, revelam até que ponto chegou a tendência do capital ao parasitismo, ao passo em que toda a sociedade não só trabalha coletivamente na produção da riqueza, como também é obrigada a arcar com a crise do capital, uma vez que “o capitalismo monopolista conduz ao ápice a contradição elementar entre a socialização da produção e a apropriação privada: internacionalizada a produção, grupos de monopólios controlam-na por cima de povos e Estados.” (NETTO, *ibid.* p. 24).

A liberdade irrestrita do capital na exploração de mercados consumidores, independente dos riscos que pode causar à sociedade tem sido levantada como um dos principais problemas que levou à crise. Autores como Stiglitz (2010) afirmam que foi a falta de controle às ações do capital privado, sobretudo bancário, que desencadeou esse conjunto de falências com consequências nefastas a toda a população. Toussaint vai mais além, ao dizer que ainda que a crise tenha se tornado insustentável, o capital continua tendo a prioridade e buscando formas de maximizar seus lucros especialmente através dos empréstimos aos países em dificuldades. Para ele, a atuação dos Estados ao salvar os bancos, só prejudica ainda mais, pois, que, “os Estados estão ajudando os bancos a continuar desestabilizando os Estados”.

Na atual “crise da dívida”, como tem sido chamada, o elo mais fraco acaba sendo mais afetado. É o caso dos países como a Itália,

Espanha, Portugal, Irlanda e Grécia. A maior evidência são os dados recentes do Eurostat (programa estatístico da União Europeia). Os indicadores sociais mostram que no final de 2012 as maiores taxas de dívida governamental em relação ao PIB tiveram recorde na Grécia (156,9%), na Itália (127,0%), em Portugal (123,6%) e na Irlanda (117,6%). Já as menores taxas na Estônia (10,1%), Bulgária (18,5%) e Luxemburgo (20,8%).

A velocidade do crescimento das taxas das dívidas em relação ao PIB em alguns desses países é um fato que precisa ser ressaltado, como é o caso Irlanda em que a dívida alcançava em 2009 uma taxa de 64,8% e em 2012 alcançou 117,6%, o que implica um crescimento percentual da taxa de 81,5% de 2009 para 2012. Portugal foi outro país que teve sua situação profundamente deteriorada em um curto espaço de tempo, pois passou de uma taxa da dívida em relação ao PIB de 83,7% em 2009 para 123,6% em 2012, o que mostra um crescimento de 47,7% da referida taxa.

Grécia e Itália tiveram aumentos percentuais na taxa da dívida em relação ao PIB de 2009 para 2012 também, contudo menores do que Irlanda e Grécia. Enquanto a Itália teve um crescimento percentual de 9,1% passando de 116,4% para 127,0%, a Grécia teve uma variação percentual de 21,0% em que saiu de uma taxa de 129,7% para 156,9% no referido período. Importante salientar apenas que a dívida da Grécia apresentou uma redução de 2011 para 2012 (170,3% para 156,9%)

De uma forma geral, houve o aumento da dívida dos países em relação ao ano de 2010 na União Europeia e na Europa como um todo. Esse mesmo relatório mostra que a dívida dos países da Zona do Euro em relação ao PIB passou de 80,0% no final de 2009 para 90,6% no final de 2012, enquanto nos países da União Europeia este mesmo índice passou de 74,6% em 2009 para 85,3% no final de 2012. Esse crescimento tem acontecido principalmente pelo aumento dos empréstimos,



que passou de 16% de toda a dívida governamental em 2010 para 18% em 2011.

Mergulhados em grandes dificuldades para enfrentar as políticas de austeridade que atacam aos direitos sociais e os serviços públicos, os trabalhadores dos países continentais tem se manifestado contra “a ação consciente das classes mais ricas, interessadas em devastar o ‘welfare state’ adotado na Europa a partir do pós-II Guerra”, conforme denunciou recentemente Chomsky. Neste contexto de condições políticas bastante adversas para os trabalhadores, alguns especialistas chamam a atenção para a criação de dispositivos e emendas que tem a finalidade de neutralizar os direitos humanos, civis, trabalhistas e sociais. Porém, é importante lembrar que também foi sob condições adversas que, no final do século XIX, as reivindicações dos trabalhadores pelo “direito à organização política exigem o fim das deportações de lideranças sindicais imigrantes” (Rodrigues, 2007). A dinâmica destes processos dota de sentido a análise das lutas e demandas sociais dos movimentos migratórios da União Europeia e das respostas do capital às principais reivindicações, uma vez que o fluxo migratório de trabalhadores pelo mundo é determinado pelo movimento de acumulação do capital e exploração do trabalho.

Aqui, é nosso propósito revelar que o trabalho não possui as mesmas condições de movimento que o capital. Uma boa parte dos trabalhadores imigrantes atua em situações muito precárias de trabalho, mas não apenas isso. São inúmeras as demandas desses trabalhadores, e ainda que estejam, em muitos casos, em países com sistemas fortalecidos pela proteção social, o acesso deles às políticas como as de saúde, assistência, previdência, habitação não é automático. Acordos internacionais, bilaterais e muitas legislações internas desses países procuram garantir direitos iguais a imigrantes e nacionais, mas esse acesso não se dá muitas vezes sem a intervenção e mobilização de organização de

trabalhadores imigrantes. O presente trabalho se propõe a contribuir com o debate quem vem sendo desenvolvido sobre o protagonismo desses movimentos em que se problematizam as demandas sociais advindas da luta dos imigrantes.

## Livre circulação do capital e da força de trabalho no capitalismo contemporâneo

A Comunidade Econômica Europeia, criada em 1957, conferiu liberdade de circulação aos seus trabalhadores, porém, sua funcionalidade ao capital foi denunciada na Declaração Final do III Encontro Internacional Civilização ou Barbárie – Desafios do Mundo Contemporâneo, realizado em outubro de 2010 em Serpa – Portugal. Mais precisamente, o documento identifica na “União Europeia um bloco político-econômico-militar ao serviço do capital monopolista, empenhado em impor, através do chamado Tratado Constitucional, um reforço da integração capitalista, aprofundando o seu carácter federalista, neoliberal e militarista”.

Observa-se também que o maior fluxo nas migrações internacionais não caminhou para uma igualdade de oportunidades para imigrantes dos países periféricos, como se propôs em posteriores encontros das agências multilaterais como o Banco Mundial<sup>2</sup>, o Fundo Monetário Internacional e a Organização Mundial do Comércio. Desenvolveu-se, sim, a liberdade dos mercados mundiais circunscrita às necessidades da acumulação capitalista, sem contemplar a mobilidade sociolaboral (POCHMANN, 2003). Sant’Anna (2000) levanta a questão de que havia “fortes temores quanto aos impactos da livre circulação sobre os mercados de trabalho, o nível

.....  
2. Note-se que o relatório do Banco Mundial de mais de uma década e meia já sinalizava para o fato de que 10 milhões de pessoas a cada ano são forçadas a se deslocarem pelos chamados grandes projetos de desenvolvimento. World Bank/Environment Department, Resettlement and Development: The bankwide review os projects involving involuntary resettlement 1986-1993. (Washington, 1994).

e a qualidade do emprego, os serviços básicos e a seguridade social”. Se, por um lado, a liberalização dos mercados almejava eliminar as barreiras tarifárias e não tarifárias, por outro ela aumentou a taxa de desemprego, a informalidade e a produtividade do trabalho evidenciando um dos principais componentes da reestruturação do mercado de trabalho: o forte processo de precarização das relações trabalhistas. A consequência desse processo é o aumento exponencial da pauperização que conjuga a absoluta e a relativa.

As mudanças das relações socioeconômicas e geopolíticas, somadas às novas formas de sociabilidade, fornecem o chão histórico sobre o qual advêm os fluxos migratórios internacionais contemporâneos, a partir principalmente da década de 1980. Tal inflexão desempregou ou precarizou mais de 1,2 bilhões de trabalhadores (ANTUNES, 2001, p. 36) ou ainda conforme apontado pelo Diretor-Geral da OIT, Juan Somavia, “a crise de empregos continua inalterada, com um em cada três trabalhadores no mundo – ou cerca de 1,1 bilhão de pessoas – ou desempregada ou vivendo na pobreza”<sup>3</sup>.

Ora, essa nova forma de sociabilidade torna-se adequada às necessidades do capital, pois garante a reprodução contínua do trabalho como valor de troca; trabalho assalariado, precário, potencializador do aumento da mais-valia e das formas de aperfeiçoamento do fetiche da mercadoria e dos processos de estranhamento/alienação dentro da ordem social do capitalismo. Ela indica, sobretudo, os limites do capitalismo, ou, conforme observou recentemente Netto (2010), “o último terço do século XX assinala o exaurimento das possibilidades civilizatórias da ordem do capital. Em todos os níveis da vida social, a ordem tardia do capital não tem mais condições de propiciar quaisquer alternativas progressistas para a massa dos trabalhadores (num sentido mais

geral, para a massa dos que só dispõem da sua força de trabalho) e para a humanidade” (NETTO, 2010).

Nas últimas décadas, a chamada globalização, fruto da revolução tecnológica, dos avanços das tecnologias de informação e do processo de abertura gradual dos mercados nacionais, introduziu novos e controversos temas no comércio internacional. Optou-se por um comércio com base preferencial em acordos bilaterais, levando à deterioração dos termos de troca, uma forma particularmente danosa para os países periféricos, uma vez que os países mais ricos vendem aos periféricos produtos e serviços de maior agregação tecnológica e compram produtos de menor valor agregado. Se, por um lado, a globalização aumenta o fluxo de capitais, de comércio, de pessoas e de ideias, sintetizando um processo de desenvolvimento das relações de produção e das forças produtivas, por outro, conectado à produção, propõe que as ideias de progresso social e de criação de riquezas são resultados da capacitação científica e tecnológica do capitalismo contemporâneo. Essas alterações nas formas de reprodução do capital trouxeram exigências políticas para os trabalhadores frente a novos desafios, o que demonstra a contemporaneidade das lutas de classes. Tais desafios, entretanto, não podem desconsiderar o fato para o qual Kurz (2005) chamou a atenção: “A migração global não pode mais tornar-se um movimento de emancipação na base do trabalho assalariado e da produção de mercadorias, porque já é consequência de uma desmobilização global de força de trabalho. O fato de uma parte cada vez maior da humanidade se encontrar em fuga já é, propriamente, uma expressão de que o sistema mundial de trabalho assalariado de produção de mercadorias está desabando e não pode mais ser politicamente regulado”.

A constituição das massas de imigrantes em um grande exército de reserva para o capital é apenas uma face do ataque mundial do capital sobre as organizações dos trabalhadores.

.....  
 3. [http://www.bbc.co.uk/portuguese/noticias/2012/01/120124\\_oit\\_desemprego\\_dg.shtml](http://www.bbc.co.uk/portuguese/noticias/2012/01/120124_oit_desemprego_dg.shtml)

Com a desregulamentação e abertura dos mercados para investimentos de toda a sorte, criaram-se políticas destinadas a quebrar o eixo organizacional dos trabalhadores, com a precarização das relações trabalhistas e com as exigências de não sindicalização. A flexibilização da produção, pela qual o capital internacional transfere sua produção para países de mão de obra barata, de poucas restrições ambientais e com incentivos fiscais alentadores, resulta em perdas de postos de trabalho nos países centrais, o que reduz o nível geral dos salários e afeta também o trabalhador imigrante. Estabelece-se assim uma concorrência entre a força de trabalho local e a imigrante por decrescentes postos de trabalho, o que leva a um acirramento do sentimento xenófobo entre toda a população local e a políticas mais restritivas à imigração por parte dos países receptores.

A informalidade cresce, os salários perdem poder aquisitivo. O capital, por sua vez, auferi maiores lucros sob todos os aspectos desse movimento. Nesse sentido, é o trabalhador imigrante o primeiro alvo das políticas adotadas para se conter as reincidentes crises do capitalismo moderno. Novas legislações se levantam para atacá-lo, como as políticas de criminalização da imigração ilegal aprovada na Itália e políticas de incentivo ao retorno aos países de origem, implementadas em Portugal, na Espanha e no Japão. Sendo que estes dois primeiros ainda podem contar com recursos do Fundo Europeu de Regresso.

Preconizou-se a necessidade de liberalização comercial e financeira de bens e serviços justificada pelo aumento tanto da inovação tecnológica quanto de seu corolário, a produtividade. Por outro lado, a redução da pobreza, segundo tais propostas, viria pela criação de regras gestadas pela OMC, de uma liberalização do comércio internacional e que produziriam mais riqueza e mais justiça social, incluindo-se aí as regulamentações do Acordo Geral sobre Comércio de Serviços (GATTs), para os fluxos migratórios.

Assim, para examinar a mobilidade de pessoas no contexto das relações sociais de produção capitalista é indispensável estabelecer conexões entre a livre circulação da mão de obra e as expressões da liberdade do trabalho no século XXI.

## O cenário socioeconômico mundial e as formas de combate

O cenário socioeconômico mundial mostra que as implicações para a classe trabalhadora da crise do modo de produção e acumulação do sistema capitalista, requerem medidas para restaurar a força e a credibilidade nos mercados: o plano de reestruturação da Grécia conduzido pelo FMI e pela União Europeia, exigindo cortes orçamentários, corte de empregos e salários do setor público, redução das aposentadorias e pensões, privatizações e aumentos de impostos, além das várias medidas de austeridade apresentadas como solução para países em crise como Portugal, Espanha, Itália, Irlanda; ou ainda mesmo para países que não estão no centro da crise como Inglaterra e França.

Tais medidas propiciaram, em um primeiro momento, o aparecimento de fortes manifestações de movimentos sociais que não se caracterizaram pelas tradicionais formas de manifestação organizadas por sindicatos, movimentos estudantis, ou partidos políticos. Foram manifestações que apresentavam um caráter antiglobalização a exemplo do *Movimento 12 de Março* (M12M) ou a *Geração à Rasca*, *Movimento 15 de Março* (M15M), todos em Portugal, ou *Movimento dos Indignados* na Espanha e o *Occupy Wall Street* nos Estados Unidos.

Faz-se necessário destacar que, principalmente no segundo semestre de 2012, houve uma significativa intensificação e modificação na forma em que passaram a se organizar e se apresentar as mais diversas manifestações populares, especialmente na Europa. Referimo-nos às greves gerais na Espanha, Portu-

gal e em especial à jornada organizada pela Conferência Europeia dos Sindicatos envolvendo 40 organizações sindicais de diferentes países sob o lema: “Pelo emprego e a solidariedade na Europa, não à austeridade”. Esta significativa mudança na característica dos movimentos pôde ser materializada na chamada da declaração do Comitê por uma Internacional dos Trabalhadores (CIT): “Europa: a luta de classes está de volta nesse outono”.

Dentre os fatores que ajudaram a fomentar estes movimentos podemos elencar o aumento expressivo dos índices de desemprego nos diversos países europeus, especialmente na Espanha, Portugal e Grécia, que tem seus resultados como reflexo das medidas empreendidas pelo grande capital: privatização, desregulamentação e a liberalização, evidenciando a precarização das condições de vida dos trabalhadores, ao mesmo tempo em que revela a incapacidade desse modo de produção para universalizar a riqueza.

A situação do desemprego dentre as pessoas com menos de 25 anos de idade nos países da União Europeia, de acordo com o EUROS-TAT <sup>4</sup>, era de 15,7% em 2007 e aumentou para 22,8% em 2012, e no último trimestre do mesmo ano chegou a 23,2%, após o ajuste sazonal do período. Dentre os países membros da União Europeia 19 apresentavam taxas de desemprego acima dos 20% na referida faixa etária em 2012. Situação esta que na Grécia, Espanha e Croácia se mostrou consideravelmente mais acentuada e que fechou o ano de 2012 respectivamente com 55,3%, 53,2% e 43,0% das pessoas com menos de 25 anos desempregadas.

Outra questão relevante é o curto espaço de tempo em que este crescimento na taxa de desemprego se processou. Na Grécia, se-

.....  
4. Órgão da Comissão Europeia que é responsável pela organização e análise das estatísticas europeias. Disponível em:  
[http://epp.eurostat.ec.europa.eu/statistics\\_explained/images/8/8b/Youth\\_unemployment%2C\\_2012Q4\\_%28%25%29.png](http://epp.eurostat.ec.europa.eu/statistics_explained/images/8/8b/Youth_unemployment%2C_2012Q4_%28%25%29.png)

gundo o EUROSTAT <sup>5</sup>, a taxa de desemprego geral subiu de 17,2% para 26,8% de junho de 2011 para março de 2013 <sup>6</sup>, o que representa uma variação na taxa de desemprego de 50,56% em um período menor do que dois anos. Em Portugal o índice, ainda segundo os dados da EUROSTAT, aumentou de 12,7% para 17,6%, o que representa uma variação de 38,58% no período compreendido entre junho de 2011 e maio de 2013. Dois outros países, dentre os que tiveram aumento na taxa de desemprego dentre os Estados Membros da União Europeia pesquisados, sentiram ainda uma forte aceleração na taxa de desemprego entre junho de 2011 e maio de 2013: Espanha com um aumento da taxa de 22,0% para 26,9% (crescimento da taxa de desemprego de 22,27%) e Chipre que teve o maior aumento percentual no referido período, pois passou de uma taxa de desemprego de 8,0% para mais do que o dobro da taxa anterior com 16,3 % em um período menor do que dois anos. (Crescimento da taxa de desemprego de espantosos 103,75 % em relação ao período anterior mencionado).

Outro dado relevante é que, mesmo dentre os que possuem emprego, a situação não se mostra nada confortável, pois, conforme apontado no sítio da Comissão Europeia<sup>7</sup>, “O trabalho temporário ganha cada vez maior importância no contexto do mercado de trabalho na Europa” e que traz como justificativa a busca, para o capital, de “maior flexibilidade e formas alternativas de emprego” em uma situação de “elevadas taxas de desemprego e da escassez de trabalhadores qualificados em toda a Europa”, e que atinge parte muito expressiva dos trabalhadores, especialmente dentre os mais jovens.

.....  
5. Disponível em:  
<http://epp.eurostat.ec.europa.eu/tgm/table.do?tab=table&language=en&pcode=teilm020&tableSelection=1&plugin=1>

6. No sítio da Eurostat o mês de março/2013 é o último dado disponível.

7. <https://ec.europa.eu/eures/main.jsp?lang=pt&catId=9189&myCatId=9189&parentId=20&acro=news&function=newsOnPortal>

O índice de trabalho temporário, no ano de 2012, dentre os trabalhadores com menos de 25 anos nos 27 Estados Membros da União Europeia foi de 42,1%. Situação esta que na Eslovênia chegou em 2012 a impressionantes 72,0% da mão de obra ocupada com menos de 25 anos, índice que em mais dois outros países na União Europeia ultrapassaram os 60%: Polônia e Espanha com 66,4 % e 62,4%.

Há ainda outros sete países com mais da metade de seus trabalhadores com menos de 25 anos: Polônia, Espanha, Portugal, Suécia, França, Alemanha, Itália, Suíça e Holanda e que atingiram respectivamente: 66,4%, 62,4%, 56,5%, 55,7%, 55,5%, 53,6%, 52,9%, 52,5%, e 51,2% respectivamente.

### A imigração ilegal e a forma de integração dos imigrantes às sociedades nacionais

Em plano histórico universal, a crise do capitalismo tem evidenciado que em face do crescimento das manifestações embasadas em concepções pós-modernas, estes posicionamentos acabam por criar uma forte divisão na classe trabalhadora que, diante das divisões e dos questionamentos das bandeiras de lutas e das tentativas de sua eliminação, têm fragilizado as organizações políticas dos trabalhadores, possibilitando, aos países centrais, a imposição de um modelo que traz como consequência, dentre outras que poderiam ser analisadas, a dificuldade de inserção dos estrangeiros nas sociedades nacionais. Exemplos disso são: a expulsão dos ciganos da França, o ressurgimento do nacionalismo e do sentimento anti-imigração na Alemanha, o massacre na Noruega que são expressões do “rearranjo que vem ocorrendo há bastante tempo no espaço político da Europa oriental e ocidental” conforme analisou Zizek (2011).

Conforme demonstram diversos analistas, na Europa essas novas propostas têm como objetivo um maior combate aos direitos socio-laborais e tem como justificativa um perma-

nente estado econômico de emergência<sup>8</sup>, que confere à Europa uma característica peculiar: a busca de eliminação de quaisquer resquícios que possam lembrar o Estado de Bem-Estar Social. Isto explica a pauta econômica das agências internacionais, cuja principal orientação é a solução dos problemas da ordem capitalista, conciliando seus interesses específicos com algumas demandas particulares da classe trabalhadora nacional, como uma forma de integrar e fazer parecer ser uma decisão consensual. Importante observar que esta fórmula não apresenta nenhuma novidade, uma vez que, historicamente, o sistema capitalista tem potencializado seus ganhos contínuos com processos como o racismo, a xenofobia, ou qualquer outra manifestação de cunho segregacionista de uma parte considerável da população, ainda que baseado em uma característica que não foi criada neste sistema econômico tal como observou Goren-der “Sabemos que a discriminação racial não é indispensável ao capitalismo, o qual é capaz de se reproduzir, dia a dia, sem ela. Contudo, não deixa de ser verdade que, em determinadas condições históricas, o capitalismo não se inibe de herdar preconceitos e práticas racistas e formações anteriores. Dessa maneira, conserva e adapta tais preconceitos e práticas ao próprio funcionamento socioeconômico intrínseco e consegue aumentar as possibilidades da exploração da força de trabalho”. (GORENDER, 2000, p. 69-70)

Outra característica marcante e utilizada em outros momentos importantes de crise do sistema capitalista é a busca da construção de uma legitimação por parte da população e uma procura da construção de consenso através da tentativa de criação de um sentimento, mesmo que sem qualquer fundamento lógico ou científico, do medo que pode ser

8. “... uma espécie de estado econômico de emergência, com sua necessidade de atendimento para todo tipo de medida de austeridade (cortando benefícios, diminuindo serviços de saúde e de educação, tornando os empregos mais temporários) – é permanente” (Zizek, 2011).

refletido no outro <sup>9</sup> ou ainda no Estado excessivo, como é possível observar na análise de Zizek (2011) “O único meio de introduzir paixão neste tipo de política, o único meio de ativamente mobilizar o povo, é através do medo: o medo dos imigrantes, o medo do crime, o medo da depreciação sexual atea, o medo do Estado excessivo (com sua alta carga tributária e natureza controladora), o medo da catástrofe ecológica, assim como o medo do assédio (o politicamente correto é a forma liberal exemplar da política do medo).

Diante desta ofensiva ideológica e política, o conjunto dos trabalhadores, em especial das regiões menos desenvolvidas, tem reagido de forma consideravelmente negativa diante da necessária solidariedade a defesa da liberdade de ir e vir. Referindo-se à flexibilização dos entraves formais de trabalhadores dos demais países do MERCOSUL, Vilatorre e Gomes argumentam que, a grande maioria da nossa sociedade ainda é contra a liberdade de ir e vir, uma vez que, “o nível de desemprego ou de trabalho informal aumentaria tendo em vista uma possível migração em massa de estrangeiros ou de cidadãos comunitários para o nosso país.” (VILATORRE & GOMES, s/d).

O cerceamento da liberdade de ir e vir dos trabalhadores tem como pressuposto o falseamento da real situação da imigração, em especial nos países desenvolvidos. Estes países, ao elaborarem mecanismos de controle da entrada de imigrantes através de suas fronteiras, criam uma série de condicionalidades que dificultam a entrada legal de trabalhadores estrangeiros. O objetivo é impedir a expansão da entrada legal de mão de obra estrangeira

.....  
 9. “No mundo desenvolvido, porém, cristalizaram-se os mitos de que estrangeiros pobres ou são delinquentes, ou surrupiam o mercado de trabalho dos nativos, ambos desmentidos de modo recorrente por incontáveis estudos sem eco. A franca ascensão da percepção do imigrante como estrangeiro (no sentido de estranho ou adversário) foi agravada pela obsessão securitária que sucedeu aos atentados de 11 de setembro, numa evidente tendência de criminalização da imigração.” Disponível em: <http://diplomatie.uol.com.br/artigo.php?id=744>, Acessado em: 01/06/2011.

com a sua conseqüente busca pela extensão dos direitos, ainda que reduzidos.

Importante ressaltar dois aspectos relevantes neste processo: o primeiro está na compreensão de que o principal motivo do aumento da ilegalidade da mão de obra imigrante não deve ser relacionado prioritariamente à carência de controle burocrático por parte do Estado ou à falta de inclusão de novos instrumentos que garantam o real cumprimento das leis anti-imigração - uma vez que isso exigiria um papel mais forte e presente do Estado e de suas atribuições - mas sim pelos interesses econômicos, decorrentes do custo da mão de obra ilegal, assim como a redução do custo dos direitos a que este tipo de trabalhador traria para o Estado que o recebe. Portanto, a entrada de imigrantes em condições precárias permite a manutenção da busca pelo crescimento ou, pelo menos, da manutenção das altas taxas do exército industrial de reserva. Isto dificulta consideravelmente, por um lado, a formação de uma classe trabalhadora local mais forte e de sua organização para lutar por melhores condições de trabalho e de salário. Por outro, conseqüente possibilidade de aumento, ou pelo menos a manutenção das altas taxas de lucratividade e atratividade do capital, ainda que permeado pelo que Vilatorre e Gomes classificam como *dumping* social, ou seja, o desrespeito a algumas regras trabalhistas para diminuir custos de mão de obra, aumentar as exportações e atrair investimentos estrangeiros.

O segundo é o impacto que uma legislação anti-imigração realmente eficiente e eficaz causaria nas economias desenvolvidas a partir da não entrada de novos trabalhadores. Ou ainda, a efetiva expulsão de todos aqueles que não possuem regularização. Fonseca (2003) revela que em Portugal os percentuais de trabalhadores ilegais nos serviços de limpeza, construção civil e agricultura ficam entre 18% a 22%, característica que mostra a importância do trabalho do imigrante para a economia, que acaba ocupando postos de trabalho não

desejáveis pelos nacionais. Segundo Peixoto “(...) os imigrantes dirigem-se para sectores de trabalho manual como a construção civil e para vários segmentos dos serviços, incluindo serviço doméstico e limpezas, assistência a crianças e idosos, serviços de saúde e comércio, hotelaria e restauração. Alguns destes segmentos estão associados com o trabalho feminino, o que também explica a crescente feminização dos fluxos migratórios. (PEIXOTO, 2008, p.23)”

Dessa forma, Carvalho (2007) destaca que é exatamente nesse setor que mais se encontra a precarização do mercado de trabalho ao mostrar os dados de 2005 do Centro de Estudos e Sondagens de Opinião da Universidade Católica Portuguesa (CESOP): “Enquanto que o sector da indústria e electricidade, gás e água acolhe 94% de trabalhadores imigrantes com contrato de trabalho, é nos sectores com os maiores índices de presença destes trabalhadores no mercado de trabalho – como o Comércio, Serviços de Limpeza e Construção Civil – que se verifica um maior peso de trabalhadores sem contrato, respectivamente, 36,4%, 37,5% e 33,9%” (CARVALHO, 2007, 16).

Quanto à situação dos imigrantes, no que se refere à política de integração destes na sociedade de destino, as dificuldades não são apenas económicas. Na verdade, há uma série de dificuldades de integração social, expressas na forma como vários países europeus os recebem. Sobre isto, Zizek chamou nossa atenção para a posição dos partidos: “Da França à Alemanha, da Áustria à Holanda, no novo modelo de orgulho de sua própria identidade cultural e histórica, os principais partidos veem como aceitável insistir que os imigrantes são hóspedes que devem se acomodar aos valores culturais que definem a sociedade anfitriã – ‘este é o nosso país, ame-o ou deixe-o’ é o recado”. (ZIZEK, 2011).

Conforme denunciado pelo Diretor da Agência dos Fundamentais da União Europeia, Morten

Kjaerum, a dificuldade de integração pode se transformar em uma grande ameaça física, em especial a partir do momento em que são considerados responsáveis pelo aumento da crise: “O que estamos a ver em alguns países é um aumento dos ataques contra imigrantes e minorias étnicas, vistos como bodes expiatórios da crise”. Por outro lado constata-se um forte aumento da exploração do trabalho dos imigrantes, o que, ainda segundo ele, pode ser comparado a uma forma moderna de escravidão: “Muitos voltaram para casa ou partiram para outros países, mas alguns continuam cá (...) e são muito vulneráveis à exploração extrema. É a escravatura do mundo moderno”.

Situação esta que se reflete na hora de analisar a taxa de desemprego da população e se comparar com a taxa dos imigrantes. Segundo dados da EUROSTAT <sup>10</sup> os 27 Estados Membros da União Europeia possuíam uma taxa de desemprego de 9% tendo como referência a população total, mas que chegava a 14% dentre os que não estavam no país em que haviam nascido e 16% dentre os que não eram nascidos em nenhum Estado Membro da União Europeia. A situação na Espanha também é bastante marcante, pois com uma alta taxa de desemprego no ano de 2011, em torno dos 21%, a mesma taxa no mesmo ano para os que não nasceram na Espanha era de 31%, e de 32% dentre os que não nasceram nos Estados Membros da União Europeia. Em Portugal, também no ano de 2011, enquanto a taxa de desemprego do total da população era de 13%, a taxa dentre os que não nasceram naquele país era de 17% e dentre os que não haviam nascido em nenhum dos Estados Membros da União Europeia era de 18%.

Tais dados<sup>11</sup>, além de nos remeter às análises

10. [http://epp.eurostat.ec.europa.eu/portal/page/portal/employment\\_social\\_policy\\_equality/migrant\\_integration/indicators](http://epp.eurostat.ec.europa.eu/portal/page/portal/employment_social_policy_equality/migrant_integration/indicators)

11. As reflexões aqui desenvolvidas, assim como as considerações finais *foram* recentemente expressas em textos originalmente publicados na Revista *Libertas* da Faculdade de Serviço Social da Universidade Federal de Juiz de Fora, assim como no artigo *Refuncionalização do Estado na lógica do mercado*

que situam os limites da circulação de trabalhadores pelo mundo<sup>12</sup> e revelarem o aprofundamento da crise capitalista em vários países da Zona do Euro. O fio condutor dos dados acima se encontra na vertente neoclássica que, apesar de considerar os fatores econômicos e demográficos, desestorica o processo de circulação de trabalhadores e remete aos indivíduos a decisão de migrar. Soma-se a isso a influência positivista - que equaliza a pesquisa da natureza à pesquisa da sociedade – atribuindo à migração da força de trabalho uma consequência do processo de desenvolvimento do capitalismo. Neste caso, ela seria uma manifestação de problemas sociais (globais ou locais) advindos dos processos de industrialização e urbanização, mas destituídos de sua base econômica. O resultado desta compreensão é a naturalização que, conseqüentemente, se converte na moralização (NETTO, 1992)<sup>13</sup> do fenômeno migratório.

Além disso, a criminalização das expressões da questão social não prescinde das funções repressivas do estado, ao contrário. Tanto os dados recentes sobre o desemprego, citados anteriormente, quanto os fatos que ganharam manchete: “Média de homicídios no Brasil é superior à de guerras<sup>14</sup>”, revelam que “com 1,09 milhão de homicídios entre 1980 e 2010, o Brasil tem uma média anual de mortes violentas superior à de diversos conflitos armados internacionais” são exemplos das novas funções do estado para controlar e punir.

O mais interessante, porém, é perceber que

12. Apesar de verificar-se a existência de um conjunto de sentidos relacionados ao mundo do trabalho como é o caso do desemprego, é precisamente nas inovações tecnológicas e nas visões de mundo sobre elas que esses limites se tornam mais visíveis.

13. Segundo as análises de Netto (1992) a fragmentação da questão social em problemas sociais remete ao conjunto de problemas econômicos e sociais como algo externo da relação capital e trabalho, ou seja, a um conjunto de problemas naturais de ordem mental e cunho moral.

14. In: [http://www.bbc.co.uk/portuguese/noticias/2011/12/111214\\_mapaviolencia\\_pai.shtml](http://www.bbc.co.uk/portuguese/noticias/2011/12/111214_mapaviolencia_pai.shtml)

as medidas de desresponsabilização do estado no neoliberalismo tornam visíveis os mecanismos coesivos de controle social que visam à moralização da vida pública, como por exemplo, o fortalecimento do aparato penal do direito burguês, evidenciando os interesses de classe da burguesia expressos também na defesa da liberdade como garantia dos privilégios e da desigualdade social.

Isso fica mais claro quando comparamos os altos índices de desemprego e de violência aos resultados do estudo realizado por pesquisadores da Universidade de Zurich que identificaram apenas 147 grandes corporações transnacionais (financeiras e mineiro-extrativas) controlando a economia global. Nesta mesma direção, os dados apresentados por David Rothkopf e Kimberly Soeiro (apud CARMONA, 2012) indicaram que os 1% mais rico da população do planeta agrupa, aproximadamente, 40 milhões de adultos. David Rothkopf aponta para a constituição de uma “super elite que abarcaria 0,0001% (1 milionésima parte) da população do mundo e compreenderia umas 6.000 a 7.000 pessoas” (idem CARMONA, 2012).

Estes são alguns dos resultados das políticas capitalistas contemporâneas. Seus impactos nos direitos sociais, nos salários, nas garantias de emprego e proteção social aos desempregados e aposentados com incidências sobre abertura de fronteiras e, conseqüentemente, sobre as políticas migratórias, são visíveis. Logo se constata um efeito importante: a incapacidade dos estados e instituições em atender estas crescentes demandas sociais. Portanto, torna-se urgente avançar na compreensão da relação desses fenômenos com a circulação tanto da força de trabalho quanto do capital. Mais especificamente, com exploração do trabalho pelo capital. Daí que, um dos principais desafios para aqueles que lutam pela liberdade de circular é lutar pela supressão das classes sociais em direção da emancipação humana. Afinal, o neoliberalismo não é o fim da história... e a velha tou-



peira, conforme diagnosticou Marx, continua executando metodicamente sua tarefa.

## Considerações finais

Em tempos de crise mundial, os movimentos sociais têm ganhado força. Desde que se desencadeou a crise em meados de 2008, o agravamento das condições de vida dos trabalhadores conduziu a protestos sociais que em determinados lugares foi duramente reprimido. Segundo Toussaint (d), com o propósito de salvar o capital, o estado não tem nem ao menos respeitados princípios democráticos, como o direito à manifestação. O que talvez tenha sido inesperado é a massiva adesão da população às reivindicações dos trabalhadores e todos aqueles que de alguma forma estão vivendo as consequências da crise do capital.

Na Espanha, ressaltamos o movimento dos jovens desempregados. Outro movimento tem sido conhecido como a “Primavera Árabe”, onde a população tem saído às ruas para depor ditadores, como na Tunísia e no Egito, que há décadas vêm também se submetendo aos ditames neoliberais do FMI e do Banco Mundial. Em Portugal tivemos o movimento dos precários, em março de 2011. A onda de protesto se espalha pelo mundo afora e no final de 2011 organizou-se o movimento “Ocupe Wall Street”, o centro mundial financeiro, que recebeu adeptos de todo o mundo. Estabeleceu-se o dia 15 de outubro como uma data para a realização de protestos sociais em todo o mundo. De forma geral, esses movimentos têm trazido como bandeira principal o repúdio à forma com que a gestão da crise tem sido implementada.

Toussaint ao fazer uma análise sobre os traços comuns desses movimentos aponta, primeiramente, para o fato que todos eles usaram do espaço público para sua concentração, ocupando praças e ruas. Contrariamente, muitos movimentos operários tradicionais não optaram pela ocupação das indústrias e em-

presas, o que revela como o desemprego e a acentuação do trabalho precário tem afetado esses movimentos. Para o autor, o fato de ocupar as ruas coletivamente mostra o poder do povo. Outra característica comum foi o uso das redes sociais como forma de comunicação, assim como a busca pela democracia direta e participativa. A recorrência à repressão como forma de conter os movimentos tem sido utilizada tanto em países reconhecidamente democráticos, quanto aqueles em regimes totalitários. Para finalizar, um ponto preocupante: a falta de elaboração tanto de um programa de reivindicações, quanto da formação de uma coordenação responsável por organizar tais movimentos.

## Referências Bibliográficas

**ANTUNES, R.** *Trabalho e Precarização Numa Ordem Neoliberal*. Disponível em <http://pcpdiagonal.blogs.sapo.pt/4905.html>, 2001. Acesso em: 11/02/2009.

**BÄCKSTRÖM, B. et al.,** Imigração e saúde - O Gabinete de Saúde do CNAI enquanto observatório para o estudo das condições de acesso dos imigrantes aos serviços de saúde. In: *Revista Migrações*, Abril 2009, n.º 4, Lisboa: ACIDI, pp. 161-189.

**CARVALHO, L. X. de.,** *Os Limites da Formalidade e o Trabalho Imigrante em Portugal*. Alto-Comissariado para a Imigração e Diálogo Intercultural (ACIDI): Lisboa, 2007.

**CARMONA, E.** 147. Transnacionais controlam economia mundial. 2012. Disponível em: <http://socialismo.org.br>. Acesso em: novembro de 2012.

**EUROSTAT. Euroindicators.** “*Third quarter 2011 compared with second quarter 2011: Euro area government debt down to 87.4% of GDP EU27 up to 82.2%*”. 06/02/2012.

**FONSECA, M. L.** *Imigrantes de Leste nas Áreas Rurais Portuguesas: O Caso do Alentejo Central*. 2003. Disponível em: <http://www.ceg.ul.pt/mcm/ImigLesteLF.htm>. Acesso em:

11/10/2012.

**GORENDER, J.** *Brasil em Preto e Branco: o passado escravista que não passou.* São Paulo: Editora Senac, 2000.

**IANNI, O.** *Neoliberalismo e nazi-fascismo.* Crítica Marxista nº 7, 1998

**KURZ, R.** Barbárie, Migração e Guerras de Ordenamento Mundial - Para uma caracterização da situação contemporânea da sociedade mundial. Publicado In: Serviço Pastoral dos Migrantes. (Org.) *Travessias na desordem global — Fórum Social das Migrações.* São Paulo: Paulinas, 2005.

**LIBERDADE, SOCIALISMO, REVOLUÇÃO.** Europa: a luta de classes de volta nesse outono. Disponível em: <http://www.lsr-cit.org/internacional/europa/973-europa-a-luta-de-classes-de-volta-nesse-outono>. Acesso em: 11/08/2012.

**NETTO, J.P.** *Uma face contemporânea da barbárie* - III Encontro Internacional “Civilização ou Barbárie” - Serpa, 30-31 de outubro/1<sup>o</sup> de novembro de 2010

**NETTO, J.P.** *Capitalismo Monopolista e Serviço Social.* São Paulo: Cortez, 1992.

**PEIXOTO, J.** Imigração e mercado de trabalho em Portugal: investigação e tendências. In: PEIXOTO, J. (org.). *Revista Migrações - Número Temático Imigração e Mercado de Trabalho*, Abril 2008, n.º 2, Lisboa: ACIDI, pp. 19-46, 2008.

**PEIXOTO, J.** Imigração e mercado de trabalho em Portugal: investigação e tendências. In: PEIXOTO, J. (org.). *Revista Migrações - Número Temático Imigração e Mercado de Trabalho*. Abril 2008, n.º 2, Lisboa: ACIDI, pp. 19-46, 2008.

**PEIXOTO, L.(coord); MARÇALO, C.; TOLENTINO, N. C.** Imigrantes e Segurança Social em Portugal. *Estudos OI, n. 49.* Lisboa, 2011.

**POCHMANN, M.** Efeitos da internacionalização do capital no mundo do trabalho no Brasil. In: TOLEDO, E. de la G.; SALAS, C.

(orgs.). *Nafta y Mercosur: Procesos de apertura económica y trabajo.* 1<sup>a</sup> ed., vol. 1. Buenos Aires: CLACSO, 2003, pp. 185-214.

**RODRIGUES, J.N.C.** *Magistratura e Neoliberalismo.* Os Juizes do Trabalho e a ideologia da destruição. Dissertação de Mestrado em Sociologia e Direito. Universidade Federal Fluminense, UFF, Rio de Janeiro, 2007.

**SANT’ANA, M.R.** *A livre circulação de trabalhadores no MERCOSUL,* 2000. Disponível em: <http://www.comciencia.br/reportagens/migracoes/migr08.htm>. Acesso em 13/12/2009.

**SANTOS, C.** *Reforma/Revolução: pólos de tensão na constituição do movimento socialista.* São Paulo: PUC, 1998.

\_\_\_\_\_ *Rendimento de facto mínimo? Estado, assistência e questão social.* In *A Segurança Social é Sustentável. Trabalho, Estado e Segurança Social em Portugal.* Lisboa, Bertrand, 2013.

\_\_\_\_\_ **Cople, A.C.; Coutinho, L.** *Serviço Social, produção do conhecimento e perspectiva de classe: desafios para a consolidação da “nova” cultura profissional.* 2012 p. 1-13 - Apresentado no XX Seminário Latinoamericano de Escuelas de Trabajo Social in: <http://www.ts.ucr.ac.cr/slets-20.htm>

\_\_\_\_\_. *Migração da força de trabalho: internacionalização do capital para quem? – As políticas neoliberais e os desafios conjunturais.* In: *Revista Libertas, UFJF.* Disponível em: <http://www.editoraufjf.com.br/revista/index.php/libertas/index>. acesso em 15/07/2013.

**SEF, Serviço de Estrangeiros e Fronteira.** *Relatório de Imigração, Fronteiras e Asilo, 2011.* Disponível em: [http://sefstat.sef.pt/Docs/Rifa\\_2011.pdf](http://sefstat.sef.pt/Docs/Rifa_2011.pdf). Acesso em: 12/10/2011.

**VILLATORE, M. A; GOMES, E. B.;** *Aspectos Sociais e Econômicos da Livre Circulação de Trabalhadores e o Dumping Social.* Revista UFSC. Disponível em: [501](http://www.buscalegis.</a></p>
</div>
<div data-bbox=)

[ufsc.br/revistas/files/anexos/32205-38315-1-PB.pdf](http://ufsc.br/revistas/files/anexos/32205-38315-1-PB.pdf). Acesso em: 22/10/2011.

**ZIZEK, S.** *Política anti-imigração: Barbarismo com aparência humana*. 2011. Disponível em: <http://boitempoeditorial.wordpress.com/2011/08/01/politica-anti-imigracao-barbarismo-com-aparencia-humana/>. Acesso em: 22/10/2011.

**Declaração Final do III Encontro Civilização ou Barbárie.** Disponível em: <[http://www.odiarior.info/?page\\_id=1507](http://www.odiarior.info/?page_id=1507)>. Acesso em: 22/10/2011.

**EURONEWS.** “Comissão Europeia baralha estatísticas com formação, estágios e oferta de emprego”. Disponível em: <http://pt.euronews.com/2012/12/05/comissao-europeia-baralha-estatisticas-com-formacao-estagios-e-oferta-de-emprego/>. Acesso em: 22/10/2011.

**SAPO.PT.** “Crise faz aumentar ataque a imigrantes na Europa”. Disponível em: [http://sol.sapo.pt/inicio/Internacional/Interior.aspx?content\\_id=51986](http://sol.sapo.pt/inicio/Internacional/Interior.aspx?content_id=51986). Acesso em: 22/10/2011.

**PORTAL IG/ÚLTIMO SEGUNDO.** “Premiê pede que britânicos denunciem imigrantes ilegais”. Disponível em: <http://ultimosegundo.ig.com.br/mundo/bbc/premie-pede-que-britanicos-denunciem-imigrantes-ilegais/n1597265899114.html>. Acesso em: 10/10/2011.

**CARTA CAPITAL.** “Grécia constrói fosso na fronteira com a Turquia”. Disponível em: <<http://www.cartacapital.com.br/internacional/grecia-constroiu-fosso-na-fronteira-com-a-turquia>>. Acesso em: 15/09/2011.

## La conflictividad vecinal en los años ochenta en el barcelonès nord. Una gran desconocida<sup>1</sup>.

José Miguel Cuesta Gómez\*

### Introducción

El movimiento vecinal tuvo la capacidad de erosionar profundamente la dictadura, en especial, en el ámbito local y urbano. Sin su presencia y capacidad movilizadora no se puede entender la crisis profunda que atravesaba el franquismo en sus últimos años.

Dentro de las corrientes historiográficas que han estudiado la movilización antifranquista, destacan las que se han centrado en el movi-

1. Esta comunicación no sería posible sin mi vinculación actual con una beca predoctoral FI-DGR -otorgada por la Generalitat de Catalunya- al Grup de Recerca sobre l'Època Franquista (GREF), Grupo de Investigación consolidado (2009SGR 00710) del Departament d'Història Moderna i Contemporània de la UAB. Así como mi Tesis Doctoral en curso sobre el movimiento vecinal en Badalona, Santa Coloma de Gramenet y Sant Adrià de Besòs dirigida por Martí Marín i Corbera.

\* Universitat Autònoma de Barcelona- Centre d'Estudis de les Èpoques Franquista i Democràtica

miento obrero y el movimiento estudiantil. No obstante, en los últimos años se ha acentuado el estudio del movimiento vecinal con la aparición de diferentes trabajos<sup>2</sup>. La mayoría de estos se han centrado en analizar los años finales del franquismo y los del proceso de cambio político conocido popularmente como Transición, que fueron ciertamente los que presentaron un mayor auge de este movimiento popular. En cambio, pocos estudios han intentado analizar la evolución del movimiento vecinal posteriormente, en los años ochenta. Incluso algunos autores han ido más allá afirmando que en estos años no se podía hablar de movimiento vecinal porque a su parecer no existían ni objetivos globales, ni movilizaciones populares ni represión policial, como si todo el tejido asociativo anterior hubiera desaparecido de repente por arte de magia<sup>3</sup>.

2. Carme MOLINERO y Pere YSÀS: *Construint la ciutat democràtica. El moviment veïnal durant el tardofranquisme i la Transició*, Barcelona, Icària, 2010; Ricard MARTÍNEZ: "Movimiento vecinal, antifranquismo y anticapitalismo", *Historia, trabajo y sociedad*, 2 (2011), pp. 63-69; Iván BORDETAS JIMÉNEZ: *Nosotros somos los que hemos hecho esta ciudad. Autoorganización y movilización vecinal durante el tardofranquismo y el proceso de cambio político*, Tesis Doctoral, UAB, Julio de 2012; Constantino GONZÁLEZ MORELL: *Democracia y barrio. El movimiento vecinal en Valladolid (1964-1986)*, Universidad de Valladolid, 2013.

3. Miquel DOMINGO y Maria Rosa BONET: *Barcelona i els moviments socials urbans*, Mediterrània, Barcelona, 1998 y también "Urbanisme i participació" a *Revista*

Pero en el “Barcelonès Nord”, subcomarca que agrupa a los municipios de Badalona, Santa Coloma de Gramenet y Sant Adrià de Besòs, situados al norte de Barcelona, existió una conflictividad importante durante los años ochenta<sup>4</sup>. Con algunos casos puntuales comparables o incluso superiores en intensidad y represión a los de la década anterior. Analizaré los conflictos más importantes que se dieron en esta década para demostrar que los años ochenta no fueron precisamente un oasis y que hubo asociaciones vecinales que mantuvieron una notable capacidad reivindicativa y movilizadora.

### El movimiento vecinal en los años 70

“(…) Además de todos los recogidos en el escrito de Exposición de Motivos (que acreditan la constancia en los antecedentes del Movimiento, y en nuestras leyes fundamentales, de un principio, que luego no ha tenido adecuado desarrollo), debe añadirse que, al lado de la representación sindical, las Asociaciones de Cabezas de Familia son el único tapón serio al intento de resucitar viejas, o crear nuevas, agrupaciones políticas de tipo partidista; a la vez que permitirán implicar a un número creciente de personas en organismos del régimen.”<sup>5</sup>

“El maig de 1969, els veïns [del barri de Pomar] van rebre la notificació d’un increment en les quotes d’amortització que

significava doblar les quantitats acordades inicialment. La resposta va ser immediata: “No podem pagar”. I així ho van explicar al ministre de la Vivenda en una instància feta el 30 de juny de 1969, signada pel Centre Social de Càritas i per un bon nombre de veïns (...)”<sup>6</sup>

“Yo creo que el 23 de febrero del 71 y el 10 de marzo del 71 (...) fueron los dos acontecimientos (...) esto fue ya el poble organizado y fue el primer acto de masas de España durante el franquismo de barrio, una reivindicación de barrio, el primer acto de masas. Se puede decir que fue el primero. Para mi más importante el 10 de marzo del 71, que ahí si se contrasta que salieron varios miles de personas (...) hemos hablado de diez mil.”<sup>7</sup>

Aunque el movimiento vecinal se convirtió en un grave problema para las autoridades franquistas en los últimos años de la dictadura, no está de más recordar que el franquismo intentó crear inicialmente un modelo de asociacionismo vecinal o “familiar” en los años sesenta para intentar dar algún tipo de implicación a sectores más amplios de población y a su vez controlar unas zonas urbanas, que faltas de todo tipo de servicios, podían ser un caldo de cultivo de conflictividad social. Se promulgó una nueva Ley de Asociaciones en el año 1964<sup>8</sup>, si bien los celos existente hacia cualquier tipo de organización no controlada hizo que estas tuvieran muy poco margen de maniobra. Podían estar encuadradas dentro del “Movimiento” o partido único como

*Catalana de Sociologia*, nº. 7 (7-1998), p. 73-89.

4. Estas tres ciudades tenían una población conjunta de 87.162 habitantes en 1950, 294.051 en 1970 y 404.384 en 1981. Este crecimiento desorbitado originado en gran medida por la inmigración acentuará los déficits sociales y económicos que serán, junto con otros factores, una de las causas de la movilización popular.

5. Secretaría General del Movimiento: “Información Confidencial sobre el proyecto de Decreto de Asociaciones de Cabeza de Familia”, (1958), Archivo General de la Administración (AGA), *Fondo Presidencia*, caja 51/18374, Dossier “Asociaciones de Vecinos Cabezas de Familiares”. El subrallado és del original. En 1958 la Secretaría General del Movimiento estava ocupada per José Solís Ruiz.

6. Carles MAS: *El Pomar -Badalona-* dins la col·lecció *Els Barris d'ADIGSA núm. 27*, Departament de Benestar Social de la Generalitat de Catalunya, 1995, p. 52.

7. Entrevista a Marcelo LÓPEZ RÓDENAS (8-4-2013), refiriéndose a les masives movilizacions de Santa Coloma de Gramenet per la clínica-ambulatorio de principis de 1971.

8. Pamela RADCLIFF: *Making democratic citizens in Spain: civil society and the popular origins of the transition, 1960-78*, Basingstoke, Hampshire [England]; New York, Palgrave Macmillan, 2011. Esta autora magnifica el papel del cambio legislativo -que tuvo su importancia- pero que a mi parecer no fue por si solo determinante sin la conjunción de otros factores.

las Asociaciones de Cabezas de Familia y las de Amas de Casa -y por tanto, habían de jurar defender sus principios. O bien podían estar fuera de este como entidades recreativas, culturales, e incluso vecinales, pero sujetas a un férreo control de los respectivos Ayuntamientos y Gobiernos Civiles. De esta manera fueron apareciendo asociaciones vecinales -algunas en el Barcelonès Nord, en especial en Badalona, lo hicieron incluso antes de 1964<sup>9</sup>- si bien la mayoría solían estar controladas por personas conservadoras.

Aunque en los años sesenta se dieron los primeros pasos, con la creación de Comisiones Obreras de Barrio (vinculadas a Comisiones Obreras) no fue hasta los setenta cuando este movimiento popular tuvo un impacto apreciable y una capacidad movilizadora de masas en el Barcelonès Nord. Ciertamente hubo alguna asociación vecinal en los años sesenta donde he constatado la presencia de personas con antecedentes antifranquistas, como fue el caso de la “Asociación de Cabezas de Familia de Alta Badalona”, donde dos de sus promotores -Juan Reina Abad y Pedro Ballesteros- tenían antecedentes antifranquistas por haber militado en la Confederación Nacional del Trabajo (CNT) y en la Unión General de Trabajadores (UGT) respectivamente<sup>10</sup>. Sin embargo esta situación cambió notablemente en los años setenta: la aparición de Comisiones de Barrio clandestinas y revolucionarias así como posteriormente de Asociaciones de Vecinos combativas fue un hecho evidente.

Las primeras aparecieron sobretodo en la ciudad de Santa Coloma de Gramenet, “ciu-

9. Concretamente antes de 1964 se habían legalizado las asociaciones de Lloreda (1959), La Pau (1960), Sistrells (1961), Sant Joan de Llefià Alt (1963), Bachs-Bufalà (1963), Bonavista (1963) y Sant Crist (1965). Josep BAEZA: *Associacionisme veïnal a Badaona*, Federació d'Associacions de Veïns de Badalona, Badalona, 1998. Estas asociaciones se rigieron por una Ley de 1887.

10. Jefatura Superior de Policía de Barcelona, “Sobre nombramientos en la comisión de padres de familia de Badalona”, Archivo Histórico del Gobierno Civil de Barcelona (AHGCB), *Gobernadores Civiles*, Caja 65, Comarcas años 1965,1966,1967,1968.

dad-dormitorio” propiciada por la inmigración, con más déficits que sus vecinas Badalona (una ciudad más poblada y estructurada que contaba con un importante tejido industrial pero con una fuerte diferencia entre el centro histórico y los barrios periféricos) y Sant Adrià de Besós (la ciudad menos poblada de las tres, con un gran contraste entre los barrios situados a la derecha y a la izquierda del río Besós). La gran movilización que se dio en demanda de un ambulatorio para la ciudad en el año 1971 favoreció la propagación de estas Comisiones de Barrio, donde tuvieron un importante papel los militantes de los Grupos Obreros Autónomos (grupo de inspiración marxista-revolucionario que evolucionó hacia tendencias libertarias) y otros militantes del Partit Socialista Unificat de Catalunya (PSUC), Bandera Roja, el Movimiento Comunista de España (MCE) o la Organización de Izquierda Comunista de España (OICE)<sup>11</sup>.

Estas Comisiones de Barrio criticaban -en ocasiones- el papel que ejercían unas incipientes Asociaciones de Vecinos a las que acusaban de “reformistas”<sup>12</sup>. Pero su incapacidad de incidir en sectores más amplios las hizo quedar progresivamente relegadas mientras las Asociaciones de Vecinos, al combinar la lucha de masas y actos de desobediencia civil con una estructura legal, tuvieron una mayor capacidad de atracción para los sectores populares.

El papel de cristianos de base, y de militantes de partidos políticos clandestinos fue muy importante en la creación de nuevas asociaciones reivindicativas o en la “reconversión” de antiguas asociaciones conservadoras<sup>13</sup>. Y así

11. Carles CAPDEVILA LLOVERA: “Els Grupos Obreros Autónomos (GOA)” en Grup d'Història José Berruezo: *Una ciutat dormitori sota el franquisme. Santa Coloma de Gramenet 1939-1975*, Barcelona, Ediciones Carena, 2006; Marcelo LÓPEZ RÓDENAS: *Historia Social de la Santa Coloma Moderna, 1954-1979*, Regidoria de Cultura de l'Ajuntament de Santa Coloma de Gramenet, 1982.

12. “Manifiesto Comisiones de Barrio de Sta. Coloma” (setiembre 1976), Museu Torre Balldovina, *Fondo Marcelo López Rodenas*, caja 1.

13. Emili FERRANDO PUIG: *Historia de la HOAC a Ca-*

ocurrió en las tres ciudades a pesar de que el régimen había previsto el “peligro” del movimiento popular en los barrios<sup>14</sup>. En no pocas asociaciones estas personas conseguían hacerse con el control de las respectivas Juntas, neutralizando la presencia de falangistas o personas conservadoras que las habían tutelado hasta aquel momento. En otros casos, ante la imposibilidad de aplicar esta táctica, se procedió a crear nuevas asociaciones. De manera que las movilizaciones de todo tipo que se impulsaron desbordaron a las autoridades locales franquistas<sup>15</sup>, obligándolas a abandonar proyectos especulativos como los que se pretendían hacer en los terrenos del Motocross y Can Zam en Santa Coloma o el Puerto deportivo de Badalona. Des de el movimiento vecinal se tuvo la capacidad de proponer modelos alternativos de barrio (elaboración de Planes Especiales de Reforma Urbana, como por ejemplo en el barrio de Llefià de Badalona) o incluso de ciudad, como el Plan Popular de

---

*talunya durant el franquisme (1946-1975)*, Barcelona, Mediterrània, 2000; Francisco MARTÍNEZ HOYOS: *La JOC a Catalunya: 1947-1975: els senyals d'una Església per demà*, Barcelona, Mediterrània, 2000. La dictadura estaba bien informada de quienes eran estos sacerdotes díscolos. Un documento de la Comandancia de Barcelona de la Guardia Civil del año 1967 lo demuestra: “Relación de sacerdotes progresistas y cargos que ocupan en la Archidiócesis de Barcelona, Archivo General de la Administración (AGA), *Fondo Cultura, Gabinete de Enlace del Ministerio de Información y Turismo*, caja 43/9002, Dossier 4. Actividades del clero en la Diócesis de Barcelona; Carme MOLINERO y Pere YSÀS: *Els anys del PSUC. El partit de l'antifranquisme (1956.1981)*, Barcelona, L'Avenç, 2010; José Luis MARTIN RAMOS (Coord.): *Pan, Trabajo y Libertad. Historia del Partido del Trabajo de España*, Barcelona, El Viejo Topo, 2011.

14. “Plan Barrio”, documento de autor desconocido pero seguramente de un organismo policial. AGA, *Fondo Gabinete de Enlace del Ministerio de la Gobernación*, caja 42/8906, Dossier 7 sobre Comités de Barriou (Octubre 1973). Existe otra versión posterior de 1975.

15. Podemos ver un ejemplo en “Relación de los hechos que se han producido en Badalona originando alteraciones de orden público en distintos barrios de la población, des de el día 1 de Julio del presente año hasta el día de la fecha”, Archivo Histórico del Gobierno Civil de Barcelona (AHGCB), *Gobernadores Civiles*, caja 357, Ayuntamiento de Badalona, 1976-1978.

Santa Coloma de Gramenet<sup>16</sup>. Todo ello desde una perspectiva contraria o muy crítica con el capitalismo.

La crisis del movimiento vecinal y el papel de los partidos políticos.

“Combatimos a la A. de V. en la medida que pretende presentarse al barrio como la vanguardia y órgano de lucha de los vecinos, ¿pero nuestra práctica como c.b. respalda esta crítica? ¿ciertamente los vecinos ven en la c.b. su órgano de lucha?, o por el contrario no ven nada pues la c.b. se dedica a la práctica de vanguardia que llevan el resto de grupos organizados.”<sup>17</sup>

“Les Associacions de Veïns i les entitats ciutadanes són avui una altra forma mitjançant la qual es manifesta la nostra vitalitat democràtica. Però no són els organismes específics del canvi democràtic. Tenen funcions delimitades i també estan destinades a desenvolupar-se en un marc democràtic, no pel fet de ser institucions de base de l'administració i organitzacions de poder popular, sinó per actuar com organitzacions representatives dels ciutadans i com agents de democratització municipal. És a dir, les Associacions són avui i han de ser demà un mitjà de vida social i un instrument de participació política a nivell local”<sup>18</sup>.

“Es va fer una coordinadora d'associacions de veïns i llavors es va co-

---

16. Xavier VALLS, M<sup>a</sup> José OLIVÉ (con la colaboración de Jose M<sup>a</sup> FAUNDEZ y Alfredo PASTOR): “Estudio de la situación social y urbana de Santa Coloma de Gramenet y propuesta para un plan de alternativas”, Casal de Cultura de Santa Coloma de Gramenet, (30 de julio de 1978), Museu Torre Balldovina, *Fondo Marcelo López Ródenas*, caja 2.

17. [Comisión de Barrio de Singuerlín]: “Respuesta a la crítica”, *Ibidem*.

18. Jordi BORJA (dirigente del PSUC y ex Bandera Roja) : “Les associacions avui i demà”, *Arreu*, 1 (25-31 d'octubre de 1976), pp. 32-33.

mençar a veure allí les lluites dels partits polítics (...) vaig començar a veure que hi havia la lluita entre partits per veure qui podia aconseguir en l'època democràtica un lloc dintre del govern d'aquest país (...) cada partit posava als llocs estratègics als seus militants, Jo reconec que era una persona que a mi em va utilitzar el PSUC, ara que jo vaig voler ser utilitzada per que jo hi participava (...) a l'associació va vindre gent del PT, del Partit del Treball, gent de l'OIC i gent dels socialistes (...) va haver-hi una lluita per aconseguir el poder a l'Ajuntament"<sup>19</sup>

Conseguida la legalización de la mayoría de partidos políticos a lo largo de 1977, se produjo un debate sobre cual había de ser el papel de las Asociaciones de Vecinos que -en mi opinión- tiene mucha relación con su crisis. Hasta entonces la mayoría de fuerzas políticas de izquierda -incluso los socialistas que tuvieron una presencia minoritaria- habían intentado estar presentes en las asociaciones vecinales, conscientes de la capacidad de estas para incidir en sectores amplios de población. Las necesidades de la lucha institucional así como la sindical requerían unos recursos que no sobraban y en ese contexto las prioridades cambiaron. Al menos, el partido más implantado, el PSUC tenía claro que las asociaciones no podían ser un contrapoder a los Ayuntamientos de izquierda, que presuponían que iban a gobernar<sup>20</sup>. De manera que no pocos líderes vecinales del PSUC pasaron a priorizar la lucha institucional siendo elegidos concejales e incluso alcaldes (en Badalona y Santa Coloma), abandonando muchas asociaciones. La posterior crisis y escisión del mismo PSUC en el año 1981 -un proceso que se vivió muy duramente en el Barcelonès Nord con duros enfrentamientos políticos y personales- sin duda también tuvo su incidencia en las aso-

19. Entrevista a Maria Codina, miembro de la AVV Besòs y del PSUC, 5-4-2012.

20. Jordi BORJA : "Les associacions avui... pp. 32-33.

ciaciones. Los partidos de izquierda radical no supieron suplir este vacío por su propia crisis interna, aunque habrá excepciones. Si a todo eso sumamos un contexto de recesión económica, paro y desmovilización se puede entender mejor el declive del movimiento popular ciudadano, iniciado en 1977 y acentuado después de las elecciones municipales de abril de 1979<sup>21</sup>.

Hubo una voluntad política de restar protagonismo al movimiento vecinal des de los nuevos organismos de poder municipal? Seguramente sí, pero esto por si solo no lo explica todo. No pocos dirigentes vecinales que desde 1979 tuvieron responsabilidades en los Ayuntamientos pensaban que desde las instituciones se podían solucionar los problemas de los barrios y que por tanto las Asociaciones de Vecinos habían perdido gran parte de su función. Años más tarde algunos de estos antiguos dirigentes y concejales reconocían que estas expectativas no estaban bien fundamentadas<sup>22</sup>. No se puede negar que desde los Ayuntamientos de izquierdas del Barcelonès Nord (gobernados por el PSUC y el Partit Socialista de Catalunya PSC-PSOE) se hicieron notables mejoras en materia urbanística, sanitaria y de educación -y se pusieron las bases para las de años posteriores- cosa que podía influir en el descenso de participación popular en las asociaciones vecinales al ver que los problemas más graves se estaban intentado solucionar. Pero también parece constatarse que no hubo una voluntad de impulsar procesos de participación popular más profundos a pesar de que se hicieron varias normativas que pretendían regular la participación de las

21. VVAA.: *De la protesta... a la proposta. El Moviment Veïnal a Catalunya*, CONFAVC, Barcelona, 2005. En la I Trobada (encuentro) de 1979 en Manresa participaron 950 personas; en la II Trobada de Santa Coloma de 1981 ja son 300 y en la III Trobada de Badalona de 1982 solo asisten 100 personas.

22. Entrevistas con Manuel Armentero, Presidente de la AVV Juan Valera (Badalona) y posteriormente concejal por el PSUC (10-4-2010) y Juan José Castro, miembro de la AVV Sant Adrià Nord y posteriormente concejal por el PSUC y el PCC (20-12-2012 y 21-1-2013).



AVV's en los Plenos de los Ayuntamientos.

### Las Asociaciones “díscolas”

“Hay gente de los partidos más minoritarios que continua apostando por seguir manteniendo y trabajando en las Asociaciones de Vecinos (...) y gente del PSUC, del PTE que dijeron ‘vamos a crear nuestras sedes’ (...) porque tenían gente para crearla (...). Entonces ya fueron pensando más en la cuestión de la democracia, de las elecciones. Entonces hubo gente que se volcó más en toda la parte de las elecciones y otros que se volcaron más participando en las elecciones pero (...) participando desde los movimientos sociales. Y en este caso estaba la gente del MC (...) y estaba la OIC que luego se unificaron.”<sup>23</sup>

“Ya no se podían criticar las posiciones del Ayuntamiento. Es que desde primera hora empezaron con mal pie. La primera decisión que tomaron fue doblar la plantilla de municipales (...) pero claro, como ya lo decidía el partido (...). En la segunda legislatura a mi me ofrecen la Concejalía de Participación Ciudadana (...) el PSUC me ofreció ir en su lista como independiente. Entonces lo que pasó es que hubo un descabezamiento total. Entonces pedíamos espacios al Ayuntamiento para hacernos sentir y que eso no se perdiera (...) Nos decían los propios militantes del PSUC que no podíamos estar en contra del Ayuntamiento. En contra no, pero en frente sí. No se entendía la crítica.”<sup>24</sup>

“A mi la única vegada que m'han fet fora de l'Ajuntament en una ocupació i he *cobrat* per això físicament parlant ha sigut en un Ajuntament del PSUC, governat pel PSUC (...) estàvem ocupant el saló de Plens de

23. Entrevista a Salvador Bolancer, antiguo miembro de la Juventud Obrera Cristiana (JOC), del Centro Social Arrabal-Santa Rosa y de la AVV Santa Rosa (Santa Coloma de Gramenet), 8-5-2013.

24. Entrevista a Emiliana Salinas, antigua miembro de la JOC y de la AVV del Fondo (Santa Coloma de Gramenet), 28-5-2013.

l'Ajuntament i ens va *fotre* fora la Guàrdia Urbana i ho va fer el PSUC, no el PSC ni el PP (...) qui va donar l'ordre va ser l'Alcalde el Sr. Màrius Díaz”<sup>25</sup>

Pero en los años ochenta hubo asociaciones que continuaron teniendo una vida activa y reivindicativa. Las encontraremos implicadas en la mayoría de conflictos importantes de esta década. Qué las hizo diferentes?

La mayoría de asociaciones que se mantuvieron más activas estaban situadas en barrios de extracción trabajadora o popular que tenían unas determinadas problemáticas que los hacían fuente de conflictividad potencial. Barrios como La Mina y El Besós en Sant Adrià podrían ser un ejemplo. Pero habían otros factores a tener en cuenta.

La forma de funcionar de la asociación vecinal, así como su composición, son otros elementos a valorar. Las asociaciones con un modelo de funcionamiento más asambleario y participativo eran -teóricamente- menos susceptibles de ser controladas por una fuerza política en concreto. Si además se daba una pluralidad de personas y ideologías en su mismo seno, con la presencia de militantes o antiguos militantes de partidos o organizaciones situados a la izquierda de la fuerza hegemónica (el PSUC), como el Moviment Comunista de Catalunya (MCC), el Partit dels Comunistes de Catalunya (PCC, la escisión del PSUC) o la Lliga Comunista Revolucionària (LCR), y también de cristianos de base, la tendencia a mantener un perfil combativo era más acentuada. Estos grupos se destacaban por impulsar el movimiento vecinal intentando mantener una postura más crítica respecto a los Ayuntamientos democráticos en diversos aspectos, destacando el énfasis hecho en la falta de mecanismos de participación vinculante para las mismas asociaciones, entidades y sectores amplios de población. Un hecho muy impor-

25. Entrevista a A. Flores, militante del MCC en los años ochenta y presidente de la AVV Sant Antoni de Llefia (Badalona) en los noventa, 6-5-2010. José Miguel CUESTA GÓMEZ: *El moviment veïnal a Llefia*, p. 271.

tante para continuar manteniendo una capacidad organizativa y reivindicativa dentro de las asociaciones fue también la facilidad para atraer a franjas de población más jóvenes que participaban de otras sensibilidades sociales. Si se conseguía el éxito en este proceso se garantizaba una renovación generacional que sin duda ayudaba a mantener unas asociaciones más activas.

Casos como las Asociaciones de los barrios colomenses del Raval, Fondo y Santa Rosa, las de Sant Antoni de Llefià, Maresme y Baldo-mero Solà en Badalona o la del Besòs a Sant Adrià podrían ajustarse a este modelo -con mayor o menor intensidad según la época<sup>26</sup>. El barrio de Llefià, con cinco asociaciones vecinales, era un ejemplo para ver como a mediados de los años ochenta podían coexistir diferentes modelos de asociación: más o menos combativas o más o menos controladas por alguna fuerza política<sup>27</sup>. Estas diferentes asociaciones manifestaran sus diferentes criterios y formas de relacionarse con la autoridad municipal cuando se den conflictos de gran envergadura.

PSC-PSOE y Convergència i Unió (CiU), que no habían destacado en los setenta -salvo alguna excepción- por su implicación en el movimiento popular ciudadano, en los años ochenta y noventa intentaron controlar o “cooptar”, desde el poder, a las asociaciones para hacerlas más sumisas. Fue un proceso progresivo que no se dio inmediatamente. Se acentuó según las diferentes poblaciones del Barcelonès Nord a mediados o finales de la década de los ochenta o incluso en los años noventa, sobre todo en función de si disponían de los resortes del poder municipal local o de otras administraciones superiores. Pero no siempre

26. Han sido de gran ayuda las entrevistas a numerosos miembros de las Asociaciones de Vecinos de aquellos años. Destaco las de A. Flores, A. Agudo, M<sup>a</sup> R. Bellido, F. Lillo, A. Navarro, J. M<sup>a</sup> Montferrer, F. Marin, M<sup>a</sup> Codina, R. Caballero, M. Abril, J. Pitarque, E. Salinas, S. Bolancé, entre otros.

27. José Miguel CUESTA GÓMEZ: *El moviment veïnal a Llefià*, Tesina inédita de Doctorado, Universitat Autònoma de Barcelona, 2010, p. 270-289.

tuvieron el éxito esperado. Hubo algunas asociaciones que consiguieron todavía mantener durante estos años una postura combativa, como nos demuestran algunos conflictos muy importantes que -contradiendo algunas interpretaciones- se dieron en estos años.

Los principales conflictos de los años ochenta

“La nit aquella, la nit que va venir la policia, jo ho vaig intuir (...). Y si, si, estava ja per allà (...) i va venir una moto amb un periodista ‘no sé que passa aquí, però ve una quantitat de policia! Necessito un lloc segur!’. Jo els enviava al campanar. Aleshores la megafonia, un lloc segur? Al campanar! I tots al campanar. Aleshores vaig obrir l’església per si hi havia corredisses hi hagués un lloc per refugiar-se (...).El que passa es que no ens va donar temps , per que aleshores vam començar a dir: veïns! Baixeu, baixeu! Però la policia va arribar abans de que baixés la gent...”<sup>28</sup>

“Enseguida van fer cridar la policia nacional , van arribar allà (...) van començar a repartir òsties i ens van detenir ‘¡A este y este!’ Suposo que ja ens tenien vistos. Ens tenien molt clíxats per que a un que li van fer molt mal també va ser a un mestre que treballava allà (...) ‘¡Al del pelo blanco!’ Li van donar amb la porra a la cara, li van destrossar un ull, es van ensanyar...”<sup>29</sup>.

“Pero como el día 25 [de octubre de 1990] nos mandaron 750 policías recién llegados de Alemania (...). Entonces nos apalearon, nos tirotearon, a pequeños, grandes, viejos y todo quisqui. Y cuando

28. Entrevista a Joan Cuadrench (7-4-2013), rector de la parròquia de Sant Antoni de Llefià y también de Sant Sebastià de Pomar durante el conflicto de los autobuses que se dio en los meses de abril y mayo de 1985 donde los vecinos de ese barrio llegaron a secuestrar 14 autobuses.

29. Entrevista a Francisco Domínguez (19-6-2013), detenido por la policía nacional durante las protestas de la Plaza Trafalgar en el barrio de Llefià -Badalona- que se dieron entre febrero y mayo de 1986.

los que estaban trabajando venían y no los dejaban entrar en el barrio (...) entonces aquello ya fue la gota que...(...)"<sup>30</sup>

Después de las elecciones municipales hubo toda una serie de problemáticas que no se pudieron solucionar rápidamente y conflictos urbanísticos "heredados" de la década anterior. Temas que en el pasado habían generado importantes luchas vecinales, como era el caso de las "contribuciones especiales" también tuvieron continuidad, cuando los nuevos Ayuntamientos democráticos, en determinados casos, continuaron haciendo uso de estas para costear obras públicas<sup>31</sup>.

A diferencia de los setenta, la mayoría de movilizaciones que se darán en los ochenta serán de carácter defensivo, ya fuese contra proyectos urbanísticos, ataques a los servicios públicos o de solidaridad contra personas reprimidas. Pero este hecho no les quita importancia, como veremos a continuación, donde expongo los conflictos más importantes.

De enero a marzo de 1984 en el barrio del Besòs de Sant Adrià se produjo una fuerte movilización vecinal ocasionada por la intención de la Generalitat y la Corporación Metropolitana de Barcelona (CMB) de edificar unos pisos de protección oficial en un terreno en el que anteriormente las autoridades se habían comprometido a hacer equipamientos. Los vecinos se opusieron activamente a las obras y la policía intentó desalojarlos, produciéndose varios enfrentamientos durante un mes con varios detenidos y contusionados (entre ellos, el presidente de la Asociación de Vecinos Rafael Caballero)<sup>32</sup>. Esta asociación -con presencia

30. Entrevista a Rafael Caballero (21-1-2013), miembro de la AVV Besòs de Sant Adrià refiriéndose a los hechos de la "Intifada del Besòs" de 1990.

31. *La Voz del Arrabal*, "Hoja informativa de la Asociación de Vecinos del Arrabal – Marzo 1983. "no vamos a pagar las contribuciones especiales" "queremos que el ayuntamiento no las aplique" (2 p.) a [http://gramenet.tv/images/stories/contribucions\\_especials/1983\\_03\\_01\\_contribucions\\_especials018.pdf](http://gramenet.tv/images/stories/contribucions_especials/1983_03_01_contribucions_especials018.pdf)

32. *La Vanguardia*, 30-1-1984, 8-2-1984, 9-2-1984 y 1-3-1984

del PCC, la escisión del PSUC- tuvo un protagonismo importante. Las autoridades hicieron marcha atrás pero en octubre del año 1990 se recuperó el proyecto, produciéndose un nuevo enfrentamiento incluso mayor, popularmente conocido como la "Intifada del Besòs". Durante un mes hubo una batalla campal entre el recién estrenado cuerpo de Mossos de Escudra -que actuó con una gran violencia represiva- y gran parte de la población del barrio, que también usó métodos contundentes para enfrentarse a la policía<sup>33</sup>. Los vecinos consiguieron preservar los terrenos para equipamientos e incluso este conflicto sirvió para articular una posterior candidatura vecinal a las elecciones municipales que obtuvo representación en el Ayuntamiento de Sant Adrià de Besòs.

En abril del año 1985, después de muchos años de retraso, el tan esperado "metro" llegaba a las poblaciones de Badalona y Sant Adrià de Besòs (en 1983 ya lo había hecho a Santa Coloma). Esto fue aprovechado por la CMB para reestructurar las líneas de autobuses, eliminando algunos y modificando el recorrido de otros. Se produjeron movilizaciones vecinales de protesta en las tres ciudades del Barcelonès Nord. Sin embargo, fue en el barrio badalonés de Pomar donde estas adquirieron un mayor volumen, ya que se eliminó parte del recorrido de un autobús que comunicaba directamente el barrio con Barcelona. Esto obligaba a los habitantes del barrio a pagar dos billetes de transporte -autobús y metro- para llegar a la capital catalana cuando antes solo pagaban uno. Ante la indiferencia del Ayuntamiento del PSC-PSOE y CiU -que llegó a acusar a los vecinos de Pomar de practicar "métodos terroristas"<sup>34</sup>- los vecinos, movilizados por la Asociación de Vecinos y la implicación de las otras entidades del barrio, llegaron a secuestrar 14 autobuses que fueron conducidos y custodiados en Pomar, además

33. Un resumen de este conflicto, des de el punto de vista vecinal, se puede ver en el documental "Besos al Besòs".

34. *El Periódico de Catalunya*, 30-4-1985.

de efectuar numerosas manifestaciones diarias de protesta. Finalmente, el 3 de mayo 500 efectivos de la policía asaltaron de noche y por sorpresa el barrio y recuperaron los autobuses sin que los habitantes de Pomar pudieran evitarlo. Pero los vecinos se salieron con la suya ya que el Ayuntamiento accedió a modificar el recorrido de una nueva línea de autobús para que comunicara el barrio directamente con Barcelona<sup>35</sup>.

En el año 1986, entre los meses de febrero y abril-mayo se produjo un grave conflicto en el barrio de Llefia de Badalona por el proyecto de remodelación de una plaza pública, la Plaza de Trafalgar. Con el aval de la CMB el Ayuntamiento de PSC-PSOE y CiU presentó un proyecto que no fue del agrado de tres asociaciones de vecinos, que presentaron uno alternativo que reservaba más espacio peatonal para la plaza, contemplando la circulación de los vehículos por un paso subterráneo. Cuando los vecinos se intentaron oponer presencialmente al inicio de las obras el 24 de febrero, la Guardia Urbana -siguiendo órdenes superiores- cargó violentamente contra ellos para desalojarlos<sup>36</sup>. Hubieron varios detenidos -entre ellos un regidor del PSUC- y varias personas contusionadas. Se desencadenaron una serie de manifestaciones y enfrentamientos diarios entre vecinos, Guardia Urbana y la Policía Nacional -que acudió para ayudar a los primeros, incapaces por si solos de vencer la resistencia de los vecinos además de contar con una parte de sus miembros opuestos a la actuación represiva-. Los enfrentamientos duraron casi tres meses y que se conocieron popularmente como la "Batalla de Trafalgar". Este hecho puso de manifiesto las diferencias existentes entre las asociaciones de vecinos. Dos se opusieron al proyecto (una con una importante presencia del MCC, el PCC y cristianos de base pero que mantenía una cierta pluralidad y otra más controlada por el PSUC, partido ahora en la oposición) mientras las

35. *La Vanguardia* 3-5-1985, 4-5-1985 y 9-5-1985.

36. *El Periódico de Cataluña*, 25-2-1986.

otras tres, más cercanas al PSC-PSOE, dieron su apoyo al Ayuntamiento. Cabe destacar como en el transcurso del conflicto hubo un cambio de junta en una asociación que la hizo bascular de una posición crítica con el consistorio a una postura de apoyo. Las asociaciones contrarias al proyecto "oficial" llegaron a proponer un referéndum entre los vecinos del barrio para decidir el modelo de plaza. Pero esta propuesta fue desestimada por el Ayuntamiento, que acabó saliéndose con la suya, imponiendo su modelo de remodelación de plaza, aunque tuvo que hacer alguna concesión como reducir el número de carriles de circulación previstos para los vehículos.

En el año 1986 estalló otro conflicto -que se alargó increíblemente en el tiempo de manera irregular hasta el siglo XXI- alrededor de la sentencia condenatoria del presidente de la Asociación de Vecinos del barrio del Raval de Santa Coloma, Josep Pitarque. Esta asociación había dado su apoyo en 1975 a un vecino víctima de una estafa inmobiliaria por la cual se había hipotecado su piso sin tener conocimiento y al cual el nuevo propietario, un subastero, -Jose Sancho Esteller- reclamaba una gran cantidad bajo amenaza de deshauccio. El subastero denunció a la AVV del Raval por un panfleto según el "injurioso" en el que se le llamaba "cuervo subastero". La denuncia fue desestimada por un Tribunal de Barcelona, pero el denunciante la apeló y el año 1986 una sentencia del Tribunal Supremo de Madrid condenaba a Josep Pitarque a 1 año de destierro a 100 kilómetros de Santa Coloma y a pagar una indemnización. Las entidades de la ciudad se movilizaron activamente contra la sentencia contando con el apoyo de los políticos locales y consiguieron un indulto en 1989, si bien este no fue completo y el proceso se alargó hasta principios del siglo XXI ya que el denunciante, Sancho Esteller, se dedicó periódicamente a reclamar indemnizaciones y costes del juicio.

Para acabar, hay que hacer mención a una campaña de carácter global que implicó a un

gran número de asociaciones vecinales en las tres poblaciones. Se trata de la movilización por el “NO” en el Referéndum de la OTAN del año 1986. Una movilización que sin duda involucró a muchas personas y a las asociaciones que aún mantenían un perfil combativo. En Santa Coloma de Gramenet se llegó incluso a organizar, desde las asociaciones y entidades de la ciudad, un primer referéndum a nivel local el 8 de junio de 1985 con la colaboración del mismo Ayuntamiento<sup>37</sup>. Pero a pesar de la intensa movilización desarrollada, el referendun oficial, celebrado el 12 de marzo de 1986 se saldó con la victoria del “SI” en las tres localidades, lo que supuso una gran decepción, a pesar de que en el conjunto de Cataluña si que ganó el “NO”.

## Conclusiones

A pesar de la crisis del movimiento vecinal en los años ochenta se mantuvo una cierta conflictividad en el Barcelonès Nord. Hubo asociaciones que mantuvieron un perfil reivindicativo que las hizo destacar en un contexto donde otras entidades caían en la pasividad, la rutina o la subordinación al poder político que controlaba las instituciones. Este hecho viene a contradecir -al menos parcialmente- la afirmación hecha por algunos historiadores y políticos de que el movimiento vecinal en los años ochenta había prácticamente desaparecido. No se puede negar que hubo una crisis dentro del movimiento vecinal, pero como he pretendido demostrar, esta crisis tuvo notables matices y excepciones y hubo casos de conflictividad vecinal comparables a los de la década anterior aunque fuera en un contexto político diferente.

Entre las causas que hicieron que unas asociaciones mantuvieran una mayor combatividad hay que resaltar la persistencia de problemas en los barrios, la presencia de militantes o ex-militantes de los partidos o organizaciones de la “izquierda radical”, de cristianos de base

y la existencia de una mayor pluralidad interna así como un funcionamiento interno más asambleario y democrático. Factores que las hicieron menos susceptibles de ser “cooptadas” por el poder político institucional.

Porque si bien este nuevo poder político local tenía una legitimidad democrática que no pudieron nunca tener los Ayuntamientos de la dictadura franquista, rápidamente se pudieron observar sus límites. La concepción que se tenía de la democracia no era la misma en todos los agentes políticos y sociales, y los grupos políticos que se hicieron con los Ayuntamientos locales lo demostraron. El PSUC y, sobretudo, el PSC-PSOE y CiU demostraron una excesiva confianza en las instituciones y una poca voluntad de compartir el poder y la gestión con las entidades vecinales. A lo sumo, sobre todo los primeros, tuvieron una mayor relación y voluntad de transparencia, sobre todo durante la primera legislatura. Pero pronto se vieron los límites de esta al no ofrecer unos mecanismos de participación ciudadana más abiertos y vinculantes.

La entrada en los ayuntamientos del Barcelonès Nord del PSC-PSOE (en algunos casos con el apoyo de CiU) implicó una involución y una mayor restricción de los mecanismos de participación popular. De hecho, sobretudo des de el PSC-PSOE, viendo que aun existían unas asociaciones vecinales con una notable capacidad reivindicativa y de convocatoria, se inició una política de “cooptación” de líderes y asociaciones para hacerlas más sumisas al poder local. Este proceso se inició en los años ochenta y se prolongó en los noventa, donde seguramente obtuvo sus mayores resultados con la ayuda de la crisis ideológica y cultural que tuvieron las izquierdas más combativas en aquellos años posteriores al fin de la URSS y donde el neoliberalismo parecía campar a sus anchas.

.....  
37. *El Correo Catalán*, 10-6-1985.

## ¿Conflictos con Clase?: Dos casos de estudio de organizaciones de desempleados en la Argentina de la década de 2000.

Javier Walter Ghibaudi\*

### 1. Introducción

El presente trabajo analiza los cambios y permanencias en la acción colectiva de sectores dominados en la década de 2000 en la periferia de Buenos Aires. Se concentra en las organizaciones que, al principio de la década, se presentaban como *autónomos* de los partidos políticos, defendían la creación de relaciones de trabajo cooperativas –*autogestión*– y proponían una construcción política e identitaria a partir del *barrio*. Interesa leer históricamente estas relaciones en términos de procesos de *luchas de clases* (Thompson, 1966; 1971) y

\* Professeur Chercheur. Universidade Federal Fluminense (SEN/UFF)

de *territorialización* (Haesbaert, 2004). La metodología del artículo consistió en el análisis de dos casos de estudio a través de trabajos de campo –en los años 2005 y 2010– y de la discusión de literatura sobre acción colectiva y territorio, tanto en el contexto argentino como en el internacional. El artículo comienza describiendo la formación de las organizaciones en estudio. Luego se observan los fundamentos de su trayectoria ya en la segunda mitad de la década de 2000 y las relaciones entre sus Proyectos políticos y la acción de sectores dominantes. Finalmente, se destacan los cambios y continuidades que los casos de estudio indican<sup>1</sup>.

### 2. *Conflicto y Proyecto*: formación y propuesta inicial de los casos de estudio.

El Movimiento de Trabajadores Desocupados La Juanita (MTD), formado en 1996, tenía como principales objetivos la obtención de trabajo para sus miembros, defendía la asamblea como forma de organización interna, cuestionaba al Estado por la crisis del desempleo y en sus orígenes participaba del corte de rutas, los *piquetes*, para dar visibilidad a sus reivindicaciones (Flores, 2005).

<sup>1</sup>; Este artículo presenta parte de los resultados de investigación de mi tesis de doctorado (Ghibaudi, 2010).

A partir de tradiciones políticas de sus miembros y de relaciones con otras organizaciones –en especial con Las Madres de Plaza de Mayo y el Instituto Movilizador de Fondos Cooperativos<sup>2</sup>– el MTD fue diferenciándose de otras organizaciones *piqueteras* (Svampa; Pereyra, 2003) al enfatizar su oposición a los planes de transferencia monetaria a desempleados por parte del Estado –conocidos como *los planes*– y defender la generación de “trabajo digno” mediante la creación de cooperativas –la *autogestión*. Defendían una mayor interacción con el entorno también con actividades de educación básica, dentro de los principios del paradigma de la *educación popular* divulgado por las Madres de Plaza de Mayo y que tiene como referencia la propuesta pedagógica de Paulo Freire.

El MTD se localiza en la periferia de La Matanza, municipio del sudoeste del Área Metropolitana de Buenos Aires (AMBA) de significativa importancia por su tradición industrial, su población –más de 1,77 millones (INDEC, 2010)– y su influencia en la conflictiva política ligada a los sectores populares<sup>3</sup>. Sede de las más importantes organizaciones *piqueteras*, es históricamente dominado por el partido peronista (PJ) siendo significativa la acción de sus “punteros”<sup>4</sup>.

2. La primera surge durante la última dictadura, en 1977, con las marchas en Plaza Mayo –sede del poder ejecutivo de Argentina– por la madres que pedían la aparición con vida de sus hijos que, en su mayoría torturados y asesinados clandestinamente por la dictadura, son conocidos como *desaparecidos*. A partir del 2000, la asociación tiene su Universidad Popular y realiza acciones que, además de la defensa de los derechos humanos, la búsqueda de los desaparecidos y el castigo a los responsables, remiten a un ideal socialista. Ver Asociación Madres de Plaza de Mayo (1995) y La Vaca (2007). El IMFC fue formado 1958 y busca fomentar el cooperativismo en la Argentina, tanto financieramente como, fundamentalmente, con cursos, investigaciones y actividades culturales. Ver IMFC, 2008.

3. Agradezco a la investigadora Virginia Manzano una mejor comprensión del *universo matancero*, aquí simplificado con base en sus consejos, en entrevistas a miembros y vecinos del MTD y en documentos oficiales.

4 Con el término “punteros” son denominados coloquialmente en Argentina las personas, que ligadas a partidos políticos y sin pertenecer formalmente a la ad-

En agosto de 2005 eran quince los miembros activos del MTD. Entre los que ejercían un mayor liderazgo, se encontraba un ex-obrero metalúrgico con militancia en agrupaciones de izquierda en las décadas de 1970 y 1980 y experiencia en el trabajo de base en barrios de La Matanza, incluyendo la ocupación de tierras<sup>5</sup>. Además de la importancia de lo que denominan “antiguos compañeros de política del barrio”, se destacaba la función de una docente con experiencia en educación popular en esas mismas décadas. Se trataba de personas que superaban los 40 años de edad y que se articulaban con miembros que tenían en promedio 25 años y que se habían aproximado por la propuesta de educación y las Madres de Plaza de Mayo.

La Asociación de Productores Familiares (APROFA) se formó en 1998, cuando un grupo de jóvenes que trabajaban en una granja comunitaria dirigida por un padre católico decidieron formar su propia organización. Tuvieron también significativa influencia de las Madres de Plaza de Mayo y de una escuela cooperativa más antigua y vecina, la *Creciendo Juntos*. Con esas relaciones desarrollaron durante la primer mitad de la década de 2000 emprendimientos cooperativos para generar trabajo, acciones de educación popular con foco en niños y un comedor comunitario, siempre en articulación con otras organizaciones políticas de su entorno territorial y con un discurso y acciones de protesta claramente opuestas a las autoridades locales y nacionales –siendo también contra los *planes*.

La mayoría de los miembros y acciones de APROFA se limitaban inicialmente al barrio La Quebrada y la región conocida como Paso del Rey, dentro del municipio de Moreno, de ministración pública, actúan intermediando recursos de origen estatal para familias, en general de bajos recursos, presuponiendo una retribución de éstas en términos de fidelidad política. Para un análisis en oposición al sentido común del clientelismo, ver Auyero, 2001.

5. Para el fenómeno de la ocupación de tierras en La Matanza en la década de 1980, ver Merklen (1991). Sobre la acción política de “base” en la década de 1970 en la Argentina, ver Werner y Aguirre (2007).

450 mil habitantes y en el oeste del AMBA. Sin un desarrollo industrial próximo, los habitantes del municipio siempre lo consideraron como un “municipio dormitorio”, siendo que la mayoría trabajaba fuera de él. También en Moreno domina el PJ y puede notarse la presencia de sus “punteros”. En la periferia del municipio, de todos modos, existe una significativa presencia de organizaciones asociativas, sin filiación partidaria, muchas relacionadas a la provisión de bienes colectivos y la formación de *asentamientos*<sup>6</sup>.

En 2005 APROFA tenía un núcleo formado por jóvenes de entre 20 y 30 años de edad, muchos con estudios secundarios completos. Un grupo estaba presente desde la fundación y ya se conocían por relaciones de vecindad y parentesco. Otra, menor, se integró a partir de actividades de extensión universitaria en asistencia social y agricultura familiar. La gran mayoría tenía relaciones con las actividades de educación popular de las Madres de Plaza de Mayo. También participaban de la organización tres personas con más de 40 años de edad, vecinos del barrio, siendo dos desempleados y uno docente de la escuela Creciendo Juntos.

### 3. *Proyecto versus projects?*: la acción de APROFA y del MTD cuando el conflicto se vuelve opaco.

#### 3.1 *Trayectoria en la segunda mitad de la década de 2000.*

En la segunda mita de la década de 2000 algunos de los fundamentos de la acción de las organizaciones fueron transformándose. Estos cambios pueden ser analizados a partir de la toma de posición de las organizaciones

.....  
6; Este análisis tiene por base entrevistas en APROFA y organizaciones políticas de Moreno y las informaciones gentilmente cedidas por los colegas del Instituto del Conurbano de la Universidad Nacional de General Sarmiento (UNGS, 2004). Agradezco especialmente para esta comprensión a Juan Manuel Gimenez, habitante de Moreno desde hace más de 35 años y unos de los fundadores de la escuela Creciendo Juntos.

frente a transformaciones en las condiciones políticas y socioeconómicas más generales y a las acciones concretas de sujetos dominantes en la periferia de Buenos Aires.

Los líderes de APROFA y del MTD destacaban en 2010 que los *planes* y las acciones asistencialistas comandadas por los “punteros” del partido peronista (PJ) habían perdido influencia en comparación a principios de la década. Ese cambio era interpretado por ellos como una consecuencia de la mejoría en los indicadores de empleo e ingresos y de las nuevas formas de acción estatal en el área social. Reconocían la presencia significativa de dos programas recientes: el de *Asignación universal por hijo*, de la Administración Nacional de Seguridad Social (ANSES), y el *Argentina Trabaja: Ingreso Social con Trabajo*, del Ministerio de Desarrollo Social (MDS). El primero tenía como objetivo extender el subsidio por hijo, ya existente para empleados formales, a desempleados, empleados informales y autónomos, y tendría como directriz oficial la universalización de la política social. El segundo incentivaba la creación de cooperativas con un mínimo de 60 personas, fundamentalmente para obras públicas, mediante un subsidio mensual para cada cooperado y cursos de capacitación (Argentina, 2009).

Es en este contexto que las dos organizaciones explicitaron una auto-crítica a los “límites de su acción barrial” y buscaron ganar escala nacional. En 2010, en el MTD declaraban que querían “replicar acciones autónomas en diferentes territorios y que se articulasen a nivel nacional”, manteniendo el énfasis en la acción local a partir de alianzas con sujetos de otros territorios y la oposición a todo auxilio del gobierno nacional. Criticaban al programa *Asignación Universal* por “no tener nada de universal, con sus trámites complicados en donde tener conocidos del gobierno es importante”. Sobre el *Argentina Trabaja*, cuestionaban que no se respetarían los principios democráticos y autónomos del cooperativismo cuando sería el Estado quien de forma arbitraria otorgaba



un beneficio individual para ser parte de una “supuesta” cooperativa, coincidiendo así con algunos investigadores (Lo Vuolo, 2010). En el año 2007 decidieron también ser parte de un nuevo partido político nacional y de oposición, la Coalición Cívica (CC), por el que fue electo como diputado nacional en ese mismo año uno de los fundadores del MTD.

En el caso de APROFA, la auto-crítica fue más radical. Cuestionaron sus propios valores e interpretaciones políticas de comienzo de la década, particularmente el concentrarse solamente en la acción en el barrio, haber focalizado en el desempleo y haber hecho una oposición al apoyo estatal. Optaron por ese apoyo y obtuvieron una mayor y significativa cantidad de recursos nacionales. Los emprendimientos cooperativos que existían en 2005 –serigrafía, productos de granja– fueron abandonados por considerarlos “micro-emprendimientos que parecían más micro-entretencimientos, no generaban ingresos ni trabajo” y cerraron el comedor comunitario por considerar “que las necesidades más urgentes de los vecinos estaban relativamente satisfechas”. En su lugar, por un lado, se articularon con otras organizaciones de Moreno y desarrollaron en su nueva sede una panadería para producir en escala mayor y vender al público. Por otro lado, en 2009, formaron cuatro cooperativas dentro del programa *Argentina Trabaja*. Enfatizaron también acciones educativas y culturales: organizaron grupos y cursos de música y danza, y bachilleratos para adultos.

### 3.2 Cambios y permanencias en el proceso de identidad y lucha de clases.

Puede interpretarse que las organizaciones actúan condicionadas, en gran parte, por una tendencia más general y que Boltanski y Chiapello (2002) denominan *gestión por proyectos* (*projects*). Cuando los Proyectos de las organizaciones, en su sentido político (Marramao, 1997) se relacionan con los *projects* propuestos por agentes dominantes surgen tensiones y contradicciones, como a seguir se interpreta

y resume.

#### 1- De la lucha contra el patrón al socio socialmente responsable:

Al nivel de sus reivindicaciones, si en la tradición argentina de lucha de clases en las que APROFA y el MTD se identifican existía un enfrentamiento con “el patrón” en la búsqueda por mejoras salariales, en las prácticas concretas de la actualidad se observa la negociación de “sociedades”. Mientras a las organizaciones les interesa financiar sus emprendimientos “autónomos”, a las empresas les interesa cumplir con padrones de *responsabilidad social* y obtener visibilidad y prestigio mediante *proyectos sociales*<sup>7</sup>. Esto es especialmente claro en el MTD, donde muchos de sus financiamientos y clientes provienen de acuerdos con empresas que se articulan en ONGs.

#### 2- Del derecho universal al beneficio individual y temporario :

La propuesta de tener “socios” en los sectores de bajos ingresos para alcanzar resultados divulgables no es exclusividad de los sectores empresariales. También está presente en políticas de gobierno dentro del paradigma de acciones de “abajo hacia arriba contra la exclusión y la pobreza”, como defiende, entre otros, el Banco Mundial (Banco Mundial, 2003) (Lo Vuolo, 1999). En el caso de Argentina, a partir de la década de 1990, muchos de los recursos que el Estado coloca para esos sectores pasaron a estar regidos por políticas sociales focalizadas: solamente los individuos comprobadamente “excluidos” pueden tener un beneficio temporario y con la obligación de contraprestaciones, convirtiendo al trabajador en pobre a ser aliviado (Manzano, 2009) (Svampa, 2008) (Lo Vuolo, 1999) (Merklen, 2005). Si en una primera lectura la organización que recibe los recursos aparece como el beneficiario más evidente, el Estado tam-

7. Estrategia exitosa si se observan notas publicadas nacionalmente por diarios tradicionales como *La Nación* que elogian este tipo de sociedades, citando muchas veces al propio MTD (Ludueña, 2005; Tosi, 2005).

bién precisa de esa relación. Como indican diversas etnografías las políticas focalizadas requieren intermediarios concretos para poder “focalizar” –buscando, seleccionando y evaluando a los beneficiarios (Manzano, 2009). Si las organizaciones en estudio se oponían a los *planes* de comienzo de la década de 2000, no por eso APROFA dejó de aceptar articularse en el programa *Argentina Trabaja* que se fundamenta en el auxilio a un trabajo no salarial, restringido en el tiempo y sin garantías de estabilidad. Si en el MTD esos recursos públicos continuaron siendo rechazados, esto no lo liberó de apoyos que se originan en financiamiento estatal. No solamente porque las acciones empresariales de *responsabilidad social* permitan beneficios impositivos, sino también porque muchas de las fundaciones que lo apoyaron eran sostenidas con recursos de los Estados de los países centrales, principalmente de Europa.

### 3 - Del trabajador al buen emprendedor:

Teniendo como socios al Estado y sus políticas focalizadas, fundaciones que buscan “aliviar la pobreza” o empresas que quieren ser “socialmente responsables”, tanto en el MTD como en APROFA se observa cómo parte de sus miembros se convierten en especialistas en el arte de elaborar, aprobar y administrar *projects*. Si líderes de las dos organizaciones reconocen que se trata de una relación tensa en la que deben estar atentos para mantener sus principios, del lado de los dominantes, medios de prensa tradicional y agencias multilaterales destacan la importancia del *espíritu emprendedor* de los más pobres. Si en el MTD y en APROFA subrayan públicamente su condición de trabajadores dentro de una tradición de identidad de clase, en medios tradicionales como *La Nación* resaltan, al contrario, las ventajas de “dejar de cortar rutas” y pasar a “producir y emprender” de “forma heroica” en el “contexto de mafias y violencia del conurbano” (Fernandez Días, 2009).

### 4- Del Proyecto Nacional con trabajo de base en el barrio al desarrollo local:

La lógica de los *projects* puede también interpretarse, en términos territoriales, como un estímulo a la acción bien delimitada no solamente en el tiempo sino también en espacios menores y posibles de ser “gestionados”. Sin mayores precauciones conceptuales, programas de gobierno, de ONGs y de empresas se refieren indiscriminadamente a “acciones territoriales”. El término territorio se utiliza, como también lo hacen no pocos analistas, como sinónimo de pequeño y donde el “desarrollo local” sería posible. Con Vainer (2002) y Swynghedow (1997) puede observarse como este espacio reducido, simplificado como “local”, sería priorizado por sectores dominantes como forma de ocultar conflictos y relaciones de dominación.

### 4. Consideraciones Finales

En la tradición de lucha de clases en la Argentina era clara la distinción de una *clase trabajadora* contra el *capital* dentro de un Proyecto Nacional (Werner; Aguirre, 2007). Este conflicto era más evidente no solamente en las acciones de los trabajadores, sino también en los discursos y prácticas de las entidades de clase empresarial y de los grandes propietarios rurales. Del mismo modo, esas disputas sucedían dentro del Estado, o en relación a él, y se expresaban en políticas orientadas a favorecer o obstaculizar los avances de la clase trabajadora. En la década de 2000, esta confrontación se ha vuelto mucho más opaca. No solamente por el debilitamiento del trabajo asalariado en términos sociales y políticos, sino también por la configuración de un *nuevo espíritu del capitalismo*. Recursos, valores y prácticas concretas, sea en el Estado, en las empresas o en el llamado “tercer sector” son a-clasistas, esto es, se presentan bajo la forma de *projects* que se dicen flexibles y rechazan conceptos y nociones que podrían contribuir a explicitar conflictos o ideologías. Los casos estudiados, pese a entrar en contacto directo con los principios implícitos en la *gestión por proyectos* del Estado y fun-

daciones, cuestionan las lecturas que sectores dominantes divulgan de su acciones, insisten en identificarse con una tradición de clase trabajadora y buscan reformular un proyecto nacional. En ese sentido realizan una verdadera lucha simbólica –en el sentido de Bourdieu (2004)– cuando se oponen a los artículos de prensa que los tratan como héroes emprendedores –caso del MTD– o simplemente buscan ser invisibilizados dentro de la visión de la periferia de Buenos Aires como lugar de mafias, pobreza y miseria –caso de APROFA. Insisten en emprendimientos para generar trabajo a partir de relaciones cooperativas y en ampliar acciones de educación popular como forma de transformar las condiciones de sus barrios, históricamente periféricos, donde relaciones de dominación y explotación se concretizan y afianzan en el territorio. Desafiando la lógica de los pequeños proyectos del desarrollo local, buscan, con estrategias diferentes, una construcción de escala nacional que articula su barrio con un Proyecto más amplio. Podemos entonces interpretarlos, siguiendo a Lefebvre (1970), como intentos de transformación, verdaderas *utopías experimentales* que buscan ampliar el campo de opciones posibles. Son parte de un proceso, como ayuda a entender Thompson (1966), de construcción de una acción política de clase, en un período histórico donde predomina un orden moral liberal (Roy, 2006) y en relación con un Estado y sectores dominantes que intentan volver opacas las relaciones de dominación y sus conflictos.

## Bibliografía

- ARGENTINA. Ministerio De Desarrollo Social (MDS).** *Programa Ingreso Social con Trabajo: Guía Práctica.* 2009. Disponible en: <<http://www.desarrollosocial.gov.ar/Planes/AT/default.asp>>.
- ASOCIACIÓN MADRES DE PLAZA DE MAYO.** *Reseña de la historia de las Madres hasta 1995: Acciones, acontecimientos y luchas hasta 1995.* 1995. Disponible en: <http://www.madres.org/asp/contenido.asp?clave=2379>>.
- AUYERO, J.** *La política de los pobres: las prácticas clientelistas del peronismo.* Buenos Aires: Manantial, 2001.
- BANCO MUNDIAL.** *World Development Report, 2003: Sustainable Development in a Dynamic World.* Washington D.C.: Banco Mundial, 2003.
- BOLTANSKI, L.; CHIAPELLO, E.** *El nuevo espíritu del capitalismo.* Madrid: Akal, 2002.
- BOURDIEU, P.** *O poder simbólico.* 7<sup>a</sup> ed. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2004.
- FERNÁNDEZ DÍAZ, J.** Un hombre solo contra la mafia y la miseria. Historias con nombre y apellido. *La Nación*, Buenos Aires, 27 jun. 2009. Disponible en: <[http://www.lanacion.com.ar/nota.asp?nota\\_id=1144058](http://www.lanacion.com.ar/nota.asp?nota_id=1144058)>.
- FLORES, T.(Org.).** *De la culpa a la autogestión: un recorrido del Movimiento de Trabajadores Desocupados de La Matanza,* 1. ed., 2002, pela MTD Editora. Buenos Aires: Continente, 2005.
- GHIBAUDI, J.** *Classe e Território: trabalho, ação coletiva e projetos na periferia de Buenos Aires.* (Tese de Doutorado). Rio de Janeiro: UFRJ, 2010.
- INSTITUTO MOVILIZADOR DE FONDOS COOPERATIVOS (IMFC).** Declaración por el 50<sup>o</sup> Aniversario del IMFC: 50 años de Ideas e Ideales. *La Gesta Del Instituto Movilizador De Fondos Cooperativos*, nov. 2008. Disponible en: <[Document2http://www.imfc.coop/modules/descargas/descarga.php?cid=2&lid=80](http://www.imfc.coop/modules/descargas/descarga.php?cid=2&lid=80)>
- INSTITUTO NACIONAL DE ESTADÍSTICA Y CENSOS (INDEC).** *Censo Nacional de Población, Hogares y Viviendas 2010.* Buenos Aires: INDEC, 2010. Disponible en [www.censo2010.indec.gov.ar](http://www.censo2010.indec.gov.ar)
- LEFEBVRE, H.** Utopie experimentale: por um nouvel urbanismo. In:\_\_\_\_\_. *Du rural à l'urbain.* Paris: Anthropos, 1970. p. 129-140.

**LA VACA.** La historia de las Madres de Plaza de Mayo: érase una vez catorce mujeres, *Portal de Noticias La Vaca*, Buenos Aires, 30 abr. 2007. Disponible en: <<http://lavaca.org/notas/la-historia-de-las-madres-de-plaza-de-mayo-erese-una-vez-catorce-mujeres/>>.

**LO VUOLO, R. et al.** *La pobreza...de la política contra la pobreza*. Buenos Aires: CIEPP Miño y Dávila Editores, 1999.

\_\_\_\_\_. Argentina Trabaja, un plan poco efectivo. *La Nación*, Buenos Aires, 28 abr. 2010. Disponible en: <[http://www.lanacion.com.ar/nota.asp?nota\\_id=1258873](http://www.lanacion.com.ar/nota.asp?nota_id=1258873)>.

**LUDUEÑA, M. E.** Martín Churba: tramar un sueño. *La Nación*, Buenos Aires, 9 jan. 2005. Disponible en <<http://www.lanacion.com.ar/669129>>.

**MANZANO, V.** Un barrio, diferentes grupos: acerca de dinámicas políticas locales en el distrito de La Matanza. In: FERRAUDI CURTO, M. C.; GRIMSON, A.; SEGURA, R. *La vida política en los barrios populares de Buenos Aires*. Buenos Aires: Prometeo Libros, 2009. p. 267-294.

**MARRAMAO, G.** *Céu e terra: genealogia da secularização*. São Paulo: Unesp, 1997.

**MERKLEN, D.** *Pobres ciudadanos: las clases populares en la era democrática (Argentina, 1983-2003)*. Buenos Aires: Gorla, 2005.

\_\_\_\_\_. *Asentamientos en La Matanza: la terquedad de lo nuestro*. Buenos Aires: Catálogos, 1991.

**ROY, A.** Praxis in the time of Empire. In: *Planning Theory*, London, Thousand Oaks, CA and New Delhi, vol. 5, p. 7-29, 2006.

**SVAMPA, M.** *Cambio de época: movimientos sociales y poder político*. Buenos Aires: Siglo XXI Editores Argentina, 2008.

\_\_\_\_\_; **PEREYRA, S.** *Entre la ruta y el barrio: la experiencia de las organizaciones piqueteras*. Buenos Aires: Biblos, 2003.

**SWYNGEDOUW, E.** Neither global nor local: “glocalization” and the politics of scale. In:

COX, K. R. *Spaces of globalization: reasserting the power of the local*. New York/London: The Guilford Press, 1997. p. 137-166.

**THOMPSON, E. P.** Algumas observações sobre classe e “falsa consciência”. In: \_\_\_\_\_. *As peculiaridades dos ingleses e outros artigos*. Organização Antonio Luigi Negro e Sergio Silva. Campinas, SP: Ed. da Unicamp, 2001. p. 269-281.

\_\_\_\_\_. *The making of the english working class*. New York: Vintage Books, 1966.

**TOSI, M. C.** Dejaron de cortar rutas y se dedican a exportar. *La Nación*, Buenos Aires, 12 jun. 2005. Disponible en: <<http://www.lanacion.com.ar/712329>>.

**VAINER, C.** *As escalas do poder e o poder das escalas: o que pode o poder local? Cadernos IPPUR*, Rio de Janeiro, ano XV, n. 2, ago.-dez. 2001; Rio de Janeiro, ano XVI, n. 1, p. 13-32, jan./jul. 2002.

**WERNER, R.; AGUIRRE, F.** *Insurgencia obrera en la Argentina 1969-1976: clasismo, coordinadoras interfabriles y estrategias de la izquierda*. Buenos Aires: Ediciones IPS, 2007.



## A Catação de Materiais Recicláveis no Brasil: trabalho e ação política coletiva

Fabiana Sanches Grecco\*

### Introdução

No período medieval os resíduos eram basicamente orgânicos, originados pela necessidade fisiológica das pessoas, constituídos praticamente de cascas de frutas, de carcaças de animais e de trapos, porém, a coleta de materiais já era observada e tanto realizada para o consumo próprio como para a troca (VELLOSO, 2004). Nos dias atuais, com as mudanças na qualidade e na quantidade de resíduos em decorrência do processo de industrialização, enquanto nas sociedades do Norte o trabalho com a catação é englobado pela categoria dos chamados *green jobs* (CHAY e THOEMMES,

\* UNESP/FFC – Brasil: Mestranda do Programa de pós-graduação em Ciências Sociais da Universidade Estadual Paulista “Júlio de Mesquita Filho” – Faculdade de Filosofia e Ciências de Marília.

Endereço Eletrônico: [fabianasanchesgrecco@hotmail.com](mailto:fabianasanchesgrecco@hotmail.com)

Endereço para acessar o currículo: <http://lattes.cnpq.br/7426900742504312>.

2012), nos países do Sul, a catação é realizada ao molde do trapeiro parisiense de Charles Baudelaire, da primeira metade do século XIX, com trabalhadoras e trabalhadores carregando carrinhos pelas ruas ou em lixões, tanto em busca de resíduos a serem vendidos, como de alimentos para a sobrevivência<sup>1</sup>.

Afirmando a existência de uma relação entre as questões levantadas pelo ecologismo a partir da década de 1960 e o desenvolvimento do processo industrial da reciclagem, que ocorre concomitante ao processo de transformações econômicas, políticas e sociais do final do século XX e que se estendem a segunda década do século XXI, tem-se como ponto de partida, a contradição existente entre a reprodução da utilização da força de trabalho como mercadoria central ao modo de produção capitalista e o discurso ecologista, que divulga encaminhar uma transformação social, que tem como base uma transformação industrial.

Nessa contradição entre a busca, incandescente há mais de meio século, pela preservação ou pela “salvação” do planeta, que não

1. Há uma matéria de jornal datada de 05/07/1896, publicada no *Jornal Commercio* do Rio Janeiro, em que, constata-se a existência de pelo menos quarenta coletores no então “monturo” das ilhas de Sapucaia e do Bom Jesus, mas o surgimento de coletores nos lixões ocorre com maior intensidade a partir da década de 1950, nos principais centros migratórios internos: São Paulo, Rio de Janeiro e Recife.

se preocupa com a vida dos próprios seres humanos (nesse caso, as trabalhadoras e os trabalhadores da catação de materiais recicláveis), encontra-se uma contradição ainda mais fundamental. A reciclagem, inflada por uma proposta de transformação no modo de produzir e no modo de consumir da sociedade, vistos pelo ecologismo como situações isoladas, não dimensiona a parte fundamental desse problema: as contradições das relações do modo de produção capitalista e, conseqüentemente, as relações classistas desse processo, pois, preocupa-se apenas com a mercadoria, também vista como produto isolado do processo industrial. No entanto, altera apenas o seu tecido, a sua aparência, ocultando ainda mais a exploração da força de trabalho no processo produtivo da mercadoria reciclada.

Ao contrário dessa concepção que extrai do processo industrial, partes isoladas a serem analisadas ou modificadas (como os economistas clássicos faziam em um “silogismo correto”, indicado por Karl Marx), no processo de trabalho, as partes fundamentais são, precisamente, imediatamente umas as outras, são, também, intermediárias e meios umas das outras e se criam mutuamente (MARX, 1996: 30 e 33), compondo o modo de produção que oculta a exploração da força de trabalho para se expandir e conservar a divisão da sociedade em classes.

Nesse sentido, indicando uma reflexão para a indústria da reciclagem brasileira, questiona-se como convive, contraditoriamente, a utilização da força de trabalho de milhares de trabalhadoras e trabalhadores em situação de pobreza e em condições de trabalho profundamente precárias, com as reivindicações ecologistas que, em sua formação mais radical, busca por transformações no modo de produzir e no modo de consumir da sociedade? Nesse caso, a tese sobre o ecologismo ter potencialidade revolucionária no modo de produção capitalista, tendo em vista a reciclagem no Brasil, não se sustenta.

Para analisar as contradições citadas acima, o ponto de partida da exposição do estudo tem como base dados estatísticos, que sozinhos ilustram o problema imediato desse processo industrial, mas que, no entanto, não são suficientes para a compreensão desse problema. Nesse sentido, no item a seguir há uma explanação sobre o trabalho de catação de materiais recicláveis no Brasil, para em seguida propor-se um caminho analítico para a questão ecológica industrial.

### A catação de materiais recicláveis no Brasil vista por cima

No Brasil, o processo industrial da reciclagem teve uma expansão considerável nos últimos 20 anos, sendo o trabalho com a catação de mercadorias recicláveis a maior etapa de todo esse processo industrial. Atualmente, estima-se que cerca de 80% de todo o trabalho de produção da matéria-prima que vai para as fábricas recicladoras do país passaria pelas mãos das trabalhadoras catadoras e dos trabalhadores catadores de materiais recicláveis (GRIMBERG, 2008). Percebendo o desenvolvimento dessa atividade no período, até o ano de 1998, a coleta de materiais recicláveis envolvia diretamente cerca de 300 mil pessoas (CALDEIRONI, 1998, p. 281), enquanto que a estatística para o ano de 2012, segundo o MNCR, somando as trabalhadoras e os trabalhadores que realizam a atividade de catação, o número estimado envolve diretamente cerca de 1 milhão de pessoas<sup>2</sup> (MNCR, 2011/a).

O grande número de trabalhadoras e trabalhadores exercendo essa atividade como forma de obtenção de renda, comparado ao PEA, o índice de população economicamente ativa do país “formado pelos contingentes de ocupados e desocupados”, estimado em janeiro de 2012 em 23,8 milhões de pessoas (IBGE, 2012), demonstra a grandeza do setor

.....  
2. Número que por si mesmo explica a importância e colocação do Brasil no ranking dos maiores recicladores do mundo.

no país.<sup>3</sup>

Segundo dados da “associação empresarial dedicada à promoção da reciclagem e gestão integrada do lixo”, a CEMPRE (Compromisso Empresarial para a Reciclagem), em 1994, apenas 81 municípios desenvolviam programas de coleta seletiva; em 1999, 135 municípios; em 2002, 192; em 2004, 237; em 2006, 327; e em 2010, 443 municípios brasileiros operaram programas de coleta seletiva (CEMPRE, 2010).

Na catação de materiais recicláveis, somente nos chamados “empreendimentos econômicos solidários”, estimados apenas em 1,3% do total de trabalhadoras e trabalhadores, no ano de 2007, segundo uma pesquisa na base do Sistema de Informação em Economia Solidária (SIES/MTE), participariam mais de 11.700 catadoras e catadores, sendo a maioria, 58,6%, mulheres (SCHIOCHET & BRANDES *apud* MOURA FÉ & FARIA, 2011, p. 24). Já, segundo o MNCR, estimar-se-ia recentemente que o quadro seria composto em 75% por mulheres (WIRTH, 2011, p. 105).

O Sistema Nacional de Informações em Economia Solidária (SIES) mapeou, em conjunto com o Fórum Brasileiro de Economia Solidária (FBES), entre 2005 e 2007, cerca de 22.000 Empreendimentos Econômico Solidários (EES) em 2.934 municípios brasileiros. Sobre o segmento dos Catadores de Materiais Recicláveis, o SIES registra em sua base de dados a existência de 386 empreendimentos econômicos solidários que atuam no setor de serviços de coleta e reciclagem de materiais (SINGER, 2011, p. 1).

Segundo dados recentes, levantados de forma preliminar pela Secretaria Executiva do Comitê Interministerial de Inclusão Social dos Cata-

3. Se, por um lado, esse número justifica, sozinho, a relevância do presente estudo, torna ainda mais relevante o aprofundamento analítico sobre esse trabalho, apontando, também, um caminho que vai da contradição imediata da exploração da força de trabalho em relação ao ecologismo, passando pelas contradições das relações do modo de produção até a reflexão sobre as relações de poder ocultas no processo.

dores (CIISC), em maio de 2010 existiria 918 empreendimentos econômicos solidários de catadores envolvendo mais de 35 mil famílias em 570 municípios brasileiros. Desse total, por volta de 113 unidades estariam, na época, sendo beneficiadas por alguma ação de apoio e fomento do Governo Federal (SCHIOCHET & BRANDES *apud* MOURA FÉ & FARIA, 2011, p. 24).

Dessa forma, em um duplo processo de consequência e causa, o Brasil, há mais de 10 anos, tem o título de maior reciclador de alumínio do mundo. O país teria reciclado 98,3% de todas as latas comercializadas no ano de 2011 (ABRALATAS, 2012). Em decorrência disso, enquanto a média mundial de geração de CO<sup>2</sup> para a produção de uma tonelada do metal seria a de 7,1 toneladas, estima-se que aqui, essa emissão resultaria em apenas 2,6 toneladas de CO<sup>2</sup> para a produção da mesma quantidade de metal (TERRA VIVA, 2011).

Como resultado desse quadro positivo, surgiu no período incontáveis notícias otimistas sobre o setor, impulsionando ainda mais esse mercado. No ano de 2010, por exemplo, somente a etapa de coleta das latas de alumínio teria injetado R\$ 555 milhões de reais na economia nacional e isso equivaleria à “geração de emprego e renda” para 251 mil pessoas (CEMPRE, 2012). No entanto, em 85% dos empreendimentos, o valor médio da remuneração não alcança sequer um salário mínimo (SINGER, 2011, p. 1), mesmo assim, lançados na sociedade como dados apenas positivos, o Brasil se tornou uma referência em assuntos relacionados ao lixo e a sua gestão<sup>4</sup>.

São exatamente esses dados estatísticos positivos que tendem a ocultar a exploração da força de trabalho no interior desse processo industrial. Diante deles, questiona-se o que vem sendo chamado de “emprego e renda”

4. Por exemplo, entre 30 de maio e 06 de junho do ano de 2013, aconteceu na França o 3<sup>o</sup> Encontro franco-brasileiro “Déchets et Citoyenneté” (Lixo e Cidadania), onde uma delegação de catadores brasileiros são convidados a discutir gestão de resíduos sólidos e cidadania, cujo panfleto encontra-se em anexo.



ou “geração de emprego e renda” com a catação de materiais recicláveis no Brasil?

São aspectos importantes desse período de expansão da reciclagem, o processo de reestruturação da produção do final do século XX e início do século XXI, com o excessivo aumento do desemprego formal e a expansão do trabalho informal. Entre 1989 e 1998, o país teria perdido algo em torno de 3 milhões de empregos formais e o desemprego aberto teria passado de 3,35% para 7,60%, (DELUIZ, 2000, p. 17). Dessa forma, a última década do século XX teria sido marcada pela “desestruturação do mercado de trabalho” onde diferentes iniciativas, públicas e privadas, teriam concorrido para isso (DIEESE, 2012, p. 9). O período teria se caracterizado pela elevação das taxas de desemprego a patamares nunca antes vistos no país e pelo crescimento significativo das formas mais precárias de inserção no mercado de trabalho (POCHMANN, 2006, 59 a 73).

A formação do novo modelo econômico brasileiro deu-se por meio de quatro distintos comportamentos das atividades produtivas e ocupacionais, e todos eles apresentaram resultados em relação ao emprego no país. Percebe-se, além disso, que o nível de emprego deslocou-se relativamente ao produto a partir de 1990, quando a situação do comércio externo alterou-se profundamente. Da mesma forma, o fraco desempenho da economia foi acompanhado por forte oscilação na capacidade instalada, tendo em vista o baixo patamar dos investimentos privados e, sobretudo, públicos (POCHMANN, 2008, p. 12).

Ao mesmo tempo, a década de 1990 teria sido marcada pela introdução de uma série de mecanismos de “flexibilização da relação trabalhista”, pela “flexibilização dos rendimentos, especialmente através de mecanismos de remuneração variável”, e pela “redução dos rendimentos do trabalho em termos reais”. A desestruturação teria ocorrido através de uma série de razões. Os motivos que mais se des-

tacam seriam:

“baixas taxas médias de crescimento, abertura comercial e financeira desregulada, forte crescimento da População Economicamente Ativa (PEA), perda da importância do emprego industrial, reestruturação produtiva, privatizações, terceirização de atividades e queda da taxa de investimento total, com destaque para o investimento público” (DIEESE, 2012, p. 9 e 10).

No entanto, é contraditório afirmar uma relação direta (mecânica) entre a “crise do emprego” e a catação de materiais recicláveis, tendo em vista que o período de maior aumento da atividade (a década de 2000), não corresponde imediatamente ao período de aumento do desemprego no país. Essa afirmação, mesmo que considerando o tempo necessário entre o desempregado estabelecer-se em outra atividade, reduziria a discussão sobre o assunto, afastando determinações importantes para a expansão da reciclagem, como, por exemplo, as transformações econômicas, políticas e sociais, que elevaram o aumento do “processo de informalidade” (CACCIAMALI, 2000, p. 163).

Ao contrário da década de 1990 e dos primeiros anos deste século, “período em que a flexibilização das relações de trabalho teriam sido enfaticamente defendidas por alguns analistas, dentro e fora do governo federal, como saída para o desemprego e para a precarização do trabalho”, os anos 2000 se caracterizariam pela ausência de medidas governamentais nessa direção. As políticas governamentais adotadas ao longo da década de 2000, como “metas de inflação, política de valorização do salário mínimo, políticas de transferência de renda, expansão do crédito”, e as mudanças verificadas no chamado “mundo do trabalho”, como “geração de empregos, formalização e aumento da renda”, teriam sido, ao mesmo tempo, causa e efeito do processo de crescimento econômico no Brasil (DIEESE, 2012,

p. 15 e 16).

Esses dados são relevantes, mas não explicam sozinhos a emergência dessa atividade e sua complexidade. No centro desse processo de transformações surgem os empreendimentos econômicos coletivos, no Brasil difundidos com o apoio da igreja católica (MNCR, 2011/b). No entanto, estima-se que apenas cerca de 13 mil trabalhadoras e trabalhadores catadores (dos 1 milhão de trabalhadoras e trabalhadores) estariam neles organizados (GUTIERREZ e ZANIN, 2010).

É nesse momento, no entanto, que o trabalhador explorado ganha uma nova identidade: a de “agente ambiental”. Uma vez fortalecida essa identidade, essas trabalhadoras e esses trabalhadores começaram a organizar a sua ação coletiva, buscando unificar as suas demandas e a “conscientizar” a categoria sobre a importância dessa união. Assim, em 2001 trabalhadoras e trabalhadores, mais uma vez com o apoio da igreja católica (GONÇALVES-DIAS, MENDONÇA, TEODÓSIO, SANTOS, 2010, p. 2013 e 2023), fundam o Movimento Nacional de Catadores de Materiais Recicláveis, o MNCR.

Diante desse quadro sobre o processo industrial da reciclagem no Brasil, a questão que está colocada é: como se estrutura a ação coletiva dessas trabalhadoras e trabalhadores em busca de seus direitos, na tentativa de transformar sua exploração?

### Apresentando o Movimento Nacional dos Catadores de Materiais Recicláveis – MNCR

O Movimento Nacional dos Catadores de Materiais Recicláveis (MNCR) é um movimento social brasileiro, que há mais de dez anos busca organizar os trabalhadores da catação em todo o país. Surgido em meados de 1999 com o 1º Encontro Nacional de Catadores de Papel, o movimento foi fundado em junho de 2001 no 1º Congresso Nacional dos Catadores (as) de Materiais Recicláveis em Brasília.

Este evento reuniu cerca de mil e setecentos catadores, onde foi lançada a chamada Carta de Brasília, o documento referencial de expressão das necessidades dos trabalhadores que sobrevivem da coleta de materiais recicláveis, com propostas encaminhadas ao Poder Executivo Nacional e à toda cadeia produtiva da indústria de reciclagem (CAMBUIN, ROCHA e BUNCHAFT, 2009).

Segundo a declaração dos princípios e objetivos do movimento, seu objetivo seria o de “garantir o protagonismo popular de nossa classe, que é oprimida pelas estruturas do sistema social”. O movimento teria o princípio de “garantir a independência de classe, que dispensa a fala de partidos políticos, governos e empresários”. Seriam, portanto, seus princípios: a auto-gestão, a ação direta, a independência de classe, a solidariedade de classe, a democracia direta, na qual os espaços deliberativos do movimento são as bases orgânicas e os comitês regionais, e o apoio mútuo. O movimento acreditaria no que eles chamam de ação direta popular, que seria a participação efetiva do trabalhador em tudo que envolve sua vida, algo que romperia “com a indiferença do povo” e abriria caminho para a transformação da sociedade (CAMBUIN, ROCHA e BUNCHAFT, 2009).

Seria tarefa de o movimento organizar-se na luta pelo reconhecimento, inclusão e valorização do trabalho dos catadores, auto organizando-os em bases orgânicas, “com independência e solidariedade da classe oprimida”, lutando contra a incineração e a privatização do lixo, buscando minimizar os impactos ambientais e aumentar a vida útil do planeta, construindo, prioritariamente, o poder popular (CAMBUIN, ROCHA e BUNCHAFT, 2009).

Na chamada democracia direta cada Comitê Regional indica dois representantes para a Coordenação Estadual, que por sua vez indica dois delegados para a Comissão Nacional. Para a execução de tarefas em nível Nacional criou-se a Equipe de Articulação Nacional,

sua tarefa seria a de agilizar a execução de ações e articulações, criando um laço Nacional entre o movimento. A equipe é composta por 5 catadores das regiões: Sul, Sudeste, Centro-Oeste e Nordeste. Para fazer parte de qualquer instância do movimento o catador ou catadora têm de estar ligado(a) a uma base orgânica do movimento e a um comitê regional (CAMBUIN, ROCHA e BUNCHAFT, 2009).

As bases orgânicas do MNCR desenvolveriam nos espaços de trabalho e nas comunidades onde estão localizadas, diversos projetos de caráter popular que pretendiam um “resgate da cultura” e o protagonismo dos catadores e de suas famílias. Eles buscam desenvolver inovações tecnológicas de baixo custo e tecnologias de coleta e tratamento de materiais recicláveis, além de métodos de gestão autogestionária, dos quais os próprios catadores administram suas bases por meio da “organização solidária” (CAMBUIN, ROCHA e BUNCHAFT, 2009).

Nesse sentido, questiona-se: a sua luta política estaria direcionada contra o capital? Isto é, a luta desses trabalhadores se configuraria em uma luta de classes? De que forma essa luta se relaciona com a luta pela preservação ambiental?

Uma das primeiras conquistas do movimento foi a ocupação de catador ser “reconhecida” pela Classificação Brasileira de Ocupações – CBO em 2002, uma vez que, desde 1987, ela já constava na Classificação Internacional Uniforme de Ocupações – CIUO-88, da Organização Internacional do Trabalho – OIT.

Nesse importante momento de impulsão da atividade, ações e políticas acerca da catação teriam ingressado “em outro patamar” com a criação, em 11 de setembro de 2003, do Comitê Interministerial de Inclusão Social de Catadores de Materiais Recicláveis. O comitê teria a finalidade de articular, no âmbito dos ministérios e órgãos públicos, as ações de apoio e fomento a este segmento. No âmbito legal, uma das medidas alcançadas teria

sido o decreto nº 5.940/2006, que instituiu a separação dos resíduos descartados pelas entidades públicas federais de administração direta e indireta, na fonte geradora, e sua destinação às associações e cooperativas de catadores de resíduos recicláveis (MOURA FÉ & FARIA, 2011, p. 30).

No entanto, a Política Nacional de Resíduos Sólidos ocorreu procrastinada em relação ao desenvolvimento do trabalho de catação de materiais recicláveis ao longo do final do século XX e início do século XXI. Apesar de essa lei ter se consolidado como um importante instrumento regulatório para a gestão do lixo no país, sua sanção ocorreu apenas em 2010, após vinte e um anos tramitando no Congresso Nacional e o mesmo ocorreu com a Política Nacional de Saneamento, que entrou em vigor no ano de 2007.

Diante desse quadro sobre o processo industrial da reciclagem no Brasil e sobre a ação coletiva das trabalhadoras e dos trabalhadores catadores de materiais recicláveis, pretende-se analisar com maior rigor, como a reciclagem se estrutura no capitalismo contemporâneo.

### Ecologismo e a produção/consumo capitalista: um caminho analítico.

Curiosamente, desde o princípio, ecologia e economia estarão relacionadas. Embora, em 1866, essa relação não passasse do uso da mesma raiz para a criação das denominações, quando o biólogo alemão Ernest Haeckel em *Morfologia geral dos organismos*, cunhou o termo “ecologia” para a criação de uma nova disciplina científica, que teria por função estudar as relações entre as espécies animais e o seu ambiente orgânico e inorgânico, utilizando a palavra grega “*oikos*”, a mesma palavra que havia sido anteriormente usada para denominar a economia (LAGO e PÁDUA, 1984, p. 15), no presente, não conseguimos mais dissociá-las.

Atualmente, “ecologia” longe de significar

apenas uma disciplina científica, é usada para identificar um amplo e variado movimento social. Assim, enveredando por um vasto enfoque multidisciplinar, sua vertente relacionada às ciências sociais, desenvolveu a então ecologia social ou política, colocando-se de diferentes formas nas Ciências Sociais, sobretudo, dentro do marxismo. Dessa forma, desde meados da segunda metade do século XX, a “ciência da casa” e a “ordenação da casa” caminham juntas, tornando-se a questão ecológica “o principal desafio colocado hoje em dia ao marxismo” (LÖWY, In: AMORIM (org.), mimeo).

Esse conceito, teria nascido da percepção da atual crise ecológica como consequência direta de um modelo de civilização insustentável do ponto de vista ecológico, em que somente uma mudança *global* nas estruturas econômicas, sociais e culturais poderia encaminhar uma solução (LAGO e PÁDUA, 1984, p. 32). Nesse caso, a crise ecológica teria “recolocado” em questão o funcionamento das sociedades contemporâneas em sua totalidade, tendo se construído em um “desafio atual” para o “movimento operário se esse ainda quisesse assumir um alcance universal à luta emancipadora do proletariado” (BIHR, 1998 [1991], p. 123-141).

No entanto, com a finalidade de responder a questão inicial desse estudo, a de analisar a contradição entre os valores ecológicos aplicados no modo de produção capitalista, trilhar-se-á outro caminho nas próprias análises de Karl Marx, que reflete sobre a produção, demonstrando, com as suas teses, um equívoco na tese de que há no ecologismo “o germe de uma nova sociedade”.

Em primeiro lugar, é preciso distinguir o chamado “ecossocialismo” das teses ecológicas, que funcionam mais como *slogans* do modo de produção capitalista. O ecossocialismo carrega um potencial revolucionário na medida em que sai de uma esfera de demandas democrático-liberais do movimento ambien-

talista<sup>5</sup>, para uma perspectiva classista. Em segundo lugar, é necessário tornar clara a diferença entre os conceitos marxistas de *processo* de trabalho (ou de produção) e de *modo* de produção, onde no segundo encontra-se o primeiro unido ao processo de valorização, estando ambas possíveis confusões implicadas na tese de que a reciclagem tem um potencial de transformação da sociedade. Assim, sem a superação da exploração de trabalho força de trabalho, não será possível conceber uma sociedade ecologicamente sustentável.

Parte-se então, da análise marxista que repousa na observação geral de que enquanto o modo de produção capitalista não for superado, todas as questões relacionadas a ele, como o patriarcado<sup>6</sup>, a crise ecológica e a exploração da força de trabalho, de alguma forma, encontrarão um mesmo limite estrutural. Sendo o modo de produção capitalista estruturado pelo processo de trabalho e pelo processo de valorização, quaisquer alterações isoladas em um, sem que se altere o outro, em uma equação, nada será alterado, como o conhecido epigrama do escritor francês Jean-5. O conceito de “sociedade civil” (um “abrigo conceitual”, segundo Ellen Wood) traria duas especificidades: a identificação de uma arena de liberdade (pelo menos potencial) fora do Estado e a redução do sistema capitalista (ou “a economia”) a uma mera esfera da sociedade moderna. Essa divisão entre o político e o social, que estaria no âmago da democracia do ocidente, possibilitaria vivermos novamente a preocupação liberal “com a limitação e legitimação do poder político e, principalmente, o controle desse poder pela liberdade de associação e de organização autônoma dentro da sociedade”. Essa divisão (entre político e social) traria, também, a celebração das diferenças e da diversidade. Para Wood, o projeto da ecologia (o movimento cultural ambientalista) estaria baseado nesse conceito de “sociedade civil”. Estaria baseado na separação entre Estado e “sociedade civil” onde o segundo estaria dissociado do capitalismo e apenas o primeiro seria o responsável pelas mazelas desse sistema de produção e acumulação. Estaria, portanto, fundado em preceitos da democracia liberal. (WOOD, 2003, p. 208 a 214).

6. Entendido aqui como “uma forma historicamente específica, a sociedade capitalista organizada pelo Estado de forma androcêntrica, estruturada por três ordens inter-relacionadas de subordinação: (má) distribuição, (falta de) reconhecimento e (falta de) representação” (FRASER, 2009, p. 18).

Baptiste Alphonse Karr, *plus ça change plus c'est la même chose*<sup>7</sup>.

Se a reciclagem trouxe transformações no processo de trabalho, sem contudo, trazer mudanças no processo de valorização, a exemplo da intensificação da exploração da força de trabalho nela imbricada, não há possibilidade dela engendrar uma transformação no modo de produção capitalista, a não ser que nessa tese, modo de produção e processo de trabalho estejam confundidos, como dito acima.

Em decorrência da ainda forte tendência economicista, que concebe partes do modo de trabalho isoladamente, aparentemente nas últimas décadas, teria ocorrido uma transformação na origem e no destino (no início e no final, como os economicistas preferem) da produção, uma vez que o produto do processo produtivo, depois de efetuado o seu uso e seu conseqüente descarte por seu consumidor, teria ganhado, novamente, um valor na produção. Porém, Marx, há mais de um século, na *Introdução* de 1859, apontou três identidades existentes entre a produção e o consumo no capitalismo que contestam essa suposta transformação do processo de trabalho e que explicam tanto a complexidade do modo de produção capitalista, como a falácia sobre mudanças isoladas no processo de trabalho, trazerem a superação social.

No processo de trabalho (de produção), existiria uma *identidade imediata* entre a produção e consumo. Nesta identidade a produção seria imediatamente o consumo e o consumo seria imediatamente a produção. No entanto, isso ainda seria muito conhecido pelos economistas clássicos, que denominam os processos de *produção consumidora* e *consumo produtivo*, respectivamente. Porém, isso não é o suficiente para Marx analisar o processo de trabalho, para ele, haveria a segunda identidade entre ambos. A produção e o consumo existiriam como “meio” e “por  
7. Quanto mais as coisas mudam, mais elas permanecem as mesmas.

mediação” um do outro. O que significa dizer que possuiriam uma “dependência recíproca”. Aprofundando a análise, Marx aponta a terceira identidade, que diz que ambos não seriam, apenas, um imediatamente o outro, tampouco seriam apenas um o meio e a mediação do outro, mas também, cada um, ao realizar-se se tornaria “criador” do outro e isso se estenderia para a distribuição e para a troca (e a circulação contida nela). Assim,

Todas as questões (...) se reduzem, pois, em última instância, a saber de que maneira as condições históricas gerais afetam a produção e qual é a relação desta com o movimento histórico em geral. A questão evidentemente pertence à discussão e à análise da própria produção (Marx, 1996, p. 30-39).

Nesse sentido, considerar a produção sem ter em conta a distribuição, nela incluída, seria “manifestamente uma abstração vazia”, visto que a distribuição dos produtos estaria implicada por essa “distribuição que constitui, na origem, um fator da produção”. O resultado a que se chegaria não seria o de que “a produção, a distribuição, o intercâmbio, o consumo, são idênticos, mas que todos eles são elementos de uma totalidade, diferenças dentro de uma unidade”. Assim, a produção, novamente citando Marx, não produz apenas “o objeto do consumo, mas também o modo de consumo, ou seja, não só objetiva, como subjetivamente”, (MARX, 1996, p. 32).

Acontece que o processo industrial da reciclagem não apenas se estrutura nesses moldes como se fundamenta no ecologismo que, contraditoriamente, reivindica transformações no produzir e no consumir. Essa relação entre o ecologismo e a produção/consumo capitalista é, portanto, “insustentável”, pois, como dito na introdução desse estudo, ao contrário dessa concepção que extrai do processo industrial, partes isoladas a serem analisadas ou modificadas (como os economistas clássicos faziam em um “silogismo correto”, indicado por Karl Marx), no processo de trabalho, as

partes fundamentais são, precisamente, imediatamente umas as outras, são, também, intermediárias e meios umas das outras e se criam mutuamente (MARX, 1996: 30 e 33), compondo o modo de produção que oculta a exploração da força de trabalho para se expandir e conservar a divisão da sociedade em classes.

Deste modo, o que ocorre no processo industrial da reciclagem no modo de produção capitalista, é o acréscimo de um prefixo: “eco”, que objetivamente para a indústria (mais lucros) e subjetivamente para o consumidor, significa uma “transformação”. Para um, a expansão da acumulação diante da fantasia do “correto” e, para o outro, a fantasia da tranquilidade em não fazer mal ao planeta e, assim a reciclagem se sustenta.

### Referências bibliográficas

**ABRALATAS.** *Nas Alturas.* Notícias Da Lata: Boletim Informativo da ABRALATAS - Associação Brasileira dos Fabricantes de Latas de Alta Reciclabilidade. Ano 9, nº 46, setembro/outubro 2012.

**BAUDELAIRE, Charles.** *Vinho dos Trapeiros.* Poesia: Paris, 1843.

**BIHR, Alain.** *Da grande noite à alternativa: o movimento operário europeu em crise.* São Paulo: Boitempo, 1998.

**CACCIAMALI, M. C.** Globalização e processo de informalidade. In: *Economia e Sociedade.* Campinas, IE/Unicamp, n. 14, junho 2000, p. 152-74.

**CALDERONI, Sebatae.** *Os bilhões perdidos no lixo.* - 2<sup>a</sup> ed. - São Paulo: Humanitas, FFLCH/USP, 1998.

**CAMBUIN, Alexandre Araújo; Roberto L. da ROCHA e Antonio BUNCHAFT (coordenadores).** *MNCR – Formação nível 1: caminhar é resistir.* MNCR, 2009.

**CEMPRE.** *Latas de Alumínio.* (Em: [http://www.cempre.org.br/ft\\_latas.php](http://www.cempre.org.br/ft_latas.php)). CEMPRE: Compromisso Empresarial Para Reciclagem,

2012.

**CEMPRE.** *Plano Nacional de resíduos Sólidos: a lei na prática.* (Em: [http://www.cempre.org.br/download/pnrs\\_leinapratica.pdf](http://www.cempre.org.br/download/pnrs_leinapratica.pdf)) CEMPRE: Compromisso Empresarial Para Reciclagem, 2010.

**CHAY, Claire; THOEMMES, Jens.** *Is work soluble in sustainable?.* 2<sup>o</sup> ISA Forum of Sociology – social justice and democratization, 1-4 august, 2012, Buenos Aires, Argentina, 2012.

**DELUIZ, Neise.** O catador de papel e o mundo do trabalho: perspectiva sociológica. In: Jorge Muñoz. (Org.). *O catador de papel e o mundo do trabalho.* 1<sup>a</sup> ed. Rio de Janeiro: NOVA, 2000.

**DIEESE.** *A Situação do trabalho no Brasil na primeira década dos anos 2000.* Departamento Intersindical de Estatística e Estudos Socioeconômicos - DIEESE. São Paulo: DIEESE, 2012.

**FRASER, Nancy.** *O feminismo, o capitalismo e a astúcia da História.* Revista Mediações, Londrina, v. 14, n.2, p. 11-33, Jul/Dez. 2009.

**GONÇALVES-DIAS, Sylmara Lopes Francelino; MENDONÇA, Patrícia Maria; TEODÓSIO, Armino dos Santos Souza; SANTOS, Maria Cecília Loschiavo dos.** *Frames de ação coletiva: uma análise da organização do Movimento Nacional de Catadores de Recicláveis no Brasil – MNCR. Anais do III Seminário Nacional e I Seminário Internacional Movimentos Sociais Participação e Democracia.* De 11 a 13 de agosto de 2010, UFSC, Florianópolis, Brasil Núcleo de Pesquisa em Movimentos Sociais \_ NPMS, 2010.

**GRIMBERG, Elisabeth.** *Política nacional de resíduos Sólidos: o desafio continua.* MNCR – (Em: <http://www.mnrc.org.br/artigos/politica-nacional-de-residuos-solidos-o-desafio-continua>), 2008.

**GUTIERREZ, Rafaela** Franciscone e ZANIN, Maria. Empreendimentos Econômicos Solidários de Catadores do Estado de São Paulo: um programa a partir do sistema nacional de

informação em economia solidária. *Revista Pegada*, Especial Trabalho no Lixo, julho de 2010.

**IBGE.** *Indicadores IBGE: pesquisa mensal de emprego, janeiro de 2012*. IBGE, 2012.

LAGO, Antonio e PÁDUA, José Augusto. *O que é ecologia*. São Paulo: primeiros passos, 1984.

**LÖWY, Michael.** *Valor, classe e trabalho imaterial: entrevistas com pesquisadores marxistas*. In: AMORIM, Henrique. Mimeo.

**MARX, Karl.** *Para a Crítica da Economia Política*. São Paulo: Nova Cultural, 1996.

**MNCR.** Cataforte formará 2 mil em São Paulo. (Em: [http://www.mncr.org.br/box\\_2/noticias-regionais/cataforte-formara-2-mil-em-sao-paulo](http://www.mncr.org.br/box_2/noticias-regionais/cataforte-formara-2-mil-em-sao-paulo)), MNCR, 2011 (a).

**MNCR.** O meio ambiente, a igreja católica e os catadores. (Em: [http://www.mncr.org.br/box\\_2/blogsudeste/o-meio-ambiente-a-igreja-catolica-e-os-catadores](http://www.mncr.org.br/box_2/blogsudeste/o-meio-ambiente-a-igreja-catolica-e-os-catadores)). MNCR, 2011 (b).

**MOURA FÉ, Carlos Frederico Cerqueira; FARIA, Maurício Sardá de.** *Catadores de Resíduos Recicláveis: autogestão, economia solidária e tecnologias sociais*. In: ZANIN, Maria; GUTIERREZ, Rafaela Franciscione (orgs.). *Cooperativas de catadores: reflexões sobre práticas*. E-book, São Carlos : Claraluz, 2011.

**POCHMANN, Márcio.** *Desempregados do Brasil*. In: ANTUNES, R.(org.) *Riqueza e Miséria do Trabalho no Brasil*. São Paulo: Boitempo, 2006.

**POCHMANN, Márcio.** *O emprego no desenvolvimento da nação*. São Paulo: Boitempo, 2008.

**SINGER, Paul Israel.** *Especificações complementares para fomento a empreendimentos econômicos solidários e redes de cooperação atuantes com resíduos sólidos, constituídas por catadores e catadoras de materiais reutilizáveis e recicláveis*. Chamada Pública 004/2011 – SENAES/TEM, ANEXO I. Brasília, 2011.

**TERRA VIVA.** *O Brasil se consolida como o maior reciclador mundial de alumínio*. (Em: <http://tvterraviva.band.uol.com.br/noticia.aspx?n=422200>), Terra Viva: o canal de quem planta e cria, 2011.

**VELLOSO, Marta Pimenta.** *Os catadores de materiais recicláveis e os resíduos sólidos*. In: VIII Congresso Luso-Afro-Brasileiro de Ciências Sociais, Coimbra, 2004.

**WIRTH, Ioli Gewehr.** *A divisão sexual do trabalho em cooperativas de reciclagem: um olhar sobre os trabalhos das mulheres*. In: ZANIN, Maria; GUTIERREZ, Rafaela Franciscione (orgs.). *Cooperativas de catadores: reflexões sobre práticas*. E-book, São Carlos: Claraluz, 2011.

**WOOD, Ellen.** *Democracia contra capitalismo: a renovação do materialismo histórico*. São Paulo: Boitempo, 2003, p. 205-242.







## Les cheminots en grève : complexité et/ou renouveau des formes d'action

Dominique Andolfatto\*  
Marnix Dressen\*\*  
Jean Finez\*\*\*

### Introduction : Les conflits SNCF dans une perspective comparatiste

Depuis longtemps, les cheminots en France ont une forte propension à recourir à l'action collective et, en particulier, à la grève. Cela intrigue et incite à un examen plus précis. Deux types de questions peuvent être formulées :  
1°) Peut-on objectiver la tendance des salariés du rail à arrêter le travail ? Pourquoi les cheminots sont particulièrement grévistes et sur quels éléments d'explications repose cette propension particulière des cheminots et/ou de leurs organisations syndicales à construire

\* EA Credespo / Université de Bourgogne. Dominique.  
[Andolfatto@u-bourgogne.fr](mailto:Andolfatto@u-bourgogne.fr)

\*\* Printemps (UMR CNRS 80 85) / Université de Versailles-St-Quentin. [Marnix.Dressen@uvsq.fr](mailto:Marnix.Dressen@uvsq.fr)

\*\*\* Clersé (UMR CNRS 80 19) / Université de Lille 1.  
[Jean.Finez@ed.univ-lille1.fr](mailto:Jean.Finez@ed.univ-lille1.fr)

des rapports de force pour faire valoir leurs revendications ? On trouvera dans une première partie de nombreux éléments sur ces questions qui amènent à nuancer les idées reçues. 2°) En prolongement de ces questions, il s'agit aussi de montrer que le monde ferroviaire ne vit pas en autarcie. Il est évidemment en interaction avec la société qui l'environne et notamment dépendant de la puissance publique qui, depuis la pose du premier rail dans les années 1830, porte une attention particulière au monde ferroviaire (Caron, 1997 ; Ribeill, 1993). Mais comment actualiser et « sociologiser » ces analyses ? Il nous a semblé que, sur fond des statistiques établies dans la première partie, il pourrait être intéressant d'étudier, en termes plus morphologiques, deux conflits particuliers, les grèves de 2005 et de 2010 à la SNCF. Elles ne sont distantes que de cinq ans, mais elles sont séparées par trois réformes importantes : la réforme du droit de grève de 2007, la réforme des retraites cheminotes de la même année et la réforme des règles de la représentativité syndicale de 2008.

D'une manière générale, cette recherche privilégie une méthode « comparatiste » qui, selon d'Olivier Kourchid (2007), ambitionne d'éveiller la curiosité et incite à s'interroger sur les facteurs explicatifs des différences observées. Qu'elle soit synchronique ou dia-

chronique, la démarche comparativiste attire l'attention sur des facteurs explicatifs pertinents, permet d'établir des relations, favorise la relativisation des phénomènes et stimule la formulation d'hypothèses.

### I. Prendre la « mesure » de la conflictualité des cheminots

L'histoire des chemins de fer est émaillée de nombreux conflits. Cela n'est pas propre à la France. De part et d'autre de l'Atlantique, les cheminots (avec les mineurs) ont animé de nombreuses grèves à compter de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en lien avec l'affirmation du mouvement syndical et l'édification du droit du travail (Kourchid, 2007 ; Chevandier, 2001 ; Le Goff, 2004). De façon plus contemporaine, il est proposé : 1° d'observer la dynamique des grèves à la SNCF sur plus d'un quart de siècle ; 2° de restituer celles-ci dans les grèves en général en France, en cherchant à dégager la spécificité des grèves cheminotes.

#### 1°) *Dynamique des grèves à la SNCF (1984-2012)*

Comment a évolué le nombre des journées de grève à la SNCF depuis les années 1980 et pourquoi remonter à cette période ? L'idée était de remonter au moins jusqu'au « grand » conflit cheminot de l'hiver 1986-1987 et, donc, de disposer de données antérieures à celui-ci pour en prendre la mesure « statistique ». Cela confère donc un recul de près de 30 ans par rapport au contexte actuel, soit un recul relativement important pour fonder l'analyse même si, dans l'absolu, toute date renvoie toujours à une autre date en amont. Plus précisément, les données fournies par l'observatoire social de la SNCF (remontant à 1990) et des recherches – la lecture de rapports parlementaires consacrés au secteur ferroviaire et de la presse nationale économique – ont permis de remonter à 1984.

La figure 1 montre combien le volume annuel grèves est fluctuant « à la hausse » ou « à la baisse ». On observe cinq « pics » : 1986-87 –

années qui renvoient à un même mouvement de 29 jours de mi-décembre 1986 à mi-janvier 1987 –, 1995, 2003, 2007 et 2010. Il s'agit le plus souvent de grèves qui visent, au moins en partie, à s'opposer à des « projets de réforme » de la protection sociale (maladie et retraite) et ne sont pas nécessairement du même ordre que des conflits antérieurs (Chevandier, 2002). *A contrario*, la conflictualité connaît aussi de basses eaux. Elle est « déprimée » en 1999, 2002, 2011 et 2012. On peut se demander si les années de basses eaux ne précèdent pas les grandes mobilisations (les cheminots fourbiraient leurs armes ?) ou ne les suivent (il faut assumer financièrement et politiquement les suites de la grève).

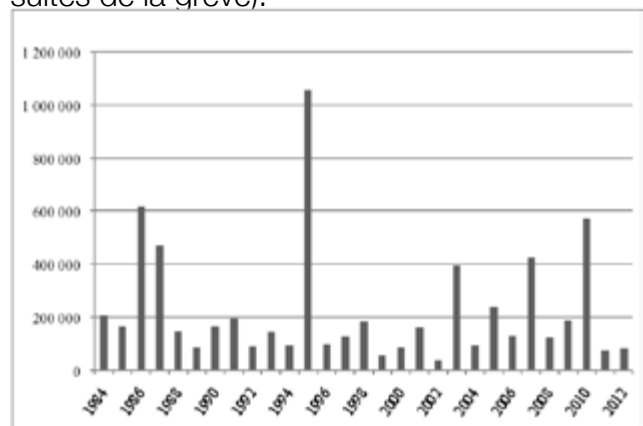


Figure 1. Evolution du nombre de jours de grèves à la SNCF (1984-2011)

Sources : SNCF, Assemblée nationale, Presse. Graphique réalisé par nos soins.

Ces différentes données peuvent être complétées par la liste – non exhaustive – des conflits, et de leurs motivations, qui, à la SNCF, ont mobilisé, au moins lors d'une journée, le plus grand nombre de cheminots depuis 1995 (Tableau 1). La dernière colonne du tableau indique le pourcentage du personnel en grève lors de ces journées de mobilisation.

La « territorialisation » ou pas des conflits donne lieu aussi à un classement de ceux-ci : certains sont purement locaux, d'autres la conséquence de mots d'ordre nationaux. La répartition entre journées de grève « locales » et « nationales » est très fluctuante d'une année à l'autre. En fait, il apparaît que les premières sont d'autant plus importantes

par rapport à la seconde que le volume global de la conflictualité est faible. Autrement dit, ce sont les journées nationales qui logiquement produisent l'essentiel de ce volume. Ainsi, en 2011, année de faible conflictualité, les journées locales ont représenté 44 % de la conflictualité. En 2002, autre année – déjà signalée – de faible conflictualité, ces mêmes journées ont représenté 62 % de celle-ci. En revanche, lors des dernières années de forte conflictualité, en 2003, 2007 et 2010, les journées de grève locales ont représenté respectivement 3 %, 7 % et 2 % de la conflictualité. Cela démontrerait que la pratique de la grève – à tout le moins à la SNCF – demeurerait très centralisée (et les motivations d'ordre national ou le rôle des appareils syndicaux nationaux décisifs).

7 sept. 2010	Réforme des retraites	43 %
8 avril 2010	Restructuration, emploi, dialogue social	16 % (roulants : 38 %)
14 nov. 2007	Contre le projet de « réforme des régimes spéciaux de retraite »	82 %
18 oct. 2007	id.	74 %
8 nov. 2006	Emploi	30 %
22 nov. 2005	Restructurations /privatisation, salaires, emploi	26 %
4 nov. 2005	id.	34 %
19 janv. 2005	Défense de l'emploi, du statut et avenir du service public	40 %
3 jan 2003	Contre le « projet de réforme » des retraites	45 %
13 mai 2003	id.	82 %
18 mars 2003	Pour le service public et contre la libéralisation du ferroviaire en Europe	37 %
23 nov. 1995	Contre le projet de réforme de la sécurité sociale	70%
17 oct. 1995	Salaires et emplois	42 %
10 oct. 1995	id.	53 %
26-28 mai 1993	Contre un plan de 6 000 suppressions d'emplois	

Tableau 1. Les plus forts taux de cheminots grévistes depuis 1993.

Sources : Presse nationale (notamment Le Monde, 24 nov. 2005). Tableau construit par nos soins.

N. B. : les pourcentages de grévistes sont issus de communications de la direction de la SNCF reprises par la presse. Cependant les statistiques de grève ne font pas consensus et sont l'objet de « luttes » entre la DRH de la SNCF et les organisations syndicales, en particulier avec CGT et Sud.

Quelle relation existe entre les grèves à la SNCF et les grèves des autres salariés qu'ils soient « à statut » (comme les cheminots et les électriciens), issus du secteur privé ou fonctionnaires ? On précisera que les statistiques de grève – l'une des plus vieille statistique so-

ciale – telles qu'elles sont publiées en France par le ministère du travail ne permettent pas de distinguer les salariés du seul secteur privé de ceux des entreprises « à statut » ou des entreprises publiques. Par contre les fonctionnaires font l'objet d'une statistique particulière (publiée par la DGAFP [direction générale de l'administration et de la fonction publique]).

## 2°) Des cheminots en moyenne plus grévistes que les autres salariés ?

La SNCF apparaît comme une entreprise plus gréviste que la moyenne des entreprises en France. Cela n'est guère contestable, si l'on calcule le nombre de journées de grèves moyen par salariés de l'entreprise et qu'on le compare aux nombres de journées de grèves de l'ensemble des salariés en France (Figure 2). Certaines années, la SNCF aurait concentré de 15 % à 33 % du nombre total de jours de grèves dans toutes les entreprises et administrations en France. Cela semble considérable, alors même qu'avec ses 150 000 salariés employés en direct (en 2010), l'entreprise ferroviaire représente 0,7 % de l'emploi salarié.

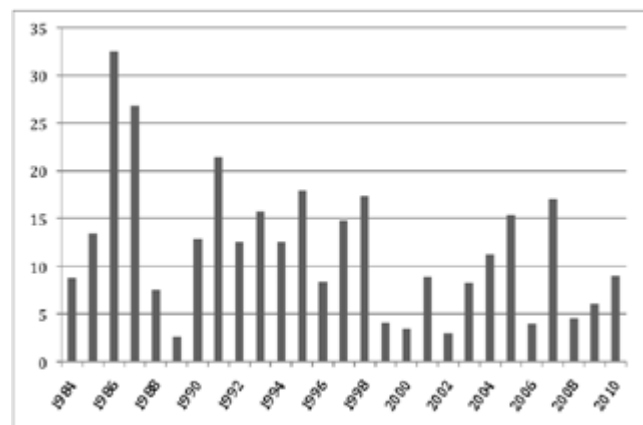


Figure 2. La part des journées de grèves à la SNCF rapportées aux journées de grèves en France entre 1984-2010 (en %).

Sources : statistiques des grèves de la SNCF et des ministères du Travail et de la Fonction publique. Graphique réalisé par nos soins. Aide à la lecture : en 1984, les journées de grève à la SNCF ont constitué 8 à 9 % des journées de grève observées dans toutes les entreprises en France.

La propension des cheminots à la grève serait donc remarquable. Le tableau 2 rapporte le

nombre des jours de grève des cheminots à celui des salariés pour les années récentes. En moyenne – au cours de cette période relativement courte (2005-2012), chaque cheminot a fait grève de 0,5 jour (en 2011) à 3,8 jours (en 2010). La brièveté de cette période s'explique par l'absence de données comparables pour l'ensemble des salariés ou les fonctionnaires antérieurement à 2005.

Mais pour la SNCF, une série complète du taux de grève par salarié est disponible depuis 1984. Elle reproduit logiquement les mêmes évolutions que celles de la figure 1. Les années de plus forte intensité de la grève sont 1986-1987 et 1995 (avec respectivement 5,3 et 5,8 jours de grève en moyenne par cheminot). Puis vient 2010 (3,8 jours). Les années de plus faible intensité (moins de 0,5 jour de grève par salarié) concernent 1989, 1992, 1999, 2002 et 2011.

La comparaison avec le nombre de jours de grèves par fonctionnaire (dernière colonne du tableau) montre – pour la période 2005-2011 – une propension des cheminots à participer à des actions collectives 2,7 fois supérieure à celle des fonctionnaires (1,6 jours contre 0,6 jour par an en moyenne). Pour la période 2006-2010, la participation des cheminots à des grèves se révèle plus de 10 fois supérieure à celle de l'ensemble des salariés non fonctionnaires.

	SNCF	Secteur privé et entreprises publiques	Fonction publique
2012	0,56	-	-
2011	0,50	-	0,30
2010	3,78	0,32	1,14
2009	1,19	0,14	0,63
2008	0,78	0,11	0,64
2007	2,63	0,13	0,39
2006	0,79	0,16	0,49
2005	1,45	-	0,55

Tableau 2. Nombre de jours de grève par salarié (chronologie inversée)

Sources : SNCF, ministères du Travail et de la Fonction publique (données des deux dernières colonnes calculées par nos soins)

Cependant la comparaison doit être fortement nuancée. D'abord, la période observée est assez brève. Et avant 2006, les données

disponibles sous-estiment sensiblement le phénomène de la grève dans le secteur privé (Brochard, 2003). En outre, la nouvelle série statistique (depuis 2006) ignore les entreprises de moins de 10 salariés (Desage et Rosankis, 2012). Mais l'essentiel de l'emploi est couvert. Enfin, concernant les fonctionnaires, les données publiées ne concernent que la fonction publique d'Etat (dont des entreprises, telle La Poste, employant des fonctionnaires de l'Etat). Aucune donnée n'existe concernant la fonction publique territoriale. Par contre, un premier chiffrage de la grève dans la fonction publique hospitalière a été publiée en 2012 ; le volume de la grève y apparaît comparable – pour 2011 – à ce qu'on observe plus globalement dans la fonction publique d'Etat.

Compte tenu de ces précisions, les données des graphiques et tableaux peuvent donc être réducteurs. De même, il conviendrait de rapporter les grèves de la SNCF aux grèves dans les établissements de taille analogue et de composition de main d'œuvre semblable. Selon le bilan social 2010 de la SNCF, l'entreprise compte environ 53 % de salariés d'exécution, 29 % d'agents de maîtrise et 18 % de cadres (l'usage de ces « notions » n'étant de surcroît pas nécessairement ou exactement le même dans d'autres entreprises, même de taille ou de composition comparable). Il conviendrait également de prendre en compte les classes d'âges et l'ancienneté dans l'entreprise, sans omettre d'autres caractéristiques : type de contrat de travail, conditions de travail, niveau et formes de la syndicalisation... En somme, sans être impossible, la comparaison entre la SNCF et des établissements équivalents est compliquée.

Pour autant, contrairement à des critiques récurrentes, le recensement de la grève – dans les entreprises de 10 salariés ou plus – est, depuis 2006, plus exhaustif. Cette exhaustivité explique le saut qui caractérise les entreprises du secteur privé et « à statut » depuis cette date. L'argument selon lequel ces données ne présenteraient pas d'intérêt n'est donc pas

recevable.

Bien sûr, compte tenu de lacunes ou d'incertitudes dans le recensement de la grève qui peuvent perdurer – et rappelées ci-dessus –, on peut subsumer une exagération corrélative de la part que les cheminots représentent dans le nombre annuel réel de journées de grève. Mais les écarts relevés sont amples (et les incertitudes se sont réduites). Dès lors, il apparaît bien une certaine exception de la grève chez les cheminots. Au moins jusqu'en 2010, et sous réserve de certaines années, celle-ci y constitue un phénomène saillant dans les relations professionnelles... alors que, par contraste, il est pratiquement absent de l'immense continent des services où du commerce : la propension à faire grève dans ce dernier peut être estimé, sur la base des données de 2008 et 2009, à 1 jour de grève par salarié tous les 30 ans contre 1 jour de grève par an à la SNCF (Andolfatto et Labbé, 2010). Bien sûr, un certain environnement social – et juridique – explique une telle différence.

### 3°) *Les trois types de relations entre les grèves à la SNCF et hors ses murs*

L'analyse du graphique 3 ci-dessous met en lumière trois types de relations entre les mouvements grévistes cheminots et les grèves de l'ensemble du pays.

#### **a) Les années où les mouvements grévistes cheminots sont encadrés dans des mouvements plus vastes.**

Le parallélisme des courbes montre que les mouvements sociaux des cheminots s'inscrivent dans des évolutions plus générales qui excèdent les frontières de la SNCF. En 1995, 2003 et 2010, il s'agit de « luttes » contre des projets de réformes des systèmes de protection sociale qui mobilisent au-delà de la corporation cheminote, même si, dans ce cas de figure, les cheminots constituent plus ou moins le noyau dur du mouvement. Ainsi que l'écrit O. Kourchid (2007), « de toute évidence, depuis la fin des mines dans les années 1980,

ce sont les cheminots qui ont pris la relève des mineurs en matière de grands conflits ».

#### **b) Les années où les mouvements cheminots sont plus spécifiquement motivés par des revendications propres au milieu des entreprises publiques.**

Relèvent de cette catégorie, la mobilisation en faveur de la défense des régimes spéciaux des retraites des entreprises publiques (dont celui de la SNCF). Ce type d'arrêts de travail n'affecte donc ni les salariés du privé ni les fonctionnaires (dont le système de retraite avait déjà été respectivement réformé en 1993 et en 2003). Il peut aussi s'agir de mouvements de protestation contre le *new public management*. Le mouvement le plus caractéristique de cette catégorie s'est déroulé en 1986-1987. Plus forte mobilisation depuis 1947, il relève lui aussi de « la légende ferroviaire » (Kourchid, 2007). La grève de 1986 visait à introduire une grille « au mérite », mettant en cause la grille des salaires. Le management de l'entreprise entendait rompre avec un mode de gestion du personnel bureaucratique (au sens wébérien), remontant à la nationalisation des chemins de fer (1937-1938) voire à l'introduction d'un statut spécifique pour les cheminots de l'ensemble des compagnies privées et d'Etat, en 1920 (Chevandier, Fukasawan et Ribeill, 1992). En 1987, les cheminots obtiendront au moins provisoirement satisfaction, la direction reportant la réalisation de ses projets de plusieurs années.

#### **c) Les années hybrides, combinant les deux logiques précédentes.**

En 2010, la statistique annuelle des jours de grève à la SNCF cache en réalité deux conflits, l'un au printemps, spécifique à l'entreprise, traduction de malaises internes sur fond de blocages de la négociation collective et de concurrences intersyndicales, l'autre, plus global, à l'automne, lié à une nouvelle réforme des retraites lancée par le gouvernement. Mais ce dernier mouvement a conduit à une impasse, faute de possibilité – sinon de volonté – de

négociier des syndicats et à une « retraite » de ceux-ci (Castel, 2010). L'illustration de ces trois catégories de conflits apparaît dans la figure ci-dessous.

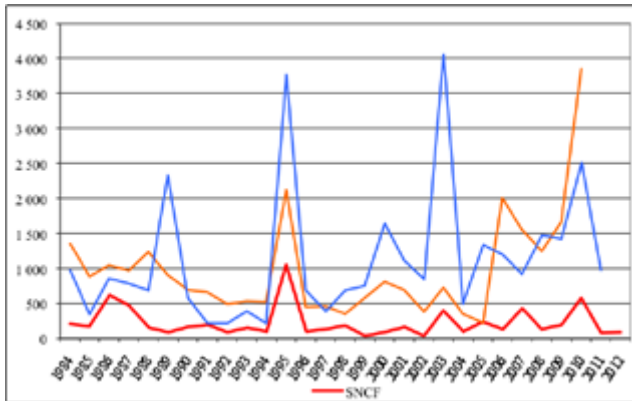


Tableau 2. Nombre de jours de grève par salarié  
Figure 3. Les journées de grèves des cheminots comparées à celles du secteur privé (et des autres entreprises publiques) et à celles des fonctionnaires (1984-2011)

Sources : Statistiques des grèves de la SNCF et des ministères du Travail et de la Fonction publique (échelle des données en milliers de journées de grève par salariés). Les données concernant la SNCF (courbe rouge) sont également incluses dans les données concernant le secteur privé et les entreprises à statut (courbe orange). Graphique réalisé par nos soins.

N. B. : La série des journées de grèves dans le secteur privé et les entreprises publiques (ou « à statut ») a été arrêtée en 2005. Depuis 2006, une autre série est publiée : le nombre de jours de grève pour 1 000 salariés dans les entreprises de 10 salariés ou plus (le recensement est désormais beaucoup plus exhaustif, expliquant une soudaine envolée, constituant en réalité un artefact). Nous avons raccordé cette nouvelle série à la précédente en estimant sur la base de ces données le nombre total de journées de grève.

#### 4°) Prendre en compte la complexité du social

Ajoutons qu'une fois encore il faut « faire parler les nombres ». Il en va de cette statistique comme de toutes celles qui concernent les journées de grève, qu'elles se déroulent à la SNCF ou ailleurs. Ce sont des agrégats qui peuvent révéler des situations très diverses de conflit : 100 salariés qui observent 10 jours de grève représentent un même volume de « journées perdues », selon la terminologie institutionnelle, que 1000 salariés qui font 1

jour de grève. Or, du point de vue des relations professionnelles, ce sont des situations différentes qui ne révèlent pas le même genre d'antagonisme social.

De plus, chaque grève est bien souvent concentrée dans certaines catégories (surtout les « roulants », conducteurs de locomotives et contrôleurs), qui totalisent un nombre de jours de grève bien supérieur à ces moyennes. Il convient aussi de faire la part entre conflits locaux et conflits nationaux. En somme, pour deux années ayant connu un niveau comparable de journées perdues peuvent avoir connu des conflits de nature très hétérogène. Prolongeant la veine d'une approche comparative, deux conflits spécifiques de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle font l'objet d'un double focus. Cette approche présente un double mérite : a) montrer l'hétérogénéité et la complexité des différents conflits ; b) souligner l'influence des politiques publiques sur la forme qu'ils revêtent.

## II. Les conflits de 2005 et 2010 : homogénéité et différences

La plupart des observateurs – et parfois les acteurs – ont oublié les deux grèves qui intéressent cette partie, surtout celle de novembre 2005, plus lointaine et plus courte que celle d'avril 2010. Elles sont cependant toutes deux intéressantes à étudier selon une démarche comparativiste. Cela permet de comprendre que les cheminots ne vivent pas en vase clos mais réagissent, le plus souvent de manière défensive, à des politiques publiques de différentes natures, plus ou moins congruentes avec les orientations du management de l'entreprise.

### 1°) Une attention particulière des pouvoirs publics

L'entreprise publique fait l'objet d'une attention particulière de la part des pouvoirs publics. Lors de son mandat (2007-2012), le président N. Sarkozy a même fait de sa régulation so-



ciale une affaire quasi-personnelle, cherchant à encadrer, sinon à intégrer, les organisations syndicales, en jouant alternativement dans le registre de la désingularisation de l'entreprise (mise en cause du régime de retraite spécifique) et de la singularisation (encadrement du droit à la grève des cheminots contrairement aux règles qui régissent le secteur privé). Ainsi, entre les deux conflits observés (2005 et 2010), les cheminots ont été directement concernés par trois changements institutionnels interférant d'ailleurs avec ces conflits.

Quoique séparés par cinq ans, les revendications manifestes qui s'expriment à la faveur des deux conflits sont assez proches. Elles peuvent être regroupées en trois grandes familles (tableau 3) :

a) *les revendications relatives aux restructurations de l'entreprise (et hostiles aux orientations de sa gestion).*

b) *les revendications plus techniques, sont relatives en particulier à la maintenance des matériels et à la modernisation des infrastructures.*

c) *les revendications plus classiques du syndicalisme relatives aux salaires, à l'emploi et aux conditions de travail.*

2°) *Deux conflits séparés par des changements institutionnels et légaux*

Dès 2007, N. Sarkozy a fait une priorité de l'encadrement du droit de grève dans les entreprises de transports de voyageurs, puis de la réforme des régimes spéciaux de retraites. Le chef de l'Etat le en invoquant la continuité du service public et de nécessaires économies.

Ainsi, une loi relative au « dialogue social et [à] la continuité du service public dans les transports terrestres réguliers de voyageurs » est

promulguée le 21 août 2007) a été définie. Celle-ci s'inspire du « protocole relatif au droit syndical et à l'amélioration du dialogue social » à la RATP (Régie Autonome des Transports Parisiens) signé le 11 juin 1996 par six des sept organisations syndicales représentatives, puis par la CGT en 2001. Une procédure semblable était appliquée à la SNCF depuis un accord de 2004 (signé d'emblée par la CGT). Cal a conduit à la mise en place un dispositif dit d'« alarme sociale ».

Avec la loi du 21 août 2007, à la SNCF, dès qu'un mécontentement se cristallise, une ou plusieurs organisa-

	2005	2010
<i>Privatisation / restructuration dans la perspective de l'ouverture du marché ferroviaire</i>		
Gestion par activités		Maintien de la <u>multi-activité</u> dans les ET, ECT et EX ; arrêt des restructurations, même dans les services communs.
Réintégration des filiales vs désintégration de l'entreprise	Réorganisation de l'activité Voyage France Europe et réintégration dans la maison mère de la filiale IDTGV de vente de billets par Internet.	<u>Ré-internalisation</u> des charges et des emplois correspondants.
Trafics régionaux	Maintien de la SNCF comme « opérateur exclusif pour les trafics régionaux ».	
Fret	Arrêt du « plan fret », lequel aboutit à la perte de trafics et à la présence de « 650 000 camions supplémentaires » sur les routes ; abandon de l'ouverture du transport de fret à la concurrence.	Développement du fret par wagon isolé avec le maintien en activité des triages par gravité, l'implantation de Fret SNCF dans les bassins économiques et dans les ports.
<i>Maintenance des infrastructures et des matériels</i>		
<u>Etat</u> du réseau ferré	Plan de réparation du réseau dégradé	
Maintenance des matériels	Conservation du monopole de l'entretien et de l'exploitation de toutes les infrastructures ferroviaires.	Véritable politique de maintenance et en proximité au Matériel et à l' <u>Equipement</u> .
<i>Salaires / Emplois / Conditions de travail</i>		
Salaires	Revalorisation des salaires	Revalorisation des salaires et primes
Notation au mérite	Refus	
Emploi	Malgré 4 500 embauches prévues en 2005, la CGT estime le solde des emplois supprimés à 3 412 et réclame de nouveaux recrutements.	Création de 2 000 emplois supplémentaires
Durée du travail	Refus d'une extension de la durée maximale de conduite des trains de fret la nuit de 4 h 30 à 6 h (8 h maximum selon le droit européen).	

Tableau 3. Les trois familles de revendications syndicales en 2005 et en 2010  
Sources : notre enquête



tions syndicales représentatives doivent déposer une demande de concertation immédiate (DCI), si elles estiment qu'elles pourraient essayer un refus. La DCI déclenche obligatoirement une ou plusieurs réunions de négociation. Si celles-ci n'aboutissent pas à un compromis, un délai de 8 jours francs est nécessaire entre la réception de la DCI par l'employeur et le dépôt d'un préavis de grève. Puis au terme de ces huit jours, court un nouveau délai de 5 jours francs avant le début de la grève. Si ces délais visent à imposer le dialogue en lieu et place du rapport de force, il s'agit aussi de différer le plus longtemps possible le déclenchement de la grève et, au final, selon un responsable de Sud, de le priver de sa raison d'être. Parallèlement à cette procédure, la loi nouvelle oblige également une partie du personnel assurant le trafic voyageur (conducteurs, contrôleurs, aiguilleurs) à déposer une Déclaration Individuelle d'Intention (D2I) 48 heures avant l'arrêt de travail. Ce délai est censé permettre à la direction de bâtir un plan de transport (dit « service minimum »).

Mais ces deux réglementations ont leurs failles. Ainsi les cheminots s'affanchissent parfois de ces contraintes, par exemple lorsqu'ils mettent en œuvre « un droit de retrait immédiat » parce qu'un d'entre eux a été agressé par un voyageur. Dans ce cas, ils s'engagent dans un arrêt de travail sans retenue de salaire et, surtout, sans préavis car ce type d'action n'est pas assimilé à une grève par le code du travail. Dans le cadre des grèves qui ont respecté la procédure de DCI et de préavis, des cheminots peuvent annoncer qu'ils feront personnellement grève et y renoncer au dernier moment, ce qu'ils ont le droit de faire mais désorganise l'organisation du plan transport. Un autre type d'action collective consiste aussi à fractionner la grève. Compte tenu de la réglementation en vigueur, si un cheminot fait grève moins d'une heure, il aura 59 minutes de retenues de salaire. S'il fait grève d'une heure à 3 heures 59 minutes, il lui aura une retenue correspondante en termes de salaire. Au-delà

de 3 heures 59 minutes, la retenue équivaldra à une journée de travail.

Selon les magistrats de la Cour des comptes qui ont réalisé une première évaluation de cette réforme, les objectifs visés sont loin d'avoir été atteints. Signe du caractère tendu des relations à la SNCF (intransigeance – volontaire ou contrainte par l'Etat – de la direction et combativité d'organisations syndicales), les rapporteurs notent que le nombre de DCI a fortement cru en 2008. Le nombre de ces demandes (2 537) a pratiquement triplé par rapport aux deux années précédentes » et « les trois quart des préavis déposés se transforment en grève, ce qui représente un taux jamais atteint auparavant » (« SNCF, réformes sociales et rigidités de gestion », fév. 2010, p. 10). Une nouvelle évaluation serait néanmoins nécessaire pour apprécier plus précisément le dispositif.

A l'automne 2007, une « réforme des régimes spéciaux de retraite » est également mise à l'agenda et va engendrer un conflit. S'il aboutit à des transactions entre direction de l'entreprise et organisations syndicales, les conducteurs de train ne partiront plus à la retraite à 50 ans et les sédentaires à 55 ans. Cela sera vécu par les personnels comme la remise en cause d'un « acquis social » alimentant le conflit et engendrera même une césure entre directions syndicales et certaines équipes de base. Ce contexte laissera un goût amer et expliquera la persistance d'un état d'esprit critique (ou négatif à l'égard de la direction et de certaines directions syndicales) et contribuera probablement au déclenchement de la grève de 2010. Au passage, les économies escomptées par cette réforme des retraites ont été mises en doute par le premier ministre François Fillon et fortement critiquées des économistes qui leur étaient pourtant favorables *a priori* (Cahuc et Zylberberg, 2009).

Entre les conflits de 2005 et de 2010, est aussi intervenu la loi du 20 août 2008 « portant rénovation de la démocratie sociale et réforme du temps de travail » qui ambitionnait de changer

les relations professionnelles en France (Andolfatto et Dressen, 2012). La SNCF, où des élections professionnelles ont eu lieu en mars 2009, a été la première des grandes entreprises publiques concernées par les nouvelles règles en émanant, concernant notamment la représentativité syndicale. Et dans ce cas précis, la réforme, loin d'atteindre son objectif de rénovation du dialogue social, a souvent accentué la concurrence entre les organisations syndicales, soucieuses de se maintenir dans le jeu de la négociation et de conserver les ressources qui y sont attachés. Il n'y a pas eu par ailleurs de regroupements syndicaux, sauf un rapprochement inattendu de la Fgaac (Fédération Générale Autonome des Agents de Conduite), très catégoriel, avec la CFDT plus universaliste.

Pour mesurer pleinement l'effet de ces réformes, il convient au préalable de comparer le jeu des acteurs dans les deux conflits étudiés.

### 3°) Jeux des acteurs en 2005 et 2010 : permanences et changements

En 2005, les organisations syndicales annoncent d'entrée de jeu une grève reconductible, signe d'une certaine détermination, inusitée à la SNCF depuis 2003. La grève est d'ailleurs massive, plus que ne le sera celle de 2010, mais elle est aussi bien plus brève. Or les observateurs s'attendaient à un conflit plus long (comme, par exemple, en 1986 et en 1995). Mais le conflit durera à peine plus d'une journée (contre 17 jours pour le conflit de 2010). Les deux grèves se distinguent également par les taux officiels de cheminots mobilisés (cf. Tableau 4).

	2005 (22 nov.)	2010 (du 6 au 23 avril)	Différence 2010-2005
Durée de la grève	1 jour	17 jours	16 jours
Pic de la grève	26 %	16 % (+ roullants : 38 %)	+ 10 points et 62 %

Tableau 4. Durée du conflit et pic du taux de grévistes (2005 et 2010)

Sources : notre enquête.

N.B. : En 2005, le taux de grévistes avait été plus important avant le conflit étudié (34 % le 4 nov. et même 40 % le 19 janv.). Les revendications relatives à chacun de ces mouvements figurent dans le tableau 3.

Une autre différence notable à observer est relative aux protagonistes syndicaux. En 2005, quatre organisations (CGT, SUD-rail, FO et la Fgaac), représentant 70 % des cheminots (dont 95 % des conducteurs de trains), appellent à « poser le sac ». En 2010, seules deux organisations sont impliquées à des degrés divers (Andolfatto, Dressen et Mahieux, 2011). Elles ne représentent plus que 57 % des voix aux élections professionnelles de 2009 (dernier scrutin avant le conflit).

Organisation	2005	2010
- engagées	CGT / Sud / FO / Fgaac	CGT / Sud (la CFDT dans un établissement)
- non engagées	Unsa / CFDT / CGC / CFTC	CFDT-Fgaac / FO / CFTC

Tableau 5. Les organisations syndicales et les conflits de 2005 et 2010

Sources : notre enquête

	2005 (scrutin de 2004)	2010 (scrutin de 2009)
% de voix des organisations syndicales appelant à la grève	70	57
% de voix des non appelant	30	19
Total	100	86

Tableau 6. La représentativité des organisations syndicales en 2005 et 2010

Sources : notre enquête

NB. En 2010, le total des deux lignes ne fait pas 100 %. La différence (14 points) correspond à l'influence électorale des organisations syndicales qui ont perdu leur représentativité en 2009, suite à l'application de la loi de 2008.

Du côté du pôle radical, à lire les observateurs de la conflictualité à la SNCF, un des points communs entre les conflits de 2005 et 2010 tiendrait aux jeux d'appareils internes à la confédération CGT. Bernard Thibault, lui-même ancien cheminot, leader de la grève de 1995, devenu en 1999 secrétaire général de la confédération CGT, étant notamment contesté par Didier Le Reste, secrétaire général de la fédération CGT des cheminots, qui imaginerait volontiers que « les nombreux conflits ferroviaires (...) tendent à conforter l'idée que les

cheminots sont désormais les dépositaires de l'« archétypie » de la classe ouvrière » (Kourchid, 2007). De fait, les divergences entre les deux dirigeants étaient effectivement de notoriété publique et nul n'ignorait que le numéro 1 de la CGT était confronté à de solides critiques internes, en raison d'un excès de réalisme, de rapprochements tactiques avec la CFDT, de prises de position favorables au projet de Traité constitutionnel européen (qui avait conduit à la mise sa mise ne minorité par le conseil confédéral national de la CGT en 2005), voire, jusqu'à l'automne 2010, ses bonnes relations avec N. Sarkozy.

Il est cependant difficile d'établir une relation de cause à effet ou même simplement de pondérer l'effet de ces contradictions internes au premier syndicat de la SNCF (et de bien d'autres entreprises) et le déclenchement des deux conflits évoqués ici. En tout état de cause, la CGT n'est pas entrée seule dans ces deux conflits, ce qui relativise ce type d'explications. Ces approches font surtout peu de cas de la combativité des cheminots qui ne se décrète pas dans les états-majors.

La deuxième composante du pôle radical dans les deux conflits était représentée par Sud-Rail (membre de l'Union syndicale Solidaires) dont la progression aux élections professionnelles depuis sa création en 1995 a été assez spectaculaire (4,2 % des voix en 1996, 15,5 % des voix en 2004 et 17,7 % en 2009).

Du côté du pôle réformiste, l'Unsa (Union Nationale des Syndicats Autonomes), troisième force syndicale à la SNCF en 2004 avec 13,6 % des voix, deuxième organisation syndicale en 2009 avec 18,1% des voix, connaît une influence croissante. Elle n'a appelé à aucune des deux grèves qui sont évoquées. En octobre 2005, elle s'était pourtant jointe à la CGT, à FO et à Sud pour dénoncer l'accord sur l'intéressement.

La CFDT, longtemps seconde organisation syndicale de la SNCF, a préféré se tenir à l'écart des deux conflits. Affaiblie après le soutien qu'elle a apporté en 2003 à la réforme Fillon

des retraites des fonctionnaires, elle y a perdu l'essentiel de ses syndicats cheminots... passés à la CGT. Elle a néanmoins relancé une « CFDT-cheminots » à l'audience réduite de moitié (9 % des voix lors des élections professionnelles de 2004 contre 18,5 % en 2002). La CFDT, remontée à 11,6 % des voix en 2009 grâce à son alliance avec la Fgaac, privilégie la négociation avec la direction (laquelle souhaiterait d'ailleurs en faire sa première interlocutrice syndicale). Outre l'accord sur l'intéressement, la CFDT a en effet signé les accords salariaux de 2004 et 2005. La Fgaac, en revanche, a participé au conflit de 2005, mais pas à celui de 2010.

La CFTC (6,3 % des voix en 2004 et 5,4% en 2009) s'aligne sur une position analogue : ignorant les appels à la grève en 2005 et 2010, elle mise aussi sur la concertation avec la direction.

Force ouvrière (FO) constitue une fois encore un objet hybride : dans le mouvement en 2005 mais absente de celui-ci en 2010. Cela s'explique probablement par des forces internes qui opposent un pôle centriste, voire orienté à droite ou, à tout le moins, pragmatique, à un autre, plus radical, dont le noyau est composé de trotskistes d'obédience lambertiste. Mais c'est ce dernier qui tend à dominer à la SNCF. Enfin, la CGC (syndicat de cadres), très faible à la SNCF, n'a participé à aucun des deux conflits. Mais le non-positionnement ou le retrait de ces trois dernières organisations lors du conflit de 2010 s'explique aussi par le fait qu'elles ont perdu leur « label » représentatif après les élections professionnelles de 2009 et ne disposent plus de bases solides sinon réelles.

En somme, si l'on examine les choses du côté des forces syndicales, une des différences majeures entre les deux conflits, c'est qu'en 2005 une partie du pôle réformiste (FO et la Fgaac) serait dans la lutte, ce qui n'est plus le cas en 2010 (mais FO appartient plutôt au pôle radical à la SNCF). On doit donc constater une polarisation des oppositions à la direction de

l'entreprise et il est permis de se demander si ce ne serait pas là un effet émergent de la loi de 2008 modifiant les règles de la représentativité syndicale. Les lignes bougent peu toutefois d'un conflit à l'autre.

Du côté de la direction de la SNCF, les personnalités des deux présidents sont très différentes. L. Gallois, qui dirige l'entreprise ferroviaire de 1996 à 2006, diplômé d'HEC et ancien élève l'ENA, a l'image d'un grand serviteur de l'Etat, venu au PS par la voie du catholicisme social, ancien directeur de cabinet de Jean-Pierre Chevènement, ministre de la recherche et de la technologie après l'arrivée de François Mitterrand au pouvoir, puis directeur général de l'Industrie. Au sein de la SNCF, il va privilégier le dialogue avec la CGT, cherchant à intégrer celle-ci à l'entreprise. Bien que son profil, en termes de formation et de choix politique, soit assez comparable – ancien élève de l'ENA, membre du Conseil d'Etat, ancien directeur de cabinet de Martine Aubry, ministre du Travail –, Guillaume Pépy a pourtant une image très différente. Il est adepte d'un nouveau management de l'entreprise, attaché à la performance et à la réussite commerciale de l'entreprise, accentuant la nouvelle configuration par activité, qui soulève des oppositions et à l'origine de conflits (Vacquin, Pépin, 2009). Il ne fait plus de la CGT un interlocuteur privilégié. Au contraire, il cherche à favoriser le pôle syndical réformiste.

#### 4°) *Gestion des conflits et dénouements en 2005 et 2010*

En 2005 et 2010, les rapports de force dans l'entreprise, l'évolution des équipes dirigeantes de la SNCF, les liens que les PDG respectifs entretiennent avec le chef de l'Etat (tour à tour J. Chirac et N. Sarkozy), les relations entre les organisations syndicales impliquées (un groupe de quatre dont la Fgaac, réputée prompte à bloquer les voies en 2005 et la CGT et Sud en 2010), tout concourt à éclairer les différences de stratégies de gestion du conflit et de sortie de crise.

En 2005, la direction ne cède pas, mais recule assez sensiblement sur plusieurs revendications. Elle refuse de revenir sur la gestion par activité. La logique de ces restructurations lui semble frappée au coin du bon sens, quand bien même ce type de réorganisation a été rejeté par les syndicats à La Poste et à France Télécom (mais cette opposition est sans doute considérée positivement). Sur ce dossier, L. Gallois est dans la dénégation et se montre intransigeant : « Qu'on cesse de me parler de désintégration et de privatisation », affirme-t-il. La « privatisation, je ne la vois ni de près ni de loin. Ce n'est pas mon projet, ni celui du gouvernement, il me l'a confirmé » (*Le Monde*, 17 nov. 2005). De fait, le Premier ministre (D. de Villepin) et son ministre des Transports (D. Perben) multiplient les interviews dans la presse pour assurer que la privatisation n'est pas d'actualité. Mais, pour les organisations syndicales, « en ayant choisi le pilotage par activité (fret, grandes lignes, Ile-de-France et TER) et la filialisation de certaines activités comme iDTGV, la SNCF fait un premier pas vers la « vente par appartements ». D'autant plus que, selon ces mêmes organisations syndicales, la direction n'hésite pas à mettre en place « des méthodes qui étaient jusque-là réservées au secteur privé comme l'intéressement ou la promotion au mérite ». Après cinq réunions de négociations, la direction fait cependant une série de concessions aux grévistes. Les négociations salariales seront avancées au mois de janvier ; il y aura finalement 4 500 embauches en 2005 (soit 800 de plus que prévu par le budget), 40 millions d'euros supplémentaires seront alloués pour supprimer 80 % des ralentissements sur le réseau. La direction assure en outre qu'elle maintiendra pendant deux ans l'entretien de l'ensemble des points de desserte pour le fret et les triages, qui devaient être supprimés, au cas où il faudrait les rouvrir. Enfin, les conducteurs « fret » dépendront toujours de la traction. Si ces mesures sont instantanément jugées

« infinitésimales » par la CGT, elles lui permettent néanmoins une sortie honorable du conflit, en l'absence de rapport de force suffisant pour le poursuivre (officiellement, en 2005, un cheminot sur quatre, toutes catégories comprises est recensé comme gréviste le premier et seul jour de la grève).

Les caractéristiques, la gestion sur la durée et la sortie du conflit de 2010 sont très différents. Ce conflit se déroule dans un contexte particulier puisque le gouvernement a lancé une nouvelle « réforme des retraites » (qui pourrait impacter la SNCF) et que cette donnée enveloppe ce qui s'est passé comme un halo. Pour les uns (le pôle radical : CGT, Sud) c'est une bonne raison de croiser le fer sans attendre, afin d'intimider ceux qui voudraient faire table rase des régimes spéciaux de retraite. Quant au pôle réformiste (Unsa, CFDT-Fgaac), il entend conserver ses forces en vue du combat annoncé pour l'automne.

On a vu plus haut (tableau 3) que les revendications des grévistes en 2010 n'étaient pas très différentes de celles qui avaient été avancées en 2005. En particulier, l'importance que les organisations syndicales donnent à la question des restructurations doit être soulignée. Sur le plan morphologique, ce conflit, pour l'essentiel concentré en Normandie et surtout au sud d'une ligne Nantes-Dijon, a surtout mobilisé les conducteurs de train et les contrôleurs, c'est-à-dire les « roulants » (le groupe traditionnellement le plus combatif qui partage avec les aiguilleurs, le pouvoir de blocage des circulations).

En outre, en 2010, le nombre d'organisations impliquées est plus réduit qu'en 2005 (tableau 5), elles représentent moins d'électeurs qu'en 2005 (différence de près de 15 points ; cf. tableau 6). Surtout la direction incarnée cette fois par G. Pépy refuse obstinément de discuter avec le pôle radical, pourtant le seul engagé dans la grève. Les relations sont bloquées au point que D. Le Reste, leader de la CGT des cheminots, à la tête d'une délégation de militants, envahit le siège de la SNCF pour

imposer à G. Pépy de les recevoir.

Du côté de la direction, encouragée semble-t-il dans la voie de l'intransigeance par le chef de l'Etat qui aurait eu des raisons personnelles de vouloir faire céder les cheminots et notamment la CGT (il estimait – selon un responsable de Sud – avoir été insulté par un article le caractérisant comme « ennemi de classe »), G. Pépy affirme avec constance que désormais il ne négocierait plus sous la contrainte et que les syndicats obtiendront toujours plus par la discussion que par le rapport de force. En clair, il entend désormais fixer fermement l'agenda social. S'engage alors un bras de fer qui durera bien plus longtemps (17 jours en 2010, contre 1 jour en 2005) et, plus classiquement, aucun des protagonistes ne voudra perdre la face. En 2010, la seule concession que fera la direction sera d'accepter du bout des lèvres, après plusieurs jours de refus, des réunions d'échanges dans les régions entre les directions locales de la SNCF et les organisations syndicales locales. Mais la direction de l'entreprise refusera sans faiblir des négociations avec les organisations au plus haut niveau.

A l'évidence, la sortie de crise du printemps 2010 a été compliquée par une caractéristique majeure de ce conflit : une vive concurrence intersyndicale entre les deux organisations syndicales engagées, en relation de fortes rivalités pour occuper le côté gauche de l'échiquier syndical (ici ou là, le conflit a été précédé par des transferts de militants CGT rejoignant Sud). Dans un premier temps, la CGT a tenté de s'allier avec le pôle réformiste en excluant Sud de l'opération. Cette stratégie ayant échoué du fait que les composantes du pôle réformiste se sont déclarées peu intéressées, la CGT s'est retrouvée dans la grève avec le seul Sud. Cette concurrence intersyndicale (entre la CGT et le pôle réformiste, puis au sein du pôle radical) est une caractéristique majeure de ce conflit. De ce point de vue, il a même été le théâtre d'une situation inattendue : ici ou là, Sud, sceptique sur la sincérité

de la CGT à s'impliquer dans ce conflit, s'est montré plus réticent à s'engager (dans le nord par exemple). Cependant, cette situation inattendue n'était pas homogène.

Il semble aussi que la CGT ne s'attendait pas à l'intransigeance de la direction et elle avait d'autant plus de raisons de combattre fermement qu'elle voulait faire barrage au projet de G. Pépy de s'appuyer sur un pôle réformiste (composé de l'Unsa et de la CFDT-Fgaac), non engagé dans la grève.

Fondamentalement, ce conflit ne se serait pas déclenché et n'aurait pas pris cette forme si particulière sans l'implication de militants de la CGT, attachés à la lutte des classes, qui voulaient en découdre avec une direction d'entreprise qu'ils percevaient comme désintégrant l'opérateur ferroviaire historique et s'apprêtant, disaient-ils, à remettre en cause le statut du cheminot (protecteur pour le personnel de la SNCF si on le compare aux accords de branche récemment conclus dans le fret ferroviaire privé) (Cohen et Dressen, 2009).

L'analyse de ce conflit montre aussi que l'« hégémonie » que constitue pour la CGT le fait de recueillir deux fois plus voix que Sud-Rail aux élections professionnelles ne suffit pas à s'attribuer le contrôle du mouvement. En l'occurrence, la CGT, dont le rôle a été incontestable, n'est cependant pas parvenue à imposer globalement son leadership, tant en raison de la concurrence avec Sud que du fait de la multiplication de préavis de grève inter-catégoriels régionaux qui ont conféré une dynamique polycentrique au mouvement.

Une étude fine du mouvement de 2010 permet de démontrer combien – contrairement à certaines représentations – un conflit collectif du travail est une construction d'éléments hétérogènes, voire concurrents les uns par rapport aux autres et relativement précaires. A tout le moins, son architecture – dans un contexte de pluralisme syndical instable – est fragile. Le mouvement collectif constituera donc un équilibre complexe, combinant de surcroît – dans le cas d'une grande entreprise composée de

plusieurs établissements – une dimension nationale et des dimensions régionales (Andolfatto et Dressen et Mahieux, 2011).

Le mouvement de 2010, bien plus long que celui de 2005, ne s'est soldé par aucun résultat patent pour les salariés. La direction est apparue surtout préoccupée par son propre agenda de transformation de l'entreprise. Il se peut aussi qu'elle se soit montrée intransigente afin de préparer les organisations syndicales à l'idée qu'il ne fallait pas à s'attendre à beaucoup de souplesse de sa part sur le dossier des retraites qui serait rouvert à l'automne 2010, un sujet sur lequel le président de la République avait à cœur de faire reculer les organisations syndicales et, ce faisant, réaffirmer son autorité (Andolfatto et Labbé, 2011).

### Conclusion : d'une grève à l'autre, les facteurs de changement

La première partie de cette communication met essentiellement trois faits en lumière :

a) La conflictualité à la SNCF est irrégulière d'une année sur l'autre et donc assez imprévisible, ce qui bien sûr ne veut pas dire inexplicable et moins encore irrationnelle. Et ce qui est vrai de la conflictualité à la SNCF l'est, d'une manière plus générale, de la conflictualité sociale en France. En ce sens, les statistiques des conflits sociaux (à la SNCF et en général) sont très différentes des statistiques démographiques ou de celles des accidents de la route, autant de phénomènes sociaux qui connaissent des tendances à la hausse ou à la baisse, mais de manière progressive. La distinction probable est que les phénomènes démographiques résultent de comportements certes sociaux, mais individuels ou micro-collectifs. Les grèves sont en revanche des actions collectives certes conduites par des individus, mais qui ne peuvent exister que dans l'interaction et qui sont la traduction de projets communs plus ou moins élaborés. Et si la conflictualité à la SNCF suit une logique comparable à celle des mouvements sociaux en général, elle le fait parfois selon une toute autre

temporalité, ce qui n'est pas étonnant compte tenu du caractère relativement imprévisible de toute action collective. On a ainsi pu mettre en lumière trois types de rapports à la conflictualité sociale plus large : les années ou les mouvements grévistes cheminots sont encadrés dans des mouvements plus vastes, les années où les mouvements cheminots sont plus centrés sur des revendications propres au milieu des entreprises publiques (ou à la SNCF elle-même), les années hybrides, combinant les deux logiques précédentes. D'une trop rapide enquête, on peut cependant induire que les conflits résultent à la fois de réponses à des politiques publiques, exogènes ou endogènes à la SNCF : cela fut le cas en 2005 et en 2010, mais aussi – et peut-être parfois davantage – de stratégies internes de coopérations ou de rivalités entre les acteurs syndicaux. C'est particulièrement notable en 2010. Mais globalement, on peut cependant dire que les conflits à la SNCF sont connectés avec la vie sociale hors les murs de l'opérateur ferroviaire historique.

b) Nous avons aussi voulu montrer que, si la conflictualité est notable à la SNCF, il est difficile d'en tirer des conclusions dans l'absolu, faute de points de comparaison. Seule une comparaison de ces statistiques du ferroviaire avec des entreprises aux effectifs et à la main d'œuvre comparables et au statut juridique voisin, permettrait de préciser le niveau de la conflictualité du ferroviaire dans le paysage socio-économique. Mais pareil point de comparaison existe-t-il ?

c) Enfin, il apparaît que des niveaux de conflictualité voisins entre deux années peuvent masquer de fortes disparités : 1 000 cheminots qui font un jour de grève apparaîtront dans les statistiques comme 100 cheminots qui font grève 10 jours. Ajoutons à cela que les statistiques de grèves d'une année peuvent agréger des journées d'arrêts de travail résultant de conflits distincts qui se sont déroulés cette année-là. En outre, les grèves les plus marquantes d'une année donnée, par exemple

celle du 22 novembre 2005, peuvent être précédées d'autres mouvements parfois plus mobilisateurs, mais relevant des grèves carées (c'est-à-dire prévues pour 24 heures). On peut rétrospectivement les percevoir comme préparatoires à un affrontement qui aurait pu être perçu par les acteurs comme devant être majeur. Ainsi, l'année 2005, a connu cinq journées d'actions ayant précédé la grève évoquée dans cette étude et certaines parmi elles ont même mobilisé davantage que la grève du 22 novembre. Ce dernier point permet de faire la transition avec la problématique.

La deuxième partie de la communication s'est focalisée sur deux conflits très différents (novembre 2005 et avril 2010) mais qu'il a semblé intéressant de retenir car ils sont séparés par des changements institutionnels importants : le durcissement de la réglementation du droit de grève prévu par la loi du 21 août 2007, la réforme des régimes de retraites contenue dans la réforme du 1<sup>er</sup> juillet 2008, puis la loi du 20 août 2008 transformant les règles de la représentativité syndicale.

S'il faut compter aussi avec le contexte de la réforme des retraites en 2007 et les déceptions persistantes qu'elle en engendré, plus fondamentalement, ce qui contribue à expliquer la mobilisation de 2010 comme déjà celle de 2005, c'est une protestation contre les restructurations d'inspiration néolibérales. En témoigne l'analyse des revendications de 2005 et d'avril 2010 (voir tableau 3). S'y ajoute en 2010 une protestation contre un sentiment de constituer une sorte de bouc-émissaire de l'action publique. Il n'est pas difficile de comprendre que les critiques faites par les cheminots ont fait monter la tension. S'y ajoute le sentiment que G. Pépy n'était plus l'homme de compromis qu'avait été L. Gallois lors du conflit de 2005, puisque G. Pépy refusait de négocier dans le cadre d'un conflit ce qui, sauf erreur, était une innovation par rapport à tous ses prédécesseurs. Mais il faut compter aussi avec un autre phénomène caractérisant le conflit de 2010 : la concurrence entre orga-

nisations syndicales du pôle radical alors que le conflit de 2005 avaient vu des polémiques intersyndicales plus classiques, opposant organisations grévistes et organisations hostiles au mouvement.

Enfin, ces deux conflits tendent à présenter une moindre dimension corporative que des conflits antérieurs... même si cet aspect mériterait d'être précisé (Ribeill, 1997).

### Bibliographie sélective :

**Auban B. (2010)**, « Le régime spécial de retraite de la SNCF : un premier bilan de la réforme de 2008 », *Rapport d'information n° 732 (2009-2010)*, fait au nom de la commission des finances du Sénat, déposé le 29 septembre 2010.

**Andolfatto D., Dressen M. (2012)**, « Nouvelles règles de représentativité syndicale et de négociation collective à la SNCF : une réforme sous tension », *Travail et emploi*, n° 131, juillet-septembre 2012, p. 75-88.

**Andolfatto D., Dressen M., Finez J. (2012)**, « Les salaires à la SNCF. Inflexion néolibérale et résilience du statut », *Les notes de l'Institut européen du salariat* [Université Paris-Ouest-Nanterre], n° 27, mai 2012.

**Andolfatto D., Dressen M., Mahieux C. (2011)**, « La grève d'avril 2010 à la SNCF : un mouvement polymorphe, polycentré et pluri-fonctionnel », 4<sup>ème</sup> congrès du réseau francophone des associations de science politique, Université libre Bruxelles, 20-22 avril 2011.

**Andolfatto D., Labbé D. (2011)**, « Retraites : les faux-semblants d'un mouvement social », *Le Débat*, n° 163, p. 72-80.

**Brochard D. (2003)**, « Évaluation des statistiques administratives sur les conflits du travail », DARES, *Documents d'études*, n° 79, novembre 2003.

Cahuc P., Zylberberg A. (2009), *Les réformes ratées du président Sarkozy*, Paris, Flammarion.

**Caron F. (1997)**, *Histoire des chemins de fer en France*, tome 1, 1740-1883, Paris, Fayard.

**Castel N. (2010)**, *La retraite des syndicats*.

*Revenu différé contre salaire continué*, Paris, La dispute.

**Chevandier C. (2002)**, *Cheminots en grève ou la construction d'une identité (1848-2001)*, Paris, Maisonneuve & Larose.

**Chevandier C., Fukasawa, Ribeill G. (1992)**, « Les cheminots, un statut toujours en débat, Genèse, avatars et représentations », in P. Hamelin, G. Ribeill, C. Vauclare, dir., *Transports, professions en devenir, Enjeux et réglementations*, Paris, Presses des Ponts et Chaussées, p. 41-64.

**Cohen V., Dressen M. (2011)**, « Pénibilité et violence morale chez les conducteurs de trains. Opérateurs privés et opérateur public », in Dressen M., Durand J.-P., dir., *La Violence au travail*, Toulouse, Octares.

**Desage G., Rosankis E. (2012)**, Négociation collective et grèves dans les entreprises du secteur marchand en 2010, *DARES Analyses*, n° 053.

**DGAFF [ministère de la réforme de l'Etat, de la décentralisation et de la fonction publique] (2012)**, *Rapport annuel sur l'état de la fonction publique*, Paris, La documentation française.

**Dubet F., dir. (1997)**, *Sociologie du Travail* n° 4/1997 (numéro spécial consacré aux conflits dans les transports ferrés et routiers ; cf. – pour le détail des articles – à : Ribeill G. ; Leschi D. ; Piotet F.).

**Kourchid O. (2007)**, « Mineurs, cheminots : essai d'interrogations comparatives », in dossier « Images des cheminots, de la représentation à l'identité », *Revue d'Histoire des Chemins de Fer*, n° 36-37, printemps-automne, p. 221-276.

**Le Goff J. (2004)**, *Du silence à la parole. Une histoire du droit du travail des années 1830 à nos jours*, Rennes, PUR.

**Leschi D. (1997)**, « La construction de la légitimité d'une grève : le rôle des assemblées générales de la gare de Lyon », *Sociologie du Travail* n° 4/1997, p. 499-522.

**Piotet F. (1997)**, « Les événements de décembre 1995, chronique d'un conflit », *Socio-*



*logie du Travail* n° 4/1997, p. 523-545.

**Ribeill G. (1987)**, « L'hiver de grève des cheminots », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 16, 1987, p. 21-30.

**Ribeill G. (1993)**, *La révolution ferroviaire, La formation des compagnies de chemin de fer en France (1823-1870)* [préface de J. Fournier], Paris, Belin.

**Ribeill G. (1994)**, « SNCF : du malaise social à la cassure corporative », *Travail*, n° 31, 1994.

**Ribeill G. (1997)**, « Le conflit des cheminots de novembre-décembre 1995 : les avatars politiques d'une grève corporative », *Sociologie du Travail* n° 4/1997, p. 499-522.

**Seuret F., Sohlberg P. (1999)**, *Alter Eco*, n° 174, octobre, <http://artic.ac-besancon.fr/sites/Dos%20Services%20publics/servicespublics/SNCF.htm>

**Vacquin H., Pépin J.-L.**, [Le conflit de la gare de Paris-Saint-Lazare du 14 décembre 2008 au 13 janvier 2009], rapport interne [non titré officiellement], 2009.

#### Remerciements :

Les auteurs remercient les responsables des organisations syndicales et les représentants des directions (nationale ou régionale) de la SNCF sollicitées pour réaliser cette recherche.

## «Precarious workers go on strike: outsourced workers mobilization in a Brazilian steel industry”<sup>1</sup>

Sabrina de Oliveira Moura Dias

### Introduction

Outsourcing is considered one of the major elements of deep restructuring process by which companies worldwide passed through in recent decades. Although the practice of outsourcing is not recent, it is especially in the 1970s in developed countries and in the 1990s in Brazil that it was intensified, changing deeply existing labour and employment relations. In search for competitive advantages, mostly firms and corporations worldwide have adopted some degree of outsourcing. While outsourcing is not new in business practices, its fast growth is linked to the idea of «lean production» that led to a concentration of produc-

tion only in those tasks considered essential, and to subcontracting less strategic activities from other companies and firms. Identified as one of the most efficient ways of organizing and managing according to lean production paradigm, outsourcing was suitable for business to the extent that it could, among other things: turn fixed costs into variable costs; for enterprises it means having a variable workforce, organized according to cyclical needs. They could therefore adapt production and hiring to fluctuations in demand and consumption; lead to a deverticalization of the company and to sharing business' risks. Outsourcing allows to transfer part of production's responsibility and burden to other firms, bringing less impact for contracting companies in periods of economic crisis and low demand; favor technological development; by means of subcontracting companies specialized in specific services or parts of production, it becomes more probable to achieve technological leaps and cost reduction. The main purpose of outsourcing process was to overcome “vertical companies” which controls and coordinates all phases of production, moving to lean and deverticalized companies, organized in networks, in which production is limited to what is considered to be enterprises' *core business*. The ideas of modernity, efficiency and com-

1. Communication presented at II International Conference “Strikes and Social Conflicts”. Part of this research has become possible thanks to a one year scholarship offered by FAPERJ for an international doctoral exchange in France.

petitiveness began to be attached to the word and the practice of outsourcing in companies. With so many advantages, who would doubt that outsourcing would find fertile ground everywhere to develop itself? According to this maximizing productivity, competitiveness and increasing profit logic, the practice of outsourcing has been spread to several activities of different companies worldwide. However, despite all those advantages of outsourcing, in recent years “backsourcing” is rising in the vocabulary and practice of enterprises and managers. The backsourcing is the opposite of outsourcing process: workers, areas and functions previously outsourced to service providers, return to be developed by companies. The reasons for this change are still controversial. Between management theorists and companies senior executives there are still many disagreements about backsourcing: would it be the result of a botched outsourcing or of an extremely flexibility?

Less consensual than we did believe, outsourcing engenders contradictions and disputes in relations between outsourced firms and outsourced workers, between the contracting firms and the outsourced firms, and last but not least between the contracting firms and outsourced workers. Obviously, if the balance of power often tends to favor the contracting firm, in certain conjunctures outsourced workers and firms may broaden the spectrum of concessions realized at first by it. Although backsourcing is a process linked to multiple causes, we will focus on this text in the pressures made by outsourced workers of a large steel industry in Brazil as an important reason to the change. In this context, they developed forms of direct and collective action against the contracting and outsourced firms as well as types of “non-cooperation” behavior, which although individual and less visible forms, also important ones. As long as outsourcing is a device enabling “precarization” of labour relations and employment, it is not surprising an emerging opposition to its instal-

lation and maintenance. When it hits workers’ rights, working conditions and employment, companies generally fail to mobilize workers commitment and cooperation.

By reading articles and books on the subject, as well as by the analysis of interviews, newsletters and local trade union collective agreements, we intend to consider collective actions and less explicit forms of resistance as a type of struggle against outsourcing process. We support the idea that it’s possible to find in those resistances one of the causes for the partial backsourcing process. We emphasize however that backsourcing is still an ongoing process, even in the company researched, and its understanding is hampered either due to the recency of events and to a lack of researches on the subject.

### Outsourcing and backsourcing process at CSN

Outsourcing is characterized roughly by the flexibilization of production by transferring activities considered not essential to the achievement of a company’s goals. In order to focus on the steps considered essential to the production - the so-called *core business* - the contracting companies transfer to their (s) outsourced (s) partner (s) the charge for services or products considered complementary.

Although outsourcing practice is an ancient modality of organizing production and labour, its expansion and intensification is characteristic of its recent form. The outsourcing as “phenomenon” was driven by global restructuring process inspired by “lean production”. Besides traditional sectors of the economy, the “new” outsourcing reaches modern sectors, as well as areas previously considered strategic for the production.

As a result of the widespread adoption of the outsourcing practice has been detected in Brazil as well as in other countries a deepening of labour relations and employment precarization. Although great efforts have been made to distinguish “good outsourcing” - character-

ized by specialization and know-how – from “bad outsourcing” - practiced exclusively in order to reduce costs - the concept has been often associated by its critics to a general deterioration of working conditions and employment. Layoffs, reduced wages and jobs, increased risks to health and physical integrity in the workplace, intensification and extension of working hours, discrimination and prejudice between the companies’ direct workers and outsourced workers, job insecurity and reduced benefits – leading to a step back on historical achievements of workers – and fragmentation of workers are the main consequences identified as a result of outsourcing in Brazil. Although outsourcing may have different meanings for outsourced workers, there is generally a certain emphasis on the most vulnerable situations and cases created by outsourcing as a way to draw political attention to the degradation established. Outsourced employments are seen in the majority of cases as a way to hide the real employment relations. Therefore, together with this way of understanding the concept, as synonymous of vulnerability and instability, there is also a political speech against outsourcing’s disorganizing effects.

Outsourcing in Brazil as well as in France covers a wide range of statutes and conditions of work and employment. While outsourced workers with permanent contract have more guarantees than the outsourced with temporary or fixed-term contracts, they are less stable and have fewer rights than direct workers, even when working at the same tasks and functions. Compared with the workers employed by the enterprise, the outsourced workers with permanent contracts have in general less advantageous collective agreements. Outsourced workers in a permanent employment relation often show up a contradiction: while their contract with outsourced firms are permanent and “stable”, the contract between these firms and the main firm is temporary (in Brazil it has an average duration

between 2 and 4 years). Once in most cases outsourced jobs depends on the renewal of the commercial contract inter-companies, outsourced workers even in permanent contracts are not really “stable”, since the labour contract depends on the continuity of the partnership between contracting and outsourced firm. Outsourcing legal practice in Brazil, according to the Superior Labour Court’s (TST) enunciation n° 331 is possible for contracting companies in “medium activities” considered subsidiary and complementary<sup>2</sup>. The practice is legally forbidden in “final activities”, it means on functions and / or production steps considered essential to accomplish companies’ purposes. Although enunciation n ° 331 only allows outsourcing in “medium activities,” it doesn’t really define which activities and functions are concerned in each case. This enunciation’s lack of accuracy and the absence of definition of what should be considered “essential” lead to various interpretations, misunderstandings and quite different decisions of the brazilian judiciary concerning outsourcing. In addition to that, enunciation n° 331 ended by characterizing as “medium activities” not only support services such as security, gardening or food services, but also strategic activities directly linked to production, such as industrial maintenance.

Before pointing to the historical features of outsourcing and back sourcing at CSN, we will make a brief outline of the object of this presentation and research. The city of Volta Redonda was founded in 1940s, during Getúlio Vargas’ authoritarian and dictatorial government, in order to host the largest steel industry in the country. CSN was part of a developmental project conducted by the brazilian state to encourage industrialization. Volta Redonda was built surrounding CSN factory. The exis-

2. In outsourcing, contracting firms subcontract service providers to perform their «medium activity» (a service or product supply). Although the connection between these two companies - contractor and outsourced - be commercial, the bond that binds outsourced workers with their employer is, as for direct workers, governed by the rules of the Consolidation of Labour Laws (CLT).

tence of urban space, from the beginning, was subordinated to the function of hosting the steel industry and its workers. Until today CSN is one of the most important steel production complex in Brazil and Latin America.

Workers concerned in this case are formally linked to the labour market, or protected by labour laws. They perform equipment maintenance activities in CSN, being allocated mostly in professional or auxiliary functions of mechanical, electrical and welders. They perform their daily activities in CSN's factory, alongside and in constant contact with the workers employed by CSN and by others outsourced firms. The outsourced employees in this case are qualified for their duties, and they develop continuous activities with a strategic value for CSN's production.

The beginning of outsourcing in CSN is linked to different scales and contexts: the diffusion and assimilation of flexible paradigm by brazilian companies in the early 1990s; the privatization of CSN in 1993; also in 1993 the publication of TST's enunciation<sup>3</sup>, which regulated the outsourcing of activities considered complementary for businesses. TST's enunciation opened the precedent for licit outsourcing of activities previously considered essential to companies. Activities such as industrial maintenance, although permanent and daily performed in contractor's industrial plant became possible of being legally outsourced.

In CSN over the half of maintenance workers were outsourced from 1990s<sup>4</sup>. In 1994, the consecutive year after privatization and the publication of TST'enunciation, the Japanese company Sankyu signed a contract for maintenance services with CSN to preserve the area of producing coke. But the huge contracts for maintenance services in CSN would

3. Approved on December 17, 1993.

4. According to Regional Delegacy of Labour (DRT) in 2009 there were 8524 direct workers and 9967 outsourced workers. The outsourcing firms with the largest number of employees at CSN at that year were the Japanese Sankyu (1379), the italian Comau (868), the brazilian Magnesita (105), the german Vais (215) and the brazilians Verzani & Sandrini ( 974) and Cikel (1272).

only be signed in the 2000s. From the 2000s, outsourcing contracts were established mostly with two subcontractors: an Italian company named Comau, and the Japanese company Sankyu. CSN maintained in its own frames a reduced number of maintenance workers with the function of developing the "OS" (service orders) and supervising the outsourced services. Notably, there is an effort to separate the conception of maintenance service (in charge of direct employees) from its implementation (in charge of outsourced employees). As in many outsourcing cases, in CSN workers just "changed their shirt," an expression used to stress the continuity of workers in the same functions and areas of CSN's industrial plant, although no longer as direct workers, but as outsourced ones.

Considered the strikes' major force during 1980s, CSN's maintenance workers were systematically divided, at the beginning between the company and its subsidiary FEM, and after, between CSN, Sankyu, Comau, and other smaller maintenance companies. Although the majority of maintenance workers continued to be represented by the same trade union, their collective agreements were multiplied by the number of companies performing maintenance activities. The result of this type of collective agreements' fragmentation was the rise of quite different conditions of work, employment and rights among the category of maintenance workers inside the factory<sup>5</sup>.

5. However it is important to note here that even if in the majority of outsourcing cases brings some degree of degradation in workers' conditions, there are also situations in which outsourced employees have a condition as good as or even better than direct workers within a company. At CSN this is the case of Siemens-Vais outsourced workers, specialized in services of continuous casting. The better conditions of this outsourced workers is due to their technical expertise and know-how in activities which aren't performed by direct workers. In contrast to that type of situation, in «numerical outsourcing cases» an enterprise subcontracts another firm to perform activities that it could perform with its own employees. So there are important differences between specialized and high skilled outsourced activities, which give place to expensive contracts and better remuneration of work, and «numerical outsourcing

An important element of early outsourcing at CSN's industrial plant was the extreme degree of degradation of working conditions. The outsourcing process brought to a significant decrease of maintenance workers' wages, most of the time lower than direct workers' wages, and to the loss of rights and benefits of collective agreements between SINDIMETAL and CSN<sup>6</sup>. The interviews concerning the beginning of outsourcing process in CSN point to the lack of dining hall in the workplaces, and the precarious hygiene conditions in outsourced workers' rooms and spaces, as well as to the constant absence of safety equipment (EPIs) which should be provided by outsourced firms. Some trade union's members working at the time of the beginning of CSN's outsourcing used the word "subrace" to designate outsourced workers condition within CSN's industrial plant. This situation has gained an even more dramatic charge when compared to CSN's workers situation, in many ways better than the situation of the majority of outsourced workers. This comparison led to the creation of bias between workers and to a feeling of absence of dignity and recognition by the side of outsourced workers.

The late 2000s represent a reversal of outsourcing process. In the opposite direction of the outsourcing paradigm, widely supported and implemented by the flexible administration, CSN initiated a partial reversal of one of the main features of the restructuring process in steel sector. In 2006 and 2007 CSN back-sourced guard services, transportation activity and part of maintenance activities. In 2010, CSN decided to no longer renew the contract with Comau, one of the outsourced maintenance firms with largest number of workers, and which has been providing services within the factory since 2003. About 2/3 of Comau's workers "changed their shirts" and started to work for CSN. Before that, backsourcing of

---

activities», with lower contracts costs and remuneration of work.

6. For those workers who were transferred to CSN's outsourced partners.

maintenance were made in order to re-compose the CSN's itinerant maintenance.

Although part of maintenance activities continues to be performed by outsourced firms, an important proportion of its affairs came back to be performed by CSN. The reasons for this change are many, we will analyze and discuss some of them below. In the following section we should emphasize strikes and collective action as a more visible and noisy pressure over degradation arising from outsourcing situations. However we will endeavor to demonstrate that in addition to the strikes and open confrontation, forms of non-cooperation were practiced in workplaces. Though this non-cooperation acts are not necessarily thought of as deliberately questioning outsourcing process – much of them are based in the absence of dignity and recognition feelings – they may have contributed to decrease productivity and production quality, thus weakening outsourcing's efficiency.

## Strikes and other forms of resistance in CSN

Considered as one important element of group consciousness, strike is a powerful mechanism for workers and trade unions to fight against labour degradation and to make pressure upon the acquisition of new rights, benefits and wages. Once strikes can lead to a partial or a complete production interruption, it threatens profits, deadlines, confidence and quality assumed by employers with their clients.

Often interpreted as an element to measure the strength and level of organization of a category, strikes in recent decades have suffered a severe regression worldwide. One of the main explanations for this is the growth of unemployment and of employment fragile and unstable ties, responsible for discouraging and weakening strikes as forms of claim and pressure. Even if strikes progressively lost position as a form of claim it doesn't mean at all the decline of the workers' struggle. Other forms of

resistance, collective or individual, institutionalized or not, performed by workers can also put pressure over employers.

Although the number of strikes is reducing nowadays, they continue to happen and they are unlikely to disappear of workers' struggle repertoire. However, it is clear that strikes taking place today, as before, are faced by changes in economic context, in the labour market and relations, and by the fragmentation of workers within the companies. The conditions which sustain strike actions today may not be the same as before. The categories of actors, their profile, solidarities and claims may have changed.

CSN's strikes had its peak in the 1980s during a period of great tension in Brazilian political and social scene, because of the struggle for politic democratization. This period watched the rise of new organized and politically engaged groups, among them the workers and their institutions. After a long period of collective actions severely repressed during the military dictatorship in Brazil, huge strikes started to show up in the late 1980s, during the transition to the democratic government. In this context, working class from different industries and sectors gained space in the politic arena, bringing power and combativeness to labour collective actions<sup>7</sup>. In Volta Redonda, at CSN, two major strikes were carried out by workers in 1988 and 1989. Particularly the strike of 1989 gained dramatic contours because of the intervention and repression of the brazilian army, which resulted in the death of three workers.

After 1990 there wasn't any strike among

7. The «new unionism» was a brazilian movement emerged in the 1980s which contributed to the strengthening of working class struggles and to the democratization of the country. The new unionism aimed to differentiate itself from previous unionism, considered «fink», and to press the state for a social and political democracy. Huge strikes and large mobilizations of workers with the emergence of leaders are trademarks of «new unionism». The most famous exponent of the new unionism was Lula, a former president of ABC's metallurgic trade union, who became brazilian's president in 2003.

workers of CSN. Especially since 1993, the privatization of the company brought, according to trade unionists, a revision of the confrontation strategies. The trade union efforts and discourse undertaken since then emphasized the idea of class conciliation and cooperation rather than confrontation strategies as the strike. The weakening of the strike is linked to the privatization, but also with changes in the organization of workers. The restructuring of production brought quantitatively and qualitatively changes in labour relations and employment within the company and in the steel industry. Therefore, reduction of jobs, change of status of the workers, outsourcing process and diversification of working conditions and employment are all elements related to the reflux of strike action in CSN. However, although reorganization of work and production at CSN has directly affected the identity and subjectivity of workers, new solidarities and identities could emerge thereafter.

From the year 2005, three major strikes were carried out, and even if they no long achieve to interrupt CSN's production as occurred in the 1980s, they forced the company to find solutions for the absence of a substantial number of production outsourcing workers. Stimulated and supported by SINDMETAL, workers of large outsourcing companies like Sankyū and Comau among others went on strike demanding better wages and expansion of rights. The 2007 strike showed the degree of separation that underwent the factory workers. The attempt of trade union to stop all factory production failed because CSN's employees didn't take part on the strike even after voting in its favor. Only outsourced workers, especially maintenance ones accomplished the strike in that year.

In interviews with outsourced workers and trade unionists the main demands during the strikes were better wages, benefits and rights. Outsourced workers' speeches very often presented the idea that the responsibility for their condition was due to their relation with out-

sourced firms, but also due to their relation with CSN. In other words these speeches made it clear a resentment feeling and the thought that employment conditions were result not only of degraded relationship with their direct employer - responsible for their contract and employment status - but also of CSN's requirements and exigences - responsible for managing and organizing their workspace and responsible also for indirectly paying their salaries. In outsourced workers' perspective CSN would be also responsible for their low wages and few rights and benefits to the extent that it would always be searching to reduce outsourcing contracts value or to choose contracts with lowest price<sup>8</sup>. In addition, outsourced workers showed dissatisfaction with CSN's differentiation politic and were very unhappy about their treatment as a subcategory stimulated by the company by means of its employees behaviors and actions. So strikes were identified as a way to pressure the service provider, but also as a means to cause injury to the CSN. Among outsourced workers there were a strong expression of resentment against CSN's policies of objective and subjective segregation<sup>9</sup>.

8. The cost of maintenance contracts are usually calculated on the basis of «man per hour». The lower the value of «man per hours» negotiated between firms, the greater the probability of negative impacts on wages and benefits.

9. According to interviews, outsourced workers have restaurants and locker rooms different and (in general) worst than those of CSN's workers. The absence of air conditioning in outsourced employees' workrooms was pointed as an important difference in relation to direct workers. What might be seen a «luxury» is actually a demand for a thing that could ease the hassle and discomfort caused by working in a very hot environment. According to interviews, in contrast to outsourced workers, CSN's workers have air-conditioning in their workrooms, fresh water and the possibility to park their car in factory's parking area. Many outsourced workers expressed revolt in their speeches with the fact that inside the factory even a higher echelon outsourced worker "has less value" than a low echelon CSN's employee. This shows also that instead of the supposed existence of independent hierarchies per companies inside the factory, the workers build unofficial (although real) hierarchies and evaluations, cross-firms, which do not take into account only formal aspects such as the role and function performed, but also the value of workers' «uniforms» and employers.

However it is necessary to situate the vision of precariousness conveyed by these outsourced workers about their situation: it was created as result of a comparison with the status and rights of CSN's maintenance workers. Therefore it matters for the construction of outsourced workers subjectivity and identity the contrasts they conceive between them and the direct workers situation. In other terms the "reading" of their situation is mediated by this comparison between their own conditions and rights and the conditions of other workers. Not surprisingly, they usually support in their discourses a substantive moral argument against inequality, which can be summarized by the question: "why should I earn less, and have fewer rights even working as much as others, in similar or equal activities?" These discourses carried the image of CSN's workers condition as a horizon for rights and wages demands. Instead of an imagined better condition, the condition of CSN's employees provided a horizon of concrete prospects for outsourced workers. But this same contrast and comparison of conditions is made by CSN's workers. The mainly arguments used by CSN's employees to explain the cause of their non-adherence to strike encouraged by trade union in 2007 was simplified by the statement: "I can't go on strike with outsourced workers, because they have less to lose than I have". While strikes efforts were important for outsourced workers in searching for improve their situation, for CSN's employees to go on strike would have represented a risky for the maintenance of their relative better position. Forms of differentiation and competition deeply established by outsourcing process ended to create an elite of steel workers with weak disposition to an open political struggle and permanently faced by the threat of seeing their status downgraded.

Moreover, another reason historically linked to the maintenance function has been used by respondents to explain the strikes of 2005, 2006 and 2007. Maintenance workers have



historically been considered the forefront of major strikes occurred in the 1980s. The main explanation for this was the know-how requirements and technical characteristics of maintenance activities. During the interviews there was a general consensus between different groups of respondents (trade union's members, CSN's and outsourced firms workers) upon an image of the maintenance professional as more independent and autonomous than others categories of steel workers: being an "electrician" or a "mechanic" allows laborers to work outside industry, or even in different types of industries. This idea of higher autonomy and independency of maintenance professionals among steel workers was almost always contrasted with the profile of operation workers, the huge majority of them CSN's employees, considered dependents of industrial machineries to perform their work

Besides the strike, others less visible and spectacular forms of resistance were presented during interviews, most of them to argue a supposed smaller commitment of outsourced workers with work and productivity. Their "lack of commitment" was presented as a proactive, conscious and reciprocal behavior: it would be proportional to the "lack of recognition" of their work. Practices such as strikes, absenteeism, lack of commitment, avoidance and low productivity also appeared in interviews as a result of low motivation among outsourced workers due to their "non-recognition". In this sense, it is clearly one of the major contradictions of outsourcing's management within the everyday practices of work: on one hand it is successful in adjusting workforce according to firms' interests and dividing broader work collectives, on the other hand it fails to stimulate cooperation from outsourced workers. We might think that the closer to essential and daily company activities is outsourced workers performance, the greater risk of decreasing productivity. In CSN's case, differences between workers became an incentive for demands and collective actions which pressed the precarity imposed

to maintenance activities.

The reversal of outsourcing, or backsourcing process was designed and implemented by CSN from 2006/2007<sup>10</sup>. Although we can't measure its degree of importance, it is certain that the improvements achieved by outsourced workers' struggles took part on the decision to backsource. Many of the arguments offered by backsourcing's literature as well as by the actors of CSN's case for backsourcing process betake reasons which can be related to the above mentioned forms of resistance. While we can't show numbers and quantitative data regarding the effect of these forms of resistance and non-cooperation on the change of strategy - from outsourcing to partially backsourcing maintenance activities - we have reasons to believe that they are closely attached. By juxtaposing the causes emphasized by specialists from management and by actors in CSN for explaining the adoption of backsourcing, in some circumstances we can find empirical correspondence and convergence. The mainly motivations conducing to backsourcing found in CSN's actors discourses and in management papers are: "bad quality of outsourced services" and "fall in productivity"; Qualitative evidences were presented in CSN's case for this decrease in productivity as a result of the lack of engagement and motivation from outsourced workers. Strikes can also be related to material losses caused by this type of behavior; the "rising costs of outsourcing" is also pointed by management specialists to explain

10. According to virtual press of National Confederation of Metalworkers (01/08/2007), CSN had intended to backsource part of industrial maintenance sector, the transportation and maintenance of railways and packaging sector. The argument for this backsourcing program, according to the news, would be the increasing costs of outsourced services and CSN's decision to improve your control and supervision over factory's workers. The main advantages of backsourcing for workers who become CSN's employees would be an increase in benefits, the right to receive a proportion of company's profits (PLR), the right to a (better) private health care insurance, and the possibility to participate of CSN's pension plan (CBS) and, in some cases, a wage increase. (Available in: <http://www.cnmcut.org.br/verCont.asp?id=5605>).

backsourcing. In CSN's case, this increase in costs may be result of improvements achieved in outsourced workers' collective agreements, and its resulting assimilation in the renewal of contracts between providing services companies and contracting company; "loss of expertise" in a company is generally presented as a result of completely outsourcing one activity. But in CSN's case the intense maintenance outsourcing process led to a deep separation between conception and execution, bringing problems in organizing an activity crossed by different firms' cultures and hierarchies. Besides that, the division of maintenance in conception and execution tasks brought less possibility to improve this activity's techniques itself; finally, the "loss of skilled labour"; At CSN, outsourced workers were presented as willing to mobility as a means to search recognition, better wages and conditions. An important number of CSN's outsourced workers left the factory in the last years to work on jobs opened in other industries in the region. So backsourcing in this case can also be seen as a form of "recognition" of outsourced workers labour regarding to keep skilled maintenance workers.

All these elements and the latter in particular, are linked to a favorable economic frame which led to the expansion of manufacturing jobs in the region in recent years, favoring the importance of maintenance professionals<sup>11</sup>. The search to keep the skilled maintenance labour force in steel companies of the region - to face what managers and higher echelons qualified as a "blackout of skilled maintenance workers" - may have contributed to the rearrangement of forces relation between actors,

.....  
 11. If we take in to account only the steel industry, the offer of jobs in the region near Volta Redonda and in the state of Rio de Janeiro increased significantly with the opening of Thyssen Krupp Atlantic Steel Company (TKCSA) in 2010 and Votorantim in 2009. In addition to these industries, oil and gas production in the state of Rio de Janeiro was responsible for the rise of industrial jobs. Many of CSN's skilled outsourced workers migrated to these companies in the condition of direct or outsourced employees.

increasing the bargaining power of outsourced workers and allowing the partial assimilation of their demands.

## Conclusion

We expect to have shown in this communication about maintenance workers in a large Brazilian steel industry that outsourcing process, even if it establishes (in many situations) instability and precarity for workers, doesn't necessarily generates passivity and weakness in them. The differences between factory's workers, and the relative precarity of outsourced employees became a resource of demands for abolition / reduction of gaps between them. In addition, outsourced workers from different companies organized collective mobilizations and went on strike, even if their collective agreements were different. The strikes performed by outsourced workers in 2005, 2006 and 2007 enables us to visualize an emerging political identity between them, despite the fragmentation of their statutes, conditions and collective agreements. We also hope to have pointed the relation between the forms of resistance and non-cooperation of outsourced workers as one of the elements that led to the decision of partial maintenance backsourcing. We don't intend to expand this interpretation for other backsourcing cases.

It is worth to emphasize that despite the existence of backsourcing cases in CSN, this is not an irreversible process (outsourcing can take place again) and that it isn't likely that this is going to entirely replace outsourced maintenance workers in the factory. This possibility to change workers situation makes clear the kind of instability created by this type of flexibility: if maintenance workers are constantly threatened of having their status of direct employee revoked by CSN, it means they have no control or guarantees over their own condition and identity. In this sense, labour flexibilisation expands its meaning: it is not exclusively linked to outsourcing, but to the entrepreneurial freedom of action, which makes possible at this

moment a permanent do-and-undo of labour relations and situations. It is certain that these changes, which become each time faster than before, have led to successive reconstructions of workers' experiences, subjectivities and solidarities.

Outsourcing, flexibility or insecurity don't cease with resistance practices and strategies from workers, but undoubtedly change them in many ways. The actors involved, their main demands, the reference for their demands, the possibility to gather fragmentary interests, the number of participants, all of these have changed in CSN. The case study presented above is fruitful to demonstrate the new possibilities and limits of labour collective action, especially in the sense of the association between outsourced workers and the strengthening of their differentiation in relation to CSN's workers.

## References

**Antunes, et al. (2002).** *Neoliberalismo, trabalho e sindicatos: Reestruturação produtiva no Brasil e na Inglaterra*. 2<sup>a</sup> edição. São Paulo: editora Boitempo, 2002.

**Appay, B. (1998).** Economic concentration and the externalization of labour. *Economic and industrial democracy*, 19, 161- 184.

**Artur, K (2007).** *O TST frente a terceirização*. São Carlos: EDUFSCAR.

**Barthélémy, J., & Donada, C. (2007).** Décision et gestion de l'externalisation: une approche intégrée. *Revue française de gestion*, 177 (8), 101-111.

**Cardoso, L. A, & Romão, F. L (2011).** "Primeirização": um modelo pós-fordista de organização do trabalho na indústria brasileira. In: XV Congresso Brasileiro de Sociologia (SBS), Curitiba.

**Carelli, R. de L (2007).** *Terceirização e direitos trabalhistas no Brasil*, in: Druck, G., Franco, T. (orgs.) *A perda da razão social do trabalho: terceirização e precarização*. São Paulo: Boitempo.

**Castel, R (1998).** *As metamorfoses da ques-*

*tão social: uma crônica do salário*. Petrópolis: Vozes.

**Conceição, J. J, & Lima, C. R. de (2009).** *Empresários e trabalhadores diante da terceirização: é possível um acordo mínimo?*, In: Dau, et al (orgs). *Terceirização no Brasil: do discurso da inovação à precarização do trabalho*. São Paulo: Annablume.

Coriat, B (1994). *Pensar pelo avesso: o modelo japonês de trabalho e organização*. Rio de Janeiro: UFRJ/Revan.

**Dias, S. de O. M., & Oliveira, R. G. (2011).** *Depois da terceirização, a desterceirização: comparações dos processos na CSN e na CAIXA*, in. XV Congresso Brasileiro de Sociologia (SBS), Curitiba. Available in: [http://www.sbsociologia.com.br/portal/index.php?option=com\\_docman&task=cat\\_view&gid=174&limit=150&order=name&dir=ASC&Itemid=170](http://www.sbsociologia.com.br/portal/index.php?option=com_docman&task=cat_view&gid=174&limit=150&order=name&dir=ASC&Itemid=170)

**Druck, M. da G., & Franco, T (2007).** *Terceirização e precarização: o binômio anti-social em indústrias*. In: DRUCK, G.; FRANCO, T. (orgs.) *A perda da razão social do trabalho: terceirização e precarização*. São Paulo: Boitempo.

**Everaere, C. (2012).** Flexibilité appliquée aux ressources humaines. Compatibilités et contradictions. *Revue française de gestion*, 221 (2), 13-32.

**Fréry, F., & Law-kheng, F. (2007).** La réinternalisation, chaînon maquant des theories de la firme. *Revue française de gestion*, 177 (8), 163-179.

**Graciolli, E. J (2007).** *Privatização da CSN: da luta de classes à parceria*. São Paulo: Editora Expressão Popular.

**Groux, G., & Pernot, J-M (2008).** *La grève*. Paris: Presses de Sciences Po.

Kakabadse, A., & Kakabadse, N. (2005). Outsourcing: current and future trends. *Thunderbird International business review*, 47 (2), 183-204.

**Marcelino, P. R. P (2007).** *Afinal, o que é terceirização?* Em busca de ferramentas de análise e ação política. *Revista Pegada Eletrô-*

nica FCT/Unesp.

**Nollet, J., & Tchokogué, A. (2010).** Gestion des achats: aller au-delà des tendances et paradigms. *Revue française de gestion*, 205 (6), 173-186.

**Nollet, J., & Ponce, S. (2004).** Après l'impatience...la désimpatience? *Gestion*, 29 (2), 57-65.

**Pochmann, M (2008).** *A superterceirização do trabalho*. São Paulo: Ltr.

**Ramalho, J. R., & Rodrigues, I (2009).** *Trabalho, flexibilidade e terceirização: o caso da indústria automotiva*, in: Dau, et al (orgs). *Terceirização no Brasil: do discurso da inovação à precarização do trabalho*. São Paulo: Annablume.

**Scott, J. C.** *Hidden transcripts. Domination and the arts of resistance*. New York, Yale University Press, 1992.

**Teixeira, M., & Pelatieri, P (2009).** *Terceirização e precarização do mercado de trabalho brasileiro*, in: Dau, et al (orgs). *Terceirização no Brasil: do discurso da inovação à precarização do trabalho*. São Paulo: Annablume.

**Tinel, B. (2007).** La sous-traitance comme moyen de subordination réelle de la force de travail. *Actuel Marx*, 41 (1), 153-164.

**Whitten, D., & Leidner, D (2006).** Bringing IT Back: an analysis of the decision to back-source or switch vendors. *Decision Sciences*, 37 (4), 605-621.



## El surgimiento de Comisiones de Trabajadores y sus coordinadoras en la Revolución Portuguesa (1974-1976)

Miguel Ángel Pérez Suárez\*

La configuración de estructuras coordinadoras de las Comisiones de Trabajadores (CT's) en el contexto político del proceso revolucionario de 1974/75 parte de la realidad que surge del enorme movimiento huelguista de mayo y junio de 1974. Efectivamente, los procesos reivindicativos en las empresas implican el nacimiento en la mayoría de las empresas de aquellas estructuras representativas.

Sería necesario hacer referencia al propio surgimiento<sup>1</sup> de las CT's después del golpe del 25 de abril de 1974 y a fenómenos como la pulverización y esclerosis sindical, las tradiciones del movimiento y necesidad de estructuras

1. Pérez, Miguel. *Contra a exploração capitalista: Comissões de Trabalhadores e luta operária na Revolução Portuguesa (1974-1975)* Dissertação de Mestrado, FCSH-UNL, Lisboa, 2008.

\* IHC-FCSH-UNL

representativas y versátiles, así como el propio clima político que se abre con la caída de la dictadura. En la generalidad de las empresas se desarrollan entonces procesos reivindicativos que culminan con paralizaciones de trabajo en la mayoría de los casos, en un movimiento que comienza en los primeros días de mayo en las grandes unidades fabriles de la orilla sur del Tajo en Lisboa y en grandes empresas del Estado, que como una mancha de aceite se extiende en las semanas y meses siguientes a todo el país. Van a predominar el movimiento reivindicaciones económicas –aumentos salariales, salarios mínimos – y políticas – exigencia de responsabilidades por la represión y connivencia con las viejas autoridades, siendo también de destacar el uso extendido de formas de lucha como la ocupación de las instalaciones de las empresas.

De esta ola de conflictos surgen Comisiones de Trabajadores elegidas en procesos de tipo asambleario, generalmente existiendo una comisión de tipo provisional que organizan posteriormente procesos electorales que varían entre las diferentes empresas (delegados elegidos en listas, por secciones, etc). Se trata de una realidad difícil de cuantificar, siendo conocidos algunos recuentos muy dispares entre sí. En su informe al VIII congreso del PCP, ya en 1976, Álvaro Cunhal refiere la

existencia de unas 1000 CT's en todo el país. En un pequeño texto sobre el control obrero en Portugal<sup>2</sup> Peter Robinson, sin indicar su origen, nos da un número de 4000. Podemos afirmar sin grandes riesgos que todas las grandes y medianas empresas y muchas de las pequeñas disponen de estructuras de este tipo, lo que nos hace considerar aceptable el número propuesto por P. Robinson.

De esa auténtica red que se extiende por todo el país a través de su aparato productivo va a surgir la propuesta necesaria de su coordinación, una opción que parece surgir como algo natural. Lo obvio de estructuras semejantes que representan a colectivos de asalariados que sufren esencialmente problemáticas idénticas es reforzado por paradigmas indiscutibles de la izquierda revolucionaria que gana espacio en las empresas a través de las CT's, mientras que el PCP, indudablemente el partido hegemónico en el movimiento obrero, centra sus esfuerzos en la construcción de una central sindical con base en las estructuras heredadas del régimen corporativo, en una línea política que lo aleja de una importante capa de militantes radicalizados que rechazan una política que tachan de antiobrera. En un momento político que el PCP considera una "revolución democrática y nacional" de contenido esencialmente democrático-burgués, y ante el desarrollo de conflictos laborales radicalizados la prioridad es no colocar en causa la alianza con sectores democráticos de la clase dominante. Es nuestra opinión que el desinterés del PCP por reforzar estas estructuras de base y coordinarlas nacionalmente debe ser entendida atendiendo a este análisis global que el partido defiende. En este contexto varios pequeños grupos de extrema izquierda refuerzan su influencia y consiguen una audiencia de masas, consiguiendo un dominio político de sectores determinados del movimiento.

Las primeras iniciativas que conocemos que

2. Robinson, Peter, *Portugal 1974-75: the forgotten dream*, Socialist History Society, Londres, 1999.

intentan unir a las CT's en objetivos más amplios son, cronológicamente, las reuniones de apoyo a la ocupación de la Sogantal, en agosto de 1974, y otra iniciativa contra la Ley de Huelga durante el mes siguiente. Peter Robinson señala también la participación de varias CT's en la reacción contra el golpe del 28-9-1974 promovido por el presidente de la República, el general Spínola, y que es derrotado por la movilización popular.

La ocupación de la Sogantal, empresa textil de Montijo, en los alrededores de Lisboa, se convierte rápidamente en un caso mediático y recibe un amplio apoyo político y social, con diversas iniciativas como la venta militante de la producción de la fábrica. Conocemos la realización de varias reuniones con CT's de otras empresas en la zona de la empresa para coordinar el esfuerzo solidario. En su estudio<sup>3</sup> sobre la manifestación del 12-9-1974 Fátima Patriarca refiere la hipótesis de que la manifestación de los astilleros Lisnave hubiese sido una iniciativa más amplia, reuniendo otros colectivos de trabajadores en lucha como los de la TAP y el *Jornal do Comércio*. Tal posibilidad no se hizo realidad, constituyendo la manifestación de los trabajadores de Lisnave en un momento clave de la revolución. Ante la prohibición de la marcha, que es organizada casi militarmente<sup>4</sup> (formación en columnas, uso de cascos y monos de trabajo), los trabajadores rompen el dispositivo represivo a la salida de la empresa al grito de "los soldados son hijos del pueblo". Los trabajadores de Lisnave asumen un posicionamiento político de clase en ruptura con los análisis de la tradición del PCP que se expresa en un comunicado a la población en el que se manifiesta el papel jugado por determinadas organizaciones en el proceso<sup>5</sup>.

3. "Operários portugueses na Revolução: a manifestação dos operários da Lisnave de 12 de Setembro de 1974", in *Análise Social*, vol. XIV (56), 1978-4º.

4. "Plano de organização e condução da manifestação", CDTL, 10-9-1974, in A. V. *O 25 de Abril e as lutas sociais nas empresas*, Porto, 1977, 2º, p. 105.

5. "Dos operários da Lisnave à população", Trabalhadores da Lisnave, 11-9-1974, in A. V. *O 25 de Abril e as lutas sociais nas empresas*, Porto, 1977, 2º, p. 110.

De la CT de la Lisnave (denominada Comisión de Delegados de los Trabajadores), compuesta por unos 200 delegados elegidos por secciones, y de otras CT's toma cuerpo en los meses siguientes una llamada Comisión Interempresas (*Comissão Interempresas*), que consigue reunir varias decenas de CT's de la región de la capital y organiza una masiva manifestación el 7 de febrero de 1975. Entre las empresas que encontramos en ella destacan la Lisnave, Setenave (astillero de Setúbal), TAP, Cergal (cervezas) y varias empresas del importantes sector de la industria electrónica (Plessey, Applied Magnetics). Destacamos en particular la presencia, también de la CT de Efacec-Inel, una importante empresa de montajes eléctricos y mecánicos que vive varios momentos de lucha radical desde julio de 1974, y de la estructura que dirigió la huelga de correos (CTT) de junio de 1974 - la Comisión Pro-Sindicato de los CTT - que proporciona medios logísticos esenciales.

En enero de 1975 surge de una asamblea en la Efacec una propuesta en el sentido de que sea organizada una manifestación contra el desempleo (cuestión que analizaremos en pormenor más adelante). La idea se extiende a las otras CT's que van a estar en la Interempresas, y al desempleo se une la protesta contra las maniobras de la OTAN que se realizaban en Portugal esos mismos días, que son consideradas una injerencia imperialista contra el proceso revolucionario.

La manifestación del 7-2-1975 es un enorme éxito. Fuertemente criticada por la Intersindical y el PCP<sup>6</sup> pero con el apoyo de la generalidad de los partidos a su izquierda, reúne a varias decenas de miles de manifestantes, predominantemente obreros de la cintura industrial de la capital. La manifestación rompe un cor-

6. Según un comunicado de la Comisión Política del CC del PCP "la intención de esas manifestaciones" parecía ser "provocar peligrosos enfrentamientos" y sus organizadores "grupos provocatorios pseudo-revolucionarios" que coadyuvan "las intenciones conspiratorias de la reacción interna". CP del CC del PCP, 4-2-1975, in *Documentos políticos do CC do PCP* (2<sup>o</sup> vol.), Lisboa: Editorial Avante!, 1976.

dón policial ante la embajada de los EEUU y termina frente al edificio del Ministerio de Trabajo, donde los soldados (del RAL-1, uno de los regimientos más izquierdistas de la capital) desplegados allí se solidarizan con los manifestantes. Unos días después se realiza en Oporto una manifestación semejante.

Varios procesos de gran calado se entremezclan en este periodo. Por un lado, y dentro de la política del movimiento obrero, el PCP opera un cambio evidente en relación con las CT's y a los movimientos radicales en el que habrá influido la promulgación de la Ley Sindical (que reconoce el principio de unicidad sindical y la existencia de la Intersindical como central sindical) en enero de 1975. Es un cambio paulatino y no asumido abiertamente<sup>7</sup>, que se produce en un momento, la primavera de 1975, en el que se extienden los casos de autogestión y las ocupaciones de empresas (más de 80 el primer trimestre del año, y más de 50 en el segundo, según la CIP<sup>8</sup>) y se van produciendo nacionalizaciones después de la de la banca el 13-3-1975. Cabe señalar que buena parte de las empresas nacionalizadas lo son por presión de sus trabajadores<sup>9</sup>. En general las ocupaciones son una respuesta inmediata y radical al cierre de la empresa y la huida de sus dueños que consiste en continuar con su funcionamiento en régimen de autogestión. Las autoridades crean varios instrumentos legales para estas situaciones que permiten el cese de administraciones de empresas y el nombramiento de otras nuevas por el estado, así como facilidades jurídicas y financieras.

Es necesario señalar que estas luchas obreras se producen en un fondo social de crisis revolucionaria imposible de resumir adecuadamente en este texto. Es obligatorio destacar otro gran proceso de lucha en los cam-

7. Entrevista a Manuel Carvalho da Silva (20-7-2004).

8. *Boletim* de la Confederación de la Industria Portuguesa, 1974-1976

9. Para el caso de la banca consultar la tesis doctoral de Ricardo Noronha: *A nacionalização da banca no contexto do processo revolucionário português (1974-75)* Tese de Doutoramento em História Económica e Social Contemporânea, FCSH-UNL, 2011.



pos del sur del país: la reforma agraria que coloca en manos de los jornaleros más de un millón de hectáreas, aproximadamente un tercio de la superficie cultivable de la región. En las grandes ciudades se desarrollan también grandes movimientos vecinales y de ocupación de inmuebles para vivienda y diversos servicios sociales.<sup>10</sup> Y que la realidad del país, en ese momento, está marcada por una crisis permanente de las autoridades y una iniciativa revolucionaria que se extiende a todos los campos de la sociedad sin excepción, con sucesivas derrotas de los proyectos políticos conservadores que intentan poner freno al proceso (julio y setiembre de 1974, marzo de 1975) y la afirmación de un campo político-militar abiertamente izquierdista e influido por ciertas experiencias internacionales. Conviene no olvidar, sin embargo, los resultados de las elecciones para la Asamblea Constituyente, el 25 de abril de 1975. Con una participación superior al 90%, las urnas dan una gran victoria al Partido Socialista (38%) y al Popular Democrático (hoy PSD, con el 26%, el más votado en el centro y norte, menos Oporto) y una decepción al PCP (12%), que obtiene resultados muy expresivos en la región de Lisboa y el Alentejo (por encima del 20%). Los resultados electorales servirán al PS y al PPD (2º clasificado) para construir un bloque social contra lo que será llamado “anarco-populismo” en los meses siguientes.

En este cuadro global la Interempresas no será capaz de fortalecer su estructura y darle continuidad. En marzo y abril de 1975 el PCP retoma la hegemonía en la Lisnave, consiguiendo en plenarios sucesivos destituir varias sub-comisiones bastiones de la extrema izquierda. Otro problema a considerar podrá haber sido la hegemonización creciente por parte de los militantes de la UDP<sup>11</sup> y de un gran esfuerzo

10. Para una visión en conjunto de estos movimientos, vease José Manuel Bandeira – O processo SAAL e a arquitectura do 25 de abril. Coimbra: Imprensa da Universidade, 2007.

11. Unión Democrática Popular, creada en diciembre de 1974 por militantes marxista-leninistas como frente de masas de un nuevo partido comunista reconstruido

organizativo de “reconstruir el partido comunista” de esa organización que retira cuadros importantes del trabajo en el astillero.

En los meses siguientes se asiste a la aparición de una Intercomisiones (*Inter-Comissões de Trabalhadores*), marcadamente del Movimiento Reorganizativo del Partido del Proletariado (MRPP, maoísta), que agrupa a varias CT's donde ese partido tiene influencia (entre las cuales destacan empresas como Timex, Cambournac y Teléfonos de Lisboa). La Intercomisiones organizará en el mes de octubre un congreso nacional de CT's. Otra experiencia muy ligada a posiciones políticas son los Consejos Revolucionarios de Trabajadores, Soldados y Marineros (CRTSM), iniciativa partida del Partido Revolucionario del Proletariado (PRP), que proponen la creación de órganos de empresa separados de las CT's para preparar la “toma del poder”. Los CRTSM realizan varias manifestaciones en Lisboa y dos congresos en abril y agosto de 1975. En relación a estas tres iniciativas –Interempresas, Intercomisiones y CRTSM's – parece indicado señalar la dificultad en establecer las influencias de cada una, pareciéndonos que, como señala P. Robinson, la presencia de una determinada CT en una determinada iniciativa indica la presencia, que no hegemonía o control, de militantes de uno u otro signo.

Por su parte el PCP da pasos en la creación de una coordinadora de CT's, apoyado en la enorme influencia social del partido. Si bien que existe una iniciativa pionera en febrero, la estructura con respaldo del partido sólo aparece en julio con la convocatoria de una manifestación el 4 de ese mes por un “secretariado provisional de las CT's de la cintura industrial de Lisboa”, una estructura que se popularizará por la sigla CIL.

La CIL va a congregar varios centenares de CT's de la zona capitalina, y tiene un papel importante en las movilizaciones que marcan la fase más caliente de la revolución portu- (el PCPr, formado un año después). La UDP-PCPr se convertirá en el partido más influyente a la izquierda del PCP.

guesa. Apoya la paralización general decretada por la Intersindical en agosto y se suma a las grandes manifestaciones de apoyo a los proyectos políticos de la “alianza pueblo-MFA” y al V gobierno provisional de Vasco Gonçalves de principios de agosto, que se realizan casi diariamente en Lisboa. Y después de la caída de V. Gonçalves organiza ella propia una manifestación el 18 de septiembre y apoya la movilización de los “Soldados Unidos Vencerão” (SUV) el 25 del mismo mes, en un cuadro de gran radicalización que culmina en los acontecimientos del 25 de noviembre.

Sin embargo las dos grandes movilizaciones obreras de estos meses culminantes estarán encuadrados por estructuras sindicales, las huelgas metalúrgica (principio de octubre) y de la construcción (12 de noviembre de 1975), que son enormes movimientos de masas que paralizan sectores clave y movilizan decenas de miles de obreros en Lisboa, en acciones que van mucho más lejos que meras negociaciones de convenios colectivos, reflejando plenamente el espíritu revolucionario predominante en la sociedad. En un extraordinario documento sobre la huelga y manifestación de la construcción de noviembre<sup>12</sup>, en la que más de 100.000 obreros cercan el palacio del parlamento durante 36 horas, un viejo obrero declara ante las cámaras que no lucha para él sino “para que sus descendientes puedan vivir en un Portugal más justo”.

El 8-11-1975 se realiza en Seixal (alrededores de Lisboa), en las instalaciones de la nacionalizada Siderurgia Nacional, un encuentro de CT's de la región de Lisboa en la que se abordan temas relacionados con la situación política y social del momento (nacionalizaciones, control obrero, defensa de la reforma agraria, crisis político-militar). Desde una perspectiva organizativa destaca la admisión de un papel subalterno de esta estructura en el movimiento obrero, de sumisión al sindicato y a la Intersindical. Participan en el encuentro

.....  
12. Del film *Greve na construção civil* (Cinequanon, 1975).

unas 300 CT's, y del mismo surge la convocatoria de manifestación en los días siguientes, la enorme manifestación del 16 de noviembre que llena la plaza del Comercio y cuenta con la particularidad de ser retransmitida en directo por la televisión.

Esa manifestación masiva es un acontecimiento fundamental de la sucesión que, tras el cerco al parlamento, desemboca en el golpe del 25 de noviembre. El día 20 el gobierno declara la suspensión de su actividad en medio de un ambiente de continuas manifestaciones. El 24 se realiza una paralización del trabajo en Lisboa y una nueva manifestación. En las siguientes horas los sectores más conservadores del ejército, con el apoyo civil de los partidos de derecha y del Partido Socialista, inician una serie de movimientos que aprovechan una acción aislada de paracaidistas afectos a la izquierda. Los regimientos más izquierdistas, sin una dirección centralizada, caen uno a uno en Lisboa, siendo declarado el estado de excepción. En Rio Maior, en el centro del país, la Confederación de Agricultores surge con un bloqueo de la vía Lisboa-Oporto exigiendo el fin de la reforma agraria, en un movimiento de gran significado político al cortar en dos el país.

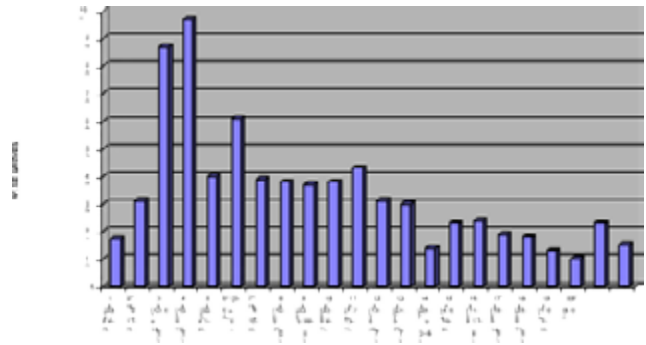
El golpe militar del 25-11-1975 es relativamente blando por presión de elementos progresistas en su seno, e incluso en los meses siguientes se concluye la elaboración de una constitución de la República ideológicamente progresista y socializante, si no plenamente socialista. Sin embargo, la correlación de fuerzas cambia y el movimiento obrero, al lado de los otros movimientos sociales, pasa a la defensiva.

Así, y desde enero de 1976 (fecha de la primera movilización desde el 25 de noviembre), se inicia una larga lista de movilizaciones en defensa de las conquistas de la revolución (Reforma agraria, nacionalizaciones, control obrero de la producción) que se extiende hasta entrados los años 80. En estos años en las empresas intervencionadas que referimos

atrás se asistirá a durísimos conflictos para impedir la entrega de las empresas a sus antiguos dueños, con huelgas de larga duración y frecuentes intervenciones policiales. Las industrias nacionalizadas como la CUF, empresas metalúrgicas como la SN y la Sorefame, celulosas y astilleros (con la Lisnave, que sigue siendo de capital extranjero) se afirman como el núcleo esencial del movimiento obrero organizado. Sin embargo, el proceso de contra-reforma agraria delineado por la Lei 77/77 (Lei Barreto) será el tema central de la lucha obrera en el decenio siguiente, junto con el rechazo a la política de austeridad impuesta por la intervención del FMI en 1977. Un simple vistazo a los carteles sindicales de esos años son una fácil demostración de lo que decimos.

Efectivamente, en la estructuración de la representatividad obrera en la fase de “normalización democrática” la estructura sindical concentrará las principales atenciones, destacando el esfuerzo de reorganización de la Intersindical, que se reformula en CGTP-IN en enero de 1977 en un “Congreso de todos los Sindicatos” y, en paralelo, el surgimiento de un núcleo de sindicatos de servicios dirigidos por socialistas y maoístas del MRPP, anti-PCP, que están en el origen del movimiento *Carta Aberta* (1976) y en la escisión definitiva de 1979, con la creación de la UGT. En ese contexto el papel reservado a la CIL (y a su congénere de Setúbal) es de subordinación y apoyo a la gran estructura sindical de la CGTP.

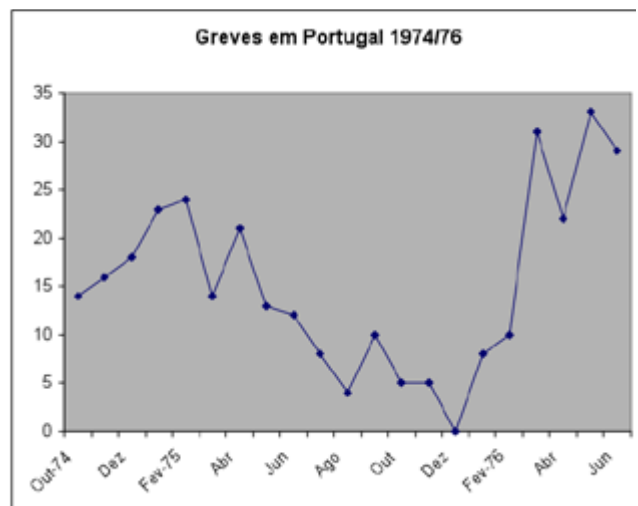
## Anexo 1.



Número de huelgas por semana (mayo a agosto de 1974)

Fuente: NEVES, Orlando (dir.) *Diário de uma revolução (25 de Abril a 30 de Setembro de 1974)*, Lisboa, Ed. Mil Dias, 1978.

## Anexo 2.



Fuente: Boletim, CIP, 1974-76.

## Bibliografía

**ÁVILA, F., FERREIRA, C., LORY, B., ORSONI, C., REEVE, Ch.** - *Portugal: l'autre combat – classes et conflits dans la société*. Paris: Spartacus, 1975.

**BANDEIRINHA, José António** - *O Processo SAAL e a Arquitectura no 25 de Abril de 1974*. Coimbra: Imprensa da Universidade, 2007.

**BENSAID, Daniel, ROSSI, Carlos, UDRY, Charles-André** - *Portugal: la révolution en marche*, Paris, Ed. C. Bourgois, 1975.

**BRANDÃO DE BRITO, José M<sup>a</sup>.** - *Do marcelismo ao fim do império*, Lisboa, Ed. Notí-

cias, 1999.

**O país em revolução**, Lisboa, Ed. Notícias, 2002.

**BRITO, Carlos** - *Álvaro Cunhal, sete fôlegos do combatente*, Lisboa: Nelson de Matos, 2010.

**CASIMIRO, José, SANTOS, Carlos** - *Movimento operário: a década de 70* Lisboa: Biblioteca-Museu Republica e Resistência, 1997.

- *O caso Timex*, SIORCS, 1976.

**CIL**, Secretariado provisório das CT's da, *1º grande encontro das CT's da CIL- SN, Paio Pires, 8-11-1975*, Lisboa, s. d.

**CONFERÊNCIA NACIONAL UNITÁRIA DE TRABALHADORES, CONCLUSSÕES**, Lisboa, Comissão Nacional de Trabalhadores para a Defesa das Empresas, 1975.

**CUNHAL, Álvaro** - *Rumo à vitória*. Porto: A Opinião, 1974 (1965)

*A revolução portuguesa – O passado e o futuro*, Lisboa, E. Avante, 1976.

*Duas intervenções numa reunião de quadros*, Lisboa, E. Avante, 1996.

*A verdade e a mentira na Revolução de Abril (a contra-revolução confessa-se)*, Lisboa, Ed. Avante, 1999.

**DURÁN MUÑOZ, Rafael** - *Contención y transgresión: las movilizaciones sociales y el Estado en las transiciones española y portuguesa*, Madrid, CCEP, 2000

**FERNANDES, Filipe S., e SANTOS, Hermínio** - *Excomungados de Abril*, Lisboa, E. D. Quixote, 2005.

**FILOCHE, Gérard** - *Printemps portugais*, Paris, Ed. Actéon, 1984.

**FREMONTIER, Jacques** - *Portugal: os pontos nos ii*. Lisboa: Moraes, 1976.

**GOMES, Adelino, e CASTANHEIRA, José Pedro** - *Os dias loucos do PREC*, Lisboa, Expresso-Público, 2006.

- *Greves e o 25 de Abril*. Lisboa: Base, s.d.

**HAMMOND, John L.** - *Building popular power – workers and neighbourhood movements in the Portuguese revolution*, N. York, Monthly review Press, 1988.

**LOUÇÃ, F.** - *Ensaio para uma revolução*. Lis-

boa: Cadernos Marxistas, 1985.

**MAILER, Phil** - *Portugal: uma revolução impossível?* Porto: Afrontamento, 1978.

*Maio '74 dia-a-dia*, Lisboa, Abril em Maio e E. Teorema, 2001

**MANDEL, Ernest** - *Contrôle ouvrier, conseils ouvriers, autogestion*, Paris, Maspero, 1970.

**MARTINS, M<sup>a</sup> Belmira** - *Sociedades e grupos em Portugal*, Lisboa, E. Estampa, 1973.

**MARTINS, M. B. e ROSA, J. Chaves** - *O grupo estado*, Lisboa, Expresso, 1979.

**MONTEIRO, Manuel** - *Perder a esperança, porquê?* Coimbra, E. Centelha, 1982.

**MORAIS, João, e VIOLANTE, Luís** - *Contribuição para uma cronologia dos factos económicos e sociais – Portugal 1926-1975*, Lisboa, E. Livros Horizonte, 1986.

**NEVES, Orlando (org.)** - *Textos históricos da revolução*, 3 vols., Lisboa, E. Diabril, 1975-1976.

- (dir.) *Diário de uma revolução (25 de Abril a 30 de Setembro de 1974)*, Lisboa, Ed. Mil Dias, 1978.

**NUNES, Américo** - *Sindicalismo na Revolução de Abril*, Lisboa: Edições Avante!, 2010.

**PALACIOS CEREZALES, Diego** - *O poder caiu na rua: crise de estado e acções colectivas na Revolução Portuguesa (1974-75)*, Lisboa, ICS, 2003.

**PATRIARCA, Fátima** - "Controle operário" in *Análise Social*, n.º. 47-48, Lisboa, 1976.

- "Operários portugueses na Revolução: a manifestação dos operários da Lisnave de 12 de Setembro de 1974", *Análise Social*, vol. XIV (56), 1978-4º.

- "Práticas de acção operária e formas organizativas na Lisnave" in *Análise Social*, vol. XIII (51), 1977, 3ª,

**PEREIRA, João Martins**, *O socialismo, a transição e o caso português*, Amadora, E. Bertrand, 1976.

- *Portugal: um guia para o processo*, Lisboa, Ed. SLEMES, 1976.

**PÉREZ SUÁREZ, Migue Angel** - *Contra a exploração capitalista: Comissões de Trabalhadores e luta operária na Revolução Portu-*

guesa (1974-1975) Dissertação de Mestrado, FCSH-UNL, Lisboa, 2008.

**REIS, Daniel, e NEVES, Fernando Palouro** - *A guerra da mina e os mineiros da Panasqueira*, Lisboa, E. A Regra do Jogo, 1979.

**ROBINSON, Peter** - *Portugal 1974-75: the forgotten dream*, Socialist History Society, Londres, 1999.

**RODRIGUES, Francisco Martins, (coord.)** - *O futuro era agora: o movimento popular do 25 de Abril*. Lisboa, E. Dinossauro, 1994.  
*Abril traído*, Lisboa, E. Dinossauro, 1999.

**ROSA, Eugénio** - *Portugal: dois anos de revolução na economia* Lisboa: Diabril, 1976.

**ROSA, Teresa** - *Sistemas de trabalho, consciência e acção operárias na Setenave* (Tese de Licenciatura), Lisboa, ISCTE, 1984.

**ROSAS, F. e LOUÇÃ, F. (org.)** - *Ensaio geral – passado e futuro do 25 de Abril*, Lisboa, E. Dom Quixote, 2004.

**ROSAS, F. (coord.)** - *Portugal e a transição para a democracia*, Lisboa, E. Colibri, 1999

**SÁNCHEZ CERVELLÓ, Josep** - *A Revolução Portuguesa e a sua influência na transição espanhola (1961-1976)*, Lisboa, E. Assírio & Alvim, 1993.

**SANTOS, Boaventura de Sousa** - *O estado e a sociedade em Portugal (1974-1988)*, Porto, Afrontamento, 1990.

**SANTOS, B. S. e outros** - *O pulsar da revolução: cronologia da revolução de 25 de Abril (1973-1976)* Porto: Afrontamento, 1997.

**SANTOS, M.<sup>a</sup> de Lourdes Lima; LIMA, Marínús Pires de; FERREIRA, Vítor Matias** - *O 25 de Abril e as lutas sociais nas empresas*. Porto: Afrontamento, 1977.

**SILVA LOPES, João** - *A economia portuguesa desde 1960*. Lisboa, Gradiva, 1996.  
- *Sindicalismo em Portugal : perspectivas futuras – pacto social*, Lisboa, E. Assírio e Alvim, 1977

**SOLDADOS UNIDOS VENCERÃO** - *Os SUV em luta (manifestos – entrevistas - comunicados)*, Lisboa, 1975.

**VALENTE, José Carlos** “A explosão social. Abril a Setembro de 1974” in *História*, nº. 1, II

série, Setembro de 1994.

**VARELA, Raquel** - *A história do PCP na revolução dos cravos*, Lisboa: Bertrand, 2011.

## Le Maroc à l'ère des révolutions arabes, une exception de façade

Marguerite Rollinde\*

Dans tout le monde arabe, l'année 2011 est marqué par un vent de contestation, qui a conduit dans trois pays, la Tunisie, l'Égypte et la Libye, à la chute des dictateurs en place, mais n'a pas épargné d'autres pays comme le Yémen, le Bahreïn et l'Algérie. La Syrie suivra avec son cortège de massacres, de bombardements, d'arrestations et de tortures dont personne ne voit l'issue au bout de deux ans.

Quant au Maroc, il ne fait pas exception dans ce panorama. L'accession au Trône de Mohammed VI, le 30 juillet 1999, a suscité beaucoup d'espoirs et fait croire à une véritable alternative démocratique. On a pu voir des signes de la volonté de tourner la page des « années de plomb », affichée par le nouveau roi à travers un discours sur la nécessité de réformer la constitution et de renforcer le rôle des institutions parlementaires et gouvernementales,

\* Université Paris 8, UMR CRESPPA-GTM  
Email : [rollindem@free.fr](mailto:rollindem@free.fr)

à travers aussi la réforme du Code de statut personnel ou la création de l'IRCAM (Institut royal pour la culture amazighe au Maroc).

### Pas de justice ni de transition, l'expérience de l'IER

Mais tout ceci va apparaître rapidement comme un discours de façade. La nouvelle constitution adoptée par référendum en juillet 2011 maintient la sacralité de la personne royale, en tant que Commandeur des croyants, et perpétue le rôle central de la monarchie qui se situe au dessus de tous les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. L'expérience de l'Instance équité et réconciliation (IER) créée par Mohammed VI en octobre 2003 est particulièrement révélatrice du fossé qui existe entre les intentions annoncées, en l'occurrence le recours à une justice transitionnelle, et les conditions de sa mise en place qui ont rendu impossibles toute transition et même toute justice. L'IER a surtout eu pour effet de mettre un terme à l'action du Forum vérité justice (FVJ) fondé en octobre 1999 par un collectif d'anciens prisonniers et de familles de victimes de disparition. Il s'agissait, alors, de se mobiliser « pour le règlement global et équitable des abus du passé et l'instauration d'une véritable réconciliation fondée sur le rétablissement de la vérité et de la

justice »<sup>1</sup>. Aujourd'hui l'IER qui a suivi le FVJ n'a rien réglé. En effet, même si d'anciens opposants et prisonniers politiques ont fait leur entrée dans l'Instance, les objectifs et le calendrier en ont été fixés par le roi lui-même, elle a fonctionné à huis clos mais surtout les quelques victimes qui ont pu témoigner sur des chaînes de télévision se sont engagées à ne nommer aucun de leurs tortionnaires. Toute responsabilité individuelle est écartée. Et pour ceux et celles qui ont refusé l'impunité, ils ont été accusés par le roi d'être animés de sentiments de vengeance et de vouloir déstabiliser le régime. Les victimes n'ont eu droit, et encore pas toutes, qu'à quelques indemnités financières pour prix de leur silence.

C'est le même procédé qu'avait employé l'Algérie aux lendemains des années noires. La loi sur la concorde civile de juillet 1999, sous prétexte de réconcilier les ennemis d'hier, avait abouti à la fermeture de tous les dossiers et, en particulier ceux des disparus, pour lesquels des mères du Collectif des familles de disparus continuent de se battre encore aujourd'hui. C'est encore ce modèle que veut reproduire le gouvernement tunisien qui ne se décide pas à juger les responsables des actes de violence commis contre les manifestants du Bassin minier ou de la kasbah et qui ne prend pas clairement position pour dénoncer les agressions perpétrées, aujourd'hui, par les milices de « protection de la révolution ». Sans compter le peu d'empressement à rechercher les véritables commanditaires de l'assassinat, le 6 février 2013, de Chokri Belaid, l'un des responsables du Front populaire.

Ainsi dans tous ces pays, les mêmes pratiques policières se perpétuent en toute impunité et le recours à la violence reste la forme de gestion de la société.

## Les questions économiques et sociales au cœur de la contestation

1. Extrait de la Plateforme adoptée par l'assemblée constitutive de *Forum Vérité Justice*, Casablanca, 27/28 novembre 1999.

Mais ce sont surtout les questions économiques et sociales qui vont être à l'origine, comme dans les autres pays de la région, de l'irruption sur la scène publique marocaine de mouvements de contestation. Ce que l'on a appelé les révolutions arabes ne sont pas nées sur les places des capitales. Même si les jeunes utilisateurs des nouveaux réseaux sociaux ont eu un rôle essentiel dans la diffusion et l'ampleur de ces mouvements, ils ont été précédées par des grèves et des actions de protestation contre les conditions de travail, le prix du pain ou le chômage, en particulier en 2008, à un moment où la crise financière mondiale a contribué à la dégradation des conditions sociales non seulement des plus pauvres mais aussi des couches moyennes dans tous les continents, entraînant un cycle infernal de répressions et contestations<sup>2</sup>, souvent loin des médias.

Les femmes sont souvent au premier plan dans ces luttes. C'est le cas en Egypte dans les filatures de Mahalla, la plus grande usine textile d'Egypte, dans le delta du Nil, avec un appel à la grève lancé par les ouvrières et relayé, le 6 avril 2008, sur tous les réseaux virtuels par les jeunes militants du mouvement *Kefaiya* « Ca suffit » fondé pendant l'été 2004 par une poignée de militants de tous horizons. De même en Tunisie, tout est parti du Bassin minier, à Gafsa ou Redeief, où les veuves de mineurs décédés suite à des accidents ou maladies professionnelles non indemnisés, ont entamé, en 2008, des grèves de la faim sous des tentes d'infortune, en plein froid.

Le Maroc va connaître des mouvements semblables la même année, dans la petite ville du sud-ouest marocain, Sidi Ifni, riche par ses réserves halieutiques, mais où la population vit dans la misère sans retirer les bénéfices du poisson qu'elle ne voit même pas passer. Le taux de chômage y est nettement supérieur

2. Parmi les pays ayant connu des émeutes en 2008, on peut citer des pays aussi divers que Mexique, Egypte, Maroc, Cameroun, Côte-D'ivoire, Mauritanie, Sénégal, Burkina Faso, Philippines, Bengladesh, Indonésie, Malaisie, Pakistan, Bolivie...

à la moyenne nationale. Les femmes sont les premières victimes de la dégradation du niveau de vie, avec la disparition du poisson bon marché dans les étals, la difficulté à assurer le quotidien et la santé de toute la famille. Un mouvement de grève va donner lieu à une répression brutale. Les femmes vont descendre dans la rue toutes vêtues de noir pour s'opposer à l'entrée des forces de l'ordre venues arrêter leurs maris. Mais : « Le samedi 7 juin 2008, à l'aube, les citoyens de la ville de Sidi Ifni dans le sud marocain ont été réveillés par les descentes démesurées des forces de police à leur domicile. Ville encerclée, familles de militants prises en otage, brutalité et menaces contre elles, (...) déploiement d'hélicoptères à la recherche des militants dans les montagnes et dans la ville. (...) Des dizaines de citoyens ont été bastonnés, des femmes molestées, injuriées ...une barbarie qui rappelle les années de plomb ». <sup>3</sup>

### Des formes de contestation multiples inscrites dans le temps long

Ce cycle de soulèvements, systématiquement réprimés, ponctue l'histoire du Maroc de 1965 à aujourd'hui. Les politiques de rigueur budgétaires dues aux plans d'ajustement structurel (PAS) imposés par le FMI et la Banque mondiale dans les années 80, à l'origine des émeutes de 1981 et 1984, après avoir touché la population la plus défavorisée, avaient commencé à avoir des effets sur les plus diplômés en raison d'une politique de recrutement de plus en plus restrictive. C'est dans ce contexte qu'est né le mouvement des diplômés chômeurs au début des années 90, à la suite des manifestations qui avaient embrasé Fès, aboutissant à des centaines d'arrestations et de procès. Comme à son habitude, le régime de Hassan II allait jouer à la fois sur la répression et sur l'intégration des opposants,

3. « Lettre du Forum », *Bulletin du Forum Marocain Marocain Vérité et Justice- France*, n°4, juin 2008.

Cette structure, en France depuis 2001, regroupe un grand nombre de victimes de la répression des « années de plomb ».

en créant le Conseil national de la jeunesse et de l'avenir (CNJA) en 1991<sup>4</sup>.

La mobilisation va atteindre son apogée avec l'avènement en 1998 du gouvernement d'alternance dont le Premier ministre n'est autre qu'Abderrahman Youssoufi<sup>5</sup>. Cette année-là une grande marche est tenue à Rabat avec pour objectif de montrer la force mobilisatrice de l'ANDCM (Association nationale des diplômés chômeurs au Maroc) et faire pression sur le Premier ministre pour qu'il tienne les engagements pris pendant la campagne électorale.

Si ce mouvement a connu des hauts et des bas, il est toujours présent aujourd'hui et c'est parmi ces jeunes diplômés que le Maroc a connu la première vague de suicides par le feu. On peut citer, à titre d'exemple, la tentative d'une centaine de malvoyants diplômés chômeurs de se donner la mort le 31 janvier 2007 devant le Conseil consultatif des droits de l'Homme. C'était bien avant le suicide du jeune Bouziri en Tunisie. Depuis le 20 février 2011, près de 12 personnes, exaspérées par les conditions de vie dans lesquels on les abandonne, se sont immolées par le feu mais cela n'a guère suscité l'émotion.

Toutes ces formes de revendications s'inscrivent sur le temps long. Mais c'est surtout à partir de 1994, date de l'amnistie générale prononcée par Hassan II, que l'activité associative connaît un fort développement au Maroc. Des centaines de prisonniers politiques, essentiellement marxistes-léninistes, sont, alors, sortis des prisons, des lieux de détention secrets, ou rentrés d'exil. Ils ont investi le terrain syndical, politique et associatif dans le domaine des droits politiques, mais aussi culturels, sociaux

4. Montserrat Badimon Emperador, « Diplômés chômeurs au Maroc : dynamiques de pérennisation d'une action collective plurielle », *L'année du Maghreb*, ed CNRS, 2007.

5. A. Youssoufi, décédé en 2002, était un des principaux opposants au régime de Hassan II. Condamné à la peine de mort par contumace en 1975, il rentrera au Maroc après 15 ans d'exil, et deviendra Secrétaire général de l'USFP (Union socialiste des forces populaires) puis Premier ministre lors de la victoire de son parti aux élections.



et économiques.

De même, les associations des droits humains, constituées pour la défense des prisonniers politiques dans un premier temps, se sont élargies à la défense des droits sociaux, économiques et culturels, sans oublier la défense des droits des femmes<sup>6</sup>. Ces dernières ont montré leur détermination lors des deux campagnes menées par l'ensemble des associations de droits des femmes pour la révision de la *mudawwana*, le code de la famille, amendé une première fois en 1993 par Hassan II puis révisé en février 2004 par le Parlement marocain et promulgué par le roi Mohamed VI, le 10 octobre 2004.

D'autres revendications fondées sur le droit à l'autodétermination des peuples continuent, depuis 40 ans<sup>7</sup>, à être portées par les populations sahraouies, malgré une répression systématique. A titre d'exemple, environ 40.000 sahraouis avaient installé, à l'automne 2010, à Gdeim Izik, un camp de quelque 3.000 tentes et avaient élu domicile pour « défendre leurs droits politiques, économiques et sociaux », avant d'en être délogés par les forces marocaines. 24 responsables associatifs et politiques ont alors été arrêtés et accusés d'« atteinte à la sécurité intérieure et extérieure de l'Etat, formation d'une bande criminelle et atteinte aux fonctionnaires publics dans le cadre de l'exercice de leur fonction ». Le tribunal militaire de Rabat a prononcé à leur encontre de lourdes peines de prisons le 17 février dernier, en présence de nombreux observateurs étrangers<sup>8</sup>.

6. Cf. Marguerite Rollinde, *Le mouvement marocain des droits de l'Homme. Entre consensus national et engagement citoyen*, Karthala-Institut Maghreb-Europe, Paris, 2002, 506p.

7. Cette date renvoie à la *Marche verte* lancée par le roi Hassan II, le 6 novembre 1975, pour annexer le Sahara occidental occupé par l'Espagne et revendiqué par le Maroc depuis son indépendance en 1956.

8. Pour plus d'informations sur ces cas, consulter, entre autres, les sites de l'Association française d'amitié et de solidarité avec les peuples d'Afrique (AFASPA) ou de l'Association de défense des droits de l'homme au Maroc (ASDHOM).

Ailleurs, dans des régions à forte majorité berbère, c'est au nom des droits des populations autochtones à leur langue, à leur culture et à leur terre, que des populations se soulèvent, comme dans le village de Imiter, en grève depuis de nombreux mois contre la Société Métallurgique d'Imiter (SMI), soutenue par le gouvernement, qui les dépossède abusivement de leur terre et de leurs ressources naturelles, notamment l'eau, ressource rare et vitale pour cette communauté vivant dans une zone désertique du Haut Atlas marocain<sup>9</sup>. Ces populations rencontrent le soutien de nombreuses associations de développement, particulièrement en zone rurale. On peut citer récemment, la caravane organisée par l'association de soutien aux victimes du micro crédit à Ouarzazate, les 10 et 11 mars 2012, en solidarité avec les femmes victimes des micro-crédits.

Sur le terrain économique, le refus d'obéir aux injonctions du FMI et de la Banque mondiale et de se soumettre, comme dans le passé, à des plans d'ajustement structurel, est au cœur des revendications portées par les mouvements qui ébranlent aujourd'hui toute la région. Elles sont portées, en particulier par Attac Maroc qui a appelé, le 9 mai 2012, à un audit de la dette publique marocaine qui atteint aujourd'hui 70% du PIB. La question de la dette illégitime a d'ailleurs été au cœur des débats qui se sont tenus à Tunis dans le cadre du FSM.

L'apparition du mouvement du 20 février

Mais, en 2011, comme par effet de contagion, une nouvelle forme de mobilisation est apparue qui rassemble des jeunes de toutes catégories, engagés ou non dans des partis, des syndicats ou des associations, et qui ressemble fort, par leurs modes d'action et leurs revendications, à ceux qui ont envahi la place

9. Ce mouvement, en coordination avec les autres courants amazighes dans la région, a publié une Déclaration finale lors du Forum social de Tunis (26-30 mars 2013), intitulée « L'amazighité enjeu démocratique au Nord de l'Afrique ».

Tahrir au Caire, celle de la Perle au Bahrein, du Changement au Yemen ou la Kasbah de Tunis. C'est le mouvement du 20 février, date à laquelle ils se sont retrouvés des dizaines de milliers à marcher pacifiquement dans des dizaines de villes du Maroc. Les slogans sont les mêmes : *mamfakinsh* (on ne lâchera rien) répond à *kifaia* (ça suffit) ou à *Irhal* (dégage) et les manifestants scandent en boucle *shaab iurid isqat an-nizam* (le peuple veut la chute du système). L'historien marocain Mostafa Bouaziz décrit ainsi ce groupe : « J'ai observé la vitalité, le travail de groupe, le sens de l'écoute, le penchant pour le compromis, et surtout l'ébauche intelligente d'alliances d'un autre ordre, où la quête d'un agir en commun prime sur l'élaboration d'un discours unique. La journée du dimanche 20 février a concrétisé devant mes yeux, sur la place Mohammed V de Casablanca, la possibilité d'une action collective respectant, de manière subtile, la diversité des expressions sociales. C'est un changement de mentalité, véritable prélude à un changement social et politique de portée moderniste »<sup>10</sup>.

Ce changement apparaît, en particulier, dans le fonctionnement informel des assemblées générales et dans les formes artistiques que prennent les protestations des jeunes opposants. C'est ainsi que le rappeur Mouad Belghouate, alias L7a9ed, comme le poète Younes Belkhdim, sont devenus des figures emblématiques du mouvement, ce que n'a pas supporté le pouvoir qui les a envoyés tous deux en prison<sup>11</sup>.

Là encore, les femmes sont très présentes, toutes couches sociales confondues, voilées ou non voilées, en djellabas ou en jeans. Parmi elles, Sara Soujar, matraquée et arrêtée au cours d'une manifestation, battue et insultée, répond à Hayet Bousta dans un entretien sur les raisons de ce mouvement et sur l'implica-

10. Mostafa Bouaziz, « J'ai rêvé de révolution », *Zamane*, Casablanca, 14 décembre 2012. M. Bouaziz est historien et conseiller scientifique de la revue *Zamane*.

11. Ils sont tous les deux sortis de la prison d'Oukacha, à Casablanca, le 29 mars 2013.

tion des femmes : « Les revendications des femmes sont une revendication de toute personne. Lorsque l'on dit pouvoir au peuple : le peuple est féminin et masculin. Le combat pour l'égalité des droits en général ne peut pas laisser de côté celui de l'égalité Hommes/Femmes au nom d'une hiérarchie dans les priorités »<sup>12</sup>. Au premier plan dans la révolution, elles veulent être au premier plan des réformes et ne se contentent pas d'une révision du code de statut personnel octroyé. C'est le sens d'un panneau brandi par une jeune manifestante du mouvement du 20 février marocain. Il y était écrit : « Ne me libère pas, je m'en charge moi-même ! »

Et si certaines d'entre elles se revendiquent d'un féminisme qualifiée d'islamique, il est ancré tout à la fois dans la tradition réformiste musulmane et dans l'histoire des mouvements de femmes de leur propre pays, de leur propre culture. Cette militance nouvelle, de par la diversité de ses composantes (sociales, religieuses, générationnelles etc.) au Nord comme au Sud de la Méditerranée, participe d'un féminisme politique en lutte contre un monde fondé sur des dominations imbriquées les unes aux autres, de sexe, de classe et de race. Elle s'inscrit, par là même, dans la lignée du Black feminism et des subaltern studies.

Deux ans après, le mouvement existe toujours, même s'il semble affaibli. Il reste en retrait des partis politiques et des associations constituées, il continue à sortir dans la rue et à soutenir les manifestations qui éclatent régulièrement dans tout le pays, contre le chômage, la pauvreté et la corruption, comme à Sidi Ifni ou à Taza, en janvier 2012. Elles sont régulièrement dispersées par les forces de l'ordre à coup de gaz lacrymogènes et de balles en caoutchouc, et suivies d'arrestations. Ce qui prouve que les déclarations officielles sur la nouvelle constitution et sur l'Etat de droit cachent une toute

12. Hayat Bousta, « Soulèvements au Maroc et engagements des Marocains en France », in F. Brun et M. Rollinde (coo), « Du Maroc au Bahrein, des migrations en zone de turbulence », *Migrations sociétés*, vol.24, n°143, sept-oct 2012.

autre réalité très éloignée de l'image relayée par les media étrangers d'un Maroc à l'abri de la contagion révolutionnaire de ses voisins<sup>13</sup>.

### La réaction du roi : entre répression et récupération

Face à ce danger, le roi tente la même recette qu'en Tunisie et en Egypte avec l'arrivée d'un parti islamiste au pouvoir, *Hizb al-adala wa at-tanmia*, le Parti pour la justice et le développement (PJD)<sup>14</sup>. Il se distingue du mouvement islamiste *Al-adl wa-l-ihsan*, Justice et bienfaisance. Créé en 1973 par Abdesslam Yassine, ce dernier rejette le système politique marocain et, en particulier, la sacralité de la personne du roi. Il diffuse ses idées fondées sur la justice, la lutte anti corruption et sur les valeurs de l'islam, dans les universités et la société marocaine. C'est dans ses rangs que l'on compte un très grand nombre de prisonniers politiques dans les dernières années du règne d'Hassan II. Le PJD, quant à lui, incarne la transformation d'une génération d'islamistes, passés du militantisme radical et violent<sup>15</sup> de la fin des années soixante, à l'action partisane, dans le cadre d'une monarchie constitutionnelle, jusqu'à sa victoire aux élections législatives du 25 novembre 2011 et à la constitution d'un gouvernement présidé par Abdellilah Benkirane. Comme en Tunisie, les électeurs ont porté leurs voix vers les partis qui leur semblaient incarner le mieux la contestation contre le régime, sans être sensibles aux

13. D'après l'Association marocaine des droits humains (AMDH), il y aurait environ 70 militants appartenant au mouvement actuellement en prison, à Casablanca, Kénitra, Séfrou, Tanger, Nador, Fès, Al Hoceima. Quant à l'ASDHOM en France elle a lancé, en novembre dernier, une campagne de parrainages des prisonniers politiques et syndicaux marocains et sahraouis.

14. Hassan II avait favorisé le développement d'une mouvance islamiste dès les années 80 en particulier dans les universités pour contrer l'influence des marxistes léninistes au sein de l'Union nationale des étudiants marocains (UNEM) quitte à les envoyer en prison quand ils devenaient trop gênants, à leur tour.

15. Ce mouvement est à l'origine de l'assassinat, le 21 octobre 1975, du dirigeant syndicaliste Omar Benjelloun.

discours des partis « modernistes », rassemblés pour faire barrage aux islamistes, au nom de la modernité contre le conservatisme voire l'obscurantisme.

Mais si l'exécutif, en l'occurrence le PJD, ne parvient pas à répondre aux attentes de la société, c'est lui qui sera en première ligne pour rendre des comptes au Parlement et devant la société. Aujourd'hui on assiste plutôt à une tentative de confiscation du pouvoir par des élites conservatrices et patriarcales. La référence aux normes religieuses, alliée à la permanence de la force militaire ou policière, apparaît alors comme un moyen de garder le contrôle de la société. En freinant le développement de l'autonomie individuelle, y compris au sein de la famille, à travers le code de statut personnel, ils espèrent éviter une remise en question du pouvoir de l'Etat fondé sur l'autorité patriarcale.

### En conclusion, Un Maroc à la croisée des chemins

Aujourd'hui, le Maroc se trouve à la croisée des chemins. Le gouvernement, comme les partis politiques et l'ensemble de la société, ne fera pas l'économie d'un débat sur la place de la religion dans le politique. Cette question a surgi comme une pomme de discorde dans les débats qui ont précédé le référendum constitutionnel. Ayant fait l'objet, à cette occasion, d'un compromis temporaire, elle n'a pas pour autant trouvé de réponse. Elle demeure donc plus que jamais entière et actuelle. Il ne s'agit pas de l'exclure mais de sortir du modèle communautaire fondé sur une religion, dont le Commandeur des croyants est le garant, pour adhérer à un modèle fondé sur la citoyenneté, où l'expression de la religion, librement consenti par des individus, a toute sa place.

Mais c'est, d'abord, de la capacité de la société à se mobiliser pour imposer un projet capable de répondre aux problèmes posés par la misère et par la corruption que dépend l'avènement d'une véritable alternance démocratique.

cratique dans ce pays. C'est là que se joue la lutte pour un Etat de droit. Reste à savoir quelle sera la réponse du pouvoir.



## Mouvement social en contexte autoritaire : relecture de la révolution syrienne

Manon-Nour Tannous

Dans l'analyse des printemps arabes, le flottement sur le choix du vocabulaire est manifeste (révolte, révolution<sup>1</sup>, rébellion, soulèvement...), mais une expression reste relativement absente : celle de « mouvement social ». Cette clé de lecture semble ne pas suffire pour qualifier les événements en cours, de part leur complexité. Or leur imprévisibilité, leurs modes opératoires et leurs objectifs doivent être mis en relation avec cette notion, qui désigne un ensemble d'actions mettant en cause l'ordre social et cherchant à le transformer.

Parler de mouvements sociaux a en réalité un

.....  
1. Henry Laurens estime que « Le terme de «révolution» doit sa légitimité au fait qu'il est celui qui a été employé par les acteurs. À ce titre, il est irrécusable », mais parle de « révolution sans utopie » : « L'originalité profonde des révolutions arabes est qu'elles sont articulées non pas à une utopie, mais à la réalité. Le principe de réalité est là tout de suite », « Une révolution sans utopie », *Le Débat*, 2012/2 n° 169.

double impact. D'une part, l'interprétation des événements par Bachar Al-Assad, ne concevant que des demandes sociales et non en terme de libertés, montre le risque de contournement du politique. Le président syrien déclarait ainsi, le 16 avril 2011 devant le nouveau gouvernement constitué, « *nous avons constaté ces derniers jours un fossé entre le citoyen et les institutions de l'Etat, ce fossé doit être rapidement comblé. Il faut trouver des canaux entre nous et les citoyens* », concluant l'annonce de réformes (la naturalisation de 300 000 Kurdes, la levée de l'état d'urgence, le remaniement du gouvernement, parfois le renvoi des gouverneurs) par « *il n'y aura désormais plus besoin d'organiser des manifestations en Syrie* ». Or évacuer la dimension politique de la révolte reviendrait à ne l'attribuer qu'à la pauvreté et à la cantonner à des zones périphériques, ce qui ne correspond pas à la réalité du terrain. L'analyse en terme de mouvements sociaux occulterait également les influences géopolitiques, grandissantes sur le dossier syrien. C'est la raison pour laquelle nous l'envisageons comme un axe d'étude, qui doit être complété par d'autres approches.

D'autre part, nous estimons que cette analyse constitue toutefois un parti pris salvateur. Elle permet tout d'abord d'aller contre un certain ethno-centrisme de la sociologie non spéciali-

sée sur la région, décrivant parfois des sociétés arabes non traversées par les mouvements sociaux, parce qu'elles ne seraient pas encore entrées dans la modernité. Les événements du monde arabe sonnent la fin du culturalisme, cela a été amplement commenté. Parler de mouvements sociaux, c'est surtout et enfin refuser l'interprétation des alliés du régime qui voient les événements en Syrie comme un complot fomenté par les ennemis extérieurs. Restituer la véracité de ce mouvement passe en effet par un retour à la nature première des manifestations en Syrie, leurs processus et leurs dynamiques internes.

### La naissance d'un mouvement

Loin de proposer une histoire de la mobilisation sociale en Syrie, soulignons simplement qu'elle est, depuis l'arrivée au pouvoir du parti Baath en 1963, erratique. Ne retenons que quelques exemples. Le parti Baath coopte et asphyxie largement les mouvements ouvriers en adoptant leur rhétorique et prônant le socialisme. C'est ainsi que l'Union des travailleurs devient un syndicat politique, et la classe ouvrière, dans une certaine mesure, un partenaire, malgré les manifestations des années 1970. Citons également pour mémoire Hama, où les représailles suite à la rébellion menée par l'Avant-garde combattante des Frères musulmans font entre 20 000 et 30 000 morts en 1982. Le régime profite de cette intervention militaire pour écraser tout mouvement social et, à titre préventif, multiplier le nombre de services de sécurité. En 2000, suite à une modification hâtive de la constitution syrienne, Bachar Al-Assad succède à son père. Son arrivée au pouvoir entraîne, au sein de cercles de discussions, de débats publics, de pétitions à Damas, la mobilisation d'intellectuels et de membres de l'opposition démocratique. Très vite les arrestations et la fermeture de ces cercles, jusqu'à la Déclaration de Damas en 2005, marquent la fin du mouvement. Enfin, notons le soulèvement réprimé des Kurdes à Qamichli dans le Nord-Est du pays, en 2004.

Ils formulent alors des revendications liées à leur avenir dans le cadre national : le respect de leurs droits culturels et politiques et la régularisation des Kurdes privées de leur nationalité suite au recensement puis au décret n°93 de 1962. Le 1<sup>er</sup> mai 2004, sur la chaîne qatari *Al Jazeera*, Bachar Al-Assad concède que les Kurdes font partie intégrante du tissu national syrien, et affirme que les événements de Qamichli dépendent de questions « techniques » que la Syrie est en train de résoudre.

Toutes ces mobilisations ont tourné court, face à un système qui ne tolère aucune voix alternative. Cette désarticulation des formes d'expression sociale explique dans une certaine mesure, l'absence de continuité – et par là de causalité – entre les événements précités et ceux qui débutent en mars 2011.

Éclatant à Deraa, dans le Sud de la Syrie, en mars 2011, le mouvement s'inscrit dans la logique des révolutions observées en Tunisie, en Égypte et en Libye, avec des facteurs similaires. Gilbert Achkar parle ainsi de « développement bloqué »<sup>2</sup>, pour évoquer la pauvreté, l'exclusion, le chômage et les inégalités sociales. La région de Deraa, le Hauran, agricole et proche de la frontière avec la Jordanie, a longtemps bénéficié de la réforme agraire menée par le Baath. Or ces dernières années ont vu, à l'inverse, les exploitations agricoles divisées, devenues trop petites, des terres appropriées par le régime, ainsi qu'un problème d'approvisionnement en eau, avec la fermeture de nombreux puits<sup>3</sup>. Le lien entre difficultés sociales et revendications en terme de dignité est déjà présent, pour un mouvement qui a vocation à s'amplifier. La dignité économique (exercer un emploi, avoir un logement, avoir les capacités de se marier et de faire vivre une famille) est en effet le premier pan de la dignité revendiquée.

2. Gilbert Achkar, *Le peuple veut*, Errance, Paris, 2013.

3. La fermeture des puits constitue un des principaux motifs de mécontentement et de frustration, « dès lors que la règle ne s'applique pas avec une fermeté égale aux proches du régime », Fabrice Balanche, « Géographie de la révolte syrienne », *Outre-Terre* 2011/3, n° 29, p.440.

quée, dans tout le pays. Les exemples sont nombreux. L'accaparement des richesses est aussi mal vécu en ce qui concerne le port de Lattaquieh, dont l'impact économique, s'il n'avait été détourné, aurait pu favoriser le développement de la ville<sup>4</sup>.

Outre les difficultés économiques, c'est le décalage entre les attentes en terme de niveau de vie et les conditions réelles, qui sont à l'origine des premières manifestations. La frustration est grande face à un système qui ne tient pas ses promesses de progrès, l'Etat baathiste n'étant plus capable d'assurer un emploi aux 300 000 jeunes qui arrivent chaque année sur le marché du travail<sup>5</sup>. La frustration est d'autant plus forte depuis l'arrivée au pouvoir de Bachar Al-Assad, qui annonce lors du Congrès du Parti Baath de juin 2005 la mise en place d'une « économie sociale de marché ». Les bénéficiaires de l'ouverture sont finalement accaparés par une nouvelle génération d'hommes d'affaires. À l'inverse, la situation des jeunes diplômés est précaire, sans espoir de mobilité sociale, avec un quotidien qui n'est qu'« un provisoire qui ne cesse de durer »<sup>6</sup>.

Greffée « sur un potentiel de révolte sociale très fort », la revendication démocratique en 2011 est sous-jacente, et « permet d'unifier une grande masse de gens d'horizons divers »<sup>7</sup>. Dans la lignée du printemps arabe, ces dirigeants cessent d'être considérés comme acceptables, et pour reprendre le vocabulaire d'Alain Touraine, c'est une lutte pour le contrôle de l'historicité qui s'engage. Le combat concerne l'orientation que doit prendre la société syrienne, et une alternative émerge face à celle proposée par la classe dirigeante.

4. Marc Gognon, « Lattaquié, ou le syndrome de Suez », 26 novembre 2011 : <http://syrie.blog.lemonde.fr/2011/11/26/lattaquie-ou-le-syndrome-de-suez/>

5. Leïla Vignal, « Syrie, anatomie d'une révolution », 27 juillet 2012 : <http://www.laviedesidees.fr/Syrie-anatomie-d-une-revolution.html>

6. Hamza Meddeb, « L'ambivalence de la « course à "el khobza", Obéir et se révolter en Tunisie », Politique africaine, 2011/1, n° 121.

7. Gilbert Achkar, entretien avec la revue *Inprecor*, janvier 2012.

Finalement, en mars 2011, l'essentiel des caractéristiques d'un mouvement social se retrouvent dans les événements syriens : la dimension collective, l'organisation et surtout le partage par les acteurs d'une mise en cause de l'orientation générale de la société. En effet, les premiers mois de manifestations correspondent à la structuration de la mobilisation. Si « la démocratisation des sociétés s'est accompagnée en général de la légalisation des rassemblements de rue »<sup>8</sup>, à l'inverse, le contexte de dictature syrien implique l'impossibilité d'investir impunément le champ de la rue. Ainsi, toute activité politique non approuvée par le pouvoir central – ainsi que tout rassemblement – est criminalisée<sup>9</sup>. Il s'agit pour les manifestants de contester le contrôle du terrain aux forces de l'ordre. Le contenu des revendications, remettant en cause certains dysfonctionnements puis la légitimité du régime elle-même, ajoute à ce climat de confrontation. Les symboles de l'aliénation du pouvoir sont visés à Deraa : le Palais de Justice (représentant l'impunité et l'iniquité du système judiciaire), les locaux de la société de téléphonie mobile Syriatel appartenant à un membre de la famille Al-Assad (un des outils de la corruption et de la kleptocratie du régime), le siège du parti Baath (le parti au pouvoir), et le domicile du gouverneur de la région (qui a ordonné la répression). Puis c'est l'image du chef qui est dénigrée, les manifestants s'en prenant aux multiples représentations (portraits, statues) de Bachar Al-Assad et de sa famille, signe que la peur n'est plus. Le geste est hautement symbolique si l'on considère la sacralité de ces portraits, largement diffusés à partir des événements de Hama en 1982. Un diplomate français souligne ainsi que ces portraits sont « intouchables, les enlever relevant du crime de lèse-majesté présidentielle, châtié avec la

8. Nicolas Bourguinat, « Insurrections, émeutes », in Olivier Fillieule et al., *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po, 2009, p.302.

9. Béatrice Hibou, « Économie politique de la répression : le cas de la Tunisie », *Raisons politiques*, 2005, p.15.



plus grande rigueur en Syrie »<sup>10</sup>.

Espace de lutte, la rue est aussi un espace de fête : « l'espace saturé de signes politiques (drapeaux, pancartes, graffitis) est aussi un espace où l'on chante, où l'on danse, où l'on s'amuse et partage de la nourriture »<sup>11</sup>. Le dabkeh et la composition de nombreux chants révolutionnaires rythment et galvanisent des mouvements. Outre la rue, le mouvement se structure également autour des seuls lieux de sociabilité autorisés, les lieux de culte, et en particulier les mosquées, la prière du vendredi devenant le point de départ des manifestations. Dans ce cadre et à un rythme hebdomadaire, l'engagement individuel est stimulé, pour voir émerger un profil musulman et masculin, qui ne doit pas toutefois occulter la diversité des manifestants. Ces protestations et leurs rites se répandent dans de très nombreuses villes : Deraa, Homs, Hama, Banyas, Lattaquieh, les banlieues des grandes villes... Le mouvement prend de l'ampleur. D'après les Comités locaux de coordination<sup>12</sup>, de 51 manifestations dans le pays le vendredi 17 juin 2011, on en compte 939 le vendredi 1<sup>er</sup> juin de l'année suivante. Significativement, alors que la révolte conquiert de nouveaux espaces, la nécessité du rendez-vous à la mosquée se fait moindre<sup>13</sup>.

Cependant, contrairement à d'autres pays arabes, la difficulté d'établir des espaces libérés et d'occuper des places, empêche une occupation durable de points clés<sup>14</sup>. Mais cela n'entrave pas la constitution de codes. « Toute

10. Télégramme diplomatique, TD Damas 271, 19 mars 1997, à propos des portraits officiels apposés sur les voitures syriennes. Le télégramme note alors qu'environ un véhicule sur quatre arbore le portrait du président ou de ses fils, gage de sécurité lors des contrôles de police.

11. Mounia Bennani-Chraïbi et Olivier Fillieule, « Pour une sociologie des situations révolutionnaires » Retour sur les révoltes arabes, *Revue française de science politique*, 2012/5, vol. 62, p.789.

12. Leïla Vignal, *op.cit.*

13. Leïla Vignal, *op.cit.*

14. Notons toutefois de grands rassemblements sous forme de sit-in, comme à Homs, le 18 avril 2011, auquel ont participé 20 000 personnes.

interaction sociale est cadrée comme une petite cérémonie, faite de rituels et de parades, qui ont leur propre grammaire »<sup>15</sup>. L'utilisation du « nous » est nouvelle. Les slogans du vendredi en sont une des manifestations. Loin de l'improvisation, choisis à la majorité des manifestants, ils permettent d'évaluer les revendications et le stade auquel est parvenu la révolution, semaine après semaine. Ils expriment d'abord les causes de la protestation et la détermination des protestataires<sup>16</sup> : la « dignité » le 25 mars 2011, la « fermeté » le 8 avril, ou encore la « colère » le 29 avril. Puis d'avril à juin 2011, ils égrènent les catégories de populations globalement hésitantes, les minorités confessionnelles ou ethniques, les militaires, pour les rallier à leur cause. À défaut de pouvoir unifier le mouvement par un corps politique représentatif, du fait de la stratégie de fragmentation du régime, c'est un nouvel espace national solidaire qui se construit par ces mots d'ordre. À mesure que la protestation s'ancre dans la durée et s'inscrit dans un mouvement long, les manifestants cherchent à donner un sens aux soulèvements passés, à la lumière de 2011 : « Désolé Hama, pardonne-nous » le 3 février 2012, « Fidélité à la mémoire du soulèvement kurde [de 2004] » le 9 mars de la même année. Cette réinterprétation du passé comme un unique combat contre la dictature correspond à une réappropriation de l'histoire, et participe à ce contrôle de l'historicité voulu par les manifestants.

Parallèlement à ces formes routinisées qui permettent de rompre avec la solitude du contexte autoritaire, des initiatives locales allient courage et ingéniosité, ingrédients indispensables pour tenter de maintenir ces mouvements sociaux dans un contexte où ils sont non seulement interdits mais criminalisés. Ces

15. Daniel Cefaï, *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, La Découverte, 2007, p.599.

16. Pour plus de détails, leur recensement et leur analyse : Ignace Leverrier, « Entendre les slogans de la révolution en marche en Syrie », 19 janvier 2012 : <http://syrie.blog.lemonde.fr/2012/01/19/entendre-les-slogans-de-la-revolution-en-marche-en-syrie/>

formes apparaissent notamment à Damas, cœur du pouvoir, où le quadrillage sécuritaire rend l'occupation de l'espace encore plus difficile. Citons ainsi de nombreuses actions dont l'aspect ludique a en fait pour objectif de déjouer les forces de l'ordre : laisser débouler, dans les rues adossées au mont Qassioun, des centaines de balles de tennis de table portant des slogans hostiles au régime ; diffuser des chants anti-Bachar Al-Assad via des haut-parleurs cachés sur les toits des Damas, teindre en rouge sang l'eau des fontaines de la capitale. Des tentatives de reproduction des mobilisations ayant lieu dans le reste du pays sont également esquissées, et prennent la forme de contestations solidaires, bien que moins visibles : les « manifestations-volantes » (*mouzâharât tayyâra*), limitées dans le temps et dans l'espace, et qui s'évaporent avant l'arrivée des forces de sécurité. Ou encore les grèves générales des commerçants du souk, ou le rassemblement de femmes filmées chez elles, visage caché, tenant des banderoles.

Après plusieurs mois, la durée de la mobilisation et l'intransigeance du régime entraînent une mutation de l'engagement.

### Un mouvement transformé par la répression du régime

Pour Alain Touraine, à chaque type sociétal correspond un mouvement social, le mouvement ouvrier dans la société industrielle, le mouvement pour les droits civiques dans la société marchande, les nouveaux mouvements sociaux dans la société post-industrielle. Cela invite à s'interroger sur la nature des mouvements sociaux dans le contexte autoritaire syrien.

Dès mars 2011, nier la légitimité de la protestation entraîne le régime à mobiliser la théorie anachronique mais néanmoins habituelle du complot. Dès sa première allocution le 30 mars 2011, Bachar Al-Assad accuse « des éléments étrangers d'être responsables des troubles et de conspiration ». Il stigmatise les

manifestants en déformant leur identité, les qualifiant de traitres, d'islamistes ou encore d'agents de l'étranger. Plus subtilement peut-être, il choisit, au début des événements, dans la phase annoncée comme celle du dialogue, de n'extraire des revendications que leur dimension économique et sociale. Tout le reste n'est que trahison à la Nation. Or en réponse à l'annonce de mesures économiques par Bouthaina Chaabane, conseillère du président syrien (augmentation de 30% des salaires des fonctionnaires, des subventions sur le fioul, report de certaines augmentations de prix), les manifestants de Deraa scandent le 24 mars 2011 : « *ach-chaab as-sourî mou jawân* » (le peuple syrien n'a pas faim). Ils énoncent ainsi que leurs revendications sont bien politiques, et ce du fait de la nature du régime. À l'inverse, « dans les pays où la question despotique ne se pose pas avec la même acuité, où le régime est plus libéral et plus tolérant de la diversité politique — le Maroc par exemple — on trouve un mouvement qui se construit sur des questions sociales »<sup>17</sup>.

Face à la persistance des mobilisations et aux slogans appelant à la chute du régime, c'est donc un cycle de répression qui s'amorce : tirs sur les foules lors de manifestations pacifiques, arrestations, torture, représailles sur les proches, fragmentation géographique par l'encerclement des villes, bombardements, achèvement des blessés dans les établissements de soin<sup>18</sup>... La violence du régime fait également immersion dans l'intimité et la sacralité des funérailles de ses propres victimes<sup>19</sup>.

17. Gilbert Achkar, entretien avec la revue *Inprecor*, *op.cit.*.

18. « On a des témoignages de services hospitaliers où certains médecins [...] ont été contraints de pratiquer des tortures ou de livrer aux agents des services de renseignements toute personne présentant des blessures laissant supposer qu'elle avait manifesté. Ce sont là des formes de criminalisation non officielle de pratiques d'entraide entre citoyens », « Le régime syrien a criminalisé toute action humanitaire », *Revue Humanitaire*, 22 avril 2013, <http://humanitaire.revues.org/1809>

19. Le régime a agi de manière semblable lors des événements l'opposant aux Kurdes syriens, à Qamichli en 2004.

Damas interprète ces cortèges funèbres<sup>20</sup>, qui apparaissent comme un moment de douleur, mais également comme l’affichage de la mort, comme une ultime provocation.

Dès lors, l’enjeu est d’analyser l’impact de la répression dans la dispersion des mouvements, ou au contraire dans leur renforcement, voire leur radicalisation. En circonscrivant la mobilisation, la violence employée par le régime la façonne. Elle oriente le mouvement social dans plusieurs directions : dissuasive pour une minorité, mobilisatrice pour une majorité, mais surtout facteur de transformation. Les « effets ambivalents de la répression qui peut radicaliser les opposants en instaurant des codes binaires »<sup>21</sup> son connus. Elle fait notamment émerger la notion de risque de l’engagement<sup>22</sup>. Pour le régime, l’anticipation du danger par les manifestants doit avoir une fonction dissuasive. En outre, la violence irrationnelle et imprévisible déployée par les miliciens, les *chabiha*, participe à cette volonté de réinstaurer la peur. Le choix des victimes joue également un rôle important. Comme dans tout conflit, sont visées les personnalités fortes ou charismatiques, sans lesquelles la perpétuation des protestations ne peut avoir lieu. Pour ces manifestations qui ne sont initiées par aucun mouvement politique mais par des comités locaux de coordination qui organisent tant les mobilisations que l’entraide, c’est souvent un leadership informel et ponctuel qui émerge. Apparaissent des individualités exclues des cercles du pouvoir, souvent de moins de trente ans, éduquées, issues de familles plus restreintes que par le passé, ce

20. L’exploitation des funérailles comme ultime moment de contestation est fréquent, avec une place symbolique dans le cortège pour la famille, les notables... Il a par exemple été observé en Irak en 1948, où le goût de triomphe et les risques de cette démarche sont décrits par Matthieu Rey, « La Wathba, Manifester en Irak en 1948 », *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*, 2010/4, n° 10, p.33.

21. Mounia Bennani-Chraïbi et Olivier Fillieule, *op.cit.*, p.787.

22. Doug McAdam et Gregory Wiltfang, « The Costs and Risks of Social Activism : A Study of Sanctuary Movement Activism », *Social Forces*, 69, 1991.

qui permet plus aisément le choix de trajectoires personnelles, et donc l’apprentissage de la pluralité des opinions<sup>23</sup>.

On notera toutefois que « le mouvement n’a pas de leaders, pas de partis politiques et pas d’encadrement, ce qui est cohérent avec sa nature mais pose le problème de l’institutionnalisation de la démocratie »<sup>24</sup>. L’impossibilité pour des chefs d’émerger répond à leur mise en danger, problème inhérent à tout mouvement clandestin. À défaut de cette figure de leader<sup>25</sup>, importante dans tout mouvement social, on verra apparaître la figure du martyr, victime du régime. « The concept of martyrdom is probably present to some degree in all cultures and can therefore be appropriated by many movements. But some movements may be better prepared than others to incorporate a martyred leader into the movement’s story line »<sup>26</sup>. Le concept est salvateur pour donner un sens positif aux disparitions. Ne sont célèbres que ceux qui ne risquent plus rien, Hamza al-Khatib, enfant de Deraa torturé puis tué, Ghiyath Matar, manifestant pacifiste, Basel Chehadeh, qui filmait les manifestations et les témoignages<sup>27</sup>... Les familles de martyrs prennent alors une place toute particulière

23. Leila Vignal (*op.cit.*) souligne par exemple la faiblesse de l’analphabétisme (5,5% en moyenne chez les 15-24 ans), due à la généralisation de l’éducation primaire.

24. Olivier Roy, « Révolution post-islamiste », *Le Monde*, 12 février 2011.

25. Parmi les chefs de l’extérieur se pose le problème de la représentativité de ceux qui parlent au nom d’autrui. Une réelle difficulté d’organisation découle de la dispersion géographique des exilés syriens, de la diversité des engagements politiques, mais également de la distorsion entre l’urgence de la situation en Syrie et la lourdeur inhérente à la constitution d’une opposition représentative. Dénoncés pour une dépossession politique, ces membres de l’opposition en exil ont toutefois une utilité en tant qu’interlocuteurs des partenaires étrangers, et porte-paroles des revendications de l’intérieur.

26. Clifford Bob, Sharon Erickson Nepstad, « Kill a Leader, Murder a Movement? Leadership and Assassination in Social Movements », *American Behavioral Scientist*, vol. 50, n°10, juin 2007, p.1379.

27. Des progrès constants sont observés dans le souci de témoigner des violences subies (apparition des journalistes-citoyens, diffusion de vidéos de plus en plus authentifiables, nettes, datées, construites...).

dans la société, et autour d'elles se mettent en place des réseaux de solidarité. Mais les arrestations se font aussi de manière indifférenciée, selon des critères flottants et inconnus des manifestants eux-mêmes, l'incertitude devant ajouter à la crainte.

Parallèlement, la répression contribue à la structuration d'une identité chez les opposants, et à la transformation et à l'extension de l'engagement. Ainsi, la perception du risque par les manifestants est associée à la valorisation des actes de bravoure<sup>28</sup>. Plus généralement, la violence de l'Etat a un effet mobilisateur, dû à l'érosion de sa légitimité dans les différentes régions syriennes<sup>29</sup>.

Mais cette répression figure également comme une épreuve pour le mouvement. Les causes en sont connues : « repression can [...] cause ordinary movement participants to drop out, fearing the costs and risks involved [...]. Less directly, it can create a sense of hopelessness and resignation, undermining the "cognitive liberation" often seen as crucial to mobilization. Finally, repression may also generate internal tensions and destroy unity, as activists suspect one another of being infiltrators or government collaborators »<sup>30</sup>. Son impact est réel dans un mouvement encore non institutionnalisé. Puisque les mouvements sociaux apparaissent comme un potentiel de tendances, le régime cherche à les influencer. Ainsi, à défaut de pouvoir l'emporter, de devenir une force politique organisée et prise en compte, ou ne serait-ce que pour protéger ses membres, le mouvement se radicalise<sup>31</sup>. Cela se fait en plu-

28. Soulignons toutefois que « la répression peut aussi avoir des effets variés en fonction des appartenances sociales. En effet, pour les élites et les classes moyennes qui auront la possibilité de s'exiler, elle ne revêt pas les mêmes implications que pour les milieux populaires qui, une fois identifiés, n'ont souvent guère d'échappatoire », Hélène Combes, « Répression », in Olivier Fillieule et al., *Dictionnaire des mouvements sociaux*, op.cit., p.465.

29. Lire sur ce point : Karen Rasler, « Concessions, Repressions and Political Protest in The Iranian Revolution », *American Sociological Review*, 1996, p. 132-152.

30. Clifford Bob, Sharon Erickson Nepstad, op. cit.

31. Selon la typologie de Hanspeter Kriesi, un mouve-

sieurs étapes.

Le 4 octobre 2011, la Chine et la Russie mettent leur veto au projet de résolution du Conseil de sécurité menaçant le régime syrien de « **mesures ciblées** » à la suite de la répression des manifestations. Simultanément à l'attaque de Rastan dans le gouvernorat de Homs, cela a entraîné une première réaction et la volonté chez certains opposants de prendre les armes pour se défendre, et au-delà pour poursuivre la lutte contre le régime. L'appel des hommes à l'armée impose aussi, pour nombre d'entre eux, un choix. Ce tournant, accentué par les défections de soldats avec leurs armes, s'impose comme une évidence en février 2012, autour des premiers bombardements systématiques des villes, dont Homs. On assiste alors à un changement de stratégie du régime qui, libéré de toute pression internationale par un nouveau veto<sup>32</sup> russe et chinois à un projet de résolution visant à soutenir l'initiative de la Ligue arabe, assiège et bombarde les villes rebelles. L'intervention du militaire dans les villes entraîne un afflux de réfugiés, dont certains rejoignent les rangs de l'opposition, et la nécessité de libérer les quartiers pour pouvoir y vivre.

Notons à ce sujet l'importance de l'aspect humanitaire pour l'opinion publique occidentale. Un sondage Ifop réalisé à intervalles réguliers fait état de l'opinion française quant à une intervention de la France en Syrie. Y sont favorables 38% des sondés en février 2012, 50% en mai 2012, 42% en juin 2012, 39% enfin en août 2012 et mai 2013<sup>33</sup>. Le chiffre élevé du

---

ment social peut prendre quatre trajectoires différentes : l'institutionnalisation (transformation en groupe de pression), la commercialisation (transformation en prestataire de services commerciaux), la socialisation (organisation de moments conviviaux comme les meetings) et enfin la radicalisation (militantisme accentué). Hanspeter Kriesi, in Doug McAdam, John D. McCarthy, Mayer N. Zald, *Comparative perspectives on social movements: political opportunities, mobilizing structures, and cultural framings*, Cambridge University Press, 1996.

32. Suite à cet échec onusien, le journal *Al-Baath* proche du régime, dans son éditorial, présente ses condoléances aux « comploteurs » contre la Syrie.

33. Sondage Ifop, réponse à la question : « Dans

mois de mai prend sens si l'on se souvient que le 25 mai, les milices du régime syrien se rendaient coupables, à Houla, de la mort de 108 personnes dont 49 enfants, dans ce qui apparaîtrait comme une expédition punitive<sup>34</sup>.

Enfin, la durée des événements syriens a entraîné l'intervention d'acteurs externes et de groupes djihadistes comme le Front Al-Nosra, qui troublent le message initial du mouvement. L'allégeance du front à Al-Qaida en avril 2013 permet enfin au régime de faire correspondre une partie de la réalité du terrain au discours qu'il a mis en place depuis mars 2011<sup>35</sup>.

La problématique de la radicalisation doit donc être mise en relation avec trois constats : la très forte diminution du nombre de manifestations, la prise des armes et l'intervention d'acteurs radicaux externes au champ syrien. Ces évolutions mettraient en doute l'élan progressiste du début, et concluraient à la faillite d'un mouvement ayant échoué à enclencher un processus de changement. Tel est sans doute le véritable succès du régime syrien : la sortie supposée du domaine des mouvements sociaux traditionnels est accompagnée de la méfiance des acteurs occidentaux, qui peinent à adapter une nouvelle grille de lecture à la complexité syrienne. L'attention et la solidarité occidentales s'érodent alors. Or retenir cet enseignement serait faire fi de l'univers de contraintes et de la nature du régime, dont l'impossible ouverture a empêché toute prise en compte du mouvement. Le mouvement social n'a pas disparu, il est protéiforme, et en renouvellement constant. Constitué de deux faces, il a vu son versant constructif perdre en visibilité, et sa face plus sombre se développer du fait du blocage politique et de l'emploi de

---

l'hypothèse d'une telle intervention [militaire des Nations Unies], seriez-vous tout à fait favorable, plutôt favorable, plutôt pas favorable ou pas du tout favorable à un engagement militaire de la France ? ».

34. Selon l'ONU, la majorité des victimes a été exécutée sommairement.

35. Suite à cette annonce, le quotidien pro-régime *Al Watan* écrivait le 10 avril 2013 « deux ans après le début du conflit, la vérité éclate ». Cette évolution relève en effet de ce que l'on appelle la prophétie auto-réalisatrice.

la violence par le régime. Les acteurs djihadistes que nous évoquions sont intervenus en ce sens. C'est la raison pour laquelle l'internationalisation de la crise, qui avait pour but, pour l'opposition, de sortir d'un face-à-face stérile avec Bachar Al-Assad et de démultiplier les niveaux d'intervention, a perdu de sa portée. L'apport qu'aurait pu constituer le changement d'échelle, « très souvent la meilleure manière de se faire entendre publiquement, de concentrer un capital de sympathie et d'avoir une chance de remporter un combat »<sup>36</sup> pâtit de cette nouvelle image du mouvement.

## Conclusion

Finalement, la qualification des événements syriens ne doit pas faire obstacle à leur analyse. Plus que de les qualifier, il faut les interpréter, car « « révolutions », « crises », « transitions », mais aussi « rébellions », « coups d'État » et même « émeutes » ou scandales, etc., sont souvent « faits » des mêmes matériaux »<sup>37</sup>. Il nous faut éviter l'enfermement dans un cadre préétabli, pour au contraire appréhender toutes les facettes de la crise syrienne. Comme tout mouvement social, elle est remarquable par son exceptionnalité.

Par ailleurs, le débat sur la sortie ou non du mouvement social ne doit pas être définitif. Ne serait-ce que parce que la sociologie des mouvements nous apprend que « tout cycle suivrait trois phases : une phase ascendante de révolte – celle du « moment de folie » où tout semble possible, pour reprendre une expression d'Aristide Zolberg, *une phase de zénith marquée par la radicalisation des actions, une phase descendante elle-même scandée en quatre temps (la création de nouvelles organisations, la routinisation de l'action collective, la satisfaction au moins partielle*

---

36. Daniel Cefaï, *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, La Découverte, 2007, p.667.

37. Michel Dobry, « Révolutions, crises, transitions », in Olivier Fillieule et al., *Dictionnaire des mouvements sociaux*, op. cit., p.476.

*des demandes, le désengagement*) »<sup>38</sup>. De plus, la prise des armes n'a pas constitué la fin des mobilisations de rue. Nous voyons par exemple se multiplier des manifestations contre les nouvelles instances qui organisent la société, dans les villes du Nord de la Syrie. Ainsi, à Alep, alors que les services de base doivent être reconstitués (un service d'état civil, une justice...), ils deviennent l'objet de lutte entre les entités en concurrence pour le pouvoir. Face à ces choix, les Syriens descendent à nouveau dans la rue. Il s'agit pour eux de participer à l'organisation politique pour influencer ses orientations afin de ne pas en être exclus, ou d'empêcher une évolution qui n'est pas souhaitée.

L'analyse de ces événements, encore en cours, tend à montrer que doit être évitée l'approche aisée qui soutient un mouvement social donc intelligible, pacifique donc valable, contre un dérapage menaçant dont le point saillant serait la prise des armes. Et ce selon la logique qui voudrait qu'en toute chose, « *les commencements sont beaux, les milieux fatigants et les fins pitoyables* »<sup>39</sup>. Chacun peut formuler le souhait que l'esprit qui a guidé les premières manifestations reste présent, mais aussi constater combien en milieu autoritaire, les mots « mouvement » et « social » sont intolérables pour les dirigeants.

.....  
38. Isabelle Sommier, « Cycle de mobilisation », in Olivier Fillieule et al., *op. cit.* p.174.

39. Madeleine de Puisieux, *Les caractères*, 1750.



## L' « hiver du mécontentement » de 1978-1979 : une bifurcation dans l'histoire des conflits sociaux en Grande-Bretagne ?

Marc Lenormand\*

Cette communication était originellement centrée sur les conflits de l'hiver 1978-1979 et leur ombre portée sur l'histoire des relations professionnelles en Grande-Bretagne. Son inclusion dans une session sur « l'esprit de 68 » m'a amené à en repreciser les enjeux. La Grande-Bretagne n'a en effet pas connu de « mai 68 » ou de « moment 68 » au sens où ce terme a pu être employé, de manière indigène ou pas, aux pays d'Europe continentale ou aux États-Unis. La fin des années 1960 n'en est pas moins marquée par une série de luttes qui mettent en conflit les organisations syndicales directement avec les politiques gouvernementales d'austérité, produisant des ruptures entre

\* Maître de conférences en études anglophones à l'Université Montpellier 3

des groupes de travailleurs radicalisés et des directions syndicales, ou mettent sur le devant de la scène syndicale de nouveaux groupes de travailleurs ou de nouvelles pratiques syndicales (Dixon, 2008). Les années 1970, perçues comme un moment de « désubordination » (Miliband, 1978) ou rétrospectivement comme « l'apogée du syndicalisme » (McIlroy et al., 1999), constituent dès lors une « décennie 68 ».

De ce point de vue, la radicalité de cette « décennie 68 » aurait pour point final les luttes de l'hiver 1978-1979 et l'arrivée au pouvoir, en mai 1979, d'une droite thatchérienne armée d'un programme de retour à l'ordre social et politique. Penser une « décennie 68 » britannique semble donc avoir pour contrepoint de penser une rupture thatchérienne à partir de 1979. C'est l'idée d'une telle rupture thatchérienne, ainsi que ses contours et ses effets que cette communication souhaite questionner. Les études consacrées au mouvement syndical depuis les années 1980 s'emploient en effet à analyser ce qu'elles perçoivent comme une transformation profonde des pratiques syndicales, qu'elles lient à l'arrivée au pouvoir des conservateurs et aux effets des politiques menées par ceux-ci. Les dynamiques organisationnelles et les logiques politiques de l'action syndicale tendent à être lues comme



le produit de la rupture thatchérienne (Taylor, 1993, 2000).

Il ne s'agit pas de nier la profondeur des transformations économiques connues par la Grande-Bretagne depuis 1979 ou la radicalité des politiques menées par les gouvernements Thatcher puis Major dans un ensemble de secteurs, depuis la législation sur les relations professionnelles jusqu'à la politique de logement social, qui prises dans leur ensemble ont constitué autant de facteurs objectifs d'affaiblissement des organisations syndicales et du mouvement ouvrier dans sa globalité. Il s'agit plutôt de remettre en cause une téléologie politique qui, quant à elle, fait de l'arrivée au pouvoir des conservateurs en 1979 une espèce de fin de l'histoire sociale britannique – à la fois point final d'une période caractérisée depuis 1945 ou l'entre-deux-guerres par un consensus, ou du moins un *middle ground* social-démocrate, et point de non-retour dans l'évolution des relations professionnelles vers une gestion néo-libérale, individualisée et privatisée des entreprises et des services publics (Kavanagh, 1987).

L'idée d'une rupture brutale dans l'histoire britannique a pu être nuancée par les travaux qui se sont attachés à détailler la mise en place progressive du programme néo-libéral thatchérien, à examiner les fractures au sein du parti conservateur entre son aile modérée et son aile plus radicale, ou encore à analyser ce qui peut apparaître rétrospectivement comme un échec relatif de la politique économique menée par les chanceliers conservateurs successifs (Ramsden, 1998). L'idée n'en reste pas moins vivace que c'est de manière réactive, et relativement directe suite aux victoires électorales successives des conservateurs, que le mouvement syndical a connu, comme le parti travailliste sinon avant, une « modernisation » sous la forme d'un « recentrage » politique – pour employer la terminologie habituellement employée concernant le mouvement syndical français – et d'une refondation des structures, des modes de décision et des modalités d'ac-

tion.

Cette chronologie et les relations de causalité qu'elle implique sont discutables. Elles ne sont pas seulement le produit d'une adhésion au récit thatchérien et blairiste de l'émergence d'une Grande-Bretagne nouvelle dans les années 1980, mais aussi un effet des périodisations que nous employons communément. L'année 1979 constitue une articulation pratique, découpant le second vingtième siècle britannique en deux phases, l'une commençant en 1945 et l'autre en 1979. Réfléchir sur une période plus longue, 1968-2010, permet de restaurer des éléments de continuité sur l'ensemble de cette période, et ainsi de penser les évolutions du mouvement syndical britannique en amont et par-delà une éventuelle rupture thatchérienne.

### Baisse de la conflictualité sociale ?

L'idée d'une rupture thatchérienne réside, sur le plan des grèves et des conflits sociaux, dans l'opposition entre un avant caractérisé par un syndicalisme militant, un nombre important de grèves et un effet sensible de celles-ci sur l'économie, et un après marqué par un retour à la modération qui sied à l'ordre politique britannique, une réduction drastique de la conflictualité sociale et une économie enfin libérée des contraintes exercées par les organisations syndicales.

Un premier élément est le caractère en partie fantasmé de la conflictualité sociale et de la radicalité du syndicalisme britannique des années 1970. Les syndicats occupent alors dans les médias et dans l'imaginaire politique et culturel une place bien plus importante qu'aujourd'hui, et sont considérés comme un des facteurs du « mal britannique », à savoir cette croissance faible que connaît l'économie du pays en comparaison avec ses concurrentes continentales. Pourtant, l'observation des statistiques de grève dans les pays occidentaux pour les deux décennies 1960 et 1970 positionne la Grande-Bretagne en milieu

de tableau, tant pour le nombre de conflits que pour le nombre de journées de travail perdues au cours de ceux-ci (Coopey et Woodward, 1996).

Par ailleurs, la plupart des conflits et des journées de grève perdues sont concentrées dans quelques secteurs – et à des périodes déterminées : dans l'automobile pendant à peu près toute la période, dans les mines entre 1972 et 1974, dans les services publics à plusieurs reprises au cours des années 1970. On ne peut donc donner des années 1960 et 1970 l'image d'une période de conflictualité et de radicalité qu'à condition de ne prêter attention qu'à certains secteurs, ou qu'à une série d'épisodes rappelés à l'envie par tant par les détracteurs du mouvement ouvrier que par ses partisans les plus enthousiastes : l'occupation des chantiers d'UCS en 1971-1972 a certes constitué un succès retentissant fondé sur la créativité des délégués syndicaux, mais aucune autre occupation n'est parvenue avant ou après à construire autour d'elle le type de mobilisation populaire qui s'est développée à Glasgow et au-delà pendant le *work-in*. La période 1972-1974, qui voit la concomitance – plutôt d'ailleurs que la convergence – entre des conflits sur les docks, dans les mines, dans le bâtiment et dans l'industrie mécanique, a constitué un prélude à plusieurs années de paix sociale, entre 1974 et 1977, inégalées depuis plus d'une décennie. La grève des travailleuses Grunwick, enfin, pour prendre un troisième épisode clé, a été un échec tant sur le plan des résultats pour les travailleurs en lutte, qu'en tant que cet épisode a révélé la faiblesse des protections accordés aux travailleurs et aux syndicats par la législation travailliste.

Cette déflation symbolique des années 1960 et 1970 vise rétablir une continuité historique avec les années 1980 et 1990. Cela ne doit pas pour autant conduire à ignorer la diminution objective de la conflictualité sociale en Grande-Bretagne depuis le milieu des années 1980. Celle-ci est, effectivement, liée à la

transformation thatchérienne des conditions de l'action syndicale, au sens du déploiement d'un arsenal judiciaire et policier appuyé sur une nouvelle législation anti-syndicale et sur des politiques économiques et monétaires défavorables aux secteurs industriels. Ce qui nous semble plus discutable est la requalification de cette baisse de conflictualité sociale, tant par les conservateurs que par la droite du parti travailliste, en validation des thèses thatchériennes sur le problème syndical et le militantisme excessif des années 1970, et sa requalification en abandon du militantisme syndical au profit d'une nouvelle logique de partenariat social (Howell, 2005).

### Continuité du syndicalisme de lutte

Il nous semble en effet possible d'observer une continuité de la tradition et des pratiques du syndicalisme de lutte en Grande-Bretagne par-delà la rupture de 1979. Il y a tout d'abord, entre 1977 et 1986, une séquence caractérisée par des luttes contre les politiques d'austérité gouvernementales et contre la restructuration brutale d'une série de secteurs. Les luttes contre les politiques d'austérité, qui mettent les organisations de travailleurs aux prises avec les gouvernements, commencent véritablement à l'hiver 1977-1978 avec une longue grève nationale des pompiers. C'est une séquence qui se poursuit en 1979 avec une grève dans l'ensemble du NHS et des collectivités locales, épisode connu sous le nom d' « hiver du mécontentement ». Le dernier grand conflit est probablement la grève des infirmières de 1982, cependant qu'au niveau local les luttes se poursuivent contre les réductions budgétaires dans les services publics.

Les luttes contre la restructuration brutale de différents secteurs mettent à nouveau les syndicats aux prises avec les gouvernements britanniques dans le secteur nationalisé, dans la métallurgie au début des années 1980 puis dans les mines en 1984-1985. Le conflit dans le secteur privé de la presse et de l'imprimerie

en 1986 clôt d'une certaine manière cette séquence. L'impression subjective d'une baisse de la conflictualité sociale, avant même le plancher objectif atteint à la fin des années 1990, a probablement à voir avec la disparition non pas des grèves mais des conflits d'ampleur nationale. La privatisation des entreprises nationales et l'externalisation de nombreux services dans les collectivités locales contribuent à une fragmentation des luttes. En dehors d'un conflit chez les ambulanciers à la fin des années 1980, les gouvernements conservateurs de Thatcher et de Major ne s'attaquent pas frontalement aux services publics ni aux politiques sociales qui absorbent une partie des effets de la contraction brutale du secteur manufacturier. D'une certaine manière, la priorité est alors pour les conservateurs l'affaiblissement du bastion syndical manufacturier. Ce sont seulement les héritiers camerouniens du thatchérisme qui peuvent aujourd'hui s'attaquer aux services publics devenus entre temps le nouveau bastion du syndicalisme britannique.

Je pense qu'il y aura accord, donc, pour considérer la période 1977-1986 comme une séquence de forte conflictualité sociale d'ampleur nationale. La dénationalisation de la conflictualité à partir du milieu des années 1980 ne doit pas cependant être assimilée à une disparition de la conflictualité sociale ou de la radicalité syndicale. On trouve ainsi, dans l'histoire plus récente de la Grande-Bretagne, une série de conflits longs et durs qui n'ont rien à envier à la période glorieuse des années 1970 (McIlroy, 2000). C'est le cas du conflit qui a opposé, de 1995 à 1998, des dockers de Liverpool à leur employeur. Le mouvement de solidarité que ce conflit a suscité dans la région de Liverpool peut être comparé à celui dont ont bénéficié les travailleurs d'UCS au début des années 1970, bien que l'issue du conflit n'ait pas été favorable aux dockers. On peut également évoquer la grève des travailleurs de Gate Gourmet à Heathrow en 2005, qui a mis sur le devant de la scène des travailleuses

d'origine indienne qui n'étaient pas sans rappeler celles de Grunwick près de trente ans auparavant.

Evidemment, l'idée de « refaire UCS » ou « refaire Grunwick », à la manière dont l'idée de « refaire mai 68 » ressurgit régulièrement en France, a fait long feu. Ce sont les raisons de ces échecs dont je voudrais discuter. À Liverpool, un facteur important de la défaite des dockers a été l'absence de soutien de la part de la direction de la TGWU, ce qui donné lieu à de fortes récriminations au sein du syndicat et plus largement au sein du mouvement ouvrier britannique. La raison pour laquelle il ne me semble pas possible de voir dans ce positionnement des directions syndicales un signe d'adhésion au nouvel ordre thatchérien puis blairiste est qu'il ne faudrait pas penser que les directions syndicales étaient, dans les années 1960 et 1970, enthousiastes à l'égard des grèves et à l'origine de la plupart d'entre elles. Les syndicats initiateurs, comme la NUM l'a été dans les années 1970 et de nouveau dans les années 1980, ou comme NUPE l'a été dans les services publics pendant l'« hiver du mécontentement » de 1978-1979, font plutôt figure d'exception. Une très grande majorité des conflits, notamment dans le secteur manufacturier mais pas seulement, commence et se résout au niveau local, ou bien commence à ce niveau avant d'entraîner la direction du syndicat à sa suite. Celles-ci en viennent à approuver, parfois contre leur gré, l'action de leurs adhérents.

La question est donc de savoir pourquoi les directions syndicales ne se laissent plus entraîner dans des conflits. Une hypothèse conjoncturelle y voit l'effet de l'arrivée au pouvoir d'une génération de dirigeants plus modérés. C'est effectivement le cas dans les années 1980 et 1990 lorsque Rodney Bickerstaffe prend la tête de NUPE puis de Unison, Bill Morris celle de la TGWU, ou Norman Willis et John Monks celle du TUC. Cette hypothèse ne tient plus cependant dans les années 2000, lorsqu'arrive à la tête des principales organisations des

dirigeants de gauche, rapidement surnommés « The Awkward Squad » par la presse conservatrice. La TGWU, sous la direction des hommes de gauche Tony Woodley et aujourd'hui Len McCluskey, a plutôt résisté aux appels du pied de ses sections les plus radicales ou de ses branches impliquées dans des conflits, à Gate Gourmet et plus récemment à British Airways. La source de la résistance des directions syndicales à l'action militante des travailleurs réside selon nous plutôt dans des facteurs structurels et politiques. Le premier est le risque économique important pris par les syndicats qui soutiennent l'action autonome des travailleurs. Les lois anti-syndicales ont établi une série d'obstacles à l'action collective, mais surtout donné les moyens aux employeurs et aux tribunaux de neutraliser les syndicats par la saisie de leurs fonds en cas de non-respect des dispositions préconisées par les lois et des injonctions formulées par les jugés. Le second facteur réside dans la disqualification symbolique de l'action collective menée par une presse en majorité conservatrice, et dans la nécessité dans ce contexte de protéger le parti travailliste, dans l'opposition comme au gouvernement.

### Contexte politique du néo-travaillisme

Ce n'est pas tant que les syndicats seraient devenus les otages du parti travailliste, ou que la relation entre les deux ailes du mouvement ouvrier britannique, syndicale et politique, aurait tourné à l'avantage de cette dernière, même si les directions travaillistes n'ont eu de cesse, depuis le milieu des années 1980, de réduire le poids des syndicalistes dans les instances du parti. Non, il apparaît plutôt que, face au nouvel ordre politique et discursif imposé par les conservateurs appuyé sur de puissants relais médiatiques, le parti travailliste et les syndicats se sont trouvés face à une alternative : suivre la voie, préconisée par l'aile gauche, d'une opposition radicale au programme thatcherien sur le plan politique et

idéologique, ou accepter, comme le proposait l'aile droite du parti, la nécessité de la restructuration capitaliste de l'économie.

L'issue de cette lutte n'était en rien jouée d'avance. Entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1980, deux blocs relativement équilibrés s'affrontent au sein du mouvement travailliste, comme le démontre la victoire extrêmement serrée de Denis Healey face à Tony Benn dans l'élection au poste de vice-leader du parti parlementaire en 1981. À l'issue d'une séquence dans les détails de laquelle nous ne pouvons pas entrer ici, c'est l'aile droite du parti qui progressivement l'emporte dans les postes clés du parti et des syndicats, et qui impose son interprétation des résultats des travaillistes aux élections qui se succèdent entre 1979 et 1992, et donc sa perspective quant à la voie à suivre pour le parti (Pelling et Reid, 1996).

Des partisans de la « modernisation » du parti, comme Philip Gould ou Peter Mandelson, reprennent à leur compte la rhétorique thatcherienne de la rupture entre un ancien et un nouveau monde : d'un côté le collectivisme et l'archaïsme, de l'autre l'individualisme et la modernité. Les modernisateurs, qui prennent le nom de néo-travaillistes à partir des années 1990, ne veulent pas être en reste dans la critique du mouvement syndical. Celui-ci doit faire la preuve de son adaptation au nouvel ordre socio-politique, et sous la direction d'équipes modernisatrices fait son auto-critique à l'égard des errements des années 1970, accepte la relecture de cette séquence comme une période sombre de l'histoire du mouvement syndical, et acquiesce à la réinterprétation de logiques parfois anciennes comme preuves de rénovation (Gould, 1999 ; Mandelson, 1996).

Cette fidélité complète des directions syndicales aux orientations déterminées par la direction du parti travailliste constitue cependant là encore un élément fort de continuité : même pendant la période 1968-1979, caractérisée par un déplacement à gauche du centre de

gravité du mouvement syndical et par des tensions extrêmement fortes entre les gouvernements travaillistes et certaines organisations de travailleurs, le soutien des syndicats au parti lors des élections et aux gouvernements travaillistes ne se démentent jamais. Depuis les années 1980, en dépit des tentatives conservatrices de rompre le lien structurel et financier entre les syndicats et le parti, les syndicalistes votent régulièrement pour renouveler la contribution de leur organisation à un parti qui pourtant met ouvertement à distance ses origines syndicales. Lorsque les mécènes, appelés par les néo-travaillistes à remplacer les syndicats comme source de financement du parti, commencent à fuir le navire en 2008, ce sont les syndicats qui renflouent les caisses du parti et financent et organisent la campagne électorale de 2010.

Cela n'empêche en rien les mêmes syndicats de critiquer ouvertement la politique du gouvernement travailliste, son refus d'aider les entreprises en difficulté, sa volonté affichée de préserver les lois anti-syndicales thatchériennes, la privatisation partielle du NHS ou encore la politique d'austérité menée dans le secteur public. Mais les journées d'action dans le secteur public, en 2008 et en 2009, ne remettent pas en cause l'affiliation de Unison au parti, quelles que soient les déclarations belliqueuses de la direction du syndicat.

C'est à travers le déplacement du parti travailliste vers la droite de l'échiquier politique que la rupture thatchérienne a donc eu l'impact le plus fort sur le mouvement syndical britannique. Les organisations de travailleurs n'adhèrent pas au nouvel ordre pacifié des relations professionnelles, mais sont contraintes par un ensemble de dispositifs juridiques, judiciaires, politiques et symboliques de neutraliser leurs éléments les plus radicaux et de renoncer à un ensemble de modalités d'action qui faisaient la force du mouvement syndical jusqu'aux années 1980.

Une rupture épistémologique et politique

Dès lors, le mouvement syndical britannique a connu au cours des trente dernières années une neutralisation et une marginalisation en plusieurs sens. Tout d'abord, les directions syndicales ont été contraintes, sous la menace de la loi, d'abandonner tout un ensemble de modalités d'action qui faisaient la force du mouvement, et de mener elles-mêmes une activité de neutralisation des éléments les plus radicaux du mouvement. Ensuite, les syndicalistes ont été invités à renier l'histoire du mouvement ouvrier britannique dans les années 1960 et 1970 : la créativité du mouvement a été niée ou requalifiée en extrémisme, ses luttes défensives interprétées à l'aune d'un refus de la modernité. Enfin, les syndicats ont dû approuver l'adoption par le parti travailliste d'un programme social et économique contraire aux intérêts bien compris de leur adhérents, depuis le maintien des lois anti-syndicales jusqu'au refus de venir en aide au secteur manufacturier.

Le résultat en est non pas une disparition du syndicalisme de lutte ou de la conflictualité sociale, mais plutôt le déplacement de ceux-ci aux marges du mouvement syndical. On le retrouve soit dans des syndicats qui ont explicitement rompus avec le parti travailliste, comme le syndicat RMT dans les transports, qui s'est rendu célèbre par les grèves régulières des conducteurs de métro londonien, soit dans des mouvements autonomes, mais qui s'exposent dès lors aux condamnations politiques : cela a été le cas de la série de grèves dans le secteur de l'énergie en 2009, dont les travailleurs se sont vus instruire un procès en xénophobie par la presse et par le gouvernement travailliste.

## Bibliographie

**COOPEY Richard et WOODWARD Nicholas (ed), 1996, *Britain in the 1970s. The Troubled Economy*, Londres, UCL Press.**

**DIXON Keith, 2008, « Le mouvement social**

britannique en 1968 », *Savoir / Agir*, No. 6, p. 77-84.

**GOULD Philip, 1999**, *The Unfinished Revolution : How the Modernisers Saved the Labour Party*, Londres, Abacus.

**HOWELL Chris, 2005**, *Trade Unions and the State : The Construction of Industrial Relations Institutions in Britain, 1890-2000*, Princeton, Princeton University Press.

**KAVANAGH Dennis, 1987**, *Thatcherism and British Politics : The End of Consensus ?*, Oxford, Oxford University Press.

**MANDELSON Peter, 1996**, *The Blair Revolution : Can the Labour Party Deliver ?*, Londres, Faber.

**McILROY John, FISHMAN Nina et CAMPBELL Alan (ed) , 1999, 2007**, *The High Tide of British Trade Unionism: trade unions and industrial politics, 1964-1979*, Monmouth, Merlin.

**2000**, « New Labour, New Unions, New Left », *Capital and Class*, No. 71, p. 11-45.

**MILIBAND Ralph**, « A State of De-Subordination », 1978, *The British Journal of Sociology*, Vol. 29, No. 4, p. 399-409.

**PELLING Henry et REID Alastair, 1996**, *A Short History of the Labour Party*, Basingstoke, Macmillan.

**RAMSDEN John, 1998**, *An Appetite for Power: A History of the Conservative Party since 1830*, Londres, HarperCollins.

**TAYLOR Robert, 1993**, *The Trade Union Question in British Politics: Government and Unions since 1945*, Oxford, Blackwell.

— **2000**, *The TUC: From the General Strike to New Unionism*, Basingstoke, Palgrave.



# Partie V

Les sens des conflits

Visions transversales de la conflictualité





## La conjoncture et les luttes des travailleurs: du nouveau et du déjà vu

Armando Boito

### Introduction

1. Mon exposé mélange un peu le sujet de la table ronde d'aujourd'hui et le sujet de la table ronde de demain.
2. D'abord, j'ai l'intention de montrer que la lutte des travailleurs de l'Amérique Latine et spécialement du Brésil se déroule en de conditions et avec une efficacité très différentes des celles des pays européens. Ça pour le sujet de la table ronde de demain.
3. Deuxièmement, je veux montrer que cette lutte a des caractéristiques qui sont, en plusieurs aspects, très semblables à celles qui avaient les luttes des travailleurs brésiliens et latino-américain de la période 1930-1970. On a de nouveau mais aussi du déjà vu. Et ça est justement le sujet de la table ronde d'aujourd'hui.
4. En effet, malgré des conditions historiques

qui sont vraiment nouvelles, nous sommes aujourd'hui de nouveau devant des problèmes comme celui de la bourgeoisie nationale, du développementalisme, du populisme, de la lutte pour la terre et d'autres questions très connues dans l'histoire de l'Amérique Latine.

5. Je veux dire par là qu'il y a une histoire de longue durée, lourde, qui s'impose encore aujourd'hui. Et qu'il faut la mettre en évidence spécialement parce que cette continuité est ignorée ou négligée par la majorité des chercheurs. (Au Brésil nous avons eu de la nouveauté principalement aux années 1970 et 1980. Après la ravage néolibérale le populisme est revenue en force.)

### I - La conjoncture et la lutte des travailleurs en Europe et en Amérique latine

1. L'Europe et l'Amérique latine sont aujourd'hui en des situations très différentes. Et cette différence a des effets importants sur l'efficacité de la lutte des travailleurs dans les deux continents. En Europe, les difficultés auxquelles sont confrontés les travailleurs sont, il me semble, beaucoup plus grande qu'en Amérique latine.
2. Dans les grands pays européens, le capitalisme vit une longue phase de stagnation économique et les gouvernements conservateurs

et sociaux-démocrates mettent en œuvre, avec de petites différences entre les uns et les autres, une politique économique conservatrice. S'il est vrai que le néolibéralisme a des grandes difficultés en Europe il est vrai aussi que dans ce continent on n'a pas encore réussi à former un champ politique qui soit une alternative à la politique économique et sociale du modèle néolibéral.

3. En Amérique Latine, au contraire, le capitalisme a obtenu des taux de croissance significatifs, et les gouvernements de gauche et de centre-gauche se sont éloignés du programme et de l'idéologie néo-libérale orthodoxe. Dans des pays tels que la Venezuela et la Bolivie nous avons même des gouvernements post-neolibéral.

4. Ces différentes situations résultent de plusieurs facteurs. Dans des pays comme le Brésil et l'Argentine, qui ont des gouvernements de centre-gauche, la bourgeoisie s'est divisée devant le néolibéralisme et ce fait a ouvert une brèche politique importante qui a permis aux travailleurs d'avancer dans leur lutte économique. Ici, nous devons nous rappeler que la division au sein des classes dominantes est une donnée importante pour comprendre les possibilités et l'efficacité de la lutte des travailleurs.

5. Au Brésil, dans les années 1990, il n'y avait pas beaucoup d'espace pour l'intervention efficace des mouvements populaires et ceux-ci se trouvaient dans la défensive. Au cours des années, on a pu voir, toutefois, le phénomène du rassemblement d'une fraction de la bourgeoisie brésilienne, que nous appelons la bourgeoisie intérieure, qui se tournait contre les politiques d'ouverture du commerce extérieur et aussi contre la politique néolibérale de privilégier les groupes financiers nationaux et internationaux. Cependant, la majorité des observateurs ne se rendent pas compte qu'un fractionnement se produisait au sein de la classe dominante. Ils étaient attachés à une conception superficielle de la nouvelle vague d'internationalisation du capitalisme, et ima-

ginaient que rien n'avait resté de l'ancienne bourgeoisie nationale. Toute la bourgeoisie brésilienne serait pleinement intégrée dans le capitalisme international. Ils n'ont jamais envisagé la possibilité d'une partie de la bourgeoisie brésilienne avoir, même sans être une bourgeoisie nationale antiimpérialiste, des intérêts particuliers et contradictoires avec le capital international.

6. Certains mouvements et partis liés à la classe ouvrière, comme le Parti des Travailleurs, et la majorité des syndicats, comme la confédération syndicale liée au PT, la CUT, ont bien compris, cependant, que le pays était dans une nouvelle situation et ont essayé à *leur manière* d'en profiter. Ces organisations ont baissé leur programme visant à se rapprocher de cette fraction dissidente de la bourgeoisie. Ils ont déplacé l'accent sur la lutte économique immédiate, en laissant de côté leur ancien programme d'établir un état de bien-être social au Brésil.

7. Le résultat le plus important de ce changement dans les rapports politiques des classes a été l'élection de Lula da Silva à la Présidence de la République en 2002. Oui, au contraire de ce que prétend une grande partie des intellectuels critiques brésiliens, tels que Francisco de Oliveira, Reinaldo Gonçalves, Luis Filgueiras, Leda Paulani et d'autres, le pouvoir politique a changé au Brésil quand du passage du gouvernement Cardoso au gouvernement Lula. Le grand capital financier international, les secteurs bourgeois étroitement liés à ce capital et les couches supérieures des classes moyennes furent alors déplacés du centre du pouvoir. La grande bourgeoisie interne commençait alors son ascension politique soutenue par une grande partie des classes populaires qui restaient, elles, en dehors du bloc au pouvoir.

8. Cette situation là est très différente de celle de l'Europe. Ici, il me semble, nous avons au contraire, une plus grande unité de la bourgeoisie autour du programme d'une Europe unifiée par le modèle capitaliste néolibéral. Ce fait limite le champ d'intervention du mouvement

ouvrier. Il est vrai que dans les dernières élections présidentielles et législatives en France et en Grèce on a pu former un bloc de gauche électoralement important. Mais dans les deux cas, ces blocs ont été défaits dans les urnes et le mouvement des travailleurs est encore dans une position très défensive.

## II - Des victoires dans la lutte revendicative et le soutien populaire pour le développement capitaliste

1. Au Brésil, le résultat de cette division au sommet et de l'abaissement du programme des travailleurs et du mouvement populaire a été la formation d'un large front politique, que j'appelle front *neodesenvolvimentista* ou *neodevelopmentaliste*, qui a favorisé une croissance, quoique irrégulière, du capitalisme brésilien, une amélioration modeste des conditions de vie des masses et aussi une amélioration de leurs conditions de lutte.

2. Ce grand front pour la croissance économique rassemble la grande bourgeoisie intérieure, la classe ouvrière, la couche inférieure de classe moyenne, une grande partie de la paysannerie et les travailleurs de la masse marginale. Ce bloc très hétérogène se compose de cinq classes ou fractions de classes. Il est un bloc instable et traversé par plusieurs contradictions. Il a, cependant, resté uni contre l'orthodoxie néolibérale prônée par les grandes entreprises internationales, les secteurs de la bourgeoisie brésilienne parfaitement intégrés à ce capital et la couche supérieure de la classe moyenne. Ce bloc néolibéral orthodoxe est représenté par le PSDB. Cela veut dire que la contradiction centrale de la politique brésilienne contemporaine est, dans chacun de ses pôles, dirigée par des secteurs de la classe dominante.

3. Et bien, pourquoi les classes populaires intègrent le front politique *neodesenvolvimentista*?

Une explication consiste à dire que les gouvernements Lula et Dilma ont coopté les dirigeants politique, syndical et populaire. En

offrant des emplois dans l'appareil d'État, du financement pour les appareils et en pratiquant aussi de l'intimidation, les gouvernements *neodevelopmentalistes* auraient décapité le mouvement ouvrier et populaire. Je considère cette explication erronée. Je ne crois pas que l'instrument de la cooptation puisse être efficace si largement et si durablement. Ce que je crois, c'est que le *neodesenvolvimentismo* tient en compte – quoique de façon limitée – des intérêts réels des travailleurs.

## III - Les luttes et les gains de la classe ouvrière. Voyons ça de plus près.

1. La classe ouvrière et la couche inférieure des classes moyennes interviennent de façon organisée dans le front *neodesenvolvimentista* par le biais du Parti des Travailleurs et des syndicats. Ces forces étaient, en fait, les forces qui ont créé le parti qui allait devenir l'instrument politique de ce front. Ce qui s'est passé depuis, c'est que ce parti, qui a lutté tout au long des années 1980 pour un état de bien-être au Brésil et pour le renforcement du capitalisme d'État, ce parti a été attiré, pendant les années 1990, par la grande bourgeoisie intérieure. La classe ouvrière et la couche inférieure des classes moyennes sont encore présents dans PT mais elles y occupent maintenant une position secondaire.

Le fait est que les travailleurs salariés gagnent quelque chose avec *neodesenvolvimentismo*. La croissance économique a conduit à une reprise significative de l'emploi et la politique du salaire minimum a augmenté le pouvoir d'achat du salaire de la base de la pyramide de revenu. En plus, les nouvelles conditions économiques et politiques sont très propices à l'organisation et à la lutte syndicale, ce qui permet aux salariés d'obtenir des considérables augmentations des salaires. Le syndicalisme brésilien est dans une phase de récupération de sa capacité de lutte et connaît des importantes victoires. La crise syndicale des années 1990 est dépassée. (Boito et Marcelino, 2010). Il est courant l'action des syndicats en com-

mun avec les grandes associations d'industriels pour faire pression sur le gouvernement pour assurer une protection tarifaire pour l'industrie locale et pour réduire le taux d'intérêt. En 2012 et 2011 on a eu des grandes et manifestations dans les rues organisées par les syndicats avec les associations patronales pour que le gouvernement Dilma prenne des mesures protectionnistes et baissent le taux d'intérêt. Et le gouvernement a pris les mesures revendiquées par les travailleurs et par la bourgeoisie intérieure.

2. Voyons maintenant la situation de la paysannerie. Elle est également présente dans ce front et aussi d'une manière organisée. Les organisations les plus importantes ici sont le Mouvement des Travailleurs Ruraux Sans Terre (MST), et la Confédération des Travailleurs Agricoles (CONTAG), celle-ci basée sur les paysans moins pauvres et sur les ouvriers agricoles.

Tout d'abord, comme pour les syndicats, les conditions de lutte ont changé pour les paysans. Dans les années 1990, le deuxième gouvernement Cardoso a persécuté et criminalisé les mouvements paysans. Sous le gouvernement Lula da Silva, au contraire, ces mouvements ont eu le droit de revendiquer reconnu par le gouvernement.

Deuxièmement, les gouvernements *neodesenvolvimentistas* ont accueilli, en partie, les revendications paysannes d'assistance technique, du financement de la production et de soutenance de prix pour les produits de l'agriculture familiale. On a mis en marche un programme de financement de l'agriculture familiale, qui a beaucoup grandi par rapport à ce qu'il y avait dans la période FHC, et aussi un programme d'achat de la nourriture pour l'école publique directement chez la paysannerie (MST, 2009). En ce qui concerne à la paysannerie la plus pauvre, ce qui correspond à des paysans sans terre ou avec très peu de terre, ils réclament une politique d'expropriation des grandes propriétés. Cette couche est la couche de la paysannerie la plus marginalisée par le front

*neodesenvolvimentista*. Les gouvernements Lula et Dilma ont considérablement réduit les expropriations de terres. Le poids économique et politique de l'agroalimentaire dans la politique *neodesenvolvimentista* fait que soit bloquée la politique d'expropriation (Scarso, 2012).

3. Les chômeurs, les sous-employés et les précaires de tout genre représentent l'extrémité du front *neodesenvolvimentista*. Ils entretiennent une relation très particulière avec le gouvernement. Ces «travailleurs de la masse marginale» sont principalement dans la périphérie des grands centres urbains et dans l'intérieur des régions Nord et Nord-Est du pays. Convient de distinguer deux secteurs de cette masse.

3.1 Une partie de cette masse est organisée dans les mouvements dits «d'urgence», tels que les mouvements pour le logement, les mouvements de chômeurs et les mouvements des sans terre. Nous avons déjà parlé du mouvement des sans terre. Quant aux deux autres, le plus important est le mouvement des sans logis. Ce mouvement est composé de différentes organisations qui sont dans les grandes et moyennes villes brésiliennes, mobilisant des dizaines de milliers de familles et sont guidés par des conceptions politiques variées (Oliveira, 2010). Il y a des mouvements qui revendiquent tout simplement des logements pour ses participants; il y en a d'autres qui prônent un changement dans la politique du logement du gouvernement et d'autres encore qui prônent la nécessité de se battre pour changer le modèle économique.

L'effet politique produit par les mouvements de sans logis a été le changement dans la politique du logement de l'État brésilien. Durant les années 1990, le gouvernement central a abandonné la politique de construction de logements populaires. À la fin du second gouvernement Lula, a été créé le programme de logements à grande échelle appelée "Minha casa, minha vida" (Ma maison, ma vie) qui a rompu avec l'omission de l'État central dans

ce domaine. Ce programme continue d'être mis en œuvre par le gouvernement Dilma (Oliveira, 2010).

3.2 Une autre partie des «travailleurs de la masse marginale» est socialement et politiquement désorganisé. Elle a été intégrée dans le front *neodesenvolvimentista* grâce aux politiques de transfert de revenu de Lula da Silva et de Dilma Rousseff. Le programme appelé *Bolsa Familia*, destiné aux familles qui sont en dessous du seuil de pauvreté, et l'autre programme appelé *Auxílio de prestação continuada*, pour les personnes âgées et les personnes handicapées, sont les principaux instruments de cette politique d'assistance sociale. Cette masse paupérisée n'est pas impliquée d'une manière organisée dans le front *neodesenvolvimentista*.

Ils forment une base sociale politiquement passive appelé à intervenir dans le processus politique seulement par le vote et ils votent massivement pour les candidats des gouvernements *neodesenvolvimentista*. La relation entre les gouvernements *neodesenvolvimentista* et cette couche populaire perpétue la tradition populiste de la politique brésilienne. Ils obtiennent effectivement des gains réels - et ça contrairement à ce que disent les libéraux pour lesquels le populisme serait tout simplement de la «démagogie». Toutefois, ces gains sont très limités et leurs bénéficiaires restent politiquement et idéologiquement dépendants des initiatives gouvernementales.

#### IV - Les fonctionement du front neodevelopmentaliste

1. Bien que hétérogène et contradictoire dans sa composition de classe, le front politique *neodesenvolvimentista* existe et agit en tant que telle.

2. A des moments critiques dans le processus politique national, ces forces agissent ensemble - même s'il ya des conflits souvent difficile autour des questions économiques comme les salaires, les droits sociaux et du travail, l'expropriation des terres et des autres.

Il était comme ça:

a) en 2002 dans l'élection présidentielle de Lula da Silva;

b) en 2005, dans la crise politique qui a menacé la continuité du gouvernement Lula et qui devint connu comme «Crise Mensalão»,

c) en 2006, dans la réélection de Lula da Silva à la présidence République,

d) et de nouveau en 2010, dans la campagne électorale victorieuse de Dilma Rousseff.

e) À tout les moments où la survie de la politique *neodesenvolvimentista* a été menacé, les associations de la bourgeoisie interne, les syndicats des salariés, les mouvements paysans, les mouvements populaires ainsi que l'électorat pauvre et désorganisé, ils ont soutenu avec des démonstrations de toutes sortes ou tout simplement avec le vote les candidats et les gouvernements *neodesenvolvimentistas*. Ce faisant, ces forces sociales, même si motivées par des intérêts et objectifs différents ou même contradictoires, ont occupé le même champ politique.

#### V - Les contradictions au sein du front

1. Si le front *neodesenvolvimentista* se maintient, ça se doit au fait qu'aucune force sociale qui participe de ce front considère avoir de force suffisante pour pouvoir d'intervenir seule et efficacement dans la politique nationale.

2. La grande bourgeoisie intérieure est très hétérogène et traversée elle aussi par des contradictions. Le cas le plus connu est le conflit entre le secteur industriel et le secteur bancaire national autour de la question des taux d'intérêt. Cette hétérogénéité l'a empêché de créer un instrument politique propre pour la défense de ses intérêts. Comme nous avons déjà dit, la bourgeoisie intérieure a assiégé, avec succès, l'outil politique créée par les travailleurs, le PT, et cette organisation est devenu le parti du *néo-developmentalisme*.

Du côté des classes travailleuses, une grande partie du mouvement populaire reste dépendante de l'État, maintient avec lui une relation

du type populiste qui empêche l'organisation politique indépendante des masses.

Tous, bourgeoisie intérieure et les travailleurs, craignent le retour des gouvernements néolibéraux orthodoxes du PSDB. C'est pourquoi, dans les décennies de 2000 et 2010, le processus politique national a uni dans un même champ politique des forces bourgeoises et populaires que dans les années 1980 et 1990 étaient inconciliables.

3. Nouvelle formes de lutes ou plutôt la resurgence des formes anciennes? Ce que nous avons vu ce n'est pas tout à fait nouveau. Nous sommes, comme au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, devant un front de classe dans un pays capitaliste dependant. Il est vrai que aujourd'hui le Parti des Travailleurs est beaucoup plus organisé que l'ancien Parti Travailleliste Brésilien de Vargas; il est vrai aussi que la bourgeoisie brésilienne a laissé tombé les aspirations pour un capitalisme national; encore il est vrai que la paysannerie a perdu d'espace dans la société brésilienne. Il faudrait alors réfléchir mieux sur les conditions historiques nouvelles dans lesquelles se déroule cette *politique du déjà vu*.

Dijon, le 16 mai 1013.

## Conflits sociaux portuaires dans le Nord et dans le Sud : passé et futur.

Michel Pigenet

Passé ? Futur ? Nord ? Sud ? Ces catégories interrogent. Chacun sait combien les préoccupations du présent pèsent sur les convocations du passé et circonscrivent les horizons d'attente. S'agissant de la conflictualité portuaire actuelle, les références au « Nord » et au « Sud » renvoient davantage aux points cardinaux qu'aux notions géopolitiques floues et datées de l'époque où, au sortir des décolonisations, la bipolarisation Est/Ouest ne suffisait plus à rendre compte de la complexité du monde.

### Actualité et ubiquité de la conflictualité portuaire au 21<sup>e</sup> siècle

La chronique sociale du printemps 2013 confirme la permanence de la conflictualité portuaire. Le 8 mai, 530 ouvriers de l'un des terminaux à conteneurs de Hong Kong, 3<sup>e</sup> port mondial, obtiennent ainsi, après cinq semaines de grève, une hausse moyenne de 9,8 % des

salaires et l'amélioration de leurs conditions de travail. Cette conclusion n'allait pas de soi face aux sous-traitants du premier opérateur local, Hutchison, société contrôlée par Li Ka Shing, 84 ans et plus grande fortune d'Asie... Suivie de près, le conflit rompt deux décennies de reculs salariaux sur fond de restructurations et d'externalisations. Fait notable, la lutte a bénéficié d'un large courant de sympathie, tant parmi les dockers des autres terminaux appelés à réduire les rendements qu'auprès de la population kongkongaise et de la Fédération internationale des transports (FIT). Il en est allé autrement du côté de pouvoirs publics et de la Haute Cour de Justice locale qui, non contente de proscrire toute grève de solidarité, a enjoint les grévistes de ne pas s'écarter de « formes légitimes et raisonnables », lesquelles leur interdit de se regrouper, mais autorise l'employeur à les remplacer.

La même semaine, très loin de là, d'autres actions affectent, le 7, la CMA-CGM à Alger et, le 6, les services portuaires de Tunisie, cependant que, le 4, les dockers en grève de Vancouver, au Canada, subissent un second lock-out. Quelques jours auparavant, le 24 avril, un accord a mis fin à la lutte, ponctuée d'affrontements et d'arrestations, des travailleurs du port Nouakchott (Mauritanie).

Une observation étendue aux douze mois pré-



cédents n'infirmes pas le constat d'une conflictualité soutenue. A défaut de liste exhaustive, son ubiquité planétaire retient l'attention. En Afrique, elle se manifeste sur un terminal de Dakar, en novembre et décembre 2012, par la baisse des rendements en appui à la revendication du 13<sup>e</sup> mois et d'une meilleure protection sociale. Si l'arrivée d'ouvriers en provenance du Pakistan, d'Inde et de Djibouti aux frais de l'employeur – la Dubai Port World – brise le mouvement sénégalais, les grèves qui éclatent à Mombasa (Kenya), en novembre, et à Lomé (Togo), en février-mars, s'achèvent par des succès dont profitent les travailleurs occasionnels stabilisés ou réintégrés. En Inde, les dockers de Cochin, en mars, et de Mumbai, en septembre, sortent victorieux de conflits sur la durée du travail, l'égalité des salaires et l'organisation du travail. Aux Etats-Unis, les 10 000 dockers de Los Angeles et de Long Beach arrachent en décembre un nouveau contrat collectif qui garantit le maintien des effectifs et limite le recours à la sous-traitance. En juin, au Costa Rica, les grévistes exigent des emplois permanents, et, en mai, à Panama, le respect des droits syndicaux. L'ensemble des salariés des ports de l'Union européenne protestent par des débrayages, en septembre, contre les propos du Commissaire aux Transports en faveur de la libéralisation des services portuaires et d'un durcissement des relations professionnelles. Provocatrice, la déclaration menace de rallumer les controverses et les batailles des années précédentes, lorsque, en 2003, puis 2006, une mobilisation multiforme des dockers était venue à bout de deux projets de déréglementation des manutentions. Cette combativité, à l'occasion victorieuse, tranche sur la résignation et les reculs enregistrés partout ailleurs. Elle souligne la spécificité et les ressources d'une profession placée de longue date aux avant-postes de la mondialisation, mais que les réformes néo-libérales des années 1980-1990 avaient fragilisée par la remise en cause de quatre à cinq décennies d'acquis grâce auxquels l'intermittence avait

cessé d'être synonyme de précarité. Par suite et en dépit de quelques conquêtes, les luttes portuaires de 2012-2013 revêtent un caractère défensif, y compris lorsque les hausses de salaires revendiquées procèdent du rattrapage ou de la compensation de dégradations antérieures. A ce titre, les grèves contemporaines de dockers ne se distingueraient guère de celles d'autres branches n'étaient leur fréquence, leur ampleur et leurs résultats. Différences remarquables, on en conviendra.

L'issue n'est certes jamais garantie face à un patronat puissant, lui-même rompu aux épreuves de forces et praticien expérimenté du lock-out. Au nombre des échecs, celui des dockers du Pirée est significatif. Malgré leur résistance aux conséquences de la concession de la moitié du port à la compagnie d'Etat chinoise Cosco, l'exploitant asiatique impose, en 2009, d'importantes réductions de salaires, licencie 1 400 ouvriers pour n'en réembaucher que 500, chiffre bientôt ramené à 270, hors de tout contrôle syndical, en l'absence de contrat collectif et sous contrainte de flexibilité maximale... La relance de l'activité s'effectue dès lors selon un processus combiné de modernisation technique et de compression sociale, typique du modèle de port low cost ou « de complaisance » à l'œuvre sous d'autres cieux. D'aucuns retiendront la sorte de revanche prise par le capitalisme d'Etat chinois sur l'Europe plus d'un siècle et demie après la « guerre de l'opium » et l'ouverture à la canonnière des ports de l'Empire du Milieu. En 2006, cinq ans après la destruction des Twin Towers, le rachat de la vénérable compagnie P&O, jadis fleuron de la flotte britannique et compagnie concessionnaire de nombreux ports des Etats-Unis, par la Dubai Ports World avait suscité plus d'émoi. Sous la pression de Washington, la DPW s'était résolue à revendre ses participations américaines.

## Les relations professionnelles portuaires : mutations structurelles et traits de longue durée

### *Industrialisation technique et banalisation sociale : le nouvel ordre portuaire mondial*

Entamée au début du 20<sup>e</sup> siècle par l'usage de bennes « crapauds » et de tapis-roulants, la mécanisation-rationalisation de la manutention portuaire s'accélère après 1945 avec l'usage de chariots élévateurs. La « révolution des conteneurs » la systématise dans les années 1960. La branche, hier grosse consommatrice de force musculaire, bascule tardivement du côté des activités à haute intensité capitaliste. L'évolution, couplée à une intermodalité toujours plus développée, bouleverse la donne économique et sociale portuaire. Dans le même temps, les autorités, consulaires, municipales ou étatiques, se retirent du financement des engins de levage autrefois loués aux manutentionnaires, plus marchands d'hommes que véritables entrepreneurs.

Désormais en possession d'un coûteux capital d'exploitation, les employeurs commencent à raisonner en industriels soucieux d'amortir le plus rapidement. La conduite de ces équipements réclame des spécialistes formés à cet effet dont on souhaite s'assurer la subordination à l'entreprise. L'ère des dockers professionnels intermittents a vécu. Lui succède celle des « permanents » embauchés sous contrat à durée indéterminée. Bon gré mal gré, l'exception sociale portuaire se dilue dans le droit commun salarial. La mécanisation affaiblit, en outre, la cohésion des équipes qu'exigeait la manutention manuelle où la sécurité et l'efficacité de chacun reposaient sur la coopération de tous, solidarité élémentaire au fondement des autres. Le ballet des engins, des grues et des portiques ne tolère toujours pas les écarts individuels, mais les proximités physiques d'antan disparaissent au profit de face à face solitaires avec les tableaux de bord.

Sélective, la mutation s'accompagne de restructurations d'envergure. Si les principales

compagnies de navigation furent très tôt liées aux cercles étroits du grand capitalisme, les nouveaux régimes de concessions favorisent, sur fond de privatisation des chemins de fer, l'émergence de groupes multimodaux géants. Agents décisifs de la mondialisation en leur double qualité d'entreprises transnationales et d'acteurs majeurs des échanges internationaux, ils excellent dans le contournement, le retournement, voire la contestation, des prérogatives étatiques et des normes syndicales, la mise en concurrence des sites et des salariés. Trois grands types d'opérateurs contrôlent les terminaux à conteneurs, cœur de la manutention moderne. Le premier résulte de la concentration d'entreprises portuaires, à l'exemple de Hutchison Whampoa Limited (HWL, conglomérat dont les origines remontent aux années 1860, 1<sup>er</sup> opérateur, présent dans 52 ports), Port Singapour Authority (PSA, 2<sup>e</sup> en importance, localisé dans 28 ports), Evergreen (Taiwan). Le second compte des filiales de compagnies de navigation, tels AP Moller-Maersk (APM, né en 1904, 4<sup>e</sup>, danois, 62 ports), Mediterranean Shipping Company (MSC, fondé en 1970, 6<sup>e</sup>, italo-suisse), CMA-CGM, Cosco Pacific (1994, 5<sup>e</sup>), Eurogate (1999, Hambourg). Le troisième comprend des holdings financiers sur le modèle de Dubai Ports World (DPW, 3<sup>e</sup>, 49 ports) et de Ports America (formé par les anciens avoirs nord-américains de P&O).

La liste signale la prééminence de groupes de pays émergents du Sud. Toutes origines confondues, les quatre premières compagnies réalisent à elles seules plus du quart - 26,5 % - du trafic mondial des conteneurs et la moitié de ceux traités par des terminaux. Hormis les entreprises à capitaux publics, la nationalité affichée ne saurait faire illusion. Toutes veillent à étendre leur aire d'intervention. Le rayonnement du singapourien PSA va des ports d'Asie - en Chine, Inde, Japon, Pakistan, Thaïlande, etc. - à ceux des Amériques - Argentine, Panama, Canada - et d'Europe - Belgique, Portugal, Italie, Turquie...

*Contraintes et concurrences durables*

Si la mondialisation a précipité l'homogénéisation des cadres économiques et juridiques, la dérégulation qui en fut le moteur a rarement entraîné une privatisation totale des ports. La préférence des décideurs va plutôt au partenariat public-privé. Le régime du « landlord port » - « domanial » - autorise la concession de portions d'espaces et d'infrastructures publiques à des entreprises privées pour de longues périodes. Telle est le modèle préconisé par nombre d'institutions internationales qui, à l'exemple de la Banque mondiale, en ont fait une condition à l'octroi de crédits de modernisation des ports du Sud. Le dispositif préserve les prérogatives des Etats au regard du caractère stratégique des activités portuaires, à charge pour les pouvoirs publics de réaliser les plus gros et dispendieux aménagements. L'adossement aux autorités rassure, par ailleurs, les acteurs privés en quête de sécurité financière et juridique.

Source de contraintes nouvelles, la rationalisation permanente de la manutention ne modifie qu'à la marge, en revanche, sa nature d'activité à « forte contribution », facteur de cohésion du groupe ouvrier. Les dockers savent qu'ils exercent une profession dangereuse. A bord ou sur les quais, le mouvement incessant et rapide des conteneurs et des engins sanctionne vite la moindre inattention. Partout, il faut se prémunir contre les risques de chutes.

Pas plus l'enchaînement cadencé au plus juste des chargements et déchargements des conteneurs ou du vrac que la gestion informatisée de l'arrimage n'ont supprimé l'irrégularité de trafics soumis au rythme saisonnier des récoltes, aux caprices météorologiques, pour ne rien dire des spéculations commerciales promptes à bouleverser les programmes d'escales. L'efficacité d'un site repose toujours largement sur la capacité des entreprises à absorber tout afflux soudain de navires. Satisfaire les attentes des armateurs, ennemis intéressés des immobilisations intempestives, suppose des équipements performants

et en quantité suffisante, mais aussi l'existence d'une réserve de main-d'œuvre mobilisable sans délai. Par quoi la vieille question sociale de l'intermittence demeure d'actualité. Comme autrefois, il s'agit de savoir sur qui reposera, et jusqu'à quel point, l'entretien des dockers « occasionnels » ou « intérimaires ». Les ouvriers ? Au risque d'une précarisation en contradiction avec les compétences que requiert aujourd'hui la conduite des engins. Les employeurs ? Les pouvoirs publics à travers des systèmes d'assistance et de secours aux chômeurs ?

L'effectif des personnels en cause n'est pas négligeable. A Dunkerque, en 2012, on compte 199 intérimaires pour 307 dockers permanents. Avant les grèves de novembre 2012, le port de Mombasa en totalise près de 3 000 en sus des 6 000 « professionnels ». En Flandre ou au Kenya, le périmètre de l'emploi régulier et le statut reconnu aux intermittents se dessinent et évoluent en fonction de rapports de forces mouvants. Ce que confirme la diversité des accords collectifs conclus d'un site à l'autre. Relevons de nouveau, à ce propos, l'inanité d'un clivage Nord/Sud en termes de flexibilité et de coût du travail. Les seules concurrences et délocalisations qui vaillent se jouent à l'échelon régional. Les plus rudes compétitions opposent davantage Anvers, Rotterdam, Le Havre et Dunkerque, ou Gênes, Marseille, Barcelone, Algésiras, Lisbonne, Sines, Leixoes... que chacun d'eux à Shanghai, Singapour, Durban ou Mombasa.

*Permanence des cultures syndicales*

Dans ce cadre et sur ces bases, les dockers et leurs syndicats n'apparaissent pas dépourvus de ressources. Si la mondialisation a surtout profité aux opérateurs, premiers bénéficiaires de l'essor des échanges dont la mer a pris la meilleure part, les ports en sont le maillon faible. Goulets d'étranglement et points obligés de rupture de charges, leur fluidité est à la merci de leurs travailleurs. Ceux-ci en sont conscients qui, imprégnés de la culture du

négoce propre au milieu maritime, en ont fait des foyers de pratiques conventionnelles et paritaires d'une grande complexité, non exclusives, pour autant, d'une conflictualité légendaire. Partout, historiquement, les grèves ont précédé la syndicalisation. En Europe, bien sûr, mais encore dans le reste du monde, par exemple en Afrique où les grandes luttes de 1937, 1939, 1941 à Mombasa, celles de 1939, à Tanga (Tanzanie) préparent la formation d'organisations solides. Leur implantation rend possible la contestation dans la durée des prérogatives patronales en matière, sensible entre toutes, d'embauche et de contrôle du marché du travail. Ces luttes, souvent brutales, et l'ossature syndicale contribuent à la construction d'une identité collective et d'un savoir-faire social propres à métamorphoser les journaliers des quais en dockers.

### *Horizons mondiaux et pluralisme du syndicalisme portuaire*

D'emblée, l'expérience s'inscrit dans une perspective internationale, à l'égal des employeurs réunis en 1890 au sein de la puissante International shipping federation. Six ans plus tard, la Fédération internationale des travailleurs des transports (FIT) voit le jour afin de contrer le redoutable dispositif de solidarité patronale monté pour briser les grèves par-delà les frontières. La FIT entend, plus largement, stopper la course à l'aviissement des rémunérations par la revendication d'un salaire minimum, boycotter les navires détournés des ports en lutte. Ses ambitions s'affirment plus nettement au lendemain de la Première Guerre mondiale sous l'impulsion du hollandais Edo Fimmen, dit Edo le Rouge ». Soucieux d'aller au-delà des résolutions de congrès, le nouveau dirigeant de la FIT ne craint pas de mobiliser les affiliés sur le terrain politique, contre l'intervention étrangère en Russie et l'écrasement de la révolution hongroise, plus tard contre l'Allemagne nazie. Dans l'entre-deux-guerres, il encourage les actions en direction des travailleurs des colonies et semi-colonies. Malgré les

1,4 million syndiqués « de couleurs » annoncés en 1938, les progrès sont toutefois inégaux, quand ils ne butent sur l'hostilité des organisations européennes qu'inquiètent, à l'instar des marins, la concurrence de la main-d'œuvre africaine et asiatique. L'effort sera plus résolu après la Seconde Guerre mondiale sur fond de guerre froide et de décolonisation. A l'orée des années 2010, la FIT, forte des 4,7 millions de membres de ses 755 syndicats présents dans 154 pays, est, de loin, la principale fédération professionnelle internationale.

Avec 221 syndicats et 350 000 adhérents répartis en cinq ensembles régionaux – Afrique, Asie-Pacifique, Amérique latine-Caraïbes, Amérique du Nord, Europe –, sa section des dockers n'est pas la moins active. Son engagement conditionne la mise en œuvre des campagnes contre les pavillons de complaisance, la plus connue et rentable des initiatives de la FIT. Mais la section mène des campagnes spécifiques, telle celle entreprise en vue de créer un « réseau des terminaux mondiaux » ciblant les principaux opérateurs - APM, DPW, Hutchison, PSA.

Puissante, la FIT doit cependant composer avec d'autres organisations de travailleurs, notamment dans les ports où le pluralisme syndical remonte à l'entre-deux-guerres. En 1930, l'Internationale des marins et dockers (IMD) d'inspiration communiste conteste ainsi vigoureusement, depuis son siège de Hambourg, l'hégémonie d'une FIT dont elle dénonce le « réformisme ». Deux ans plus tard, l'IMD revendique des adhérents dans plusieurs dizaines de pays allant de la Scandinavie au Japon, en passant par l'Amérique latine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et nombre de territoires coloniaux, dont l'Indonésie, l'Afrique du Sud, le Sénégal, l'Algérie ou le Soudan. Originaire de ce dernier, Tiemoko Garan Kouyaté siège à sa commission exécutive. La perte du bastion allemand l'affaiblit sévèrement en 1933, avant que la stratégie de Front populaire lui porte le coup de grâce. Les ruptures syndicales des années de guerre froide, dans lesquelles la FIT

joue un rôle moteur, s'avèrent plus durables. En France et en Italie, les syndicats portuaires de la Fédération syndicale mondiale (FSM), opposés aux transports et manutentions d'armes de l'OTAN ou destinées à la guerre d'Indochine, affrontent les « brigades de choc » des « comités de vigilance » de la FIT. Au sein du Département professionnel des marins et des dockers de la FSM, les syndicats français, italiens, suédois, d'Amérique latine et même de la côte Pacifique des Etats-Unis cohabitent avec les gros bataillons des syndicats officiels des pays socialistes.

Les relations se détendent dans les années 1980, évolution qu'accélèrent le renforcement de l'Union européenne, puis la disparition de l'URSS et le déclin consécutif de la FSM. Pas au point, cependant, d'entraîner un ralliement en bloc à la FIT. A la différence de leurs camarades des transports maritimes, ferroviaires, routiers et urbains, des syndicats de dockers issus de la FSM cultivent leur double spécificité corporative et « de classe ». Après quelques années de tâtonnements, les contacts maintenus ou renoués débouchent, en 2000, sur la création d'un Conseil international des dockers (CID). L'épreuve du feu réussie contre les projets européens de déréglementation de la manutention portuaire consolide la nouvelle organisation. Avec 50 000 membres dans une vingtaine de pays d'Europe – 9 pays -, d'Afrique – 4 -, d'Amérique du Sud – 6 - et d'Amérique du Nord – 2 -, le CID n'a guère entamé la prééminence de la FIT. Pas plus celle-ci que la Fédération européenne des Transports (FET) ne peuvent cependant la tenir pour quantité négligeable. La déclaration commune FET-CID du 5 février 2013 en prend acte dans son appel aux dockers européens à « rester unis et vigilants » face à d'éventuelles tentatives de libéralisation des ports et atteintes aux droits syndicaux.

Le terrain inattendu du VIH-sida : esquisses de solidarités et de convergences à venir ?

L'irruption récente du syndicalisme des transports sur le terrain du VIH/sida esquisse les contours de solidarités et de convergences inédites avec d'autres mouvements sociaux. Le secrétaire général de la FIT, ancien dirigeant de la section des dockers de la Fédération, n'en doute pas qui, en 2004, érige l'infection au rang de « défi », « sans doute le plus sérieux » que les syndicats « aient à relever ». A ses yeux, la pandémie constituerait « l'une des grandes opportunités qui leur soit offertes ».

Fruit vénéneux de la mondialisation, la propagation de la maladie a emprunté les canaux et les supports de l'intensification d'échanges toujours plus volumineux et rapides. Agents de cette fluidité inédite, les salariés des transports figurent parmi les travailleurs plus exposés au risque infectieux qu'ils contribuent à diffuser. Universel, le phénomène affecte en premier lieu les pays du Sud à haute vulnérabilité sanitaire. Aussi bien est-ce du côté des organisations africaines que viennent, à la fin des années 1980, les premiers appels à faire de la tragédie une question prioritaire du syndicalisme. Interpellée, la FIT s'empare du problème dans une double perspective : préventive par des programmes d'information et d'éducation de ses affiliés, revendicative par l'exigence d'une protection sociale des malades et la dénonciation des discriminations à l'égard des travailleurs séropositifs ou suspects de l'être. L'engagement fédéral, officialisé en 1994, explore les multiples pistes que synthétise son « plan stratégique » de 2005.

Facteur et indice des mutations contemporaines du syndicalisme international, le combat initié à propos du VIH-sida intègre les enjeux médicaux et sexuels de l'infection dans une redéfinition de ses ambitions et de ses ressources à l'heure de la mondialisation. Il participe d'une démarche ambitieuse et complexe d'alliances croisées. Les stages de formation de dockers kenyans, les programmes

de théâtre de rue à l'entrée des ports d'Afrique ou d'Inde, les poèmes et chansons de circonstances diffusés, les tournées à moto dans les villages péri-urbains, le parrainage de l'information en direction des prostituées, regardées comme des travailleuses du sexe, au Costa Rica ou à Dar-es-Salam, procèdent de de coopérations originales. Localement, les syndicalistes portuaires agissent en compagnie de leurs camarades marins ou cheminots, voire d'autres branches. Mais la pandémie impose aussi des coordinations transfrontalières. Bilatéraux ou multilatéraux, des programmes de sensibilisation et d'action associent les organisations à l'échelle des sous-continentes, tandis que les syndicats du Nord et d'Occident appuient leurs homologues du Sud et de l'Est. Partenaires d'ONG et de l'OMS, de l'OIT ou de l'ONUSIDA, les syndicalistes rencontrent des experts, des médecins, des fonctionnaires et des travailleurs sociaux. Ils se concertent aussi avec des comités de femmes ou de quartiers, côtoient les militants d'autres causes – la défense des malades, les droits de l'homme, le féminisme, les minorités sexuelles... -, dont ils s'approprient les thèmes et les argumentaires. Sur la lancée, acteurs privilégiés de la sphère professionnelle, ils pénètrent celle du hors travail.

Les questions soulevées, au carrefour des questions corporatives et des modes comme des conditions de vie, élargissent à la fois les formes et les horizons de la solidarité, valeur centrale du syndicalisme. Ses campagnes pointent d'autres inégalités et oppressions que celles inhérentes à l'exploitation des travailleurs, qu'elles aident pourtant à penser dans la perspective plus vaste des dominations. Et à combattre au moyen de convergences encore balbutiantes, mais jusque-là inconcevables. A suivre, donc.



## Les campagnes rouges : socialismes et communismes ruraux en France et en Europe (fin du XIX<sup>e</sup> - fin des années 1920)

Jean Vigreux

Parler devant vous de l'engagement révolutionnaire dans le monde rural peut paraître incongru au regard d'une littérature qui présente les campagnes comme un agent conservateur, fidèle et soumis à l'ordre établi du notable ou du curé, puis de l'élu essentiellement du maire, du conseiller général, du député voire du sénateur. Toutefois cette vision agrarienne du monde paysan, est loin d'une certaine réalité des campagnes européennes où les jacqueries, la Grande Peur, les émeutes, les manifestations violentes, mais aussi le vote rouge (et ce très tôt si l'on considère le vote démocrate-socialiste en France en 1849) témoignent d'un rejet de l'ordre établi et la quête d'un monde meilleur.

Notons également que les rapports entre socialisme et monde rural sont assez lâches : d'abord dans la période d'élaboration doctrinale

d'avant 1914, celle de la quête d'un programme agraire sous les auspices marxistes ; puis dans l'entre-deux-guerres, face à la concurrence communiste mais aussi fasciste, d'autant que la crise des années 20 soulève de nouvelles questions et peut quelque peu modifier l'approche théorique de la question agraire.

La Première Guerre mondiale, qui marque la fin des Empires centraux en Europe et l'avènement de l'âge démocratique, engendre aussi une critique radicale des systèmes politiques ; c'est le moment de « l'ère des masses » selon la terminologie d'Eric J. Hobsbawm. Le traumatisme de la guerre totale qui a fait des millions de morts et de blessés marque durablement les esprits ; le pacifisme que portait au début du siècle la Deuxième Internationale est à nouveau à l'ordre du jour. A ce problème douloureux s'ajoute l'urgence de la question sociale ; la mobilisation de l'arrière (de « l'autre front ») fait prendre conscience des inégalités, des injustices. C'est dans ce contexte que l'Europe de l'Ouest lit les événements de Russie depuis février 1917. Le monde des paysans et des ruraux, qui a subi de lourdes pertes au cours de la guerre (la grande masse des fantassins), s'empare de la question sociale peut se soulever. Pour reprendre un cliché de Michel Augé-Laribé, les « paysans résignés » d'avant guerre



sont devenus des « mécontents » : on est loin de la vision agrarienne de « l'ordre éternel des champs ». C'est ainsi que je vous propose ce voyage dans les terres rouges à partir de mes travaux récents.<sup>1</sup>

## I. La quête d'un programme : la doctrine agraire

### *Les thèses marxistes : une matrice*

La doctrine agraire est loin d'être une préoccupation centrale dans la théorie marxiste et elle connaît des évolutions importantes selon les époques et les pays considérés. La paysannerie apparaît à la fois comme un obstacle économique à la loi sur la concentration du capital et à la prolétarianisation, mais aussi un obstacle « politique », avec le rôle joué par les paysans dans la défense de l'ordre bourgeois. Ils « sont réactionnaires, puisqu'ils cherchent à faire tourner en sens inverse la roue de l'Histoire<sup>2</sup> ». Il n'est donc pas question pour Marx de distinguer l'agriculture de l'industrie dans l'évolution capitaliste, la première subissant de plein fouet le choc de la modernisation : « Dans la sphère de l'agriculture, la grande industrie exerce une action d'autant plus révolutionnaire qu'elle détruit le pilier de l'ancienne société, le paysan, et le remplace par des salariés. Ainsi, le désir d'une transformation sociale et la lutte de classes s'introduisent au même degré à la campagne et dans les villes<sup>3</sup> ».

Surtout, les petits propriétaires restent largement attachés au sol, à leur terre, à leur exploitation, ce qui est vu par Marx comme l'illusion de la propriété. Dès lors les paysans peuvent se montrer les plus virulents adversaires du mouvement révolutionnaire. Telle est la lecture que fait Marx de l'évolution de la Seconde République, et notamment de l'élection de Louis

1. Voir Jean Vigreux, *La faucille après le marteau. Le communisme aux champs dans l'entre-deux-guerres*, Besançon, PUFC, 2012.

2. Marx (K.), Engels (F.), *Le manifeste du Parti communiste*, Paris, Les éditions sociales.

3. Marx, (K.), *Le Capital*, T.III., Paris, Alfred Coste Editeur, 1946, p. 190.

Napoléon Bonaparte : « Le 10 décembre 1848 fut le jour de l'insurrection des paysans. C'est de ce jour seulement que data le Février des paysans français. Le symbole qui exprimait leur entrée dans le mouvement révolutionnaire, maladroite et rusé, coquin et naïf, lourdaud et sublime, superstition calculée, mascarade pathétique, anachronisme génial et stupide, espièglerie de l'histoire mondiale, — hiéroglyphe indéchiffrable pour la nation des gens civilisés, ce symbole, marquait sans équivoque la physionomie de la classe qui représente la barbarie au sein de la civilisation. [...] Napoléon était le seul homme représentant jusqu'au bout les intérêts et l'imagination de la nouvelle classe paysanne que 1789 avait créée.<sup>4</sup> ».

Jugement sévère, mais complexe, puisque Marx plus tard constate l'éveil politique de la petite paysannerie française, mais un éveil politique qui est celui d'une classe condamnée à disparaître...

Pour terminer sur cet aspect sur les réflexions agraires de Marx, il faut rester prudent et surtout ne pas tomber dans un seul schématisme doctrinal. Marx a évolué dans sa pensée surtout sur les modalités de l'exploitation collective, comme le rappelle à juste titre Daniel Lindenberg dans son ouvrage *le marxisme introuvable* : « Vers la fin de sa vie, Marx semblait bien s'orienter personnellement vers une "révision déchirante" de son "urbo-centrisme" [ou si vous préférez de son modèle théorique de la social-démocratie urbaine] [...] ».

Après avoir tant et si légèrement parlé de l'"idiotie de la vie paysanne", de "sac de pommes de terre « à propos des paysans français, ses derniers écrits très fragmentaires malheureusement sur l'Inde, la Russie et le Maghreb reflétaient le début d'une tout autre approche<sup>5</sup> ». En témoigne d'ailleurs la dernière préface du *Manifeste* rédigée par Marx : « *Le Manifeste communiste* avait pour tâche de proclamer la disparition inévitable et prochaine de la pro-

4. Marx (K), *La Lutte de classes en France*, Paris, Editions Sociales, 1984 [1895], p. 125.

5. Lindenberg, D., *Le marxisme introuvable*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, p. 63.

priété bourgeoise. Mais en Russie, à côté de la spéculation capitaliste qui se développe fiévreusement et de la propriété bourgeoise en voie de formation, plus de la moitié du sol est la propriété commune des paysans. Il s'agit, dès lors, de savoir si la communauté paysanne russe, cette forme déjà décomposée de l'antique propriété commune du sol, passera directement à la forme communiste supérieure de propriété foncière, ou si elle doit d'abord suivre le même processus de dissolution qu'elle a subi au cours du développement historique de l'Occident.<sup>6</sup> »

Armés de ces réflexions, les socialistes européens peuvent alors envisager leur programme politique pour la question agraire.

*Les programmes agraires : théories et actions (« l'idéal et le réel »)*

La question agraire se pose plus concrètement dans les années 1880, lorsque les partis socialistes (re)naissent et s'organisent autour de la lutte électorale, qui nécessite la mise au point de programmes agraires, du fait également du poids des ruraux et des paysans dans le processus électoral ; le combat pour le libéralisme politique, pour le suffrage universel donnant un poids primordial aux sociétés rurales. Or le collectivisme n'est guère attractif pour les ruraux, en particulier dans les pays où se maintient une importante fraction de petits propriétaires. C'est le cas en Allemagne, où s'opposent les intérêts des représentants du sud de l'Allemagne et ceux des régions dominées par la grande propriété foncière. Lors de la rédaction du programme d'Erfurt, en 1891, la majorité du congrès se déclare, avec Kautsky, convaincue de la disparition inéluctable de la petite propriété paysanne : « Aussi longtemps qu'il existera un paysan, il restera partisan de la propriété privée, quelque mal qui puisse en résulter pour lui. Les paysans qui ne sont pas des prolétaires, nous ne pouvons les gagner à notre cause; ils figurent entre nos plus dange-

6. Cité par Labica (G.), "Paysannerie", *Dictionnaire critique du Marxisme*, Paris, P.U.F., 1982, p. 678.

reux adversaires<sup>7</sup> » Pourtant la question n'est pas close et dès 1894, un nouvel affrontement éclate entre les tenants de rigueur doctrinale et les partisans de son assouplissement : « Au congrès de Francfort, en 1894, on entendit les arguments des deux partisans du programme agraire, Vollmar et Bruno Schœnlanck et on nomma une commission de 15 membres pour étudier la question. Cette commission fut favorable au programme bavarois, mais elle fut vivement attaquée par Kautsky dans une série d'articles de la *Neue Zeit*, et, lorsque la discussion officielle sur cette question eut lieu au congrès de Breslau (1895), Kautsky eut derrière lui un parti important. 158 voix contre 53 repoussèrent le programme de la commission, considérant que la social-démocratie ne devait pas chercher à protéger toutes les classes exploitées par le capital, mais la classe ouvrière seulement.<sup>8</sup> » Ainsi le SPD se coupe pour longtemps des masses rurales voulant être l'incarnation du prolétariat urbain.

Le Parti ouvrier français de Guesde connaît une évolution similaire. Dans le programme fondateur, on peut lire que « les producteurs ne sauraient être libres qu'autant qu'ils seront en possession des moyens de production (terres, usines, navires, banques, crédits, etc.) ». Quant à la propriété des biens de production, le texte oppose « la forme individuelle qui n'a jamais existé à l'état de fait général et qui est éliminée de plus en plus par le progrès industriel » à la « forme collective dont les éléments matériels et intellectuels sont constitués par le développement même de la classe capitaliste ». Assez rapidement toutefois, le Parti Ouvrier de Jules Guesde remet sur le métier la question agraire, à l'occasion du congrès de Marseille, en 1892 qui élabore un programme en 11 points. Certes, ce texte se préoccupe d'abord des non-propriétaires, ouvriers, fermiers et métayers, mais il n'oublie pas les petits propriétaires et exploitants, avec

7. Cité par Lair, M, *Le socialisme et l'agriculture française*, Paris, Plon, 1922, p. 11-12.

8. Bardoux Jacques (dir.), *Le socialisme à l'étranger*, Paris, Alcan, 1909, p. 59

notamment la suppression des mutations foncières pour les propriétés de moins de 5000 francs. Cette évolution est confirmée par le congrès de Nantes, en 1894, avec un souci de justification théorique : « Considérant que si, au moyen des grands domaines repris à leurs détenteurs oisifs [...] le devoir du socialisme est de remettre en possession, sous la forme collective ou sociale, les prolétaires agricoles, son devoir non moins impérieux est de maintenir en possession de leurs lopins de terre, contre le fisc, l'usure et les envahissements des nouveaux seigneurs du sol les propriétaires cultivant eux-mêmes ; Considérant qu'il y a lieu d'étendre cette protection aux producteurs qui, sous le nom de fermiers et de métayers, font valoir les terres des autres, et qui s'ils exploitent des journaliers, y sont contraints par l'exploitation dont ils sont eux-mêmes victimes. » Cette prétention théorique provoque une rapide réaction allemande et tout particulièrement de F. Engels qui livre une attaque en règle contre cette dérive idéologique dans le principal organisme du mouvement socialiste allemand *Neue Zeit* en novembre 1894 : « si l'on en juge que d'après la phrase ainsi construite, dans toute sa généralité, il faut reconnaître qu'elle foule aux pieds non seulement le programme du Parti Ouvrier Français, mais aussi le principe fondamental même du socialisme<sup>9</sup>. » Une réaction virulente qui s'explique très largement par les tensions qui agitent le socialisme allemand, avec la poussée révisionniste, un révisionnisme qui trouve dans l'évolution de la situation agraire un certain nombre d'arguments.

En Italie, le socialisme connaît une situation plus complexe, étant donnée la prépondérance dans certaines régions d'un prolétariat rural particulièrement exploité, mais qu'il est difficile d'organiser sur le modèle ouvrier. L'influence de l'anarcho-syndicalisme complique

9. Engels, F. « La question paysanne en France et en Allemagne », *Cahiers du communisme*, Vol. 31, novembre 1955, p. 1478. Landaeur (C.), "The guesdist and the small farmer : early erosion of french marxism", *International Review of Social History*, Vol. VI, 1961.

encore un peu plus le règlement de la question agraire. En fait, la dynamique syndicale, avec près de 280 000 adhérents, regroupés dans des ligues agraires, est relativement indépendante de celle du parti, dont l'évolution est marquée par la montée en puissance de la gauche, face aux réformistes. Les grandes grèves agricoles de 1902 et 1906 participent à la radicalisation générale du socialisme italien.<sup>10</sup>

En Italie, la progression du salariat agricole à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, conduit à de fortes mobilisations sociales et politiques. Comme le mentionnait Bakounine « vote paysannerie italienne est naturellement révolutionnaire ». Ainsi, ces *braccianti* inquiètent ; les grèves agricoles se multiplient et touchent en 1884-1885 l'ensemble du pays par un mouvement appelé *La boje !* (elle bout ! ; ce qui veut dire selon un vieux dicton populaire : « elle bout ! elle bout la marmite ! et d'un coup elle déborde !). « Le foyer de mécontentement se diffuse de la région de Rovigo à celles de Crémone et Mantoue en suivant le Pô » (Gilles Pécout). Ce mouvement connaît des affrontements violents avec les forces de l'ordre et les propriétaires terriens. Si dans un premier temps, les grévistes obtiennent gain de cause avec une augmentation des salaires, le mouvement prend fin avec l'arrestation de plus de 200 personnes en 1885.

Le socialisme italien s'intéresse de près à cette question sociale et politique et en 1901, naît *la Fedeterra* (Fédération des travailleurs de la terre). Le mouvement atteint son apogée en 1901 : 220 000 ouvriers agricoles sont en grève, lors des grandes grèves agraires et industrielles. Cette naissance d'un prolétariat rural en lutte inspire les artistes, comme Angelo Morbelli et Giuseppe Pellizza da Volpedo qui illustre la vague gréviste de 1901, par ce ta-

10. G. Procacci, *La lotta di classe in Italia agli inizi del XX secolo*, Roma, Editori Riuniti, 1970 et pour une vue d'ensemble de l'historiographie, Nenci (Giacomin), *Le campagne italiane in era contemporanea. Un bilancio storiografico*, Il Mulino, Bologna, 1997, en particulier le chapitre « Questione contadina e questione agraria ».

bleau, *le Quatrième état* : sans arme, les bras nus, ces *braccianti* avançaient déterminés pour demander justice.

Cette expression de luttes plus dures et plus radicales s'exprime aussi en Espagne. L'Espagne connaît dès la fin des années 1870 et le début des années 1880, un fort développement des thèses radicales en milieu rural, comme l'affaire de la Mano Negra (association secrète) qui éclate en 1883 et qui est durement réprimée. D'autres mouvements liés à la crise du phylloxéra dans les années 1890, se développent ; c'est le cas des *rabassaires* en Catalogne, menacés d'expulsion par les propriétaires qui se révoltent en détruisant les récoltes, en s'organisant dans des associations de défense et obtiennent des baux emphytéotiques de deux siècles !

Le mouvement anarchiste également progresse dans le monde rural, en Andalousie sur 39 000 adhérents à la fédération anarchiste en 1882, 20 000 viennent des campagnes, grâce à une propagande efficace : « dans les baraquements ouvriers agricoles, dans les chaumières isolées, à la lueur des lampes à huile, ils parlaient de la liberté, de l'égalité, de la justice, et leurs auditeurs étaient transportés. Partout, il se forma des petits cercles qui organisaient des cours du soir, où de nombreuses personnes apprirent à lire ; on y faisait aussi de la propagande anti-religieuse ».

Les déshérités de la région de Jerez se soulèvent en 1892, ils sont suivis par d'autres ouvriers agricoles, mais la répression est toujours impitoyable ; dès lors le fossé est creusé entre un pouvoir qui incarne l'ordre à tout prix et des ouvriers agricoles qui ne pensent plus qu'à la réforme agraire ; le journal anarchiste qui se diffuse alors à un titre programme *Tierra y Libertad*.

*Les débats doctrinaux se poursuivent après Marx.*

Par-delà les prises de positions déterminées par les affrontements au sein même des partis, les débats doctrinaux se pour-

suivent. Après la mort de Marx et d'Engels, c'est Karl Kautsky qui a repris l'étude de la question agraire. Il s'efforce de démontrer que la faiblesse du processus de concentration dans l'agriculture n'est qu'apparente. Ce n'est pas par la prise de contrôle des exploitations, mais par la main mise sur les échanges et des ponctions croissantes exercées sur les producteurs que la paupérisation se développe. Les polémiques sur la croissance des grandes exploitations ou la disparition des petites sont donc largement vaines : « On doit rechercher si et comment le capital s'empare de l'agriculture, la révolutionne, ébranle les anciennes formes de production et de propriété et crée la nécessité de nouvelles formes. Ce n'est que lorsque nous aurons répondu à ces questions que nous pourrons voir si la théorie de Marx est applicable à l'agriculture ou non, et si la suppression de la propriété privée des moyens de production doit s'arrêter devant le plus considérable de tous les moyens de production, la terre.<sup>11</sup> »

Les débats portent également sur les modalités de mise en culture des terres dans le futur régime socialiste. Si les ultimes réflexions de Marx sur l'exploitation collective en Russie ne sont pas prolongées par Engels, les débats se concentrent sur le rôle de la coopération. Étant donné le maintien d'une importante fraction de petits exploitants, qui résiste à la concentration et que les programmes socialistes s'efforcent de protéger, il importe de préparer ces producteurs agricoles, attachés à la routine technique et à la terre, à l'exploitation moderne et collective. Tel est l'objectif de la coopération, qui présente l'intérêt de reposer sur l'action syndicale. Le principal théoricien de la corporation agricole est G. Gatti, dont l'ouvrage tend cependant à faire de l'organisation corporative le principe même du socialisme, en écrivant : « le collectivisme pourra aussi bien surgir de l'association coopérative de la propriété que de sa concentration capi-

11. Kautsky, Karl, *La question agraire et le socialisme*, Paris, 1901.

taliste<sup>12</sup>», affirmation qui provoque de nombreuses critiques.

Il faut aussi signaler le socialiste français Charles Gide qui s'emploie à promouvoir le mouvement coopératif.

Ainsi Compère-Morel, responsable des questions agraires à la SFIO, qui lors du congrès de Paris consacré en 1910 à la coopération, conteste cette « dérive » réformiste : « Doit-on considérer la coopération comme se suffisant à elle-même ou doit-on la considérer comme un moyen d'organisation et de préparation à une société socialiste ? Albert Thomas vous a dit qu'il penchait pour la première hypothèse. Nous, nous sommes pour la seconde.<sup>13</sup> » Il faut regarder du côté des partis pour avoir les projets les plus élaborés. Pour la SFIO, *l'Encyclopédie socialiste* de Compère-Morel reste une source majeure. C'est le volume intitulé « Comment nous sommes socialistes », rédigé par Anatole Sixte-Quenin, député socialiste d'Arles en 1913, qui explique les bienfaits de la collectivisation des terres, afin de rationaliser la production en la modernisant. Il ironise aussi sur la « démocratie rurale », car la part des terres cultivées par ces exploitants est infime, d'autant plus que les paysans sont ruinés par les intermédiaires nommés ici les « parasites ». En fait il reprend le programme du POF, celui de Marseille (1892) puis de Nantes (1894). Inspirés d'ailleurs d'une brochure de Jules Guesde publiée dès 1879 et intitulée *Collectivisme et Révolution*. On voit bien ici que la violence qui peut s'exprimer tend à devenir l'expression de la lutte des classes, relayant des pratiques anciennes.

Les débats se répercutent également à l'intérieur des partis, avec une ampleur qui varie en fonction des structures économiques, et notamment de l'existence ou non de grandes exploitations agricoles employant de nombreux salariés. Leur sort pose de surcroît aux

12. Gatti Gérolamo, *Le socialisme et l'agriculture*, Paris, Giard et Brière, 1901.

13. Compère-Morel, *7<sup>e</sup> congrès national du Parti Socialiste SFIO*, Paris, Au siège du Conseil National, 1910, 209 p.

différents partis socialistes des problèmes plus concrets d'organisation, en raison de la difficulté pour y faire pénétrer une propagande politique efficace.

Globalement, les différents partis socialistes des pays au programme restent, jusqu'à la Première Guerre mondiale, assez imperméables à l'influence des questions agraires qui demeurent avant tout prétexte à des affrontements doctrinaux. Derrière les défenseurs d'un programme en faveur de la petite paysannerie sont supposés se dissimuler les réformistes, qui remettent en cause le caractère inexorable de la concentration en agriculture, et souhaitent, dans des buts strictement électoralistes, amadouer l'électorat paysan. Par-delà ces arguments se dégage une autre attitude, sceptique sur les capacités révolutionnaires de la paysannerie, une population arriérée, contrôlée par les notables et uniquement motivée par l'appât du gain. Cette dimension prend une tournure concrète avec la question du protectionnisme : réclamée par les dirigeants agricoles, cette mesure, qui élève le prix du pain, est inacceptable. La classe ouvrière, fer de lance de la révolution et de la société future, doit donc demeurer sur ses gardes.

Ces contradictions pèsent sur l'élaboration d'une éventuelle position commune. La perspective d'inscrire la question agraire à l'ordre du jour du congrès de Bâle est l'objet d'une réaction quasi unanime des différents représentants de l'Internationale : le débat est prématuré. Vaillant prend la parole au nom de la France : « Nous voudrions aussi voir écarter ajourner la question agraire, parce que la plupart des pays n'ont pas encore pris de résolution formelle à cet égard. Tous les partis affiliés devraient d'abord étudier cette question avant qu'on puisse l'inscrire à un ordre du jour d'un Congrès International.<sup>14</sup> » Une position approuvée, pour l'Allemagne, par Molkenbuhr : le national avant l'international. (les difficiles chemin

14. *Bulletin périodique du Bureau Socialiste Internationale*, Genève, Minkoff Reprint, 1979, p. 45-46.

de l'internationalisme).

Adler résume alors le sentiment général : « Un débat, aujourd'hui, mettrait surtout en lumière les points divers sur lesquels on n'est pas d'accord. Il me paraît donc inutile de voter des résolutions de principes, mais je suis également d'accord pour recommander l'étude de la question. »

## II. De la guerre à la révolution : le poids du monde rural et de la question agraire

Jusqu'en 1914, les socialistes demeurent divisés sur la question agraire, même si cette opposition demeure largement théorique et secondaire dans les grandes orientations des partis, qui comptent principalement sur la classe ouvrière. La guerre a dans l'agriculture des conséquences paradoxales. En accélérant l'intégration des socialistes dans l'action politique et gouvernementale, elle contribue à enraciner l'action réformiste dans les campagnes, puisqu'il faut, plus que jamais, se préoccuper de conquête électorale. La guerre, de surcroît, en mettant au premier plan la question du ravitaillement, a fortement ébranlé la croyance dans la concentration agraire et le principe de la supériorité de la grande exploitation sur la petite. Mais la dimension révolutionnaire de la classe paysanne et les perspectives collectivistes n'ont pas totalement disparu. Le problème est qu'elles sont désormais incarnées par le mouvement communiste et la Russie soviétique. D'où la nécessité de se dégager à la fois d'une ligne strictement réformiste au service de la petite propriété paysanne, sans pour autant s'orienter vers un collectivisme qui demeure un repoussoir. Le tout dans un contexte de fortes tensions sociales, y compris dans les campagnes.

### *Une nouvelle donne: la révolution russe*

La révolution russe jette de manière prématurée le trouble dans l'appréhension des questions agraires. Kautsky, dès les premiers mois de la révolution, affirme que les paysans vont jouer un rôle crucial dans le processus

révolutionnaire, en raison de leur soif de terre ; celle-ci satisfaite, cependant, le théoricien socialiste doute de leur fidélité au nouveau pouvoir<sup>15</sup>.

Avec la prise de pouvoir des bolcheviks et le début de la guerre civile, les polémiques se multiplient sur les conséquences de la révolution. Surtout, la dynamique créée par le lancement de la III<sup>e</sup> internationale cristallise désormais les tensions et relance les polémiques. En France, les adversaires de l'adhésion s'efforcent de montrer combien la révolution russe, en donnant la terre aux paysans, a renié le collectivisme : « La famine russe est une horrible leçon pour ceux qui croient qu'il est possible de bouleverser de fond en comble toute une économie sociale sans tenir compte des conditions techniques, morales et intellectuelles du milieu dans lequel ils agissent.[...] Au lieu de ne s'adresser qu'aux paysans pauvres, comme Lénine [...] nous n'avons jamais cessé de faire appel à tous les paysans qui travaillent et produisent : qu'ils soient des salariés, des petits fermiers et des métayers, cultivant les terres d'autrui, ou des petits propriétaires labourant et ensemençant eux-mêmes leurs propres biens.<sup>16</sup> » De leur côté, les partisans de la Révolution russe louent l'habileté tactique des bolcheviques, ménageant les petits propriétaires sans pour autant renoncer aux objectifs collectivistes : « La politique agraire du bolchevisme s'est révélée très souple, très prudente et le plus souvent fort habile. [...] La solution socialiste du problème agraire était aisée pour le prolétariat des campagnes, pour les ouvriers agricoles, pour les travailleurs sans terre ou ne possédant que d'insignifiants "mouchoirs de poche". Mais, pour le demi-propriétaire qu'est le moyen paysan, la tâche était plus délicate. La situation de ce producteur est à ses yeux même indécise. Il oscille entre la défense du capitalisme et la collaboration avec la classe des salariés. Lénine a délibérément orienté le Parti communiste vers la

15. *Débats*, 14 avril 1917, "Le paysan russe".

16. *Le Populaire*, 21 août 1921, « La famine russe ».

conciliation et l'union des prolétaires avec les paysans moyens.» Le débat est d'autant plus ample en France que les élections de 1919 et les échecs des grèves de 1920 ont éteint les espoirs d'une action efficace, qu'elle soit réformatrice ou révolutionnaire. Dans les autres pays, les partis socialistes ont été le plus souvent confrontés brutalement à l'expérience du pouvoir.

### *Les convergences réformistes*

Il est peu de dire que le mouvement socialiste est sorti profondément bouleversé de la guerre, souffrant pour une large part du discrédit lié à son engagement patriote. Et ce d'autant plus que l'après-guerre s'ouvre par un vaste embrasement révolutionnaire qui n'épargne pas le monde agricole, et en particulier les salariés, qui participent à la dégradation du climat social. L'exemple le plus caractéristique est celui de l'Italie, où les effectifs des grévistes et des syndicats dépassent le million d'adhérents. Surtout, dans le prolongement de l'avant-guerre, ces salariés agricoles sont encadrés par les syndicats et les organisations socialistes qui s'imposent comme des instances de régulation des conditions de travail, dans un contexte de forte instabilité économique et social. Le parti socialiste italien ne parvient cependant pas à tirer profit de cet élan, qui se traduit seulement dans le domaine électoral, pour quelques mois.<sup>17</sup> L'éclatement du parti, avec le départ des maximalistes et la reprise en main des propriétaires, appuyés par les troupes fascistes, accélèrent la décomposition du mouvement. (on y reviendra)

En France, la mobilisation du prolétariat agricole ne touche que quelques exploitations du bassin parisien, ainsi que les métayers des Landes, en dépit d'une forte poussée des effectifs syndicaux concrétisés par la mise en place d'une fédération unitaire de l'Agriculture en 1920. Mais la grande masse des exploitants demeure à l'écart du mouvement et à

17. Pour un exemple local, Crainz (Guido), *Padania, il mondo dei braccianti dall'ootocento alla fuga dalle campagne*, Saggi Donzelli, Roma, 1994

la SFIO, le responsable des questions agraires Compère-Morel, Commissaire à l'Agriculture du gouvernement Clemenceau, impose sans difficulté une ligne très modérée, mettant au cœur du programme agraire socialiste les exploitants, petits et moyens. Dans *La Voix Paysanne*, qu'il dirige durant un an, il multiplie les articles consacrés aux expériences révolutionnaires d'Europe Centrale, pour souligner que les révolutions ne peuvent réussir qu'avec l'appui de la grande majorité des ruraux. Une tâche qui exige un intense travail de propagande et le respect des données propres à l'agriculture, notamment l'acceptation de la légitimité économique et sociale de l'exploitation paysanne. Cette stratégie s'impose d'autant plus facilement que la scission rend une fois encore les questions agraires très secondaires, même si le parti s'implante de plus en plus dans les départements ruraux.<sup>18</sup>

En Allemagne, les fractures successives au sein du parti ont facilité l'évolution de la situation doctrinale, l'aile centriste et modérée du SPD assumant désormais, au sein de la République de Weimar, la direction des affaires politiques. Dans ces conditions, il n'est plus question de remettre en cause le principe même d'une politique agricole qui vise à défendre les exploitants, leur soutien étant la condition du succès de la révolution. Un article paru dans la Nouvelle Revue socialiste en 1927 s'efforce de dégager cette voie médiane, sous la plume de l'économiste Wladimir Woytinski. Il revient d'abord sur le danger de dissocier le prolétariat agricole des exploitants, ces derniers formant au contraire le meilleur point d'appui à une pénétration du socialisme dans les campagnes. « L'expérience de plusieurs dizaines d'années montre que les travailleurs des champs forment une masse qui s'est si étroitement développée avec les paysans propriétaires qu'il est presque impossible de séparer cette masse de son milieu social, de l'opposer comme un groupe prolétarien à la catégorie des pos-

18. Lynch (E.), *Moissons rouges, les socialistes français et la société paysanne (1918-1940)*, Lille, Presses du Septentrion, 2002.

sédants. [...] Il importe en outre de joindre à cette population prolétarienne de l'agriculture le groupe de ceux qui possèdent leurs moyens de production.» L'attention portée aux exploitants est d'autant plus légitime que cette forme économique est loin d'être condamnée par l'évolution historique : « l'économie paysanne, dans le sens le plus étendu, n'est aucunement un anachronisme, un reste d'un ordre social périmé.[...] L'exploitation paysanne est pour le présent, la forme dominante de l'entreprise agricole, une forme qui, pour l'agriculture moderne, est aussi typique que le sont pour l'industrie moderne, les gigantesques fabriques.» Dans ces conditions, la politique de la social-démocratie est toute tracée: « Le devoir de la Social Démocratie pour conquérir l'âme paysanne consiste en ceci : prouver au paysan que le socialisme prolétarien ne signifie pas un préjudice quelconque pour son économie tout au contraire une amélioration de sa situation et la certitude d'une vie nouvelle et plus heureuse. Cette nouvelle vie, le paysan veut la vivre, tout en restant paysan ; rien pour lui n'a autant de prix que l'indépendance de sa terre. Cette indépendance doit lui être assurée ; sinon il restera inaccessible aux idées socialistes. C'est de cette manière que le problème est envisagé dans le nouveau programme du parti socialiste autrichien.» La conclusion qui s'impose est que «le prolétariat doit s'efforcer non pas de "neutraliser" la classe paysanne, mais d'assurer la protection du village pendant la réalisation de son idéal<sup>19</sup>». Conclusion qui prend tout son sens dans la mesure où la neutralisation de la paysannerie est au cœur de la stratégie communiste vis-à-vis des campagnes, une stratégie que les socialistes européens ont à cœur de combattre ou d'ignorer.

### *L'intervention de l'État et régulation des marchés*

Dès la fin des années vingt, le socialisme européen et avec lui la question agraire présente un

19. *La Nouvelle Revue Socialiste*, n°12-13, décembre-janvier 1926-1927 « Prolétariat et paysannerie », Wladimir Woytinsky

profil très éclaté. Dans de nombreux pays, les forces contre-révolutionnaires l'ont emporté, souvent avec l'appui des masses paysannes, encadrées dans des partis agraires en plein essor. En Italie, l'avènement du fascisme s'est largement appuyé sur la reprise en main des campagnes rouges. En Allemagne, si le SPD demeure une force politique de gouvernement, il ne la doit qu'au contrôle des grandes villes et des régions industrielles. La crise agricole des années trente exige de nouvelles adaptations doctrinales, qui passe par un accroissement du rôle de l'État, non plus seulement par le protectionnisme, mais dans la tentative de réglementation des marchés et des prix. C'est le système des offices, théorisé dès la fin des années vingt en France, mais qui ne sont mis en œuvre qu'après de longs débats, lors du Front populaire.

### III. « La Faucille après le Marteau » : le Communisme aux Champs dans l'Entre-deux-Guerres

Lorsque Lénine décide en mars 1919 de créer la Troisième Internationale ou Komintern, il engage une véritable course de vitesse avec le reste du mouvement ouvrier pour diriger les masses. S'ensuit alors la volonté de récupérer les militants socialistes du monde entier. Les masses paysannes sont aussi convoitées, même si le monde ouvrier urbain correspond mieux au modèle ; le monde rural continuant son intégration au monde global, il fait partie du champ d'attraction du communisme. Si le phénomène de politisation est bien analysé pour le XIX<sup>e</sup> siècle, l'entre-deux-guerres reste un parent pauvre de la recherche historique ; Ronald Hubscher évoque une histoire en « quête d'auteurs » et Gilles Pécout, dans un colloque récent de l'École française de Rome, souligne l'effacement (relatif) du monde rural contemporain dans l'historiographie. Ce regard porté sur la politisation par le communisme invite à prendre les différentes dimensions : « politisation par le haut » dans le cadre d'une internationale centralisée et centralisa-



trice jusqu'à son entière stalinisation ; « politisation par le bas » où le rôle des militants au village ou au hameau est fondamental pour comprendre l'implantation communiste. Ainsi, il s'agit d'un phénomène cumulatif, jouant sur les héritages, les revisites du passé, mais aussi sur les conjonctures précises et la capacité à proposer une alternative aux pouvoirs en place (tant local que national).

Dans cette perspective, le communisme rural reste un chantier à part, puisqu'il emprunte aussi bien à l'historiographie du communisme<sup>20</sup> — dont on garde une définition plurielle sans vouloir analyser cette expérience politique sous le seul angle criminogène, ou encore moins comme un seul moule qui forge les mêmes militants en URSS qu'en Europe occidentale — mais aussi à celle de l'histoire du monde rural ; en ce sens il sera nécessaire d'évoquer le poids du centre (l'Internationale communiste), mais aussi des périphéries (les États-Nations), tout en regardant à une échelle plus fine, celle des villages. Cet emboîtement des échelles invite à appréhender une « histoire totale » du communisme aux champs.

### *L'Internationale communiste et la paysannerie : les enjeux différenciés du Centre*<sup>21</sup>

#### **Le Komintern et la question paysanne**

C'est au II<sup>e</sup> Congrès mondial du Komintern, que les thèses agraires élaborées par Lénine sont mises en place ; la question paysanne est analysée au prisme du poids du monde rural dans les sociétés européennes et mondiales, c'est-à-dire comme un allié potentiel où les facteurs sociologique et politique peuvent renforcer les mouvements révolutionnaires. Le communiste allemand Ernst Meyer présente le rapport où le rôle moteur est confié au « prolétariat industriel des villes, dirigé par le Parti communiste, [qui] peut seul libérer les masses

20. Voir Michel Dreyfus et alii (dir.), *Le siècle des communismes*, Paris, Seuil, 2004 (édition de poche)

21. Mikhail Narinsky and Jürgen Rojahn, *Centre and periphery. The history of the Comintern in the light of New Documents*, Amsterdam, IISH, 1996.

laborieuses des campagnes du joug des capitalistes et des propriétaires fonciers [...]». Ainsi, le CEIC (comité exécutif de l'internationale communiste) s'adjoit une commission agraire. C'est la première fois que Komintern se tourne vers les problèmes des petits paysans et ouvriers agricoles, notamment en Europe centrale et orientale, située plus près de la Russie que l'Espagne, le Portugal, la France, ou l'Amérique latine.

Quelques années plus tard, la fondation d'une Internationale Paysanne en tant qu'organisation de masse du Komintern souligne bien le souci de trouver des alliés à la Révolution ; cette naissance du Krestintern doit servir à la formation d'organisations paysannes indépendantes dans tous les pays, et à se lier aux mouvements ou partis paysans existants, en tirant les leçons des événements tragiques de Bulgarie de juin 1923. Cette fondation est en outre une réponse à la création de l'union paysanne internationale de Prague en 1921.

Les buts généraux de la nouvelle Internationale, tels qu'ils sont formulés dans ses statuts, sont d'abord de « favoriser la lutte pour la libération de la paysannerie du monde entier du joug séculaire et de l'oppression par les gros propriétaires terriens et les capitalistes », ainsi que « la défense des intérêts des masses paysannes les plus larges du monde entier et l'amélioration de l'économie paysanne ».

Le troisième but principal est « la création et la consolidation d'une liaison très étroite entre les organisations paysannes coopératives, économique et politiques de tous les pays », la fusion entre village et ville (afin de rompre et de dépasser le clivage instauré par les agrariens). L'alliance des paysans et de la classe ouvrière, sur le plan national et international, pour un travail commun et une lutte commune contre les gros propriétaires terriens et les capitalistes marque son orientation en reprenant les mots d'ordre de Zinoviev.

Enfin, le point cinq stipule que « l'établissement de relations fraternelles avec toutes les organisations ouvrières du monde qui soutiennent le

programme et les activités du conseil paysan international » est à l'ordre du jour. Le sixième et dernier point des statuts exige la réunion de toutes les organisations et paysannes et de tous les courants paysans pour la réalisation d'une devise dans tous les pays, la réalisation du « gouvernement des ouvriers et paysans »<sup>22</sup>. Dès lors, on mesure bien les aspects velléitaires de l'IC, mais aussi sa difficulté d'appréhender clairement la question paysanne : s'agit-il d'un seul allié conjoncturel au moment d'un reflux de la vague révolutionnaire ? En quoi le monde paysan devient-il l'enjeu d'une dérive agrarienne éloignée des principes léninistes ?

Cette question est au cœur des débats historiographiques sur le Krestintern. Ainsi, les historiens officiels du parti ou les manuels pour les militants, ont voulu voir dans l'évolution de l'Internationale Paysanne une « continuité marxiste-léniniste » ou encore une « continuité toute aussi solide de la politique d'alliances du Komintern et du mouvement communiste vis-à-vis des paysans » ; cette historiographie loin de la réalité fut un peu renouvelée en RDA à partir de 1970. Grâce aux travaux de Franz Appel (1970), d'Hennig (1984) et d'Erwin Lewin (1986)<sup>23</sup> — trois thèses non publiées —, on connaît mieux les étapes du Krestintern. Toutefois, ces travaux sont marqués par une vision fondée sur une « construction fictive » de la ligne générale : une lecture au prisme de l'histoire édifiante du « socialisme dit réel ».

Cependant ces historiens ont eu un accès incomplet aux archives soviétiques qui distribuaient au compte-goutte les documents conservés à l'Institut du Marxisme Léninisme<sup>24</sup>. Sur ce champ historiographique, il ne faut pas négliger les travaux bulgares<sup>25</sup> expliquant les

22. CPI (Conseil paysan international), *1ère Conférence Internationale Paysanne, Thèses, messages et adresses*, Paris, Bibliothèque Paysanne Librairie de L'Humanité, 1923.

23. Erwin Lewin, *Le Komintern et la paysannerie laborieuse* ; thèse de doctorat, 1986.

24. Devenu après la chute du communisme, le CRCED-HC et maintenant le RGASPI.

25. Comme ceux de S.A.Mogilivskij (Komintern i Opra-

soulèvements et tentatives de révoltes à caractère paysan. Objet d'histoire, le Krestintern a été aussi étudié dans le monde occidental par l'américain George D. Jackson<sup>26</sup> — dont les principales conclusions ont été diffusées en français par Pierre Barral<sup>27</sup> — ou Franco Rizzi<sup>28</sup> qui ont souligné l'importance relative de cette organisation paysanne dans les pays d'Europe centrale et orientale, fondant leurs travaux sur les publications — seule documentation alors accessible — du Komintern et du Krestintern. Depuis l'ouverture des archives de Moscou, on assiste à un renouveau historiographique.

### La naissance du Krestintern, une déviation paysanniste ?

C'est en octobre 1923 que naît l'Internationale paysanne. L'organe directeur est le Conseil Paysan International (CPI). Le 1er congrès international paysan (on trouve aussi le terme de conférence paysanne), a eu lieu à Moscou du 10 au 16 octobre 1923, en même temps que l'exposition agricole de l'URSS.

L'acteur principal est Tomas Dombal, ancien fidèle de Pilsudski, député du parti paysan polonais passé au Komintern. A ce congrès, on

---

zovanje Krasnovo Krestjanckovo Internacionala) ou de Sava Arabadzhiev, L'Internationale rouge paysanne (Krestintern) et les événements de Bulgarie en 1923, *Istoricheski Pregled* (Bulgarie), n°29 (4), 1973, p. 28-53

26. George D. Jackson, *The Green International and the Red Peasant International, a study of Comintern Policy towards the Peasant Movement in Eastern Europe, 1919-1930*, Thèse de Ph.D., Columbia, 1961, 427 p., publiée sous le titre, *Comintern and peasant in East Europe, 1919-1930*, New York, Columbia University Press, 1966.

27. « Note sur le Centre agraire international », dans Pierre Barral (dir.), *Aspects régionaux de l'agrarisme français avant 1930, Le Mouvement social*, n° 67, avril-juin 1969, p. 169-171 ; Annie Kriegel, « Note sur le Krestintern », dans Pierre Barral (dir.), *Aspects régionaux de l'agrarisme français avant 1930, Le Mouvement social*, n° 67, avril-juin 1969, p. 163-167 ; Pierre Barral, *Les agrariens français de Méline à Pisani*, Paris, Armand Colin, 1968.

28. Franco Rizzi, « L'Internazionale comunista e la questione contadina », in Eric J. Hobsbawm [dir.], *Storia del Marxismo*, 3, *Il marxismo nell'eta della terza internazionale*, 1, Dalla rivoluzione d'ottobre alla crisi del '29, Turin, Giulio Einaudi Editore, 1980, pp. 487-513.

peut entendre différents militants paysans européens, dont le communiste français Marius Vazeilles, qui intervient sur le danger de guerre, ou encore du hongrois Varga sur la situation de la paysannerie dans les pays capitalistes, des soviétiques Teodorovic (sur la « révolution agraire en URSS »), et Lebedev (sur le mouvement coopératif paysan en URSS), de l'allemand Bittel sur le mouvement coopératif dans les pays capitalistes et enfin du polonais Dombal sur la relation entre paysannerie et classe ouvrière ainsi que l'organisation paysanne internationale.

Le Krestintern ainsi constitué connaît plusieurs conférences dans l'entre-deux-guerres — ou selon la terminologie kominternienne, différents plénums — (octobre 1923, avril 1925, novembre 1927), puis avec la conjoncture de crise économique et sociale du début des années 1930, on assiste à deux congrès européens paysans : le premier à Berlin du 27 au 30 mars 1930, le second en 1932. Cette internationale paysanne se dote d'organes de presse édités en différentes langues (allemand, français, russe), participant à la phase agraire de l'Internationale sous l'égide de Boukharine.

### **Le Krestintern dans la « phase agraire » du Komintern (1924–1927)**

Le Krestintern constitué d'un présidium de onze à cinquante-deux membres et dirigé par un secrétariat de trois personnes a comme responsables A.P. Smirnov (secrétaire général) et Tomas Dombal (son adjoint). Les membres du premier présidium sont Smirnov (URSS), Dombal (Pologne), Buergi (Allemagne), Vazeilles (France), Rydlo (Tchécoslovaquie), Gorov (Bulgarie), Hero (Scandinavie), Green (EU d'Amérique), Galvan (Mexique), Ten Hajasi (Japon), Nguen Ai-Quonc (Indochine et colonies).

Au cours de cette période, on essaye aussi de justifier le mouvement de mise en place des coopératives agricoles en URSS, en les rattachant aux travaux du français Charles Gide ; processus de légitimation qui conduit le Krestintern à approcher et contacter à plusieurs reprises le spécialiste du mouvement

coopératif. Dans cette période d'ouverture, on agrège également à cette internationale paysanne le démocrate-chrétien Guido Miglioli, qui en devient l'un des principaux émissaires. Le 6<sup>e</sup> plénum du CEIC consacre ses travaux à la question paysanne et plus particulièrement sur les organisations de masses paysannes.<sup>29</sup> Toutefois, cette réunion n'aboutit pas vraiment. Même si au sein du Komintern le débat Boukharine, partisan d'une ligne paysanne, avec Trotsky fait rage ; ce dernier considère que cette ligne paysanne est un véritable ramollissement des partis communistes et du Komintern.

Dès lors, les activités du CEIC restent limitées. A l'occasion de la campagne du 1<sup>er</sup> mai, le département Agitprop publie une circulaire particulière qui doit démontrer la nécessité d'intégrer les paysans et les ouvriers agricoles<sup>30</sup> et le présidium du CPI lance un appel particulier pour le 1<sup>er</sup> mai<sup>31</sup>. Des représentants de l'Internationale Paysanne prennent part à la deuxième conférence organisationnelle (orgconférence) du CEIC (du 10 au 17 février 1926), et aussi à la troisième Conférence Internationale des Femmes (29 mai 1926) où Dombal intervient sur le travail des paysannes.

### **La deuxième conférence internationale paysanne de 1927**

En dépit de la résolution de 1923 de convoquer un congrès international tous les deux ans, la première réunion internationale – sous forme de la deuxième conférence internationale – n'a lieu qu'en novembre 1927. Ce qui souligne la difficulté de l'IC de s'adresser aux masses paysannes (notons que c'est la deuxième et la dernière conférence en son genre).

Lors de cette conférence paysanne, 46 délégués de 11 pays étaient représentés, parmi eux de nombreux représentants de paysans sans appartenance à un parti. Cette manifestation a lieu en présence de nombreuses délé-

29. *Imprekorr* 52, 1926, p. 726

30. RGASPI, CEIC – agitprop, 16 avril 1926

31. *Imprekorr*, 66, 1926, p. 999 et suivantes.

gations paysannes venues à Moscou à l'occasion du dixième anniversaire de la révolution d'octobre.<sup>32</sup>

Il semble d'ailleurs que cette conférence est improvisée, l'unique point de l'ordre du jour est l'exposé de Dombal sur « La situation de la paysannerie et les tâches les plus importantes du mouvement paysan international. » Bref, il s'agit de valoriser la patrie du socialisme qui a entrepris la première grande réforme agraire attendue ailleurs en Europe et dans le monde. Dombal promet dans son allocution de clôture la convocation d'un nouveau congrès international – qui doit servir d'instrument puissant contre une nouvelle guerre impérialiste –. Il propose également la convocation de conférences paysannes régionales et spécifiques, la convocation d'une conférence paysanne des pays latins, l'envoi de délégués de l'Internationale Paysanne dans les différentes régions du monde, surtout dans les pays semi-coloniaux et en Amérique latine, l'ouverture de secrétariats régionaux dans ces pays et en Amérique du Nord, l'édition d'un organe de l'Internationale Paysanne en plusieurs langues, la convocation d'un congrès paysan de la paix ainsi que la réalisation d'autres délégations paysannes en URSS<sup>33</sup>.

Mais cela reste sans suite. Le Krestintern connaît une mort lente du fait de la stalinisation de l'internationale communiste ; les débats Boukharine, Staline vont peser lourd sur sa survie. D'ailleurs, en mars 1928, Smirnov a été relevé de ses fonctions pour fait d'opposition, remplacé par Teodorovic, qui est à son tour remplacé par Kolarov en octobre 1930. Date à laquelle le Krestintern est définitivement mis en sommeil au profit de l'Institut agraire international qui doit valoriser coûte que coûte la politique stalinienne de collectivisation et de modernisation de l'URSS. Si le Krestintern

32. Consultation paysanne internationale, sténogramme et résolutions, Moscou, novembre 1927, « Internationaler Bauern-Rat », Editions Neues Dorf (Village Nouveau), 1928, 46 pages

33. Consultation internationale Paysanne, sténogrammes et résolutions, 1927, p. 40 ss.

a eu une vie éphémère, cette mise en place d'une structure voulant encadrer les paysans s'insère dans un contexte aussi particulier, celui de l'agitation sociale, voire révolutionnaire débutée dès 1917 et qui s'amplifie après la Première Guerre mondiale.

### *Les périphéries du centre : le national avant l'Internationale*

#### **L'agitation révolutionnaire une vague sur l'Europe**<sup>34</sup>

La Révolution russe d'Octobre 1917, puis la naissance de l'Internationale communiste sous l'égide de Lénine en 1919 n'ont pas le même écho d'un pays à l'autre. Cependant, la question sociale et l'ère des masses, qui sont à l'ordre du jour, concernent aussi le monde rural européen. L'Italie connaît de fortes agitations paysannes ; l'Espagne voit son cycle « d'émotions rurales » reprendre, la France connaît dans une moindre mesure des crises paysannes que d'aucuns décrivent comme un « danger bolchevique » ; alors qu'en Allemagne, le monde rural semble rester hors de ces agitations, apparaissant comme un rempart face aux désordres de la ville... Pourtant, avant d'être ce rempart — voire le pilier, un temps de la République de Weimar —, certaines campagnes ont connu de fortes agitations. En Silésie, Souabe et dans le Hanovre, des ouvriers agricoles et des petits paysans ont demandé une réforme agraire. En vain. « Les junkers conserveront la propriété absolue de leurs immenses domaines. Pour l'instant, ils s'y sont retirés et se tiennent cois. Le premier moment de frayeur passé, ils viendront joindre leurs voix et leurs forces au concert des ennemis de la révolution. Le 19 novembre [1918], quatorze organisations qui regroupent des ruraux de statut fort différent, des gros agrariens

34. Ces lignes empruntent pour beaucoup au chapitre que j'ai rédigé dans Jean Marc Moriceau (dir.), René Bourrigaud, Corinne Marache, François Ploux, Jean Vigreux, *Les campagnes dans les évolutions sociales et politiques en Europe. Des années 1830 à la fin des années 1920*, Paris, Sedes, 2005, p. 227-232.

aux ouvriers agricoles, lancent, à l'instigation d'Ebert, un appel à constituer des conseils de paysans et de travailleurs agricoles, dont la tâche primordiale est d'assurer le ravitaillement des villes, de maintenir en l'état les exploitations, d'améliorer la production agricole et de garantir la protection des personnes et des biens » 35. Les membres de cette structure se répartissent à parité entre ouvriers agricoles et producteurs indépendants (pour moitié en principe), mais sont désignés et non élus.

En Italie, la situation est, au lendemain de la guerre, quasi révolutionnaire ; au-delà des frustrations nationalistes, la question sociale liée à la crise économique marque durement le pays. Le monde des paysans pauvres, qui a subi de lourdes pertes au cours de la guerre — grande masse des fantassins, ce qui ravive des tensions sociales entre le peuple et les officiers — se soulève. Alors qu'on avait promis pendant la guerre une réponse à la question fondamentale de la distribution des terres, le gouvernement Nitti n'agit pas. Ne voyant rien venir, les masses paysannes occupent des terres non cultivées et des grands domaines : le mouvement débute dans la région de Rome, s'étend au Mezzogiorno et dans la vallée du Pô. Là aussi, une course de vitesse s'engage entre socialistes et catholiques pour savoir qui tiendra ce mouvement d'occupation des terres. Des coopératives paysannes naissent sous l'égide des deux courants de pensée et imposent aux agrariens des taux de salaires meilleurs pour les ouvriers agricoles et des contrats de métayages ou de fermages plus avantageux. Mais, très vite, cette agitation paysanne rencontre l'opposition fasciste, « bras armé de la contre-révolution au service des grands propriétaires » 36 (dans les riches régions agricoles du Nord de l'Italie et au centre du pays : Vénétie, vallée du Pô, Emilie, Toscane).

35. Gilbert Badia, *Histoire de l'Allemagne contemporaine. République de Weimar. Troisième Reich*, Paris, Messidor, 1987, p. 47.

36. Serge Bernstein et Pierre Milza, *L'Italie, la papauté, 1870-1970*, Paris, Masson, 1970.

Les révoltes rurales en Espagne caractérisent le « triennat bolchevique de 1917 à 1920 ». L'année 1917, qui a vu la mise en place de « juntas de défense » par les militaires, ouvre un cycle d'agitation révolutionnaire ; le mécontentement et la crise sociale et politique conduisent à la grève générale du 13 août 1917. La répression qui s'ensuit ne fait que renforcer la conviction des révolutionnaires. On a même pu comparer un moment l'Espagne à la Russie ; « dans un pays à dominante agricole, où monte la crise agraire, où s'effrite, dans les catastrophes politiques, un système aristocratique usé, où les classes moyennes ont peu de poids social, ne suffit-il pas de quelques noyaux prolétariens, surexploités par un capital étranger, pour que le mouvement ouvrier prenne une valeur de direction décisive ? Pour cela, justement, Lénine voyait dans l'Espagne le pays désigné pour la seconde révolution. Et le parallèle Espagne-Russie, de 1917 à 1923, fut à la mode de tous les camps, soit pour annoncer, soit pour dénoncer l'imminence d'une dislocation sociale. Au surplus, le mouvement révolutionnaire espagnol avait derrière lui *une tradition* ». Les éphémères « républiques bolcheviques et collectivistes » d'Andalousie plaident en ce sens, même s'il faut sans doute revisiter les travaux anciens sur ce sujet, comme le suggère Guido Crainz. Ces révoltes s'inscrivent dans un contexte multiple ; celui d'un cycle ancien des agitations rurales en Andalousie — pensons aux grèves pour l'amnistie des condamnés de l'affaire de la « mano negra » de 1901 à 1903, aux grèves de 1904, etc. —, d'une conjoncture défavorable, car la prospérité relative à la neutralité de l'Espagne ne dure pas, et enfin l'écho « messianique » des événements russes, lus au prisme des préoccupations espagnoles (comme partout ailleurs).

Cette onde de choc de la révolution arrive même en France, pays victorieux. Certes, le mouvement ouvrier est à la pointe des revendications, mais il existe aussi des ruraux en lutte. D'ailleurs, les peurs que suscitent ces

mouvements témoignent de l'ambiance générale du pays : le mouvement des métayers des Landes de Gascogne est perçu comme « une crise de bolchevisme agraire »<sup>37</sup>.

### **La naissance du communisme sur ce terreau : le cas français**

L'historiographie traditionnelle du communisme français, insiste sur la place des ruraux, et en particulier des paysans pour l'adhésion à la Troisième internationale, lors du Congrès de Tours de la SFIO ; ces votes importants issus des délégués paysans pour l'adhésion au Komintern, soulignés par Annie Kriegel, méritent d'être analysés finement. Qui sont ces ruraux ? Quel est le poids des paysans parmi ces militants ruraux ? Et surtout quel est le poids de ces ruraux au sein de la SFIO au regard de fédérations comme celles du Nord ou de la Seine ? Il faut aussi s'interroger sur les formules de ce type : « Marmet (Ain) : «La majorité des mandats est pour... La majorité essentiellement rurale...» Bailly (Nièvre) : «Le paysan morvandiau ne craint pas la Révolution, mais il veut l'organiser. Nous avons fait confiance aux militants de la Troisième Internationale». Nouvelle (Saône-et-Loire) : «[...] dans les campagnes, d'une façon à peu près unanime, on a voté pour la motion Cachin»<sup>38</sup>. Qui parle au nom de ces paysans ? S'il y a une véritable mise en scène du monde rural, elle permet aussi de comprendre le malaise et le traumatisme de la société à la sortie de la Grande Guerre ; il ne faut pas perdre de vue la plaie laissée par le conflit. Le poids et l'horreur de la Première Guerre mondiale ont conduit des paysans meurtris à la SFIC, par sentiments pacifistes et antimilitaristes. Le monde rural marqué par le poids de la guerre est donc sensible au discours communiste ; toutefois, une observation fine de ces campagnes permet de voir le rôle important des cadres intermédiaires des sociétés rurales pour cette adhésion : les

37. Titre d'un ouvrage de Justin Biscoueyt paru en 1923 dénonçant le péril rouge. Voir les travaux de Jérôme Lafargue.

38. Philippe Gratton, *Les luttes de classes dans les campagnes*, Paris, Éditions Anthropos, 1971.

instituteurs, en particulier, participent à ce mouvement.

Le nouveau parti ne met-il pas en valeur les paysans, pour mieux séduire les campagnes ? Il semble bien que l'on retrouve un procédé ancien qui remonte à la rédaction des Cahiers de doléances en 1789 et à la culture politique des républicains opportunistes, puis des radicaux, qui ont su s'approprier le monde paysan, dans une vision agrarienne progressiste. Avec la création d'un ministère de l'Agriculture (1881), le développement de l'école primaire, les discours de Léon Gambetta, la politique protectionniste de Jules Méline, entre autres, les républicains n'ont pas seulement flatté les paysans, ils ont créé un socle social à la République, en vantant à tous les échelons de la « petite patrie à la grande », la « démocratie rurale » française et le progrès. Les communistes s'inscrivent dans cette lignée progressiste. Si la lumière qui s'est levée à l'Est irrigue sur tout le siècle le communisme par la valorisation et la défense de la patrie du socialisme, l'URSS et l'exaltation de la modernité<sup>39</sup>, le communisme rural français semble plus attaché à l'histoire nationale et républicaine. Le greffon ne semble pas plus puissant que l'arbre socialiste ou même républicain... Au Congrès de Marseille en 1921, la jeune SFIC se dote d'un programme pour le monde paysan, qui fut critiqué par Lénine<sup>40</sup>. Par la voix de Renaud Jean, le parti établit les ajustements nécessaires : seule la Révolution — à l'image des jacqueries et surtout des mouvements révolutionnaires de 1793, 1830, 1848 et la Commune — donnerait aux paysans la jouissance de la terre. C'est le paradoxe qui dure longtemps au sein de la culture communiste entre collectivisation, réforme agraire et défense de la petite propriété.

39. Jean Vigreux, Serge Wolikow (dir.), *Cultures communistes au XX<sup>e</sup> siècle. Entre guerre et modernité*, Paris, La Dispute, 2003.

40. A propos des Thèses du Parti Communiste Français sur la Question Agraire in V. Lénine, *Œuvres*, tome 33, Août 1921-mars 1923, Editions Sociales, Paris, 1963, p.128 à 134.

Ces premières années du parti communiste sont incertaines ; il y a des tâtonnements, c'est le moment de la naissance avec les transferts, les héritages et les ruptures (« la génération du feu »), le tout confronté aux orientations de l'IC de 1921-1924. Ensuite, de 1924 à 1929, c'est le temps de la bolchevisation et de la ligne « classe contre classe » ; temps difficiles pour le secteur paysan du parti qui connaît l'épreuve de force avec l'ouvriérisme. Ainsi, le PCF peut-il proclamer son intention de gagner les campagnes, le monde ouvrier urbain restant son horizon.

Pourtant, on peut noter quelques succès, grâce aux efforts de Marius Vazeilles, Renaud Jean et Gaston Cornavin. Dès lors, une géographie du communisme rural se met en place au début des années 20 et l'on trouve comme « bastions ruraux » la Corrèze, le Lot-et-Garonne et le Cher. Laird Boswell a proposé récemment une étude sur le contrefort ouest du Massif Central, composé des quatre départements suivants : Creuse, Haute-Vienne, Corrèze et Dordogne (le Limousin et la Dordogne)<sup>41</sup>. Il revisite les travaux pionniers de Philippe Gratton qu'il remet en cause. Si le chercheur français s'employait à souligner le poids des structures agraires, avec un métayage dur pour expliquer l'adhésion au communisme, Boswell souligne la faible attirance du communisme chez les métayers ; il voit plutôt l'attrait des ouvriers agricoles et des petits propriétaires exploitants.

Avec pertinence, Boswell remet également en question l'approche qui focalisait son regard sur la tradition politique — jacobine puis démocrate-socialiste — servant de matrice à la carte du vote communiste. S'il ne faut pas négliger la culture transmise, l'héritage « démoc-soc », qui souvent montre des corrélations importantes entre les cartes des élections de 1849 et celles des votes communistes, n'est pas toujours applicable dans le secteur étudié. L'identité communiste se compose à la fois

41. Laird Boswell, *Rural Communism in France, 1920-1939*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1998

d'une rhétorique particulière, celle de la lutte contre les gros, de la défense de la petite propriété — qui évoque l'ancien programme radical — loin du collectivisme du modèle soviétique et d'un mythe, celui de l'attrait des paysans pour la Révolution russe. Il va de soi que la contre-société communiste, si présente dans l'historiographie, ne reflète pas toujours la spécificité rurale, où le militantisme communiste emprunte beaucoup aux traditions, au folklore. Il y a là un jeu subtil d'échanges et d'imprégnations qui mérite une véritable étude en soi. La dernière livraison d'*Etudes rurales* plaide en ce sens<sup>42</sup>. On peut alors retenir le rôle protestataire du communisme rural et regarder cette politisation à l'échelle villageoise. Le rôle des leaders communistes — Renaud Jean, député de Marmande, fait figure de « tribun des paysans », selon la belle formule de Belloin — mais aussi des maires, est essentiel pour comprendre ce communisme au village, sans oublier la figure de l'instituteur.

### Les autres espaces nationaux

En Italie, le socialisme a permis de renforcer la politisation des campagnes ; et ce dans un double mouvement, aussi bien d'une adhésion, dont les communistes sauront tirer profit (c'est la fameuse question des héritages, soulignée par Marc Lazar)<sup>43</sup> ou alors d'un combat contre les « partageux » renforçant le poids des forces conservatrices. Le PSI, comme l'a très bien montré Maurizio Ridolfi, devient une force importante au lendemain de la Grande Guerre ; il compte près de 200 000 adhérents, il a un tiers des députés (177 sièges) et contrôle 2 000 municipalités et 26 conseils provinciaux. La culture politique de défense des braccianti, au sein de la Federterra, a porté ses fruits. L'émancipation paysanne devient un référentiel du discours socialiste, auquel s'ajoutent l'idée du « bonheur pour tous », fondée sur des solidarités réelles, et une éventuelle réforme agraire ; un horizon qui trouve sa

42. *Etudes Rurales*, Les « petites Russies » des campagnes françaises, n°171-172, juillet-décembre 2004.

43. Marc Lazar, 1992.

concrétisation par les occupations des terres et par la sociabilité du « municipalisme » socialiste.

Cette image est reprise après l'épreuve de la Grande Guerre et mobilise toute une rhétorique d'émancipation. Guido Crainz souligne même que la *Federterra* compte, en 1920, 800 000 adhérents, même si elle reste derrière la confédération d'obédience catholique. Le socialisme, en ce début des années 1920, est véritablement à la conquête des terroirs italiens (Emilie, Ombrie, Toscane, Vénétie, plaine du Pô, etc.) ; « au centre de ces forces se retrouvent la « municipalité rouge, » la maison du peuple, les coopératives de production et de consommation, ainsi que la Ligue de résistance ». Ainsi, les mairies rouges constituent dans les bourgs italiens un véritable vecteur de politisation et de « pénétration du socialisme dans le *contado*, grâce notamment à leur politique de péréquation fiscale à l'avantage des salariés agricoles et des locataires de terres ». Toutefois, le parti est coupé en deux, entre un courant radical et maximaliste et une tendance plus réformiste. Les tenants de la première option reprochent aux seconds de ne pas avoir su profiter de la situation révolutionnaire de 1919-1920 et fondent le PCI. Antonio Gramsci écrit en prison à propos de cette situation : « les ouvriers d'usine et les paysans pauvres sont les deux sources d'énergie de la révolution prolétarienne. Pour eux, tout spécialement, le communisme représente une nécessité vitale : son avènement signifie la vie et la liberté alors que la persistance de la propriété privée signifie le danger immanent d'être broyés, de tout perdre, y compris la vie »<sup>44</sup>. Des comparaisons peuvent être établies avec les autres pays au programme ; certes, le modèle italien semble plus élaboré, mais la conquête et la gestion des municipalités invitent à des regards croisés, d'autant que le pacifisme lié à l'horreur de la Grande Guerre marque durablement l'Europe.

44. Antonio Gramsci, p. 262.

L'Espagne du début des années 1920 est caractérisée par une crise importante. L'agitation révolutionnaire gagne les campagnes, même si la Confédération nationale catholique agraire, fondée en 1912, essaye d'éviter les débordements radicaux ; la misère des paysans radicalise les mouvements alors dirigés par la CNT (Confédération nationale du travail). Le Parti socialiste est, lui aussi, concerné par la scission communiste. Cependant, l'Espagne a une spécificité car les anarchistes adhèrent un temps au Profintern ou Internationale syndicale rouge, filiale du Komintern (Lerida, avril 1921), pour annuler cette décision en 1922. C'est dans ce climat tendu que Primo de Rivera organise un coup d'Etat et installe sa dictature. Toutefois, cette période est caractérisée par un certain opportunisme de l'UGT (Union Générale des Travailleurs), son dirigeant Largo Caballero acceptant d'être promu conseiller d'Etat, alors que la CNT se radicalise et est interdite, tout comme l'activité communiste. L'Allemagne a une place particulière ; l'écrasement par la jeune République de Weimar du mouvement spartakiste change la donne politique ; il y a un véritable consensus historique entre la droite parlementaire et le SPD pour asseoir le nouveau régime. Les paysans restent fidèles à leur vote conservateur et au régime.

#### *Les enjeux locaux : le communisme au village, pistes de recherches*

Il semble utile d'analyser au plus près les mutations qui s'opèrent au cours du siècle ; en particulier, comment la « dynamique communautaire » rencontre la « synergie nationale », pour passer de la « petite patrie » à la « Grande patrie », selon les mots des républicains, tout en gardant « l'esprit de clocher ». Jean-Luc Mayaud plaide en ce sens, en évoquant une « communalisation de l'histoire rurale », car la politisation des campagnes se joue à deux niveaux (le local et le national) où les enjeux sont de nature différente : « les enjeux locaux ne disparaissent pas avec la nationalisation de la vie politique »... Cette dialectique (local/natio-



nal) caractérise pour longtemps la politique au village.

Cette dynamique est encore à l'œuvre dans l'entre-deux-guerres, même si la question internationale au sens le plus large, celle des relations internationales, des effets de la paix des vainqueurs, mais aussi des organisations politiques, se greffe à cette lecture... Ainsi le communisme (tout comme le fascisme d'ailleurs) profite du désarroi social sans précédent et des agitations révolutionnaires qui ont lieu au lendemain de la Grande Guerre. Il n'y a pas forcément une ère de « table rase », les écosystèmes politiques perdurent ; le monde rural continuant son intégration au monde global.

Ainsi en France, le jeune parti communiste se propose, en 1926, à son Congrès de Lille, de créer un maximum de cellules rurales, suivant le modèle proposé :

« Commission paysanne. Propagande chez les masses rurales de la Marne, des Ardennes et de l'Aisne (cellule sœur et village frère). Il faut partir d'un village idéal : — 60 à 120 feux [...] situé de 10 à 20 km de la cellule. Prévoir les trajets à bicyclettes, visites mensuelles (en hiver), si possible une gare.

— Au début il faut choisir un bourg avec une poste, le téléphone pour récupérer les adresses de :

l'instituteur ; le médecin ; la poste ; la gare ; le facteur ; le garde-champêtre ; le coiffeur ; le buraliste ; le débit de boisson ; le bourrelier ; le maréchal-ferrant ; le cordonnier ; le vannier et surtout d'ouvriers, de femmes et petits propriétaires à esprit avide de savoir ; une laveuse blanchisseuse ; une sage-femme (ou quelqu'un qui fait fonction de)

— Lectures : *La Voix Paysanne*, *Le Bulletin bolchevik*, *La Vie Ouvrière*, *L'Ouvrière*, *L'Exploité*, *L'Avant-Garde*, *Le Canard Enchaîné*

— Avant l'envoi : garder les meilleurs articles pour les visites mensuelles

— À qui faire l'envoi :

— tous les jours 1 ou 2 *Humanités* envoyées au village à tour de rôle de 14 à 15 adresses très exactes, citées ci-dessus.

— *Le Bulletin bolchevik* est envoyé à tour de rôle à l'instituteur, au facteur et au garde champêtre.

— *La Vie Ouvrière* au garde champêtre, au coiffeur, au buraliste, au débit de boisson et aux ouvriers. [...]

— Propagande : en plus des envois, il faut une initiative vivante d'appel à l'attention des laborieux du village.

— Lettre : il faut faire une lettre mensuelle envoyée à l'une des adresses.

— Réunion : 1 par mois ou tous les 2 mois. Réunions publiques explicatives, affichées, tambourinées. [...]

— Affichage régulier.

— Chaque année : le rayon fera une réunion dans 3 ou 4 villages et montrera son appareil. La cellule rappellera toujours au village qu'en cas de besoin de main-d'œuvre saisonnière, elle s'emploiera à aider dans ce sens la recherche de village frère.

— Dépense : par an 157F par cellule, soit 3F par semaine par cellule.

— Difficultés : il faut de la ténacité pour poster régulièrement. Les cyclistes qui s'engagent à visiter 5 fois dans l'hiver le village frère. Un écrivain pour 12 lettres par an.

— Difficulté mineure : une contre-manifestation.

— Expérience : ce schéma n'a rien de nouveau dans le Parti. La région parisienne a de cette façon pénétré heureusement dans les départements de Seine, Oise, Seine-et-Marne.<sup>45</sup>

Ce document souligne combien la culture communiste villageoise emprunte à la culture républicaine ; le vocabulaire un peu désuet sonne bon l'école de la République. Surtout, lorsqu'on observe au plus près cette culture communiste au village, grâce à un dépouillement exhaustif de *la Voix paysanne*, on mesure mieux cette conception républicaine et progressiste du communisme rural. Le communisme rural français veut s'inscrire

45. Modèle pour l'implantation du PCF à la campagne (RGASPI 535-1-98, 1926).

dans la continuité de la Révolution française et du socialisme de Jean Jaurès. En ce sens, les affiches, la presse restent d'une facture classique.

Si l'on suit seulement les archives du Krestintern on peut voir ici ou là la présence d'adhésions villageoises à l'organisation communistes ; ainsi les paysans morvandiaux du canton de Liernais, affiliés à un syndicat d'ouvriers agricoles et de petits exploitants étaient absorbés par le Krestintern ; ce qui montre la pratique kominternienne, loin de la réalité locale. Ces effets de loupes répondent tantôt à la rhétorique sur les villages (initiées par Guido Miglioli, *Le village soviétique*, Paris, Librairie du Travail, 1927), mais aussi pour gonfler les rangs des bataillons du communisme. Mais cet horizon communiste est aussi un « rêve », une projection idéalisée qui emprunte beaucoup plus à la culture locale et à la quête d'un bonheur pour tous, plus qu'une adhésion totale au modèle soviétique. Là encore, la lecture se fait à partir d'un regard occidental.

Pourtant le communisme au village existe bien dans l'entre-deux-guerres ; Julian Mischi et Michel Streith ont finement analysé cette émergence de bastions ruraux du communisme dans l'entre-deux-guerres.

Une autre source peut être fort utile pour retrouver les communistes au village, c'est le *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français*, dont la partie sur l'entre-deux-guerres est dorénavant consultable sur cédérom. Deux collègues ont récemment utilisé cette banque de donnée biographique pour montrer qu'il y a, selon les critères qu'ils ont bien délimités, 2 833 notices de militants. Ils invitent à réviser l'analyse classique du communisme rural en insistant sur le rôle prédominant du Midi Rouge face aux bastions du Centre et l'Ouest du Massif central.

Leur conclusion mérite me semble-t-il d'être quelque peu nuancée ; en effet le Var, département largement étudié par le monde des historiens, depuis les travaux de Maurice Agul-

hon<sup>46</sup>, a bénéficié d'une étude fine par Jacques Girault<sup>47</sup> qui a su repérer et intégrer au Dictionnaire tous les militants communistes, alors que les autres départements du pourtour du Massif Central n'ont pas été si finement auscultés : certains militants ont pu passer à côté des mailles du filet...

Surtout, dans cette approche fine « d'une histoire vue d'en bas », il faut aussi prendre en considération la figure de l'instituteur, du cafetier ou du cheminot qui milite au PC. Ainsi, nombre d'instituteurs communistes, ont développé des monographies locales insérant l'histoire du village dans celle de la nation, reprenant le modèle républicain pour aboutir au moment du Front populaire, puis de l'après 1945 à de nombreuses publications. Ainsi, un tract sous forme de vignettes illustrées et commentées, retraçant l'histoire du « Village de France », racontée aux enfants caractérise cette entreprise particulière : fils d'un paysan du village, l'instituteur, pilier de la République, est le « dépositaire de sa tradition de misère, d'effort et de combat ». Une vingtaine de vignettes, allant de la période gauloise aux lendemains de la guerre, évoque les riches heures de la République. On retrouve les effets de la propagande communiste, mais on mesure également cette expression du communisme des champs, qui rappelle la longue lutte des paysans du village depuis la féodalité jusqu'à la Révolution française ; l'émancipation par l'école, puis par la Résistance. Le PCF est ici présenté comme l'héritier de ces luttes nationales, mais aussi comme le porteur de l'avenir de la nation et du bonheur pour tous.

Les combats pour la laïcité ont aussi marqué durablement de nombreux villages français. Si l'affaire Dreyfus, les lois de 1901 restent vivaces au cours du premier XX<sup>e</sup> siècle, le PCF sait utiliser cette fibre anticléricale, d'autant

.....  
46. Voir entre autres, Maurice Agulhon, *La République au village*, Paris, Seuil, 1970.

47. Jacques Girault, *Le Var Rouge. Le Varois et le socialisme de la fin de la Première Guerre mondiale au milieu des années 1930*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

plus qu'elle est abandonnée par ses principaux protagonistes de la fin du XIX<sup>e</sup>, les radicaux. Serge Berstein a souligné que l'anticléricisme dans l'histoire des radicaux est « virulent entre 1900 et 1910, mais ensuite, il reste un phénomène résiduel »<sup>48</sup>. Dès lors, il existe un espace politique au jeune PCF qui sait l'utiliser ; on pourrait dans cette optique évoquer les militants communistes nés en 1905 issus de familles républicaines, marquées par la Libre pensée et le souvenir de la séparation de l'Eglise et de l'Etat ayant pour prénom Waldeck (Lhuillier, Rochet, etc). Mais ce qui frappe surtout l'historien du communisme rural, c'est la reprise par ces militants de pratiques plus anciennes : Gaston Cornet, militant communiste du Jura, est condamné par le tribunal de Lons-le-Saulnier le 15 octobre 1929 pour avoir détruit un édifice public dans la commune de Cou-sance. Il avait scié une croix. On retrouve des actions identiques dans d'autres villages de France : c'est la prégnance de la tradition anticléricale issue de la Libre pensée, reprise par les communistes.

Cette laïcité affirmée se retrouve également lors des obsèques des militants ou des figures communistes ; l'enterrement civil permet d'affirmer cette identité. Dans un département où le communisme rural est fortement implanté, la Haute-Vienne, on peut voir au cimetière de Saint-Gilles-la-Forêt, un aspect d'une culture particulière : une sépulture communiste avec la faucille et le marteau. S'il s'agit d'affirmer ses convictions face à l'autre, en particulier le religieux, cela emprunte à des traditions et pratiques républicaines...

48. Expression de Serge Berstein dans « Le Radicalisme », *Cahiers d'Histoire de l'Institut de Recherches Marxistes*, entretien recueilli par Roger Martelli et alii, « Radicalisme et couche moyenne », n°1, 1980, p. 94.

Alors qu'en Allemagne, le KPD, élève modèle du Komintern jusqu'aux heures tragiques de 1933, développe une autre approche du monde rural. Le monde paysan est toujours mis en scène avec le monde ouvrier, comme si l'exaltation de la modernité et de la révolution, ne peuvent être que l'apanage du prolétariat urbain ; le monde rural n'étant qu'une force d'appoint.

Une affiche éditée par le KPD dans le Wurtemberg au milieu des années 1920 correspond à cette pratique plaquée sur la réalité locale qui montre ses limites. On est loin de réussir comme ailleurs en Europe une implantation forte. Sur cette affiche, l'ouvrier, idéalisé et stylisé dans une esthétique d'avant garde, « guide » le paysan, également présenté « sous les traits d'un prolétaire », pour proposer un monde meilleur. On rejoint là directement le modèle communiste soviétique dans le cadre d'une importation des canons de la propagande par l'affiche, même si les caractères gothiques évoquent une autre culture.



Le communisme réveille alors le vieux débat réforme ou révolution, mais surtout il semble apporter en Europe

occidentale une réponse à la question de la réforme agraire ; certes on comprend mal la collectivisation, mais on évoque la redistribution des terres ; c'est ce qui dans un premier temps avec le pacifisme affiché du nouveau parti, peut séduire une partie du monde paysan, d'autant que l'IC déploie toute une propagande, toute une rhétorique sur l'alliance ouvrier-paysan qui se concrétise en 1923 par la naissance du Krestintern. La crise de 1929 permettra de nourrir cette « déviation paysanniste » selon les mots d'Hubscher<sup>49</sup> et

49. Ronald Hubscher, *Le bolchevisme au village : une déviation paysanniste ?*, dans Jordi Canal, Gilles Pécout et Maurizio Ridolfi (sous la direction de), *Sociétés rurales*

l'expérience des fronts populaires pourra dans un temps répondre à ces questions nationales et sociales. Cette pratique républicaine, c'est également celle du suffrage universel. De nombreuses enquêtes de terrain montrent au chercheur l'importance que revêt le vote dans le monde rural ; on a toujours insisté sur la participation, sur le civisme des paysans et des ruraux. Toutefois, le vote, c'est aussi un rite politique, au sens défini par Serge Bernstein, dont la fonction identitaire « contribue à une forme de sacralisation du politique<sup>50</sup> ». Pour illustrer ce propos, prenons l'exemple de la cellule communiste du hameau de Bussy, de la commune d'Anost en Saône-et-Loire, au cœur du Morvan : dans l'entre-deux-guerres, les militants paysans allaient voter en cortège au bourg, drapeau rouge en tête, bulletin fièrement accroché au chapeau. N'est-ce pas là une continuité républicaine empruntant au XIX<sup>e</sup> siècle français, plus qu'au modèle bolchevique ?

Ces terres rouges sont ainsi des bastions d'une culture socialiste, puis communiste (voire et/ou), d'une sociabilité rouge au village. C'est pourquoi, il semble utile d'étendre le modèle de Maurice Agulhon au XX<sup>e</sup> siècle. Certes, les PC n'ont pas eu une grande implantation de cellules villageoises, c'est souvent le regret affiché par ses dirigeants paysans, mais là où il est présent, le village est le lieu d'une activité politique intense. Foires, comices agricoles, mais aussi fêtes villageoises et cafés deviennent des lieux de débats, de confrontations et d'adhésions, loin sans doute des préoccupations soviétiques... De telles études sur la sociabilité à l'échelle locale permettront de mieux comprendre le communisme rural, dans ses dynamiques sociales et culturelles, mais aussi géographiques. En ce sens, « la faucille après le marteau » répond tant à la culture ouvriériste

du communisme, qui magnifie le prolétariat urbain ; il ne s'agit pas me semble-t-il d'une construction « contre » le monde rural comme l'évoquait Rose-Marie Lagrave<sup>51</sup>, même si une rhétorique peut à certaines périodes mépriser les « sacs de pommes de terre », mais d'une vision complémentaire, non seulement celle d'un allié conjoncturel, qui doit être analysée au prisme de la politique au village qui n'est pas seulement la manifestation d'une domination du monde des villes, mais bel et bien une dynamique plurielle d'enjeux locaux, nationaux et internationaux.

Que ce soit d'un point de vue pratique ou d'un point de vue théorique, le socialisme agraire en Europe ne s'est jamais véritablement émancipé de ces contradictions originales, la première étant de n'être qu'un thème marginal dans pensée socialiste et plus encore la pensée marxiste. Dès lors, les questions agraires ont plus souvent été un prétexte à des affrontements au sein des partis socialistes et communistes qu'un véritable enjeu. Cela n'a pourtant pas empêché les socialistes de pénétrer souvent de manière durable les milieux paysans, du prolétariat agricole mais aussi des petits exploitants, plus sans doute en raison de leur position égalitaire et démocratique qu'en raison d'une doctrine qui n'est jamais réellement parvenue à s'imposer...

du XX<sup>e</sup> siècle. *France, Italie et Espagne*, Rome, École Française de Rome, 2004 p. 271-284.

50. Serge Bernstein, « Rites et rituels politiques » dans Jean-François Sirinelli [dir.], *Dictionnaire historique de la vie politique française au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1995, p. 932.

51. Introduction « Le marteau contre la faucille », *Études Rurales*, juillet-décembre 2004, n°171-172, p. 9-26.



# Guide des résumés

La MSH de Dijon et le 2 <sup>e</sup> congrès de l'association internationale grèves et conflits sociaux Serge Wolikow	9
Na abertura da II Internacional Conference Strikes and Social Conflicts Dijon, França Raquel Varela	15
A l'ouverture de la deuxième Conférence internationale des grèves et conflits sociaux Dijon, France Raquel Varela	18

## Partie I - Face à l'état et aux horizons révolutionnaires : contextes sociaux et enjeux politiques

The occupied Revolution. Some specifics of strikes and social conflicts in the industrial region of the Lower Rhine 1918-1924 Walter Dausch	23
---	----

Considering that , in accordance to regulations of armistice and peace, the post-war scenario of the German Revolution of 1918, compared to other regions of Germany, had its own special dynamics on the left side of the Rhine, the paper shall discuss, based on researches in state and municipal archives, how conditions of social movements and labour activism changed in the industrial region of Mönchengladbach/Krefeld in that time. Problems to be dealt with shall be the role of the Interallied Occupation Forces and their interaction with traditional opponents of labour oppressing strike movements and their protagonists; consequences concerning origins, forms, course, and quantity of social conflicts; the formation of left radicalism and its impact among a roman-catholic industrial proletariat with strong traditions of christian trade-unionism; the emergence of new types of strikers: radical, young, not organized, last but not least - majorities of female strikers; finally: were there relations between labour radicals and rhenanian separatism, generously tolerated by the Interallied Occupation Forces?

L'invention des « soupes Communistes » (France, 1880-1914) François Jarrige	33
--	----

Le quotidien des pratiques grévistes demeure mal connu en dépit des nombreux travaux consacrés au syndicalisme, aux grèves et à l'évolution des répertoires d'action. A partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la nécessité de vivre pendant la grève impose la construction de nouvelles solidarités, comme les « exodes d'enfant » ou les distributions alimentaires. Ces dernières, souvent appelées « soupes communistes » à partir de 1904, sont des moments essentiels de la grève, de sa médiatisation, et de son fonctionnement ordinaire. A travers l'étude de cette pratique à ses débuts, ce texte entend proposer une histoire « par en bas » des grèves de la belle Epoque. Si l'existence de ces soupes n'est pas un gage de succès, elles permettent de prolonger les mobilisations, de retarder les défections, de faire passer des messages et des mots d'ordre dans l'opinion.

La grève d'octobre 1931 dans les ports soviétiques. Le rôle des marins communistes allemands de l'Internationale des gens de la mer -ISH- Constance Margain	45
---	----

L'histoire de l'Internationale des gens de la mer (ISH) et de ses différentes sections (allemandes, françaises, anglaise etc.) n'a jamais été étudiée. Or ce syndicat fondé au moment de la lutte « classe contre classe » en URSS est une

Internationale avec des sections dans le monde entier. Elle luttait pour l'amélioration des conditions de travail des marins, marinières, dockers et pêcheurs à un niveau international. Cette lutte se doublait d'un autre objectif : la révolution prolétarienne et l'instauration d'une République soviétique dans les pays concernés suivant le modèle de l'URSS.

L'ISH est fondé le 3 octobre 1930 à Hambourg. Sa section allemande, l'Einheitsverbands der Seeleute, Hafenarbeiter und Binnenschiffer Deutschlands (EVSHBD) a été fondée peu après. Jusqu'en 1933, sur la Weser, à Hambourg, sur le Rhin et dans différents ports, les grèves se succédèrent, organisées par ce syndicat. En octobre 1931, l'EVSHBD organisa avec l'ISH à partir de l'interclub d'Hambourg (maison de marins communistes) une série de grèves dans les ports soviétiques mais aussi à Rostock et Dantzig. Quelle est l'histoire de ces grèves d'un genre nouveau puisqu'elles furent organisées d'un port à un autre, d'un pays à un autre ?

A Leningrad la grève commença officiellement le sept octobre et dura jusqu'au dix-sept octobre 1931. Dans les autres ports d'Odessa, Novorossisk, Batoum et Poti, seuls quelques bateaux allemands furent en grève. Des grèves furent organisées de manière concomitante par l'EVSHBD à Rostock, à Dantzig mais pas à Hambourg qui était pourtant le lieu d'où était partie la grève et où étaient installés ses instigateurs. Cette donnée est essentielle puisque la soi-disant grève à Hambourg avait provoqué celle des ports soviétiques. Il était certes nécessaire d'avoir une centrale à terre pour organiser sur mer une grève mais le fait qu'Hambourg n'ait été que le centre organisationnel questionne sur l'implantation réelle de l'EVSHBD et pose les jalons d'une grève d'un genre particulier.

C'étaient surtout de jeunes marins qui entrèrent en grève dont la demande, relayée et instillée par les interclubs, était principalement le refus de la baisse des salaires et des demandes d'augmentation. De manière générale, les marins qui devenaient grévistes, pouvaient profiter ensuite de tous les avantages des interclubs (théâtres, musées, restaurants, dortoirs...) et pouvaient être amenés à devenir membre de l'EVSHBD ou du KPD. Ainsi sans les interclubs, les grèves n'auraient pu durer aussi longtemps.

Un mouvement de grève eut lieu aussi dans le port de Londres au même moment: les marins grévistes furent envoyés directement en prison, puis renvoyés en Allemagne. Les véritables meneurs en Allemagne qu'étaient les permanents de l'EVSHBD Albert Walter, Karl Jahnke, Johannes Koschnick, Richard Krebs (Jan Valtin) et Karl Lesch, n'ont pas été poursuivis par manque de preuves. Par contre les marins qui ont participé à cette grève sur place, en URSS, ont été arrêtés à leur retour en Allemagne à Holtenau et jugés. Les condamnations des marins en Allemagne allèrent de deux mois à deux ans de prison. Certains marins restèrent en URSS et ce choix fit la une des journaux soviétiques. En Allemagne, cette affaire provoqua un énième affrontements entre députés communistes et députés sociaux-démocrates au Landtag de Prusse.

Ces grèves ont confronté les autorités russes au paradoxe d'un Etat dit prolétarien, à savoir l'organisation d'une grève à visée révolutionnaire sur leur sol et les nécessités diplomatiques engagées entre tout Etat, ici l'Allemagne weimarienne et la Russie soviétique. Cette tension illustre la complexité non seulement de la réalité des slogans du syndicat communiste de l'Internationale des gens de la mer, dont les militants étaient principalement européens, mais aussi en filigrane les contradictions des relations diplomatiques dans lesquelles se débattait l'Etat des soviets pour assurer sa légitimité.

A travers l'histoire de la section allemande de l'ISH, l'EVSHBD et celle de l'ISH elle-même, nous souhaitons présenter cette grève d'un genre nouveau, savoir comment elle a été appréhendée par les diplomates allemands et soviétiques et montrer enfin un aspect international du syndicalisme maritime de l'Entre-deux-guerres. Il n'existe à l'heure actuelle aucune historiographie sur le sujet.

## Forja de rebeldes : huelgas y Conciencia

Rubén Vega

57

On the assumption that, when it comes to an intense experience, action can transform consciousness, we will approach to three different examples of strikes that took place in the years of the Spanish transition to Democracy. Taking the oral testimonies of workers as a main source, strikes are explored here as initiatory and potentially transformative experiences of personal and political consciousness. Participation in labour disputes which have been fixed in memory, by its inclusion in vital moments of formation of the personality (in the case of young people) or by its special intensity (strikes of long duration and based on assemblies), it can become a key piece in the construction of the autobiographical narrative.

## The construction of social protest in Franco's regime. From individual resistance to collective action in the shipyard Bazán in Ferrol. 1946-1972

José Gómez Alen

67

In the context of the francoist dictatorship, with unions decreed illegal and their militants imprisoned or persecuted, workers managed to organize elementary forms of working resistance during the 1940s and 1950s. These first symptoms of social dissatisfaction that appeared as individual claims would facilitate the reorganization of the working class and the recovery of their ability for collective mobilization. In this paper I will use the shipyard Bazán in Ferrol to analyse the traits that characterised the process of recovery of their tradition of social fight and also the way a new clandestine social organization materialized; they tried different modes of action to halt production; they developed a wide mobilizing repertoire; they organised networks of solidarity; they looked for social allies and for all

sort of methods to extend the conflicts beyond the shipyard walls.

## The Oil Workers Strike and the Iranian Revolution (1978 – 1979)

Peyman Jafari

77

This paper explores the role of oil workers in the Iranian Revolution of 1978-1979, focusing on the demands and organizations that emerged during the oil strikes. It argues that oil workers had a potential to develop their organizations into an alternative institutional pole during the “dual power” that emerged in late 1978 and early 1979, but that this potential did not materialize due to organizational weaknesses.

## El conflicto como propuesta de negociación salarial en la Argentina post-convertibilidad

Facundo Barrera

89

Vu les transformations scientifiques et techniques survenant dans le capitalisme mondial depuis le milieu des années soixante-dix, ont été effectués des lectures qui remettaient en question la centralité du travail (et les organisations de travailleurs), comme une catégorie pertinente pour étudier le conflit social et sa dynamique. Cet papier examine les tendances du conflit en Argentine pour la période 2006-2010. En particulier, on fait inférence descriptive avec la base de données des conflits du travail élaboré par le Ministère du Travail. Ainsi, la notion indiquée précédemment est critiquée, soulignant l'importance de l'Union dans le cadre des négociations salariales. À cette fin, on fait une proposition pour spécifier les dimensions: organisation (union) et l'action (non-union) comme catégories complémentaires dans l'analyse des conflits de travail.

## Contentious unionism and economic crisis context: An assessment on the post-conflict situation at Greek Steel Company “Hellenic Halyvourgia” (H.H.)

Bithymitris Giorgos

101

This paper examines the post-conflict situation of the sit-down strike at the Greek steel company Hellenic Halyvourgia (H.H.) which started on the 1st of November 2011 and ended on the 28th of July 2012, in a deep economic crisis context. The redefinition of a union's role in an economic crisis context was inter alia the milestone of a “battle of ideas” which involved H.H. union, H.H. management, employers' associations, other unions, media, political parties and the government. My principal aim is to explore the discursive field of this battle, after the battle was over, its context and its outcomes.

## Lucha contra el neoliberalismo. Argentina 1993-2001

María Celia Cotarelo

111

La fuerte ofensiva del capital financiero en la década de 1990 en América Latina, expresada en las políticas neoliberales implementadas por casi todos los gobiernos de la región, se desarrolló en medio de un amplio consenso social, indicador de la hegemonía alcanzada por la cúpula de la burguesía. Sin embargo, esa ofensiva fue resistida desde su comienzo por diversos sectores del pueblo, a los que se fueron sumando otros al ir experimentando –y sufriendo- los efectos de esas políticas. Entre los numerosos hechos de lucha, recordemos el Caracazo de 1989, el levantamiento zapatista en 1994, las llamadas guerra del agua (2000) y guerra del gas (2003) en Bolivia, las masivas movilizaciones en Ecuador en 1997, 2000 y 2005, y la insurrección de 2001 en Argentina. Muchos de los presidentes que aplicaron políticas neoliberales debieron renunciar o fueron enjuiciados antes de terminar su mandato, en medio de movilizaciones populares. Varios de estos procesos de movilización llevaron a cambios de gobierno que expresaron en mayor o menor medida los objetivos predominantes de esas luchas populares. Cabe preguntarse si las movilizaciones de los trabajadores y de los indignados en países europeos que se han desarrollado en los últimos años tienen el mismo carácter y forman parte del mismo ciclo general de luchas.

En esta ponencia analizamos el proceso de rebelión en Argentina desde el motín de 1993 en la ciudad de Santiago del Estero –en que trabajadores, pobres y otros destruyeron, incendiaron y saquearon los edificios de los tres poderes del estado provincial y las casas de los políticos locales- hasta la insurrección espontánea de 2001 -que llevó a la caída del gobierno nacional; en ese ciclo de rebelión se fue formando una fuerza social de carácter democrático, popular y nacional en confrontación con la fuerza social neoliberal, que detentaba el gobierno del estado. Tras la crisis de 2001-02, aquella fuerza social se realizó dentro del sistema institucional, con el cambio de alianza en el gobierno. El movimiento obrero –en sus distintas fracciones y capas: trabajadores ocupados y desocupados, y de empresas recuperadas- fue el protagonista principal de ese proceso de rebelión, al que se fueron sumando otras fracciones y personificaciones sociales.

## Greves e conflitos sociais : há lugar, na luta de classes, para a crença em valores em si, prévios e superiores na forma jurídica ?

Enoque Feitosa, Lorena Freitas, Taciana Cahú Beltrão

119

No âmbito das lutas sociais, falar do caráter «ético» do direito tornou-se um topos extremamente eficaz. Depois



do decreto do “fim da história”, pelos apologistas do capital e da globalização, descobriu-se que a “ética” virou um tema da moda, levando à paradoxos tais como se decretar que alguém não é ético, em ampla degeneração de toda uma construção filosófica, histórica e social em torno do termo. Tal visão contaminou o direito (que em algum momento se pretendeu substitutivo das demandas sociais) e da mesma forma que se propagou a ética (formal? material?) na política, passou-se a falar dela como se fosse sinônimo de um bem geral. Por uma via ou outra de compreensão – isto é, como sinônimo de “correção, do bom, do certo e do justo” - tal termo é algo deslocado não só no âmbito jurídico, que se guia por razão instrumental / estratégica e cuja eficácia se mede pelos resultados e não pelos métodos, como também tem uso ideológico nas lutas sociais porque pode ser usado como olhar seletivo na escolha de métodos “inadequados” na luta de classes. O dilema dos moralistas que pretendem reformar não apenas as práticas dos que operam no âmbito jurídico, mas o próprio caráter, por vezes cruento, dos métodos mais acirrados da luta de classes, tem as mesmas bases daquele que conflitava a mentalidade moralista com a da crua economia política, conforme Marx assinalara nos «Manuscritos de 1844». Numa direção oposta, a tradição marxista adotou uma atitude de reserva em relação (da mesma forma que a moralidade) ao direito em razão de seu caráter centralmente instrumental. Embora focando seus esforços no desnudamento do caráter de classe (e – também – por essa razão, instrumental) do direito, bem como mantendo reserva nos projetos de uma moral universal, construída por cima e por fora dos antagonismos sociais, a concepção marxista, ainda que de forma nem sempre explícita, não tem posição tão rigidamente de princípio contra a moral. O que toda a formulação dos fundadores dessa corrente sempre chamou atenção (Marx e Engels inclusive, como se verá ao longo do artigo) é que a abstração da moral conduziria a modelos de fusão, por exemplo, entre as concepções materialistas e históricas da moral com éticas de matriz não-materialista (a de Kant, por exemplo) que tendiam a substituir a luta aberta pela transformação da sociedade pela crença segundo a qual a emancipação seria alcançada pela via da reforma moral e de imperativos éticos pelos quais o que deve ser necessariamente seria / será. Tal modelo de um imperativo ético em favor do socialismo nubla a questão que a teoria de Marx é uma práxis de transformação em torno de sujeitos coletivos os quais, ainda que movidas por escolhas de contra quem e a favor de quem pugnar (portanto, em um dado aspecto, escolhas morais) o fazem em razão do lugar que ocupam na luta social.

## Les grèves de mineurs de 1963 dans les Lorraine(s) du fer et du charbon : autopsies croisées de deux sorties de conflits

Sylvain Cothias

131

The months of March and April 1963 have seen all the French miners and their labor unions face the Gaullist government during five weeks. Involving all categories of personnel, sweeping a requisition decree signed by the president de Gaulle, this national conflict is the first, since 1936, to have produced an agreement before the resumption of work.

In the light of journalistic, both labor and entrepreneurial sources, this communication questions forms spaces and stakes of coal and iron miners' strike outs. It will also interrogate the reactionary action of state and business leaders after the signatures of social agreements

## Un conflit précurseur arbitré par l'État : les grèves du Creusot et les premiers délégués d'atelier (1898-1900)

René-Pierre PARIZE

141

## De la protesta urbana a la demanda ciudadana : el movimiento vecinal durante el tardofranquismo (1964-1975)

Maria Valls Gandia, Ignasi Escandell Garcia

167

En este trabajo vamos a analizar las principales características del movimiento vecinal en el Estado Español durante el tardofranquismo, para entender cómo y porqué llegó a convertirse en uno de los principales elementos desestabilizadores de la dictadura franquista. Para ello vamos a prestar atención a los factores que favorecieron su aparición, las fases de su desarrollo y la evolución de sus demandas.

Dans cet article, nous analysons les principales caractéristiques du mouvement des voisins dans l'État espagnol pendant le tardofranquisme, pour comprendre comment et pourquoi il est venu à être un des principaux éléments déstabilisateurs de la dictature de Franco. Nous allons prêter attention aux facteurs qui ont favorisé son émergence, les phases de son développement et l'évolution de leurs demandes.

## Violence and conflict around the strikes of 1917. The case of A Coruña

Rosalía Regueiro Mendez

175

ABSTRACT: The main purpose of these pages revolves around an attempt to explain what happened during the summer of 1917, taking as a case study one medium-sized and peripheral city as Corunna, but with important peculiarities such as the importance of the anarchists or local republican force. Answer this to the need to provide light to the different studies of big cities like Madrid or Barcelona, (large demonstrations, violent episodes...) and see if which is considered as a model is the rule or the exception.

RESUMEN: El objetivo principal de las presentes páginas gira en torno a un intento de explicación de lo ocurrido durante el verano de 1917, tomando como estudio de caso una ciudad de mediano tamaño y periférica como es A Coruña, pero con particularidades como el importante peso del movimiento obrero anarquista o la fuerza del republicanismo local. Atiende esto a la necesidad de aportar estudios diferentes a los de las grandes ciudades como Madrid o Barcelona, que permitan esclarecer si lo que tradicionalmente se toma como modelo (grandes movilizaciones, episodios violentos...) son la regla o la excepción.

## Partie II - Les milieux et les acteurs, les formes et les modalités

### Entre « résistances » à la guerre et conflit de classe. Révoltes et « républiques paysannes » en Italie du sud, 1943-1945

Massimo Asta

185

Il contributo intende fornire un primo quadro analitico e alcune piste d'interpretazione circa i tempi e le pratiche del conflitto sociale sviluppatosi nell'Italia meridionale in contesto rurale tra lo sbarco degli Alleati in Sicilia e i primi mesi del 1945. Il fuoco dell'analisi sarà rivolto principalmente al fenomeno delle "repubbliche contadine", e a quello ad esso direttamente legato tra il dicembre del 1944 e i primi mesi del 1945 dei moti antileva scoppiati in seguito alla chiamata alle armi da parte del III governo Bonomi delle classi 1921-1922.

Si tratta di tentare di chiarire le cause, gli attori, le modalità, le finalità, i linguaggi attraverso cui si sviluppa questa conflittualità sociale in concomitanza al processo di disgregazione politica, sociale e militare del regime fascista, ovvero prima che l'applicazione dei decreti Gullo ne cambi la direzione e la natura, fornendo i primi strumenti idonei a una efficace e organizzata mobilitazione delle masse contadine.

I conflitti in cui si registra un più alto tasso di violenza sembrano ricordare da vicino i moduli tipici delle rivolte contadine dell'epoca moderna e medioevale: saccheggi, devastazione e incendi degli edifici pubblici, del cosiddetto "Stato vicino" (municipio, ufficio del catasto, carcere), assalti ai palazzi signorili. Eppure queste forme di ribellismo contadino insorte in pieno Novecento, che sboccano in alcuni casi in precarie e momentanee aggregazioni istituzionali, con la formazione di repubbliche municipali a base popolare – fenomeno assai distante dall'altrettanta effimera affermazione delle repubbliche partigiane al Nord nelle zone provvisoriamente liberate – ne differiscono per più aspetti.

Mancando uno studio d'insieme e approfondito, la storiografia ha trattato il fenomeno soltanto marginalmente, interpretandolo alla luce della categoria dello spontaneismo, ovvero della jacquerie. In altri casi, in aperta contraddizione e in modo disgiunto, a seconda del riferimento esclusivo alle "repubbliche" dell'Italia continentale o a quelle dell'Italia insulare, e in particolare a quelle sorte in Sicilia: senza soluzione di continuità con il risveglio democratico del secondo dopoguerra e, in un certo senso, anticipatore delle lotte contadine dirette dalle sinistre successive al '45, nel primo caso, come, invece, fondamentalmente eterodiretto dal separatismo e da formazioni fasciste, e quindi di natura prettamente populista e reazionaria, nel secondo.

Il tema proposto riguarda, quindi, tre delle quattro tracce indicate nel call for paper, la questione delle fasi temporali e delle pratiche dei conflitti sociali e quella del dopo conflitto. Uno sguardo a quest'ultimo aspetto potrà essere effettuato tramite l'analisi degli atti dei processi imbastiti dai tribunali di guerra e la lettura della scarsa, ma significativa, memorialistica disponibile sull'argomento.

### Terres occupées, terres disputées : coopératives et mouvement paysan dans une province de la Sicile (1944-1950)

Niccolò Mignemi

193

Le mouvement paysan méridional de la deuxième après-guerre constitue une des mobilisations collectives les plus durables et significatives du XXe siècle italien. Un rôle fondamental jouent ici les décrets Gullo-Segni de 1944-1946, qui donnent aux paysans réunis en coopératives la possibilité d'obtenir en concession les terres incultes et mal cultivées. Mais, comme le témoigne le cas de la province sicilienne de Caltanissetta, l'effective applicabilité de ces mesures reste variable en fonction des rapports de force existants dans chaque contexte particulier. Appropriée et recentrée par les différents acteurs, individuels et collectifs, en fonction de leurs priorités, la coopérative devient alors un observatoire formidable sur les luttes pour l'accès à la terre et la transformation des contrats agraires, dans l'Italie de la fin des années 1940.

### Os conflitos sociais no campo e a educação: a questão agrária no Brasil

Anita Helena Schlesener Donizete Aparecido Fernandes

201

O presente artigo desenvolve algumas reflexões sobre os conflitos agrários no Brasil, a partir das características históricas de um país que desenvolveu uma estrutura econômica sustentada por políticas conservadoras que garantiriam legalmente uma forma de distribuição desigual da terra de modo a atender a expansão da propriedade privada e a produção de alimentos para exportação. As tensões sociais em torno da questão agrária, que geraram a organização do MST (Movimento dos Sem-Terra), tomam nova conotação com as políticas neoliberais, que ampliaram as condições de concentração fundiária no Brasil. O movimento se redefine no curso das lutas pela terra e com a ascensão do Partido dos Trabalhadores ao poder. Os conflitos abertos dão lugar a entendimentos e parcerias, mas

não se resolve, no âmbito político, o problema da ocupação da terra com uma reforma agrária efetiva. A organização do movimento se encaminha para o campo educacional, com propostas inovadoras de educação do campo, que visam a instrumentalizar os trabalhadores rurais para as novas condições de suas lutas. A partir de 2005 é criada a Escola Latino-Americana de Agroecologia (ELAA), que nasceu de um protocolo firmado durante o V Fórum Social Mundial, inaugurando novas parcerias entre o movimento de luta pela terra e instituições da sociedade civil visando a formação dos trabalhadores do campo.

## Derrotar a greve dos docentes: o que o governo brasileiro quer ensinar aos trabalhadores?

Marina Barbosa Pinto 213

Nossa intenção nesse artigo é analisar o processo de greve dos docentes das Instituições Federais de Ensino Superior (IFE) ocorrido ao longo de quatro meses, no ano de 2012. Após quase uma década sem que os docentes conseguissem mobilizações significativas na base da categoria, não somente desencadeia-se uma das maiores greves da categoria, como também um movimento paredista que levou outras trinta categorias de servidores públicos federais à paralisarem suas atividades em algum momento ao longo do período em que se realizava a greve do ANDES-SN.

A construção da greve envolveu diretamente as condições do exercício do trabalho docente nas IFE. Dito de modo diverso, a greve foi determinada pelas difíceis condições de trabalho vivenciadas por professores, alunos e técnicos administrativos em cada instituição de ensino e a ausência de valorização profissional dos docentes que se expressa, em particular, na inexistência de uma carreira funcional que corresponda ao trabalho realizado cotidianamente nas universidades públicas brasileiras. Ao lado das condições objetivas do trabalho docente, a greve foi desencadeada porque o Sindicato Nacional priorizou, nos dois anos anteriores, o trabalho político e organizativo em torno das condições de trabalho e na defesa da universidade pública no Brasil.

As IFE tiveram seu papel e funções redimensionadas quando da reestruturação do Estado brasileiro que priorizou a educação como espaço de inversões para o grande capital, pela privatização do ensino público e pela distribuição de autorizações para que empresas privadas de educação pudessem se desenvolver no país.

Diante deste quadro objetivo, os docentes de cerca de 58 (cinquenta e oito) instituições do ensino público superior brasileiro, foram à greve, fundamentalmente, contra: 1) a desvalorização da carreira docente; 2) a precarização das condições do trabalho docente.

Muito embora o ANDES-SN tenha realizado uma greve muito forte e que contou com enorme apoio do movimento estudantil e da opinião pública, o governo brasileiro foi muito intransigente e rompeu as negociações com o Sindicato Nacional dos Docentes das Instituições de Ensino Superior (ANDES-SN), em 31/08/2012. Nesta data encaminhou ao Congresso Nacional um Projeto de Lei (PL 4368/2012) que desestrutura a carreira dos docentes do ensino superior e do ensino básico, técnico e tecnológico federal. Para respaldar suas ações chegou mesmo a firmar acordo com o sindicato governista (PROIFES), criado em articulação de Ministros do Governo Lula e docentes ligados ao partido do governo, sem representatividade na categoria e com a clara intenção de dividir a base do ANDES-SN, este último reconhecido como um dos mais combativos sindicatos existentes no Brasil.

Esboçados os determinantes, a questão a se investigar diz respeito as seguintes interrogações: por que o ANDES-SN foi derrotado? Por que não conquistou sua pauta de reivindicações? Por que uma greve tão forte e viva não foi suficiente para fazer o governo federal negociar?

Esta proposta de artigo inscreve-se na interlocução entre as perspectivas segunda (a diversidade das práticas do conflito) e quarta (após conflito), do II Conferência Internacional Greves e Conflitos Sociais - Maio 2013.

## Battles on the Barbican: the Struggle for Trade Unionism in the British Building Industry, 1965–7

Linda Clarke, Charlie McGuire, Christine Wall 219

The 1960s was a period of rapid change in the construction labour process, whose increased mechanisation and complexity represented a challenge to traditional wage systems and forms of organisation. Such changes were nowhere more evident than on the Barbican redevelopment site in London, whose construction exposed the contradictions in industrial relations and clarified demands for improving conditions for building workers which resonated throughout London and the country. The paper addresses the complex reasons for the bitter disputes on the Barbican from 1965 to 1967 and draws out their significance in challenging conditions in the industry and in showing how the position of building workers might be changed.

## Les grandes grèves de coupeurs de canne en Pernambouc d'un gouvernement Arraes à l'autre: difficile accession au registre démocratique et à la citoyenneté (1963-1987)

Christine Rufino Dabat 231

Les coupeurs de canne à sucre sont historiquement la force de travail la plus nombreuse et cruciale pour la richesse du Pernambouc, terre à sucre, colonisée depuis près de cinq siècles en vertu de cette capacité. Il fallut toutefois soixante quinze ans après l'abolition de l'esclavage séculaire, pour que leur statut de travailleurs salariés soit inscrit dans la loi, de façon à leur garantir certains droits minimum, au même titre que leurs collègues urbains/industriels. Lors du premier mandat de Miguel Arraes comme gouverneur de l'Etat, brutalement interrompu en 1964 par un coup

d'Etat militaire, les coupeurs de canne organisèrent la plus grande grève de l'histoire de la région et obtinrent pour la première fois une tarification de leur travail. En dépit du coup d'arrêt que la "Révolution" occasionna, leurs luttes ne cessèrent durant tout le régime militaire. Une nouvelle grande grève, en 1979, marqua même un tournant (suivant celles de la métallurgie à São Paulo un an plus tôt) vers la redémocratisation du pays, évolution qui vit son terme sous le second mandat d'Arraes, lors de la proclamation de la nouvelle Constitution. Ces années furent, elles aussi, ponctuées de grèves de grande ampleur dans la région, jalonnant une évolution sociale et légale garantissant de façon croissante des droits en tant que travailleurs, à une catégorie professionnelle longtemps considérée par les élites gouvernantes comme, au mieux, une ressource naturelle. Le détail des échelles et modes de mobilisation, lors de ces divers épisodes, reflétait non seulement la densité et l'intensité de l'exploitation (concentration foncière, taille des entreprises, effets des subventions de l'Etat) comme l'implantation plus ou moins marquée de forces politiques telles les Ligues Paysannes (pour le premier épisode) et le parti communiste, d'un côté, et l'église catholique post-conciliaire de l'autre, courants présents dans le Mouvement Syndical des Travailleurs Ruraux et sa Fédération (FETAPE).

## Scioperi e conflitti nel cantiere navale di Sestri Ponente (1950-2010)

Giulia Strippoli

241

Within the international project "In the Same Boat? Shipbuilding and ship repair workers: a global labor history (1950-2010)" [IISH-Amsterdam], my study focuses on the Sestri Ponente shipyard, which is one of the most important yards of the Italian shipbuilding industry.

In my presentation I will highlight the social conflict, with the aim of tracing the historical relations between workers, unions and company (Ansaldo, then Italcantieri and then Fincantieri) and the special role of the Italian State, from the fifties until the mid-eighties.

The choice of these years allows us to contextualize protests and struggles in a long period, and to consider important processes, such as economic development and crises, changes in the system of political power, the strong opposition to the traditional representatives of working class, the preparation and the effects of the «Statuto dei Lavoratori» (May 1970), the consequences of an increasingly globalized and competitive economy. I will formulate a hypothesis about the how and the role of strikes and protests during these years in the general framework of workers' struggles, as part of the cycles of protest in the Italian industry and within the global economy.

## La mobilisation féminine au cours de la naissance du mouvement ouvrier en Galice

Margarita Barral Martínez

247

La naissance du mouvement ouvrier a lieu en Europe à partir des années 1750 mais en Galice (Espagne) la production capitaliste était loin d'être dominante et la population salariée n'a été que peu représentative au long du XVIIIème siècle et de la première moitié du suivant. Malgré ce constat, les premiers indices de mobilisation ouvrière apparaissent au cours de la première moitié du XIXème siècle sous forme de révoltes provoquées par les crises agraires issues du prix croissant des céréales ; dans ses révoltes le rôle particulier des femmes se dégage déjà. Cette présence féminine dans les revendications professionnelles a aussi lieu dans la Manufacture de Tabacs (La Corogne), dans l'industrie de la conserverie qui naît au cours du dernier quart du XIXème siècle et même dans le collectif des prostituées qui elles-aussi commencent à revendiquer une certaine protection à partir de la réglementation référée à ce collectif

## Dock workers' strike and the female activism (Genoa, 1955)

Marco Caligari

257

I will analyze the political activism of the dock workers' wives during the strike of 1955 in Genoa's waterfront. The dock workers went to strike for one hundred and twenty days against the rules proposed by the Port Authority. Their wives built a female committee and promoted public demonstrations in Genoa and other Italian cities. Moreover, for the first time, wives started to be employed in order to support economically their husbands' protest, and, in so doing, they challenged the social figure of the family breadwinner.

## Hombres, mujeres y niños en las huelgas del sector vidriero en España (1870-1923)

Jordi Ibarz Gelabert

263

El análisis de las huelgas realizadas en el sector vidriero español durante más de 50 años nos permite conocer la existencia de actores distintos en el origen de cada conflicto. Los protagonistas principales de la conflictividad fueron los sopladores y fundidores de vidrio. Pero además, existieron numerosas iniciativas huelguísticas protagonizadas, con autonomía de los sindicatos, por mujeres y otras por niños y jóvenes. El análisis de estas huelgas muestra la conflictiva relación mantenida entre mujeres y aprendices con las potentes estructuras sindicales del sector.

## La condition féminine au travail sous le Front populaire en France

Morgan Poggioli

275

Notre communication s'inscrit dans la thématique "L'après-conflit" du colloque et se propose d'interroger le cas de

la main d'œuvre féminine dans l'application de la législation sociale du Front populaire, adoptée après les grèves du printemps 1936. En effet, en dehors de l'élection des délégués-ouvriers où l'égalité hommes/femmes est reconnue, les autres mesures ignorent la situation des ouvrières et maintiennent (ou instaurent) une inégalité entre les travailleurs des deux sexes par le biais des conventions collectives et l'instauration des salaires minima. Nous présenterons donc un panorama de ces altérités sociales et tenterons d'apporter des éléments d'explication, en particulier en s'intéressant au rôle joué par les syndicats dans la conduite des négociations et dans leurs tentatives de « rattrapage », que ce soit par la grève ou l'arbitrage.

### **Syndicalisme alternatif et internationalisme : le cas de la CSP-Conlutas et de la réorganisation syndicale brésilienne**

Sébastien Antoine

281

Suite à l'arrivée de Lula au pouvoir un processus de réorganisation du syndicalisme brésilien de gauche s'est mis en marche, au nom de la recherche d'indépendance face au gouvernement. Cette dynamique s'est également combinée avec le développement de relations internationales entre des organisations se réclament du syndicalisme alternatif. Cette communication vise d'abord à présenter le cadre syndical brésilien permettant de comprendre l'émergence de centrales syndicales alternatives dans ce pays – en se focalisant sur la plus importante d'entre elles, la CSP-Conlutas – et dans un second temps à traiter de la dynamique de convergence du syndicalisme alternatif et de la récente constitution d'un réseau international de solidarité et de lutte.

### **“Shipbuilding Workers of the World ? : The International Metalworkers' Federation (IMF) Shipbuilding Department on Shipbuilding Crisis”**

Luisa Barbosa Pereira

293

This paper intends to present a study on the International Metalworkers' Federation—Shipbuilding Department's function between the 1950s–70s through an analysis of the archives of International Metalworkers' Federations Collections, which is lying with the International Institute of Social History (Amsterdam, Netherlands). The research tries to highlight the developments before and during the shipbuilding crisis (1973) became the context for the introduction of various strategies by the IMF Shipbuilding Department. This also included negotiation with owners and the State. This research entails working around the concept of the “labour aristocracy”.

### **Greves e transformações político-ideológicas no sindicalismo brasileiro recent**

Davisson Cangussu de Souza, Patrícia Vieira Trópia

305

O propósito do trabalho é discutir a evolução das greves nas duas últimas décadas da história brasileira. A análise dos dados do SAG/Dieese permite observar três grandes momentos do ciclo grevista nos últimos vinte anos: o início da década 1990 foi marcado pelo auge do período de maior intensidade grevista. A seguir, há um refluxo da atividade grevista, que se estabiliza a partir do início dos anos 2000, voltando a crescer somente durante a crise capitalista de 2008-2009. A explicação dessa evolução é multicausal e os movimentos ascendentes e descendentes possuem uma forte correlação com os processos políticos e econômicos característicos do período, mas também são devedores da própria dinâmica interna da luta e dos rumos tomados pelo sindicalismo brasileiro.

### **Articulaciones entre formación y lucha en la América Latina de los '60 y '70: el caso de la CLASC/CLAT**

Gabriela Scodeller

315

La ponencia busca reflexionar en torno al lugar otorgado a los espacios de formación político-sindical en contextos de intensificación de la conflictividad social, centrándose en las experiencias desarrolladas en América Latina para las décadas de 1960 y 1970, donde este aspecto se convirtió en estratégico para las distintas organizaciones vinculadas al mundo del trabajo actuantes en la región.

Se recupera la experiencia de la Confederación Latinoamericana Sindical Cristiana (CLASC), posteriormente Central Latinoamericana de Trabajadores (CLAT). A fin de mostrar las especificidades en cuanto a sus concepciones y prácticas, y en particular al modo de pesar la relación entre formación y lucha desde una organización obrera, se trazan algunas líneas comparativas con la Organización Regional Interamericana de Trabajadores (ORIT) y la Organización Internacional del Trabajo (OIT).

## **Partie III - Territoires, échelles et traditions**

### **Entre le jaune et le rouge. Le mouvement ouvrier chrétien au Brésil au début du XX<sup>ème</sup> siècle**

Deivison Amaral

325



Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le mouvement ouvrier chrétien a organisé un réseau international, en particulier dans les pays européens dont la France, Pays Bas, Allemagne, Autriche et Belgique, pays dans lesquels les syndicats, fédérations et confédérations chrétiennes ont d'abord été organisés. En 1919, afin de renforcer le mouvement ouvrier chrétien et surtout d'agir pour créer une législation internationale du travail, la CISC (Confédération Internationale des Syndicats Chrétiens) a été créée. À partir des années 1960, la CISC a eu une ramification en Amérique Latine, la CLASC (Confederación Latino-americana de Sindicalistas Cristianos). Simultanément avec ce mouvement d'organisation international, Belo Horizonte (Brésil) a vu l'apparition de l'organisation catholique des travailleurs, en particulier après la fondation de la CTC (Confederação Católica do Trabalho), en 1919. Belo Horizonte est une ville fondée en 1897, planifiée et construite pour être la nouvelle capitale de Minas Gerais, cet état brésilien où il y a eu un esclavage très fort, en particulier pendant l'exploration de l'or et des pierres précieuses au cours du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La construction de la ville a attiré des travailleurs d'autres régions du pays et aussi de l'étranger. Après avoir réduit le rythme de la construction de la ville, ces travailleurs ont été absorbés par d'autres secteurs comme les services publics, le commerce et l'industrie. Dans ce contexte, les travailleurs de la ville ont commencé à organiser les associations mutuels et syndicales, au moment où les catholiques étaient déjà présents.

Étant donné les proportions et contextes différents, bien que le lien direct ne soit pas connu parmi CTC, CISC et CLASC, il y a des similitudes entre l'expérience de l'Europe et du Brésil, surtout en ce qui concerne l'option de militance centriste et l'effort pour délimiter l'opposition au communisme. Si en France, par exemple, l'option centriste – et depuis la fondation de la CFTC, en 1919, séparé de l'Église – avait le but précis de se placer entre les jaunes et les communistes, à Belo Horizonte, la même option centriste est perçue, néanmoins la présence des communistes était faible et de l'Église plus significative. Il y avait pourtant le même effort de séparer les champs d'action de chaque idéologie en dénonçant la « peur rouge » et la « libertinage anarchiste ». En raison de la faible action des communistes et anarchistes dans la ville, les catholiques de Belo Horizonte ont dirigé son discours contre les autres villes ou même les autres pays.

L'action syndicale des catholiques a été mise en place pour la plupart des travailleurs sans la réalisation de grèves, ce qui n'est pas une surprise si on tient en compte l'orientation catholique aux mondes du travail. En revanche, l'examen des principales luttes menées par les travailleurs catholiques durant la période analysée révèle l'efficacité des méthodes de pression sur le gouvernement et de négociation, dans certains cas, transformées en lois de la municipalité à propos du logement ouvrier et la limitation de la journée de travail à huit heures. Le présent article se propose à discuter comment les travailleurs de Belo Horizonte ont rendu l'action efficace en menant les conflits sans la réalisation de grèves. L'expérience française est tenue en compte d'une façon croisée pour penser le cas brésilien

## La Huelga general en el siglo XX español : retórica, mito e instrumento

José Babiano, José Antonio Pérez, Javier Tébar Hurtado

331

El extraordinario valor político y simbólico de la huelga general y su papel en el repertorio moderno de la acción colectiva, es un campo adecuado para analizar e interpretar la evolución de las retóricas y los lenguajes de clase generadas en torno a ella por parte de las diferentes corrientes del movimiento obrero a lo largo del siglo XX. También es un buen punto de partida para evaluar las figuras y acontecimientos que compondrían su expresión como mito obrero y, al mismo tiempo, como instrumento para la acción en pos del cambio político o por los derechos sociales. Tomaremos España como caso para nuestro estudio. Esta elección obedece a dos razones. En primer lugar, se trata de un país con una larga experiencia de huelgas generales, a pesar de haber conocido dos dictaduras (1923-1930 y 1939-1977) a lo largo de ese siglo. En segundo lugar, España ha sido un escenario en el que las tres corrientes principales del movimiento obrero -socialistas, anarquistas y comunistas- tuvieron un desarrollo muy importante.

## Lutas abolicionistas e formação da classe trabalhadora. Um estudo de conflitos sociais no Brasil a partir de uma abordagem para além do nacional

Marcelo Badaró Mattos

343

This paper aims to put on focus the relations between the labour movement and the abolitionists struggles in Brazil, in the second half of the 19th century. The main discussion is on the international dimensions of this relations. First, the paper presents some positions of the International Workingmen's Association in relation to slavery, including Brazilian situation, in the 1860's. Then, the issue of the international influences on Brazilian's labour movement first steps and the ways this movement took part at the abolitionist struggles are briefly discussed

## El cine y las huelgas: conflicto social en los Estados Unidos en el siglo XX

María del Pilar Loranca de Castro

351

RESUMEN: La presente ponencia es un estudio sobre la evolución de la conflictividad social en los Estados Unidos durante el siglo XX. Este análisis se va abordar desde el cine y por ello se han seleccionado las películas y documentales siguientes: Intolerancia (1916) de D. W. Griffith; Matewan (1987) de John Sayles; La sal de la Tierra (1954) de H. Biberman; Harlan County USA (1976) de Barbara Kopple; Harlan County War (2001) de Tony Bill y American Dream (1991) también de Barbara Kopple. Esta selección nos permite aproximarnos a la diversidad de huelgas a lo

largo del siglo XX; a las transferencias e intercambios o no entre unos conflictos y otros; el papel de la mujer en las huelgas; los avances y retrocesos de los trabajadores asalariados...

ABSTRACT: This paper is a study on the evolution of social unrest in the United States during the twentieth century. This analysis will be approached from the cinema and therefore were selected the followings films and documentaries: *Intolerance* (1916) by D. W. Griffith; *Matewan* (1987) by John Sayles; *Salt of the Earth* (1954) by H. Biberman; *Harlan County USA* (1976) by Barbara Kopple; *Harlan County War* (2001) by Tony Bill and *American Dream* (1991) also by Barbara Kopple. This selection allows us to approach the diversity of strikes throughout the twentieth century; progress and setbacks of employees...

## Reformas y protestas laborales en Italia: ¿qué visibilidad y para qué?

Vanesa Stella Maris Coscia

357

Resumen (español) : Desocupación, cierre de fábricas, precariedad laboral, disminución de amortizadores sociales y mayor flexibilidad para despedir trabajadores son algunos de los rasgos que, actualmente, enmarcan los conflictos laborales en Italia.

A partir de dicho panorama y teniendo en cuenta el sistema de medios italiano, altamente concentrado y centralizado en pocas manos, en este estudio nos preguntamos: ¿De qué modo son visibilizadas por los medios de comunicación masiva las reformas laborales que se implementaron en los últimos años?, ¿Cuáles son los discursos que circulan y cuáles se omiten? ¿De qué manera esto contribuye a legitimar o deslegitimar las reformas del mundo del trabajo, por un lado y las luchas de los trabajadores, por el otro?

Sommario (italiano) : Crescente tasso di disoccupazione, chiusure di aziende, precarietà lavorativa, diminuzione degli ammortizzatori sociali ed una maggiore flessibilità di licenziare lavoratori sono alcune delle caratteristiche che contestualizzano, attualmente, i conflitti del mondo del lavoro in Italia.

Partendo da questo scenario e prendendo in considerazione la specificità del sistema italiano dei mass media, altamente centralizzati e concentrati nelle mani di pochi, le domande che guidano questa ricerca sono le seguenti: In che modo i mass media danno visibilità alle riforme del lavoro in Italia degli ultimi anni? Quali i discorsi che si mettono in risalto e quali quelli che si nascondono? In che modo questo tipo di visibilità contribuisce a legittimare o delegittimare le riforme sul mercato del lavoro, da una parte e le lotte dei lavoratori dall'altra?

## Memoria e historia de los conflictos portuarios en el Puerto de La Luz y La Isleta (Las Palmas de Gran Canaria, España)

Pilar Domínguez Prats, Miguel Suarez Bosa

365

ABSTRACT: This paper focuses on the analysis of the conflicts at the Port of La Luz in Las Palmas de Gran Canaria during Franco's dictatorship, from 1967 onwards, and especially the dock workers' strike in February 1968. The development of these social protests and the workers' movement is analyzed from an individual perspective, using the oral histories of some of the main leaders, as well as the local press. Besides, the sociological study "Possibility of Development of a Neighbourhood: La Isleta", published in 1970, offers several interesting facts about the neighbourhood that permit the analysis of the interactions between the conflicts at the docks and the neighbours of La Isleta. Lastly we stress on the support given by women and neighbours to the social movement and the opposition to the strong repression received by Franco's regime.

RESUMEN : El presente trabajo se centra en el análisis de los conflictos portuarios del Puerto de La Luz de Las Palmas de Gran Canaria, a partir de 1967 y en especial en la huelga de los portuarios de febrero de 1968. El desarrollo de esas protestas sociales y del movimiento obrero es analizado desde la perspectiva individual que nos proporcionan los relatos orales de algunos de sus protagonistas a los que se añade la prensa local. Además el estudio sociológico "Posibilidades de Desarrollo Comunitario de un barrio: La Isleta" publicado en 1970 presenta interesantes datos sobre el barrio que permiten iniciar el análisis de las interacciones entre los conflictos portuarios y los habitantes del vecino barrio de la Isleta. Por último se trata la implicación de las mujeres y vecinos en apoyo del movimiento social y contra la fuerte represión desatada contra la oposición.

## Pour une entière citoyenneté : la lutte des ouvriers de l'arsenal de Toulon au début de la Révolution française (1789-1793)

Julien Saint-Roman

377

Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, Toulon est une place militaire qui dépend du Ministère de la Marine, et surtout qui n'existe qu'à travers la puissance publique qui y manifeste la volonté centralisatrice de l'État. L'arsenal maritime est l'employeur de près de la moitié des travailleurs de la ville et parmi ces salariés, entre 2 et 6.000 selon les années sont ouvriers. En ville, ces derniers forment en moyenne 30% des chefs de famille toulonnais (M. Crook). Pourtant sous l'Ancien Régime, les ouvriers de l'arsenal de Toulon sont absents des instances décisionnaires.

Leur entrée en politique marque alors le grand bouleversement de la Révolution. Cette irruption dans le jeu démo-

cratique passe par la participation aux élections locales et par l'intégration des nouvelles institutions telles que la garde nationale ou la société populaire. Mais plus original, dès 1789, les travailleurs de la base navale inaugurent de nouveaux modes d'action collective afin de faire valoir leurs droits sociaux et politiques. Nous nous pencherons donc sur les formes d'« imputation au politique » (E. Labrousse) développées par les ouvriers dans un contexte nouveau où les instances civiles du pouvoir se démocratisent et qui font se transformer des demandes de type « économie morale » en des expérimentations d'« économie populaire politique » (Robespierre).

Nous verrons à cet effet par quels moyens ils combattent l'insuffisance de leurs salaires et la précarisation de leur statut du fait du chômage et de la sous-traitance, et quels sont les prolongements institutionnels des revendications exprimées sur leur lieu de travail pour participer à la vie citoyenne locale. Ils se mettent en grève pour le paiement de leur solde ainsi que pour protester contre le licenciement de leurs camarades. Ils multiplient les pétitions au commandant du port et les adresses à l'Assemblée nationale pour obtenir une revalorisation salariale tant monétaire que matérielle (distribution de pain, distribution de copeaux de bois pour se chauffer). Mais il ne s'agit pas seulement de demander du travail ou de meilleurs salaires aux autorités de l'arsenal, et à travers elles au pouvoir central ; il s'agit de demander du travail pour participer pleinement à l'exercice de la citoyenneté.

Cette « imputation au politique » suppose l'organisation de formes collectives elles-mêmes politiques. Nous verrons comment les travailleurs de l'arsenal investissent les sections et la société populaire et pèsent sur la direction de ces organes politique à la base du mouvement populaire. Nous envisagerons également l'autonomisation de la politisation de la communauté ouvrière par l'étude du Comité central des ouvriers de l'arsenal. Ce Comité est en même temps une instance de défense des droits des salariés maritimes auprès du commandement militaire et un acteur de la vie démocratique toulonnaise par sa participation aux conseils des administrations civiles (municipalité, district, département). Il modifie le statut de ces travailleurs d'État en même temps qu'il bouscule les institutions locales et nationales du pouvoir qui, dans un domaine stratégique telle que la Marine, ne peuvent rester sans réagir face aux mouvements contestataires. Le Comité central se situe, qui plus est, en rupture avec l'Assemblée constituante qui, par la loi martiale et la loi Le Chapelier, a interdit les organisations de travailleurs et plus largement les mouvements populaires.

Notre étude débute avec l'éclatement de la Révolution à Toulon en mars 1789 et s'achève avec la chute de la municipalité jacobine en juillet 1793. Cette courte période apparaît comme une phase de multiplication des conflits sociaux et d'accélération des mutations de leurs modalités pratiques. Les archives classiques de correspondances nombreuses et variées entre le commandement maritime et son ministère de tutelle, ainsi que les échanges multipliés entre la Marine et la municipalité, et les procès-verbaux de délibérations de l'administration municipale retranscrivent l'implication ouvrière dans la vie politique locale, tant par la voie officielle que par celle de la contestation. Les sources produites par les travailleurs eux-mêmes – pétitions, les adresses et les députations envoyées à l'Assemblée nationale – dessinent des sensibilités, des pratiques et des sociabilités politiques par « en bas ».

## Mouvements étudiants et grèves générales : Sénégal, 1968 - Madagascar 1972 : Conflits de classe et/ou de générations

Françoise Blum

383

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, Toulon est une place militaire qui dépend du Ministère de la Marine, et surtout qui n'existe qu'à travers la puissance publique qui y manifeste la volonté centralisatrice de l'État. L'arsenal maritime est l'employeur de près de la moitié des travailleurs de la ville et parmi ces salariés, entre 2 et 6.000 selon les années sont ouvriers. En ville, ces derniers forment en moyenne 30% des chefs de famille toulonnais (M. Crook). Pourtant sous l'Ancien Régime, les ouvriers de l'arsenal de Toulon sont absents des instances décisionnaires.

Leur entrée en politique marque alors le grand bouleversement de la Révolution. Cette irruption dans le jeu démocratique passe par la participation aux élections locales et par l'intégration des nouvelles institutions telles que la garde nationale ou la société populaire. Mais plus original, dès 1789, les travailleurs de la base navale inaugurent de nouveaux modes d'action collective afin de faire valoir leurs droits sociaux et politiques. Nous nous pencherons donc sur les formes d'« imputation au politique » (E. Labrousse) développées par les ouvriers dans un contexte nouveau où les instances civiles du pouvoir se démocratisent et qui font se transformer des demandes de type « économie morale » en des expérimentations d'« économie populaire politique » (Robespierre).

Nous verrons à cet effet par quels moyens ils combattent l'insuffisance de leurs salaires et la précarisation de leur statut du fait du chômage et de la sous-traitance, et quels sont les prolongements institutionnels des revendications exprimées sur leur lieu de travail pour participer à la vie citoyenne locale. Ils se mettent en grève pour le paiement de leur solde ainsi que pour protester contre le licenciement de leurs camarades. Ils multiplient les pétitions au commandant du port et les adresses à l'Assemblée nationale pour obtenir une revalorisation salariale tant monétaire que matérielle (distribution de pain, distribution de copeaux de bois pour se chauffer). Mais il ne s'agit pas seulement de demander du travail ou de meilleurs salaires aux autorités de l'arsenal, et à travers elles au pouvoir central ; il s'agit de demander du travail pour participer pleinement à l'exercice de la citoyenneté.

Cette « imputation au politique » suppose l'organisation de formes collectives elles-mêmes politiques. Nous verrons comment les travailleurs de l'arsenal investissent les sections et la société populaire et pèsent sur la direction de ces organes politique à la base du mouvement populaire. Nous envisagerons également l'autonomisation de la politi-



sation de la communauté ouvrière par l'étude du Comité central des ouvriers de l'arsenal. Ce Comité est en même temps une instance de défense des droits des salariés maritimes auprès du commandement militaire et un acteur de la vie démocratique toulonnaise par sa participation aux conseils des administrations civiles (municipalité, district, département). Il modifie le statut de ces travailleurs d'État en même temps qu'il bouscule les institutions locales et nationales du pouvoir qui, dans un domaine stratégique telle que la Marine, ne peuvent rester sans réagir face aux mouvements contestataires. Le Comité central se situe, qui plus est, en rupture avec l'Assemblée constituante qui, par la loi martiale et la loi Le Chapelier, a interdit les organisations de travailleurs et plus largement les mouvements populaires.

Notre étude débute avec l'éclatement de la Révolution à Toulon en mars 1789 et s'achève avec la chute de la municipalité jacobine en juillet 1793. Cette courte période apparaît comme une phase de multiplication des conflits sociaux et d'accélération des mutations de leurs modalités pratiques. Les archives classiques de correspondances nombreuses et variées entre le commandement maritime et son ministère de tutelle, ainsi que les échanges multipliés entre la Marine et la municipalité, et les procès-verbaux de délibérations de l'administration municipale retranscrivent l'implication ouvrière dans la vie politique locale, tant par la voie officielle que par celle de la contestation. Les sources produites par les travailleurs eux-mêmes – pétitions, les adresses et les députations envoyées à l'Assemblée nationale – dessinent des sensibilités, des pratiques et des sociabilités politiques par « en bas ».

## La lutte des «35 jours»

Valerio Timperi

391

La communication que j'aimerais présenter pour le IIe colloque international, « Grèves et conflits sociaux », concerne le conflit qui démarra le dix décembre 1980, suite à l'annonce de la direction Fiat du licenciement de 14 469 travailleurs, plus connu sous le nom de la lutte des « 35 jours ». Tout d'abord, pour comprendre ce conflit, j'ai l'intention de retracer l'histoire de Fiat et du mouvement ouvrier au sein de la ville de Turin. L'entreprise automobile Fiat se caractérisait comme la plus emblématique de la péninsule italienne, car elle était en effet le cœur de l'industrie italienne et le symbole du miracle économique. Pendant le XXe siècle, l'usine a représenté une sorte de microcosme où se sont structurés des formes d'organisation et des rapports sociaux qui ont profondément marqué la société italienne. Depuis la Libération jusqu'au mai rampant, un grand nombre de luttes ouvrières s'est déroulé, lesquelles aboutiront en 1970 à l'obtention du « statut des droits des travailleurs ». Au cours de ces années, la classe ouvrière et les syndicats se sont battus pour un changement radical, afin de dépasser l'organisation du travail de type tayloriste. Ils refusaient les conditions de travail existantes, combattaient pour une augmentation du niveau des salaires, pour un chronométrage du temps du travail moins sévère et pour des pauses plus longues. De même, l'usine se caractérisait comme le lieu central des revendications pour l'égalité des chances, en mettant en avant les contradictions du miracle économique comme la forte injustice sociale qui demeurait au sein de la société italienne. Le choc pétrolier de 1973 marqua le début de la crise économique au niveau mondiale. D'autre part, la politique d'austérité menée par le gouvernement, soutenu par le PCI pendant les années 1976-1979 à travers les gouvernements d'unité nationale, affaiblissaient de plus en plus les revendications de la classe ouvrière. Dans ce contexte de crise, les patrons entrevirent l'opportunité de régler leurs comptes avec la classe ouvrière. Fiat, par exemple, lança l'idée de « l'île de montage » pour remplacer la chaîne de montage. Le but de cette décision était de décentraliser la production en la répartissant dans de petites usines, qui, n'étant pas concernées par le statut des travailleurs, ne pouvaient pas être touchées par les conquêtes sociales des ouvriers. En outre, l'introduction d'innovations technologiques permit le dépassement de l'organisation tayloriste du travail. La grande usine Fiat renouvela ses méthodes de production en les simplifiant et en réduisant le temps d'assemblage des pièces. Parallèlement, le patronat lança une offensive à travers la presse et les journaux, attaquant sans cesse l'échelle mobile et le coût du travail, qu'il dénonçait comme les principales causes de l'inflation. Les métamorphoses les plus importantes de l'industrie italienne se dévoilèrent au début des années 80, notamment pendant la lutte des « 35 jours » au sein de Fiat. Le conflit qui opposa d'une part la classe ouvrière et d'autre part les dirigeants Fiat fut très dur. Durant les 35 jours, les ouvriers furent soutenus par la FIM, Fédération des Travailleurs Métallurgistes, groupe rassemblant les trois syndicats majeurs, et par le PCI, qui, le 26 septembre, fut représenté par son secrétaire général Enrico Berlinguer aux portes de Mirafiori. Les ouvriers Fiat manifestèrent leur rage en bloquant de manière totale l'usine Mirafiori, et défilèrent au sein de la ville, se dirigeant vers les lieux de pouvoir, tels que la préfecture, le conseil régional. Ces manifestations illustrèrent la force des ouvriers, leur centralité ainsi que leur fierté et leur conscience de la lutte des classes. Entre temps le faible gouvernement de Cossiga s'effondra et les dirigeants de Fiat prirent la décision de suspendre les licenciements. En revanche, ils annoncèrent la mise en place de la caisse d'intégration à zéro heure pour 23 mille travailleurs. Parmi eux, les membres les plus actifs du syndicat de l'usine, une grande partie des femmes et la plus grande partie des invalides et des accidentés du travail. Le mécanisme pervers organisé par les dirigeants de Fiat n'entacha pas la solidarité ouvrière ni l'éthique des ouvriers. Cependant, le front de la résistance ouvrière était menacé par la « Coordination des chefs et des cadres intermédiaires ». Le 7 octobre, ce groupe avait lancé un appel pour dénoncer « la situation de violence » et pour réclamer le « droit au travail », en effet, il leur était impossible de dépasser les piquets de grève. Enfin, sept jours plus tard, le 14 octobre 1980, la ville de Turin se réveilla et assista à la manifestation organisée par la Coordination. Ils défilèrent sans aucun slogan ni aucun mot d'ordre, mais seulement munis des banderoles

demandant le « droit au travail » et déclarant « le travail se défend en travaillant ». Cette manifestation resta dans les mémoires sous le nom de « la marche des 40 mille » et mit fin au conflit. Le lendemain, les syndicats signèrent l'accord avec les dirigeants de Fiat, décrétant ainsi la mort d'une partie de l'identité de la gauche : la centralité ouvrière.

## ○ "Fim das classes sociais" na teoria social brasileira

Henrique Amorim

399

As críticas à teoria das classes sociais de Karl Marx são diversas, mas partem de um pressuposto comum: o esgotamento das sociedades industriais. No início dos anos 1980, Gorz em seu *Adeus ao Proletariado* sintetizou a questão ao identificar uma crise do movimento operário que acabaria por colocar em crise o próprio marxismo como ferramenta analítica. Sua leitura vislumbrou uma era de abolição do trabalho, abolição que se fundamentaria como uma chave analítica para a compreensão da crise do movimento operário e também do marxismo.

Esses argumentos, construídos predominantemente a partir de 1970 e 1980 fora do Brasil, parecem pressupor, direta ou indiretamente, definições reducionistas de trabalho, de classe social e de ação política coletiva. Valendo-nos desse raciocínio, nossa hipótese é a de que as teses que apontaram para a constituição de sociedades pós-industriais pressupuseram concepções de trabalho, de classe social e de ação política do marxismo oficial que foram divulgadas pelos partidos comunistas no ocidente.

O "fim das classes" baseia-se, assim, em um tipo ideal que identifica o trabalho imediato e a produção fabris, de bens duráveis, como sendo os eixos centrais da análise marxista. Em consequência, a classe operária apresentaria-se como sujeito de toda mudança social e a ação política coletiva deveria necessariamente surgir da fábrica.

No entanto, no Brasil, o movimento operário, sindical e partidário ligado à classe operária cresceu vigorosamente ao final dos anos 1970 e durante a década de 1980. As greves de 1978-80 no ABC em São Paulo, a formação do Partido dos Trabalhadores (PT) em 1980, a formação da Central Única dos Trabalhadores (CUT) em 1983, a campanha das diretas já e o processo de democratização política promovido durante a década de 1980 são expressões da luta política concreta.

A teoria social brasileira que se apropriou das teorias que pressupunham o "fim das classes sociais" as incorporou sem problematizar os seus pressupostos. Reproduziu, assim, no Brasil a tese do "fim das classes" nas três últimas décadas, por meio da introdução da teoria dos "novos movimentos sociais", da "ação comunicativa" e da "sociedade pós-industrial", não colocando à prova a base que orientava tais teorias, ou seja, não questionando qual conceito de classes sociais pretendiam superar.

Nesse sentido, e aqui se pese a homogeneização dessa indicação, a teoria social brasileira que absorveu esse suposto "fim" parece tê-lo feito sem se preocupar em debatê-lo à luz de nossas particularidades sociais e políticas. Nesse sentido, parece ter havido nessas últimas três décadas uma incorporação acrítica e, portanto, ideológica das teorias produzidas para o ocidente europeu e para os Estados Unidos, sendo que essa incorporação teve como objetivo, sobretudo, concorrer no Brasil com uma tradição marxista reducionista pelo campo de pesquisa das lutas sociais, políticas, dos sujeitos políticos, das ações organizadas e dos movimentos populares.

O objetivo dessa comunicação é analisar a "importação" realizada pela sociologia brasileira da tese do "fim das classes sociais". A influência no Brasil de teorias que apontavam para a superação do conceito de classe social e que foram desenvolvidas, sobretudo, na Europa ocidental e nos Estados Unidos motivaram intelectuais brasileiros a discutir as lutas e movimentos sociais para além das determinações de classe. Não obstante, a tese do "fim das classes sociais" foi absorvida em um contexto de mobilizações intensas sejam elas sindicais, partidárias ou populares. Nesse sentido, parece haver uma contradição entre a tese que foi "importada" e a realidade concreta das lutas políticas no Brasil. Discutir os meandros dessa tese e as formas de sua incorporação pela sociologia brasileira nos parece central para as pesquisas que se dedicam a análise trabalho e da ação política coletiva hoje.

## Les apports d'une approche ethnographique et mosaïque des conflits du travail pour reconstituer le « puzzle des grèves »

Baptiste Giraud

411

Cette proposition de communication s'appuie sur un travail de thèse consacré à l'étude des usages de la grève dans les conflits du travail en France. Dans cette communication, je voudrais revenir sur la démarche méthodologique que j'ai mise en œuvre dans le cadre de ce travail de recherche. La réflexion méthodologique que j'entends proposer s'inscrit dans le cadre du troisième axe de questionnement posé par l'appel à communications, qui invite à réfléchir sur la question de la pertinence des échelles d'analyse à adopter pour rendre compte des ressorts de l'activité gréviste.

Indépendamment des traditions disciplinaires auxquelles elle s'adosse, l'analyse des grèves tend généralement à privilégier une approche globale et quantitative. Ces modèles d'analyse sont particulièrement utiles pour objectiver les régularités des conditions dans lesquelles émergent des grèves, et les déterminants structurels qui peuvent ainsi expliquer la variabilité de l'intensité et des formes de grèves dans le temps et dans le monde du travail. Ils sont à ce titre également totalement pertinents pour procéder à des comparaisons internationales, et expliquer les formes

différentes que prend l'activité gréviste d'un pays à l'autre. Même si elles sont moins nombreuses, il existe également des approches plus qualitatives des grèves. Notamment privilégiées dans les analyses historiques et sociologiques des grèves, cette approche permet de faire ressortir de façon plus fine les processus qui conduisent les salariés et leurs représentants à s'engager dans des actions de grève. Il a été cependant souvent reproché à cette approche monographique qu'elle condamnerait le chercheur à rester prisonnier des spécificités des terrains d'enquête investis et qu'elle souffrirait d'un trop grand déficit de conceptualisation pour prétendre dégager des éléments de compréhension plus systématique des conditions d'émergence des grèves .

Par rapport à ces différentes approches de la grève, mon travail de thèse cherche à opérer un décloisonnement d'ordre tout à la fois théorique et méthodologique. Théorique, car mon travail s'emploie à mettre en évidence les profits de connaissance que l'on peut retirer du recours aux outils et aux questionnements de la sociologie des mobilisations, rarement investis dans le champ d'étude des grèves. Méthodologique ensuite, parce que ce travail se caractérise par la combinaison d'une approche quantitative, menée au moyen d'enquêtes statistiques, et d'une approche qualitative, réalisée par le biais de plusieurs monographies d'entreprises. Mon travail de thèse s'efforce ainsi de réconcilier des approches méthodologiques qui sont généralement opposées, ou du moins qui sont rarement mises en perspective. Mon objectif est ce faisant de mettre en évidence que ces approches s'opposent bien moins qu'elles ne peuvent se compléter utilement dans le travail d'analyse des conditions d'émergence des grèves. Dans le cadre de cette communication, je voudrais surtout insister sur l'originalité du dispositif d'enquête que m'a permis de mettre en œuvre le recours à une approche ethnographique des conflits du travail, et revenir sur les axes de questionnements originaux qu'il m'a permis d'explorer pour enrichir la compréhension des conditions d'apparition des grèves.

Le recours à la méthode ethnographique m'a permis de proposer ce que j'ai qualifié d'une approche « mosaïque » des grèves. De ce point de vue, ma démarche a consisté à reconstituer le puzzle des grèves autrement qu'en mobilisant successivement les différents paradigmes d'analyse quantitatifs des grèves, comme l'a proposé R. Franzosi. Par rapport à cette première option méthodologique, la démarche que j'ai adoptée consiste à réassembler les pièces du puzzle des grèves non pas en variant les outils conceptuels, mais en variant les échelles d'analyse et les situations observées, de façon à étudier comment la grève est ou non appropriées dans les différentes sphères du monde du travail et de l'univers syndical. Cette approche présente un double intérêt. J'ai d'abord mis à profit la possibilité que m'offrait la méthode d'enquête ethnographique de tenir ensemble deux niveaux d'analyse généralement disjoints : l'étude des conflits à l'échelle interprofessionnelle d'une part, et celles des conflits « localisés » se limitant à l'échelle des entreprises. J'ai ainsi tout à la fois observé des conflits d'entreprise, mais aussi le travail des représentants confédéraux d'un syndicat, la CGT. A un niveau plus « meso », j'ai également observé le fonctionnement de plusieurs structures locales de cette confédération (unions locales), qui ont vocation d'encadrer et de soutenir l'action des militants d'entreprise de l'organisation.

La combinaison de ces différents niveaux d'analyse aide d'abord à mieux faire ressortir que le recours à la grève se détermine en fonction d'enjeux et de contraintes en partie spécifiques en fonction des niveaux de l'action syndicale. Au niveau confédéral, l'économie des usages syndicaux de la grève est par exemple inséparable du processus de recomposition et de dépolitisation des stratégies des confédérations syndicales françaises. D'un point de vue complémentaire, la comparaison entre ces différentes échelles d'analyse permet de saisir la diversité des pratiques militantes de recours à la grève à l'intérieur d'une même organisation. En effet, il ressort de ces différentes observations que les adhérents des organisations syndicales présentent des profils militants très hétérogènes, et qu'il existe parfois un écart abyssal entre leurs pratiques militantes et les principes d'action idéologiques proclamés par leur organisation d'affiliation. Dans cette perspective, cette approche multi-niveaux de la grève donne d'abord les moyens de saisir les facteurs organisationnels qui contraignent et limitent la capacité des dirigeants centraux à fédérer l'action de leurs militants d'entreprise et d'organiser des journées d'action de grève (inter)professionnelles. Remettre au centre de l'analyse des grèves la question de la capacité des organisations syndicales à gérer la diversité des militants qu'elles regroupent et à mettre en cohérence leurs pratiques ouvre ainsi des pistes de recherche originales pour comprendre l'un des traits caractéristiques de l'évolution de l'activité gréviste en France, à savoir sa fragmentation croissante.

Parallèlement, cette approche multi-niveaux de la grève se donne pour objectif de dégager des éléments de compréhension de la variété des usages de la grève au niveau des entreprises. Bien évidemment, les modèles d'analyse traditionnels des grèves apportent déjà à ce sujet des éléments d'analyse déterminants. En l'occurrence, ils ont permis d'établir que la fréquence des grèves varie très sensiblement en fonction du niveau d'implantation des organisations syndicales : plus les syndicats sont présents et développés dans un établissements, plus l'intensité des grèves s'élève. Ces modèles d'analyse quantitatif butent cependant sur une difficulté essentielle : comment expliquer que des grèves surgissent malgré tout dans des contextes organisationnels qui les rendent a priori improbables ? Comment expliquer à l'inverse que des grèves n'émergent pas dans certaines situations de conflit, même lorsque les conditions sont pourtant a priori réunies pour favoriser leur émergence ? C'est donc dans l'objectif de prolonger les acquis des paradigmes d'analyse traditionnels des grèves et d'apporter des éléments de réponse aux questions qu'ils laissent en suspens, que j'ai sélectionné les différents cas d'étude observés. Pour cela, j'ai d'abord choisi de varier le type de contexte étudié, en cherchant à comprendre pourquoi des syndicalistes n'avaient pas, ou peu recours à la grève, même quand ils disposent des ressources militantes a priori nécessaires pour envisager

ce type d'action. A l'inverse, j'ai étudié les conditions de déclenchement de grèves dans des univers peu ou pas syndicalisés. En plus d'avoir travaillé à partir de contextes d'observations différents, j'ai également pris soin de varier les formes de conflits et de grève observés, puisque que j'ai étudié à la fois des arrêts de travail de très courte durée (quelques heures), des grèves beaucoup plus longues (plusieurs semaines), mais aussi des situations de conflit sans arrêt de travail.

Par le jeu de la comparaison entre différentes configurations de conflits que rend possible ce dispositif d'enquête, on limite d'abord les risques de se faire aveugler par les spécificités de cas d'étude particuliers. On se donne par ailleurs les moyens de dégager des éléments d'analyse de portée générale, qui permettent de mieux saisir la diversité des mécanismes qui contraignent le recours à la grève, et la diversité des facteurs qui la rendent au contraire possible. En l'occurrence, dans le cadre de cette communication, je souhaiterais évoquer trois apports principaux de cette approche renouvelée de la grève. Elle permet d'abord de montrer que la capacité des militants syndicaux à agir comme les supports de la mobilisation collective des salariés dépend de la variété de leurs dispositions militantes. Elle aide également à montrer que leur disponibilité à recourir à la grève dépend de leur perception des coûts, des risques et de l'efficacité qu'ils associent au recours à la grève. Enfin, cette approche permet de mieux rendre compte des logiques syndicales de recours à la grève, du point de vue des usages militants pluriels qu'en font les acteurs syndicaux.

## Instrumentos de lucha de La clase obrera : La huelga general con movilización

Nicolás Iñigo Carrera

421

Aunque no es utilizado con la misma intensidad y frecuencia en todas las sociedades capitalistas la huelga general es el instrumento de lucha propio de la clase obrera. En Argentina la huelga general ha sido utilizada ampliamente por los trabajadores, desde comienzos del siglo XX, tanto en luchas predominantemente económicas como políticas. En los últimos 32 años fueron declaradas más de 40 huelgas generales, casi todas ellas con un acatamiento superior al 50% de los trabajadores y en varias oportunidades cercanas al 80 y 90%. Una de sus modalidades es la huelga general con movilización callejera.

La ponencia analiza los rasgos de la huelga general con movilización, en particular su capacidad de sumar en un mismo hecho a distintas fracciones sociales (asalariadas y no asalariadas) y su riqueza como indicador para periodizar los momentos de ascenso y descenso de la lucha de los trabajadores.

## Spatio-temporal calculation of comparative strike movements and the search for data

Sjaak van der Velden

429

Since the collection of strike data started on an international scale researchers have tried to make comparisons. Comparisons between different countries or regions and comparisons over time. Is it possible to quantitatively compare the different national strike movements?

Since the late nineteen-twenties the international standard has been the number of strike days per 1,000 or 1,000,000 employees. Data collection as agreed upon in the ILO was focused on the economic impact of labour conflicts. Hence the agreed standard is understandable.

If we want to know however more about the development of labour unrest in society we need other data as well. After all the number of strike days is not only a function of workers' behaviour but also a function of employers' behaviour. If employers are in a strong position they may be able to force workers into continued striking without an uitzicht on a victorious ending. Also the number of strikes is important to have in mind when comparing eras or regions. One long-lasting strike may cause a high number of lost days comparable to quite a number of short-lasting strikes. It may be clear that the pictures of both are completely different but in ILO comparisons these differences will not be visible. The ILO often misses developments in society because the only focus is on the economy.

Historians of strikes and social conflicts are probably more interested in the impact of the actions of real people. It seems necessary for them to beschikken over and construct a single index in which both the incidence of strikes, the number of participants and the duration of their actions are incorporated. Since the 1960s efforts were made by researchers to connect a few strike indicators into one index. They used the number of strikes, the number of strikers and the number of striking days in their indexes.

In my paper and talk I will treat former ways of calculating an overall strike comparison over time and place and also the way I think it might best be done.

## Partie IV - Croiser et comparer les grèves d'aujourd'hui

Les journées d'actions syndicales européennes. Étude de cas du 14N, révélateur des fractures Syndicales nationales et européennes



Le 14 novembre 2012 a été déclarée journée d'action syndicale européenne par la Confédération européenne des syndicats (CES). Pour la première fois, des actions de grèves furent menées simultanément dans six pays de l'Union européenne (UE), même si à des degrés très divers.

Nous partirons de l'hypothèse que cette mobilisation inédite a été une étape importante dans la production d'identités collectives nous menant vers un mouvement social européen. Nous interrogerons alors les transferts et échanges transnationaux autour de ce conflit singulier, la circulation des mots d'ordre et des acteurs, comme les vecteurs qui ont permis l'europanisation de la lutte.

L'analyse de cet événement récent sera aussi l'occasion de présenter le bilan d'une série de dynamiques qui sont devenues centrales dans l'organisation de l'action syndicale contemporaine au sein de l'UE en posant les questions suivantes :

- Que recouvrent ces journées d'actions européennes ? Y-a-il aussi des journées d'action sectorielles et non seulement interprofessionnelles ? Y-a-il une évolution dans l'histoire de ce type d'action ? Quels sont ses objectifs et quels sont ses effets ?
- Quelle est la capacité actuelle des confédérations syndicales de développer des grèves transnationales? Quelles sont les limites juridiques qui contraignent le droit de grève au sein de l'UE ? Les fédérations européennes de branche sont-elles plus libres de mener des grèves transnationales ?
- Le développement des plans d'austérité par les gouvernements depuis 2010 représente-il une ligne de cassure dans le phénomène de l'adhésion syndicale au processus de construction européenne ?
- Ces actions européennes permettent-elles ou non de développer des alliances entre plusieurs branches des mouvements de la contestation sociale ? Sont-ce des lieux de socialisation transnationale des revendications ?

## Conflictos obreros en el sector de la construcción naval mundial (1950-2010). Notas para un estudio comparativo

Juliana Frassa, José Gómes Alén y Jorge Fontes

455

Resumen : Desde 1950 los trabajadores de los astilleros europeos, asiáticos y americanos han protagonizado huelgas y conflictos laborales en diferentes escenarios políticos y económicos. En esta comunicación, tomando como referencia una selección significativa de las huelgas desarrolladas en algunos países, se sistematizan las etapas y los principales rasgos de los conflictos laborales analizados, la diversidad de sus causas, los actores participantes, el repertorio de movilización social desarrollado en cada caso y las consecuencias que se derivaron de esos conflictos. Estas variables nos permitirán construir las bases de un posterior estudio comparativo a nivel mundial que pretende analizar elementos comunes y diferenciales en el colectivo de trabajadores de la construcción y reparación naval.

Abstract : Since 1950 workers of European, Asian and American shipyards have staged strikes and labour disputes in different political and economic scenarios. In this communication, taking as reference a significant selection of strikes developed in some countries, we systematize and describe the historical stages and the main features of the analyzed labour disputes, the diversity of its causes, the actors involved, the repertoire of social mobilization developed in each case and the consequences of these conflicts. These variables will allow us to build the bases of a future comparative study around the world that aims to analyze common and differential elements presented in labour conflicts of shipbuilding's workers.

## Revolutionary syndicalism in São Paulo as a transnational Movement

Michael M. Hall

469

The police agent charged by the Italian government with the surveillance of anarchists and other subversives among its subjects in São Paulo described their activities to his superiors in 1909 with some irony and disdain. He thought the anarchists and revolutionary syndicalists limited themselves to "maintaining an active epistolary correspondence with their coreligionists in Italy" urging them to greater militancy, which he termed "an easy and comfortable system from afar". He also noted their limited success in organizing unions in São Paulo, which he attributed largely to what he termed the city's "international proletariat", wracked by instability and mutual hostilities.

While the police agent, Cesare Alliata-Bronner, treated the objects of his observation with some scorn, he had also identified two of the major elements for understanding the history of the labor movement in São Paulo between the 1890s and the 1920s: its militants (of whatever political stripe) considered themselves to be part of a worldwide movement for radical change, and the varied national origins of the workers posed considerable problems for effective action.

Several dozen militants' transnational activities can be followed in some detail. Among the most interesting are Alceste De Ambris and Edmondo Rossoni. The former spent his first period in São Paulo (1898-1903) as a socialist, editing the local edition of *Avanti!*, whose later editors were chosen for several years by the PSI and sent out to Brazil. In his second Brazilian phase (1908-1911), where he fled following the 1908 agrarian strike at Parma, which he had led, De Ambris served as an active revolutionary syndicalist. After his return to Italy he then became an interventionist in 1914, served as D'Annunzio's capo di gabinetto at Fiume (where he wrote the *Carta del Canaro*), but ended

up as an anti-fascist exile in France. Rossoni followed a somewhat similar path following his expulsion from Brazil, though in his case the results were high posts in Mussolini's government.

This paper attempts to analyze some of the effects of transnational militancy. The consequences were by no means limited to Europeans introducing new political doctrines in Brazil. Rossoni, for example, sought to explain his political trajectory as a result of his experience abroad, where he said he learned that solidarity among workers of different nationalities was a myth and that only Italians would defend Italians. (It should be said that this conclusion probably derived more from his experiences in the United States than in Brazil, where he spent considerably less time). The other objective of the paper is to examine some of the implications of ethnic identifications among immigrant workers in São Paulo and the ways in which this affected their political practice.

## New Labour Regimes and Political Power of Workers in the Global Era: Textile and Clothing Industry in a Comparative Perspective

Paula Menezes

477

Abstract: Textile industry is one of the pioneers of industrialization in many countries and has an important role in the making of working class, in transition to field to urban areas. It's the case of two regions we are studying, the city of Nova Friburgo, in Rio de Janeiro (Brasil) and the city of Valdagno, in Veneto (Italy). In this paper, I intend to debate the hypothesis of the workers' loss of power in these regions as part of a reposition of these economies in the national interests as well as the re-signification of this sector in a global accumulation process, meanwhile the deconstruction of social protection, both from company and state. The making of a global working class and the financialization of companies as a response to global level of competitiveness turned to be the new scenario of the "corporate global economy", where workers are pressed to exchange rights for job security. This paper is a partial result of my PhD thesis and counts with a research field in both regions, based on semi-structured interviews, life histories, research on historical files and the following of important newspapers and magazines.

## Lutas e demandas sociais dos movimentos migratórios da União Europeia

Cleusa Santos, Luciano Rodrigues de Souza Coutinho

489

A crise capitalista contemporânea tem contribuído para o agravamento das expressões da questão social, particularmente daquelas oriundas das conquistas históricas dos trabalhadores que, desde 1848, foram inscritas no "Direito do Trabalho" e avançaram em direção à superação do socialismo utópico e para a constituição do socialismo moderno. Foi a partir dos eventos de 1848-1849 que "o protesto operário transita de sua condição defensiva para o estabelecimento de possibilidades objetivas para a formulação de um projeto social classista" (SANTOS 1998). Esta experiência, adensada desde o período da Comuna de Paris, expressa tanto a importância do desenvolvimento da consciência de classe quanto da necessidade de organização política dos trabalhadores.

Na sua pauta de reivindicações estão as bandeiras de mobilização em torno do direito à sindicalização, a limitação da jornada de trabalho, de melhor remuneração, do sufrágio universal, da criação da previdência social e da constituição de uma república democrática. Trata-se de demandas sociais advindas do trabalho, portanto são expressões da questão social, exigindo a intervenção do estado para a criação das políticas sociais. Porém, contraditoriamente, elas podem ser "refuncionalizadas para o interesse direto e/ou indireto da maximização dos lucros" (NETTO, 1992, pp.24-25, acirrando as contradições e conflitos sociais. Determinadas pela lógica mercantil, essas mudanças de função do estado, para atender as demandas do capital, provocam a pauperização da força de trabalho, evidenciando as expressões da luta de classe.

Neste contexto, alguns especialistas chamam a atenção para a criação de dispositivos e emendas com a finalidade de neutralizar os direitos humanos, civis, trabalhistas e sociais. É no final do século XIX que as reivindicações dos trabalhadores pelo "direito à organização política exigem o fim das deportações de lideranças sindicais imigrantes" (Rodrigues, 2007) dotando de sentido a análise das lutas e demandas sociais dos movimentos migratórios da União Europeia e das respostas do capital às principais reivindicações, uma vez que o fluxo migratório de trabalhadores pelo mundo é determinado pelo movimento de acumulação do capital e exploração do trabalho.

Nosso propósito é revelar que o trabalho não possui as mesmas condições de movimento que o capital. Uma boa parte dos trabalhadores imigrantes atua em situações muito precárias de trabalho, mas não apenas isso. São inúmeras as demandas desses trabalhadores, e ainda que estejam em muitos casos em países com sistemas fortalecidos pela proteção social, o acesso deles às políticas como as de saúde, assistência, previdência, habitação não é automático. Acordos internacionais, bilaterais e muitas legislações internas desses países procuram garantir direitos iguais a imigrantes e nacionais, mas esse acesso não se dá muitas vezes sem a intervenção e mobilização de organização de trabalhadores imigrantes. O presente trabalho se propõe a contribuir com o debate quem vem sendo desenvolvido sobre o protagonismo desses movimentos em que se problematiza as demandas sociais advindas da luta dos imigrantes.

## La conflictividad vecinal en los años ochenta en el barcelonès nord. Una gran desconocida

José Miguel Cuesta Gómez

503

Esta comunicación analizará la conflictividad vecinal que se dio en los años ochenta en las localidades de Badalona, Santa Coloma de Gramenet i Sant Adrià de Besòs, situadas al noreste de la ciudad de Barcelona. Se trata de tres grandes ciudades que crecieron como producto de la fuerte inmigración de personas procedentes de diversos territorios del Estado español y con grandes déficits urbanísticos y sociales.

Se suele afirmar que las movilizaciones y conflictos sociales, muy importantes en los últimos años de la dictadura franquista, llegaron prácticamente a desaparecer una vez encarrilado el proceso de cambio político conocido como Transición. Pero el estudio de la conflictividad en estas tres ciudades en los años ochenta nos demuestra como la conflictividad en el ámbito vecinal no desapareció y tuvo en ocasiones puntuales una magnitud comparable o superior a la de la década anterior.

## ¿Conflictos con Clase?: Dos casos de estudio de organizaciones de desempleados en la Argentina de la década de 2000

Javier Walter Ghibaudi

513

Resumen : El presente trabajo analiza los cambios y permanencias en la acción colectiva de sectores dominados en la periferia de Buenos Aires en la década de 2000. Se concentra en las organizaciones que se presentaban como autónomas de los partidos políticos, defendían la creación de relaciones de trabajo cooperativas –autogestión– y proponían una construcción política e identitaria a partir del barrio. La metodología del artículo consistió en el análisis de dos casos de estudio a través de trabajos de campo –en 2005 y en 2010. Entre los principales resultados se destaca la tensión entre los Proyectos políticos de las organizaciones y los principios de la gestión por proyectos que atraviesan la acción estatal contemporánea, que priorizan beneficios individuales, de corto plazo y en un territorio restringido y controlable. Se trata de nuevas condiciones para la acción colectiva que sectores dominantes intentan imponer y organizaciones como las estudiadas resisten, no sin contradicciones. En ese marco, intentan transformar las condiciones de vida y los valores de sus barrios periféricos dentro de un Proyecto que actualiza una tradición de clase trabajadora y de articulación en escala nacional.

## A Catação de Materiais Recicláveis no Brasil: trabalho e ação política coletiva

Fabiana Sanches Grecco

521

RÉSUMÉ : Il s'agit d'une étude sur le travail avec des matériaux recyclables au Brésil, en présentant les aspects de l'organisation politique de ses travailleurs. Le but central est d'établir une relation entre la production/consommation capitaliste et les théories qui forment le discours écologiste, celui qui justifie l'émergence et le développement du processus industriel de recyclage.

RESUMO : Este é um estudo sobre o trabalho com a catação de materiais recicláveis no Brasil, apresentando aspectos da organização política de seus trabalhadores. O objetivo central é estabelecer uma relação entre a produção/consumo capitalista e teorias que formam o discurso ambiental, o que justifica o surgimento e o desenvolvimento do processo industrial de reciclagem.

## Les cheminots en grève : complexité et/ou renouveau des formes d'action

Dominique Andolfatto, Marnix Dressen, Jean Finez

533

En France, les cheminots sont réputés particulièrement combatifs et la SNCF concentre de nombreux mouvements sociaux. Cela intrigue et incite à vouloir y voir de plus près (après, notamment, des travaux historiques de G. Ribeill ou C. Chevandier). L'étude portera plus précisément sur l'évolution récente de la conflictualité à la SNCF (des années 1980 à nos jours) avec un focus sur le conflit d'avril 2010 (le plus important traversé par la SNCF depuis plusieurs années) et, secondairement, d'octobre 2005, autre conflit marquant de la période, qui servira de point de comparaison pour le précédent. L'approche sera à la fois quantitative (volume et temporalité de la conflictualité) et qualitative (modalités, formes et « gestion » du conflit). Dans cette double perspective, l'analyse combinera les points suivants : 1°) Comment objectiver la tendance des travailleurs du rail à arrêter le travail ? Cela implique de faire un état des lieux des données disponibles sur le sujet, de recueillir ces données, de réfléchir aussi à la production de ces données, en lien notamment avec les débats sur le même type de données produites au niveau national par le ministère du Travail. Il existe en l'occurrence des luttes (statistiques ou sociologiques) autour des « luttes », leur définition, leurs modalités. Il s'agira notamment de mettre à plat ces débats – et les données disponibles – dans le cadre de la SNCF. On verra en particulier que les données produites par la direction de l'entreprise rencontrent la critique d'une partie des syndicalistes.

2°) Il importera de décrypter les diverses données recueillies : évolution du volume de la conflictualité ; types de conflits (locaux ou nationaux par exemple) ; organisations à l'origine des conflits ; motivations des conflits. A l'étude statistique sur une période de 30 ans (un premier sondage a permis de recueillir des informations pour la période 1984-2011) se superposera une étude plus qualitative, relative notamment au dernier conflit important qu'a connu la SNCF (avril 2010). Une étude morphologique de ce dernier sera proposée. Celle-ci s'intéressera tout particulièrement aux stratégies de la grève des différentes organisations syndicales, aux modalités d'action qui sont mises en œuvre, à la temporalité d'un conflit qui a duré une quinzaine de jours (soit aux différentes périodes qui l'ont structuré

jusqu'aux négociations de sortie de conflit). Cela doit permettre de souligner combien un conflit est en réalité complexe ou protéiforme, en particulier lorsqu'il s'installe dans la durée. Les stratégies syndicales elles-mêmes sont loin d'être monolithiques.

3°) De ce double niveau d'observation – global et singulier, national et localisé –, il s'agira de préciser si la conflictualité observée est spécifique à la SNCF ou ressortit d'un environnement – conflictuel ou socio-politique – plus large. Il importera alors à déterminer – élément central de l'analyse – pourquoi la SNCF paraît concentrer une plus forte conflictualité que d'autres entreprises (ce qui posera au passage la question de la comparaison). Plusieurs hypothèses peuvent être formulées : type particulier de personnel ; identités professionnelles ; modalités d'organisation du travail ; caractéristiques des relations industrielles ; type – et maintien de solides implantations – des organisations syndicales ; mémoire de grèves « historiques » (1920, 1947, 1986, 1995...).

4°) Cette perspective de recherche doit permettre au passage une évaluation de la loi du 21 août 2007 « sur le dialogue social et la continuité du service public dans les transports terrestres réguliers de voyageurs ». Celle-ci a encadré strictement l'exercice du droit de grève pour privilégier un processus de concertation qui doit permettre d'éviter le recours à la grève. Il sera donc intéressant de relever l'impact de cette réforme sur le niveau et la nature de la conflictualité. Est-elle effectivement en recul – en volume – comme l'avait escompté le législateur de 2007 ? A-t-elle changé de nature ? A-t-elle contraint les organisations syndicales – et la direction – à un autre rapport à la grève et à sa stratégie ?

A la fois quantitative et qualitative, cette communication prendra également appui sur d'autres enquêtes que nous avons réalisées sur la SNCF, concernant en particulier :

- la mise en œuvre de la réforme de la représentativité syndicale à la SNCF (loi du 20 août 2008), qui a fait l'objet d'un article dans *Travail & Emploi* (« Nouvelles règles de représentativité syndicale et de négociation collective à la SNCF : une réforme sous tension »), à paraître début 2013 (*Travail & Emploi*, n° 131).

- la politique salariale à la SNCF, qui a fait l'objet d'un autre article (« Les salaires à la SNCF. Inflexion néolibérale ou résilience du statut ») pour *Les notes de l'Institut européen du salariat* (n° 27, mai 2012).

## Precarious workers go on strike: outsourced workers mobilization in a Brazilian steel Industry

Sabrina de Oliveira Moura Dias

549

This paper aims to discuss the strikes accomplished by the maintenance outsourced workers at an important Brazilian steel industry named Companhia Siderúrgica Nacional (CSN). The participation in strikes organized by the trade union for three following years (2005, 2006 et 2007) led this category of workers to be considered stronger and more politicized than the direct workers of CSN. Through the local newspapers, trade union journals and papers, interviews with outsourced and CSN's workers as well as with trade union members, we intend to discuss the strikes and its causes and results for the change of conditions between outsourced workers in CSN, and for the formation of a new identity based on outsourced work.

## El surgimiento de Comisiones de Trabajadores y sus coordinadoras en la Revolución Portuguesa (1974-1976)

Miguel Ángel Pérez Suárez

561

A nossa comunicação abordará a problemática da coordenação das Comissões de Trabalhadores durante os dois anos de processo revolucionário em Portugal (1974-76).

Após a grande vaga de greves de maio e junho de 1974 consolidam-se na generalidade das empresas estruturas representativas eleitas pelos trabalhadores. Ao longo dos meses seguintes desenvolver-se-ão diversas iniciativas que tentam coordenar estas CT's a diferentes níveis, sendo as mais destacadas a Interempresas, o Congresso Nacional de CT's e o Secretariado Provisório da CIL, todas elas em 1975. A Interempresas e a CIL estarão, de facto, à frente de importantes convocatórias que constituem marcos do próprio processo revolucionário.

Trata-se de iniciativas de forte cariz partidário, marcadas pelo tempo político do momento e que se confrontam com questões que consideraremos de alguma forma clássicas, ou seja, correspondentes a processos revolucionários semelhantes ao português.

## Le Maroc à l'ère des révolutions arabes, une exception de façade

Marguerite Rollinde

569

Mohamed VI tarde à voir le jour. L'année 2011 a été marquée par la montée d'un mouvement qui n'a rien à envier à ses voisins tunisiens et égyptiens. Il trouve son origine dans une situation socio-économique extrêmement dégradée entraînant des mouvements de grève et de manifestations durement réprimées dans tout le pays. Au-delà des discours et des changements de façade, la page des années noires n'est toujours pas tournée et aucune réponse n'est apportée aux revendications socio-économiques, politiques et identitaires et à l'interrogation qui traverse tout le monde musulman sur la place de la religion en politique, avec une acuité particulière au Maroc, dû au statut de Commandeur des croyants de la personne royale.



Mouvement social en contexte autoritaire : relecture de la révolution syrienne  
Manon-Nour Tannous 577

L' « hiver du mécontentement » de 1978-1979 : une bifurcation dans l'histoire des conflits sociaux en Grande-Bretagne ?  
Marc Lenormand 587

La série de conflits sociaux connus sous le nom englobant d' « hiver du mécontentement », qui surviennent en Grande-Bretagne en 1978-1979 en opposition à la politique d'austérité du gouvernement travailliste et précèdent de quelques mois l'arrivée au pouvoir des conservateurs thatchériens, sont souvent considérés dans l'histoire sociale et politique de la Grande-Bretagne comme marquant une rupture entre un avant et un après : l'avant, ce serait les années 1970, une décennie caractérisée par une intense conflictualité sociale ; l'après, ce serait la reprise en main conservatrice des années 1980, le reflux de la conflictualité sociale et la « modernisation » des pratiques syndicales. Les hypothèses qui président à une telle vision de ces conflits demandent à être interrogées. Cet article se propose donc tout d'abord de revenir sur la perception des années 1970 comme une décennie de radicalité syndicale et de radicalisation de nouveaux groupes de travailleurs, ensuite d'examiner les continuités et ruptures dans les pratiques syndicales britanniques entre les années 1970 et 1980, enfin d'examiner le rôle attribué à l' « hiver du mécontentement » dans la transformation des conditions de possibilité de l'action collective pour les travailleurs britanniques. Ce travail s'appuie sur un examen des archives des organisations syndicales britanniques, sur une série d'entretiens menés avec des syndicalistes et anciens syndicalistes, enfin sur une étude des publications et discours produites concernant ces conflits sociaux tant par les commentateurs politiques que la presse ou divers militants et responsables du mouvement ouvrier.

## Partie V -Les sens des conflits : visions transversales de la conflictualité

La conjoncture et les luttes des travailleurs: du nouveau et du déjà vu  
Armando Boito 597

Conflits sociaux portuaires dans le Nord et dans le Sud : passé et futur  
Michel Pigenet 603

Les campagnes rouges : socialismes et communismes ruraux en France et en Europe ( fin du XIXe - fin des années 1920)  
Jean Vigreux 611



